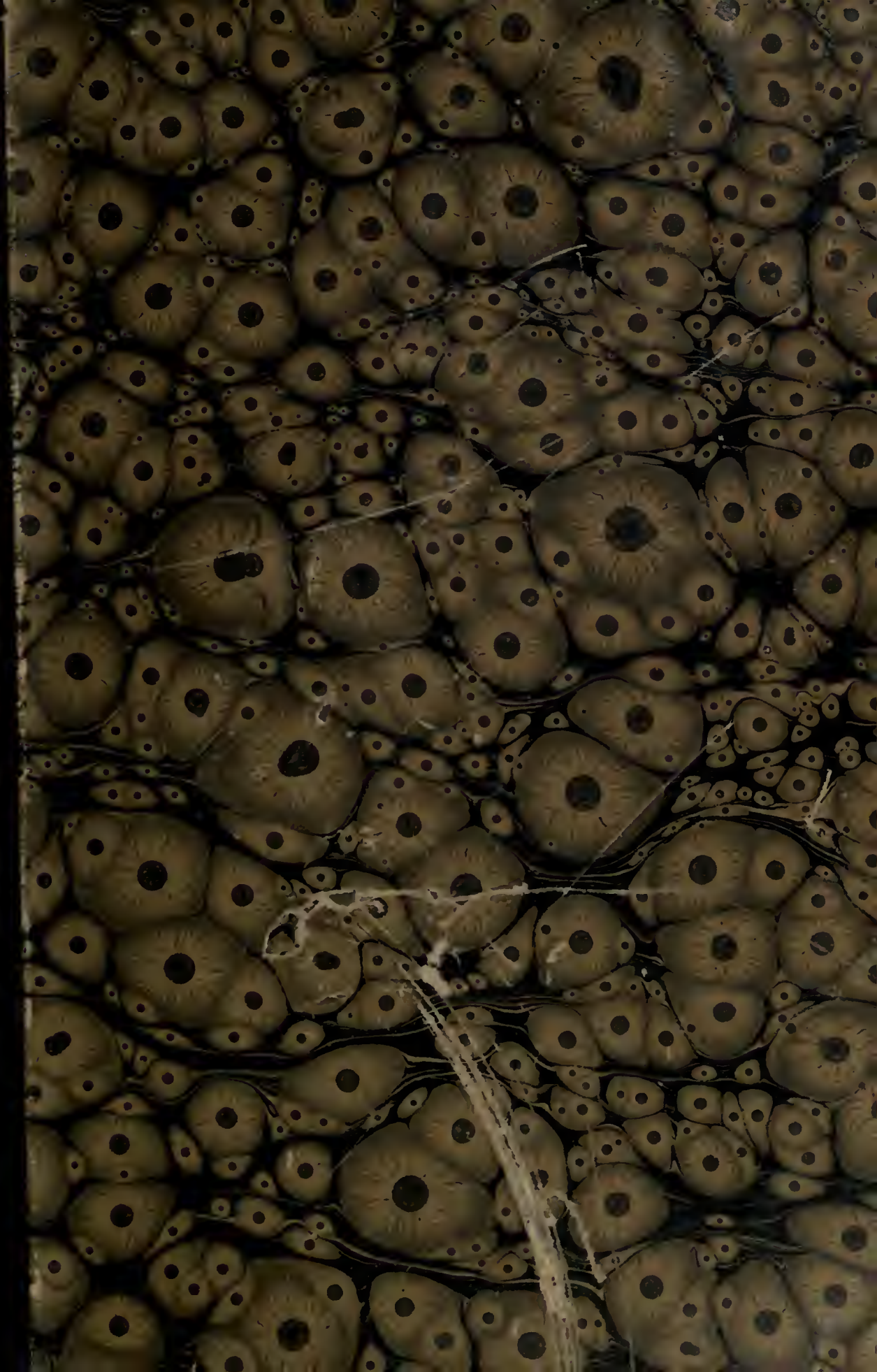

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/recueildesdiscou02acaduoft

RECUEIL
DES DISCOURS

RAPPORTS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1890 — 1899

DEUXIÈME PARTIE

95014
1/3/59

PARIS
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

MDCCCC

AS
162
P379
1890-99
pte 2

I

DISCOURS

DE RÉCEPTION

DISCOURS

DE

M. ALBERT SOREL

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 7 FÉVRIER 1895,
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. TAINE.

MESSIEURS,

En me recevant dans votre Compagnie vous avez comblé toute mon ambition. S'il était possible d'ajouter quelque chose à cet honneur, vous l'auriez fait en m'appelant à parler devant vous d'un homme que j'admirais beaucoup, lorsque je ne connaissais encore de lui que ses écrits, et que j'ai admiré bien davantage lorsque j'ai eu le rare privilège d'être admis à son amitié.

Hippolyte Taine a été l'un des plus puissants originaux de ce siècle. Aucune carrière n'a été plus directe, aucune œuvre plus homogène, aucun caractère plus constant que le sien. Cependant cette œuvre et ce caractère semblent pleins de contrastes. Systématique, jusqu'à la symétrie,

dans son architecture, il se plaît, dans la décoration, aux saillies éclatantes, aux peintures passionnées. Le plus réservé et le plus tolérant des hommes dans le commerce de la vie, il est rude et cassant dans ses expressions : il éblouit, il heurte, il renverse, il écrase. Il établit le déterminisme absolu dans la conception de l'univers ; il conclut à la justice et à la liberté dans le gouvernement des choses humaines. Or, tout se tient dans cette tissure, et les écrits de Taine s'engendrent les uns les autres. Il a consacré sa vie — et quelle vie de travail fécond et acharné — à vérifier et à prouver les idées qu'il avait conçues spontanément dans sa jeunesse. Sa méthode fait l'unité et la magnificence intellectuelle de son œuvre.

Cette méthode, chez lui, c'est l'homme même. Elle opère en lui, avant qu'il la connaisse, et lorsqu'il l'expose, il ne fait qu'analyser l'opération naturelle de son esprit. « Chacun, a-t-il dit, prescrit à la science les habitudes de sa pensée... » « Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files régulières, avec progression, à la façon des naturalistes. »

Au service de cette forme d'esprit, une extraordinaire puissance d'attention et d'adaptation. Il accumule, il triture, il dissout les faits récoltés et les notions acquises. Il laisse la dissolution déposer, se clarifier, se prendre et s'accroître, en structures précises et rigides, selon une loi d'affinité, qui est la loi même de son intelligence. Sa pensée se forme, comme se forme le cristal.

Et ce cristal est diaphane : merveilleusement doux aux surfaces, glissant et résistant à qui veut l'entamer, froid à qui le touche, perçant en ses pointes, coupant en ses angles,

mais nettement, sans déchirure ni plaie envenimée ; si la lumière tombe sur ses arêtes, elle s'y disperse en gerbes irisées ; si elle traverse ses prismes, elle se répand en nappes splendides de couleurs. Taine est un savant qui voit la nature avec les yeux d'un peintre, un dialecticien qui écrit comme un poète.

Il naquit à Vouziers, dans les Ardennes, le 21 avril 1828. Sa mère était la tendresse et la raison mêmes ; son père, esprit très fin et très cultivé, lui donna les rudiments du latin. Taine reçut ainsi, et à mesure que naissait sa pensée, l'empreinte de cette langue, qu'il considérait comme « l'art vivant d'écrire et de penser ». Un oncle, qui avait beaucoup voyagé, lui enseigna l'anglais. L'âme anglaise devint, dès l'enfance, sa seconde âme. Shakespeare, plus tard, lui découvrit la figure mouvante et passionnée du monde. Il lui révéla le génie de la Renaissance. Taine s'en éprit ardemment, et pour toujours.

La première impression de la nature, « celle que le reste de la vie achève et ne dissipe plus », lui vint de la forêt voisine, humide, silencieuse, pleine de rêves étranges. La forêt demeura la grande berceuse de sa vie. De très bonne heure, il y cherchait à leur naissance et dans leur mystère, sous les mousses et sous les rochers, « les grandes sources, dont notre petite existence n'est qu'un flot ». Il y développa une disposition singulière à découvrir, dans leur genèse, les mythes primitifs ; à deviner, « derrière la légende humaine, la majesté des choses naturelles » et le chœur universel des arbres, des fleuves et des mers. Ce fut là son trait d'union avec Gœthe ; c'est par ce détour qu'il atteignit l'âme antique, et ce n'est pas sans intention qu'il a réuni

dans l'une des études où il a le plus livré de lui-même, la vision de la forêt des Vosges et l'évocation de la piété païenne : *Sainte Odile et Iphigénie.*

Enfin, de l'existence laborieuse et honorée, dans un intérieur de province, il garda le respect du bon sens, l'amour de l'ordre et de ce qu'il appelait les « choses salutaires ou nécessaires » : la famille et le mariage ; le culte de la liberté individuelle, le vœu d'un gouvernement tempéré, aux mains d'hommes compétents et sages.

En 1848, il fut reçu à l'École normale, le premier d'une promotion fameuse. Il trouva dans l'école tout le feu de l'intelligence et toutes les joies de l'amitié. Il lisait tout, mais déjà « le pli primitif et permanent » de son esprit s'accusait. « L'*Histoire de la Civilisation* de M. Guizot, disait-il plus tard, m'a donné la première grande satisfaction de plaisir littéraire, à cause des classifications progressives. »

Une amitié de collège lui procura l'occasion d'être présenté à l'illustre historien. M. Guizot était indulgent et encourageant à la jeunesse. Tant de force dans l'essor du génie et tant de candeur d'âme l'attachèrent à Taine. Il lui voua une estime qui, l'Académie le sait, ne se démentit jamais. J'ai eu le bonheur, au même âge, sans mériter le même intérêt, d'obtenir la même bienveillance ; j'ai connu cette hospitalité de la pensée, plus précieuse et plus libérale encore que l'hospitalité du foyer ; et, aujourd'hui, disciple suivant de loin la trace de ces grands maîtres, il m'est doux de les associer dans ma reconnaissance.

La génération de Taine arrivait à un tournant inquiétant de l'histoire. Ces recrues vaillantes commençaient leur

campagne au lendemain d'une déroute. « La démocratie instituée excitait leurs ambitions sans les satisfaire, la philosophie proclamée allumait leur curiosité, sans la contenter. » Puis venait la question, poignante à cet âge, où l'homme est encore plus impatient de bonheur qu'il n'est avide de gloire : que sera pour nous la vie? S'ils interrogeaient les poètes, de Chateaubriand à Lamartine, de Byron à Heine, ils n'entendaient qu'un concert de lamentations : « le bonheur déclaré impossible, la vérité inaccessible, la société mal faite, l'homme avorté ». Taine se détourna, l'amertume au cœur. Il maudit l'enthousiasme, il réprouva l'éloquence, tous les prestiges qui font de la raison la dupe éternelle des passions. Faute de pouvoir tenter l'épreuve de la vie, il en demanda le secret au roman, et le roman lui sembla d'autant plus véridique qu'il était plus desséchant ou plus flétrissant pour l'humanité. C'est le moment où Stendhal, qu'il proclamera « le plus grand psychologue du siècle et des siècles précédents », va s'emparer de Taine; c'est le moment où Balzac lui apparaît, comme « le Shakespeare vivant et moderne » et lui ouvre « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine ». Sa notion de l'homme procède de cette terrible pathologie, de même que sa notion de la politique procède de l'écroulement d'hommes et d'idées, qui se donnait alors en spectacle à Paris. D'où son pessimisme fondamental, et ces formules qui sont la clef de son optique sociale : — l'homme est fou, comme le corps est malade, par nature ; la perception est une hallucination vraie ; la santé de notre esprit, comme la santé de nos organes, n'est qu'un bel accident ; le bon gouvernement n'est

qu'une exception et qu'un répit dans le cours des choses humaines.

Il descendit alors « au fond du scepticisme ». Mais il était toute volonté et toute intelligence. Le néant ne pouvait le retenir longtemps et il se releva très fort. Spinoza le rendit à lui-même. Il s'exalta d'une sorte de piété sombre pour un Dieu qui se confond avec l'Univers et se démontre par raisonnement géométrique. Il n'y eut plus de vérité pour lui, que dans l'ordre universel; toute sa tâche fut de le comprendre, tout son devoir de s'y conformer. En cette persuasion seulement, se dit-il, on trouve « le repos absolu de l'âme, qui exclut tout doute, et qui enchaîne l'esprit comme avec des nœuds d'airain ». Il avait vingt et un ans quand il écrivit ces lignes. Les nœuds d'airain ne se desserrèrent plus. Il s'enferma dans sa tour de granit; il n'y laissa vers le ciel qu'une ouverture étroite et voilée et par échappées seulement, durant quelque nuit d'été très pure et très claire, il se laissa encore aller à soulever le voile et à contempler, au delà du temps et de l'espace, la formule créatrice, « l'indifférente, l'immuable, l'éternelle, la toute-puissante », devant laquelle, lorsqu'il la découvre dans sa sérénité sublime, l'esprit de l'homme se ploie « consterné d'admiration et d'horreur ». Spinoza lui commandait l'obéissance; Marc-Aurèle lui enseigna la résignation. « Je lis Musset et Marc-Aurèle, écrivait-il à un ami. Je trouve dans l'un tous les ennuis, dans l'autre le remède universel... C'est mon catéchisme, c'est nous-mêmes... La lumière de l'esprit produit la sérénité du cœur. »

Une telle conception de la vie conduit à consacrer la

vie à la science. Étudier l'âme en elle-même, dans l'œuvre des hommes de génie, dans l'histoire des sociétés humaines; voir l'homme tel qu'il est, ni avorton, ni monstre, qu'on ne vante ni ne diffame; le remettre à sa place dans la nature; montrer que tout en lui et autour de lui se ramène à un faisceau de lois, et que l'idéal auquel se suspendent toutes ses aspirations est aussi la fin à laquelle concourent toutes les forces de l'univers, telle est la tâche que Taine se proposait dès sa sortie de l'École.

Mais il fallait vivre, et pour ceux qui voulaient penser librement, c'était, en ces années-là, une chose difficile que de vivre dans l'Université. Taine l'éprouva à tous les degrés : un refus à l'agrégation, qui fit scandale, un envoi en province, qui n'était que l'apprentissage de la disgrâce. Il connut la sottise dans l'injustice, la persécution hypocrite, « ces premiers crève-cœur de la jeunesse » qui assombrissent à tout jamais la vie, et ce qu'il apprit alors à nommer « la dureté ordinaire du commerce des hommes ». En moins d'une année il tomba d'une suppléance de philosophie à Toulon à une suppléance de sixième à Besançon. Il se révolta et partit pour Paris, sans autre ressource que sa plume.

Ce Paris studieux de 1853, qui, dans une sorte d'effervescence sourde de mine et de laboratoire, couvait une révolution dans la science et dans les lettres françaises, était fait pour développer, mais aussi pour pousser aux extrêmes, du côté où il penchait, l'esprit d'Hippolyte Taine. On y travaillait, on y pensait, sans autre objet que la vérité, sans souci des conséquences pratiques ; que dis-je, avec le mépris de ces conséquences.

C'est alors que Taine se lia avec Wœpke, qui compléta ses connaissances mathématiques et l'initia à la philologie ; avec Doré, qui l'introduisait dans le monde des artistes, tandis que Marcelin, son ami d'enfance, lui apprenait à démêler l'histoire dans les estampes. Il faisait de la chimie et de la physiologie ; il fréquentait la Salpêtrière, tâchant de découvrir, à travers les grossissements et les déformations de l'intelligence malade, le passage mystérieux de la sensation à l'image, et de l'image à la perception. Entre temps, il commençait d'écrire à la *Revue de l'instruction publique*, aux *Débats*, à la *Revue des Deux Mondes*. Et, partout, entier à son étude présente, il allait, interrogeant les hommes spéciaux, les témoins vivants ; choisissant de préférence ceux auxquels il attribuait à la fois un sens très aigu et un parti pris très sceptique ; poursuivant, sous la forme la plus concise, l'opinion la mieux prouvée, « les impressions personnelles, exactes et crues », les mots caractéristiques des hommes illustres, les petits détails significatifs des grands événements. Cependant il avait hâte de rentrer dans sa retraite de l'île Saint-Louis. Aux hommes récalcitrants ou importuns, il préférait les livres, moins lourds et moins longs à feuilleter. La vie réelle, la vie brutale même l'attirait à titre d'expérience et de clinique sociale. Mais il n'aimait à l'étudier que dans Saint-Simon ou dans Balzac, comme les monstres, les fauves et les oiseaux de proie, au Muséum, derrière les grilles, le matin, quand les arbres sont encore frais de la rosée et que les allées sont encore vides d'oisifs. Il redoutait de perdre son temps et d'encombrer sa mémoire. Enfin, il ne savait pas s'ennuyer. S'il voulait le secret des choses, il ne se résignait point à le

guetter longtemps, aux seuls endroits peut-être où ce secret se décèle entre les propos interrompus, les anecdotes rabâchées, les confidences fallacieuses, le bavardage des hommes obsédés d'eux-mêmes, qui cherchent à tuer le temps, à tromper l'attente, à se tenir en scène les uns devant les autres, se méfiant des questions, mais laissant parfois échapper, par surprise de vanité, ou de passion, le mot révélateur : les antichambres des hommes d'État, les bureaux de rédaction des journaux, les couloirs des assemblées, les foyers des théâtres, toutes les salles des Pas-Perdus.

Et comme il compulse, dépouille, regarde, analyse et note à Paris, il voyage en Angleterre, en Italie, dans les Pays-Bas, en France. Assidu aux archives, chez les savants et chez les hommes techniques, commentant les musées par les bibliothèques.

Il s'exerce et s'anime à la science nouvelle. Ici, en historien, à coups de pioche et de mines, rudes et durs, dans le sol résistant, la chaussée cimentée, les massifs monuments de l'histoire romaine : c'est l'*Essai sur Tite-Live*. Ailleurs, en psychologue, s'efforçant de dégager les traces de Condillac, ensevelies sous les programmes d'État : c'est le livre des *Philosophes*. Ce livre fut sa prise de la Bastille. Taine n'a rien produit, pas même les notes de *Thomas Graindorge*, ce La Bruyère positiviste de la *Vie parisienne*, où il ait déployé plus de fantaisie avec plus d'abandon : une verve endiablée, un mélange d'irrévérence sarcastique et de flamme à la Diderot ; un talent encore inconnu dans nos lettres, pour rendre les abstractions vivantes, l'analyse colorée, la dialectique pittoresque, le sophisme ridicule,

l'évidence spirituelle; pour glisser des croquis délicieux de paysages, dans des encadrements noirs de tableaux de mathématiques; toute une psychologie qui s'affirme, toute une philosophie de l'histoire qui se déborde, toute une métaphysique qui s'envole; par-dessus tout l'exubérance, les ailes de la jeunesse. Il projette en ces ouvrages, conçus en même temps, publiés coup sur coup, les idées directrices de ses œuvres capitales. Il les lance à brûle-pourpoint, assaillant le lecteur par la thèse, l'empoignant par la démonstration. Il aimait, il aima toujours, les débuts impérieux à la Beethoven.

Au cours de ses études sur Racine, Saint-Simon, La Bruyère, La Fontaine, Mme de Lafayette, il se fait une notion du caractère français, qu'il reprendra sans cesse, l'étendant et la complétant et qui exerce sur le rythme de son œuvre autant d'influence que sa notion primordiale de l'homme infirme par naissance et de la société malade par nature. C'est l'esprit classique; il en déduira sa théorie de la Révolution française, et cette idée deviendra l'idée maîtresse des *Origines de la France contemporaine*.

On s'explique, dès l'abord, ce qu'il comprendra dans ce livre et ce qu'il en exclura. On voit venir de la même allure, et se supposer les uns les autres, la tragédie classique et les *Droits de l'homme*, la Monarchie absolue et la démocratie. C'est la grande route royale et nationale de l'histoire, à travers les plaines et les vignobles de la France moyenne; mais cette route s'arrête au pied des montagnes couvertes de neiges éternelles; aux grèves où l'Océan, qui se perd dans l'infini, étale ses nappes mouvantes sur le sable morne; aux rochers, où les vagues per-

pétuellement troublées se brisent en écume, sous un ciel lourd de tempêtes. La France est le pays des contrastes. Sa Chanson de Geste abonde en merveilles ; et n'est-ce point découper d'une main trop tranchante en son histoire, que d'en écarter, à titre de digressions, tant de glorieuses aventures et d'héroïques épreuves, cet appétit de l'impossible et ces longs abattements, coupés de fièvres, la folie de la croix et la folie de la liberté, la voie épique, qui va de Jérusalem à Fleurus, du cycle de Charlemagne à celui de Napoléon? Ce sont pour Taine des rayons divergents. Il s'interdit de les suivre, comme il s'interdit l'élévation vers le mystère et l'ascension vers la métaphysique.

Il avait entrepris d'appliquer en grand sa méthode, d'écrire l'histoire d'une littérature, et d'y chercher la psychologie d'un peuple. Il avait choisi l'Angleterre, parce qu'il retrouvait, dans la littérature anglaise, à tous les âges, l'homme passionné, concentré, intérieur, qui est l'Anglais d'aujourd'hui. Taine, dans ce livre, donna sa mesure. Par ce coup de maître, il ne se plaça pas seulement au premier rang de nos écrivains, il fit grand honneur, en Europe, à la littérature française.

La méthode avait fait ses preuves ; Taine en présenta, dans l'introduction de la *Littérature anglaise*, un exposé magistral. Elle se ramène, en réalité, à quelques données simples : toutes les choses humaines, que ce soit le génie d'un artiste ou le génie d'un homme d'État, la littérature d'un peuple ou ses institutions, ont leurs causes, leurs conditions et leurs dépendances. Pour l'homme et pour le peuple, il y a une disposition initiale, maîtresse et supérieure, qui dirige toutes les idées et tous les actes. Elle

procède de trois forces primordiales, la race, le milieu, le moment.

Taine devait beaucoup à Sainte-Beuve et il aimait à le proclamer. Toutefois, pour cette conception fondamentale, il relevait d'un autre maître. « Mon idée, disait-il, traîne par terre depuis Montesquieu, je l'ai ramassée, voilà tout. »

Nous reconnaissons les fameux « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses » ; mais, en les constatant, n'oublions pas que la nature des choses, ici, c'est la nature humaine. En histoire, c'est l'homme qu'il faut rechercher partout et partout remettre en son rang, car partout on le reconnaît. Qu'est-ce, en effet, que la race, dans le développement de la civilisation, si ce n'est l'ensemble des caractères héréditaires imprimés par la famille aux générations ? Qu'est-ce que le milieu, si ce n'est l'humanité accumulée depuis les origines, les traditions, les croyances religieuses, les chants populaires, les lois, tout ce qui façonne les individus, lie le passé à l'avenir, supprime la mort dans les nations et fait que l'homme tient à sa patrie comme la plante tient au sol d'où elle tire sa sève, sa fleur et sa semence ? La destinée d'un peuple, ainsi considérée, se réduit aux faits permanents de son histoire. Les peuples demeurent, dans les conditions naturelles imposées à la vie humaine, les artisans de leur destinée. Les formules que nous en donnons sont de pures créations de notre esprit, et elles ne mènent pas plus les affaires du monde que les formules des astronomes ne mènent le cours des astres. Mais dans le spectacle de l'humanité errante, souffrante, et travaillant toujours à mieux voir, à mieux pen-

ser, à mieux agir, à diminuer l'infirmité de l'être humain, à apaiser l'inquiétude de son cœur, la science découvre une direction et un progrès : elle ajoute, à l'intérêt émouvant du drame, l'idée d'une harmonie supérieure dont ce drame est l'expression.

Pour expliquer les faits, Taine les lie ; pour les montrer, il les arrête. Son histoire, ainsi enchaînée et groupée, est immobile ; mais il supplée, par l'animation du style, au mouvement du récit qu'il supprime. Il n'eut jamais d'hésitations sur la méthode ; il en eut sur le style, et aussi des retours. Il tenait que la faculté de représenter les choses est la puissance même de penser. Il s'y appliqua, mais sans parti pris ni efforts dans les premiers temps ; plus tard, par procédé et avec tension. Entre sa première manière, les métaphores tout intellectuelles, les aquarelles aux teintes claires du *La Fontaine* et des *Philosophes*, et l'imagination véhémente du *Voyage en Italie*, il y a plus qu'une différence de degré. On passe d'une école à une autre. Dans Paris, tel que l'a fait la vie moderne, Stendhal est cité sans être lu, Condillac n'est ni lu ni cité, Montesquieu est relégué au cabinet des médailles. Taine se déclare pour les coloristes. Il fixe sur ses carnets, en notes aiguës et parfois frémissantes jusques à la douleur, les « taches que font les objets sur sa rétine ». Mais il se reprocherait de chercher l'impression pour l'impression même. Il veut que la représentation de l'idée, tout intense qu'elle soit, demeure une idée éclairée et approfondie ; plus signifiante, plus pénétrante à l'esprit, parce qu'elle frappe plus fortement les sens ; mais toujours démonstrative, jamais fantasque, encore moins inexacte. Il fit plus d'une fois, sur cet article, trou-

blant pour lui, son examen de conscience. « Depuis dix ans, écrivait-il en 1862, mon idée fondamentale a été : il faut peindre l'homme à la façon des artistes, et, en même temps, le construire à la façon des raisonneurs : l'idée est vraie, elle produit des effets puissants, je lui dois mon succès, mais elle démonte le cerveau... Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui. » Il se partagea : la traduction « littérale et spontanée des sensations », pour les notes de voyage en Angleterre et les notes sur Paris, la classification colorée pour la philosophie et pour l'histoire. C'est en cette dernière manière qu'il écrit son *Essai sur la Sculpture en Grèce*, d'une verve si légère, d'une lumière si transparente; son *Traité de l'Idéal dans l'Art*, si sain, par l'élévation perpétuelle vers le vrai et la belle doctrine de la bienfaisance des caractères; son *Traité de l'Intelligence*, où il complète et mène à ses fins la psychologie esquissée dans les *Philosophes*. C'est son œuvre la plus méditée ; et peut-être est-ce son œuvre la plus parfaite.

Ce livre marque l'apogée de son talent et aussi de son influence. Il est désormais à côté de Renan, son ami, l'un des chefs reconnus de la génération nouvelle. Taine avait été un précurseur. Son public était venu. Les jeunes gens, qui avaient alors de vingt à trente ans, très Français en leur évolution même, las des mots creux, de la philosophie de commande et de la philosophie importée, des ballons captifs et des ballons dégonflés, avides de science à défaut de l'action qui leur était interdite, exigeaient, dans la pensée et dans l'art, la vue positive des choses, la précision nourrie de réalité. Élèves de Pasteur à l'École normale,

de Quicherat à l'École des chartes, de Claude Bernard, de Berthelot, de Havet au Collège de France; lecteurs de l'*Ancien Régime* de Tocqueville, et de la *Cité antique* de Fustel de Coulanges ; Leconte de Lisle leur révélait les âmes barbares et la poésie des races disparues ; ils allaient, avec le roman, de Balzac à Flaubert ; au théâtre, ils applaudissaient le *Demi-Monde* et les *Effrontés;* puis, rentrés au logis, ils sentaient leur cœur battre et leur âme s'élever avec les *Stances* de Sully Prudhomme. Il y avait, entre tous ces hommes et toutes ces œuvres, des liens et des rapports que ces jeunes gens devinaient et qu'ils ne s'expliquaient pas. Taine les leur fit comprendre. Il fut leur conscience intellectuelle, leur maître à penser et leur maître à écrire. Il leur apprit à voir et à vouloir, à fouiller et à construire. Influence austère en ses horizons fermés, mais virile et fortifiante en ses nobles exhortations au labeur désintéressé de la civilisation.

Les professionnels disputaient encore entre eux, s'il convenait de le classer parmi les panthéistes ou parmi les positivistes, s'il fallait le rattacher à Comte ou à Spinoza, sous quel nom il était opportun de le consacrer, ou sur quel chef il convenait de l'excommunier, que déjà, ne fût-ce même que par l'écho ou le choc en retour des « avertissements » et des réfutations, sa méthode avait gagné le grand public. Ses formules : milieu, race, moment, idée maîtresse, série de groupes, états d'âme, hallucination vraie, souvent incomprises et détorquées, couraient les écoles, les revues, les ateliers, les journaux. C'est à cette sorte d'étiage que se mesure l'alluvion des grands penseurs. Psychologie, histoire, critique d'art et critique

littéraire, études de la nature et paysages écrits ; le roman consulté à titre de document, et se construisant désormais à coups de documents; l'investigation minutieuse de l'homme dans sa naissance, dans ses habitudes, dans ses entours; la description, l'inventaire même du mobilier et des accessoires de la vie humaine, on peut dire que partout, de la chaire magistrale des Universités à la presse mondaine et anecdotique, l'influence de Taine se fit ressentir : dans aucune branche de l'activité intellectuelle il n'a laissé les choses au point où il les avait prises.

Son œuvre, telle qu'il l'avait conçue, comportait encore des études religieuses et des études politiques. Il était déjà loin du temps où il n'apercevait, dans la religion, « qu'un beau poème tenu pour vrai », relevant de la seule littérature. Depuis son voyage en Angleterre, il entrevoyait dans un christianisme très large, tout imprégné de l'esprit moderne, une conciliation possible entre l'esprit scientifique et une discipline morale qui lui paraissait la meilleure de toutes pour développer dans l'homme, par un appel direct à la conscience, « la réforme volontaire et l'empire de soi-même ». Il y songeait souvent, mais il se trouvait, sur ce chapitre, trop loin de compte avec la majorité de ses concitoyens. « J'ai bien un idéal en politique et en religion, écrivait-il en 1862, mais je le sais impossible en France, c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point politique. Si, ajoutait-il, le protestantisme libre, comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre ; si les libertés locales, comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en

Angleterre, aboutissaient à une représentation centrale... » Toutefois, il avait crayonné le *Projet d'un livre sur la religion et la Société en France.* Il voulait l'écrire « à la manière de Machiavel, sans incliner dans un sens ou dans un autre, traitant la chose comme un état physiologique ». Il avait ajourné ce dessein. Quand il le reprit, les temps étaient changés, et ces temps d'épreuves tragiques avaient amené Taine à un état d'esprit bien éloigné de celui de Machiavel.

Il vit ce que, sauf quelques hommes avertis du secret des affaires en Europe, notre génération considérait comme la chose impossible. Nous étions nourris de ce qu'on nomme au dehors la grande illusion française. Les étrangers la raillent, mais nous n'en parlons, nous, que les larmes aux yeux, parce que cette illusion-là est la loi de notre histoire, le lien de notre société, notre principe et notre mission dans le monde. Dans ce siècle des nationalités, la France, qui avait payé de son sang la résurrection des peuples, a été frappée dans sa conscience nationale. Ramenée à ses limites traditionnelles, elle nous y paraissait doublement sacrée, par le droit et par l'histoire ; car ceux qui vivaient dans cette frontière d'élection, s'étaient unis en légitime mariage, par leur consentement libre, pour la bonne et pour la mauvaise fortune, contre la maladie et contre la mort; car la France avait pris pour sa maxime d'État cette déclaration, qui semblait la mettre au-dessus des querelles : « J'aime, donc je suis! », faisant ainsi de la nation une âme qui se survit toujours et qui ne se divise pas.

Il ne suffit point à Taine de protester contre les con-

ditions de la paix et d'opposer à la *France selon les Allemands*, la *France véritable*, il sentit que désormais le savant ne pouvait plus, comme naguère, répondre au politique, qui lui reprochait d'établir la révolution ou le désespoir dans l'esprit des Français : « Est-ce qu'il y a des Français? » Il y en avait, et ils étaient malheureux, et ils étaient troublés. Chacun se devait à tous. Tout, dans notre démocratie, dépend du mouvement des masses, et les masses ne sont mues que par les déplacements sourds des infiniment petits. C'est dans ces profondeurs seulement, que se peuvent opérer les réformes efficaces, les actions élémentaires, qui, par leur poussée lente et continue, arrivent à modifier les conditions générales de l'histoire : le milieu social et les dispositions héréditaires de la race. Dans ce dessein, pour défricher d'abord les avenues et former les pionniers, Taine aida de toute son ardeur son ami M. Boutmy, grand éducateur d'hommes, à fonder l'École des sciences politiques, « Pour voter, écrivait Taine en 1849, il me faudrait connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, ses opinions, son avenir. » Cette idée, reprise vingt-cinq ans après, a produit les *Origines de la France contemporaine*. Estimant que les périls de la France provenaient d'une grande aberration : la conception abstraite des *droits de l'homme*, et d'une constitution funeste : les institutions de l'an VIII ; que l'une et l'autre provenaient d'un pli héréditaire, imprimé par l'ancien régime, Taine résolut de les attaquer par la réfutation de leurs principes et par le spectacle des maux qu'elles avaient causés.

Il pose d'abord et très fortement les bornes de son

ouvrage. Il ne prétend pas expliquer l'ensemble des affaires françaises pendant la Révolution. Il exclut les finances, l'Église, les négociations, les armées, le contre-coup des menaces et des convoitises de l'Europe, les nécessités et les entraînements de la guerre, qui emportent les Français, de la lutte pour l'indépendance, à la propagande et à la conquête. Il laissait à d'autres le soin d'en faire l'histoire.

Je suis de ceux qui se sont hasardés dans une des parties de ce vaste champ, que Taine s'était fermé. Mes recherches m'ont conduit, sur des points mêmes que Taine avait traités, à des jugements très sensiblement différents des siens. Vous le saviez, Messieurs, lorsque vous avez accordé à mon livre celui de vos Prix qu'un historien français est le plus fier de recevoir. Taine était alors des vôtres, et nul n'entrait avec plus de liberté d'esprit dans votre large façon d'envisager les choses. Je manquerais étrangement de mémoire, si je ne le rappelais pas aujourd'hui ; mais, à y insister davantage, je manquerais assurément de discrétion.

Taine n'a qu'un objet : montrer, à travers l'histoire de l'esprit public et des pouvoirs publics, comment le Français de l'ancien régime est devenu le Français d'aujourd'hui. Celui-là, à ses yeux, est un malade par dispositions héréditaires, malade aussi de ses médecins, qui, par leurs saignées, leur antimoine, leur régime d'hôpital militaire, l'ont énervé et détraqué. Taine dénonce cette thérapeutique déplorable ; il cherche l'hygiène future, et, selon sa méthode, il la cherche dans l'étude du malade. Il va au club des Jacobins, comme il allait autrefois à la Salpêtrière.

Il ne s'occupe pas de ce qui a fait vivre les Français durant cette crise; il s'inquiète de ce qui aurait pu les tuer. Il n'écrit pas l'histoire de la Révolution française, il fait la pathologie mentale du Français pendant la Révolution.

Avec quelle patience et quelle conscience il poursuit son énorme enquête, ceux-là seuls qui l'ont vu travailler, ceux d'entre vous qui lui ont ouvert leur trésor, peuvent le dire, et nul ne le saurait dire sans témoigner de son estime. Mais plus Taine s'enfonce dans cette réalité démente et sinistre, plus il s'émeut, s'emporte, se livre. Il dépouille le détachement superbe du savant ; il entre en bataille pour lui-même, comme au temps de sa lutte contre les éclectiques ; plus sombre toutefois, plus impétueux, muni de tous les projectiles et de tous les explosifs modernes. Par moments on se croirait à la Cour d'assises, que dis-je, au Tribunal révolutionnaire, le lendemain des journées de proscriptions. Toutes les factions se poussent dans ce prétoire et s'y étouffent les unes les autres. Taine instruit le procès, interroge les témoins, requiert, juge et condamne toujours. La splendeur du style décuple l'effet des tableaux : les métaphores surgissent, grossissantes et lumineuses comme les projections des physiciens, mais en même temps furieuses et emportées. « L'artiste, disait-il, est une machine électrique chargée de foudre ; sa grandeur consiste dans la grandeur de sa charge; plus ses nerfs peuvent porter, plus il peut faire. »

L'*Ancien Régime*, où l'explosion couve, est, avec la *Littérature anglaise* et l'*Intelligence*, sa troisième œuvre maîtresse : l'Académie la salua par une élection, que ratifia toute l'Europe lettrée. Les volumes de la *Révolution*, où la

mine éclate, soulevèrent autant d'admirations, mais beaucoup plus de critiques. Le livre était plein de passion, les passions s'en emparèrent. Il se produisit dans le public, entre chacune des parties de l'ouvrage, une série d'évolutions, analogues à celles du chœur, dans les tragédies grecques. Avec sa conscience de penseur sincère et d'écrivain lucide, Taine s'étonnait d'être si méconnu dans ce qu'il avait dit et si fort attaqué pour ce qu'il ne disait pas.

Lorsqu'on lui reprochait de négliger les grands côtés de l'époque, il n'aurait eu qu'à ouvrir son livre aux pages où se déploie l'essor de la nation en 1792, sorte de marche héroïque et sacrée, d'une magnifique envolée de cloches, de chants et de clairons. Ils n'aurait eu encore qu'à reprendre, dans sa *Littérature anglaise*, cette apostrophe, jetée à un détracteur illustre de notre génie national : « Ces ouvriers, ces Jacques sans pain, sans habits, se battaient à la frontière pour des intérêts humanitaires. Ils sont dévoués à la vérité abstraite, comme vos Puritains à la vérité divine ; ils ont combattu le mal dans la société, comme vos Puritains dans l'âme, ils ont eu, comme eux, un héroïsme, mais sympathique, sociable, prompt à la propagande, et qui a réformé l'Europe, pendant que le vôtre ne servait qu'à vous. » Il se contentait de dire : « Ce n'est pas mon sujet. » Quant aux admirateurs nouveaux et parfois un peu trop zélés, que lui valaient ses coups de bélier contre les *Droits de l'homme* et ses coups de massue aux Jacobins : « Je les attends, » disait-il, avec son sourire fin et résolu, et cette manière qu'il avait de conclure, d'un ton doux et péremp-

toire, ponctuant la phrase, scandant les mots : « Je les attends à Napoléon. »

Il n'attendit pas longtemps, et l'effet dépassa son attente. Jusque-là, lorsqu'il était aux prises avec un penseur, un poète, un artiste, et qu'il arrivait à l'élément irréductible, au passage de la formule à la vie, Taine, penseur et poète lui-même, suppléait l'impuissance de l'analyse par la divination de son propre génie. Mais, ici cette divination lui faisait défaut. Il l'avait dit à propos de Guizot et de Cromwell : « Pour écrire l'histoire politique, il faut avoir manié les affaires d'État. Un littérateur, un psychologue, un artiste se trouve hors de chez lui. » L'État était pour Taine le dernier des monstres scolastiques, qu'il avait résolu d'anéantir : il était absolument réfractaire à la raison d'État. C'est pourquoi, comme naguère le Comité de salut public, Napoléon lui demeura étranger. Il eut beau remplir le creuset, broyer et chauffer à outrance ; la flambée eut des éclats surprenants, mais l'affinité manquait, et le bronze ne se forma point.

Avec le *Régime moderne*, Taine revient à son objet direct. Il a fait la part de la fatalité héréditaire ; il fait maintenant celle de la justice. Justice sociale, pour lui, est synonyme de liberté civile et politique, et il n'y a de liberté féconde que celle qui garantit les droits de l'individu. Liberté, justice; ces mots, ainsi entendus, impliquent l'action volontaire et l'agent responsable. « La persuasion que l'homme est avant tout une personne morale et libre, et qu'ayant conçu seul, dans sa conscience et devant Dieu, la règle de sa conduite; il doit s'employer tout entier à l'appliquer en lui, hors de lui, absolument, obstinément;

inflexiblement, par une résistance perpétuelle opposée aux autres, et par une contrainte perpétuelle exercée sur soi », voilà, disait Taine, « la grande idée anglaise ». Disons : la grande idée de tout peuple qui prétend vivre, et qui ne veut ni se dessécher dans le désert, ni sombrer dans les bas-fonds. Sans cette donnée, sans ce que Taine appelle les deux idées maîtresses de la civilisation moderne, l'honneur, par où l'homme s'attribue des droits dont rien ne le peut priver, la conscience, par où il conçoit la justice absolue, le livre des *Origines* ne serait qu'une apocalypse de notre décadence et le livre du *Régime moderne* qu'une stérile lamentation. Ni l'une ni l'autre.

Le plus délicat des hommes sur l'article de l'honneur, le plus scrupuleux sur l'article de la conscience, Taine a vécu en homme responsable et libre, il a écrit pour des hommes responsables et libres, capables de le comprendre et de profiter de ses enseignements. A ceux qui l'accusent de dissoudre l'âme humaine en une série plus ou moins flottante d'états d'âme, on peut répondre et par sa doctrine de la faculté maîtresse, qui concentre et gouverne toute l'âme durant toute la vie, et par l'exemple de son âme, la plus identique à soi-même qui ait jamais été. Il a mieux fait que d'écrire ce traité de la *Volonté* qui devait former le complément de son livre sur l'*Intelligence;* il a montré, par ses actes, ce que valait, contre les épreuves du dehors et pour la saine activité humaine, une volonté tenace et réfléchie.

Parmi les soutiens que, dans cette lutte de tous les jours, exige l'infirmité de l'homme, il inclinait de plus en plus, dans les dernières années de sa vie, à placer la reli-

gion chrétienne. L'expérience et l'histoire l'avaient conduit, envers le christianisme, de l'intelligence à la sympathie et au respect. Il ne disait pas, avec les libertins d'État : Il faut une religion pour le peuple. Il n'admettait point cette nuance de mépris dans une affaire qui est l'affaire la plus intime du cœur humain. Il savait que tout le monde est peuple devant la souffrance, l'énigme de la destinée, les contrariétés de la justice, le déchirement de la mort et l'inquiétude de l'espérance. Toutefois, s'il réclama pour les croyants la liberté de conscience la plus large, avec toutes ses conséquences et toutes ses conditions; s'il reconnut dans l'Évangile « le meilleur auxiliaire de l'instinct social » ; s'il en vint à admirer la foi, comme un au-delà de l'intelligence et de la raison, nul ne peut dire qu'il rompit les nœuds d'airain qu'il s'était librement forgés. Franchit-il jamais cet abîme, que le croyant franchit d'un coup d'aile, et qui sépare la soumission à des lois nécessaires et universelles, de la confiance en la bonté infinie d'un Père? S'il resta, pour son compte, un stoïcien, il le fit de dessein prémédité, mais aussi par modestie. On doit savoir se borner, disait-il, « être content d'avoir pu contempler et penser le Monde, croire que cela vaut la peine de vivre. » Mais, ce qu'il s'interdisait à lui-même, il ne défendait point de l'attendre d'autrui. « Chaque génération, écrit-il, lira quelques pages du grand livre qui ne finit pas... Si je m'arrête, c'est par sentiment de mon insuffisance; je vois les limites de ma pensée, je ne vois pas celles de l'esprit humain. »

C'est le moment où un grand artiste, qui sait peindre les hommes comme Taine savait les comprendre, l'a repré-

senté, vieillissant déjà, mais dans la plénitude de son être moral : imposant, comme il apparaissait à ceux qui l'apercevaient du dehors ; vénérable, comme il l'était à ceux qui l'approchaient, et parfaitement aimable, comme il savait l'être pour ceux qu'il recevait à son foyer. Très clair, sur un fond très sombre, il se détache et semble venir à nous de son pas mesuré. Le front découvert, bombé, comme trop plein et pesant sur le corps ; le visage creusé et pâli ; toute l'aspiration, tout le flux de la vie montant vers ce front souverain et insatiable ; la bouche droite, volontiers silencieuse, s'ouvrant aux questions directes, aux réponses nettes ; mais plus volontiers encore souriante à l'amitié, bienveillante à la jeunesse, dure seulement au mensonge et impitoyable à la présomption. Les yeux se tiennent à demi baissés, sous les verres qui les couvrent. Le regard, quand il se lève, est perçant comme un éclair qui passe sur une lame aiguë ; mais, plus habituellement, il se voile. On sent que Taine, malgré sa passion pour la couleur, préférait encore à la vision éblouissante du monde la vue intérieure, celle qu'il avait dirigée, une fois pour toutes, vers les grandes idées simples, par les grandes lignes précises et continues.

Il avait restreint sa tâche, il avait encore trop présumé de ses forces. Il ne passait, dans les dernières années, que quelques mois à Paris, impatient de retourner à sa maison du lac d'Annecy, près de laquelle il avait décidé de reposer toujours : il y avait trouvé le seul bonheur véritable, le bonheur tel qu'il l'avait conçu, tel qu'il le méritait. Il marcha tant qu'il put marcher : là-bas, sur les rives incessamment rafraîchies par les grands courants d'air des

montagnes; à Paris, sur les bords de la Seine, où sa jeunesse avait connu l'angoisse de vivre et « le ravissement de penser »; de préférence à son cher Jardin des Plantes. Il y ressentait comme une impression vivifiante de ses matinées d'autrefois, au mois de mai, quand il avait vingt ans : « Le soleil brillait au travers des herbes, et je voyais cette vie intérieure, qui circule dans les minces tissus et les dresse en tiges drues et fortes; le vent soufflait et agitait toute cette moisson de brins serrés, d'une transparence merveilleuse; j'ai senti mon cœur battre et toute mon âme trembler d'amour, pour cet être si beau, si calme, si étrange, qu'on appelle nature; je l'aimais, je l'aime; je le sentais partout, dans ce ciel lumineux, dans l'air pur, dans cette forêt de plantes vivantes et animées, et surtout dans le souffle vif et inégal de ce vent de printemps. »

Mais chaque saison la vie devenait plus lourde, la marche plus pénible; les étapes étaient plus courtes, les haltes plus prolongées. Jamais cependant sa pensée n'avait été plus alerte, son imagination plus féconde. « Cette pensée, dont tu es si fier, lui disait autrefois Prévost-Paradol, que tu la veux d'une nature unique et supérieure à l'Univers », cette pensée l'épuisait de sa création prodigue et incessante. Au lieu de la suivre avec allégresse, il devait désormais rompre la chaîne des idées et dissiper les fantômes des images. Il connut ce supplice, le plus cruel pour un homme de son génie, refréner ce génie même et le bâillonner. Mais il ne le maudit point et ne murmura jamais. Dans cette misère de la condition humaine, ce grand et douloureux penseur se relevait encore par sa souffrance :

« Toute la dignité de l'homme est dans la pensée. »

Puis vint le jour où il ne sortit plus, et ne reçut plus que quelques intimes, pour quelques instants : toujours affable, toujours intéressé à leurs travaux, soucieux de leurs espérances, ne parlant que de leurs affaires, jamais des siennes et de la plus poignante de toutes. On le voyait s'amincir et se courber, mais il semblait que l'homme intérieur grandissait toujours ; et lorsque la main pieuse qui veillait sur ses forces défaillantes indiquait que le temps était venu de le quitter ; que l'on partait en se demandant si le lendemain on le retrouverait encore ; que l'on songeait avec désespoir à cette grande lumière jetée sur le monde et dont la source allait disparaître, on se réconfortait en considérant que l'on assistait à un grand spectacle, et qu'il n'y avait vraiment plus de proportions ni commune mesure, entre cette pensée, qui s'élançait toujours plus forte, plus sereine, plus dégagée vers l'idéal, et ce corps qui s'en allait toujours plus débile, s'évanouissant vers la terre.

Il lisait, il lut jusqu'à la fin : du César ou du Salluste, revenant au latin, comme l'homme épuisé revient au lait qui a nourri son enfance, reposant sa pensée indocile, sur les mots nets et pleins, dans l'avenue des idées alignées. Il se faisait lire Sainte-Beuve, qui lui donnait l'illusion de la vie dans ce qu'il avait le plus goûté au monde : la libre conversation sur les choses de l'intelligence, avec les gens d'esprit. Enfin il méditait Marc-Aurèle, resté son livre de chevet. De ses sentences, « cris étouffés d'un enthousiasme contenu... paroles brisées, qu'on prononce à voix basse », il s'était fait une sorte de liturgie. Au commerce de cette âme, selon lui, « la plus noble qui ait vécu », il s'exhortait à la résignation : « Consolez-vous donc, pauvres hommes,

à cause de votre faiblesse et à cause de votre grandeur, par la vue de l'infini d'où vous êtes exclus et par la vue de l'infini où vous êtes compris. »

Ainsi mourut Hippolyte Taine. Il est un des rares hommes qui ont contribué à changer la figure et à modifier l'allure intellectuelle de leur siècle. Il a fait avancer, par sa méthode, l'étude, et par ses livres la connaissance des choses humaines ; il a jeté un éclat incomparable sur nos lettres, et, après avoir fondu quelques-unes des plus belles statues de l'art français, il en laisse à ses successeurs le moule profond, solide et délicat ; enfin il a donné, par l'admirable tenue de son existence, un modèle de l'art de vivre, à qui se propose de vivre pour la science et pour la vérité.

RÉPONSE

DE

M. LE DUC DE BROGLIE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. ALBERT SOREL

Monsieur,

Vous venez de nous faire comprendre, par un tableau très bien tracé, comment notre illustre confrère, que vous remplacez, avait, dès son entrée dans la vie, conçu un ensemble de notions systématiques, rigoureusement enchaînées l'une à l'autre, dont il avait ensuite tenté d'étendre l'application à tous les ordres de faits et d'idées, passant, pour tout faire rentrer dans le même cadre, de la philosophie à la littérature puis à l'histoire et enfin à la politique.

Vous avez eu d'autant plus de mérite à nous décrire si bien la voie que s'était frayée ce puissant esprit, que rien

ne ressemble moins à celle que vous avez dû suivre vous-même pour assurer à vos travaux la juste autorité qu'ils ont acquise et qui vous amène naturellement parmi nous. Nul rapport entre les débuts de la carrière de M. Taine et de la vôtre. Le développement de deux intelligences aussi rares ne pouvait s'opérer dans des conditions plus différentes. La profession dans laquelle vous avez passé votre jeunesse est de toutes, peut-être, celle qui se prête le moins à l'application des doctrines absolues, et qui craindrait le plus d'être régie par des spéculations abstraites. La diplomatie est par excellence le domaine de la pratique et de l'expérience : nul terrain n'est plus rebelle à la théorie. C'est un art bien plus qu'une science : on y recherche moins la déduction logique des idées que la justesse du coup d'œil ou les ressources variées d'une intelligence souple et pénétrante.

Si vous en avez quitté de bonne heure le service actif, ce n'est pas que vous n'eussiez déjà acquis le droit de prétendre aux postes supérieurs qui d'un commun aveu vous étaient réservés. Les lettres et l'éloquence vous réclamaient. Vous étiez pressé (personne de nous ne s'en plaindra) de vous faire entendre là ou vous pouviez élever la voix sans manquer à aucun secret professionnel. Seulement on ne sort jamais sans regret et sans jeter un regard en arrière de la voie où on était entré avec l'ardeur de la jeunesse. La diplomatie vous est toujours chère. Écrivain ou orateur, je dirais que vous êtes resté diplomate si ce mot n'avait reçu, dans l'usage vulgaire, plus d'une acception qui ne répondrait nullement à ma pensée. Mais ce sont presque toujours (la liste de vos écrits en

fait foi) les importants intérêts que la diplomatie représente et les questions délicates que les relations internationales soulèvent dont vous faites choix pour leur consacrer l'emploi favori de votre talent. Vous les traitez en homme du métier, avec une touche large, exempte d'esprit de système ou de parti, qui convient à la nature du sujet. On a bien vu d'ailleurs quels services vous croyez pouvoir rendre encore à la diplomatie quand l'École des Sciences politiques a eu l'heureuse pensée de vous appeler à occuper une de ses chaires. Vous avez préféré celle qui vous permettait de préparer pour la France des représentants dignes des rangs élevés auxquels vous n'aspiriez plus pour vous-même. Plusieurs de vos auditeurs se sont plu à me dépeindre le charme et l'intérêt de vos leçons. Mais ils ont tous ajouté que vous ne leur professez pas le droit des gens seulement en juriste, ni l'histoire en érudit. Vous ne manquez jamais de leur faire comprendre quel usage pratique un bon diplomate doit faire des enseignements que vous leur donnez. Quelques-uns même ont poussé l'indiscrétion jusqu'à me raconter que vous quittez parfois le rôle de maître pour vous mêler à leurs entretiens familiers. Vous tâchez alors de leur inspirer des qualités plus nécessaires que bien des connaissances sur la scène où on les attend : celles qui s'apprennent par l'exemple plus que par l'étude, et dont aucun brevet ni aucun diplôme ne donne une preuve suffisante, je veux dire le tact, l'esprit de conduite et d'observation, et jusqu'à cet usage du monde qu'on appelait autrefois le savoir-vivre, expression qui paraît aujourd'hui surannée, peut-être parce que l'occasion d'en faire l'application devient de plus en plus rare.

Tels sont les témoignages d'un souvenir reconnaissant que vous donnez chaque jour à la carrière qui vous regrette. Vous étiez d'ailleurs trop bon soldat pour sortir des rangs à l'heure du péril : vous avez attendu la fin de cette terrible année où personne n'avait le droit de songer à soi-même, et où des devoirs différents que la France imposait à ses serviteurs, ceux qu'elle demandait à sa diplomatie furent peut-être de tous les plus ingrats. Vous aviez tenu à honneur d'en prendre votre part, et l'épreuve terminée, vous avez mis du prix à faire connaître avec quel zèle et aussi à travers quelles peines ils avaient été remplis. Votre *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, le premier de vos grands ouvrages, a été inspirée par cette pensée : c'est le récit des faits qui venaient de passer sous vos yeux. Vous aviez été attaché en qualité de secrétaire d'ambassade à la délégation ministérielle envoyée hors de Paris assiégé par le gouvernement de la Défense nationale. Un chef éclairé la dirigeait : vous aviez été témoin de ses efforts pour plaider, auprès de l'Europe étonnée de nos désastres, la cause du droit et du malheur. Avec lui, vous suiviez d'un regard inquiet et sans espérance le pèlerinage accompli par M. Thiers auprès des cours qui nous regardaient périr : généreuse entreprise qui dut être d'une ineffable douleur. Quelle amertume n'était-ce pas pour un Français qui avait laissé sa patrie dans le deuil que d'aller chercher au loin cette sympathie froide, un peu dédaigneuse que les États accordent aux maux dont ils ont su se préserver, et qui ne les détourne pas de suivre au milieu et souvent à la faveur du trouble général les visées particulières de

leur politique? Ce fut assurément bien le cas de dire, suivant l'énergique expression de Dante exilé, qu'il est dur de monter l'escalier d'autrui.

Et pendant que cette mission se terminait avec plus d'honneur que de succès, en France les événements se précipitaient sur une pente fatale. Nos armées, après avoir vaillamment disputé le terrain, étaient contraintes de le céder, entraînant avec elles un pouvoir improvisé qui n'était jamais sûr d'être obéi. Qu'aurait pu faire la diplomatie quand sa voix était couverte par le fracas des batailles? Son rôle dut s'effacer et ne reparaître que lorsque, tout étant consommé, il n'y eut plus qu'à discuter dans un long et épineux débat les conditions d'une paix que le vainqueur pouvait régler à son gré et dont toute la courageuse habileté du vaincu ne réussit que bien faiblement à atténuer les rigueurs. Ce sont ces alternatives que vous avez racontées dans un récit très intéressant, qui n'a qu'un tort pour ceux qui ont vécu dans ces tristes jours, c'est de leur rappeler trop fidèlement ce qu'ils ont souffert. Ce n'en est pas moins une composition excellente où des faits relevés avec intelligence sont présentés avec beaucoup d'art. Vos frères d'armes diplomatiques doivent vous savoir d'autant plus de gré de leur avoir consacré ces pages qui sont tout à leur honneur qu'il a dû souvent vous en coûter de les écrire. Pour vous, je suis sûr que leur mérite principal est d'avoir servi d'utile préparation à votre œuvre capitale : *l'Europe et la Révolution*.

L'un des sujets, en effet, conduisait naturellement à l'autre : pendant cette lamentable année que nous venions

de traverser, le souvenir de 1792 et de la lutte si heureusement soutenue à cette date fameuse pour l'indépendance nationale n'avait pas cessé d'être présent à tous les esprits : on l'invoquait à toute heure pour relever les courages et raviver les espérances. Il y avait là toute une légende héroïque : le sol de la patrie se soulevant en quelque sorte de lui-même sous les pas de l'envahisseur. C'était un prodige : nos pères qui l'avaient vu en avaient entretenu notre enfance. Jusqu'à la dernière heure, dans le plus extrême péril et à défaut de tout secours humain, nous levions les yeux vers le ciel dans l'attente que quelque signe nous en promettrait le retour? Pourquoi non? n'était-ce pas la même cause à défendre, souvent contre le même adversaire? Si c'était une illusion, elle fut salutaire, car elle fortifia bien des âmes et plus d'un mort glorieux en a emporté la consolation dans la tombe. Mais quand le nombre et la force eurent définitivement prévalu et qu'il fallut cesser d'espérer contre l'espérance, il fut naturel de se demander pourquoi à des circonstances en apparence semblables avait répondu une issue si différente. Comparer à ce point de vue ces deux époques, était une idée qui devait nous venir à tous et surtout à un esprit réfléchi comme le vôtre.

Était-ce en France ou hors de France qu'il fallait chercher la cause du contraste qui nous affligeait? En France, pourquoi? Personne n'a pu le supposer un seul instant. Quel sujet y aurait-il eu de prétendre que la France de 1870 fût restée, en fait d'énergie patriotique, au-dessous de sa devancière? Que lui avait-il manqué? Ce n'était pas le courage, jamais il ne fut prodigué avec plus d'éclat : et la

durée même de l'adversité a fait voir que la force égalait l'élan. Était-ce l'esprit militaire chez le soldat? Nos mobiles avaient bien valu les volontaires d'autrefois. Étaient-ce l'expérience et le talent des chefs? Les plus renommés à la vérité étaient captifs, mais d'autres s'étaient levés qui ont assez honoré le malheur pour montrer qu'ils eussent été dignes d'être favorisés par la victoire. La France que nous avons connue a même eu cet avantage sur celle qui lui avait légué sa gloire, qu'elle a gardé l'unanimité dans la résistance. Les haines politiques, sociales et religieuses qui avaient si profondément troublé la première épreuve (et qui n'ont que trop reparu depuis la défaite) ont fait silence devant l'ennemi. Pendant six mois de lutte, il n'y a eu ni défection ni guerre civile : nul n'a déserté le drapeau parce qu'il n'était pas celui de ses préférences. Des flots de sang français qui ont coulé pas une goutte n'a été versée par une main française. Personne pour donner cours à des ressentiments de classe ou de parti, n'a prétexté la nécessité prétendue de terrifier les âmes pour les enflammer. Non, la génération qui va bientôt disparaître tiendra sa place dans l'histoire à côté de celle qui l'a précédée. Et si l'orateur grec a pu jurer, par la mémoire des combattants de Platée et de Marathon, qu'Athènes n'avait pas failli à Chéronée, nous aussi nous pouvons dire que les morts de Jemmapes et de Fleurus ont reconnu leurs héritiers dans les héros tombés à Loigny et à Champigny.

Du moment où on ne pouvait imputer à aucun affaiblissement des vertus civiques de la France la différence de sa fortune aux deux époques, il était naturel d'en chercher l'origine dans les conditions extérieures de la lutte qu'elle

avait eu à soutenir et de l'agression qu'elle avait dû repousser. Était-ce là ce qui vous a suggéré le dessein de vous rendre à vous-même un compte exact et de nous présenter un exposé complet des relations que notre patrie avait entretenues pendant les années à jamais mémorables de notre grande révolution, soit pour traiter, soit pour combattre, avec toutes les puissances européennes? Je ne sais, mais c'est assurément ce qui fait en grande partie l'intérêt que le titre seul de votre beau travail a tout de suite excité, même chez les esprits les moins curieux du passé. Ici, en effet, la même difficulté se représentait sous un autre aspect. L'ennemi contre qui nous venions de faire un effort désespéré, c'était une seule puissance commandant une seule armée tenue en main par un seul homme. En 1792, l'ennemi c'était l'Europe tout entière, trois ou quatre grands États traînant après eux une suite d'États secondaires. N'était-ce pas un péril bien plus redoutable et une telle inégalité de forces, loin de faciliter la résistance, n'aurait-elle pas dû ou la décourager ou la balayer d'un seul coup? Ce sera votre mérite, Monsieur, d'avoir fait comprendre ce que l'on soupçonnait déjà (car il n'y a pas de découverte complète en histoire), mais ce qui n'avait pas été démontré avant vous avec un si heureux choix d'informations nouvelles, et une si rare finesse d'observation, c'est que ce fut précisément la masse de la coalition qui fit sa faiblesse, en divisant son action et en multipliant les points vulnérables dont l'audace et le génie français surent glorieusement tirer parti. C'est là ce que votre ouvrage entier met en lumière, et ce que vous faites habilement pressentir dès les premières pages par une

analyse de l'état de la société européenne, au moment où la révolution éclata : vaste tableau dont l'ensemble aussi bien que les détails attestent un talent vraiment supérieur.

Situation morale et matérielle des diverses cours d'Europe à cet instant suprême, proportion relative de leurs forces, nature de leurs relations, esprit des institutions qui les régissent, caractère des hommes qui les gouvernent, vous passez tout en revue avec un crayon rapide et sûr, et ce qui ressort de ce dessin dont tous les contours sont nets et tous les traits saillants, c'est qu'aucun des pouvoirs qu'un si grand choc allait ébranler n'en avait un pressentiment qui, lorsque la secousse arriva, pût leur en faire deviner le caractère. Les premières agitations de la France durent leur paraître inexplicables. L'élan jusque-là sans exemple qui poussait tout un peuple à la conquête de l'égalité sociale par la recherche de droits abstraits et de libertés idéales, n'avait aucun sens appréciable, ni pour l'Angleterre satisfaite et fière de ses vieilles franchises, ni pour l'Autriche endormie sous un régime paternel, ni pour la Prusse tenue sous les armes par le despotisme éclairé de Frédéric. Nul ne comprenant, nul ne voulut prendre au sérieux ce qu'il ne comprenait pas. Étonnée, ennuyée, la vieille société ne consentit à s'effrayer que le plus tard et le moins possible. Quand elle se décida un instant à faire trêve à ses rivalités traditionnelles, pour venir en aide à la royauté française en péril, ce fut moins encore par un vague sentiment de solidarité monarchique que pour mettre fin plus vite à un bruit qui l'incommodait, et laisser ensuite chacun plus libre de retourner à l'aise à ses visées personnelles. Avec ces arrière-

pensées persistantes et cet aveuglement intéressé, aucun effort commun ne put être sérieux, parce qu'aucune union ne fut sincère. Action politique et militaire, congrès, conférences, sièges et combats, tout ce que tentèrent les coalisés ne fut qu'incohérence et contradiction. La défaite elle-même n'apporta aucune instruction. Quand on croyait à la victoire, on s'était querellé sur le partage des fruits à recueillir. Quand l'échec fut certain, on se querella encore pour savoir à qui serait imputée la faute et qui en devait porter le châtiment. Compétitions, altercations, récriminations, c'est là le drame intérieur de la coalition, parfois mêlé d'incidents comiques, que vous nous avez raconté. Quoi d'étonnant qu'il ait suffi à une nation blessée de se relever fièrement pour briser des liens dont les nœuds étaient si mal joints? Ce fut comme un courant de feu qui traversa et mit en fusion une masse flottante d'éléments dissemblables à peine coagulés.

C'est ainsi, Monsieur, que vous expliquez l'étonnante fortune de nos pères sans rien enlever à la grandeur de l'œuvre qu'ils ont accomplie. Mais ce n'était pas assez de nous avoir rendu plus naturelles les causes d'une victoire qui n'en reste pas moins un de nos plus beaux souvenirs, il vous restait à apprécier comment les vainqueurs étonnés et bientôt enivrés de leurs succès se sont mis en devoir d'en profiter en passant eux-mêmes de la défensive d'abord à l'agression, puis à la conquête. Cette seconde partie de votre tâche, aussi importante que l'autre, était peut-être plus délicate, car vous aviez ici à éclairer le jugement public sur plus d'un point important. Vous n'ignorez pas en effet quelle définition de l'action victorieuse de la révo-

lution a été donnée, surtout dans ces derniers temps, par une école historique qui a reçu à certains jours une consécration officielle. On a célébré comme un des mérites principaux de la république de 92 le fait d'avoir rompu, en politique extérieure comme en toute autre, avec les traditions du régime qui l'avait précédée. Dédaigneux des expédients d'une politique surannée, le gouvernement issu de la révolution n'a plus voulu compter, nous a-t-on dit, pour établir l'autorité de la France en Europe que sur la propagation de ses principes. Dès lors, il n'y avait plus de leçons à emprunter ni aux souvenirs de la royauté dont le souci principal était d'assurer un intérêt dynastique, ni aux exemples d'un passé où le sentiment national ne pouvait exister, puisque l'idée et même le mot de patrie sont (a-t-on répété avec insistance) de date récente et d'origine révolutionnaire. C'est ainsi que des manuels destinés à l'instruction populaire apprenaient l'histoire de France aux générations nouvelles.

Si vous ne faites aucune allusion aux assertions de cette nature qui ont dû pourtant choquer vos oreilles comme les nôtres, c'est assurément que vous avez cru qu'on leur ferait trop d'honneur en les discutant. L'idée qu'une nation, après avoir jeté quelque éclat dans le monde, aurait pu, à un jour donné, faire divorce avec tout son passé, et ouvrir un compte nouveau à tous ses droits comme à tous ses intérêts — la prétention plus étrange encore qu'il n'y avait eu en France, avant 1789, ni souci de la grandeur nationale, ni patriotisme — et qu'ainsi de Bouvines à Fontenoy les Français avaient versé leur sang sans savoir pourquoi, vous ont paru des puérilités déclamatoires dont le

bon sens et même un peu de bon goût suffisaient pour faire justice. Je souhaite que vous ayez raison et que ces travestissements de l'histoire ne viennent plus attiser nos rivalités sociales. En tous cas, sans les nommer, vous y avez opposé la meilleure des réfutations en rappelant dans un brillant résumé par quels développements s'était formée, bien avant 92 ou même 89, une grande tradition politique, qui prenant la France à la sortie du moyen âge à l'état d'une principauté restreinte et de toutes parts cernée d'ennemis, a accru son patrimoine de siècle en siècle et de règne en règne, fortifiant le centre par une puissante unité pendant que la circonférence s'épanouissait par un rayonnement continu : œuvre de sagesse et de génie dont l'honneur n'était rapporté à une famille que parce que, appelée à bon droit la maison de France, c'était la France elle-même qui se reconnaissait en elle. Si réellement la république recevant des mains de la royauté les derniers anneaux de cette chaîne glorieuse n'avait rien su faire de mieux que de la briser, si elle avait répudié la succession d'Henri IV, de Louis XIV, de Richelieu et de Mazarin, il n'y aurait pas de condamnation assez sévère à porter contre un pareil mélange de grossière ignorance et d'impiété filiale.

Elle ne l'a pas fait, vous l'en avez justifiée. Ce ne sera pas la moindre originalité de votre livre. Pièces en mains, vous avez fait voir que les plans suivis et même un instant réalisés pour donner au territoire français son complément naturel étaient ceux-là mêmes que la monarchie s'était proposés et dont elle poursuivait l'accomplissement par un progrès régulier. Le tort de la République fut

d'en hâter l'accomplissement par une précipitation qui en a compromis le succès final, en devançant l'action du temps, et en y mêlant une propagande anarchique dont le trouble rendait impossible d'asseoir une domination durable. La royauté, ayant foi dans son avenir, n'avait pas fait un pas sans assurer et affermir le terrain. C'était une marée qui montait lentement, mais ne connut point de reflux. Ses successeurs, ne comptant pas sur le lendemain, étaient pressés de dominer et de jouir de leur puissance. Leurs conquêtes, dont rien ne nous est resté, ont passé comme un torrent dont le flot devait tarir quand l'orage serait apaisé.

Plusieurs des hommes portés au pouvoir par la Révolution sentirent eux-mêmes le danger et voulurent s'arrêter sur cette pente. Dans le nombre, vous en citez un dont le nom surprendra : c'est Danton, en sa qualité assez oubliée de président du comité diplomatique de la Convention. Vous n'hésitez pas à nous le montrer traversé par quelques lueurs de sens politique, aux heures trop rares où la vapeur du sang qu'il avait versé n'obscurcissait pas ses regards. Vous nous le faites voir renonçant à faire appel à l'insurrection universelle, et, pour rentrer en relations avec la société européenne, s'adressant à ceux des serviteurs de la monarchie qui par exception n'étaient ni condamnés, ni massacrés, ni proscrits. C'est cette modération si peu connue de ses vues diplomatiques qui vous fait mêler quelque indulgence à un portrait vigoureux dont vous avez voulu que la ressemblance fût complète. Ce n'est peut-être pas le genre d'appréciation qu'auraient préféré ceux qui aiment à voir, dans le ministre de la justice du 4 septembre, sur-

tout la personnification et la glorification de l'audace et je ne veux pas garantir qu'ils vous en sauront gré. Mais le seul fait qu'un homme de trempe révolutionnaire aussi peu douteuse reprenait instinctivement les chemins suivis par l'ancienne royauté justifie bien cette remarque que je trouve dans un de vos premiers écrits : « Au dedans comme au dehors la révolution était fille de l'ancien régime, et lorsqu'elle croyait en répudier l'héritage, elle en subissait sans le savoir l'influence et la tradition. »

Ainsi une secrète unité a toujours rattaché, même dans les plus mauvais jours, à la France d'autrefois, celle qui est sortie de la révolution, où nous vivons aujourd'hui. Rien n'est plus vain que la tentative de décrier l'une en exaltant l'autre : ou plutôt, il n'y a qu'une France dont le présent et le passé sont solidaires et ont concouru à titres égaux à former son rang dans le monde. C'est ce que vous avez dû constater avec une satisfaction patriotique. Je plaindrais ceux qui ne la partageraient pas, c'est à eux qu'il faudrait apprendre ce qu'est le sentiment, l'amour et même l'idée de la patrie.

Cette ressemblance, véritable air de famille que vous vous plaisez à signaler entre l'ancien régime et la révolution, ce n'est pas seulement dans la politique étrangère que vous la faites remarquer, et vous ne la trouvez pas uniquement dans les bons exemples que la monarchie avait pu laisser à la république. L'imitation, vous en convenez, a été souvent beaucoup moins bien placée, et vous n'avez pas de peine à établir que beaucoup des torts reprochés aux gouvernements révolutionnaires n'avaient fait que reproduire de tristes précédents du même genre. Vous tenez à

être équitable et à partager entre les deux régimes le bien comme le mal : il n'y a le plus souvent rien à dire à cette justice distributive. Ainsi, il faut bien tomber d'accord avec vous que plusieurs des mesures spoliatrices dont les royalistes émigrés furent victimes étaient la reproduction à peu près exacte des décrets portés par les intendants de Louis XIV contre les protestants à qui la révocation de l'édit de Nantes rendait le séjour de la France intolérable, et vous avez toute raison aussi de remarquer que les armées républicaines ne laissèrent pas sur leur passage de traces plus funestes que les ravages commandés par Louvois dans le Palatinat. Mais vos assimilations sont-elles toujours aussi heureuses? et dans ces notes aussi intéressantes que le texte, où vous déployez au bas de chaque page une érudition si variée, ne prenez-vous pas parfois plaisir à causer quelque surprise par des rapprochements inattendus? Est-il bien juste, par exemple, de comparer, sans tenir compte de la différence des temps et des mœurs, les massacres de l'Abbaye aux violences du même genre exercées par les Armagnacs en 1418? Le meurtre juridique de Louis XVI a-t-il un rapport bien apparent avec la commission établie par Richelieu pour juger Montmorency? A propos de la loi des suspects et des rigueurs qu'y ajouta la dictature de Robespierre, vous remontez dans le passé jusqu'au souvenir de l'ancienne Rome. Il ne saurait vous échapper cependant que si, pendant les dix-huit mois qu'a duré la Terreur, la malheureuse France a dû subir tous les genres d'attentats que d'autres gouvernements ont mis des siècles à commettre, le temps ferait bien ici quelque chose à l'affaire, et cette accumulation suffit pour jus-

tifier l'horreur exceptionnelle qui s'attache au souvenir de ces jours néfastes.

La loi de salut public invoquée par la Convention n'était souvent, dites-vous encore, qu'un synonyme de cette raison d'État qui a servi aux politiques de tous les temps pour motiver les actes qu'ils auraient eu peine à justifier. C'est bien possible. Il faut convenir pourtant qu'il y a tels actes d'une cruauté inutile, tel sacrifice des têtes les plus nobles et les plus innocentes jetées pêle-mêle au bourreau, qu'on ne peut rapporter à aucune raison, pas plus raison d'État qu'aucune autre, mais qui ne sont que le délire d'une ivresse sanguinaire. Prenons garde de ne pas trop expliquer, pour ne pas fournir des arguments à ceux qui veulent tout excuser.

Vous êtes encore loin, Monsieur, d'avoir terminé votre grande œuvre, puisque le cycle révolutionnaire que vous avez entrepris de décrire doit vous mener jusqu'à la fin du premier Empire. Que de faits glorieux vous avez encore à nous raconter! Pourtant, quand vous nous aurez mené de Valmy à Waterloo, tout votre talent n'empêchera pas que le sens des événements ne reste obscur et l'impression qu'ils laissent assez mélangée. Une réflexion naîtra surtout dans l'esprit qu'on aura peine à bannir. Il était rare autrefois, quand on étudiait quelqu'une des grandes époques de notre histoire, qu'on n'eût pas la joie de la voir se terminer par quelque extension de territoire et d'influence acquise par nos armes et absorbée dans notre unité! Il fallait même que ce fût une règle sans exception, puisque c'était à l'un des derniers et des moins dignes de nos souverains que nous devions la Lorraine. En est-il de

même dans cette période séculaire dont vous nous racontez les débuts et dont nous voyons la fin? Pourquoi faut-il que nous soyons obligés de convenir par un triste aveu que c'est précisément le contraire? Pourquoi d'abord ce long temps d'arrêt, pendant que d'autres grandissaient à nos côtés? Et sous nos yeux, pourquoi, ce qui ne s'était jamais vu, un pas rétrograde? Le sol de la France était-il donc appauvri, et avait-il perdu quelque chose de sa fécondité intellectuelle et morale? Jamais au contraire n'a été recueillie une plus abondante moisson de talents et de gloires de tous les genres. Nous n'avons pas eu non plus à nous plaindre de la fortune; à combien d'épreuves n'avons-nous pas dû la mettre avant qu'elle se soit lassée de nous combler de ses faveurs? Une autre explication ne serait-elle pas plus naturelle? Ne serait-ce pas qu'une nation ne peut ni maintenir ni étendre son action au dehors de ses frontières quand son état intérieur est livré à une constante mobilité? Pour qu'une tradition politique se transmette et se perpétue, ne faut-il pas que la garde en soit confiée à une institution dont la permanence soit le caractère, une de ces institutions qui survivent aux bons comme aux mauvais jours, et qui, placées au-dessus de la nation, deviennent, suivant une très belle expression que je vous emprunte, le lieu où les enfants d'un même pays concentrent leur gloire, leurs douleurs et leurs espérances? Ne doutez pas que la question vous sera posée. Il ne m'appartient pas de devancer et moins encore de dicter votre réponse.

De tels problèmes d'ailleurs, et les débats qui en peuvent naître, s'élèvent nécessairement toutes les fois qu'un écrivain, dont la parole a acquis le droit d'être écoutée,

aborde les faits qui ont rapport à notre grande révolution. Il ne peut manquer de toucher à bien des points restés sensibles malgré un siècle déjà écoulé, et sur lesquels l'opinion générale n'est pas encore parvenue à l'état d'impartialité et de calme qui accepte sans contestation les jugements de l'histoire. Votre éminent prédécesseur en avait fait l'épreuve. Il était déjà arrivé à plus de la moitié de sa carrière et rien ne paraissait pouvoir être ajouté à l'éclat de sa réputation, quand il donna au public la première partie de ses vues sur les *Origines de la France contemporaine*. Il avait traité les sujets les plus divers avec une supériorité égale et marqué partout son passage par une abondance de vues originales qui, aussi admirées par les uns que contestées par d'autres, donnaient à tout ce qui était sorti de sa plume un grand retentissement. Mais aucun de ses écrits n'a jamais causé autant d'émoi ni provoqué à l'échange d'autant de contradictions passionnées que le livre mémorable dont, malgré la sévérité de la forme, le succès est devenu si rapidement populaire. Le seul fait d'être sorti des considérations philosophiques ou littéraires pour entretenir la France de son passé récent et de son avenir incertain a suffi, malgré tout le soin qu'il avait mis à se tenir à l'écart de la politique courante, pour jeter à l'instant son nom dans la mêlée de la presse et dans l'arène des partis.

A la vérité, ce qui rendit la sensation encore plus profonde, c'est qu'un peu de surprise y fut mêlée. On crut remarquer entre cette production nouvelle et celles qui avaient déjà illustré son auteur, sinon une contradiction directe, au moins quelque divergence de sentiments et de tendances. On l'avait vu attaquer sans ménagement bien

des croyances traditionnelles que la révolution avait eu suivant les uns le tort, suivant les autres le mérite d'ébranler. On ne s'attendait pas à lui voir retourner sa sévérité contre la révolution elle-même. On crut à un changement survenu dans ses convictions. Vous nous dites que cette impression de la première heure était erronée, et que rien n'était changé chez M. Taine : il avait procédé, dans cette étude comme dans les précédentes, par la même méthode, l'application des mêmes principes, le jeu des mêmes formules; la matière seule sur laquelle il avait opéré était différente : rien de plus. Je veux vous croire et j'en crois aussi M. Taine qui était la sincérité même, et qui est resté convaincu qu'il n'avait en rien altéré sa manière ni de penser ni d'écrire. Et puis, je sais que lorsqu'on essaye (ce qui fut, je crois, l'erreur de ce noble esprit) d'appliquer la logique aux faits qui ne la comportent pas, on est souvent conduit, pour ne pas trop s'écarter de la réalité, d'élargir les principes d'une manière qui éloigne sensiblement le point d'arrivée d'un raisonnement de son point de départ. Mais le public n'entre pas dans ces finesses, il juge sans réflexion d'après ce qui frappe ses regards : il ne vit qu'une chose, c'est que dans le passage de ses premiers écrits au plus récent, M. Taine avait causé aux disciples qui l'avaient suivi jusque-là quelque déception et à ses contradicteurs une satisfaction sur laquelle ils ne comptaient pas. Il en conclut tout simplement qu'à l'exemple de beaucoup de maîtres en tout genre (à qui on n'en fait pas un reproche) il s'était éclairé ou modifié par l'expérience; en un mot, qu'il y avait deux Taine, comme il y a deux Raphaël. Je fais comme le public, Monsieur,

et on trouvera naturel que, des deux manières de ce grand artiste, ce soit la seconde que je préfère à la première.

Il faut que ma préférence vienne de motifs qui me tiennent fort au cœur, pour que je ne me laisse pas séduire par le récit que vous avez fait de ce j'appelle la première phase de la vie de M. Taine : car rien n'est piquant comme de voir ce jeune écrivain, inconnu et maltraité la veille, emporter d'assaut pour ses premières armes un établissement philosophique qui disposait de toute les situations officielles. De l'enthousiasme que cette brillante campagne causa à la jeune génération à qui le régime impérial ne laissait d'autre champ d'activité que le domaine des idées vous avez fait une peinture pleine d'éclat. Me permettez-vous de regretter que pour la réalité et l'exactitude, vous ne l'ayez pas mêlée d'un peu d'ombre? C'est un point sur lequel, ni vous ni moi, nous ne sommes des juges pleinement compétents. Vous étiez trop jeune pour vous rendre bien compte de ce mouvement et moi je ne l'étais déjà plus assez pour y prendre part. J'userai du privilège de mon âge en rappelant que l'entraînement ne fut pas si général que vous le dites, et sur quel fondement s'appuyèrent les résistances très sérieuses qu'il rencontra et qui ne méritent pas d'être oubliées. Je le ferai avec la même liberté que si je m'adressais à M. Taine lui-même. C'était son mérite d'accepter la contradiction aussi simplement qu'il la bravait. Des hommages qui ne seraient pas rendus avec une pleine franchise offenseraient au lieu d'honorer sa mémoire.

L'école philosophique que M. Taine battit en brèche par un feu si bien nourri avait un grand tort, elle prévalaiten

France depuis un quart de siècle. Je ne crois pas qu'aucun système de philosophie puisse subir impunément cette épreuve. Comme il n'en est aucun qui n'ait ses points faibles, aucun qui puisse résoudre par la voie rationnelle (la seule dont la philosophie dispose) tous les problèmes qui pèsent sur la destinée de l'homme, — aucun auquel il ne faille rappeler avec Bossuet que la sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit, — on s'aperçoit aisément, quand on a eu le temps de faire le tour de la place, que bien des postes sont laissés sans défense, et c'est par là que l'ennemi, quand il survient, pénètre toujours assez aisément. Il n'y a pas lieu d'être surpris si la philosophie que M. Taine trouvait au pouvoir, et dont il eut droit de se plaindre, n'a pas échappé à cette condition commune. Elle y était même d'autant plus exposée qu'elle eut plus qu'aucune autre, je le crains, la prétention de paraître suffisante quand elle ne l'était pas, détournant ainsi les disciples qui la prenaient pour guide de chercher d'autres lumières et d'autres secours que ceux qu'elle leur promettait sans pouvoir leur tenir parole. C'est le péché de présomption que M. Taine lui fit durement expier. Mais il ne la dépouillait pas de ce qui fut son véritable mérite : c'est d'avoir relevé et rétabli dans leurs droits, après les superficielles négations du siècle précédent, les vérités qui ont fait de tout temps l'espoir et l'honneur de l'humanité : Dieu, sa providence, sa bonté, la sainteté du devoir, la distinction du bien et du mal, de l'esprit et de la matière. Je vous assure, Monsieur, que ce n'étaient là ni mots creux, ni ballons gonflés, ni philosophie de commande, c'était tout simplement le concert rétabli avec les belles âmes et les grands génies de tous les âges.

Et que nous offrait donc la doctrine nouvelle en échange de ce qu'elle nous demandait de quitter? Vous l'avez dit : une piété sombre envers Dieu si bien confondu avec l'univers qu'il ne se distinguait pas du néant, et un pessimisme systématique, n'ayant pour consolateur que Marc-Aurèle, qui ne prêche pas tellement la résignation qu'il ne conseille de sortir au besoin de la vie, si on la trouve trop pénible. On était excusable en vérité de ne pas renoncer facilement aux bonnes raisons qu'on croyait avoir pour ne pas le suivre dans des régions sans espoir, conduisant à des abîmes d'ombre et de silence.

Les générations d'ailleurs passent vite, et dans le cours moyen d'une longue existence on en voit plusieurs se succéder. Une nouvelle naît en ce moment à l'intelligence et au raisonnement pour qui M. Taine est déjà un ancêtre et qui le juge, lui et son œuvre, avec la liberté toujours grande dont la jeunesse aime à user avec ses devanciers. Se montre-t-elle bien reconnaissante envers ceux qui ont tenté de ne lui laisser d'autre culte qu'une contemplation mêlée de terreur devant « l'indifférente, immuable et éternelle nature »? Je m'en rapporte aux plaintes et aux aveux que des voix éloquentes nullement suspectes ni hostiles à M. Taine font entendre chaque jour au nom de ces nouveaux venus.

Et quant aux portraits d'une si mordante ironie qu'il fit des principaux chefs de l'école qu'il combattait, j'ai bien peur d'en avoir souri comme d'autres et d'autant plus gaîment que, connaissant plusieurs des modèles, je n'ignorais pas leurs faiblesses. Et pourtant, réflexion faite, était-ce bien la peine de railler la gravité de Royer-Collard, la candeur de Jouffroy, l'éloquence de Cousin, pour aboutir à

quoi? c'est encore vous qui l'avez dit : à exhumer Condillac. Gagnait-on beaucoup au change ?

Enfin, vous le savez, il est un point en particulier sur lequel vint se concentrer, avec une vivacité croissante d'intérêt et d'émotion toute la polémique suscitée par la doctrine philosophique de M. Taine. Ce fut l'assimilation qu'il se plaisait à faire en toutes choses entre le monde moral et le monde matériel, dont la conséquence extrême était de retirer à la personne humaine toute liberté, en la déchargeant par là de toute responsabilité. Ce fut le grand champ de bataille de la controverse. C'est là, c'est contre cette résurrection indirecte de la fatalité antique que s'élevèrent, des points les plus divers mais les plus élevés, des voix très graves, plus inquiètes encore que sévères. Par leur bouche n'était-ce pas la morale elle-même qui réclamait, menacée dans ses fondements, dès qu'en lui ôtant la puissance de se faire obéir on lui ôtait aussi le droit de se faire entendre ? Car, quoi qu'on fasse, morale et liberté seront toujours sœurs, puisque nul ne peut être coupable, s'il n'a pas la liberté de ne l'être pas. Où l'une périssait, l'autre ne pouvait longtemps survivre. On avait bien quelque sujet de ne pas se résigner à un système qui pouvait conduire, par un chemin assez direct, à priver l'homme de la plus noble de ses prérogatives, en l'affranchissant du frein de tous les devoirs.

Vous paraissez croire ici encore que ce jugement fut précipité, car vous convenez que M. Taine avait établi le déterminisme absolu dans la conception de l'univers, et vous faites ensuite remarquer que, par un contraste dont vous ne contestez pas la singularité, il a fini par conclure à la justice et à la liberté dans le gouvernement des choses hu-

maines et par donner à ses concitoyens des conseils qui, pour être suivis, supposent qu'ils sont libres et responsables. Mais vous ne nous avez pas suffisamment expliqué par quelle porte il avait pu faire entrer la liberté dans un monde où la fatalité règne. L'avez-vous trouvé, ce passage ? Je le cherche et ne puis le découvrir. D'ailleurs, M. Taine en répondant à ses censeurs ne prit nul soin de l'indiquer. L'identité des lois de l'ordre moral et de l'ordre matériel parut au contraire être le but constant auquel il tendait par la rigueur de son raisonnement aussi bien que par la hardiesse de ses métaphores. Il n'y a pas jusqu'à sa théorie historique, que vous avez si bien exposée, qui ne fût, dans les termes où il la présentait, incompatible avec toute idée de liberté. Car ces trois conditions nécessaires, ces trois forces primordiales, qui président suivant lui au développement de tout être humain, — la race, le milieu et le moment, — il ne les considérait pas seulement comme de simples influences dont chacun de nous pourrait s'affranchir par l'exercice de la conscience ou de la raison. Réduite à ces termes, la proposition eût été incontestable, mais elle n'aurait pas eu le mérite de la découverte : non, il les regarde bien comme des facteurs mathématiques concourant à constituer la personne humaine, au même titre et suivant le même procédé que les atomes de diverses substances se combinent pour opérer, par la voie de l'affinité chimique, la composition d'un produit. C'est dans ce caractère absolu que consistait en réalité toute l'originalité de son système.

Et puis cependant, vous avez raison ; bien que M. Taine n'ait jamais laissé apercevoir sur ce point le plus vivement

contesté de sa doctrine la moindre déviation de ses idées premières, il n'en est pas moins vrai que, soit inconséquence involontaire, soit détour logique dont il n'avait pas fait confidence à ses lecteurs, son grand et dernier ouvrage parut écrit sous une inspiration différente. Tout y est pénétré d'un souffle de liberté généreuse et d'un austère sentiment de la responsabilité morale. Venant de sa part, rien n'était moins attendu que ce désaveu implicite de ses doctrines. Pour la cause du droit et de la justice, dont celle du libre arbitre est inséparable, ni rétractation formelle ni réfutation en règle n'aurait produit un effet égal.

Pour comprendre combien on fut heureux de trouver ce qu'il n'était pas naturel de prévoir, il suffit de se représenter ce qu'aurait dû être l'œuvre historique qu'il avait entreprise si, conséquent jusqu'au bout avec lui-même, il eût écarté de son exposé toute intervention de la liberté humaine.

L'histoire étant régie, à ses yeux, par des lois non seulement pareilles mais identiques à celles de la nature, dont la constance est le caractère, afin de la faire ressembler au modèle, il aurait fallu commencer par l'enfermer dans un cadre d'une fixité rigide. L'ensemble des causes ainsi déterminé, on aurait vu les effets en découler, tombant en quelque sorte de leur propre poids, avec une vitesse calculée d'avance comme celle de la chute d'un corps que la gravitation attire. Tous les acteurs auraient paru se mouvoir sous l'empire et par le mécanisme d'une faculté dominante. Le récit, dès lors, devrait être froid, comme tout ce qui procède du raisonnement seul et du calcul. Les

désordres mêmes que le narrateur avait à dépeindre n'auraient pu l'émouvoir parce qu'il aurait recherché et aurait cru découvrir la persistance de la règle, sous l'irrégularité apparente. L'orage n'a point de terreur mystérieuse pour le savant qui connaît de quel dégagement d'électricité la foudre est le produit. Les voiles que l'éclipse jette sur l'éclat du soleil n'étonnent pas l'astronome qui a calculé l'heure de son apparition. Mais ce qu'on devait le moins attendre d'un déterministe obstiné à ne pas se démentir, c'était, mis en face du crime, quel qu'en fût l'excès ou la nature, un jugement sévère et un accent d'indignation. A quel titre condamner ce qui n'est pas volontaire? et à quoi bon s'irriter contre la nécessité? Il fallait donc se préparer à voir tous les attentats qui ont souillé l'époque révolutionnaire, déjà souvent palliés par de vains prétextes, justifiés cette fois systématiquement et en principe, comme la résultante d'un état social et le produit d'une fatalité héréditaire.

Est-ce donc là le spectacle auquel, dans ses *Origines de la France contemporaine*, M. Taine nous a fait assister? Non, vous l'avez dit par une expression qui répond complètement à ma pensée, quand vous avez remarqué que dans cette peinture de l'époque révolutionnaire, M. Taine avait bon gré mal gré dépouillé le détachement superbe du savant. Effectivement à la place d'une sorte de théorème historique, marchant, avec une allure didactique, vers une démonstration préconçue, nous avons vu apparaître une suite de scènes qui, n'ayant pas même la continuité d'un récit, nous font passer par des secousses violentes et qui ne nous donnent pas le temps de réfléchir

ni de respirer. Les personnages qui auraient dû être jetés dans le même moule, puisqu'ils sont tous les produits de la même race, venant au jour dans le même milieu, au même moment, sont au contraire dessinés d'après les types les plus divers, odieux, admirables ou grotesques. Partout l'animation et l'émotion débordent : nous entendons rugir la foule, les victimes gémir, les tribuns déclamer, et gronder tous les bouillonnements qui montent à la surface d'une société remuée dans ses profondeurs. Mais surtout nous avons vu se dresser devant nous toute l'horreur du crime dépeinte trop au naturel pour ne pas avoir été personnellement ressentie. On ne communique en ce genre que ce qu'on éprouve et l'orateur ne fait passer le frisson dans la foule qui l'écoute que si le frémissement l'a traversé lui-même. Aussi l'impression fut celle qu'aurait produite la réalité même. Ce fut la Terreur qui reparut, dépouillée de tous les voiles qu'avaient essayé de jeter sur son effroyable vérité des apologies complaisantes. Les taches de sang, partout empreintes, dont le temps avait fait pâlir la teinte reprirent leur sombre éclat, comme si elles venaient de dégoutter de l'échafaud.

Pour expliquer cette transformation, oserai-je emprunter quelques-unes des expressions favorites de M. Taine et les appliquer à lui-même en disant que trois facteurs avaient concouru à constituer cette nature originale : la faculté d'analyse d'un philosophe, l'imagination d'un artiste et la conscience d'un homme de bien. Ce furent l'art et la conscience qui firent taire la philosophie. C'est le don propre de l'artiste quand il veut reproduire les faits passés et les hommes qui ne sont plus, de les évoquer devant ses

yeux, tels qu'ils ont été ou agi, non tels qu'il pourrait les rêver pour complaire à sa fantaisie ou les faire rentrer dans son système. Les acteurs qu'il met en scène ne sont ni des mannequins qu'il habille, ni des modèles dont il étudie la structure : ce sont des êtres de chair et d'os qui passent devant ses yeux, portant dans leurs regards l'expression de leur âme ; ils sont là : ils vivent, et la vie c'est la liberté. Mais c'est le propre aussi d'une conscience honnête de ne pouvoir supporter le contact ni même le spectacle du mal, sans un tressaillement de révolte involontaire qu'aucun parti pris ne peut contenir. Jean-Jacques Rousseau, dans un passage fameux de la profession du Vicaire savoyard, rappelant que l'antiquité avait dressé des autels à des dieux adultères ou meurtriers, se demande comment on a pu encore compter parmi leurs adorateurs tant d'hommes vertueux et de femmes pures. C'est, dit-il avec éloquence, que la sainte voix de la conscience, plus forte que celle des dieux, reléguait dans le ciel le crime avec les coupables. Quelque chose de pareil arrive aux âmes droites, qui ont eu le malheur de mettre en doute la liberté dont elles savent si bien user. Devant le crime à commettre ou seulement à justifier, elles reculent, et la voix toujours sainte de la conscience relègue les subtilités qui les ont égarées dans le ciel nuageux de la métaphysique.

Vous avez, Monsieur, non seulement connu personnellement M. Taine, mais vécu dans son intimité. Il vous appartenait donc d'attester avec plus d'autorité que je ne puis le faire, que si dans ses derniers écrits il a dérogé à la rigueur de ses théories qui semblaient mettre en question la liberté et la responsabilité morales, toute sa vie leur

a donné un démenti plus complet encore. Jamais esprit ne fut plus fermement conduit par la volonté au but qu'il se proposait d'atteindre ; jamais âme ne fut plus maîtresse d'elle-même. M. Taine ne s'est pas contenté de la part si riche de dons qu'il tenait de la nature ; il l'a constamment fécondée par une intensité de travail et un scrupule auxquels on peut attribuer le progrès, si remarquable dans tous ses écrits, de la justesse des idées et de l'élévation des sentiments. Le progrès en tout genre est la preuve et la récompense de l'effort.

Parmi les développements que cette intelligence d'élite a dus au noble et viril emploi de ses facultés, je n'hésite pas à compter le retour assez peu attendu que vous avez signalé, et qui le fit passer de ses préjugés de jeunesse et d'école à la sympathie et au respect pour la source pure et l'effet social des vertus et des vérités chrétiennes. Les dernières pages signées de sa main mourante donnent à ce sentiment, si nouveau pour lui, une expression touchante. Je ne veux rien exagérer, je sais que l'adhésion ne fut jamais complète, et resta tempérée par la réserve de ses convictions personnelles ; je n'oublie pas non plus qu'après avoir constaté que rien n'avait pu jusqu'ici remplacer la loi religieuse non seulement pour affermir les bases, mais pour élever le niveau moral d'une société, il n'en a pas moins continué à la croire peu compatible avec les exigences de la science, laissant ainsi le lecteur qui pose son livre dans une incertitude dont il ne l'a pas aidé à sortir. Mais si la question n'était pas tranchée, l'œuvre non plus n'était pas achevée, et la conclusion qu'il n'a pas donnée, personne n'a le droit de la faire en son nom. Il

reste permis de croire qu'il n'était pas résigné à terminer par un doute suprême une vie de labeur toute consacrée à la recherche de la vérité. Quand, sur une tombe prête à s'ouvrir, l'ombre, au lieu de s'épaissir, s'éclaire d'une lumière encore flottante et indécise, ce n'est pas le crépuscule de la nuit qui tombe, c'est l'aube du jour qui se lève.

DISCOURS

DE

M. JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 30 MAI 1895
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. CHARLES DE MAZADE

Messieurs,

Le remerciement que je vous dois n'est pas ordinaire, non plus que l'honneur que vous m'avez fait. En m'accueillant dans votre Compagnie, vous avez consacré mon adoption par la France. La France me fut toujours chère. Elle était la patrie de mon intelligence et de mon cœur. Je l'ai aimée dès le berceau. Sa langue est la première qui m'ait charmé par la voix maternelle C'est à l'amour de ce noble langage, le plus beau qui, depuis Homère, soit né sur des lèvres humaines, que je dois de siéger parmi vous. Grâce à vous, Messieurs, et je ne vous en saurais trop remercier, je suis deux fois Français. Et ce n'est pas le poète

seul qu'honore votre choix; l'honneur en rejaillit sur notre sœur latine l'Espagne et, plus loin encore, jusqu'à ce Nouveau Monde que se sont disputé nos communs ancêtres, par delà l'Océan qui baigne l'île éclatante et lointaine où je suis né.

Mais il n'est point de bonheur sans regret. Je ne retrouve plus auprès de moi le grand poète qui eût goûté une joie paternelle à me servir aujourd'hui de parrain, après avoir été si longtemps mon maître vénéré. Que le poète ami qui a bien voulu m'assister à son défaut excuse ce douloureux regret qu'il partage, que vous éprouvez tous, Messieurs. Et je suis assuré que l'âme généreuse de l'honnête l'homme que je dois louer ne saurait être offensée par ce pieux hommage qui précède le récit de sa vie si noblement laborieuse et d'un si haut exemple.

Dès les premières lignes du remarquable discours que, le 6 décembre 1883, il prononça devant vous, M. de Mazade, avec cette fière modestie qui lui seyait si bien, vous disait qu'il n'était qu'un soldat de l'armée littéraire. Quel vaillant et loyal soldat, ses états de service, que nous allons parcourir, vous le déclareront éloquemment. Il est mort à son poste, après avoir, plus d'un demi-siècle, combattu sans trêve pour la patrie, le droit et la liberté, laissant aux siens, plus riche encore, l'héritage d'honneur qu'il tenait de ses pères. De même que le corps, l'âme et l'esprit ont des marques d'origine. Tout homme porte en soi inconsciemment un passé séculaire. M. de Mazade était de bonne race. Il sortait d'une de ces anciennes maisons bien famées dans leur province, de noblesse plus vieille qu'illustre, où, suivant le hasard de la fortune

et les besoins du temps, l'épée alternait avec la robe. On y compte des officiers, des commissaires et secrétaires royaux, des capitouls de Toulouse, des consuls de Montauban et, de pères en fils, trois ou quatre capitaines forestiers des forêts royales de Montech, Escataleus et Saint-Porquier. Ces Mazade de Languedoc furent braves soldats, grands chasseurs et magistrats intègres, se battirent contre ceux de la Religion pour le Roi et le Pape, jugèrent selon la coutume, et, sans quitter leur pays, firent souche d'honnêtes gens. Ils étaient hommes d'action et ne semblent pas s'être embarrassés des choses de l'esprit. Pourtant, dès le XVIIe siècle, il en est un, Louis de Mazade, qui vint à Paris et fut surnommé le Philosophe, sans doute pour avoir décliné l'honneur de diriger l'éducation des enfants du duc d'Orléans, fils d'Henri IV. Le premier de sa famille, il mourut sans postérité, et fut d'une Académie, de l'académie des Jeux Floraux.

L'arrière-neveu du Philosophe, Julien-Bernard, rompit l'habitude sédentaire de la famille. Né à Montech en 1750, il n'y résida guère. Il fit de grands voyages et fut un des acteurs de la Révolution. Il avait occupé plusieurs postes de magistrature aux colonies, notamment à l'île de France, lorsque, en 1792, ses concitoyens de la Haute-Garonne l'envoyèrent à la Convention. Il se refusa à voter la mort du Roi et fut chargé de diverses missions aux armées de l'Ouest, que commandait alors celui qui avait été le brillant Lauzun. Dans la Meurthe, il sauva la vie à Barbé-Marbois. Malgré tout, il vécut. Il siégea même au Conseil des Anciens et, après le 18 Brumaire, se retira dans sa province. Julien de Mazade fut du petit nombre de

ceux qui sortirent de ce long et sanglant tumulte avec la vie sauve et la conscience nette.

« Mon grand-père avait été de la Convention pour la Haute-Garonne, dit M. de Mazade dans une note aussi simple que brève. Mon père était un magistrat de la vieille roche, de la haute tradition, qui a laissé des souvenirs d'honneur dans le pays; c'était l'intégrité même dans la douceur. Il avait été procureur du roi à Castel-Sarrazin, où je suis né. » C'est en effet dans cette vieille ville gasconne, d'origine romaine, que naquit, le 19 mars 1820, Louis-Charles-Jean-Robert de Mazade-Percin. Sa mère était fille d'un magistrat qui avait été de la première Assemblée Législative. « C'était une femme de grande et simple vertu, dit son fils, très pieuse et très tendre. Veuve jeune encore, elle m'a élevé par la confiance et l'affection plus qu'autrement. Elle m'a laissé des traces indélébiles. » Délicat portrait, qu'une main filiale ose à peine indiquer! Tous ceux qui ont eu ce même bonheur d'être aimés par une mère vraiment maternelle en seront touchés. On retrouve ces traces sacrées de je ne sais quelle discrète vertu dans le caractère aussi bien que dans l'œuvre de M. de Mazade. Il a dit vrai. Si nous tenons de nos pères ces traits mâles et singuliers qui marquent fortement la personnalité, c'est de nos mères que nous vient le meilleur de nous-mêmes.

La première jeunesse de M. de Mazade dut être bien heureuse, si j'en crois l'amour qu'il garda jusqu'à la mort à sa chère maison de Flamarens où il était venu tout enfant. C'était la maison maternelle. Au cours de ses voyages et d'une vie prise par un travail sans relâche, sur les routes d'Espagne et d'Italie, du fond de ce grand Paris où le devoir

le retenait, que de fois n'a-t-il pas dû se redire, en souriant à des rêves de retour au pays, ces vers délicieux de Ronsard :

Bref, quelque part que j'erre,
Tant le ciel m'y soit doux,
Ce petit coin de terre
Me rira par-sus tous.

Flamarens est un très petit village du Gers, sur une côte que domine un château féodal. Au bord de la route, presque au pied du donjon, s'ouvre le logis familial, assez vaste pour être aisément hospitalier. Derrière, le jardin avec ses mille rosiers, et, le long de la pente, une vigne, un pré que clôt un ruisselet bordé de peupliers. Et c'est tout. Ce tout a quelques arpents. « Un petit bien de médiocre étendue qui occupe plus qu'il ne préoccupe. A un lettré tel que lui, ce qu'il faut c'est juste assez de terre pour délasser l'esprit et réjouir les yeux ; la même promenade par le même sentier, une vigne dont il connaisse chaque cep et des arbres dont il sache le compte. » Je crois entendre votre aimable confrère en vous traduisant cette jolie lettre de Pline. Toujours, dans tous les temps, le sage a fait le même rêve.

Bon écolier, M. de Mazade le fut assurément, car du collège de Bazas, où il fit ses humanités, il n'avait gardé que d'agréables souvenirs. Ses études achevées, il prit à la Faculté de Toulouse ses premières inscriptions de droit. Son avenir semblait réglé d'avance, sa carrière tracée : il serait magistrat. Il n'en fut rien. Après avoir traduit les poètes anciens, le jeune étudiant lut les modernes. Dès

lors, les Institutes lui paraissent insipides. Ses cahiers de notes se couvrent de lignes irrégulières, longues ou courtes. Il rime des odes! L'esprit aventureux de son aïeul le conventionnel l'emporte loin de sa province. Ce n'était plus le temps des rapides fortunes politiques ou militaires. Il rêva la gloire des lettres. Paris l'appelait, il l'a dit en vers lyriques. Il avait hâte de quitter Toulouse et Flamarens même. Quels durent être les regrets, les doutes, la tristesse inquiète de l'adieu pour une mère aussi tendre que l'était la sienne!

C'est en 1840 qu'il prit pied sur le dur pavé de Paris. Il avait vingt ans, des espérances fraîches et son volume d'odes. Il le publia dès l'année suivante. C'est un in-8° élégamment imprimé, selon la mode du temps. Sous le titre, en épigraphe, un seul mot : *Perseverando*. Cette brève et brave devise de son premier ouvrage convient à toute la longue vie littéraire de M. de Mazade. Nul n'a mieux persévéré. Le livre s'ouvre par une courte préface, dogmatique, ainsi qu'il sied à l'extrême jeunesse, et néanmoins fort judicieuse. « Il a cherché, dit-il, à s'éloigner de cette voie toute personnelle où on a entraîné la poésie; cette façon familière de mettre son cœur à nu devant le public ne convient qu'à quelques rares hommes d'élite. » M. de Mazade a raison. Ces confessions publiques, menteuses ou sincères, révoltent en nous une pudeur profonde. Seul le génie a le droit de tout dire. Et pourtant, ce n'est qu'en les généralisant par une idéalisation naturelle ou volontaire, que les poètes ont pu, sans paraître impertinents, expliquer leurs sentiments intimes. Lamartine en est le plus admirable exemple. C'est que la vraie poésie est dans la nature et dans

l'humanité éternelles et non dans le cœur de l'homme d'un jour, quelque grand qu'il soit. Elle est essentiellement simple, antique, primitive et, pour cela, vénérable. Depuis Homère, elle n'a rien inventé, hormis quelques images neuves pour peindre ce qui a toujours été. Le poète est d'autant plus vraiment et largement humain qu'il est plus impersonnel. D'ailleurs, le moi, ce moi haïssable, est-il plus nécessaire au drame intérieur qu'à la publique tragédie? Racine est-il moins passionné pour avoir chanté, pleuré ou crié ses passions par la voix suave ou terrible de Bérénice, d'Achille, d'Hermione, de Mithridate et de Phèdre? Non certes. Car le don le plus magnifique du poète est la puissance assurément divine qu'il a de créer à son image des êtres vivants et d'évoquer les Ombres.

Que dire des *Odes* de M. de Mazade? Malgré tout le plaisir que j'aurais à vous découvrir, signé de son nom, un chef-d'œuvre inconnu, je ne puis louer de ces *Odes* que la noble intention, les sujets grandioses ou tragiques et la haute impartialité avec laquelle ils sont traités. Qu'il dise la Fédération, Marie-Antoinette, Charlotte Corday, les Girondins ou les Funérailles de l'Empereur, partout, dans ces vers, l'historien seul apparaît. Avouons-le nettement, et je me tiens pour assuré qu'il ne me saurait point mauvais gré de ma franchise, M. de Mazade n'était pas né poète. Ces *Odes*, à parler franc, ne sont que les essais d'un rhétoricien méridional qui a lu les bons auteurs, Chénier, Lamartine, Victor Hugo et le poète inégal et superbe des *Iambes* et du *Pianto*, Auguste Barbier. Il y manque l'invention de l'image, le goût des belles formes,

le sens de la beauté et de la musique des mots, tout cet art complexe, naïf et savant, qui prête à l'éternelle poésie, suivant la nature et la qualité de l'artiste qu'elle inspire, un son nouveau, une nouvelle vie. Mais à quoi bon insister? Ces *Odes* ne sont qu'un péché, une erreur de jeunesse où M. de Mazade eut l'esprit de ne jamais plus retomber. La grave Muse de la Politique, dont j'ignore le nom, et celle de l'Histoire, la glorieuse Clio, l'en ont depuis si longtemps absous et consolé!

Les années qui suivirent, jusqu'en 1846, furent pour M. de Mazade des années d'apprentissage. Il s'essaya dans divers journaux, à la *Revue de Paris*, à la *Presse*. « Sainte-Beuve que j'avais rencontré par hasard, dit-il, me tira de là et m'appela à la *Revue*. » Dans cette courte phrase tient toute une part de la psychologie de celui qui l'a écrite. On y lit clairement une hautaine indifférence pour le reste de la presse périodique, en même temps que l'amour exclusif et passionné qu'il garda jusqu'à la mort à sa chère *Revue des Deux Mondes*, à celle qu'il nomme simplement et par une sorte d'orgueilleuse familiarité la *Revue*, c'est-à-dire la Revue par excellence, sans rivale, la seule. « Il n'y eut pas, poursuit-il, dix paroles échangées entre Buloz et moi pour mon entrée, et depuis vous savez l'histoire. » Qui ne sait, en effet, l'histoire de ces quarante-sept années de collaboration que la mort seule put rompre? Il n'est guère, je crois, dans les pactes humains, d'exemple de plus parfaite constance ni d'une si longue fidélité mutuelle.

Le récit de la vie de M. de Mazade s'arrête ici. L'homme est absorbé par l'œuvre. Nous allons essayer de l'y suivre

et nous l'y retrouverons avec ses qualités d'origine et la mâle vertu d'un esprit lucide et droit.

L'œuvre est considérable. Au premier coup d'œil, elle semble singulièrement diverse, dispersée. On serait donc tenté de n'attribuer à son auteur que le mérite déjà rare d'avoir été un publiciste éminent, d'une érudition sûre, d'un esprit judicieux, libéral et modéré, d'une âme élevée, d'un talent austère. Un tel jugement, malgré ce qu'il peut avoir de flatteur, ne serait pas équitable. Bien qu'il paraisse s'appliquer assez exactement à cette longue suite d'articles, à ces nombreuses études françaises ou étrangères, à ces portraits d'hommes d'État, d'écrivains et d'orateurs publiés successivement, sans ordre apparent, au cours d'un demi-siècle, il ne saurait donner une juste mesure, ni de l'homme, ni de son œuvre. Elle est d'un historien. Involontaire ou conscient, un lien logique en rejoint les diverses parties qui, disposées suivant l'ordre des temps et vues d'ensemble, forment un tout qui n'est pas sans grandeur, quelque chose comme une histoire politique de la France et des pays latins, depuis la Révolution jusqu'à nos jours.

Au delà des frontières, M. de Mazade ne s'est réellement intéressé qu'à l'Espagne et à l'Italie. Pourtant, il ne faut pas oublier son dramatique récit des révolutions de la *Pologne contemporaine*. Il n'a jamais écrit de pages plus vibrantes. Je regrette aussi de ne pouvoir que mentionner rapidement son livre sur M. de Metternich. Qu'il est peint d'une main sûre et d'après le vif ce Chancelier d'ancien régime, si élégamment artificieux, souple, tenace, patient parce qu'il avait la fatuité de se croire éternel, qui fut,

durant plus de quarante années, le négociateur attitré des grands intérêts européens, l'instigateur et le modérateur des crises, l'organisateur des coalitions, le notaire des mariages impériaux, l'arbitre des congrès, l'interprète et le gardien des traités, le dieu Terme des chancelleries classiques, ainsi que le définit un historien, le type enfin du Conseiller historique! Mais, esprit essentiellement latin, M. de Mazade était plus apte à sentir, à comprendre et à expliquer l'âme latine. Son Languedoc touche de si près à l'Espagne, d'un côté, et, de l'autre, à la Provence, si proche de l'Italie.

L'Espagne, tout d'abord l'attira. Il l'a toujours aimée. Dans ce Gascon de sang froid, il y a quelque chose de la gravité castillane. Le vaste tableau qu'il a esquissé de la vie sociale, politique, militaire et révolutionnaire au delà des Pyrénées a un peu vieilli et, par endroits, noirci. Quelques figures de premier plan s'y distinguent encore : Donoso Cortès, le penseur catholique dont il fut l'ami ; Balmès, un Lamennais orthodoxe ; le duc de Rivas, soldat, ministre, diplomate, poète et toujours grand seigneur ; Espronceda, ce Musset d'outre-monts ; Larra qui signa du pseudonyme de Figaro des fantaisies dignes de Beaumarchais, et, surtout, ce terrible duc de Valence, don Ramon Narvaez, le tyran de la discipline, soldat aussi impitoyable qu'intrépide, qui se pouvait louer à juste titre, comme il faisait, d'avoir inventé l'art d'empêcher les conspirations. J'en passe et des meilleurs, déjà oubliés. Les choses et les hommes vont vite dans cette Espagne qui parut si longtemps immuable. Tout change, même la mode des révolutions. Seul le peuple n'a pas changé. Il est toujours noble,

courageux, discret, libre et fier. L'Espagnol s'isole trop volontiers du reste du monde. L'Espagne et sa gloire lui suffisent, car il a gardé, avec une énergie jalouse, ce sentiment national qui fit sa grandeur dans le passé et qui la refera dans l'avenir.

L'Italie (s'en souvient-elle encore?) eut en M. de Mazade l'un des premiers et des plus ardents ouvriers de l'œuvre de son unité. Il l'avait prédite. Dans l'*Italie moderne*, il a peint, suivant un mot célèbre, l'enfer politique et intellectuel qu'était, avant les guerres de l'indépendance, ce beau pays où naquit pour souffrir le dernier poète de la lignée dantesque, Leopardi. L'*Italie et les Italiens* est un éloquent plaidoyer en faveur de l'unité. Enfin, dans sa belle étude sur le comte de Cavour, il a fait revivre la figure de ce grand ministre aristocrate et populaire. L'idée de faire du Piémont le levier qui devait soulever l'Italie remonte au mystique Charles-Albert, plus loin encore peut-être. Les princes de l'illustre et guerrière maison de Savoie, aussi pauvres qu'ambitieux et que braves, ont opiniâtrément suivi, de père en fils, avec une âpreté montagnarde, la même politique astucieuse et profonde. Ils eurent toujours l'œil ouvert sur l'Italie. Mais s'ils y règnent aujourd'hui, c'est à M. de Cavour que les Italiens doivent d'avoir une patrie.

L'unité de l'Italie fut-elle un bien pour l'Europe qui la laissa se faire, pour la France qui s'y employa, pour l'Italie elle-même? M. de Mazade le croyait fermement. Tel n'était point le sentiment de M. Thiers, non plus que de Lamartine. Le poète prédisait : « Une Prusse du Midi!... C'est assez d'une! » Le politique regrettait ces petits États

qui avaient succédé aux Républiques du moyen âge, vivant chacun de sa vie propre, convenable à son génie particulier, ces petites cours princières ou ducales, dévotes, amoureuses et machiavéliques, savamment gouvernées par quelque comte Mosca, Metternich au petit pied sous un prince de tradition pure, tel que le fut, pour la joie des lecteurs de Stendhal, le délicieux Ranuce-Ernest IV.

Mais, j'ai hâte, Messieurs, de rentrer en France. Fils de la Révolution qu'il déclare légitime et nécessaire, n'en répudiant aucune des grandes idées, juge d'autant plus sévère des crimes qui l'ont ensanglantée, nul n'était mieux préparé que M. de Mazade au récit de ces jours tragiques. Enfant, il avait senti comme un dernier souffle de l'orage. Il avait assisté, grâce aux souvenirs de son aïeul, aux premiers prodiges de la liberté naissante. Il avait vu, par les yeux de ce témoin encore épouvanté, ce temps sinistre où l'homme ne vécut que dans l'angoisse de la mort. Son nom de Terreur lui sied doublement. C'est le règne de la Peur, de l'ignoble peur qui fit du troupeau des lâches mené par quelques sectaires une bande d'assassins frénétiques, poussés au meurtre par le meurtre, en proie à la terreur qu'ils inspiraient. *Terrebant, pavebantque*. Ainsi, d'un trait, les a peints d'avance Tacite.

Voyez, éclairés par ce jour orageux, ces deux portraits de femmes : Marie-Antoinette et Madame Roland. Jamais contrastes de naissance et de fortune ne furent plus saisissants, jamais rapprochement plus fatal. L'une, fille de la plus impérieuse des impératrices, reine du plus beau royaume de la chrétienté. C'est là son vrai crime. Comme mère et comme femme, elle l'a bien durement expié. Cette

tête charmante et légère pouvait-elle porter le poids de tout le passé de la monarchie? L'autre, fille de petits bourgeois, vigoureuse de corps et d'âme, nourrie de Plutarque et de Rousseau; c'est l'Égérie de la Révolution, l'héroïne de la Gironde. Tout les sépare. Elles furent, elles devaient être ennemies. La beauté, le courage, un même destin funeste, l'égalité du supplice les rapprochent. La reine meurt avec une fière décence, une majesté muette. La bourgeoise finit en Romaine et, se souvenant de Brutus, jette du haut de l'échafaud à la foule indifférente ce cri, ce dernier mot des discordes civiles: « O liberté, comme on t'a jouée! »

La Révolution n'a pas encore le recul du passé qu'il faut à l'histoire. Elle est trop proche, trop vivante. Nous en sommes trop récemment issus. C'est elle qui nous a faits ce que nous sommes. La lumière qu'elle projette est une lueur de foudre qui éblouit plus qu'elle n'éclaire. La juste vision est faussée. Tout y paraît démesuré, monstrueux, le bien comme le mal. Nous ne pouvons équitablement juger une époque où la vertu s'emporta jusqu'au crime; où le crime même, pour quelques âmes grandes et farouches, ne fut peut-être que l'excès d'une horrible vertu. Mais quant aux purs scélérats, si de tels mots se peuvent accoupler, l'éternelle Justice nous enjoint de les détester et d'avoir le courage de la pitié pour tant de belles et innocentes victimes, pour tant de justes massacrés, comme a dit le poète. Et moi, dont le seul honneur est d'avoir essayé de parler la même langue que lui, celle des dieux, je ne puis m'empêcher d'être du parti d'André Chénier contre les bourreaux qui firent choir dans un vil panier cette tête précieuse, pleine encore de chefs-d'œuvre.

Tandis que le sang des femmes et des poètes ruisselait sur le pavé de Paris, partout, du Nord au Midi, sur les frontières, le sang français était chaque jour glorieusement versé pour la défense de la patrie et de la liberté. Une génération guerrière avait grandi aux armées du Nord, de Sambre et Meuse, de Rhin et Moselle, du Rhin et d'Italie. Sortis du peuple, de la bourgeoisie ou de la noblesse, tous ces soldats se battaient pour la France, sous le même drapeau. « C'est une chose bien remarquable, a dit Napoléon, que le nombre de grands généraux qui a surgi tout à coup dans la Révolution. » La plupart sortaient des bataillons de volontaires : Hoche, Marceau, Kléber, Ney, Soult, Lannes, Gouvion Saint-Cyr. Quelques-uns avaient servi dans l'ancienne armée, tels que Louis Davout. Le maréchal Davout est un des types les plus achevés de cette forte génération. Issu d'une famille noble de Bourgogne, il entra au sortir de l'École militaire dans le régiment de Royal-Champagne, fut emprisonné comme républicain, démissionna, rentra dans les bataillons de volontaires et servit brillamment aux armées du Nord et de l'Ouest. Malgré son républicanisme tout romain, il fut arrêté comme ci-devant par les terroristes. Le 9 Thermidor le délivra. A vingt-trois ans, il commandait une brigade. Il venait de se signaler devant Kehl, lorsque les préliminaires de Léoben arrêtèrent l'armée du Rhin.

Davout avait à peine entrevu Bonaparte à l'École militaire. Ils ne s'étaient plus retrouvés. Ce n'est qu'après Campo-Formio, en mai 1798, que Desaix le mena rue de la Victoire. L'entrevue fut courte et décisive. Le dernier des Romains, comme on l'appelait, avait rencontré César. Las

des tyrannies de la liberté, il était prêt à subir le despotisme du génie. Il fut fasciné. Deux mois plus tard, il s'embarquait pour l'Égypte. Il commande la cavalerie à la bataille des Pyramides. Dans la Haute-Égypte, ses charges irrésistibles contre les mamelucks de Mourad tirent des cris d'admiration à Desaix lui-même. Il délivre le Caire et, le 7 thermidor an VII, la furie de son attaque décide la journée d'Aboukir. La convention d'El-Arisch est signée. Il quitte l'Égypte et rejoint le Consul à l'armée d'Italie où Desaix devait rester sur le champ de victoire de Marengo.

Dès lors, le jeune Davout montrait les vertus d'un chef d'armée. Il était fait pour le commandement. Il avait l'instinct, le coup d'œil rapide et sûr, une résolution opiniâtre, autant de sang-froid que de vigueur dans l'action. Organisateur puissant, administrateur précis, méthodique et minutieux, d'une probité redoutable. Sévère à soi-même, il était dur pour les autres. Nul n'a mieux su, ni plus strictement exécuté les lois de la discipline et de la guerre que ce soldat inflexible dont le camp se reconnaissait aux pendus qui en gardaient les approches. D'ailleurs, d'âme généreuse, droite et loyale, de cœur passionné, fidèle à ses amitiés, de manières nobles et graves, Davout est assurément l'un des plus parfaits ressorts de cette prodigieuse machine militaire qu'inventa et fit mouvoir le génie de Napoléon.

C'est de 1803, du camp de Bruges où il préparait l'invasion de l'Angleterre, que sont datées les premières lettres de la correspondance du maréchal Davout qu'a publiée et commentée M. de Mazade. C'est le journal

de douze années de sa vie. Quelle vie et quelles années vertigineuses ! Le 18 mai 1804, l'Empire héréditaire est fondé. Davout est maréchal. En 1805, chef du 6e corps de la Grande Armée, il part des côtes de l'Océan; en trois mois, il est en Moravie, à Ulm, à Vienne, à Austerlitz. En 1806, il entre en Thuringe, marche sur Naumbourg, et, avec ses vingt-cinq mille hommes, défait quatre-vingt mille Prussiens, complétant Iéna par Auerstaëdt. En 1807, il se bat contre les Russes à Czarnovo, à Nasielsk, à Golymin, à Eylau. En 1808, à Varsovie, il organise le Grand-Duché créé par la paix de Tilsitt. 1809, c'est Eckmühl, Wagram. En 1811, il est à Hambourg, à l'avant-garde de la Grande Armée. En 1812, entré des premiers en Russie, il combat à Mohilev, à Smolensk, est blessé à la Moskowa et reste à l'arrière-garde, pendant la retraite de ce qui avait été la Grande Armée. En 1813, il est sur l'Elbe. Après Leipzig, il s'enferme dans Hambourg, y soutient un siège mémorable et n'en sort que sur l'ordre de Louis XVIII, avec son armée intacte, sans avoir capitulé. En 1815, aux Cent-Jours, il reparaît. Il est le dernier ministre de la guerre de Napoléon. Après Waterloo, il commande la dernière armée française, les brigands de la Loire. Je ne puis me tenir de citer quelques lignes de l'admirable lettre par laquelle il fit au Roi la soumission de l'armée : « L'esprit qui l'a toujours guidée, écrit-il, au milieu des événements de vingt-cinq années d'orages politiques, ses opinions, ses actes, la conduite de chacun de ses membres ont toujours eu pour mobile l'amour de la patrie, ardent, profond, exclusif, capable de tous les efforts et de tous les sacrifices, respectable dans

ses erreurs et dans ses écarts même, qui força en tout temps l'estime de l'Europe et nous assure celle de la postérité... Depuis le moindre soldat jusqu'à l'officier du grade le plus élevé, l'armée française ne compte dans ses rangs que des citoyens. »

Tel fut Louis Davout, maréchal de l'Empire, duc d'Auerstaëdt et prince d'Eckmühl. Il mourut à cinquante-trois ans, chargé, semble-t-il, de tout un siècle de gloire.

L'unité définitive de la France fut consacrée par la Révolution. Elle effaça les limites anciennes des provinces. L'amour de la patrie plus grande avait agrandi l'âme populaire. Après tant d'espérances déçues, de calamités et de victoires, le sentiment national s'exalta jusqu'à s'exaspérer. La Restauration a porté la peine imméritée du désastre de l'Empire. N'avait-elle pas bénéficié du malheur de la patrie, cette royauté dont le rétablissement semblait n'être dû qu'à l'intervention armée de l'étranger? Jamais prince ne fut mieux fait pour atténuer, apaiser, adoucir ces rancunes humiliées que Louis-Stanislas-Xavier de Bourbon. L'homme, à vrai dire, avait toujours été de conscience peu scrupuleuse, médiocre de cœur, égoïste, indolent et sceptique. Le Roi fut d'une intelligence rare, sans préjugés, d'esprit calme et froid, du sens politique le plus juste, affiné par une triste expérience des hommes et des choses. Il eut le singulier mérite d'être libéral malgré les siens et français contre ses alliés. Le jour où prit fin l'occupation étrangère, il écrivit à son ministre : « Duc de Richelieu, j'ai assez vécu, puisque, grâce à vous, j'ai vu le drapeau français flotter sur toutes les villes françaises. »

« La Restauration, s'écrie M. de Mazade, avec un enthousiasme dont il n'est pas coutumier, a été comme le printemps libéral et intellectuel de ce siècle! » Et, vraiment, c'est une époque féconde et brillante. La France épuisée, saignée par vingt-cinq ans de massacres, respira. Le joug de l'épée était rompu. L'esprit reprenait ses droits usurpés par la force brutale. Ce fut une revanche pacifique, une autre Renaissance. A l'abri de la vieille royauté, on vit fleurir une jeunesse nouvelle. Jeunesse heureuse de vivre, éloquente, hardie, aventureuse, impatiente de renouveler tout, la politique, la philosophie, l'histoire, les lettres, les arts, les sciences, l'humanité elle-même. Que de noms il me faudrait citer! Que d'hommes fameux à tant de titres! Les plus célèbres ont siégé parmi vous. Vous les avez connus. Ils vous ont fait le récit de ces temps légendaires. Vous en savez toute l'histoire. A quoi bon vous redire, avec M. de Mazade, comment, après le duc de Richelieu, M. de Serre fut ministre et comment M. Decazes, favori du Roi, prit la place de M. de Serre? Ces incidents, moins fréquents alors, ont eu sans doute leur importance, mais qu'ils semblent lointains et qu'ils sont peu de chose auprès du grand événement qui advint un mois jour pour jour après l'assassinat du duc de Berry! Le 13 mars 1820, sous le deuxième ministère de M. de Richelieu, parut, au dépôt de la librairie grecque-latine-allemande, rue de Seine, 12, un mince volume in-8° de 118 pages, de l'imprimerie de Didot, intitulé *Méditations poétiques*, sans nom d'auteur...

... Point de nom... Demandez à la terre!

Que M. de Mazade soit béni pour avoir écrit un livre sur Lamartine.

Lamartine! Son nom doucement sonore est le premier nom de poète qui ait caressé mon oreille. Ses vers sont les premiers que ma mémoire ait retenus, lorsque, tout petit enfant, je m'agenouillais dans le grand lit maternel et que, joignant les mains, je récitais mot par mot, suivant une voix bien chère qui s'est tue depuis bien longtemps, la prière matinale :

O père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

« Lamartine, disait M. de Humboldt en 1843, est une comète dont on n'a pas encore mesuré l'orbite. » C'est vingt-cinq ans après sa mort, aux dernières années de ce siècle dont il est la gloire la plus pure, que nous commençons à concevoir quelle fut la grandeur de ce poète de la pensée et de l'action qui réunit tous les traits, toutes les formes du génie. La Grèce, après avoir placé sa lyre au milieu des étoiles, eût fait de ce mortel, dont la vie est si pleine qu'elle tient plusieurs vies, un personnage mythique, un autre Orphée, car il a dompté de toutes les bêtes la plus féroce, l'homme; ou, plutôt, quelque Bellérophon, vainqueur de la Chimère et cavalier du Cheval ailé des Muses, tombé du ciel comme lui, et finissant de vivre, ainsi que le dit Homère, le cœur consumé de chagrins, seul, et fuyant les sentiers des hommes. Pour nous, il est l'exemplaire, le représentant le plus noble de l'humanité, le Héros moderne.

Il apparaît le premier de la grande triade poétique. Sa clarté rayonnante est la première qui ait ébloui le siècle. Les *Poèmes* du pur et sombre Vigny, les *Odes* de l'enfant sublime qui devait être Victor Hugo, ne parurent que deux ans après les *Méditations*. Il est aussi le premier parmi les poètes français, qui ait eu le sentiment de l'infini. Sa poésie est simple, essentiellement religieuse. Elle monte comme un chant. Il a tout spiritualisé, la nature, l'homme, ses passions, le rêve lui-même. Il est sans art, a dit un lettré subtil. Mot profond qui explique ce génie si spontané qu'il semble inconscient.

On a souvent opposé l'un à l'autre Lamartine et Victor Hugo. On a même essayé vainement de les comparer. Ils sont tous deux incomparables. Lamartine est l'Aède, le chanteur sacré qu'inspire un dieu. Victor Hugo est, au sens antique, le Poète, le faiseur de vers par excellence. C'est le maître du Verbe et des images qu'il suscite. Il sait tous les mots de la langue, leur pouvoir virtuel, le sens mystérieux de leurs relations et quels éclats inattendus, quels sons inouïs il en peut tirer. Prodigieux visionnaire, sa puissance objective est telle qu'il matérialise l'idée. Il fait toucher l'impalpable, il fait voir l'invisible. Il a trouvé des couleurs pour peindre l'ombre et des images pour figurer le néant. Cet artiste souverain a connu tous les secrets de l'art et nous les a transmis. Nous les lui devons tous. Lamartine, au contraire, déconcerte l'analyse par une simplicité divine. D'ailleurs, qu'importe? Quelle qu'en soit la façon, le *Lac* et le *Crucifix* ne sont-ils pas les plus beaux chants d'amour qu'aient inspirés à l'homme éphémère l'éternité de la nature et le désir de l'immortalité?

Le poème de sa vie active commence au lendemain des *Harmonies*. La révolution de 1830, en rompant le lien qui l'attache à la royauté traditionnelle, le laisse libre. Il avait appris de l'Empire ce que valait la liberté. Les gouvernements n'étaient à ses yeux que des instruments de civilisation. Il a néanmoins gardé à la monarchie de Juillet la rancune d'un royaliste tombé. Jugeant les Bourbons de la branche aînée perdus, il était déjà inconsciemment républicain. Avec son don de seconde vue, il prévoyait le rôle qu'il aurait à jouer dans les catastrophes prochaines. Afin d'y mieux rêver, en même temps qu'aux grands poèmes qu'il avait conçus, il part pour l'Orient. Il veut voir le berceau des races, la terre des prophètes, méditer sur le Calvaire. A son retour, il entre à la Chambre. Il y siège au plafond, comme il dit. En politique, les combinaisons immédiates, la vie au jour le jour, le côté pratique l'intéressent peu. Il a, comme en poésie, l'imagination divinatrice, de grandes vues d'ensemble, d'une portée lointaine. Il parle. Il développe magnifiquement ses idées, ces rêves que l'avenir réalisera, en une suite de discours animés d'un souffle vraiment prophétique : sur la question d'Orient, les chemins de fer, le retour des Cendres, les fortifications de Paris, pour ne citer que les plus célèbres. C'est un voyant. Pour lui, la tribune est un trépied. Il y rend des oracles. Il a prédit, non grâce à d'obscurs ambages sibyllins, mais en termes formels, l'ouverture de l'isthme de Suez, l'immense développement des voies ferrées, les difficultés actuelles entre l'État et les grandes Compagnies, le second Empire, l'unité de l'Allemagne, le siège de Paris, la guerre civile qui s'ensuivit, que sais-je

encore? Le premier, il agite dans les Assemblées la question sociale. Une charité pour le genre humain émeut son âme généreuse. « J'ai l'instinct des masses, » écrivait-il dès 1828. Et, quelques années plus tard : « L'esprit social a remplacé l'esprit monarchique... » La Chambre, un instant charmée, l'écoute. Le pays l'entend.

Il est en pleine gloire. Il publie *Jocelyn*, l'unique grand poème moderne, à la fois sublime et familier. Deux ans après, en mai 1838, il donne la *Chute d'un Ange*. De conception démesurée, d'un style inégal, tour à tour splendide et trouble, la *Chute d'un Ange*, malgré ses incohérences et les lâchetés d'une exécution hâtive, n'en demeure pas moins le seul grand poème épique du siècle. L'année suivante, paraissent les *Recueillements*, son dernier livre lyrique. Il semble qu'il ait hâte de dépouiller le poète pour être plus dispos à l'action. Dès lors, l'Histoire, ressuscitée ou vivante, le prend tout entier. Pour la France qui s'ennuie, il écrit les *Girondins*. C'est le poème de la Révolution.

L'Histoire l'a pris. L'Action le pousse, le passionne, l'enivre. Du haut de son rêve, brusquement, elle va le précipiter au pouvoir. De faibles mains, des mains de veuve et d'enfant auraient pu seules l'arrêter. Mais son destin l'entraîne. « Un grand flot de terreur, avait-il dit, me jettera au timon brisé. Une tempête ou rien! » Son vœu prophétique s'accomplit. Il eut la tempête rêvée. De février à juin 1848, il fut l'héroïque timonier de la nef de France qui, battue par la mer, assaillie par l'orage, aux lueurs de la foudre, cingle toujours vers l'Inconnu et ne peut être submergée.

Durant ces trois mois, il a été l'âme éloquente de la

patrie, l'intrépide tribun de la paix et de l'humanité. La chaise de paille, d'où, le 25 février, devant l'Hôtel de Ville, sous l'éclair des sabres, des baïonnettes et des fusils prêts à partir, dominant le tumulte, les cris, les détonations et le tocsin, il harangua le peuple ameuté et lui fit abattre le drapeau rouge, nous apparaît plus sublime que les rostres de Gracchus et la tribune de Mirabeau. Le 17 mars, il recommence cette journée légendaire. Chaque jour, il prodigue sa vie et son génie. Il est chaque jour plus riche d'éloquence et de dévouement. L'or qui lui reste, il le dilapide en charités. C'est la France qui donne par ses mains. Il donne tout, il se donne lui-même. La nature l'avait créé patricien. Ses sentiments populaires ne sont qu'une libéralité suprême de sa grande âme.

Le 23 avril, la France vote. Trois millions cinq cent mille voix l'acclament. La Constituante déclare qu'il a bien mérité de la patrie et, le 6 mai, lorsqu'il vient rendre compte de son gouvernement, l'Assemblée entière se lève devant lui. Il fut le roi d'une heure. La France était dans sa main. La dictature offerte lui répugnait. Il ne voulait être que le premier des citoyens, parce qu'il en était le meilleur. Sa probité civique le perdit. Le seul crime qu'on lui puisse reprocher est un excès de générosité. Mais lorsqu'un peuple est las ou incapable d'être libre, il ne pardonne pas à la vertu trop haute d'avoir refusé de le servir jusque dans ses instincts d'esclave. La chute de Lamartine fut aussi foudroyante qu'imméritée, irrémédiable. Il reparaît au 15 mai pour faire son devoir. Aux journées de Juin, on l'a vu passer à cheval, allant vers les barricades, la tête nue, souriant à la mort qu'il souhaitait et qu'il chercha.

Mais il lui fallait expier son génie et payer la longue rançon de tant de gloire. Il vécut. Il connut la satiété du temps. Le coup d'État de Décembre l'avait relégué dans l'ombre. Il y vieillit dix-huit ans, oublié, ruiné, accablé de soucis et de chagrins sans cesse renouvelés, n'ayant pas même le droit de désespérer. Car il s'était condamné, comme on l'a justement dit, aux travaux forcés de l'honneur. Il subit sa peine jusqu'au bout et fit métier de son génie. La plume du grand cygne blanc, ainsi qu'il se plaisait à se nommer jadis, n'était plus qu'un outil servile. Osons le dire, Messieurs, la France a été ingrate envers Lamartine. Elle avait contracté, elle aussi, une dette sacrée qu'elle n'a pas payée, et ce n'est que tardivement qu'elle tresse, pour l'Ombre de ce grand poète qui fut un grand citoyen, la double couronne qui lui était due, de chêne et de laurier.

Le 27 février 1869, Lamartine fut délivré de la vie.

La Mort clémente lui épargnait d'assister au désastre de 1870. L'histoire de ces temps déplorables a été écrite par M. de Mazade, sous ce titre poignant : *La Guerre de France*. Malgré son haut mérite, qu'il me soit permis de n'y pas insister. Je ne ferai non plus que citer son beau livre sur M. Thiers. Vous avez tous connu M. Thiers. Vous savez mieux que je ne le saurais dire comment, grâce à l'heureux équilibre de facultés multiples et moyennes, M. Thiers parut supérieur aux plus grands et comment, lors de nos malheurs, son patriotisme toujours jeune qu'éclairait l'expérience, en fit, au seuil de l'extrême vieillesse, un personnage historique et national.

L'histoire n'était pour M. de Mazade que le délassement de la politique. Son œuvre de publiciste est immense. Il y

a montré des vertus et des qualités rares, un esprit ferme et sagace, un juste sentiment de l'instabilité et de la faiblesse humaines, le goût de l'honneur, une probité, un désintéressement si naturels que, même aujourd'hui, il me semblerait inconvenant de les louer. C'est après le coup d'État, dans les circonstances délicates que vous savez, qu'il fut chargé de la chronique de quinzaine à la *Revue des Deux Mondes*. Il la conserva jusqu'en 1858 et ne la laissa que pour la reprendre en 1865. Depuis, il ne l'a plus quittée. Elle a occupé sa vie entière jusqu'à son dernier jour, et quand, pour la première fois depuis vingt-huit ans, la Chronique parut sans signature, c'est que M. de Mazade était mort.

Ce très honnête homme, ce travailleur infatigable avait fait le rêve de finir de vivre dans sa chère maison de Flamarens et d'y goûter le repos du sage qui a rempli tout son devoir. Il n'eut même pas la consolation d'y mourir. Il n'a pas revu, une fois encore, au printemps, le petit pré que clôt un ruisselet bordé de quelques peupliers, la vigne étagée au penchant du coteau, le vieux logis familial, le jardin fleuri et ses mille rosiers qu'il avait plantés et qu'il se plaisait à cultiver de ses mains. Son corps repose dans l'humble cimetière du village. Lorsqu'il y fut ramené, ce n'était pas encore la saison des roses. Mais elles s'étaient hâtées de fleurir, pieusement, afin de parer de leur fraîcheur et d'embaumer de leur parfum le cercueil de celui qui les avait tant aimées.

RÉPONSE

DE

M. FRANÇOIS COPPÉE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS

DE M. JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Messieurs,

Si nous étions encore au XVIIe siècle, au temps où les harangues académiques étaient fort courtes, nous aurions pu, puisqu'un heureux coup du sort met deux poètes en présence, nous borner à échanger deux sonnets; et, non contents de résumer en quatorze vers, vous, l'éloge de votre prédécesseur, moi, mon compliment de bienvenue, nous aurions encore fait tenir, dans cet espace exigu, afin de nous conformer à la tradition, une parole flatteuse pour le roi et une allusion reconnaissante à la mémoire du grand cardinal.

Mais l'usage ne nous permet plus d'être si laconiques; laissez-moi m'en féliciter. Et cela, pour trois raisons. D'abord, dans ce duel au sonnet, j'eusse été certainement vaincu. Puis l'assemblée n'aurait pas entendu l'éloquent discours que vous venez de prononcer, Enfin, je serais privé du plaisir de parler de ce que tous les deux nous aimons le plus au monde, c'est-à-dire de la poésie, et de ce que nous regrettons chaque jour davantage, c'est-à-dire de notre jeunesse.

Il y a une trentaine d'années, un groupe de poètes, dont vous faisiez partie, se donnait rendez-vous, tous les samedis soir, chez un de leurs aînés qu'ils admiraient entre tous. Victor Hugo étant encore en exil, ils allaient chez celui qui représentait le plus hautement la poésie, devançant ainsi, d'instinct, le jugement de l'Académie française; car elle devait, par la suite, donner la place de l'auteur de la *Légende des siècles* à l'auteur des *Poèmes barbares*. De même qu'un pieux musulman de Tunis ou de Sfax, à qui des raisons majeures interdisent le voyage de la Mecque, va souvent faire ses dévotions à Kairouan, la ville sainte la plus proche, de même, Guernesey étant trop loin, ces fervents de l'art accomplissaient du moins un pèlerinage périodique au logis hospitalier de M. Leconte de Lisle.

Au début de votre discours, vous avez évoqué sa mémoire, et vous avez eu raison. En attendant que son œuvre et sa vie soient louées ici même avec ampleur, la place de disciple favori, d'ami tendre et dévoué, que vous avez toujours occupée auprès de lui, vous donnait le droit de le rappeler dès aujourd'hui à nos souvenirs; et vos paroles discrètement émues ont trouvé, n'en doutez pas, un

écho dans nos cœurs qui gardent le deuil du noble poète.

Ces soirées chez M. Leconte de Lisle sont comptées, pour tous ceux qui s'en étaient fait alors une chère habitude, parmi les plus belles heures de leur jeunesse. Assisté de sa gracieuse femme, notablement plus jeune que lui, et qu'il traitait avec une paternelle et touchante douceur, le maître, alors dans toute la force de l'âge, accueillait cordialement ses amis, et son sourire, ironique en d'autres occasions, se faisait bienveillant pour eux. En lui, tout était imposant, son visage olympien, sa vie étroite, sévère et si dignement acceptée, tout, jusqu'à cette demi-obscurité dans laquelle le laissait un public trop frivole. L'honneur de réparer cette injustice et de mettre Leconte de Lisle au rang qu'il méritait d'occuper, c'est-à-dire au premier rang, était réservé à notre Compagnie. Mais de cette coupable indifférence de l'opinion, il était dès lors vengé par le respect et l'affection de ses jeunes admirateurs, parmi lesquels vous étiez l'un des plus ardents. Aujourd'hui, sous les cheveux gris, vous gardez et ils gardent toute la joie de penser que l'enthousiasme de leurs vingt ans ne se trompait pas et qu'il a consolé, en des heures amères, le talent méconnu.

Les membres de ce petit cénacle sont demeurés fidèles à la poésie. La plupart occupent à présent, dans le monde littéraire, une place distinguée, et j'en compte jusqu'à trois sous cette coupole. Je vois d'abord et je salue, assis auprès de vous, le poète au cœur si tendre, à l'âme si pure et si haute, qui est, lui aussi, un maître du sonnet et qui a fixé, en des vers impérissables, l'idéal de justice et de bonheur qu'il rêve pour l'humanité ; et le hasard, qui n'a

pas toujours de si bons caprices, m'a choisi pour vous accueillir. Ainsi trois Parnassiens, — puisqu'on s'obstine à nous désigner ainsi, — trois Parnassiens sont devenus académiciens — pour le plus grand triomphe de la rime riche.

Je voudrais essayer de fixer quelques traits de votre physionomie d'alors. Vous me pardonnerez cette fantaisie; car la mélancolie n'est pas sans douceur qu'on éprouve à revoir un vieux portrait de soi-même, du temps qu'on avait vingt ans. Je m'empresse d'ajouter que vous ressemblez toujours à ce portrait, et que, par un heureux privilège de votre caractère et de votre tempérament, vous êtes resté jeune.

Le mot sympathie est insuffisant pour exprimer le sentiment que vous inspiriez à vos camarades; vous exerciez sur eux une véritable séduction. Bon, franc, généreux, vous aviez cette loyauté du regard, cette cordiale chaleur de la poignée de main qui gagnent d'abord tous les cœurs. Chez vous, l'enthousiasme et la gaîté s'épanouissaient avec une exubérance pour ainsi dire tropicale. Vous aviez ce charme particulier que votre entrain fougueux, votre belle humeur intarissable gardaient toujours le ton de la meilleure compagnie, et qu'en vous s'alliaient, le plus naturellement du monde, un gentilhomme accompli et un bon garçon. Les poètes, vos amis, n'ignoraient pas que vous étiez issu de la meilleure noblesse d'Espagne, que vous sortiez d'une antique souche dont une branche avait pris racine et fleuri dans le sol brûlant de l'île de Cuba. Ils le savaient, et ils vous aimaient avec cette nuance qu'ils étaient fiers de vous. Non pas, certes, par mesquine vanité. Mais ces néo-romantiques éprouvaient un plaisir extrême à pronon-

cer votre nom exotique et sonore, qui aurait fait si bonne figure dans les tirades blasonnées de *Ruy Blas* et d'*Hernani;* et, tous, ayant une origine plus humble et moins pittoresque, se réjouissaient qu'un des leurs comptât parmi ses ancêtres des conquérants du Nouveau Monde et des Grands Inquisiteurs.

Cependant il n'y avait pas seulement dans votre personne et dans votre esprit la noblesse de l'hidalgo et la grâce du créole ; et il était facile de reconnaître que, par des liens intimes et profonds, vous appartenziez au cher pays qui, en vous adoptant, vient d'ajouter à sa parure. Vous y étiez venu dès l'enfance, avec votre digne mère, elle-même française par le sang, avec l'admirable femme qui vous a tant aimé et pour qui vous fûtes un fils si pieux et si tendre. C'est aux portes de Paris, à Senlis, chez de bons et savants prêtres, que vous aviez fait de fortes humanités. Vous sortiez enfin de notre École des Chartes, et vous aviez soulevé cette féconde poussière des archives, d'où s'évoque et ressuscite le spectacle du passé. Là, certainement, vous avez contracté ce besoin d'exactitude, ce respect de la vérité, qui font que le poète est, chez vous, doublé d'un historien.

Mais ce qui, plus que tout le reste et dès vos débuts, prouvait que vous étiez français, sinon par la naissance, du moins par votre nature même, c'était une qualité qui, nous pouvons le dire, est essentiellement nationale, c'était le goût. Il est assez rare chez les jeunes écrivains. Leur imagination ardente, leur généreuse admiration des maîtres dont ils imitent d'abord les défauts, leur désir très légitime de découvrir du neuf et de l'ori-

ginal, les exposent à tomber dans la manière et dans l'outrance. Mieux et plus tôt que quiconque, vous avez évité cet écueil, et dès vos premiers essais, votre goût se révéla, infaillible et exquis. Il se manifestait du reste dans tous vos actes, dans votre conversation dont la verve charmante ne se dissipait pas en vains paradoxes, jusque dans la libre, mais toujours correcte élégance de votre personne. Vous eûtes vraiment, Monsieur, une admirable jeunesse ; car vous ne viviez que pour l'art et pour la beauté. Quand vous lisiez une page, quand vous étiez en présence d'une statue ou d'un tableau, quand vous touchiez seulement l'ivoire ou le bronze d'un bibelot de prix, l'émotion de votre voix, l'épanouissement voluptueux de votre regard, la crispation caressante de vos doigts, tout trahissait en vous le plus délicat et le plus passionné des amateurs.

J'ai dit le mot, mais il n'a, dans ma pensée, soyez-en convaincu, rien que de flatteur pour vous. D'ailleurs un dérivé du mot « amour » saurait-il jamais être pris en mauvaise part?

Tel que je le conçois, le poète amateur — quand il a du talent, bien entendu — m'apparaît comme le plus pur des poètes. Le culte de son art est chez lui tout à fait désintéressé. Il écrit pour lui seul, pour sa propre joie, et ne montre ses vers qu'à un cercle restreint de connaisseurs et d'amis. Ne songeant point à publier, il ne s'inquiète pas du succès, est incapable de la moindre concession à la mode et au public. Sans nulle ambition, même celle de la gloire, il ignore l'envie, le plus hideux des vices littéraires. Il n'a, par conséquent, aucun des travers et des ridicules

du professionnel, et il est précisément le contraire de ce qu'on appelait jadis un auteur fieffé. Il attend l'inspiration, ne rime jamais malgré Minerve. Tout ce qu'on pourrait lui plus reprocher, c'est d'être un peu paresseux. Mais cette paresse même est féconde; elle favorise l'éclosion normale de la pensée et laisse à la forme le temps de se cristalliser autour d'elle. C'est avec lenteur qu'on taille les diamants.

Sans doute, il y a le précepte cher à Victor Hugo : *Nulla dies sine linea*, et l'on nous a conté que lord Byron composait cinquante vers tous les matins, en se faisant la barbe. Ce sont là des disciplines de travail bonnes seulement pour les hommes de génie. Le poète amateur, ou — si le mot vous déplaît — le poète exclusivement artiste, adopte une tout autre méthode. Il n'est pas pressé. Le mot et la pensée tombent de sa plume lentement, difficilement, comme d'un compte-gouttes, mais c'est le mot juste et rare, c'est la pensée précieuse et essentielle. Les courts poèmes où il condense beaucoup de poésie sont pareils à ces étroits flacons d'Orient, pleins d'un parfum si puissant qu'il embaume à travers le cristal. Alceste a raison. Le temps ne fait rien à l'affaire. Qu'importe que la plaque de cuivre traîne pendant des mois sur l'établi, pourvu que l'artiste reprenne de temps en temps son pinceau et sa lampe et fixe dans l'émail des images d'un magnifique et durable éclat. C'est un merveilleux don chez un poète que l'abondance ; mais le seul but de l'art, c'est la perfection. A toutes les pages de votre unique livre de vers, Monsieur, vous l'avez atteinte.

La qualité d'un voyageur, pas plus que celle d'un aca-

démicien, ne se mesure au poids de son bagage. Il ne semblait jamais trop mince, s'il faut en croire la légende, à nos prédécesseurs de l'autre siècle, pour peu que le candidat fût bien en cour et eût le cordon bleu ; et le marquis de Sainte-Aulaire fut des nôtres, dit-on, pour un quatrain, d'ailleurs charmant, mais dont je ne me charge pas d'expliquer, devant les dames, le galant sous-entendu.

Heureux temps, où l'on pouvait devenir fameux pour une épigramme ou pour un madrigal! Vous le fûtes presque, Monsieur, à notre époque plus exigeante, dès vos premiers sonnets.

C'est une chose remarquable que vous ne songiez même pas alors à les publier. A peine en aviez-vous donné quelques-uns à des revues dirigées par des jeunes gens, feuilles printanières que fait vite choir un automne prématuré. Mais entre amis, vous lisiez volontiers vos vers. C'était assez pour qu'ils se répandissent. Ceux qui les avaient lus ou entendus les gardaient dans leur mémoire, les faisaient connaître autour d'eux, les mettaient en circulation. Vous eûtes longtemps ceci de commun avec les aèdes primitifs, que vos poésies n'étaient célèbres que par la transmission orale. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé, à moi qui vous parle, de demander à un poète dont je faisais rencontre : « Connaissez-vous le dernier sonnet de Heredia ? » Et quand il me répondait non, de le lui dire, de le lui répéter, avec le plaisir du collectionneur qui montre et fait admirer sa récente trouvaille. Les lettrés ont connu vos vers avant qu'ils fussent imprimés, et vous ne les aviez pas encore réunis en volume que déjà la presse s'en préoccupait, jugeait et admirait votre œuvre éparse. Selon l'ex-

pression d'un critique d'infiniment d'esprit, qui, dès lors, vous consacra lui-même quelques-unes de ses pages les plus délicates, vous avez été, pendant de longues années, à la fois célèbre et inédit.

C'était une fortune extraordinaire, mais non pas sans danger. Sans rappeler l'histoire du bonhomme Chapelain, dont très probablement nous n'avons lu les œuvres ni l'un ni l'autre, la publication d'un livre très annoncé, très loué d'avance, offre toujours un certain péril. Sans doute, vous étiez tout à fait innocent du bruit soulevé autour de votre œuvre, et la seule beauté des fragments connus en était cause. Vous n'en étiez pas moins inquiet. De plus, cette forme du sonnet, que vous aviez adoptée presque exclusivement, vous inspirait un autre souci. Tant de sonnets à la fois ! Vous redoutiez le reproche de monotonie. Ces scrupules, je le crois bien, vous ont longtemps empêché d'écrire l'*imprimatur* sur votre manuscrit. Mais vos craintes étaient chimériques. Les médailles que vous frappez ne sont semblables que par le diamètre et le titre du métal. Avec une maîtrise puissante et subtile, vous savez en varier les ornements et les effigies. Quand vous avez mis sous les yeux de tous ce trésor poétique, on a bien constaté que les pièces étaient du même prix et d'un or aussi pur, mais encore qu'il n'y en avait pas deux pareilles et que chacune d'elles étaient un parfait objet d'art. Le succès de vos *Trophées* fut, comme le titre, triomphal.

Non, ce n'était pas trop de trente ans pour produire ce livre splendide comme un vitrail. Car non seulement chacun de vos sonnets, par la conception héroïque, par la richesse et l'éclat des images, par la magnificence du verbe,

par le choix exquis des rimes, par la musique des moindres syllabes, non seulement, je le répète, chacun de vos sonnets est un chef-d'œuvre, mais leur ensemble présente une composition qui, pour n'avoir pas été cherchée, n'en est pas moins harmonieuse. Vos *Trophées*, c'est une sorte de *Légendes des siècles* en sonnets. Ce voyage à travers les âges que Victor Hugo fit à vol d'aigle, vous l'accomplissez à votre tour avec les courtes haltes d'un oiseau migrateur. Vous ne peignez pas à fresque, mais, en vos cadres étroits, vous ressuscitez toute la beauté d'un mythe aboli, toute l'âme d'un siècle mort, tout le pittoresque d'une civilisation disparue. Après la Grèce et la Sicile, voici Rome, voici les Barbares, le Moyen Age, la Renaissance. Le cycle est complet ; vous avez fait le tour de l'histoire.

J'aimerais ici à feuilleter votre livre et à relire quelques pages, à refaire avec vous cette course poétique dans le passé, à admirer les exploits d'Hercule, à bondir derrière la chasse d'Artémis, à suivre au ciel le vol silencieux du cheval ailé emportant à travers les astres le groupe des amants héroïques, Persée et Andromède. Pénétrant dans l'intimité du monde antique, nous ferions ensemble, sur la tombe d'une sauterelle,

Une libation de gouttes de rosée,

et nous sacrifierions un jeune bouc au dieu des jardins. Je vous suivrais à Rome, et jusque sur la galère de Cléopâtre, où vous me montreriez, reflété dans les yeux de la reine d'Égypte, tout le désastre d'Actium. Puis vous déchiffreriez pour moi les caractères effacés d'inscriptions deux fois séculaires. Franchissant les siècles, vous me mène-

riez ensuite à Florence, et, devant l'étal d'un orfèvre du Ponte-Vecchio, nous choisirions une aiguière ou un stylet. Enfin, embarqués sur la caravelle de votre aïeul le Conquistador, nous regarderions monter dans les espaces mystérieux du ciel occidental

Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.

Mais pour citer, il faudrait choisir ; et tous vos sonnets se valent. Si je commençais, je ne m'arrêterais plus. Ce serait renouveler l'aventure du panier de cerises dont parle Mme de Sévigné, avec cette différence que tous les fruits de votre inspiration sont égaux en saveur et en beauté. Ah ! Monsieur, vous mettrez un jour dans un cruel embarras les faiseurs de florilèges !

Il est impossible pourtant que dans cette fête littéraire, qui vous est consacrée, quelques-uns de vos vers ne retentissent point. Mais je ne veux pas choisir. Je ne chercherai pas à devancer le travail d'abeille de l'anthologie. Comme un Arabe ouvre le Coran avec son sabre, sûr d'y trouver toujours la solution du cas de conscience qui l'embarrasse, c'est au hasard que j'ouvrirai vos *Trophées*, certain de tomber toujours sur une belle page.

LE RÉVEIL D'UN DIEU

La chevelure éparse et la gorge meurtrie,
Irritant par les pleurs l'ivresse de leurs sens,
Les femmes de Byblos, en lugubres accents,
Mènent la funéraire et lente théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone fleurie
Où la Mort avait clos ses longs yeux languissants,
Repose, parfumé d'aromate et d'encens,
Le jeune homme adoré des vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chœur s'est lamenté.
Mais voici qu'il s'éveille à l'appel d'Astarté,
L'époux mystérieux que le cinname arrose.

Il est ressuscité, l'antique adolescent!
Et le Ciel tout en fleur semble une immense rose
Qu'un Adonis céleste a teinte de son sang.

Après l'évocation de ce beau mythe, je rencontre, toujours sans choisir, cette épitaphe, où est exprimée délicieusement la tristesse de l'âme antique devant les ténèbres de la mort.

LA JEUNE MORTE

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi
L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée ;
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes? Un chant de colombe a gémi.
Non! qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée!
Si tu veux m'être cher, donne-lui la volée.
La vie est si douce, ah! laisse-la vivre, ami.

Le sais-tu? sous le myrte enguirlandant la porte,
Épouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte,
Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas! et pour jamais,
L'inexorable Erèbe et la Nuit Ténébreuse.

Il est moins à plaindre, l'orfèvre florentin dont le voluptueux génie a jadis compromis le salut éternel. Car il peut, sur le tard, expier ses beaux péchés par une œuvre pie.

LE VIEIL ORFÈVRE

Mieux qu'aucun maître inscrit au livre de maîtrise.
Qu'il ait nom Ruyz, Arphé, Ximeniz, Becerril,
J'ai serti le rubis, la perle et le béryl,
Tordu l'anse d'un vase et martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le paillon s'irise,
J'ai peint et j'ai sculpté, mettant l'âme en péril,
Au lieu de Christ en croix et du saint sur le gril,
O honte ! Bacchus ivre ou Danaé surprise.

J'ai de plus d'un estoc damasquiné le fer
Et, pour le vain orgueil de ces œuvres d'Enfer,
Aventuré ma part de l'éternelle Vie.

Aussi, voyant mon âge incliner vers le soir,
Je veux, ainsi que fit Fray Juan de Ségovie,
Mourir en ciselant dans l'or un ostensoir.

Mais je dois me borner. Et puis, en considérant l'auditoire d'élite qui nous entoure, je me rappelle que les beaux vers que je viens de relire chantent certainement dans tous les souvenirs. Si j'avais, tout à l'heure, bronché sur une seule rime, on me l'eût immédiatement soufflée.

Je constate ici ce privilège du sonnet. On le sait par cœur. Deux quatrains suivis de deux tercets, cela se grave facilement dans toutes les mémoires. J'irai plus loin que le vieux Despréaux. Même avec une petite tache ou deux, un sonnet vaut beaucoup mieux et beaucoup plus qu'un long poème, du moins au point de vue du succès de la durée. L'ennui, gardien sévère, veille au seuil de la *Henriade*, tandis que tous les lettrés peuvent réciter le fameux sonnet de Desbarreaux, qui commence par ce vers :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité.

Ils sont rares ceux qui connaissent le seul titre de la *Mérovéide* ou de la *Panhupocrisiade* de Lemercier. Mais aucun de nous n'a oublié la jolie plainte de son contemporain Arvers. Sans doute, nous ne sommes plus au siècle de Benserade et de Voiture, où deux sonnets divisaient la Ville et la Cour, où la maison de Conti était jobeline et l'hôtel de Longueville uranien. Nous ne nous passionnons plus à ce point pour des sonnets. Pourtant, sans parler des vôtres, il en est, à notre époque prosaïque, qui sont allés très vite et très loin sur le chemin de la renommée. Au collège, on m'a donné comme matière de vers latins — car nous sommes du temps des vers latins — les *Rêves ambitieux* de Soulary. dont le livre venait de paraître à peine ; et comme j'étais fort malhabile à piller le *Gradus*, j'ai failli alors prendre très injustement en grippe ce sonnettiste accompli. Je vénère, nous vénérons tous comme de grands ancêtres les hommes de la Pléiade. Cependant, — disons-le tout bas, — nous reculons parfois devant leurs œuvres in-quarto. Mais tout amoureux aux tempes grises est pénétré d'une émotion profonde, en se répétant le délicieux sonnet de Ronsard vieillissant à sa jeune amie.

Gloire poétique, fortune de mer ! Combien de livres de haut bord, de poèmes à trois ponts, firent piteusement naufrage ! Souvent, une seule chaloupe se sauve, épave et témoin du désastre. C'est la pièce courte, le sonnet. Vous en avez armé toute une escadrille, et, à la façon dont elle tient la mer, elle est sur la bonne route pour aborder aux lointains rivages de la postérité.

Vos compagnons de jeunesse auront-ils le même bonheur ? Rien n'est plus dangereux que de faire le prophète,

et je ne sais quel jugement porteront les critiques du XXe siècle sur le groupe des poètes qui publièrent leurs premiers vers, en 1866, dans le recueil intitulé *le Parnasse contemporain*. Tout ce qu'on peut prévoir, hélas! avec la certitude de ne pas se tromper, c'est que, pour ceux-là comme pour tous, la postérité sera sévère. Quoi de plus mélancolique qu'un regard en arrière jeté sur la littérature? Partout des ruines, et celles qui datent d'hier ne sont pas toujours les moins écroulées.

On peut espérer cependant qu'il restera quelques vestiges du monument poétique qu'érigèrent les Parnassiens. Ils arrivaient tard, au déclin d'un siècle où le génie français avait certainement donné sa plus belle et sa plus opulente moisson de lyrisme. Était-il possible, à ces ouvriers de la dernière heure, d'aller plus loin dans l'idéal que Lamartine, dans l'imagination que Victor Hugo, dans la passion qu'Alfred de Musset? Non, certes. Mais le génie n'a pas toujours le temps ni la patience de concentrer son effort et de le diriger vers la perfection absolue. Et Lamartine est souvent bien vague, Hugo bien obscur, Musset bien négligé. Les poètes des générations suivantes, Gautier, Banville, Baudelaire. Leconte de Lisle, et, après eux, les Parnassiens, leurs disciples, désespérant d'atteindre jusqu'aux sommets quelquefois voilés de brumes, se sont arrêtés à mi-côte, dans une région moins sublime sans doute, mais toujours baignée de clarté. Leur œuvre, exécutée en plein jour, fut pure et précise. Gardant une admiration enthousiaste pour les grands initiateurs de la poésie moderne, mais n'ayant pas leur magnifique impétuosité, ils s'efforcèrent du moins de n'exprimer que l'essentiel de

leur pensée en des vers aussi parfaits que possible. Ils acceptèrent dans toute leur sévérité les lois du style et de la métrique, vouèrent à la forme un culte attentif et constant. C'est ce qui les distingue, et ce qui les honore.

L'excellence d'une discipline intellectuelle qui a produit *Émaux et Camées*, les *Poèmes antiques* et tant de pages des *Cariatides* et des *Fleurs du mal*, n'a, depuis longtemps, plus besoin d'être démontrée. Les Parnassiens l'adoptèrent; et, tout d'abord, la critique leur en fit un crime. Elle leur enjoignit durement d'avoir du génie, — ordre plus facile à donner qu'à suivre; — et, avec cette bonne foi qui s'étonne de ne pas voir des prunes sur les cerisiers, elle blâma ces irréprochables artistes de n'être pas des improvisateurs désordonnés. Elle ne leur épargna pas non plus ses ironies, leur infligea, par dérision, ce nom de Parnassiens, qui n'a aucun sens, et dont leur juvénile fierté se para comme d'un titre d'honneur. On les traita surtout d'impassibles ; car la gloire posthume de Musset brillait alors de tout son éclat et le monde retentissait de ses harmonieux sanglots. Le goût du moment n'admettait guère que la poésie confidentielle, l'inspiration née de l'amour et de la douleur. Ce n'est certes pas moi qui me permettrai la moindre parole désagréable pour les vers élégiaques. Il ne faut jamais tirer sur ses troupes. Je conviens de bonne grâce que si les amants n'éprouvaient plus, par impossible, le besoin de se plaindre des trahisons de leur maîtresse, le nombre des volumes de vers diminuerait considérablement. Mais ne peut-on pas être poète sans raconter ses peines de cœur?

Par une pudeur qui n'est pas sans courage, ou plutôt

par une délicatesse d'artiste qui leur faisait souhaiter qu'on n'admirât dans un poème que sa beauté intrinsèque, la plupart des Parnassiens répugnaient à exciter, en pleurant sur eux-mêmes, un attendrissement facile. Ils se consacrèrent donc à la poésie impersonnelle, descriptive et plastique, puisèrent presque uniquement leurs sujets dans la mythologie, dans l'histoire, dans la légende. Impassibles, a-t-on dit? Ils ne l'étaient point, dans tous les cas, devant la beauté; et rien ne fut plus injuste que l'accusation d'insensibilité portée contre ces poètes moins inspirés que scrupuleux, mais dont les œuvres prouvent qu'ils ont vibré d'émotion en présence de tous les spectacles de la nature et de l'humanité, et dont le très noble effort marque une étape dans la marche de la littérature française.

D'ailleurs, est-il besoin de les défendre contre une critique si superficielle et si générale? Bien qu'appartenant à la même école, ils diffèrent tellement les uns des autres. A peine leur trouverait-on cette vague ressemblance, cet air de famille qui existent entre plusieurs portraits de gens d'une même époque. Mais chacun d'eux, ou du moins chacun de ceux qui méritent d'arrêter l'attention, a son visage particulier, sa physionomie personnelle et spéciale. Ce mot même d'école ne vous déplaît-il pas comme à moi, Monsieur? Il implique l'idée de professeurs et d'élèves, et il ne saurait y en avoir dans le seul des arts qui ne s'apprend ni ne s'enseigne. Il n'est pas aisé de connaître à fond le contrepoint et l'harmonie, et le musicien est une sorte de savant. Avant de se manifester comme artiste, le peintre ou le sculpteur doit savoir très bien son métier. Peut-on

dire qu'il en soit de même pour le poète? Dans toutes les langues, et à coup sûr dans la nôtre, les règles de la parole rythmée sont extrêmement simples. Sans vanité, nous pourrions, vous et moi, Monsieur, suspendre, comme les maîtres d'écriture, une pancarte à la porte de notre logis, où nous offririons aux passants de leur enseigner la poésie en vingt-cinq leçons. Que dis-je? Nous serions capables, dans un cours supplémentaire, d'initier nos écoliers à toutes les gentillesses parnassiennes, y compris l'allitération et la rime en prétérit; et pour peu qu'ils eussent des dispositions, ils exécuteraient bientôt des tours de force de prosodie comparables aux chefs-d'œuvre calligraphiques qu'on exposait jadis à tous les coins de carrefours, et où nous admirions le portrait de Béranger ou la « Prise de la Bastille » en paraphes. Non, non, le versificateur le plus adroit, le rimeur le plus subtil ne mérite pas, pour si peu, le titre de poète. Il lui faut, de plus et surtout, le don, « l'influence secrète », le génie enfin, — dans le sens latin du mot, — c'est-à-dire la puissance d'inventer et de donner dans ses vers — long poème ou brève chanson — une sensation nouvelle de la vie.

A cet égard, nous avons renoncé l'un et l'autre à certains préjugés de notre jeunesse, et, chez vous, je n'en veux pour preuve que les belles et justes paroles que vous nous avez dites sur Lamartine, à qui, cependant, vous ne devez rien. Nous estimons aujourd'hui que tous les procédés de style et de versification, que tout ce que Théophile Gautier appelait spirituellement ses « gaufriers », n'a pas grande importance. L'essentiel, c'est la pâte qu'on y met, et nous exigeons qu'elle ait une saveur spéciale et surpre-

nante. Nous pensons que si quelques poètes de notre génération ont chance de se survivre, ce n'est pas parce qu'ils auront ingénieusement choisi leurs rimes et respecté toujours la règle de la consonne d'appui; mais bien à cause de la liberté et surtout de la variété de leur inspiration. Contemporains et vieux camarades, nous nous aimons comme à vingt ans; mais, entre nous, ce classement des hommes d'une même époque en groupes et en écoles nous fait sourire, et nous sentons tous ce qu'il a d'arbitraire et d'artificiel. Une réunion de poètes n'est pas un orchestre. Si modeste virtuose qu'il soit, chacun d'eux est trop fier pour se contenter d'une place de chef de pupitre. Le poète est un violon solo et ne joue que sa propre musique. Il doit chanter seul. C'est dans la paix et la solitude de la nuit, quand tous les nids se sont tus, qu'on entend bien le rossignol.

Mais je perds mon temps et je proteste en vain contre l'ordinaire manie de classer les œuvres de l'esprit. Parce que les poètes qui eurent vingt ans vers 1860 partagèrent tous — le philosophe aussi bien que l'élégiaque ou le descriptif — ce goût de la pensée lumineuse, de l'image suivie et de la rime sonore, on continuera à les désigner par la même étiquette, on leur appliquera la théorie du « bloc », qui ne vaut pourtant pas mieux, à mon humble avis, en critique littéraire qu'en politique. Parnassiens ils furent, parnassiens ils resteront. Et, par un retour auquel ils devaient s'attendre, voici maintenant que ce nom, dont on essaya de ridiculiser leurs débuts, leur est encore jeté avec dédain par une partie de la génération montante.

On ne sait quel vent d'est, chargé de brume germanique,

a soufflé sur un groupe de poètes récents. Ils produisent fort peu ; mais, la poésie de demain, la poésie de tout à l'heure, qu'ils annoncent par de nombreux oracles, ne sera plus, à les en croire, qu'une musique confuse où quelques initiés pourront seuls entrevoir des symboles obscurs. Ces jeunes gens se montrent particulièrement sévères pour les Parnassiens, qui, restés fidèles à la tradition française, avaient la modeste ambition d'exprimer clairement leur pensée. On m'assure que l'absolue perfection de votre œuvre a trouvé grâce devant ces esthètes impitoyables. Mais ils montrent, à l'égard de quelques-uns de vos contemporains, la férocité des peuplades sauvages envers les vieillards encombrants. Ces mœurs de Caraïbes littéraires nous étonnent un peu, nous qui avions, dans notre jeunesse, le respect de nos maîtres et de nos anciens.

Cependant ayons de l'indulgence. La jeunesse, même quand elle est violente et injuste, n'a jamais tout à fait tort. Puisse-t-il sortir, de cette agitation, une œuvre vraiment originale et belle. Nous l'applaudirons de tout notre cœur. Il est vrai que nous l'attendons depuis de longues années déjà. Mais elle surgira, n'en doutez pas, et alors, — s'il faut dire toute ma pensée, — nous nous apercevrons qu'elle ne sera pas très sensiblement différente, quant à la forme, des poèmes d'hier et d'aujourd'hui. Il n'y a jamais, en art, de brutale révolution. Une forme ne se substitue pas brusquement à une autre comme le chemin de fer aux pataches et le télégraphe à la petite poste. L'évolution — car, en pareille matière, le mot progrès serait une hérésie — se fait lentement, par nuances légères. Nous serons éblouis, dans le chef-d'œuvre poétique qui triomphera

demain — ou plus tard, — par la nouveauté de l'inspiration. Mais je suis bien tranquille, nous n'y trouverons ni rythme boiteux, ni vagues assonances. Le poète aura pu, je le veux bien, assouplir et perfectionner quelque peu le vieux et admirable outil que nous a légué le XVIe siècle ; mais ses beaux vers ressembleront à tous les beaux vers, et auront quand même bien des traits de parenté avec ceux de Ronsard, de Malherbe, de Chénier et de Victor Hugo.

Jeune homme maigre et pâle, qui t'épuises maintenant, chaque nuit, sous ta lampe, à fixer en paroles harmonieuses un nouveau rêve de la vie, génial enfant qu'on saluera bientôt du nom de grand poète, sois sans mépris pour tes aînés. Ne leur rappelle pas — car ils le savent trop bien — que tous les lauriers se flétrissent. Songe, au contraire, qu'ils n'ont vécu que pour cette noble récompense, qu'ils ont pratiqué leur art avec fidélité, tendresse et désintéressement, et que chacun d'eux, au seuil de la vieillesse et dans la mélancolie du déclin, a pourtant le droit de se dire : « J'ai fait de mon mieux et j'ai beaucoup travaillé. »

Travail et conscience. Ces deux mots résument la destinée de l'homme de lettres exemplaire qui fut votre prédécesseur, et dont vous venez de faire un éloge excellent. Sur son œuvre d'historien et d'écrivain politique, qui vous a permis d'éloquentes digressions, vous ne me laissez rien à ajouter, et vous avez retracé en des termes définitifs son labeur imposant, sa vie honorable et pure. J'ai cependant le devoir d'évoquer encore une fois devant l'Académie la physionomie en même temps si simple et si distinguée de

M. de Mazade. Il jouissait parmi nous de l'affectueuse estime de tous, et nous avions plaisir à revoir, chaque semaine, son loyal visage dans nos réunions. Il y venait assidûment. Elles étaient même, je le crois bien, la seule récréation que s'accordât cet infatigable travailleur. Son libre esprit, sa modestie charmante, son goût sûr et fin, ses connaissances étendues, son entretien plein de grâce et d'urbanité nous l'avaient rendu précieux et cher, et il aimait ce milieu où il se sentait aimé.

Vous nous avez surtout entretenus de ses livres sans insister sur sa persévérante besogne de journaliste. Faut-il en conclure que vous trouvez décevant et même un peu vain le travail des Danaïdes politiques qui versent périodiquement, dans le puits sans fond d'un journal ou d'une revue, leur urne de prose? Vous ne seriez pas seul de votre avis ; et l'utilité de cet exercice, surtout en matière de politique extérieure, n'est pas bien évidente. Les Nestors du premier-Paris eux-mêmes, je le gagerais, ne se font pas beaucoup d'illusions sur l'efficacité des conseils quotidiens qu'ils donnent à l'Angleterre ou à la Russie ; et l'on ne peut songer sans sourire que, tout récemment, la paix était déjà conclue entre les deux puissances belligérantes de l'extrême Orient, lorsque le paquebot des Messageries maritimes jeta sur les quais de Yokohama les journaux européens qui adjuraient le Japon de ne pas abuser de sa victoire.

Quant à l'influence d'une presse absolument libre sur les affaires intérieures d'un pays, nous savons assez, et plus qu'assez, qu'elle est, au contraire, incalculable. C'est l'honneur de M. de Mazade d'avoir eu entre ses mains une partie

de ce redoutable pouvoir, et de n'en avoir jamais usé qu'avec modération, sagesse, indépendance et probité. Collaborateur d'un illustre recueil, qui donne à l'Europe et au monde entier la moyenne de l'opinion en France, il s'inspira toujours, dans ses jugements sur les hommes et sur les faits, des principes les plus libéraux et du patriotisme le plus sincère et le plus éclairé. C'est ce besoin d'équité, c'est ce sentiment profondément et ardemment national, qui donnent aux écrits politiques de notre regretté confrère une valeur durable. Quand les futurs historiens se sentiront égarés au milieu des discours contradictoires, des polémiques violentes, des calomnies et des outrages échangés par l'injustice des partis, ils consulteront les articles de M. de Mazade et ils y verront quelle fut, à notre époque troublée, la pensée des honnêtes gens et des bons citoyens.

Cet esprit sérieux, grave même, qui ne cherchait qu'à convaincre, avait le goût le plus vif pour ceux qui prétendent émouvoir et charmer. Il avait modestement condamné les poèmes de sa jeunesse; mais il garda toujours l'amour des beaux vers. Il avait lu les vôtres et les admirait; et je suis heureux, au moment où vous prenez sa place dans notre Compagnie, de vous apporter, pour ainsi dire, le suffrage posthume de cet écrivain de talent et de ce galant homme.

DISCOURS

DE

M. PAUL BOURGET

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 13 JUIN 1895
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. MAXIME DU CAMP

Messieurs,

En même temps que vous m'appeliez, avec une bienveillance dont je sens l'inestimable prix, à l'honneur de siéger dans votre compagnie, vous me donniez à tracer le portrait d'un homme infiniment complexe et intéressant, — portrait rendu difficile par cette complexité même du modèle. M. Maxime Du Camp a touché en effet, dans ses livres, à tous les genres et à tous les sujets : récits de voyage, poèmes socialistes et poèmes intimes, romans d'imagination et romans d'analyse, morceaux de critique, monographies d'art, esquisses d'histoire, à combien de tentatives son vigoureux talent ne s'est-il pas essayé avant de s'arrêter à ce tableau de Paris, qui demeure son plus beau titre de

gloire? Et cette œuvre si considérable, si opulente, si variée, n'avait pas épuisé, n'avait pas exprimé sa vie. Nous devinons, à travers ces volumes de matière si disparate, la poussée en mille directions diverses d'une humeur inquiète, qui s'est cherché une forme de pensée, à travers combien de formes d'existence. Orphelin et riche, sans devoir de famille à remplir, sans contrainte de métier à supporter, il semble que depuis sa sortie du collège, en 1840, sa jeunesse n'ait été qu'une longue aventure. Nous le voyons, dans les confidences, pourtant réservées, de ses *Souvenirs*, tour à tour homme à la mode et duelliste, voyageur érudit et intrépide explorateur, soldat de l'ordre et blessé sur une barricade en juin 1848, ambitieux d'influence et directeur d'une importante revue, officier d'état-major à la suite de Garibaldi, multiplier les expériences les plus inattendues, les plus contrastées, et je ne parle pas des mystérieuses tragédies sentimentales qu'il indique à peine, assez cependant pour justifier le mot d'Alexandre Dumas, son compagnon dans l'équipée des Deux-Siciles :

— « Je ne le vois jamais sans songer à l'un de mes mousquetaires... » Seulement les mousquetaires du génial conteur étaient des créatures allègres, de jovialité héroïque, de gaieté insouciante; au lieu que M. Maxime Du Camp, l'auteur des *Mémoires d'un suicidé* et des *Forces perdues*, était d'abord un romantique de la lignée de Chateaubriand, de Byron, de Musset, un mélancolique et un tourmenté qui devait, plus tard, dire de lui-même et de ces deux romans de jeunesse : « Tristes livres! Le plus singulier et le moins agréable pour moi, c'est que j'ai horriblement souffert de

cet état d'âme. En somme, lorsque je me retourne en arrière, pour me juger impartialement, je m'aperçois que je n'ai retrouvé mon équilibre que vers la quarantième année. Les aspirations vagues, les tristesses sans causes, les émotions sans objet, tout cela frisait de près l'hypocondrie. Et si l'on venait me démontrer aujourd'hui que j'ai été un peu fou, je ne serais ni indigné, ni étonné... » Vous reconnaissez, Messieurs, la définition même de ce que l'on appela longtemps la maladie du siècle. Vous retrouvez aussi dans ces quelques lignes l'orgueil et la bonne humeur de la guérison. M. Maxime Du Camp fut en effet un enfant du siècle, mais guéri. Cette évolution de la maladie vers la santé, de la révolte morbide vers l'acceptation, du désarroi intime vers l'équilibre, fait l'unité secrète de son œuvre et de sa vie. C'est à cette évolution que je voudrais vous faire assister. Les inquiétudes de sentiment dont M. Maxime Du Camp a souffert, les révoltes, les défaillances de volonté qu'il confesse avoir traversées, ce sont des misères non pas d'hier, mais d'aujourd'hui. Nous leur avons donné d'autres noms. C'est le pessimisme, c'est le nihilisme, et c'est bien toujours la même maladie : cette incapacité d'accepter la vie que votre confrère a su constater et corriger en lui. Je lui aurai, je crois, rendu l'hommage que sa nature, éprise de toutes les bienfaisances, eût préféré, si j'ai montré quelle haute valeur d'enseignement dégage le spectacle de cette existence intellectuelle, commencée sur une telle anxiété, achevée sur une lumineuse pacification. Et de cet enseignement-là, n'avons-nous pas tous besoin? Ne convient-il pas d'appliquer à tous les hommes ce mot saisissant d'un essayiste étranger sur les

poètes de génie, « que leur plus grande œuvre est de sculpter, pour eux-mêmes, dans le dur marbre de la vie, la blanche statue de la sérénité... »

Je disais tout à l'heure, Messieurs, que M. Maxime Du Camp fut d'abord un romantique. Il le devint, dès son adolescence, sur les bancs du lycée Louis-le-Grand, où il lisait en cachette, à l'abri de ses dictionnaires, les plus récents volumes des poètes contemporains, comme devait le faire, bien des années plus tard, à l'ombre des mêmes murs vénérables, un autre écolier qui lui succède parmi vous comme il lui a peut-être succédé sur un des bancs d'une des classes du vieux collège. On me dit que les cours de ce collège ont aujourd'hui plus de soleil, que les arbres y sont plus verts, que de nouveaux bâtiments y ont remplacé les anciens. De mon temps, rien n'avait changé depuis 1835, c'est-à-dire depuis l'époque où M. Maxime Du Camp y était élevé. A travers les pages de ses *Souvenirs*, j'ai pu me le figurer trop exactement, dans ce décor dont j'ai connu les mélancolies, s'en allant en pensée bien loin de la classe, bien loin de l'étude. Il lisait les *Contes d'Espagne et d'Italie*, les *Orientales, Jocelyn,* tes premiers romans de Balzac et de George Sand, les premiers vers de Gautier. Et à travers ces lectures, il s'imprégnait, il se saturait de cet Idéal complexe et dangereux qui fut celui du romantisme. Idéal complexe, car il s'y mélange un héroïque souffle d'orgueil, emprunté aux tout voisins prodiges de l'épopée napoléonienne et une tristesse découragée, désespérée, prise à Byron, au Gœthe de *Werther* aux

grands poètes allemands et anglais, soudain révélés. Le contre-coup de l'immense ébranlement révolutionnaire y ajoute encore sa fièvre et son inquiétude. Idéal dangereux aussi, car il se résume dans une conception lyrique de la vie, et demander à la vie de suffire à une exaltation continue, c'est méconnaître la loi même de notre sort. Mais où l'adolescent qui lit au collège des poètes et des romanciers l'aurait-il apprise, cette loi du sort? Il va recueillant à travers ces livres toutes les fleurs des sentiments humains, et se les appropriant, se les appliquant pour s'en composer une âme. Il ressemble à son frère enfant qui, lui, va coupant des fleurs pour jouer au jardinier et qui les plante dans un tas de sable soigneusement amassé. L'enfant croit s'être ainsi fait un vrai jardin. Il le laisse à midi tout parfumé, tout éclatant, puis quand il y revient au soir, il trouve que les corolles se sont fanées, que ce jardin d'une heure est déjà flétri et il se lamente, parce qu'il est un enfant et qu'il ne sait pas que les fleurs ont des racines. Il ignore que cette grâce odorante et fragile des corolles est la récompense du patient travail de la graine sous la terre. L'adolescent, lui, ne sait pas davantage que les sentiments ont des conditions. Il ignore que les heures d'exaltation sont rares et qu'il faut les mériter, mériter d'aimer, mériter de sentir, j'allais dire, mériter de souffrir, s'il est vrai que la souffrance soit la grande épreuve et la grande noblesse humaine.

Je viens, Messieurs, de vous résumer d'un mot tout le drame moral de la jeunesse de M. Maxime Du Camp. Il crut à vingt ans qu'il lui suffisait d'entrer dans le monde pour y moissonner des émotions pareilles à celles dont les livres

de ses aînés l'avaient enchanté, et il se heurta brusquement à cette société française du milieu du siècle, la plus prudente mais la moins enthousiaste, la plus sage, mais aussi la moins imaginative de notre histoire. C'était l'époque où la bourgeoisie industrielle et parlementaire installait chez nous un régime dont le positivisme arrachait à Lamartine son cri fameux : La France s'ennuie. Ce cri n'était pas très équitable, car ce régime avait aussi sa poésie. Les hommes de notre race ont dans leurs veines un sang trop ardent, trop généreux, trop militaire, pour n'avoir pas toujours quelque part un coin d'héroïsme et d'aventure où répandre ce sang. Alors comme aujourd'hui, ce coin d'héroïsme était situé là-bas, dans cette brûlante et ténébreuse terre d'Afrique où nos soldats réalisaient, vivaient cette épopée algérienne dont vous avez parmi vous l'un des plus glorieux témoins. Mais l'Afrique était loin, la poésie que représentait le service de cette dure conquête, était de la poésie austère, de la poésie disciplinée, et les jeunes romantiques, comme le Maxime Du Camp de ces années-là, étaient, avant tout, des indisciplinés et des indépendants. Celui-ci ne voulut voir du milieu social où il se trouvait jeté que la médiocrité bourgeoise des mœurs, que le terre à terre de la politique des intérêts, que la pauvreté de l'événenement quotidien, et il se révolta là contre. Dans un sursaut immédiat de sa sensibilité aussitôt meurtrie et froissée, il condamna toute son époque à la fois, et la vie avec elle, encore enfoncé dans cette rébellion et dans ce pessimisme par l'influence d'un ami chez lequel il rencontra un exemplaire, amplifié jusqu'au génie, de ses mélancolies et de ses déceptions. Vous devinez, Messieurs, que je veux par-

ler du grand romancier dont la jeunesse intellectuelle fut si étroitement unie à la sienne qu'elles ne peuvent pas être séparées : Gustave Flaubert.

Flaubert, alors dans toute la splendeur de son précoce talent, avec sa beauté de jeune chef normand et l'apparence de sa vigueur intellectuelle et physique, était cependant la victime du même déséquilibre que Du Camp. Lui aussi souffrait de la maladie du siècle, mais avec une intensité que les difficultés de son destin justifiaient, hélas! plus complètement. Il semblait que la nature se fût complu à ramasser, dans le futur auteur de *Madame Bovary*, toutes les antithèses, comme pour en faire le peintre prédestiné des pires malaises de son âge. Elle avait voulu que cet affamé de gloire littéraire naquît et grandît en province, et qu'il dût y rester emprisonné, au moment même où toute la vie artistique de la France affluait au centre, de telle sorte qu'il fût solitaire deux fois, et dans son pays par son excès de culture, et à Paris, par sa sauvagerie et par sa sensibilité. Elle avait voulu que, poète et toujours soulevé d'un élan fougueux de lyrisme, il naquît à l'ombre d'un hôpital, fils d'un père qui, dans son génie de grand chirurgien, méprisait le talent d'écrire. Enfin, après lui avoir donné une musculature d'Hercule, elle l'avait frappé au plus intime de sa force, de ce mal redoutable et mystérieux, que les anciens appelaient le mal sacré, si bien que ce géant infirme portait en lui-même, dans son âme et dans sa chair, comme un témoignage constant de notre puissance et de notre misère, de l'humanité supérieure et de la servitude animale.

Cet être, façonné à souhait pour l'inquiétude, avait été

soumis durant son adolescence au même romantisme d'éducation que Maxime Du Camp, et sa jeunesse s'était heurtée au même milieu social. Avec quelle frénésie il se rebella, lui aussi, contre cette société, combien il en détesta la médiocrité bourgeoise, et combien il en fut obsédé, avec quelle fureur de Titan écrasé, il se débattit dans l'attente, dans l'usure quotidienne de ses forces inemployées, tous ses livres le racontent, car on pourrait dire que c'en est l'unique matière. Quelle influence il exerça sur Maxime Du Camp par cette identité momentanée de leur sort, les *Souvenirs* littéraires de ce dernier l'attestent et surtout le ton des lettres échangées entre eux vers cette date. Elles donnent le meilleur document pour qui veut connaître les dispositions alors si morbides de l'auteur des *Forces perdues* et comprendre à quel degré de misère intérieure le refus d'accepter la vie peut conduire deux jeunes hommes de grande race : « Ah ! la vie, » s'écrient-ils, « nous en avons eu, tout jeunes, un pressentiment complet. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir... » Voilà le ton de leurs confidences au lendemain d'un deuil de famille. En proie à cette fureur de mépris, toute participation à une activité sociale leur répugne comme une bassesse. Flaubert un jour manifeste l'idée de solliciter une place dans une ambassade. Du Camp lui répond le plus sérieusement du monde : « Une maladie mentale ou la conséquence d'un dîner de famille trop copieux, peut seule expliquer ta proposition saugrenue », et l'autre, honteux d'avoir pu penser une seconde à servir l'État : « Tu as

raison. Je suis un misérable. Sois magnanime. Pardonne-moi. » La Patrie, la Famille, tous les liens qui rattachent l'homme à un milieu ne leur sont que des chaînes et que l'on devine insupportables. La manie de l'exotisme les dévore, follement chimérique et inefficace. Il y a, osons le dire, dans leurs nostalgies, du Bouvard et du Pécuchet. Ils se promènent dans les rues de Paris ou celles de Rouen, et ils s'écrient : « Nous mourrons sans avoir vu Bénarès. C'est une infortune que les bourgeois ne comprendront jamais. » Détournée du réel et jouant à vide, leur imagination se corrompt en fantaisies, bien malsaines si elles n'étaient encore plus puériles. C'est aux époques les plus perverses de l'histoire qu'ils se complaisent. Ils parlent couramment des « hautes splendeurs de l'Empire romain », et ils déclarent que Néron représente le point culminant du monde antique. Lisant le *De gladiatoribus* de Juste Lipse, ils se désespèrent de ne pouvoir donner des combats de gladiateurs dans le jardin de Croisset. On devine en eux quelque chose d'effréné tout ensemble et d'aride, d'amer et de stérile. Ils sont dans cet état singulier d'égoïsme émotif où il semble que l'âme ait gardé intacte la puissance de souffrir en perdant celle de se donner. Ils ne rêvent que littérature, ils sont jeunes, ils sont libres, et aucune œuvre ne naît sous leurs mains. Ils vont avoir trente ans et ils n'ont rien fait, tant il est vrai que le principe de la création intellectuelle comme de toutes les autres réside dans le don magnanime et irraisonné de soi-même, dans l'élan attendri vers les autres, dans la chaleur de l'enthousiasme, et que le génie de l'artiste est comme toutes les grandes choses de ce monde : un acte de foi et d'amour.

Des deux amis, Gustave Flaubert paraissait le plus malade. Il devait guérir le premier. L'anecdote qui marque cette guérison vaut la peine d'être reprise dans les *Souvenirs* de M. Maxime Du Camp. Elle jette un jour très vif sur les beaux côtés de cette amitié et de cette jeunesse. Les écrivains de ce temps-là pouvaient se tromper. Ils étaient d'une entière bonne foi. Ils savaient se dire et entendre la vérité. A travers ces accablements et ces colères, ces songeries et ces paradoxes, Flaubert venait de composer un long poème en prose, — un premier texte, remanié depuis, de sa *Tentation de saint Antoine*. Il convoque ses deux compagnons préférés, Du Camp et Louis Bouilhet, pour leur lire son œuvre : « Il agitait les feuillets au-dessus de sa tête en s'écriant : « Si vous ne poussez pas des hurle-« ments d'enthousiasme c'est que rien n'est capable de vous « émouvoir. » La lecture s'achève en plusieurs séances. Les deux confidents demeurent atterrés. L'œuvre leur paraît absolument, irrémissiblement manquée : « Après la dernière lecture », raconte Du Camp, « nous eûmes, Bouilhet et moi, une conférence, et il fut résolu que nous aurions vis-à-vis de notre ami une franchise sans réserve. » Et il ajoute : « Des phrases ! Des phrases ! Belles, habilement construites, souvent redondantes, faites d'images grandioses et de métaphores inattendues ! Mais rien que des phrases !... Voilà ce qu'avait fait Flaubert, sous prétexte de pousser le romantisme à outrance. » Donc c'est à l'Idéal romantique qu'il faut essayer de l'arracher. Écoutez maintenant la consultation : « Du moment, lui dîmes-nous, que tu as une invincible tendance au lyrisme, il faut choisir un sujet où le lyrisme soit si ridicule que

tu sois forcé de te surveiller et d'y renoncer. Prends un sujet terre à terre, un de ces incidents dont la vie bourgeoise est pleine, et astreins-toi à le traiter sur un ton naturel et presque familier. » Est-ce bien le Maxime Du Camp, en révolte constante contre son époque, qui parle ainsi, et qui appuie de toute son influence le projet, adopté par Flaubert, de raconter l'humble malheur d'un officier de santé des environs de Rouen? Cette causerie avait lieu vers 1850. *Madame Bovary* paraissait en 1856. Du Camp avait eu raison. Éclairé pour une minute, par son affection, sur l'évidence de l'erreur où se débattait son ami, il lui avait donné précisément le conseil opportun, nécessaire, celui de sortir de soi-même. Il l'avait rappelé à l'étude du réel. C'était le rappeler du même coup à l'étude, à l'acceptation intellectuelle d'individualités étrangères à la sienne. C'était aussi lui indiquer une voie où n'être plus seul, où marcher avec un des courants de l'époque, car en l'invitant à l'observation exacte, il l'invitait à prendre part à la vaste enquête scientifique instituée alors de toute part, *Madame Bovary*, par l'exactitude précise de la notation, par la peinture scrupuleuse des milieux, par le souci de la psychologie moyenne, inaugure un effort analogue, dans l'ordre du roman, au travail de Taine en critique, de Renan en exégèse, de Leconte de Lisle en poésie, à la révolution qu'accomplissait, au théâtre, M. Alexandre Dumas fils, le maître toujours jeune, toujours acclamé, qui représente seul aujourd'hui parmi vous cette puissante génération. Ce roman est un chapitre de l'histoire des mœurs, — rédigé dans une prose qui, des formules de 1830, garde uniquement le relief, et le coloris. Le module de la médaille

est frappé. Tel sera désormais le travail de Flaubert. Tel sera le procédé d'art qui nous a valu ses chefs-d'œuvre, tel aussi son enseignement qui nous vaudra un Maître, car c'est l'école où se formera cet autre romancier qui serait des vôtres aujourd'hui. Messieurs, si la plus cruelle des destinées ne l'avait arrêté en plein essor : le grand et malheureux Maupassant.

Ce conseil si fécond, si simple, d'accepter la réalité dans l'art et dans la vie, et de s'y soumettre, M. Maxime Du Camp ne devait se l'appliquer à lui-même qu'après avoir traversé dix autres années d'une inquiétude pire que celle dont j'ai essayé de marquer les causes. Quand les *Mémoires* secrets qu'il a déposés à la Bibliothèque nationale auront été publiés, il sera loisible de décrire avec précision les troubles dont il fut victime à cette période. Ce fut celle des tumultueuses et confuses agitations dont je vous entretenais en commençant ce discours. Il avait adopté et il essayait de pratiquer une théorie chère aux romantiques, celle de la bienfaisance littéraire des passions. Théorie aussi spacieuse qu'elle est décevante ! Car il semble bien que l'artiste doive être d'autant plus inspiré, d'autant plus fort s'il copie des émotions vraiment éprouvées. Et cependant, d'illustres exemples sont là pour le démontrer, le secret du génie est ailleurs que dans les fièvres de la vie sentimentale. Les plus grands peintres de la nature humaine, ceux qui en ont le plus profondément scruté les mystères, le plus éloquemment traduit les joies et les souffrances, furent-ils des hommes qui vécurent, d'une vie très passionnée, très chargée de drames de cœur ? Non, mais bien plutôt

des artisans professionnels, d'une expérience courte, d'une destinée presque nue et plate, peu mêlés à la vie et dont les plus importantes aventures furent simplement leurs œuvres. A quel moment Shakespeare, par exemple, a-t-il pu vivre et se laisser rouler, comme dit Maxime Du Camp, « par la houle humaine », lui qui cumula, trente ans durant, les absorbantes fonctions d'auteur dramatique, d'acteur et d'entrepreneur de théâtre ? A quel moment Molière, que son métier tenait à part du monde et qui éprouva l'amour dans des conditions si médiocres, presque si ridicules? A quel moment Balzac, ce forçat de la copie, qui, avant 1829, avait déjà composé une bibliothèque entière de romans signés de pseudonymes, et qui, de 1829 à 1849, conçut et réalisa les quarante volumes de la *Comédie humaine?* L'écart est trop fort, chez ces maîtres incontestés de l'observation, entre l'œuvre et l'expérience passionnelle pour que l'on puisse attribuer cet effet à cette cause. Et inversement, la littérature spontanée, celle des *Mémoires* et des *Correspondances*, dont notre époque est si friande et qui émane le plus souvent de personnes ayant beaucoup vécu et d'une vie très intense, dépasse-t-elle, sauf exceptions, le niveau du document? Le don d'expression y est infiniment rare, infiniment rare le don de rendre le coloris de cette vie à laquelle les auteurs ont pourtant participé, à laquelle ils sont encore mêlés par la rancune ou par le regret, par l'amour-propre ou par l'enthousiasme. Concluons donc que la meilleure condition de naissance et de développement pour le talent littéraire est une existence moyenne, plus réfléchie que remuée, plus contemplative qu'agissante. « Fuyez les orages », aimait à répéter à ses dis-

ciples le divin Léonard. Ces orages dangereux de l'action et de la passion, M. Maxime Du Camp passa les dix ans de sa seconde jeunesse à les rechercher. C'est l'autre forme du mal du siècle qui a toujours oscillé entre ces deux pôles : mépriser la vie ou en abuser. Il a lui-même reconnu et condamné la stérilité anxieuse de ces agitations d'alors dans le dernier et le plus beau de ses romans, celui où il a rédigé le testament de ces années-là : les *Forces perdues*. Quel titre, Messieurs, et quelle confession que ces deux mots où le romancier a su faire tenir tout l'orgueil d'une nature qui s'est sentie égale à un grand destin et toute l'humiliation de ce destin manqué ! Et dans ses *Souvenirs*, enveloppant du plus sévère verdict même ce remarquable livre : « Tout ce que j'ai fait », a-t-il dit, « tout ce que j'ai écrit à cette époque n'était qu'un apprentissage, destiné à me rendre moins difficile la tâche que j'allais entreprendre. » On ne saurait souscrire sans réserve à cet arrêt quand on vient de lire justement les *Forces perdues*. On ne peut en méconnaître la courageuse véracité, quand, après ces années de dispersion et d'inquiétude, on voit l'homme de quarante ans se retourner tout d'un coup, se ramasser, se ressaisir, s'appliquer à lui-même la discipline si virilement conseillée jadis à Flaubert: Et l'enfant du siècle, fatigué de passions vaines, d'inutiles mélancolies, d'aventures romantiques, se transforme en un vigoureux, en un vaillant ouvrier de la plume qui n'aura devant lui désormais qu'une seule œuvre, mais large, mâle, civique, et il va s'y consacrer, s'y vouer, s'y régénérer tout entier.

Il a rapporté, avec cette simplicité un peu altière dans la bonhomie qui donne un tour si particulier à ses confi-

dences, l'épisode qui marqua cette vocation définitive de sa destinée d'artiste. Ne vous attendez pas au récit d'un événement solennel. Les heures décisives de l'existence littéraire sont le plus souvent très simples. Il en est d'elles comme de ces tournants de route dans les Alpes, pareils, semble-t-il, aux autres lacets du chemin. Ils marquent pourtant la découverte d'un versant nouveau, un immense horizon de vallées, et, à l'extrémité, une Italie. C'est la récompense soudaine d'avoir monté très longtemps. Un hasard bien vulgaire, celui d'une visite dans une boutique d'opticien, fut pour M. Maxime Du Camp ce tournant suprême, aux environs de la quarantième année. Écoutez-le vous narrer l'histoire dans ce ton qu'il adoptera désormais, familier, naturel, presque goguenard et très différent du lyrisme de ses premiers livres. C'est de la causerie, mais très originale, très allante, et relevée d'une sorte de grâce cavalière. C'est lui qui parle : « En mes jours de superbe, au temps de ma jeunesse, j'avais tracé mon portrait :

Je suis né voyageur. Je suis actif et maigre.
J'ai, comme un Bédouin, le pied sec et cambré,
Mes cheveux sont crépus ainsi que ceux d'un nègre,
Et par aucun soleil mon œil n'est altéré.

« Le pied n'est plus rapide. La bise d'hiver a soufflé. Elle a apporté la neige et emporté les cheveux. Le soleil s'est vengé de mon impertinence, et il m'a condamné à des lunettes dont le numéro n'est pas mince. J'étais fier de ma vue. Nul mieux que moi n'apercevait le remise d'une compagnie de perdreaux, et je pouvais lire infatiga-

blement. Vers 1862, j'eus mal aux yeux. Je n'épargnai pas les collyres et je n'en souffris pas moins. On me conseilla de consulter un opticien, et un jour du mois de mai, j'allai chez Secrétan. L'employé me mit un livre sous les yeux, à la distance normale. Je rejetai la tête en arrière. Il me dit : « Ah! vous jouez du trombone, il « faut prendre des lunettes. » L'âge me touchait. Je ne lui fis pas un accueil aimable. *Mais je me soumis*. Je commandai un binocle et une paire de besicles... »

Remarquez ce mot *je me soumis*, et de quel accent il est prononcé. Il va vous éclairer la suite de cette très simple, mais très significative anecdote. Ce n'est pas à l'âge seulement que l'écrivain l'adresse, comprenez-le bien. C'est à la vie tout entière, c'est à la réalité, c'est à la communauté sociale dont il voudra désormais être un membre utile, un ouvrier bienfaisant. Cette petite phrase, Messieurs, c'est la démission du mousquetaire. — L'opticien n'avait pas les verres demandés. Il lui fallait une demi-heure pour les préparer. M. Maxime du Camp sortit pour tuer cette demi-heure, en flânant au hasard. Il se trouva sur le Pont-Neuf. C'était un de ces beaux jours du renouveau parisien, où il y a comme une fièvre légère de vivre éparse dans l'air. De petits nuages couraient sur le soleil. L'eau de la Seine coulait, rapide et brillante, ici brisée contre le ponton d'une école de natation, là charriant un train de bois. La brise dispersait gaiement la fumée sur la cheminée voisine de l'hôtel des Monnaies. Passants et voitures se pressaient sur ce pont, auprès de la statue du roi Henri, relique de la chère vieille France. L'écrivain était dans un de ces

moments où l'homme, qui va cesser d'être jeune, pense à la vie, avec une gravité résignée qui lui fait retrouver partout l'image de ses propres mélancolies. La toute petite déchéance physiologique, dont sa visite chez l'opticien venait de le convaincre, lui avait rappelé ce qui s'oublie si vite, cette loi de l'inévitable destruction qui gouverne toute chose humaine. Son intelligence, lassée de tant d'efforts infructueux, était en quête d'une besogne où s'employer, en montrant enfin toute sa force. Il se prit soudain, lui, le voyageur d'Orient, le pèlerin des muettes solitudes où le sable est fait de la poussière des morts, à songer qu'un jour aussi cette ville, dont il entendait l'énorme halètement, mourrait, comme sont mortes tant de capitales de tant d'Empires. L'idée lui vint de l'intérêt prodigieux que nous présenterait aujourd'hui un tableau exact et complet d'une Athènes au temps de Périclès, d'une Carthage au temps des Barca, d'une Alexandrie au temps des Ptolémées, d'une Rome au temps des Césars. Il réfléchit qu'un tel tableau serait aussi une gigantesque leçon de choses offerte aux contemporains, l'occasion d'amender des centaines de détails encore imparfaits. Par une de ces intuitions fulgurantes où un magnifique sujet de travail surgit devant notre esprit, il aperçut nettement la possibilité d'écrire sur Paris ce livre que les historiens de l'antiquité n'ont pas écrit sur leurs villes. Il regarda de nouveau le spectacle du pont, de la Seine et du quai. La profonde unité vivante de ces activités si diverses saisit en lui l'artiste. C'en était fait. L'œuvre de son âge mûr venait de lui apparaître. Il allait étudier pièce par pièce, rouage par rouage, *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie.*

Pour un écrivain qui n'avait jusqu'alors composé que des poèmes, des romans, des essais d'art, des récits de voyages, une telle entreprise offrait d'immenses obstacles. Les premières difficultés lui vinrent des camarades auxquels il confia son dessein. Flaubert surtout y fut délibérément, violemment hostile. L'auteur de *Salammbô* nourrissait, en dépit de sa large culture, la plus singulière des erreurs latines. Il croyait à une hiérarchie des genres, conception analogue, dans l'ordre littéraire, à cette hiérarchie administrative, héritée de l'Empire romain. Tout en haut il plaçait les genres imaginatifs et créateurs, les autres en bas, très bas : « Descends au plus profond de Paris, » dit-il à Maxime Du Camp, « étudie-le dans ses parties les plus secrètes, et puis écris un roman dans lequel tu condenseras les observations que tu auras recueillies. Démonter Paris, pour en décrire le fonctionnement, c'est faire œuvre de mécanicien. Démonter Paris pour en transporter le mouvement mathématique dans un roman, c'est faire œuvre d'écrivain... » Quand même Flaubert aurait eu raison en principe, il avait tort dans l'application. La valeur d'une œuvre ne se mesure pas à son résultat visible. Elle n'est pas un concours à une espèce d'examen idéal, institué devant le tribunal des siècles. Elle est d'abord, elle est surtout un outil de perfectionnement pour notre intelligence. De même que lui, Flaubert, à l'époque de *Madame Bovary*, avait eu besoin de prendre un sujet bourgeois et terre à terre pour s'opérer du lyrisme, M. Maxime Du Camp, encore malade du mal romantique à quarante ans, avait besoin de se contraindre à la stricte, à l'implacable discipline du fait. Eût-il essayé d'animer en décors et en personnages romanesques la vaste

enquête où il s'engageait, cette enquête ne lui eût jamais apporté le bienfait intérieur qu'il en recueillit. Il eût de nouveau avivé en lui-même les puissances d'imagination et de sensibilité qu'il lui fallait endormir. Il n'eût pas pratiqué cette absolue soumission à l'objet, qui le guérit comme elle avait guéri son ami. Il l'a reconnu plus tard à maintes reprises : « Que de fois j'ai béni l'affaiblissement de ma vue, qui, me conduisant chez Secrétan, m'arrêta sur le Pont-Neuf et fut la cause d'un travail où j'ai trouvé des jouissances infinies. J'ai été stupéfait du bien-être que je ressentis, lorsque, au lieu des conceptions nuageuses des vers et du roman, je saisis quelque chose de résistant sur quoi je pouvais m'appuyer. » Et il ajoute, prouvant, par la profondeur de cette formule, à quel point il avait analysé et jugé l'histoire de son propre esprit : « *J'ai été discipliné par la vérité à mon insu, et j'y ai été ramené sans même m'en apercevoir.* »

C'est en 1862 qu'il entreprit son ouvrage. Le premier chapitre, celui sur les Postes, commença de paraître dans la *Revue des Deux Mondes* en 1867. L'écrivain n'a pas cessé d'y travailler depuis lors, car les quatre volumes qu'il a consacrés à la Commune, puis les deux qu'il a composés sur la Charité ne sont que des prolongements du premier ouvrage. Il a eu soin, lui-même, de l'indiquer par les titres : « *Les Convulsions de Paris. — Paris bienfaisant. — La Charité privée à Paris.* » Vous le voyez, Messieurs, c'est toujours Paris, toujours le vaste et composite organisme de la cité monstre qu'il étudie, ici dans une de ses plus lamentable attaques de fièvre, là dans ses plus nobles efforts d'hygiène morale et de réparation.

Pour qui voudra comprendre la vie française de notre âge, ces trois séries d'études resteront un indispensable document. Toutes les trois sont rédigées sous la forme la plus modeste, celle de la monographie. L'auteur l'a choisie afin d'être plus exact. Il ne se soucie plus ni des virtuosités du style, ni des virtuosités des théories. Il a pris désormais devant les choses cette attitude qu'un de vos grands confrères du XVIIe siècle a définie si fortement : « Ne se servir de la parole que pour la pensée, de la pensée que pour la vérité. » Il met autant de soin à effacer, à écarter sa personne, que le romantique chez lui put mettre autrefois de complaisance à se montrer, à s'étaler. A peine si une touche, donnée en passant, de temps à autre, vous rappelle que ce modeste, que ce consciencieux assembleur de faits et de chiffres fut un hardi voyageur, et qu'ayant étudié beaucoup d'autres pays il est plus capable de comprendre le sien. Ainsi voulant nous faire apprécier les commodités rapides, auxquelles nous ne pensons guère, de notre système postal, il évoque le passage vertigineux d'un grand express, puis, par contraste, il dessine, en quelques lignes exquises, la silhouette d'un vieillard qu'il vit un jour courir sur le rivage du Nil : « D'une main il agitait une clochette, de l'autre il soutenait sur son épaule un bâton de palmier au bout duquel pendait un petit sac en peau de gazelle. A son approche, chacun se rangeait avec empresssement et le saluait au nom du Dieu clément et miséricordieux. Poussé par la curiosité, je l'interrogeai : « Eh! l'homme ! Qui es-tu? Et où « vas-tu si vite? — Je suis le coureur de la poste du roi sur « qui soient les regards du Prophète. Et je ne puis m'ar-

« rêter... » Vous attendez un commentaire. Mais non. Le voyageur rend aussitôt la place à l'infatigable et scrupuleux statisticien. Il vous a dit dans son premier volume la circulation de Paris, les voitures, les chemins de fer, la Seine. Dans un autre, il vous dit comment Paris se sustente, dans un troisième comment Paris se protège, et l'appareil de la sûreté publique en lutte avec l'armée du crime. Dans un quatrième, il vous montre comment Paris se soigne, et ses hôpitaux, — dans un cinquième, comment Paris s'instruit, — dans un sixième, comment Paris s'enrichit. Pas une minute, à parcourir à sa suite le colossal panorama, l'intérêt ne languit, tant les scènes qui se développent ont été regardées par le peintre avec attention, tant elles sont traduites avec fidélité. Vous devinez que chaque ligne de ces six volumes, dont le moins compact a cinq cents pages, a été vérifiée d'après nature. Il le dit dans ses *Souvenirs*, avec la simplicité allègre du bûcheron content d'avoir prouvé sa force en coupant sa forêt : « Rien ne serait plus curieux à écrire que l'histoire de ce livre sur Paris, qui m'entraîna à faire tous les métiers. J'ai vécu à la poste aux lettres, j'ai été presque employé à la Banque de France ; j'ai abattu des bœufs. Je me suis assis dans la cellule des détenus. J'ai accompagné les condamnés à mort. J'ai dormi sur le lit des hôpitaux. Je suis monté sur la locomotive des trains de grande vitesse, je me suis interné dans un asile d'aliénés. Je crois n'avoir reculé devant aucune fatigue, devant aucune enquête, devant aucun dégoût... »

Cette justice qu'il se rend pour la première partie de son travail est méritée. Il eût pu se la rendre aussi large

pour les volumes où il a étudié la guerre civile de 1871, et pour ceux dans lesquels il a raconté les miracles accomplis par la charité privée à Paris. Qu'il s'agisse des incendies et des assassinats commis par les forcenés de la Commune, ou des plus touchants épisodes de la piété et du dévouement, il estime que ni pour les premiers l'indignation, ni pour les seconds l'enthousiasme ne valent cette enquête précise, minutieuse, qui commence par établir des faits et des dossiers. Certes personne plus que lui, identifié à ce degré avec Paris, n'a maudit l'insurrection criminellement soulevée devant l'ennemi victorieux, et détesté la frénésie de sauvage vandalisme soudain déchaînée à travers tant de précieux monuments, reliques de la bonne volonté des pères qui devraient être sacrées aux fils. Cette insurrection, il a eu pourtant le courage de l'étudier, comme il eût étudié la Ligue ou les Armagnacs. Ce vandalisme, il a voulu en connaître le détail, pièces en main. Il sait les noms, les actes, les motifs de chaque acte dans cet effroyable drame. S'il écrit l'histoire d'une prison, il distingue le directeur demeuré humain à l'égard des otages et celui qui a déployé, dans cette tyrannie momentanée, des cruautés de bête féroce. Il distingue, parmi cette cohue d'administrateurs improvisés qui avaient envahi les fonctions publiques, ceux qui ont, suivant un de ses mots, « exercé d'une façon irréprochable les pouvoirs qu'ils avaient eu le tort d'usurper », et ceux qui n'y ont vu qu'une occasion d'assouvir les plus brutaux appétits. Cette impartialité donne à ses réquisitoires, quand il les dresse, une force terrible. C'est avec le même respect scrupuleux

du fait, et sans une nuance de déclamation, qu'il aborde les fondations pieuses. Il sait qui a offert tel ou tel lit dans tel hôpital, le nom de l'humble prêtre ou de la pauvre sœur qui conçut telle œuvre, de la femme du monde dont telle donation représente une pieuse, une touchante pensée. Il sait l'histoire, les fautes, les mérites, toutes les épreuves de tel malade célèbre. Vous sentez à chaque page que si l'auteur s'est trompé, c'est sur un point de détail, par l'infirmité inhérente à la nature humaine, et l'admirable probité intellectuelle, partout empreinte dans ces pages, donne aux conclusions générales qui en émanent une autorité qu'aucune théorie abstraite n'égalerait.

Ces conclusions tiennent tout entières dans le chapitre qui termine le sixième volume, — et qui se trouve placé au centre même du monument, entre la portion économique, et les portions historiques. C'est une longue esquisse de psychologie sociale que l'auteur a intitulée : le Parisien. Ayant étudié l'organisme entier de l'énorme ville, il essaie d'analyser la valeur du produit spécial que la vaste usine élabore, ce personnage si souvent défini et toujours indéfinissable, si capricieux et si caractérisé, ce Parisien dont le vieux L'Estoile disait déjà : « qu'il est plus volage et inconstant que les girouettes de ses clochers ». Mais quoi ! la nature sociale ne s'est-elle pas jouée à réunir en lui tous les contrastes ? Ces contrastes, Maxime Du Camp, qui a dépensé tant d'années à voir le Parisien aller et venir dans sa ville, nous les fait toucher au doigt. Le Parisien passe pour sceptique, et de quoi ne s'est-il pas moqué à ses heures, du Gouvernement et de l'Église, des Dieux de l'Olympe et de la mort, — comme ce soldat de

Montmartre qui, pendant le choléra, au Mexique, avait écrit sur le mur d'un cimetière : « Jardin d'acclimatation ! » Et voici que tout d'un coup, des sources de naïveté, d'enthousiasme, voire de badauderie, surgissent dans cet incorrigible railleur, dont les engouements, pour ne durer que quelques semaines, que quelques jours, pour s'appliquer à une actrice en vogue ou à un cheval noir, n'en sont que plus effrénés. Il passe pour immoral, pour égoïste, et, si vous vous adressez à sa charité, elle est inépuisable, — pour prodigue, et le trésor de sa petite épargne va augmentant sans cesse, malgré les folies de placement où l'entraînera le premier lanceur venu d'emprunts fantastiques ou de mines imaginaires. — Il passe pour égalitaire, et il court risquer sa vie au bout du monde avec l'espoir d'un petit morceau de ruban rouge, — pour spirituel, et pas de saison où il ne se délecte à quelque inepte refrain de café-concert, — pour ingouvernable, et il subit, sans révolte, les pires tracasseries et paperasseries des bureaux. Tout s'explique de ces contradictions, par l'abus constant et héréditaire de la vie nerveuse qui fait la force et la faiblesse, la grâce séduisante et redoutable de cette ville, la plus féminine de toutes, la plus conduite par ses impressions. mais aussi la plus capable d'élans désintéressés, d'intuitions lumineuses, d'ardeurs magnanimes. Avec cela le Parisien est, de tous les animaux politiques, le plus complètement dépourvu d'initiative. La cause en est aisée à comprendre. Le génie administratif de la race latine se trouve avoir atteint ici à son point de perfection. Le réseau du fonctionnarisme enveloppe Paris de mailles si étroites, si serrées, que la spon-

tanéité individuelle s'y abolit totalement. Parler du gouvernement avec éloquence, en persifler les représentants avec la plus perçante ironie, en critiquer les actes avec une lucidité supérieure, le Parisien y excelle. Mais agir par lui-même, s'associer, entreprendre, tenir tête au despotisme de l'État sur le terrain du droit privé, à la manière des Anglo-Saxons, ne lui demandez pas cela. Nul n'a marqué ce défaut d'un trait plus net que Maxime Du Camp, nul n'en a plus fortement montré les funestes conséquences. Il a établi avec des chiffres indiscutables que ce Parisien, si mal outillé pour l'initiative politique, est envahi, environné, noyé, par une énorme immigration venue du dehors, si bien que la conscience de la grande ville en est sans cesse faussée. Sur 36 399 individus, par exemple, qui passèrent devant les Conseils de guerre après la Commune, 27 390 étaient des provinciaux ou des étrangers. M. Maxime Du Camp a résumé d'un mot saisissant l'anomalie nationale que de pareilles données représentent : « L'Angleterre », a-t-il dit, « va aux Indes, l'Allemagne va en Amérique, *la France émigre à Paris.* » Ainsi s'expliquent, lorsque cet afflux d'éléments adventices est devenu trop fort, ces perturbations auxquelles le vrai Parisien assiste le plus souvent avec désespoir, car c'est la ruine momentanée ; contre lesquelles il ne lutte point, par manque d'initiative; dont il répare les misères à force de travail, et qu'il finit par considérer, un peu comme les gens de la banlieue de Naples considèrent le Vésuve. C'est une cendre qui brûle et qui bouge. Ils y bâtissent tout de même leur maison et surtout ils y plantent leur vigne. Cet héroïsme gai dont un autre symbole est l'antique vaisseau du blason

de la ville, battu des flots et qui ne sombre pas, Maxime Du Camp l'a merveilleusement senti et rendu. Il n'eût pas été le grand écrivain civique qu'il voulait être, s'il n'avait indiqué le remède, le même que Balzac, que Le Play, que Taine, ont proclamé tous les trois dans des termes presque identiques : la nécessité d'un renouveau de vie provinciale, qui, bien loin de nuire à cette ville incomparable, la dégorgerait de cette alluvion, et lui permettrait d'épanouir plus librement son opulente et complexe personnalité. C'est ainsi que l'amoureux de Paris et son historien se trouve avoir sa place marquée dans ce grand mouvement décentralisateur qui, après s'être dessiné dans les idées, commence à se dessiner dans les faits. L'issue peut en être un total rajeunissement de notre vieille société, et celui-là du moins serait pacifique.

Je prononçais tout à l'heure, Messieurs, le beau mot de probité intellectuelle à propos de cet immense labeur où se consumèrent les trente dernières années de la vie de M. Maxime Du Camp. La conscience de cette probité, l'orgueil légitime du travail utile donnent une lumière de sérénité aux dernières pages tracées par la plume qui avait autrefois écrit les *Mémoires d'un suicidé* et les *Forces perdues*. Ayant commencé par considérer la vie, en véritable enfant du siècle, comme une simple matière à émotions, haïssable quand elle n'est pas conforme à nos désirs, il est arrivé à reconnaître que tout son prix est dans le travail, dans la soumission au sort, dans l'accomplissement d'une tâche bienfaisante. C'est le « Cultive ton jardin » de *Candide*, auquel il eût seulement ajouté, lui, l'apôtre de toutes les charités : « et cueilles-en

les fleurs pour les autres. » Ayant commencé par considérer l'art d'écrire comme la recherche d'une sensation suprême, comme un dilettantisme plus raffiné, comme une parure plus brillante, il était arrivé à reconnaître que la première vertu de cet art est le service à rendre. Afin d'être bien sûr qu'il rendrait ce service, il avait su comprendre et accepter la limite de ses facultés. « Se conformer, disent les Espagnols; s'améliorer, disait Gœthe. » Ces deux fortes paroles qu'il cite quelque part, et qui se complètent, étaient devenues sa devise. Il s'était conformé à sa nature et à son époque, et il avait essayé de les améliorer l'une et l'autre, l'une par l'autre. Cette virile philosophie, dont les *Souvenirs* portent partout la trace, s'ennoblit, s'illumine d'une religion, celle des Lettres qu'il appelait les Consolantes Déesses. C'est à elles que sont consacrées ces dernières pages auxquelles je faisais allusion, et qui sont le testament de sa vieillesse apaisée, comme les *Forces perdues* avaient été celui de sa jeunesse révoltée. Elles se trouvent dans le volume du *Crépuscule*, publié un mois avant sa mort. Avec quelle éloquence il y célèbre le rôle de l'écrivain, ce manieur de l'outil sacré, et la place qu'il tient dans la civilisation : « Si à la même heure, » dit-il, « tous les encriers se desséchaient, si toutes les plumes qui écrivent étaient brisées, le monde, semblable à un navire sans pilote, sans gouvernail, sans boussole, irait à l'aventure vers quelque épouvantable naufrage! » — Avec quel orgueil, pensant au vaste effort littéraire qui depuis l'année terrible s'accomplit dans notre France, il proclame que « la victoire définitive, celle qui malgré les défaites et les défaillances matérielles ne redoute

pas l'histoire et se gagne devant la postérité. appartient toujours au peuple qui a fait des livres, et par ces livres conquis l'humanité »! Avec quelle reconnaissance émue il rend des actions de grâce à son métier, « mon humble métier de plumitif », répète-t-il, « auquel je dois les meilleurs jours de ma vie et le calme de ma vieillesse »! Avec quelle fierté de bon ouvrier, se supposant appelé à l'épreuve de la métempsycose, il souhaite de renaître pour reprendre la plume : « Oui, si le génie qui préside à la transfiguration des âmes et à la renaissance des créatures daignait me dire : Choisis la forme de ta prochaine existence, je répondrais : Permettez-moi d'être toujours simplement ce qne j'ai été, un passionné de la plume, un adorateur des lettres, un artisan assidu que son assiduité suffisait à satisfaire. » Laissez-moi, Messieurs, terminer sur ces paroles qui me touchent à une profondeur que je dirais mal. J'y vois l'affirmation d'une foi qui est aussi la mienne et qui achève de donner sa haute physionomie idéaliste à cette vie aujourd'hui close. Elles me permettent de conclure en disant qu'à travers les heurts et les conflits de sa destinée, dans ses tentatives les plus incertaines, comme dans ses efforts les plus heureux, votre regretté confrère fut vraiment un grand homme de lettres. Il est de plus pompeux éloges. Je n'en sais aucun que, pour ma part, je voulusse davantage obtenir et mériter.

RÉPONSE

DE

M. LE V^TE DE VOGÜÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. PAUL BOURGET

Messieurs,

François de La Rochefoucauld, pessimiste et psychologue, disait de lui-même sans y croire : « J'ai une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire. » Tel n'est pas votre cas ; vous nous l'avez prouvé une fois de plus en décrivant les métamorphoses de votre prédécesseur. Combien elle vous eût plu, la figure originale et vivante de celui que nous appelions parfois « le pirate retraité ». Cette consécration flattait une de ses innocentes manies. C'était quelqu'un, l'homme de qui l'image et la parole se gravaient dans la mémoire,

pour peu qu'on l'eût vu une fois dans son vrai cadre: cet immense atelier-bibliothèque de la rue de Rome, où sa vieillesse se rembuchait quand je le connus, il y a quelque quinze ans. La surdité n'était pas encore venue, mais déjà la sauvagerie que cette infirmité devait accroître. Ne fréquentant plus le monde, inabordable toute la semaine, il aimait réunir chaque dimanche un petit cercle de jeunes gens et d'anciens amis; il tirait devant eux le feu d'artifice de ses souvenirs.

La vie du voyageur et du curieux était écrite dans cette haute galerie, garnie de la défroque des bazars d'Orient, encombrée d'armes et de livres bizarres, d'aquarelles et de reliques du romantisme. Vêtu de flanelles lâches, roulant de ce pas lourd et sûr que les marins contractent sur les planches, tordant d'une main sa cigarette, égrenant de l'autre le chapelet turc de grains d'ambre, le maître du logis déambulait devant la cheminée comme un vieux lion en cage. Et sa causerie se dévidait tout le jour, servie par la plus prodigieuse mémoire que jaie rencontrée, marquant d'un trait vif les hommes et les choses d'autrefois, amusante, complaisante aux singularités, aux anecdotes très grasses. Elle allait des derniers cénacles romantiques aux papiers secrets de la Commune, les plus savoureux, ceux qu'il n'avait pas pu imprimer. Il se vieillissait volontiers, pour donner plus de recul à ses souvenirs et raconter plus du siècle. Il retrouvait sans une hésitation les noms de tous les convives qui s'étaient assis avec lui, tel jour de 1840, à la table de tel personnage célèbre, et les mots caractéristiques de chacun d'eux.

A le voir ainsi, on se disait que l'ancien volontaire de

Garibaldi s'était trompé d'époque, et qu'il eût dû vivre au temps des aventuriers fameux ; on l'imaginait écumant l'Archipel avec ce chevalier de Témericourt, crayonné par Chardin dans son *Voyage en Perse*, ou conquérant Madagascar avec ce Béniowsky, sur lequel Maxime Du Camp voulait écrire une étude dont il avait assemblé les matériaux. Comment ce corsaire était-il tombé dans l'encre ? Vous l'avez montré, Monsieur, en examinant ses premières œuvres. Feu notre confrère Labiche, — vous l'avez oublié quand vous parliez des psychologues mémorables, — nous l'eût dit au besoin : les frémissements d'exotisme d'un Flaubert et d'un Du Camp, lorsqu'ils prononçaient les noms de Bagdad ou de Bénarès, ces exaltations apprises de Victor Hugo et des autres pères du romantisme, étaient d'un ordre plus luxueux sans doute, mais au fond exactement du même ordre que les enthousiasmes appris dans Joanne par M. Perrichon, lorsque cet homme paisible s'aventure à Chamonix. Quand Chateaubriand trouve le Mississipi, quand Bernardin trouve l'Ile de France, quand un qui est ici trouve Tahiti et les mers du Sud, ce sont des émotions directes, saisissantes, nées de la vue neuve d'un objet. Les émotions exotiques des disciples du romantisme étaient littéraires, réfractées par l'imagination d'un maître, elles ne venaient pas directement de l'objet. Maxime Du Camp, l'écrivain consciencieux qui commençait un livre sur Gautier en appelant le pauvre Théo « un polygraphe », pourrait être défini en peu de mots : sous le pourpoint du mousquetaire, il y avait un grand bourgeois français, enivré d'abord par le romantisme, dégrisé et remis dans sa voie naturelle par le saint-simonisme.

L'influence du petit groupe saint-simonien sur notre siècle fut peut-être plus durable et plus puissante que celle du grand mouvement littéraire ; on la découvre à l'origine de toutes les transformations des hommes et des choses, de nos mœurs et de nos lois. Elle apparaît prépondérante dans la destinée de Maxime Du Camp. La doctrine qu'il reçut du Père Enfantin, en Égypte, avait été d'abord pour lui une occasion de marcher au bord du Nil nu-pieds et drapé dans une tunique bleue. Mais, sous la tunique bleue, comme plus tard sous la chemise rouge, le germe fermentait et levait. Le jour où l'écrivain d'imagination abdiqua sur le Pont-Neuf pour renaître statisticien, c'était le saint-simonien, fourvoyé jadis dans l'Ode à la locomotive, qui apercevait enfin dans les organes de Paris un filon d'exploitation utile et pratique.

Vous avez loué, on ne louera jamais trop ces ouvrages solides et attachants. Notre confrère, qui eût fait un merveilleux préfet de police, avait trouvé l'emploi de son tour particulier d'intelligence, combiné avec ses curiosités d'action. Il a laissé le modèle achevé d'une grande monographie ; et sinon une histoire de la Commune, — il était trop près, — du moins des matériaux bien vérifiés pour l'historien physiologiste qui étudiera ce douloureux accès de fièvre obsidionale et alcoolique.

Porté par son légitime succès, Maxime Du Camp venait prendre à l'Académie la place qui lui était due. Sa vie avait réussi, au jugement de tous. Mais au sien propre? Le meilleur mariage de raison ne fait pas oublier la fiancée idéale. On ne s'y trompait pas : sous sa causerie humoristique et sous ses quintes de sauvagerie se cachait la cuis-

son d'une plaie mal fermée. Comme tant d'autres de sa génération, il s'était dit au départ : « Je serai Chateaubriand, ou Victor Hugo, » Pour un si grand vol, les ailes avaient faibli. Avoir rêvé de peupler le monde avec des créatures vivantes et se réveiller collectionneur de renseignements! On ne se console jamais d'une pareille déception.

Vous imputez cette défaillance des facultés créatrices à une erreur de doctrine, à la déperdition des forces littéraires par l'action et par la fougue de sentiments. Voilà un vieux procès, et qui n'est pas jugé. Selon vous, « les plus grands peintres de la nature humaine furent tous des hommes d'une expérience courte, d'une destinée presque nue et plate, peu mêlés à la vie » ; et vous citez quelques noms. Il serait trop facile de leur opposer la liste des créateurs agissants, de Sophocle à Dante, de Cervantès à Gœthe. Les mémoires des hommes d'action manquent de couleur, dites-vous. Et Joinville? Et Comines? Et Retz? Et Saint-Simon? Et les *Mémoires d'Outre-Tombe?* Prenez garde de condamner à la médiocrité d'expression ceux qui ont beaucoup agi, et ceux qui ont beaucoup aimé. Ah! Monsieur, si Racine vous entendait! La malignité publique est déjà trop portée à soupçonner dans le métier des secrets honteux : ne l'encouragez pas à croire que les bons calculateurs mettent leur cœur à la caisse d'épargne littéraire. Mais vous seriez bien fâché qu'on vous crût! Laissez-nous maintenir que chez l'écrivain, comme chez les autres hommes, toute la théorie de la vie tient dans ces deux mouvements : sortir de soi pour aimer, rentrer en soi pour penser.

Si Maxime Du Camp n'a pas réalisé son premier dessein, c'est, il l'a dit lui-même avec son parfait bon sens, qu'il n'était ni romancier ni poète. Le plus souvent, ces grosses désillusions tournent à l'aigreur, elles font des paresseux d'abord, puis des révoltés. La robuste nature de notre confrère, et l'on ne saurait lui décerner un plus rare éloge, alla toujours se disciplinant, s'épurant; il mérita ainsi de produire le plus beau des chefs-d'œuvre, une bonne action. Oh! l'enviable fin d'un grand labeur, ces fécondes études sur la charité à Paris! Leur précision émue n'a été égalée que par l'un de ceux qui vous assistent aujourd'hui; et leur auteur connut la plus pure joie de l'écrivain, le sentiment que notre plume, enchantée comme la baguette de la fable, fait de l'or pour la misère, qu'elle délie la bourse des riches en mouillant leurs yeux. Dieu sait combien Maxime Du Camp en fit tomber, de cet or, sur les souffrances qu'il décrit vait. Le dernier titre de ce vaillant homme, grand aumônier de la charité parisienne, eût suffi pour justifier le haurang qu'il tenait dans notre estime et qu'il garde dans nos regrets.

Vous avez couru une carrière inverse de celle que vous venez de raconter, Monsieur. Parti de l'investigation philosophique, vous avez voulu être romancier; vous l'êtes. Votre nom voltige sur les lèvres des hommes, il s'attarde sur celles des femmes. Si j'avais une foi aussi intacte que la vôtre dans les indications de la race, du milieu, du moment, il ne me serait pas difficile de tenter votre portrait intellectuel. Quel singulier hasard nous réunit ici pour ce dialogue? Nous sortons de deux souches qui ont poussé côte à côte, sur le même rocher cévenol, à un quart d'heure de distance. Une

transplantation vous fit naître en Picardie ; mais toutes vos racines héréditaires plongent dans le granit sérieux de notre Vivarais. Vous rappelez-vous ce petit logis où vous griffonniez vos premiers essais, à la montée du vieux château d'Annonay? Et cette maison des Gauds, où une légende, fausse sans doute comme la plupart des légendes, veut qu'on ait retrouvé la primitive ébauche d'un de vos romans? Formés tous deux par l'atavisme du même sol, nés au même moment de l'histoire, soumis aux influences du même temps et des mêmes maîtres, je devrais bien voir au dedans de vous. Mais vous l'avez dit quelque part, au risque de démentir vos théories : « La vie dans l'esprit, comme dans la nature, échappe à la définition. » L'individu se joue des classifications où on veut le parquer ; et vous êtes un libre individu.

Ah! laissez-moi vous féliciter d'abord de cette belle et consolante anomalie! Quand votre nom s'est imposé au public, vous ne sortiez d'aucune des grandes écoles, vous n'appartenez à aucune corporation, à aucun syndicat. Vous n'étiez porté par aucune de ces vagues puissantes qui amènent lentement, sûrement, tout ce qu'elles ont ramassé, le fétu avec le vaisseau de haut bord. Vous n'aviez que votre talent dans votre indépendance. Soyez remercié pour cet exemple. Vivez vieux, Monsieur, et l'on vous montrera aux embrigadés de l'avenir comme un plésiosaure, un rare spécimen de ce fossile en train de disparaître, l'individu.

Vous avez défendu votre personnalité contre une première cause d'effacement : contre ce laminoir scolaire, qui reçoit des êtres variés comme les créations naturelles, qui

rend des produits garantis pareils sur facture, ou sur diplôme. Le collège! Vous y revenez sans cesse, dans vos livres, et toujours avec le même cri de haine épouvantée. « Il n'en peut sortir, dites-vous, que des fonctionnaires ou des réfractaires. » C'est aller bien loin. L'Empereur nous a dotés d'une machine de précision qui devait broyer les caractères des petits Français, tuer leur esprit d'initiative, faire leurs intelligences uniformes. Que voulez-vous de mieux pour la paix publique, telle que la comprenait le grand homme auquel nous continuons d'obéir?

Échappé à cette épreuve préliminaire, vous en avez trouvé d'autres devant vous : les difficultés habituelles au jeune conscrit du talent qui vient conquérir Paris. On se plaît quelquefois, dans ces journées d'apothéose, à rechercher les détails attendrissants sur les débuts du triomphateur, les anecdotes du temps de lutte qui doivent lui faire savourer, — on le croit, du moins, — l'écart entre son point de départ et son point d'arrivée. Pour moi, et dans votre cas, je ne vois pas cet écart. Vous êtes aujourd'hui aux honneurs, c'est un accident. Vous étiez mieux que jamais à l'honneur, et ceci vous est propre, durant ces années de courageuse préparation où vous frayiez vous-même votre route. Il vous eût été possible d'en abréger les détours, avec votre plume affilée; le succès facile s'offrait. Vous ne l'avez pas voulu. Vous avez prolongé le stage, peut-être dur, où vous acquériez la vaste et délicate culture qui donne à l'ouvrier littéraire un esprit averti et d'inépuisables forces de renouvellement.

Vous aviez fait un peu de journalisme, au *Globe*, au *Par-*

lement, avant de prendre vos habitudes au *Journal des Débats*, dans cette bonne maison de liberté où nos pensées indépendantes trouvèrent à la même heure un foyer hospitalier. Vous aviez fait des vers, naturellement : sage travail. Le prosateur qui a rimé, c'est le général qui mène au feu une armée, — cette rebelle armée des mots, — mieux assouplie que les autres à toutes les gymnastiques, mieux rompue aux sévères disciplines. Plaignons le jeune littérateur qui n'ouvrirait pas sa fenêtre sur la poésie, comme Jenny l'ouvrière sur sa giroflée. Dans *Edel*, dans les *Aveux*, et surtout dans la *Vie inquiète*, nous aimons une jolie grâce languissante, avec le souci d'art qui ne vous quitte jamais. — Cette demi-louange vous blesse, oh! je le sais bien! Eussions-nous écrit des chefs-d'œuvre, nos premiers vers sont toujours ce que nous avons fait de meilleur. — Elle vous blesse : tant mieux! Prenez-la comme un défi. Vous êtes à l'heure de toutes les énergies : sortez le poète mûri qui est en vous. Si j'ai froissé la corde de la lyre, si elle vibre, retendue, pour me jeter une fière réponse, nous aurons un beau poème de plus, et vous devrez quelques remerciements à celui qui vous aura défié.

Je crois vous revoir, à ce moment de la veillée des armes, vers 1880, avant vos livres. Ces livres allaient trahir les possessions dominatrices qui avaient fécondé votre intelligence. Tout d'abord, et comme la plupart d'entre nous, votre esprit était sous la puissance de Taine. Stendhal et Balzac obsédaient votre imagination. Votre sensibilité s'était trempée aux sources mystérieuses de Shelley, aux sources troubles de Baudelaire, au lumineux océan de Gœthe,

l'ample modèle sur lequel vous méditiez alors de régler votre vie de compréhension et de création. Vous étiez prêt. Enfin vous frappiez le premier coup, qui fut un grand coup, avec les *Essais de psychologie*. Nous nous rappelons tous la surprise charmée du monde littéraire. C'était hier. Douze ans déjà! Vos observations portaient sur quelques écrivains de l'autre génération : vous vous efforciez de dégager la part de chacun d'eux dans la formation de l'âme contemporaine.

Permettez-moi de faire bon marché, comme vous feriez peut-être vous-même aujourd'hui, de l'appareil scientifique avec lequel vous abordiez l'étude de la vie morale. Dans les *Essais*, et dans les premiers romans qui en sont la continuation logique, vous vous flattiez presque d'introduire une méthode de connaissance rigoureuse. Tout au plus une formule, dirais-je. Formule, méthode ou système, ce sont là des tringles commodes pour suspendre, classer et mieux étudier un certain nombre de faits; rien de plus. L'admirable méthode des sciences naturelles est rigoureuse, parce qu'elle agit sur des éléments comptés et pondérables, parce que le physicien et le chimiste peuvent toujours recomposer le corps qu'ils ont décomposé. Devant les complications de la vie mentale, elle est désarmée ; qui pourra jamais se vanter de reproduire, dans les circonstances les plus favorables, tel personnage, tel événement, un talent, un amour? Notre impuissance à recréer le fait nous marque nettement les limites de notre pouvoir de connaissance. Il n'y a pas de méthode pour peindre un phénomène de l'esprit ou du cœur ; il y a l'attention réfléchie, le don de pénétrer l'objet d'étude et de

le rattacher à une série humaine, l'intuition, en un mot, et vous l'aviez.

La psychologie telle que vous l'appliquiez est un art et non une science. Mais c'était le temps, et il n'est pas fini, où l'on confondait le domaine de l'art et celui de la science. Avait-elle, cette psychologie, toute la nouveauté que lui prêtait votre enthousiasme, et le nôtre, à nous qui vous lisions? Notre littérature classique tout entière n'est qu'une longue divination de l'âme; et vous m'accordez que les plus clairvoyants psychologues furent les plus anciens, ces moines qui composaient l'*Imitation* et les autres guides spirituels. Vous abritiez votre droit d'auteur derrière une distinction un peu subtile : la différence entre le moraliste des siècles passés et le psychologue moderne, qui recherche, selon votre expression, « les lucides bonheurs de la curiosité ». Il ne me paraît pas que La Rochefoucauld cherchât davantage, ni La Bruyère, ni Montaigne avant eux. Mais l'avisé Gascon ne se pipe pas lui-même; toute son expérience, bien loin qu'elle l'induise à construire une théorie de l'âme, l'amène à constater le dédale de contradictions qu'il voit dans cette insoumise. Votre distinction fût-elle toujours fondée, elle ne serait guère à l'honneur du curieux qui a remplacé le moraliste. Que diriez-vous d'un physiologiste qui ne rapporterait pas tous les progrès de ses études à l'avancement de la médecine? Alors même qu'il n'exerce point, ce savant ne peut manier les pauvres fibres humaines sans y chercher instinctivement des secrets pour adoucir les souffrances. C'est bien ainsi que vous sentez; vos œuvres l'attestèrent de plus en plus, à mesure que vous vous dégagiez de la première ivresse d'analyse.

Ce n'était pas une science neuve que l'on admirait dans les *Essais;* on y goûtait l'interprétation rajeunie d'un thème ancien, la vision intelligente, une sensibilité aiguë, un style personnel et d'une riche complexité. Vous avez écrit depuis quinze ans quelques pages sur l'amour, Monsieur; vous n'en avez pas donné qui soient plus cinglantes, plus chaudes et plus amères que le chapitre où vous étudiez le moraliste dramatique auquel vous devez tant, M. Alexandre Dumas fils. Les *Essais*, comme les *Études et Portraits,* nous rendaient quelques-unes des meilleures qualités de Taine, de Sainte-Beuve, fondues dans un moule qui est bien le vôtre; dès lors, votre place était marquée, ici, et partout où l'on jouit des choses de l'esprit.

Ce succès ne vous contentait pas : on apprit que vous alliez publier des romans. Prétention intolérable! Bien entendu, ils seraient mauvais, on le décrétait d'avance; on vous refusait le pouvoir de simuler ces passions que vous analysiez dans l'œuvre de vos devanciers. C'est une des tyrannies de notre temps, la spécialité forcée dans le travail littéraire, comme dans tous les autres. Le public ne permet pas à la maison qui lui a fourni un produit estimé d'en offrir un nouveau; au lieu d'exciter l'écrivain et l'artiste à développer toutes les manifestations de leur talent, la foule les condamne à une routine commerciale dans la fabrication pour laquelle ils ont brevet. Vous n'avez pas accepté cette mutilation, vous avez pris le préjugé corps à corps, et vous l'avez vaincu. Comment? *Cruelle Énigme !* Heureux titre, puisqu'il a passé dans la langue courante. et qu'il y reste. Renan vous disait un jour, avec sa douce

férocité, qu'il ne survivrait pas une seule page de notre siècle. Si vos livres doivent tomber sous la condamnation commune, vos précautions sont prises : vous êtes garé devant la postérité. Vous avez introduit un dicton dans l'usage. Il vient au bout de la plume du journaliste qui s'arrête devant un problème insoluble ; la chose lui arrive quelquefois. Ne suffit-il pas de ces courtes flèches pour porter un nom à travers les âges ? Ils sont nombreux, nos concitoyens qui n'ont jamais lu vingt lignes de Montaigne, ni de Rabelais ; tous rattachent le nom du premier à son *Que sais-je ?* celui du second à son *grand peut-être*. La gloire, c'est cela. Auriez-vous des inquiétudes sur la vitalité de votre dicton ? On nous dit tant qu'à très bref délai il n'y aura plus d'énigmes, et que nous connaîtrons tout ! Rassurez-vous, Monsieur ; croyez-en Shakspeare plus que les docteurs : votre gloire sera de longue durée, si elle reste liée à l'existence de cruelles énigmes entre la terre et le ciel, dans l'esprit de l'homme, et dans le cœur de la femme.

Vous aviez gagné votre cause de romancier avec les tendres complications des amants de Folkestone, qui s'aiment et se trahissent dans un si joli paysage d'aquarelle anglaise. Vous deviez la gagner à chaque nouvelle instance, avec ces romans qu'on s'arrachait de 1885 à 1890 : *Un crime d'Amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *le Disciple*, *Un cœur de femme*, *les Pastels*. Si j'avais à marquer une préférence, je crois bien qu'elle porterait sur le *Disciple*, cet émouvant récit où un lien indissoluble rattache le drame d'idées au drame de sentiments. Vous y posez le grave problème de la responsabilité de l'écrivain. Que

Robert Greslou ait été déterminé à son crime par la philosophie d'Adrien Sixte, je n'en suis pas aussi persuadé que vous : ce cuistre empoisonné avait surtout fréquenté le Julien Sorel de *Rouge et Noir* et le Valmont des *Liaisons dangereuses*, celui qu'un autre de vos personnages appelle « mon cher Valmont ». Puisque Greslou a rencontré Adrien Sixte, il a vu cette vénérable candeur d'enfant, et comment l'audace de la pensée s'alliait chez lui aux scrupules de la conscience. Il a vu le philosophe torturer ingénieusement son cerveau pour résoudre l'antinomie tragique de sa doctrine et de sa vertu, pour faire sortir la qualification morale de l'explication psychologique, la responsabilité du déterminisme. L'argumentation pouvait pécher : qu'importe ? C'était au cœur, et non au système, que le disciple devait regarder Sixte ; s'il eût compris ce maître de droiture, il aurait emporté de la rue Guy-de-la-Brosse la pure et réconfortante leçon d'un juste, la plus efficace qui soit pour confirmer un jeune homme dans le bien.

On préférait, on discutait telle ou telle pierre de votre édifice romanesque ; on n'en contestait plus l'existence et l'originalité. Vint alors la grande affaire : il fallait vous classer, vous étiqueter. C'était, affirmaient quelques nomenclateurs, la réaction de l'idéalisme contre le naturalisme, Mais quel embarras ! Vous montriez aussitôt vos diplômes : École du document humain. Vous vous donniez pour un élève de Balzac, dont on fait un réaliste parce qu'il décrit exactement les mobiliers, et qui est à mon sens un imaginatif effréné, partant un idéaliste. — L'élève de Balzac ? c'est moi, répliquait le naturalisme. Et vous avouerez que dans la mine, dans le cabaret même où tel autre nous mène,

il y a plus d'idéalisme obscur que dans les boudoirs d'Hélène Chazel et de Suzanne Moraines. Finissons ces querelles de mots, nous tous qui avons joué à ce casse-tête chinois. Disons simplement que vous nous rapportiez le roman sentimental, celui que réclameront toujours les filles d'Ève, si elles se consultent sincèrement. Vous preniez, avec d'autres procédés, la place laissée vacante par Octave Feuillet sur les guéridons de ses lectrices. On peut d'autant mieux vous rapprocher de lui que l'objet de vos études était le même : il avait confessé la société élégante du second Empire ; vous confessiez celle de la troisième République. Non pas toute la société : nous vous attendons encore, et avec espoir, à la vaste enquête de la *Comédie humaine*, à ce large coup de filet jeté par le glorieux aîné sur toutes les classes de la nation. Vous aviez circonscrit le champ de votre observation à une colonie dans le grand Paris, au monde de la richesse et du plaisir, aux étrangers et aux quelques intellectuels entraînés dans l'orbite de la comète. C'est un des attraits de vos livres, l'incertitude où vous tenez le lecteur sur vos véritables sentiments à l'égard de cette société ; on sent que vous la méprisez tendrement ; vous avez pour elle les yeux de Claude Larcher pour Colette Rigaud, qu'il adore et brutalise. Les Colette pardonnent à qui les rudoie et ne peut secouer leurs fers. La société se complut aux portraits que vous faisiez d'elle.

Sont-ils d'une ressemblance photographique ? Serviront-ils de documents à l'historien futur ? Il y trouvera du moins la vue personnelle de l'un des plus fins esprits de ce temps ; et l'historien ne saurait demander autre chose à l'artiste.

Vous connaissez la *Théorie des couleurs* de votre Gœthe ;

vous savez comment il distingue entre les « couleurs psychologiques », innées dans l'œil du peintre, et celles qui sont dans la nature. Les critiques, gens très gais, vous reprochaient de voir sombre. C'étaient les années où nous étions tous pessimistes : oh ! les belles années, n'est-ce pas, devenues roses à distance ? Les critiques disaient que vos héros, tous frères sous leurs noms changeants, avaient l'humeur noire comme le brouillard de la capitale où ils font blanchir leur linge. Noires aussi, les âmes de vos héroïnes, noires... comme leur fameux corset. — Les âmes de Suzanne Moraines et de ses sœurs ! *Animulæ*, auraient dit les Latins, *vagulæ, blandulæ ;* de petites âmes, des « âmettes » !

Ceux qui veulent garder leurs illusions en amour disaient que tous vos livres auraient pu prendre pour épigraphe l'adage classique sur les tristes suites de cette maladie. Ils ne voyaient pas que toute la leçon de votre œuvre est dans ce long soupir de lassitude. Ils disaient que vous aviez retrouvé le mythe païen ; ce n'était plus Eros qui s'enfuyait devant la curiosité de Psyché ; c'était Psyché qui se dérobait devant l'indiscrétion de l'amour. Elle veut pour séduire du mystère, des voiles, de la crédulité ; tristement, laborieusement, vos mains déshabillaient Psyché. Ils disaient encore... Mais ils lisaient, entraînés par le torrent de cette sensibilité amère, par la caresse de cette phrase voluptueuse, par la scène forte et neuve que l'on rencontre toujours au nœud de vos drames intimes. Et si quelque moraliste s'effarouchait, votre abbé Taconet le rassurait ; il sortait de sa petite sacristie, tout au bout du roman, il jugeait vos paroissiennes et leurs occupations avec

une sévérité trop peu académique pour qu'on en puisse citer les termes : il vous donnait, on vous donnait l'absolution, tant vous paraissiez contrit, avec si peu de ferme propos! Vous verrez qu'il viendra, ce bon abbé, nous en recommander quelques-unes, qu'il croira repenties, pour un prix de vertu : elles le fonderont, au besoin : la fondation Marie-Madeleine.

Cependant vos vrais admirateurs et vos meilleurs amis s'inquiétaient ; ils s'inquiétèrent surtout devant certaine *Physiologie*, à laquelle vous nous permettrez de préférer votre psychologie. Ceux-là craignaient que votre talent ne s'endormît sur un lit d'habitude ; ils tremblaient au moment où vous receviez le grand certificat : esprit bien parisien. C'était mal vous connaître. Vous nourrissiez de plus hautes ambitions. Vous vous étiez dit de bonne heure qu'il faut être un esprit bien humain, étendre sa vue, chercher ses objets d'étude et son auditoire sur tout ce petit globe, aujourd'hui ramassé dans la main de l'homme. Vous vous souveniez de ce qu'annonçait l'oracle de Weimar, il y a déjà trois quarts de siècle : « La littérature nationale, cela n'a plus aujourd'hui grand sens ; le temps de la littérature universelle est venu, et chacun doit travailler à hâter ce temps. » On put mesurer votre force, quand on vous vit disparaître, vous arracher aux cajoleries du succès, expatrier votre talent pour le renouveler.

Vous deviez déjà une partie de vos acquisitions mentales à l'Angleterre ; souvent vous alliez écouter comment rêvent les saules sur les berges de l'Isis ; témoin ces fines *Sensations d'Oxford*, une des plus lumineuses opales de votre écrin. Désormais, c'est l'Italie qui vous donnera des

Sensations nouvelles ; et dans ces pages, lavées de toute l'écume que charrient les ruisseaux de nos villes, on sent l'aimantation secrète qui oriente votre pensée vers d'autres pôles. Nul n'a parlé comme vous de la pieuse Ombrie ; je dirais que votre âme semble faite pour habiter une cellule d'Assise ou de Pérouse, dans le silence des cloîtres où l'ombre des cyprès joue sur les saints des fresques primitives ; je le dirais, si les méchants ne nous accusaient pas, nous autres écrivains, de désirer toujours une cellule... sur un théâtre. De Sicile, vous nous envoyez cette exquise élégie, *la Terre promise*. A Rome, vous réalisez enfin un projet qui vous hantait depuis longtemps : vous étudiez le nid d'hirondelles posé sur les augustes ruines, vous faites vivre dans un roman la société cosmopolite qui tournoie sur l'Europe, s'abattant pour une saison dans toutes les patries de la mode, du plaisir et du soleil. Je me récuse pour juger *Cosmopolis*. J'en ai recueilli les idées et les images, durant les chères promenades où elles naissaient. Nous allions dans Rome, les soirs, suspendant les lambeaux de votre roman aux palais du Corso, aux bosquets du prieuré de Malte, aux pâles camélias qui pleurent leurs blancs pétales sur la tombe de Shelley, dans le cimetière des Anglais. Non, je ne puis juger *Cosmopolis*. J'ai vu naître ce bel enfant ; nous l'avons bercé ensemble : me croirez-vous, Monsieur, si je dis qu'on analyse mal un être qu'on aime trop?

D'Italie, vous passiez en Grèce, en Palestine ; et soudain, du saut le plus brusque, le plus déconcertant qui puisse secouer un cerveau ; les paquebots vous jetaient directement de Jérusalem et d'Athènes à New-York et à Chicago ; de la noble, douce beauté des siècles morts, à la vivante,

la brutale gestation des siècles à venir. La méditation sur l'équilibre moral de nos sociétés vous avait suggéré une inquiétude pareille à celle qui tourmentait Colomb, alors qu'il méditait sur l'équilibre physique du globe : vous cherchiez la terre où notre vieux monde se prolonge et se transforme. Ce voyage fut un acte de la tragédie intellectuelle qui se développe dans votre esprit, comme chez la plupart des hommes de notre âge. Nourris de la tradition classique, attachés au passé par notre sensibilité artistique, nous ne vivons heureux que dans la poésie et l'achèvement parfait des choses mortes; laissés à leur pente naturelle, nos goûts nous ramènent toujours dans un musée d'Italie ou sous la colonnade du Parthénon, aux rives du Nil ou du Jourdain; à qui sait jouir de l'art, de l'histoire, des bons livres qu'il tâche d'imiter, le chaos de la vie moderne et démocratique paraît haïssable; tout au plus offrirait-il des amusements à l'ironie et à la curiosité du dilettante, à condition qu'il ne descendît jamais dans cette rude mêlée. Cependant un écrivain de votre valeur sait qu'on ne crée de la vie qu'avec la vie; il sait qu'en reproduisant les types de beauté fixés par nos devanciers, on ne fait qu'une répétition scolaire, facile pour toute main adroite, payée par des applaudissements immédiats. Le vrai créateur doit pétrir le limon où grouillent les êtres à venir; il doit tirer, de cette matière informe, la vie présente, les formes de beauté qu'elle sortira à son tour. Comme tout ce qui naît, les sociétés nouvelles sont enfantées dans le sang et la douleur, laides, pitoyables, vagissantes; l'artiste doit deviner les lignes harmonieuses contenues en puissance dans ces laideurs.

Et ce n'était pas l'artiste seul qui allait chercher en

Amérique des clartés pour sa tâche, c'est aussi le penseur, angoissé par les problèmes de son temps. « Je suis parti de France, disiez-vous, avec une inquiétude profonde devant le problème social. » Votre analyse aiguë a percé les mots creux au bruit desquels un optimisme pharisaïque voudrait nous endormir. Dans un de vos premiers essais sur Pascal, vous déchiriez déjà, comme il les eût déchirés, « les splendides haillons de la parade sociale ». *Mensonges*, ce titre que vous donniez à un roman d'amour, votre pensée l'étendait à d'autres aspects de la vie contemporaine, à tous les *mensonges conventionnels de la civilisation*, ainsi que les appelle un écrivain étranger. Vous savez de quel effroyable poids le fastueux édifice de notre société pèse sur l'âme humaine ; et comment on abuse l'homme en lui disant que ses récentes conquêtes l'ont rendu plus libre, plus heureux, alors qu'il faudrait avoir le courage de lui dire qu'elles l'ont seulement armé pour une œuvre superbe de domination sur les forces matérielles ; œuvre d'autant plus grande qu'elle est plus pénible, qu'elle broie plus d'individus dans l'effort commun.

Si l'on en croyait certains observateurs, nous nous acheminerions vers l'état social de l'Amérique ; vous êtes allé reconnaître notre image future dans le miroir d'outre-mer. Vous en rapportez un beau livre, où quelques parties de l'enquête morale sont supérieurement traitées. Il témoigne à chaque page de la tragédie interne dont je parlais. Votre sensibilité vous rappelle à vos prédilections natives, à la poésie du long passé dans le vieux monde. Votre intelligence est séduite par le vertige de ces énergies vierges, par cette activité fiévreuse de l'homme dans la

royauté de son vouloir et l'illimité de son pouvoir. Vous vous penchez sur la cuve où fermentent les éléments de la vie nouvelle ; vous apercevez tout au fond le précipité qui se reforme. Quelle surprise ! C'est la féodalité, une féodalité qu'on a pu comparer à celle de notre xe siècle. Ne dirait-on pas une mystification de l'histoire, si l'on ne savait que l'humanité tourne dans un cirque où reviennent perpétuellement les mêmes types, à peine déguisés sous des oripeaux changeants ? Dans la démocratie modèle que célébrait Tocqueville, une aristocratie toute-puissante est recréée par la Force-maîtresse qui gouverne le monde actuel, comme la Fatalité conduisait le drame antique ; par le dieu dollar, avec ses attributs, ses conséquences inexorables : déformation des vieilles mœurs puritaines, achat des consciences, servitude grondante des masses ouvrières, éviction du libre pionnier de la prairie, absorbé dans l'engrenage industriel. — « Il a disparu, pour être remplacé par l'ouvrier de culture, et ce dernier n'est plus qu'un instrument aux mains de ces hommes d'affaires, que vous retrouvez du haut en bas de ce vaste pays, en train de le pétrir sans cesse et de le repétrir. En haut, ils lui donnent son élégance particulière par le luxe de leurs palais: de leurs villas, de leurs femmes et de leurs filles. En bas, ils lui distribuent son pain par l'enrôlement des ouvriers. »

Pourtant l'originalité de la race persiste sous les transformations sociales ; vous croyez à la vertu des principes et des caractères qui firent les États-Unis ; vous en admirez justement l'efficacité sur un prodigieux terrain d'éclosion. Mais, vous le constatez vite et avec tristesse, les mêmes

mots ne signifient pas les mêmes choses des deux côtés de l'Océan. Ceux dont nous faisons le plus d'étalage, démocratie, égalité, liberté, recouvrent-ils chez nous les réalités qu'ils expriment là-bas? Vous ne le pensez pas; et l'absence de ces réalités vous inspire des conclusions peu confiantes sur l'avenir de l'ancien monde. Vous estimez que la démocratie et la science, bienfaisantes en Amérique, portent des fruits dangereux en Europe; vous accusez la Révolution française, qui est pour vous la grande coupable; vous annoncez « le naufrage de la civilisation européenne ».

Oui, l'on dit beaucoup tout cela. Qu'un grand nombre de bons esprits se fassent aujourd'hui les fossoyeurs des espérances d'hier, c'est matière à réfléchir longuement; ailleurs que dans une séance académique, au temps chaud. Quelle catastrophe, ce naufrage où périra l'amour lui-même! Il ne restera que l'insidieux génie de l'espèce, conduisant à son but des philosophes récalcitrants, parce qu'ils ont éventé le piège. Notre confrère, M. Challemel-Lacour, a rencontré à la table d'hôte de Francfort un vieux sage qui établissait ce point très fortement. Nous en sommes encore tout troublés. Rassurons-nous : il y a bien longtemps qu'avec d'autres mots, puisqu'ils étaient grecs ou hébreux, les premiers poètes et les premiers moralistes énonçaient déjà la même sinistre vérité. Ils avaient découvert la parenté qui unit

Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

Il y a bien longtemps : et les hommes ont persisté à faire comme s'ils ne savaient pas. La preuve, c'est que la séance

continue. Elle continuera. Nous vivions du parfum d'un vase vide, disait le maître des acceptations souriantes ; il vous dirait aujourd'hui qu'après nous, le monde vivra du parfum de notre vase brisé.

A l'approche du grand naufrage, nous vous offrons un havre tranquille, Monsieur, et notre vieille barque. Vous verrez comme vous l'aimerez, et de quelle forte tendresse. Non point pour les satisfactions de vanité qu'elle peut donner; mais pour la tâche qu'on y fait. Ce n'est pas le dictionnaire que je dis; quand nous en parlons, on ne veut plus nous croire; et l'on a presque raison. Le dictionnaire! Tout le monde le fait ou le défait, de nos jours. Nous avons une autre tâche. Nous sommes les gardiens d'un rêve. Du rêve le plus ancien, le plus constant, le plus noble de notre race : exercer sur le monde la maîtrise des idées et des belles formes. Nous ne sommes pas seuls à le garder; beaucoup d'autres nous secondent; mais nulle part on ne le poursuit avec plus de désintéressement et de fidélité. Vous trouverez ici la vérité de la devise qui trompe sur tant d'autres murs où elle est gravée; vous y trouverez la liberté entière, l'égalité parfaite, et sinon la fraternité, — nous ne sommes pas des saints, — du moins une affable et courtoise confraternité.

Venez collaborer au vieux rêve. Vous aussi, des réalités un moment séduisantes détourneront peut-être ailleurs votre jeune activité ; vous reviendrez toujours à notre port, à votre œuvre. C'est le plus sûr des services nationaux. On discute encore sur les conséquences lointaines, utiles ou funestes, des grandes actions d'un Richelieu, d'un Louis XIV, d'un Napoléon. On tient pour excellentes et

définitives ces acquisitions du patrimoine français, une Chimène, une Andromaque, une Atala, une Eugénie Grandet. Poète et romancier, donnez-nous tout ce qui est en vous, et c'est beaucoup.

Vous nous revenez de vos migrations avec une âme agrandie, profondément modifiée, disent ceux qui ne connaissaient de vous que l'auteur. Vos amis qui connaissaient l'homme l'ont reconnu dans l'élargissement et l'ascension de sa pensée. La dernière et belle page de votre dernier livre frémit de « l'exaltation mystérieuse » qui s'emparait de vous, tandis que vous songiez en vue des côtes de la patrie, au soir tombant sur l'Océan : — « J'ouvris mon cœur tout entier à ce grand souffle d'espérance et de courage venu d'outre-mer. » — Non, ce souffle ne venait pas d'outre-mer : il vient de plus haut, et il fut toujours en vous. Comprimé par moments, il se dégageait à chaque émotion sincère ; il crevait les systèmes, les apprêts littéraires, il chassait les nuages du pessimisme. Que de fois nous l'avions senti qui nous charmait, dans l'abandon des entretiens de jeunesse ! Il a pris force, il vous maîtrise, il vous soulève. Si haut qu'il vous porte à l'avenir, il ravira d'aise, il n'étonnera jamais celui qui vous a parlé librement aujourd'hui, parce qu'il vous sait insatiable de perfection par la vérité. Cherchez-la, vous la trouverez. N'avez-vous pas d'heureuses raisons de savoir qu'en cherchant bien, dans tous les ordres d'idées et de sentiments, on rencontre parfois la perfection ?

DISCOURS

DE

M. HENRY HOUSSAYE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 12 DÉCEMBRE 1895
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LECONTE DE LISLE

Messieurs,

Mon respect pour l'Académie et ma reconnaissance envers elle ne sauraient m'empêcher de dire qu'en m'appelant parmi vous, vous avez sauté une génération. Comme le Dormeur éveillé qui, dans le palais de Haroun-al-Raschid, faisait ce commandement à une dame du sérail : « Approchez-vous, la belle, et mordez-moi le bout du doigt que je sache si je dors ou si je veille », je doute si je rêve, et je me demande si votre dernier élu n'est point l'auteur du *41e Fauteuil*. Il paraît que c'est l'auteur de *1815*. Vous avez donc voulu, Messieurs, honorer le père en la personne du fils et donner à un même nom, deux fois porté dans les lettres, l'immortalité dont vous disposez.

La grande joie que j'éprouve aujourd'hui est troublée par un profond chagrin : celui de succéder à l'un des hommes que j'ai le plus aimés. En 1867, j'ai eu l'honneur d'être présenté à M. Leconte de Lisle, et depuis cette époque, il ne s'est guère passé de mois, je dirais presque de semaine, sauf pendant l'année maudite qui met encore la France dans le deuil et l'Europe sous les armes, où je n'aie été le voir et l'écouter. M. Leconte de Lisle habitait alors boulevard des Invalides un petit appartement au cinquième étage, décoré de belles photographies d'après les maîtres italiens et de plâtres d'après l'antique auxquels la fumée de milliers de cigarettes avait donné la patine d'or des vieux ivoires. C'était le temps de ces réunions du samedi qui auront leur page dans l'histoire littéraire de notre siècle. Il venait là très assidûment vingt-cinq ou trente jeunes gens unis par une sincère camaraderie intellectuelle. Chose digne de remarque, aucun des familiers de ce cénacle n'a failli à faire sa trouée dans cette âpre mêlée des lettres où la lutte pour la vie se complique et s'avive par la lutte pour le nom. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui de votre Compagnie.

Quel attrait sévère et charmant avaient ces soirées du samedi! On causait littérature, philosophie, sciences, histoire et surtout poésie avec le franc parler, l'enthousiasme, l'absolutisme des vingt ans. Par un mot ironique ou une réflexion juste et élevée, M. Leconte de Lisle nous rappelait de temps en temps à la raison, bien que le plus souvent il prît plaisir à laisser vagabonder notre critique juvénile. Lui-même donnait parfois l'exemple de l'hyperbole en émettant gravement quelque proposition bouffonne ou

quelque prodigieux paradoxe. Son regard prenait alors, sous le monocle, un éclat singulier, une expression véritablement satanique. Charles Baudelaire, qui fut, comme on sait, un grand mystificateur, a écrit : « Il ne me déplairait pas, à moi qui suis tendre, raisonnable et croyant, de passer pour le pire des indifférents, des excentriques et des athées. » J'ai souvent pensé que M. Leconte de Lisle avait pris de son ami Baudelaire ce goût pour les professions de foi trompeuses et sarcastiques. Il trouvait des gens qui se laissaient mystifier et il s'amusait à la comédie qu'il se donnait à lui-même. Mais nous, qui le connaissions bien, nous n'étions pas dupes. Nous souriions, ses yeux bleus s'adoucissaient, une joie malicieuse se reflétait sur son visage, il riait à son tour; et dans tout le salon, c'était une explosion de rires fous. Nous redevenions sérieux, pour écouter l'un de nos camarades lire quelque sonnet ou quelque court poème. Certains soirs, nous obtenions, non sans peine, de M. Leconte de Lisle qu'il nous lût une de de ses œuvres inédites. C'est ainsi que j'ai eu la bonne fortune d'entendre de sa voix mâle et vibrante, qui rythmait si merveilleusement les vers : *Quaïn*, les *Siècles maudits,* la *Tête de Kenwar'ch,* l'*Holocauste* et, beaucoup plus tard, au temps d'une intimité plus étroite, les *Pantoums malais* dont la divine musique chantera toujours dans mon souvenir.

Les heures passaient, trop brèves à notre gré. Minuit avait sonné depuis longtemps quand nous nous décidions à prendre congé de notre grand ami et de la charmante femme qui avait apporté sa grâce simple et sa jeunesse au foyer du poète. Nous partions, et le silence nocturne du boulevard des Invalides était troublé pendant quelques

minutes par les dialogues à haute voix, les rires sonores et le refrain d'une certaine « Marche tartare » que je suis heureux de n'être pas seul à me rappeler ici.

En ces temps lointains, on avait encore le sentiment du respect, je l'avoue avec confusion. Les jeunes gens daignaient admirer des œuvres publiées avant l'apparition des leurs et témoigner quelque déférence aux grands écrivains qui les avaient précédés. Ils ne s'imaginaient pas, comme le font les révolutionnaires d'à présent, que l'art d'écrire datait seulement du jour où ils avaient pris la plume et ne pensaient point que tout homme de lettres ayant dépassé quarante ans était bon à envoyer aux Incurables. Nous parlions de Victor Hugo, de Théophile Gautier, de Leconte de Lisle comme les soldats parlaient des maréchaux de France. On conçoit donc combien nous étions fiers et touchés de la cordialité de camarade que nous témoignait M. Leconte de Lisle, avec quelle reconnaissance nous écoutions ses conseils, quel caractère de leçons prenaient pour nous ses paroles. Tantôt c'étaient des secrets de métier qu'il divulguait libéralement, tantôt des théories esthétiques et des principes généraux. Il disait : La science est le moyen dont le but est l'art. Les cerveaux bien organisés résolvent la méditation en inspiration. Les dons naturels sont de peu de valeur s'ils ne sont fécondés par l'étude. On assure que le propre des poètes de génie est de chanter comme l'oiseau soupire. C'est bien possible, mais ne sachant pas la langue des rossignols, des fauvettes et des serins, je dois m'en remettre à l'opinion de ces derniers. — Il s'insurgeait contre la distinction entre le fond et la forme. L'idée, s'écriait-il, n'est pas derrière

la phrase comme un objet derrière une vitre. Elle ne fait qu'un avec la pensée puisqu'il est impossible de concevoir une idée qui soit pensée sans l'aide des mots. Penser c'est prononcer une phrase intérieure; et les qualités de la pensée sont les qualités de cette phrase intérieure; et écrire c'est tout simplement reproduire cette phrase. Donc qui écrit mal pense mal. — Il disait encore : Seules sont durables les œuvres conçues sans aucune préoccupation des goûts du public et dans le complet détachement de toute vanité et de tout intérêt personnel. Celui qui poursuivra le succès le trouvera, mais pour un jour; il ne fera pas longtemps de dupes, et son châtiment sera à brève échéance le dédain public, puis un irrévocable oubli. Il est absolument inutile d'écrire si l'on ne se sent capable d'un travail patient et continu et si l'on n'a point le culte désintéressé de l'art, l'indifférence pour le succès et la sévérité à soi-même. — M. Leconte de Lisle prêchait d'exemple. Sa critique égalait ses dons créateurs, et il l'exerçait sur lui-même, inflexiblement. C'est ainsi qu'il atteignit souvent à la perfection. Mais son hypercritique nous a fait perdre de belles œuvres que l'impérieux poète n'avait point jugées dignes de lui. Peut-on en douter quand on sait qu'il avait décidé de brûler le poème de *Quaïn?* Pour sauver ce chef-d'œuvre, il fallut les prières de Mme Leconte de Lisle et les ardentes remontrances d'un ami, qui est au milieu de vous, Messieurs, et que je prends à témoin.

Charles-Marie-René Leconte de Lisle est né le 22 octobre 1818 à Saint-Paul, commune de l'île de la Réunion. Sa famille paternelle descend directement de Michel Le

Conte, sieur de Lisle et de Préval, mort à Pontorson le 15 octobre 1730 (1). Son père, chirurgien militaire, quitta le service après Waterloo et émigra à l'île Bourbon; il s'y maria en 1817 avec Mlle Suzanne de Lanux, d'une ancienne famille languedocienne établie aux colonies vers 1720 en la personne du marquis François de Lanux. Le Régent avait exilé Lanux à la suite de la conspiration de Cellamare. C'est du côté maternel que Leconte de Lisle était arrière-petit-neveu de Parny.

Leconte de Lisle vécut ses premières années dans cette féerique île Bourbon où une brise continue et la multitude des sources tempèrent l'ardeur de la zone torride. Ses yeux s'ouvrirent dans la lumière intense et au milieu de la flore souriante et magnifique des pays tropicaux. Il vit les bois de palmistes et de lataniers, les allées de pamplemousses, les magnolias géants, les fleurs éclatantes, les nappes d'or vert des champs de cannes, les ravines ombreuses où volettent de bambous en bambous le cardinal et le colibri, les hautes montagnes que la neige couronne, et, à tous les points de l'horizon, au delà des récifs de corail, les fleurs couleur d'améthyste de l'océan Indien; il eut la fortune de naître, comme un Grec, en pleine nature, au bord de la mer étincelante.

Son enfance fut studieuse. S'il faisait parfois l'école buissonnière, c'était pour aller lire à la Bibliothèque de la

---

(1) La branche aînée prit le nom de Le Conte de Lisle, la branche cadette celui de Le Conte de Préval. L'auteur des *Poèmes Barbares* a simplifié son nom en l'écrivant : Leconte de Lisle.

ville *Ivanhoë* et *Quentin Durward* que le bénévole conservateur lui prêtait pendant les heures de classe. Il aurait pu faire de moins bonnes lectures, car cinquante ans plus tard il relisait encore Walter Scott qu'il plaçait tout à fait au premier rang des romanciers et même des historiens. C'était d'ailleurs l'avis d'Augustin Thierry. Leconte de Lisle aimait beaucoup aussi les romans d'aventures de celui que l'on appellerait le grand Dumas si, dans ce cas unique, l'épithète n'impliquait confusion de personnes.

Très jeune, il lut donc Walter Scott, mais il lut aussi Victor Hugo. Il a dit avec une suprême éloquence quelle révélation furent pour lui les *Orientales :* « Ce fut comme une immense et brusque clarté illuminant la mer, les montagnes, les bois, la nature de mon pays dont, jusqu'alors, je n'avais entrevu la beauté et le charme étrange que dans les sensations confuses et inconscientes de l'enfance. » Dès ce jour, Leconte de Lisle comprit la poésie, ses enchantements, sa vertu et son objet. Il eut comme la divination de cette parole de Shelley : « La poésie nous force à sentir ce que nous percevons et à imaginer ce que nous connaissons. Elle crée à nouveau l'univers. »

M. Leconte de Lisle père ne voyait pas la nécessité que son fils créât à nouveau l'univers. En 1839, le jeune homme fut envoyé à Rennes pour y faire son droit (1). Il y fonda une revue littéraire. Le titre n'avait rien de romantique, ni de poétique, ni de philosophique, ni de quoi que ce fût.

(1) Leconte de Lisle était déjà venu à Rennes en 1835, pour y terminer ses études et y passer son baccalauréat.

C'était tout simplement : *La Variété*. La *Variété* vécut un peu plus que les roses, du printemps de 1840 au printemps de 1841. Dans chacune des douze livraisons, j'ai lu des poésies, des études littéraires, des nouvelles de Leconte de Lisle. Il n'en a rien réimprimé. Si j'osais, je dirais qu'il a eu raison. On y trouve quelques vers d'une belle venue et quelques idées tout à la fois justes et originales ; mais la langue est encore sans fermeté, sans précision, sans couleur. La pensée décèle l'âme mais non la personnalité d'un poète. En vain Leconte de Lisle a traversé les Océans et vécu sous le ciel des tropiques, le sentiment de la nature n'apparaît point chez lui. En vain les *Orientales* l'ont enivré, il procède bien plus de Lamartine que de Victor Hugo, et chacun sait que seul Lamartine a pu faire de beaux vers lamartiniens. En vain il admire André Chénier, son inspiration demeure toujours chrétienne. Lui qui écrira *Hypatie* et la *Vénus de Milo*, il reproche véhémentement à l'auteur de l'*Aveugle* d'avoir eu « les dieux antiques et les poètes grecs comme unique foyer de lyrisme intérieur » (1).

Encore que Rennes ne soit pas précisément une ville enchanteresse, Leconte de Lisle s'y plaisait grâce au milieu intellectuel où il vivait. Il aimait d'ailleurs la Bretagne pour son charme sévère et mélancolique ; il parcourut à pied tout le littoral depuis le Mont-Saint-Michel jusqu'à Quiberon. Dans ce pays de landes, de roches, de forêts et de brumes, il ne regrettait pas l'île natale à la lumière d'or. Il se souvenait que Bourbon n'était point un para-

(1) Article sur André Chénier, *La Variété*, 5e livraison.

dis terrestre pour tout le monde, notamment pour les nègres. Le régime du fouet sous lequel vivaient les esclaves le révoltait dans sa dignité d'homme; les cris des suppliciés l'emplissaient de pitié et d'horreur. Il a conté en ce temps-là, dans une Nouvelle de la *Variété* (1), comment son indignation contre ces coutumes barbares fut cause que le poétique roman de son premier amour eut le plus imprévu des dénouements. Il aimait jusqu'à l'adoration une ravissante créole. Il ne lui avait jamais parlé, il ne savait même pas son nom, mais il la voyait chaque dimanche sur le chemin de l'église, et quand elle passait il demeurait en extase. Un jour qu'il se promenait à cheval, rêvant à elle, il la rencontra au détour d'une route comme elle revenait de Saint-Denis dans un manchy porté par huit esclaves. Il s'arrêta pour la regarder, mais les lèvres corallines de la belle créole s'entr'ouvrirent et il l'entendit crier d'une voix aigre et perçante : « Louis, si le manchy n'est pas au quartier dans dix minutes, tu recevras vingt-cinq coups de rotin. » Le jeune homme arrêta d'un geste les porteurs nègres, puis il descendit de cheval, s'approcha du manchy et, prenant un ton grave et triste, il dit : « Madame, je ne vous aime plus! » Leconte de Lisle ayant dépeint cette irascible personne comme une fille du soleil au teint bistré et aux yeux de flamme, ce n'était pas sans doute la vierge blonde dont le souvenir lui a inspiré plus tard l'adorable pièce du *Manchy*. Il y avait à Bourbon beaucoup de manchys et beaucoup de

(1) Neuvième livraison.

belles créoles, et il y avait beaucoup de tendresse dans le cœur de Leconte de Lisle.

En 1843, Leconte de Lisle, fut impérativement rappelé à Bourbon par son père. Il ne tarda pas à sentir la nostalgie de la France. La jeunesse dorée de la colonie, — « une ménagerie béotienne », disait-il, — ne parlait pas la même langue que lui. Intellectuellement, il était devenu un étranger dans son propre pays. C'était Ovide chez les Gètes :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis!

A son ennui profond s'ajoutait le souci de discussions avec son père qui, le jugeant décidément incapable d'être avocat, voulait faire de lui un planteur. Leconte de Lisle, cela va sans dire, ne se voyait guère passant sa vie roi d'une plantation avec un rotin comme main de justice. Ses prières finirent par triompher de la volonté paternelle ; il se rembarqua pour la France. Au cours de cette dernière traversée, Leconte de Lisle relâcha à Sainte-Hélène. Il m'a souvent exprimé l'impression d'horreur et de morne tristesse qu'il en avait ressentie. « C'est, disait-il, comme un immense cercueil fixé au milieu de l'Océan. » Cet immense cercueil était fait à la taille du grand empereur que l'on y avait enfermé vivant.

Leconte de Lisle fut amené à Paris en 1845 par son ami Paul de Flotte, le chevalier errant de la démocratie. Il y retrouva plusieurs créoles, entre autres le fouriériste Laverdan qui le présenta à Victor Considérant. Le jeune poète fut admis an nombre des rédacteurs ordinaires —

et extraordinaires — des journaux phalanstériens. Il écrivit pour la *Démocratie pacifique* d'assez nombreux articles de critique et même de politique spéculative, nommément une page à la Montesquieu sur *la Justice et le Droit*. Il publia dans la *Phalange* ses premiers beaux poèmes : *la Robe du Centaure*, *Hylas*, *Niobé*, *Hypatie*, *la Vénus de Milo*.

A l'approche de la trentième année, une transformation complète s'opère chez Leconte de Lisle. L'inspiration grecque, qu'il a méconnue d'abord, pénètre, emplit, illumine son esprit. Le génie hellénique lui révèle son propre génie. Il a la vision de son œuvre future ; il ordonne ses idées jusqu'alors confuses, il maîtrise sa forme jusqu'alors rebelle. Dans la conception et dans l'expression, il marque sa personnalité souveraine et harmonique.

Les Grecs n'ont pas seulement créé les plus beaux monuments de l'art et de la pensée, l'*Iliade*, et le *Parthénon*, l'*Orestie* et *Œdipe-Roi*, le *Phédon* et la *Naissance d'Athèna ;* ils ont aussi créé cette chose inconnue avant eux et oubliée après eux pendant douze ou quinze siècles : la liberté. Leconte de Lisle était trop pénétré de l'esprit grec pour ne point avoir des sentiments démocratiques. Républicain de la veille, il était naturel qu'il saluât dans la révolution de Février le triomphe de ses propres idées. La réforme qui lui tenait le plus au cœur était l'abolition de l'esclavage dans les colonies. Dès 1846, il avait plaidé la cause des noirs à la *Démocratie pacifique*. Peu de jours après la Révolution, il convoqua chez lui une vingtaine de créoles et leur tint à peu près ce langage : Il serait noble et généreux d'adresser au Gouvernement une pétition en faveur des nègres. Je sais bien que cette réforme pourra causer

la ruine de nos familles et, par conséquent, de nous-mêmes, mais ce sera une loi de justice et d'humanité.

Les créoles, qui trouvaient la plupart que les nègres avaient été esclaves assez longtemps pour s'être habitués à l'esclavage, hésitaient. Leconte de Lisle les détermina, et séance tenante il écrivit la pétition, la signa, la fit signer à tous les assistants et l'expédia incontinent. Le Gouvernement provisoire décréta bientôt l'abolition de l'esclavage. A cette époque, Leconte de Lisle était en Bretagne, délégué par le « Club des Clubs » pour préparer les élections dans le département des Côtes-du-Nord. Les paysans bretons sont têtus; il ne put les convertir aux idées du « Club des Clubs ». Il rentra très découragé à Paris où la prise d'armes et les sanglantes représailles de Juin achevèrent d'ébranler sa foi à l'harmonie et à la fraternité républicaines.

Ses sentiments d'alors nous sont révélés dans une lettre à l'un de ses plus chers amis, M. Louis Ménard, qui, s'étant exilé à Londres, lui avait soumis des vers écrits pour un almanach de propagande démocratique : « ... En vérité, n'es-tu pas souvent pris comme moi d'une immense pitié en songeant à ce misérable fracas de pygmées, à ces ambitions malsaines d'êtres inférieurs? Ne t'enfonce pas dans cette atmosphère où tu ne saurais respirer... Ne me dis pas que la lutte est ouverte entre les principes moraux que nous confessons tous deux et les iniquités sociales. Il y a bien des siècles que cette lutte est commencée et elle se perpétuera jusqu'au jour où le globe s'en ira en poussière dans l'espace. Mais il n'est pas qu'une seule façon d'y prendre part. Les efforts et les modes d'efforts

varient en raison de la diversité et de la hiérarchie des esprits, et les œuvres d'art pèsent dans la balance d'un autre poids que cent millions d'almanachs démocratiques. J'aime à croire — puisse le rapprochement monstrueux m'être pardonné ! — que l'œuvre d'Homère comptera un peu plus dans la somme des efforts moraux de l'humanité que celle de Blanqui... Donnons notre vie pour nos idées politiques et sociales, mais ne leur sacrifions pas notre intelligence, qui est d'un prix bien autre que la vie; car c'est grâce à elle que nous secouerons sur cette misérable terre la poussière de nos pieds pour monter à jamais dans les magnificences de la vie stellaire. »

Au moment où il écrivait cette lettre si belle et d'une raison si haute (septembre 1849), Leconte de Lisle luttait contre la misère. Le décret du gouvernement provisoire sur l'abolition de l'esclavage, ratifié par l'Assemblée nationale, avait eu pour conséquence une révolution économique dans les colonies. Les planteurs de Bourbon étaient à peu près ruinés. Le frère de Leconte de Lisle, chargé de l'administration du domaine paternel, lui écrivit: « On m'a raconté je ne sais quelle histoire prétendant que tu t'es mis à la tête d'une manifestation de créoles en faveur de l'abolition de l'esclavage. Je t'estime incapable d'une pareille folie. » Leconte de Lisle répondit à son frère : « Toutes les fois que j'aurai à choisir entre des intérêts personnels et la justice, je choisirai la justice. »

A dater de ce jour, il cessa de recevoir la pension mensuelle que depuis son arrivée en France lui servait sa famille et qui lui assurait une existence indépendante. Leconte de Lisle n'en continua pas moins à vivre indépendant, mais

durant de longues années il allait vivre pauvre. Il donna des répétitions de grec et de latin. Ses vers ne trouvant pas d'éditeur, il pensa à se procurer un peu d'argent avec une traduction de l'*Iliade* qu'il avait commencée en des temps plus heureux, sans souci de la vie matérielle. Il termina les douze premiers chants et les porta à l'éditeur Marc Ducloux. Celui-ci, ayant égaré le précieux manuscrit, offrit à Leconte de Lisle, pour toute indemnité, de publier gratuitement ses poésies. Les volumes restèrent en magasin, et quand les leçons de grec manquaient, Leconte de Lisle, pour vivre, venait prendre à la librairie une dizaine d'exemplaires de son livre et allait les vendre quelques sous aux bouquinistes des quais.

Et ce livre, c'était les *Poèmes Antiques!* C'était *Hélène*, le *Chant alterné*, le *Réveil d'Hélios,* les *Études latines*, *Midi*, *Dies iræ!* Tout de même, Leconte de Lisle pouvait trouver que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Après les *Poèmes antiques*, Leconte de Lisle publia les *Poèmes et Poésies* (1855), puis les *Poèmes barbares* (1862). Il ne puise plus aux seules sources grecques. Les Védas, la Bible, le cycle runique, le Romancero, la sombre histoire du moyen âge renouvellent son inspiration et diversifient son œuvre. Il fixe aussi dans ces deux recueils sa vision précise et vivante des pays du soleil, du désert embrasé, des animaux sauvages. Souvenirs lointains de l'île Bourbon, impressions rapides mais profondes d'un court voyage aux Indes, les *Jungles*, les *Éléphants*, le *Désert*, le *Jaguar*, l'*Oasis*, la *Fontaine aux Lianes*, le *Sommeil du Condor,* l'*Al-*

batros, sont des œuvres uniques dans la poésie française.

Leconte de Lisle s'était courageusement remis à traduire Homère. Son admiration pour l'épopée grecque le poussait à en donner une version exacte où revivraient les premiers Hellènes dans leur caractère héroïque et rude. Cette Iliade nouvelle dut certainement être une révélation, parfois un peu troublante, pour tous ceux qui ne connaissaient les chants des vieux rhapsodes que par les autres traducteurs. Dans sa belle traduction d'Homère et dans celles qu'il publia ensuite d'Hésiode, de Théocrite et des Tragiques, Leconte de Lisle a voulu la littéralité absolue. Le premier il a restitué sans aucune exception leurs vrais noms aux divinités helléniques, réforme qui a maintenant triomphé. Il a réussi à rendre, avec un art extrême, les expressions originales dans leur énergie ou leur grâce, les tournures particulières, presque le mot à mot du texte. Mais il n'a pu faire que le grec ne soit pas le grec et que le français ne soit pas le français, que l'un ne soit pas une langue synthétique et l'autre une langue analytique. Il n'a pu façonner le français, si ferme et si précis, à la souplesse du grec ; et en raison même de la rigoureuse exactitude de sa transcription, la lecture en est parfois un peu laborieuse. Je me rappelle une épigramme qui courut le monde des lettres vers 1867 : « Pour comprendre les traductions de Leconte de Lisle, il faut un dictionnaire grec. » Certes, il n'en fallait pas un pour lire « les belles infidèles » de Mme Dacier et les pompeux pastiches de Bitaubé !

Son œuvre d'helléniste terminée, Leconte de Lisle publia les *Poèmes Tragiques* où l'on retrouve la beauté des

Poèmes Antiques, le charme et l'originalité des *Poèmes et Poésies*, la grandeur des *Poèmes Barbares* : il y a *Hieronymus*, il y a l'*Illusion suprême*, il y a les *Erinnyes*. Les *Erinnyes* avaient été représentées à l'Odéon en 1873. A la première scène, on voulut s'égayer avec le dialogue des vieillards argiens, mais, dès l'entrée de Clytemnestre, la tragique beauté du drame imposa aux rieurs. On était dans l'émotion et dans la terreur comme naguère à Athènes quand on joua la trilogie d'Eschyle.

Le 11 février 1886, l'Académie française élut Leconte de Lisle au fauteuil de Victor Hugo. Il était unanimement désigné pour cet héritage, bien qu'il n'y eût entre les deux grands poètes ni parité ni parenté. Non seulement leur forme est très différente, mais leur inspiration, leur conception, leur but contrastent d'une façon absolue. L'œuvre poétique de Victor Hugo, sublime, tumultueuse, immense, infinie, c'est l'Océan. L'œuvre de Leconte de Lisle, c'est un fleuve large et clair qui coule à travers l'histoire et où se reflètent les peuples, les pays, les mâles héros et les autels des Dieux morts. Victor Hugo est le plus grand des lyriques. Du lyrisme, il a la flamme, l'élan, l'impétuosité, l'hyperbole, la confusion, les développements sans fin. Leconte de Lisle est plutôt un poète épique, en employant ce terme au sens d'historien des temps qui n'ont pas d'histoire. A côté de la *Légende des Siècles*, les poèmes de Leconte de Lisle semblent une *Histoire des Siècles*, — histoire des mythes, des croyances et des aventures sacrées de l'humanité, histoire faite presque toute de légendes, mais à laquelle, par sa vision précise

de la vie, des sentiments et des pensées des races ancestrales, il a imprimé le caractère de la réalité.

Cette étude sincère, rigoureuse et pénétrante des temps antiques, cette résurrection du passé par les forces unies de la poésie et de la science, c'étaient la tâche et l'objet que Leconte de Lisle avait assignés à son génie dès qu'il s'était senti en pleine possession de sa forme lyrique. « Nous sommes une génération savante, écrivait-il en 1852, dans la préface des *Poèmes Antiques*, manifeste non moins impérieux et peut-être plus personnel que la préface de *Cromwell*. Les poètes ne sont plus écoutés parce qu'ils ne reproduisent qu'une somme d'idées insuffisantes; l'époque ne les entend plus parce qu'ils l'ont importunée de leurs plaintes stériles. Le thème personnel et ses variations trop répétées ont épuisé l'attention. L'art et la science, longtemps séparés par des efforts divergents de l'intelligence, doivent donc tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre. L'art a perdu sa spontanéité intuitive ou plutôt l'a épuisée. C'est à la science de lui rappeler le sens de ses traditions oubliées, qu'il fera revivre dans les formes qui lui sont propres. »

En préconisant l'étude des races disparues et en proclamant la nécessité de retremper la poésie aux sources vives des premières impressions de l'humanité, Leconte de Lisle paraissait rompre avec l'esprit de son temps. Illusion! Ce contemporain des brahmes et des aèdes se trouvait être très moderne. Il inaugurait la réaction contre le romantisme. Il formulait, le premier, les idées latentes de sa génération où se développait le double besoin d'une information précise et critique et de l'inspira-

tion directe de la nature. Il concourait au grand mouvement scientifique et naturaliste qui, de Taine à Flaubert et de l'auteur du *Demi-Monde* et de la *Visite de noces* au poète des *Trophées*, a entraîné presque tous les écrivains.

Leconte de Lisle condamnait chez les romantiques l'excès de la subjectivité et l'inconsistance de la couleur locale. Ces deux critiques auraient pu se réduire à une seule, car la solidité et l'éclat de la couleur locale sont en raison directe de l'impersonnalité de l'écrivain. Relever les ruines, rapprocher les pays lointains, faire mouvoir les foules bariolées, cette géniale ou laborieuse reconstruction du décor, n'est qu'un effort stérile si les personnages que l'on met en scène ont les façons d'être et les façons de dire de nos contemporains. Toute l'illusion se trouve détruite. Saint-Evremond disait de l'*Alexandre* de Racine : « Alexandre et Porus devaient garder leurs caractères tout entiers. C'était à nous à les regarder sur les bords de l'Hydaspe, tels qu'ils étaient, et non pas à eux à venir, sur les bords de la Seine, étudier notre naturel et prendre nos sentiments. » On pourrait appliquer ces paroles à bien des œuvres du romantisme. Victor Hugo lui-même a commis de pareils anachronismes d'idées et de sentiments. Le grand poète fait souvent parler les dieux et les titans, les margraves et les bandits, au besoin même les étoiles et l'Océan, comme il aurait parlé, lui, Victor Hugo.

Le moi de Leconte de Lisle est plus discret. Dans ses poèmes, Hindous des bords du Gange, Hellènes de la mer Egée et des montagnes de l'Argolide, Barbares de toutes les époques et de toutes les contrées pensent,

agissent, parlent comme des Hindous, comme des Hellènes, comme des Barbares. Par un miracle d'objectivité, le poète s'incarne en eux. Il vit de leur vie, jouit de leurs joies naïves, souffre de leurs douleurs, s'emporte de leurs colères, s'apparente à leurs pensées, partage leurs croyances. Comme eux, il voit le cours éblouissant et mystérieux du soleil, la mer en furie, l'éclair qui luit, l'arc-en-ciel qui brille. Comme eux, il entend le mugissement des vents, la plainte des vagues, le murmure des sources, le bruissement fatidique des feuilles, le fracas du tonnerre, toutes les voix douces ou terribles de la Terre et du Ciel. Comme eux, il reconnaît dans les phénomènes de la nature l'action hostile ou bienveillante des dieux.

Non seulement il se pénètre de l'intelligence des races primitives et prend leur imagination vive et simple, mais il descend dans l'être même des animaux sauvages et participe de leur instinct et de leurs sensations. Il exprime, comme s'il la ressentait lui-même, cette malefaim impérieuse et sacrée qui pousse l'aigle hors de son aire, fait sortir le tigre des jungles et torture dans la mer le requin vorace et jamais rassasié.

Cependant plein de faim dans sa peau flasque et rude,
Le sinistre rôdeur des steppes de la mer
Vient, va, tourne et, flairant au loin la solitude,
Entre-bâille d'ennui ses mâchoires de fer,

Il ne sent que la chair qu'on broie et qu'on dépèce,
Et, toujours absorbé dans son rêve sanglant,
Au fond des masses d'eau, lourdes d'une ombre épaisse,
Il laisse errer son œil, terne, impassible et lent.

Leconte de Lisle perçoit l'angoisse de l'inconnu dans le hurlement des chiens

Devant la lune errante aux livides clartés.

Avec les éléphants qui cheminent pesamment sous le soleil, en sueur, la trompe aux dents et l'œil clos, il rêve du pays délaissé,

Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Avec le condor des Cordillères, il a l'ivresse des espaces infinis :

Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé.
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes.
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

Aucun des poètes français, hormis peut-être Chénier, n'a su rester aussi impersonnel que Leconte de Lisle. Tour à tour peintre d'épopées, paysagiste, animalier, nul n'a mieux réalisé dans ses œuvres cette pensée de Fénelon : « Afin qu'un ouvrage soit vraiment beau, il faut que l'auteur s'y oublie et me permette de l'oublier. »

Alors que Leconte de Lisle ne faisait qu'obéir à cette esthétique, on a conclu, naturellement, qu'il manquait de sensibilité. Admirable raisonnement ! Il taisait les battements de son cœur ; donc ce cœur ne battait pas. Il s'abstenait de confidences ; donc il n'avait rien à dire. C'était un indifférent, un impassible. Cet impassible, je l'ai vu si

ému à la réception d'une dépêche contenant des nouvelles de l'enfant malade d'un ami, que ses doigts crispés et tremblants avaient peine à ouvrir l'enveloppe. Et quelle que soit l'unité de son œuvre, si rigoureusement qu'il ait observé le principe de l'art impersonnel, il a cependant laissé échapper dans plus d'un poème (1) le secret de son âme tendre et désespérée :

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins

. . . . . .

Et tu renais aussi, fantôme diaphane
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois !

O chère vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais !

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté !

---

(1) *L'Illusion suprême, Ultra Cœlos, les Damnés, la Mort du Soleil, Si l'Aurore, la Chute des Étoiles, Dies iræ, le Parfum impérissable.*

Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
O doux rêve, promis à l'infaillible oubli ?

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel (1)?

Pour être plus rares dans l'œuvre de Leconte de Lisle, ces regrets des émotions perdues, ces angoisses, ces accents désolés n'en sont peut-être que plus poignants parce qu'ils semblent plus sincères. Quand il dit à la foule dans l'inoubliable sonnet des *Montreurs :*

Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées.

ce cri de révolte, hautain et douloureux, nous fait tressaillir. Les blessures de son cœur qu'il veut nous cacher, nous les voyons saignantes, profondes, inguérissables.

En laissant peut-être entendre, il y a quelques instants,

---

(1) L'*Illusion suprême*. (*Poèmes tragiques*.)

que les épreuves de la vie influèrent sur le poète qui avait écrit dans l'aurore de ses vingt ans :

Je me suis abreuvé dans l'âme universelle
D'un amour immense et pieux,
Car je suis d'un pays où tout chante et ruisselle,
Flots des mers et rayons des cieux (1).

je crains d'avoir fait preuve d'une psychologie un peu simple. La tristesse de Leconte de Lisle a un caractère trop général, trop élevé et trop mâle pour provenir des seules amertumes personnelles. Comme on l'a si bien dit, « Leconte de Lisle a transposé sa douleur sous la forme et dans l'ordre de l'angoisse métaphysique... Il a été la voix de tous ceux qui aspirent au repos que la vie a troublé (2). » Oui, il a souffert, mais plus encore qu'il n'a souffert, il a eu la pitié, puis l'indignation du mal universel. Érudit, il a lu dans le livre sanglant de l'histoire le long supplice de l'humanité ; philosophe, il a demandé aux poèmes sacrés la raison des choses. Partout, il a vu la misère, les larmes, la tyrannie, la permanence de la loi du plus fort, la pérennité de l'Age de fer, la décevante Maïa,

Le tourbillon sans fin des apparences vaines.

Son âme généreuse et sensible s'est faite farouche et sombre. L'élégiaque chrétien qui était en lui est devenu

(1) Vers (non réimprimés dans les œuvres de Leconte de Lisle) cités dans la *Littérature française* de Staaff, t. III, 2e partie, p. 815, note.

(2) Ferdinand Brunetière, *L'Évolution de la Poésie lyrique en France*, t. II, p. 162.

un révolté, un pyrrhonien implacable, le poète altier et tragique du pessimisme.

En l'automne de sa vie où il trouva enfin la renommée avec la quiétude du lendemain et qui lui semblait d'autant plus doux que les autres saisons lui avaient été plus rigoureuses, un certain apaisement se produisit chez Leconte de Lisle. Il paraissait naïvement heureux qu'on l'admirât, qu'on lui fît fête, qu'on l'aimât. Peut-être est-ce sous l'influence inconsciente de ces sentiments qu'il abandonna l'épopée vengeresse des *États du Diable*, dont on n'a retrouvé qu'un seul fragment. Mais cela est une hypothèse gratuite, car si l'homme semblait un peu rasséréné, le penseur demeurait douloureux et irrité. Il conservait son amertume, ses indignations, ses révoltes. Les moindres choses l'exaspéraient, par exemple le débordement du bas naturalisme et les fantaisies passagères des décadents. « Sous ma sérénité apparente, écrivait-il à un ami, je suis plein de mépris et de colère, de sorte que mon impuissance à refréner et à châtier ces inepties me rend absolument malheureux. » Il ne pouvait comprendre que l'on se plût entre le ruisseau et la sentine, lui qui avait aimé le parfum des fleurs tropicales, les embruns salubres de l'Océan, l'air pur des plus hauts sommets. Il ne concevait point que pour être original il fallût bouleverser la prosodie, torturer la syntaxe et grossir le vocabulaire de barbarismes inintelligibles, lui qui, après Ronsard, après Chénier, après Hugo, avait créé des rythmes et des mètres, s'était fait un vers absolument personnel, ample, nombreux, sculptural, et avait su exprimer tous les sentiments et toutes les idées de

l'homme dans la langue la plus belle, la plus précise, la plus classique.

Leconte de Lisle est mort dans la gloire. Il avait hérité de Victor Hugo le sceptre d'or et le vert laurier. Sans être populaire, son nom était illustre. Son génie toujours fort et jeune lui inspirait à soixante-quinze ans les *Parfums* et l'*Enlèvement d'Europeïa*. Il a triomphalement appliqué sa théorie de l'union de la science avec la poésie. Doué par miracle de ces deux qualités contraires, l'esprit créateur et l'esprit critique, il a donné dans ses poèmes l'impression du Beau absolu. Par son retour aux sources grecques, il a renoué la tradition classique. Par son exemple et ses conseils, il a eu une influence puissante et heureuse sur plusieurs générations de poètes. Il leur a ouvert l'esprit aux idées générales et enseigné le respect de la règle, la probité professionnelle, la sévérité pour soi-même. Comme l'a dit un de ses disciples préférés, il fut « leur conscience poétique » (1). L'œuvre de Leconte de Lisle aura la durée de l'éclatant et pur Paros dans lequel il semble qu'il l'ait taillée. Avec les plus grands poètes du XIXe siècle, il ira de renaissance en renaissance. Il survit dans le cœur de ses amis. Il avait écrit à une heure d'apaisement : « Les morts qu'on pleure sont plus heureux que les vivants qu'on oublie, car ceux-ci ne sont que cendre et poussière, tandis que ceux-là revivent dans les cœurs qui les regrettent. » Ces paroles, il faut les inscrire sur le tombeau de Leconte de Lisle.

---

(1) Vicomte DE GUERNE, *les Siècles morts*. Préface du tome II.

RÉPONSE

DE

M. F. BRUNETIÈRE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU DISCOURS DE M. HENRY HOUSSAYE

Monsieur,

Vous venez de faire un si bel éloge de votre illustre prédécesseur, un éloge à la fois si juste et si complet, qu'en vérité je ne vois guère ce que j'y pourrais ajouter, et même vous m'avez enlevé jusqu'à la ressource de vous contredire.

Ne croyez pas au moins que je m'en plaigne, ni surtout que l'aveu m'en coûte! Avec vous et comme vous, je suis en effet persuadé que, si notre siècle a connu d'aussi grands poètes, — et de plus abondants, ou de plus tumultueux, ou de plus passionnés, — que l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*, il n'en saurait nommer

pas un qui se soit formé de son art une plus noble, — je dirais presque une plus religieuse — idée, ni dont l'œuvre, dès aujourd'hui, soit marquée plus évidemment au caractère de l'éternité. J'estime également avec vous, et je répète après vous, que s'il n'a jamais voulu mettre la foule dans la confidence des secrets de son cœur, ni, selon sa forte expression, lui « prostituer son âme », le dernier reproche que l'on puisse pourtant adresser à l'auteur du *Manchy*, de l'*Illusion suprême*, de *la Fin de l'homme*, de *Caïn*, c'est le reproche d'avoir manqué de sympathie pour la souffrance humaine...

Éden, ô le plus cher et le plus doux des songes,
Toi vers qui j'ai poussé d'inutiles sanglots,
Loin de tes murs sacrés éternellement clos,
La malédiction me balaye; et tu plonges
Comme un soleil perdu dans l'abîme des flots!

Les flancs et les pieds nus, ma mère Héva s'enfonce
Dans l'âpre solitude où se dresse la faim,
Mourante, échevelée, elle succombe enfin,
Et dans un cri d'horreur enfante sur la ronce,
Ta victime, Iaveh! celui qui fut Caïn!

O nuit! déchirements enflammés de la nue,
Cèdres déracinés, torrents, souffles hurleurs,
O lamentations de mon père, ô douleurs!
O remords! vous avez accueilli ma venue,
Et ma mère a brûlé ma lèvre de ses pleurs.

Buvant avec son lait la terreur qui l'enivre,
A son côté gisant livide et sans abri,
La foudre a répondu seule à mon premier cri!
Celui qui m'engendra m'a reproché de vivre,
Celle qui m'a conçu ne m'a jamais souri!...

Non, certainement, il n'a pas été l'impassible ou l' « Olympien » que l'on a dit, le poète qui a écrit ces vers désespérés ! Il a cru seulement qu'il y avait d'autres souffrances, plus digne d'être chantées, que celles de nos amours trompées, de nos vanités blessées, ou de nos vulgaires ambitions déçues ! Et c'est pourquoi si les *Méditations*, si les *Nuits*, si les *Contemplations* ont, les unes après les autres, inauguré comme autant d'époques de l'histoire de notre poésie contemporaine, j'affirme comme vous, et avec vous, Monsieur, que les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* n'en ont pas ouvert, eux aussi, voilà plus de quarante ans, une moins nouvelle, et une moins glorieuse.

C'est même ici que, si je l'osais après vous, je développerais volontiers ce qu'il vous a suffi d'indiquer d'un trait vif et rapide. Encore une fois, je ne saurais ni mieux louer le poète, ni le mieux admirer, pour de meilleures raisons ; je ne saurais mieux parler de l'homme, avec plus d'affection ni plus d'émotion. Mais avez-vous bien assez dit toute l'importance de la révolution dont le succès de son œuvre a donné le signal ? Vous nous racontiez tout à l'heure que, dans ces réunions du boulevard des Invalides, où M. Leconte de Lisle aimait à s'entourer des jeunes admirateurs de son talent déjà mûr, on avait encore « le sentiment du respect » ; et n'ajoutiez-vous pas que l'ardeur même d'une conviction un peu farouche n'empêchait pas cette impatiente jeunesse « de témoigner quelque déférence aux grands écrivains qui l'avaient précédée » ? En êtes-vous bien sûr ? ce qui s'appelle sûr ? et vos souvenirs sont-ils aussi précis qu'ils sont sincères ? « Le sentiment du respect ! » hélas ! Monsieur, souffrez que je vous dise à ce propos toute ma pen-

sée, nous ne l'éprouvons guère que pour l'exiger des autres ! Nous ne devenons vraiment respectueux qu'en nous sentant devenir nous-mêmes respectables. Et comment, aussi bien, respecterions-nous, en littérature ou en art, ceux dont nous ne nous proposons que de défaire l'œuvre, pour la refaire? Malherbe a-t-il « respecté » Ronsard? Racine a-t-il « respecté » Corneille ? Voltaire a-t-il « respecté » Pascal ? et lequel de ses prédécesseurs dirons-nous que Victor Hugo ait « respecté » ? Jean-Baptiste Rousseau peut-être ;... et plus tard, le prophète Isaïe ! Quelle que fût en tous cas l'admiration de M. Leconte de Lisle pour les grands poètes qui l'avaient précédé, je me la suis toujours imaginée plus voisine de l'émulation que du respect ; et vous me trouverez sans doute bien téméraire ! mais vous m'excuserez ; et j'aime à croire que M. Leconte de Lisle m'aurait lui-même pardonné, si ma témérité n'est après tout qu'une manière de rendre hommage à son originalité.

Il a voulu faire autre chose que les « romantiques » ; et là même est sa gloire, comme celle des « romantiques » est d'avoir, en leur temps, voulu faire autre chose que n'avaient fait les « classiques ». Il l'a voulu expressément ; il l'a dit en propres termes ; et il y a réussi ! A cet étalage d'eux-mêmes dont les romantiques avaient tant abusé, — dans leurs *Méditations*, dans leurs *Contemplations*, dans la description enflammée de leurs *Nuits;* — à leur indiscrète manie de faire leur confession, et aussi celle des autres, sans en être priés, les *Poèmes barbares* et les *Poèmes Antiques* ont donc prétendu substituer, et ils ont en effet substitué une autre conception de la poésie, moins égoïste, moins personnelle, et non pas tout à fait nouvelle, mais renouvelée d'assez loin, et dérivée

d'une source moins accessible à tout le monde, et moins trouble, et plus haute. Pareillement, si les romantiques, en général, — et à l'exception d'un ou deux... mettons trois! — avaient affecté de dédaigner la correction, la pureté, la beauté de la forme, ou si même ils n'avaient pas craint de célébrer le prix de la laideur dans l'art, les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* leur sont venus rappeler, à eux et à toute une école issue d'eux, qu'on n'exprime rien d'immortel que par le moyen de la perfection de la forme, et que l'art, dès qu'il ne tend pas à la réalisation de la beauté comme à sa fin suprême, n'est qu'un « baladinage ». Et puisque enfin les romantiques n'avaient accrédité cette rhétorique étrange que pour en tirer le droit de suivre en tout la liberté de leur caprice ou l'irrégularité de leur fantaisie, les *Poèmes barbares* et les *Poèmes antiques* ont témoigné par leur exemple que la beauté n'était pas une illusion de nos sens, mais de toutes les réalités la plus substantielle, comme étant ici-bas la seule qui nous console du mal inguérissable d'exister et de l'horreur « d'être hommes » :

Elle seule survit, immuable, éternelle!
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la beauté flamboie et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

C'est à la belle pièce d'*Hypatie* que j'emprunte ces beaux vers. Mais vous rappelez-vous encore l'hymne triomphal du poète à la *Vénus de Milo?*

Du bonheur impassible, ô symbole adorable,
Calme, comme la mer en sa sérénité,
Nul sanglot n'a brisé ton sein inaltérable,
Jamais les pleurs humains n'ont terni ta beauté!

Et dans vingt autres pièces de M. Leconte de Lisle, ni vous ni moi, Monsieur, ne serions embarrassés de retrouver la même idée. Il n'y en a pas de moins romantique, s'il n'y en a pas de plus classique, ou de plus grecque ; — et c'est justement où j'en voulais venir.

A Dieu ne plaise que je méconnaisse le service que le romantisme a rendu jadis à nos lettres françaises en leur ouvrant du côté du Nord des horizons ignorés! et si j'en éprouvais la regrettable tentation, le poète de l'*Épée d'Angantyr* et du *Cœur de Hialmar* m'avertirait de n'y point céder! Je lui ferais tort d'une moitié de son œuvre. J'oublierais que si la splendeur des étés des tropiques rayonne, pour ainsi dire, de quelques-uns de ses vers, il a su, dans quelques autres, qui ont le dur et froid éclat de la glace, trouver le secret de condenser toute la tristesse des brumes du pôle. Mais pour admirer les *Nibelungen* ou l'*Edda* scandinave, il n'a pas pensé qu'il fût nécessaire de leur sacrifier l'*Iliade* ou le *Ramayana*. En s'inspirant à des sources nouvelles, il ne s'est pas détourné pour cela des anciennes. Au contraire, il en a résolument appelé de la condamnation que le romantisme avait prononcée contre la tradition gréco-latine. Homère et Hésiode, Pindare, Eschyle et Sophocle, Euripide, Lucrèce, Virgile, Horace, il les a lus et relus : il les a aimés ; il les a imités ; il les a même traduits. Et je ne répondrais pas qu'il en ait toujours ressaisi le vrai caractère ; mais en les remettant en honneur, il nous a comme rattachés à nos vraies origines. La chaîne, un moment brisée ou interrompue, s'est renouée. Nous avons vu clair dans notre propre génie. Et nous n'avons pas renoncé aux acquisitions dont le romantisme avait fait pour notre poé-

sie française un durable enrichissement, mais plutôt, c'est depuis lors que nous nous les sommes véritablement appropriées, ou qu'elles sont devenues tout à fait nôtres, en acceptant la discipline et le joug plus étroits de la forme classique. Et si ce retour à la tradition n'aura peut-être pas moins d'importance un jour que le mouvement violent par lequel, au début de ce siècle, nous nous étions écartés de nos anciens maîtres, le principal mérite en revient à M. Leconte de Lisle.

Dirai-je, Monsieur, qu'à cet égard vous avez continué son œuvre? Oui; si je ne craignais d'effaroucher votre modestie... Mais je puis bien supposer, et j'ai toutes sortes de raisons de croire que cette commune admiration de l'antiquité n'a pas été, entre vous et notre illustre confrère, le moindre lien d'une commune amitié. Vous étiez bien jeune en 1867, quand vous lui fûtes présenté pour la première fois! Mais vous étiez déjà l'auteur d'une élégante *Histoire d'Apelles!* Mais vous reveniez déjà d'Athènes! Mais vous aviez déjà formé le projet d'écrire votre savante *Histoire d'Alcibiade!* La guerre de 1870 vous arrachait à vos travaux; et, comme nous tous, pendant une année presque entière; vous cessiez de vous appartenir. Mais à peine les événements vous remettaient-ils en possession de vous-même que vous repreniez l'œuvre un moment suspendue. « La plus riche vie, — a dit Montaigne, — qui a été vécue entre les vivants, et étoffée de plus de riches parties, et désirables, c'est, tout considéré, celle d'Alcibiade. » Du moins n'en voit-on guère dont les contrastes soient mieux faits pour séduire une imagination d'historien : je suis de ceux, vous le savez, qui ne conçoivent pas qu'il y ait d'historien sans un peu

d'imagination. Votre livre justifiait l'opinion de Montaigne ; et l'Académie française vous couronnait. Animé par ce premier succès, vous méditiez un sujet plus vaste ; vous rêviez d'écrire l'*Histoire de la Conquête de la Grèce par les Romains;* vous en amassiez lentement les matériaux ; et à la vérité, vous ne les mettiez pas, vous ne les avez pas mis encore en œuvre... Tant de choses, dans la vie que nous menons aujourd'hui, nous font, sans le vouloir, infidèles à nos premiers rêves ! Mais vous ne l'étiez pas à votre amour du grec, et je me permets de vous en féliciter.

Je ne me le permettrais pas si vous n'étiez qu'un simple « professeur ». Nous autres professeurs, — j'essaierais en vain de me le dissimuler — on nous accuse couramment d'avoir inventé l'antiquité... pour en vivre ; et au fait, nous en vivons, d'une manière frugale, il est vrai, mais nous en vivons. Nous sommes donc un peu suspects lorsque nous disons que l'Europe sans les Grecs ne serait pas l'Europe ; que des cinq parties du monde, si la plus petite à tenu dans l'histoire le rôle qu'elle y joue depuis trois mille ans, c'est à eux qu'elle le doit ; que dans les journées immortelles de Salamine et de Marathon, ils nous ont sauvés, nous, — et nos descendants, je l'espère, — nos arts, nos sciences, notre civilisation tout entière, de la ruine honteuse dont nous menaçait la barbarie de l'Orient. « Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse ; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur ; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-

dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grèce depuis ce temps-là... ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer, et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude. » Nous sommes suspects, je le sais bien, quand nous répétons ces paroles, qui ne sont cependant pas d'un « professeur » mais d'un évêque (1)! Et nous le sommes encore quand nous saluons dans les Grecs les ouvriers de la Renaissance; quand nous voyons en eux les maîtres de nos Ronsard, de nos Racine, de nos Fénelon, de nos Chénier; quand nous insinuons enfin que s'il y a d'honnêtes gens partout, il n'y a pas d' « honnête homme » sans un peu de grec. Nous sommes dans le pays de Molière! et cette opinion a contre elle d'avoir été partagée par Vadius! Mais, au lieu de venir de nous, quand de pareilles affirmations tombent des lèvres d'un grand poète comme M. Leconte de Lisle, ou quand elles viennent de vous, Monsieur, le monde s'avise à ce coup que pour préférer les dialogues de Platon ou les discours de Démosthène... à d'autres, on n'est point forcément un pédant, et que l'on peut même en être le contraire. Ce que le public ne comprenait pas, que l'on fît du grec pour rien, pour le plaisir, — sans un commandement exprès du roi, — je veux dire sans une espèce d'obligation alimentaire, il commence à l'entendre. Votre exemple lui sert d'une leçon, ou tout au moins d'un avertissement, et en même temps qu'il ne cache pas sa surprise, son étonnement joyeux, de retrouver sous

(1) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle.*

l'helléniste un parfait Parisien, les philologues, les archéologues, les épigraphistes, les numismates vous en sont reconnaissants comme de la plus gracieuse des flatteries.

Avouez, Monsieur, que vous y avez mis quelque coquetterie. J'ai lu de vous un *Mémoire sur un vase antique du musée du Barbakion;* et j'en sais un autre sur : *le Nombre des citoyens d'Athènes au Ve siècle avant l'ère chrétienne;* ce sont là, convenez-en, des sujets bien austères. J'ai souvenance encore d'un article retentissant où vous protestiez, — non sans éloquence ni sans quelque apparence de raison, — contre les libertés un peu vives que se sont permises quelques hommes d'infiniment d'esprit avec les plus poétiques fictions de la mythologie et de l'épopée grecques. Vous ne consentiez point qu'on s'égayât aux dépens du roi Ménélas et, dans l'éloignement du temps, il vous semblait que ses infortunes eussent revêtu quelque chose d'auguste. Mais, Monsieur, et Aristophane? Vous rappellerai-je le mot de ce vieil helléniste qui ne se lassait pas de faire expliquer à ses élèves, — de grands élèves, — *les Nuées* ou *les Grenouilles*? A la vingtième explication, raconte Sainte-Beuve, il en riait comme au premier jour, plus qu'au premier jour; il en trépignait d'aise ; et il en rougissait, car il était pudique ; et il s'écriait : « Ah! Messieurs, quelles canailles que ces Grecs, mais qu'ils avaient donc de l'esprit! » Oui! et de cette sorte d'esprit qui consiste à savoir au besoin se moquer de soi-même! Mais n'est-ce pas aussi pourquoi nous ne sommes point tenus d'avoir pour leurs dieux plus de vénération ou de piété qu'ils n'en avaient? Si nous voulons un jour nous indigner contre *la Belle Hélène*, je vous propose, Monsieur, d'attendre qu'Aristophane ait

corrigé ses *Grenouilles*. Je n'insiste pas, après cela, sur la très ingénieuse, mais un peu paradoxale réhabilitation que vous avez tentée de Byzance! « A voir dans l'hippodrome le peuple abandonné à lui-même, criant, riant, acclamant, murmurant, sans s'inquiéter de la présence de l'Empereur, on croirait un peuple heureux et libre », écrivicz-vous un jour à ce propos!

C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime!

Vous avez aimé la Grèce et l'hellénisme jusque dans leur décadence ; — et moi, j'avais tort, Monsieur, quand je vous accusais tout à l'heure de coquetterie, car j'entrevois maintenant le vrai motif de vos prédilections.

C'est que Byzance nous a conservé « le trésor des lettres grecques » et, — n'est-ce pas vous qui en faites quelque part l'observation? — « il n'y a pas longtemps encore que l'on attribuait à Anacréon des odes exquises, composées durant les premiers siècles de l'Empire par quelque obscur poète byzantin ». Vous êtes reconnaissant aux artistes byzantins de nous avoir transmis « les traditions du style idéal et la pratique de l'art ». Vous vous souvenez qu'à Venise, tout le long du Grand Canal, si quelque palais d'un style à la fois plus étrange et plus original attire et enchante nos yeux, il est d'architecture byzantine. Vous ne pouvez pas oublier que les fresques du mont Athos ont inspiré Cimabué. Et les noms des Chrysoloras et des Théodore de Gaza, ceux des Chalcondyle et des Lascaris sont inséparables pour vous de ce grand mouvement d'idées que l'on a si justement nommé du nom de Renaissance! Vous

êtes artiste ! et je dois convenir que si Byzance n'a rien qui puisse fixer la méditation du philosophe, en revanche, pendant plus de mille ans, rien ne lui a manqué de ce qui peut, de ce qui doit intéresser, retenir et charmer une âme d'artiste. Vous l'avez bien prouvé, dans votre vivante étude sur *l'Impératrice Théodora*, cette courtisane couronnée, dont la figure a également séduit l'un de nos plus érudits et de nos plus brillants confrères. Féconde en drames sombres, où la corruption luxueuse et demi-barbare de l'Orient se mêle aux raffinements de la civilisation gréco-latine expirante, l'histoire du Bas-Empire n'est pas moins riche en impressions d'art. Et qui pouvait y être plus sensible que vous, l'historien du peintre Apelles? vous, que les arts de la Grèce avaient déjà conquis à l'âge où l'on est encore sur les bancs du collège ? et vous, qui ne vous délassiez de vos autres travaux qu'en étudiant *l'Antiquité au Salon de 1868*?

Je ne saurais omettre, en effet, de rappeler la trace que vous aurez laissée dans l'histoire de la critique d'art. J'avais bien lu vos *Salons*, mais j'ai voulu profiter de l'occasion qui s'offrait à moi de les relire, et, — rassurez-vous, — je n'aurai garde, pour les louer, de les comparer à ceux de Diderot. Ce Diderot, qui passe pour avoir créé la critique d'art en France, l'y a peut-être pervertie ! Pour moi, j'aime justement vos *Salons* de ne pas ressembler aux siens. Si je regrette que vous n'ayez pas cru devoir persévérer dans cette voie, c'est pour la même raison. Et, pour la même raissn, je me plais à songer qu'un jour ou l'autre nous vous y verrons revenir.

Car je n'ai point, je vous l'avoue, la prétention d'être un grand connaisseur d'art, et, au *Salon de peinture* comme

à l'Opéra, je me contente d'aimer ce qui me fait plaisir. Mais c'est un tort, c'est un grand tort! et je m'empresse de confesser qu'il n'y a pas de plus fâcheuse erreur; il n'y en a pas de plus grave, de plus préjudiciable aux intérêts des artistes eux-mêmes et de l'art. Où irions-nous si nous érigions notre goût personnel en mesure et surtout en règle de nos jugements? Aimer ce qui nous fait plaisir! Mais, en matière d'art comme de littérature, et comme aussi bien dans la vie, toute une part de notre probité ne consiste qu'à réagir contre nos impressions. Et, si nous n'y réussissons pas, qu'arrive-t-il de nous? Vous le savez, Monsieur, c'est alors que, comme Diderot, nous mêlons, nous confondons, nous brouillons tout ensemble. Nous louons comme lui les qualités littéraires d'un tableau. Nous admirons d'une statue les intentions morales. On nous entend parler d'un peintre comme nous ferions d'un romancier. Que vous dirai-je de plus? Nous nous engageons sur la pente glissante qui mène à l'admiration de la lithographie sentimentale, *le Départ de l'Émigrant* ou *le Curé conciliateur*, et la pente est de celles que l'on ne remonte point.

C'est que nous manquons ici de guides, et dès qu'il en surgit quelqu'un, il meurt, — comme Eugène Fromentin, — à moins encore qu'à peine nous mettions-nous en chemin pour le suivre, il nous abandonne, — comme vous. Non que l'art et la littérature soient étrangers ou excentriques l'un à l'autre; et, pour peu qu'il les prenne assez superficiellement, un homme d'esprit ne tarde pas à découvrir entre eux des rapports qui l'étonnent lui-même. Mais c'est au point précis où ces rapports s'évanouissent que commence la vraie critique d'art. Si donc deux peintres ou

deux sculpteurs traitent le même sujet, s'ils nous montrent la même *Madone* avec le même enfant, ou la même *Jeanne d'Arc*, je voudrais que l'on me dît en quoi ces *Jeanne d'Arc* ou ces *Madones* diffèrent; et que l'on me l'expliquât par des raisons techniques, par des raisons tirées de l'art ou du métier même du sculpteur ou du peintre. Il doit y avoir de ces raisons. Ou plutôt, il y en a, j'en suis sûr, puisque Eugène Fromentin, dans ses *Maîtres d'autrefois,* nous en a donné quelques-unes, et tels encore de nos confrères, M. Eugène Guillaume, dans ses savantes leçons du Collège de France, ou M. Jules Breton, dans sa toute récente autobiographie d'*Un Peintre paysan.* D'une manière de dessiner ou de peindre à une autre manière, il y a autant de différence que du style de Corneille à celui de Racine ; et cette différence est « technique » ; et je voudrais qu'on me la fît entendre. « Après cela, dit Benvenuto Cellini dans un passage souvent cité, tu dessineras l'os qu'on appelle *sacrum;* il est très beau! » Je voudrais savoir ce qu'il y a de si beau dans l'os qu'on appelle sacrum ! Et quand je le saurais, quand nous le saurions, si l'on persistait à faire de la littérature à propos d'une toile ou d'un marbre, on le pourrait, on en ferait ! Mais nous, en attendant, nous aurions appris quelque chose ! Nos opinions ne seraient plus la naïve et mobile expression de notre incompétence ! Il y aurait enfin une critique d'art, et non plus seulement, à propos d'art, de la critique encore et toujours purement littéraire.

Vous étiez digne, Monsieur, de poursuivre cette entreprise. Vous aviez tout ce qu'elle exigerait, pour être conduite à bonne fin, de connaissances exactes, de sûreté de goût, d'intelligence du métier. Vous nous eussiez donné,

sans affectation de pédantisme, cette langue nouvelle, ce vocabulaire encore à naître, dont la vraie critique d'art aurait besoin avant tout. Vous n'auriez certes pas versé dans notre vieux *Dictionnaire* l'argot des ateliers, mais vous l'eussiez comme filtré, traduit en clair, transposé dans la langue de l'usage. Et ce que d'autres ont ainsi fait pour la théologie, pour la philosophie, pour la science, vous l'auriez fait pour l'art — si vous l'aviez voulu ! Mais d'autres études vous appelaient. Érudit et artiste, l'histoire vous tentait, sinon la politique, l'histoire contemporaine, l'histoire d'hier, celle qui se continue toujours sous nos yeux. Vous n'en disiez rien à personne ; vous dissertiez très congrûment sur la *Loi agraire à Sparte ;* vous nous racontiez le *Premier siège de Paris*, par Labiénus, en l'an 52 avant l'ère chrétienne ; vous discutiez les théories du « naturalisme » et les procédés de l'« impressionnisme » dans l'art. Mais tandis que l'on vous croyait tout occupé de peinture moderne ou de poliorcétique antique, vous relisiez la *Correspondance* et les *Mémoires* de Napoléon ; vous compulsiez les archives du Ministère de la guerre ; vous parcouriez les champs de bataille de la Champagne et de la Belgique ; et vous écriviez vos belles histoires de *1814* et de *1815*.

Nous assistons depuis quelques années à un réveil inattendu de la légende napoléonienne ; et si je dis que, de ce réveil, votre *1814* a été le premier signal, je ne pense pas, Monsieur, que la remarque en soit pour vous déplaire. Les *Mémoires* de Marbot, — qui nous ont révélé dans ce colonel de hussards un si remarquable émule de l'auteur des *Trois Mousquetaires*, — n'avaient pas encore commencé de paraître ; et la dernière image que nous eussions de Napoléon,

la plus récente, c'était celle que Taine en avait si profondément gravée dans ses *Origines de la France contemporaine*. On s'accorde communément à la trouver aujourd'hui plus vigoureuse que ressemblante. L'image que vous nous avez donnée de cet homme extraordinaire est-elle plus fidèle? Ce que je crois du moins que l'on peut dire, c'est qu'elle est différente! Mais elle a surtout quelque chose de plus héroïque ; et, sachant bien que l'adversité sera toujours l'épreuve de la véritable grandeur, vous n'êtes pas allé choisir, pour essayer de ramener à lui nos sympathies hésitantes, le négociateur de Léoben et de Campo-Formio, ni le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, ni le triomphateur de Tilsit et d'Erfurt, mais le glorieux vaincu de la campagne de France.

Les meilleurs juges, les plus autorisés, ont rendu pleine justice à la générosité de votre inspiration, à la précision de votre méthode, et à la lucidité de votre récit. « Je ne crois pas que nulle part, a écrit un de nos confrères, cette merveilleuse et lamentable campagne de France ait été exposée plus clairement et mieux mise à la portée des lecteurs les moins familiers avec les notions techniques. On voit nettement que dans aucune des phases de son incomparable carrière Napoléon n'a déployé plus de ressources de génie que dans cette lutte désespérée. Jamais soleil couchant n'a jeté plus de feux. Aucun spectacle n'est plus saisissant que celui de cet homme seul, n'ayant pour se défendre qu'une armée déjà décimée et des conscrits recrutés d'hier, qui fait tête aux légions de l'Europe entière et à tous leurs souverains accourus pour se repaître de ses dépouilles. Rien de plus dramatique que de le voir enfermé dans le cercle de fer

qu'il brise à plusieurs reprises par un coup de force et d'éclat, mais qui se reforme impitoyablement et le serre de plus près d'heure en heure, jusqu'à ce que l'hallali final de cette chasse humaine sonne sous les murs mêmes de la capitale (1). »

Et pour obtenir cet effet d'émotion, comment vous y êtes-vous pris? Vous avez laissé parler les faits. Ce que tant de vos prédécesseurs avaient cru devoir arranger ou dramatiser, vous avez compris, Monsieur, qu'il suffisait de l'exposer nûment. Vous avez, jour par jour —, et presque heure par heure, — avec une abondance, et en même temps une exactitude dont je ne connais que bien peu d'exemples, reconstitué toute une année d'histoire. C'est pourquoi, s'il n'y a rien de plus « dramatique», il n'y a rien aussi de plus simple, de plus uni, de plus savant d'ailleurs en sa simplicité que votre *1814*. Et il n'y a rien de plus vivant, parce que tant de menus faits, sous le nombre et le poids desquels un moins habile eût sans doute plié, ne vous ont servi qu'à nous montrer l'âme même de la France engagée dans cette lutte suprême et qu'à mêler ainsi, dans le cours entraînant de votre narration, au désespoir d'un seul homme, les angoisses de toute une grande nation.

C'est ce qui m'empêche, Monsieur, d'opposer à mon tour mon Napoléon au vôtre, ou plutôt, et plus modestement, si je ne saurais partager tout ce que Napoléon excite en vous d'admiration, c'est ce qui m'empêche de le dire trop haut. Je songe au mot du moraliste : « Orgueil, contrepesant de toutes les misères! » et quand j'évoque après vous tant de

(1) Duc de Broglie (*Correspondant* du 25 juillet 1893).

noms éclatants de victoires, vous ne pensez pas que j'ose disputer ma reconnaissance à l'homme qui les a pour jamais inscrits dans les annales de la patrie. Si grande que fût notre ancienne France entre les nations, Napoléon l'a faite plus grande encore. Vous ne croirez pas davantage que, si je me renferme dans nos propres frontières, j'admire médiocrement cette organisation intérieure dont il a jeté, voilà tantôt cent ans, ou consolidé, de sa main toute-puissante, l'une après l'autre, toutes les bases. Mais, parmi tant de splendeurs, si je ne puis fermer l'oreille à tant de plaintes ou de malédictions dont les mères, dont les peuples, dont quelques-uns de ses serviteurs ont chargé sa mémoire, ne le comprendrez-vous pas? J'entends la voix de Chateaubriand, et celle de Mme de Staël! J'entends la voix du plus généreux de nos poètes, — c'est Lamartine, à qui vous ne refuserez pas ce titre! — je l'entends nous rappeler ce temps « où il n'y avait pas une idée en Europe qui ne fût foulée sous le talon, pas une bouche qui ne fût bâillonnée par la main de plomb d'un seul homme (1) » ; j'entends Augustin Thierry professer « de toute la conviction de son âme son aversion du régime militaire (2) »; j'entends Auguste Comte « flétrir de toute son énergie l'usage profondément pernicieux que fit de sa toute-puissance l'homme investi par la fortune d'un pouvoir matériel et d'une confiance morale qu'aucun autre législateur moderne n'a réunis au même degré (3) ». Et je veux bien qu'ils exagèrent. Poètes et

(1) LAMARTINE, *Des destinées de la poésie.*
(2) AUGUSTIN THIERRY, *Dix ans d'études historiques.*
(3) AUGUSTE COMTE, *Cours de philosophie positive.*

philosophes, ils parlent de Napoléon comme ils feraient de l'un d'eux, en politiques autant qu'en historiens. Ce qui n'empêche que, s'il fallait opter, c'est avec eux, c'est à leur suite que je me rangerais, — non sans quelque tristesse, et peut-être quelque remords, — mais avec la conscience de défendre contre les retours de popularité d'une grande mémoire les deux libertés qui nous importent d'abord, à nous qui écrivons, et qui contiennent peut-être toutes les autres : celle de penser comme nous voulons, et celle de parler comme nous pensons : *sentire quæ velis et dicere quæ sentias*.

Vous m'avez épargné la difficulté de ce choix, et je vous en remercie. Vous avez bien pu, dans votre *1814* et dans la première partie de votre *1815*, vous faire quelque illusion, à mon avis du moins, sur la profondeur et l'universalité des sentiments que l'abdication de l'Empereur et son retour de l'île d'Elbe avaient remués dans l'âme populaire. Mais votre instinct patriotique, supérieur à toutes les discussions, ne vous a pas trompé. Car c'est alors, oui, c'est bien alors, en cette année 1814, que s'est comme achevée l'union de la France avec l'Empereur; et ce que tant de prospérités n'avaient pu faire, c'est le malheur qui l'a consommé. De l'homme d'Arcole et de Rivoli, vous l'avez bien vu, Monsieur, c'est Montmirail et Champaubert qui ont fait l'homme de la France. En ces jours d'épreuve, si rien d'humain « n'avait battu jusqu'alors sous son épaisse armure », il s'est senti lié, par des fibres plus intimes. plus résistantes qu'il ne le savait peut-être lui-même, à son peuple fidèle ; et ce peuple a compris qu'il n'y allait plus, dans cette héroïque agonie, de la fortune ou des ambitions d'un seul

homme, mais des destinées et de l'existence de la patrie commune.

Ce que vous avez si bien montré dans votre *1814*, réussirez-vous à nous le montrer également dans la seconde partie de votre *1815*? et quand il vous faudra juger la désastreuse aventure des Cent-Jours, comment la jugerez-vous? C'est ce que je ne veux pas examiner, mais vous pourrez toujours dire que si Napoléon n'était que le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna, il n'y aurait pas de « légende napoléonienne », et, qu'en réalité, c'est Waterloo qui l'a comme sacré pour nous. Sa légende est née du sein de la défaite, comme presque toutes nos légendes nationales, qu'il semble que l'on ait inventées, ou qui se soient formées d'elles-mêmes, pour protester au nom de l'idée vaincue contre la basse religion du succès. Et c'est pourquoi, Monsieur, si je ne puis former de vœux pour qu'il apparaisse un nouveau Napoléon parmi nous, si j'en forme même de contraires, je n'ai cependant pas peur de voir se propager la légende. Le premier devoir de la solidarité nationale est de nous ranger dans la détresse autour de ceux dont la gloire, en des temps plus heureux, a rejailli sur nous; et, regardons-y bien, n'est-ce pas là tout ce que nous verrons dans cette évocation ou plutôt cette multiplication de l'épopée napoléonienne par le livre, le journal et l'image?

J'aurais terminé, Monsieur, si je n'avais négligé jusqu'ici toute une partie de votre œuvre, qui n'est peut-être pas celle où vous attachez vous-même le plus de prix, mais dont j'ai quelques motifs de faire une estime particulière. Au milieu de tant de travaux, — si divers, et si sévères, — que vous meniez de front avec une élégante aisance, vous ne vous

désintéressiez de rien de contemporain, et, collaborateur assidu du *Journal des Débats*, vous trouviez, entre une lecture de Thucydide et une séance aux archives de la guerre, le temps de feuilleter tout ce qui se publiait de romans, de voir tout ce qui se jouait de drames, de lire tout ce qui se rimait de vers. Vous ne vous contentiez pas de le voir ou de l'entendre; vous en disiez votre sentiment, avec votre franchise, avec votre vivacité de plume, avec votre courage habituels. Ni les grands mots ne vous en imposaient, ni les clameurs des coteries ne vous intimidaient, ni le tapage croissant de « la réclame » ne vous décourageait. Vous aviez la conscience de combattre le bon combat, et vous ne doutiez pas que la victoire ne dût finir par vous demeurer. Je dirais qu'en effet c'est ce qui est arrivé si, dans le même temps, non loin de vous, je n'avais un peu livré la même bataille, et qu'ainsi je n'eusse l'air, en vous complimentant, de me complaire moi-même dans mes propres souvenirs.

Ne le disons donc pas ; — mais, sans nous flatter d'y avoir aucunement contribué, ne pouvons-nous du moins constater, au nom d'un intérêt d'art qui nous dépasse l'un et l'autre, que, presque tout ce que nous demandions, nous l'avons obtenu? L'imitation de la nature, qui est le commencement de l'art, n'en saurait être ni l'objet ni surtout le terme. Convaincus de la vérité de ce principe, nous demandions que l'artiste, s'il devait se résigner à n'être désormais que le miroir de la réalité, la reflétât du moins tout entière, et que l'on retrouvât, dans l'image qu'il en donnerait, quelque chose de la variété, de la diversité, de la complexité de la nature. Faisant un pas de plus, nous demandions qu'il ne s'arrêtât

pas à la superficie des choses, mais qu'il essayât d'en saisir et d'en exprimer le sens intérieur, la signification ultérieure et cachée. Nous demandions encore qu'il ne se fît pas un jeu cruel des misères de l'humanité, mais qu'il mît un peu de son cœur dans son œuvre, et qu'il comprît, qu'il sentît, qu'il aimât « la majesté des souffrances humaines ». Et nous demandions enfin, nous lui demandions de se souvenir que ce n'est pas l'homme qui a été inventé pour l'art, mais l'art qui a été créé pour l'homme, et par l'homme, pour nous être une consolation de la vulgarité de l'existence, une invitation quotidienne à nous élever au-dessus de nous-mêmes, et quelque explication du mystère de notre destinée. C'est le changement que nous avons vu, Monsieur, s'accomplir depuis quinze ans, et nous avons au moins le droit de nous en réjouir ensemble?

Aussi bien,

> Est-ce un droit qu'à la porte on *acquiert* en entrant :

et ces idées, vous ne l'ignorez pas, forment la substance de tout ce que l'on s'honore ici de conserver sous le nom de tradition. « Ce qu'en tout temps il y a de plus vivant dans le présent, aimait à dire un de nos confrères, c'est peut-être le passé » ; et il entendait par là que, sous la fluidité continuelle des apparences, il y a pourtant quelque chose qui dure et qui demeure. Nos morts ne retournent pas tout entiers au néant et nous ne vivons généralement que de l'héritage qu'ils nous ont transmis. N'est-ce pas ce que nous croyons, ce que nous avons toujours cru, vous et moi, comme lui? Si je cherche la raison de cette vivacité que

vous avez quelquefois portée dans la critique des œuvres contemporaines, n'est-ce pas là que je la trouverai? comme aussi la raison de la fidélité que, sans en être moins Parisien, vous garderez toujours à l'hellénisme et à la Grèce? Vous ne voulez pas que la religion de la beauté soit donnée en proie à de nouveaux barbares. Et, puisque là encore est la raison de l'admiration, de l'affection que vous éprouviez pour votre illustre prédécesseur, je ne sais si c'est l'une des raisons du choix que l'Académie a fait de vous pour lui succéder, mais elle n'en pouvait faire un qui fût, je l'ose dire, plus agréable à une grande ombre; et je souhaiterais, Monsieur, que vous eussiez retrouvé quelque chose de cette intention dans ce compliment de cordiale bienvenue.

DISCOURS

DE

M. JULES LEMAITRE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 16 JANVIER 1896
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. DURUY.

Messieurs,

En m'appelant ici à la succession de M. Victor Duruy, vous m'avez fait, non seulement le plus grand honneur que je pusse espérer, mais un honneur dont nul souci de parer ou d'amplifier mon sujet ne sera la rançon. Les obligations que votre choix m'impose aujourd'hui me seront, je ne dis point faciles, mais assurément très douces à remplir. A aucun moment ni dans aucune partie de la vie et de l'œuvre de mon illustre prédécesseur, je n'aurai d'autre embarras que d'égaler mon respect et ma louange aux mérites d'une vie et d'une œuvre si évidemment bienfaisantes. Et cela déjà, Messieurs, est un éloge tout à fait rare.

La certitude et l'activité; des croyances morales simples et fortes, héritées de l'antiquité grecque et latine, attendries par le christianisme, élargies par la Renaissance, enrichies de toute la générosité acquise par l'âme humaine à travers trente siècles; des actes conformes à ces croyances; des écrits conformes à ces croyances et à ces actes; le plus ardent patriotisme et le plus humain; les plus solides vertus privées et publiques; une sincérité entière; toutes communications ouvertes, si je puis dire, entre la vie publique, la vie privée et l'œuvre écrite; des passages aisés et tranquilles de la médiocrité à la puissance, de la chaire du professeur à la tribune et au cabinet du ministre, et de là au foyer domestique et au recueillement de l'étude... bref, c'est une vie singulièrement harmonieuse que celle de M. Victor Duruy, et qui laisse une telle impression de force, de suite et de sécurité dans son développement qu'elle fait songer à quelque très belle Vie de Plutarque, — côté des Romains.

J'aurai, pour vous la remettre sous les yeux, un secours qui me deviendrait une gêne si je pouvais avoir la prétention de mieux parler de M. Duruy, ou même d'en parler autrement, que ne l'a fait M. Ernest Lavisse dans l'admirable petit livre qu'il a consacré à son ancien chef et vénérable ami. Le tableau qu'il trace de l'enfance et de la jeunesse de son maître est tout cordial et charmant. Victor Duruy naquit en 1811 d'une bonne race d'ouvriers-artistes employés à la manufacture des Gobelins depuis sept générations. L'enfant respira, à la maison paternelle, ce qu'il y avait de meilleur dans l'âme populaire du temps. Amour de l'ordre et de la liberté, « fidélité aux principes de 89

(et pourquoi non, je vous prie?), fierté des gloires militaires de la Révolution et de l'Empire, rêve d'une France libre, glorieuse et honorée parmi les hommes », cela composait une sorte de religion civique, commune alors à un très grand nombre de Français, et faite de très antiques bons sentiments, mais qui, naturellement, revêtaient les formes accidentelles propres à cette époque : on n'était pas clérical dans la maison; on était de ces Parisiens qui, à l'endroit des « capucinades » officielles de la Restauration, retrouvaient les propos de la *Satire Ménippée;* et, le samedi soir, on se réunissait entre amis, sous la tonnelle, pour chanter les premières chansons de Béranger.

Né du peuple et dans le plus large courant de l'esprit de la Révolution française, — en sorte qu'il n'eut ni à changer ni à se contraindre pour être « avec son temps », — la vie de Victor Duruy, exemplaire, tout unie dans son fond, mais avec un air de merveilleux et, au milieu de son cours, un coup de baguette des fées, ressemble à quelque beau récit de la « morale en action », à mettre entre les mains des écoliers, de ces écoliers de France pour qui il a tant travaillé.

Ce petit enfant, qui sera un grand ministre, va d'abord à l'école communale de la rue du Pot-de-Fer. En même temps, il suit un cours de dessin à la manufacture et travaille à l'atelier des apprentis. Mais, le voyant souvent le nez dans un livre, un des habitués du samedi dit au père qu'il le fallait pousser. L'enfant entre donc en 1824, avec une demi-bourse, dans une grande institution du quartier, qui devint plus tard le collège Rollin. Il y reste six ans.

Au début, il était un des derniers; à la fin, il obtient le prix d'excellence: M. Duruy disait volontiers de lui-même: « Je suis un bœuf de labour. » Dès l'enfance, il commença de tracer son sillon, qui fut droit et profond, et fertile en moissons dont s'enrichirent les greniers publics.

Il passe son baccalauréat le 27 juillet 1830, première journée des « trois glorieuses », devant un jury qui portait des rubans tricolores à la boutonnière. La nuit, il saute par-dessus les murs de son collège et, s'étant procuré un uniforme et un bonnet à poil, il rejoint la compagnie de la garde nationale dont son père était capitaine. Il eût bien voulu être un héros : mais sa compagnie fut simplement employée à remettre l'ordre dans la prison de Sainte-Pélagie. Après quoi, le jeune garde national s'en va au collège Louis-le-Grand faire ses compositions d'École normale. Il s'était dit : « Professeur ou soldat! Si je suis refusé à l'École, je m'engage dans l'armée d'Afrique. » Il ne fut point soldat. Deux de ses fils devaient l'être pour lui.

Entré le dernier à l'École normale, il en sortit, en septembre 1833, premier au concours de l'agrégation d'histoire. C'était, vous le voyez, sa destinée, d'avoir des commencements modestes et des réussites éclatantes, en sorte que chaque épisode de sa vie pût être tourné en exemple et en leçon. Son succès lui valut, après un trimestre passé au collège de Reims, d'être appelé au collège Henri IV, où le roi Louis-Philippe venait d'envoyer deux de ses fils. L'un était le duc de Montpensier. L'autre est ici. Une Providence ingénieuse donnait à ce professeur ardemment français entre nos historiens un élève, futur historien lui-même, profondément français entre nos princes.

Et Victor Duruy continue de creuser à son rang, patiemment, son loyal sillon. Car, dans cette vie si bien composée, la période illustre eut des préparations longues et fortes. Il fut donc professeur pendant plus de vingt ans. C'était un professeur excellent, grave, sans geste, un peu lent, fait pour la toge, et qui attachait autant par son sérieux même que par le don qu'il avait de voir et de peindre; profondément respectueux de sa tâche, et qui n'ignorait point, — je cite ses expressions, — que « l'esprit de l'enfant est un livre où le maître écrit des paroles dont plusieurs ne s'effaceront pas ».

Cependant on commençait à le connaître. Tous les collégiens français apprenaient l'histoire dans ses manuels, si clairs, si vivants, et qui firent une petite révolution dans la librairie scolaire. Les deux premiers volumes de sa grande *Histoire des Romains* paraissaient en 1843 et 1844, et lui valaient d'être décoré par M. de Salvandy. En 1845, il était nommé professeur au lycée Saint-Louis. Puis, M. de Salvandy parla de l'envoyer comme recteur à Alger. M. Duruy accepta la proposition avec joie. Il eût retrouvé là-bas, faisant belle besogne, son ancien élève, M. le duc d'Aumale. Il se voyait déjà enfermé dans un gourbi ou parcourant les montagnes kabyles pour y apprendre la langue et les mœurs des vaincus, et les aimant, et par là les civilisant à mesure qu'on les battait. Le rectorat qu'il rêvait était un rectorat très agissant, très peu sédentaire, debout et même à cheval, avec les larges façons d'un préteur romain de la bonne époque pacifiant une province. Mais sa candidature ne plut pas à MM. Cousin et Saint-Marc Girardin. M. Duruy n'était pas sympathique à ces

deux hommes, sans doute par quelques-uns des traits que nous goûtons le plus en lui.

Il aimait, notamment, à dire et à écrire ce qu'il pensait. Et c'est pourquoi, en même temps que l'évidente solidité de son mérite lui valait, même avant qu'une volonté toute-puissante ne s'en mêlât, d'appréciables honneurs dans sa carrière professorale, sa franchise ne laissait pas de lui attirer quelques difficultés. Il paraît que c'était, en 1851, une hardiesse insupportable chez un professeur de l'Université que de préférer Athènes à Lacédémone. M. Duruy ayant, dans un de ses manuels, avoué cette préférence, une note officielle la qualifia d' « audacieuse témérité ». Il eut aussi, en 1853, de longs ennuis pour un court passage de son *Abrégé de l'Histoire de France,* relatif à la constitution civile du clergé. Enfin, en 1855, soutenant ses thèses en Sorbonne, il eut ce malheur, qu'une page de sa pénétrante étude sur Tibère suggérât à M. Nisard la phrase célèbre : « Il y a deux morales », phrase qui dépassait assurément la pensée de M. Nisard et que celui-ci aurait bien voulu n'avoir pas prononcée tout à fait ainsi, mais que M. Duruy, avec une incorruptible fidélité de mémoire, se souvint d'avoir entendue...

Qu'il y ait « deux morales », il l'avait cru à son heure, le prince aux yeux troubles et aux pensées vagues qui allait faire une des meilleures actions de son règne en élevant au premier rang le professeur du lycée Saint-Louis. La théorie des deux morales, c'est-à-dire, pour parler net, le privilège accordé aux souverains et aux hommes d'État de manquer à la morale dans un intérêt public ou qu'ils estiment tel, peut être également l'erreur volontaire et cal-

culée d'un prince selon Machiavel — ou l'illusion d'un mystique, comme paraît avoir été ce mélancolique empereur au souvenir de qui trop de douleur s'attache pour que nous puissions, nous, le juger en toute liberté d'esprit, mais qui, au surplus, se trouverait sans doute suffisamment jugé, si l'on regarde sa fin, par le mot du grand prêtre à Œdipe ; « Malheureux! malheureux! je ne puis te donner un autre nom. » Notez que, si la morale double est en effet, dans la plupart des cas, l'invention commode et l'expression du scepticisme, elle se peut parfaitement allier avec la croyance en un Dieu qui se soucie de certains hommes, choisis par lui pour de grands desseins, au point de conclure avec eux, même en morale, des pactes spéciaux. Il est à remarquer que, dès sa seconde entrevue avec M. Duruy, l'empereur Napoléon III ait soutenu contre lui la théorie des « hommes providentiels », exposée dans la préface de la *Vie de César*. Évidemment, c'était là une de ses pensées habituelles et chères. M. Duruy la combattit avec une respectueuse vigueur; mais l'empereur ne se rendit point et maintint le passage, ainsi qu'un autre où il expliquait qu'en certains cas on peut légitimement violer la légalité. « On fait quelquefois ces choses-là, avait dit M. Duruy, mais il vaut mieux ne pas les rappeler. »

L'empereur souffrait ces franchises, et n'en pensait — ou n'en songeait pas moins; car il me paraît avoir songé sa vie plus qu'il ne l'a vécue. L'épopée de son oncle, l'étrangeté merveilleuse de sa propre aventure, lui étaient une sorte d'opium, d'autant mieux qu'il avait été extraordinairement servi par les circonstances, qu'on avait beaucoup agi pour lui, et qu'il avait passé d'une extrémité de

fortune à l'autre sans être proprement un homme d'action. Les yeux toujours à demi clos, il ruminait confusément l'affranchissement des nationalités, l'établissement d'une démocratie un peu socialiste et pourtant césarienne et, par là, l'achèvement historique de la Révolution française : grands desseins dont les moyens d'exécution se précisaient mal dans son imagination de doux fataliste qui, ébloui par un destin prodigieux dont il était l'heureux jouet et dont il se croyait le héros, comptait indolemment sur la vertu de son étoile. Il fut de ceux dont on peut dire qu'ils sont meilleurs qu'une partie de leurs actes, parce que ses actes furent rarement siens ou que rarement il y fut tout entier. Il vécut ainsi dans une brume de rêve — qui, vers la fin, s'ensanglanta.

M. Duruy rêvait peu, avait l'esprit net, était actif, croyait à une seule morale, ne se sentait point providentiel. Comment plut-il à l'empereur? Ceci n'est point un mystère, puisque les hommes s'attirent également par leurs contrastes et par leurs ressemblances. L'empereur aima donc cette netteté, cette précision, ce sens pratique dont il était lui-même si mal pourvu. Il aima aussi cette probité, cette franchise, cette gravité douce. Il trouvait d'ailleurs en M. Duruy (je cite ici M. Ernest Lavisse) « le sincère sentiment démocratique, la générosité d'instincts, la foi aux idées, le patriotisme idéaliste qui étaient en lui-même, et le même amour philosophique de l'humanité ». Enfin — et je suis tenté de dire surtout, — l'auteur de la *Vie de César* aima l'historien attitré de Rome, de cette Rome dont la période impériale, bienfaisante du moins pendant un siècle, sous Auguste, puis sous les Antonins, occupait

l'imagination du neveu de Napoléon Ier, lui présentait à la fois son idéal et son apologie. C'est en lisant le second volume de l'*Histoire des Romains*, où déjà Caïus Gracchus, si sympathique, semble une ébauche de Jules César, qu'il lui prit envie de connaître M. Victor Duruy.

Il le vit, et tout de suite ces deux hommes s'entendirent. M. Duruy ne dissimula point sa grande liberté quant aux choses de la politique. Sous le gouvernement de Juillet, il avait été de l'opposition modérée. En 1848, il n'avait pas cru qu'une république se fondât en plantant des arbres, et, le ministre Carnot ayant voulu le nommer « lecteur du peuple », il avait refusé cette fonction vague et idyllique. Il n'avait jamais été ni tout à fait pour les gouvernements qui s'étaient succédé, ni entièrement contre, étant vraiment un sage et d'un parti fort supérieur à tous les partis, celui de la raison. Il disait lui-même qu'il n'avait jamais crié ni « Vive la République, » ni « Vive la Monarchie, » ou « Vive le Roi, » ni « Vive l'Empereur ». Nullement indifférent pour cela ou pusillanime. La haine du désordre républicain ne l'avait point jeté dans la réaction ; il avait voté le 20 décembre 1848 pour le général Cavaignac; et aux plébiscites qui suivirent le coup d'État de décembre 1851, il avait voté *non*. Il expliqua ces votes à l'Empereur, qui lui assura qu'il les comprenait fort bien. L'empereur le prit comme il était. Cela fait honneur à tous deux.

En février 1861, M. Duruy été nommé maître de conférences à l'École normale et inspecteur de l'Académie de Paris; en février 1862, inspecteur général; la même année, professeur d'histoire à l'École polytechnique. Il avait

passé la cinquantaine, était d'un mérite reconnu, et l'un des professeurs les plus en vue de l'Université. Son avancement ne parut anormal à personne dans sa rapidité tardive.

Or, le 23 juin 1862, étant à Moulins en tournée d'inspection, une dépêche lui apprit qu'il était nommé ministre de l'Instruction publique. Il vit le lendemain l'empereur, qui lui dit simplement : « Ça ira bien. » Et ça alla très bien.

Le nouveau ministre conçut sa tâche dans toute son étendue. Il reprit, très franchement, l'œuvre ébauchée par la Convention nationale. Il était lui-même, par sa foi philosophique et sa conception de la cité, un Français de la Révolution, mais muni d'expérience historique, et de prudence et d'obstination romaines ; quelque chose comme un idéologue pratique (je vous prie de donner au premier de ces deux mots son plus beau sens). Il se dit que depuis un demi-siècle, la classe dirigeante, par égoïsme ou par hypocrisie, avait trahi sa mission, d'une façon générale, en limitant à elle-même le bienfait de la Révolution d'où elle était née, et particulièrement en laissant languir l'enseignement public. Il se dit que l'égalité des droits, récemment achevée par le suffrage universel, comportant pour tous plus de devoirs, réclamait aussi pour tous plus de lumière. Il se dit encore que l'accession possible de tous au pouvoir avait pour naturel corollaire l'accession possible de tous à la science, et à tous les degrés de la science. Il considéra que, la Révolution étant rationaliste dans son essence, l'encouragement et la propagation de la science devait être un des principaux soucis d'une so-

ciété issue de la Révolution. Et, d'autre part, historien averti par l'étude des réalités, il comprit que l'enseignement doit être quelque chose de souple et de varié dans ses formes et qui s'applique aux catégories les plus diverses d'aptitudes, de besoins ou de conditions. Et il comprit aussi que l'enseignement supérieur, plus qu'à tout autre régime, importe au démocratique, lequel est plus visiblement fondé sur la raison; que d'ailleurs tous les ordres d'enseignement se tiennent secrètement et influent les uns sur les autres, soit que l'ordre supérieur fasse descendre dans les autres son esprit et leur fournisse leurs méthodes, soit qu'il se recrute continuellement et se renouvelle en eux, par la facilité offerte à tous ceux que ces méthodes ont éveillés de s'élever à un degré plus haut de la connaissance. Organiser l'enseignement, ce fut donc pour M. Duruy organiser à la fois tous les enseignements.

Quelques semaines après son entrée au ministère, il exposait son plan à l'empereur dans une lettre confidentielle.

« Sire, écrivait-il, il y a vingt-cinq ans on se méfiait de la démocratie, et cette méfiance, que 1848 a augmentée, s'est maintenue dans la loi. Les hommes qui ne voulaient pas de l'*adjonction des capacités* peuvent encore se réjouir en voyant la faiblesse de nos écoles primaires. » — Et c'est pourquoi il posa tout au moins le principe de l'obligation et de la gratuité, car « dans un pays de suffrage universel, l'enseignement primaire obligatoire étant pour la société un devoir et un profit, doit être payé par la communauté. » Il étendit la gratuité, amena même plus de six mille communes à voter la gratuité absolue, créa dix mille

écoles nouvelles; fonda les cours d'adultes, les bibliothèques scolaires, la caisse des écoles; réforma les études dans les écoles normales d'instituteurs; essaya d'accommoder l'enseignement aux milieux et aux régions; introduisit des notions industrielles dans les écoles de villes, agricoles dans les écoles de campagne; mit un peu de maternité dans les salles d'asile; améliora notablement les traitements des instituteurs et des institutrices... Je m'arrête avant la fin de l'énumération et vous prie de considérer, Messieurs, que ce n'est point ma faute si l'abondance des œuvres de M. Duruy me condamne à la brièveté des indications et à la sécheresse des nomenclatures.

Dans la même lettre, au sujet des treize millions de citoyens occupés par l'industrie et le commerce, M. Duruy écrivait : « L'enseignement qu'il faut créer pour eux ne devra pas être purement technique ni étroitement préparatoire au métier, mais il dirigera vers le métier. L'industrie moderne vit autant de science et d'art que de procédés traditionnels : travaillons donc à développer l'esprit, à épurer le goût de nos futurs industriels. » — Et c'est pourquoi il transforma les collèges classiques des petites villes en « collèges spéciaux », et surtout il constitua cet « enseignement moderne », si évidemment nécessaire dans notre démocratie, et dont on arrivera, espérons-le, à trouver la forme convenable.

Il écrivait encore à l'empereur : « Assurons à ceux qui, par leurs qualités naturelles, leur naissance ou leur fortune, sont appelés à marcher au premier rang de la société... la culture de l'esprit la plus large... afin de fortifier l'aristocratie de l'intelligence au milieu d'un peuple qui n'en

veut pas d'autre... » Et cependant il supprima la bifurcation en études scientifiques et littéraires « qui sépare, disait-il, ce qu'on doit unir lorsqu'on veut arriver à la plus haute culture de l'intelligence » ; introduisit dans les lycées l'histoire contemporaine et quelques notions économiques; restaura la classe de philosophie, si prospère aujourd'hui et suivie avec tant de passion par les mieux doués de nos enfants. Et pour l'enseignement supérieur, il fit tout ce qu'il put : mais assurément il fit beaucoup en créant l'*École pratique des hautes études,* si féconde et si vite illustre.

Il écrivait en terminant : « Nous ne devons pas oublier que les femmes sont mères deux fois, par l'enfantement et par l'éducation; songeons donc à organiser aussi l'éducation des filles, car une partie de nos embarras actuels provient de ce que nous avons laissé cette éducation aux mains de gens... (1) » enfin, de gens qui n'avaient pas toute la confiance de M. Duruy. — Et c'est pourquoi, préoccupé, ici comme ailleurs, de l'unité morale du pays, et pour atténuer les dissentiments que la différence des éducations apporte dans tant de ménages français, il fonda, à la Sorbonne et dans les grandes villes, ces cours de jeunes filles qui, depuis, ont été agrandis en lycées.

Autrement dit, Messieurs, toutes les réformes de l'enseignement poursuivies par la troisième République, c'est M. Duruy qui les a commencées; et, de toutes ensemble, c'est lui qui a tracé la méthode et, pour longtemps, défini

(1) La citation complète est : «... de gens qui ne sont ni de leur temps ni de leur pays. »

l'esprit. Depuis les sports et lendits scolaires jusqu'à la résurrection des universités provinciales, il a tout prévu, tout préparé. Et ce qu'il fit, on peut dire, en un sens, qu'il le fit seul; j'entends sans autre secours que celui de collaborateurs dont le zèle, communiqué et échauffé par lui, était son ouvrage encore. Il était isolé parmi les autres ministres, leur était presque suspect. L'empereur le laissait faire, ne le désavouait pas, mais ne l'aidait point; et peut-être cela valait-il mieux. Les réformes du ministère Duruy furent véritablement l'œuvre personnelle de M. Victor Duruy.

Par là et par l'ampleur, l'harmonie, la beauté rationnelle et la souplesse du plan conçu; par l'activité ardente et méthodique déployée dans l'exécution; par l'importance des résultats acquis et des fondations demeurées; enfin par le bonheur qu'il eut d'imprimer à tout l'enseignement national une direction si juste, si bien prise dans le droit fil des plus légitimes besoins et des meilleurs désirs de notre temps, que ses successeurs, depuis vingt-cinq ans, n'ont eu qu'à la maintenir, j'ose dire que le ministère de M. Victor Duruy fut un des plus grands ministères de ce siècle.

Il eut de sourds ennemis : les beaux esprits universitaires, les dilettantes, les sceptiques. Il en eut de déclarés et de violents : la plus grande partie des évêques et du clergé.

M. Duruy était très réellement respectueux du christianisme, très scrupuleux observateur de la neutralité religieuse. Il n'y a pas, dans ses livres, un mot qui puisse alarmer la foi d'un écolier. Jamais il ne troubla par une taquinerie la vie religieuse des écoles, où l'on apprenait encore, de son temps, le catéchisme et l'histoire sainte.

Chaque année, il se faisait un devoir d'accompagner, dans les lycées où ce prélat donnait la confirmation, Mgr Darboy, qui était, d'ailleurs, un homme doux et triste, et, dit-on, d'une foi très peu agressive.

Mais il a été dit aux prêtres : « *Ite et docete.* » L'Église ne peut renoncer à l'éducation des âmes ou consentir à la partager sans renier sa mission divine. Du moins elle pensait ainsi, ou plutôt (car elle ne saurait penser autrement), ce que la nécessité l'oblige à faire aujourd'hui, elle pouvait encore, il y trente ans, le crier très haut. Elle ne s'en fit point faute. Les deux plus chauds épisodes de la lutte furent la discussion au Sénat de la pétition Giraud (qui concluait à la liberté de l'enseignement supérieur), et l'assaut de quatre-vingts évêques contre les cours de jeunes filles, « nos jeunes filles », disait l'un d'eux.

Ici, Messieurs, je me dérobe avec simplicité. Il ne convient pas, dans une cérémonie aussi manifestement pacifique que celle-ci, d'agiter de ces questions qui veulent qu'on prenne parti, et toujours contre quelqu'un, et presque toujours véhémentement, malgré qu'on en ait. Je veux, parcourant l'histoire de ce passé, n'en retenir que ce dont nous pouvons tomber tous d'accord : la hauteur du dessein et la beauté de l'effort de M. Duruy ; admirer pourquoi il le tentait, et non pas contre qui ; et dire ma piété pour sa mémoire sans désobliger personne, fût-ce parmi les morts... Je me contenterai de remarquer que des prêtres, même excellents, ont peut-être, dans ces dernières années, regretté M. Victor Duruy.

Laissons donc ce que des évêques et des catholiques fervents ont jadis pensé de son œuvre. Notons seulement

ce qu'un sceptique même en pourrait dire.—Il dirait que le grand ministre dut être surpris de quelques-uns des résultats de ses réformes; qu'il ne paraît guère que l'instruction gratuite, obligatoire et laïque ait éclairé le suffrage universel; que la superstition du savoir a jeté dans l'enseignement des fils et des filles du peuple et de la petite bourgeoisie, qui, infiniment plus nombreux que les places à occuper, n'ont fait que des déclassés et des malheureuses; que la demi-science, exaspérant les vanités, les rancunes, les ambitions, ou simplement les appétits, en même temps qu'elle ôtait aux consciences les entraves et à la fois les appuis des croyances religieuses, a grossi l'armée des chimériques et des révoltés; qu'ainsi la société s'est trouvée, justement par ce qui devait la pacifier et l'unir, plus menacée qu'elle ne fut jamais; et que, si l'œuvre de M. Duruy fut une œuvre de grande volonté et de grand courage, elle fut donc aussi une œuvre d'étrange illusion...

Ces objections, Messieurs, Victor Duruy les a sûrement prévues, et j'estime qu'il n'a pas dû en être troublé outre mesure. D'abord, quand on veut signaler les maux qui se mêlent à une réforme, on a toujours soin d'oublier ou de taire ceux auxquels elle est venue remédier. Puis il s'agit d'une de ces entreprises qui ont besoin du temps pour être consommées et pour porter leurs vrais fruits. Habitué par ses travaux historiques aux lenteurs des transformations sociales, M. Duruy nous eût conseillé les patients espoirs. Il n'entrait pas dans son esprit que l'ardeur de savoir pût n'être pas un bien. Car, si l'univers a un but, il faut que ce soit, pour le moins, d'être connu de l'homme et de se réfléchir en lui, puisque, au surplus, les méta-

physiciens nous disent que le monde n'existe qu'en tant qu'il est pensé par nous. « Science sans conscience est la ruine de l'âme ? » Certes, M. Duruy en était énergiquement d'avis : mais il eût nié que la science, à l'entendre bien, puisse être sans conscience. Un homme qui saurait tout serait nécessairement bon. Il serait guéri de la vanité, de la haine et de l'envie ; car l'intelligence totale de ce qui est en impliquerait pour lui, j'imagine, la totale acceptation ; et puis, connaissant tout, j'aime à croire que, entre autres choses, il connaîtrait avec certitude que l'intérêt de l'individu coïncide avec celui de la communauté humaine. C'est par un seul et même raisonnement que l'ancienne théodicée prouve Dieu omniscient et tout bon. Or, si la science, supposée complète, entraîne la bonté, elle ne peut, incomplète, être malfaisante en soi, ni même parce qu'elle est incomplète, mais seulement par la faute des passions qui occupaient déjà avant elle le cœur des hommes. D'un autre côté, une morale rationaliste, non assise sur des dogmes, non défendue par des terreurs et des espérances précises d'outre-tombe, fondée sur le sentiment de l'utilité commune, sur l'instinct social, sur l'égoïsme de l'espèce qui est altruisme chez l'individu et s'y épure et si élargit en charité, enfin sur ce que j'appellerai la tradition de la vertu simplement humaine à travers les âges, une telle morale ne peut que très lentement établir son règne dans les multitudes : il lui faut du temps, beaucoup de temps, pour revêtir aux yeux de tous les hommes un caractère impératif... Oui, M. Duruy eût dit : « Attendons ! » Et il lui eût été fort égal d'être taxé d'optimisme, c'est-à-dire, au jugement de quelques-uns, d'ingénuité. Un cer-

tain optimisme n'est qu'une forme ou une condition même du courage et de l'activité. Le pessimisme est excellent pour soi, pour la vie et le perfectionnement intérieurs, — à moins qu'au contraire (cela s'est vu) il ne devienne une excuse à la corruption et à la lâcheté. Mais agir pour les autres, durant de longues années, durant toute une vie, cela ne se conçoit guère sans un peu de confiance en la future victoire de la raison. Il faut bien alors affronter la honte d'être optimiste. J'avoue que, pareil en cela aux hommes du siècle dernier, M. Victor Duruy l'a affrontée largement.

J'ai dit qu'il s'appuyait uniquement sur l'estime et l'amitié de l'empereur : c'est pour cela qu'il fut si libre et put tenter de si vaillantes entreprises. Il jugeait que l'empire devait d'autant plus faire pour le peuple que le peuple avait abdiqué entre ses mains. Lors donc que Napoléon III fit un ministère libéral, M. Duruy se trouva plus libéral, et bien autrement, que ce ministère ; en sorte que le souverain, devenu constitutionnel, dut se séparer du serviteur trop hardi qu'il avait pu maintenir au temps de son absolutisme.

Tranquillement, comme Cincinnatus à sa charrue, M. Victor Duruy retourna à son *Histoire des Romains*. Il changeait ainsi de besogne, mais non de pensée, et ne quittait point le service de la France. Irréprochable unité de dessein dans cette longue vie ! C'est un ancien projet d'histoire de France qui l'avait conduit à écrire l'histoire de Rome et l'histoire de la Grèce. Il disait, dans l'avant-propos de celle-ci, quelques années avant sa mort : « Il y a plus d'un demi-siècle, élève de troisième année à

l'École normale, j'avais, avec l'ambition ordinaire à cet âge, formé le projet de consacrer ma vie scientifique à écrire une Histoire de France en huit ou dix volumes. Devenu professeur, je me mis à l'œuvre; mais, en sondant notre vieux sol gaulois, j'y rencontrai le fond romain, et pour le bien connaître je m'en allai à Rome. Une fois là, je reconnus que la Grèce avait exercé sur la civilisation romaine une puissante influence; il fallait donc reculer encore et passer de Rome à Athènes. Ce qui ne devait être qu'une étude préliminaire a été l'occupation de ma vie. Les deux préfaces sont devenues deux ouvrages. »

Historien d'incroyable labeur, de composition vaste et harmonieuse, d'exposition colorée et vivante, M. Duruy est surtout original en ceci, qu'à la scrupuleuse critique d'un savant moderne il joint constamment le souci moral d'un historien antique. Il fait songer, par endroits, à un Tite-Live épigraphiste, ou, mieux, à un Polybe muni, par le progrès des siècles, de plus sûres méthodes. Dans son Résumé général de l'*Histoire des Romains*, morceau d'une gravité, d'une majesté toutes romaines, et d'une plénitude et d'une fermeté de pensée et de forme qui égalent Victor Duruy aux plus grands, après avoir confessé que la philosophie de l'histoire, cette prophétie du passé, ne permet pas les prévisions certaines, il ajoute : « Non, l'histoire ne peut annoncer quel sera le jour de demain ; mais elle est le dépôt de l'expérience universelle ; elle invite la politique à y prendre des leçons, et elle montre le lien qui rattache le présent au passé, le châtiment à la faute. Cette justice de l'histoire n'est pas toujours celle de la raison ; elle épargne parfois le coupable

et saute des générations ; mais jamais les peuples n'y échappent... Considérée ainsi, l'histoire devient le grand livre des expiations et des récompenses. »

C'est autant peut-être par ce souci moral que par amour de la vérité vraie qu'il évite de faire trop large la part des personnages historiques, même des plus séduisants. Écoutez ces fermes paroles : « ... Les plus grands en politique sont ceux qui répondent le mieux à la pensée inconsciente ou réfléchie de leurs concitoyens. Ils reçoivent plus qu'ils ne donnent... Cette doctrine ne détruit la responsabilité de personne, mais elle l'étend à ceux qui trouvent commode de s'en affranchir. »

Il nous rappelle ainsi à chaque instant que c'est tout le monde qui fait l'histoire et que nous avons donc tous, pour notre part infime, le devoir de la faire belle, — ou de l'empêcher d'être trop hideuse. Oui, l'historien, chez M. Duruy, est un moraliste qui tire, à mesure, la morale de l'énorme drame dont la scrupuleuse érudition a vérifié les innombrables scènes. Le « résumé général » de l'*Histoire des Romains* et celui de l'*Histoire des Grecs* ressemblent à l'examen de conscience de deux peuples. Car (pour ramener la complexité des choses à des expressions toutes simples) on aurait presque tout dit en disant que si la Grèce s'éleva par sa générosité charmante, elle périt par quelque chose d'assez approchant de ce que nous nommons le dilettantisme; et de même, si c'est en somme par la vertu que grandit la république romaine, dire que, avant de mourir par les barbares, l'Empire mourut du mensonge initial d'Auguste et de n'avoir pas eu les institutions qui en eussent fait une patrie au lieu d'un

assemblage de provinces, et à la fois de la corruption païenne et de l'indifférence chrétienne à l'égard de la cité terrestre, et encore de l'abus de la fiscalité qui amena la disparition de la classe moyenne, c'est dire, au fond, qu'il périt faute de franchise ou de bon jugement chez ses fondateurs, faute de liberté et d'égalité, faute de communion morale entre ses parties et, finalement, faute de bonté. — Et toutefois le sévère historien sait gré à Rome d'avoir eu quelque chose de ce qu'il lui reproche de n'avoir pas eu assez. Après tout, la conquête romaine, relativement douce aux vaincus, substitua aux lois étroites de la République les lois générales et moins dures de l'Empire ; elle aplanit, sans le savoir, pour la propagande chrétienne, tout le champ méditerranéen, et, d'autre part, respecta presque toujours l'indépendance de la pensée philosophique et commença de fonder, à travers le monde, la république des libres esprits; elle fut enfin, pour une portion considérable de la race humaine, un puissant agent d'unité, encore qu'imparfaite et bientôt défaite... Et puis, nous venons de Rome; et Victor Duruy ne peut se défendre d'aimer en Rome, initiée de la Grèce et notre initiatrice dans le travail jamais achevé de la civilisation, l'aïeule même de la France.

1870 le surprit dans ce labeur. Il avait pressenti la catastrophe. En 1864, il avait souhaité une intervention en faveur du Danemark; en 1866, une Alliance avec l'Autriche et l'envoi d'une armée d'observation sous Metz. Et après Sadowa, il avait conseillé de préparer la guerre, à toute occurrence. — Pendant que son fils Albert, âme héroïque de l'aveu de tous ceux qui l'ont connu, partait

avec les turcos pour être des premiers à la frontière, M. Duruy, à soixante ans, réclamait une place dans la garde nationale.

Tels ces citoyens de foi opiniâtre qui, après Cannes, refusèrent de désespérer de Rome (car cette vie d'un bon Français éveille aisément des souvenirs romains), ou tel Condorcet, traqué, écrivant son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, — ainsi, une nuit du tragique hiver, dans sa casemate, Victor Duruy crayonna pour lui-même, sur un carnet, cette profession de foi, admirable en cet excès de détresse : « A cette heure funèbre, quelle est ma foi et mon espérance ?... La France peut succomber momentanément sous l'effort d'ennemis qui, depuis cinquante ans, se sont si bien préparés à l'assaillir. Elle se relèvera si elle reconnaît bien le grand courant du monde, et si elle s'y plonge et s'y précipite... L'humanité, comme Dieu même, n'a que des idées fort simples et en petit nombre, qu'elle combine de diverses manières... » Il marquait alors la suite historique de ces combinaisons et il admirait ce long effort « logique » pour affranchir « le fils du père, le client du patron, le serf du seigneur, l'esclave du maître, le sujet du prince, le penseur du prêtre, l'homme de sa crédulité et de ses passions », pour mettre « l'égalité dans la loi, la liberté dans les institutions, la charité dans la société, et donner au droit la souveraineté du monde ». Et, constatant que la France marchait en avant des autres peuples vers cet idéal, il concluait : « Pour nous venger, il nous faudra y traîner nos ennemis mêmes. »

Hélas ! la plaie n'en était pas moins inguérissable au

cœur du patriote. Joignez à cela de cruelles douleurs domestiques : la mort d'une femme, de deux filles, de deux fils. Parmi de tels deuils, j'ose à peine compter pour des joies le succès européen de l'*Histoire des Romains,* et l'admission de M. Duruy dans trois Académies. Mais sa vieillesse commençante avait rencontré la plus dévouée et la meilleure des compagnes : et, de ses deux fils survivants, il vit l'un, historien et romancier de vive imagination et de sensibilité vibrante, trouver l'emploi de son généreux esprit dans cette chaire d'histoire de l'École polytechnique où il avait lui-même enseigné jadis, et l'autre, sorti premier de Saint-Cyr, s'en aller défendre nos ultimes frontières dans cette Algérie où le père avait dû être envoyé comme recteur au temps de la conquête. Il y a ainsi de beaux sangs, et forts, où la magnanimité se perpétue.

Les dernières années de M. Duruy furent entourées d'un respect universel. On l'exceptait, pour ainsi parler, du second empire, — sans qu'il sollicitât, en aucune manière, cette exception. Le respect, jamais homme ne le mérita mieux, et de toutes manières, et, avec le respect, l'affection. Tous ceux qui l'approchaient, soit dans son modeste appartement de Paris, soit à Villeneuve-Saint-Georges, où sa médiocrité de fortune lui avait pourtant permis d'acquérir la maison et le jardin du sage, l'aimaient pour sa bonté, sa douceur, la simplicité de ses mœurs et l'on peut bien ajouter, — car la chose était exquise chez un vieillard, et l'on sait ici le vrai sens des mots, — pour sa naïveté : disposition d'esprit franche et fière, qui n'excluait ni la connaissance des hommes ni la finesse, mais seulement les défiances et les moqueries stériles

et le pessimisme d'amateur, *Candor ingenuus*, comme disaient ses chers Romains.

De telles figures sont bonnes à regarder. Elles rappellent aux âmes inquiètes que, entre les croyances confessionnelles et le doute ou la négation, il reste à la conscience des refuges, qu'il est toute une vénérable tradition de postulats moraux, sur qui l'on peut dire que, depuis les temps historiques, ont vécu tous les hommes de bien : car ceux mêmes d'entre eux qui n'y croyaient pas ont agi comme s'ils y croyaient, et ceux qui croyaient à quelque chose de plus croyaient donc à cela aussi. Le probe historien Victor Duruy fut un homme excellemment représentatif de cette tradition, qui fait tout le prix de la longue histoire humaine. Il dit quelque part que les Grecs de la décadence « manquaient de ces fermes assises si nécessaires pour porter honorablement la vie ». Ces assises séculaires, il les eut en lui, profondes : et vous savez si, en effet, il porta la vie honorablement. Sans prétendre définir dans la grande rigueur ces idées entrevues par la conscience et sommées par elle d'être des vérités, il croyait en Dieu, à une survie de l'âme et à une responsabilité par delà la mort, à une signification morale du monde et, malgré sa marche un peu déconcertante, au progrès. Il croyait que le travail, la domination sur soi, la sincérité, la justice, le dévouement à la famille, à la patrie, à l'humanité, sont des devoirs dont la base est assez éprouvée pour que nous y donnions notre vie sans crainte de nous tromper trop grossièrement, et pour que nos scepticismes et nos ironies ne soient plus qu'exercices de luxe et d'agrément passager. Il croyait que les vivants sont comptables, devant la géné-

ration qui les suit. de tout l'actif de l'héritage des morts. Il avait pour la France, qu'il servit si bien, le plus ardent amour, le plus religieux et le plus confiant. Et il mourut doucement, malgré tout, une invincible espérance au cœur. Recueillons sa vie comme un exemple. Plus qu'un grand ministre et plus qu'un historien illustre, Victor Duruy fut un de ces hommes qui, par la façon dont ils ont vécu, nous rendent plus claires et augmentent même à nos yeux les raisons que nous avons de vivre.

RÉPONSE

DE

M. GRÉARD

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. JULES LEMAITRE

Monsieur,

Il y a quelques semaines, ici même, le plus ancien des amis de M. Duruy, un ministre de l'Instruction publique, un homme d'État comme lui, rendait à sa mémoire, au nom de l'Académie des Sciences morales, un double hommage; mettant de côté la Notice qu'il avait écrite, il en improvisait, séance tenante, une seconde, pleine de charme. Vous avez à votre tour retracé de notre cher et vénéré confrère une image si complète, si expressive, qu'en vérité il ne me reste plus rien à dire. Tout au plus voudrais-je ajouter quelques traits à la physionomie du professeur et

de l'homme, du professeur qui a exercé tant d'action, de l'homme que j'ai beaucoup aimé.

C'est au lycée Napoléon que j'ai connu M. Duruy. Nous avions les mêmes élèves. Dans la cour d'honneur qui porte aujourd'hui son nom, il y avait un banc où presque tous les jours, avant l'entrée en classe, il venait s'asseoir. Moi aussi je devançais l'heure, pour jouir de son entretien et m'inspirer de son exemple. Prêt à répondre aux appels qu'attendaient son activité novatrice et sa légitime ambition, M. Duruy faisait ce qu'il avait à faire, comme s'il n'eût jamais dû faire autre chose. C'était l'homme du devoir simplement accompli. Il aimait la jeunesse autant qu'il en était aimé, et n'avait pas de plus grande joie que de pressentir le talent. Vous en avez cité d'illustres exemples. Il serait aisé de les multiplier. Peut-être lui devons-nous Henri Regnault. Le peintre futur du général *Prim* et de la *Salomé* s'amusait à couvrir ses cahiers scolaires de dessins qui ne répondaient pas toujours à l'objet de la leçon, et son père se refusait à lire dans ces illustrations les secrets de l'avenir. Ce fut M. Duruy qui le décida à laisser le jeune artiste suivre sa vocation. Il ne lui suffisait pas d'ailleurs de distinguer les élites. Il aimait dans les classes ce que, comme les foules, elles recèlent d'inconnu. Telle est la récompense secrète de ce dur labeur d'enseignement : on sème à pleines mains, à toute volée, et un jour, de ces mille sillons la moisson lève, loin, bien loin parfois des yeux de celui qui l'a préparée, moisson d'idées saines, de sentiments justes et délicats, qui font la force intellectuelle et morale d'un pays. M. Duruy a été un de ces vaillants semeurs. Tous ceux, professeurs ou élèves, qui se rattachent

à la génération de 1850 savent ce que l'*Histoire Universelle*, publiée sous sa direction, a versé dans notre enseignement d'idées nouvelles et répandu de lumière. Il obéissait à un autre sentiment que celui d'une affectueuse courtoisie, quand, présidant pour la première fois la distribution des prix du concours général, il disait à l'Université : « J'aurais voulu que l'usage me permît de me présenter ici sous le costume professionnel que j'ai porté pendant trente ans. » Nul ne l'a plus honoré.

L'éclatant succès de ses ouvrages sur l'histoire des Grecs et sur celle des Romains ne doit pas faire oublier ce qu'il a fait pour la nôtre. En plus d'un point, il l'a renouvelée dans ses livres. Il y portait, dans ses leçons, une passion élevée, la passion d'un maître de la jeunesse qui sait que le vrai patriotisme, le seul digne d'un grand peuple est celui qui se raisonne, non celui qui s'exalte. Vous avez rappelé, Monsieur, les conclusions de l'*Histoire des Romains* et leur ampleur sereine. Je ne sais si je ne préfère pas encore la sobre préface de l'*Histoire de France*. Avec quel accent de grandeur mesurée l'auteur y exprime nos destinées! Si notre littérature est entre toutes la plus humaine, dit-il, c'est qu'elle est la plus impersonnelle; si le rôle de la France a de tout temps tourné au profit de la civilisation, c'est que rien de ce qui est outré n'y dure; s'il n'est permis à aucune nation de revendiquer l'honneur d'avoir seule guidé les autres dans les voies du progrès, il n'est pas de peuple, dont le regard, au sortir de ses propres frontières, ne se porte d'abord sur le pays où Mirabeau a jeté ce cri éloquent: « Le droit est le souverain du monde. » — « Après la bataille de Salamine, con-

clut-il avec un spirituel souvenir, les chefs grecs se réunirent pour décerner le prix de la valeur : chacun s'attribuait le premier; mais tous accordèrent le second à Thémistocle. »

M. Duruy était avant tout de son pays et de son temps. Ce qui sonnait haut et clair faisait vibrer son âme. Il avait l'instinct profond des grands devoirs de la démocratie moderne. Au cours de son ministère, je lui avais conduit un éducateur étranger. C'était un matin, vers sept heures. Il y avait déjà longtemps qu'il était à sa table de travail, occupé à rédiger pour l'empereur une note sur l'organisation de l'assistance médicale dans les campagnes. Avec sa bonne grâce expansive, il nous expliqua son projet qui se rattachait à tout un plan de réformes sociales. Cet administrateur rare, ce politique qui avait tant à se défendre, ce financier que la nécessité obligeait à serrer ses comptes de si près, avait conservé, sous le poids des affaires, tous les élans de la jeunesse. Une fois engagé dans l'action, il ne se laissait plus conduire que par la sagesse pratique. Il y apportait cet admirable mélange de hardiesse et de retenue, de décision et de mesure, qui a donné à son œuvre de si fortes assises. Mais c'est le cœur qui le plus souvent avait imprimé le branle à la pensée. Prenez chacune des nouveautés qu'il a introduites dans notre éducation nationale : il n'en est pas, à l'origine de laquelle, en même temps qu'une idée juste, on ne trouve un sentiment généreux.

La générosité était le fond même de sa nature. Il fut toujours doux aux hommes, comme aux idées. On n'est point un ministre agissant sans provoquer bien des résistances.

De la part de ceux dont le concours lui aurait paru naturellement acquis, la tiédeur du zèle l'attristait ; elle ne l'aigrissait pas. Quand il était clair qu'à travers sa personne, c'étaient les principes qu'on voulait atteindre, ces principes qu'il avait hérités, comme vous disiez, de la lignée du meilleur esprit français, il s'offrait intrépidement à la lutte. Mais si les adversaires ne lui manquaient point, je ne sache pas qu'il ait eu un seul ennemi. Vraiment libéral, n'ayant jamais aimé le pouvoir pour lui-même, ne s'en servant qu'au profit du bien public, la droiture parfaite de ses intentions et l'élévation naturelle de son caractère lui rendaient la bienveillance facile. Elle rayonnait sur tous les traits de son franc et mâle visage. Malgré les attaques dont aucune ne lui fut épargnée, je ne crois pas que, même dans l'emportement de la lutte, il ait une seule fois saisi l'occasion de rendre le mal par représailles ; il n'a jamais laissé échapper celle de faire le bien. Combien j'en sais dont la reconnaissance ne s'éteindra qu'avec leur dernière pensée !

Cette noblesse d'âme qui l'avait d'emblée égalé aux charges les plus hautes, le rendit sans plus d'effort à ses travaux. Six ans d'activité féconde ne l'avaient pas enivré ; le recueillement du cabinet ne le surprit point. Sans les tristesses patriotiques dont il souffrait cruellement, sans la douleur profonde qui, après tant d'autres, vint désoler son foyer, j'oserais dire qu'il n'a pas connu d'années plus heureuses que celles de sa verte vieillesse. Ce n'est pas sans motif que jadis, au risque de compromettre sa carrière, il préférait Athènes à Lacédémone. Ce grave et judicieux Romain était un contemporain, non du vieux Caton, mais

de Cicéron, de César et de Térence : il avait fréquenté les jardins d'Académus, suivi les leçons de Phidias et de Platon. Ce fut pour lui une pure jouissance de reprendre l'histoire de la Grèce et de Rome à la lumière des découvertes de l'archéologie contemporaine. Les deux monuments achevés à plus de quatre-vingts ans, il se réfugia dans ses plus chers souvenirs; et, sous la garde d'une affection aussi intelligente que dévouée, il se laissa envelopper par les repos.

Sa mort fut un de ces deuils, qui, sans pompe, sans appareil, vont au cœur d'un pays. Il avait décliné tous les honneurs. Mais dans le petit village qui, pendant près de quarante ans, avait été sa retraite préférée, la retraite de la grande comme de la modeste fortune, au pied de la colline qu'il avait gravie tant de fois, le soir, après sa journée faite, emportant à méditer quelque grave sujet, une foule émue s'était rassemblée d'elle-même, la foule de ceux qui l'aimaient; et dans le silence des discours, chacun pensait que l'État avait perdu un de ses grands serviteurs, la France un de ses meilleurs citoyens.

En vous appelant à lui succéder, Monsieur, nous ne pouvions associer à des souvenirs plus glorieux de plus attachantes espérances.

Vous souvient-il du jour où, dans un billet du matin à votre petite cousine, vous disiez, en parlant de l'Académie : « Cette boîte-là ! » Une boîte ! Le mot doit vous sembler un peu vif aujourd'hui. Mais il y avait, dans ce billet des premiers jours de mai, tant de verve printanière ! Je lui en pardonnerais bien d'autres, disait un jour, à propos de je ne sais quelle échappée, votre Directeur d'École

normale, Ernest Bersot. C'est le caractère de vos moindres écrits que vous y apparaissez dans votre naturel. Tour à tour pétillante d'esprit ou voilée par la réflexion, votre œuvre vous peint, et l'on peut s'y fier, pourvu que l'on vous prenne, comme vous vous donnez, dans la bonne foi de votre complexité, — pourvu surtout qu'on sache jouir de ce que vous êtes aujourd'hui et attendre ce que vous serez demain.

Rien de plus instructif que de remonter aux origines de votre éducation. Le premier trait qui la distingue, c'est la fidélité au pays natal. En ces temps de passions voyageuses, vous n'êtes rien moins que cosmopolite. Il vous est arrivé, par nécessité de profession, d'aller en Algérie. Par nécessité professionnelle encore, vous avez séjourné au Havre, à Grenoble, à Besançon. Ç'a été votre tour de France; je ne sache pas que vous l'ayez renouvelé. Et quant au tour du monde, je suis bien sûr que vous n'y avez jamais pensé. Une aurore boréale, un coucher de soleil sur les glaciers, vous est un spectacle inconnu et qui ne vous tente pas. Vos points cardinaux sont Orléans et Tours; vos horizons les bords de la Loire. Mais il y a là, quelque part, non loin de Beaugency, un grand verger qui descend vers un ruisseau bordé de saules et de peupliers; c'est pour vous le plus beau paysage de l'univers, car vous le connaissez et il vous connaît : cela vous suffit. Vous en rêviez dans l'année d'exil où le soleil d'Afrique vous fatiguait les yeux; vous l'avez chanté en petits vers, simples, doux, tout unis comme lui, mais, comme lui aussi, rafraîchissants et reposants. Et ce n'est pas seulement quand vous en êtes éloigné qu'il vous fait battre le cœur.

Vous n'êtes point, comme Paul-Louis, un Tourangeau de Paris. Chaque année, juin venu, il faut que vous alliez errer en ce coin béni, par les sentiers qui noient les hautes herbes, sous le soleil, dans l'odeur des foins. Vous aimez la terre en petit paysan, humblement et délicieusement reconnaissant envers sa nourrice. La nourrice non plus n'est pas ingrate. Elle a habitué le petit paysan à se promener à travers le monde, l'œil alerte et avisé, l'oreille fine, le nez au vent, toujours en quête et toujours sur ses gardes. Un jour, par les rues de la grande ville que le cœur lui brûlait de connaître, il rencontrera Gavroche, qui le conduira aux foires de la banlieue, à Vincennes, à Neuilly; et quand sera venue la fête de l'Exposition universelle, les deux frères, le citadin et le rustique, associeront leur esprit d'observation gouailleur et enthousiaste, leur bon sens ému, leur verve endiablée, pour raconter à la petite cousine de Beaugency les merveilles du Champ-de-Mars et du Trocadéro.

C'est au village que votre éducation a été ébauchée, dans l'école de votre père; et quelle ne dut pas être sa fierté, le jour où il reçut vos poésies de début, les fins *Médaillons*, précédés de la dédicace si affectueusement filiale qu'il m'a été donné de voir! Sous quel patronage vous êtes allé au séminaire, je l'ignore. C'est avec respect que vous y êtes entré, avec respect que vous en êtes sorti. Respect clairvoyant, mais sincère. Dans le fond de votre cœur, aujourd'hui encore; il subsiste une sorte de cité de Dieu; que vous n'habitez plus, mais où vous ne souffrez pas qu'on pénètre le sourire aux lèvres.

Du séminaire vous avez passé à l'École normale, presque

de plain-pied. A l'éducation de l'Église se superposa dans votre esprit l'éducation du siècle, sans crise, comme une façon nouvelle. La discipline intellectuelle de l'École s'empara de vos facultés, et les régla, sans les contraindre. Vous n'êtes pas de ceux qui, comme J.-J. Weiss, y ont senti peser les murs d'une prison. Vous vous trouviez à l'aise et vous preniez vos aises. J'ai même ouï dire que vous aviez la réputation de laisser venir sans impatience l'heure du travail. Comme quelques-uns de vos anciens, comme Taine, About, Sarcey, Prévost-Paradol, Frary, vous aviez les yeux tournés vers la porte par où s'envolent les rêves. En attendant, l'esprit large et sain de l'École vous pénétrait. L'enseignement des maîtres, l'exemple des camarades, vous inculquait le goût de la méthode et de la science, l'habitude de la précision dans la recherche, le besoin de la probité dans la pensée et le sentiment.

Quant à un apprentissage de la vie aussi personnel et aussi divers vient s'ajouter l'expérience même de la vie qui ramène l'esprit sur soi, le concentre et achève de le mûrir, il ne manque plus au talent pour se produire que l'occasion, laquelle ne manque jamais : le vôtre éclata.

Elle était pourtant bien modeste et bien obscure la scène de votre premier succès : une petite salle basse du Collège de France ; au milieu, une table étroite chargée de vieux livres, et sur les bancs environnants quelques auditeurs clairsemés. Mais derrière la table siégeait Renan. Vous vous étiez glissé dans un coin ; et, quelques jours après, paraissait le portrait qui marque une date dans votre histoire. Comme par l'éclat photographique, le maître est saisi : la large carrure, la tête puissante dans sa finesse

épaissie par l'âge, le feu du regard, la malice du sourire, le geste qui enfonce la démonstration irréfutable ou qui lance la remarque légère comme une bulle destinée à crever, la force de l'idée et l'abandon du langage, ce qui se voit et ce qui ne se voit pas, toute la mimique apparente, toute la vie intérieure de la plus mobile des intelligences et des physionomies. L'impression fut d'autant plus vive qu'elle allait bien au delà d'un effet littéraire. Ce n'était pas seulement un incomparable modèle que vous aviez eu l'ambition de représenter. Le grand séducteur avait jadis pris possession de votre esprit, non sans y exciter certaines angoisses ; et avec une émotion dont la grâce juvénile n'excluait pas la gravité, vous aviez voulu savoir, bien en face de lui, les yeux dans les yeux, de quelle humeur, triste ou gaie, il soutenait sa doctrine sur l'universelle contingence des choses, comment il en conciliait l'idée avec les invincibles instincts de l'âme humaine et les besoins éternels des sociétés.

Les *Portraits* qui suivirent ne furent pas accueillis avec moins de faveur. Votre bienvenue au monde vous riait dans tous les yeux. La veine était si franche, la source si vive, si jaillissante, si limpide jusque dans son trouble ! Elle laissait si clairement transparaître l'ondoyante agitation et les replis secrets d'une curiosité ardente à se répandre, à voir, à comprendre, à jouir, et en même temps déconcertée parfois et comme désenchantée par ce qu'elle avait vu et compris, hardie et pleine de scrupules, heureuse et inquiète ! C'est vous-même qui l'avez dit, Monsieur : « Dans la plupart de mes actes ou de mes états de conscience, je sens en moi deux hommes. » Et si, à les séparer, on cour-

rait le risque de rompre le charme, on ne peut se flatter de vous connaître, sans les distinguer.

Le premier qui se montrait, que vous mettiez même un peu de coquetterie à découvrir, c'était l'homme d'impression, celui qui ne se pique de rien, ne se prononce sur rien, ne se croit assuré de rien, sinon de l'attrait qu'il éprouve et du plaisir qu'il goûte. De là, en matière de critique, ce principe qu'il n'y a point de principes. A ceux qui vous opposaient les règles, les traditions, les Temples du goût et les égarements du sens propre, comme disait Nisard, vous répondiez : Vieilles illusions et préjugés que tout cela; aspiration vaine au retour d'une monarchie universelle du goût qui a fait son temps! Vos principes ne sont que des préférences personnelles, disons tout au plus, si vous voulez, des préférences personnelles immobilisées. Non, lire un livre, ce n'est pas amener l'auteur au pied de la toise et le renvoyer avec son numéro d'ordre, étiqueté et classé, pour l'édification de la jeunesse, c'est aller à lui simplement et se laisser pénétrer des idées ou des sensations qu'il apporte, sans arrière-pensée, pour le plaisir, pour se donner la jouissance de vues nouvelles et de nouvelles impressions. « Cela ne vaut-il pas mieux que de s'évertuer à en enfermer l'âme, sans être bien sûr de la tenir, dans des formules laborieuses et tâtonnantes? A quoi bon définir difficilement ce qu'il est facile et si délicieux de sentir? »

Votre esthétique morale n'avait pas plus de prétentions dogmatiques. Vous êtes un moderne, un moderne d'aujourd'hui, non d'hier, vous vous donnez délibérément pour tel, un peu plus même que de raison parfois et au

risque de paraître vouloir nous induire en quelque mystification troublante. « J'adore, dites-vous, la littérature de la seconde moitié du XIXe siècle, si intelligente, si folle, si morose, si détraquée, si subtile; je l'aime jusque dans son affectation, ses ridicules, ses outrances »; ce que vous appelez ailleurs, n'est-il pas vrai? « son esprit fin de siècle ».

Sur ce mot, j'aurais bien envie de vous arrêter. Existe-t-il donc vraiment des fins de siècle ailleurs que dans les calendriers? Quand je vois représenter certaines débauches d'imagination maladive comme le signe d'une irrémédiable décadence, je ne puis m'empêcher de songer à l'an mil, où la foi populaire avait amassé toutes les expiations de ce monde, toutes les terreurs. L'an mil n'était pourtant, lui aussi, qu'une date d'almanach. Grâce à Dieu, les dates n'ont pas de réalité dans l'histoire; elles ne servent qu'à exercer la mémoire des candidats au baccalauréat. Le cours de l'humanité se poursuit à travers les années et les siècles, comme à travers les jours. Il à ses rapides où, après avoir ramassé ses eaux, il se précipite; il a ses bas-fonds où il semble s'engraver. Cependant, dans votre chère Loire elle-même, alors que la grande nappe paresseuse s'est ralentie et partagée en maigres filets comme épuisée, la marche en avant se continue. Que nous traversions en ce moment quelques bas-fonds, soit. Mais n'insistons pas outre mesure sur les dangers qui s'y peuvent rencontrer; gardons-nous d'évoquer trop souvent ces images de décadence, de peur que, dans ce pays qui, lui aussi, est sensible à l'impression et que l'impression emporte, le mot ne paraisse appeler et justifier la chose.

Aussi bien, dans ce siècle finissant, ce qui vous enchante, n'est pas précisément la vie qui de toute part y éclate avec une surabondance étrange, confuse, mais si puissante? Tant elle vous plaît, que vous semblez n'y chercher autre chose que la joie du spectacle. Vous l'allez recueillir dans ses manifestations les plus grotesques comme dans ses plus graves expressions. Un jour, sortant de Notre-Dame, où vous aviez entendu le Père Monsabré, vous écrivez: « Celui qui, étant entré le matin à l'église, s'en va le soir à l'Eden-Théâtre, après avoir flâné sur les boulevards, a pu, s'il sait voir, apprendre des choses qui ne sont pas dans les manuels.» L'esprit boulevardier, disons mieux pour ne pas troubler le repos du dictionnaire, l'esprit parisien vous enivre. Sainte-Beuve, dans sa jeunesse, a connu ces ravissements. Les vôtres ont je ne sais quoi de plus aigu, de plus intense, de plus frémissant, Le moindre livre d'aujourd'hui, ouvert au hasard, vous fait tressaillir dans votre chair, vous pénètre jusqu'aux moelles. La violences des contrastes, bien loin de vous repousser, vous attire. Vous avez adoré l'historien de la *Vie de Jésus ;* et il y a moins d'un an, vous consacriez à l'auteur des *Odeurs de Paris* et des *Parfums de Rome*, au plus rude des polémistes chrétiens, le plus tendre des articles qu'il ait jamais inspirés. « Quel pauvre être de volupté suis-je donc? » pensez-vous, comme étonné de vous-même, « pour aimer à la fois et peut-être également Renan et Veuillot ! »

Avant de vous demander compte de cette volupté dont vous vous accusez avec une ingénuité si caressante, je veux dire avant d'en appeler à l'autre homme que vous êtes, combien je suis tenté, Monsieur, suivant votre exemple, de

m'abandonner au pur plaisir de vous goûter! « L'esprit critique », a dit Sainte-Beuve,—dont vous invoquez le patronage en tête de vos premiers *Portraits*,— « est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et de vallées touffues, qui va de l'un à l'autre, les embrasse d'une eau vive, les réfléchit, les baigne, sans les déchirer. » Et tandis que vous nous entraînez dans cette course errante, vous y répandez à profusion tous les prestiges du talent : la multiplicité des aperçus et l'imprévu des rapprochements, l'horreur de la déclamation et l'impatience à partager quelque chose avec les sots, fût-ce la sagesse, une ironie douce et sans fiel, le goût naturel de la mesure et le besoin réfléchi de l'impartialité, la finesse de l'émotion littéraire poussée jusqu'à la délectation, le don de tout comprendre et l'art de tout dire, une langue d'un tour moderne et d'un fond classique, inventive et pure, une langue du paradis de la France, comme on appelait jadis le parler de la Touraine. Ajoutez ce qui est plus rare encore peut-être, le désintéressement de vos propres idées, la pudeur d'abonder dans votre sentiment, l'éveil sur les objections qu'on peut faire et le souci d'y répondre avant qu'on les fasse, parfois enfin, les surprises de l'inconséquence et de la contradiction. « J'aime, dites-vous, les gens qui sont de leur religion et de leur métier ou simplement de leur opinion, peut-être parce que je ne suis pas toujours de la mienne. » L'engageant aveu, Monsieur, et peut-on mettre plus de belle humeur à nous introduire dans vos mésintelligences avec vous-même ! En vérité, Mirabeau faisait preuve d'une

psychologie bien courte, le jour où il prétendait que l'inconséquence est la seule chose qui ne saurait se soutenir, La contradiction est le sel de la pensée. Ne se point contredire, ne s'être jamais contredit, ne point changer de manière de voir suivant l'impression de l'heure, le nuage qui passe ou le soleil qui luit, avoir eu raison une fois pour toutes en sa vie et n'en plus démordre, quelle tristesse, et que pourrait-on souhaiter de plus mortel à son pire ennemi! Se peut-il rien de plus piquant, au contraire, que la contradiction, quand, alerte et gaie, ainsi que chez vous, elle consiste dans une réserve soudaine, dans je ne sais quelle façon de se dérober, comme la perdrix de La Fontaine qui, au moment où le chasseur croit déjà l'avoir saisie, tire de l'aile et se rit!

Cette grâce paradoxale et fuyante qui, comme une flamme, court sur votre pensée, a pu parfois, il est vrai, y trahir une certaine inconsistance et en faire méconnaître la solidité. Mais ceux-là seuls s'y trompent, qui veulent s'y laisser tromper. Il y avait au XVIIe siècle, dans le siècle des grandes professions de foi et de raison, une société d'honnêtes gens, comme on disait, — Saint-Évremond en était un des types accomplis, — qui ne croyaient pas que le pédantisme fût nécessaire au savoir, ni la morgue au jugement, qui excellaient à disserter agréablement sur des matières graves, à traiter les plus hautes questions avec autorité sans appareil d'autorité, à raisonner très serré en se jouant. J'ai plus d'une fois pensé que vous aviez des ancêtres dans cette famille d'esprits, dont le XVIIIe siècle procède, et qui ont tant contribué à répandre hors de France le goût français, en le faisant aimer. Pour être utile

et féconde, la critique a-t-elle donc besoin de se faire tranchante et grondeuse ? Qu'ils sont à plaindre ceux que vous effleurez du bout de votre plume! Qu'il vous suffit de peu de chose pour les tenir ou les remettre en leur place! Et quand, dans votre respectueuse sincérité, vous vous attaquez aux maîtres, — aux maîtres de la grande tradition ou aux maîtres de la faveur contemporaine, — à Corneille ou à Émile Augier, de quelle main sûre, sans paraître y toucher, vous pénétrez au défaut de la cuirasse et marquez le point où ils ont pu faillir!

Quel est donc le secret de ces leçons si réservées à la fois et si décisives? A qui faut-il le demander, sinon à cet autre vous-même, le discret, mais souverain régulateur de votre pensée? Chez vous, en effet, Monsieur, si la raison ne se refuse jamais à la fantaisie, il n'est pas de fantaisie qui ne tourne en raison. Dans les raffinements, les gaillardises, les folies de l'esprit parisien auquel vous prenez, quand vous êtes de loisir, un plaisir si franc, ce qui vous intéresse, c'est ce que ses eaux tumultueuses roulent de généreux et de sain. Ce que vous aimez dans tous les sujets auxquels s'applique votre étude,—c'est ce qu'auraient aimé, et qu'aimeraient Molière, La Fontaine, Voltaire, amenés, comme vous savez le faire, au point de vue de l'observation moderne, rafraîchis et revivifiés, si je puis dire, au contact des passions et des mœurs contemporaines: — j'entends la justesse, la clarté, le bon sens aiguisé dans la peinture de l'âme humaine. Voilà comment cette critique sans principes repose au fond, tout au fond, si vous y tenez, mais d'autant plus fermement, sur les principes qui ont fait de l'esprit français, héritier de la tradition antique, l'interprète

privilégié des idées communes à l'humanité ; voilà comment vos préférences personnelles se rattachent par un lien intime aux préférences qui sont la règle même de la raison et du goût ! Gréco-Latin par toutes vos origines, Français de race, je ne sais de notre temps personne dont le talent porte plus nettement l'empreinte du génie national.

Naguère nous étions fatigués des sécheresses de l'analyse scientifique et des grossièretés du naturalisme ; nous aspirions aux sources fraîches. Une note de tendresse et de pitié nous arriva du Nord, apportée par un souffle pur ; et, en même temps, dans la détresse où le malheur nous avait isolés, nous cherchions, à l'autre extrémité de l'Europe, la main qui semblait se tendre vers la nôtre. Toute la France se mit à Tolstoïser, avez-vous dit, et bientôt à Ibséniser. Et vous Tolstoïsiez, vous Ibsénisiez avec toute la France ! La *Puissance des Ténèbres* « vous avait donné le coup au cœur ». *Les Revenants* et *le Canard Sauvage, Hedda Gabler* et *la Maison de Poupée* y avaient à leur tour fait passer le frisson d'une émotion sincère. Vous vous laissiez ravir à ces visions d'un monde supérieur, où des âmes, simples et grandes, luttaient pour s'affranchir, pour affranchir l'humanité avec elles, des servitudes de la misère terrestre et des humiliations du mensonge social. Elles étaient si touchantes, dans leurs explosions naïves, ces crises de conscience, ces révoltes douces ou exaspérées contre la tyrannie des lois humaines et des préjugés, ces invocations confiantes au bienfait d'un évangile rajeuni ! Cependant le livre clos, le rideau tombé, le cadre qui enveloppait de poésie ces drames intérieurs évanoui, et l'esprit critique retrouvant ses droits avec son sang-froid, vous vous

demandiez si c'était bien la première fois que vous apparaissaient les nobles visions des Ibsen et des Bjœrnson. Ne les avions-nous pas déjà entendues, ces protestations de l'âme solitaire contre les iniquités de l'oppression sociale, du droit contre la force, de l'idéal contre la réalité douloureuse? Ces sentiments qui nous revenaient de si loin, réfléchis avec tant de puissance par des consciences primitives, et comme transfigurés et grandis à travers les brumes des steppes immenses et des fiords déserts, ne les avions-nous pas vus jadis personnifiés, au cœur même de la France, dans la lumière limpide et dorée des traînes berrichonnes ou des vergers de Normandie? Et à mesure que remontaient à votre pensée les clairs souvenirs du romantisme français, de George Sand et de Flaubert, chassant devant eux les brouillards du Nord, vous reconnaissiez que décidément « vous n'aviez pas un sou de Slave dans les veines », vous vous sentiez « redevenir Latin et Gaulois », vous repreniez « vos défiances et vos tendresses étroites de paysan autochtone plaint par Bourget ».

Vous souririez, si j'insistais sur une démonstration superflue, si je rappelais, autrement que pour mon plaisir, avec quelle précision vous définissez l'esprit classique, avec quelle profondeur de sentiment vous avez analysé, dans toutes les délicatesses de son intelligence dramatique et de son âme, Racine, ce Français de France, comme vous dites si bien, ce type, ajoutez-vous, du génie français : tant il est vrai qu'il existe, pour vous aussi, l'exemplaire de beauté auquel, par delà les préférences personnelles, se mesurent toutes les œuvres!

Votre conception morale de la vie n'est, sous ses appa-

rences flottantes et légères, ni moins arrêtée au fond, ni moins sérieuse. « Ceux qui essaient comme moi d'entrer partout, écrivez-vous avec une mélancolique douceur, c'est qu'ils n'ont pas de maison à eux, et il faut les plaindre. » Cela seul, semble-t-il, n'est point d'un esprit si détaché des grandes questions. Il faut remonter dans les âges de foi pour trouver une confession de soi-même aussi simple que celle où votre sincérité se plaît. « Si Louis Veuillot avait vécu assez longtemps pour qu'un peu de ma prose parvînt jusqu'à lui, — c'est la conclusion de votre étude, — j'aurais voulu, après quelque article où il m'aurait traité de simple Galuchet et de cuistre par-dessus le marché, le prendre à part et lui dire : Non, je vous jure, ce ne sont point mes passions qui m'ont ravi la foi : je ne leur obéis pas toujours... Et ce n'est pas non plus la superbe de l'esprit :.. je ne me sentirais pas diminué, si je croyais ce que Pascal, Racine et Bossuet ont cru. Je suis humble, ou j'y tâche... Je ne suis pas un libre penseur, car c'est une grande sottise de s'imaginer que l'on peut penser librement. Et notez bien que vous, je vous comprends, je vous aime, je vous pardonne tout. Et j'aime les saints, les prêtres, les religieuses, non par une espèce de niaise et suffisante coquetterie morale : j'aime réellement presque tout ce que vous défendez, et je le défendrais moi-même à l'occasion. Mais enfin, si je ne puis aller au delà de ce sentiment ! » On ne parle pas ainsi de ce qui ne touche point. Vous l'avez dit : vous ne concevez rien de plus poignant que le drame de la conscience religieuse. Ce n'est pas vous à qui pourraient suffire les démonstrations mondaines des croyances sans racines, des restaurations sans vertu. Dans votre apparent désintéressement, vous êtes plus

exigeant envers vous-même. Très attentif au devoir de la vie, n'excluant rien de ce qui peut contribuer à l'éclairer, vous ralliez autour de votre foi imprécise, selon le mot que vous avez créé pour Lamartine, tout ce que l'humanité pensante et souffrante, païenne ou chrétienne, a rêvé de meilleur. *Marc-Aurèle* et l'*Imitation* sont l'un à côté de l'autre dans votre bibliothèque intime sur les rayons de ceux que vous appelez les sages et les consolateurs, « vos Lares ». Cette fusion des deux grandes âmes du monde, n'est-ce pas ce que vous représentez sous les traits de Serenus, le martyr incrédule, dont les reliques païennes font des miracles? A côté des exaltations de la foi, au-dessus des impuissances de la raison, vous placez la religion universelle, éternelle, des postulats dont vous parliez si dignement tout à l'heure. Vous vous feriez scrupule d'en sonder de trop près la métaphysique; mais vous vous plaisez à en commenter la morale, à la faire descendre dans les règles de l'existence. Vous enveloppez, vous pénétrez votre philosophie de bonté. « Si connaître est triste, la connaissance ne faisant que reculer de quelques degrés le terme de l'inconnaissable », ce qui ne trompe point, c'est le don de sympathie et de pitié. Tolstoï n'avait pas encore évangélisé l'Occident, vous naissiez à peine à l'observation du monde, quand vous disiez en vers touchants :

Heureux qui sur le mal se penche, et souffre, et pleure!
Car la compassion refleurit en vertus,
Et sur l'humanité, pour la rendre meilleure,
Nos pleurs n'ont qu'à tomber, n'étant jamais perdus.

Ces accents d'une âme émue de bonne heure par la misère humaine, votre maturité réfléchie ne les a point

reniés. Parmi tant de pages où vous vous laissez voir, je voudrais citer tout entier le discours que vous adressiez, il y a un an, à la jeunesse des écoles. Ai-je dit un discours? Le mot serait impropre, car il suppose plus ou moins une thèse, et la thèse est un genre que vous ne pratiquez point. Vous l'avez appelé vous-même une homélie, sans doute pour ne pas perdre l'occasion de vous moquer un peu. « Jeunes gens, disiez-vous, efforcez-vous de tout comprendre et de tout aimer. Soyez bienveillants, soyez indulgents, soyez bons. Point de jacobinisme, d'esprit de secte, ni d'exclusion. Élargissons nos cœurs, élargissons nos fronts, comme Renan voulait élargir celui de Pallas-Athéné, pour qu'elle conçût divers genres de beauté. » Admirable sentiment, qui ne pouvait revêtir un plus heureux langage! Dans les applications aux lois, cette habitude d'esprit et de cœur a nom la tolérance : elle fait respecter l'humanité. Dans le cours régulier de la vie, elle s'appelle la modestie, la délicatesse, la charité : elle est le ciment le plus doux en même temps que le plus fort des relations sociales : elle fait aimer l'humanité.

De tout temps vous avez eu le goût de recouvrir vos idées de fictions. Et il est très curieux, ce recueil de contes si divers que vous avez rassemblés sous le nom de *Myrrha*. Il réunit les plus saisissants contrastes de votre talent : un libre esprit respectueux de toutes les croyances, l'intelligence précise de l'histoire et la grâce rêveuse de la légende, le sens profond de l'antiquité homérique et la passion de la modernité, le goût de la simplicité attique et une pointe d'imagination avancée qui sent son siècle, le drame naïf de la *Chapelle blanche*, et l'idylle raffinée de *Mariage blanc*,

une délicieuse hagiographie : Myrrha, vierge et martyre, qu'un saint évêque arrache à la convoitise de Néron en la jetant sous la dent des lions de l'arène, et une histoire d'hier, la pauvre Mélie, une petite paysanne de chez vous, je suppose, qui adore sa maîtresse, la suit dans son ombre, la guette du fond des fossés de la route, comme un chien de garde, et meurt de dévouement. Assemblage un peu singulier, mais où tout se fond dans l'harmonie d'une distinction délicate, la distinction de Mérimée, votre modèle.

Mais ces petits récits, ces scènes, ces dialogues de si vive allure n'étaient qu'un prélude. Le théâtre vous attendait. A voir vos premiers essais sur la poétique d'Aristote et la comédie au XVIIIe siècle, il était clair que votre pensée se portait de ce côté et aussi votre ambition. Vous aviez à peine pris rang à Paris que vous étiez enrôlé dans la critique dramatique. Bientôt les séries des *Impressions de théâtre* se succédaient aussi rapidement que celles des *Portraits contemporains*, et presque avec le même éclat. Là, comme partout, vous vous étiez trouvé à votre place tout de suite, naturellement. Était-ce de l'autorité ? Non. Vous avez toujours eu si peu le souci d'en prendre et le goût d'en montrer. Mais ce fut dès l'abord une supériorité incontestée et très personnelle. Vous avez quelque part tracé, en deux ou trois pages, l'histoire de la critique théâtrale, depuis Geoffroy jusqu'à Jules Janin et Théophile Gautier, en lui donnant pour couronnement l'œuvre magistrale de M. Francisque Sarcey. Vous y avez introduit à votre tour des aspects nouveaux, ou plutôt une nouvelle manière de voir. « Ça, c'est du théâtre ! » disait M. Sarcey, réduisant toutes ses théories à cette formule

qui a aujourd'hui l'autorité courante d'un oracle de Boileau. Ça, c'est de la vie, répondiez-vous avec non moins de résolution. La vie, voilà en effet, ce que vous cherchiez, la vie vraie, avec ses fièvres latentes et ses éruptions hardies, sans prétention aux mystères de l'analyse psychologique comme sans réserve de pruderie, plus touché du particulier que du général, vous délectant au rare et surtout faisant fort peu de cas des habiletés de métier. La nouveauté était délicieuse. Nous aimons tous plus ou moins à trouver ce que nous n'attendions point. Cette critique du théâtre faite hors du théâtre, pour ainsi dire, par un homme qui ne semblait point être du théâtre, avait je ne sais quel ragoût inaccoutumé. Des analyses nerveuses, serrées, poignantes ou amusantes, et pleines d'idées : un pur régal de moraliste et de lettré.

L'intérêt était d'autant plus excité que visiblement vous vous prépariez vous-même à aborder la scène ; et ceux qui connaissaient le mieux les ressources de votre talent n'étaient point sans se préoccuper des risques que vous alliez peut-être lui faire courir. Qu'un critique fût en même temps un créateur, le cas, pour être rare, pouvait se rencontrer. Mais le métier ? Qui pouvait se flatter d'en méconnaître les nécessités ou d'en transgresser impunément les lois ? Aviez-vous le don de la création dramatique ? Sauriez-vous saisir la scène à faire ? Vous l'avez faite, Monsieur, la scène à faire, dans *Révoltée,* dans l'*Age difficile,* ailleurs encore. Et certes ils sont franchement dessinés, bien vivants, ces personnages empruntés aux boudoirs et aux garçonnières de la vie parisienne, aux couloirs des assemblées et aux salons de la galanterie politique, aux coulisses

de la comédie, aux foyers bourgeois que n'a pas gouvernés la sagesse d'une mère : Hélène et Brétigny, le député Leveau et la marquise de Grèges, Flipote, Chambray! Qui donc avait exprimé la crainte que le dilettantisme eût émoussé la force de votre esprit ? Quoi de plus osé que le *Pardon ?*

Mais ce ne serait point assez de constater que le théâtre vous a réussi comme tout le reste. Vous avez conçu, vous poursuivez une rénovation de l'art dramatique. Vos feuilletons en ont plus d'une fois esquissé l'idée. Vous avez commencé à la réaliser dans vos pièces. C'est le mérite de la jeune école, à laquelle vous appartenez, qu'elle n'affirme pas à demi ce qui lui semble propre à la régénération qu'elle se propose. Elle a son principe : la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Elle a son cri de ralliement : guerre aux artifices, aux conventions, et pourquoi ne pas prendre le mot qui est de la langue même de Scribe ? guerre aux ficelles ! Les préparations, ficelle ! Les coups de théâtre, ficelle ! Les reconnaissances, les lettres perdues et retrouvées, les jeux de scène, les propos de domestiques, les entretiens de comparses, les mots d'auteur, ficelle, ficelle ! Plus d'accessoires, d'amusettes, de procédés, de trucs qui sollicitent l'attention du spectateur et la pervertissent; plus de truchements ni d'intermédiaires d'aucune sorte : les vrais personnages, en petit nombre, et qui, eux-mêmes, eux seuls, expriment leurs sentiments, eux seuls, eux-mêmes, font connaître les choses sans les envoyer dire : c'est ce qu'on appelle le théâtre direct. Une action simple, sans prologue ni épilogue, coupée dans une aventure psychologique comme un chapitre dans un livre, n'ayant d'autre

support que le cœur humain, ne reculant devant la représentation ou la confession d'aucune faiblesse, acceptant l'inconséquence, finissant mal ou ne finissant pas, ainsi qu'il arrive dans la réalité : c'est ce que vous appelez une tranche de vie. Scribe, s'il pouvait se défendre, remarquerait peut-être que la jeune école n'est pas toujours aussi sévère pour elle-même, que pour les autres, et qu'elle s'affranchit parfois de la rigueur de ses propres règles... Tenez : il y a dans le *Pardon* une voilette oubliée sur un guéridon, qui révèle tout à la femme jalouse : n'est-ce pas un peu ce que l'école traiterait irrévérencieusement de ficelle? Mais ce n'est point sur de tels détails que se jugent de telles questions. Et comment pourrais-je ici prendre parti dans cette querelle des anciens et des modernes, alors que les anciens nous ont tant amusés, nous amusent encore, par leurs fictions ingénieuses, et que, par leurs peintures hardies, les modernes nous prennent aux entrailles? Je vois bien ce que cette sobriété de moyens peut faire perdre au théâtre, pour le divertissement des yeux et le délassement de l'esprit. Je ne vois pas moins clairement combien, pour des satisfactions d'un ordre supérieur, il doit gagner à cette franchise d'expression. Permettez-moi seulement deux réserves.

Je voudrais tout d'abord, Monsieur, vous demander grâce pour les préparations. Oh! vous ne les aimez pas, je le sais. Vous professez même des principes sur ce point, vous qui n'avez pas la superstition des principes. Les préparations sont pour vous du développement, et le développement n'est à vos yeux que de la littérature, c'est-à-dire quelque chose qui ne mérite pas d'être dit, à la scène

encore moins qu'ailleurs. Mais quoi? si certaines finesses du théâtre d'hier ont pu justement provoquer votre impatience, si, dans l'art comme dans la vie, nous aimons aujourd'hui les voies rapides, la vie en conserve-t-elle moins la force de sa logique, et l'art, l'intérêt de ses règles? Racine aujourd'hui, votre Racine, décrirait-il avec moins d'attentive pénétration le jeu intérieur des sentiments, leur progrès, les circonstances qui les développent, les exaltent, jusqu'à la crise qui en précipite l'explosion? Le grand confrère dont nous pleurons la perte, Alexandre Dumas, n'a-t-il pas écrit « que le public est aussi affamé de clarté que d'émotion, qu'il veut qu'on lui explique le pourquoi et le comment des choses qu'on lui montre » ? N'est-ce pas vous enfin, Monsieur, qui disiez un jour, au sujet de l'*Œdipe* de Sophocle : « Il m'est d'autant plus agréable de voir s'agiter les personnages d'un drame que je sais mieux où le poète les mène. C'est l'intelligence assaisonnée de prescience : un des plaisirs de Dieu, s'il vous plaît! »

Ah! conservez-nous ce plaisir de Dieu! Et peut-être — c'est mon second vœu, — peut-être la nécessité de rendre compte des passions que vous exprimez vous défendra-t-elle contre l'observation trop exclusive des veuleries de ce monde, contre les entraînements de l'humeur satirique, mauvaise conseillère! Dans ses enivrements comme dans ses défaillances, elle est si intéressante, « l'âme triste, insoumise et généreuse » du XIXe siècle! L'esprit du théâtre nouveau, l'originalité qu'il revendique, c'est de ne rien admettre à la scène qui, comme on dit, n'ait été vécu. Mais n'y a-t-il de vécu que les mœurs, les passions, les caractères d'exception? N'y a-t-il plus de vrai parmi

nous que le laid? Non, les *cas* ne constituent pas toute l'âme humaine. Et vous nous avez fait vous-même si bien sentir ce qu'il y a d'irrémédiablement affaibli chez ceux qui se sont une fois abandonnés; vous nous avez si bien appris, dans le *Mariage blanc*, quelles limites étroites séparent la délicatesse du rêve d'un moment d'avec le libertinage d'habitude, dans le *Pardon*, combien l'indulgence peut être voisine de l'indifférence banale ou du mépris! Que ne sommes-nous pas en droit d'espérer de vous, le jour où votre talent prendra dans le plein de l'humanité contemporaine la matière d'une œuvre qui la réconforte et l'élève? Vous avez l'esprit assoupli à toutes les idées, le cœur ouvert à tous les sentiments; vous avez la jeunesse, le don, le succès : rien ne vous manque pour répondre à notre attente. « Je vous aimais assez pour vous aimer mieux », dit à ses enfants le père de l'*Age difficile*. Laissez-moi emprunter le mot, Monsieur, en l'appropriant à la sincérité de nos sentiments : vous nous avez donné trop sujet de vous admirer pour que nous ne souhaitions pas de vous admirer encore davantage.

DISCOURS

DE

M. ANATOLE FRANCE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 24 DÉCEMBRE 1896
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. FERDINAND DE LESSEPS

Messieurs,

Je vous ferai d'abord mon remercîment. Vous approuvez que j'emploie sans parure le mot en usage parmi vous depuis deux siècles et demi. Je vous rends grâce de m'avoir admis dans votre Compagnie, la plus illustre du monde. Et, par respect pour vous, je me garderai de déprécier votre choix et de me répandre sur moi-même en réflexions que je devais mieux faire dans le moment de solliciter vos suffrages, qu'après les avoir obtenus. Il me faut plutôt rechercher les raisons de ce choix si honorable pour moi, afin de me guider sur votre sentiment. Car ce n'est pas par hasard ni pour vous amuser d'un étrange contraste que vous avez donné à l'homme d'action, qui a remué le

monde et retouché la figure de la terre, un successeur menant dans l'ombre et la paix une vie méditative. Vous aviez vos desseins. Je me suis efforcé de les pénétrer; et peut-être y ai-je réussi. Je devine qu'en me désignant pour parler devant vous de l'académicien extraordinaire qui fut le plus grand entrepreneur du siècle, vous avez voulu qu'une vie de tant d'affaires fût considérée avec cette liberté et cette indépendance, que donnent à l'esprit le commerce des livres et l'habitude de la pensée pure. A cet égard, du moins, votre attente ne sera pas trompée : vous entendrez le langage d'une âme toute spéculative.

Ferdinand-Marie, vicomte de Lesseps, naquit à Versailles le 19 novembre 1805. Issu d'une famille qui, sous la monarchie, avait fourni d'excellents commis aux bureaux des affaires étrangères, neveu d'un officier de la marine royale, qui, compagnon de Lapérouse, échappa seul au naufrage de l'*Astrolabe*, fils d'un agent consulaire qui servait avec une fidélité généreuse son pays à l'étranger, Ferdinand de Lesseps était destiné, par sa naissance, à la diplomatie et aux voyages. Il fut nourri dans le bruit des armes. C'est au lycée Napoléon, devenu en 1815 le collège Henri IV, qu'il fit ses études. Et il les compléta dans les bois aimables de Verrières, où il apprit à monter solidement à cheval. A vingt ans, il débuta comme élève consul à Lisbonne. Cinq ans plus tard il fut envoyé à Alexandrie. Ici, Messieurs, se rencontre un de ces menus faits qu'un biographe à la bonne manière de Plutarque aime à recueillir comme les indices d'un caractère et les signes d'une destinée.

Avant de débarquer, Ferdinand de Lesseps fut mis en quarantaine au lazaret dans une immobilité qui devait bien fatiguer son alerte jeunesse. Pour le distraire, son chef, le consul de France, lui envoya des livres. Il y avait dans le paquet le mémoire de l'ingénieur Lepère sur la jonction de la mer Rouge et de la Méditerranée. Le jeune élève consul ouvrit ce mémoire, rédigé sur l'ordre de Bonaparte, d'après des études faites au désert, sous les balles des Bédouins, par des ingénieurs héroïques, qui maniaient en même temps le niveau et le fusil. Il le lut avec passion, et, quand il eut tourné la dernière page, il fit le rêve immodéré, mais non point vain, d'ouvrir lui-même cette route flottante, promise aux nations, de creuser le canal entre l'Asie et l'Afrique et d'accomplir ce que Bonaparte voulait entreprendre.

L'état du pays permettait alors d'y tenter de vastes travaux. Réveillée naguère de son antique sommeil par les soldats de Desaix, de Bonaparte et de Kléber, l'Égypte était devenue subitement une nation puissante dans la main du Napoléon turc. Méhémet-Ali lui avait donné une armée, des finances, une politique, il l'avait rattachée à la civilisation. Et, sur le déclin de ses forces, il vivait dans la crainte salutaire de l'Europe. Or, il lui souvenait que, pauvre soldat macédonien et marchand de tabac en Roumélie, il devait sa fortune à la France, et que le père de Ferdinand, Mathieu de Lesseps, consul de France au Caire lors de la paix d'Amiens, avait concouru à son élévation prodigieuse. Aussi se sentait-il, en mémoire du père, favorable par avance au fils qui, persuasif, adroit, énergique, acheva bientôt de gagner le cœur du vieux

pacha. Ferdinand de Lesseps était aimable ; il plut. C'est beaucoup en Occident que de plaire ; c'est tout en Orient. Son crédit devint grand en peu d'années, et il en fit un bon usage, notamment en faveur des chrétiens de Syrie, sûrs alors de ne pas implorer en vain la France, protectrice séculaire des chrétiens de l'Orient.

Méhémet-Ali, qui avait eu cinquante fils, regardait avec prédilection l'enfant de sa vieillesse, le prince Saïd, qui étudiait la science occidentale, exerçait beaucoup son cerveau et malheureusement engraissait à l'excès. Méhémet, devenu pacha d'Égypte sans savoir lire, ne méprisait pas la science, mais ne la mettait pas au-dessus de tout. Quand, chaque semaine, on lui présentait les notes de Saïd, il ne regardait que l'endroit où était marqué le poids du jeune prince. Si l'enfant pesait moins que la semaine précédente, il était récompensé, s'il pesait plus, il était puni, condamné aux plus rudes travaux, et privé de nourriture. Épuisé de fatigue et de faim, le malheureux Saïd n'aurait trouvé ni une datte ni un tapis dans toute l'Égypte, car il était défendu aux habitants de recevoir le prince chez eux ou seulement de l'approcher. Le pacha n'avait fait d'exception que pour M. de Lesseps, chez qui Saïd pouvait se rendre à toute heure. Bien souvent, le fils préféré de Méhémet-Ali, après avoir longtemps ramé à jeun sur une barque, se traînait jusqu'à la maison du consul et se jetait accablé sur un divan. M. de Lesseps lui donnait du macaroni, non que ce plat fût des meilleurs pour la santé du prince, mais Saïd en était fort avide. Nous sommes dans ce même Orient où l'on gagne un droit d'aînesse avec un plat de lentilles. On peut dire que le macaroni

offert à ce prince, qui devait gouverner l'Égypte, valut plus tard à la Compagnie du canal de Suez une large concession de terres et d'ouvriers.

M. de Lesseps parcourut presque toute sa carrière consulaire sur les bords de cette Méditerranée dont il devait rapprendre le chemin au commerce du monde. Ses grandes étapes furent Alexandrie et le Caire, Malaga, Barcelone. En prenant possession de ce dernier poste, dans l'automne de 1832, il trouva la ville insurgée et la citadelle prête à ouvrir le feu. Trois jours, ses protestations présentées avec énergie suspendirent le bombardement. Enfin, le 3 septembre, quand huit cents bombes, cent grenades et deux cents obus tombèrent, en treize heures; sur la ville, il pourvut, à travers les rues incendiées et dans les maisons croulantes, au salut de ses nationaux, qu'il conduisit à bord du *Méléagre,* frété par lui pour le compte de l'État. Il y embarqua aussi des Espagnols, victimes désignées de l'un ou l'autre parti : les chefs de l'insurrection, avec la femme et les enfants du général qui commandait le feu de la citadelle, et il monta à bord le dernier.

Ce bienveillant courage, cette charité généreuse frappa les Espagnols. Après la pacification, durant les huit années qu'il passa chez eux, il acheva de les gagner par sa prompte obligeance, sa bonhomie avisée et sa confiance prudente. Il sut plaire aux hommes politiques de toutes les opinions, aux généraux de tous les partis, aux libéraux, aux carlistes, à la famille royale. Et lorsque, après la révolution de 1848, M. de Lamartine, qui dirigeait les affaires étrangères du Gouvernement provisoire, dut envoyer un ministre

plénipotentiaire auprès de la reine Isabelle, il désigna M. de Lesseps pour occuper ce poste important. Peut-être, impatients de considérer de grandes œuvres, ne nous arrêterions-nous pas à cette très courte ambassade, si M. de Lesseps n'y avait montré que des talents professionnels, et s'il s'était borné à conclure une convention postale qui se négociait depuis soixante-dix ans. Mais il lui advint, à Madrid, une de ces aventures qu'il menait à bien avec une grande vaillance de cœur et beaucoup d'esprit. Et nous devons d'autant moins passer celle-là sous silence qu'elle fait honneur à ses sentiments humains et qu'elle assura par la suite à ses entreprises une faveur plus auguste et plus puissante encore que celle du prince Saïd.

Il était depuis peu de jours à Madrid quand, un matin, travaillant dans son cabinet, il fut averti qu'une demoiselle de la cour l'attendait avec sa duègne dans le salon de l'ambassade. Il y alla et reconnut, pleurant sous son voile, belle et touchante, la fille de la grande maîtresse du palais, Mlle Eugénie de Montijo. Elle était un peu sa parente par alliance. Elle venait l'intéresser au sort de treize officiers de la garnison de Valence qui, condamnés à mort pour l'action qui leur avait semblé la plus naturelle, un *pronunciamiento*, devaient être fusillés dans les vingt-quatre heures. L'espoir de les sauver ne semblait guère permis. Le maréchal Narvaez, chef du gouvernement, avait menacé de se retirer si la reine signait la grâce des condamnés. La Cour, le maréchal et les ministres étaient à Aranjuez. M. de Lesseps n'eut qu'une idée, mais c'était la meilleure, celle de demander des chevaux de poste et de se faire conduire à Aranjuez. En route il réfléchit. Lorsqu'il des-

cendit de voiture devant le palais, il avait arrêté son attitude et ses paroles. Il fit demander le maréchal, l'entraîna sur un balcon et lui dit : « Je viens prendre congé de vous. Si l'on apprend que Mlle de Montijo, d'une des plus grandes familles espagnoles, a vainement sollicité mon intervention pour obtenir un généreux pardon qui, dans ma pensée, vous fortifie au lieu de vous affaiblir, je n'ai plus qu'à me retirer, et je vous fais mes adieux. » L'Andalou l'observa durant quelques secondes et, voyant que le regard confirmait la parole, il lui prit la main, la serra et lui dit : « Allez, Ferdinand, avec la tête de ces gens dans votre poche. » Vingt ans plus tard, Eugénie de Montijo, impératrice des Français, franchissait la première, sur l'*Aigle*, le canal de Suez.

Nous touchons au moment où M. de Lesseps sortira de la carrière. En 1849, il fut envoyé par le gouvernement du Prince-Président à Rome où la République avait été proclamée. Le pape réfugié à Gaëte, Garibaldi et les triumvirs occupant la Ville éternelle, une armée napolitaine sur la rive gauche du Tibre, une armée française à Civita-Vecchia, les Autrichiens dans le Piémont, c'étaient là des conjonctures propres assurément à faire naître des complications diplomatiques. M. de Lesseps se serait peut-être tiré d'embarras en ne faisant rien. Mais ne rien faire était la seule chose dont il fût incapable. Il négocia excessivement et rédigea un projet de convention qui, impliquant une sorte de reconnaissance de la République romaine, ne fut pas ratifié par les ministres du Prince-Président. Il fut rappelé. Ses actes, déférés au Conseil d'État, en vertu de la constitution de 1848, y furent l'objet d'un blâme qu'il

n'accepta point et à la suite duquel il donna sa démission.

Il était libre. Il gardait, à quarante-sept ans, l'ardeur de la jeunesse; une prodigieuse imagination pratique le soulevait; la force de ses muscles étant incalculable, il éprouvait un immense besoin d'agir. L'idée de percer l'isthme de Suez, qui lui était venue plus de vingt ans auparavant, lorsqu'il lisait, au lazaret d'Alexandrie, le rapport de l'ingénieur Lepère, et qui depuis lors ne le quittait guère, se fixa fortement dans son esprit. Il fit des études et rédigea un mémoire concis sur l'état de la question, l'utilité de l'œuvre et la certitude du succès. Quant au tracé du canal, il s'en rapportait aux ingénieurs, tout en marquant sa préférence pour le plan de Linant-Bey, qui proposait de trancher l'isthme sur une ligne presque droite de Péluse à Suez.

La pensée était ancienne, de réunir la mer qui baigne ces côtes découpées comme la vigne et l'acanthe, où des peuples ingénieux créèrent les arts, la géométrie et la beauté, la mer d'où sortit Vénus, à l'océan d'où viennent les perles et l'ivoire, les trésors et les songes de l'Inde. L'idée en naquit sans doute peu de siècles après les premières rencontres de la civilisation de l'Occident avec le monde oriental. Un canal, faisant communiquer la mer Érythrée au Nil, était déjà vieux et ruiné au temps de la dernière dynastie saïte. On en attribuait la création au grand Rhamsès. Necos entreprit de le rouvrir dans l'intérêt du commerce et de la marine. Les Grecs, assembleurs de fables, contaient qu'il en avait été détourné par un oracle, qui lui avait dit : « Nécos, tu travailles pour les barbares. » Les barbares, alors, c'étaient les Perses. Mais n'est-ce pas le sort

des grands ouvriers de travailler pour tout le monde?

L'oracle était véritable. Peu de temps après le règne de Nécos, les Perses vinrent en Égypte et le canal leur fut utile. On dit que Darius y travailla. Ce canal, alimenté par l'eau du Nil et conduisant d'une mer à l'autre, existait encore au temps des Lagides, puisque la reine Cléopâtre, après la défaite d'Actium, tenta d'y faire passer sa flotte pour fuir les Romains jusque dans les montagnes de l'Afrique inconnue. Les Empereurs à leur tour firent entretenir ce chemin d'eau, qui prit le nom de fleuve de Trajan. Les Califes le creusèrent de nouveau. Mais sous les Abassides, il fut comblé pour une raison stratégique. C'était une œuvre de paix, que la guerre supprima. Il avait duré quinze siècles. Après la bataille des Pyramides, Bonaparte en reconnut les vestiges. Nous avons vu qu'il avait chargé un ingénieur de rechercher les moyens de rétablir une communication entre les deux mers. Enfin les saint-simoniens, qui joignaient à beaucoup d'imagination l'entente des affaires, se donnèrent pour but d'ouvrir un bosphore entre l'Asie et l'Afrique. Le Père Enfantin écrivait, en 1833 : « Suez est le centre de notre vie de travail. Là nous ferons l'acte que le monde attend. »

La chose en était à ce point, demandant à naître; mais on ne pouvait rien tenter en Égypte pendant le règne du très mauvais prince Abbas, successeur de Méhémet-Ali. M. de Lesseps mit son projet dans un tiroir et s'occupa de cultiver les terres que Mme Delamalle, sa belle-mère, venait d'acheter en Berri. Il exécuta dans ce domaine de la Chesnaie des travaux utiles et y établit une ferme modèle. Un jour, comme il était sur l'échafaudage d'une maison

qu'il faisait bâtir, on lui apporta les journaux. Il y lut la mort d'Abbas et l'avènement de ce prince Saïd à qui jadis, en Égypte, il offrait du macaroni et qu'il avait revu depuis en exil à Paris, triste, dans un hôtel meublé de la rue Richelieu, Saïd enfin, son élève, son ami, son hôte.

Trois mois après, M. de Lesseps débarquait à Alexandrie où Saïd l'attendait pour l'emmener avec lui dans le désert, le long de la chaîne libyque, en promenade militaire. Il reçut du vice-roi le meilleur accueil. Saïd l'embrassa, le fit asseoir, lui dit ses malheurs passés, ses espérances, son désir d'accomplir de grandes choses. C'était un homme généreux, magnifique, mais violent, et qui ne supportait pas la contrariété la plus légère. Il avait des accès de fureur et de magnanimité. S'il lui était arrivé de tuer son ami par colère, il l'aurait pleuré. Il était instruit et avait l'intelligence vive. Pourtant M. de Lesseps ne pouvait pas lui exposer son plan avec méthode, comme Riquet soumettait à Colbert les devis d'un canal traversant le Languedoc. Saïd voulait être seul bon et seul grand; il fallait lui faire croire que l'idée venait de lui et lui appartenait.

Le 15 novembre 1854, le camp était établi dans l'oasis de Gheil, sur l'emplacement de l'antique Marea. On peut dire que ce jour-là, sur un point perdu du désert, se décida entre un chrétien et un musulman la plus grande affaire du monde civilisé. M. de Lesseps fit la relation de cette journée dans une lettre écrite à sa belle-mère, avec un entier abandon et une vivacité charmante. Je ne puis mieux faire que de vous en lire les premières lignes :

« Le camp commençait à s'animer. La fraîcheur annonce le prochain lever du soleil. A ma droite, l'orient est dans tout son triomphe ;

à ma gauche l'occident est sombre et nuageux. Tout à coup, je vois apparaître de ce côté un arc-en-ciel aux plus vives couleurs, dont les extrémités plongent de l'est à l'ouest. J'avoue que j'ai senti mon cœur battre violemment. Et j'ai eu besoin d'arrêter mon imagination qui saluait déjà, dans ce signe d'alliance dont parle l'Écriture, le moment arrivé de la véritable union entre l'occident et l'orient du monde, et le jour marqué pour la réussite de mon projet. »

Messieurs, vous le surprenez ici rêveur et superstitieux comme tous les conquérants. C'est que l'action la plus raisonnée et conduite vers le but le plus tangible a besoin, dans sa marche, d'illusions sublimes et d'inconcevables espérances; c'est que pour accomplir de grandes choses il ne suffit pas d'agir, il faut rêver, il ne suffit pas de calculer, il faut croire. Les plus audacieux n'auraient rien osé s'ils n'avaient pensé mettre la nature et la destinée d'intelligence avec eux. Dans ce même désert où Bonaparte, un demi-siècle auparavant, voyait son étoile, M. de Lesseps, conquérant pacifique, regardait son arc-en-ciel.

Le Khédive avait fait planter son pavillon sur un tertre ceint d'un parapet élevé par des soldats avec les pierres des ruines qui couvraient le sol. A cinq heures du soir, M. de Lesseps alla vers le prince, fit hardiment sauter à son cheval syrien le rempart de pierre et gravir au galop le tertre jusqu'au pavillon royal. Saïd en ce moment était d'humeur douce et riante. Le Français lui exposa son projet. Saïd, ayant écouté, fit cette réponse : « Votre plan est le mien. Je l'accepte. Nous nous occuperons, dans le reste du voyage, des moyens de le réaliser. » Ayant dit, il rassembla ses pachas, pour leur donner ses ordres et prendre leur avis. Ils l'écoutèrent dans un profond silence et portèrent la main à la tête en signe

d'approbation. Sans doute ils ne découvraient pas toutes les conséquences d'un tel acte ; mais ils respectaient la volonté du maître et ils jugeaient favorablement l'intelligence d'un cavalier qui faisait sauter son cheval par-dessus les murailles. Le 30 novembre, le Khédive signait le firman de concession.

M. de Lesseps était heureux. Ce firman lui assurait, avec l'entreprise du canal, des périls sans nombre, des travaux inouïs, et lui donnait à vaincre la résistance des choses et celle des hommes. On doutait qu'il parvînt à surmonter les obstacles naturels. On disait : Il ne sera possible ni de creuser un port dans ce golfe de Péluse dont le nom, en égyptien comme en grec, est boue, ni d'ouvrir un chemin aux navires dans la vase du lac Menzaleh. On ne pourra pas trancher le plateau d'El-Guisr, ce haut seuil du désert ; on ne pourra pas non plus tracer un sillon durable dans des sables fluides comme l'eau? Et comment établir des chantiers à vingt-cinq lieues de tout village, dans une solitude sans chemins, sans arbres, sans ruisseaux? On lui disait encore : S'il vous était donné d'accomplir ces travaux défendus à l'homme, quel en serait l'effet? On a longtemps soutenu que les deux mers n'étaient pas de niveau : c'était l'opinion d'Aristote ; les calculs de Lepère s'accordent avec elle. Mais s'ils sont faux, si cette inégalité est contraire, comme l'affirmait Laplace, à la mécanique universelle, et si vraiment les études récentes de l'ingénieur Bourdaloue ont démontré l'identité des deux niveaux, il reste certain que la mer Rouge a des marées que la Méditerranée n'a point et dont la force incalculable ruinerait votre ouvrage.

Ces obstacles, ces dangers, M. de Lesseps ne s'en effrayait pas : d'abord parce qu'il ne craignait rien et aussi parce qu'il n'était pas ingénieur. Il y avait grand avantage à ce qu'il ne le fût pas. La science professionnelle ne ferait que de lents progrès si elle n'était de temps à autre emportée au delà de ses limites par la sollicitation d'une volonté étrangère. Tandis qu'il traversait le désert en caravane, de Suez au lac Menzaleh, pour prendre possession des terres qui venaient de lui être concédées, M. de Lesseps voyait déjà les eaux du Nil et les eaux des deux mers couler entre de hautes berges, parmi des jardins et des forêts, dans la morne étendue où le khamsin, soulevant les sables, renversa d'un coup sa tente sur sa tête. Mais il redressa le poteau avec cette force de bras qui l'égalait à l'antique Samson dans l'admiration des Arabes. En dix-huit jours il décida, sur l'avis des ingénieurs, le tracé, la profondeur et la largeur du canal, recueillit des échantillons de marbres, de calcaires et d'argiles, et trouva encore le temps d'observer les amulettes des femmes arabes, de reconnaître la manne des Hébreux sur les feuilles des tamaris et de découvrir certaines anecdotes bibliques, inconnues, dit-on, à vos confrères de l'Académie des Inscriptions, et qui faisaient, vous le savez, la joie de M. Renan. Et, parvenu au terme de sa course, promenant son regard, du haut de son dromadaire blanc, sur la plaine de Péluse, recouverte par les eaux du Nil, il déclara avec une impérieuse confiance que les obstacles naturels seraient surmontés.

Il y en avait d'autres. Le Khédive donnait des terres et promettait des ouvriers corvéables comme les ouvriers des

Pyramides. Mais, vassal du Sultan, il délivrait un firman qui n'était valable qu'après ratification de la Porte; et l'on avait lieu de craindre que l'iradé se fît longtemps attendre. Dans ce temps-là, Messieurs, il se fumait beaucoup de pipes au Divan avant qu'on y donnât une signature; et les diplomates turcs voyaient avec quelque défiance ce fossé plein d'eau barrant à l'armée du Sultan l'accès de l'Égypte révoltée. Surtout ils écoutaient les représentations de l'Angleterre, à qui il déplaisait qu'un Français ouvrît dans la Méditerranée un passage conduisant aux Indes. On avait toute raison de craindre que la Turquie n'entrât dans les sentiments de sa puissante alliée. M. de Lesseps se défendait de le croire, parce que croire, c'est consentir; mais il n'éprouva guère de surprise quand, accouru en toute hâte à Constantinople, il trouva, comme il le dit plaisamment, l'ambassadeur d'Angleterre derrière la Porte.

Trois ans s'étaient passés, et les difficultés ne faisaient que croître. M. de Lesseps, de retour en Égypte, vit le Khédive désespéré, maudissant le jour où il avait signé le firman de concession. Saïd marchait entouré d'embûches, et ne dormait plus. Il venait d'apprendre, par des émissaires qu'il avait à Constantinople, qu'on parlait de le déposer comme rebelle ou comme insensé. Il se désolait aussi du malheureux état de son royaume, dévoré par les pachas.

Bien qu'il soit temps, Messieurs, de presser les choses, nous nous arrêterons à un dernier épisode de cet intéressant commerce d'amitié qui s'était établi, comme je vous l'ai fait voir, entre un prince musulman qui connaissait

l'Europe et un diplomate chrétien qui savait l'Orient. Dans sa douleur et son ennui, le Khédive dit à M. de Lesseps : « Fuyons les agents anglais; venez avec moi dans le Soudan. » Il avait résolu de visiter des peuples tributaires que, quarante ans auparavant, après une révolte, Ibrahim, son frère, avait presque exterminés, et dont les débris, depuis lors, gémissaient dans la misère et dans la servitude. Il partit. Voyant, durant sa longue route, les maux profonds creusés dans cette malheureuse race par son père, par son frère, et sans cesse envenimés par les gouverneurs turcs, il désespéra de les guérir.

M. de Lesseps, dont le départ avait été retardé de quelques jours par une profonde brûlure à la jambe, rejoignit Saïd à Karthoum. Il dîna avec lui. Saïd ne mangeait pas; il se taisait; il était sombre. Ne trouvant rien à faire pour réparer les malheurs causés par sa famille, il ne songeait plus qu'à fuir ce pays, à l'abandonner et à l'oublier. M. de Lesseps, qu'il avertit de sa résolution, osa la combattre. Il conseilla au prince de chercher dans le Coran et dans son cœur, dans son intelligence et dans son pouvoir souverain, le moyen de sauver des peuples, qui étaient les siens, et de les rendre à la vie douce et patriarcale qu'ils avaient jadis menée.

C'est ici, Messieurs, que Saïd découvre le fond de son âme. Il resta un moment silencieux. Le sang lui monta au visage, il se leva, détacha son ceinturon, prit son sabre et le lança au fond de la salle, contre la muraille. Puis, montrant du doigt sa propre chambre, il fit signe à son hôte de s'y retirer. Toute la nuit il marcha à grands pas dans la salle, furieux d'avoir rencontré un étranger, un chrétien,

plus sage et meilleur que lui. Aucun de ses officiers n'osa l'approcher. Le matin, il était redevenu calme. Il fit appeler son hôte : « Lesseps, vous désirez vous promener sur le Nil blanc et sur le Nil bleu. J'ai fait préparer des barques, vous pouvez partir quand vous voudrez. » Voilà le compagnon de voyage, l'associé, le collaborateur de M. de Lesseps ! Voilà le barbare féroce et magnanime qu'un Français ingénieux amenait, pliait à sa volonté, employait, comme un instrument docile, à l'accomplissement de ses desseins, de ses desseins traversés par tant de volontés contraires.

Rappelez-vous, Messieurs, cette lutte de quinze années que M. de Lesseps soutint seul contre toutes les forces morales, politiques et diplomatiques d'une grande nation, et durant laquelle il montra une infatigable énergie, une modération obstinée, une sage audace et l'habileté d'un négociateur rompu aux affaires. On disait à Westminster : « Un seul bosphore a causé assez de guerres. Les Français créent un autre bosphore, qu'ils ouvriront et fermeront à leur volonté et par lequel ils pourront envoyer dans les mers d'Orient une flotte qui devancera la nôtre de plus de trente jours. » Le chef du Gouvernement, le vieux lord Palmerston, était plus que tout autre frappé de ce danger, sans doute parce qu'il lui souvenait de Napoléon. Avec ce rude vieillard, le gouvernement tout entier et la majorité du Parlement combattaient une œuvre étrangère que, dans leur zèle trop jaloux et leur excessive prudence, ils croyaient faite pour ôter à l'Angleterre l'empire universel du commerce et l'hégémonie des mers. On disait très haut dans le Parlement que l'entreprise ne serait point achevée, que le percement de l'isthme était matériellement

impossible. Cependant on prenait des précautions en vue de ce canal qui n'existerait jamais, et l'on fortifiait Aden et Perim sur la mer Rouge.

M. de Lesseps alla combattre ses adversaires chez eux. Le 15 avril 1857, il débarquait en Angleterre. En trois mois il y parla dans vingt-quatre meetings et dans d'innombrables réunions. Au reproche de travailler à un ouvrage de guerre, il répondait qu'il accomplissait une œuvre de paix; il affirmait que, par la force des choses, le canal de Suez serait reconnu neutre en cas de guerre, et il faisait de sa cause la cause du droit et de la civilisation. S'adressant aux négociants, aux fabricants, aux banquiers, aux armateurs, aux propriétaires de mines, aux grandes Compagnies, il leur montrait l'avantage, pour leur négoce et leur industrie, d'une voie nouvelle qui abrégeait à leurs vaisseaux de 5 000 milles la route des Indes. A l'avis du gouvernement britannique, qui tenait l'entreprise pour matériellement irréalisable, il opposait l'opinion de plus d'un ingénieur, et déclarait qu'il s'en rapportait d'avance à la décision d'une Commission internationale de savants, dans laquelle l'Angleterre serait représentée, et qui peu de temps après fut en effet réunie, examina et approuva le projet, à cela près qu'on poussa de quelques kilomètres à l'orient le port qui devait s'appeler Saïd. Les négociants comprirent ce clair langage. Mais ils étaient Anglais : ils pensèrent comme M. de Lesseps et ils agirent comme leur gouvernement.

En Égypte, où il vint installer enfin ses chantiers, M. de Lesseps retrouva l'Angleterre. Il la reconnut dans l'attitude hostile des cheiks arabes. On refusait des chameaux

à la caravane. Dans le désert, les ânes étaient enlevés avec les âniers ; il ne pouvait obtenir de vivres pour lui et ses compagnons. Ainsi harcelé, persécuté, abandonné, il établit son campement sur la plage déserte de Péluse, et là, le 25 avril 1859, entouré des membres de son Conseil, des ingénieurs de la Compagnie et de 150 marins et ouvriers, il fit déployer le pavillon égyptien et donna lui-même le premier coup de pioche. Aussitôt, le Khédive, traité de rebelle par le Sultan, se voyant déjà déposé, exilé, ordonna à M. de Lesseps d'arracher les jalons et de fermer les chantiers. Le superbe Saïd ne lui disait plus, comme autrefois, « mon canal », il disait « votre canal » et il ne voulait pas en entendre parler. Le consul de France à Alexandrie appuyait lui-même les volontés pressantes du Sultan et du Khédive. Pour toute réponse, M. de Lesseps fit faire publiquement aux chantiers de l'isthme un nouvel envoi de matériel.

Nous admirons, Messieurs, la constance de cet homme seul contre tous. Mais il sentait la France avec lui. Et nous voyons paraître ici la puissance de la France. M. de Lesseps sollicita l'intervention directe de l'Empereur des Français. Affectant, dans la position la plus critique, une tranquille confiance, il lui écrivit : « Pour moi, la situation de notre entreprise n'a jamais été meilleure. Elle est arrivée au point que j'ai toujours ambitionné, c'est qu'elle fût portée, comme question de fait, et non comme projet, au tribunal de la politique européenne. » Le 23 octobre 1859, Napoléon III reçut M. de Lesseps à Saint-Cloud, l'écouta attentivement, se tut, roula dans ses doigts le bout de ses longues moustaches et dit enfin :

« Vous pouvez compter sur mon appui. » Cette seule parole changea la face des choses. La Porte s'engagea à procéder à un nouvel examen du firman de concession; l'Angleterre parut un moment céder; et le Khédive rassuré envoya à Péluse des ouvriers soumis au régime de la corvée, et il recommença à dire « mon canal ».

Les travaux, péniblement commencés par les pauvres pêcheurs du lac Menzaleh, furent poussés avec une vigueur sans cesse accrue. M. de Lesseps, secondé par d'excellents ingénieurs, communiqua son énergie à ce doux peuple de fellahs, qui patiemment fit des prodiges. Le 2 février 1862, le canal d'eau douce, établi sur le tracé et parfois dans le lit de celui des Pharaons, portait les eaux du Nil dans le lac Timsah, au centre de l'isthme. Les bons fellahs y plongeaient les mains, y mouillaient leurs lèvres, buvaient avec délices l'eau du Nil béni, les larmes d'Isis, et retrouvaient, dans leur surprise et leur joie, les accents de l'hymne antique : « Salut à toi, qui viens en paix pour donner la vie, Dieu caché! » Le 18 novembre de cette même année, la Méditerranée entra dans le lac. Elle avait fait la moitié du chemin.

Pourtant il fallut encore sept années d'un travail opiniâtre pour terminer cette œuvre énorme. Et dans le cours de ces sept dernières années M. de Lesseps eut à renverser des obstacles de toutes sortes. Un moment tout l'ouvrage parut en péril. Ce fut lorsqu'on perdit ces humbles Égyptiens qui pétrissaient sur leur poitrine les boues du lac Menzaleh.

Dans cette immuable Égypte, ils travaillaient comme autrefois les Israélites, et le travail, ainsi qu'il est dit dans la Bible, leur rendait la vie ennuyeuse. Sur les propositions

de l'Angleterre, les puissances européennes imposèrent au Khédive l'abolition de la corvée, et l'Empereur des Français, dans sa décision arbitrale du 6 juillet 1864, consacra cette abolition. Il fallut remplacer les fellahs, qui se nourrissaient d'oignons, par des ouvriers libres et salariés. Il en résultait un tel accroissement de dépenses que l'entreprise en fut un moment accablée. Mais l'arbitrage de l'Empereur assurait en même temps à la Compagnie de Suez la force et la vie. Et, puisque enfin il fallait accomplir le travail dans des conditions nouvelles, on s'ingénia, on créa.

Alors les chantiers passèrent brusquement de l'âge des Pharaons aux temps modernes, et l'on vit paraître ces dragues à longs couloirs, ces élévateurs, ces chalands-flotteurs, ces gabares à clapets latéraux, machines énormes et nouvelles comme l'œuvre qu'elles devaient accomplir. Déjà les boues de Péluse s'étaient écartées, le seuil d'El-Guisr s'était ouvert. Un labeur obstiné surmonta les derniers obstacles. Les sables glissants du désert furent inondés et dragués. La mer Rouge mêla ses eaux à celles de la Méditerranée, et ses marées, tant redoutées, ne produisirent qu'un léger courant vers le nord.

M. de Lesseps obtenait enfin le résultat annoncé par son bon sens prophétique, assuré par sa volonté souple et forte. En 1869, un canal de 147 kilomètres, sans une seule écluse, était percé, gigantesque ouvrage de paix, exécuté par des Français, dans l'intérêt du monde. Cette nouvelle voie ouverte aux navires mettait en communication 300 millions d'Européens avec 700 millions d'Asiatiques. La mer qui vit sur ses rives les plus belles, les plus savantes et les plus héroïques choses créées par l'homme, la mer sur la-

quelle l'ingénieux Ulysse erra dix ans, la mer qui porta les navires pleins de trésors du vieux Cadmus, les trirèmes heureuses des Grecs, les sombres liburnes des Romains, les carraques transportant les Croisés, la grande nef de saint Louis, les galères des Vénitiens, des Pisans et des Génois, la Méditerranée, désertée, déchue de sa gloire immémoriale et de sa richesse antique depuis que Vasco de Gama avait appris aux navires du monde la route du Cap, soudain recevait, en lignes nombreuses, les bateaux à vapeur chargés des produits les plus précieux de l'Europe et de l'Asie, tandis que les ports creusés dans ses côtes voyaient leur chenal s'ouvrir tout à coup jusque sur les océans de l'Inde, du Japon et de la Chine.

Le canal de Suez fut inauguré le 16 novembre 1869. Une flotte pavoisée de navires de guerre et de commerce mouillait en rade de Port-Saïd. Sur la plage où flottaient les pavillons des peuples, où se dressaient la croix et le croissant, deux autels étaient élevés, l'un pour le protonotaire apostolique, l'autre pour le grand uléma, et de là montaient vers le ciel la prière chrétienne et la prière musulmane comme les deux lignes qui, tirées de deux points de l'espace par le mathématicien, visent, sans jamais se rejoindre, une même étoile, trop lointaine. Parmi les princes et les rois venus à ces fêtes de la paix et de la civilisation, brillait des éclairs de la puissance et de la beauté la souveraine qui, dix mois plus tard, quittant dans l'horreur d'un immense désastre son palais désert, trouva M. de Lesseps, avec quelques rares amis, pour lui offrir le bras et assurer sa fuite à travers la capitale où gron-

dait la Révolution. Cet homme heureux, qui se montrait secourable à une illustre infortune, devait un jour aussi tomber du haut de la gloire dans un abîme de misères.

Messieurs, de grands esprits, occupés du dessein d'approprier notre monde aux besoins de la civilisation humaine, ont considéré que pour établir la parfaite circulation des choses et des idées sur toute la surface de la planète, il fallait, après avoir percé l'isthme de Suez, donner à cette nouvelle voie de mer une issue maritime à travers l'Amérique Centrale. Déjà Leibniz en avait conçu l'idée en regardant une mappemonde, où manquait pourtant l'Océanie. Gœthe écrivait en 1827 à Guillaume de Humboldt qu'une telle œuvre était réservée pour la postérité à un grand esprit initiateur. Et il ajoutait : « La communication maritime entre le golfe du Mexique et le Pacifique du Sud est indispensable ; elle se fera. J'aimerais vivre quand ce travail sera exécuté, mais je ne serai plus ; je ne verrai pas non plus percer l'isthme de Suez. Cela vaudrait la peine de durer encore un demi-siècle pour être témoin de ces deux œuvres gigantesques. »

Ce projet de mettre en communication l'Atlantique et le Pacifique, que les saint-simoniens avaient formé naguère avec toute l'ardeur de leur mysticisme industriel, devait nécessairement, après la création du canal de Suez, prendre une forme plus précise et se prêter à une réalisation prochaine. La question fut surtout agitée à partir de l'année 1875. L'amiral La Roncière, président de la Société de géographie de Paris, convoqua, pour le 15 mai 1879, un congrès international appelé à donner son avis sur l'exécution d'un canal interocéanique. Ce congrès, étant

réuni, se prononça en faveur du projet présenté par MM. Wyse et Reclus, et M. de Lesseps fut invité à prendre la direction de l'entreprise. Il était dans la soixante-quatorzième année de son âge. Sous la condition d'être seul maître et seul responsable, il accepta.

Dans cette œuvre nouvelle il montra son ancienne énergie. On eût dit qu'il n'avait pas vieilli. Travaux et voyages semblaient ne rien coûter à ses forces. C'est aux États-Unis, cette fois, qu'étaient ses adversaires ; c'est aux États-Unis qu'il alla, multipliant, comme autrefois en Angleterre, les meetings et les discours. En France il était populaire, vous le savez. Il fut écouté, applaudi, suivi. La confiance qui le remplissait, il ne la fit que trop passer dans la foule charmée. Qui ne séduisait-il pas alors ? Vous mêmes, Messieurs, vous lui fîtes accueil. Membre libre de l'Académie des sciences depuis 1873, M. Ferdinand de Lesseps, élu par vous, le 21 février 1884, prit séance le 23 avril de l'année suivante. Vous gardez heureusement l'un de ses parrains. L'autre était Victor Hugo, qui lui avait écrit peu de temps auparavant, au sujet du canal interocéanique. « Vous étonnez l'univers par de grandes choses qui ne sont pas des guerres. »

Victor Hugo était alors au terme de sa vie éclatante. Et combien des vôtres vous ont depuis lors quittés, vous qu'on ne quitte que pour mourir. Que de pertes irréparables vous avez réparées depuis lors! Votre illustre Compagnie n'échappe pas aux lois universelles qui font du changement la condition nécessaire de la vie. Vivre c'est mourir incessamment. A cette séance, que la suite de mon sujet ramène à votre pensée, on voyait parmi vous MM. Taine, Pasteur,

Renan, Alexandre Dumas, dont les ombres sont encore présentes sous ce dôme. M. Renan était directeur. C'est lui qui répondit à M. de Lesseps. Il montra (certes il vous en souvient) cette riante humeur, cette simplicité, cette grâce ouverte qui s'alliaient si bien en lui à la gravité de l'esprit et à la profondeur de l'intelligence. Avec une merveilleuse abondance, il répandit ce jour-là les idées d'un sage sur l'homme et la nature, la figure de la terre, le génie des peuples et l'art de seconder les destins. Quel admirable discours, Messieurs, quel riche et souple tissu de pensées augustes et familières! Un de ceux qui l'avaient écouté du fond d'une de ces tribunes, où se presse un public ami, l'alla voir le soir même dans ce petit salon du Collège de France, qui avait pour unique richesse quelques toiles des deux Scheffer; et là, après avoir essayé de lui exprimer son admiration, cet inconnu lui rappela une des phrases qui terminent ce beau discours. « Quel était le fond de votre pensée, lui demanda-t-il, quand vous avez dit à M. de Lesseps : « Pour moi, je ne vous vois jamais sans rêver à ce que nous aurions pu faire tous deux, si nous nous étions asso- « ciés pour fonder quelque chose .» M. Renan lui répondit : « Ne savez-vous pas que M. de Lesseps fut un moment tout-puissant en Égypte et en Syrie? »

M. Renan avait donc fait le songe d'être le visir philosophe d'un calife chrétien. Sans doute il souriait et ce n'était là que le badinage d'un grand esprit. Ce qui est vrai, c'est que, jaloux d'accomplir tous les devoirs, il aurait volontiers rempli dans son pays le mandat législatif si on le lui avait confié. Mais la démocratie montre parfois quelque défiance à l'endroit des hommes d'esprit.

Rabagas, dont on connaît l'austérité, écarta dédaigneusement ce noble Prospero, comme peu capable et de faible vertu. Pourtant, à mettre les choses au pis, Prospero, bien qu'un peu distrait par ses expériences de laboratoire, n'aurait pas fait plus mal que Rabagas, et certes il avait l'âme plus grande.

Ceux qui ont eu le bonheur de connaître M. Ernest Renan et de l'approcher savent qu'il était d'un commerce sûr et que son cœur si doux était ferme. Ils savent qu'il était la droiture même ; que jamais sa bienveillance, sa politesse exquise, la crainte délicate qu'il avait de déplaire, ne le firent céder sur ce qu'il croyait la vérité. Ils l'ont vu garder, dans les travaux de la vie, dans les fatigues de l'âge, dans des souffrances parfois cruelles, une gaieté courageuse. Il me sera permis de dire avec eux qu'il était essentiellement moral et religieux, qu'après avoir connu tous les sujets de doute, il sut garder les illusions nécessaires et qu'il conserva jusqu'à son dernier jour sa foi en ces vérités de sentiment qui font la dignité de l'homme et seules donnent du prix à la vie.

Messieurs, vous entendez sans déplaisir les louanges dues à cet homme excellent, qui vous aimait. Que je les prolongerais volontiers ! Mais il faut que j'achève mon dessein et que je suive M. Ferdinand de Lesseps dans les dernières années de sa vie. Il fut frappé, bien près de la mort, par un malheur qui eut l'étendue d'un malheur public. Le désastre fut grand comme le rêve qui l'avait précédé. L'entreprise du canal interocéanique s'écroula ; les ruines en sont encore pleines de gémissements. Ce n'est ni le lieu ni le temps de les considérer. Vous n'attendez

pas de moi que j'en recherche les causes. A peine m'est-il permis d'indiquer les plus générales et de dire qu'en France la volonté lente, sourde, parfois obscure, mais continue et souveraine qui soutint l'œuvre de Suez, n'était plus là pour assurer contre les coups violents des passions, des instincts et des hasards, pour défendre contre elle-même et modérer une nouvelle entreprise, plus aventureuse que la première; et que plus rien dans la direction faible, diffuse et changeante des affaires publiques n'était désormais capable, ni de contenir les convoitises d'une troupe de financiers, d'aventuriers et de politiciens pillards, ni d'arrêter cette panique instinctive des foules, qui en un moment renverse tout. Tout s'écroula. Vaincu par l'âge, accablé du coup qui le frappait, mais gardant (je crois le savoir) toute la lucidité de son esprit, M. de Lesseps connut son extrême malheur. A l'heure tragique pour sa gloire et pour son nom, seul au milieu des siens dans cette demeure rustique de la Chesnaie, où presque un demi-siècle auparavant il avait tracé sur une carte la petite ligne qui devait unir deux mondes, débile, maintenant, inerte, désolé, ramenant sur ses genoux glacés sa couverture de voyage, le grand voyageur se mourait en silence. Mais, un jour, on vit sur ses joues desséchées couler des larmes.

Ferdinand de Lesseps acheva de mourir le 7 décembre 1894. J'ai dû, Messieurs, vous le montrer encore tout chargé des fautes que le temps emportera. Tel que je vous l'ai fait paraître, tel qu'il fut, imprudent, téméraire, trop confiant en lui-même et dans sa longue fortune, mais généreux, mais grand, plein de bonté, de force et de cou-

rage, en sympathie avec le genre humain, capable entre tous d'agir et de fomenter l'action, il a travaillé toute sa vie à des tâches vastes et pacifiques, et conquis par labeur sa place dans l'élite des hommes utiles. Ce qu'il a fait est immense et bon. A l'Occident, resserré dans des limites trop étroites, il a ouvert une issue. Il a frayé aux énergies des voies nouvelles, donné aux volontés des causes d'agir utilement dans la concorde et l'harmonie. Un tel homme n'a qu'un juge, l'univers. Il a servi les intérêts de l'humanité; l'humanité reconnaissante lui gardera les noms de bienfaiteur et d'ami. Et son image, dressée à Suez, sur la berge du canal, sera saluée à travers les siècles par les pavillons des nations.

RÉPONSE

DE

M. GRÉARD

DIRECTEUR

AU DISCOURS DE M. ANATOLE FRANCE

Monsieur,

Alexandre Dumas me disait un jour avec sa verve de belle humeur : « Notre règlement a été mal conçu. Au lieu des visites individuelles que la coutume impose, je voudrais que les candidats fussent tenus de venir en séance, dans notre petite salle, un mois avant l'élection, nous parler d'eux-mêmes... Jadis mon père aurait fait merveille dans cette épreuve. » Je ne sais de notre temps personne qui l'eût soutenue avec plus d'aisance que vous, Monsieur, et plus de bonheur.

Vous excellez à vous raconter. Vous vous reprochez même de céder trop facilement au plaisir de le faire. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Ils sont si clairs,

si frais les souvenirs du *Livre de mon ami*, un autre vous-même, s'il en fut! Ceux qui aiment Paris ne se lasseront jamais de vous entendre répéter : « Je suis Parisien de toute mon âme et de toute ma chair; de Paris je connais tous les pavés, j'adore toutes les pierres. » Mais dans la grande ville dont Charles-Quint disait déjà que c'était un monde, il y a Paris et Paris. On n'est pas à la fois d'Auteuil et de Montrouge. Pour Béranger exista-t-il jamais d'autre quartier que le quartier de Passy, pour Mme de Staël, d'autre rue que la rue du Bac? Dans la cité, dans la patrie commune, nous avons tous notre petite patrie. La vôtre, Monsieur, ce sont les quais graves et laborieux qui commencent au Pont-Neuf et finissent au pont Royal. Vous avez souvent rappelé qu'à l'âge où vous appreniez à lire, vous aimiez à feuilleter une vieille Bible illustrée de la fin du XVIe siècle, où l'artiste, un Hollandais, représentait le paradis terrestre sous l'aspect d'une ferme des environs d'Amsterdam, — avec des bœufs roux, des moutons blancs et un beau cheval brabançon, prêt à partir pour la ville. Si l'on vous avait demandé alors où était pour vous le paradis terrestre, vous l'auriez assurément placé quai Voltaire. Au premier plan, les parapets garnis de boîtes de bouquinistes; au fond le noble et gracieux profil du Louvre des Valois; entre les deux berges, gardées par ses peupliers frémissant à tous les souffles, la Seine, revêtue le matin d'une brume fine, le soir, aux rayons du soleil couchant, roulant comme un torrent d'argent liquide; — à l'horizon, d'un côté, les ombrages du Luxembourg où vous preniez d'ordinaire vos ébats, dans la pépinière, de l'autre, les

hauteurs de Chaillot, où, les jours de grande promenade, vous alliez cueillir des gerbes de boutons-d'or et de bouillons-blancs sur les pentes sauvages du Trocadéro.

Vous devez peu de chose au collège dont vous avez suivi les cours. Vous étiez de ces élèves, tourment et joie du maître, qui flânent autour des devoirs, se dérobent à l'explication commune, et, suivant la fantaisie à laquelle elle a donné l'éveil, se font à eux-mêmes en dedans la leçon qui leur plaît. Pour retenir votre intelligence à la fois musarde et vagabonde, pour répondre aux instincts de votre goût qui se montra de bonne heure très exigeant, il aurait fallu que, dans la classe, tout, hommes et choses, se trouvât en harmonie avec les textes qu'on étudiait. Une page de l'*Iliade,* interprétée par un professeur qui avec l'esthétique grecque n'avait de commun que la laideur de Thersite, perdait à vos yeux tout son attrait. Contre ces trahisons du collège, vous aviez le refuge et l'école du foyer. Votre père, un Vendéen du Bocage, homme de discipline et de foi monarchique, homme de goût aussi, qui faisait des vers suivant une métrique toute personnelle, mais de vrais vers de poète, gracieux et profonds, et qui ne s'est jamais consolé que

D'Homère le soleil n'eût pas brillé pour lui,

avait introduit dans sa boutique de librairie les habitudes de l'érudit et de l'artiste. Collectionneur infatigable, il s'était particulièrement adonné à la recherche des documents intéressant la Révolution française ; et, le soir, quelques amis de choix qui s'occupaient d'histoire et de poli-

tique venaient, autour de la table de famille, discuter le pamphlet retrouvé, dans un esprit qui n'était pas tout à fait celui dont s'inspirent nos chercheurs d'aujourd'hui : les hommes de la Révolution passaient là le plus souvent de mauvais quarts d'heure. Aux amateurs de ces sérieuses controverses se joignaient des admirateurs passionnés de la beauté antique. Vous étiez au milieu d'eux, ne comprenant pas tout, mais écoutant tout, et vous laissant ravir avec ivresse dans ces mondes inconnus. Un jour, l'entretien avait porté sur Phidias. Le lendemain et plusieurs matinées de suite, je le crois bien, vous manquiez Stanislas pour aller au Louvre passer le temps de la classe devant une métope du Parthénon. Vous avez foi dans l'école buissonnière, Monsieur. Et moi aussi, quand, à votre exemple, on la fait avec les livres ou devant les chefs-d'œuvre. Vous aviez d'ailleurs la plus sûre des tutelles pour vous préserver des écarts, celle de votre mère, une de ces mères qu'on trouve toujours au berceau des hommes tels que vous. « Je ne savais pas lire, avez-vous dit, je portais des culottes fendues, je pleurais quand ma bonne me mouchait, et déjà j'étais dévoré par l'amour de la gloire; je nourrissais le désir de m'illustrer sans retard et de durer dans la mémoire des hommes. » Votre mère avait comme vous toutes les ambitions pour vous. Je suis sûr que tout à l'heure, en passant sur le quai pour venir prendre séance, vous avez revu son image si tendre sous son grave bonnet de béguine de Bruges et salué pieusement son souvenir.

Que produisit une éducation tout à la fois si indépendante et si nourrie? D'abord un fond de savoir tellement étendu et ferme qu'il aurait suffi, semble-t-il, pour

vous porter très haut. J'ai souvent entendu dire, on a même écrit sans étonner personne, que vous étiez un élève de l'École des Chartes. A la vérité, vous n'avez jamais passé par la discipline des maîtres de l'érudition française, les Quicherat, les Paris, les Delisle, les Meyer. Mais vous avez été chartiste par quelques-uns de vos plus intimes amis de jeunesse, vous l'étiez par toutes vos inclinations héréditaires. A dix ans, vous trouviez plus beau de faire un catalogue que de gagner des batailles; et ce n'est pas vous à qui on en eût fait accroire sur l'authenticité des petites fleurettes d'or que les relieurs du XVIIIe siècle appliquaient au dos des volumes entre chaque nervure. Vous aimez les collections, les estampes, les livres, comme le paysan aime la terre, d'instinct, inséparablement. Quand, dans le *Livre de mon ami*, vous faites de votre père un médecin, c'est pour le plaisir de dérouter le lecteur, non certes par dédain de métier. Vos plus jolis contes ont pour fond de tableau un intérieur de librairie. Les bouquinistes sont vos amis. Que dis-je? vos maîtres. Vous proclamez qu'ils ont plus fait pour votre éducation que l'Université tout entière, et nous n'en sommes point jaloux. Votre talent est assez grand pour que nous y trouvions notre part de récompense. Comment n'être pas touché d'ailleurs de votre fidélité à ces vieux et naïfs philosophes des quais, qui, les premiers, vous ont appris à picorer, comme les oiseaux du ciel, dans leurs boîtes, parmi les poudreux étalages, les éditions fanées, les in-quarto reliés en veau avec tranches rouges? Naguère vous rendiez un hommage attendri au dernier de ceux qui ont contribué à vous élever. Peu s'en faut qu'avec notre ancien et aimable confrère, Xavier

Marmier, vous ne vous flattiez de les retrouver dans l'autre monde.

C'est dans ce commerce assidu des livres que vous avez puisé le goût de l'érudition. En toute chose, il faut que vous remontiez aux sources, que vous touchiez la date sûre, le détail vérifié, le document incontestable. Et ce qui vous est une fois entré dans l'esprit y reste, gravé par sa précision. La richesse de votre lecture, qui est considérable, n'a d'égale que la sûreté de votre mémoire, qui vous rend les choses au premier appel et à point. Vous annonciez les goûts d'un bénédictin et toute sorte d'aptitudes à devenir historien. Durant les veillées de famille, dans l'intervalle des doctes entretiens auxquels vous prêtiez une oreille si attentive, vous compulsiez avec un camarade de votre âge le *Dictionnaire* de Moreri, et vous aviez l'idée de le refaire.

Mais, si les recherches de l'érudit semblaient sourire à votre activité précoce et si elles devaient toujours rester une de vos supériorités en même temps que votre plaisir, vous étiez né créateur, artiste, poète. Quand votre mère vous lisait une page de la Vie des Saints, l'anachorète vous apparaissait sur le seuil de sa cellule, le visage émacié, la tête couronnée d'un nimbe, les yeux tendus vers le ciel. Le soir, dans votre chambrette, alors que, la lumière éteinte, les rideaux tirés, on vous croyait endormi, vous assistiez au petit lever d'un monde imaginaire qui vous donnait toute sorte de fêtes. Vous professez nettement le fétichisme des soldats de plomb et des arches de Noé. Vous croyez à l'âme des joujoux, et vous avez rêvé d'écrire leur symbolique, comme Creutzer et Guigniaut ont fait

celle des dieux de la Grèce. Les images de vos livres de classe étaient votre consolation. Vous n'avez jamais pardonné à votre professeur de quatrième d'avoir déchiré, parce que vous la regardiez, la gravure qui ornait votre édition du *Jardin des Racines grecques*. Un jour, au collège, au repas de midi, par une vilaine matinée de novembre, la chère était maigre, la salle embrumée et froide; vous regardiez sans manger votre assiette mal essuyée. Heureusement c'était encore l'usage qu'on fît pendant le repas une lecture à haute voix. Tout à coup, dans le tintement de la vaisselle, vous entendez le nom de Cléopâtre et quelques lambeaux d'une page de Rollin presque entièrement extraite de Plutarque. « La Reine allait paraître devant Antoine dans un âge où les femmes joignent l'éclat de l'esprit à la fleur de la beauté, plus puissante que toutes les parures... Elle entra dans le Cydnus... La poupe de son vaisseau était toute ruisselante d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent... » Puis l'énumération caressante des flûtes, des parfums, des Néréides et des Amours. « Alors, ajoutez-vous, une vision délicieuse emplit mes yeux; le sang me battit aux tempes ces grands coups qui annoncent la présence de la gloire ou de la beauté! Je tombai dans une extase profonde... » Le bon Rollin vous présentant la grande courtisane et vous en faisant rêver! Ce n'est pas précisément pour cela qu'il avait écrit ses *Histoires*. Aujourd'hui encore, de chaque feuillet des graves volumes que vous lisez s'envolent des troupes de sylphes qui vous emportent au pays des chimères. Voilà pourquoi vous aimez tant le jour crépusculaire de la légende, les scènes que le soleil de l'histoire n'a pas encore éclaircies.

Le spiritisme et l'occultisme n'ont rien qui vous étonne. Les diableries du *Chat noir* vous ravissent. Tout livre est pour vous une œuvre de sorcellerie, un appareil magique, un instrument d'évocation.

Et ce que vous évoquez ainsi, ce n'est pas seulement l'âme humaine, qui ne connaît pas les différences de temps et de pays, que chacun, plus ou moins, retrouve en soi ou autour de soi ; c'est la nature avec l'infinie variété de ses aspects. Les paysages sobres dans lesquels vous encadrez vos idylles ou vos drames sont de petits chefs-d'œuvre d'exactitude et de vie. On ne refera plus après vous le croquis de certains coins de l'Avranchin, bien que vous ne les ayez aperçus que « dans ces promenades rapides et étonnées qui ressemblent à de beaux songes ». Bien plus, vous décrivez ce que vous n'avez jamais vu. Oh ! sans doute aujourd'hui il n'y a rien là d'extraordinaire. Mais vos descriptions sont d'une justesse à défier la nature, et c'est ce qui tient du prodige. Il y avait une fois une fée, bonne marraine, qui, pour doter un de ses privilégiés, tissa une toile dont le fin réseau tenait dans la coquille d'une noisette et où étaient représentés tous les royaumes de la terre. C'est vous, Monsieur, qui avez hérité de cette toile : elle est cachée au fond de votre cerveau. Dès que la lecture d'un livre ou la conversation d'un voyageur a fait luire devant votre regard l'image d'un pays nouveau, la toile se déroule et développe ses merveilles. Votre discours sur M. de Lesseps était terminé, quand l'idée vous est venue de voir le champ où son génie s'était exercé; et, cependant, comment douter qu'en écrivant *Thaïs,* vous eussiez sous les yeux, « le grand fleuve nourricier roulant à perte

de vue ses larges eaux vertes où des voiles glissent comme des ailes d'oiseaux, où, çà et là, au bord, se mire une maison blanche et sur lesquelles flottent au loin des vapeurs légères, tandis que des îles, lourdes de palmes, de fleurs et de fruits, laissent s'échapper de leurs ombres des nuées de canards, d'oies, de flamants et de sarcelles » ? Le pinceau des peintres les plus familiers avec l'Orient a-t-il rencontré, pour en exprimer la grâce endormie, des touches plus justes, des nuances plus fines? Que de pages non moins étincelantes de vérité sur la Grèce ou la Sicile que votre imagination seule avait visitées! On félicitait Théophile Gautier de partir en voyage pour l'Espagne. « Oui bien, lui dit Henri Heine avec une malicieuse bonne grâce, mais comment ferez-vous pour en parler, quand vous l'aurez vue? » Aimable paradoxe et qui nous révèle votre propre secret! Vous avez rêvé l'Italie. Viterbe vous est apparue « sous sa riante couronne d'oliviers », Pérouse dans « sa ceinture de jardins, où les eaux vives chantent parmi les fruits et les fleurs », Sienne sur la triple assise de ses collines dorées. Sans le don de seconde vue, qui prépare vos divinations ou qui les complète, quelques semaines d'excursion vous auraient-elles suffi, comme on le raconte, pour nous donner de Florence, de sa grâce souveraine, de ses harmonies enchanteresses, de ses nobles mélancolies, « de ce jour fin et léger qui caresse les belles formes, éveille les grands souvenirs et nourrit les fortes pensées », une sensation si exacte et si exquise, qu'il semble, en vous lisant, qu'on respire l'air de cette terre bénie?

C'est cette puissance de pénétration intime, où l'historien est éclairé par le poète, le poète soutenu par l'his-

torien, qui constitue dans tout ce que vous écrivez, critique littéraire, contes et romans, philosophie, l'originalité de votre talent.

Vous êtes venu tard à la critique; mais elle a occupé quelques-unes des années les plus actives de votre vie, et vous y avez mis votre marque. Il y a quelque trente ans, j'assistais à un entretien entre Villemain et De Sacy. Sainte-Beuve en faisait l'objet. Les *Causeries du lundi* étaient dans tout leur éclat. Les deux interlocuteurs, aussi vifs l'un que l'autre, ne s'entendaient point, et je voyais le moment où l'impatience allait les gagner tous les deux. Villemain reprochait à Sainte-Beuve sa critique discursive qui voltige sur tout et ne s'attache à rien, où l'on ne peut le saisir lui-même. « Cet homme, finit-il par dire dans un éclat de mauvaise humeur, n'est jamais chez lui. — Eh mais! répliqua De Sacy avec brusquerie, la critique littéraire n'est-elle pas précisément l'art de s'extérioriser? » S'extérioriser! Le mot dut brûler au passage ses lèvres de puriste. Mais sur le moment il avait rendu supérieurement sa pensée; et je n'en connais point qui, par contraste, fasse mieux comprendre votre propre méthode.

Ai-je bien dit méthode? Pour vous, c'est toute une doctrine psychologique. Vous n'admettez pas que nous sortions jamais, que nous puissions sortir de nous-mêmes. Vous estimez que nous ne voyons les choses qu'en nous et par rapport à nous. Un livre est un miroir où se reflète notre propre image. Ce qui fait que tout livre a autant d'exemplaires qu'il a de lecteurs et que chacun n'y trouve que ce qu'il y met. Et ainsi vous montrez-vous vous-même en toute sincérité. Vous vous refusez jusqu'au titre d'ob-

servateur, parce que l'observation suppose un système, et vous vous interdisez d'en avoir aucun. Contemplateur, soit! Cela n'engage à rien. Pendant des années vous n'avez rien écrit : jamais vous ne fûtes plus heureux. On parle beaucoup aujourd'hui de vie intérieure : personne n'en a poussé plus loin que vous le goût et la pratique. Vous aimez, entre toutes, les âmes silencieuses, ces mines profondes où le diamant se forme dans les ténèbres. Si vous fréquentez peu le théâtre, c'est que le jeu des acteurs vous offusque et vous opprime. Au plaisir passif de la scène vous préférez la joie active de la lecture : le meilleur spectacle est pour vous celui que vous vous donnez dans un fauteuil, avec un livre. Le livre fermé, votre esprit part en travail sur lui-même; vous suivez votre pensée, en nous invitant à la suivre, s'il nous plaît. Le bon critique, à votre sens, est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre. En quoi, d'ailleurs, vous ne croyez pas être autrement que tout le monde, ni faire tort à personne. Ceux qui écrivent ne pensent qu'à eux. Nous qui les lisons, nous ne pensons qu'à nous. Excellente disposition pour s'entendre ou pour s'entretenir à l'aise.

Et quels entretiens que les vôtres! La variété des sujets en renouvelle sans cesse l'intérêt; et les profils, esquissés en quelques lignes sûres et fines, dont vous aimez à faire précéder l'étude des personnages qui vous occupent, nous introduisent de prime-saut dans le monde où va se divertir votre pensée. Ajoutez les séductions d'une langue si parfaite qu'il semble qu'elle n'ait à se défier que de sa perfection, — à la fois solide et transparente, simple et fleurie, savante et libre, cachant la force sous la grâce, la griffe sous la caresse,

pleine de contrastes dans sa richesse composite, où se fondent les nuances les plus délicates des états de civilisation les plus divers, le génie grec en sa fleur et l'art alexandrin dans ses raffinements, la suavité pénétrante du christianisme des premiers âges et l'âpreté raisonneuse du scepticisme contemporain, — une langue qui rappelle tour à tour et semble refléter le talent des plus ingénieux interprètes de la pensée humaine et qui est vôtre.

Les anciens, vos maîtres, auraient salué en vous un amant de la beauté. C'est le seul culte que vous vous permettiez. Votre confession n'en fait pas mystère. Vous avez demandé votre chemin à tous ceux qui, prêtres, savants, sorciers ou philosophes, prétendent savoir le chemin de l'inconnu. Nul n'a pu vous indiquer exactement la bonne voie. « C'est pourquoi, concluez-vous, la route que je préfère est celle dont les ormeaux s'élèvent plus touffus sous le ciel plus riant. Le sentiment du beau me conduit. Qui donc est sûr d'avoir trouvé un meilleur guide? » La première pièce des *Poèmes dorés*, votre œuvre de début, est un hymne à la lumière, à la lumière pure de la Grèce, celle qu'Iphigénie saluait en mourant d'un si touchant regard. Vous êtes un païen de la Renaissance. Votre religion n'a d'ailleurs rien d'étroit ni d'exclusif. Vous ne pensez pas que l'admiration s'appauvrisse en se partageant. Vous êtes prêt à goûter toutes les formes de beauté, et vous ne les considérez pas comme épuisées. Quelle est celle que l'avenir nous réserve? A Dieu ne plaise que vous ayez l'outrecuidance de le prédire! Une seule chose est sûre, c'est que celles dont notre temps a paru s'engouer ne vous satisfont point.

L'art du XVIIe siècle croyait à la vertu, celui du XVIIIe, à la raison. Au commencement du nôtre, on croyait à la passion. Il semble aujourd'hui qu'on ne croie plus qu'à l'instinct, — l'instinct brutal et bas dont le naturalisme s'est fait l'apôtre. C'est ce qui vous émeut; et vos haines vigoureuses ne sont pas de celles qui restent en deçà des sévérités justifiées.

Pris à sa source haute, dans son inspiration d'origine, le naturalisme a été la réaction légitime de l'esprit d'observation, appuyé sur la science et la raison, contre les abus du sentiment. Et comment méconnaître la richesse des éléments que ses alluvions fécondes ont introduits dans notre sol littéraire fatigué? N'êtes-vous pas vous-même un naturaliste? Vos descriptions, vos analyses, toutes ces merveilleuses peintures du monde physique ou moral, ne procèdent-elles pas des principes de l'école, si par naturalisme il faut entendre, comme l'entendaient Balzac et Flaubert, Sainte-Beuve et Taine, l'intuition directe, l'expression franche des choses de la vie? Mais ce qui vous offense, ce sont les entraînements de l'esprit de système qui ont suivi les premiers essors d'une rénovation heureuse, ce sont les déviations, encouragées par le succès trop facile, qui ont produit la trivialité de l'observation, l'appauvrissement de l'idée et le triomphe du procédé. Votre sobriété attique n'a jamais pu se faire à ce style encombré, « où chaque phrase ressemble à une tapissière de déménagement », pas plus qu'aux périodes alambiquées des symbolistes à travers lesquelles le plus attentif regard voit bien quelque chose, comme dans la lanterne du fabuliste, mais ne distingue pas très bien. A

ces maladies passagères de l'esprit français, quel remède opposer? De tous les points de l'horizon, à cette heure, on invoque l'idéal; on monte sur les tours : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? Il y a bien des années, Monsieur, que le premier vous avez poussé ce cri de détresse et appelé la réaction du bon goût et du bon sens. « On prétend, écriviez-vous, que le roman naturaliste est une littérature fondée sur la science. En réalité, il est renié par la science qui ne connaît que le vrai et par l'art qui ne connaît que le beau. Il traîne en vain de celui-ci à celui-là sa plate difformité. L'un et l'autre le rejettent. Il n'est point utile et il est laid... L'art vaudrait-il ce qu'il coûte, s'il ne servait à semer la vie d'ombres charmantes? »

Vos contes et vos romans sont pleins de ces ombres charmantes; et parmi vos œuvres ce n'est pas, j'en suis sûr, la part qui vous sourit le moins. Un ami vous demandait quelle forme d'invention littéraire il y a lieu de recommander aujourd'hui à ceux qui se piquent de tenir une plume : « Le conte, répondites-vous, le conte gros comme le doigt. » Le conte est de sa nature vif et rapide : il convient par là même à une société affairée comme la nôtre et qui calcule les heures. En peu de mots il renferme beaucoup de sens et donne à penser plus qu'il ne dit : c'est le mets des délicats et le régal des gens d'esprit. Vous admirez infiniment Balzac et sa puissance : il est pour vous le plus grand historien de la société moderne; mais que n'a-t-il pratiqué davantage, à la française, la nouvelle élégante et limpide qui se lit d'une haleine et vole à travers les âges, comme *Daphnis et Chloé*, *la Princesse de Clèves*, *Paul et Virginie* ou *Manon Lescaut !* Vous

avez fait mieux que de tracer les règles du genre, vous en avez donné des modèles. Les titres agréablement trompeurs de vos livres promettent un de ces jolis contes, et il en sort un essaim. L'érudit venant ici plus que partout en aide à l'artiste, il n'est pas, pour ainsi dire, de ville d'Italie, grande ou petite, durant cette période rêveuse et si féconde en légendes qui relie la Renaissance au moyen âge, dont vous n'ayez cherché le secret, point d'âme que vous n'ayez sondée, l'âme des moines surtout, dont la profondeur vous ravit à la fois et vous étonne toujours. Aucun sentiment ne vous est étranger. Nul de notre temps n'a plus délicatement réveillé le parfum des croyances évanouies; nul peut-être n'a porté dans l'expression de l'enivrement des sens un raffinement de modernité plus hardi. Pénétrante, déliée, singulièrement habile à démêler les plus subtils ressorts des perversités mondaines, votre psychologie ne lit pas avec moins de précision dans la tête d'un vieux savant. Pourrais-je oublier ici le *Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut?* L'agréable confrère et le brave homme, malgré ses démêlés avec la justice! Qu'il est amusant dans sa bienfaisance discrète et ses violences calculées, dans ses innocences et ses roueries, dans son dévouement à la science et son ignorance de la vie! Qu'il a de cœur en même temps que d'esprit! Surtout qu'il est bien chez lui quai Voltaire, — votre quai — érudit, bibliophile, bouquiniste de la tête aux pieds!

Cependant sous le couvert de ces fantaisies, votre pensée, toujours maîtresse d'elle-même, ne refuse rien aux franchises qu'elle s'est données. Vous étiez fondé à écrire dans la préface d'un des volumes de la *Vie littéraire :* « Depuis

que j'entretiens des choses de l'esprit un public d'élite, je peux me rendre cette justice : on m'a vu souvent incertain, mais toujours sincère. J'ai été vrai, et par là du moins j'ai gardé le droit de parler aux hommes. Je n'y ai d'ailleurs aucun mérite. Il faut, pour bien mentir, une rhétorique dont je ne connais pas le premier mot. Je ne sais parler que pour exprimer ma pensée. » Aussi ne permettriez-vous pas qu'on n'allât point droit au fond de votre esprit.

L'œuvre de la raison humaine, quelques fins qu'elle poursuive, est pour vous inviolable. Vous n'y souffrez ni limites ni entraves. Que si certaines philosophies ne peuvent entrer dans l'ordre des faits que sous une forme dangereuse pour la société, il faut les châtier, dès qu'elles se traduisent en actes : la vie doit s'appuyer sur une morale simple et précise. Mais les droits de la pensée n'en demeurent pas moins intangibles. La pensée porte en elle-même sa légitimité. Ne disons jamais qu'elle est immorale. Elle plane au-dessus de toutes les morales. L'homme ne serait pas l'homme, s'il ne pensait librement.

Cette indépendance sans réserve que vous revendiquez pour tous, vous la pratiquez pour vous. A vingt ans, vous vous plaigniez naïvement de n'avoir pas trouvé une explication du monde, en une matinée, sous les platanes du Luxembourg. Et la joie vous transporte, quand, quelques années après, à la lumière des idées de Darwin, vous croyez avoir surpris le plan divin. Ce n'était qu'une étape vers la religion d'Épicure, où votre esprit a trouvé l'apaisement, sinon le repos. Le monde n'est qu'un assemblage

de phénomènes, la vie un perpétuel écoulement. Mesurée, discrète, sans aucun sacrifice de sincérité, mais toujours élevée dans l'expression, partout où vous la prenez directement à votre compte, l'apologie de la doctrine, lorsque vous la confiez à l'abbé Jérôme Coignard, se donne carrière sans ménagement ni scrupule. Quel tableau, quelle suite de scènes dignes du poinçon de Callot que la comédie à cent actes divers de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* et des *Opinions de Jérôme Coignard!* Quel artiste en ironie que le doux maître qui la remplit de ses beuveries et de ses entretiens? Vit-on jamais porter dans l'audace de la destruction autant de gentillesse et accumuler plus gaîment les ruines ? Constitutions divines et humaines, religions et législations, principes et préjugés sociaux, faits, idées, sentiments et rêves, arts et sciences, courage, vertu, génie, justice, Jérôme Coignard discute tout, ébranle tout, précipite tout dans l'abîme des contingences. Il méprise les hommes avec tendresse, mais comme il les méprise ! Se donner à quelqu'un, chimère! Mourir pour une idée, sottise! Il n'y a de vrai que de prendre le monde en ironie et en pitié. C'est ainsi que — du haut de son échelle, dans la boutique de Blaisot le libraire ou sous le porche du *Petit Bacchus*, —l'œil souriant, la face épanouie, la joue émerillonnée, le doux maître, avec une inconscience délibérée, mène la fête de l'universel néant!

On vous a parfois rattaché à la lignée de Montaigne. L'ami de la Boétie a l'ironie douce et point d'amertume; bien que né dans des temps cruels, il jouissait de la vie, qui ne vous plaît qu'à moitié. Où je vous vois plutôt, c'est dans les salons du XVIIIe siècle, le siècle de vos

préférences, « le plus hardi, le plus aimable, le grand », à la table de Mme du Deffand ou de Mme Geoffrin, en correspondance avec les beaux esprits et les philosophes, excitant Diderot et sa verve folle, provoquant l'humeur de Rousseau, faisant la cour à Voltaire, ne le cédant en licence à personne, fouillant intrépidement le ciel et les enfers. Et pourtant cette société-là n'est peut-être pas encore celle qui répond le mieux au charme troublé de votre esprit. Les encyclopédistes avaient foi dans l'homme, dans le progrès indéfini de la science et de la raison. La science a perdu pour vous la sérénité de ses espérances. Vous êtes un encyclopédiste désenchanté. Si donc je devais déterminer le lieu de votre esprit, comme le conseillait Sainte-Beuve pour se donner de la perspective, c'est plus loin dans l'espace et le temps que je le chercherais, vers le pays et dans le siècle où vous avez vous-même trouvé le sujet des poétiques créations de votre pensée naissante, les *Noces corinthiennes* et *Leuconoé*, — dans cette Égypte qui a vu naître Thaïs et Paphnuce, à Alexandrie, la ville des derniers philosophes de l'antiquité et des premiers grands moines chrétiens, des Ennéades et des hagiographies, des subtilités et des extases, des courtisanes et des martyrs, — le théâtre d'observation le plus riche que pût souhaiter, semble-t-il, le philosophe, ouvert à tout et revenu de tout, du *Jardin d'Épicure*.

Mais pourquoi se mettre en quête d'une patrie imaginaire, alors que tant de liens d'intelligence et de piété filiale vous attachent à la vôtre? Vous êtes Français, Monsieur, comme vous êtes Parisien, par toutes les racines de votre talent, par toutes les fibres de votre cœur. De la France, vous aimez

le sol, nourricier d'une race vaillante et fine, la langue légère, rapide et gaie, sortie de l'âme populaire, comme le chant de l'alouette, du sillon; les vieilles légendes, batailleuses ou fleuries, auxquelles s'exerçaient les premiers efforts de notre génie, les grandes traditions de culture classique qu'il a reçues de l'antiquité en héritage et qui ont fixé sa destinée. Ce patriotisme vous est sacré entre tous. Rencontrez-vous dans un écrivain l'esprit d'ordre et de mesure, l'art de s'arrêter à point et de ne pas trop achever, la façon honnête et la grâce facile, la justesse des vues et la délicatesse des sentiments, le talent d'analyse et la science du cœur humain, la clarté par-dessus tout, la clarté et encore la clarté : il est de chez nous, celui-là, vous écriez-vous avec un tressaillement d'allégresse, c'est un pays! Ce qui veut dire : il a été nourri du miel de l'Hymette, il a sucé le lait de la louve romaine, il a dans les veines le sang de Racine et de Voltaire, il a le goût, don suprême, signe infaillible de droiture et de probité en même temps que d'élégance et de grâce, vertu entre toutes de l'esprit français et qui en est comme le sceau. Mais si cette grandeur littéraire est à vos yeux l'expression la plus haute de notre grandeur nationale, c'est parce qu'elle en traduit l'âme. Défaillances et relèvements, gloires et misères, tristesses du passé ou du présent, espoirs de l'avenir, tout s'y reflète, tout s'y fond. Ce n'est pas seulement la Jeanne de Vaucouleurs « pétrie de poésie comme le lys de rosée », dont nous entretient le plus persistant de vos rêves, c'est la Jeanne d'Orléans et de Reims, Jeanne la libératrice. Elle personnifie dans votre pensée le plus saint idéal du patriotisme. Vous que le théâtre met en défiance, presque

en tristesse, vous avez formé le dessein de tirer de sa vie une pièce nationale, — non point un drame, — une chronique dialoguée et accompagnée de musique, — non point une œuvre d'art, — mieux que cela, une œuvre de foi : quel dommage que vous n'ayez pas associé Gounod à ce projet! Aussi loin que portent vos visions lointaines, la patrie vous apparaît, artisans, laboureurs, moines, théologiens, chevaliers, soldats, peuple et souverains, tous ceux qui ont travaillé à la faire, tous ceux qui lui ont apporté leur part d'intelligence, de sueur ou de sang; et les rassemblant dans une commune reconnaissance: « O mes pères, dites-vous, soyez bénis! Soyez bénis dans vos œuvres qui ont préparé les nôtres; soyez bénis dans vos souffrances qui n'ont pas été stériles; soyez bénis jusque dans les erreurs de votre courage et de votre simplicité!... Et puissions-nous mériter la même louange! Puisse-t-on nous rendre un jour ce témoignage que nos enfants sont meilleurs que nous! »

Ah! le noble élan, Monsieur! Et que nous voilà loin des songeries malsaines et des dilettantismes dissolvants! Qu'il est bon de se sentir, sous ces grands souffles, le cœur épanoui et haut! Les débauches prolongées, les ivresses du pur intellectualisme, comme on dit aujourd'hui, ne laissent trop souvent après elles qu'angoisse et détresse. Les individus y perdent le sens et le goût de l'existence; les peuples en meurent. Votre diagnostic moral si fin n'a pas besoin d'être averti. Ce n'est qu'aux jours de plein soleil et de bonheur ou d'oubli que l'ironie peut paraître le dernier mot de la sagesse humaine. Vous avez passé « par la tris-

tesse noire de ceux qui ont lu trop de livres et fait trop de rêves, cette profonde tristesse épicurienne auprès de laquelle l'affliction du croyant semble presque de la joie ». Un jour que vous aviez dépeint la mêlée confuse où se débat la conscience contemporaine entre le mysticisme et la science, la négation violente et le scepticisme qui se joue, vous le disiez avec une grave émotion : « Écrire, quelle chose terrible, quand on y pense ! » Né pour agir, l'homme cherche autour de lui, dans la vie imaginaire du roman et de la pensée, comme dans la vie réelle, des mobiles et des règles d'action ; — l'action, la grande moralisatrice, la grande bienfaitrice des sociétés humaines, le ferment généreux de ce patriotisme dans lequel tout à l'heure vous jetiez éloquemment toute votre âme !

C'est cette foi dans l'action et cet ardent patriotisme qui ont inspiré l'œuvre de M. de Lesseps et qui garderont sa mémoire.

Il appartenait, vous l'avez rappelé, à une famille de dévoués serviteurs de l'État. Il était de la race des vaillants.

En 1788, à la fin de l'hiver, un soir, un jeune Français se faisait annoncer à l'ambassade de Saint-Pétersbourg comme un courrier extraordinaire arrivant du fond de l'Asie. Embarqué sur l'*Astrolabe* pour faire le tour du monde et débarqué sur la côte du Kamtschatka par La Pérouse, avec mission de porter des dépêches au roi, il était demeuré trois mois sous les neiges; pendant trois autres mois, il avait erré sur les bords du golfe, en quête d'un bâtiment qui assurât son retour. Contraint de s'engager à travers la Sibérie, il n'avait pas mis moins d'un an à la parcourir. Escorte, chevaux, argent, tout lui faisait défaut, et il s'était

tout procuré sur la route, étape par étape, au jour le jour A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, il était reparti pour la France; et, quelques semaines après, il remettait à Louis XVI, à Versailles, en costume de Kamtschalcade, les lettres de La Pérouse, les dernières qu'on dût recevoir de l'infortuné navigateur!

Ce jeune voyageur, «le premier qui eût traversé directement de l'est à l'ouest toute l'Asie et toute l'Europe», était un oncle de M. de Lesseps, et je ne puis relire cette page des *Mémoires* du comte de Ségur, sans le voir lui-même tel qu'il devait être à vingt-cinq ans. J'imagine qu'elle dut lui revenir plus d'une fois à l'esprit au cours de sa carrière aventureuse.

Rien de plus allègre, de plus jeune, de plus français, que son journal des opérations de l'isthme de Suez, que la correspondance où il rend compte à ses amis de ses démarches, des obstacles qu'il rencontre, des succès qu'il obtient. Bien que, comme il s'en vantait plaisamment, il eût, en sa vie, prononcé presque autant de discours que Thiers ou Guizot et rédigé plus de mémoires que les trois Dupin ensemble, il ne se piquait d'être ni un orateur, ni un écrivain. Mais si ses lettres d'Égypte, dont vous avez cité un charmant passage, sont un jour publiées, comme je l'espère, à la patriotique élévation de la pensée non moins qu'à la solide probité de la langue, l'Académie reconnaîtra un des siens; et il était supérieurement doué de cette éloquence familière, prime-sautière, sans règles, de cette éloquence des choses qui, selon le mot de Pascal, se moque de l'éloquence. L'histoire le représentera en action, — dans le cabinet des souverains ou des hommes d'État, traitant avec eux d'égal à égal

excité par les résistances et inspiré par les difficultés, préparant de longue main ses coups d'audace et sachant attendre son heure ; — dans les sables du désert, à cheval dès le lever du soleil, insensible aux ardeurs d'un climat meurtrier, indifférent aux privations, portant dans l'endurance une énergie indomptable, dans le courage une gaieté chevaleresque : — partout, patient à la fois et résolu, souple et tenace, non moins habile à se faire obéir qu'à se faire aimer, aussi à l'aise dans le monde oriental que s'il y fût né, et capable, comme le rêvait Renan, de s'y tailler un royaume, mais les yeux et le cœur toujours exclusivement tendus vers son pays.

Souvent, au sortir de l'Académie, nous suivions pendant quelque temps le même chemin : j'aimais à l'entretenir des découvertes du XVIe siècle et des chroniques qui en ont conservé le souvenir; nous avons plus d'une fois refait ensemble les voyages de Pizarre et de Cortez. Il ne cherchait point à en enfler la gloire par un retour sur lui-même. Pour réussir dans ces entreprises, il suffisait, à l'entendre, d'aimer sa patrie. Il est si doux, disait-il, quand on travaille pour la France, loin de la France, d'entendre répéter autour de soi : C'est un Français.

Ce nom si longtemps attaché au sien avec une auréole de gloire n'y est plus entouré aujourd'hui que d'un voile de deuil. Vous avez entendu, Monsieur, les gémissements de ceux qu'une épouvantable catastrophe a précipités dans la ruine. Laissez-moi ne pas fermer l'oreille au murmure d'une espérance que l'avenir ne nous interdit pas. Oui, les travaux interrompus seront recommencés et achevés. Par qui et pour qui? Les intérêts, les pas-

sions de la politique peut-être, en décideront... Mais le jour où les premiers pavillons franchiront les espaces qui séparent les deux Océans, — oubliant les défaillances de l'âge et de la fortune, les malheurs et les fautes, le monde entier se souviendra que l'homme qui avait repris, pour l'accomplir au profit du monde, la pensée de Leibniz et de Gœthe était celui qu'une popularité universelle avait surnommé le Grand Français.

DISCOURS

DE

M. GASTON PARIS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 28 JANVIER 1897
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. PASTEUR

Messieurs,

L'Académie française n'a pas seulement pour mission de consacrer la tradition héréditaire et l'évolution toujours nouvelle du génie français dans la langue et la littérature. Elle reconnaît et accueille comme siens les hommes en qui ce génie, sous les formes les plus diverses, s'incarne avec une telle puissance qu'ils deviennent vraiment « représentatifs ». Tel était le cas assurément pour Louis Pasteur. Son nom est un de ceux qui, jusque dans une postérité lointaine, symboliseront le mieux quelques-unes des qualités les plus fécondes et des plus hautes vertus de notre peuple. Vous avez le noble privilège de donner à toutes nos gloires comme le sceau suprême de l'adoption nationale,

et ces gloires à leur tour viennent rehausser, en s'y ajoutant, l'éclat trois fois séculaire de votre illustre Compagnie.

Pasteur avait sa place marquée chez vous. Mais de telles élections, pour garder tout leur sens, veulent être rares : ce sont, comme on aurait dit autrefois, des élections « de magnificence ». Fidèles à la pensée de votre grand fondateur, c'est entre les écrivains, les orateurs, les poètes, que vous vous recrutez d'ordinaire. Vous avez même souvent eu le soin d'appeler parmi vous des grammairiens ou des philologues, c'est-à-dire des hommes voués à l'étude de cette langue française qui doit trouver ici son foyer le plus actif, le plus pur et le plus brillant. La tradition, plus d'une fois interrompue, l'avait été de nouveau lors de l'élection de Pasteur, qui remplaça notre grand lexicographe Littré. Vous avez voulu la reprendre, et vous avez ainsi donné à ma vie de travail un couronnement dont je vous remercie avec émotion et pour moi-même et pour les études auxquelles je me suis consacré. En ce temps où le point de vue historique s'impose à tant de sujets qui autrefois ne semblaient point le comporter, vous avez trouvé bon qu'il fût représenté dans vos délibérations sur la langue, ce produit historique s'il en est. C'est ainsi que je me trouve appelé, par une succession où apparaît bien la libre variété des mobiles qui dirigent vos choix, à vous parler, moi simple ouvrier dans l'atelier des sciences historiques, du plus grand maître ès sciences naturelles qu'ait vu notre temps. La tâche est glorieuse, mais elle est lourde : si elle n'est pas remplie comme elle mériterait de l'être, vous n'aurez, Messieurs, à vous en prendre qu'à vous-mêmes.

J'ai à peine connu M. Pasteur, juste assez pour être frappé des caractères qui, à première vue, se dégageaient de toute sa personne : une volonté obstinée, un sérieux profond, une force sûre d'elle-même, une foi capable de soulever des montagnes. Il m'a été donné par hasard, au moment où il venait de terminer ses expériences sur la rage, de l'entendre en exposer les résultats, et annoncer l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour la science et pour l'humanité grâce à la connaissance de la vraie nature des maladies infectieuses et des moyens de les combattre. Ses yeux étaient illuminés d'une joie grave et comme prophétique, et le léger tremblement de sa voix disait la part que prenait son cœur aux vastes espérances de sa pensée. Je l'ai revu plus tard, courbé par le mal terrible qui allait le terrasser. Dans la déchéance physique où il était tristement réduit, la grandeur de l'âme survivait : cette pauvre enveloppe affaissée avait quelque chose d'auguste, comme un temple à demi écroulé, encore plein de la présence du dieu....

Louis Pasteur était de cette forte race comtoise, laborieuse, volontaire, tenace, au cœur chaud et sensible sous une forme un peu âpre, portée au rêve et parfois à la chimère autant qu'à l'action, race de logique subtile, d'imagination ardente, de méditation volontiers taciturne. Ses origines furent humbles, et il en garda le souvenir et la juste fierté. Dans le beau discours où, recevant ici M. Joseph Bertrand, l'éminent successeur de Jean-Baptiste Dumas, il fit l'éloge de son ancien maître, c'est avec un retour sur lui-même qu'il s'écriait : « Un commis de pharmacie d'Alais s'élevant, par son travail, à la pré-

sidence des savants du monde entier, quel grand exemple! » Et il ajoutait : « La vraie démocratie est celle qui permet à chaque individu de donner son maximum d'efforts. » Voilà un mot qui peint l'homme, et une conception originale de la démocratie! D'autres disent : « La vraie démocratie est celle qui assure à chaque individu un maximum de bien-être et de loisir. » Ce n'est point Pasteur qui aurait fait de la réduction des heures de travail le programme démocratique par excellence; à vouloir lui imposer une semblable règle, on aurait été mal venu. Démocrate, au sens où il l'était, il l'était héréditairement. Son père, soldat de Napoléon, décoré sur le champ de bataille, travailleur infatigable et probe, unissait dans un même culte, on pourrait dire dans un même fanatisme, l'empereur et la patrie. Sa mère, enthousiaste et idéaliste, chrétienne fervente et libérale convaincue, entrevoyait une société fondée sur la justice, où les rangs seraient répartis selon les mérites. On retrouve distinctement chacune de ces influences dans le développement du fils unique, objet, de la part de ses parents, de tous les sacrifices comme de toutes les espérances : il s'éleva bien plus haut que ceux-ci n'avaient pu le rêver, mais dans le sens où ils l'avaient dirigé. Il eut toujours une conscience attendrie de ce qu'il leur devait. Qui ne connaît les belles paroles par lesquelles il exprima son admiration et sa reconnaissance, le jour où il assista, plein d'une émotion qui le débordait, à la pose d'une plaque commémorative sur sa petite maison natale? Je voudrais les voir inscrites sur les murs de toutes nos écoles : en même temps qu'elles feraient aux parents du grand homme leur juste part dans sa renommée, elles serviraient d'encou-

ragement et d'exemple. « Regarder en haut, apprendre au delà, s'élever toujours », ce viatique que le modeste tanneur d'Arbois donnait à son fils pour la route de la vie, il pourrait le donner à tous les enfants de cette France qu'il chérissait, et qui lui doit une de ses gloires les plus pures.

Pasteur resta fidèle à ces hautes leçons de famille. L'amour de la patrie, qu'il y avait puisé, ne cessa jamais d'être aussi chaud dans son âme qu'au temps où il écoutait son père lui raconter nos triomphes, nos revers et nos espérances, et où il se promettait de travailler un jour à la grandeur de son pays. On sait si l'homme réalisa le rêve de l'enfant. Dans une de ces allocutions, trop rares, où sa bouche, habituellement plissée par la réflexion silencieuse et concentrée, a quelquefois épanché, avec une simple éloquence, les grandes conceptions de sa pensée et aussi les sentiments de son cœur, après avoir décrit les difficultés, les hésitations et les angoisses du labeur scientifique, il ajoutait : « Mais quand, après tant d'efforts, on est enfin arrivé à la certitude, on éprouve une des plus grandes joies que puisse ressentir l'âme humaine, et la pensée que l'on contribue à l'honneur de son pays rend cette joie plus profonde encore. »

Il semble qu'on entende un autre héros, celui de la *Chanson de Roland,* pousser ce cri sublime qui retentit à travers les âges pour nous apprendre combien est ancien et enraciné dans nos cœurs l'amour de notre grande et douce patrie :

> Ne plaise Dieu, ni ses saints, ni ses anges,
> Que jà pour moi perde sa valeur France !

Un tel patriotisme est fécond en œuvres et en pensées :

il ne contient pas plus de haine que la démocratie, telle que la comprenait Pasteur, ne contient d'envie. Si nous en étions pénétrés, si nous songions toujours, dans nos actes publics et même dans nos efforts privés, à l'opinion qu'ils donneront de nous à nos voisins, si nous les soumettions tous à l'épreuve de cette question : « Contribueront-ils ou nuiront-ils au bon renom de la France? » on ne verrait pas, Messieurs, — pareilles à ces voiles impurs et brillants qui flottent parfois au-dessus des breuvages les plus salubres, et dont Pasteur a décelé l'origine et la composition, — tant de productions frivoles ou malsaines s'étaler à la surface de notre littérature et de notre art et masquer les saines profondeurs de notre vie nationale. On verrait au contraire le travail, stimulé par cette généreuse émulation, grandir chaque jour en intensité, en sérieux, en fécondité, et notre chère patrie prendre vite en tête des nations civilisées le rang que ses admirables forces intellectuelles et morales lui ont toujours assuré quand elles ont été bien conduites. Imprimons fortement dans notre âme les nobles paroles du maître; travaillons comme lui avec l'espoir de goûter peut-être aussi, dans la mesure de notre mérite, cette « joie profonde » qui remplit le cœur du citoyen quand il peut se dire qu'il a « contribué à l'honneur de son pays ».

Pieusement dévoué à sa famille, passionné pour sa patrie, Pasteur garda toujours aussi un respect filial pour la religion que lui avait enseignée sa mère. Ce grand novateur dans le domaine de la science était un homme de tradition dans le domaine du sentiment. Cela s'accorde bien, Messieurs, avec d'autres traits de son caractère que vous

avez pu apprécier. Vous avez admiré l'austérité de sa vie entièrement vouée au labeur, la simplicité de ses manières, son incomparable tendresse pour les siens ; vous avez plus d'une fois surpris les marques touchantes de cette sensibilité d'enfant qui s'alliait chez lui à la virilité la plus robuste. Ce rude combattant était resté voisin de la nature comme les héros antiques : comme eux, il fondait sans honte et devant tous en larmes, soit qu'il eût sous les yeux le spectacle des souffrances humaines, soit qu'il se sentît envahi par les souvenirs de ses premières années ou songeât aux amitiés tranchées par la mort, soit qu'il reçût, en ce jour incomparable de son soixante-dixième anniversaire, les hommages qu'apportaient à son génie les délégués enthousiastes du monde entier.

C'est à cause du caractère de l'homme, autant peut-être qu'à cause des découvertes et des bienfaits du savant, que Pasteur a été aussi aimé qu'admiré, aussi populaire que célèbre. Il a vu, presque seul parmi les grands hommes de son siècle, sa gloire planer au-dessus de toutes nos dissensions, et son cercueil, dans une des rares solennités officielles où le cœur du peuple ait pris part, est entré à Notre-Dame escorté par les bénédictions des humbles comme par les hommages des grands de la terre, par les larmes des simples comme par les regrets des savants, par les prières de ceux qui croient comme par les méditations de ceux qui cherchent.

La vie de M. Pasteur a été retracée par des mains délicates et pieuses, et toute la France connaît cette simple histoire, qui se résume en quelques mots : volonté, cou-

rage, travail, génie, bonté. Je n'en rappellerai qu'un seul trait, parce qu'il offre l'exemple d'une grande victoire de l'esprit sur le corps, et que c'est sous ce dôme qu'il convient d'appendre les trophées de ces victoires-là. En 1868, après une campagne de recherches et de polémiques où il avait prodigué ses forces, il fut atteint d'hémiplégie. Il se crut perdu, et, après avoir dicté à sa femme, confidente de toutes ses pensées, aide et soutien de tous ses efforts, une dernière note pour l'Académie des Sciences, il attendit la mort, avec résignation, mais non sans tristesse : « Je regrette de mourir, disait-il : j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays. »

Si la mort s'éloigna de lui, il ne se remit jamais complètement de cette atteinte, qui se renouvela. Il garda toute sa vie une démarche pénible et claudicante : comme Israël, il était sorti froissé de son formidable corps à corps avec le mystère. Il ne tint en respect qu'à force de volonté le mal qui le menaçait toujours, et qui finit par le ressaisir. Et cependant son génie sembla devenir, après cette épreuve, plus actif et plus lucide encore : il accomplit la part la plus considérable et la plus féconde de son œuvre dans des conditions qui auraient interdit le travail à d'autres... C'est de ce génie et de cette œuvre que je voudrais tâcher de donner une idée.

Il faut renoncer à traduire en littérature, si l'on peut ainsi dire, l'originalité d'un génie comme celui de Pasteur. Elle est surtout dans les idées ; mais ces idées ne sont pas des idées philosophiques ou littéraires. « La science expérimentale, a-t-il dit lui-même, ne fait jamais intervenir dans ses conceptions la considération de l'es-

sence des choses, de l'origine du monde et de ses destinées. Elle n'en a nul besoin. Elle sait qu'elle n'aurait rien à apprendre d'aucune spéculation métaphysique. » Les idées de Pasteur étaient donc des idées purement scientifiques, qui se sont exprimées dans le travail même qu'elles ont produit. Il en est des idées scientifiques comme des idées artistiques : l'interprétation qu'on en donne avec des mots ne peut tout au plus que susciter le désir de les connaître directement. On demandait à un musicien célèbre ce qu'il avait pensé en écrivant ses romances sans paroles : « J'ai pensé, répondit-il, mes romances sans paroles. » Ainsi Pasteur a pensé ses grandes découvertes et n'a pas pensé autre chose. On peut seulement essayer de marquer ce qu'il y a de personnel dans son génie, ce qui, par conséquent, appartient à l'homme presque autant qu'au savant.

Ce génie était fait d'audace et de prudence, d'imagination et de réflexion, d'intuition et de critique. L'audace de Pasteur était extrême déjà dans le choix des sujets qu'il abordait. « Il m'inquiète, disait un de ses camarades de jeunesse qui avait de bonne heure deviné les dons extraordinaires de ce travailleur silencieux et acharné : il ne connaît pas les limites de la science ; il n'aime que les questions insolubles. » Il s'attaquait en effet d'emblée, et dès ses débuts, à des problèmes que les plus grands savants avaient indiqués en renonçant à les résoudre. Son audace n'était pas moindre à concevoir les solutions possibles de ces problèmes. Et quand il se croyait sûr d'avoir trouvé la vraie, il n'hésitait pas à le proclamer avec une assurance qui ressemblait parfois à un défi. Il aimait d'ailleurs la lutte, un peu par tempérament, puis parce qu'elle excitait et fécondait son esprit en lui faisant

trouver des applications nouvelles et des perfectionnements de sa méthode, et enfin parce que le bruit qu'elle faisait appelait l'attention sur cette méthode et contribuait à la propager. C'est ainsi que souvent il effrayait, par ses affirmations hardies et ses appels à la contradiction, ses admirateurs et ses amis. Mais son audace était fondée sur sa prudence : il était sûr des armes qu'il avait longuement aiguisées, et quand il s'engageait dans le combat, il savait que le triomphe ne pouvait pas lui échapper.

Dans tous les ordres de la pensée ou de l'activité humaine, c'est la puissance de l'imagination qui fait les grands hommes, et Pasteur aussi fut avant tout un homme d'imagination. Le savant a besoin d'imagination tout autant que l'artiste, mais celle qu'il doit avoir est d'un autre ordre. Elle lui montre des combinaisons de rapports et non de formes, d'idées et non de sentiments. Elle lui procure d'ailleurs les mêmes jouissances ; elle lui cause les mêmes troubles et souvent les mêmes angoisses par la difficulté qu'il éprouve, lui aussi, à réaliser les visions qui passent devant son esprit.

L'imagination de Pasteur était dans un perpétuel bouillonnement ; elle le tourmentait comme une passion. Il lui arrivait, au milieu du repas de famille, de se lever brusquement et de partir, sans que les siens, habitués à ses allures, lui adressassent de questions. Souvent, quand il habitait à l'École normale, les dormeurs étaient réveillés au milieu de la nuit par son pas à la fois pesant et précipité qui descendait l'escalier : une idée impérieuse lui était soudainement apparue, et il ne pouvait résister au désir d'aller immédiatement contrôler, dans son laboratoire, la suggestion tyrannique qui ne lui laissait pas de repos ; tel

un joueur à l'esprit duquel se présente une combinaison imprévue n'a pas de cesse qu'il ne l'ait mise à l'épreuve. Les grandes découvertes de Pasteur sont les fleurs et les fruits d'innombrables hypothèses, conçues avec enthousiasme, contrôlées ensuite avec une infatigable patience, abandonnées pour d'autres quand elles ne se montraient pas conciliables avec les faits.

Cette imagination toujours en travail aurait pu, en effet, être un danger pour lui et l'entraîner dans des spéculations hasardées, s'il n'avait toujours soumis ses idées à la critique rigoureuse qu'il savait si bien appliquer aux idées des autres. Dans les sciences qu'il a cultivées, la critique c'est l'expérimentation. Pasteur fut le génie même de l'expérimentation. On a loué avec raison la méthode qu'il y a appliquée, méthode tellement parfaite qu'elle élimine presque toutes les chances d'erreur. Mais la meilleure méthode n'est qu'un flambeau qui éclaire la route : elle ne mène au but que celui qui se fait son chemin. Pour être un grand expérimentateur il ne suffit pas de partir d'hypothèses qui soient d'accord avec la nature des choses ; il faut une étendue de vue, une intensité d'attention, une persévérance à l'abri des découragements, une obstination que rien ne rebute et une souplesse prête à toutes les volte-face, une suite et en même temps une mobilité dans les idées qui ne sont données qu'à peu d'hommes. Il faut tendre à la vérité des pièges toujours nouveaux, la capter dans des filets aussi subtils et aussi tenaces que les mailles invisibles où le forgeron divin surprit Aphrodite; il faut l'épier sans se lasser, la deviner sous ses déguisements, la reconnaître au passage dans ses apparitions souvent fugaces, savoir inter-

prêter les signes équivoques de sa présence, être toujours en garde contre les conclusions hâtives et les apparences si facilement décevantes. Il faut de l'imagination, plus peut-être que pour concevoir les hypothèses; il faut même des inspirations subites. La vie scientifique de Pasteur abonde en inspirations de ce genre, dont le récit fait parfois sourire comme le conte fameux de l'œuf de Colomb. Pourquoi, se demandait-il au cours de ses expériences sur le charbon, les poules résistent-elles toujours aux inoculations charbonneuses les plus virulentes, à celles qui tuent rapidement des animaux vingt fois plus gros? L'idée lui vint tout à coup que la température élevée du corps des oiseaux pouvait être un obstacle à la multiplication des parasites infectieux. Aussitôt, devant ses préparateurs qui le regardaient faire avec surprise, il prend une poule, l'inocule comme il avait vainement fait tant d'autres, et lui fait maintenir les pattes dans l'eau froide, de façon à abaisser sa température de quatre ou cinq degrés. Quelques heures après, la poule mourait infestée de bactéridies, et la théorie parasitaire comptait une éclatante victoire de plus. La solution, une fois trouvée, paraît d'une simplicité enfantine; mais il n'y a que le génie qui ait de ces simplicités.

L'humanité demande à la science la satisfaction de deux besoins, sentis surtout l'un par l'élite, l'autre par la masse; elle classe les savants d'après ce qu'ils ont fait pour répondre à l'un ou à l'autre. Elle veut connaître de plus en plus et comprendre de mieux en mieux l'univers dont elle fait partie; elle veut jouir, sur la planète qu'elle habite, du plus de vie, de bien-être et de sécurité possible. Des deux voies où marche la science, quelle est la plus haute,

celle où il est le plus glorieux pour l'homme de s'avancer et de conquérir? Laissez-moi exprimer un sentiment que n'aurait pas désavoué, je le sais, le grand homme dont je tente ici d'interpréter l'âme et le génie. Dans les préoccupations de celui qui s'est voué à la recherche du vrai, l'utilité, au sens ordinaire du mot, ne tient qu'une place accessoire. L'œuvre de science, comme l'œuvre d'art, a son but en elle-même; son utilité supérieure est dans sa perfection, qui, en enchantant l'esprit, crée l'enthousiasme et provoque l'émulation. Ce qui fait la grandeur suprême, la plus haute noblesse de l'homme, c'est le culte désintéressé des choses divines. Comme la mystique de Joinville, qui voulait brûler le paradis et noyer l'enfer pour que l'espoir de la récompense et la crainte du châtiment ne vinssent plus mêler leur alliage au pur amour de Dieu, l'artiste et le savant dignes de ce nom ne recherchent dans leur effort d'autre profit, pour eux et pour les autres, que cet effort même, et c'est en s'y livrant qu'ils élèvent en eux notre pauvre et sublime espèce le plus haut au-dessus d'elle-même. Il est heureux assurément que des applications pratiques naissent des théories, démontrent à tous la grandeur et la portée des recherches scientifiques, et permettent ainsi d'affermir et d'accroître dans le monde le royaume sacré du pur esprit. Il est juste que Pasteur ait récolté la reconnaissance des hommes, dont il fut le bienfaiteur; mais si on lui avait demandé les meilleurs titres qu'il pouvait se croire à figurer parmi « les rares immortels nés de la race humaine », il aurait mis sans nul doute au premier rang ses découvertes et ses vues sur les lois générales de l'univers.

Par un rare privilège, en effet, il fut grand dans les deux directions. Ses découvertes théoriques ont renouvelé des parties essentielles de la science; ses découvertes pratiques ont accru les richesses, diminué les souffrances, prolongé la vie de milliers d'êtres humains, de millions si on ajoute leurs bienfaits à venir à ceux qu'elles ont déjà produits. Et ce qui rend les unes et les autres encore plus dignes d'admiration, c'est qu'elles ne cessent pas, qu'elles ne cesseront jamais d'être fécondes et d'en enfanter de nouvelles, contenues en germe dans les principes qu'il a posés, si bien qu'un de vos plus éminents confrères a pu dire, dans une de ces formules éclatantes où il enchâsse de hautes pensées : « Pasteur a opéré comme le Créateur, suscitant par un premier acte les lois d'où devait sortir le développement progressif de l'univers. » Il a eu le bonheur de voir ses idées porter leurs fruits, ses principes développer leurs conséquences avec une surprenante rapidité, en sorte que, de son vivant même, il a joui d'une gloire que nul autre savant n'a connue, que son nom a été acclamé et béni sous tous les climats et dans toutes les langues, et que le deuil de ses funérailles a été mené par le genre humain.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous expose l'œuvre de Pasteur dans le détail. Celui de ses collaborateurs qui a le plus longuement secondé cette œuvre et qui en dirige aujourd'hui la continuation l'a racontée dans un livre magistral. On y suit avec un intérêt toujours croissant, depuis la première rencontre d'Œdipe avec le sphinx, les ruses patientes et les coups de main hardis par

lesquels il a su lui arracher le mot de tant d'énigmes. On y admire la logique profonde qui, de la cristallographie à la médecine, rattache entre elles toutes les phases de cette œuvre immense, si variée dans ses applications, si essentiellement une dans sa direction et dans sa méthode. Je me bornerai à en signaler les points principaux et à en indiquer la portée générale.

Les premiers travaux de Pasteur auraient suffi à la gloire d'un savant. Il y découvrit la dissymétrie moléculaire, c'est-à-dire un des secrets les plus cachés, les moins soupçonnés et les plus importants de la nature : cette découverte a été le point de départ d'une branche nouvelle de la chimie organique, la stéréochimie, qui se développe sous nos yeux et a déjà produit de surprenants résultats. Mais ce qui a vraiment rempli la vie de votre illustre confrère, ce qui a rendu son nom célèbre entre tous, c'est la conquête, pour ainsi dire, d'un nouveau règne de la nature, celui des êtres invisibles et partout présents, animaux et surtout végétaux, qui tissent et défont sans relâche la grande trame de la vie planétaire, des microbes, comme on les appelle depuis une vingtaine d'années. Le mot n'est pas trop bien fait,— il n'est pas de Pasteur, — mais il a passé dans toutes les langues, et il faudra l'admettre dans le Dictionnaire.

Ils étaient connus avant Pasteur; mais on avait à peine entrevu le rôle immense qu'ils jouent dans la nature. Le monde de ces êtres microscopiques, doués d'une vie purement élémentaire, n'était guère considéré, il y a quarante ans, que comme un objet de curiosité ; il nous apparaît aujourd'hui comme le substratum et la condition du monde animé tout entier, comme l'océan sans fond d'où sort et où rentre

toute vie. C'est aux microbes qu'on doit les fermentations et les putréfactions qui transforment la matière organique; ce sont eux qui fécondent la terre et permettent aux végétaux d'en recouvrir la surface; ce sont eux qui, en pénétrant dans les tissus, produisent les maladies infectieuses; ils peuplent l'air, ils remplissent les eaux, ils saturent le sol, ils habitent les animaux et les plantes; ils nous enveloppent, nous servent et nous menacent de toutes parts. Que dis-je? ils sont peut-être nous-mêmes. La vie des êtres supérieurs apparaît à la science moderne comme la résultante de myriades de ces vies élémentaires. Leurs « colonies » de plus en plus populeuses et différenciées composent, du vague phytozoaire à la rose, au cèdre, à l'aigle, à la baleine, à l'homme, l'immense et chatoyant réseau dans les mailles duquel ils circulent sans trêve, toujours détruits et toujours renouvelés, depuis que s'est produite, et sans doute par eux, sur notre globe la mystérieuse éclosion de la vie. Voilà ce que la microbiologie a révélé à l'humanité stupéfaite.

Pasteur démontra d'abord que jamais ces organismes, si primitifs en apparence, ne se produisent sans germes préexistants; il détruisit pour toujours, au moins dans les conditions où on l'avait témérairement soutenue, la croyance à la génération spontanée. Il prouva ensuite qu'ils sont les seuls agents de la décomposition de la matière organisée : il mit cette vérité capitale en lumière dans des expériences de plus en plus décisives, et finit, non sans peine, par avoir raison de toutes les résistances, parmi lesquelles, et en France et à l'étranger, il s'en rencontra de redoutables et d'acharnées. Passant aux appli-

cations pratiques de ces découvertes, il fit voir que certains microbes travaillent pour nous, en nous procurant diverses substances alimentaires, que d'autres nous nuisent en altérant ces mêmes substances, et il montra qu'on peut exciter les uns, écarter les autres, sauvant ainsi nos industries agricoles de pertes immenses et jusqu'alors inévitables. La science pénètre aujourd'hui jusqu'aux profondeurs de ce monde invisible dont il lui a ouvert les portes, et où s'élaborent en silence, dans un inimaginable grouillement de vie obscure et dévorante, les destinées du monde visible de la surface; Circé bienfaisante, elle déchaîne ou refrène à son gré ces forces infimes et toutes-puissantes, qui obéissent sans le savoir à ses impérieuses incantations. Puis il s'attaqua aux maladies, dont l'étroite parenté avec les fermentations avait été souvent pressentie, à celles des animaux d'abord. Il découvrit dans un parasite microscopique la cause de l'épidémie qui ruinait l'élevage des vers à soie, et donna le moyen de la faire cesser en ne confiant le soin de la reproduction qu'à des œufs absolument indemnes : il jeta ainsi des lumières toutes nouvelles sur cette grande question de l'hérédité qui est aujourd'hui à bon droit l'un des problèmes capitaux dont se préoccupent la philosophie, la médecine et la sociologie. Puis il prouva que plusieurs maladies contagieuses des animaux domestiques sont dues à l'invasion de ces ennemis imperceptibles dont il faut des milliers pour occuper la place d'une pointe d'aiguille et qui pullulent en quelques heures par millions et par milliards. C'est alors que, guidé par la découverte tout empirique qui a rendu immortel le nom de Jenner, il eut l'idée de combattre cette invasion en inoculant préventivement

aux animaux, mais atténué, le virus même qui les tuerait et qui les sauve : il fit, mais avec plus de succès, ce qu'avaient tenté jadis les empereurs romains, quand ils introduisaient dans l'empire, pour combattre les Barbares menaçants, des colonies de ces mêmes Barbares, devenus d'ennemis auxiliaires. Quand il eut mené à bonne fin sa fameuse expérience de Pouilly-le-Fort, l'enthousiasme qui accueillit ce triomphe fut d'autant plus grand que le doute avait été plus persistant. Partout, en France et ailleurs, on institua des « laboratoires Pasteur » pour préparer et distribuer le vaccin, et la mortalité charbonneuse des bestiaux tomba de trente ou quarante à moins d'un pour cent. En vérité, tous les pays du globe auraient pu, à aussi juste titre que la France, offrir à Pasteur une récompense nationale, et toutes ces récompenses réunies n'auraient représenté qu'une faible partie du don inépuisable qu'il leur a fait.

Déjà ses théories sur la putréfaction, appliquées aux plaies, avaient, entre les mains de Lister, transformé la chirurgie et lui avaient permis les progrès étonnants qu'elle a réalisés sous nos yeux. L'obstétrique ne lui doit pas moins. Si nos Maternités ne sont plus des foyers d'infection meurtrière, si des milliers de mères, naguère condamnées, sont chaque année conservées à leurs enfants, ce sont les découvertes de Pasteur qui ont opéré ce miracle. Que sont, à côté de ces victoires sur l'hydre infecte et sans cesse renaissante, les travaux de l'antique dompteur, la défaite du monstre aux sept têtes, le desséchement du lac Stymphale et la purification des étables d'Augias?

Mais le vainqueur des monstres invisibles ne s'arrêta pas

là. Désireux depuis longtemps de combattre face à face les maladies humaines, il s'en prit à l'une des plus terribles, à la rage, contre laquelle on ne connaît aucun remède, et dont le nom seul remplit les hommes d'épouvante. Après cinq ans de recherches obstinées, d'autant plus longues et incertaines que le microbe de la rage, s'il existe, ne s'est pas laissé découvrir, il réussit à obtenir un virus atténué qui immunisait les animaux contre le virus le plus violent. Mais pour les hommes la vaccination préventive ne convenait pas : le mal est trop rare et le traitement trop pénible. Alors naquit dans l'esprit de Pasteur une idée qu'il était seul assez hardi pour concevoir, assez obstiné pour réaliser. Même inoculé après la morsure, le virus atténué ne pourrait-il aller plus vite que le virus funeste et le devancer dans les centres nerveux où il exerce ses ravages? Des expériences faites sur les chiens confirmèrent pleinement cette vue audacieuse. Mais quelles émotions secouèrent le cœur si impressionnable du grand initiateur quand il se résolut à appliquer à des êtres humains le traitement qui lui avait réussi pour les bêtes! Avec quel tremblement il osa inoculer à de pauvres enfants le mal effroyable dont on pouvait douter, malgré leurs horribles morsures, qu'ils fussent atteints déjà ! Il a dit lui-même, avec sa réserve accoutumée, on nous a raconté avec une émotion communicative, ses hésitations, ses doutes, ses alternatives de crainte affreuse et de joie infinie, ses nuits d'insomnie, ses jours d'observation anxieuse, sa confiance enfin assurée, partagée, et chaque jour affermie par de nouveaux succès...

Tant de fatigues et d'angoisses achevèrent de briser ses

forces. Après cette lutte acharnée et contre l'insaisissable ennemi, et contre des adversaires passionnés, et contre son propre cœur, il se sentit incapable de poursuivre sa glorieuse suite de conquêtes. Quand il entra dans cet Institut Pasteur que la reconnaissance et l'admiration publique ont élevé pour être le foyer constant des études qu'il a créées, il était, comme il le dit lui-même, « vaincu du temps ». Du moins il put voir encore les premiers des nouveaux progrès accomplis par cette science de la microbiologie qui marche à pas de géant dans sa route ouverte d'hier. Deux de ces progrès ont surtout frappé les esprits. A la suite des découvertes du plus grand des émules français de Pasteur, de notre illustre confrère M. Berthelot, on a songé, on a peut-être déjà réussi, — tentative vraiment extraordinaire et qui semble tenir de la magie, — à rendre le sol plus fertile en cultivant savamment les bactéries qui fixent sur la terre arable l'azote contenu dans l'atmosphère, en sorte que ces microbes, que nous avions déjà dressés à combattre pour nous contre eux-mêmes, viennent maintenant, hordes disciplinées, déposer à nos pieds les trésors accumulés par leur immense et inconscient travail. D'autre part, on a constaté que les produits toxiques des microbes, que le sang même des animaux immunisés, sont capables de produire l'effet salutaire du virus atténué. Combinée avec l'idée géniale qui avait présidé au traitement de la rage, cette constatation a fait trouver le remède presque souverain contre la diphtérie et d'autres fléaux, contre la peste elle-même, ce mal qui répand encore la terreur et qui bientôt peut-être ne sera plus qu'un souvenir. Pasteur applaudit chaleureusement à la découverte du vac-

cin de la diphtérie; elle fut la dernière joie de sa grande âme. Il pouvait quitter son œuvre : il savait qu'elle était en bonnes mains.

Cette œuvre colossale, qui a transformé sous nos yeux l'industrie de la soie, de la bière et du vin, l'élève des bestiaux, la chirurgie, l'obstétrique et plusieurs parties de la médecine, et dont les conséquences sont en train de modifier profondément l'agriculture, Pasteur l'a accomplie sans être ni vétérinaire ni médecin, sans être capable de donner un coup de bistouri, sans avoir la moindre connaissance technique, sans être en état, a-t-on dit, de distinguer un champ de colza d'un champ de navets. C'est uniquement par la fécondité de son imagination, par la puissance de son raisonnement, par son invention expérimentale, qu'il a si prodigieusement agi sur des formes de l'activité humaine auxquelles il ne prenait nulle part. Force admirable et presque divine de la pensée, qui montre combien est peu fondé le dédain que les hommes d'action affectent parfois pour les hommes de science ! Du fond de son laboratoire, Pasteur a eu sur la vie de l'humanité une action plus puissante que celle du plus heureux des conquérants, du plus habile des hommes d'État. Les problèmes purement théoriques, futiles aux yeux des gens soi-disant pratiques, qui s'agitaient dans son cerveau pendant qu'il surveillait ses tubes ou appliquait l'œil à son microscope, portaient en eux la solution de questions d'un intérêt autrement grand et autrement durable que tous ces problèmes éphémères où s'absorbe l'attention de ceux qui croient mener le monde. C'est l'idée qui mène le monde, c'est l'esprit qui meut la masse inerte, et le roseau pen-

sant, pour peu que la force brute le laisse vivre, saura tôt ou tard la vaincre, la dominer et la conduire

On comprend, Messieurs, que la science, qui, chaque jour, élève, agrandit et précise notre conception du monde, et qui transforme en même temps de plus en plus puissamment les conditions de notre existence en soumettant à nos lois la matière qui nous écrasait, inspire un enthousiasme presque religieux à ceux qui, frappés pour elle de cet immense amour chanté déjà par Virgile, se sont faits les ouvriers dociles de son œuvre toujours nouvelle.

Personne n'eut ce culte plus enraciné dans l'âme que M. Pasteur. Personne ne revendiqua plus hautement pour la science l'honneur et la place auxquels elle a droit, et ne s'indigna plus vivement contre la méconnaissance stupide qui lui refuse les moyens d'action dont elle a besoin. Dans un petit écrit intitulé *le Budget de la science*, publié en 1868, il adjurait ses concitoyens de prendre plus d'intérêt à « ces demeures sacrées que l'on désigne sous le nom expressif de *laboratoires*. Demandez, disait-il, qu'on les multiplie et qu'on les orne : ce sont les temples de l'avenir : c'est là que l'humanité grandit, se fortifie et devient meilleure. » Il a eu la joie et le suprême honneur de voir s'élever sous son invocation, grâce à la munificence de la nation tout entière, le plus magnifique de ces « temples de l'avenir ». Il y repose aujourd'hui dans sa gloire, et autour de son tombeau s'est constitué, comme un Ordre des temps nouveaux, une milice vraiment spirituelle, qui combat sous sa bannière pour étendre ses conquêtes, et qui restera fidèle à la devise qu'il lui a donnée en travail-

lant sans relâche « pour la science, la patrie et l'humanité ».

La science, Messieurs, a plus d'un objet et plus d'une méthode, et ce n'est pas seulement dans les laboratoires qu'elle poursuit sa tâche infinie. Vous vous rappelez les discours que prononcèrent, il y a vingt ans, dans l'une des plus mémorables séances qu'ait vues cette glorieuse coupole, Louis Pasteur, de cette place même, et Ernest Renan, qui le recevait. Ces deux grands hommes, que rien ne rapprochait si ce n'est leur ardent amour de la vérité, y échangèrent des paroles inoubliables. Ce fut comme un dialogue, d'un sommet à l'autre, entre deux voyageurs qui, parvenus à la même hauteur par des chemins différents, se décriraient avec un ravissement égal les horizons que chacun d'eux contemple de son point de vue. Pasteur proclama la grandeur de la méthode expérimentale, seul instrument infaillible de la découverte; Renan revendiqua pour la critique historique et philosophique la part qui lui revient dans la conquête et la défense du vrai : à l'esprit de géométrie, qui venait de s'affirmer avec éclat, il opposa l'esprit de finesse, qui s'insinue où l'autre n'a pu jusqu'ici pénétrer. Tous deux, en somme, sous des formes diverses, portèrent le même témoignage, que leur vie entière, consacrée à la science et illustrée par elle, proclamait plus haut encore que leurs paroles.

Cette science, pourtant, dont Pasteur fut le prêtre et le prophète, cette science à qui l'on doit tant de merveilles, on l'accuse de n'avoir pas tenu des promesses

dont les unes ont été faites par des représentants qu'elle désavoue, dont les autres ne pourront se réaliser qu'avec le temps. On lui reproche surtout de ne pas être en état de fournir à l'humanité la direction morale dont elle a besoin. La science pourrait répondre qu'elle n'étend pas si loin son empire, et que d'autres forces, qu'elle ne nie pas, sont appelées à faire dans l'ordre du sentiment et de l'action ce qu'elle fait dans l'ordre de la connaissance. Mais elle peut, et à bon droit, comme l'affirmait Pasteur, prétendre à sa large part dans cette direction morale elle-même. S'il n'est malheureusement pas certain qu'en montrant dans l'instinct social la vraie base de la morale elle assure à cet instinct la prédominance sur les instincts égoïstes, il est certain qu'en rapprochant les hommes, en sapant les barrières qui les séparent encore, elle rend plus facile et montre plus prochaine la civilisation du monde entier; en augmentant le bien-être et la sécurité, en atténuant l'âpreté de la lutte pour l'existence, elle ne contribue pas seulement au bonheur des hommes : par cela même qu'elle tend à rendre plus légère la servitude des besoins matériels, elle tend à donner plus de douceur aux cœurs, plus d'essor aux âmes, plus de dignité aux consciences. En déracinant, partout où elle s'implante, les préjugés, causes de tant de haines, et les superstitions, sources de tant de crimes, elle défriche le champ où pourra germer et fleurir la semence que trop d'épines étouffent, que trop de rocailles stérilisent... Toutefois, disons-le bien haut, ce n'est pas là qu'est son grand bienfait moral : il est dans la disposition d'esprit qu'elle prescrit à ses adeptes ; il est dans son objet même, la recherche de la vérité. Tout ce qui se dit et se fait contre elle se dit et

se fait, qu'on le sache ou non, contre la recherche de la vérité.

La vérité? disent les adversaires de la science; mais la science ne la donne pas; elle déclare elle-même qu'elle exclut de ses conceptions « la considération de l'essence des choses, de l'origine du monde et de ses destinées », c'est-à-dire les seuls objets qui importent réellement à la pensée et à la conscience : la formidable question : *Quid est veritas?* est toujours sans réponse. Si par « vérité » on entend la vérité absolue, la réponse ne viendra jamais. Nous savons bien que la vérité absolue n'est pas faite pour l'homme, puisqu'elle embrasse l'infini et que l'homme est fini; mais nous savons aussi que ce qu'il y a de plus noble en lui, c'est d'aspirer sans cesse à cette vérité relative dont le domaine peut s'agrandir indéfiniment, et débordera peut-être un jour la zone où nos espérances les plus hardies en marquent aujourd'hui les limites. L'esprit qui s'est assigné pour tâche de collaborer à cette grande œuvre, qui, sur un point quelconque, travaille à diminuer l'immense inconnu qui nous entoure pour accroître le cercle restreint du connu, qui s'est soumis à la règle sévère et chaste qu'impose cet auguste labeur, cet esprit est devenu par là même plus haut, plus pur, plus désintéressé; il a rompu, souvent au prix de luttes cruelles, avec l'erreur capitale qui est la racine de tant d'autres erreurs et que Pasteur aimait à signaler en empruntant les termes de Bossuet : « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. » Ce dérèglement, commun presque à tous les hommes, et si naturel en eux qu'il faut une peine infinie et des efforts longuement poursuivis pour y échapper, ce dérèglement dont

les conséquences, faites-y bien attention, sont aussi périlleuses à la moralité qu'au jugement, la critique scientifique seule est en état de le corriger. Cette même critique, en nous apprenant combien il nous est difficile d'atteindre la moindre parcelle de vérité, nous enseigne une salutaire méfiance de nous-mêmes, nous fait sentir le besoin de la collaboration des autres, et nous inspire pour ceux qui, dans les lieux les plus divers, travaillent à l'œuvre commune, de l'estime et de la sympathie ; car si rien ne divise les hommes comme la croyance où ils sont respectivement de posséder la vérité, rien ne les rapproche comme de la chercher en commun.

Mais la science, dans les milieux où elle est honorée et comprise, ne restreint pas aux savants eux-mêmes le bienfait moral qu'elle confère : elle répand dans des cercles de plus en plus étendus l'amour de la vérité et l'habitude de la chercher sans parti pris, de ne la reconnaître qu'à des preuves de bon aloi, et de se soumettre docilement à elle. Or, je ne crois pas qu'il y ait de vertu plus haute et plus féconde à inculquer à un peuple. Et, permettez-moi de le dire avec la franchise que me commandent les principes mêmes que je viens d'exposer, je ne crois pas qu'il y ait de peuple auquel il soit plus utile de l'inculquer que le nôtre. Est-ce tout à fait à tort qu'on nous accuse de laisser trop facilement prendre une injuste prédominance à la forme sur le fond, au sentiment sur la raison ; d'avoir des partis pris auxquels nous nous attachons en nous refusant à en examiner les bases ; de dédaigner l'exactitude, que nous traitons volontiers de pédantisme ; d'être complaisants aux illusions qui flattent

nos désirs, indulgents aux exagérations ou même aux mensonges qui amusent notre malignité ou caressent nos passions; d'être, enfin, toujours portés à « croire les choses parce que nous voulons qu'elles soient » ? Je ne le pense pas, et je crois que ces tendances, qui sont dangereuses et pourraient devenir funestes, tiennent en partie à ce que l'esprit scientifique n'est pas assez répandu parmi nous. Là est à mon avis la source de quelques-uns de nos plus grands maux. Tout le monde les voit, ces maux qui nous divisent et nous diminuent, et les plus généreux esprits de notre temps s'efforcent à l'envi d'y porter remède. On dit à la jeunesse : « Il faut aimer, il faut vouloir, il faut croire, il faut agir », sans lui dire et sans pouvoir lui dire quel doit être l'objet de son amour, le mobile de sa volonté, le symbole de sa croyance, le but de son action. « Il faut avant tout, lui dirais-je si j'avais l'espoir d'être entendu, aimer la vérité, vouloir la connaître, croire en elle, travailler, si on le peut, à la découvrir. Il faut savoir la regarder en face, et se jurer de ne jamais la fausser, l'atténuer ou l'exagérer, même en vue d'un intérêt qui semblerait plus haut qu'elle, car il ne saurait y en avoir de plus haut, et du moment où on la trahit, fût-ce dans le secret de son cœur, on subit une diminution intime qui, si légère qu'elle soit, se fait bientôt sentir dans toute l'activité morale. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes d'étendre son empire ; il est donné à tous de se soumettre à ses lois. Soyez sûrs que la discipline qu'elle imposera à vos esprits se fera sentir à vos consciences et à vos cœurs. L'homme qui a, jusque dans les plus petites choses, l'horreur de la tromperie et même de la dissimulation est par là même éloigné de la

plupart des vices et préparé à toutes les vertus. »

Tel est, Messieurs, l'enseignement que donne la science à ceux qui la servent d'un cœur pur et à ceux qui la comprennent comme elle doit être comprise. Il se dégage avec une incomparable puissance de la vie et de l'œuvre de votre glorieux confrère, et si son grand exemple contribue, comme on ne peut en douter, à propager parmi nous le culte de la science et de la vérité, il aura servi par là, autant que par ses immortelles découvertes, cette patrie qu'il a tant aimée.

RÉPONSE

DE

M. J. BERTRAND

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. GASTON PARIS

Si j'osais, Monsieur, usant du droit que me confère la place où je suis assis, lever immédiatement la séance, l'auditoire qui vient de vous applaudir emporterait un souvenir sans mélange du brillant hommage rendu à Pasteur. On me blâmerait cependant, l'Académie française tient à ses traditions; elles lui ont valu les généreuses paroles que nous venons d'entendre, elles imposent à son directeur le devoir d'y répondre. C'est un discours que je vous dois, un de ceux qu'Alexandre Dumas, ce satirique piquant et doux, plaignant ceux auxquels ils incombent, appelait, dans le langage du théâtre : une première qui n'aura pas de seconde.

Chaque genre d'écrire a ses règles et ses lois, presque

toujours dictées par la raison. Celles du discours académique sont larges et flexibles, on y prend et on y donne volontiers congé, par des transitions habiles, si l'on peut, sans transition quelquefois, c'est plus clair et plus franc, d'effleurer tous les sujets, comme à l'aventure, et d'imposer à tous les styles le caractère d'irréprochable pureté qu'un peu de soin rend accessible à tous et qui, comme l'a dit Guizot, imite le talent sans y prétendre.

Un auditoire débonnaire, c'est aussi la tradition, prend en bonne part toutes les hardiesses, ne se scandalise jamais, en ayant rarement l'occasion, se plaît aux paradoxes, sourit aux épigrammes, quand elles piquent sans blesser; applaudit aux admirations, quand elles sont sincères; leur pardonne de ne pas l'être, quand les circonstances les imposent; ne vient pas pour s'instruire et ne craint que l'ennui. C'est en abrégeant qu'on l'évite; plus l'indulgence est assurée, plus grand est le devoir de ne pas la mettre à l'épreuve.

Le temps verse chaque jour sur notre ignorance les rayons d'une lumière nouvelle; la discipline qu'il impose en éclairant les esprits, vous l'avez dit excellemment, élève les consciences et les cœurs. Je n'attends rien de lui pour la perfection du langage.

Pourquoi voit-on des vocables sans reproche, bannis par le temps des discours sérieux, ne plus servir que par plaisanterie et joyeuseté? des façons de parler énergiques et simples devenir rudes et obscures? d'où viennent ces mots aventureux que Rabelais nomme épaves, et ceux dont parle La Bruyère, qui paraissent subitement, durent un temps, et qu'on ne revoit plus? Pour quelles raisons? Par

quelles causes? Suivant quelles lois? Sous quelles influences? Qui nous dira pourquoi on voit les générations changer sans cesse la livrée du langage et s'agiter vers le nouveau, sans rencontrer le meilleur!

Les curieux de ces hauts et difficiles problèmes vous acceptent pour maître; vos livres les instruisent, vos leçons les attirent, vos décisions font pencher la balance. Il ne serait pas hors de propos au représentant de l'Académie française chargé de vous faire accueil, de dogmatiser sur l'origine du langage, d'opiner sur la corruption des syllabes, de chercher les conditions requises pour la permanence des accents, d'affirmer la précellence des idiomes respectés d'un autre âge, d'expliquer l'influence d'une langue vive et naïve sur les joyeux devis de nos pères, de définir le nombre, la cadence et le rythme des phrases, en quoi consiste, disait Vaugelas, toute la perfection du style. Pardonnez-moi, Monsieur, je suis fort ignorant, j'ai la confusion de l'avouer. Sur ces hautes questions, petites ou grandes suivant la portée des esprits, je ne pense rien. Ce n'est pas une raison pour s'en taire, mais c'est une excuse.

Vos débuts ont été brillants et devaient l'être. Un père éminent dont vous suivez les traces, a guidé vos premiers pas. Né dans une bibliothèque, regardant tout, sachant tout questionner, comme font les enfants à qui tout sait répondre; des textes authentiques et corrects ont inspiré vos rêves enfantins. Vous saviez les noms des douze Pairs de Charlemagne. On vous racontait les belles histoires et les stratagèmes ingénieux de l'enchanteur Merlin, ce grand clerc en magie, philosophe de haut savoir, jovial et

malin, dont les subtiles inventions, dures à croire pour qui ne les a vues, égayaient les festins du bon roy Artus, autour de cette table qu'on avait voulue ronde pour que chaque place y fût place d'honneur, où des héros surhumains racontaient leurs périls, leurs dangers, leurs gentillesses de courage, et les hasards charmants de leurs merveilleuses aventures. Vous avez partagé les angoisses de la reine Pédauque et chevauché dans vos rêves Alfane et Bayard, ces admirables coursiers, supérieurs à Bucéphale, comme les fictions des poètes aux mensonges de l'histoire.

A ces brillants préludes d'un esprit rêveur et curieux succéda pour vous la discipline de nos lycées. Votre nom a retenti sous les voûtes de la Sorbonne. Les vaincus de ces luttes enfantines ont le droit d'en appeler à l'avenir, les vainqueurs, celui d'y travailler avec confiance.

Vous avez traversé les universités de Bonn et de Göttingue, ces oasis de l'esprit où l'on ignore les programmes. De grands maîtres, devenus vos amis, ont affermi vos pas vers notre École des chartes, où votre thèse, premier essai d'un grand savoir, a été justement remarquée. Vous y distinguez ingénieusement, dans l'histoire du langage, l'usance commune du menu peuple, de la langue écrite par les clercs. Les bonnes lettres fournissent des raisons pour échapper aux lois incertaines de la Science, l'ignorance, *forissue* de sens logical, comme dit Rabelais, les respecte instinctivement sans les connaître.

Le vieux Poème de Saint-Alexis est aujourd'hui, grâce à vous, le fragment le plus considérable et le plus judicieusement restauré des trouvères du XIe siècle. La grammaire vous possédait alors. Les vocales et les consonnantes gut-

turales, labiales ou dentales, les conjugaisons, les assonances et les rimes, étaient votre butin préféré et l'objet de vos doctes critiques. Nos aïeux, laissant aux clercs cette savante besogne, se plaisaient aux détails du récit.

Alexis, jeune homme romain de riche et haute famille, est ardemment chrétien, il aspire au martyr, et pendant son pèlerinage vers le ciel

Plus aime Dieu que nule rien vivant.

Soumis à son père, et cédant à l'iniquité du siècle, il épouse, contre toute raison, une jeune patricienne qu'il trouve trop aimante et trop belle. Après les solennités d'une noce dont les magnificences l'ont attristé, Alexis est plein de repentance, crucifié au monde, il arrête ses pensées, fort à contretemps, sur le précepte célèbre : « Soyez mariés comme ne l'étant pas. » On l'introduit dans la chambre nuptiale, où la jeune épouse, préparée à le recevoir, sourit à de douces pensées. Dieu incline son cœur à lui faire un sermon :

La mortel vie li prist molt à blamer
De la celest li monstrer vérité.

La belle n'est nullement en humeur d'ascétisme ; folâtre et gracieuse, elle ouvre les bras à son époux, et tendrement émue, demande sans rougir à se laisser aimer. Alexis rougit pour elle.

Bèle, dit-il, vous n'estes mis sénée.

Elle renvoie le reproche.

— Pourquoi m'as-tu épousée ? lui demande-t-elle avec

un frais sourire et un limpide regard. Alexis effrayé s'enfuit héroïquement, la laissant digne d'épouser Dieu.

Humainement parlant, l'appréciation serait difficile, l'Église a prononcé. Car l'histoire est véritable, on célèbre chaque année la fête de saint Alexis.

Votre histoire poétique de Charlemagne avait déjà charmé les lettrés et ému les savants. Dans les feuillets retrouvés de la colossale épopée du moyen âge, l'histoire, a dit un grand poète, est écoutée aux portes de la légende. Le cycle n'est pas fermé. Comme un alchimiste transmue les métaux, Victor Hugo savait, comme élixir et quinte essence des légendes qu'il aimait, distiller d'inoubliables visions. Ses plus beaux poèmes de la *Légende des Siècles* ont été la résurrection et le réveil de ces vieux récits dont votre conscience d'érudit respectait la précision naïve.

S'il arrivait qu'au quarantième siècle, dans deux mille ans, pour nombrer à l'aventure, un curieux patient et sagace, se plaisant comme vous à la poussière des bibliothèques, eût la fortune d'y découvrir un poème en très vieux langage, commençant par ce vers :

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,

et qu'encouragé par ce succès, il cherche et trouve, autre débris des temps oubliés, une seconde version :

Karles li Roy à la barbe griphaigne.

Les textes s'accordent. Le glorieux empereur, dans l'un comme dans l'autre, voit ses féaux chevaliers, les meil-

leurs de la terre, colonnes de son empire, vainqueurs invincibles de l'Espagne, champions héroïques de la foi, terreur des Sarrasins, s'éloigner des remparts de Narbonne aux bastions imprenables, sans daigner vaincre et sans tirer l'épée. Aucune promesse ne les tente, aucune prière ne les touche, aucune menace ne les émeut, ils ignorent la peur, mais rassasiés de périls, de pilleries et de gloire, ils ont soif de repos.

Avec plus de superbe que de mépris et plus de majesté que de colère, la voix éclatante de Charlemagne fait trembler ces félons oublieux du devoir et de l'honneur.

> Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
> Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous,

et le reste que nous savons, à leur honte éternelle.

L'autre rédaction dit en sa manière :

> Rallez-vous-en Bourguignons et François
> Et Angevins, Flamands et Avallois.

Si on demande quel est l'imitateur, le problème est aujourd'hui facile ; si le temps le rend insoluble, il pourra faire la gloire de celui qui, sans le résoudre, saura en proposer les perplexités et les doutes.

Il n'est pas nécessaire, pour saluer en vous le professeur aimable et savant, de s'être mêlé à l'auditoire élégant et studieux qui se presse pour vous applaudir dans la grande salle du Collège de France. A Rome comme à Vienne, à Saint-Pétersbourg comme à Stockholm, à Oxford comme à Berlin, vos élèves devenus des maîtres conservent souvenir de vos belles leçons et haute idée de votre savoir. On a

invoqué leur témoignage pour réclamer de notre justice le vote unanime qui vous a élu.

Ernest Renan vous aimait beaucoup. Votre méthode était la sienne; il se plaisait à la dire scientifique; elle est savante, un ignorant n'a pas le droit de la juger; cela suffit-il? La langue française est assez riche pour ne pas imposer le même nom à des génies opposés ou, tout au moins, à des aspirations dissemblables. L'homme de science énonce une vérité, propose un enchaînement de déductions rigoureuses, déclare tout d'abord la certitude absolue, et défie toute contradiction. L'érudit et le philologue estiment, non sans raison, que la concordance de plusieurs arguments, dont aucun n'est décisif, peut invinciblement parfaire la certitude accrue par leur nombre.

Une classification sévère, c'est mon opinion, doit séparer vos déductions subtiles, vos savantes conjectures, et vos divinations ingénieuses, de la simplicité sévère des sciences d'Archimède et d'Euclide, où l'évidence même est suspecte; des théories immortelles de Galilée et d'Huygens, où toute règle est sans exception; des études définitives de Lavoisier et de Pasteur, où toute expérience, pour être décisive, doit réussir mille fois sur mille, et plus encore, si on prolonge l'épreuve. Je veux préciser.

Vous avez raconté les amours de Tristan et d'Yseult ; légende de grand renom et d'éternelle fraîcheur. La belle Yseult, de race royale et de gentil esprit, disciplinée dès son jeune âge à toute élégance et honnêteté, est accordée, puis mariée à un roi que son cœur n'a pas choisi. Un doux philtre l'égare et l'enivre. Yseult aime son mal et n'en veut pas guérir. Sans lutte ni remords, presque sans mys-

tère, sans s'attrister du blâme des gens de bien et comprendre les sourires moqueurs, elle rejette le joug importun du devoir, voulant vivre et mourir en douce émulation d'amoureuse ivresse, avec son ami tant aimé. L'honneur, si c'en est un, d'avoir forgé ce conte et inventé les lieux communs de morale indifférente

Que Wagner réchauffa des feux de sa musique.

appartient à la race celtique; vous l'affirmez. Je ne fais à vos preuves aucune difficulté. Je n'y vois rien cependant de commun avec ce que, dans une autre académie, on exige d'une démonstration.

Cette épopée celtique, dites-vous, morte elle-même en créant sa postérité, a charmé tout le moyen âge; la poésie moderne est imprégnée de son esprit, elle lui doit deux de ses éléments essentiels, l'aventure et l'amour, c'est-à-dire la recherche du bonheur.

En tout temps, Monsieur, en tout pays, les hommes de toutes les races ont recherché le bonheur. Saint Alexis est une exception. L'amour a embelli l'âge d'or, consolé l'âge de fer, et enchanté l'âme de tous les poètes. Vingt siècles avant Yseult aux blonds cheveux, l'admiration des Grecs pardonnait à la belle Hélène, sa sœur aînée et son charmant modèle.

Votre aimable livre : *Penseurs et Poètes,* est digne des nobles esprits que vous savez louer en les faisant connaître. Le portrait de James Darmesteter est tracé avec émotion, j'hésite à dire avec habileté, il n'en faut pas dans ces hautes régions. Tout vous a captivé, et ce n'est pas merveille, dans ce penseur éminent de récente mémoire, dé-

daigneux de ce que le temps peut mesurer, confident du secret des prophètes et qui, sans relever leur temple, semble écouter leurs oracles et frissonner comme un contemporain de David, aux religieux accords des harpes de Solyme. Darmesteter a gagné la bataille, il y a reçu de cruelles blessures, grandes ont été ses tristesses, plus grands encore son courage, ses consolations et ses joies.

Dès longtemps, lorsque vous avez rencontré Mistral, vous aimiez, pour la bien connaître :

Cette langue sonore aux douceurs souveraines

que rajeunissent ses récits et ses chants. Du nord au midi déjà, les esprits délicats avaient admiré ses doux livres. Nul plus que vous n'avait le droit, au nom de la patrie commune, de le saluer docteur et maître, en gai savoir. La France s'en honore, et la Provence, fille de la Grèce antique, le chante avec ivresse et l'applaudit avec orgueil.

Vous avez loué comme il devait l'être, et expliqué comme on explique les esprits, un autre poète cher à tous par ses chants, plus cher encore à ceux qu'il veut bien dire ses amis. L'occasion serait belle, rien qu'en vous citant, de réciter, pour attendrir les cœurs, quelques beaux vers de Sully Prudhomme. Je résisterai à la tentation pour céder à une plus forte encore.

Parlons de Pasteur.

Je ne veux ni juger son œuvre, ni raconter sa vie, ni prononcer son éloge, mais dire son nom seulement, puis parler au hasard, sans aucun ordre, et sans effort de style. Tout souvenir pour lui est une louange, comme toute

rencontre accroissait la sympathie pour son caractère et l'admiration pour son esprit.

Visitant un jour le Mont-Saint-Michel, je vins en aide à une famille de touristes embarrassée par l'énigme d'un bas-relief, où l'on voit saint Aubert endormi, recevant de saint Michel le plan de l'abbaye et l'ordre de la construire. Que le dormeur s'appelât saint Aubert, ils n'en avaient souci, — mais sur l'autre personnage étais-je bien informé? où se cachait le démon, attribut obligé, que saint Michel a coutume de fouler aux pieds?

Pasteur aussi a vaincu de terribles monstres; il n'en est pas inséparable, plus que saint Michel de son démon.

Je ne parlerai donc ni de la rage, ni de l'antisepsie, ni de tant de maux combattus et de misères vaincues par ses savants conseils, ni des élèves dignes de lui qui, chaque jour, triomphent de monstres nouveaux.

En parcourant d'un coup d'œil exact et rapide l'œuvre déjà populaire de Pasteur, vous avez su rester aussi clair que le comportent ces profondes questions et ce vocabulaire mal connu. Pasteur, avez-vous dit, a découvert la dissymétrie moléculaire. J'ai souvenir d'un Mémoire où Biot, avant de la définir, prépare le lecteur par une introduction de cent pages. Que de questions, que de doutes, que d'obscurités, il croyait dissiper et résoudre rien qu'en accentuant le mot MOLÉCULAIRE. Combien d'autres les remplacent aujourd'hui! Que sont les molécules d'un cristal? Celles d'une dissolution? Que montrerait un microscope de puissance suffisante, s'il mettait sous nos yeux cet embrouillement d'atomes que notre imagination simplifie? c'est, aujourd'hui encore, une difficile question. Quel rôle joue, pour déceler la dis-

symétrie, la polarisation de la lumière? Qu'est-ce que la polarisation? Si j'abordais de telles questions, sans les résoudre bien entendu, la séance ne finirait pas. La stéréochimie m'embarrasse plus encore. J'aurais scrupule d'introduire dans notre dictionnaire ce mot jusqu'ici délaissé par les lexicographes. Dans une trentaine d'années, voulez-vous, en discutant les mots commençant par la lettre S, nous appellerons sur celui-là l'attention de l'Académie. Nous serons vieux alors, et le néologisme d'aujourd'hui sera peut-être tombé dans l'oubli. J'aimerais à lui survivre! Dans ces mystères cristallographiques, les premiers qui aient passionné son jeune esprit, le génie de Pasteur avait conçu l'inépuisable sujet des méditations et des études de toute une vie. Son imagination, par d'ingénieux problèmes, savait animer la nature. Chaque chose, me disait-il un jour, peut, comme l'acide tartrique, être droite ou gauche. Certains arbres sont droits, d'autres gauches, j'en suis convaincu, mais je n'ai que des vues confuses sur les indices qui les distinguent. Tels étaient les problèmes sur lesquels on l'accusait d'épuiser ses forces.

Illustre déjà, mais pas encore célèbre, Pasteur fut chargé de porter à Sens, devant la statue de Thénard, les hommages de l'École normale. On l'inscrivit au dernier rang des orateurs. Lorsqu'il prit la parole, la foule fatiguée d'éloquence applaudissait encore mais n'écoutait plus. Sans prendre occasion de raconter pour la quinzième fois d'insignifiantes anecdotes et de douteuses légendes, sans mentionner même l'eau oxygénée, Pasteur voulut, quelle admirable louange! ne remercier Thénard que de sa bonté, ne faire souvenir que de sa justice. Dès les premiers mots,

sa parole vive et efficace pénétra jusque dans les cœurs, et quand les derniers les suivirent de près, de douces larmes mouillaient tous les yeux. De telles occasions étaient rares. Pasteur, pour montrer l'éclat de son esprit, attendait qu'on l'y forçât. Un jour, à l'Académie des Sciences, deux contradicteurs opposaient à des découvertes certaines des objections indignes d'attention. Après une réponse foudroyante, Pasteur, les apostrophant tous deux ensemble, dit à l'un : Savez-vous ce qui vous manque? Vous ignorez l'art d'observer! et à l'autre : et vous, celui de raisonner! Un murmure s'éleva. L'Académie protestait contre la dureté de la forme. Pasteur s'arrêta tout à coup. « L'ardeur de la discussion m'a emporté, dit-il, je regrette ma vivacité. Je prie mes confrères de recevoir toutes mes excuses. » On admirait tant de simplicité et de franchise, lorsqu'il ajouta : « J'ai reconnu mes torts, je me suis exécuté de bonne grâce ; ne m'est-il pas permis d'invoquer une circonstance atténuante? Tout ce que j'ai dit était vrai! » et, après réflexion, il ajouta : « absolument vrai! » Un rire universel et bienveillant égaya l'Académie, et, en gens d'esprit, ses deux adversaires y prirent part.

La franchise de Pasteur ne connaissait ni déguisement ni limites. Un jour nous assistions à la première leçon d'un jeune professeur auquel on avait droit d'appliquer la maxime : Supériorité oblige. L'émotion le rendit inférieur à nos espérances. J'allai néanmoins le féliciter, c'est l'usage. Pasteur m'accompagna de mauvaise grâce. Son blâme ne m'épargna pas. « Vous avez tort, me dit-il, il ne faut pas ménager la vérité aux jeunes gens. » Puis, se tournant vers celui qui devait, nous n'en doutions ni l'un ni

l'autre, devenir un de nos plus éminents confrères : « Votre leçon était détestable, lui dit-il, si les suivantes ne sont pas meilleures, vous nous ferez regretter de vous avoir mis en évidence. » Nous n'avons rien eu à regretter.

Il est aisé d'imiter cette rudesse, mais qui enseignera le secret de la réserver pour ceux dont l'esprit est assez fort pour en profiter, le cœur assez droit pour en garder un reconnaissant souvenir?

La réception de Pasteur à l'Académie française fut un brillant tournoi ; vous l'avez rappelé. L'illustre récipiendaire ne cachait pas son drapeau, pieusement spiritualiste. Le Directeur de l'Académie, c'était Renan, les saluait tous avec un dédaigneux respect. Le nom du savant prédécesseur de Pasteur, c'était Littré, évoquait celui de son maître Auguste Comte. Dans une occasion où la bienveillance embellit tout, ni Pasteur qui n'était pas habile, ni Renan qui l'était beaucoup, ne trouvèrent une parole indulgente pour cette philosophie si mal nommée positive, qui juge de toute chose dans un si pauvre style. Pasteur en a expliqué le succès :

Auguste Comte, dit-il, a fait croire aux esprits superficiels que son système repose sur les mêmes principes que la méthode scientifique dont Archimède, Galilée, Pascal, Newton, Lavoisier, sont les vrais fondateurs. De là est venue l'illusion des esprits.

Lorsque, dans le style majestueux dont on admirait l'éclat, Renan disait à Pasteur : Votre vie scientifique est comme une traînée dans la grande nuit de l'infiniment petit, dans les dernières limites de l'être où naît la vie, il répondait mal aux humbles aspirations de sa foi. Entre la science et la création de la vie, Pasteur apercevait l'infini.

L'infini pour les géomètres est, sans raffinement, l'absence de limites ; par lui-même il n'existe pas, et ne peut exister. Les philosophes entourent ce mot de ténèbres mystérieuses où leurs pensées s'égarent d'un vol majestueux et hardi. Il a plu à Pasteur de parler ce jour-là leur langage.

« Celui qui proclame, disait-il, l'existence de l'infini, accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans les miracles de toutes les religions. La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'irréductible expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini. Qu'il s'appelle Brama, Allah, Jupiter ou Jésus, sur la dalle de ces temples nous verrons des hommes agenouillés, prosternés dans la pensée de l'infini. »

La foi pour Pasteur était un flambeau. La science rayonne ailleurs. Son âme, toujours sereine, contemplait l'infini sans étonnement et sans vertige. La sagesse est ignorante et fière de le savoir ; le doute est orgueilleux de son indépendance. Pasteur était humble.

La vie de Pasteur, si justement couronnée d'honneur et de gloire, a été attristée au début par des contradictions et des doutes. Ses voies étaient nouvelles ; on refusait de l'y suivre, par nonchalance, par scrupule d'un esprit critique, par envie quelquefois, plus encore par orgueil sophistique, de bonne foi partisan du progrès, mais rebelle aux changements de route.

Je crois entendre encore un confrère, qui se croyait un sage, passait pour tel, et n'était fier que de sa mo-

destie ; on lui demandait pourquoi tant d'indifférence, presque de mauvais vouloir, pour cette aurore visible d'une lumière nouvelle. Il répondit en haussant légèrement les épaules, avec un bienveillant sourire : « Il faudrait voir ! » On répétait : Il faudrait voir ! et on ne regardait pas. On répétait aussi, vous l'avez rappelé : Pasteur ne réussira jamais ; il aime les questions insolubles.

Ces critiques importunes, et ces prédictions qu'il n'ignorait pas, n'ont jamais ralenti sa marche, jamais diminué sa confiance, jamais provoqué des confidences prématurées.

Un grand poète, — on dit qu'ils sont prophètes, — rêvait-il cette grande vie, la plus glorieuse du siècle, lorsque parlant des inventeurs tenaces,

> Dont l'âme, boussole obstinée,
> Toujours cherche un pôle inconnu,

il s'écriait :

> Ils partent, on plaint leur folie ;
> L'onde les emporte, on oublie
> Le voyage et le voyageur ;
> Tout à coup de la mer profonde
> Ils ressortent avec un monde
> Comme avec sa perle un plongeur.

DISCOURS

DE

M. LE MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 FÉVRIER 1897
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. CAMILLE DOUCET

Messieurs,

Deux ou trois jolies femmes se vantaient, devant Joseph de Maistre, d'être nées, l'une à Paris, l'autre à Pétersbourg, la troisième se vantait, je crois, d'être née à Vienne...

... « Eh bien, moi, interrompit le comte de Maistre, moi, Mesdames, je suis né à Chambéry; c'est vous dire qu'on peut tout se permettre. »

Comme elles s'étonnaient de l'aventure, lui, pour s'excuser, leur conta que, de temps immémorial, son petit pays, là-bas, au pied des Alpes, passait pour vaillant, et que ce petit pays avait eu, à travers l'histoire, ses grands capitaines, ses grands politiques et ses grands saints.

Joseph de Maistre parvint-il à se réhabiliter ce jour-là? ne puis vous le dire. Mais je sais que, plus heureux aujourd'hui, je n'ai pas à vous raconter nos gloires et nos légendes, pour me faire pardonner de venir, moi aussi, de Savoie.

Gloires et légendes, ne voilà-t-il pas quarante ans bientôt que tout cela est à vous? Il est vrai qu'une signature manquait encore au bas de l'acte qui nous fit Français en 1860. Cette signature, Messieurs, c'était la vôtre et je vous remercie au nom de la Savoie comme au mien de nous l'avoir donnée.

L'honneur que vous daignez me faire me permettra d'acquitter encore une autre dette, celle-là bien vieille, mais les dettes de cœur ne se prescrivent pas.

Voilà vingt ans qu'un livre était envoyé à l'un de vos concours. Ce livre retraçait les principaux épisodes de la rude guerre qui, de 1792 à 1796, mettait aux prises, sur les Alpes, deux patriotismes aujourd'hui si heureusement confondus. L'auteur du livre était jeune. Certaines appréciations échappées à sa plume provoquèrent, dit-on, quelque étonnement ici. Le prix espéré semblait bien compromis, lorsque avec son ordinaire indulgence, M. Doucet se prit à plaider les circonstances atténuantes, et si bien, qu'il gagna ma cause; car le malencontreux auteur, Messieurs, c'était moi.

Je dus ainsi à M. Doucet de faire mon premier pas vers l'Académie; il me devra, j'en suis heureux, un nouvel hommage, après tant d'autres que vous lui avez déjà rendus.

Cependant,—et cela arrive presque toujours, qu'il s'agisse

d'un trône ou d'un fauteuil, — votre secrétaire perpétuel, en homme trop avisé, se méfiait de son successeur. « *Me louer pourra te déplaire* », lui écrivait-il.

Me louer pourra te déplaire,
Surtout si je fus ton ami;
Si je ne fus que ton confrère,
Tu croiras encore trop faire
En ne le faisant qu'à demi.

Heureusement, le cas n'avait pas été prévu par M. Doucet, où ce successeur serait simplement son obligé. Je vais donc pouvoir le louer tout à mon aise. Mais je voudrais que l'éloge ne fût pas banal; et me voici dans un grand embarras. Que vous raconter, de l'esprit, ou du cœur de votre regretté confrère qui ne soit déjà du domaine de l'affection publique?

Et puis, comme disait Lawrence, le grand peintre anglais, « s'il est à la portée de tout le monde de peindre un œil ou une bouche, combien peu réussissent à peindre un regard ou un sourire? »

Or, c'est le regard, c'est le sourire qui ont fait toute la physionomie de M. Doucet. Il n'avait rien d'héroïque, rien de ces hommes de marbre, ou de bronze, qui vous feraient l'effet de la statue du Commandeur, s'ils quittaient leur piédestal pour s'inviter à dîner chez vous.

Non, M. Doucet ne relevait ni de l'Acropole, ni du Forum. Il relevait simplement de sa bonne ville de Paris.

Sa vie, son œuvre, tout chez lui, jusqu'à son visage, en portait la spirituelle estampille. Vous souvenez-vous, par exemple, des narquoises curiosités de son œil, qui toujours vous regardait de bas en haut, et du silence si inquiétant parfois de son rire?

On a dit que votre confrère avait quelque chose de Voltaire; c'était vrai; mais d'un Voltaire un peu 1830 et qui, pour chanter Lisette, aurait endossé la redingote de Béranger. L'autre Voltaire n'avait pas cette bonhomie qui donnait une si exquise saveur à la raillerie de M. Doucet. Et pourtant que de petites merveilles d'inattendu, que de sel tantôt français, tantôt gaulois, saupoudraient les histoires de votre ami! Avec cela, chez lui, rien ne semblait apprêté, rien ne paraissait concerté. Il brillait, chatoyait, ondulait comme par mégarde.

Ce portrait n'est guère achevé; malheureusement je n'ai connu M. Doucet que fort tard, quand déjà ses cheveux blancs formaient, — je dirais un nimbe, si je n'avais dit tout à l'heure qu'il ressemblait à Voltaire, — quand déjà ses cheveux blancs formaient un anachronisme charmant autour de son visage toujours jeune.

Il y avait dans ce contraste comme l'enseigne d'une éternelle jeunesse d'âme. Car son âme, elle non plus, n'eut jamais l'allure dépérissante. Elle demeurait en pleine sève de bonté et d'action à un âge pour qui tout devient fatigue ou effort.

Tant de gens se corrigent de leurs qualités, en vieillissant, que cette persévérance à rester gracieux, serviable, dévoué, méritait de vous être rappelée. Peut-être M. Doucet dut-il à ce phénomène de mourir jeune à quatre-

vingt-trois ans, peut-être le dut-il aussi à sa science d'être heureux. Nul ne suivit mieux ce conseil du sage :

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses.
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux,
Moi, je me réjouis et rends grâces aux Dieux
Que les épines aient des roses (1).

N'ayant jamais demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait lui donner, M. Doucet trouva la vie indulgente. Quand il feuilletait ses souvenirs, comme on feuillette des notes prises en chemin, vous pouviez voir que le bonheur en avait enluminé toutes les pages.

La première est datée de 1812. Ce fut le 16 mai de cette année-là que M. Camille Doucet prit pied en ce monde rue de l'Ancienne-Comédie. N'était-ce pas une heureuse inspiration chez votre futur confrère de naître ainsi à la porte du vieux Théâtre français et à distance égale de l'Odéon, où l'attendaient ses premiers succès, et de l'Institut, où la vie devait lui apporter ses dernières joies?

Charles-Louis Doucet, son père, exerçait, à Paris, la profession d'avoué : « c'était bien le meilleur et le plus honnête des hommes, quoique avoué! » Messieurs, j'écris ici sous la dictée de M. Doucet lui-même. « Ma mère, Antoinette de Jussy, continue-t-il, tenait à une vieille famille bourguignonne. Un peu de fortune et beaucoup de vertu, voilà tout mon monde. »

---

(1) Alphonse Karr.

Non. Il y avait encore à Sens un grand-père, M. de Jussy, chez qui Camille Doucet passa ses premières années. Ce M. de Jussy était un vieil émigré. En bon émigré, il avait si peu appris et si peu oublié, que le jacobinisme de Louis XVIII finit par lui donner un coup d'apoplexie dont il mourut.

Son petit-fils alors émigra, à son tour, vers Paris. On le mit au collège Saint-Louis; il le quitta en 1830, « à travers le fer et le feu des bataillons ».

Mais voilà que, comme tant d'autres, le jeune Doucet se trompait de porte pour entrer dans la vie. Son père le voulait avocat. Sa mère, qui se méfiait de son éloquence, le voulait notaire. Lui les départageait en entrant chez un avoué. Ce n'est pas que votre confrère fût de ceux qu'amusent les choses ennuyeuses. Cependant, il fallait vivre. Il vivait donc en copiant, tant que durait la journée, des actes à l'étude, et se rattrapait, le soir, en rimant d'autres actes dans sa chambrette. Car une terrible vocation dramatique bouillonnait chez ce petit clerc.

Ce fut le 29 juillet 1831 qu'elle fit explosion. Voici comment M. Doucet racontait l'aventure.

« J'étais d'autant plus empressé d'assister, ce soir-là, à la représentation de l'Odéon, qu'en l'honneur des trois glorieuses journées le spectacle devait être gratuit. Il se composait de l'*Othello* de Ducis et du *Mariage de Figaro*.

« J'arrive donc de bonne heure, pour être sûr d'entrer... »

L'imprudent a compté sans son hôte. Il se faufile, on le querelle; il proteste, on l'enlève, on se le passe de mains en mains. Le voilà jeté hors des barrières où s'allonge la oule. Ne le croyez pas désarçonné. Les portes lui sont fer-

mées comme spectateur, il les forcera comme auteur ; rentrer chez soi, improviser quatre couplets en l'honneur des morts de Juillet, revenir à l'Odéon, demander le Directeur, tout cela, pour lui, est l'affaire d'un instant.

Le Directeur, malheureusement, assiste à une revue de garde nationale. Le petit Doucet demande Éric Bernard. Éric Bernard, un tragédien fort à la mode, paraît-il, remplit, lui aussi, son devoir de soldat-citoyen.

Courant de porte en porte, le pauvre enfant commence à désespérer, lorsqu'il rencontre Saint-Paul, le régisseur. « Nous n'avons pas besoin de couplets ici, soupire le gros homme dès qu'il sait de quoi il est question. Enfin revenez dans une heure, et il prend, comme on prend une résolution désespérée, le papier que lui tend l'enfant.

Une heure après, Camille Doucet, de retour au théâtre, s'arrête, je dirais hynoptisé, si le mot n'était un anachronisme, sur la première marche de l'escalier. On chante là-haut au foyer, et ce sont ses propres couplets que l'on chante, sur l'air du « Vieux sergent ».

« Ah! vous voilà, crie Saint-Paul; arrivez donc : vos vers sont charmants. Éric va les chanter. » Éric lui-même, superbe en garde national, s'avance les mains tendues. « Bravo! jeune homme, bravo! Mais, vous me faites dire que j'ai eu un frère mort pour la liberté, c'est vrai; comment le savez-vous, jeune homme? »

« Je n'en savais rien, raconte M. Doucet, ce qui n'empêcha pas mes couplets d'avoir un succès énorme. La foule délirante répétait : « Français, ils sont morts... Morts pour « la liberté... »

« On criait, on demandait l'auteur, on finit par me trouver niché parmi les musiciens de l'orchestre.

« — Votre nom?

« Mon nom, j'allais le proclamer, quand, tout à coup, je pensai à mon grand-père l'émigré, à mon patron l'avoué : je répondis que je préférais garder l'anonyme. »

Votre confrère rentra donc glorieusement anonyme à son étude, mais avec le cœur gonflé d'espérance. Qu'est donc l'espérance, sinon un premier bonheur qui en attend un autre?

Cet autre bonheur ne tarda pas à rejoindre le petit clerc dans la rue; cette fois encore le bonheur avait emprunté la voix d'Éric Bernard.

« Je viens, dit le tragédien, d'être nommé directeur d'un nouveau théâtre, le théâtre du Panthéon : voulez-vous m'écrire une pièce? »

On devine la réponse.

Deux mois suffirent à écrire la pièce; hélas! ils suffirent aussi pour que le théâtre du Panthéon fît banqueroute; c'était le malheur cette fois. Mais le malheur avait pour M. Camille Doucet une façon particulière de n'arriver jamais seul. Il portait toujours en croupe quelque heureuse aventure.

Le baron Fain se trouva là juste à point pour offrir à l'aimable poète, comme compensation à sa déconvenue, une belle et bonne place dans l'administration de la Liste civile. Le baron faisait lui-même partie de la maison du roi Louis-Philippe; à ses moments perdus, il jouait au Mécène, et Mécène s'intéressait au jeune Doucet, qui, par hasard, était son voisin, rue de l'Ancienne-Comédie.

L'influence de ce hasard fut décisive sur la carrière de votre confrère. Qui se fût jamais avisé d'aller chercher un directeur général des théâtres dans une étude d'avoué? Tandis qu'installé au Louvre, car c'était au Louvre que fonctionnaient les bureaux de la Liste civile, M. Doucet se trouvait naturellement sur le passage de ses futures grandeurs.

Il ne fut pas, dans toute son existence, une période plus heureuse. Dieu met ainsi parfois le meilleur de la vie à son commencement. Le rêve de l'adolescent n'est que le prolongement du bonheur moins raisonné de l'enfant. Ce rêve se trouve écrit dans le cœur de tout homme comme dans un livre. Projets chimériques, images fugitives, chez la plupart, c'était, au contraire, chez M. Doucet un idéal modeste et réalisable. Les gens sérieux le trouvaient bien un peu perdu dans les nuages, mais lui disait que, pour certains, les nuages commencent bas, et il continuait de rimer.

Jugez de son ardeur par la nomenclature des pièces qu'il égrena entre 1841 et 1847.

M. Doucet donna d'abord à l'Odéon : *Un jeune homme;* puis, encore au même théâtre : *l'Avocat de sa cause*. Ensuite vinrent : *le Baron de La Fleur*, *le Chant du cygne*, *la Chasse aux fripons*, enfin *le Dernier Banquet de 1847*.

L'opposition menait précisément alors la fameuse campagne des banquets, campagne qui devait aboutir à la révolution de 1848. Vous conviendrez que votre confrère ne pouvait donner à sa Revue un titre plus piquant, pour ne pas dire plus agressif. Le bruit se répand aussitôt qu'un employé de la Liste civile va faire jouer une pièce:

politique, toute débordante des plus perfides allusions.

Le soir de la première représentation, la foule est terriblement houleuse à l'Odéon.

« On me joue déjà? » demande M. Doucet au régisseur lorsqu'il entend, en arrivant au théâtre, les furieuses clameurs du parterre.

« Non, répond le régisseur, nous en sommes encore à *Cécile Lebrun.* » C'était une larmoyante pièce d'Ancelot.

« Assez ! assez ! hurle la salle, à bas Ancelot ! la Revue, la Revue ! »

Le régisseur s'avance. « Messieurs, vous désirez siffler la Revue ?

« — Oui, oui, à bas Louis-Philippe !

« — Eh bien ! vous allez avoir satisfaction. L'auteur n'entend pas se soustraire à votre verdict.

« — Il a raison, tant mieux ! Tapons dessus !

« — N'oubliez pas, Messieurs, le mot de Thémistocle : Frappe, mais écoute. »

Là-dessus l'orchestre entame l'air des Girondins, — la salle reprend en chœur : *Mourir pour la Patrie !* et la toile se lève.

On s'attend à quelque hyperbolique apologie du règne, à quelque virulente diatribe contre la liberté, voilà que vingt femmes costumées en débardeurs sont sur la scène et qu'elles chantent :

Aimer, aimer et boire
C'est le sort le plus doux, en attendant la gloire.

C'est d'abord de la stupeur, puis un fol éclat de rire quand le compère de la Revue, Odéon XXXIII, accompagné de l'Éther, du Chemin de fer et du Chloroforme, vient

donner la réplique à ces femmes. On trépigne, on applaudit, on acclame le poète. Seul Ancelot ne partage pas l'universelle allégresse.

« Oui, oui, crie-t-il, on l'applaudit, lui, tandis qu'on me siffle; je ne suis pourtant pas, moi, un suppôt du roi Louis-Philippe ! »

Vous le voyez, Messieurs, les pièces de votre confrère étaient gaies, simples, de franc rire; vous voyez que, comme lui, elles avaient du bonheur. Cependant M. Sandeau avait-il absolument tort de dire à M. Doucet, en l'introduisant ici, que « Regnard, son grand ancêtre, tout en étant charmé de sa bonne grâce, devait parfois s'étonner d'avoir un petit-fils si rangé ».

Car, jamais M. Doucet ne fut obligé d'*honnester ses pièces*, comme disait Collé.

Elles n'avaient de terrible, de psychologique, de profond, de politique, vous venez de le voir, que leurs titres : *les Ennemis de la maison, le Fruit défendu, la Chasse aux fripons, la Considération;* tout cela ne voulut être que joli.

Votre confrère ne se croyait pas charge d'âmes; il ne se donnait pas comme moraliste consultant; jamais non plus il n'eut d'essoufflement vers le sublime. Les idées générales, les beaux thèmes le laissèrent toujours indifférent.

Je ne sais qui disait de sa littérature qu'elle était une littérature de frontière, et que lui-même avait chanté comme un barde entre deux camps ennemis...

La vérité est qu'au milieu de la bataille engagée entre classiques et romantiques, M. Doucet prit le sage parti de n'en prendre aucun. Il fut l'opportunisme littéraire. Toute

sa vie, pour employer une célèbre expression de Sainte-Beuve, votre confrère « habita les coteaux modérés ». Sa vraie vocation fut de continuer Collin d'Harleville et Andrieux. Leur littérature un peu vieillie est, d'ailleurs, amusante à retrouver ; plus qu'amusante peut-être, car le plaisir archéologique qu'on y prend se double d'une petite leçon. La mode ne sera-t-elle pas toujours la plus décevante des coquettes?

Cependant, si le théâtre de M. Doucet ne semblait appartenir à aucune école littéraire, il appartenait certainement à l'école de la bonne grâce et de l'esprit; c'était une raison déjà pour réussir, mais à laquelle venait s'ajouter, raison meilleure encore, l'infinie sympathie qu'inspirait votre confrère.

Feuilletons et comptes rendus sont unanimes à la redire Vous verriez, s'il vous plaisait de les parcourir, que tous célèbrent moins peut-être les pièces représentées, que M. Doucet lui-même. N'en pourrait-on conclure que l'œuvre empruntait quelque chose de son succès au charme et à l'amabilité de l'auteur?

La résignation de votre confrère à n'avoir ainsi que des amis ne fut certainement pas la moins spirituelle de ses vertus.

> Dans la réalité le sage se repose :
> Tout se commence en vers et tout s'achève en prose,

disait-il, quand il eut entrevu les limites de son avenir dramatique.

Dès lors, il se prit à écrire, en prose, le plus beau livre qu'il pût écrire : celui de sa vie. Quelle autre de ses œuvres aurait mieux démontré que la bonté est tout en

ce monde; et qu'en ce monde, on peut rendre les autres heureux et l'être aussi soi-même.

Il n'y a que les égoïstes pour souffrir du mal de vivre. Jamais M. Doucet ne s'amusa à ce passe-temps, si cher aux incompris, de faire saigner des plaies imaginaires. Jamais la vie ne fut une énigme pour lui. Sa droite raison ne comprenait pas plus le chagrin sans cause, que l'effort sans but, ou le repos sans travail.

On accuse les vieillards d'humeur chagrine quand ils sont les derniers aujourd'hui à voir la vie en rose.

« Pourquoi avons-nous été si gais? » demandait-on a quelqu'un au sortir d'une soirée charmante passée entre vieilles gens.

« Tout simplement parce que nous ne sommes plus jeunes. »

Peut-être attribuez-vous cette jolie boutade à M. Doucet? Non, elle ne lui appartient pas. Il était assez riche pour ne rien emprunter à personne; de même qu'il était assez heureux pour défier tous les hasards. Pouvait-il douter de son étoile, quand il se voyait, lui, le moins révolutionnaire des hommes, devenir le bénéficiaire attitré, en quelque sorte, de chacune de nos révolutions?

La révolution de 1830 l'avait fait entrer à la Liste civile; celle de 1848 lui ouvrait le ministère de l'Intérieur.

Après un stage de quelques mois à la direction des monuments historiques, il devenait sous-chef, puis chef de bureau à la direction des théâtres; puis encore directeur et enfin directeur général de cette administration, dont il forma, jusqu'à la fin, tout le personnel.

Personnel incomparable assurément, car né chef de

division autant qu'auteur dramatique, associant la ponctualité de l'un à l'ingéniosité de l'autre, M. Doucet fut pendant dix-huit ans admirable dans ces deux rôles.

Bien d'autres, avant lui, avaient griffonné leurs premiers vers sur du papier à en-tête ministériel, mais ceux-là étaient entrés dans l'administration avec le désir d'en sortir. Lui, au contraire, ne voulait qu'y rester, et jamais ambition ne fut aussi utilement affairée. Tous les théâtres de Paris ou de province, du plus subventionné au plus misérable, relevaient de votre confrère. Il n'était si mince question, si petit détail qui ne fussent de sa compétence. La tâche vraiment eût été trop lourde si le hasard ou le bon plaisir n'étaient venus quelquefois partager avec le Directeur général tant de responsabilités.

Mais la raison était-elle suffisante pour attaquer, avec la passion qu'on y a mise, les règlements protectionnistes alors en vigueur? Qu'il fût ennuyeux de solliciter une licence de directeur, je le comprends. Je comprends qu'il ait été insupportable de ne pouvoir faire jouer une pièce sans l'agrémenter de couplets, ainsi qu'il en arriva à Alexandre Dumas pour la *Dame aux Camélias*... Mais cela empêchait-il le théâtre d'être brillant comme on ne l'avait jamais vu?

Ce n'étaient que succès partout.

Labiche, Dumas, Augier, Barrière, pour ne nommer que les morts, rivalisaient de talent.

On ne parlait, il est vrai, en ce temps-là, ni russe, ni anglais, ni norvégien au théâtre. Il est vrai encore que l'on y faisait peu de psychologie, et pas du tout d'autopsies. Il est vrai enfin que l'envie de s'amuser dominait tout, et que

reflétant une société un peu folle, le théâtre était peut-être un peufou lui-même. Mais que de bonhomie, que de finesse, que d'ironie, que de douloureuses intuitions aussi parfois dans cette démence plus apparente que réelle !

On a prétendu traiter cette démence par la liberté. L'a-t-on guérie?

Je ne veux pas m'engager dans une théorie hors de saison. Mais enfin serait-il absolument paradoxal de dire que l'obstacle et la lutte développent le talent? Ne devons-nous pas les grands journalistes d'autrefois aux entraves apportées à la liberté d'écrire ? N'en a-t-il pas été de même pour les orateurs, avant que la liberté fût rendue à la tribune? Et, puisqu'il s'agit ici de théâtre, combien le théâtre semblait plus amusant lorsqu'il était réduit à l'allusion pour faire entendre une bonne vérité !

La liberté, en introduisant la pochade sur la scène, y a remplacé trop souvent par des détails les caractères généraux qui jadis faisaient le grand théâtre. Est-ce là un progrès ?

Et le public s'est-il vraiment mieux trouvé de cette liberté reconquise? Bien hardi, ce me semble, qui oserait l'affirmer. La foule, qu'elle me pardonne de lui manquer de respect, ressemble aux moutons de Panurge. Elle admire, s'amuse, se passionne, comme les moutons sautaient... à la file; et le troupeau, sans berger, ira toujours avec bien plus d'entrain voir *le Coucher de la Parisienne* au café-concert, qu'il n'ira entendre *le Misanthrope* à la Comédie-Française.

M. Doucet pensait autrement et ne croyait pas un berger nécessaire quand il demanda et obtint la liberté

des théâtres. Ai-je dit que ses fonctions le rapprochaient sans cesse de l'Empereur ? Ai-je dit que votre confrère était tout de suite devenu, oh ! non pas un courtisan, mais un parfait homme de cour ? Il avait cet instinct des nuances qui permet toutes les franchises, parce qu'il en a tous les à-propos.

Le même homme qui, terrassé en pleine chasse de Compiègne par un mal subit, répondait aux doléances du souverain : « Ce n'est rien, Sire, je me meurs », lui disait non moins galamment : « Que va penser l'Europe (on était à la veille de l'Exposition de 1867), que va penser l'Europe si elle ne trouve pas le théâtre de Victor Hugo au répertoire ? »

L'Empereur capitula, paraît-il, devant ce point d'interrogation, et ce fut par une reprise d'*Hernani* que l'on résolut de donner satisfaction à l'Europe.

En choisissant *Hernani*, pour y arborer sa victoire, M. Doucet faisait preuve de courage autant que de goût. Il connaissait trop bien le public pour ne pas prévoir l'enthousiasme qui saluerait les allusions dont fourmille l'œuvre de Victor Hugo.

Dès le lever du rideau, la salle se trouvait déjà hors des gonds ; mais quand arriva le fameux vers,

J'écraserai dans l'œuf ton aigle impériale,

ce fut du délire. Penché hors de sa loge, le prince Napoléon applaudissait furieusement.

« Mon pauvre Doucet, mon pauvre Doucet, faites vos malles, disait le lendemain le maréchal Vaillant au directeur des théâtres.

« — Oh! monsieur le maréchal, répondait en souriant celui-ci, je connais trop l'administration pour que mes malles ne soient pas toujours prêtes. »

Il put, cependant, les défaire bien tranquillement. L'Empereur était trop avisé pour priver son régime autoritaire d'un directeur si libéral!

D'autres qualités, moins sérieuses peut-être, que son libéralisme, achevaient de mettre M. Doucet hors de pair dans ses fonctions difficiles. Jamais chercheur d'étoiles, par exemple, ne fut plus heureux et n'évolua avec plus de grâce autour d'elles. Flattant l'une, encourageant l'autre, et au besoin, le croiriez-vous, Messieurs, sermonnant toutes ces reines gâtées que sont les actrices à la mode, votre confrère avait pour chacune un mot gracieux, une fleur ou un bonbon.

Mais à côté de cette menue monnaie d'amabilités, que de sérieux dévouements! M. Doucet ne ressemblait guère à ces gens qui placent leurs bons procédés à gros intérêts. Lui n'escomptait rien, ni son temps, ni ses conseils, ni même ses billets de banque quand il en était besoin. Auteurs, actrices, directeurs, danseuses, trouvaient en lui un ami, un arbitre, un intermédiaire. Il faisait ainsi le bien, sans se lasser, pour le charme de l'habitude et pour celui de la nouveauté.

« Si vous parlez sur ma tombe, lui écrivait Alexandre Dumas, vous direz que je demandais toujours; si je parle sur la vôtre, je dirai que vous ne refusiez jamais. »

Le tableau tient tout entier dans l'ébauche. Qu'il s'agisse de goûts, de talents ou de vertus, ce sont les mêmes forces qui se transforment avec les années. La vieillesse, à cin-

quante-huit ans qu'il avait en 1870, s'annonçait, chez M. Doucet, comme le plein épanouissement des qualités de sa jeunesse si aimable et si active. Tout, d'ailleurs, avait souri à votre confrère. Quand tout vous sourit, comment ne sourirait-on pas à tout le monde? « A quoi bon haïr, disait-il parfois, lorsqu'il est si facile d'aimer? »

Cette jolie théorie n'a malheureusement jamais été de mise en politique, et la politique allait bouleverser la vie heureuse que je vous raconte.

Certaines natures craignent le coup de vent. Il leur faut une atmosphère sereine. La guerre, la révolution surprirent M. Doucet; elles le surprirent, comme elles surprirent d'ailleurs chacun, dans un pays où l'on s'attend toujours à tout, sans être jamais préparé à rien.

Vous souvenez-vous combien ces surprises furent différentes, il y a vingt-six ans, selon la vie que l'on avait menée; je devrais dire plutôt selon le devoir que l'on avait rempli?

Quel réveil pour celui dont l'unique souci avait été de faire vivre la foule dans un monde idéal; quel réveil ce dut être de la voir brusquement jetée parmi toutes les réalités de détresses inouïes!

Le drame n'était plus sur la scène, où pendant si longtemps M. Doucet l'avait régenté; le drame était à la frontière, le drame était dans la rue, hélas!

Mais un cadre guerrier ou politique messiérait à la physionomie si fine que j'esquisse. M. Doucet, d'ailleurs, avait à ce point horreur de la politique que sa plus chère ambition, au lendemain du 4 septembre, fut de disparaître.

« Eh bien! qu'allez-vous faire de moi? demandait-il à

M. Jules Simon, devenu ministre de l'instruction publique. (Je tiens l'anecdote de M. Jules Simon lui-même.)

« — De vous, mon cher ami? Je crains bien d'être obligé de vous supprimer.

« — Que parlez-vous de crainte! reprit vivement M. Doucet, je vous supplie, au contraire, de me supprimer tout de suite. »

Il lui répugnait de brûler, pour ne pas déchoir, ce qu'il adorait naguère. Son âge lui interdisait de prendre un fusil. Il s'éloigna désolé de son impuissance, car parmi tant d'ambitions qui s'abattaient sur la France, on ne pouvait être alors que soldat... quand on vous permettait de l'être.

Que n'eussiez-vous donné, Monseigneur (1), vous le soldat exilé, vous le soldat de la victoire, pour partager l'honneur de nos défaites?

Oui, l'honneur! car, le dévouement, cette année-là, fut à la hauteur de l'infortune. C'était du même pas vaillant que l'on marchait au-devant de la mort, qu'elle vous attendît sur le champ de bataille, ou qu'elle vous guettât dans cet antre de justice d'où vous avez héroïquement tenté, Monsieur (2), d'arracher l'archevêque de Paris!

Inoubliable sera, pour moi, cette journée qui me fait entrer à l'Académie sous le patronage de tels hommes et de tels souvenirs.

Héroïques ou charmants, doux ou tristes, les souvenirs sont, à la fin de la vie, tout ce qui nous reste : le dernier plaisir n'est-il pas de tisonner le passé, pour en faire jaillir

---

(1) M. le duc d'Aumale.
(2) M. Rousse.

encore quelque étincelle ? Revenu de l'exil, M. Doucet voulut tisonner ainsi en écrivant ses Mémoires.

La France retrouvée ne montrait que les stigmates de la défaite ou de la guerre civile. Gloire, gaieté, plaisir ne luisaient plus que dans le lointain. Il se retourna vers ce passé.

« C'est vous qui l'aurez voulu, mandait-il à M. Legouvé, qui le pressait de se mettre au travail. C'est vous qui l'aurez voulu, et pourtant, quand je me décide à vous obéir, je me demande si nous n'avons pas tort tous deux, moi de vous croire, vous d'avoir cru en moi. C'est en témoin plus qu'en acteur que j'aurai traversé la vie...

Depuis soixante ans au parterre,
Infatigable spectateur,
J'ai pu sonder plus d'un mystère ;
Des si petits grands de la terre
J'ai pu mesurer la hauteur.
Admis dans toutes les coulisses
Des théâtres et des palais,
De leurs acteurs, de leurs actrices
J'ai vu les vertus et les vices.

Et s'adressant à son successeur ici, successeur auquel il semblait vouloir léguer ses Souvenirs, M. Doucet terminait par ce vers :

Tu rirais bien si je voulais.

Séduisante promesse qui constitue, quoique ces mémoires aient été écrits, toute ma part d'héritage. Après tout, pourquoi se plaindre? D'autres, et Béranger fut de ceux-là, affrontèrent d'aussi décevantes espérances.

Viens déjeuner, lui avait écrit un jour M. Doucet, voilà quelque soixante ans de cela :

Viens déjeuner à mon cinquième étage,
Tu trouveras Lisette au rendez-vous,
Comme autrefois frétillante et volage,
Prête à sauter encor sur tes genoux.
Elle suspend son châle à ma fenêtre,
Et maintenant, vieil ami, sans effort,
A son amour tu peux la reconnaître :
Barde sacré, tu vas chanter encor.

Vous le voyez, votre souriant confrère se permettait toutes sortes de licences... poétiques. Mais, se souvenant de la gravité de l'Académie, il n'a sans doute pas voulu les lui faire partager. Il n'a pas voulu qu'introduite par son successeur « dans toutes les coulisses des théâtres et des palais, de leurs acteurs, de leurs actrices, l'Académie vît, à son tour, les vertus et les vices »... il n'a pas voulu qu'elle pût en rire.

Cette réserve ne saurait vous surprendre. Nul ne porta plus haut que M. Doucet le respect, l'amour, je devrais dire le culte de l'Académie.

Jamais académicien ne fut plus heureux de l'être. Si l'on en croit celui d'entre vous qui peut-être l'a le mieux connu, il avait, toute sa vie, caressé le rêve de mettre sur sa carte ces mots fatidiques :

De l'Académie française.

Voilà, du reste, longtemps que j'aurais dû vous rappeler ces détails, car l'élection de M. Doucet remontait à 1865. Il succédait ici au comte Alfred de Vigny après

avoir failli y remplacer Scribe. Au bout de treize tours de scrutin, il ne manquait à votre confrère qu'une voix pour réussir.

Cette voix lui revint enfin, avec bien d'autres, et la revanche de M. Doucet fut éclatante.

Tout ce qu'il avait fait de bien, l'emportant encore sur tout ce qu'il avait écrit de joli, lui valut de votre part un accueil charmant. Et voyez combien tout de suite il fut à sa place ici. Le secrétaire perpétuel se révélait chez M. Doucet dès le lendemain de son élection...

« ... Si j'ai deviné ce dont il s'agit, lui écrivait Alexandre Dumas fils au mois de décembre 1868, je commence par vous dire que vous faites le plus bel usage possible de votre position d'académicien, en voulant faciliter l'entrée de l'Académie à ceux que vous en jugez dignes. Mais moi, je ne peux, je ne veux ni ne dois faire partie de l'Académie, mon père n'en étant pas. Ou il n'a pas voulu d'elle, ou elle n'a pas voulu de lui. Dans ces deux hypothèses, je reste du côté où il est. »

« ... J'ajoute, continuait Alexandre Dumas, j'ajoute que j'ai l'horreur du solennel, et qu'il y a encore en moi trop du gamin que je fus si longtemps, pour que je ne craigne pas de tirer, tout à coup, la langue à un immortel, archevêque ou non, qui croirait devoir se prendre au sérieux devant moi, ou me prendre au sérieux devant lui...

« ... D'ailleurs, aller faire de l'esprit sur le cadavre de l'un, de la politique sur le corps de l'autre, de la politesse sur le cercueil du troisième, ne me tente guère. Laissons les morts tranquilles. C'est une erreur de croire qu'ils peuvent encore nous servir à quelque chose. »

Le très distingué confrère qui demain s'assoira sur le fauteuil d'Alexandre Dumas me pardonnera, j'espère, d'avoir édité cette lettre. Peut-être s'en fût-il servi pour redire que, si l'on ne vient pas toujours à bout des résistances de l'Académie, l'Académie, plus heureuse, vient à bout de toutes les résistances.

Mais à quoi bon cet aphorisme ? M. Doucet a-t-il jamais rien refusé à l'Académie et l'Académie a-t-elle jamais rien refusé à M. Doucet ? Heureuse entente, dont témoignait en 1876 son élection comme secrétaire perpétuel.

Voici quelques lignes pour vous rappeler, Messieurs, comment la chose se fit tout simplement :

« Patin venait d'expirer, écrivait M. Doucet dans une des trop rares notes que j'ai eues sous les yeux, Patin venait d'expirer, et comme je traversais tristement la cour de l'Institut, j'y croisai Cuvillier-Fleury.

« — Eh bien, me dit-il, voilà notre pauvre Patin mort !

« — Hélas ! oui, répondis-je.

« — C'est vous qui le continuerez, murmura Cuvillier en s'éloignant.

« Je rencontrai ensuite les membres de l'Académie des Beaux-Arts qui sortaient de leur séance.

« — Il est mort, me dit l'un d'eux. C'est vous qui le « remplacerez. » — Là-dessus M. de Falloux m'écrivit :

« C'est vous... »

« M. Mignet me dit : « C'est fait. »

« Enfin le 3 mars arrive ; 30 membres présents.

« Camille Doucet, 21 voix.

« Camille Rousset, 7 voix.

« Je suis proclamé par Legouvé et installé.

« Je prends la parole. Je prononce assez bien mon petit discours, quoique avec beaucoup d'émotion... et me voilà perpétuel... »

Pouviez-vous, Messieurs, mieux faire que d'élire ce confrère toujours aimable, toujours souriant, qui avait à l'extrême l'art de tout prévoir, de tout faire naître et de tout empêcher? ce confrère pour qui la bienveillance devenait un instrument de règne, tant cette bienveillance, en lui laissant des scrupules, lui permettait de n'avoir pas de préjugés.

Quel séduisant parallèle serait à tenter entre M. Villemain et M. Doucet, entre Alceste et Philinte dans le rôle de secrétaire perpétuel.

M. Villemain recevant, un jour, la visite de candidat que lui fait Champfleury, feint de ne pas le reconnaître.

« — Eh bien, Monsieur, eh bien, quels sont vos titres? »

Champfleury énumère ses volumes et finit par le *Violon de faïence*.

« — Alors vous êtes faïencier, Monsieur? dit Villemain, en laissant tomber sur son interlocuteur un regard de parfaite négligence... »

Je n'ose affirmer que M. Doucet n'eût bonne envie, parfois, de traiter certains candidats en faïenciers, mais encore ne le faisait-il pas; bien au contraire, il s'amusait à leur enfoncer, par petits coups calculés, l'espérance dans la tête et dans le cœur. Si l'on avait gravi avec terreur cet escalier noir qui semblait vous conduire dans quelque caverne de savant, on le redescendait joyeux, comme La Châtre, du bon billet que l'on emportait.

La sérénité de M. Doucet semblait sans remords. Il vous avait écouté avec cet air de concession souriante

dont on écoute les histoires seulement intéressantes pour qui les raconte. Vous partiez muni de mille recommandations aussi importantes qu'inutiles.

Je le revois. Sa petite calotte noire sur la tête, le cou frileusement rentré dans le collet de sa redingote, il était assis, ce jour-là, au coin de la cheminée et jouait avec ses pincettes. Je me sens encore tout embarrassé de son regard moqueur.

« — Bien sûr, bien sûr, vous en serez », pour votre secrétaire perpétuel, le mot Académie demeurait toujours sous-entendu, « bien sûr vous en serez », m'avait-il dit quand je lui eus exposé mes pauvres raisons d'être là...

Je l'ennuyais évidemment, sans m'amuser beaucoup moi-même, lorsque l'idée me vint de prier M. Doucet de prendre les Savoyards sous son égide à la commission du Dictionnaire.

Il me regarda étonné.

« — Mais oui, Monsieur, repris-je ; un Savoyard, au dire du Dictionnaire de l'Académie, est un personnage lourd, grossier, mal élevé...

Il me regarda encore, sans doute pour s'assurer du fait. « Mais après tout, que vous importe, fit-il enfin, puisque quand on dit Savoyard c'est toujours d'un Auvergnat qu'il s'agit?

« Allons, allons, ajouta-t-il gaiement en me reconduisant, c'est entendu, je vous lègue mon fauteuil. »

Vous avez prouvé, Messieurs, que M. Doucet ajoutait le don de prophétie à toutes ses qualités aimables.

Ces qualités aimables eurent bientôt fait de son salon le salon de l'Académie, et du salon de l'Académie le salon le plus recherché, le plus vivant de Paris.

Jeunes femmes élégantes, vieilles femmes d'esprit, ambassadeurs, ministres, écrivains, journalistes s'y coudoyaient. Après une réception académique, on voyait là ce que votre Dictionnaire ne peut manquer d'appeler un jour *le tout Paris,* spirituel, artiste, littéraire. Et quel étonnement pour l'ombre gouailleuse de Villemain, si jamais elle s'est fourvoyée chez son successeur!

De ce cabinet noir, de cette chambre d'étudiant dont Victor Hugo nous a laissé la sinistre description, il ne restait rien. Tout cela s'était fondu dans un grand et bel appartement qu'illuminait le portrait du maître vous souriant dès le seuil.

Et voilà le maître lui-même allant, venant parmi la foule: heureux, simple, pardonnez ce mot, qui n'a rien d'académique, bon enfant. Combien votre secrétaire perpétuel ressemblait peu à ces vieillards qu'attriste le souvenir de leur gaieté défunte! Gai, lui l'était toujours, et sa belle humeur s'en prenait à chacun par un mot aimable. Causeur intarissable, il s'étendait sur le plus mince sujet et savait donner à ses plus évasives conversations des accompagnements de mines, de gestes, tels qu'on en demeurait absolument charmé. Son grand âge, son expérience, pourquoi ne pas le dire? sa science scénique, avaient fait de lui un incomparable manieur d'hommes.

Rivarol parle d'un vieux médecin si habitué à tâter le pouls des gens qu'il le cherchait jusque sur le bras de son fauteuil; M. Doucet ne vous le rappelle-t-il pas un peu? Vous souvenez-vous du recueillement avec lequel il tâtait le pouls à l'opinion, à la politique, à la presse, au gouvernement, au boulevard lui-même? Mais aussi quels diagnostics!

et avec quelle confiance ne suiviez-vous pas ses conseils? « M. Doucet imaginait, disait l'un de vous, des solutions honorables, pratiques, libérales à tous nos embarras... Telle était son autorité, que nous le tenions pour le chef de notre conseil de famille. »

Tout cela est d'un homme supérieur autant que d'écrire de belles comédies.

Mais il y avait autre chose encore, pour le faire aimer et admirer.

Comme je vous le disais, M. Doucet avait des scrupules et pas de préjugés. La vie, pour lui, ressemblait à un mannequin que chacun drape selon sa fantaisie; il demandait seulement que la draperie fût gracieuse. Aussi personne, depuis que l'Académie distribue des prix, ne s'est joué plus galamment parmi les susceptibilités du talent et de la vertu. Il n'était que sa modestie pour l'emporter sur tant de souplesse. « Tout ce que l'on applaudit dans mes rapports, disait-il, appartient à mes confrères. » Chacun ne savait-il pas que lui-même appartenait à cette école d'indulgente ironie qui a pris pour devise : « Je suis modeste et je m'en vante. »

Pourquoi M. Doucet ne se fût-il pas vanté de ces rapports annuels, merveilleux de bonne humeur, de malice, de grâce?

Quelle vivacité, quel talent de transition, quelle variété dans le tour de toutes les phrases. On aurait dit que votre rapporteur changeait de dictionnaire en changeant d'interlocuteur. « Tel a été son succès sur ce point, remarquait un de ses amis, que l'auteur dramatique a profité de la bonne renommée du secrétaire perpétuel. »

Fut-il jamais plus jolie société de secours mutuels?...

Messieurs, s'il est vrai, comme l'a prétendu un esprit chagrin, que l'on soit trop souvent puni de sa curiosité à étudier les hommes par le malheur de les connaître, il n'en saurait être ainsi du doux philosophe qui, oublieux à la fois de son âge et de son temps, s'était dit que rien ne sert, pour soi ou pour les autres, de tout déflorer par une trop profonde analyse. Mais encore, quelles pouvaient être, sous un masque si aimable, les impressions finales de cette longue vie ?

Sans doute, M. Doucet avait professé une opinion à vingt ans ; il en avait probablement changé à quarante. Pouvait-il lui en rester une à quatre-vingts?

Votre secrétaire perpétuel avait vu tant de mots changer de sens, tant de choses changer de nom !

Il avait vu l'opinion se faire la complice de tant de défaillances !

Il avait vu, aux heures de naufrages tant de sauveteurs, qui ne savaient pas nager, qu'il se disait, eh ! mon Dieu, comme bien d'autres : « Tout cela est triste, mais c'est amusant. »

Sceptique, oui, votre confrère l'était peut-être, Messieurs, mais sceptique de ce scepticisme qui donne au vieillard un charme de plus et épargne un regret à sa dernière heure. Scepticisme bienfaisant qui, en nous empêchant de trop croire aux hommes, nous garde de trop exiger d'eux, scepticisme qui nous isole des joies d'ici-bas pour nous en faire pressentir d'autres !

Musset a parlé du terrible combat qui, dans certaines âmes, se livre entre le besoin de croire et le désir de nier.

M. Doucet, heureux en cela comme en toutes choses, ne connut pas ces angoisses. S'il n'était ni mystique ni dévot, son cœur et sa raison avaient fait de lui un croyant.

Le sentiment chrétien embauma la fin de sa vie. Il avait toujours souhaité la voir finir à la façon d'un livre qui se ferme. Dieu l'a exaucé, Messieurs, en mettant doucement le signet à la quatre-vingt-troisième page...

RÉPONSE

DE

M. ÉDOUARD HERVÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. LE MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

Monsieur,

Vous avez tracé de celui à qui vous succédez un si vivant portrait que je ne me risquerai pas à le refaire après vous. Ceux qui aimaient M. Camille Doucet, c'est-à-dire tous ceux qui le connaissaient, le reverront sans cesse sous les traits dont vous l'avez peint. Oui, c'était bien là sa physionomie un peu railleuse; mais la raillerie n'était qu'à la surface; derrière elle, l'indulgence se montrait bientôt. Le sourire pouvait inquiéter; mais le regard rassurait. Vous l'avez compris, Monsieur, le trait dominant de ce caractère fut la bonté. L'obligeance de l'accueil n'avait rien d'étudié : c'était la nature même qui parlait.

Il y a des bourrus bienfaisants. On chante leurs louanges. On leur sait gré du bien qu'ils font et même du mal qu'ils ne font pas. Je suis tout disposé à leur rendre justice; mais je préfère ceux qui, pour être bienfaisants, ne se croient pas obligés d'être bourrus. M. Camille Doucet se plaisait à rendre des services; il ne les faisait pas payer par la brusquerie de ses manières et les inégalités de son humeur.

Sa philosophie était celle de Philinte, non pas du Philinte de Fabre d'Églantine, qui n'est qu'une caricature poussée au noir, mais du vrai Philinte, qui ne tonne pas à chaque minute contre les vices et les sottises de son temps, mais qui n'a garde de s'en faire le complice ou le complaisant, qui épouse la sincère Éliante et qui avec elle recevra tous les honnêtes gens de la ville et de la cour. Cette philosophie, qui dirigeait sa vie, a inspiré ses écrits. Le théâtre, aussi bien que le roman, se modifie suivant les époques, les variations de la mode et du goût, le caractère des auteurs. La comédie cherche tour à tour à provoquer le rire, le sourire ou le ricanement. Celle de M. Camille Doucet, comme celle d'Andrieux et de Picard, a opté pour le sourire. Elle ne peint que des faiblesses sans conséquence et des travers sans gravité. Les héroïnes de ce théâtre subissent tout juste assez de tentations pour que leur vertu ait le mérite d'avoir connu la lutte et le souvenir d'avoir côtoyé le danger. Les jeunes gens n'ont que des entraînements passagers, auxquels un bon mariage mettra un terme prévu. Léon, dans *le Fruit défendu*, nous apparaît tout d'abord comme un don Juan bourgeois. Il a deux cousines mariées,

l'une à la ville, l'autre à la campagne. Il les poursuit toutes deux de ses assiduités et, pour mener de front cette double entreprise, fait la navette entre Paris et Brunoy. Rassurons-nous : ce séducteur n'est qu'un roué innocent. Il tombe dans le premier piège qui lui est tendu. Son oncle Desroziers, qui a juré de le marier à une troisième cousine, attire son attention sur la jeune fille en lui interdisant de penser à elle et en lui disant qu'un obstacle éternel les sépare. Dès lors, il lui trouve des charmes qu'il n'avait pas soupçonnés. Il lui fallait un obstacle pour l'attirer, fût-ce un obstacle imaginaire, et il n'était tenté que par le fruit défendu.

Maurice Desbrisseaux, dans *les Ennemis de la Maison,* a une excuse lorsqu'il essaie de troubler un ménage. Mme Reynal a été presque sa fiancée. En partant pour un long voyage, il était persuadé qu'elle l'attendrait : elle ne l'a pas attendu. Il ne croit donc que revendiquer un bien dont on l'a frustré. Il n'aurait qu'à regarder dans la même maison pour trouver mieux que ce qu'il a perdu. La jeune belle-sœur de Mme Reynal, la douce Hélène, est toute disposée à consoler Maurice. Elle sera pour lui une compagne

> Qui, n'exigeant pas plus qu'on ne peut lui donner,
> Voudra ne rien savoir, ou bien tout pardonner.

M. Camille Doucet n'a plus écrit pour le théâtre depuis qu'il a été nommé académicien et secrétaire perpétuel. La vie littéraire semblait terminée pour lui. Elle ne faisait que commencer ou plutôt elle allait recommencer sous

une autre forme et avec un attrait nouveau. Entre sa nature et les fonctions qui venaient de lui être dévolues existait ce que les philosophes appellent, je crois, une harmonie préétablie. Il n'est guère de plaisir plus rare que celui d'occuper en ce monde la place pour laquelle on se sent précisément fait. M. Doucet a connu cette satisfaction : il en a joui longtemps. Il nous a montré un des exemplaires de l'homme complètement heureux et ne s'en cachant pas. Il disait à un de ses amis : « Si jamais vous apprenez que je suis mort, soyez sûr que je n'aurai pas été consulté. » La Providence l'a entendu : elle lui a épargné la tristesse de faire ses adieux à tout ce qu'il aimait.

Son salon, comme vous l'avez si bien dit, était celui de l'Académie. On y voyait, à côté du plus charmant des vieillards, une famille où la grâce se perpétuait jusqu'à la troisième génération. Le maître de la maison y pratiquait l'art, où déjà il avait excellé à la direction des théâtres, de plaire à tous en général et à chacun en particulier. Ce n'est pas qu'il n'eût ses préférences discrètes et ses intimes affinités. Dans sa bienveillance universelle il mettait des degrés. Il faisait une place spéciale à quelques-uns de ses contemporains ou même de ses aînés, doyens de nos Académies, témoins d'une autre époque, survivants de cette vaillante pléiade d'artistes et de lettrés qui avaient vingt ans aux environs de 1830 : celui-ci, que nous espérons garder longtemps encore et qui souhaitait hier la bienvenue en notre nom à deux souverains amis de la France ; celui-là, que nous avons le regret de ne plus compter parmi nous, mais qui présidait, il y a moins de deux ans, le centenaire de l'Institut. Parmi les œuvres littéraires, M. Camille

Doucet, comme la plupart d'entre nous, préférait celles qui avaient charmé sa jeunesse : il aurait aimé à les revoir chaque soir au théâtre ou à les relire chaque matin. Toutefois, il n'avait aucun esprit d'intolérance ou d'exclusion. Il n'était pas de ceux qui disent :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Il n'avait pas la prétention de trouver, dans ses confrères de l'Académie, trente-neuf personnages exactement semblables à lui, reproduisant fidèlement ses idées, ses sentiments, la nature de son talent. Il aurait pu prendre plutôt pour devise ce vers, qui n'est pas de lui, mais qu'on ne s'étonnerait pas de trouver dans une de ses comédies :

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi.

Il comprenait l'Académie comme une collection dans laquelle les genres les plus divers seraient représentés par des échantillons bien choisis. Il ambitionnait pour elle ce que Mme de Sévigné aurait appelé « le dessus de tous les paniers » sans en excepter le dessus du panier naturaliste et même le dessus du panier parlementaire. Il n'était jamais plus satisfait que le jour où il voyait élire un grand poète en même temps qu'un habile orateur, ou un romancier en même temps qu'un historien.

Avec de pareilles dispositions, il était merveilleusement propre à rendre compte chaque année de nos concours littéraires. Aucun parti pris de secte ou d'école ne l'empêchait, en effet, de distribuer à chacun la justice qui lui est

due. Les deux volumes qui contiennent ses discours académiques ne sont pas la partie la moins précieuse de ses œuvres et n'en seront pas la moins durable. Les historiens à venir de notre littérature contemporaine ne pourront se passer de les consulter. Presque tous les débuts littéraires viennent se faire reconnaître et sanctionner ici. M. Camille Doucet en a été l'annaliste exact, judicieux et courtois. C'est ainsi qu'à propos de votre premier livre il a eu l'occasion de faire, par anticipation, l'éloge de son successeur.

On est heureux, Monsieur, lorsque, comme vous, on n'a qu'à ouvrir ses archives domestiques pour y trouver des sujets dignes d'occuper l'historien et d'intéresser le lecteur. C'est un privilège qu'il n'a pas été possible de retirer à certaines familles et que la vôtre vous a légué. De génération en génération les Costa ont servi les princes de la maison de Savoie et ont mêlé leur vie à celle de leurs souverains. En écrivant simplement la biographie de vos ancêtres, vous auriez pu raconter l'histoire du Piémont pendant plus d'un siècle. Vous avez préféré n'en retracer que quelques épisodes, et il faut vous louer de la manière dont vous les avez choisis. Elle fait honneur à la délicatesse de votre goût : elle en fait plus encore à l'élévation de vos sentiments. Personne ne ressemble moins que vous à un courtisan du succès. Dans les annales de la Savoie vous ne recherchez pas les favoris de la fortune, mais les victimes des événements. Vous leur consacrez coup sur coup trois beaux livres : *Un homme d'autrefois, la Jeunesse du roi Charles-Albert, les dernières années du règne de Charles-Albert.* Puis vous sortez du domaine où vous vous étiez cantonné

jusque-là et vous faites une excursion dans l'histoire intérieure de notre France. Cette fois encore vous venez tout droit à un vaincu : ce noble et courageux, ce séduisant et mélancolique Henry de Virieu. Vous écrivez le *Roman d'un royaliste sous la Révolution*.

Dans cette galerie de héros malheureux, la figure qui se présente la première à nos yeux reste la plus attachante : c'est celle de votre bisaïeul Henry Costa de Beauregard. Vous l'avez appelé d'un nom qui lui est resté : *Un homme d'autrefois*. Sa vie avait commencé comme un rêve souriant; elle s'est achevée comme un douloureux cauchemar. A quatorze ans il vient en France, sous la conduite d'un gentilhomme dauphinois, le chevalier de Murinais, frère de sa mère et dont il épousa une nièce quelques années plus tard. Son nom, ses relations de famille lui donnent ses entrées chez la duchesse de Choiseul; son talent naturel pour la peinture le fait regarder avec intérêt, à titre d'objet rare, par Greuze, Vanloo, Vien et Boucher, par Diderot et Mme Geoffrin. Il ne manquait pas de raconter par le menu ses aventures, dans une correspondance régulière, que votre famille a précieusement conservée. Rien de plus curieux que les impressions et les étonnements de ce jeune Anacharsis savoyard, en voyage de découvertes à la cour de Louis XV. Un certain M. de Presle, à qui on venait de le présenter, lui offre une carte pour l'Opéra. Il n'avait nulle envie d'en profiter, mais son oncle lui dit que pareille invitation ne peut se refuser. A l'heure dite il s'y rend. Trois dames et deux messieurs, qu'il n'avait jamais vus, se trouvaient avec lui. Laissons-le raconter lui-même la suite de son aventure. « Voilà qu'au milieu du spectacle M. de Presle eut un

étourdissement et sortit, de sorte qu'à la fin du spectacle il m'a fallu donner la main à une de ces inconnues pour la mener à son carrosse; elle m'a fait passer par une autre porte que celle par laquelle j'étais entré et où un des laquais de mon oncle m'attendait. Quand j'ai été dans la rue, la dame m'a dit que j'allais souper chez elle et m'a enlevé. La voiture roula fort loin et je ne savais trop ce que cela deviendrait. Quand nous avons été arrivés, j'ai donné de nouveau la main à Madame pour la conduire dans son appartement... Enfin M. de Presle est venu, ce qui m'a fort tranquillisé. On a soupé, et j'ai prestement prié M. de Presle de me donner son carrosse. Je ne sais pas plus que vous ni où ni avec qui j'ai soupé. »

Un voyage en Italie permit à Henry de Costa de réaliser un de ses rêves. Il vit les chefs-d'œuvre des maîtres. Il pensa qu'il ne pourrait jamais les égaler, ni même en approcher. Il renonça pour toujours à la peinture et prit du service dans l'armée piémontaise. Sa vive et facile intelligence trouva là l'occasion de s'employer. Attaché à ce qu'on appelait la légion des campements, il fut chargé de dresser des cartes et des plans, dont l'exécution élégante en même temps que correcte fit honneur au jeune officier. Il servait avec distinction depuis dix-huit ans, lorsque l'aîné de ses fils, Eugène, le supplia de le laisser entrer dans la même carrière. Cet enfant, qui tenait de son père les qualités les plus aimables du cœur en même temps que les dons d'un esprit précoce, passa brillamment les examens exigés et conquit, à quatorze ans, son brevet de sous-lieutenant.

A ce moment commençaient en France des événements qui allaient changer la face de l'Europe et bouleverser la paisible existence des Costa. Les États généraux se réunissaient à Versailles et la vieille société française allait disparaître dans un naufrage retentissant. On sait avec quelle ardeur une partie de la jeune noblesse se jeta dans le mouvement de 1789. Vous vous moquez spirituellement de cet enthousiasme un peu irréfléchi. Si vous aviez vécu dans ce temps, vous auriez peut-être partagé l'entraînement général. Votre bisaïeul, qui devait si cruellement souffrir de la Révolution, n'en désapprouvait pas les débuts. Son ami, Joseph de Maistre, moins indulgent, y voyait surtout, comme Bossuet dans la Révolution d'Angleterre, une leçon : « Vous savez, écrivait-il à Henry de Costa, que je ne suis pas ami des factions populaires. Cependant je prends un grand intérêt à ce sermon terrible que la Providence prêche aux rois. » Henry de Virieu, comme les Lafayette et les Noailles, avait salué avec joie l'aurore de la Révolution. Il était tout à la fois dévoué à la Monarchie et passionné pour la liberté; assez fervent catholique pour ne pas vouloir épouser une protestante, qu'il aimait, si elle ne s'était convertie, et franc-maçon au point d'avoir toute la confiance d'un des chefs de la secte, le fameux Weishaupt.

Une tradition, conservée dans la famille de Virieu et recueillie par vous dans le *Roman d'un Royaliste sous la Révolution*, veut que le héros de votre livre, à un congrès maçonnique auquel il assistait, en 1782, sous la présidence de Weishaupt, se soit senti frappé d'épouvante par les projets formés dans cette réunion contre la Monar-

chie et la maison de Bourbon. A son retour, dit-on, sans révéler des secrets qui lui étaient confiés sous la foi du serment, il ne put s'empêcher de demander à l'un des ministres de Louis XVI s'il savait ce qui se passait dans les loges maçonniques et si les mesures étaient prises pour prévenir le danger. La légende ne serait pas complète si l'on ne disait tout de suite que l'avertissement fut dédaigné. Tout le monde vivait alors dans l'illusion. C'était l'époque où une princesse de la maison de Savoie, veuve d'un prince français, se faisait initier à la franc-maçonnerie et où une reine lui écrivait ce billet, que je trouve cité dans votre livre : « J'ai lu avec grand intérêt ce qui s'est fait dans les loges franc-maçonniques que vous avez présidées au commencement de l'année et dont vous m'avez tant amusée. Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien. Vos loges ont été sur nos brisées en délivrant des prisonniers et en mariant des filles. Cela ne nous empêchera pas de doter les nôtres. » La princesse s'appelait Mme de Lamballe. La reine était Marie-Antoinette. Peu après, un des chefs de la franc-maçonnerie, le fondateur des loges du rite égyptien à Lyon, Cagliostro, se faisait l'organisateur de cette colossale intrigue du Collier, qui porta un coup terrible au prestige de la Monarchie dans la personne de la reine, à celui de l'Église dans la personne du cardinal de Rohan.

La franc-maçonnerie cependant était encore loin d'avoir atteint le degré de puissance où elle devait s'élever. Si vraiment le baron de Breteuil reçut à cette époque un avertissement donné par Henry de Virieu, il est bien excusable de n'en avoir pas tenu compte, car

Virieu lui-même paraît l'avoir oublié. La connaissance qu'il pouvait avoir des complots maçonniques ne l'empêcha pas, en effet, de s'associer dans sa province, le Dauphiné, aux événements qui amenèrent la convocation des États généraux. S'il n'assista pas à l'assemblée de Vizille, c'est parce qu'il était, à ce moment, à Versailles, délégué par les meneurs du mouvement pour faire valoir leurs griefs auprès du roi Louis XVI et des ministres. L'année suivante, il était élu député aux États généraux à côté de Barnave et de Mounier. Dans la nuit du 4 août, quand la noblesse, dans un élan d'abnégation, sacrifiait ses privilèges, même les plus inoffensifs, Virieu fit une motion, dont la forme est bien de ce temps : « Comme Catulle, je viens offrir mon moineau sur l'autel de la patrie. Je propose la suppression des colombiers. » — Il est plus d'une Lesbie prête à accepter l'offrande, crie une voix. Les colombiers, on ne l'ignore pas, étaient alors fort impopulaires : on les accusait de manger trop de grain. De ce jour Virieu fut célèbre. Le surnom de moineau lui resta. Dans la journée du 6 octobre, des femmes de la bande dirigée par Maillard le cherchaient pour le mener pendre, en criant : « Nous voulons le petit moineau. » C'était la récompense de son sacrifice. Il avait, il est vrai, refusé de suivre les chefs de la Révolution lorsque ceux-ci s'étaient attaqués à Dieu et au roi.

Bientôt on le trouve mêlé aux dernières tentatives faites pour sauver la Monarchie. On le trouve enfin dans cette insurrection de Lyon qui mit un moment en péril le despotisme de la Convention, contre lequel s'étaient unis trop tard les royalistes et les Girondins. Là devait être le terme de

cette vie aventureuse. Dans la sortie désespérée qui termina la résistance, Henry de Virieu, à la tête d'une colonne qui essaya de forcer les lignes des assiégeants, se jeta au plus fort de la mêlée et disparut. Sa famille fut quelque temps dans le doute sur son sort. Après avoir passé par de cruelles alternatives de découragement et d'espérance, Mme de Virieu, réfugiée à Lausanne, reçut d'un brave homme, qui avait sauvé son fils, le jeune Aymon, et qui était drapier à Grenoble, un paquet, avec ces simples mots : *De la part de M. Rubichon.* Elle l'ouvrit et vit une pièce de cette étoffe noire qu'on appelle du drap de veuve. Elle comprit, s'agenouilla, fit mettre à genoux ses enfants et pria Dieu.

La répression de l'insurrection lyonnaise, suivie bientôt de la reprise de Toulon, livrait tout le sud-est de la France à la Convention et permettait aux armées républicaines de prendre l'offensive contre le Piémont. Dès 1792, Montesquiou avait occupé la Savoie qui, travaillée par les comités révolutionnaires, s'était soulevée à l'approche de l'envahisseur. Après ce premier effort, l'invasion française, pendant plusieurs années, ne fit pas de progrès. La guerre traînait en longueur. Tout se bornait à des escarmouches sur les pentes des Alpes. Dans une de ces rencontres, Eugène, le fils aîné du marquis, fut atteint d'une balle au pied. Après des souffrances supportées avec une touchante résignation, l'héroïque enfant succomba. Ce deuil assombrit pour jamais la vie du marquis Henry et de sa noble femme ; il inspira au grand Joseph de Maistre un de ses premiers écrits, le *Discours à la marquise de Costa sur la mort de son fils.*

En 1796, la guerre changea de face par l'entrée en scène d'un personnage qui était destiné à faire quelque bruit dans le monde. Le marquis Henry pressentit l'importance de l'événement, qu'il signalait en ces termes : « On annonce l'arrivée d'un nouveau général en chef. On le nomme Bonaparte. Corse d'origine comme Salicetti, il était officier d'artillerie sous l'ancien régime, par conséquent gentilhomme, mais peu connu dans l'armée, où il n'a été employé que comme artilleur à la prise de Toulon. On ne le croit pas jacobin : il est homme d'éducation et de bonne compagnie. Il passe pour être plein de génie et de grandes vues; son entourage se compose d'anciens officiers d'artillerie. Que fera-t-il? Je n'en sais rien encore. »

On le sut bientôt. Débordés par une marche rapide, défaits à Mondovi, séparés de leurs alliés les Autrichiens, qui se faisaient battre eux-mêmes à Dego, les Piémontais n'avaient plus qu'à traiter. Le marquis Henry de Costa eut la douleur d'être délégué avec le comte de la Tour pour demander un armistice au vainqueur. Les deux commissaires piémontais arrivèrent à dix heures et demie du soir à Cherasco, dans le palais du comte de Salmatoria, où était établi le quartier général de l'armée française. Après avoir attendu environ une demi-heure le général en chef qui reposait dans une pièce voisine, ils virent entrer un jeune homme de vingt-sept ans, au maintien grave et froid, en uniforme et botté, mais sans sabre, sans écharpe et sans chapeau. Il écouta tranquillement et avec une politesse un peu ironique les objections qui lui furent faites; il y répondit brièvement, puis tirant sa montre : « Messieurs, dit-il, je vous préviens que l'attaque géné-

rale est ordonnée pour deux heures du matin et que si je n'ai pas la certitude que Coni sera remis entre mes mains avant la fin du jour, cette attaque ne sera pas différée un moment. Il pourra m'arriver, ajouta-t-il, de perdre des batailles, mais on ne me verra pas perdre des minutes par confiance ou par paresse. » Henry de Costa, que le *Mémorial de Sainte-Hélène*, en rendant justice à ses mérites, appelle le colonel de la Coste, venait de voir s'ouvrir le plus étonnant chapitre de l'histoire des temps modernes. Dix ans plus tard, l'Italie tout entière, sauf les îles, n'était plus, sous des noms divers, qu'une dépendance du vaste empire fondé par l'ancien officier d'artillerie.

Qui l'aurait cru, qu'en effaçant de la carte du continent les petits États italiens, on préparait indirectement l'avenir de la maison de Savoie, forcée alors de chercher un refuge en Sardaigne? Il y a trois ou quatre grands hommes, d'une espèce particulière, au contact desquels le monde s'est renouvelé. Pour ceux mêmes qui ont combattu contre Napoléon, son épée a été comme la baguette du magicien. Là où il a passé, des nations se sont éveillées. En réunissant pour un moment toute la Péninsule sous sa main et en faisant revivre ce nom de royaume d'Italie, qui n'avait paru au moyen âge que pour s'éclipser bientôt, il a donné une étiquette et un but à des instincts confus et à de vagues aspirations.

Lorsque, en 1814, les rois de Sardaigne furent réinstallés à Turin par les victoires de la coalition, ils trouvèrent déposée dans l'esprit des populations la semence qui devait faire germer sur le sol italien les idées d'indépendance et d'unité. Pour la branche aînée de la maison de Savoie,

ces idées se confondaient avec les opinions libérales et révolutionnaires que ces princes avaient en horreur. Quand elles firent explosion pour la première fois en 1821, l'honnête et faible Victor-Emmanuel Ier n'essaya pas de tenir tête à l'orage et abdiqua. Son frère, Charles-Félix, plus énergique, réprima l'insurrection. Il aurait voulu compléter la répression en déshéritant le chef de la branche cadette, éventuellement appelé à lui succéder et devenu, peut-être malgré lui, l'espoir des libéraux, Charles-Albert de Savoie, prince de Carignan. Il n'osa pas. Le prince de Carignan fut seulement exilé.

Dans le premier des deux ouvrages que vous avez consacrés à ce personnage, vous racontez sa jeunesse et vous dépeignez son caractère d'après ses propres écrits, qui sont nombreux, en les complétant par les lettres et les souvenirs de votre grand-oncle Sylvain de Costa, un des fidèles serviteurs du prince, attaché à sa personne comme écuyer. Vous nous présentez le futur roi Charles-Albert comme une sorte d'Hamlet (le mot est de vous), comme une énigme vivante, mélange de rêverie qui paralysait souvent ses résolutions et d'ardeur concentrée qui le poussait aux grandes entreprises et aux actions d'éclat. La comparaison n'est pas seulement ingénieuse : elle est juste, à condition de ne pas vouloir la pousser trop loin. Charles-Albert était un Hamlet, sans doute, mais un Hamlet italien. Sa rêverie n'était pas invariablement sombre, comme celle du légendaire prince de Danemark. Beaucoup d'Ophélies se sont trouvées sur son chemin : il ne les envoyait pas au couvent. Souffrez que je vous emprunte le piquant récit d'une de ses aventures de jeunesse, datant de l'époque où il avait encouru la disgrâce,

de Charles-Félix à la suite des événements de 1821 et vivait à Florence en exil :

Certain soir que le prince était aux pieds d'une jolie femme, son mari, consul d'une grande puissance, rentrait indûment. Aussitôt grand bruit de portes qui se ferment. Mais le mari devine qui s'échappe en suivant jusqu'au Poggio Imperiale la grande ombre fuyante. Le lendemain, c'est un va-et-vient bien naturel entre le palais et le consulat, et quel n'est pas l'effarement du mari de se trouver tout à coup en présence du moins séduisant des séducteurs! C'était Sylvain, Sylvain qui avait le plus innocemment du monde passé cette nuit fatale et qui se réveillait en garde. Avec une fatuité qu'excuse son dévouement, il s'offre à payer en telle monnaie qu'on voudra. L'affaire fut heureusement étouffée; Sylvain économisa peut-être un beau coup d'épée; mais il l'aurait reçu avec la même désinvolture narquoise et touchante qui lui faisait écrire à son frère : « Juge de la stupeur de ce mari consul quand il s'est trouvé inopinément en présence de mon gros ventre et de ma jolie figure. Tout cela n'a pas paru flatter son amour-propre autant que l'était le mien d'avoir pu passer pour galant. »

Pour racheter sans doute ses faiblesses, qu'il déplorait, mais dont il ne parvenait pas à s'affranchir, le prince de Carignan se soumettait aux pratiques d'une rigoureuse dévotion. Il épuisait sa santé par des abstinences et des jeûnes dignes d'un solitaire de la Thébaïde et que Paphnuce n'aurait pas désavoués dans son désert, au temps où il méditait de convertir Thaïs. Le bon Sylvain, qui n'avait à expier que les péchés de son prince et qui, en entrant dans l'ordre de Malte, n'avait pas fait vœu de mourir de faim, trouvait ce régime un peu dur. Il racontait un jour : « On nous a montré la table sur laquelle Guichardin a

écrit l'histoire de l'Italie avec une telle ardeur qu'il passait là vingt-quatre heures entières sans dormir et sans manger. Mon prince en fera bientôt tout autant, si l'on n'y pourvoit. »

La vie publique de Charles-Albert, comme sa vie privée, fut un tissu de contradictions. La cause italienne l'attirait; mais il n'osait se prononcer. Les mécontents de la Péninsule se tournaient instinctivement vers lui, mais se décourageaient en présence de son attitude impénétrable et de son extérieur glacial. Il était capable, à l'occasion, d'être un héros : il l'a prouvé depuis à Buffalora et à Novare; mais il était inhabile à le faire croire. Il n'aurait pas su créer autour de lui une de ces légendes qui sont faites pour moitié du génie de la politique ou de la guerre et pour l'autre moitié du génie de la mise en scène. Il n'avait ni la belle humeur qui arbore le panache d'Arques et d'Ivry, ni l'orgueilleuse simplicité qui s'enveloppe dans la redingote d'Austerlitz et d'Iéna. La flamme qui le brûlait intérieurement ne se communiquait pas au dehors : il n'était pas contagieux. Un homme qui devait être plus tard le ministre de son fils Victor-Emmanuel II, le marquis Maxime d'Azeglio, s'entretenait souvent avec lui. Chaque fois qu'il sortait, il se répétait à lui-même : Maxime, défie-toi; *Massimo, non ti fidar.*

Un jour cependant le sphinx livra son secret. Maxime fut rassuré, s'il ne fut pas enthousiasmé. On était en 1845. Charles-Albert régnait en Piémont depuis quatorze ans. L'Italie était agitée de sourds frémissements. Le marquis venait de la parcourir, calmant les impatients et réconfortant les découragés. Il demandait au roi si Sa Majesté

l'approuvait ou le blâmait. Un silence se fit et Charles-Albert lui dit : « Faites savoir à vos amis que l'heure n'est pas encore venue d'agir; mais, lorsqu'elle sonnera, ma vie, la vie de mes fils, mes trésors, mon armée, tout sera sacrifié à l'Italie. » Et comme d'Azeglio, stupéfait, semblait n'avoir pas entendu, le roi répéta les mêmes paroles; puis, se levant, il lui mit les deux mains sur les épaules et, sans changer de visage, sans se départir de son calme imperturbable, il l'embrassa.

Trois ans plus tard commençaient les événements que tout le monde connaît : la Péninsule se soulevant au premier souffle de cette année 1848, qui allait remuer toute l'Europe : l'indépendance italienne mettant d'accord, pour quelques instants bien courts, un pape, un roi, un conspirateur, Pie IX, Charles-Albert et Mazzini; les Milanais, après une bataille de cinq jours, chassant ceux qu'ils appelaient alors les Allemands, c'est-à-dire les Autrichiens, et offrant au descendant des ducs de Savoie la vieille couronne de fer des rois Lombards: le prince de Schwarzenberg revivifiant la dynastie de Lorraine-Hapsbourg par une double abdication; la cause autrichienne sauvée par un jeune empereur et par un vieil homme de guerre, Radetzki, brisant à Novare la résistance de l'armée piémontaise; Charles-Albert traversant les lignes ennemies sous un nom d'emprunt et allant mourir en exil pour conserver à sa famille et à son peuple les chances de l'avenir.

Il ne faut jamais désespérer d'une cause vaincue, tant qu'il lui reste des soldats fidèles, une dynastie pour la représenter et des hommes d'État. Dix ans ne s'étaient pas

écoulés depuis le désastre de Novare, que le comte de Cavour saisissait l'occasion du Congrès de Paris pour plaider devant ce tribunal européen le dossier du Piémont et les griefs de l'Italie. Hamlet n'était plus à Turin; Hamlet régnait en France. Il rêvait l'établissement de la concorde entre les États par une meilleure délimitation de leurs frontières, quelque chose comme le grand dessein prêté à Henri IV par l'imagination de Sully. On sait quel a été le réveil. L'unité italienne, préparée par nos armes, s'est créée contre notre politique et surtout contre nos intérêts. Elle a enfanté l'unité allemande, et la fille a fait faire à la mère toutes ses volontés. Une entreprise inspirée par le désir avoué et légitime d'exclure les Allemands de la Péninsule aboutissait à rétablir, sous une forme plus redoutable, le Saint Empire romain germanique et à placer entre les mains de son chef le pouvoir de donner un même mot d'ordre politique et une même direction militaire à toutes les forces de l'Europe centrale, depuis le Niémen jusqu'à la Moselle et depuis la mer du Nord jusqu'au cap Spartivento.

L'unité italienne a eu du moins une conséquence dont nous ne pouvons que nous féliciter. Elle a fait de la Savoie une terre française et de vous, Monsieur, un de nos compatriotes. Les mariages forcés ne réussissent pas mieux entre peuples qu'entre particuliers. Celui que votre pays a contracté avec la France n'est pas entaché de ce vice originel. Favorisé par une vieille parenté de race, il a été consommé par l'accord des sentiments. A l'époque lointaine où la Gaule était habitée par vingt peuplades indépendantes et parfois ennemies, une même tribu, née

d'un même sang, portant un même nom, occupait les hautes vallées de la Savoie et du Dauphiné. Les deux moitiés du peuple des Allobroges ont vécu longtemps d'une vie commune; puis la politique les avait séparées. La politique les a réunies.

Presque toutes les grandes dynasties catholiques de l'Europe sont nées sur notre vieux sol gaulois; non seulement la plus ancienne et la plus illustre, celle qui s'est associée à notre histoire nationale au point de pouvoir être appelée la maison de France, mais celles qui, transplantées au dehors et s'étant fait une nouvelle patrie, de nouveaux intérêts et de nouvelles affections, se rappellent encore à notre souvenir par les noms, agréables à des oreilles françaises, de Lorraine et de Savoie. Il n'est pas jusqu'à l'Amérique où les descendants de notre Henri de Bourgogne, devenus d'abord maison royale de Portugal et ensuite maison impériale du Brésil, n'aient représenté nos idées civilisatrices et apporté à la race noire la justice et la liberté.

Quand les ducs de Savoie, transformés en rois de Sardaigne, tournèrent de plus en plus leurs ambitions vers l'Italie, leur pays d'origine sentit qu'il allait être délaissé par eux. Il n'avait pas appelé la séparation. Il la vit venir et l'accepta. Votre père la prévoyait à la veille de la guerre de 1859. Il l'annonçait du haut de la tribune en répondant au comte de Cavour. Le marquis Léon Costa de Beauregard, qui avait combattu à côté du roi Charles-Albert sur le champ de bataille de Novare, ne reniait rien de son passé. Personnellement, il conservait à ses princes le souvenir de sa fidélité persévérante et attristée. Quand on a

fait don de soi-même, on ne se reprend pas à la veille de la mort. Il refusa de siéger dans le Sénat français, où l'Empire s'honorait de l'appeler : « Je désire, écrivait-il au ministre d'alors, que mon rôle public soit terminé. Je ne peux ni ne dois prendre place au Sénat, et n'ai plus d'autre ambition que de finir tranquillement mes jours au milieu de ma famille et de mes études. Mais je désire que mes enfants servent la France avec honneur et dévouement. » Les paroles de cet homme de bien sont devenues la règle de conduite dont se sont inspirés non seulement ses enfants, mais tous ses concitoyens.

Aussi, lorsque, au mois de février 1871, vous êtes arrivé à l'Assemblée nationale de Bordeaux, appuyé sur une béquille, mal guéri encore d'une blessure reçue en conduisant au feu les mobiles de votre pays, dans cette tentative suprême faite par l'armée de l'Est pour débloquer Belfort, on a compris que le traité réunissant la Savoie à la France venait d'être définitivement ratifié. Vous l'aviez contresigné de votre sang sur le champ de bataille de Béthoncourt.

Vingt-six ans déjà passés, et dans ce quart de siècle que de changements accomplis! que d'événements inattendus se sont pressés devant nous! Combien d'autres, que nos adversaires eux-mêmes prévoyaient, se sont dérobés à notre espoir! Combien d'hommes de cœur sont tombés sur la route de la vie, sans avoir vu se lever l'aube des légitimes revendications! Vous survivez, Monsieur, à beaucoup de vos compagnons de lutte. La destinée vous réservait un but digne de vous, mais auquel vous ne songiez pas alors. Il semblait, ce jour-là que vous

alliez, comme vos ancêtres, parcourir toute votre carrière dans la politique ou dans les camps. Les événements en ont décidé autrement. Vous avez changé de route et ce n'est pas l'Académie qui doit le regretter. Vous vous êtes engagé dans l'armée des lettres. Vous y avez gagné tous vos grades par vingt ans de travaux et de succès.

Entre la France et la Savoie l'union littéraire avait précédé l'union politique. Notre langue fut toujours la vôtre. Vos écrivains étaient des écrivains français, quand ils n'avaient pas la même patrie que nous. Ce n'est pas le cas de Mgr Dupanloup, puisque nos contemporains l'ont vu siéger à l'Académie française. Quoique né en Savoie, l'éloquent et intrépide évêque d'Orléans n'en était pas moins Français et même passionnément Français. Mais Joseph de Maistre a combattu de toute son énergie la politique de notre pays. Nul ne s'étonne pourtant lorsque nous revendiquons sa gloire littéraire comme une part de notre patrimoine national. De Joseph et de son frère Xavier de Maistre, si l'on remonte jusqu'aux premières années du XVIIe siècle, on y trouve, parmi vos compatriotes, un des maîtres de la prose française en sa jeunesse et en sa fraîcheur, un moraliste chrétien que Bossuet admirait, que Fénelon a rappelé par l'heureuse union de la douceur du prêtre avec l'élégance du gentilhomme, l'aimable évêque de Genève, l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu*.

Votre premier ouvrage, *Un homme d'autrefois*, était tout plein du souvenir de Joseph de Maistre. Votre dernière œuvre, *Prédestinée*, pourrait être placée sous le patronage

de saint François de Sales. Je ne rechercherai pas quelle était l'âme à la fois tendre et pure qui vous a inspiré des pages si émouvantes sur les agitations, les douleurs et les joies de l'amour divin. Le souvenir de cette jeune sainte est trop récent, son image trop présente au milieu d'une famille qu'elle a charmée par sa vie, édifiée par sa mort. Vous ne l'avez désignée que par ce nom de *Prédestinée*. Saint François de Sales a eu recours à un procédé analogue pour éviter de nommer la pieuse inconnue de son *Introduction à la vie dévote* : « J'adresse, disait-il, mes paroles à Philothée, parce que, voulant réduire à l'utilité commune de plusieurs âmes ce que j'avais premièrement écrit pour une seule, je l'appelle d'un nom commun à toutes celles qui veulent être dévotes, car, ajoutait-il ingénument, Philothée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu. »

Je suis obligé d'avouer que saint François de Sales n'était pas de l'Académie française. Il y avait pour cela deux raisons, dont la première me dispense de citer l'autre. Notre Compagnie n'existait pas encore. Il siégeait, vous le savez, dans une académie, qu'il avait fondée lui-même avec son ami Antoine Favre, président du Sénat de Chambéry et l'un des grands jurisconsultes du temps, réalisant ainsi l'alliance des lettres, de la magistrature et du clergé. L'Académie florimontane d'Annecy (c'est le nom que lui avaient donné ses deux fondateurs) n'a eu qu'une courte existence, mais elle n'a pu servir de modèle à l'Académie française. Ses séances étaient hebdomadaires comme le sont aujourd'hui les nôtres ; elle y choisissait les ouvrages littéraires les plus distingués pour

leur distribuer des prix. Nous vous donnerons cette même occupation, et ce n'est pas une sinécure, soyez-en assuré. Nous ne pouvons malheureusement pas vous faire retrouver ici le paysage qui servait de cadre à l'Académie de saint François de Sales et du président Favre; les prairies et les forêts de la Haute-Savoie, le beau lac d'Annecy aux eaux profondes et le profil des Alpes sur le ciel bleu.

Un des fils d'Antoine Favre se rattache d'une manière plus directe aux origines de notre Compagnie. Claude Favre de Vaugelas n'était pas né Français, mais il l'était devenu; il put donc occuper, dès la fondation de cette Académie, un des quarante fauteuils établis par le cardinal de Richelieu. Personne ne connaissait les finesses de la langue française mieux que ce Savoyard. A ce titre, il fut placé à la tête de ceux qui s'occupèrent, les premiers, de notre Dictionnaire, non pas de ce fameux Dictionnaire historique, dont il n'a pas été question avant le XVIIIe siècle, qui ne peut pas être fait par nous et qui n'a d'autre avantage que de fournir un texte à d'amusantes plaisanteries sur l'Académie, mais du vrai Dictionnaire, du seul auquel avait songé notre glorieux fondateur : le Dictionnaire de l'usage, dont les huit éditions, images changeantes d'une société sans cesse en mouvement, reflètent les sentiments, les formes de langage et les tours de phrase affectionnés par chaque génération.

Nous ne sommes pas les despotes de l'usage : à peine en sommes-nous les juges. Nous en sommes surtout les greffiers. Notre rôle se borne à enregistrer, parmi les témoignages, écrits ou parlés, du langage de nos contem-

porains, ceux qui se présentent à nous revêtus d'une réelle autorité. Votre compatriote nous a donné ce précepte et cet exemple. Rien chez lui du pédantisme d'un Vadius ou d'un Trissottin. Vaugelas était ce qu'on appelle aujourd'hui un homme du monde. Ancien gentilhomme du duc d'Orléans, il apportait, dans les discussions souvent épineuses que soulevait le Dictionnaire, la plus exquise courtoisie, n'exprimant son sentiment qu'avec réserve et semblant s'excuser d'avoir trop souvent raison. Quant à l'usage, voici comment Vaugelas le concevait : « Il faut, disait-il, que la Cour et les bons auteurs y concourent, et ce n'est que de cette conformité qui se trouve entre les deux que l'usage s'établit. »

Il n'y a plus de Cour. Il y a toujours de bons auteurs. Lorsque l'Académie les trouve dans le monde où vous vivez, elle est heureuse de reconnaître que la tradition du bon langage n'a pas été délaissée par la bonne compagnie. Vous aiderez à maintenir ici cette tradition. C'est peut-être une tâche bien modeste pour un homme qui a siégé dans une assemblée souveraine chargée de réorganiser la France au lendemain de ses malheurs. Ne la dédaignez pas toutefois. En conservant à notre langue ses titres de noblesse, l'élévation sans emphase, la simplicité sans platitude et surtout cette clarté, qui n'est autre chose que la probité du langage, vous servirez encore notre pays; vous contribuerez à propager dans le monde son influence et à faire rayonner son génie. L'établissement d'une langue universelle est un projet chimérique. Chaque peuple met de plus en plus son propre idiome au premier rang et ne laisse, chez lui, que la seconde place à occu-

per. Il suffit de l'avoir partout. Nous l'avons eue pendant plus de deux siècles. Il n'existait pas plus qu'aujourd'hui une langue universelle ; mais il y avait, à côté des idiomes nationaux, une langue internationale, adoptée librement, comme une sorte de patrie intellectuelle, par l'élite de l'humanité.

DISCOURS

DE

M. ANDRÉ THEURIET

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 9 DÉCEMBRE 1897
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. ALEXANDRE DUMAS

Messieurs,

En 1852, votre Compagnie choisit comme sujet du concours de poésie *l'Acropole d'Athènes*. Je sortais du collège ; le sujet proposé me tenta, je résolus de concourir et de faire tout d'abord plus intimement connaissance avec les poètes grecs. Mes lectures me révélèrent la souveraine beauté de la poésie antique. Je croyais me tremper dans les eaux sacrées des sources Castalides et je prenais volontiers mon admiration pour l'inspiration poétique. Ce fut une période d'enchantement. Je composais mon poème sous les arbres d'un

modeste jardin de province aux murs tapissés de framboisiers. Des plantes depuis longtemps démodées y fleurissaient fidèlement chaque année aux mêmes places. Derrière les pignons voilés d'aristoloches, je voyais pointer un clocher où les heures sonnaient discrètement. Aux mourantes rougeurs du crépuscule, je relisais avec attendrissement la page commencée et il me semblait, dans l'égouttement sonore des fontaines, dans les vibrations des cloches, entendre une voix familière qui murmurait : « Tu auras le prix ! »

Je n'eus pas le prix. Mais cette tentative infructueuse ne m'en poussa pas moins plus avant vers l'étude des poètes et l'amour des beaux vers. Du reste, je ne perdais rien pour attendre. Plus tard, un de vos très distingués confrères, qui s'était donné la généreuse mission d'encourager les jeunes poètes, M. Pierre Lebrun, vous signala mon premier recueil et, grâce à son aimable initiative, je reçus de vous ma première récompense littéraire. C'est pour moi un devoir très doux d'évoquer ce souvenir de jeunesse et d'offrir un témoignage de reconnaissance à la mémoire du lettré, de l'homme de bien qui occupa jadis ce fauteuil où m'ont fait asseoir vos suffrages. A la lointaine marque de sympathie que j'ai plaisir à rappeler, votre Compagnie vient, en effet, d'ajouter une rare faveur en me désignant pour succéder à Alexandre Dumas, au puissant auteur dramatique dont la disparition a mis en deuil le Théâtre et les Lettres.

Cependant, Messieurs, cet honneur dont je suis fier et dont je vous remercie du fond du cœur, ne laisse pas de me troubler. Je me sens tourmenté d'une cruelle inquié-

tude en songeant combien ma sauvagerie m'a tenu éloigné de mon glorieux prédécesseur ; combien mes goûts pour la vie de province et mes habitudes de coureur de bois me préparaient peu à le louer comme il convient. Je n'ai guère analysé que les plantes ou parfois les cœurs peu compliqués des bûcherons et des charbonniers de la forêt. Le monde parisien où s'agitent les héroïnes et les héros créés par ce grand homme de théâtre, je ne l'ai pendant longtemps vu que de très loin et confusément, ainsi qu'on aperçoit, le soir, à la lisière d'une futaie, les lumières et les fumées de la ville prochaine. Mon bonheur est donc mélangé de la crainte de bien mal répondre à ce que vous attendez de moi. Ce qui me rassure, c'est qu'en choisissant pour remplacer Alexandre Dumas, un écrivain séparé de lui par une si notable distance, vous avez voulu marquer indulgemment qu'à défaut de la compétence et de l'autorité nécessaires, une sincère admiration suffisait pour que votre regretté confrère reçût l'éloge qui lui est dû.

Alexandre Dumas fils naquit à Paris, le 29 juillet 1824. Il est le dernier de l'originale dynastie des trois Dumas. Son grand-père, Thomas-Alexandre Dumas-Davy de la Pailleterie, était né à Saint-Domingue, et son histoire fut aussi romanesque que celle des fameux mousquetaires dont le second des Dumas devait immortaliser les aventures. Ayant quitté son île à dix-huit ans, il arrive en France en 1780. Élégant, robuste et beau, avec cette étrangeté que lui donne son teint de mulâtre, il y mène pendant cinq années une vie de plaisir, puis s'engage au régiment des Dragons de la Reine. En 1792, on lui offre un

brevet de lieutenant dans la légion des hussards de la Liberté; un peu plus d'un an après, nous le retrouvons général en chef de l'armée des Alpes, où il se fait remarquer par son esprit organisateur et par des actions d'éclat. Il était renommé pour son courage et pour son extraordinaire vigueur corporelle. On cite de lui des tours de force quasi invraisemblables : dans un des combats qui eurent lieu au Mont-Cenis, comme les soldats d'un peloton d'avant-garde perdaient du temps à escalader un retranchement, il empoigna chaque homme par le collet de l'habit et le fond du pantalon et le jeta de l'autre côté de la palissade. Si ces prouesses à la Roland n'étaient racontées que par son fils, on pourrait croire que le père de Porthos les a vues surtout au travers de son imagination grossissante; mais d'autres exploits, tout aussi prodigieux, nous ont été rapportés par un témoin oculaire, l'aide de camp Dermoncourt. Au pont de Brixen, le général, abandonné par ses dragons, se trouve seul avec son aide de camp pour soutenir un retour offensif de la cavalerie ennemie. Solide et bien en selle, celui que les Autrichiens appelaient « le Diable noir » tient tête aux assaillants, se courbe, se redresse, frappe d'estoc et de taille. « Le général, dit Dermoncourt, levait son sabre comme un batteur en grange lève un fléau, et chaque fois que le sabre s'abaissait, un homme tombait. » Quand les dragons accoururent, revenus de leur panique, le pont était jonché de morts et de blessés. A la suite de cette mémorable campagne du Tyrol, Bonaparte nomma Dumas gouverneur de Trévise, puis le désigna pour commander la cavalerie de l'armée d'Égypte. Ils s'embarquè-

rent ensemble. Dumas, d'abord plein d'entrain, résista mal aux privations et à la fatigue. Au bout de quelques mois, il demanda l'autorisation de rentrer en France et quitta l'Égypte, brouillé avec Bonaparte. Forcé de relâcher à Tarente, il y fut retenu deux ans prisonnier. Pendant cette captivité — aussi dramatique que celle de Monte-Cristo — où il déjoua des tentatives d'assassinat et d'empoisonnement, sa santé s'était gravement altérée. Mis en non-activité à son retour en France, il se réinstalla à Villers-Cotterets où, en 1792, entre deux campagnes, il avait épousé Élisabeth Labouré, fille de l'hôtelier de l'Écu. Ce fut de cette petite ville que, le 24 juillet 1803, il écrivit au maréchal Brune, son ami :

Mon cher Brune,

Je t'annonce avec joie que ma femme est accouchée hier matin d'un gros garçon, qui pèse neuf livres et qui a dix-huit pouces de long. Tu vois que s'il continue de grandir à l'extérieur comme à l'intérieur, il promet d'atteindre une assez belle taille...

Le garçon qui, dès sa venue au monde, donnait de si belles promesses, devait devenir l'auteur d'*Henri III*, d'*Antony* et des *Trois Mousquetaires*. Il tint donc ces promesses « à l'extérieur et à l'intérieur», selon l'expression du général, physiquement et intellectuellement. Je n'ai pas ici à conter son histoire ni à étudier son œuvre. Son histoire fut longtemps celle d'un prince de féerie ; son œuvre, Alexandre Dumas fils l'a lui-même magistralement caractérisée dans une de ses éloquentes préfaces, et je ne saurais mieux faire que de

reproduire la page toute chaude d'admiration et de piété filiales où il nous montre cet enfant du général « élevé en pleine forêt, en plein air, à plein ciel », qui s'abattit un beau jour sur Paris et entra dans la littérature, comme son père entrait dans les carrés ennemis. « Tragédie, drame, histoire, romans, voyages, comédies, s'écrie l'auteur du *Fils naturel*, mon très cher père, tu as tout rejeté dans le moule de ton cerveau et tu as peuplé le monde de la fiction de créations nouvelles. Tu as fait craquer le journal, le livre, le théâtre, trop étroits pour tes puissantes épaules; tu as alimenté la France, l'Europe, l'Amérique; tu as enrichi les libraires, les traducteurs, les plagiaires ; tu as essoufflé les imprimeurs, fourbu les copistes, et, dévoré du besoin de produire, tu n'as peut-être pas toujours assez éprouvé le métal dont tu te servais, et tu as pris et jeté dans la fournaise, quelquefois au hasard, tout ce qui t'est tombé sous la main. Le feu intelligent a fait le partage... Ta grande silhouette se décalquait en noir sur le foyer rouge, et la foule battait des mains; car, au fond, elle aime la fécondité dans le travail, la grâce dans la force, la simplicité dans le génie, et tu as la fécondité, la simplicité, la grâce, et la générosité, que j'oubliais, qui t'a fait millionnaire pour les autres et pauvre pour toi !... » Ne voilà-t-il pas un magnifique portrait, et fidèle! Car le fils qui a peint avec de si vives couleurs les brillantes qualités paternelles n'a pas caché non plus les défauts du modèle ; il les a indiqués d'un trait léger, sans trop appuyer. Quand on a lu ce passage, on revoit le bon et spirituel géant, tel qu'il est resté dans la mémoire de ses contemporains : — grand et jovial travailleur, esprit à la verve

exubérante, à l'imagination toujours fleurie, produisant avec l'abondance d'un bel arbre plein de sève, se dépensant avec l'insouciance d'un large fleuve qui croit son eau intarissable ; — et l'on admire davantage le puissant dramaturge possédant le don magique de passionner les foules, le merveilleux conteur dont les récits amusent et charment toujours et qui, en dépit de nos modes et de nos évolutions littéraires, demeure le plus populaire des romanciers.

Si les lois de l'atavisme étaient rigoureusement exactes, Alexandre Dumas fils aurait dû hériter de la fougue violente et immodérée de son aïeul, de l'inépuisable et insouciante prodigalité d'esprit de son père ; mais pour former notre tempérament et notre âme, il est d'autres facteurs que les lois obscures de l'hérédité ; il y a le milieu dans lequel nous sommes jetés, l'éducation reçue, la pression extérieure des nécessités de la vie. Toutes ces causes modifièrent singulièrement dans l'enfant les qualités ou les défauts de l'aïeul et du père ; elles les transformèrent comme certaines conditions atmosphériques font passer un corps de l'état gazeux à l'état solide. La vigueur physique du grand-père devint, chez le petit-fils, surtout intellectuelle ; le génie du père, moins bouillonnant mais aussi moins écumeux, s'endigua, eut un cours plus limpide et plus régulier. Le dernier des Dumas montra en outre une persistance de volonté, une sagacité et une pénétration que ni l'un ni l'autre de ses ascendants n'avaient connues. Dès le début, il avait fait une amère expérience de la vie ; les chocs de la réalité le meurtrirent précocement et, comme de durs marteaux, lui reforgèrent une âme.

Il avait été déclaré à l'état civil comme enfant né de père inconnu ; ce n'est point une indiscrétion de le dire, car lui-même n'en faisait point mystère. Il avait huit ans, lorsque Dumas père, pris de scrupules, le reconnut et résolut de se charger de son éducation. Ce changement d'état donna lieu à une scène pénible. L'enfant fut enlevé à sa mère *manu militari* et mis en pension comme interne, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. « De là, a-t-il raconté plus tard, j'ai passé vers neuf ans, à la pension Saint-Victor, dirigée par M. Goubaux, ami et collaborateur de mon père dans *Richard Darlington*. Cette pension Saint-Victor, qui contenait deux cent cinquante pensionnaires et dont j'ai essayé de peindre les mœurs plus que bizarres dans *L'affaire Clémenceau*, occupait tout l'emplacement où se trouvent aujourd'hui le *Casino de Paris* et le *Pôle-Nord*... » Pendant son séjour dans cet établissement, il eut cruellement à souffrir de la sauvage intolérance de ses camarades, qui avaient appris sa naissance irrégulière et en prenaient prétexte pour lui infliger de féroces humiliations. On retrouve, en effet, dans *L'affaire Clémenceau*, un écho tout vibrant encore de l'indignation d'Alexandre Dumas, au souvenir des raffinements de cruauté imaginés par cette enfance sans pitié : « De cette première empreinte que j'ai reçue de l'humanité, dit son héros, mon âme ne s'est jamais tout à fait remise, et je ne veux pas me montrer meilleur que je ne suis. Non, je n'ai pas pardonné à ces premiers ennemis. Ma rancune ne vient pas de s'éveiller tout à coup, sous l'évocation de souvenirs pénibles... elle ne s'est jamais endormie complètement, même aux jours les plus heureux de ma vie... » Cela n'est

que trop vrai, Messieurs; ces blessures imméritées faites à une âme d'enfant risquent de la flétrir en pleine verdeur; mais, comme l'écrit Balzac, qui eut à se plaindre lui aussi des misères du collège : « ces continuelles tourmentes l'habituent à déployer une force qui s'accroît par son exercice et la prédisposent aux résistances morales ». Lorsque, après ces dures années d'apprentissage, Alexandre Dumas rentra en 1841 au logis paternel, il y apporta une puissance de réflexion et une précoce expérience dont il allait avoir plus que jamais besoin.

Ce logis paternel où l'on travaillait beaucoup, mais où l'on s'amusait et où l'on dépensait l'argent dans la même proportion, offrait à un jeune homme de vingt ans toutes les distractions permises, — et même celles qui ne l'étaient pas. — Dumas père, quel que fût son génie, était un médiocre éducateur, et en associant son fils à sa vie passablement vagabonde, il est probable qu'il lui tint un langage assez semblable à celui du comte de la Rivonnière dans *Un père prodigue* : « J'ai obéi à ma nature, je t'ai donné mes qualités et mes défauts sans compter. J'ai recherché ton affection plus que ton obéissance et ton respect; je ne t'ai pas appris l'économie, c'est vrai, mais je ne la savais pas... Mettre tout en commun, notre cœur comme notre bourse, tout nous donner et tout nous dire, telle fut notre devise. » Cette façon de comprendre l'existence séduisit d'abord cet adolescent, qui arrivait ennuyé et endolori de son collège. Il se jeta dans cette vie de plaisir « par laisser aller, par imitation et par oisiveté ». Il y épuisa la fougue de la prime jeunesse. Un de vos anciens confrères, le poète Autran, qui s'était lié

d'amitié avec Alexandre Dumas fils, a dessiné de lui, à cette époque, un charmant portrait où l'on voit le jeune homme dans toute la grâce de son printemps, mordant à belles dents à la grappe du plaisir : « Qui n'a pas connu, écrivait Autran, Dumas fils à vingt ans, ne sait pas ce que peuvent être les qualités les plus séduisantes de la jeunesse. S'il a fait des victimes en ce temps-là, je n'en veux rien savoir, mais je crois que le Père éternel leur aura pardonné, car la séduction était vraiment trop forte. Toutes les facultés qui, plus tard, se sont produites chez lui avec tant d'éclat s'y faisaient déjà pressentir. Ce n'étaient pas encore les fruits, c'était la plus précoce et la plus riche des floraisons... Dans ce glorieux héritier d'un nom illustre, il y avait déjà un poète, un philosophe, un moraliste, et par-dessus tout un causeur étincelant. Il avait des mots qui partaient comme d'éblouissantes fusées; il avait des pensées qui ouvraient sur le monde moral les horizons les plus inattendus. Je ne dis rien de sa personne, une vraie figure de héros de roman, comme en rêve une jeune femme penchée à son balcon (1). »

Ce philosophe dont parle Autran, ce moraliste qui perçait déjà sous le jeune mondain, ne pouvait pas se contenter longtemps d'une vie bruyante et désœuvrée. Alexandre Dumas fils se lassa vite de passer les nuits à retourner des cartes, de se lever tard, de vivre dans le jour « avec des maquignons, et le soir, avec des parasites... » D'ailleurs une nécessité impérieuse l'obligeait à enrayer : il n'avait ni capital ni revenus. Un matin, il s'é-

(1) J. Autran, *Lettres et notes de voyage.*

veilla avec un joli chiffre de dettes et, confiant dans la profession de foi paternelle : « Tout nous donner et tout nous dire », il alla conter son embarras à Dumas père, qui lui répondit avec son insouciante bonhomie : « Tu as cinquante mille francs de dettes?... J'en ai cinq cent mille... Fais comme moi, travaille pour les payer ! »

Le jeune homme suivit ce conseil et, comme le célèbre auteur des *Trois Mousquetaires* gagnait beaucoup d'argent avec le roman-feuilleton, il résolut d'écrire, lui aussi, des romans. Jusque-là il n'avait composé que des vers : — une comédie en un acte, *Le bijou de la Reine*, et des poésies éditées en 1848 sous le titre de *Péchés de jeunesse*, et plus tard quasi désavouées par leur auteur : « Alors, disait-il, je croyais encore à mes vers. J'en suis revenu. » Les contes, les nouvelles et les romans publiés par Dumas fils, de 1846 à 1852, sont nombreux : *Aventures de quatre femmes*, *Antonine*, *Le docteur Servan*, *Le régent Mustel*, *La Dame aux perles*, *Diane de Lys*, *La Dame aux camélias*. Il les écrivait avec une hâtive facilité, sans grande recherche de style. Les éblouissants succès de l'auteur dramatique ont rejeté dans l'ombre presque toutes les œuvres du romancier. Pourtant on les relit encore avec agrément. Quelques-unes ont la beauté du diable : du naturel, de l'entrain, un dialogue alerte et spirituel; d'autres, plus compliquées, montrent déjà cette connaissance du cœur, cette observation clairvoyante, cette entente des situations, qui annoncent un moraliste et un homme né pour le théâtre. Toutefois, même pour les meilleures productions comme *La Dame aux camélias*, même pour ce roman écrit postérieurement et plus célèbre,

L'affaire Clémenceau, on est obligé de faire quelques réserves. On ne trouve pas dans ces œuvres cette unité et cette maîtrise de composition qui sont l'une des qualités dominantes du théâtre de Dumas fils; l'étude des mobiles qui déterminent les actes des personnages y est parfois remplacée par des dissertations d'auteur. En revanche, quand on arrive aux situations vraiment dramatiques, l'admirable artiste doué pour la scène reparaît; le dialogue se précipite, net, sobre, incisif, et le lecteur, fortement secoué, est entraîné dans un courant d'émotion irrésistible.

Ce fut *La Dame aux camélias* qui fournit à Alexandre Dumas l'occasion de débuter sérieusement au théâtre. Un ancien directeur de l'Ambigu, Antony Béraud, lui conseilla de tirer une pièce du roman où il avait conté la mélancolique histoire de Marguerite Gautier. Il se mit au travail, sans faire ni plan, ni scenario, allant tout droit devant lui, emporté par son émotion personnelle. La pièce écrite, il la lut à son père qui, enthousiasmé, lui sauta au cou en pleurant et lui promit de la faire jouer au Théâtre-Historique dont il était le directeur. Malheureusement, le Théâtre-Historique fut forcé de fermer ses portes quinze jours après la lecture aux comédiens et Alexandre Dumas, bien qu'il fût le fils du premier auteur dramatique de l'époque, eut à subir comme un inconnu les rebuffades, les dégoûts et les angoisses qui attendent les débutants. Méfiance des directeurs, interdictions de la censure, mauvais vouloir des acteurs, aucune épreuve ne lui fut épargnée. Enfin, *La Dame aux camélias*, reçue au Vaudeville, entra en répétition. Les interprètes n'avaient pas confiance, et,

le soir de la répétition générale, Fechter, chargé du rôle d'Armand, déclarait que la pièce n'irait pas jusqu'au bout. Les comédiens, même les meilleurs, peuvent se tromper comme de simples mortels. La pièce eut un éclatant succès qui se prolongea indéfiniment et qui dure toujours. Les amours et la mort de Marguerite Gautier nous passionnent encore aujourd'hui. Deux grandes artistes, Sarah Bernhardt et la Duse ont repris le rôle créé en 1852 par Mme Doche et l'ont fait applaudir dans le monde entier. C'est que, dans ses parties essentielles, *La Dame aux camélias* est restée un drame vibrant et profondément humain, imprégné de fraîcheur, de sensibilité et de jeunesse ; c'est qu'aussi ce drame est le point de départ d'un art théâtral nouveau. Avec cette précoce sagacité dont j'ai parlé déjà, Alexandre Dumas avait compris que le public se fatiguait du lyrisme déclamatoire, des passions factices du drame romantique, et qu'en même temps il avait besoin d'un théâtre contenant un peu plus de pensée et de vérité que celui de Scribe. Après avoir beaucoup vécu avec ses contemporains et étudié leur âme, il avait eu l'intuition d'un autre art scénique, d'un autre idéal.

« Je résolus, dit-il, de regarder la vie bien en face, de ne pas me laisser tromper par les fictions et les apparences... Sans morale de convention, mais aussi sans influence d'école, sans dépendance ni engagement d'aucune sorte, je partis résolument à la recherche, sur tous et sur moi-même, de cette vérité que j'étais décidé à dire, quelle qu'elle fût... Je cherchai le point sur lequel la faculté d'observation dont je me sentais ou je me croyais doué pouvait se porter avec le plus de fruit. Je le trouvai tout de suite. Ce point était

l'amour. C'était bien certainement là que la bêtise humaine se constatait le mieux... (1) »

La Dame aux camélias est la première étape sur ce chemin nouveau. Elle contient en germe toutes les innovations qui constitueront les qualités et assureront le succès du théâtre de Dumas fils. Ses héros, dans leurs façons d'agir et de s'exprimer, se rapprochent de la vérité autant que le permet la convention théâtrale. L'auteur ne nous sert pas « des tranches de vie », comme on dit aujourd'hui, il fait mieux; avec un art prestigieux, il nous donne l'illusion de la vie. Les propos échangés par ses personnages sont autant de traits, autant de fines touches de couleur qui mettent nettement en relief leurs caractères, leurs antécédents et les passions qui les agitent. En une phrase de quelques mots, Alexandre Dumas fait tenir leur histoire. Quand Marguerite Gautier entre en scène et qu'elle dit à Varville : « Mon cher, s'il me fallait écouter tous ceux qui m'aiment, je n'aurais pas seulement le temps de dîner »; nous avons immédiatement la notion de l'état de son âme de courtisane inconsciente et insouciante, avant sa rencontre avec Armand Duval. Héros et héroïnes, parlent une langue familière et simple comme le ton de la conversation de tous les jours, et cette simplicité donne à leurs sentiments, à leurs douleurs ou à leurs joies un accent de sincérité et de naturel qui charme et qui émerveille. Dans *La Dame aux camélias* on remarque, il est vrai, çà et là, quelques morceaux qui paraissent démodés aux auditeurs d'aujourd'hui, mais quels sont, même parmi les chefs-d'œuvre,

(1) Préface de *La femme de Claude*.

les pièces qui ne gardent point par endroits la marque du temps où elles ont été écrites? D'ailleurs, les sentiments exprimés ont-ils réellement vieilli ou bien plutôt n'est-ce pas nous qui sommes trop vieux pour les comprendre? *La Dame aux camélias* n'en a pas moins déterminé dans la littérature dramatique un changement de direction comparable à celui que *Madame Bovary* de Flaubert a opéré dans le roman contemporain. Il est possible que dans la voie ouverte par Dumas fils ses successeurs aient été plus loin — trop loin même au goût de quelques esprits...; il est certain néanmoins que le chemin a été frayé, élargi, illuminé par lui, et les jeunes novateurs d'aujourd'hui, autant par justice que par convenance, devraient rendre grâce à leur aîné, au lieu de prodiguer à son théâtre de maladroits et puérils dénigrements. Mais, comme il l'écrivait un jour à un ami : « les enfants d'aujourd'hui ne savent plus remercier. »

Je n'essaierai pas, Messieurs, d'étudier dans le détail l'œuvre considérable d'Alexandre Dumas. Je n'aurais pour cette étude ni le temps ni l'aptitude nécessaires ; je vois d'ailleurs parmi vous des critiques justement renommés, qui ont mis en lumière toutes les faces de ce grand talent dramatique, avec une autorité, une pénétration et un charme rares. Je me bornerai donc à indiquer rapidement les évolutions qui se sont produites dans sa façon de comprendre le théâtre, et avec quelle souplesse ce merveilleux esprit s'est transformé et renouvelé.

Les deux premières pièces de Dumas fils, *La Dame aux camélias* et *Diane de Lys* appartiennent au genre romanesque. L'auteur s'y préoccupe moins de peindre les

mœurs de son temps que de mettre en scène une histoire sentimentale : l'amour désintéressé d'une courtisane ou la passion d'une grande dame pour un artiste. Ses inventions dramatiques ne diffèrent pas encore essentiellement de celles des romantiques ses prédécesseurs. Marguerite Gautier et Diane sont les cousines germaines de l'Adèle d'*Antony*. Là où la personnalité et l'originalité de l'auteur nouveau venu éclatent en pleine lumière, là où se montre un art neuf et surprenant, c'est dans la science de la composition, l'âpre rigueur de la logique, l'ingéniosité du *métier ;* et c'est aussi dans une vision particulière des hommes et des choses, dans le don de réaliser cette vision et de la faire paraître absolument vraie aux spectateurs. Avec *Diane de Lys,* ces qualités originales apparaissent dans leur prime fleur. Là surtout, certaines scènes nettes, rapides, passionnées, donnent cette puissante illusion de la réalité. Ceux qui ont eu le bonheur de voir le rôle de Diane interprété par Desclée se souviendront toujours du frisson de vérité dont on était saisi, lorsque l'inimitable artiste jouait la scène du 2e acte, où la comtesse reçoit pour la première fois chez elle Paul Aubry. Jamais comédienne n'eut une action plus complète et plus ensorcelante sur le public.

Avec *Le Demi-Monde*, Alexandre Dumas aborda franchement la comédie de mœurs. Le premier, il peignit ces déclassées qui ont plus ou moins appartenu au vrai monde, mais qu'une tare a disqualifiées, et qui forment au milieu du Paris mondain un petit clan à part, où les convenances extérieures sont respectées, où l'on accueille toutes les femmes qui ont eu des racines dans la société régulière

« et dont la chute a pour excuse l'amour, mais l'amour seul ». Cette comédie, écrite en 1854, fut représentée en 1855 avec un éclatant succès, mais, en même temps, elle alarma la pudeur de quelques juges scandalisés et le ministre des beaux-arts d'alors se refusa obstinément à l'admettre au répertoire du Théâtre-Français, en la déclarant décidément « trop immorale ». Nous sommes à présent moins rigoristes. Aujourd'hui *Le Demi-Monde* est joué à la Comédie-Française et ne scandalise plus personne. Au contraire, nous nous étonnons de ne pas être plus choqués ; nous trouvons même que ce monde à côté dont s'effarouchaient nos pères n'a rien de si particulièrement irrégulier. En vieillissant, le siècle est devenu plus tolérant ou peut-être plus blasé en matière de hardiesses.

Alexandre Dumas, du reste, avait prévu notre indulgence actuelle. Dès 1869, dans la préface de sa pièce, il écrivait : « Malgré tout, il ne faut pas nier que les différents mondes se sont mêlés si souvent dans les dernières oscillations de la planète sociale qu'il est résulté du contact quelques inoculations pernicieuses. Hélas! j'ai grand peur, au train dont la terre tourne maintenant, que ma définition ne soit pour nos neveux un détail purement archéologique, et que, de bonne foi, ils n'en arrivent à confondre bientôt le haut, le milieu et le bas. »

Encouragé par le grand succès du *Demi-Monde*, Dumas fils tourna décidément son esprit d'observation et son remarquable talent de dramaturge vers la comédie de mœurs. De 1857 à 1864, il fit représenter au Gymnase, avec des fortunes diverses, *La Question d'argent*, *Le Fils naturel*, *Un père prodigue* et *L'Ami des femmes*. Toutes ces pièces

accrurent sa réputation ; toutes fournirent une belle carrière, à l'exception de *L'Ami des femmes*, que le public accueillit froidement. « La pièce se débattit, dit Dumas, pendant une quarantaine de jours, contre l'étonnement, le silence, l'embarras, et quelquefois les protestations des auditeurs. Un soir même, un spectateur de l'orchestre, plus sanguin ou plus bilieux que les autres, plus choqué en tout cas, se leva après le récit du quatrième acte et s'écria : « C'est dégoûtant (1) ! » L'auteur en ressentit un chagrin d'autant plus amer que cette opinion de la foule et des critiques eux-mêmes lui paraissait absolument injuste. Il en appelait à un public moins prévenu et mieux informé, et il avait raison. S'il est, dans le théâtre d'Alexandre Dumas, des comédies plus claires, mieux agencées et plus sympathiques, il n'en est pas qui contiennent de plus curieux caractères, des situations plus neuves et plus hardies, un esprit plus mordant et de plus étincelants paradoxes. L'aventure de Mme de Simrose y est traitée avec une infinie délicatesse et le personnage de Ryons, ce frère puîné d'Olivier de Jalin, est une création des plus savantes et des plus originales. Cet étrange *Ami des femmes* parut invraisemblable aux spectateurs de 1864. Ils le trouvaient énigmatique ; ils ne comprenaient point l'ironie acerbe de ce garçon florissant et riche, à qui la vie est facile et dont la misanthropie inquiète n'est motivée ni par la mauvaise fortune ni par des souffrances d'amour. C'est que de Ryons était en avance sur son temps. Alexandre Dumas, en le créant, avait eu, comme Balzac pour quel-

(1) Préface du *Demi-Monde*.

ques-uns de ses héros, l'intuition d'un phénomène moral qui se produisait alors à l'état d'exception, mais qui devait plus tard se généraliser. En effet, depuis cette déjà lointaine époque de 1864, l'esprit des générations survenantes s'est singulièrement modifié. Les jeunes gens, nés un peu avant 1870, ont traversé une crise douloureuse ; ils ont grandi parmi des tragédies sociales inconnues aux générations qui les précédaient, et ils y ont pris de l'existence une conception troublante. Tandis qu'à vingt ans, leurs pères entraient avec une assurance joyeuse dans la forêt de la vie et en exploraient gaiement les chemins, jouissant de la grâce des fleurs et admirant la gloire des ramures verdoyantes ; eux, ne s'y sont engagés qu'avec un secret malaise ; ils ont cru y voir des embûches partout dressées, ils s'y sont sentis enveloppés d'un redoutable mystère. L'impénétrable obscurité de la futaie les a mis en défiance ; les fleurs éparses sous bois n'avaient pour eux qu'un banal et inutile parfum ; pour eux, les rameaux des chênes n'avaient plus de gloire. Ils se sont pris à douter du chemin à suivre et le doute a desséché dans leur cœur la faculté de s'enthousiasmer et d'aimer. Alors, rencontrant le personnage de Ryons, ils l'ont reconnu et salué comme un frère. Loin de le déclarer haïssable, ils l'ont jugé sympathique et vrai, parce qu'il leur ressemblait.

Un exquis poète, devenu un de nos meilleurs romanciers et qu'Alexandre Dumas déclarait « un des analystes les plus précis et les plus autorisés de la génération actuelle », un de vos plus jeunes confrères, Messieurs, a très bien défini pourquoi, malgré sa pratique du monde, son opulente indépendance, ses qualités les plus sédui-

santes, de Ryons se masque d'ironie et n'est pas heureux : « De Ryons, dit-il, a eu et aura des maîtresses. Mais en amour, posséder n'est rien, c'est à se donner que consiste le bonheur, et de Ryons ne le peut pas. La claire vision de la duperie du sentiment est en lui pour toujours et le condamne à ce pessimisme qui peut satisfaire son intelligence et son orgueil... Et son cœur? Eh bien! son cœur est malade... Avec de l'ironie, on cache ces maladies-là, et avec de la sensualité on les trompe; elles ne guérissent jamais (1). »

On ne saurait mieux dire. — Dans *L'Ami des femmes*, la volonté de faire servir le drame à l'affirmation ou à la diffusion d'une vérité morale commence à apparaître nettement. De Ryons, à travers les incidents suscités par un cas psychologique, est visiblement chargé de résumer un système de philosophie pratique. C'est la première manifestation, le point de départ des pièces à thèse qui vont se succéder désormais et où Alexandre Dumas, élargissant sa manière, inaugurant ce qu'il appelle le *Théâtre utile,* proclame que l'auteur ne doit plus se contenter de faire rire ou pleurer, qu'il doit se faire non seulement moraliste, mais « législateur ». Dorénavant, il ne se bornera plus à mettre en scène le vieil amour, « ce premier-né des Dieux », à montrer les frénésies et les tragiques fautes qu'il suscite; il s'efforcera d'établir l'illogisme et l'injustice des lois civiles inventées pour prévenir ou châtier ces crimes de l'amour, et il essaiera de réformer la législation sociale. C'est là, Messieurs, une grosse

(1) Paul Bourget, *Nouveaux essais de psychologie contemporaine.*

besogne pour un auteur dramatique, et il arrivera parfois que les lois de l'esthétique théâtrale contraindront le dramaturge devenu réformateur à varier notablement dans ses conclusions. — Imprégné de l'esprit de charité chrétienne et de la plus noble morale évangélique dans *Les Idées de Mme Aubray*, il se présentera, au dénouement, la main pleine de pardons; mais il redeviendra un législateur draconien et dur dans *L'Affaire Clémenceau* et *La Femme de Claude*. Après avoir été impitoyable pour la femme, il tournera ses sévérités contre l'homme dans *Une Visite de noces*, dans *Monsieur Alphonse* et *L'Étrangère;* puis de nouveau, touché de compassion, il n'aura plus pour Mme de Montaiglin et pour Denise que des trésors de mansuétude et d'indulgence. Enfin, dans *Francillon*, on le retrouvera perplexe, ne sachant trop de quel côté faire pencher la balance, s'abandonnant à un scepticisme découragé et mettant dans la bouche de l'un de ses héros cette déclaration finale :

STANISLAS. — Qu'est-ce qu'on disait donc, que le mariage est monotone? C'est très mouvementé.

LUCIEN. — Et ça te décide...

STANISLAS. — A rester garçon.

Toutefois, quelques réserves qu'on puisse faire, au point de vue de l'art comme au point de vue juridique, sur cette troisième manière d'Alexandre Dumas, il faut se hâter de reconnaître que, dans la seconde moitié de sa carrière comme dans la première, il s'est montré le plus génial des dramatistes. Il semble même qu'il y ait développé encore et affiné ses belles qualités d'homme de

théâtre : — la logique et l'audace, le don de l'observation et de la vie, la science des préparations et de la mise au point. — C'est un enchanteur; il a un tour de main et un tour d'esprit inimitables pour faire admettre à ses auditeurs les situations les plus risquées, pour leur exposer les cas psychologiques les plus délicats, et cela sans brutalité, sans outrance, avec une dextérité et une sûreté non pareilles. Il crée des types qui demeurent profondément gravés dans la mémoire, tant ils sont vivants : du côté des hommes, Olivier de Jalin, de Ryons et M. Leverdet, le duc de Septmonts et M. Mauriceau, M. Alphonse, Chantrin, Stanislas; parmi les femmes, Sylvanie, Césarine, Jane, Catherine de Septmonts, Denise, Francillon ; sans compter d'originales figures de jeunes filles : — Balbine Leverdet, Mlle Hackendorf, Annette de Riverolles, si vraies et si aimables, même lorsqu'elles sont excentriques. — Sa langue reste nette, naturelle, colorée et lumineuse. Ses dialogues sont étonnants de verve, de précision et d'adresse; les interlocuteurs s'y caractérisent en des raccourcis d'un relief et d'une vigueur tels qu'on y devine tout un état d'âme. A travers ces reparties brèves, rapides, acérées, l'esprit, court comme une eau jaillissante, mais comme une eau de source dont le maître fontainier, avec un art consommé, sait mesurer et aménager le débit. Enfin, lorsqu'il dogmatise, Dumas fils est un puissant remueur d'idées. Le premier, il a prêché au théâtre la revendication des droits de la conscience individuelle contre les conventions sociales, le pardon de certaines fautes que les pharisiens ne pardonnent pas, la morale du cœur contre la morale du code et des

préjugés mondains. Il peut réclamer la priorité pour l'introduction sur la scène de cet idéalisme militant dont on a fait un titre de gloire au théâtre scandinave. Ainsi que l'a très judicieusement remarqué un de vos éminents confrères « le théâtre de Dumas, comme celui d'Ibsen, est plein de consciences qui cherchent une règle, ou qui, ayant trouvé la règle intérieure, l'opposent à la règle écrite, ou enfin qui secouent toutes les règles écrites ou non (1). » Ces idées qu'il a été de mode d'admirer aveuglément comme des nouveautés chez les étrangers, étaient donc françaises avant d'être norvégiennes, et j'ajouterai que non seulement Dumas a eu le mérite de les exprimer le premier, mais qu'il les a exposées avec une clarté et un goût qu'on ne rencontre pas toujours chez les dramaturges du Nord.

Après avoir loué l'homme de théâtre, je ne rendrais pas complètement justice à mon illustre prédécesseur, si je ne mentionnais les ouvrages où il a également excellé comme écrivain et comme polémiste : ces préfaces ingénieuses, éloquentes, copieuses, si variées de ton, où l'on rencontre tour à tour des morceaux de haute critique littéraire, des souvenirs biographiques d'une intimité savoureuse, et des pages d'une rare élévation philosophique ; ces brochures célèbres où, avec une verve et une fougue à la Diderot, Alexandre Dumas a repris et étudié à nouveau les questions de réformes sociales qu'il avait déjà discutées sur la scène. Personne de vous, Messieurs, n'a oublié ces pages brûlantes, hardies, pleines d'une âpre dialec-

(1) Jules Lemaître, *Les Contemporains, 6e série.*

tique où Dumas a successivement réclamé le rétablissement du divorce, la recherche de la paternité, la parfaite union des âmes dans le mariage, fondée sur le libre choix des époux. Sur le premier point, il a eu gain de cause; le divorce a été rétabli et, malheureusement, nous sommes forcés de reconnaître que si la rupture du lien conjugal est devenue plus facile, le nombre des mauvais ménages n'a pas sensiblement diminué. L'admission de la recherche de la paternité, toute rationnelle et légitime qu'elle paraisse, nous apporterait peut-être les mêmes déceptions. Quant au troisième point, le mariage d'amour substitué au mariage de convenances, c'est une de ces réformes indépendantes des lois, qu'un changement dans les âmes et les mœurs rend seul possibles. Mais tous ceux qui ont souci de notre relèvement moral applaudiront à ce *desideratum* que l'auteur du *Fils naturel* résume en ces termes par la bouche d'Aristide Fressard : « Se marier quand on est jeune et sain, choisir une bonne fille honnête et saine, l'aimer de toute son âme et de toutes ses forces, en faire une compagne sûre et une mère féconde, travailler pour élever ses enfants et leur laisser en mourant l'exemple de sa vie : voilà la vérité. Le reste n'est qu'erreur, crime ou folie. » Oui, Messieurs, le fiancé choisissant librement sa fiancée, l'épousant sans souci de la dot et luttant courageusement pour assurer la sécurité de sa nouvelle famille, c'est ce qui se pratique encore chez nos voisins d'Angleterre et d'Allemagne; c'est ce qui se passait le plus souvent chez nous à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, ainsi qu'on peut le voir dans les Mémoires du temps. Le mariage d'argent n'était que

l'exception. On avait coutume de s'épouser par amour comme Ampère et Julie, comme Guizot et Pauline de Meulan, et c'est cette coutume qui fit alors la vertu et la force de l'ancienne bourgeoisie. Le jeune homme recherchait une fiancée, non parce qu'elle était riche, mais parce qu'elle était aimable; la jeune fille épousait son fiancé, non pour obéir aux convenances, mais parce qu'il avait gagné son cœur. Quand on parle de ces choses-là aujourd'hui, cela a l'air d'un conte de fées, et cependant il serait à désirer pour la société française que ce conte redevînt une réalité. Cette nécessité de rendre la dignité au mariage par un retour aux conditions essentielles de l'union entre l'homme et la femme, a été une des théories chères à Alexandre Dumas et on doit lui savoir gré d'avoir combattu jusqu'au bout pour la faire triompher.

Il fut un des vaillants écrivains de notre temps et ne se lassa jamais de travailler à ce qu'il estimait être le devoir de l'homme de lettres, « qui lui aussi a charge d'âmes ». Loin de se reposer après le succès de *Francillon*, il méditait une comédie : *Les nouvelles Couches*; il écrivait les premiers actes d'un drame psychologique où dominait une âme de femme impénétrable et mystérieuse comme le sphinx qui se dresse sur le chemin de Thèbes. Cette pièce, *La Route de Thèbes*, est restée inachevée et un pieux respect des dernières volontés de l'auteur ne nous permettra pas malheureusement de la connaître. Pendant l'été de 1895, dans sa propriété de Puys, il en cherchait le dénouement. Plein de verdeur, ayant à ses côtés une compagne aimante et aimée, deux filles qu'il adorait, il trouvait dans leur affection et dans les joies du travail une sorte de rajeunisse-

ment. Un artiste, le peintre délicat et spirituel des *Oiseaux*, qui vivait dans son intimité, me racontait qu'un soir de juillet, ils étaient assis ensemble près d'une meule de foin et respiraient cette odeur de l'herbe fraîchement fauchée, qui s'exhale comme la pénétrante douceur d'un souvenir de jeunesse. Dumas, goûtant le repos des journées bien remplies, se renversa voluptueusement sur le foin et s'écria : « Mon ami, je suis heureux, bien heureux !... » Hélas ! nous ne devrions parler du bonheur qu'à voix basse et toutes portes closes, afin de ne point éveiller l'Infélicité qui sommeille non loin de nous et apparaît tout à coup comme une jeteuse de mauvais sorts. Quelques semaines après cette pacifique soirée d'été, Dumas se sentait souffrant et envoyait chercher un médecin. A l'automne, on le ramenait plus malade à Marly, dans ce royal village enveloppé de forêts, dont les profondes châtaigneraies, à l'égal de ce cimetière romain dont parle le poète Shelley, « vous rendraient amoureux de la mort, à la pensée qu'on pourra reposer sous cette terre verdoyante ». Ce fut à Marly-le-Roi qu'il s'éteignit le 27 novembre 1895, à la tombée du jour.

En terminant le discours de réception qu'il prononça devant vous, Messieurs, le 11 février 1875, Alexandre Dumas s'exprimait ainsi : « Si j'avais à résumer M. Lebrun, d'un seul mot, je dirais qu'il a été toute sa vie ce qu'il est si difficile d'être : un homme » ; et il ajoutait : « Dieu veuille que celui qui me succédera ici puisse en dire autant de moi devant une assemblée comme la vôtre ! »

Ce moment est venu. Votre confrère, qui était un des maîtres de la littérature dramatique, vous a été brusquement enlevé et vos suffrages m'ont appelé, non à le rem-

placer, mais à lui succéder. C'est donc à moi qu'est échu le mélancolique honneur de lui donner le témoignage qu'il désirait. — Oui, Messieurs, on pourra appliquer à Alexandre Dumas la devise latine : *Viriliter*. Il a agi, pensé et écrit virilement. Il a exercé en homme de cœur et en homme d'esprit cette profession d'écrivain à laquelle il était fier d'appartenir, et jusqu'au dernier jour il a travaillé à perfectionner son art. De même que ces chevaleresques gentilshommes dont Dumas père contait les prouesses et qui se faisaient gloire de mourir l'épée au poing, Alexandre Dumas fils est tombé comme un vrai gentilhomme de lettres, la plume à la main.

RÉPONSE

DE

M. PAUL BOURGET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. ANDRÉ THEURIET

Monsieur,

Je ne me doutais guère, lors de ma première rencontre avec votre œuvre et votre nom, que je serais un jour appelé à l'honneur de vous souhaiter la bienvenue dans cette compagnie. Il y a de cela presque trente ans. Vous étiez alors un très jeune homme, connu des lettrés par quelques poèmes insérés dans la *Revue des Deux Mondes* et que vous veniez de réunir sous ce titre gracieux et symbolique *le Chemin des Bois*. J'étais un écolier de seconde dans un vieux lycée de province assez pareil à ce collège de Bar-le-Duc où vous avez grandi vous-même. Le régime du vers latin n'avait pas encore fini son temps. Je ne sais pas s'il était

funeste ou bienfaisant pour l'éducation générale des esprits. Je sais qu'il nous donnait, à quelques camarades épris de littérature et à moi-même, une heure exquise lorsque notre professeur substituait à la sèche matière un fragment d'un poète contemporain qu'il nous demandait de traduire. C'est ainsi que nous fut dictée un jour votre délicieuse *Chanson du Vannier*, celle qui a pour refrain :

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du Vannier...

Je me rappelle, comme si cette révélation datait d'hie l'enchantement qui saisissait nos jeunes têtes, à mesure que se déroulaient les stances où vous racontez les métamorphoses de ces frêles baguettes, devenues sous la main du rustique artiste un berceau où faire dormir un enfant, une corbeille où ramasser le trésor parfumé des fraises mûres, un van où secouer les épis de blé, une cage où garder un oiseau siffleur, une nasse où surprendre la truite frémissante, une claie où coucher le vannier lui-même :

... Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend
Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand
Le soir dans les sentiers où verdit l'oseraie...

Ce paysage, apparu derrière chacune de ces rimes, nous le reconnaissions. Ces vertes et pâles lignes des saules, elles bordaient les routes où nous cheminions, deux par deux, le jeudi et le dimanche. Ces vignes que vous nous décriviez, s'empourprant à l'automne, nous les avions vendan-

gées aux dernières vacances. Cet arome des fraises mûres dont vous parliez avec une fine sensualité doucement païenne, nous l'avions respiré dans l'air de notre été. Nous vous sentîmes tout de suite si près de nous, si vraiment pénétré d'impressions pareilles aux nôtres que cette poésie rustique et familière nous prit dès ce premier jour, et le nom d'André Theuriet commença de passer et de repasser dans nos entretiens d'écoliers passionnés déjà de littérature. J'imagine qu'il repasse de même aujourd'hui dans les propos d'adolescents semblables à ceux que nous étions alors et qui vont cherchant dans les livres de leurs contemporains célèbres des révélations sur l'énigme de leur propre cœur. Les portions de leur sensibilité secrète que votre œuvre de poète leur éclaire sont parmi les plus délicates et les plus profondes, puisque vous leur apprenez à sentir et à aimer la terre sur laquelle ils vivent, et à être, comme vous-même, absolument, intimement, vraiment de leur pays.

Être d'un pays !... Quelle simple formule, si simple qu'elle semble au premier abord presque dépourvue de sens ! Bridoison disait : « On est toujours fils de quelqu'un. » Il aurait pu ajouter : « et né quelque part. » Mais les registres de l'état civil, en accolant à notre nom celui de l'endroit où nous avons vu le jour, ne nous font pas de cet endroit. Il faut autre chose pour que s'accomplisse ce mystérieux mariage du sol et de l'âme que l'homme résume dans ce mot si tendre et si profond : mon pays. Pour être d'un pays, il ne suffit pas d'y être né, il ne suffit même pas d'y avoir grandi. Il faut que notre famille y ait duré, que ceux dont nous sortons aient joué enfants là où nous

avons joué enfants, qu'ils aient mêlé leurs premiers rêves de jeunesse aux horizons où s'égarent les nôtres, que leurs travaux, leurs bonheurs, leurs chagrins, se soient associés au décor où nous nous mouvons. Il faut que nos morts soient là autour de nous, dans les rues, dans la campagne, que les plus hautes et les plus humbles influences émanées des choses nous aient façonnés à travers eux de telle manière que le climat de notre ville soit entrée en nous comme son histoire et que, partout ailleurs, nous nous sentions un peu étrangers, dépaysés, pour employer le terme expressif dans lequel le langage populaire résume cette souffrance de la créature arrachée à l'atmosphère héréditaire, à cette communion sacrée du sol et de l'homme, hors de laquelle il n'y a ni foyer durable, ni unité d'action nationale, ni santé de l'esprit, ni certitude de la volonté. Hélas! Dans notre France contemporaine, centralisée à l'extrême, combien ont été privés de cet appui premier! A combien fut-il donné, qui l'ont méconnu! Vous, Monsieur, vous aviez le bonheur d'être d'un pays. Vous avez eu la sagesse de vous y rattacher autant que la vie vous l'a permis. Le meilleur de votre talent vient de ce bonheur et de cette sagesse.

Peu s'en est fallu cependant que cette communion avec la terre natale ne vous fût refusée, à vous aussi. Vous étiez le fils d'un fonctionnaire, et, comme tel, condamné à toutes les chances d'une existence vagabonde, qui vous eût, au gré des bureaux, promené du sud au nord et de l'est à l'ouest. Votre mère fut la fée protectrice qui vous sauva de ce danger. Vous avez raconté vous-même, dans ce délicat volume de souvenirs que vous avez intitulé *Années de Printemps*, avec quelle nostalgie elle se languissait loin

de Bar-le-Duc, votre ville de famille, et comment elle n'eut de repos qu'après avoir décidé votre père, alors receveur des domaines, à solliciter sa nomination en pays lorrain. Vous ajoutez, non sans malice : « Si aux termes du Code l'épouse doit suivre son mari, en fait c'est le mari qui suit l'épouse. Sur cent fonctionnaires mariés, il y en a bien quatre-vingts qui finissent leur carrière dans le pays de leur femme. » Vous revîntes donc à l'âge des toutes premières impressions, dans votre terroir d'origine, dans cette vieille capitale du Barrois qui a donné à votre enfance des émotions si fraîches, à votre jeunesse de si gracieux thèmes de poésie, à votre maturité de précis et justes motifs pour vos tableaux de vie provinciale. C'est un coin bien particulier de la France que cette portion de la Lorraine qui touche à la Champagne, que ce *pagus Barrensis* qui va de la Marne à la Moselle. Ce n'est pas encore la frontière, mais c'en est l'approche, le premier morceau de notre marche de l'Est. Placée entre le versant du Rhin et celui de la Seine, comme à l'avant-garde de notre patrie, cette mince ligne de terre a vu naître dans un de ses villages, à Domrémy, le cœur de vierge où l'amour de la France a brûlé de la flamme la plus intense, cette Jeanne que votre compatriote et ami Bastien-Lepage a évoquée écoutant ses voix, dans une toile mémorable. Il lui a suffi, pour retrouver cette image héroïque en sa vérité, de copier une des filles de votre campagne et cette campagne elle-même. La nature ici n'est pas grandiose. C'est la terre des coteaux et des bois, de ces coteaux, comme s'exprime naïvement un vieux chroniqueur de Bar « où se récolte un vin bienfaisant et très ami de

l'homme ». Oui. Nature aimable et qui se laisse approcher, qui se prête à la familiarité humaine, où l'hiver n'est pas trop rude, où l'été n'est pas trop brûlant, où il fait bon vivre, et qui enseigne cette philosophie ramassée dans la devise d'un de vos ducs : *Moderata durant.* La race qui s'est formée là est à la fois sensible et réfléchie, exaltée et judicieuse. Toutes les énergies passionnés d'un pays de frontière sont en elle, et tout le raisonnement d'une population avisée, qui a corrigé les exaltations de son histoire par l'enseignement que lui donnait cette terre sans aspects excessifs et d'utile labeur. Ce mélange singulier de poésie et de jugement a son symbole dans l'écusson de votre cher Bar-le-Duc où se voient « trois pensées feuillées et tigées au naturel », avec cet exergue : « Plus penser que dire. » Ces trois fleurs de mélancolie, c'est le blason d'un poète, d'un rêveur, d'un chimérique, et cette devise positive est celle d'un homme d'action et d'un réaliste. Ces deux éléments contradictoires se juxtaposent dans votre pays. Ils se sont juxtaposés dans votre vie et dans votre œuvre. N'avez-vous pas écrit de la même plume des vers lyriques et des récits d'observation, de fines élégies pleines de songe et des nouvelles de la plus humble réalité bourgeoise ?

Vous nous avez raconté vous-même, en des pages d'une discrète autobiographie, comment le jeune Lorrain qui était en vous a reçu dans la vieille cité des ducs de Bar ce double enseignement de poésie et de réalisme. Avec quelle émotion pieuse, dans ces mêmes *Années de Printemps*, vous avez évoqué cette ville haute, sa tour de l'Horloge, coiffée en éteignoir, son château ruiné, les antiques hôtels de ses

parlementaires et ses jardins en terrasse! Comme on sent que tous les aspects de cette rue du Bourg où vous demeuriez se sont fixés dans votre imagination d'enfant et quel peuple de fantômes habite encore pour vous ces maisons du XVIe siècle, avec leur perron en pierre, leur grille en fer forgé et les fantastiques gargouilles de leurs chéneaux! Là, vous avez connu la fin de la province qu'aimait Balzac, celle des anciens émigrés, des chevaliers de Saint-Louis, survivant à leurs espérances, des vieilles chanoinesses, « minces et décolorées comme des fleurs sèches », des vétérans de la Révolution et du premier Empire. Parmi ces figures, deux se détachent avec un relief qui prouve à quel degré leur influence s'est imprimée dans votre jeune sensibilité, celle de votre grand-père d'abord, l'ancien capitaine de dragons de la Grande Armée, devenu, après les guerres, un simple inspecteur des forêts, amant passionné de son métier et qui vous a initié au culte des bois, puis la figure de votre arrière-grand'tante, une vieille demoiselle restée fille pour une romanesque fidélité à un sentiment contrarié, et qui était, elle, une amie passionnée des fleurs. Avec l'un, et quand il vous emmenait dans son bois du Petit-Juré, vous appreniez, suivant votre propre expression « à communier avec la terre ». Un paganisme inconscient s'éveillait en vous, à sentir circuler l'immense et silencieuse sève du monde dans les branches et les feuillages des arbres qui frémissaient sur votre tête, dans les mousses sur lesquelles vous vous étendiez, dans les brins d'herbe parmi lesquels vos regards curieux suivaient le pullulement de la vie animale. La profonde unité créatrice de l'univers se révélait à vous, et le poète encore à naître

tressaillait dans votre cœur d'enfant. « Toute ma mythologie », avez-vous dit vous-même, « me revenait en tête, et je croyais sentir passer comme un frisson le souffle des Hamadryades ou entendre au loin la flûte du vieux Pan... » Avec l'autre, avec la vieille demoiselle que vous nous avez décrite dans des stances si émues, ouvrant un exemplaire de *Zaïre*, pour y contempler une relique d'amour, un œillet rouge séché entre deux pages, ce paganisme s'idéalisait, s'attendrissait en extases devant les miracles du monde végétal, et vous deveniez cet adorateur des plantes que vous êtes resté. Elle vous conduisait dans son jardin traversé par l'Ornain. Toutes les variétés de la flore de l'Est, les plus rares comme les plus communes, foisonnaient dans cet enclos, que tous vos lecteurs connaissent. Vous nous l'avez, à maintes reprises, minutieusement et amoureusement décrit, avec ses buis en boule, ses espaliers, son fouillis d'arbres et ses massifs qui dataient de l'enfance de la maîtresse du lieu. « Les fleurs, dites-vous, repoussaient chaque année aux mêmes places, il s'en dégageait une antique odeur, cordiale et pénétrante, qui semblait une émanation de l'esprit de la tante Thérèse... » Il circule dans tous vos poèmes rustiques cet arome cordial et pénétrant, les deux mots qui définissent le mieux l'art du *Chemin des Bois*, du *Bleu et du Noir*, du *Livre de la Payse*. Vous nous racontez quelque part qu'au cours d'une de ces promenades, vous avez demandé un jour à votre éducatrice comment se composait le miel. Elle répondit : « Avec le cœur des fleurs », et, se baissant, elle cueillit une primevère, puis, posant sur vos lèvres le pistil humide et vert : « Goûte », ajouta-t-elle. « Et j'y goûtai,

dites-vous, et je trouvai qu'elle avait raison... » Cette saveur d'un miel sauvage, composé de toutes les fleurs de Lorraine, c'est celle de tous vos vers de nature, et vous avez, à la façon des poètes, payé royalement votre dette à la douce morte qui vous a, la première, révélé le secret des vrais artistes, celui de faire de l'exquis avec les plus humbles choses : vous avez fixé son image dans l'élégie dont je parlais tout à l'heure. Je regrette qu'elle soit trop longue pour la citer toute. J'en redirai seulement les dernières stances, où vous montrez la promeneuse du jardin, devenue trop âgée pour errer dans les allées, et emprisonnée dans sa chambre, entre ses tentures de Flandre aux teintes passées, l'épinette silencieuse, les miroirs ternis et les meubles en bois de rose. Un livre, reprenez-vous,

.... Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet
Une fleur sèche y dort depuis soixante années.
Le livre c'est *Zaïre*, et la fleur un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil...
Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et celle de son œil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Sur l'œillet qu'elle a peur de briser dans ses doigts,
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir, par la main d'un ami ;
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où soixante ans l'œillet rouge a dormi.

Quel chef-d'œuvre d'anthologie, que ce petit poème! Plus simplement, quel chef-d'œuvre tout court et qui suffirait à classer l'artiste qui a miniaturé ce tableautin dans le groupe choisi des lyriques intimes de ce siècle : à côté et sur le même rang que le Sainte-Beuve des *Consolations*, que le Brizeux de *Marie*, que l'Antony Deschamps des *Dernières Paroles!* Et ce n'est pas là, comme le célèbre sonnet d'Arvers, une de ces rencontres, un de ces « bonheurs » isolés qui n'ont pas eu de lendemain. Elles abondent chez vous, les pièces de cette qualité de sentiment. Chaque fois que vous avez demandé l'inspiration à vos souvenirs barrois, votre vers a rendu ce son ravissant de délicatesse et de rêverie. Que parlais-je de tableau et de miniature, tout à l'heure! La définition de votre art, vous l'avez donnée vous-même ingénument et gracieusement par une comparaison empruntée à vos chères forêts, lorsque, vous rappelant le jour où vous aviez assemblé vos premières rimes, vous ajoutez : « J'étais si fier de ma strophe finale que je me la répétais du matin au soir à satiété, comme le loriot qui n'a que trois notes et qui les redit sans se lasser... » Beaucoup de savantes orchestrations dont le bruit nous a étourdis des années seront oubliées, alors que les amoureux de la poésie continueront d'écouter à travers vos œuvres les trois notes exquises de l'oiseau chanteur de Lorraine.

Ame lorraine, âme de frontière, âme complexe!... Qui le croirait? Cette chanson d'oiseau des bois, vous avez eu le talent d'en fixer les modulations sauvages du fond d'un bureau, parmi la monotonie des occupations les plus régulières et les moins propres, semble-t-il, à une telle

poésie, — car, à peine sorti du collège, vous avez dû quitter Bar-le-Duc et le jardin traversé par l'Ornain, et les bois du Petit-Juré, pour devenir tout bourgeoisement, tout prosaïquement un fonctionnaire ! Vous ne nous cachez pas que la secousse fut rude. « A la maison, dites-vous, une surprise désagréable m'attendait : l'administration venait de me nommer receveur des domaines à Auberive... » Et vous ne nous cachez pas davantage que vous vous êtes vite résigné. Après tout, que la même plume qui libellait des actes d'enregistrement ait pu écrire des vers comme les vôtres, c'est une contradiction sans doute assez extraordinaire, mais qui cependant s'explique encore. Certaines personnes d'une sensibilité très délicate acceptent volontiers et provoqueraient presque une existence en partie double. Entre la vérité secrète de leur cœur et la réalité quotidienne, elles établissent une sorte de cloison étanche. D'un côté, c'est leur « moi » profond et sincère, une pensée conforme à leur Idéal ; de l'autre, c'est l'animal extérieur, l'être de servitude et qui obéit aux devoirs de sa condition sans y mêler rien de lui-même. Un trait plus singulier de votre destinée intellectuelle est que vous ayez pu, vous le lyrique intime qu'avait façonné votre rêveuse enfance, devenir le romancier de mœurs à qui nous devons des études si exactes, si poussées, si réalistes, pour tout dire, de la société provinciale. Vous vous excusiez tout à l'heure de n'avoir jamais analysé que les cœurs peu compliqués des bûcherons et des charbonniers de la forêt. Vous oubliiez et *Sauvageonne* et le *Fils Maugars* et la *Maison des Deux-Barbeaux*, et *Tante Aurélie*, et *Madame Heurteloup*, et *Bigarreau*, et *Amour d'Automne*. J'allais citer presque tous vos livres où

se révèle l'autre tendance de l'esprit lorrain, cette faculté d'y voir juste et net, ce positif et direct coup d'œil, sans illusion à la fois et sans pessimisme, tournure d'intelligence bien Française par cette qualité d'un bon sens lucide et précis. Comment s'est fait en vous le mariage de cette observation un peu terre à terre et de l'exquise imagination qui vous a dicté vos vers de nature, c'est un problème de psychologie littéraire que je livre à vos futurs biographes, comme aussi cet autre : pourquoi le délicat paysagiste qui est en vous a-t-il caché au lecteur habituel, voire à la critique, l'observateur désabusé qui a tracé des portraits de tyrans domestiques aussi vigoureux que celui du père Maugars ou de la vieille Heurteloup, et incarné le libertinage campagnard dans des types aussi brutaux que celui de Jean de Saint-André ou du beau-père de Sauvageonne? Mais qui a pu traverser la vie littéraire sans apprendre qu'être célèbre, c'est être méconnu par plus de gens? Lorsque l'on compare la légende qui s'établit autour de certaines œuvres à ces œuvres mêmes, on reste parfois étonné du degré de cette méconnaissance. Quoi de plus maladif et de plus tragique par exemple, et dès le début, que les belles nouvelles de Maupassant qui a, toute sa vie durant, passé pour un auteur gai, pour un jovial et gaulois conteur? Quoi de plus imprégné d'une foi profonde, religieuse, presque superstitieuse, dans l'Idéal et son triomphe, que l'œuvre de Renan dont le nom est devenu synonyme de scepticisme? Et pour en revenir à vous, Monsieur, quoi de plus sévère, dans son ensemble, que votre tableau de la province, à vous qui passez pour un idyllique aquarelliste de sous-bois?

Avec vous, du moins, cette équivoque de l'opinion a son excuse. Le poète, en effet, n'est jamais absent de vos peintures provinciales. Elles ressemblent à ces tableaux hollandais, qui représentent des intérieurs bourgeois avec des fenêtres ouvertes sur une perspective de campagne. C'est le poète, chez vous, qui peint ces fonds de verdures et de forêts, tandis que l'observateur, initié par son labeur quotidien à toutes les petitesses des petites gens, modèle les physionomies du premier plan. Vos personnages se divisent nettement en deux groupes : les uns, que j'appellerai des âmes de province, sont de la lignée de votre grand-père et de votre grand'tante ; les autres sont, — pour reprendre un mot spirituel d'un autre romancier, — des âmes de sous-préfectures, en qui vous avez discerné et marqué très nettement la plate médiocrité de la classe moyenne, lorsqu'elle se réduit, comme fait trop souvent la nôtre, à une existence de fonctionnaires ou de petits rentiers. Quoique vous ayez, emprisonné, vous aussi, dans la geôle, prudemment pratiqué dans ces études de mœurs, la devise que je citais : « Plus penser que dire », une conception très nette de la vie française se dégage de ces romans et en forme la philosophie. Vous croyez que la plante humaine ne vaut que par la force du terroir, par son attachement aux vieilles et simples mœurs, par la rentrée dans la nature. Vous considérez que l'attrait fascinateur de Paris, cette conséquence morale de l'excessive centralisation, est une des pires causes d'appauvrissement pour notre vie nationale. Vous aimez et vous célébrez les êtres de coutume et de tradition, tous ceux qui ont demandé le secret de la force et de la santé intérieure aux souvenirs de leur race

et à la familiarité avec la terre maternelle. Vous haïssez au contraire tous ceux qu'un des plus hardis psychologues de la génération nouvelle a définis d'un mot expressif : « des déracinés ». A voir la piété avec laquelle vous allez recueillant les chansons régionales, les termes pittoresques du patois, comme vous évoquez avec complaisance les scènes du labeur agreste, on devine que vous rêvez pour notre patrie une autre destinée, un retour à cette variété locale qui suppose des centres d'énergie indépendants, une diminution de ce despotisme de l'État qui efface chaque jour un peu davantage la physionomie de nos antiques provinces en diminuant un peu davantage l'initiative des individus, et c'est ainsi que vous nous amenez sans prédications, sans théories, aux mêmes conclusions que les maîtres les plus sévères de la Science sociale, un Le Play ou un Taine. Seulement, fidèle au programme de votre premier livre, vous nous y amenez par le chemin des écoliers, par le Chemin des Bois.

L'éloquente phrase du *Fils naturel* sur la bienfaisance du mariage jeune que vous nous avez citée tout à l'heure, montre que votre glorieux prédécesseur était arrivé, lui aussi, sur quelques points essentiels à une théorie de la santé sociale toute voisine de cet idéal traditionnel qui domine votre œuvre, et c'est une preuve de plus que la vérité morale marque le point de convergence des routes les plus opposées, car il est impossible d'imaginer un contraste plus complet que celui de vos conditions d'existence et de travail avec les conditions d'existence et de travail de M. Alexandre Dumas fils. Vous ne l'avez pas

connu, vous venez de nous le dire. Mais vous l'avez rencontré, et le rencontrer, c'était ne pouvoir plus l'oublier. Vous vous rappelez certainement comme nous tous cette haute taille, cette carrure d'athlète, ce port altier, ce masque surtout, expressif et singulier, pétri d'intelligence et d'énergie, de gaieté virile et d'amertume cachée, d'ironie tout ensemble et de bonté, de sérénité courageuse et de mélancolie. Il y avait de tout cela dans ce profil accusé, avec son nez busqué, sa moustache hardie, son front éclairé de pensée, sa bouche à la fois indulgente et désenchantée, — et quel regard!... Ses yeux clairs, comme enchâssés dans des paupières un peu saillantes, avaient cette lucidité chirurgicale des grands médecins, des grands confesseurs et des grands hommes d'État. Il semblait qu'à travers tous les mensonges et aussi toutes les pudeurs, toutes les ignorances et toutes les duplicités, ce regard-là dût toujours percer jusqu'au fond l'être sur lequel il se posait et discerner dans l'âme le point malade, la plaie secrète à sonder et à guérir. Un je ne sais quoi de martial répandu sur toute sa personne disait que ce grand homme de théâtre avait dans les veines du sang d'homme de guerre, en même temps qu'une allure d'aristocratie native révélait un atavisme de grand seigneur chez ce courageux ouvrier de lettres qui avait commencé la vie en travaillant de sa plume pour gagner son pain. Ses cheveux, vaguement crêpelés autour de ses tempes, finissaient de dénoncer l'inattendu mélange de races qui avait contribué à produire cette créature extraordinaire. Il n'était pas seulement supérieur, il était à part. Vous avez prononcé à son occasion le mot de Parisien, et sans doute Dumas était

un grand Parisien, celui peut-être depuis Balzac qui a le plus intimement pénétré cette prodigieuse ville. Pourtant cette appellation détonne, appliquée à cette génialité si riche. Il tranchait trop fortement, par son opulence de nature, sur le type d'humanité que produisent nos boulevards, nos salons et nos cénacles et dont le trait le plus marquant est un affinement critique, un peu voisin de l'impuissance. Non. Dumas était né à Paris. Il habitait Paris. Il sentait, il aimait profondément Paris. Mais là encore, il était hors cadre. Il eût été une exception partout. Je vous félicitais tout à l'heure, d'avoir connu et célébré la bienfaisance du terroir natal, des mœurs familiales, de l'hérédité simple. Ce bienfait que tant d'humbles destinées subissent sans l'apprécier, l'illustre auteur du *Fils naturel* et du *Père prodigue* l'a toujours regretté et il ne l'a jamais reçu. Il était né au-dessus et à côté de toutes les conditions qui assurent à un être humain un développement normal et qui lui permettent d'avoir des semblables, dût-il les dépasser. Enfant illégitime d'un artiste qui fut lui-même excessif de toutes manières, et par le retentissement de la renommée et par la prodigalité du génie, ses origines étaient si complexes qu'à trois générations en arrière il remontait à un aïeul gentilhomme et une aïeule esclave, et comme nous ne sommes jamais, suivant la saisissante formule du philosophe, que l'addition de notre race, jusqu'à la fin, même comblé d'honneurs et de gloire, il devait demeurer et s'en aller tel qu'il était venu, un dominateur à la fois et un révolté.

Cet indépendant irréductible avait à son service un esprit de conversation si original, qu'en le donnant à ses personnages, M. Dumas a renouvelé du coup le dialogue

scénique. On comprenait, à l'entendre causer, l'enchantement qui jadis immobilisa Chênedollé auprès de Rivarol des mois durant, au point de bouleverser sa vie plutôt que de renoncer à l'ivresse de cette causerie. Il semble bien que c'était, chez tous les deux, à un siècle de distance, le même don incomparable de trouver sur place tour à tour des répliques inouïes d'à-propos, des raccourcis d'idées éclatant de justesse. Le Rivarol qui répondait à Rulhière disant : « Je n'ai fait qu'une méchanceté dans ma vie... » « Quand finira-t-elle? » était vraiment le frère de Dumas refusant sa main à un ingrat auquel il avait jadis prêté de l'argent, avec cette parole : « Il n'y a plus rien dedans... » Et le causeur de Hambourg a-t-il rien trouvé de plus finement gai que cette boutade du causeur de Marly, sur un auteur dramatique qu'il avait, comme beaucoup d'autres, généreusement aidé de ses conseils et qui, après le succès, reniait cette collaboration : « C'est un garçon de beaucoup d'esprit, qui fait même des pièces à *mes* moments perdus... » Il y avait de tout dans cet esprit, de la profondeur et du pittoresque, — de la poésie au besoin et de la gaminerie : « Il est difficile d'écrire un Polyeucte en veston!... » disait-il en parlant de sa dernière œuvre : *la Route de Thèbes*. Il y avait de la défense surtout. Il s'est peint lui-même avec une exactitude photographique, et, passez-moi le mot, phonographique, dans le Ryons de *l'Ami des femmes* à qui Montègre demande : « Est-ce en ami que je dois vous aborder? » et qui répond : « En ami de la veille. Mais nous avons l'avenir pour nous... » En lui, comme dans Ryons, comme dans Jalin, son autre sosie, il y avait du bretteur de conversation et du don Quichotte. On le sentait

redoutable et magnanime, toujours sur le qui-vive et cependant incapable d'abuser de cet irrésistible don d'épigramme. Écrivant à quelqu'un qui lui tenait de près au cœur, il disait, donnant ainsi la meilleure définition de sa propre causerie : « Ce n'est pas l'esprit qui vous manque. Ne vous en servez, quand vous voudrez plaisanter, que pour plaisanter les choses, jamais les gens. Nous ne sommes pas assez longtemps sur la terre pour faire de la peine à quelqu'un, sous prétexte de rire un peu. Mais soyez sans pitié pour les orgueilleux et les insolents. Vous aurez de quoi vous rattraper... » Et il se conformait à cette règle, rentrant ses griffes pour jouer sans blesser, à la manière d'un grand félin que l'on sait et qui se sait formidable, alors même qu'il est le plus pacifique. En même temps, on le sentait très bon, d'une bonté généreuse d'être fort, loyal d'une loyauté absolue, et intimement, complètement juste, d'une justice qui n'oubliait jamais un procédé délicat ou simplement gracieux. Aussi n'avait-on pas peur de ce terrible esprit qui n'a jamais sacrifié à une saillie, non pas même une amitié, comme tant de faiseurs de mots cruels, mais une camaraderie, une relation. Seulement l'arme était là, toujours prête. On devinait qu'il avait trop longtemps vécu dans un monde trop peu sûr, qu'il lui avait fallu, trop jeune, tenir tête à trop de trahisons, rencontrer trop d'hostilités. Moins puissant d'intelligence, et aussi moins honnête homme, il eût été un réfractaire. Moins noble de cœur, moins compatissant dans sa force pour les faiblesses des autres, il eût été un misanthrope. Il y a en lui les débris de l'un et de l'autre, mais amalgamés et fondus dans un moraliste, isolé lui-

même au milieu du groupe des écrivains de cette sorte, car il est si hardi qu'il a parfois des allures de nihiliste et de destructeur; il est si passionné qu'il inquiète les consciences à la minute même où il prétend les guérir, et avec cela il est si vivant, si éloquent, si poignant qu'il ne permet pas l'indifférence.

C'est que le moraliste en lui, vous l'avez noté, Monsieur, très finement, était né de la douleur. D'ordinaire, ceux qui font profession de dogmatiser sur la vie humaine, se sont formé une doctrine en raisonnant sur des idées. Ce sont des philosophes et qui, rencontrant la réalité, la jugent au nom d'un système. Ainsi firent jadis un Pascal, un La Bruyère, un Vauvenargues, ainsi plus près de nous, un Joubert et un Doudan. Dumas, lui, n'est arrivé à l'idée qu'à travers la réalité. Il a connu et senti la vie avant de la penser. Son effort vers une doctrine n'eut jamais rien de purement philosophique ni de froidement abstrait. Il a écrit, dans la Préface générale de son Théâtre, cette phrase éloquente : « Quand tu souffriras, regarde ta souffrance en face, elle t'apprendra quelque chose », et lui-même, dans l'admirable lettre à M. Cuvillier-Fleury qui précède *la Femme de Claude*, une de ces confessions publiques comme en ose seule la souveraine franchise du génie, il a démontré que son œuvre entière n'était que la mise en pratique de cette courageuse maxime. C'est le mot de toutes ses pièces et de tous ses livres, le principe de leur portée et de leur limitation. Vous nous avez rappelé fort heureusement en quels termes il avait formulé le programme de son effort d'écrivain : « Je cherchai le point sur lequel ma faculté d'observation pouvait se porter avec

le plus de fruit. Ce point, c'était l'amour... Dumas faisait cette déclaration de bonne foi. Il s'abusait lui-même en croyant qu'il avait abordé les problèmes de l'amour par choix et pour des raisons de doctrine. Il s'y était attaqué parce qu'il en avait souffert. Il ne les avait pas choisis, il s'y était heurté, et cela dès la première heure où sa pensée éveillée avait commencé de réfléchir. Examinez les quelques thèses sur lesquelles il n'a jamais varié, vous trouverez derrière toutes la trace d'une misère ou d'une blessure personnelle. S'il a mené, par exemple, lui, le grand révolutionnaire, une campagne acharnée contre l'amour libre, que les romantiques de son époque justifiaient par la passion, que les féministes d'aujourd'hui justifient par le droit de la femme, c'est qu'aussitôt jeté dans le monde il avait connu la rançon de chagrin que ces caprices du cœur et des sens infligent, non pas aux coupables qui s'en grisent, mais, aux autres, aux innocents qui les expient. Écoutez de quel ton, devenu soudain très grave, le spirituel Ryons prononce cette phrase : — « Quand on est honnête femme, il n'y a plus qu'une chose à faire, quoi qu'il arrive et quoi qu'il en coûte, c'est de rester honnête. Autrement, il y a trop de gens qui en souffrent plus tard. » Ce soupir douloureux, c'est Dumas lui-même qui le pousse par la bouche d'un de ses héros favoris, de ceux dont un écrivain d'imagination peut dire : « *Hic est filius meus, in quo mihi bene complacui.* » Rapprochés du début de *l'Affaire Clémenceau*, ces mots de *l'Ami des Femmes* prennent tout leur sens. C'est la plainte de l'homme de cœur qui a reçu la vie hors du mariage, et qui, tout jeune, s'est trouvé différent des autres. Humilié et bruta-

lisé par des inconscients à cause de cette différence, il n'a pu s'empêcher de penser, en méprisant l'injustice de ses bourreaux : « Plus de vertu chez ceux à qui je dois le jour, et cette épreuve m'eût été épargnée... » Et voilà pourquoi, ayant regardé cette douleur en face, le moraliste chez Dumas conclut à la nécessité sociale de la vertu dans l'amour. Lorsqu'il a grandi et qu'il s'est trouvé lancé dans ce qu'il appelle le « paganisme de la vie moderne », il a de nouveau rencontré l'amour libre, prodiguant ses sourires, ses tentations, ses misères, et il a aussitôt senti la cruauté d'exploitation du demi-monde, exploitation de l'argent de l'homme, de son repos, de son honneur, par les Albertine de la Borde, et les Suzanne d'Ange d'une part, exploitation du cœur de la courtisane, quand elle en a un, par l'homme qui ne voit en elle qu'une machine à plaisir. Vous souvenez-vous des vers dans lesquels il a raconté le convoi de la Dame aux Camélias :

... Pauvre fille, on m'a dit qu'à votre heure dernière
Une main mercenaire avait fermé vos yeux
Et que, sur le chemin qui mène au cimetière
Vos amis d'autrefois étaient réduits à deux... ?

La femme et l'homme lui sont alors apparus, dans ces relations fantaisistes que l'on décore du joli nom de galanterie, comme deux ennemis armés, et comme deux ennemis encore dans ces relations plus romanesques que l'on décore du noble nom de passion. Il a diagnostiqué, de son même regard chirurgical, le microbe de haine et de douleur caché dans l'adultère aussi bien que dans la prostitution, et il a commencé, pour ne la finir qu'à la mort, cette cam-

pagne « contre l'amour courant, qui est en voiture, au bal, qui rit pendant, qui se plaint après, qui recommence et qui, sous cette double forme : prostitution, adultère, mine peu à peu la famille, sans qu'on s'en aperçoive, comme les rats minent une maison à l'insu des locataires ». Et il ajoute : « Je suis las d'entendre toujours répéter les mêmes sophismes, les mêmes subtilités, touchant cette vieille question, et j'ai voulu, avant de mourir, me donner la joie d'imprimer la vérité toute nue... » Ces lignes sont datées du mois de décembre 1867, il y a précisément trente années. Elles résumaient l'œuvre de Dumas à cette date, elles résument cette œuvre depuis cette date, et leur sévérité toute chrétienne fait comprendre qu'il ait pu s'écrier, au cours d'une conversation avec le généreux évêque d'Orléans : « S'il n'y avait que des croyants comme vous et des hérétiques comme moi, Monseigneur, l'entente se ferait vite... »

C'est qu'en effet il y a de l'apostolat, et de l'apostolat chrétien, dans cette manière de comprendre sa propre expérience, comme une leçon dont faire profiter les autres, et sa propre douleur comme une épreuve à leur épargner. Cette vertu de charité intellectuelle explique, plus encore qu'un prodigieux talent de constructeur dramatique, la prise étonnante que cet artiste, d'un faire parfois si dur, d'une poigne si volontiers meurtrière, eut toujours sur le public. Les femmes surtout ne s'y sont jamais trompées. Elles ont senti, dès le premier jour, que cet écrivain qui parlait d'elles tantôt avec une indignation si âpre, tantôt avec une ironie si insolente, les aimait, les plaignait profondément, tendrement. Il avait eu beau lancer son fameux :

« Tue-la. » Il avait eu beau les traiter « d'êtres illogiques, subalternes et malfaisants », déclarer que la pire folie pour un homme était de mettre sa vie et son honneur dans les mains de ces créatures « dont le principal souci est de s'habiller tantôt comme des sonnettes, tantôt comme des parapluies », elles lui pardonnaient et ses anathèmes et ses boutades, parce qu'il était aussi celui qui avait écrit : « J'ai toujours fait ce que j'ai pu pour empêcher une femme de descendre quand je l'ai vue en haut, et pour la faire remonter quand je l'ai vue en bas... » Elles lui savaient gré même de ses duretés pour elles, parce qu'elles y voyaient la preuve de la tragique importance qu'il attachait au problème de l'amour. Il les discutait, il les critiquait, mais il les comprenait Elles avaient pour lui des reconnaissances de pénitentes pour un directeur de conscience, intelligent de leur sensibilité comme un complice, secourable comme un ami, et cependant inflexible comme un juge. La morale qu'elles venaient recevoir, ou du moins écouter, dans la salle du Gymnase ou celle du Théâtre-Français était quelquefois bien amère quand la pièce s'appelait *la Visite de Noces* ou *la Femme de Claude*, bien hardie quand cette pièce s'appelait *les Idées de Madame Aubray*, bien persifleuse, sinon bien outrageante quand cette pièce était *l'Ami des Femmes* ou *le Demi-Monde*. Mais c'était une morale issue de la vie, frémissante d'expérience directe, et comme encore brûlante de la flamme des passions où l'auteur s'était jeté pour l'en arracher. A ce prédicateur laïque, tout langage était bon pour dire sa pensée. Tantôt il la causait, cette pensée, sur le ton railleur, j'allais dire avec la blague d'un vieux garçon adossé à une cheminée, dans un cercle parisien Vous vous rappelez. Lebonnard dans *la Visite* et Stan dans

Francillon. Tantôt, avec le Rémonin de *l'Étrangère*, avec le Leverdet de *l'Ami des Femmes*, avec le Barantin des *Idées de Madame Aubray*, il l'exposait à la façon d'un professionnel de laboratoire ou de bibliothèque. D'autres fois, il solennisait cette pensée avec un Montaiglin ou un Claude Rupert au point de faire prononcer sur les planches des phrases qui ne s'entendent que dans les églises. Qui n'a frémi à la magnifique prière du troisième acte, dans *la Femme de Claude* : « Créateur de toutes choses, maître tout-puissant de l'espace, du temps, des mondes, de tout ce que nous voyons, de tout ce que nous ignorons... Cette femme a parlé de repentir, faites que cela soit vrai ! Amenez à la lumière et à la vérité cette âme attardée et pleine de ténèbres... » ? Mais, solennisées, professées, ou simplement causées, ces idées n'étaient jamais conventionnelles. Non seulement l'écrivain les croyait vraies, mais il les avait éprouvées vraies. Derrière ses doctrines, sa personne était là, avec son énergie et son courage d'« outlaw », d'homme indépendant et isolé, comme le Moïse dans lequel Vigny a célébré la destinée du législateur ; et n'y avait-il pas du législateur, comme vous l'avez si bien dit, dans cette ambition d'atteindre les mœurs à travers l'art, professée ouvertement par Dumas ?

Mon Dieu, vous m'avez fait puissant et solitaire...

En faut-il plus pour expliquer que les dévotes de ce génie passionné aient été innombrables et en France et à l'étranger. C'est le plus dangereux des triomphes pour un écrivain que ces dévotions-là, mais aussi le plus flatteur et le plus envié. Et les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques ont-ils si

tort d'attacher ce haut prix au suffrage du délicat esprit féminin? Ne sont-ils pas, d'abord et surtout, les peintres de l'émotion, et l'émotion, qui n'est qu'un accident de la vie de l'homme, n'est-elle pas la vie entière de la femme? Et puis, celle-ci est beaucoup plus libre que l'homme des préjugés esthétiques. Elle n'a pas besoin de donner des raisons abstraites à ses enthousiasmes. Sa spontanéité s'exalte ou s'attendrit quand l'homme discute encore et se réserve. Et, ce faisant, elle y voit presque toujours plus juste. Elle reconnaît si la copie du cœur humain, objet premier de l'œuvre d'imagination, est ressemblante ou ne l'est pas. Passez en revue la suite des artistes que les femmes ont ainsi révélés et consacrés : ils se sont appelés dans ce siècle Chateaubriand, Lamartine, Balzac, Alfred de Musset; et que nos contemporaines aient ajouté à cette élite de leurs écrivains préférés l'analyste implacable de *la Visite de Noces*, l'austère justicier de *la Femme de Claude*, l'évangélique utopiste des *Idées de Madame Aubray*, c'est le plus sûr éloge, me semble-t-il, que l'on puisse faire et d'elles et de lui.

Quelque légitime pourtant que soit l'enthousiasme des femmes autour d'un écrivain, et précisément parce qu'il devance la critique et procède de l'émotion, il n'est pas toujours partagé par la portion masculine du public qui réclame d'un auteur les hautes vertus intellectuelles à côté des grâces et des séductions sentimentales. Dumas eut cette fortune et ce mérite que son œuvre suscitât chez les hommes un égal mouvement de curiosité passionnée, et cela non seulement parmi le large public ingénu qui aime le théâtre pour le théâtre, et qu'une pièce bien faite est toujours sûre de dompter, mais parmi cet

autre public plus difficile, celui des lettrés qui demandent à une comédie de supporter l'épreuve du volume ouvert au coin du feu, lentement, froidement, loin du prestige de la rampe et du jeu décevant des acteurs. Toutes ses comédies l'ont traversée, cette périlleuse épreuve. Elles y ont résisté. Nous pouvons en conclure dès aujourd'hui que ces œuvres si actuelles, si modernes, si momentanées, eût-on pu croire, par les sujets et par les caractères, sont de celles qui dureront. C'est qu'Alexandre Dumas, par là même qu'il opérait dans la chair vive, se trouve avoir d'instinct pris sa place dans le mouvement le plus original de notre époque, celui par lequel notre âge sera défini plus tard. Il aura exécuté au théâtre un travail semblable à celui de Stendhal, de Balzac et de Flaubert dans le roman, de Sainte-Beuve et de Taine dans la critique, de Thierry et de Michelet dans l'histoire. Il a introduit sur les planches toute la vérité dont elles sont capables. Il a fait de son théâtre, pour prendre la formule d'un des maîtres de cette révolution, une psychologie vivante. Par là, son œuvre s'associe à cette vaste poussée d'esprit scientifique qui circule d'un bout à l'autre de ce siècle et qui demeurera sa grandeur inégalée. Siècle douloureux, chaotique, heurté, troublé, qui a tout entrepris, si peu achevé, et dont on a pu dire cette parole désespérée, qu'il avait été fécond en avortements! Il a pourtant réussi dans une de ses entreprises, il a fondé la Science. Si cette Science n'a pas produit tout ce qu'en attendaient, voici cinquante ans, ses premiers adeptes, un Taine et un Renan, si elle n'a pas résolu les problèmes de cause et de destinées qu'elle ne s'était d'ailleurs jamais posés, si dans le monde physique comme dans le monde moral elle a dû

accepter et définir elle-même un domaine de l'Inconnaissable, et laisser à d'autres méthodes que les siennes, la liberté d'y pénétrer, elle n'en a pas moins exécuté une tâche immense. La conception exacte et vérifiée des lois de l'univers matériel est acquise pour toujours, et pour toujours cette conception parallèle que l'univers moral a ses lois aussi, qu'il y a une science de l'éducation, une science du langage, une science de la politique, une science des mœurs. La mise en pratique de ces lois est le legs que ce siècle finissant, ce brave ouvrier de XIXe siècle, apporte au siècle commençant. A ce legs les écrivains qui ont étudié la vie humaine avec un intransigeant souci de la réalité auront collaboré au même titre que les philosophes et que les savants proprement dits. Quand les générations nouvelles passeront la revue des livres, romans, poèmes, pièces de théâtre, essais de tous genres où se sera dépensé notre effort de ces cent dernières années, elles en écarteront sans doute comme caducs bien des ouvrages qui furent célèbres, mais où la rhétorique et la mode eurent trop de place, elles en retiendront, j'en ai la foi profonde, ceux qui auront été composés avec ce passionné scrupule d'exactitude. Il n'est pas téméraire d'affirmer que la part d'Alexandre Dumas sera très grande dans ce suprême triage, parce qu'il a beaucoup cherché, beaucoup aimé la vérité. Hélas! cette forte phalange de nos grands aînés, qui avaient avec Flaubert doublé le roman de physiologie, avec Renan l'histoire religieuse d'exégèse, renouvelé avec Taine et Fustel l'histoire littéraire et politique par l'étude des origines des milieux et des races, la poésie avec Leconte de Lisle par l'érudition

visionnaire, nous l'avons vue s'en aller tout entière. En disant adieu aujourd'hui à l'un de ces glorieux aînés au nom de nos confrères, j'éprouve un peu de la mélancolie que devaient ressentir il y a soixante ans les simples officiers en voyant disparaître, un par un, les quelques survivants parmi les généraux de la Grande Armée. C'est un des derniers maréchaux des lettres françaises dont nous saluons aujourd'hui la mémoire, et notre découragement, à la pensée des irréparables pertes subies ici depuis ces dernières années, serait bien grand si nous ne nous rappelions justement le conseil de vaillance qui s'échappait de toute la personne d'Alexandre Dumas et si nous n'entendions sa voix nous redire à tous le mot d'ordre viril de l'existence littéraire, de toute existence peut-être, celui par lequel se termine un de ses chefs-d'œuvre : « Et maintenant, allons travailler... »

DISCOURS

DE

M. ALBERT VANDAL

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 23 DÉCEMBRE 1897
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LÉON SAY.

Messieurs,

En prenant place parmi vous, M. Léon Say vous rappelait un mot prononcé par l'un de ses prédécesseurs au pouvoir, par certain ministre d'un temps antérieur au sien, à moins que ce ne fût un ministre de tous les temps. Comme les représentants d'une grande industrie étaient venus l'entretenir d'une affaire d'importance, cet homme d'État plein de franchise leur avait répondu: « Vous pouvez compter sur mon impartialité, car je ne sais pas le premier mot de la question. » En face des problèmes financiers et économiques qui ont passionné votre illustre

confrère, je crains, Messieurs, que cette impartialité ne soit la mienne. Est-ce à moi, simple historien, assez ennemi de la politique pour n'avoir plaisir à l'observer que dans le passé et à distance, qu'il appartient de louer dignement le ministre compétent et rare, le savant gouverneur de nos finances, celui qui en a connu, suivant l'expression de La Bruyère, tout le fond et tout le mystère?

Mes scrupules seraient plus grands, si l'ampleur intellectuelle de M. Léon Say n'avait dépassé le cadre de ses fonctions et de ses travaux, si chez lui l'homme n'était aussi intéressant à considérer que le financier et le politique. De plus, un privilège de son heureuse nature lui a permis d'éclairer pour nous les accès de la science et de dissiper les obscurités du temple, car son esprit semblait jouir de la merveilleuse propriété qu'ont certains corps: il faisait de la lumière. L'honneur de lui succéder augmente celui que vous m'accordez, en m'admettant dans la compagnie où vous êtes constitués gardiens du bon renom et de la dignité des lettres, où vous maintenez le culte des belles formes d'art adaptées aux pensées hautes ou subtiles, où vous apparaissez comme une grande tradition vivante, dont la force et le prestige s'accroissent par le déclin de beaucoup d'autres. Je sens tout le prix de cet honneur et vous en ai une profonde reconnaissance.

Si M. Say a mis la science dans la politique, il mit aussi l'art dans la science, avec une grâce, un entrain, une vivacité d'allures, qui le marquaient d'un trait distinctif et charmant. Ce fut un grand savant, mais un savant gai. Nul n'a mieux prouvé que la bonne humeur est une force. Elle

rayonnait en lui ; son plaisir était de la propager, car il y voyait un signe et un principe de santé, et lorsqu'il eut à influer sur les destinées de son pays, ses efforts tendirent surtout à augmenter les facilités de l'existence nationale, à lui donner plus de largeur et d'enjouement. Patriote, il le fut passionnément ; mais l'image qu'il se faisait de la patrie était particulière. Il ne se la figurait point, comme nos guerriers d'autrefois, sous les traits d'une déesse en furie, passant d'un vol d'aigle sur les peuples soulevés : il ne la réduisait pas non plus à une pâle et mystique abstraction. Il aimait à se la représenter comme une avenante et accorte personne, entourée de ses aises, préférant à un luxe voyant un solide bien-être, gouvernant sagement son intérieur, prospérant au physique et au moral par l'intelligente direction de sa vie, par le judicieux aménagement de son temps et de ses revenus : aspect florissant, teint frais et belle carnation, voilà ce qu'il désirait pour elle, et s'il s'était voué à la recherche des vérités économiques, c'était qu'elles lui apparaissaient comme les règles de l'hygiène sociale.

Son nom, d'ailleurs, et sa naissance le prédestinaient à ce genre d'études. Son grand-père, J.-B. Say, n'est-il point considéré comme le fondateur parmi nous de la science économique ? D'autres membres de sa famille avaient ajouté au patrimoine et au lustre de cette science. Il portait en lui la doctrine et l'expérience accumulées de plusieurs générations : M. Thiers l'appelait « le petit-fils du libre échange ».

Le principe dont il avait hérité fut toutefois fortifié en lui par le travail personnel et se rattacha à une concep-

tion d'ensemble des rapports entre l'individu et l'Etat. Ainsi furent épargnés à votre confrère ces doutes, ces difficultés à se faire une conviction, qui saisissent beaucoup d'entre nous au milieu de la mêlée des théories et des faits économiques. L'un des hommes qui honorent le plus la France par une valeur intellectuelle et morale hors de pair, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme d'esprit, disait, comme on s'efforçait de le rallier au dogme du libre échange : « En religion, j'ai le bonheur de posséder la foi ; je l'ai aussi en politique ; vous voulez maintenant m'en inculquer une troisième, la foi économique ; c'est trop de trois pour un seul homme ; j'y renonce. » M. Say ne connut point ces embarras, car sa croyance politique et sa croyance économique n'en faisaient qu'une : elles se confondaient en une foi profonde dans l'excellence et le bienfait de la liberté. Issu de cette bourgeoisie qui essaya de reprendre en 1830 l'œuvre de 1789, de la consolider et de s'y tenir, il se réclamait très haut de la date fameuse, détestait les privilèges d'autrefois, mais n'admettait pas qu'on les ressuscitât contre une classe quelconque et que la Révolution aboutît seulement à déplacer l'injustice. Ce fut un libéral suivant l'ancienne et la première formule, un libéral classique, actif aussi, pratiquant : c'est là qu'il faut chercher l'unité de sa doctrine et l'unité de sa vie.

Né à Paris en 1826, il assista en simple spectateur à la révolution de Février, à cette surprise qui entraîna une perturbation. Plus tard, il souffrit de l'éclipse de la liberté politique, sous un régime auquel la France ne demandait que l'ordre. Cependant le souverain à l'âme généreuse,

qui régnait alors, cherchait à réaliser dans le domaine des intérêts matériels les idées d'émancipation qui avaient enchanté sa jeunesse, et qui, au fond du cœur, restaient ses dieux intimes. Sa politique brisait les chaînes de l'industrie, allégeait les entraves du commerce, tendait à réunir les nations sur le terrain d'une concurrence pacifique. Les économistes libéraux secondaient cet effort, et tout progrès dans le sens de leurs vœux, si spécial qu'il fût, leur était précieux. Un jour, Michel Chevalier arrive au *Journal des Débats,* la mine épanouie, le regard vainqueur : « Je viens des Tuileries, dit-il ; j'ai conquis, je vous apporte la liberté. » A ce mot magique, l'émotion est grande ; on s'empresse autour du visiteur, on l'interroge : « Eh! oui, reprend-il, la liberté de la boucherie. » Point n'est besoin de dire le désappointement qui suivit cet aveu : pourtant, les satisfactions de détail où se plaisaient les disciples de J.-B. Say, précédaient ou accompagnaient de grandes mesures : on le vit lorsqu'en 1860 la signature de nouveaux traités de commerce vint inaugurer dans les échanges entre peuples une ère d'affranchissement et fut presque un 89 économique.

M. Say applaudit à cette révolution et il devait passer une partie de sa vie à en défendre les conquêtes, mais on ne saurait dire qu'il y ait participé. A cette époque, s'il avait déjà prouvé, par divers écrits, qu'il s'intéressait activement aux études d'où sa famille avait tiré tant de renommée, le grand laborieux, l'homme d'État et de hautes finances qu'il serait un jour, se laissaient pressentir à peine. Sa jeunesse semblait sa carrière : il paraissait tout occupé à la faire prospérer et fleurir.

Qu'il était charmant alors, au dire de ceux qui l'ont le mieux connu! Il y avait en lui quelque chose d'exubérant et de printanier, une ardeur à vivre, un besoin de se répandre. Son abord franc et ouvert, sa verve pimpante, attiraient et retenaient les sympathies : les amitiés qui lui vinrent à cette première heure sont restées celles de la dernière ; elles ont fait côte à côte avec lui la traversée de la vie. En compagnie de jeunes gens de son âge et de situation égale, il allait au plaisir et au mouvement : le monde, le bal, les sociétés diverses, la littérature et l'art, les affaires, l'amusaient tour à tour et le captivaient. On le rencontrait dans nos théâtres, dans nos musées, dans nos promenades, sur nos boulevards, sensible aux aspects divers de l'activité humaine et sensible à la beauté des choses, amoureux de Paris, de la ville sans pareille qui mêle tant de grâce à sa grandeur. Puis, au lendemain de cette vie qui se dispersait sur mille objets et semblait n'en cueillir que la fleur, une série d'articles signés de lui fut presque une révélation. C'était une attaque vivement menée contre les procédés financiers de l'administration parisienne, une polémique substantielle autant qu'alerte. Qu'il eût tant d'esprit, personne n'en fut surpris, parmi ceux qui avaient eu la chance de l'approcher: on s'étonna un peu de lui trouver tant d'acquis et de maturité. C'est que, à l'insu même de ses amis et comme en se jouant, il avait interrogé les auteurs, compulsé les ouvrages, pris sur le vif une foule d'observations. Une mémoire extraordinaire, un rare pouvoir d'assimilation, une curiosité universelle et toujours en éveil, lui avaient permis de faire provision de connaissances et d'idées. Tout le long du chemin parcouru d'un air de désinvolture, il

s'était instruit, préparé, muni : il avait lu dans les livres, il avait lu dans la vie.

Les milieux qu'il fréquenta bientôt de préférence à tous autres, concoururent au plein épanouissement de ses facultés. De bonne heure, ses opinions politiques et de naturelles affinités l'avaient attiré au *Journal des Débats* : un mariage heureux et digne, qui plaça près de lui celle qu'il nommait « sa conscience », l'en rapprocha davantage et le fit désormais de la maison.

Il l'aima d'une tendresse attentive et profonde, cette maison toujours hospitalière aux lettres : elle répondait doublement à ses goûts sensés et libéraux, car elle savait à la fois se conserver et se renouveler : la vie du *Journal* refleurissait sans cesse dans un cadre vieilli, dans cette archaïque demeure qui semble avoir la coquetterie de sa vétusté. Heureuse maison, plus heureuse que le palais d'à côté, elle a su pendant près d'un siècle échapper aux révolutions et garder sa dynastie! M. Léon Say y retrouva, respectée et dominatrice, la tradition des grands fondateurs. Le lieu était sûr, honnête, agréable, parfumé d'urbanité. Le bureau, la *salle* de rédaction avait sa physionomie très marquée : on s'y serait cru dans une réunion d'amis, dans un cercle d'esprits cultivés et polis, dans un salon, vivant et actif salon, qui prenait toujours en politique le parti de la liberté et le parti du goût en littérature, se passionnait pour les causes nobles, frondait spirituellement le pouvoir sans ébranler la société, inquiétait les Tuileries et voisinait avec l'Institut. Le régime d'alors défendait de tout dire, mais permettait de tout sous-entendre, et quels maîtres dans l'art de l'insinuation, de l'ironie ailée, que Prévost-

Paradol, Saint-Marc Girardin, John Lemoinne et tant d'autres. M. Say se fit leur collaborateur régulier : il fut surtout l'ami du *Journal des Débats*, ami dévoué, sagace, avant d'en devenir le conseil et l'inspirateur.

Par une fortune non moins heureuse, son milieu de famille était un centre intellectuel, où son esprit venait à la fois se reposer et se retremper. Il était presque chez lui dans un de ces salons de bourgeoisie lettrée qui de tout temps ont tenu si bonne place dans notre société française. L'âme de cette réunion était une femme d'élite, qui avait pour lui une tendresse de mère. Telle était alors, telle nous la vîmes, à l'heure tardive où la nature, par un privilège rare, lui avait laissé un visage clair et rosé sous les cheveux blancs qui lui faisaient une couronne d'aïeule, et quiconque a pu l'approcher ne saurait l'oublier, cette adorable grand'mère, fidèle à ses affections, fidèle à ses enthousiasmes, et jusqu'au bout de sa verte vieillesse, plus jeune que son siècle. Ses amis s'appelaient Ampère, Gratry, Péreyve : c'étaient aussi, à côté de grands savants et de suaves penseurs, des lettrés, d'admirables artistes : autour de l'accueillant foyer, ils se groupaient simplement, librement, pour la seule satisfaction d'échanger des idées et le plaisir d'être ensemble.

L'été, on émigrait sur les bords de l'Oise, au château de Stors. M. Say avait indiqué lui-même à ses amis cette belle résidence et leur en avait ménagé l'achat. Il aimait la vallée de l'Oise, ce pays plaisant et joli, aux harmonies discrètes ; il en aimait les ondulations gracieuses, les lointains noyés de verdure et les horizons veloutés. Il aimait, dans le parc, les hautes futaies illuminées de soleil ; tout

l'attirait en ce riant séjour où il lui fut donné, jusqu'au soir de sa vie, de passer le meilleur de son temps : faveur enviable, car les lieux témoins de notre jeunesse nous font goûter en eux, autant que leur charme propre, l'émotion des souvenirs. Ainsi, à la réunion de son choix, il avait fait un cadre selon son gré. Là, à la fin des chaudes et laborieuses journées, on se retrouvait : aux premières heures de la nuit, on s'attardait sur la terrasse dominant la rivière ; dans le grand silence d'alentour, le glissement doux des eaux berçait le murmure des paroles, et la conversation tournait en rêverie ; que d'espoirs trop tôt déçus, que de projets peut-être irréalisables s'ébauchaient alors, spéculations de nobles esprits dont la mémoire nous doit rester chère, car ils aimèrent le beau et voulurent le bien !

Ainsi entouré, soutenu, M. Léon Say s'avançait dans la vie d'un pas confiant. Pendant les dernières années de l'empire, il se mêla plus activement aux luttes des partis et, par des démêlés assez vifs avec le pouvoir, conquit ses grades dans l'opposition. Il en partagea les croyances, les élans, les illusions. A l'intérieur, il n'estimait pas que le maintien d'un pouvoir fort fût compatible avec la renaissance d'institutions libérales. Au dehors, ses sympathies, qu'il n'a jamais reniées, le portaient vers les nations qui nous avaient donné l'exemple du régime représentatif et vers celles qui nous devaient le bienfait de l'indépendance. Il fut de ceux qui souhaitaient pour notre pays un rayonnement doux, qui rêvaient une France exportatrice de produits et exportatrice d'idées, s'inspirant, dans ses interventions et ses alliances, des principes qu'elle avait proclamés

naguère, et restant d'accord avec elle-même. Mais une fatalité pesait depuis la Révolution sur notre politique extérieure et mettait en contradiction notre intérêt et notre principe. Dans sa tâche émancipatrice, l'esprit français fut trop souvent l'ennemi de la puissance française, et l'histoire enveloppe aujourd'hui dans le même jugement sévère les erreurs de nos gouvernements et les générosités imprudentes d'une partie de l'opinion. Cependant, au regard d'une postérité plus lointaine, sera-ce un titre vain que d'avoir accru la somme d'indépendance, de justice, existant en ce monde ? Cet honneur, nous l'avons cruellement payé : on a vu se retourner contre nous les forces que nous avions mises aux mains des peuples : elles ont servi à nous frapper, à nous blesser, à nous atteindre au plus profond de nous-mêmes, mais qui sait si la conscience universelle ne nous vengera pas, si elle ne nous venge pas déjà, en mesurant ce que l'humanité a perdu depuis que la France est moins grande !

Nos désastres de 1870 furent l'accablant démenti qu'infligea la réalité au rêve de tout un siècle. A cet instant, parmi les Français d'âme vraiment patriote, les divergences d'idées et de principes se turent. Le jour où l'on sut nos premiers revers, M. Léon Say rencontra M. Pouyer-Quertier, son robuste et allègre adversaire sur le terrain économique, celui qu'il appelait « le protectionniste joyeux ». — « Il s'avança vers moi, — a raconté M. Say — et m'embrassa. Près de nous étaient des jeunes gens qui riaient de voir s'embrasser deux gros hommes. Il me dit : Il n'y a plus ni libre-échangistes, ni protectionnistes : il n'y a plus que des Français bien

malheureux. » Quelques semaines après, M. Say était enfermé dans Paris, dans son Paris, dont il avait voulu partager les épreuves.

Pendant le siège, sa correspondance intime dénote, en même temps qu'un touchant regret des siens et l'exquise sensibilité de son âme, une fermeté tranquille, égale, se tenant aussi éloignée des affolants mirages que d'un déprimant pessimisme. Ce qui le fait particulièrement souffrir, c'est la claustration morale de Paris séquestré de la France et du monde : « un siège, écrit-il, c'est surtout ennuyeux », et il aspire à être ravitaillé... en nouvelles. Hélas! l'élargissement de Paris résulta de la défaite finale et précéda de bien peu l'insurrection sacrilège : lorsque l'Assemblée nationale se réunit, elle crut d'abord ne trouver devant elle que les ruines de la patrie.

M. Say y avait été envoyé à la fois par les électeurs de Paris et par ceux de Seine-et-Oise. A l'Assemblée, il fut immédiatement distingué par le nouveau chef du pouvoir exécutif, qui reconnut en lui une force réparatrice; appelé à la préfecture de la Seine, puis, le 7 décembre 1872, au ministère des finances, il se trouva désigné, a-t-on dit, comme l'un des administrateurs de l'infortune publique. Lourd et douloureux honneur, mais la facilité, la souple vigueur de son intelligence le mirent tout de suite de niveau et de plain-pied avec les hautes tâches.

Pour cette période, son nom reste attaché d'abord à la réorganisation de Paris. Il trouva Paris ensanglanté et fumant, plein de décombres, défiguré par les stigmates d'une lutte atroce. Il pansa et ferma ces plaies. Sous son autorité, Paris reprit goût au travail, c'est-à-dire à la vie :

les moyens de communication s'accrurent, l'appareil circulatoire de la grande ville se développa; les écoles surtout se multiplièrent. M. Say jugeait qu'après avoir fait pénétrer l'air et le soleil dans des quartiers longtemps déshérités, on devait y porter maintenant la lumière de l'instruction, pour combattre les obscurités dangereuses de l'esprit, les rêves délétères et les fantômes mauvais; cette tentative d'assainissement moral lui fut œuvre chère. Il songeait moins à embellir le présent qu'à préparer l'avenir; n'avait-il pas écrit, en comparant une administration fastueuse à un mari qui couvrirait sa femme de diamants et de bijoux : « Cela peut être d'un bon mari, cela n'est pas toujours d'un bon père. »

Ministre des finances, il mit la dernière main au paiement de l'indemnité de guerre et à la libération du territoire : puis, dans un rapport célèbre, il fit l'historique de cette opération sans précédent et montra comment une suite d'appels bien conçus à nos ressources profondes, fruit du travail et de l'épargne, avaient suffi pour que la France se reconquît elle-même et étonnât le monde par sa ponctualité. Cette constatation rassurante rompit un instant notre deuil : ce fut un éclair de joie passant dans ces jours sombres. A qui lui valut cette consolation, la France est redevable d'un des plus sensibles bienfaits qu'un peuple puisse recevoir d'un homme, une reprise de confiance en soi-même, en son relèvement, en sa vitalité.

Sur le terrain politique, M. Léon Say avait évolué aux côtés de Thiers et dans le même sens. Bien que ses antécédents parussent l'incliner vers la monarchie constitutionnelle, il accepta la République loyalement : il fut un de ces ralliés

de la première heure auxquels le nouveau régime dut de vivre et de s'établir. Le parti républicain reconnut désormais en lui, pendant l'ère des périls et des vicissitudes, son ministre des finances attitré, indispensable, celui auquel Thiers avait trouvé toutes les qualités de la fonction, sauf une, disait-il, — la férocité. Si parfois d'autres charges non moins éclatantes, une grande ambassade, la présidence du Sénat, le recherchent et se le disputent, l'opinion publique le rappelle aux finances et y désigne sa place. En tout, il garda le portefeuille plus de six ans, dans huit cabinets différents.

De nos jours, un tel ministère, c'est presque un règne. Si M. Say a pu, grâce à cette quasi-inamovibilité, marquer de son empreinte tout notre système financier, ce maître en sa partie n'était pourtant pas un monarque absolu : souverain constitutionnel, il avait à compter avec le Parlement; une partie de son existence se passait à la tribune. Il y porta un genre d'éloquence qu'on a dit anglais et qui me semble au contraire très français. Son talent était fait de quelques-unes des meilleures qualités de notre race, simplicité, naturel, précision et bonne grâce. Dès qu'il montait à la tribune, bien qu'il n'imposât pas au premier abord et n'eût point la prestance de l'orateur, l'attention s'éveillait et aussi, sur la plupart des bancs, un sentiment de satisfaction : chacun prévoyait qu'on allait commodément et agréablement s'instruire en contact avec un homme de bonne compagnie, dont l'esprit avait je ne sais quoi de reposant et de confortable. Il débutait sans faste, poursuivait tranquillement, et bientôt le charme familier de son discours captivait plus que de grands effets d'élo-

quence. Chez lui, rien d'apprêté : un langage facile, aisé, abondant, pailleté de jolis mots et de comparaisons heureuses, que soulignaient la caresse du regard et de la voix ; du pittoresque et de l'imprévu ; des reparties promptes et souvent mordantes, mais en même temps une courtoisie parfaite, dangereuse pour ses adversaires, car elle leur ôtait le droit de se fâcher et les obligeait à recevoir en patients résignés les traits qu'il leur décochait avec une malicieuse bonhomie. Par-dessus tout, il avait le don de débrouiller, de clarifier les questions les plus troubles : sa parole était comme un filtre au travers duquel ces questions prenaient exceptionnellement une attrayante limpidité.

Cette élocution lumineuse n'était d'ailleurs que le resplendissement au dehors d'une pensée toujours nette, d'un esprit de plein air et de grand jour, qui fuyait les brumeux sophismes et s'en allait droit aux horizons purs. M. Say avait horreur des conceptions obscures, compliquées, trop ambitieuses : les cimes le tentaient peu et ne lui convenaient guère : on y est trop souvent dans les nuages. Il s'en tenait aux vérités moyennes, mais excellait à orner, à fleurir les sentiers par lesquels il y ramenait ses interlocuteurs, à travers mille agréments et mille détours de conversation.

Si son grand art à la tribune était de causer avec la Chambre, il causait aussi dans les commissions, dans les bureaux, au conseil, partout où l'appelait sa fonction. Point de ministre plus abordable, plus soucieux de l'opinion d'autrui. Méditait-il quelque opération importante, un emprunt, une conversion ? On le voyait faisant appel à toutes les com-

pétences, se tenant en contact permanent avec le monde des affaires, tâtant les ressources et les dispositions du crédit, traitant avec les ménagements qu'on lui doit cette impressionnable puissance. Le crédit, c'est une sensitive : un rien l'effarouche, le fait s'évanouir ; pour le saisir au bon moment et l'utiliser, il faut un art tout de tact et de délicatesse, que M. Léon Say entendait à la perfection.

En temps ordinaire, il n'était pas moins accessible. Les portes de son cabinet restaient ouvertes aux solliciteurs, aux donneurs d'avis : il se consolait de l'ennui qu'on lui causait en recueillant quelques observations de fine psychologie : c'étaient pour lui les profits du métier. Un jour, certain spéculateur assez connu se présente à lui, et du ton que l'on prendrait pour dénoncer un scandale : « Monsieur le ministre, dit-il, voilà vingt ans que je joue à la hausse, et je ne suis pas décoré. » La requête fut écoutée avec une placidité souriante, mais n'eut point d'autre suite. Si notre ministre reprochait à Napoléon, qui prétendait décréter la confiance parce qu'il commandait à la victoire, d'avoir voulu mettre en prison les spéculateurs à la baisse, lui-même n'appliquait pas ce faux système en sens inverse et ne considérait point que jouer à la hausse fût un titre à la reconnaissance publique. Il réservait pour ses collaborateurs dans le service d'État, pour ce personnel modeste et zélé, les récompenses dont il disposait, et ne cherchait la sienne que dans la satisfaction de soi-même, dans l'approbation des gens honnêtes et compétents.

Il a fallu que nous le perdions pour qu'un trait tout à son honneur en ce genre vînt à notre connaissance. Sans de

récentes révélations que sa mort seule a permises, saurions-nous aujourd'hui qu'en 1879 le Président de la République avait voulu lui conférer d'emblée le grade suprême dans la Légion d'honneur? Les décrets avaient été signés, mais arrêtés dans leur trajet entre l'Élysée et le *Journal officiel* : ainsi leur avait manqué l'indispensable sanction de la publicité : avait-on craint, en un temps où la modération devenait suspecte, de décerner à ce grand modéré un témoignage de gratitude nationale? Averti de l'intention, M. Léon Say ne réclama jamais contre un manque de mémoire ou de courage. Plus tard, après la retraite du Président, les décrets lui ayant été officieusement remis, il les laissa dormir parmi ses papiers et n'en parla à personne. Dans sa fierté modeste, il ne fit aucune démarche pour obtenir le droit de porter la distinction si bien méritée, prenant pour règle les principes, à défaut des pratiques de son parti ; nul ne désapprouvera, je pense, cette façon de se montrer républicain.

Il commençait d'ailleurs, au sein d'un parti dont les actes provoquaient ses regrets plutôt que sa résistance, à s'isoler dans sa prudence et son libéralisme. Ce fut l'une de nos disgrâces qu'il n'ait pas su revendiquer, sur l'ensemble des affaires, l'influence à laquelle lui donnait droit l'autorité de ses services. Moins chef de parti que chef d'école, il manifesta surtout au pouvoir les qualités qui eussent fait de lui l'auxiliaire permanent et précieux d'un grand gouvernement.

Son testament de ministre fut toutefois un avertissement général, une adjuration émue, dont quinze années d'expérience ont attesté la valeur. Le discours qu'il prononça

le 27 juillet 1882 devant la Chambre, à l'appui d'un budget de vérité et de précaution, est demeuré son chef-d'œuvre : un haut enseignement s'en dégage et comme une philosophie des finances républicaines.

En présence de témérités croissantes, M. Say sut dire à cet instant et expliquer que le régime démocratique et parlementaire, en dépit des apparences, est condamné à devenir le plus coûteux de tous, s'il n'apprend à se défier de soi-même et à se refréner. A juste titre, l'opinion s'indignait autrefois contre les prodigalités du pouvoir monarchique, contre les courtisans, qui excitaient le prince à des magnificences retombant sur eux en pluie de bénéfices et de pensions. Depuis que le peuple est roi, les courtisans ont-ils disparu? Leur nombre n'a-t-il pas grossi au contraire avec les fantaisies du maître irresponsable et multiple qu'ils ont à servir? Les courtisans ne sont plus à Versailles, dans les salons historiques où leur troupe dorée tenait tout entière. Ils pullulent dans nos villes, dans nos campagnes, dans nos plus humbles chefs-lieux d'arrondissement et de canton, partout où le suffrage universel dispose d'un mandat et peut conférer une parcelle de puissance. Avec eux, ils apportent l'annonce de libéralités ruineuses, la création d'emplois superflus, le développement inconsidéré des travaux et des services publics, moyens de popularité facile et surenchère électorale. Au Parlement, ils se font les dispensateurs des largesses promises, s'occupent à doter leur circonscription aux dépens de l'équilibre budgétaire ; c'est le triomphe de l'étroite compétition locale sur l'intérêt d'État, la victoire de l'arrondissement sur la France.

Cette vérité, M. Say la fit ressortir avec un mélange de saine ironie et d'anxiété contenue, avec des sincérités et aussi des adresses de langage qui forcèrent l'admiration de l'assistance. Il montra qu'avec le pouvoir s'est déplacée la source des dépenses, l'excitation au gaspillage, qu'elle réside maintenant dans les Chambres, et que le Parlement, appelé naguère à contrôler l'exécutif, doit avant tout aujourd'hui se contrôler lui-même, sous peine de compromettre le crédit et la parole de la France. Jamais il n'avait été plus éloquent et aussi énergiquement persuasif. Son succès fut immense, retentissant et vain, car le sort de son budget, le sien propre, étaient liés à celui d'un cabinet qui ne pouvait échapper à la règle commune et à la loi d'instabilité. La Chambre applaudit le ministre à tout rompre et le surlendemain renversa le ministère.

M. Léon Say ne devait plus remonter au pouvoir ; trop d'ambitions impatientes s'étaient lassées de l'entendre appeler l'homme nécessaire. Il le comprit et ne songea plus qu'à l'action indépendante, au combat pour les principes, pour la liberté surtout et par la liberté. Sur tous les terrains, des réactions s'annoncent contre les idées qui lui sont chères ; il sent que ces idées traversent une crise, subissent une épreuve, mais il n'admet pas qu'elles doivent fatalement en sortir vaincues et que notre siècle finissant n'ait qu'à enregistrer la grande faillite du libéralisme. Aussi, dans tous les milieux où l'on lutte par la parole ou par la plume, où l'on informe, où l'on avertit, on le retrouve désormais, s'adressant à ses concitoyens, s'adressant de préférence aux jeunes.

En 1884, ce fut un spectacle de bon exemple que de voir

ce gouvernant de la veille prendre modestement possession d'une chaire à l'École des sciences politiques, dans ce libre établissement auquel je m'honore d'appartenir. Ses conférences sur les *solutions démocratiques de la question des impôts* furent très remarquées : c'était surtout le procès des solutions démagogiques. Pour nous en dégoûter, il demande des leçons à l'histoire, il nous transporte dans la Florence du XVe siècle, au milieu de cette démocratie artiste, trop artiste quelquefois, aussi habile à raffiner contre les partis vaincus les abus de la tyrannie fiscale et à ciseler ces armes d'iniquité qu'à sculpter ou à peindre d'immortels chefs-d'œuvre. Ces digressions dans le passé étaient d'ailleurs parmi ses moyens et ses jeux favoris. Un jour, il fait ce tour de force d'intéresser le public d'une séance académique à l'histoire... de la *comptabilité en partie double*, et voilà ce procédé s'expliquant par ses origines, le génie imaginatif des Grecs et des Italiens animant d'une vie propre les divers éléments d'une maison de commerce, et la caisse, le magasin, le comptoir entrant en conversation l'un avec l'autre, s'interpellant et se répondant, dialoguant à la façon des héros d'Homère ou plutôt de Lucien, devenant des personnes, presque des dieux, « dieux roturiers qui n'ont d'ailleurs pas manqué d'autels ». Une autre fois, au moment où M. Say nous donne le portrait de Turgot, comme pour ajouter un piquant attrait à cette noble figure, il nous révèle que Turgot a fait des vers ; il les exhume. Lui-même n'en faisait pas ou n'en faisait plus, mais il savait que jusqu'aux plus prosaïques manifestations de la force humaine recèlent et peuvent dégager une poésie ; il réussissait à l'extraire,

à la mettre en relief, et s'enveloppant de ces délicats prestiges, s'instituait en dix endroits différents professeur de finances, professeur d'économie politique, surtout professeur de bon sens. Par ce tour séduisant qu'il donnait à l'exposé d'austères problèmes, par cette manière qui n'était qu'à lui de nous faire agréer des notions utiles, on peut dire qu'il créa un genre nouveau et y fut maître : c'est ce qui l'indiqua, Messieurs, à vos suffrages, ainsi que la place considérable qui lui était assignée, dans le pays comme dans la science, par la valeur, la portée et l'étonnante multiplicité de ses œuvres.

Toujours actif, jamais agité, il devait à ce double avantage la faculté de mener concurremment et avec aisance les entreprises les plus diverses. Son moyen de repos et de détente, c'était de varier ses occupations et de faire succéder aux plus hautes les plus aimables. Au sortir d'un conseil d'administration ou d'un débat parlementaire, la présidence de la Société d'horticulture le réclamait. Les allocutions qu'il y improvisait montrent que les fleurs ne l'inspiraient pas moins que la question des octrois ou le tarif des douanes. Il les aimait toutes, fleurs orgueilleuses en robe de cour et fleurettes champêtres : il était fier de retrouver un peu son œuvre dans ces expositions où elles se groupent magnifiquement et qui sont l'un des sourires de nos printemps parisiens, mais il les visitait aussi chez elles, dans les lieux où on les cultive, où on les perfectionne, dans ces vallons proches de Paris et de Versailles où elles s'abritent frileusement contre la bise, et rien ne le délassait autant que ces excursions au pays des fleurs.

Il avait aussi d'autres joies : c'était lorsque la France, par quelque grande manifestation d'art et d'industrie, attestait le développement de son activité vitale. Le succès de l'Exposition universelle de 1889 le ravit. Il y prit sa part, en présidant à l'organisation du groupe d'économie sociale, mais l'ensemble de l'Exposition lui plut, l'intéressa, l'amusa infiniment. Cette lutte qui rapprochait les nations au lieu de les diviser, cette splendide revanche de la paix répondait à tout ce qu'il y avait en lui d'expansif, de sociable, de largement humain.

Dans les jours qui suivirent l'inauguration, je le vis s'arrêtant sur les terrasses du Trocadéro pour jouir du spectacle. Il regardait le flot des visiteurs couler sur les pentes, à travers les eaux jaillissantes et les pelouses neuves : plus bas, le fleuve en fête : au delà, ces dômes bariolés, ces ébauches d'architectures nouvelles, ces palais de verre à l'ossature de métal, la longue flèche d'acier dardée au ciel, tout ce désordre de créations composites et hâtives, où Paris avait mis pourtant la marque de son goût et une touche d'élégance. Et il était vraiment heureux : son cœur se dilatait, ses yeux souriaient : il se plaisait à des observations instructives, à des rapprochements : il comparait aux pyramides d'Orient qui règnent sur le désert et ne sont que d'orgueilleux sépulcres, la grande pyramide d'Occident, chargée de foule, pénétrée du haut en bas de mouvement et d'animation, plongeant sa base dans un fourmillement d'humanité, s'élevant au centre d'une ville improvisée et cosmopolite qui devait bientôt s'évanouir pour faire place à d'autres, et il trouvait que cet ensemble puissant et changeant symbolisait à merveille la vie qu'il

rêvait pour nos sociétés modernes, vie intense, débordante, faite d'effervescence féconde et de libres renouvellements.

Il lui fallait ces satisfactions pour le consoler dans les tristesses et les amertumes de l'heure présente. Par moments, tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait voulu honnête et prospère, gouvernement parlementaire, jeu des institutions représentatives, gestion de nos finances, apparaissait exposé et compromis. Frappé de cette sorte d'ostracisme à l'intérieur qui remplace dans notre république l'antique exil des supériorités, il connaissait trop l'ingratitude des démocraties pour s'étonner de ce qui nous indigne : il le sentait pourtant, mais sa mélancolie même demeurait spirituelle : « Notre expérience ne sert absolument de rien à la génération actuelle », disait-il aux conseillers nouveaux de son parti. — « Vous vous calomniez », lui répondait courtoisement l'un d'eux. — « Non, reprenait-il, mais je voudrais bien vous calomnier. »

Ce qui l'inquiétait surtout et aussi le stimulait, c'étaient l'explosion et le progrès des doctrines socialistes. A la faveur des destructions opérées, l'esprit révolutionnaire cherchait à exploiter de grands besoins sociaux au profit de théories chimériques ou perverses. En elles, M. Léon Say ne reconnaissait qu'un ensemble de décevantes promesses et une religion d'erreur, religion qui a ses dogmes et surtout ses mystères. Il s'affligeait à mesure que les plaintes légitimes de la souffrance et de la misère se soulevaient en tempête de revendications haineuses, et que ce flot noir montait à l'horizon. Combattre le socialisme sur le terrain des faits, sur le terrain pratique, à l'aide d'une éru-

dition sans rivale, telle devient, dans son existence si complexe et si pleine, qui touche à tant de choses, la préoccupation dominante et presque obsédante. Non qu'il passe son temps à s'apitoyer sur l'avenir : le rôle de Cassandre ne lui convenait guère : il ne fut jamais de l'école du gémissement. Son procédé est tout autre et consiste à dénoncer virilement le danger, mais surtout à le démasquer dans ses manifestations en apparence les moins graves, à empêcher qu'il ne s'insinue dans nos finances, dans notre législation, dans l'air ambiant que nous respirons, à ne laisser ouverte aucune brèche par où l'ennemi puisse se glisser dans la place.

Comme il est obligé d'avoir l'œil à toutes les portes, de surveiller tous les accès, son activité redouble ; dans ce rôle définitif, elle n'a d'égale que sa vaillance. Politique indulgent naguère, il s'affirme de plus en plus économiste intransigeant, toujours prêt à payer de sa personne pour la défense sociale. Divers, réitérés, incessants, ses efforts semblent parfois se disperser : ils convergent au contraire et tendent invariablement à ce but : opposer aux doctrines qui veulent ériger l'État en dieu partout intervenant, à ce « panthéisme d'État », la libre action des citoyens ; en face de tous les problèmes, désigner et invoquer la liberté comme l'unique agent de solution.

Cette formule suffira-t-elle aux grandes reconstitutions qu'attend l'avenir? Ne renonçons pas à concilier la liberté individuelle avec les exigences de cette solidarité sociale que l'honneur de notre temps est de sentir et de proclamer. Toutefois, sachons discerner en quoi l'école dont relevait M. Léon Say a rétréci et parfois stérilisé le champ de

son activité. L'erreur de cette école fut trop souvent de confondre un moyen avec un but. La liberté est un moyen donné à l'homme de développer toute sa valeur ; elle ne crée point par elle-même cette valeur ; elle sert à tout, mais ne suffit à rien, et les droits conférés aux peuples deviennent entre leurs mains instrument d'agitations vaines, si l'on ne ressuscite, si l'on ne fortifie concurremment et continuellement en eux la notion du devoir moral, dont le devoir politique et social est l'une des parties. Le fondement de cette notion, faut-il le chercher ailleurs qu'en sa haute et vraie place, et le trouverons-nous en dehors de cette foi qui a fait si longtemps le soutien de l'âme française? Il n'est point d'exemple qu'un peuple sans foi soit demeuré un peuple libre : comme il n'a su s'imposer spontanément une règle, il en vient tôt ou tard, pour se préserver contre lui-même et ses propres emportements, à chercher la contrainte, à l'appeler, à s'y réfugier, et à courir le hasard d'un maître. Si cette épreuve nous était réservée, ne pourrait-on dire à certains libéraux : Hommes d'intentions droites et de cœur sincère, vous portez la peine de ne nous avoir conseillé le bien qu'au nom de notre intérêt matériel sainement entendu et de notre dignité, de ne nous avoir point proposé un principe supérieur, un idéal plus élevé, de n'avoir regardé que sur terre, et suivant l'expression d'un vieux poète :

D'avoir fait votre dieu de votre liberté.

Que M. Léon Say ait reconnu en ce point l'insuffisance des doctrines purement libérales, certains de ses der-

niers écrits paraissent en témoigner. A mesure qu'il sentait peser davantage sur le pays l'angoisse de l'avenir, il continuait, pour combattre l'erreur, à s'armer de toutes les ressources de la science économique et sociale; mais on apercevait aussi en lui comme une préoccupation inquiète de leur efficacité bornée, comme une aspiration à se liguer avec d'autres forces et à chercher plus haut ses alliances. Il comprenait le besoin de remonter aux sources mêmes de l'abnégation et du devoir, de leur rendre libre cours, de s'insurger contre les obstacles que leur oppose l'esprit de secte et d'intolérance. Le 7 novembre 1889, nous l'entendons dire publiquement : « Si, par exemple, un ministre de l'intérieur avait le courage de rétablir partout les sœurs dans les hôpitaux, et si, au lieu de s'excuser devant la Chambre, il revendiquait hautement l'honneur de cette mesure de réparation, ne croyez-vous pas qu'il y aurait, du jour au lendemain, un grand changement apporté dans la situation politique du pays? » Cet hommage rendu aux bienfaits sociaux qu'inspirent le sentiment chrétien et la loi d'amour, à ces grandes forces de réconciliation, on le retrouve encore plus dans les œuvres de son cœur. Né et élevé dans la religion protestante, pour laquelle il professa toujours un affectueux respect, il s'intéressait passionnément aux entreprises de prévoyance et de charité, filles de la foi, que l'esprit d'initiative si utile aux adhérents de son culte multiplie et répand. Il se donnait à toutes; il leur portait le secours de sa vivifiante intelligence, et cette part de son activité qu'il voilait au public, avec cette modestie qui fut toujours l'une de ses vertus et l'une de ses grâces, n'était pas la moins fructueuse.

Cependant, au milieu de ce labeur sans trêve, il s'épuisait : l'altération de ses traits inquiétait ses amis. Soudain, en plein travail, en plein combat, il se sentit frappé, s'enferma alors dans de chers souvenirs et s'éteignit ; mais l'avant-veille encore il avait voulu corriger des épreuves, parfaire un travail d'utilité sociale ; il ne s'arrêta de lutter que pour mourir.

Ses obsèques furent celles d'un homme de bien et d'un homme de goût. Point d'apparat, point de fracas d'artillerie, point d'uniformes, sauf ceux de l'Institut et la robe des pasteurs. Il y avait pourtant foule, mais foule d'amis, de fidèles, de confrères, de disciples, et aussi des humbles, de pauvres gens de son quartier, qui voulurent l'accompagner à sa dernière demeure. Ceux-là ignoraient tout de lui, sauf qu'en ses hautes fonctions il était resté simple, accueillant, serviable, qu'il savait beaucoup de choses et qu'il était très bon. Et à la pensée qu'ils ne le verraient plus passer, avec sa démarche un peu molle et affaissée des derniers temps, mais le regard toujours vif, épanoui, réconfortant, et les mains pleines de bienfaits, des larmes leur venaient aux yeux : ce deuil discret vaut bien des pompes et des discours. A ce grand Parisien, à ce scrupuleux gérant de la fortune publique, on n'a pas fait de funérailles nationales, on n'a pas élevé de monument commémoratif, mais de quoi servent ces honneurs, que notre époque prodigue et renie avec la même facilité ? Nous ne sommes plus même au temps où l'on renversait les statues, après les avoir laissées se dresser et vieillir sur leur orgueilleux piédestal. Notre siècle imprudent en commence beaucoup ; puis, saisi de regret et

doutant de ses dieux d'un jour, il abandonne parfois leurs statues à l'état d'ébauche ou les brise inachevées. Dans le jugement de ses contemporains et de la postérité, Léon Say n'aura point à craindre de pareils revirements. Les éloges qui le saluèrent à son départ de cette vie furent réfléchis, sincèrement émus, éloignés de tout esprit d'engouement et de parti : ce furent, d'un bout à l'autre de la France et du monde, des appréciations consciencieuses de son œuvre, des témoignages rendus à son talent, à son désir du bien, à sa passion d'éclairer et d'obliger, surtout l'unanime constatation du vide qu'il laissait derrière lui : et cette couronne d'hommages, tressée par la reconnaissance et l'admiration, reverdira longtemps dans la mémoire des hommes.

RÉPONSE

DE

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. ALBERT VANDAL

Monsieur,

Vous nous avez dit, au début de votre spirituel discours, que vous étiez « assez ennemi de la politique pour n'avoir plaisir à l'observer que dans le passé et à distance ». S'il en était véritablement ainsi, vous me permettriez, tout à la fois, de vous en féliciter et de vous en blâmer : de vous en féliciter, car plus d'un déboire vous serait ainsi épargné ; de vous en blâmer, car la chose en elle-même ne serait point louable. Les circonstances peuvent faire que quelqu'un de votre mérite n'appartienne à aucune assemblée, ou ne soit investi d'aucune grande fonction, et

déjà cela est fâcheux. Mais si les esprits cultivés se désintéressaient, par système, des grands intérêts du pays; si la race des hommes politiques, qui considèrent la conduite des affaires publiques comme un des plus nobles emplois de l'activité humaine, était définitivement remplacée par la race des politiciens, pour qui la politique n'est qu'un instrument de fortune, il en résulterait, pour notre pays, un abaissement que vous seriez le premier à déplorer.

Je crois au surplus que vous vous méprenez sur vos sentiments, comme, trop modeste, vous méconnaissez vos dons. Vous avez mis, tout à l'heure, quelque coquetterie à proclamer votre incompétence en matière économique, et cependant, un de vos premiers ouvrages contient, sur l'état de notre commerce en Orient au XVIIe siècle, sur les avantages et les inconvénients de la réglementation minutieuse où nos négociants étaient enserrés, des pages qu'un professionnel de l'économie politique ne désavouerait pas. De même, il y a quelques mois, dans une conférence sur ces douloureuses affaires d'Arménie, où, par la voix, le geste, l'accent, vous avez déployé de réelles qualités d'orateur (j'y étais, je vous ai entendu), lorsque vous rappeliez que la France a été de tout temps « la main secourable tendue aux humanités souffrantes »; lorsque vous l'adjuriez éloquemment de ne pas renoncer à cette mission, sous peine de n'être plus que « l'ombre d'une ombre », ce n'était pas le passé, ou je me trompe fort, c'était le présent, et même l'avenir, qui vous intéressait. Cette inimitié dont vous nous avez parlé n'est donc qu'une simple bouderie, dont je trahirai l'origine. S'il en était

autrement, d'ailleurs, auriez-vous si bien compris l'homme politique que fut M. Léon Say? Auriez-vous su tracer, d'un crayon si léger et si ferme à la fois, un portrait de lui si ressemblant et si achevé que je suis fort en peine d'y ajouter quelques traits?

Ce qui vous a sans doute aidé, c'est que vous l'avez personnellement connu. Je l'ai beaucoup connu, comme vous, et je voudrais que mes souvenirs me servissent aussi heureusement. Ces souvenirs sont un peu plus anciens que les vôtres. Sans qu'il y ait en effet entre nous un grand intervalle d'années, au point de vue des premières réminiscences, vous êtes d'après, je suis d'avant la Guerre, et souvent j'ai remarqué combien diffèrent dans leurs impressions, leurs jugements, leurs vues d'avenir, ceux qui sont nés à la vie intellectuelle au moment où la France elle-même commençait à renaître, et ceux-là, au contraire, qui, ayant reçu, en pleine jeunesse, en pleine ardeur, en pleine espérance ce coup terrible, ont senti se briser à jamais en eux le ressort de la joie.

Il n'y a point, cependant, de différence dans le souvenir que tous deux nous avons conservé de M. Léon Say. La jeunesse libérale, à laquelle j'appartenais sous l'Empire (je ne m'en défends point, et s'il y a jamais telle chose qu'une vieillesse libérale, je crois bien que j'en ferai encore partie); la jeunesse libérale, dis-je, avait choisi certains maîtres, à qui elle demandait les leçons dont son inexpérience avait besoin. Ces maîtres qui, tous, appartenaient ou devaient appartenir à l'Académie s'appelaient Thiers, Berryer, Prévost-Paradol, Jules Simon, Léon Say. Ils nous enseignaient des vérités relatives auxquelles

nous ajoutions une foi absolue. A Léon Say, nous demandions surtout des leçons d'économie politique, de finance et d'administration. Personne n'aurait su mieux les donner, dans un style plus clair, à l'aide d'arguments plus persuasifs. Avec lui, nous croyions que la liberté des échanges favorise la prospérité des peuples. Avec lui, nous ne doutions pas que la discussion approfondie du budget ne fût la meilleure garantie de l'économie dans la gestion des deniers publics. Nous partagions l'indignation que lui causait l'irrégularité des procédés financiers à l'aide desquels un préfet célèbre pratiquait dans Paris de hardis percements. Enfin nous étions convaincus qu'un conseil municipal librement élu par le suffrage universel assurerait à la capitale une administration intelligente et libérale.

Je croyais en ces vérités autant que personne, et j'éprouvais pour le talent de M. Léon Say une admiration égale à ma confiance dans ses doctrines. De plus, comme l'homme était charmant, plein d'esprit et de bonne grâce, comme j'avais souvent le plaisir de le rencontrer à Paris dans les salons, parfois aussi en Angleterre, et qu'il me témoignait quelque bienveillance, à ces sentiments de confiance et d'admiration se joignait une sympathie très vive. Ces sentiments m'étaient communs au reste avec toute ma génération. Nous étions jeunes, ardents, peut-être un peu crédules : partant, nous étions heureux, et la meilleure preuve, c'est que, très sincèrement, nous croyions souffrir.

La guerre survint : nous sûmes, alors, ce qu'est la souffrance. Maîtres et élèves en libéralisme, tous firent leur devoir, M. Léon Say avec autant de simplicité et de dé-

vouement que personne, dans la garde nationale de la Seine. Sa correspondance intime, qui vous a été communiquée, porte, dites-vous, la trace de ses angoisses patriotiques. Je n'en suis pas étonné, sachant quelle sensibilité et, dans certains cas, quelle passion se cachait sous son apparence parfois un peu sceptique et indifférente. Le suffrage universel, qui ne distingue pas toujours entre ceux qui savent et ceux qui ont encore besoin d'apprendre, nous envoya tous deux, en février 1871, siéger à Versailles. Je fus son collègue cinq ans à cette grande et pauvre Assemblée nationale qui reçut de la France envahie, désarmée, ruinée, le mandat de la tirer du péril, et qui eut l'honneur de lui rendre son territoire libéré, son armée refaite, ses finances restaurées. De son vivant, l'opinion était un peu sévère pour elle; depuis lors, meilleure justice lui a été rendue, par comparaison.

Ces douloureuses années demeurent les plus laborieuses et les plus utilement employées de la vie de M. Léon Say. Il fut l'associé de M. Thiers dans la grande œuvre financière qui devait aboutir à la rançon du pays par le paiement d'une indemnité colossale, et l'artisan habile de cette opération sans précédents. Aux propositions financières dont il dut saisir l'Assemblée les contradicteurs ne manquaient pas; mais à l'appui de ces demandes il développait des considérations si judicieuses, aux objections qui lui étaient faites il opposait des arguments si forts, il apportait dans la discussion de ces questions arides tant d'élégance, de clarté et de belle humeur, que chacun de ses discours était un triomphe autant de la raison que de l'éloquence, et qu'il finissait par empor-

ter l'assentiment unanime des auditeurs de bonne foi.

Malheureusement, cette unanimité ne se retrouvait pas lorsqu'il s'agissait de questions ayant trait non plus aux finances, mais à la politique. Dans nos parlements les extrêmes se rapprochent plus facilement que les nuances ne se fondent : il n'y avait que des nuances entre M. Léon Say et les chefs de cette fraction de l'Assemblée à laquelle j'appartenais. Aussi l'accord ne put-il s'établir entre eux et lui. Dans plus d'une circonstance capitale, ses votes et les nôtres furent différents. Mon admiration et ma sympathie n'en demeurèrent pas moins très vives, mais, naturellement, la confiance diminua.

Je ne serais pas étonné qu'avec le temps la confiance n'eût un peu diminué chez M. Léon Say lui-même, la confiance non pas en la vérité absolue de ses doctrines politiques et financières, mais en leur succès prochain. Il eut le mérite rare de leur demeurer d'autant plus fortement attaché, et peut-être connut-il, sur le tard de sa vie, ce délicat plaisir de l'obstination dans la fidélité. L'expérience n'avait pas justifié toutes ses prévisions. Le libre-échange n'avait pas assuré la prospérité économique de la France, et ce n'était pas pour lui une consolation de constater que la protection n'y réussissait pas davantage. Pour être à la Chambre l'objet de discussions minutieuses, le budget ne laissait pas d'enfler chaque année. Un conseil municipal élu continuait d'étonner Paris, non pas seulement par des percements. Enfin, à l'encontre des principes de 1789 qui étaient demeurés son Évangile politique et économique, il voyait s'élever tout un corps de doctrines menaçantes qui sacrifiaient l'individu à l'État, la liberté

à la collectivité, et qui lui paraissaient mortelles au progrès, tel qu'il le comprenait.

Le péril grandissait chaque jour sous ses yeux. Il prit alors une de ces déterminations qui honorent un homme public. Il résolut de renoncer au Sénat, où le collège de Seine-et-Oise l'avait envoyé siéger en 1876, et dont il avait présidé les débats, pour rentrer à la Chambre directement élue par le suffrage universel, où d'importants combats financiers allaient se livrer. L'accomplissement de cette résolution ne lui fut pas aussi facile qu'il l'avait d'abord pensé. « Ceux qui ne comprennent point la démocratie n'ont rien à nous apprendre, avait-il écrit, en songeant peut-être à d'anciens amis politiques dont il s'était séparé. Ils n'appartiennent pas au monde des vivants (1). » Mais il ne suffit pas de comprendre la démocratie. Il faut encore être compris par elle, et M. Léon Say s'aperçut avec surprise qu'il avait cessé d'être prophète en son département. La démocratie de Pontoise ne le comprenait plus, et il dut demander un refuge contre l'ostracisme populaire à la patrie de Henri IV.

A la Chambre des députés, il entreprit avec courage, sur le terrain financier, la lutte qu'il jugeait nécessaire. Durant les sept années qu'il y siégea, il donna le spectacle, recommandable à ceux qui pensent comme lui, d'une résistance éclairée mais inébranlable qui, sans s'opposer obstinément aux réformes judicieuses, n'essaye pas cependant de désarmer des adversaires irréconciliables par des concessions dont ils tirent des arguments.

Toutes les fois qu'il prononçait un discours, c'était un

(1) *Le Socialisme d'État*, préface, p. 15.

régal, auquel la Chambre entière prenait le même plaisir. Son éloquence était toujours applaudie, mais ses avis étaient rarement écoutés. Un jour cependant il obtint, après une discussion assez vive, le relèvement d'un crédit de douze mille francs. Quelques instants après il rencontrait à la buvette un de ses plus ardents contradicteurs : « Eh bien, tu les as, tes douze mille francs, gros père », lui dit celui-ci, en lui envoyant amicalement un coup de poing un peu au-dessous de la poitrine. En homme d'esprit, M. Léon Say ne fit que rire. Mais ces familiarités de la démocratie parlementaire ne laissaient pas de le déconcerter, et comme, à mesure que son talent grandissait, il sentait son autorité décroître, la bonhomie railleuse qu'il avait promenée d'abord dans les couloirs de la Chambre finit par s'attrister un peu.

Dans les dernières années de sa vie il sentit également que les pures et dures lois de l'économie politique ne suffisent point à résoudre le problème des relations d'homme à homme, de patron à ouvrier, et qu'il faut les attendrir par un peu de charité. En bon économiste il n'admettait pas l'efficacité de ce grand remède, et il malmena fort la charité, dans une de nos séances publiques où il avait à louer, au nom de l'Académie, de braves gens qui, pour la plupart, s'y étaient adonnés toute leur vie. Mais il faisait mieux que d'en parler, bien ou mal ; il la pratiquait avec beaucoup de discrétion et de générosité. Il était président de la Ligue pour le repos du dimanche ; il prenait la parole à l'Union chrétienne des jeunes gens, et sa pensée se tournait de plus en plus vers des questions qui dépassaient l'horizon habituel de ses préoccupations financières lorsqu'il fut enlevé, sinon surpris par une mort prématurée.

Ses dernières volontés, que vous avez eu raison de rappeler, furent d'un sage, et le silence qu'il voulut sur sa tombe ne l'a point diminué, car il y a quelque chose de supérieur aux oraisons funèbres : c'est le souvenir laissé d'une vie toute d'honneur et de désintéressement, et quelque chose de plus solide que les statues : c'est de demeurer dans la mémoire d'une génération nouvelle comme un homme représentatif d'une génération disparue. M. Léon Say a personnifié un des derniers, avec élévation et avec éclat, ce qu'on appelait, il y a quelque cinquante ans, le « juste milieu », c'est-à-dire cette bourgeoisie aisée libérale et lettrée qui, sous l'ancien régime, se plaignait à tort de n'être rien, et qui s'est trompée en croyant pouvoir être tout. Souhaitons qu'elle demeure quelque chose, et que beaucoup d'hommes de la valeur de M. Léon Say continuent de lui assurer la juste part d'influence qu'elle ne saurait perdre sans grand dommage pour notre pays.

Cette génération nouvelle à laquelle vous appartenez, Monsieur, se rend-elle compte combien, sous plus d'un rapport, elle a été mieux partagée que la mienne? Ceux d'entre nous qui, frais émoulus de leur baccalauréat, avaient le vague instinct que l'enseignement classique ne marque pas la limite du savoir humain, ne trouvaient alors ni à l'École de droit ni à la Sorbonne les leçons dont ils auraient eu besoin pour élargir leurs notions trop étroites. Ils n'avaient pas la ressource de s'adresser à cette forte École des sciences politiques où vous êtes aujourd'hui un professeur écouté, après avoir été un brillant élève, et dont la création suffit pour vouer à la reconnaissance publique

le nom de notre trop modeste confrère M. Boutmy. En même temps que vous en suiviez les cours, vous vous prépariez aux examens du Conseil d'État où vous avez été facilement reçu.

De votre passage dans ce corps, date cependant la mésintelligence entre la politique et vous. Vous deviez en effet y faire, à vos dépens, l'expérience d'une vérité qui, au premier abord, semble faite pour surprendre : c'est que l'hérédité est par excellence le principe de la République. A ceux qui naissent sous tels ou tels noms, tout est ouvert, ou, au contraire, tout est fermé, et les plus glorieux ou les plus honorables sont parfois les plus dangereux à porter. Votre père appartenait à cette forte race de fonctionnaires que le gouvernement de Juillet avait façonnée et léguée au second Empire. Pendant dix-huit ans il avait dirigé avec honneur deux grands services publics : il y avait fermement maintenu la discipline ; il en avait strictement banni la faveur. Ces souvenirs-là ne pouvaient vous servir. Trois fois proposé par vos chefs directs pour une place de maître des requêtes, trois fois vous avez été rayé par un garde des sceaux vigilant. Vous avez compris ce que cette exclusion voulait dire, et, en galant homme qui ne veut point faire de bruit, vous avez envoyé votre démission. Mais vous avez, je le crois, juré tout bas qu'à la politique et aux fonctions qui en dépendent on ne vous prendrait plus désormais.

A cette démission, le Conseil d'État a perdu plus que vous, car votre indépendance reconquise vous a permis d'obéir en toute liberté au démon littéraire qui depuis plusieurs années vous tourmentait en secret. Déjà, avant

votre entrée dans la grave assemblée, vous aviez publié un petit livre de voyage où résonne, comme un paquet de grelots, la belle humeur de vos vingt-deux ans : *En Karriole à travers la Suède et la Norvège*. Karriole avec un *K*. De ce livre de début je ne veux recueillir qu'une anecdote, bien joliment contée par vous. Vous étiez par le 64e degré de latitude Nord, et vous faisiez route de Bergen à Christiania, en karriole, bien entendu. Sur le siège, derrière vous, un jeune garçon sifflait des mélodies norvégiennes. Une de ces mélodies, au ton lent et grave, quelque chose, comme un cantique, ne semble pas cependant inconnu à vos oreilles : plus de doute, ce cantique c'est la *Marseillaise* Comment cet air si français est-il parvenu si loin? On vous explique que pendant, le siège de Paris, un ballon parti de la ville assiégée est venu tomber dans le district de Thelemarken, et qu'à peine dégagés de la nacelle et des cordages, les deux hommes qui le montaient, un drapeau tricolore à la main, avaient entonné l'hymne de Rouget de l'Isle, demeuré depuis lors populaire en Thelemarken. Vous n'aimiez pas beaucoup la *Marseillaise*, qui n'était pas encore l'air officiel, et vous aviez contre cette cantate d'origine révolutionnaire quelques préventions et quelques griefs ; mais, si loin de la France, vous l'avez entendue avec émotion, et, pour un peu, vous l'auriez fait répéter à votre jeune guide. Combien sommes-nous de Français comme vous, prêts à oublier préventions et griefs, dès que quelque chose fait vibrer en nous la corde de la patrie !

A en juger par ce petit livre, il n'aurait tenu qu'à vous, Monsieur, de conquérir rapidement une place brillante

parmi ceux de nos écrivains qui nourrissent surtout leurs lecteurs de descriptions et d'impressions, car vous aviez le don de la couleur et celui de la vie. Mais de plus austères travaux vous ont tenté, et c'est l'histoire que vous avez choisie. L'heure où vous preniez la plume demeurait obscure et mélancolique. L'aube de l'espérance se levait à peine pour notre pays encore isolé, et c'était avec hésitation qu'il commençait à tourner ses regards vers une lueur qui apparaissait à l'Orient de l'Europe. C'est de ce côté cependant que vous avez porté vos recherches. Avec une sagacité qui sent, ne vous en déplaise, l'homme d'État, vous avez pressenti que des liens qui semblaient rompus pouvaient être renoués, que des questions qui semblaient sommeiller, pouvaient se réveiller, et vous avez consacré vos deux premiers ouvrages historiques à étudier les relations de la France avec la Russie et avec la Turquie, pendant le règne de Louis XV (1).

Ce règne ne compte pas, il s'en faut, parmi les plus glorieux de nos annales, mais vous faites observer avec raison que « les périodes les plus décriées de notre histoire ont eu leurs grandeurs et que, même sous Louis XV, la monarchie française accomplit des œuvres considérables, malheureusement trop tôt compromises par des fautes éclatantes ». Elle fut mieux servie sur le terrain des négociations que sur les champs de bataille, par ses ambassadeurs que par ses généraux, et vous éprouvez à raconter ce que vous appelez d'un joli mot « les prouesses de notre

(1) *Louis XV et Élisabeth de Russie*, 1882. — *Une ambassade française en Orient, sous Louis XV. La mission du marquis de Villeneuve*, 1889.

diplomatie » un plaisir qui est un peu un plaisir d'antiquaire. Il faut convenir en effet que le cercle où se meut l'action de nos représentants à l'étranger est, par la force des choses, singulièrement retréci. Chaque ligne télégraphique qui s'établit raccourcit de quelques anneaux la chaîne qui entrave la liberté de leurs mouvements. Autrefois on exigeait d'eux, avant tout, l'initiative et la hardiesse. Aujourd'hui on leur demande de préférence l'intelligence et l'exactitude. Bien comprendre et bien exécuter les instructions qu'on leur envoie journellement est tout ce qu'on peut exiger d'eux, et je ne suis pas convaincu qu'on sût très bon gré à qui s'aviserait d'y suppléer.

On ne verrait plus, comme au siècle dernier, un comte de Plélo, notre ambassadeur à Copenhague, ne pouvant supporter qu'une petite troupe française, envoyée au secours de Dantzick, fût revenue sans même avoir osé se déployer, et prenant sur lui de quitter son poste pour la ramener au combat, après avoir écrit à Louis XV ces simples lignes : « Vous ne nous reverrez que victorieux, ou, si nous succombons, ce sera du moins d'une manière digne de vrais Français et de fidèles sujets de Votre Majesté (1) », et il succomba en effet. On ne verrait plus un marquis de La Chétardie, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, commençant par ravir tous les suffrages par l'élégance de ses manières et par la correction avec laquelle, lors de sa réception solennelle, il baisait la main de l'Impératrice, puis finissant par faire du palais même de l'ambassade le centre d'une conspiration dirigée contre le gouvernement auprès duquel il était accrédité.

---

(1) Ratbery. *Le comte de Plélo*, p. 262.

On ne verrait pas davantage nos diplomates accepter certaines missions dont s'effaroucherait avec raison notre austère protocole. C'est ainsi que la future impératrice Catherine, encore Grande-Duchesse, venant d'être, bien malgré elle, séparée de Poniatowski, Choiseul avait conçu le dessein de lui offrir un consolateur dans la personne du nouvel ambassadeur de France, le baron de Breteuil, jeune et élégant seigneur âgé de vingt-sept ans. L'affaire échoua faute d'une précaution. Un ancien règlement défendait à nos consuls de se faire accompagner de leurs femmes, « à moins qu'elles ne fussent âgées et de bonnes mœurs ». Ce règlement ne s'appliquait point aux ambassadeurs, et le baron de Breteuil avait emmené sa femme. Mme de Breteuil était de bonnes mœurs, mais elle n'était point âgée. Jeune mariée, elle régnait, au contraire, en souveraine sur le cœur de son mari. Il ne put se résoudre à la trahir, et Catherine ne fut point consolée.

C'est plaisir, Monsieur, pour qui vient, comme moi, de relire à la suite tous vos ouvrages, de voir comme, à chaque nouvelle étape de votre carrière historique, votre talent progresse et s'affermit. Certes, la langue de vos premiers livres était excellente, claire, souple, s'adaptant sans effort aux sujets les plus variés, et rappelant, par sa simplicité limpide, ces dépêches diplomatiques d'autrefois dont on sent que vous avez fait votre nourriture assidue. Mais la forme n'ajoutait pas encore de relief à la pensée. Il n'en est pas de même dans les trois volumes que vous avez consacrées à Napoléon et Alexandre Ier. Ces trois volumes vous ont valu deux fois le grand prix Gobert, et justement ouvert les portes de l'Académie. Ici

votre style s'élève à la hauteur du sujet. Et quel sujet ! L'alliance russe sous le premier Empire, le divorce et le second mariage de Napoléon, puis la rupture avec l'allié de la veille, et les premiers engagements de la lutte suprême, c'est-à-dire tout un chant de la grande épopée.

Si, au lieu d'être avant tout un travailleur consciencieux, vous étiez un habile metteur en scène, vous n'auriez pu choisir un sujet qui répondît mieux à l'imagination publique. Ce qu'il faut louer plutôt chez vous, c'est la sagacité politique qui, voilà près de dix ans, vous faisait déjà deviner la communauté d'intérêts et la sympathie naturelle de deux peuples entre lesquels l'Europe élève en vain ses barrières. Vous avez été quelque peu prophète et vous avez devancé les temps lorsque, au début de votre premier volume, vous avez décrit non seulement ce radeau du Niémen et cette maisonnette sous l'humble toit de laquelle les deux Empereurs croyaient régler à jamais les destinées du monde, mais ces tables dressées sous des berceaux de verdure, où soldats russes et français fraternisaient ensemble en buvant du vin de France; ces défilés joyeux où ils échangeaient leurs coiffures; ces canonnades et ces acclamations par lesquelles ils célébraient une alliance indestructible à leurs yeux. Nous savons que vous ne deviendrez point prophète également lorsque, après nous avoir dévoilé les désillusions, les mécomptes et les griefs réciproques, vous terminez votre troisième volume en nous montrant la Grande Armée concentrée sur les bords de ce même Niémen qu'elle se prépare à franchir. Cette alliance renouée nous offre aujourd'hui, en effet, comme gages de

durée non seulement la loyauté d'un jeune souverain, ami de la France, mais encore la sagesse de notre propre pays, qui sait ce que lui a coûté autrefois la politique d'aventures, et qui ne songe aujourd'hui qu'à panser en paix ses blessures, sans renoncer aux réparations de l'avenir.

Je regrette que le temps ne me permette pas de citer ici en son entier une page qui, à mon sens, vous classe au premier rang de nos historiens. C'est celle où vous démêlez les sentiments qui agitent les soldats de la Grande Armée au moment où elle va s'enfoncer dans les régions inconnues qui s'étendent béantes devant elle, la confiance inébranlable qui continue de les animer, à l'opposé des principaux lieutenants de Napoléon, et les rêves à la fois naïfs et ambitieux dont ils se nourrissent.

« Telles sont, dites-vous en terminant cette page brillante, les visions qui les bercent dans leurs campements de la Vistule, quand ils reposent sur la terre humide, sous la brise d'un printemps triste comme nos hivers. Et le matin, quand le réveil en musique éclate sur le front de bandière des régiments, avec son fracas d'instruments et de sonneries, tous ces grands enfants gaulois se relèvent joyeux, avec une gaieté d'alouette. Vivement, ils se mettent à la besogne du jour, aux occupations qui préparent et précèdent le grand départ annoncé : ils vont à l'avenir pleins d'espérance, insouciants du péril, persuadés qu'un guide infaillible les mène à la victoire et qu'un Dieu les conduit. »

Ce Dieu vous n'avez pas essayé de le juger. Dans une

préface modeste, vous déclarez la tâche au-dessus de vos forces. Vous avez borné, dites-vous, votre ambition « à essayer de montrer le génie dans sa vérité, dans son activité, sans rien dissimuler de lui, en laissant à ses œuvres le soin de le juger, de l'expliquer et de le célébrer ». C'était déjà une œuvre difficile. Au moment de l'entreprendre, vous avez naturellement fait vœu d'impartialité, mais on sent combien, pour tenir ce serment, vous êtes obligé de vous faire violence, et c'est ici que se retrouve peut-être la différence de nos deux générations. Quelques-uns de vos points de vue me semblent même de nature à être difficilement acceptés par des lecteurs sans parti pris. C'est ainsi que vous aurez quelque peine à leur persuader que Napoléon fut avant tout un grand pacifique, tourmenté du besoin d'assurer la tranquillité du monde, et sans cesse contrarié dans ce dessein par la méchante Angleterre. De même, lorsque vous constatez les arrière-pensées et les espoirs secrets que conservaient les gouvernements à qui il avait imposé, suivant l'énergique expression de Pozzo di Borgo, « une paix sur le tambour », vous parlez de « leur infatigable déloyauté ». Le mot est-il bien juste? Est-ce bien sous la plume d'un historien français qu'il doit aujourd'hui se trouver? Vous avez subi, plus que vous ne pensez, Monsieur, le charme de votre héros. A regarder le Dieu en face, vos yeux ont été éblouis. Qui pourrait vous reprocher cette faiblesse, si votre récit lui doit son attrait, et si vous semblez avoir depuis peu la France presque entière pour complice?

Cette renaissance de la légende napoléonienne apparaît comme un des phénomènes les plus singuliers de notre

fin de siècle, et, sous la forme qu'elle a prise, des plus inattendus.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps

avait dit le chansonnier populaire et républicain qui a si efficacement travaillé au retour de l'Empire. Mais ce n'est plus sous le chaume qu'on en parle, le paysan français paraissant plus soucieux de paix que de gloire ; c'est dans les milieux qui lisent et qui pensent, dans les écoles, dans les salons et dans les Académies. Les causes de cette renaissance sont curieuses à étudier, et l'on n'y découvre rien qui soit pour faire tort à notre pays.

C'est d'abord un sentiment d'impatience et de réaction contre des sévérités excessives. Au lendemain de la chute du second Empire, une nuée d'écrivains s'est déchaînée contre le premier, et a semblé rendre Napoléon le Grand responsable des fautes de Napoléon III. On aurait dit que l'auteur du dix-huit Brumaire eut également à son compte le deux Décembre, et que le vaincu de Waterloo fut aussi le captif de Sedan. Des historiens passionnés allaient jusqu'à contester son génie militaire, cherchant à attribuer le mérite de ses victoires à ses lieutenants, et à faire retomber sur lui seul la responsabilité de ses défaites. Des juges plus sérieux se gardaient de ces excès, mais la sévérité de leur jugement n'en avait que plus d'autorité. Oserai-je dire que dans un portrait célèbre, digne en tous points, par la fermeté du dessin, par l'éclat des couleurs, du grand peintre qui l'a tracé, la France n'a point reconnu cependant l'homme qui l'avait fascinée, parce

qu'elle n'y a point retrouvé la grâce qui l'avait séduite, cette grâce un peu féline si l'on veut, mais qui s'exerçait aussi bien sur les rudes soldats de sa Garde, que sur les femmes les plus distinguées de sa cour. Et la France a demandé qu'on le lui peignît avec d'autres pinceaux.

C'est aussi une pensée de reconnaissance pour celui qui a flatté le plus cher des instincts de la France. Elle a vécu longtemps de gloire militaire, et en une année néfaste elle a vu cette gloire obscurcie. Son imagination se tourne alors, par un élan naturel, vers l'homme qui l'a comblée d'une gloire qu'aucun pays n'a jamais connue. Elle lui sait gré des batailles gagnées, des provinces conquises, et surtout de l'avoir fait entrer triomphante à Vienne, à Moscou, à Berlin. Elle lui sait gré d'avoir amassé pour elle un si riche trésor de souvenirs épiques qu'en y puisant sans cesse elle ne l'épuise jamais, et de pouvoir aujourd'hui bercer sa douleur aux refrains d'anciens chants de victoire.

C'est enfin un instinct secret qui rend la France envieuse, à son insu, de certains biens que la main puissante du dictateur avait su lui procurer. « Épée et bâton font l'œuvre du monde », a dit un citoyen de la libre Amérique, Emerson (1). La France regrette l'épée, elle a raison ; elle en aurait besoin. J'espère qu'elle ne regrette pas le bâton ; mais assurément elle regrette un peu le bâillon que Napoléon avait su imposer aux passions anarchiques, aux haines révolutionnaires, et, prompte à oublier combien, à la longue, un pareil régime lui pèse, elle se prend

(1) Emerson, *Les surhumains*. Traduction Izoulet, p. 11.

à penser avec complaisance à ces temps de gloire et de silence.

Pour la mémoire même de celui qui recueille aujourd'hui le bénéfice de ce changement, il eût été cependant à souhaiter que la réaction ne fût pas poussée trop loin, et n'allât pas jusqu'à transfigurer l'homme au risque de l'amoindrir. Dans ces derniers temps en effet, certains biographes, moins sagaces que vous, ont entrepris de nous dépeindre un Napoléon tout différent de celui qu'on croyait connaître, recommandable surtout par ses vertus bourgeoises, fils soumis, époux attentif, père et oncle modèle, frère indulgent, lent à punir, prompt à pardonner, opprimé par son entourage, et persécuté par Mme de Staël. Appuyées sur des textes en apparence indiscutables, ces affirmations un peu hasardées ont produit d'abord une certaine impression. Mais elles ne font pas autre chose que démontrer combien il est facile, avec un choix de documents habilement triés, de travestir un personnage historique et de lui donner l'aspect le moins ressemblant. Le danger du procédé, c'est qu'il pousse à la contradiction, et qu'avec un autre choix d'autres documents on peut donner au même personnage une figure toute différente. Parfois même c'est le hasard qui se charge de ce choix.

Certes la pensée fut pieuse et légitime, qui de l'édition officielle de la correspondance impériale écarta un certain nombre de lettres récemment retrouvées, et publiées en deux volumes du plus haut intérêt(1). Mais il faut convenir que le Napoléon de ces lettres ressemble singulièrement peu

(1) Lettres inédites de Napoléon, publiées par Léon Lecestre, 2 vol. in-8.

à ce Napoléon bonasse auquel on avait voulu nous faire croire, et que le terrible homme qu'il était s'y montre à nu.

Ce n'est rien que ceux, que tous ceux qui ont conservé quelque ombre d'indépendance soient constamment atteints dans leur personne ou leur famille ; que les femmes qui ont déplu soient exilées dans leurs terres ; qu'il soit fait choix de cinquante familles par département dont les fils, âgés de seize à dix-huit ans, devront du jour au lendemain entrer à l'École militaire, sans autre raison que tel est le bon plaisir impérial ; qu'un certain nombre d'autres soient désignées d'autorité à Bruxelles, à Gênes ou ailleurs, pour venir s'établir à Paris ; que d'autres ne puissent disposer de leurs filles sans le consentement du maître, attendu qu'il a résolu de les marier à des Français (1). A mesure que Napoléon se heurte à la résistance des hommes et des choses, on le voit qui s'exaspère. Quiconque lui tient tête est accablé des qualifications les plus dures. Le Pape est un fou furieux qu'il faut enfermer ; Mme de Staël une coquine ; le cardinal Pacca un intrigant. Le peuple d'Espagne est vil et lâche ; les défenseurs de Saragosse sont des brigands (2). Bientôt il n'est plus question à chaque page que de confiscation, de séquestration, de fusillades et de pendaison. Les femmes et les enfants des pilotes passés au service des Anglais seront mis au cachot, au pain et à l'eau. Fenestrelles, qui avait remplacé la Bastille, se remplit de prêtres, et les casernes ou les prisons, de séminaristes. Les principales d'entre

(1) T. I, p. 259 ; t. II, p. 74, 86.
(2) T. II, pp. 84, 241, 292, 317, 341.

les béguines d'Anvers sont envoyées dans une maison de force. Les maisons de tels ou tels particuliers seront pillées par les soldats; telle famille sera anéantie; telle ville sera brûlée et détruite de fond en comble. Si Davout, entrant à Hambourg, eût fait fusiller cinq sénateurs en charge, cela eût été convenable (1). La passion va jusqu'à troubler la lucidité de l'esprit. « Je trouverai en Espagne les colonnes d'Hercule, écrit-il au roi Joseph, mais non des limites à mon pouvoir. » Waterloo n'est qu'une déplorable échauffourée, mais il lui reste cinquante mille hommes, pour occuper l'ennemi, et bientôt il pourra armer quatre cent mille nouveaux soldats avec lesquels il l'accablera (2).

Cependant il serait aussi peu équitable de le considérer, d'après ces lettres étranges, comme un tyran farouche et halluciné, qu'il était peu conforme à la vérité historique de le faire apparaître, d'après d'autres documents, comme un souverain paternel et bonhomme. Le secret de ces contradictions, c'est qu'il était un être complexe, et que l'ardeur des sentiments était chez lui en proportion avec les ressources du génie. Vous qui l'avez étudié de si près, Monsieur, connaissez-vous quelque chose qui donne de ce qu'il était une idée moins exacte que ces vers de Lamartine, d'une si fière allure cependant :

> Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
> Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure,
> Sans haine et sans amour, tu vécus pour penser.

---

(1) T. II, pp. 49, 99, 131, 162, 252.
(2) T. I, pp. 226; T. II, p. 397.

Comment, rien d'humain ! Mais tout chez lui était humain au contraire. Comment, sans haine et sans amour ! Mais il n'y a pas un sentiment de haine ou d'amour qu'il n'ait éprouvé. D'abord, il aimait les femmes. Un de ses admirateurs les plus convaincus a consacré un volume de trois cent vingt-trois pages à nous le démontrer, et il y a surabondamment réussi. Il aimait jusqu'à la sienne ; jusqu'aux siennes, serait-il encore plus exact de dire, car après les lettres passionnées qu'il adressait à la fragile Joséphine, rien n'est touchant comme le soin qu'il prenait d'apprendre à valser, pour plaire à l'indifférente Marie Louise. Il aimait également ses proches, en qui il voyait comme un reflet de lui-même, non seulement son fils, ce poétique roi de Rome qui est mort écrasé sous le poids de son nom, mais encore ses frères et ses sœurs qu'il a comblés d'argent, d'honneurs et de couronnes, autant qu'il a pu. Il aimait parmi ses compagnons d'armes ceux qui étaient particulièrement dévoués à sa personne, et, quand un boulet atteignait l'un d'eux à ses côtés, comme il advint à Bessières, il disait même avec mélancolie : « La mort s'approche de nous ! » Il aimait encore ses vieux grognards auxquels il pinçait l'oreille la veille du jour où ils allaient braver la mort pour lui. Enfin il aimait la France.

Stendhal, qui a été un des précurseurs de la légende, a dit que Napoléon aimait la France avec toute la faiblesse d'un amoureux. L'expression est-elle bien exacte ? N'est-ce pas plutôt la France qui l'aimait avec toute la faiblesse d'une amoureuse ? Au sortir d'épreuves sanglantes où elle s'était sentie comme reniée par les autres nations, elle s'était éprise la première de ce jeune homme au teint

pâle, à l'œil brillant, qui l'avait vengée de leurs mépris. Il l'avait caressée en l'enivrant de gloire, et elle l'avait suivi partout où il lui avait plu de la conduire. Et lui l'aimait en retour comme un chevalier d'autrefois aimait sa bonne épée, avec laquelle il frappait de grands coups d'estoc et de taille. Il l'aimait encore de ce sentiment fait d'orgueil et de reconnaissance, qu'un homme ne saurait refuser à une femme qui lui a donné son cœur. Mais il ne l'aimait pas de cet amour profond qui tient aux entrailles les enfants du vieux sang gaulois. Comment l'aurait-il aimée ainsi, lui qui, suivant ses propres expressions, était né quand sa patrie d'origine périssait (1); lui qui avait rêvé d'aller organiser l'armée du Grand Turc, et qui disait à Miot de Melito, deux ans avant le dix-huit Brumaire : « Mon parti est pris; si je ne peux être le maître, je quitte la France (2). »

Un jour vint où l'amour qu'il portait à sa patrie d'adoption fut mis à l'épreuve. Ce fut quand, pour la première fois, ses aigles reculèrent, à travers l'Allemagne soulevée, depuis le Niemen jusqu'au Rhin. La coalition des médiocrités avait triomphé du génie, car au rêve de la domination universelle, elle avait pu opposer cette invincible force des choses qui s'appelle le bon sens. Mais ces vaincus de quinze ans n'avaient pas confiance dans leur victoire. Ils redoutaient quelque retour offensif du lion. Napoléon s'était arrêté à Dresde. Ils lui offrirent la paix, une paix qui laissait à la France la Belgique, la Hollande et les

(1) *Lettre à Paoli* du 12 juin 1789.
(2) Miot de Melito, *Mémoires*, t. I, p. 154.

provinces Rhénanes. Sans doute ce n'était plus la France de 1811, avec ses cent cinquante départements aux chefs-lieux sonores, Genève, Hambourg, Rome. Mais c'était la France acquérant à jamais ses limites naturelles, et revenant à des traditions séculaires que la politique des conquêtes violentes avait méconnues, car, dans la lente histoire de son agrandissement, ce sera, à l'inverse d'autres nations, son honneur éternel de n'avoir jamais déclaré une terre française qu'elle ne le fût auparavant par les mœurs et par le cœur.

« Sire, écrivait à Napoléon le fidèle Caulaincourt, son négociateur au congrès de Prague, cette paix coûtera peut-être quelque chose à votre amour propre, mais elle n'ôtera rien à votre gloire, car elle ne coûtera rien à la vraie grandeur de la France (1). » Mais Napoléon n'écouta pas ce conseiller dont nul mieux que vous n'a mis en lumière la clairvoyance et le dévouement. « Vos souverains nés sur le trône, avait-il dit quelques jours auparavant à Metternich, peuvent se laisser battre vingt fois et rentrer toujours dans leurs capitales; moi, je ne le puis pas, parce que je suis un soldat parvenu. Ma domination ne survivra pas au jour où j'aurai cessé d'être fort, et par conséquent d'être craint (2). » Et il refusa. Ce jour-là, Napoléon eut à choisir entre la France et lui-même. Ce ne fut pas la France qu'il choisit.

A partir de ce refus qui demeure sa grande faute, Napoléon joua en désespéré une partie suprême où, par un retour heureux pour sa mémoire, sa fortune finit par se confondre

(1) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XVI, p. 217.
(2) *Mémoires du prince de Metternich*, t. I, p. 149.

avec la fortune de la patrie. Quand il l'eut perdue, il semble qu'un instant ses yeux se dessillèrent, et que la clairvoyance du malheur lui fit apercevoir la nécessité du sacrifice. Il l'accomplit avec noblesse, et les scènes historiques de Fontainebleau ne manquent assurément ni de désintéressement ni de grandeur. Mais c'est un spectacle qui a sa grandeur aussi, celui de ce roi impotent, que la goutte avait jusqu'alors retenu à Hartwell, venant, d'une allure tranquille, rentrer en possession de l'héritage de ses pères, reprenant dès le premier jour le pas sur les souverains qui l'accueillaient dans sa propre capitale, et signant avec eux un traité qui assurait l'intégrité de la vieille France, ainsi que l'évacuation immédiate de son territoire. Les vainqueurs de Napoléon et les maîtres de Paris se sentaient contraints de respecter ce qui était, aux yeux de l'Europe, le patrimoine des Bourbons. Cinquante-sept années plus tard, la France n'a pas été protégée par ce respect. Elle sait ce qu'il lui en a coûté.

Heureuse eût-elle été en 1814 si ce traité avait marqué la fin de l'épopée à laquelle elle devait tant de gloire et de ruines. Mais la résignation n'était pas une vertu faite pour Napoléon. Justement exaspéré de certaines mesquineries dont il était victime, inquiet, non sans raison, de certains projets tramés contre lui, il se lança dans une dernière aventure sur laquelle il est impossible de ne pas adopter le jugement consigné par lui-même dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : (1)« ... Le Roi se serait attaché tout bonnement à sa Charte ; moi je n'eusse pas songé à quitter l'île

(1) *Le Mémorial de Sainte-Hélène*. Édition Garnier, t. I, p. 277.

d'Elbe... nous y aurions tous gagné. » La France y aurait gagné assurément; ses plaies eussent été moins profondes et plus tôt pansées; les haines politiques y seraient demeurées moins vivaces. Napoléon y eût gagné aussi une fin moins douloureuse. Mais assurément la légende y aurait perdu.

Oh! qu'elle fut donc mal inspirée, la puissance sans idéal qui ne comprit point alors qu'un peu de générosité est parfois la meilleure des politiques, et qui l'envoya languir sur un rocher lointain. Sainte-Hélène a plus fait pour la légende qu'Austerlitz et Iéna. Comment ne pas s'attendrir en présence de ce long martyre, et ne pas reconnaître que si les fautes furent grandes, l'expiation a dépassé les fautes. De ces cruelles heures, quelques-unes furent-elles du moins consacrées au regret des dernières blessures que sa main avait involontairement portées à la pauvre amoureuse? Dans les propos recueillis par ses compagnons de captivité, ce qui paraît surtout dominer, c'est la volonté de pallier ses torts, d'exalter son génie et d'élever de ses propres mains un monument à sa gloire. Au temps de sa prospérité il en avait rêvé un autre qui eût été fait de pierre et de marbre : « Je vous envoie, écrivait-il en 1808 à Cambacérès, une lettre pour le président du Corps législatif. Vous pourriez insinuer l'idée que le Corps législatif décrétât un monument sur les hauteurs du Mont de Mars dans lequel serait conservée la mémoire de cette preuve d'estime que je donne au Corps législatif. Les collèges électoraux feraient les frais de ce monument... Qu'on mêle dans tout cela des idées de code de commerce, de code Napoléon, de code criminel. C'est

un moyen d'avoir un beau monument que la position de Paris réclame, et de le faire aux frais de personnes que cela ne gênera pas (1). »

Ce monument qui devait être un hommage rendu à la force et aux intérêts n'est jamais sorti de terre; mais, sur ces mêmes hauteurs de Montmartre, s'élève aujourd'hui, construit pierre à pierre par l'humble et volontaire piété des fidèles, un autre monument dont il faut savoir dégager la pensée éternelle du vocable moderne sous lequel il a été consacré : c'est un hommage rendu et une prière adressée à cette puissance divine qui se joue des puissances humaines, et dont il est aussi difficile de nier l'existence que d'expliquer les desseins. Au plus fort de ses enivrements et de son orgueil, Napoléon n'avait jamais méconnu la réalité de cette puissance. « Qui a fait cela? » disait-il aux savants en leur montrant les astres, durant une claire nuit de la Méditerranée. On voudrait croire qu'à sa dernière heure il s'est en silence humilié devant elle, et que tout n'est point fiction poétique dans ces admirables vers que je puis me défendre de rappeler :

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche,
Et même on entendit murmurer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

---

(1) *Lettres inédites de Napoléon* Ier, t. I, p. 250.

Achève!... C'est le Dieu qui règne et qui couronne,
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne;
Pour les héros et nous, il a des poids divers.

Qui oserait présumer le jugement du Créateur sur la plus magnifique de ses créatures? Mais Napoléon a rencontré un autre juge que Dieu. Ce juge c'est la France, et la France lui a pardonné. Faisant aujourd'hui la balance des bienfaits et des maux qu'elle lui doit, elle trouve que les bienfaits l'emportent sur les maux, et elle s'est reprise à l'aimer d'un souvenir reconnaissant. A ce jugement suprême, ceux-là qui s'efforcent d'écouter d'autres voix que celle de leurs passions peuvent souscrire, à une condition toutefois : c'est que ce retour d'équité ne soit point au bénéfice d'un seul homme ni d'un seul régime. Par une triste singularité, notre pays est le seul qui ait pris son passé en horreur, et qui, ayant derrière lui la plus glorieuse histoire du monde, mette son orgueil à ne dater que d'avant-hier ou même d'hier. Il est temps de mettre un terme à un aussi étrange parti pris. Il est temps de reconnaître, en particulier que, si les gouvernements divers, dont la France a vu depuis un siècle la trop rapide succession, ont tous fait des fautes, tous aussi se sont proposé de faire quelque bien, et tous y ont, dans une plus ou moins large mesure, réussi. Méconnaître la sincérité et le résultat de leurs efforts ne fait qu'entretenir ces rancunes qui nous divisent, ces haines qui nous affaiblissent, et la France a besoin de toutes ses forces et de tous ses enfants.

C'est le devoir de l'historien de travailler à cette œuvre d'union et de justice. Je suis certain, Monsieur, que

vous le comprenez ainsi, et que votre beau talent, dont nous avons le droit d'attendre de nouvelles œuvres, obéira toujours à une double inspiration : le souci de la vérité et l'amour de la patrie.

DISCOURS

DE

M. LE COMTE ALBERT DE MUN

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 10 MARS 1898
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. JULES SIMON

Messieurs,

Il y a deux ans, presque jour pour jour, une foule d'ouvrières, appartenant aux métiers de l'aiguille, remplissait la salle des conférences de la rue de Grenelle : c'était l'assemblée d'une société, récemment formée, sur l'initiative d'un grand patron de la couture, pour assurer, par des secours opportuns, la protection des jeunes mères, pendant leur chômage forcé. M. Jules Simon présidait la séance : quand les rapports eurent été lus, il prit la parole au milieu du silence : assis, la tête un peu inclinée, le regard presque éteint, il commença d'une voix basse et d'abord mal affermie : puis, s'animant par degrés,

sans se lever, mais redressé dans son fauteuil, avec un geste rare, un timbre sonore et doux, il se laissa bientôt gagner par les pensées familières à son cœur ; et ce fut, pendant une heure, comme une mélodie où les souvenirs de cette longue vie se pressaient dans une harmonieuse confusion.

Deux mois plus tard, M. Jules Simon n'était plus. Il semblait qu'il eût le pressentiment de sa fin prochaine, et que, devant cet auditoire composé de ses clientes, en face d'une de ces libres associations dont il avait si longtemps appelé la naissance, il voulût jeter, sur son œuvre, un long et dernier regard.

Assis près de votre illustre confrère, je l'écoutais, ravi, plein d'admiration pour cette vieillesse toujours prête au labeur. J'étais bien loin de songer alors qu'un jour viendrait où votre bienveillance, en me donnant l'honneur d'occuper une place toute remplie de sa renommée, m'imposerait le devoir de le louer devant vous.

Ce jour est venu, grâce à votre indulgence, et, me trouvant en face d'une si grande mémoire, pourvu d'un trop modeste bagage, parmi tant d'hommes chargés du glorieux fardeau de leurs œuvres, je me sens à la fois pénétré de reconnaissance et rempli de confusion.

Je voudrais, du moins, entre toutes les qualités qui me font défaut, avoir, pour la tâche offerte à ma parole, l'autorité des souvenirs personnels.

Mais j'ai mal connu M. Jules Simon : car on peut, sans se connaître, se croiser dans le champ clos des luttes politiques, où les situations qui dominent les esprits élèvent entre eux d'infranchissables barrières, et Montaigne dit

bien « qu'il faut, pour juger à point d'un homme, le surprendre dans ses à-tous les jours ». C'est là que je voudrais l'aller chercher, dans les entretiens où vous jouissiez de sa familiarité, et mieux encore, à ce cinquième étage de la place de la Madeleine où, si longtemps, se sont enfermées la modestie de sa vie, l'activité de son travail et la fidélité de ses affections. Ses écrits, sans doute, en révélant son âme, laissent deviner ce qu'il fut pour ceux qu'il aima. Mais l'intimité du cœur s'enveloppe d'un voile qui demeure baissé, alors même qu'il s'entr'ouvre un moment, et c'est pourquoi les jugements de la postérité la plus proche sont trop souvent imparfaits ou trompeurs.

Cependant, M. Jules Simon est avant tout un homme public; il l'est par ses doctrines et par ses œuvres, par ses écrits et par ses discours, par sa politique et par sa philosophie. Son histoire est celle même de notre temps.

Il entra dans la vie au milieu des derniers témoins du XVIIIe siècle et de la Révolution, à cette heure déjà lointaine où la philosophie, renaissant comme une découverte nouvelle, enivrait d'enthousiasme la jeunesse avide de penser, tandis que les luttes littéraires passionnaient les imaginations ardentes, et qu'au bruit croissant des revendications sociales, la démocratie grandissait dans la royauté bourgeoise. En ce moule qui reçut son adolescence, il forma ses idées, ses doctrines et ses aspirations; et, pendant trente ans, il leur demeura fidèle, jusqu'à ce que, douloureusement atteint du spectacle de leur impuissance, spiritualiste dépassé par la logique de la foi, rationaliste débordé par celle de la négation, libéral renié par les jacobins, réformateur suspect aux révolutionnaires, il

s'assît dans son rêve comme sur une ruine immortelle, portant sans fléchir sa couronne d'impopularité, cherchant au foyer des œuvres sociales le refuge de son activité dédaignée, et laissant aux hommes de son temps, pour testament de sa pensée, la triple affirmation de sa croyance en Dieu, de son amour de la patrie et de sa confiance en la liberté.

Mais avant de rencontrer le courant de 1830, qui l'entraîna définitivement, sa vie s'était alimentée à d'autres sources jusqu'où il faut remonter pour essayer de le comprendre. Nul n'échappe entièrement aux impressions de son enfance ; celle de M. Jules Simon et le pays où elle s'écoula, dernier asile du passé, marquèrent son âme d'une empreinte ineffaçable.

Il naquit, le 28 décembre 1814, rue du Port, 27, à Lorient. Son père était Lorrain, du département de la Meurthe, et petit marchand de draps ; soldat sous la République, il avait quitté l'armée à l'époque du Consulat à vie : venu dans le même temps, à Lorient, il y épousa en secondes noces une Bretonne qui fut la mère, la « sainte mère » de votre confrère. Le père apportait l'esprit nouveau des marches de Lorraine : la mère gardait pieusement les traditions de la vieille Armorique. Ce double esprit devait, jusqu'à la fin, se combattre dans l'enfant.

Des revers matériels conduisirent bientôt la famille Simon à Saint-Jean-Brévelay, au plein cœur de la chouannerie encore vivante ; ses souvenirs y sont de la veille : ses héros sont dans tous les villages ; leur chef est obéi sur un mot porté de bouche en bouche ; il s'appelle le « roi de Bignan », du nom de sa paroisse qui est à deux pas.

Jules Simon grandit là, en ce coin du monde si loin

du reste de la France, l'esprit éveillé, l'âme tendre, l'intelligence ouverte et curieuse, l'imagination ravie par la mystérieuse poésie des campagnes bretonnes : près de la vieille maison avec ses marches de pierre et sa fenêtre en ogive, il aime à courir parmi les bruyères violettes et les genêts d'or d'où sortent les rochers gris, ou bien à contempler, derrière les grands sapins dressés à l'horizon, le crépuscule rouge étendu sur la lande, tandis qu'il écoute, grave et recueilli, la cloche du soir, comme celle du poète florentin « pleurant le jour qui se meurt ».

Son père est triste et renfermé : sa mère est toute sa vie. Il est pieux comme elle, et, déjà, cependant, il se trouble : un jour, à la fête de Noël, il presse de questions le bon recteur de la paroisse, et sa réponse le rassure : « Tu crois que Jésus est là et qu'il est ton Sauveur : tu crois qu'il faut aimer et respecter ton père et ta mère; tu crois qu'il faut faire aux autres tout le bien possible, parce que c'est la loi de Dieu. Qu'as-tu besoin de te mettre autre chose dans l'esprit? » Bientôt le doute déchirera cette âme et la jettera dans l'angoisse; personne, alors, ne lui répondra plus par un acte de foi. La science du recteur de Saint-Jean n'était-elle pas la meilleure?

Mais l'heure décisive et douloureuse est encore loin. L'enfant est, d'abord, envoyé au collège de Lorient, où son plus grand plaisir est d'aller manger les admirables tartelettes de ce fameux M. Colasse qu'il nous a fait aimer, comme son garçon Colas et sa jument Colette, en nous contant si joyeusement son voyage à Paris.

Et puis, la situation de sa famille est devenue sans doute plus critique : un moment, il est question de le mettre

en apprentissage : M. Jules Simon a failli être lui-même « l'ouvrier de huit ans » ! Il supplie, il demande un répit, il l'obtient : on fera encore un sacrifice et nous le retrouvons à Vannes, en pension chez les Lazaristes, d'où il suit les classes du collège communal-royal.

Ah! ce collège de Vannes! nous y avons tous passé, tant M. Jules Simon nous a promenés souvent dans ces salles basses, immenses et dallées, où l'on écrivait sur ses genoux sans tables ni pupitres, sous les yeux du régent grimpé par une échelle dans sa chaire en forme de tonneau, entre des murs nus et noirs soutenus au milieu par le fameux poteau, autour duquel, sur un signe du maître, les élèves allaient tout à coup, pour se réchauffer, danser, avec des cris perçants, une ronde frénétique. Nous en avons connu tous les maîtres, y compris ce professeur de physique, un peu improvisé, homme d'esprit cependant, sinon de science, qui jouait aux palets, en compagnie de ses élèves, avec les disques de la pile de Volta, et, quand, de la salle voisine, le professeur de rhétorique envoyait quelqu'un se plaindre du bruit, répondait fièrement du même ton que Mirabeau : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici pour étudier les lois de la nature et que nous lui laissons toute liberté de faire ce qu'il voudra des lois de la rhétorique. »

Et, cependant, en dépit des salles basses et du pauvre enseignement, du syllogisme en baroco et en baralipton, de la philosophie de Lyon et du reste, votre confrère n'en parle qu'avec attendrissement, de ce vieux collège où, avec le latin, « on apprenait l'amour de Dieu, de la patrie et du prochain ». Là, son âme religieuse s'est épanouie

dans la foi et la ferveur : là, aussi, et c'est peut-être ce qui l'attache le plus aux souvenirs de son enfance, là, il a reçu les nobles leçons de la misère.

Sa famille ne pouvait plus rien pour lui : il n'avait plus le moyen de payer sa pension chez le Père Daudé : c'en était fait de ses études, de son travail, de son avenir; le principal du collège eut pitié de lui et le recommanda à Mme Le Normand qui tenait la « psallette », c'est-à-dire la pension des enfants de chœur.

« J'avais là, dit-il, une chambrette sans feu, où mon lit, une chaise de paille et une petite table de bois blanc avaient bien de la peine à tenir... Je ne payais que 25 francs par mois tout compris, et comme on m'avait exempté de la rétribution scolaire, mon budget ne s'élevait pour l'année qu'à 250 francs. »

Mais il fallait les trouver, ces 250 francs! Son professeur, M. Le Névé, lui procura des leçons, à 3 francs par mois, tous les jours; il eut huit élèves en deux séries de quatre : il avait quinze ans! « Je donnais, dit-il encore, ma première leçon le matin, de 6 heures et demie à 8 heures, et l'autre, le soir, de 6 à 7 heures. On me voyait passer dans les rues, en hiver, avec ma petite lanterne et une pauvre veste d'indienne, qui ne me protégeait pas contre le froid, le vent et la pluie. On m'a dit depuis que j'inspirais aux braves gens de la petite ville une sorte de respect. » Une sorte de respect! c'est un vrai, un très grand respect qu'il faut dire : car je ne sais rien de plus touchant que le courage de cet enfant, gagnant, avec sa vie, le droit de travailler et d'apprendre.

Je me suis attardé à ces souvenirs et je n'en ai pas de re-

gret; ils furent pour votre confrère les plus chers compagnons de sa vieillesse; ses derniers écrits en sont pleins. Depuis l'*Affaire Nayl* jusqu'aux *Mémoires des Autres*, dans son *Petit Journal*, dans la *Revue de Famille* et la *Revue Contemporaine*, dans cette multitude d'articles rapides, de causeries charmantes, de récits pleins de verve et d'émotion, jetés, sans compter, jusqu'à la fin, il y revient sans cesse, comme on retourne à des lieux aimés. C'est l'invincible nostalgie des cœurs bretons, peut-être aussi un secret besoin d'expliquer son âme. Un dernier trait l'achèvera de peindre, à son entrée dans la vie.

En 1832, il était à Rennes, maître d'études au collège, et se préparant à l'École normale. Écoutez ce qu'il écrivait, alors, à l'un de ses condisciples, surveillant au petit séminaire de Vannes :

« Je me promène le soir dans mon dortoir : dans chaque lit, un gros garçon, bel enfant le plus souvent, espiègle en diable, quoique marmot, la face brillante de santé, les mains toutes sales d'encre, dort et ronfle de tout son cœur, sans penser à autre chose qu'à sa toupie et à ses pensums, ou tout au plus à sa classe et à ses prix. Je me rappelle souvent la galerie du milieu du grenier Daudé. Là, nous n'étions pas tous deux chiens de cour : qui nous l'eût dit alors? Pour toi, tu ne fais pas une quatrième étude, tu as affaire à des jeunes gens, tu les conduis par la raison, tu es un heureux chien. Nous, nous mordons du matin au soir. On fait du bruit : je regarde avec mes yeux noirs. Une petite tête jolie sort de sous la couverture : « Ce n'est pas moi, Monsieur, je vous assure. » J'avais plutôt envie de l'embrasser ou de rire que de me

mettre en colère; bast, atroce métier! une heure d'arrêt à Rivault pour parler sans nécessité. Il faut en passer par là. On me reproche cependant de ne pas être assez sévère. Voilà la police des collèges royaux. »

M. Jules Simon est tout entier dans cette lettre : quand il écrira, quarante ans plus tard, la *Réforme de l'Enseignement secondaire*, les souvenirs du collège de Rennes paraîtront encore inspirer toute sa pédagogie.

En 1833, il fut admis à l'École normale. Le voilà donc, à vingt ans, jeté dans ce milieu nouveau, et du premier coup, saisi par l'enthousiasme de la philosophie. Il s'y livre avec passion, mais, parmi ces transports, un drame se joue, en lui-même, secret et profond.

Il a laissé, là-bas, au pays de Vannes, des amis dont rien ne peut le détacher, deux surtout qu'il aime d'une tendresse infinie. Il leur écrit, et ce sont des épanchements d'une déchirante tristesse. C'est à eux qu'il pensait, lorsqu'il disait des âmes pressées du besoin d'aimer : « Quand de telles âmes vivent isolées, il arrive que ces tendresses dont le cœur surabonde se tournent en aspirations vagues et bientôt en douleurs et en désespoirs. »

Sa vie est austère, il sort à peine, et pour voir sa sœur, religieuse chez les filles de la Charité, pour entendre Lacordaire au collège Stanislas, ou pour rêver sous les voûtes de Notre-Dame qu'il aime « comme Quasimodo »! La Bretagne le hante, et l'Océan, et les vieux clochers : il ne peut y retourner, il est trop pauvre, qu'on lui en parle, du moins! Il est « seul, triste et mélancolique », et cette solitude et cette austérité, cette pauvreté de sa vie et ce regret

du sol natal n'expliquent pas sa tristesse. Il est plein de Dieu et il doute, voilà son mal.

« Nous n'étions, dit-il, ni voltairiens, ni catholiques. Nous étions incertains! Incertains avec le désir de croire! Nous étions, après tout, les seuls malheureux, ou, si ce mot blesse les catholiques, je dirai que nous étions les plus malheureux! »

Ah! certes, et que le mot est loin d'être blessant! certes! les plus, les seuls malheureux! Et quelle plus poignante histoire que celle de ces jeunes hommes, altérés de vérité, amenés, pour ainsi dire, jusqu'au bord de l'inconnu, par la contemplation de Dieu, de sa nature et de l'âme immortelle, et cherchant, dans le vide, où fixer leur croyance! Ils vont à leurs maîtres, et Jouffroy se dérobe ne sachant « s'il s'agit d'une inquiétude de surface ou d'une recherche passionnée » : ils vont à leur chef, et Cousin leur répond par des instructions hautaines et railleuses sur les relations qu'ils devront avoir avec l'Évêque, quand ils seront professeurs : et, ainsi heurtées, ne trouvant autour d'elles, qu'une doctrine indécise enveloppée par l'éloquence, ou voilée sous le despotisme intellectuel, ces âmes se replient, dans leur douleur, n'espérant plus que d'elles-mêmes la lumière et l'appui.

On dirait la lamentation d'Henri Heine : « Au bord de la mer, au bord de la mer déserte et nocturne, se tient un jeune homme, la poitrine pleine de doute, et, d'un air morne, il dit aux flots : Oh! expliquez-moi l'origine de la vie, la douloureuse et vieille énigme qui a tourmenté tant de têtes... Dites-moi ce que signifie l'homme, d'où il vient, où il va, qui habite là-haut au-dessus des étoiles do-

rées? » C'est l'heure où, dans la chaire de Notre-Dame, le Père de Ravignan va laisser tomber ces paroles : « Et nous, Messieurs, nous croyons. »

M. Jules Simon était dans cette crise, quand, sorti de l'École normale en 1836, il fut nommé professeur de philosophie à Caen, d'où M. Cousin le tira bientôt pour l'appeler à Versailles. Là, il vécut dans son intimité, honoré de ses faveurs, introduit par lui dans la familiarité de M. Thiers et de M. Mignet, et comme imprégné de l'atmosphère intellectuelle et sociale qui rayonnait autour du maître. Ce fut la seconde et définitive formation de son esprit. Un an plus tard, M. Cousin le choisissait pour son suppléant à la Faculté des Lettres et, presque en même temps, le nommait maître de conférences à l'École normale. Il avait vingt-cinq ans.

La Sorbonne entendit alors, pour la première fois, cette parole souple et forte, qui, pendant dix ans, allait charmer la jeunesse, avant de soulever l'applaudissement des foules et des Assemblées. A l'âge où, pour tant d'hommes, la vie demeure encore obscure et inquiétante, M. Jules Simon franchissait, du premier pas, le seuil envié de la célébrité.

Comme pour payer tribut à la philosophie que le lui ouvrait, il voulut lui consacrer les premiers fruits de son travail, en écrivant l'histoire de l'École d'Alexandrie. Lorsqu'elle parut, en 1844, ses idées étaient faites et, quelle qu'eût été, sur son esprit, l'influence de M. Cousin, il ne l'avait pas subie tout entière.

Ce ne serait même pas assez dire, s'il en fallait juger par le livre que, plus tard, il a publié sur son ancien maître, et qui n'est guère, sous une apparente apologie,

qu'une critique assez rude de son caractère. Il y raconte, en particulier, entre mille anecdotes piquantes, un incident qui eut, dit-on, dans leurs relations, un rôle décisif.

M. Jules Simon avait entrepris à Caen, puis à Versailles, une traduction du Timée, de Platon. M. Cousin la lui demanda : ce fut une grande joie. Tous les samedis, le jeune professeur venait coucher à la Sorbonne, apportant son travail de la semaine, aussitôt envoyé à l'imprimeur. Un jour, il arrive chez M. Cousin, à l'heure accoutumée : l'ouvrage venait d'être terminé. « Je le vois encore, dit-il; il était sur son échelle, dans sa bibliothèque. Il se hâta de descendre pour me donner la main avec son affabilité ordinaire. — Comment vous portez-vous? lui dis-je. — Assez mal, me dit-il. Je suis fatigué. On ne saura jamais combien cette traduction du Timée m'a fatigué. » Puis, se rappelant tout à coup à qui il parlait : « Mais si fait, ajouta-t-il avec le plus grand sang-froid, vous le savez aussi bien que moi. » Le trait est amer et dut, sans doute, pénétrer jusqu'au cœur. Mais M. Jules Simon avait l'âme trop haute pour garder, d'une blessure involontaire, un incurable ressentiment.

Son éloignement de M. Cousin tenait à des causes plus profondes. Quand il le connut, ce n'était pas le philosophe qui paraissait d'abord en lui, c'était l'homme d'État, le véritable chef de l'Université, tout occupé de gouverner les âmes et les intelligences, de commander à son « régiment » de professeurs, et de concilier l'indépendance de ses doctrines avec les obligations orthodoxes de sa position. Il était l'expression d'une époque et d'un régime. C'était le temps; raconte M. Jules Simon lui-même, où, à la messe de l'École normale, un élève ayant, pour

obéir à la consigne qui commandait d'avoir un livre, apporté un Lucrèce en guise de paroissien, le directeur, étonné de son application, le lui prenait des mains et, après l'avoir regardé gravement, le lui rendait, en lui disant tout bas : « Lisez plutôt l'édition de Bentley et Wakefield. »

On enveloppait d'une apparence religieuse une éducation qui ne l'était pas. Mais, sous ces dehors catholiques, on prétendait bien rester rationaliste, et l'embarras était grand, pour ces jeunes professeurs, formés dans le scepticisme, qu'on chargeait tout à coup d'enseigner la philosophie. Laquelle? Celle de M. Cousin? Comment la préciser? Son spiritualisme officiel n'y suffisait pas ; n'avait-il pas écrit, en citant un passage nettement panthéiste de Shelling : ce système est le vrai? Il voulait bien maintenir le concordat de la religion et de la philosophie, ces « deux sœurs immortelles », comme, après lui, les appelait M. Thiers, mais ce n'était qu'un accord extérieur : les contradictions du système éclataient aux yeux et troublaient les consciences. M. Jules Simon en était plus choqué qu'aucun autre ; il préférait à ces accommodements la lutte ouverte des idées.

Quand, prononçant devant vous l'éloge de M. de Rémusat, il mettait en scène la dispute d'Abélard contre Guillaume de Champeaux, on aurait cru, tant il s'animait à son propre récit, l'entendre lui-même glorifier l'autorité de la raison et revendiquer la liberté de la pensée.

C'est qu'il avait placé toute sa confiance dans l'une et dans l'autre. Il s'était approprié comme son bien la maxime de Descartes : « Je résolus de ne recevoir jamais aucune

chose pour vraie que je ne la connusse évidemment pour telle », et, de cet appel à la seule raison naturelle, il avait tiré toute sa philosophie, l'immortalité de l'âme et la vie future, la liberté humaine et la notion du devoir, l'existence d'un Dieu créateur et la connaissance de ses attributs. Il n'allait pas au delà : c'est un sujet de douloureux étonnement qu'un esprit si religieux refusât cependant d'accepter le secours de la révélation chrétienne, et n'aperçût pas qu'il est moralement impossible à l'homme d'y renoncer pour toujours ou de s'en passer longtemps, s'il ne veut rien perdre des conquêtes de sa raison.

M. Taine a écrit de Jouffroy qu'il dépensa toute sa force à établir le système qu'on construit, en sortant du christianisme, celui du Vicaire Savoyard, et il ajoute : « Sur vingt hommes qui pensent, il y en a dix-neuf qui, en quittant leur religion d'enfance, tombent dans cette philosophie : elle n'est qu'un christianisme tempéré et amoindri. » C'est à l'aide de ce débris, suivant la forte expression de Sainte-Beuve, que M. Jules Simon va désormais essayer de diriger, à travers les orages, les hommes de son temps. « Nous étions lassés, dit-il dans sa notice sur M. de Rémusat, d'être en Grèce comme chez nous et en France comme en visite. » La politique l'attirait, non qu'en la hauteur de son âme, il y vît une carrière qui mène aux honneurs, moins encore une profession qui mène à la richesse, mais parce qu'elle était le moyen, désormais le plus puissant, de gouverner les hommes par l'empire des idées. Pour cette grande ambition, ses opinions étaient toutes prêtes. Il avait celles de sa philosophie. Rationaliste, il reconnaissait, dans la Révolution, la mise en œuvre

de sa doctrine : idéaliste, il aimait d'elle, surtout, ses rêves d'affranchissement et de liberté.

La Révolution française est, en ce siècle, le point de partage entre les hommes et la pierre de touche de leurs idées. Longtemps encore, elle conservera ce privilège redoutable, et ses conséquences politiques auront achevé de s'imposer aux volontés et aux mœurs, sans que son principe et son esprit aient cessé de diviser les âmes. C'est que, fille de la Réforme et de l'Encyclopédie, elle fut, par-dessus tout, une conception philosophique et sociale, l'une qui soustrait la société humaine à l'ordre surnaturel et ne donne à l'individu pour limite de son droit, que la loi sortie de sa propre volonté, l'autre qui, privant les citoyens de tous les liens naturels, rompus ou dénoués, ne laisse subsister, pour former la nation, que des isolés, impuissants dans leur liberté. Naturalisme et individualisme, tout le siècle a reposé sur cette double conception.

M. Jules Simon y retrouvait le principe de ses idées : mais il ne l'acceptait pas pleinement et sans contrôle. Son âme était trop religieuse pour s'abandonner à toutes les conséquences de la doctrine rationaliste. Son cœur était trop généreux pour qu'il se laissât aller à toutes les tentations de l'individualisme. Ainsi, comme tant d'autres, depuis cent ans, sa vie s'est dépensée dans ce rude labeur, de servir l'esprit de la Révolution et de combattre ses effets. C'est l'énigme de notre âge. Elle est posée depuis 1789.

M. Jules Simon fut un homme de ce temps-là : il en eut les illusions : il en connut aussi les déceptions. La grande promesse de liberté, trouvée dans son héritage,

éveillait en son cœur des échos profonds. Il s'y attacha comme un soldat, à son drapeau, et livra pour elle tous les combats de sa vie publique. Tant de belles paroles, d'écrits magnifiques et d'actes courageux n'ont point suffi cependant, pour que cette revendication d'universelle liberté devînt une formule précise et propre au gouvernement des hommes. M. Jules Simon en a fait le douloureux aveu : « La liberté n'a eu qu'une heure. Depuis que nos pères l'ont proclamée pour la France et pour le monde, nous ne sommes plus occupés qu'à la restreindre. » Il le dit avec tristesse, mais il sait bien pourquoi : lui-même en a donné la raison, en une formule saisissante, dans son livre du *Devoir* : « La société n'est pas faite pour reposer sur un principe simple : la liberté ne lui suffit pas ; car la liberté, quand elle est seule, est un dissolvant. » La question se pose, aussitôt, de savoir si la liberté s'accorde, naturellement, avec une démocratie où l'extrême développement des droits individuels ne trouve pas son contrepoids dans la puissante organisation des forces sociales. L'expérience et la réflexion permettent, au moins, d'en douter.

M. Jules Simon aimait trop ardemment la liberté, pour hésiter entre les deux régimes où se peut incarner l'état démocratique, l'autorité d'un chef, et celle de la foule ; mais il l'aimait aussi trop sincèrement, pour ne pas voir en elle le bienfait principal d'un gouvernement républicain. Il fonda sur cette conviction toute sa foi politique.

La République qu'il rêvait était une demeure fermée à toute oppression, surtout à celle de la pensée, et largement ouverte à toutes les idées, à toutes les croyances, à

toutes les opinions, où la jeunesse, éclairée par la science, grandirait dans la connaissance de Dieu et l'amour du devoir, où la morale, donnée pour règle à la vie publique comme à la vie privée, serait enseignée aux petits par l'exemple des grands, où le pouvoir, enfin, laissant à la raison le soin de gouverner les passions, n'aurait d'autre mission que de faire régner, entre les citoyens, la justice et la liberté. L'histoire dira ce qu'il advint d'un si beau rêve : il suffit à l'honneur de celui qui l'a formé d'y être jusqu'au bout demeuré fidèle.

M. Jules Simon s'était déjà fait un nom dans la presse, et deux fois, en 1846 et 1847, il avait, sans succès, tenté, dans les Côtes-du-Nord, l'épreuve du suffrage restreint quand la révolution de 1848, emportant d'un seul coup le trône et le régime de 1830, fit paraître, à leur place, le peuple armé soudain de la souveraineté. M. Jules Simon était prêt pour cette rencontre attendue. Ce fut encore le département des Côtes-du-Nord qui l'appela, et cette fois il fut élu.

Dès le lendemain, le triomphe de la liberté allait faire de lui un soldat de l'autorité. Au milieu des généreuses espérances dont son âme était pleine, il vit l'insurrection populaire se dresser devant lui : elle le trouva, à la tribune et dans la rue, au poste de combat marqué par son courage. Le devoir social et politique ne lui faisait pas, d'ailleurs, oublier son titre de professeur. Il était, toujours, en effet, suppléant de M. Cousin et, quand après une année de travail parlementaire acharné, il échoua, cependant, aux élections de 1849, ce fut à la Sorbonne qu'il retourna, comme au terme d'une campagne, un marin à son port

d'attache. C'est là que le trouva le Coup d'État du 2 décembre 1851.

Sept jours après, M. Victor Leclerc, doyen de la Faculté des Lettres, lui demanda de rouvrir son cours, le premier, depuis l'événement. Le 9 décembre, à 3 heures, il entra dans la grande salle de la Sorbonne. Elle était comble. C'était la veille du plébiscite. M. Jules Simon prit la parole : « Messieurs, dit-il, je suis ici professeur de morale. Je vous dois la leçon et l'exemple. Le droit vient d'être publiquement violé par celui qui avait la charge de le défendre, et la France doit dire, demain, dans ses comices, si elle approuve cette violation du droit ou si elle la condamne. N'y eût-il dans les urnes qu'un seul bulletin pour prononcer la condamnation, je le revendique d'avance : il sera de moi ! »

La salle éclata en applaudissements frénétiques. La leçon fut arrêtée et le professeur sortit au milieu d'une enthousiaste ovation. Quelle que soit l'opinion des hommes, il faut saluer, dans un acte si fier, la hauteur du courage et la force des convictions. Car rien n'est plus grand qu'un ferme caractère et plus noble qu'une âme indépendante.

Le cours de M. Jules Simon fut suspendu. Au lendemain de cette dernière et éclatante leçon, il regarda la vie qu'il s'était faite, par sa retraite volontaire. Elle s'offrit à lui, dure et attristée. Son activité restait sans emploi : par surcroît, il était pauvre. Mais le philosophe vivait en lui, et, dans ce modeste logis de la place de la Madeleine qu'il habitait déjà, la plus tendre affection lui faisait un foyer plein de consolation et de joie.

La sérénité de votre confrère ne se démentit pas un

moment. Il sembla qu'il eût gravé sur son seuil, comme en son cœur, la maxime de Plotin : « Homme, de quoi te plains-tu? de la lutte? C'est la condition de la victoire. D'une injustice? Qu'est cela pour un immortel? » Si amère que paraisse l'épreuve, on serait presque tenté de la dire heureuse, puisqu'elle nous a valu ces beaux livres qui s'appellent le *Devoir* et la *Religion naturelle*.

Livres admirables pour ceux-là mêmes qui trouvent, dans leur fière obéissance à la foi chrétienne, mieux que dans l'apparente liberté des systèmes humains, l'affranchissement de leur esprit et la satisfaction de leur raison : livres de tous les temps, parce qu'ils enseignent le devoir et le sacrifice, opportuns à l'heure des enivrantes prospérités, où s'émoussaient, dans la jouissance, les caractères et les vertus, opportuns encore, quand les cœurs déshabitués des choses héroïques, se découragent de l'action, et consolent leur ennui dans le scepticisme railleur qui les distrait ou la vaine mélancolie qui les berce.

Et pourtant ces livres, d'une inspiration si haute et si pure, laissent dans l'âme une déception qu'il faut avouer. Les premiers chapitres du *Devoir* ont déroulé devant nous, dans une succession magnifique, les anneaux de la chaîne infrangible qui rattache l'homme à son Créateur et soutient sa liberté aux prises avec ses passions : parvenu là, en face du problème inéluctable de la destinée, sur ce sommet d'où l'œil découvre le mystère infini, notre esprit, conquis, n'attend plus qu'une conclusion précise, le dernier chaînon, faute duquel la chaîne tout entière va demeurer flottante! L'immortalité de l'âme est démontrée, la loi morale est proclamée! Quelle sera la sanction?

La philosophie rationaliste, si ferme en ses prémisses, hésite devant cette conclusion nécessaire : elle recule, elle se tait, et nous restons, indécis, dans le doute et l'obscurité. En vain nous offre-t-elle l'appui de la religion naturelle avec son Dieu, spectateur impassible de sa création, rempli, pour l'humanité, d'un amour impuissant et stérile, qu'elle nous défend d'invoquer pour la peine et pour le travail ! Car il faut davantage à la foule de ceux qui n'ont ni le savoir, ni le loisir de la philosophie, et à qui, depuis dix-huit siècles, le Juste crucifié apporte, dans l'épreuve, l'espérance et le courage. Cette foule, nous en sommes tous à quelque heure de notre vie : c'est à elle qu'il faut parler. Qu'allez-vous lui montrer, à la place de l'image divine, vous dont l'âme a connu tant d'angoisse, et comment voulez-vous qu'il prie, cet homme courbé sous le fardeau de sa misère ou de ses passions, ce malade épuisé par la souffrance, ce père brisé de douleur près du lit de son enfant, ce marin perdu dans la tempête sur vos côtes de Bretagne et qui lève ses mains jointes vers son clocher, debout, là-bas, sous l'orage ? Demandes téméraires, dites-vous ! Mais la vie en est pleine ! Ah ! prenez garde de faire taire, vous aussi, la « vieille chanson » : quand elle ne chantera plus dans les âmes, les ruines de la religion positive y auront pris tant de place qu'il n'en restera plus, même pour la religion naturelle.

De fait, c'est bien là qu'est le danger : l'esprit d'examen, dans son vain effort pour se soustraire à l'irrationnel, ne s'arrête pas aux frontières arbitraires où prétend l'enfermer la raison, et la masse, inhabile aux déductions métaphysiques, ne trouve, hors d'une religion positive, rien qui la défende des brutalités de la négation.

Ce siècle, en s'avançant dans les tempêtes, porté par le rationalisme comme sur une barque fragile, devait donc heurter l'inévitable écueil. Mais la violence du choc a réveillé les passagers surpris, et, déjà, soulevée par la force mystérieuse cachée dans ses flancs, la nef antique où flottent nos destins va, pour se délivrer du péril, tendre, en un effort instinctif, au souffle ranimé des croyances chrétiennes, ses voiles fatiguées.

C'est le grand fait de notre temps, chaque jour attesté dans les lettres et dans les arts, et comme la marque dernière des années où s'achèvent les centenaires illustres; nulle part, elle n'apparaît avec plus d'éclat que dans la question de l'école et dans celle du travail, de toutes les plus profondes, parce que la vie de l'âme et celle du corps en dépendent.

M. Jules Simon avait un sentiment trop vif des besoins de son temps pour ne pas reconnaître qu'elles sont inséparables dans un État fondé sur le suffrage universel. Les souvenirs de 1848 ne l'avaient point quitté : le peuple, en sa victoire éphémère, lui était apparu avec ses aspirations idéales et ses emportements redoutables; il l'avait vu, dans une soudaine réaction contre la richesse souveraine, livrer au socialisme, à cause de ses promesses de justice, son cœur tourmenté de rêves et de passions. Quand les emportements furent vaincus, il comprit que les aspirations demeuraient invincibles et que le socialisme défait gardait, en l'âme populaire, un foyer qui ne s'éteindrait plus.

L'instruction parut à votre confrère le premier des besoins du peuple; il vit en elle le droit de tous les ci-

toyens, la garantie de leur liberté, la sauvegarde même de leur sagesse, et puisqu'elle était le droit, il voulut que tous en pussent trouver les moyens, mis à leur portée par la société, sans que la négligence de la famille pût les en priver.

M. Jules Simon avait formulé ces idées à l'Assemblée de 1848; il les développa en 1864 dans un livre célèbre, l'*École*, qui expose tout le programme de l'instruction obligatoire; il les porta à la tribune, dès qu'elle lui fut rendue, puis dans le gouvernement, aussitôt qu'il l'exerça; livres, discours, propositions de loi et circulaires ministérielles, tous ses écrits sur l'enseignement primaire sont un commentaire de l'*École*. La législation moderne n'en est que l'application; tout y est, l'obligation, la gratuité, la neutralité elle-même, bien que ce soit précisément sur ce point que le désaccord ait éclaté, ardent, passionné, entre M. Jules Simon et ses continuateurs. En aucun sujet l'échec de la doctrine rationaliste ne devait être et ne fut, en effet, plus cruel : car les fondateurs de l'instruction laïque n'ont point borné leur logique à la neutralité confessionnelle et ils ont traité la religion naturelle comme la religion positive.

Rien de plus suggestif que les deux préfaces placées par M. Jules Simon en tête de la dernière édition de l'*École*. La première est de 1881; c'est un bulletin de victoire daté du champ de bataille. La seconde est de 1886, cinq ans plus tard; c'est un cri de douleur, de reproche et d'angoisse. Tout tient entre ces deux préfaces, les grands espoirs et les ambitions généreuses, les déceptions cruelles et les douloureuses protestations : elles forment en quelques pages un livre, tragique et profond,

où s'écrit l'histoire de toute une génération. Les cinq années qui les séparent furent pour M. Jules Simon le temps des luttes suprêmes. Nous avons tous assisté à ses combats et à sa gloire. Il fut vaincu, et le poids de sa défaite a pesé sur notre temps; mais sa parole est demeurée dans les âmes.

Dix ans ont passé, et voici qu'elle se réveille en échos imprévus. L'œuvre morale, née d'hier, ne semble déjà plus qu'une ruine portée sur des fondements chancelants : rien n'a remplacé le ciment divin et, du sein de la patrie inquiète de ses fils, une rumeur monte, toujours plus haute et plus pressante, qui demande pour eux un abri moins fragile.

Car l'heure vient où la démocratie, formée par l'école, va prendre, à son tour, possession du pouvoir et de formidables questions se dressent au devant d'elle, que, seule, peut l'aider à résoudre une loi supérieure aux passions des hommes.

M. Jules Simon les pressentait déjà, quand une rencontre avec M. Jean Dolfus l'introduisit dans le monde industriel. Il en vit, tout ensemble, les souffrances et la philanthropie, et, devant les magnifiques institutions créées par les patrons alsaciens, il aperçut, d'un coup, dans l'implacable loi de la concurrence, l'étendue du mal et l'insuffisance du remède. « Il y a, dit-il, dans notre organisation économique un vice terrible qui est le générateur de la misère, et qu'il faut vaincre à tout prix, si l'on ne veut pas périr, c'est la suppression de la vie de famille. »

L'*Ouvrière*, dont je cite ici la préface, est le commentaire de cette accablante accusation. Des enquêtes personnelles que M. Jules Simon alla faire avec une admirable conscience, en France et à l'étranger, il com-

posa, dans ces pages cruellement vécues, le plus écrasant réquisitoire qui se puisse lire contre un temps si fier de ses progrès et si dédaigneux de ses devanciers.

D'autres enquêtes avaient précédé celle de M. Jules Simon; aucune ne fut plus décisive; d'autres enquêtes l'ont suivie, qui ne l'ont pas affaiblie. Elles sont d'hier : dans l'industrie, si la souffrance matérielle s'est amoindrie, le mal moral est demeuré sans remède : dans les petits métiers, rien n'a changé, et le problème reste debout, poignant pour qui l'a, une fois, aperçu, de savoir comment l'ouvrière isolée, livrée à toutes les incertitudes de la vie, à toutes les tentations de la rue, peut échapper à la misère ou au déshonneur.

« Le voilà, écrivait, il y a un an, M. Charles Benoist, en terminant son enquête sur les ouvrières de l'aiguille, le voilà, le cercle de douleur; voilà l'enfer dont on ne sait comment briser les portes! » Et pourtant, il le faut. Ce n'est pas assez de saluer avec respect celles qui échappent, à force de courage et de vertu, au cercle fatal; celles-là, ce sont les exceptions. Il faut les admirer, mais il faut sauver les autres. La société n'a pas le droit de se résigner à leur sort; car ce sont les victimes des inexorables lois que donnent à l'homme le développement de sa richesse et la satisfaction de son luxe.

Lois naturelles, dit-on, que la loi humaine est impuissante à désarmer! M. Jules Simon, cependant, ne consentait pas à les subir, si épris qu'il fût de la liberté et si confiant qu'il se montrât dans l'initiative privée. Trente ans après la publication de l'*Ouvrière*, donnant une nouvelle préface à son livre réédité, il y écrivait ces lignes

si fortes : « Le sang de la France s'écoule et s'épuise. Nous sommes en présence d'une hécatombe de vies humaines. Je supplie les patriotes et les philanthropes d'y penser. Il ne faut pas confondre la liberté avec l'inhumanité. »

« Ne pas confondre la liberté avec l'inhumanité ! » Parole féconde qui contient en germe toute la réforme sociale ! Par elle, l'homme apparaîtra désormais, dans le travail, non plus comme un instrument mécanique dont la force s'achète ainsi qu''une marchandise, mais comme une créature divine dont les droits et la dignité sont supérieurs à tous les contrats, et il faudra, par un effet inéluctable du principe ainsi proclamé, que la loi vienne, au nom de la justice, prévenir, dans les conventions réciproques, les abus de la liberté absolue.

M. Jules Simon, libéral convaincu, pressé par la réalité des faits et la générosité de son cœur, fut donc, en notre temps, l'un des fondateurs de la législation sociale. C'est elle dont il ira, au déclin de sa vie, plaider la cause devant l'Europe assemblée, fier de montrer à ceux qui l'avaient crue morte, la France, protectrice des faibles, toujours vivante et fidèle à son génie.

L'individualisme, atteint ainsi d'une première défaite par les conclusions de l'*Ouvrière,* en subit une seconde et plus décisive, que M. Jules Simon avait encore préparée, par un autre livre où s'achève l'exposé de ses idées sociales : le *Travail.* « Il ne s'agit pas, dit-il, de gémir sur les nouvelles aspirations des travailleurs : elles existent : on ne les supprimera pas : » et, comme il voit, autour de lui, l'entreprise capitaliste remplacer partout l'ancienne forme du patronat, comme, entre elle et ces travailleurs iso-

lés qui réclament des droits sacrés, il n'aperçoit debout que l'État dont il redoute d'accroître la puissance, son esprit clairvoyant et sincère ne trouve qu'un refuge assuré, c'est l'association. Il montre en elle le moyen légitime d'agir sur le contrat du travail, par la grève et la coalition; ce sera, bientôt, au Corps législatif, le thème et l'occasion d'un de ses plus fameux discours; il énumère tous les fruits qu'elle peut porter, et, les pressant jusqu'au bout, il lui demande enfin de changer radicalement la condition de l'ouvrier, en remplaçant le salaire par le bénéfice!

Tout est dit : l'œuvre économique de 1791 est renversée : et qu'importent les restrictions libérales et les anathèmes contre les institutions du Moyen Age? Le régime de l'association est proclamé. Vingt ans plus tard, les mœurs le ramèneront dans la loi. Dès lors, rien ne l'arrêtera plus. Il se développera comme l'individualisme avant lui, en brisant toutes les résistances par la force de son principe, jusqu'à ce que, dans une nécessité d'ordre public, la corporation, qui est l'association organisée, sorte du conflit des intérêts coalisés, pour tirer de l'anarchie la société démocratique.

Ainsi, par une irrésistible évolution, les idées anciennes reparaissent avec des besoins nouveaux, et ce n'est pas la moindre surprise de notre temps que ce retour aux conceptions sociales du XIIIe siècle, ramenées sous d'autres formes, parmi les héritiers du XVIIIe, par l'excès même de ses doctrines individualistes.

Aucune révolution plus profonde ne s'est annoncée depuis cent ans : la question n'est plus de l'arrêter, mais de savoir quelles forces morales la conduiront : notre avenir

en dépend. Pareille à la nuée, obscure et inquiétante, elle porte, en sa marche rapide et assurée, le secret des moissons prochaines, le déluge fécond qui rajeunit la terre ou l'orage stérile qui la laisse dévastée.

M. Jules Simon ne découvrait pas, sans doute, aux idées qu'il jetait dans ses livres, des conséquences sociales si contraires aux tendances de son esprit : d'autres et de plus prochaines visées absorbaient alors sa pensée. L'action politique l'avait ressaisi tout entier, le philosophe faisait place à l'homme de parti. Il demandait la liberté absolue d'association, comme celle de la presse, comme l'instruction obligatoire, comme la suppression de l'armée permanente, afin de faire disparaître ce qu'il appelait les « trois obstacles : l'isolement, l'ignorance et la baïonnette », qui s'opposaient au triomphe de la « politique radicale ».

C'est sous ce titre qu'il a réuni ses principaux discours, résumés dans une préface où il explique comment il est radical. Cela voulait dire qu'il était radicalement libéral, et, sous un gouvernement d'autorité, ce radicalisme de liberté, soutenu par une captivante éloquence, valait à M. Jules Simon une éclatante popularité non seulement parmi ceux qui souffraient de l'autorité, mais parmi ceux, aussi, qui croyaient en souffrir. Ainsi porté par une faveur grandissante, M. Jules Simon fut, en 1863, élu député de Paris au Corps législatif.

Ce n'était pas peu de chose que de paraître éloquent, dans une assemblée où les orateurs de l'opposition s'appelaient, pour ne nommer que des morts, Berryer, Thiers et Jules Favre. M. Jules Simon marqua, cependant, du premier coup, sa place entre ces maîtres de la parole. Il

avait, dans la chaleur contenue de sa voix et dans ses éclats imprévus, dans la pureté de sa diction et la savante expression de son geste, une irrésistible séduction, dont s'enveloppaient, en une forme toujours noble et mesurée, des idées hautes et généreuses, appuyées d'une étude approfondie.

Ses écrits annonçaient ses discours : et dans l'ardeur des luttes politiques, le philosophe apparaissait encore, livrant sa parole au rêve d'une société idéale, où la raison souveraine resterait, en dépit du conflit des opinions, toujours maîtresse des passions humaines.

Les élections de 1869 ramenèrent M. Jules Simon au Corps législatif; son influence était immense dans son parti ; il était populaire, il avait connu les faciles triomphes de l'opposition ; il allait apprendre ce qu'il en coûte de gouverner les hommes.

L'heure tragique est venue! Ne m'ordonnez pas de m'y arrêter; il faudrait juger et le soldat qui vit en moi, le cœur gonflé de souvenirs, ne pourrait le faire librement. Je ne veux avoir ici pour les hommes, ni regards, ni pensées : au-dessus, bien au-dessus d'eux, une image est dressée qui fascine mes yeux, spectre magnifique dont la taille, à chaque pas, se hausse dans le recul du temps; c'est la France, découronnée de sa vieille armée, debout cependant, toute crispée en sa souffrance héroïque, et, sur les champs glacés de la Loire ou de l'Est, entre les murs implacables de Paris bombardé, raidissant ses membres brisés, pour sauver son honneur dans des combats sans espérance. Elle seule est grande! Depuis un quart de siècle, nous vivons de cette illustre agonie, germe inépuisable d'espoirs invaincus.

Sur la voie douloureuse où elle se traînait, M. Jules Simon porta le fardeau de sa renommée et la solidarité de son parti. De l'Hôtel de Ville de Paris à la préfecture de Bordeaux, devant l'émeute impatiente des chefs qu'elle s'était donnés la veille, comme dans l'angoisse du débat suprême ouvert au chevet de la patrie mourante, il fut semblable à lui-même, courageux et fidèle à ce qu'il crut être son devoir.

Tel il fut encore quand parut, en cette douleur qui semblait comblée, l'ignominie dernière des déchirements impies. M. Jules Simon, ministre de l'Instruction publique après le 4 septembre, conserva ses fonctions, lorsque l'Assemblée nationale eut confié le pouvoir exécutif à M. Thiers, et, le 18 mars, dans le rayonnant crépuscule jeté comme une ironie du ciel sur cette funèbre journée, il suivit le flot lamentable qui, de Paris à Versailles, roulait, parmi des débris d'armée, l'épave d'un gouvernement. Lorsqu'il parvint au terme, glacé par la fatigue et par la nuit, M. Thiers, arrivé quelques heures plus tôt, le reçut avec le mot du César expirant : « Travaillons ! »

De ces jours désolés ne retenons que cette parole virile. Elle dit assez ce qui fut l'honneur de tous, en ces temps d'écrasantes responsabilités. Leur histoire est la nôtre, nous ne pourrions l'écrire qu'avec des passions.

M. Jules Simon a tenté de le faire en quatre volumes qui vont de la chute de l'Empire à celle de M. Thiers. Ce sont les dépositions d'un témoin, précieuses pour la postérité, insuffisantes cependant à son jugement définitif. Pour nous, qui ne saurions les lire qu'à travers d'autres souvenirs et d'autres émotions, ils nous apportent, à défaut d'une satisfaction historique, un grave enseignement.

Car le destin s'y montre, avec sa rigueur étrange, de ce philosophe épris d'une religieuse confiance en la raison souveraine, haïssant la guerre et la violence, espérant tout de la liberté, porté par la parole au sommet de la popularité, et, soudain, tenant, de cette popularité même, le funeste présent du pouvoir, à l'heure où, dans le bruit des batailles et l'emportement des colères, la raison reste sans voix, l'éloquence est sans vertu et la liberté sans pudeur. Cruelle surprise, que M. Jules Simon éprouva durement !

La paix lui réservait d'autres amertumes. Quand il voulut, à son abri, commencer enfin la tâche imposée par ses idées, il trouva devant lui la toute-puissante opposition des idées contraires. Les lois de neutralité scolaire, toutes prêtes en son esprit et, dès qu'il le put, soumises à l'Assemblée, heurtaient trop directement l'opinion de la majorité pour qu'elle pût les accueillir. La question profonde de l'éducation populaire suffisait à mettre aux prises des hommes éloignés par de si larges dissentiments; mais d'autres et de plus flagrants désaccords les séparaient, qui précipitaient chaque jour une rupture, différée par le commun souci de la patrie envahie. M. Jules Simon quitta le pouvoir quelques jours avant M. Thiers : il le quitta, sans avoir gouverné, s'il est vrai que gouverner c'est appliquer ses idées.

Lorsque, plus tard, il y reparut, leur heure était passée. Entre ses adversaires, tout frémissants d'une grande espérance encore inconsolée, et ses amis pressés d'achever une victoire si longtemps incertaine, la concorde était impossible. M. Jules Simon tenta cependant cette vaine expé-

rience. Suspect aux deux partis, il devait succomber dans leur choc inévitable.

Mais son âme ignorait les découragements amers. Dans un discours prononcé à la séance publique annuelle des cinq académies le 24 octobre 1871, la première après les grands désastres, il avait dit en finissant : « Soyons comme un voyageur tombé dans un précipice, qui ne perd pas de temps à gémir ou à se désespérer, mais commence sur-le-champ à remonter vers la lumière, ne comptant que sur la justesse de son esprit et la fermeté de son cœur! » M. Jules Simon fut cet indomptable voyageur.

La revanche de ses opinions l'atteignit d'un coup plus douloureux que leur passagère défaite; car, dans leur victoire, il vit avec stupeur la liberté des âmes enchaînée derrière elles et traînée comme une captive. La gloire l'attendait là. Elle est faite, avait-il dit, « de malédictions et de cris de triomphe ». Quand elle s'offrit à lui, ce fut enveloppée d'angoisse : le chemin qu'elle lui montrait était bordé de ses ennemis, et ses amis les plus chers, pressés autour de lui, le conjuraient de s'arrêter. Il ne vit ni ses ennemis, ni ses amis : les yeux fixés sur la conscience opprimée, il marcha droit à elle et, par la voie royale du devoir, que jadis avait tracée sa main, il entra, la tête haute, dans l'impopularité.

Rien ne manquait désormais à sa vie. Il n'avait plus, comme parle Lacordaire, qu'à « descendre, par une pente rapide, aux rivages de l'impuissance et de l'oubli », incapable cependant de s'y laisser porter dans une molle inaction.

La politique, qu'il avait tant aimée, ne lui semblait plus qu'un spectacle douloureux. Mais les lettres et la charité restaient des foyers toujours ouverts à son esprit et à son cœur. Votre Compagnie l'avait reçu le jour même où le Sénat lui offrait une tribune, qu'allait illustrer son impérissable amour de la liberté. Il donnait à vos travaux tout le temps que lui laissaient les œuvres philanthropiques où son activité se consolait des affaires publiques, en soulageant la souffrance et la pauvreté. Entre toutes, la préférée de son dévoument fut cette « Union française pour le sauvetage de l'enfance abandonnée » qu'un de vos poètes les plus aimés a chantée en des vers attendris :

> Sur cette âme sans jour, sans feu, plus qu'orpheline,
> La tutrice au grand cœur, la Charité s'incline
> Et sa flamme y rallume un céleste rayon.

A cette flamme, M. Jules Simon réchauffa, dix ans encore, sa vieillesse infatigable, jusqu'au moment où, plein de jours et de labeur, il vit venir à lui le grand mystère que son âme avait, si longtemps, interrogé et que, peut-être, l'aidèrent à regarder sans trouble les souvenirs de sa jeunesse accourus en foule à son appel.

Un âge entier descendait avec lui dans l'histoire, laissant à d'autres générations le fardeau de la société nouvelle dont il a souffert le rude enfantement. Et voici qu'à cette heure incertaine, entre les temps qui finissent et les temps qui commencent, se lève une étonnante vision, aube déjà naissante dans le soir où nous entrons.

Le Christ, répudié par ce siècle expirant, apparaît sur sa

tombe, tel que le vit l'antiquité païenne, les mains tendues vers les deshérités, avec des promesses d'amour, de paix et de justice, et, sur le berceau du siècle nouveau, la voix retentit, oubliée de la foule, qui fit descendre vers elle le grand cri de l'éternelle pitié.

M. Jules Simon l'entendit passer dans le ciel assombri d'orages, tandis qu'il donnait au peuple les énergies dernières de son âme attristée; et reconnaissant le divin murmure dont se berçait son enfance, il redit sans doute, en son cœur agité d'inquiétude et d'espoir, le chant des patriarches, attardés à l'aurore, près du puits où la Samaritaine allait recevoir les paroles immortelles :

Je baise dans cet air, d'avance,
La Voix qui le fera vibrer (1).

---

(1) M. Edmond Rostand. *La Samaritaine.*

RÉPONSE

DE

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. LE COMTE ALBERT DE MUN

Monsieur,

Avez-vous gardé le souvenir de certaine après-midi du mois de mai 1871, où nous nous sommes séparés, vous et moi, non sans émotion, moi pour aller remplir mon modeste devoir de député à l'Assemblée nationale, vous pour aller rejoindre votre corps d'armée dont vous veniez d'apprendre inopinément l'entrée dans Paris, encore aux mains de la Commune? Il me surprendrait que ce souvenir fût complètement sorti de votre mémoire, car, ou je me trompe fort, ou les spectacles dont vous avez été témoin, cette après-midi et les jours suivants, ont exercé sur votre vie une influence décisive.

Vous reveniez de captivité. Lieutenant au 3e régiment de chasseurs, vous aviez pris part à la défense de Metz, et vous aviez suivi la fortune de cette solide armée dont le désastre — non pas la débâcle — vient de nous être conté de si dramatique façon, et à qui son héroïsme, avec un autre chef, aurait assuré un meilleur sort. Prisonnier dans une ville d'Allemagne, vous aviez suivi avec angoisse les phases de la résistance que le pays soulevé opposait à l'invasion. Votre cœur avait tressailli de fierté lorsque l'écho des canons, qui, du haut des remparts et des forts de Paris, renvoyaient aux Allemands boulets pour boulets, était parvenu à vos oreilles. Vos yeux s'étaient mouillés de larmes en lisant, jusque dans les feuilles étrangères, le récit de cette journée de Loigny où les volontaires de l'Ouest, parmi lesquels vous comptiez plus d'un ami, tombaient, se passant, de main en main, de père à fils, la bannière sacrée. Sans doute, la capitulation de Paris et la signature d'une paix désastreuse avaient été pour vous une déception cruelle, mais votre patriotisme attristé n'en avait point ressenti d'humiliation, et vous pensiez déjà ce que pensera, je crois, l'équitable avenir, que cette résistance désespérée, poussée si l'on veut jusqu'à la folie, n'en avait pas moins sauvé aux yeux de l'Europe et de l'histoire l'honneur de la France vaincue.

Cette France où vous rentriez avec l'ardeur et la joie d'un exilé, vous vous attendiez à la trouver toute au regret et à la réparation de ses fautes, unie et réconciliée dans le repentir et dans l'espérance. Vous la voyiez au contraire déchirée, sous l'œil railleur de l'ennemi, par une insurrection dont le crime n'a point d'égal dans notre histoire.

Paris, la courageuse ville, dont le front vous apparaissait de loin entouré d'une auréole de gloire, s'était laissé asservir par une coterie de barbares qui, après avoir livré aux flammes les plus beaux monuments de son histoire, allait rougir du sang le plus pur un sol que l'ennemi n'avait point souillé. Il fallait arracher la noble cité à leurs mains ineptes et déjà sanglantes. Votre devoir de soldat ne souffrait pas d'hésitation, mais c'était avec désespoir que vous tiriez contre des Français l'épée que pour la première fois, vous auriez voulu laisser au fourreau, et vous assistiez, l'âme navrée, aux rigueurs d'une répression dont certaines indulgences étranges non moins que certaines revendications audacieuses ont démontré depuis lors la cruelle nécessité.

Ces drames de sang auxquels vous aviez été mêlé de trop près, avaient produit sur vous une impression que rien ne pouvait détruire. Tout en exécutant sans défaillance votre consigne de chaque jour, vous en étiez demeuré comme accablé, et vous ne pouviez prendre votre parti de vous voir ainsi campé dans la capitale de la France, comme dans une ville prise d'assaut. Le trouble où vous étiez plongé ne vous laissait apercevoir clairement aucun remède à tant de maux réunis, et peu s'en fallait que votre douleur ne désespérât de la patrie; douleur la plus amère de toutes, car elle est de celles qui ne veulent point être consolées.

Ce fut alors que le hasard (s'il faut attribuer ces rencontres au hasard) vous mit en relations avec un de ces humbles Frères comme Paris en cache beaucoup, qui ne vont point porter dans les réunions publiques ni dans les

congrès démocratiques une parole retentissante, mais qui n'en sont pas moins de véritables amis du peuple, car ils lui consacrent en silence toutes les heures de leur modeste vie. Avec l'aide de quelques hommes de bien, en particulier de M. Augustin Cochin, dont je suis heureux de prononcer ici le nom, aujourd'hui encore si bien porté, ce Frère avait fondé, plusieurs années avant la guerre, dans le quartier Montparnasse, un cercle populaire où un assez grand nombre d'ouvriers avaient pris l'habitude de venir passer leurs soirées ou leurs dimanches. Dans les conversations familières qu'il nouait avec eux, il avait cru pénétrer leurs sentiments véritables, et, d'après ces ouvriers qu'il fréquentait, il croyait pouvoir juger du peuple de Paris.

Il disait avec émotion « que ce peuple était bon, plus égaré que coupable, et plus facile à convertir qu'on ne le pensait; qu'il ne fallait pour cela qu'aller à lui et lui parler à cœur ouvert; mais qu'au lieu de lui tendre les bras, ceux qui avaient charge de son âme et de son corps se détournaient de lui avec terreur ». Il vous parlait ensuite de son cercle « humble fondement, disait-il, d'une œuvre gigantesque qui serait l'œuvre du salut », et il ajoutait : « Mais je suis seul, et que puis-je faire! Ah! si vous veniez avec moi, si nous trouvions encore quelques hommes, nous ferions la conquête de la France, et nous la jetterions aux pieds de notre Dieu. »

Ces touchantes et chrétiennes paroles trouvaient pour germer dans votre âme un terrain bien préparé. Elles réchauffaient en vous la foi jamais oubliée de votre enfance, et répondaient en même temps à vos angoisses de

l'heure présente. Aussi la semence y levait-elle promptement, et, à quelques jours de là, réuni avec le vieux Frère et trois amis dans une petite chambre d'ouvrier, vous faisiez le serment solennel de consacrer désormais votre vie au service de deux causes inséparables à vos yeux : la cause de l'Église et celle du peuple.

Ce serment, Monsieur, vous l'avez tenu. C'est l'honneur de votre vie privée et de votre vie publique. Celui auquel revient aujourd'hui l'agréable tâche de vous souhaiter la bienvenue aime mieux vous rendre cet hommage que vous adresser, de prime abord, sur votre éloquence des compliments dont la banalité vous lasserait, tant vous les avez de fois entendus. Il lui plaît de dire que, si digne d'admiration que soit l'orateur, il y a quelqu'un en vous digne de plus d'admiration encore, c'est l'apôtre. Depuis le jour, en effet, il y a de cela vingt-sept ans, où, plus ému d'entendre, pour la première fois, retentir dans le silence général le son de votre voix, que d'entendre siffler à vos oreilles la première balle; vous avez prononcé au cercle catholique de Montparnasse votre discours de début, vous avez bien rarement pris la parole que ce ne fût pour défendre l'une ou l'autre de ces deux causes, les plus nobles qui soient au monde. Chez vous c'est l'apôtre qui a toujours inspiré l'orateur, qui l'a guidé de Lille à Romans, de Vannes à Reims, qui a entretenu son infatigable ardeur et lui a soufflé ses plus beaux accents. C'est à cette unité de pensée et de vie qu'il faut demander le secret de l'influence que vous avez exercée de notre temps. L'éloquence ne serait en effet qu'un art méprisable, une pure jonglerie de mots, si elle n'était au contraire le plus puissant

moyen d'action. Mais il faut que, sous la parole, on sente une conviction, et, chez l'orateur, un homme pour qui la parole n'est que le moyen, pour qui le but est tout, un homme enfin prêt, pour assurer le succès de la cause qu'il défend, non seulement à tous les efforts, mais à tous les sacrifices. C'est, Monsieur, parce qu'on sent cette conviction et qu'on devine cet homme en vous, que vous produisez toujours sur tous ceux qui vous entendent une impression si vive. Cette impression, on la ressent même à travers le papier, en lisant vos discours, tout dépouillés qu'ils soient de ce qu'y ajoutent la voix et le geste, ces qualités secondaires mais indispensables de l'orateur que vous possédez à un si haut degré. Je craindrais de rabaisser ces discours en ajoutant que, par la pureté de la forme, par le choix des expressions, par la composition, par l'ordonnance, ce sont encore de véritables œuvres d'art, car ce sont avant tout des actes de foi à l'appui desquels vous pouvez produire le témoignage d'une existence tout entière. Il vous appartenait de démontrer qu'il y a quelque chose de plus entraînant que la parole, c'est l'exemple, et de plus éloquent que l'éloquence, c'est le dévouement.

D'où est née chez vous, Monsieur, cette double vocation d'apôtre et d'orateur? En le recherchant, je n'ai pu me défendre de céder à cette mode du jour qui n'accorde rien aux dons de l'individu, et qui veut tout expliquer par l'hérédité. Aussi en ai-je demandé tout d'abord le secret à la race dont vous sortez. Mais je dois avouer que mes recherches ont été totalement infructueuses. Vos ancêtres, gentilshommes du Bigorre, dont l'un fut aux Croisades,

ont assurément, au cours de leurs vies batailleuses, allongé plus de coups d'épée qu'ils n'ont prononcé de discours. Il était bien fidèle à leurs traditions celui d'entre eux qui, en vrai cadet de Gascogne, vint chercher fortune à la Cour de Louis XV, et conquit à la pointe de son épée le grade de maréchal de camp; ou, s'il y manqua tant soit peu, ce fut en épousant la fille du fermier général et philosophe Helvetius, dont le livre de l'*Esprit* fut censuré par la Sorbonne, et en partageant aux débuts de la Révolution les illusions de la noblesse libérale. Votre grand-père paraît avoir été surtout un brillant cavalier, car, à peine rentré de l'émigration où il avait été entraîné par son père, il faillit épouser, celle qui devait être un jour la mère de Napoléon III, la séduisante Hortense de Beauharnais dont il avait tourné la tête. Enfin votre mère, cette exquise Eugénie de La Ferronnays, que les *Récits d'une sœur* nous ont appris à aimer, y apparaît plutôt craintive, comme enveloppée d'un voile de mélancolie. En vérité, Monsieur, j'ai beau chercher, je ne saurais découvrir en vous la moindre parcelle d'atavisme. On peut même se demander si les opinions que vous professez aujourd'hui étonneraient davantage votre aïeul le philosophe ou votre aïeul l'émigré? La vérité, c'est que vous ne devez rien qu'à vous-même, à moins que ne revive en vous, par un de ces jeux pleins de mystères où se plaît la nature, l'âme de celui de vos ancêtres qui choisit un jour pour armes un globe surmonté d'une croix, et pour devise ces deux mots : *Nil ultra*. Rien au-dessus.

Rien au-dessus de la Croix! Rien au-dessus de l'Eglise. Telle a été en effet, Monsieur, la devise de votre

vie. Aux intérêts de l'Église, tels que vous les avez compris, vous n'avez jamais rien préféré, et vous avez su faire, dès que vous avez embrassé sa cause, le sacrifice qui pouvait vous coûter le plus. Pendant trois ans vous aviez donné le spectacle original d'un conférencier en épaulettes; d'un dragon orateur, qui portait dans des réunions populaires une parole ardente, respectueuse des personnes, mais peu ménagère des doctrines. Ce rôle était difficilement compatible avec la présence dans les rangs de cette armée qu'on a eu raison d'appeler la grande muette, qui doit le demeurer toujours. Vous l'avez compris, et librement, spontanément, vous avez donné votre démission. Mais vous l'avez fait avec regret, presque avec douleur. Le sacrifice auquel vous consentiez n'était pas médiocre en effet. Si vous étiez demeuré au service, plus d'une perspective brillante s'ouvrait devant vous. Rapidement vous auriez pu devenir un de ces jeunes colonels dont les aventures romanesques défrayaient autrefois le répertoire de M. Scribe. Vous aviez tout ce qu'il fallait pour cela. Aujourd'hui, sans nul doute, vous seriez plus et mieux. Comme plusieurs de vos camarades de promotion, vous compteriez déjà au nombre de ces généraux en qui la France met une confiance qu'on ne parviendra pas à ébranler, sentinelles vigilantes de sa sécurité, gardiens silencieux de son honneur. En un jour, vous avez sacrifié tout cela: mais ce que vous avez regretté, ce n'est pas le grade, c'est le métier, car vous étiez soldat dans l'âme. Au fond vous l'êtes toujours resté. Du soldat, vous avez conservé en effet la droiture, la hardiesse, le sang-froid, et en même temps l'esprit de discipline et d'obéissance. Si

je ne savais que les métaphores sont toujours chose dangereuse, je me hasarderais à dire que votre éloquence a gardé quelque chose de l'épée que vous avez si longtemps portée au côté. Elle en a la trempe qui dure, l'éclat qui brille. Mais elle n'en a ni le froid, ni le tranchant, car tout en étant chaleureuse, elle sait cependant demeurer courtoise, et ce n'est pas un de ses moindres mérites, au cours de tant de discussions ardentes, de n'avoir jamais blessé personne.

A ces treize ans, où vous avez servi, comme officier de chasseurs, de dragons et de cuirassiers, vous devez encore quelque chose : c'est je ne sais quels accents, à la fois fiers et émus, qui montent de votre cœur à vos lèvres toutes les fois que vous parlez des choses militaires. Vous n'avez laissé échapper aucune occasion de le faire. Lorsque s'est ouverte devant le Corps législatif la discussion de la loi qui, en réduisant à trois ans la durée du service, devait modifier si profondément, non seulement les éléments dont se compose, mais encore l'esprit dont s'imprègne l'armée de nos jours, vous n'avez pas voulu laisser passer cette loi sans adresser un dernier salut, le salut de l'épée au cercueil, à cette armée d'autrefois dans les rangs de laquelle votre jeunesse s'était écoulée. Je ne puis résister au plaisir de rappeler en quels termes vous l'avez fait.

Vous avez parlé d'abord de ces régiments d'Afrique qui étaient des familles, où l'on se transmettait de génération en génération des légendes de gloire, de « cette fierté qui saisissait les âmes au récit de ces grandes choses, et de l'air de tous ces visages, quand l'escadron, en marche sur un sentier d'Algérie, s'arrêtait tout à coup devant une

pierre, un buisson marqué par le souvenir d'un combat où le régiment avait donné, pour faire front et présenter le sabre. » Puis, vous animant peu à peu au contact d'une Chambre déjà vibrante et ravie, vous avez continué ainsi : « Il y a, — nous avons bien le droit d'évoquer ces souvenirs, — il y a, sur le plateau d'Amanvilliers, une route qui monte à Saint-Privat-la-Montagne : elle s'appelle encore le chemin funèbre de la garde royale. C'est là que l'élite de l'armée allemande est tombée dans un combat de géants, et, si je me laissais aller, combien d'autres souvenirs héroïques se presseraient dans ma mémoire, depuis Wissembourg et Reichshoffen jusqu'à cette charge de Sedan dont je ne puis parler, moi, qu'avec des larmes dans les yeux, parce que la moitié du régiment de chasseurs d'Afrique où j'ai fait mes premières armes y a trouvé la mort; cette charge de Sedan qui arrachait au roi de Prusse un cri pareil à celui de Guillaume d'Orange à Nerwindé : « Oh! les braves gens, » comme l'autre avait dit : « Oh ! l'insolente nation. »

A ce magnifique langage répondait une double salve d'applaudissements partie de tous les bancs de la Chambre. Le Président lui-même, du haut de son siège, s'associait à cet hommage, et c'est ainsi, Monsieur, que votre cœur militaire, vous a valu le plus beau de vos triomphes oratoires.

C'est à la Bretagne que vous devez d'avoir pu prendre aux débats de nos assemblées une part aussi brillante. Une année s'était à peine écoulée depuis votre démission que, par une compensation inattendue, un de ses plus fiers départements vous confiait le mandat de le représenter. Malgré une indigne pression qui fut à plusieurs reprises

exercée contre elle, cette province fière et fidèle ne vous en a pas moins, depuis vingt-trois ans, assuré presque sans interruption un siège au Parlement, et si, depuis votre première élection dans le Morbihan, les évolutions de la politique ont été cause que vous avez dû changer de Bretons, elle n'en a pas moins, à juste titre, continué de mettre en vous sa confiance pour défendre ce qu'elle place au-dessus de toute chose : sa foi.

Son attente n'a pas été trompée, car personne n'a ressenti avec plus de vivacité que vous les blessures infligées depuis vingt ans à la conscience des catholiques, et ne s'est fait avec autant d'éclat l'écho de leurs plaintes. Quand je devrais vous accabler sous les louanges, souffrez que je vous fasse encore honneur d'avoir protesté sans trêve contre les attentats successifs d'une politique sectaire dont le début a été d'expulser les religieux des couvents, les sœurs des hôpitaux, qui à Paris jetait les crucifix au tombereau, à Château-Villain tirait des coups de pistolet sur des jeunes filles coupables de s'être réunies pour prier sans l'autorisation du préfet ; qui, après avoir couronné son œuvre en chassant Dieu de l'école, voulait hier encore, rayer son nom de nos monnaies, et qui continue sous nos yeux de suspendre arbitrairement le traitement des ministres du culte, et de faire vendre à l'encan le bien des pauvres. Dans un de vos plus incisifs discours vous avez accusé cette politique d'être à la fois violente et mesquine. Depuis quelque temps, il faut le reconnaître, la violence semble avoir pris fin. Plaise à Dieu que l'avenir nous apporte bientôt la fin de la mesquinerie!

Dans le passé du moins, grâce à vous, la violence n'a

pas triomphé sans conteste. Je ne crois pas que dans aucun des plus vigoureux discours de Montalembert (je cite à dessein ce grand orateur à qui vous avez été souvent comparé), on trouvât une page supérieure par le mélange de la véhémence, de l'ironie et du pathétique, à la réplique improvisée par vous le jour où, à des propositions de paix et d'alliance d'autant plus inattendues qu'elles venaient de l'ancien ministre qui avait déchaîné lui-même en France la guerre religieuse, vous avez répondu : Jamais!

Ce serait cependant diminuer votre mérite que de voir seulement en vous ce que les Anglais appellent un *debater*, c'est-à-dire un orateur redoutable dans la discussion, ardent à l'offensive, prompt à la riposte, mais qui ne s'élèverait pas volontiers jusqu'aux idées générales. Vous êtes en même temps un homme de théorie et de foi, un doctrinaire catholique. Vous avez aux plus graves problèmes des solutions toutes trouvées, et vous professez des opinions très arrêtées non seulement sur les choses philosophiques et religieuses, mais sur la constitution de l'État, sur les rapports qu'il doit entretenir avec l'Église, sur la nature et la mesure des libertés qu'il doit accorder au citoyen, en un mot sur les plus importantes questions qui, de tout temps, ont été livrées aux disputes des hommes, mais en particulier, à ce qu'il semble, aux disputes des hommes de notre temps. Ce serait méconnaître la valeur de ces solutions que de ne pas les rappeler, lors même que je ne me trouverais par là conduit à accuser de légères dissidences. Peut-être avez-vous entendu dire que, de directeur à récipiendiaire, nos usages souffrent certains épigrammes. Vous n'avez, Monsieur, rien de pareil à redouter de moi. Mon estime pour

vous est trop haute, mon amitié trop ancienne, et puisque d'accord sur le plus grand nombre des points, il en est un ou deux au plus sur lesquels nous différons, j'aime mieux vous le dire avec franchise que vous le faire entendre avec finesse.

Si je vous ai bien compris, c'est pour sortir de cette crise morale et intellectuelle où les désastres de la guerre et les horreurs de la Commune avaient plongé votre esprit que vous avez demandé à l'histoire de la patrie le secret de ses malheurs; et lorsque vous avez recherché comment un si grand pays avait pu tomber de si haut, comment cette France, sans la permission de laquelle, au dire d'un roi de Prusse, pas un coup de canon n'aurait dû être tiré en Europe, était arrivée à ce point d'entendre tirer le canon prussien sous les murs de sa capitale, puis de tourner contre elle-même ses propres armes, vous n'avez trouvé à cette question qu'une seule réponse, et dans cette histoire qu'un seul fait qui pût expliquer un pareil renversement de fortune. Ce fait, c'était la Révolution française. A vos yeux, la Révolution ce n'est pas seulement — j'emploie autant que possible vos propres expressions — le « massacre des prêtres, le pillage des églises, le meurtre, la proscription, l'attaque à toutes les traditions du passé, et aux institutions séculaires d'une nation ». Vous lui reprochez encore d'avoir détruit l'ancienne organisation du travail sans la remplacer, et, en supprimant la corporation pour proclamer la liberté, d'avoir plongé les travailleurs dans la misère, et « substitué une inégalité à une autre, un esclavage d'un nouveau genre à celui des temps passés ». Depuis elle, « l'ardeur de la spéculation, envahit tout; la lutte sans merci a pris la place de l'émulation féconde; la

petite industrie est écrasée; le travail personnel tombe en décadence; les salaires s'avilissent; le paupérisme s'étend comme une lèpre hideuse; l'ouvrier exploité sent germer dans son cœur le ferment d'une haine implacable. Il n'a d'asile que dans la résistance et de recours que dans la guerre. » Mais ces désastreux effets de la Révolution ne vous surprennent point. Ils sont la conséquence de son principe qui est l'insurrection de l'homme contre Dieu. Elle incarne à vos yeux le Génie de la révolte, et ce Génie funeste s'est attaqué victorieusement à l'Église. Il n'a pas seulement affranchi l'État de son autorité; il a encore soustrait la société à son influence. De là notre instabilité politique. De là aussi nos souffrances sociales. Si la France est amoindrie, divisée, en proie aux haines, et parfois aux luttes sanglantes, c'est la Révolution qui est à vos yeux la grande et unique coupable.

Un homme aussi résolu que vous, arrivé par le travail et la méditation à cette conviction réfléchie, ne pouvait hésiter sur le devoir à remplir. Le devoir était de s'attaquer à la Révolution, comme la Révolution s'était attaquée à l'Église. Aussi, brave comme un soldat qui a déjà vu le feu, êtes-vous parti en campagne dès votre premier discours, avec les Cercles catholiques pour armée, la Contre-révolution pour mot d'ordre, et la Révolution pour ennemie. Au fond, vous n'avez jamais posé les armes, et ce que vous avez dit tout à l'heure de la Révolution, en termes adoucis qui convenaient à la circonstance et au lieu, n'est pas autre chose que le dernier écho de votre premier cri de guerre.

Je ne me sens point d'humeur, Monsieur, à prendre

contre vous la défense de la Révolution française. Je lui veux trop de mal d'avoir brisé la chaîne d'une tradition dont sept siècles avaient forgé les anneaux, et livré la France aux aventures périlleuses de tant de gouvernements successifs pour m'émouvoir beaucoup quand j'entends porter contre elle des accusations qui ne me paraissent pas toutes également fondées. Aussi ne veux-je pas rechercher si la condition des travailleurs sous l'ancien régime ne vous apparaît pas sous un aspect un peu idyllique, si beaucoup de souffrances que nous croyons nouvelles ne demeuraient pas autrefois tout simplement ignorées, et si la grande différence du passé au présent n'est pas surtout celle du silence à la plainte.

Laissons plutôt le passé à sa cendre pour parler du présent dont je serais tenté de prendre un peu contre vous la défense. Ce n'est pas cependant, croyez-le bien, que je ne partage votre compassion pour les misères dont vos enquêtes vous ont rendu trop souvent témoin. Oui, la pensée que loin de nous, au-dessous de nous, cachée à nos yeux distraits par le voile brillant de la civilisation, toute une foule d'êtres humains végète dans l'obscurité et dans la tristesse; qu'à ces êtres innombrables, nos plaisirs sont inconnus, comme nous sont inconnues leurs épreuves; que pour eux nos joies les plus pures sont des anxiétés, tandis que nos privations seraient du bonheur, et que nous n'avons de commun avec eux que ces deux éternelles souffrances de l'humanité : la maladie et la mort, une telle pensée est insupportable. Quand elle a pénétré dans une âme, elle n'en sort plus : elle obsède la conscience; elle gâte les jouissances; elle trouble la paix des jours et le

repos des nuits. Ce sera l'honneur de notre fin de siècle, d'en avoir été émue plus qu'aucune autre époque. Mais si le nombre de ces déshérités du bonheur demeure toujours trop grand, est-il exact cependant de dire que leur situation s'aggrave de jour en jour. Ne pourrait-on pas prouver au contraire par des faits qu'il y a, si l'on se reporte à soixante ans en arrière, un lent progrès du bien-être, et que la grande majorité des travailleurs est aujourd'hui plus payée, mieux nourrie et mieux logée qu'elle ne l'était par exemple en 1840, au temps des douloureuses enquêtes de Blanqui et de Villermé.

N'est-ce pas également une vue des choses un peu sombre que de représenter l'universalité du monde ouvrier comme dévorée par la haine, frémissant sous le joug et contenue seulement par la force. Sans doute ces sentiments existent dans quelques agglomérations malades, et nous en voyons de temps à autre la déplorable explosion. Mais s'ils étaient (ce que je ne crois pas) aussi universels que vous le supposez, ne faudrait-il pas accuser parfois ceux qui les éprouveraient d'un peu d'ingratitude, lorsque tant d'efforts sont tentés par ceux qui les emploient pour adoucir la dureté de leur condition, lorsque tant de patrons, tant de sociétés détournent au profit d'institutions qui sont consacrées exclusivement à leurs salariés une part de leurs profits légitimes. Heureusement, ce reproche d'ingratitude ne serait point toujours justifié, et le nombre est grand des exploitations industrielles où, entre patrons et ouvriers, la cordialité se traduit parfois par les manifestations les plus touchantes, où ces questions toujours délicates du départ à faire entre la rémunération équitable du

travail et le bénéfice nécessaire du capital, se résolvent dans un esprit de conciliation et d'équité. Ne négligeons pas de tourner de temps à autre les yeux vers ces réconfortants spectacles, et combien ils seraient plus fréquents si les ferments de haine enfouis dans les couches profondes de toute société n'étaient cultivés avec soin par ceux qui font leur carrière des discordes civiles, qui, dès qu'un conflit s'élève entre un patron et ses ouvriers, s'élancent, d'un bout à l'autre du territoire, pour l'envenimer, et qui ont inventé dans notre démocratie un métier nouveau et funeste : celui de commis voyageurs en grève.

Vous êtes, Monsieur, l'ennemi déclaré de ces détestables errements, car vous cherchez au contraire le remède aux souffrances sociales dans le rapprochement des classes. Sur cette question des remèdes j'ai la satisfaction, ou peu s'en faut, de m'entendre avec vous. Je vous concède en effet bien volontiers que la Révolution a joint une lourde faute à beaucoup de crimes quand, après avoir proclamé (sur ce point je ne saurais penser qu'elle a eu tort) le principe de la liberté de travail, elle a interdit aux travailleurs de se concerter et de s'associer pour la défense de leurs intérêts communs. Pourquoi faut-il que tous nos gouvernements se soient transmis religieusement l'héritage de cette faute en l'aggravant, et en étendant à tous les citoyens l'interdiction, qui avait frappé d'abord les seuls travailleurs. Je m'unis donc à vous pour hâter de nos vœux le vote d'une loi intelligente, qui accorderait à tous les citoyens, quelque opinion qu'ils professent, quelque habit qu'ils portent, la liberté d'association, cette liberté nécessaire, comme l'appelait si bien, dans son dernier

écrit, le prince éclairé et patriote dont vous avez pu apprécier comme moi, Monsieur, la haute valeur morale, que les petits-fils de la Révolution ont exilé deux fois, et à qui ils ont refusé la consolation suprême de mourir dans le pays qu'il aimait.

Il est un autre remède dans lequel vous avez proclamé tout à l'heure votre confiance : c'est la législation sociale. Cette confiance, je dois vous confesser que je ne l'éprouve pas au même degré. Vous avez parlé des ouvrières. Comment ne l'auriez-vous pas fait lorsque leur douloureuse condition a inspiré à M. Jules Simon un de ses plus beaux ouvrages? Après avoir rappelé leurs souffrances (et ce n'est pas moi qui les contesterai), vous avez déclaré avec force qu'il ne suffit pas d'admirer leur résignation, mais qu'il faut les sauver, et qu'il est nécessaire pour cela « que la loi intervienne au nom de la justice ». Oh! que je voudrais, Monsieur, partager ici votre foi. Que je voudrais penser, que tel ou tel article de loi peut guérir ces trois plaies qui rongent l'ouvrière, l'insuffisance du salaire, la fréquence du chômage, et la concurrence de la machine. Comme je vous envierais, à vous députés, le droit de déposer dans une urne le petit morceau de carton blanc qui opérerait cette cure merveilleuse. Mais l'expérience ne me paraît pas avoir encore démontré l'efficacité de ces remèdes parlementaires.

En 1878, l'Angleterre votait un acte qui environnait le travail des femmes de mesures protectrices dont notre législation n'a pas osé reproduire la minutie. Quelques années après, une enquête loyale révélait au public indigné les drames de ce *sweating system* dont notre langue fran-

çaise n'a pas de mot pour traduire l'horreur. Dans notre pays, une loi récente, que je ne critique pas, a interdit aux femmes le travail de nuit. Au dernier congrès de la Société d'économie sociale, un patron, humain, consciencieux, partisan de cette loi, était interrogé sur ses conséquences dans l'industrie de la couture. Il était obligé de reconnaître que, si elle avait mis un terme aux abus de la veillée, d'autre part, elle avait fait quelque peu baisser le salaire moyen déjà très faible; de telle sorte que la question se ramène à savoir si la loi fait plus de bien à l'ouvrière en ménageant ses forces que de mal en diminuant son salaire (1). Les mesures législatives par lesquelles on prétend régler les conditions du travail exercent souvent ainsi des répercussions dont ces pauvres économistes, contre lesquels vous nourrissez tant de griefs, sont moins surpris que les législateurs. Sans me piquer de leur science, je redoute avec eux ces répercussions, et je mettrai davantage ma confiance en un autre remède sur lequel j'aurai du moins le plaisir de me trouver en parfait accord avec vous, c'est l'influence sociale de l'Église.

L'Église! Au moyen âge, dites-vous, elle était une mère! Pourquoi ne le redeviendrait-elle pas? Vous avez raison, Monsieur; c'est bien sous ces traits qu'il faut la faire apparaître, investie de cette douce et seule autorité, apportant dans ses bras la charité et la paix. Je sais tout le prestige qu'a perdu ce vieux mot de charité, puisque quelques-uns de ceux dont c'était l'habitude de le prononcer semblent aujourd'hui en rougir, et puisque d'autres ont

(1) *La Réforme sociale* de juillet 1897, page 73.

tenté de le remplacer par un équivalent. Il faut convenir que jusqu'à présent ces tentatives n'ont pas été heureuses. On a essayé de *philanthropie;* on y a renoncé, parce que le mot sentait son pédant; on a essayé ensuite d'*altruisme;* on y a renoncé parce qu'il sentait son barbare. Aujourd'hui c'est le terme de solidarité qui paraît l'emporter, sans doute pour avoir eu, l'année dernière, en pleine Sorbonne, les honneurs d'une promotion officielle. Va pour solidarité, bien que le mot sente un peu son jurisconsulte, et qu'il exhale un vague parfum de code civil : livre III, titre III, articles 1197 et suivants. Mais je n'aperçois pas en quoi cette expression nouvelle l'emporte sur le vieux vocable qui fut si longtemps familier à nos pères, et, pour avoir été prononcé pendant dix-huit siècles par des bouches chrétiennes, qui oserait dire qu'il en soit devenu pour cela moins pur et moins doux. Distinguée de la trop facile aumône, entendue au sens profond et étymologique du mot, qui rappelle l'idée d'amour, la charité peut, je crois, d'une façon beaucoup plus efficace que la législation, tempérer par son action incessante la dureté des lois économiques, et empêcher, comme le voulait avec vous M. Jules Simon, que l'humanité ne soit sacrifiée à la liberté. Aux conséquences brutales de l'offre et de la demande, elle oppose en effet l'obligation morale du juste salaire qui n'abuse point de la détresse de l'ouvrier, et tient compte de ses besoins légitimes. Elle proclame hautement que, si le travail est une marchandise, il n'en est pas de même du travailleur, et que celui qui paye équitablement le prix de la marchandise n'en est pas quitte pour cela avec ce créancier d'un nouveau genre vis-à-vis duquel

lui reste encore des devoirs à remplir. Elle rappelle à ceux qui détiennent les biens de ce monde qu'ils sont comptables de leur emploi aux yeux du Maître qui les leur a dispensés, et qu'ils doivent en prélever la dîme au profit de ceux qui en sont dépourvus. Elle adoucit l'âpreté des luttes inévitables; elle panse les plaies des vaincus, et impose la mansuétude aux vainqueurs. Elle est enfin la meilleure garantie de la vraie liberté, car elle parle au nom de Celui, comme une femme l'a dit dans un vers admirable :

Dont les deux bras cloués ont brisé tant de fers.

Si j'osais, je dirais que quelques-uns des ministres de l'Église feraient sagement de continuer à en rappeler les préceptes et à en donner l'incessant exemple, plutôt que de s'appliquer avec trop d'ardeur à la discussion de problèmes économiques dont la solution est souvent incertaine, et où la moindre erreur compromettrait en aparence l'autorité de l'Église elle-même. Personne ne saurait leur disputer ce noble rôle. De même qu'il y a quelques années, à Fourmies, un brave curé, inconnu la veille, célèbre le lendemain, se jetant entre les ouvriers et la troupe, offrait sa soutane aux balles, de même ils seront toujours à leur place lorsque, sans avoir pris parti d'avance ni pour les uns ni pour les autres, ils se jeteront entre patrons et ouvriers aux prises, en s'adressant à la conscience des uns, à la sagesse des autres, mais en rappelant avec force à ceux qui l'emportent par la richesse et les lumières que leur responsabilité morale est en proportion directe de leurs lumières et de leur richesse. On peut les empêcher d'apporter à l'enfant assis sur les

bancs de l'école les enseignements qui le prépareraient à la vie, ou au malade étendu sur un lit d'hôpital les consolations qui l'aideraient à accepter la mort, mais on ne peut leur défendre de prêcher ni de pratiquer la charité, et de rétablir ainsi l'influence sociale de l'Église.

Ce rôle, si grand qu'il soit, ne suffit pas cependant à votre ambition pour elle. Vous souhaitez encore pour l'Église l'autorité politique; non point sans doute l'autorité directement exercée, mais l'influence ouvertement subie. Toujours vous avez déclaré vouloir pour la France un gouvernement qui acceptât d'être le soldat de l'Église, et, suivant une pittoresque expression que vous avez empruntée à saint Louis, « le sergent du Christ ». C'est là une conception du rôle de l'État qui, de notre temps, a donné lieu a beaucoup de controverses. Vous vous étonnerez d'autant moins de m'entendre accuser ici une légère différence que, sur ce même point, dans une certaine mesure, vous différez aujourd'hui de vous-même. Longtemps il vous a semblé que ces fonctions de « sergent du Christ » ne pouvaient être exercées dans notre pays par aucun autre pouvoir que par la vieille monarchie dont le chef acceptait d'être qualifié d'évêque du dehors. Dans un de vos plus célèbres discours, — c'était à Vannes, je crois, — vous avez même trouvé, pour célébrer les bienfaits et la fécondité de cette alliance, des accents dont aucun avocat de la même cause n'est parvenu à égaler l'éloquence. Aujourd'hui il vous semble que tout gouvernement, quelque soit sa forme, peut être investi de cette haute mission. C'est tout récemment que vous vous êtes rallié à cette doctrine plus large et moins absolue. Chacun sait

quelles directions ont agi sur votre esprit, quels scrupules ont pesé sur votre conscience. Il n'en est ni de plus augustes ni de plus respectables. Vous vous êtes publiquement exprimé à ce sujet avec une dignité, avec une mesure, avec une tristesse qui auraient dû désarmer bien des rancunes, si les rancunes de parti savaient désarmer. Vous en référant à quelques-unes des plus belles pages que notre confrère Melchior de Vogüé ait écrites, vous vous êtes comparé vous-même à ce Silvanus dont il a exhumé le poétique testament, et qui, entraîné par un navire loin du rivage natal, sentait la moitié de son âme retenue au passé et l'autre moitié entraînée vers l'avenir. Ceux qui demeurent obstinément sur le rivage abandonné n'ont pas vu s'éloigner sans regrets un homme tel que vous; mais à une certaine mélancolie qui semble depuis lors vous avoir envahi, parfois à vos paroles, plus souvent à votre silence même, ils croient deviner que de ces deux moitiés de votre âme, la meilleure est restée avec eux, et que votre joie serait sans réserve, le jour où quelque vent propice ramènerait à ce même rivage le navire qui vous emporta.

Quant à la conception elle-même, quant à l'alliance étroite entre l'Église et l'État, qu'il s'agisse de la monarchie ou de toute autre forme de gouvernement, je vais sans doute vous étonner, Monsieur, mais je ne l'ai jamais souhaitée, je ne la souhaiterai jamais. Assurément je ne méconnais ni en théorie la grandeur de la thèse, ni en fait le prestige que la France s'est acquis et qu'il dépend d'elle de conserver en protégeant par tout l'univers la clientèle catholique. Mais à notre époque, et dans les questions de

politique intérieure, cette alliance me paraît également dommageable au Gouvernement qui la conclut et à l'Église qui l'accepte. Deux fois au cours de ce siècle l'expérience a prononcé. Jamais l'Église de France n'avait uni d'une façon plus intime ses intérêts à ceux de l'État que durant toute la durée de la Restauration et les premières années du second Empire. Jamais elle n'a été plus impopulaire qu'au lendemain de leur chute, car elle a été considérée comme la complice de leurs fautes. Pendant toute la durée du régime de Juillet, elle avait gardé au contraire une attitude dont l'indépendance allait parfois jusqu'à l'hostilité. Au lendemain de la révolution où s'abîma ce régime, le clergé était appelé et se prêtait, peut-être avec un peu trop d'empressement, à bénir les arbres de la liberté.

Plutôt que d'osciller ainsi entre la faveur et la malveillance, ne vaut-il pas mieux pour l'Église s'en tenir à l'exacte observation du pacte célèbre qui a été conclu au commencement du siècle, et conserver vis-à-vis des pouvoirs publics, quelle que soit leur étiquette, l'attitude d'une juste déférence, ne manquant à aucun des égards qui leur sont dus; exigeant tous ceux auxquels elle a droit, ne négligeant aucun des devoirs que le pacte lui impose, ne laissant violer aucun des droits qu'il lui confère. Cette attitude me paraît avoir été admirablement définie par Lacordaire lorsque, consulté au lendemain du coup d'État de 1851, il répondait : « Nous devons faire le strict nécessaire, et rien de plus : le nécessaire parce que notre principe est la neutralité en politique; rien de plus, parce que la dignité et le respect de toutes les convictions hon-

nêtes sont un principe qui nous dirige et doit nous diriger constamment... Nous avons vu et nous verrons passer bien des gouvernements; nous ne devons être systématiquement hostiles à aucun, mais respecter ce qu'ils font de bien, et respecter aussi en leur présence tous nos droits et tous nos devoirs (1). »

J'aime à relever ce langage dans la bouche du fier moine qui mourut chrétien pénitent et libéral impénitent. Dépasser la mesure qu'il indique, apporter à tous les gouvernements successifs, avec un égal empressement, une égale allégeance, ce serait, suivant une expression hardie, que j'ose lui emprunter encore, « faire des catholiques les humbles valets de tous les avènements favorisés par le sort ». Personne ne saurait vouloir leur imposer ce rôle humiliant.

S'il arrivait, cependant, qu'un gouvernement quelconque, mécontent de ne pas rencontrer chez les ministres du culte plus de concours et de docilité, trouvât que pour lui les avantages du pacte n'équivalent pas aux charges, et s'il offrait à l'Église de France de dénouer à l'amiable les liens qui l'attachent à l'État, en lui assurant une indépendance garantie par des lois libérales, c'est une question pour le moins douteuse de savoir si l'Église ne trouverait pas dans la conquête de cette indépendance une ample compensation au sacrifice de ses privilèges. Je comprends que ceux qui ont qualité pour parler en son nom ne fassent rien pour provoquer un changement aussi profond dans nos lois et nos mœurs. Sa politique sage n'a point coutume

(1) Lacordaire, *Lettres inédites*, page 399.

de courir les aventures. Mais je ne comprendrais point qu'ils s'en effrayassent outre mesure, et, je ne redouterais pas beaucoup pour elle le jour où elle échangerait des faveurs qui lui sont marchandées contre le droit commun dans la liberté.

L'expérience d'autres nations atteste, en effet, combien la liberté lui est généralement favorable. C'est grâce à la liberté que les catholiques de Belgique ont pu obtenir et exercer le pouvoir depuis quatorze ans, sans porter atteinte à aucun de ces droits dont la société moderne se montre avec raison si jalouse. C'est grâce à la liberté que les catholiques d'Angleterre ont conquis leur place au grand jour dans ce pays où un cri de haine contre la papauté fut si longtemps une sorte de devise nationale, et qu'ils ont pu conduire naguère, dans les rues de Londres attristé, les funérailles solennelles d'un cardinal populaire. C'est grâce à la liberté que les catholiques des États-Unis ont vu, en un siècle, leur nombre passer de quarante mille à onze millions, leurs évêques d'un seul à quatre-vingt-quatre, leurs prêtres de trente à onze mille, qu'ils ont couvert le territoire de leurs églises, de leurs écoles, de leurs établissements charitables, et que, dans cette grande démocratie où leurs ministres jouent un rôle si intelligent, ils constituent aujourd'hui la plus unie, la plus puissante et presque la plus nombreuse des communautés chrétiennes.

Ce serait faire injure aux catholiques de France de douter qu'ils soient capables d'autant de dévouement et de générosité et d'efforts. Et s'il arrivait que cette séparation entre l'Église et l'État français, au lieu d'être préparée par un arrangement équitable, fût le brusque

résultat de la colère ou du caprice d'une majorité parlementaire; si, au lieu d'être précédée des restitutions et entourée des garanties nécessaires, elle laissait l'Église victime tout à la fois des spoliations passées et des tyrannies présentes, sans doute ce serait une épreuve qu'aucun de ses enfants ne saurait souhaiter pour elle, car ce serait, pour ses ministres comme pour ses fidèles, un temps de persécutions et d'angoisses. Mais ma fierté de catholique n'hésite pas à affirmer que de cette épreuve elle sortirait victorieuse, et que le souffle de l'orage ne l'ébranlerait même point, appuyée qu'elle demeurerait toujours sur l'antique solidité de son principe et sur l'éternelle jeunesse de sa foi.

Cette confiance dans la liberté n'aurait point paru excessive à l'illustre confrère dont vous venez de parler si bien, car il était libéral jusqu'aux moelles. Son culte pour la liberté fait l'unité de sa vie, comme les métamorphoses de son talent montrent la souplesse de son esprit. Je ne connais rien de respectable comme le spectacle de cette vie, rien d'instructif comme l'histoire de cet esprit. M. Jules Simon est né en Bretagne, dans une petite maison; il est mort à Paris, dans un petit appartement après avoir été tour à tour ou à la fois maître d'études, professeur, philosophe, député, sénateur, ministre et journaliste. Mais son existence fut uniforme par la probité, le désintéressement, la constante préoccupation du devoir à remplir et le parfait dédain de tout avantage personnel. Il entrait au pouvoir avec indifférence; il en sortait sans regrets, et, en toute circonstance, il aurait toujours été prêt, comme il le fit en 1851, à sacrifier le pain à l'honneur.

Son esprit au contraire était souple, ondoyant, divers, tout en cachant sous des transformations apparentes, une grande fixité de principes. Quant à son talent, il a présenté ce phénomène unique d'acquérir avec l'âge des qualités qui sont d'ordinaire le privilège de la jeunesse. L'écrivain avait commencé par être grave ; il a fini par être brillant, et la plume du vieillard avait acquis une légèreté que ne connaissait point celle du jeune homme. Même transformation dans son talent oratoire. A ses débuts dans les assemblées publiques, sa parole se ressentait des habitudes un peu lentes de l'enseignement. A la fin, elle était devenue vigoureuse et concise. L'éloquence fut à mes yeux sa faculté maîtresse. Aussi, comme vous avez loué surtout le philosophe et l'économiste, c'est de l'homme politique que je voudrais parler après vous.

Au début de sa carrière publique, M. Jules Simon appartint à cette opposition libérale de nom, républicaine de fait, que la nécessité du serment préalable n'empêcha pas de pénétrer dans les assemblées de l'Empire. Faibles par le nombre, puissants par le talent, les députés qui composaient ce groupe montrèrent de quel poids peut peser sur les destinées d'un pays un petit noyau d'hommes résolus, lorsque, dans un parlement, ils sont toujours sur la brèche, et qu'ils ne laissent passer aucune discussion sans y prendre part avec éclat. Ils contribuèrent singulièrement à saper cet édifice de l'Empire auquel sa large base semblait assurer une assiette si solide, mais dont l'écroulement devait être si rapide, car la base elle-même était instable. Leur opposition fut probe, courageuse, spirituelle, désintéressée. Mais elle manqua, dans

une égale proportion, de mesure et de clairvoyance.

Par l'excès de leurs revendications, ils compromettaient la liberté qu'ils croyaient défendre. A un régime qui laissait l'existence des journaux à la discrétion du pouvoir, ils opposaient la liberté absolue de la presse pour laquelle ils réclamaient le droit à l'outrage. Comme remède à la dépendance de la magistrature ils demandaient l'élection des juges par le suffrage universel. A l'interdiction absolue de toute association, ils proposaient de substituer la liberté absolue de réunion et d'association sans frein ni contrôle. Leur politique extérieure n'était guère plus sagace. Le seul point sur lequel ils fussent d'accord avec le gouvernement était le principe des nationalités qui devait conduire à l'unité de l'Italie et de l'Allemagne. Mais, pour parer à l'insuffisance reconnue de nos forces militaires, ils proposaient l'abolition des armées permanentes, et leur remplacement par une vaste garde nationale à qui l'amour du drapeau aurait tenu lieu d'instruction théorique. Ils avaient baptisé eux-mêmes cette politique d'un nom : *les destructions nécessaires* (le mot n'est pas de M. Jules Simon), et ces destructions, c'étaient la magistrature, le clergé, l'armée! Aussi, entre un gouvernement aveugle qui construisait de ses propres mains le mur contre lequel il devait venir se briser, et une opposition non moins aveugle qui lui refusait les moyens de se défendre contre les périls qu'elle était la première à signaler, l'opinion impartiale pourrait-elle hésiter à faire le départ des responsabilités. Mais, à ce même gouvernement, dont l'imprudence et l'imprévoyance devaient recevoir un châtiment si terrible, d'autres et de plus sages conseils étaient en même

temps donnés, au nom de l'expérience de « trente-trois années de monarchie constitutionnelle et libérale ». L'Académie a le droit de rappeler avec fierté que la sage politique des libertés nécessaires et des vieilles traditions diplomatiques de la France n'a cessé, dans les assemblées de l'Empire, d'être professée avec éclat par deux hommes dont le nom est pour elle une gloire : ces deux hommes s'appelaient Berryer et Thiers.

Le pouvoir, auquel il eut le courage de ne pas se dérober quand ses amis s'en emparèrent, fut pour M. Jules Simon une excellente leçon de choses. A peine y avait-il été, depuis quelques mois, porté par l'émeute qu'il se voyait dans la nécessité d'imposer à un de ses collègues le respect de la légalité. Dans la lutte qui s'engagea à Bordeaux entre M. Jules Simon et M. Gambetta, le philosophe sut tenir tête au tribun, égaré par l'exaspération du patriotisme. Ce jour-là un homme de gouvernement se révéla en lui. Il parut osciller quelques années entre d'anciennes doctrines qui lui étaient demeurées chères et les maximes d'autorité dont chaque jour lui démontrait davantage la nécessité. Mais un esprit aussi éclairé devait bientôt reconnaître que la théorie de la moindre action du pouvoir, qu'il avait développée dans sa préface de la *Politique radicale*, est en France une erreur funeste, qu'un grand pays, centralisé, façonné à l'obéissance par de longues années de traditions monarchiques, voudra toujours être gouverné, qu'il se trouble dès qu'il sent flotter les rênes entre les mains qui le conduisent, et que les défaillances de l'autorité ne tardent pas à être expiées par la liberté.

Sa résolution fut prise quand, il s'aperçut que la liberté

même était menacée, et il honora ses dernières années par l'opposition qu'il eut le courage de faire à son propre parti. Braver la colère de ses adversaires politiques est chose facile; pour peu qu'il s'y mêle quelque péril, les âmes fières y peuvent même goûter du plaisir. Braver le mécontentement de ses amis est chose plus pénible, et il y faut une vertu assez rare : le courage moral. M. Jules Simon eut ce courage. Les discours qu'il prononça au Sénat pour protester contre les atteintes portées à la liberté d'enseignement et à l'inamovibilité de la magistrature, ou pour empêcher la proclamation de l'athéisme officiel sont des œuvres de haute éloquence. Ils comptent parmi les plus beaux qui aient honoré la tribune française. Mais ils ne lui furent point pardonnés. Cette attitude indépendante et hardie fut, chez M. Jules Simon, d'autant plus méritoire qu'il n'était pas de ceux que la popularité laisse indifférents. Il savait cependant en faire le sacrifice à un idéal supérieur, et si ce sacrifice lui causa quelques regrets, si sa figure portait parfois l'empreinte d'une certaine tristesse, son langage public ne trahit jamais une ombre d'amertume.

Il trouvait une diversion à cette tristesse de ses dernières années dans son infatigable dévouement à la grande cause des misères sociales. Un des premiers il avait eu la gloire d'attirer l'attention sur ces misères. Il avait fait école, et plus n'était besoin de les décrire pour émouvoir la pitié publique. Il n'avait plus qu'à se préoccuper de les soulager. Il y consacra le reste de ses forces. Parfois on abusait de lui, mais il semblait s'être fait une loi de ne jamais refuser son concours aux œuvres qui le lui deman-

daient. Il leur faisait sans compter l'aumône de son cœur, et les comblait, à défaut d'autres, des richesses de sa parole. Une circonstance particulière m'a rendu témoin de sa dernière largesse. C'était devant la Commission chargée par le Sénat d'examiner un projet de loi dont certaines dispositions frappaient d'un droit exorbitant les legs faits aux établissements charitables. Il avait voulu y comparaître entouré des représentants de plusieurs sociétés de bienfaisance, et il avait invité en particulier le fils du fondateur de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains à se joindre à lui. Pendant une heure sa parole émue trouva les accents les plus persuasifs et les plus nobles pour défendre la charité, qu'elle fût exercée par des mains religieuses ou laïques, et réclama pour elle avec éloquence la liberté du bienfait. L'impression fut profonde, mais la voix était défaillante, le geste languissant, et ce dernier triomphe de la volonté sur la faiblesse a peut-être abrégé sa vie. Peu lui importait : il savait que les jours de la terre ne valent que par leur emploi, et que les forces de l'homme sont le seul bien dont il ait le droit d'être prodigue, s'il les dépense tout entières au service d'autrui.

Par de tels sentiments il appartenait à cette élite des hommes de bien et de bonne foi à qui un si touchant appel a été adressé, dans quelques-unes de ses plus nobles encycliques, par le grand pontife dont l'action a été depuis vingt ans si puissante dans le monde des intelligences, dont la main habile a abaissé tant de barrières, et la pensée hardie ouvert au retour de tous les esprits libres de si droites et faciles avenues. Son large cœur les convie tous à ce grand œuvre du soulagement de la souffrance

humaine. Aucun travailleur de bonne volonté ne doit en effet en être exclu. La moisson est trop grande et il n'y aura jamais assez d'ouvriers. Aucune main, de quelque côté qu'elle vienne, ne doit être repoussée si elle tente d'essuyer quelques-unes des larmes qui, depuis l'origine du monde, coulent sans trève des yeux de l'humanité.

Je suis certain, Monsieur, d'être en ce point d'accord avec vous, comme avec M. Jules Simon, et toutes dissidences s'effacent, toutes nuances se perdent dans cette pensée commune de concorde et de charité.

DISCOURS

DE

M. HANOTAUX

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 24 MARS 1898
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. CHALLEMEL-LACOUR

MESSIEURS,

Permettez-moi d'évoquer ici, dès mes premières paroles, la mémoire du cardinal de Richelieu. Il m'a suffi, pour obtenir vos suffrages, d'avoir écrit les premières pages d'un livre qui lui est consacré. Votre indulgence n'a pas voulu attendre que l'œuvre fût achevée et, puisqu'elle a consenti à ne tenir compte que de mes intentions, elle m'encourage à inscrire, dans l'hommage que vous doit ma reconnaissance, le nom de votre illustre fondateur.

L'autorité dont l'Académie française n'a cessé de jouir depuis sa création est comme un éloge permanent du cardinal de Richelieu. Aujourd'hui que plusieurs siècles se

sont écoulés, nous pouvons, mieux peut-être que les contemporains, nous rendre compte de la grandeur de la conception qui présida à votre établissement. L'homme d'État vous institua gardiens et défenseurs de la langue française. Il voulut aussi, selon l'expression d'un auteur du temps, faire de vous « les arbitres du goût littéraire », les « directeurs d'un riche et pompeux prytanée de Belles-Lettres ». En prenant une telle décision, il consacrait, d'une volonté ferme et lucide, l'œuvre à laquelle il avait dévoué sa vie : l'unité et la prééminence politique et intellectuelle de la patrie française.

Ayant la pleine conscience, qu'en France, la politique et les lettres sont étroitement unies, il cimentait cette union en offrant, à l'Académie naissante, sa protection. Il affirmait ainsi que les lettres ont leur rang et leur place officielle et consacrée dans l'État. Par contre, il reconnaissait que l'État ne peut que s'éclairer et s'honorer grandement en contractant une alliance durable et efficace avec votre république.

Et, Messieurs, les hommes de lettres de son temps, auxquels il s'adressait, ne se trompèrent point sur la portée des propositions qui leur étaient faites et de l'accord qu'il s'agissait de conclure. Avant d'accepter, ils hésitèrent, ils délibérèrent. Les quelques particuliers qui, pour parler comme Pellisson, se réunissaient, une fois la semaine, en un « réduit plein d'honneur », — c'est le cabinet du président Conrart, — pour traiter de sujets de belles-lettres, se montrèrent d'abord inquiets de voir traîner ainsi, en pleine lumière, l'intimité de leurs « assemblées secrètes et familières ». Leur indépendance, ou peut-être leur modes-

tie en furent comme effarouchées. Le récit de Pellisson dévoile les scrupules de ces âmes sincères : « Quand ces offres leur eurent été faites et qu'il fut question de résoudre en particulier ce que l'on devoit répondre, à peine y eut-il aucun de ces messieurs, qui n'en témoignât du déplaisir et qui ne regrettât que l'honneur qu'on leur faisoit vînt troubler la douceur et la familiarité de leurs conférences... » Mais, Messieurs, après s'être consultés et avoir pesé le pour et le contre, ils finirent par se rendre aux raisons du judicieux Chapelain qui conseillait d'accepter. Ces hommes comprirent qu'un devoir s'imposait à eux. Ils répondirent à la noble pensée du ministre qui leur tendait la main; et la jeune Académie, déjà grave, se prêta, avec bonne grâce et prudence, à un honneur qu'elle n'avait pas sollicité.

Ainsi, par un accord de volontés libres, l'institution fut créée, et elle s'implanta si fortement parmi les assises de la nation, que, malgré les orages, elle n'a pu en être déracinée et qu'elle subsiste, témoignant, par sa durée même, de l'heureuse inspiration et de la justesse des vues de l'homme d'État qui la conçut et des hommes de lettres qui répondirent à son appel.

La France, en effet, ne doit-elle pas la meilleure partie de sa gloire aux lettres et aux arts? Sa langue se rencontre comme d'instinct sur les lèvres de tous ceux qui, dans l'expression de la pensée, cherchent la clarté, l'élégance, la lumière. Ses idées ont éclairé, ses passions ont enflammé l'histoire des deux derniers siècles. L'union intime de l'action et de la pensée, de la politique et des lettres est, chez nous, comme un devoir traditionnel. Un

gouvernement s'égare, s'il n'a sans cesse les yeux tournés vers le monde des idées, dont vous êtes les arbitres; et, ne voyons-nous pas que l'Académie française, pour n'envisager que son rôle particulier, s'est toujours plu à appeler dans son sein ceux des hommes politiques qui paraissaient à votre indulgence avoir quelque titre à s'asseoir parmi vous.

Et c'est ainsi, Messieurs, qu'en l'année 1893, quand il s'agit de trouver un successeur au grand homme de lettres qui venait de mourir, quand il fallut remplacer M. Renan, l'Académie élut un homme public, un orateur éminent, un personnage dont la vie, tourmentée et ballottée à tous les orages de la politique, s'achevait dans la dignité des hautes charges de l'État, M. Challemel-Lacour.

Quand vous le reçûtes parmi vous, M. Challemel-Lacour s'était déjà comme dépris de la vie active. Il n'en connaissait plus que les honneurs, après n'en avoir ressenti longtemps que les amertumes. Vous l'avez vu, droit et fier, correct et net, la taille bien prise, la figure régulière, la barbe d'une blancheur de neige. Mais l'œil bleu vivait toujours. Il dardait les flèches d'un regard perçant et prompt; et, sur les lèvres mi-closes, courait un sourire dont l'ironie muette contenait, non sans effort, les traits toujours prêts d'une parole toujours redoutable. Challemel-Lacour avait une élégance naturelle et une naturelle autorité. C'est ainsi qu'il cachait, aux regards superficiels ou indifférents, l'ardeur des passions qui l'avaient longtemps agité. Il laissait le repos monter vers lui. Mais la vie ne l'intéressait plus guère depuis qu'elle n'était plus la lutte. Et c'est pourquoi, sur sa belle et énigmatique figure,

peu de gens pouvaient discerner les traits réels d'une personnalité qui se contenait et qui s'appliquait au calme et à l'indifférence.

Quelle vie cependant fut moins calme et quelle plus éloignée de l'indifférence que celle de Challemel-Lacour?

Challemel-Lacour était encore à l'École normale, quand éclata la révolution de 1848.

Il n'est pas, peut-être, d'époque, au cours de notre histoire, où la France ait témoigné plus de belle confiance en l'avenir et plus d'optimisme. On vivait à la fois tous les rêves : ceux de Saint-Simon et ceux de Bonald; ceux de Chateaubriand et ceux de Napoléon. La popularité mariait étrangement les noms les plus disparates : Béranger, Lamartine, Lamennais. Les réalités quotidiennes étaient dédaignées. Tous les lendemains paraissaient possibles. Des génies fumeux, comme celui de Proudhon, répandaient une ombre épaisse et noire sur la simplicité et la clarté ordinaires de l'esprit français : « Vous aimez Proudhon, et je ne vous blâme pas, écrivait Renan. Mais quel spectacle pourtant que celui d'un homme qui ne vit que de la tête, qui s'enferme, se rend fou à force de dialectique et qui se jette dans la mêlée, frappant à tort et à travers à coups de logique ! »

Voilà bien cette génération, enivrée de dialectique, folle de littérature, nourrie de chimères. La révolution de 1848 éclate. Toutes les digues sont rompues, et chacun s'attend à la prompte et facile réalisation de chaque rêve particulier.

Quelles circonstances et quel champ d'action pour le jeune et brillant normalien dont les lèvres s'ouvraient

d'elles-mêmes à l'éloquence! Il avait reçu le don divin : ses camarades le savaient; ses professeurs le devinaient. M. Taine a raconté que, dans ces jours de désordre où l'imagination menait le branle, la promotion entière allait parfois, dans les banquets populaires, pour entendre parler Challemel-Lacour : on était fier de lui. M. Taine avait conservé, de ces souvenirs la plus vive impression et disait que personne ne lui avait jamais donné aussi réellement l'idée de l'orateur.

On a conservé le texte d'un de ces discours, celui que Challemel-Lacour prononça au banquet de l'École normale, au mois de juillet 1848. Aujourd'hui, nous sommes frappés plus encore par la témérité des opinions et le ton tranchant des affirmations que par des qualités oratoires, qu'un demi-siècle a quelque peu fanées. Challemel-Lacour maudit le Code civil « comme un monument d'iniquité »; il accuse la science « de se taire ou de mentir », « le sanctuaire d'être un marché », « l'idée de s'être prostituée à la force ». Il adjure la jeune démocratie française de voler au secours de « ses frères opprimés d'Italie et d'Allemagne ». Tout est remis en question. Tout doit être renouvelé au dedans et au dehors. L'imagination du jeune *scholar* embrasse le monde. La phrase emporte l'idée; l'accent emporte la phrase; et la parole qui roule emporte, dans son torrent, ces jeunes esprits que l'École normale rassemble dans ses parvis classiques et qu'elle nourrit pour toutes les ambitions, pour tous les rêves, pour toutes les désillusions!

Beulé, J.-J. Weiss, About, Taine, Ordinaire, Prevost-Paradol (qu'on me permette d'oublier les noms de ceux qui

sont encore parmi nous), tels étaient à l'École normale les camarades de Challemel-Lacour. Phalange glorieuse, brillantes promotions, troupe enthousiaste et vaillante qu'un orage soudain dispersa et précipita, au moment où, les ailes à peine ouvertes, elle mesurait de l'œil un immense horizon. Il faut entendre la plainte d'une de ces âmes blessées : « Le 2 décembre, dit J.-J. Weiss, a été une douche d'eau glacée sur des cerveaux en feu. Tout le travail de l'imagination française s'est arrêté net... Si le champ de la pensée ne s'est pas rétréci, il s'est abaissé. Le coup d'aile est tombé. Nous n'avons plus eu de char de Phaéton, ni d'essor à travers la nuée bleue. Éloquence, poésie, philosophie idéale, enthousiasme de la politique et de la liberté, ivresse de la foi et de l'amour, qu'êtes-vous devenus?... » Peut-être, en vérité, le monde n'a-t-il pas perdu, en une seule journée, toutes ces belles choses; mais ceux qui souffrirent du coup d'État les crurent vraiment mortes et c'est assez que, toute leur vie, ils en aient, de bonne foi, porté le deuil.

Challemel-Lacour qui était sorti de l'École normale, premier agrégé de philosophie, en 1849, avait été envoyé d'abord au lycée de Pau, puis à celui de Limoges. Il fut signalé, au 2 décembre, pour ses opinions républicaines, emprisonné à Paris pendant quelques mois, puis expulsé. Il avait vingt-cinq ans. Ce jeune homme prit, pour de longues années, le chemin de l'exil. Ainsi, dans une vie à peine commencée, tout s'écroulait d'un seul coup; tout était à refaire, moyens de vivre, avenir, carrière, sentiments, opinions même. Et l'on s'étonne qu'un pli sombre se soit creusé pour toujours sur son mâle et froid visage!

Toutes les âmes ne sont pas de la même trempe; toutes

ne supportent pas de même façon les grands malheurs soit publics, soit privés. Les unes se brisent, d'autres plient, d'autres résistent.

Ces différences se précisent et s'affinent parmi cette classe d'hommes aux nerfs toujours tendus, à l'attention constamment tournée sur eux-mêmes, — j'ai nommé les hommes de lettres. Elles se sont dessinées d'un trait particulièrement précis, dans les circonstances que je viens de rappeler, et ont distingué des tempéraments divers qu'une même culture et des opinions semblables avaient tout d'abord rapprochés et confondus.

Il en fut de souples et de prudents qui, faciles à désabuser, se replièrent sur eux-mêmes et abritèrent, sous le vaste appareil d'une érudition immense et d'une doctrine hautaine, les grâces d'un épicurisme délicat et le jeu plaisant des affirmations contradictoires; il en fut de légers et d'adroits que la coquetterie des oppositions sans péril retint d'abord, mais qui, revenus à l'ambition par le scepticisme, changèrent de vanité, sans avoir changé de caractère; il en fut de curieux qui s'étonnèrent et qui voulurent connaître la raison de ces choses : ceux-là s'enfoncèrent dans les labyrinthes de la philosophie, de l'art et de l'érudition et trouvèrent, dans la recherche persévérante et inassouvie, un calme et une tranquillité d'âme que la solution du problème, peut-être, ne leur eût pas donnés; il en fut qui devinrent, en riant, les condottières des causes où les jetèrent le hasard, le besoin, ou le caprice des circonstances, et qui mirent leur bravoure et leur coup d'œil au service des événements qu'ils ne prétendaient plus diriger. Enfin, il en fut quelques-uns qui regardèrent en face les événe-

ments, qui acceptèrent, simplement, leurs nouvelles destinées et qui, sans faiblir, assurant à une vie sans reproche les ressources dues au seul travail, attendirent l'heure trop prévue, non désirée, où la patrie aurait recours à leurs services et à leur fidélité.

Challemel-Lacour fut de ceux-là. L'exil est, pour lui, le véritable apprentissage de la vie. L'exil complète ce que l'École avait préparé. L'École l'avait instruit dans les lettres antiques; l'exil lui enseigna la philosophie et la culture modernes. Quand il rentra en France, en 1858, il avait fait le tour de l'Europe et le tour des idées. La Belgique, la Suisse, l'Angleterre, l'Allemagne, — l'Allemagne surtout, — étendirent, dans les directions les plus variées, le champ de ses vastes connaissances. Ceux qui ont connu Challemel-Lacour, ceux qui ont pu lire les nombreuses et remarquables études qu'il a publiées dans les journaux et dans les recueils périodiques, savent que la philosophie et les lettres n'avaient pas de secrets pour lui. Il avait, sur tous les sujets qu'enferme ce large cadre, une préparation personnelle, une opinion réfléchie, un jugement où le bon sens, le bon goût et la compétence le disputaient à l'autorité et à la rigueur.

Ses fortes études classiques le servaient, quand il écrivait, sur la *Cité antique*, de Fustel de Coulanges, une série d'articles où l'homme de goût place, du premier coup, l'illustre historien au rang éminent qu'il occupe dans les lettres françaises, et où l'homme politique, par un parallèle approfondi de l'histoire romaine et de l'histoire moderne, débarrasse la théorie républicaine de l'imitation d'un passé auquel elle s'était trop longtemps asservie.

Dans la littérature moderne, ses préférences vont au XVIIIe siècle. Peu d'hommes ont mieux connu cette époque, où toutes les qualités et tous les défauts de notre race éclatent et s'achèvent en une si charmante et si puissante éclosion. Époque délicieuse qui, par le goût, la mesure et le sens des proportions, touche au grand et à l'éternel; époque glorieuse qui, à coups de chefs-d'œuvre, sut préparer et accomplir tous les affranchissements; époque qui reparaît devant nous, dans sa grâce et sa splendeur native, depuis que les imaginations troubles de l'âge intermédiaire se sont heureusement dissipées. C'est là que Challemel-Lacour rechercha ses exemples. Sa langue est sobre, courte, un peu sèche, mais vibrante et résonnante comme la flèche qui frappe le but. Si l'expression ne s'attache qu'à rendre la pensée, elle la rehausse et l'ennoblit par la précision et le choix d'un trait net et lumineux. Écrivain excellent, s'il n'était parfois tendu, persuasif, s'il n'était paradoxal, naturel même, si la recherche n'apparaissait souvent dans un goût excessif de la simplicité, Challemel-Lacour se rattache à nos meilleures traditions littéraires. Et son œuvre serait lue, s'il ne l'avait négligemment laissée dans les colonnes des feuilles périodiques où elle a paru.

Mais la génération qui se formait à la pensée et à la vie, de 1860 à 1870, n'a pu méconnaître la portée des enseignements marqués d'un tel caractère. A cette heure de doute universel et d'enquête anxieuse où la théorie s'isolait, bien malgré elle peut-être, des réalités pratiques, les travaux de Challemel-Lacour ont été souvent comme ces percées de mines qui renseignent et avertissent sur les grandes entreprises de l'avenir.

Challemel-Lacour, comme plusieurs de ses contemporains, a longuement arrêté sa pensée sur l'énigme que l'Allemagne présentait alors aux esprits réfléchis. Cette vaste étendue de terres, cette masse profonde de peuples faisant tampon au centre de l'Europe est, pour le philosophe et pour l'historien, un grave sujet d'études. Seule une vue superficielle des choses peut se satisfaire de quelques aperçus rapides, de quelques plaisanteries faciles, ou de jugements improvisés. Dès le milieu du siècle, ces conclusions trop hâtives paraissaient insuffisantes. On sentait que le livre de Mme de Staël n'avait pas tout dit. Pour mesurer la force en présence de laquelle on se trouvait, on eût voulu connaître les ressorts secrets de la pensée et de l'imagination allemandes.

L'Allemagne que Challemel-Lacour avait connue, l'Allemagne de son exil, l'Allemagne des universités et des professeurs était toute vibrante encore de la grande impulsion que, dès le début du siècle, l'œuvre de Kant lui avait imprimée. Challemel put en mesurer encore les effets; il put voir, sous ses yeux, se dérouler les conséquences extrêmes qu'une logique implacable tirait de la pensée du maître.

Lorsque celui-ci fait *la critique de la raison pure*, lorsqu'il ruine et saccage tout l'édifice de la métaphysique et de la théologie classiques, lorsqu'il enferme l'infini dans les catégories de la pensée, capable sinon de le concevoir, du moins de le nommer; lorsque, après avoir tout détruit, il reconstruit tout à coup sur les bases de la *raison pratique* et qu'il donne à l'humanité, au monde, à Dieu même, pour principe unique, la morale, le devoir, que fait-il autre

chose que d'arracher à l'âme allemande son secret, que d'achever ce que Luther avait ébauché, que de proclamer, une fois de plus, la doctrine qui supprime la hiérarchie et les intermédiaires, pour ramener tout à la conscience individuelle; que représente-t-il sinon l'orgueil de la vie, la foi dans les œuvres, le triomphe de la volonté, l'autorité de la personne humaine plantée seule en face de l'univers qui ne saurait l'écraser sans périr avec elle?

Cette doctrine aboutit, dans l'œuvre du philosophe de Kœnigsberg, au rêve de l'abbé de Saint-Pierre, à la paix idéale et à la République universelle. On dirait que le maître a hésité devant les conséquences dernières de son système ou, si l'on veut, que son âme trop humaine n'a pas voulu les apercevoir toutes. Mais ses successeurs ont été plus hardis. Soit qu'avec Hegel, ils disciplinent ces vitalités orgueilleuses et les enrégimentent au service de l'État; soit qu'avec Max Stirner, ils concluent par le culte du *moi*, soit qu'avec Feuerbach, ils aboutissent à la fameuse formule : « Que la volonté de l'homme soit faite »; toujours ils restent dans la logique du père de l'École, dans la ligne de la doctrine éminemment luthérienne et continentale; si âpre dans son contraste avec la vieille légende dont la Méditerranée avait bercé l'enfance des races nées sur ses bords ensoleillés.

Mais il était également dans la logique d'un tel et si puissant effort, que la doctrine fût poussée invinciblement vers celles de ses conséquences qui la détruisent elle-même. Et ce résultat, en effet, fut atteint, dès le premier quart du siècle. Un philosophe, dont le nom ne sera cependant sur les lèvres des hommes que trente ans plus tard,

Schopenhauer, devient l'ironique destructeur du système qu'il embrasse et qu'il achève. Oui, le monde s'absorbe dans l'homme ; oui, le monde, oui, l'homme ne sont que volonté. Mais cette volonté, à quoi sert-elle? d'où vient-elle ? où va-t-elle ? personne ne le sait, ne le saura jamais. L'arc est tendu ; la flèche part. Elle fuit dans le vide. La loi du monde, l'aboutissant de la morale, la vraie sagesse, c'est le *Nirvana :* « La vie, dit le philosophe, est un effort constant ; cet effort qui constitue le centre, l'essence de chaque chose, prend le nom de volonté. Mais la volonté est sans cesse aux prises avec les obstacles que la réalité lui oppose, et alors c'est la souffrance. Toute vie est, par essence, douleur. Plus l'être s'élève, plus il souffre. Pour la plupart, la vie n'est qu'un combat pour l'existence avec la certitude d'être enfin vaincus. La vie est une chasse incessante où, tantôt chasseurs, tantôt chassés, les êtres se disputent les lambeaux d'une sinistre curée ; une sorte d'histoire naturelle de la douleur qui se résume ainsi : vouloir sans motifs, toujours souffrir, toujours lutter, puis mourir; et, ainsi dans les siècles des siècles, jusqu'à ce que notre planète éclate en petits morceaux. » Et encore, pour conclure, car il faut une conclusion : « Ce monde si réel, avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, c'est le néant. »

Ainsi s'achemine, vers l'affirmation nihiliste, cette évolution de la philosophie allemande qui a trouvé son point de départ et sa loi dans l'orgueil de la volonté humaine. Mais, chemin faisant, elle a stimulé des enthousiasmes, enrôlé des courages, discipliné des forces, travaillé à des œuvres vastes et puissantes. Si la force critique qui les a élevées a déposé, en même temps, dans leurs fondements

un germe de destruction, c'est ce que l'avenir dira. Mais quelle erreur de s'imaginer que ce poème de la volonté et de l'énergie humaines serait en pure perte, qu'il resterait enfermé dans les arcanes d'un enseignement pédantesque; quelle courte vue de ne pas voir où il tend; quelle naïve ignorance que de détourner la tête en raillant son obscur et fastidieux ennui !

Cette faute, Challemel-Lacour ne la commet pas. De même que Quinet, que Renan, que J.-J. Weiss, il étudie, il approfondit, il voit et il devine. De nombreux articles parus dans divers recueils forment comme une galerie des personnages célèbres de l'Allemagne philosophique, intellectuelle, artistique même. Il comprend la portée de l'œuvre de Wagner et traduit ses poèmes. Surtout, il consacre deux études magistrales à deux des types les plus accomplis de l'évolution allemande, dans la première moitié du siècle, Guillaume de Humboldt et Schopenhauer.

Guillaume de Humboldt, descendant d'une grande famille du Brandebourg, frère de l'auteur du *Cosmos,* diplomate, homme du monde, encyclopédiste, linguiste, curieux, dilettante, unit le XVIIIe siècle philosophique, qui se ressent encore de l'influence française, au XIXe siècle profond et combatif. Il est de la lignée de Voltaire par Frédéric : il est aussi de la génération de Stein et de Scharnhorst. Il met une main, extrêmement active, à l'œuvre fondamentale de l'éducation populaire et de l'enseignement supérieur. Encore incertain, il prépare les voies. Challemel-Lacour lui consacre un livre excellent, ferme et sobre, semé de tableaux pittoresques et de traits précis, où l'on voit naître, parmi les hésitations et les scrupules des

premiers pas et des premiers gestes, ce grand enfant déjà puissant et terrible qui remplira le siècle de sa prodigieuse croissance.

L'autre est tout contraste : c'est un fils de marchand. Il vient de Hollande ; il a recueilli la tradition de Spinoza. C'est un homme de goût, de paix, de bien-être. Il semble que tout, dans le monde, lui sourie. Et, tout à coup, il apparaît comme le démon de la désespérance et du pessimisme. Jamais la théogonie hébraïque, dans ses conceptions les plus sombres, ne s'est enveloppée de plus sinistres ténèbres. C'est la logique, une logique terrible et implacable, qui porte jusqu'à cet excès ce bourgeois délicat, cet épicurien gâté par la fortune. Challemel-Lacour a tracé, de l'œuvre et de l'homme, un portrait achevé qui fait, peut-être, le fond de ce que l'on sait, en France, sur l'auteur du *Monde comme représentation et comme volonté.* Qui ne se souvient de la page excellente, d'une ironie si voilée, consacrée aux deux entretiens qu'il eut avec le célèbre philosophe déjà en pleine gloire : « J'arrivai vers la fin de son dîner et je le trouvai assis à table d'hôte, à côté de plusieurs officiers. Je remarquai devant lui, près de son assiette, un louis d'or qu'il prit en se levant et qu'il mit « dans sa poche : « Voilà vingt francs, me dit-il, que je mets « là depuis un mois avec la résolution de les donner aux « pauvres, le jour où ces messieurs auront parlé d'autre chose « pendant le dîner que d'avancement, de chevaux et de « femmes; je les ai encore. » Nous allâmes nous asseoir seuls à une table. Je lui dis en souriant que je le savais sévère pour les femmes et que l'amour me paraissait, après tout, une des fortes objections à opposer à son pessimisme.

« Il me répondit avec gravité : « L'amour, c'est l'ennemi... « Les femmes sont ses complices. Elles ont accompli une « chose merveilleuse lorsqu'elles ont spiritualisé l'amour. « Peut-être c'en était fait de lui et du genre humain ; les « hommes, fatigués de souffrir, allaient, peut-être, prendre le « chemin du salut en renonçant à l'amour. Les femmes y ont « pourvu... Depuis que vous les avez admises à délibérer, « elles ont fait de vous une race de Chrysales qui a désap- « pris, sous leur joug, les fortes vertus... Tenez, j'ai soixante- « dix ans et plus, ajoute le philosophe (et cet aveu est « peut-être l'excuse d'une vertu si farouche), et si je me « félicite d'une chose, c'est d'avoir éventé le piège de la « nature ; c'est pourquoi je ne me suis pas marié. Préparer « la fin du monde et en indiquer le chemin, telle est la « suprême utilité des existences ascétiques... L'ascète sauve « la vie de générations entières. Il donne un exemple qui a « failli sauver le monde, deux ou trois fois. Les femmes ne « l'ont pas voulu, c'est pourquoi je les hais. » Cependant, ajoute le narrateur, il parlait avec calme, en lançant de temps en temps une bouffée de tabac ; ses paroles lentes et monotones, qui m'arrivaient à travers le bruit des verres et les éclats de gaîté de nos voisins, me causaient une sorte de malaise, comme si j'eusse senti passer sur moi un souffle glacé, à travers la porte entr'ouverte du néant. »

Il serait téméraire de penser que de pareils entretiens, que les vastes études qu'ils complétaient, n'ont laissé aucune trace sur l'esprit du jeune Français que les circonstances avaient mis face à face, dans ce colloque singulier, avec le grand pessimiste allemand. Cependant il est permis d'affirmer que Challemel-Lacour n'a pas trouvé, dans la philoso-

phie germanique, le dernier mot de sa propre philosophie. Il avait une originalité nationale et française trop accusée, une éducation classique trop forte, un jugement trop ferme, pour se laisser entraîner par les violents paradoxes ou abattre par les terribles coups de massue d'un pareil interlocuteur.

S'il fallait rechercher la véritable pensée d'un homme qui a poussé très loin la discrétion de ses idées et de ses sentiments personnels, il conviendrait de rentrer en France, de remonter aux souvenirs de l'antiquité, de se remettre au rythme mesuré de notre génie et de notre langue. Parmi tant de pages remarquables, il y aurait à distinguer celles qu'il a consacrées à l'œuvre d'un de vos plus illustres confrères, aux *Destinées* d'Alfred de Vigny. Il faudrait répéter les paroles si graves et si justes par lesquelles il caractérise le génie du « descendant des chasseurs de loups de la Beauce » ; il faudrait lire l'analyse si fine qu'il fait, en rapprochant la figure d'Alfred de Vigny de celle de M. Molé, des deux sortes de caractères « qui se heurtent et se combattent aujourd'hui, celui des hommes de l'idéal et celui des hommes d'affaires » ; il faudrait souligner l'effort qu'il fait pour les concilier, sans les rabaisser. Il faudrait remarquer les termes dans lesquels il parle du pessimisme de M. de Vigny, « de cette religion secrète et réservée », de « cette ambroisie dont les grossiers mortels ne veulent pas », pour voir se dessiner, par contraste, le stoïcisme philosophique et classique, mais actif et vigoureux, auquel Challemel-Lacour paraît s'être définitivement arrêté.

Sortirai-je, Messieurs, de la réserve qui m'est prescrite, si je fais observer que ces doctrines étaient celles du parti

auquel M. Challemel-Lacour appartenait depuis 1848, du parti républicain? Je sais que, pour ces hommes, l'heure de l'histoire et l'heure de l'impartialité n'ont pas encore sonné. Pourtant, Messieurs, trente ans déjà se sont écoulés. Les faits sont là. Est-ce diminuer le pays, est-ce diminuer notre siècle que de constater, qu'au moment où la France fut, par des infortunes inouïes, plongée dans les plus affreux désastres, il se trouva un groupe, une équipe nouvelle composée d'hommes ayant au cœur, avant tout, le souci du bien public et la passion des plus nobles causes, et que ces hommes investis, dans une telle catastrophe, de la mission redoutable de sauver l'honneur et de préparer l'avenir, ne furent pas inférieurs à cette tâche?

L'Académie française a appelé dans son sein quelques-uns des plus éminents parmi ces bons citoyens : M. Challemel-Lacour fut du nombre. Et, Messieurs, à l'heure présente, au moment où, selon l'usage, celui qui remplace M. Challemel-Lacour prononce devant vous son éloge, conviendrait-il qu'il effaçât, de son souvenir et de ses paroles, la mémoire des longs et louables services que celui qui a été souvent son guide, une fois son chef et deux fois son prédécesseur, a rendus au pays?

Dans cette personnalité vigoureuse et active, c'est l'homme politique qui, d'abord, s'impose à l'attention. Pourquoi le repousser dans l'ombre quand son rôle est de ceux qui peuvent apparaître en pleine lumière?

Préfet du Rhône au 4 septembre, il accepte sans hésiter une mission qui semble désespérée. Il se jette dans la tourmente des passions révolutionnaires déchaînées.

Sans secours, sans appui, sans moyens d'action, il impose à tous par la vigueur, par l'énergie, par la persévérance. Parmi tant de traverses, il poursuit, sans relâche, l'objet principal de sa délégation et se consacre, avant tout, à l'organisation de la résistance dans l'Est. Alors que les dissensions locales aggravent les malheurs publics, lui parle, agit, au nom du pouvoir central, au nom de la France, au nom de la patrie qui a besoin de toutes ses ressources et de tous ses enfants; et quand, dans un jour affreux, la foule affolée se précipite vers lui, l'enveloppe, le menace, il fait ferme, reste debout, domine et contient enfin, par son sang-froid, l'émeute qui se sent impuissante, sinon à l'atteindre du moins à l'ébranler.

C'est pour défendre sa conduite pendant ces journées tragiques, qu'il monte pour la première fois à la tribune, dans l'Assemblée nationale, après deux ans de silence, et qu'il dévoile, tout à coup, les ressources magnifiques de l'éloquence qui dort en lui. Ce n'est pas seulement un cri d'indignation et de colère, ce n'est pas seulement une protestation véhémente, c'est une chaude et large coulée de conviction brûlante, de passion longtemps contenue qui s'épanche soudain.

Jusque dans le désordre d'une des séances les plus agitées qu'ait vues cette illustre assemblée, Challemel reste maître de lui et, par là, reste maître de son auditoire étonné. On a critiqué ses actes, il discute; on a blâmé ses dépenses, il calcule; on a raconté de petits faits, il les narre à nouveau; on a incriminé ses intentions, il les explique. Enfin on veut faire de lui un accusé : de quel noble geste il détourne un trait qui ne peut l'atteindre. Dialectique,

véhémence, ironie, érudition même, tout lui sert, tout devient arme dans sa main. A aucun moment, il ne perd de vue le but qu'il s'est proposé : relever aux yeux de tous, aux yeux de l'étranger, les efforts inexpérimentés peut-être, mais sincères et bien intentionnés d'une administration et d'une population qui, parmi de tels désastres, avaient, du moins, la volonté de servir le pays.

Il se demande avec tristesse, avec amertume, pourquoi « l'on paraît prendre à tâche de fournir à la France des prétextes de se mépriser » ; et qui ne s'associerait à sa plainte hautaine quand victime, une fois encore, des passions politiques, il s'écrie : « Je sais qu'il y a des esprits qui croient que la passion politique excuse tout, que la passion politique justifie tout ; qu'il est permis, pour combattre un adversaire, de le déshonorer; qu'on peut faire croire ou laisser croire à l'existence de certains faits qui entachent l'honneur et qui n'existent pas ! Je dis qu'on se trompe. La passion politique, elle-même, a sa limite ; et cette limite, c'est la justice, cette limite, c'est la vérité ! Il y a quelque chose de plus grave qu'un adversaire maltraité, qu'une vérité déguisée, que la justice blessée ; c'est le triste et funeste exemple qu'on donne, par là, à une nation qu'on se propose d'instruire et de moraliser. »

Dès lors, la figure de Challemel-Lacour apparaît dans son vrai jour. Ce n'est plus seulement un philosophe, ou un lettré, un publiciste ou un polémiste ; c'est un orateur.

C'est l'orateur, Messieurs, que vous avez appelé à prendre place parmi vous, lorsque vous avez élu Challemel-Lacour ; et puisque l'Académie a souvent couronné par son choix

des hommes qui, comme lui, ont occupé, par la parole, une grande place dans les assemblées politiques, qu'elle me permette d'apporter mon tribut d'admiration à cette forme suprême de la littérature vivante et agissante, l'éloquence.

Cicéron définit, d'un seul mot, ce qu'il considère comme le principe essentiel de l'art oratoire : « Pour être un orateur, dit-il, il faut avoir une philosophie » ; une philosophie, c'est-à-dire une doctrine, une foi, des idées arrêtées sur la vie de l'homme et sur sa destinée.

L'éloquence, c'est la conviction en marche. Or, la conviction ne se fait pas avec un raisonnement de circonstance ou une réflexion passagère. Elle se dégage de la personnalité tout entière. Toute une vie se ramasse dans la conviction d'un instant, et c'est à ce moment précis que l'éloquence apparaît.

Quand, parmi le tumulte d'une de nos assemblées, la vérité se dérobe ou se voile, quand les passions la cachent, quand les intrigues l'altèrent, quand la décision se fait attendre et que les consciences hésitent, un homme se lève et se présente, seul en face de tous. Avant qu'il ait parlé, il semble qu'on respire, dans le silence de tant de visages tournés vers lui, l'émotion du secret qu'il va dire et que tout le monde attend. Il parle; les pensées volent au-devant de lui. On dirait qu'il ne les traduit qu'au fur et à mesure qu'elles s'inscrivent, à sa voix, dans les cerveaux et dans les cœurs. On l'entend, pour ainsi dire, sans l'écouter ; on le suit, on halette. Et, tout à coup, la conviction se fait par un choc, une explosion soudaine qui illumine toutes les âmes.... Mais, pour parler ainsi aux foules, ou plutôt,

pour les faire parler ainsi dans un dialogue où l'on n'entend qu'une seule voix, il faut avoir, dans l'âme, quelque chose des sentiments simples et des passions larges qui seuls touchent et seuls émeuvent des centaines, des milliers d'auditeurs, la foule en un mot, et qui l'emportent violemment vers cette communion à laquelle elle aspire. Si tu veux que je pleure, il faut pleurer ; si tu veux que je croie, il faut croire. Oui, il faut une philosophie pour atteindre à l'éloquence.

Et c'est parce que Challemel-Lacour s'était fait une philosophie, parce qu'il avait arrêté ses idées sur la vie et sur la politique, qu'il a occupé un rang si élevé parmi les orateurs de son parti et de son temps. Son éloquence jaillissait des sources profondes de son être. Toute une vie répondait pour elle. Longtemps contenue et comme oubliée au fond de l'âme où elle avait été déposée à la naissance, on la vit le jour où elle apparut, debout, tout armée, sans besoin d'aucune préparation, parce qu'une existence entière s'était employée, inconsciemment, à la préparer.

Cette tenue d'une vie publique, si conforme à elle-même et si consciente d'elle-même, se manifeste à tous les moments de la courte et puissante carrière oratoire de Challemel-Lacour : soit que, dans la période d'anxiété et de combat, il pousse avec vigueur la polémique de parti jusqu'au point où elle est contenue par les intérêts généraux du pays et le respect de l'adversaire, soit que, détenteur momentané du pouvoir, il aide Jules Ferry à jeter les bases, si discutées alors, de notre nouvel empire colonial, soit que, rentré dans le rang, il s'applique à tracer, d'une main ferme, la doctrine définitive du parti

qui a désormais la responsabilité du gouvernement.

Les hautes questions d'instruction publique le passionnent. Il sait bien que l'avenir est là. Il défend les études classiques. Il défend désespérément l'indivisibilité du haut enseignement dans un pays que tous les périls environnent, et qui ne doit son existence qu'à sa forte et invincible unité. Sa vigilance est toujours attentive, dès qu'il s'agit de rappeler les principes traditionnels, qu'il considère comme la leçon de l'expérience et de l'histoire. Il est au premier rang des défenseurs des droits de l'État. Il dénonce l'amollissement des mœurs publiques, s'il voit qu'une tolérance excessive laisse porter atteinte aux nécessités de la discipline sociale. A tous les partis, même au sien, il rappelle sans cesse que la liberté d'écrire ou d'agir doit s'arrêter là où, par l'utopie ou le fanatisme, elle menace l'existence même de l'État.

Cependant, Messieurs, sa carrière s'achève. Qui n'a présents à l'esprit les deux admirables discours prononcés au Panthéon, dans lesquels Challemel-Lacour explique, tantôt le travail d'un siècle à propos du centenaire de la proclamation de la République, tantôt la vie d'un grand citoyen, aux obsèques de M. Carnot? Morceaux comparables aux plus beaux modèles que nous ait laissés l'antiquité, dignes des circonstances solennelles dans lesquelles ils se sont produits. Relisez ces pages, Messieurs, évoquez le souvenir de ce vieillard encore robuste, apparaissant dans ces jours de fête et de deuil et parlant au nom de la nation. Écoutez-le : « Voilà l'aïeul et le petit-fils réunis. Devant cette destinée qui semble réserver de parti pris aux vies les plus honnêtes, aux cœurs les plus hauts

et les plus désintéressés, tantôt l'exil, une vieillesse errante, une mort obscure loin du pays natal sous un toit étranger, tantôt la vengeance inexplicable d'un fou sorti de l'ombre uniquement pour frapper, un doute amer se glisse dans l'âme ; elle se demande à quoi bon agir, puisque telle est la rémunération qui attend les plus purs dévouements. »

Mais bientôt la pensée, qui vient de se plaindre et de s'abattre, se relève et console : « La France, que le grand-père et le petit-fils ont aimée d'un même amour, est là vivante et forte, portant noblement la cicatrice des blessures qu'elle a reçues. L'ouvrier est frappé au milieu de son travail. Il périt par un accident vulgaire ; l'œuvre avance et se conserve. La France vit du dévouement de tous ceux qui se sont sacrifiés pour elle, des nobles pensées qui ont traversé leur esprit, de leurs souffrances, même de leur mort. »

C'est ainsi que parlait de la France le président du Sénat, membre de l'Académie française, le 1er juillet 1894, aux obsèques du président Carnot. Est-il au cours de notre histoire une circonstance plus noble, une plus juste parole, des accents plus dignes de mémoire ?

Une vie bien conduite se dirige, par une suite ordonnée, vers la fin qui la couronne. Il en fut ainsi de celle de M. Challemel-Lacour. Peu à peu, en lui et autour de lui, les passions s'étaient apaisées. Le régime à la fondation duquel il avait tant contribué s'était affermi. La République lui avait confié ses plus hautes charges. Successivement ambassadeur à Berne, ambassadeur à Londres, ministre des affaires étrangères, il avait occupé ces fonc-

tions avec autorité. En 1893, il avait été élu membre de l'Académie française, en remplacement d'Ernest Renan, et avait prononcé, dans la séance de réception, un discours retentissant. Il était, depuis de nombreuses années, membre du Sénat. Personnage vraiment curulaire, il fut porté soudain, après la mort de Jules Ferry, au fauteuil de la présidence.

Paris, qui, en somme, l'avait peu connu, put l'approcher et saisir quelques traits frappants ou piquants de son caractère. On y trouvait comme un reflet de sa vie tout entière. De longs malheurs, d'amers désenchantements, des traverses nombreuses violemment franchies, des angoisses profondes énergiquement contenues, peu de confiance, nul abandon, une pensée toujours aux aguets, toujours tendue, une sensibilité nerveuse et parfois maladive, tout un passé dont rien n'était rappelé, mais dont rien n'était oublié, donnaient à sa figure quelque chose de froid, de hautain, de distant, qui n'encourageait guère les faciles familiarités. Mais, par contre, ceux qui l'approchaient, les trop rares qui pouvaient se compter parmi ses amis, étaient vite séduits et retenus par l'urbanité vraie, la délicatesse des manières, la variété et l'éclat de la conversation, l'immense culture, les vues d'ensemble et, enfin, la haute et forte conception philosophique, toute d'action virile et de résignation fière, que Challemel-Lacour avait empruntée à l'antiquité et qu'il appliquait dans tous ses actes, sans qu'il la professât jamais.

A cette époque de sa vie, il se plaisait dans le monde, dans la société des femmes. Il avait, pour leur parler, des façons charmantes et fines où se reflétait quelque chose

de ce XVIIIe siècle qui lui était si cher. Leur présence l'animait ; il devenait tout autre. On eût dit qu'une fleur d'aménité perçait tout à coup les neiges de son visage. Répondait-il seulement au délicat appel que la grâce féminine adresse à ce qu'il y a de meilleur et de plus raffiné dans l'esprit de l'homme ? Non. A certains traits, à certaines nuances de la pensée ou de la parole, à certaines inflexions, on percevait comme l'écho d'un sentiment profond, à peine manifesté, vite réprimé. En ces moments, Challemel-Lacour était exquis. On découvrait, en lui, l'homme de cœur qui, par testament, distribua son bien aux pauvres et ses livres à ses jeunes camarades. Ceux qui ont connu cet homme, ou plutôt ceux qui l'ont deviné, n'ont pas eu de peine à pardonner les boutades d'un esprit parfois caustique et les rudesses d'un accueil rarement encourageant.

Cependant, Messieurs, cette flamme, peu à peu, parut s'affaiblir. L'homme du monde se fit plus rare, plus taciturne. Soudain, il disparut. La santé de M. Challemel-Lacour était gravement atteinte. Comme si la nature voulait le frapper tout d'abord là où elle avait placé sa force, la parole sembla fuir les lèvres qui l'avaient servie si magnifiquement. Le grand orateur se tut. Puis le président du Sénat rentra spontanément dans la retraite. Élégant et discret jusqu'au bout, il ne voulut pas livrer sa fin en spectacle. Il entra dans le chagrin d'abord, puis dans le silence, comme dans les antichambres de la tombe.

Je le vis, Messieurs, dans ces derniers temps. J'avais encore présente à l'esprit, une scène émouvante, où, dans des circonstances solennelles, la nuit où fut frappé

M. Carnot, je l'avais vu, président du Sénat, gardien de la forme, dépositaire de la Loi, donner à ceux qui l'entouraient l'exemple de la fermeté et de la simplicité exacte dans l'exécution du devoir.

Il était le même devant la mort. L'âme s'était repliée. Elle se préparait, dans une sorte de taciturnité farouche, aux inexprimables lendemains. Mais l'énergie demeurait dans l'œil d'acier, immobile et fixe. On voyait bien que la mort qui, déjà, avait touché cet homme, ne l'épouvantait pas. C'était, conforme à sa vie tout entière, la fin stoïque du vieux loup, telle que l'a dite, en des vers immortels, le poète des *Destinées :*

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler.
Puis après, comme moi, souffre et meurs, sans parler.

RÉPONSE

DE

M. LE VICOMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. GABRIEL HANOTAUX

Monsieur,

Dans un discours fameux que vous rappeliez tout à l'heure, votre prédécesseur disait à une Assemblée : « Je reconnais votre juridiction; mais vous n'ignorez pas qu'à côté d'elle, il y en a une autre : c'est la juridiction de tous ceux qui, jusque dans la passion politique, gardent quelque souci de l'équité, de la vérité... » — Cette justice que les Assemblées refusent, vous l'avez exactement rendue à M. Challemel-Lacour.

Nul mieux que vous n'était qualifié pour peindre le portrait difficile d'un modèle qui se dérobait. Vous avez eu le

très rare privilège de pénétrer dans l'intimité de cette âme retirée, ombrageuse, qui semblait toujours craindre qu'un coup d'État ne vînt la violenter. Grâce à vous, il revit et s'anime sous nos yeux, le visage fermé de ce dignitaire de la démocratie qui eût fait un Grand Chambellan si décoratif. Nous reconnaissons dans votre juste éloge l'orateur dont l'autorité s'imposait à ceux mêmes qu'elle ne persuadait pas. Vous touchez discrètement à la sensibilité profonde de l'homme; elle ne se dissimulait pas si bien qu'on ne la devinât parfois, qu'on ne fût tenté de la plaindre dans l'épreuve cachée, et de s'acheminer par compassion humaine vers une plus chaude sympathie, s'il l'eût permis. En retraçant le rôle du politique, vous remettez au point les accusations passionnées qui nous prévinrent jadis contre lui.

L'équité commande de laisser dormir les règles habituelles du jugement, quand on apprécie les hommes et les choses de la Défense nationale. Dans la patrie transportée d'une fureur sacrée, ils essayaient d'organiser le désespoir; leurs mains se convulsaient sur des armes brisées : qui pourrait s'étonner que leurs gestes fussent violents, leurs actes excessifs comme les calamités qu'ils voulaient conjurer? Il y avait trop de raisons, et trop douloureusement bonnes, pour excuser l'égarement des têtes par l'exaspération des cœurs. Les erreurs et les fautes de ces hommes trouvent leur absolution dans un résultat qu'on ne mettra jamais assez en lumière : cette résistance folle, malheureuse et souvent maladroite, fut une haute inspiration de sagesse. On le proclamait ici il y a quelques jours : nous sommes tous sur ce point du même sentiment. Le respect

de l'Europe nous eût manqué si nous nous étions couchés après les premières blessures; il est revenu à ces agonisants forcenés; les satisfactions que nous avons recueillies depuis lors auraient peut-être indéfiniment tardé, si nous n'avions montré au monde qu'à vouloir nous déshonorer, on fait de nous des insensés très dangereux.

Je retoucherai à peine l'image que vous avez achevée. Vous aviez longuement pratiqué votre ami; je n'ai fait que l'entrevoir. Nous vîmes passer ici notre confrère, retranché dans la dignité de ses charges, qu'il plaçait très haut, et de son intelligence, qu'il mettait à bon droit plus haut encore. Son fauteuil était un peu distant, à ce foyer académique où nous apportons un cordial abandon. M. Challemel-Lacour y avait pourtant sa place marquée d'avance. Nous l'appelâmes avec le sentiment très vif qu'il était bien des nôtres. Qui d'entre nous pouvait oublier les travaux consciencieux, élégants, d'une érudition solide et d'une bonne langue, où la jeune génération de la fin de l'Empire apprenait cette Allemagne encore si mal connue? Notre gratitude pour leur auteur eut autant de part, dans le choix de l'Académie, que l'hommage rendu à l'un des maîtres de l'art oratoire; plus de part, à coup sûr, que le souci de resserrer le lien traditionnel entre la compagnie et les détenteurs des grands offices publics.

Vous venez d'invoquer, Monsieur, l'alliance ancienne des lettres avec l'État. Elle fut étroite et nécessaire, aux époques où un État très vigoureux, très absorbant, ramenait à lui et tenait en tutelle toutes les manifestations de la vie nationale. Elle s'est fatalement relâchée, à la suite des transformations historiques qui ont affaibli l'État,

limité son rôle en théorie, sinon toujours dans la pratique, et renforcé les groupements particuliers avec leur vie propre, leur indépendance, leur esprit corporatif. Quelques modernes vont jusqu'à dire avec un judicieux universitaire, M. le maître de conférences Bergeret : « Nous n'avons point d'État : nous avons des administrations. » Ils vont bien loin. Sur le sol nivelé que n'ombrage plus le vieil arbre royal, l'individualisme du siècle a fait reparaître comme une poussée de l'esprit féodal. Dans cette féodalité de la force intellectuelle, un Taine, un Renan, un Alfred de Vigny, un Alexandre Dumas étaient à leur manière de grands barons; ils dressaient leur tour sur la montagne, ils la maintenaient franche de toute mouvance. On ne voit guère ces hommes blessés à mort, comme le doux Racine, par un regard du Roi; à plus forte raison par un regard de ce personnage abstrait, l'État. Leurs compagnies littéraires écoutent aujourd'hui la prudence de Sérizay plus que l'empressement de Chapelain. La nôtre, durant le dernier demi-siècle, s'était quelque peu déprise de l'antique solidarité avec l'État; elle ne s'inspirait dans ses choix que de son goût pour le talent. Elle le reconnut, supérieur aux emplois dont le prestige éphémère éblouit la foule, chez M. Challemel-Lacour; elle le reconnaît à cette heure chez son successeur.

J'aime à insister sur le mérite de notre regretté confrère en tant qu'écrivain. Les louanges qu'on lui donne de ce chef sont comme la réparation d'une inadvertance de nos aînés. Dans les états de service de ce lutteur, ses campagnes littéraires ne lui sont pas assez comptées. Qui dira le secret des engouements, des indifférences du

public? Avant M. Challemel-Lacour, des explorateurs de l'Allemagne philosophique nous avaient rapporté les doctrines des grands métaphysiciens d'outre-Rhin; Kant d'abord, puis Hegel. On s'y intéressa, on les salua avec déférence; nul ne s'avisa de plaisanter ces dieux étrangers. Du temps que M. Cousin administrait la philosophie française, il dit à ses élèves que Hegel était savoureux, et ses élèves le crurent. Il y a cependant pour les fils de Voltaire des lectures plus récréatives que la *Phénoménologie de l'Esprit*. M. Challemel-Lacour, lui, nous apportait le seul philosophe allemand qui soit vraiment divertissant, le seul dont la verve mordante fût appropriée à notre humeur. A parier d'avance pour l'acclimatation rapide d'un de ces génies difficiles, qui n'eût choisi Arthur Schopenhauer? Il a du trait, de l'imprévu, du cynisme; il rhabille les vieilles sentences de l'Ecclésiaste avec une malice réjouissante; il fustige les femmes assez fort pour se faire aimer d'elles. N'en est-il pas d'ailleurs de tout pessimisme outré comme du genre macabre, d'où une veine de comique jaillit infailliblement? L'Hindou peut s'épouvanter, quand on lui montre la vie trop noire, le monde trop mauvais; le Gaulois commence à rire, cet heureux enfant n'y croit point. Molière le savait bien, lorsqu'il écrivait la comédie du *Misanthrope*. Voyez pourtant comme on eût mal parié! Il a suffi de quelques plaisanteries de vaudeville pour créer une légende d'ennui autour des livres qu'on n'avait pas lus. Le nom de Schopenhauer est devenu synonyme de cette lourdeur germanique si cruellement raillée par l'ironiste de Francfort. Et la renommée de M. Challemel-Lacour ne retira qu'un

maigre bénéfice d'une importation froidement accueillie.

Le pionnier ne se rebuta pas. Il poursuivait tous les filons dans la mine étrangère, il devançait des curiosités qui ne s'éveillèrent que plus tard. Je sais de lui une étude sur un curieux épisode de l'histoire de Russie, les aventures de la princesse Tarakanoff; j'ai pu contrôler son récit aux sources, et j'en ai conçu un grand respect pour la probité de ce laborieux chercheur. Le fonds était riche : il nous eût certainement donné une de ces œuvres capitales qui préservent un nom de l'oubli, si l'Empire eût duré dix ans de plus. Il s'estima mieux servi par la destinée qui contentait ses convictions et ses ambitions, le jour où elle le fit préfet.

Nul n'avait gardé un souvenir plus amer de l'opération de police, un peu rude, qui rassura un matin de décembre la société effarée. Nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, la stupeur et le long ressentiment des hommes de 1848. Leur Gouvernement, — c'est un de vos écrits que je cite, Monsieur, — fut le Gouvernement de la désillusion. Sans préparation, sans éducation préalable, ils avaient octroyé à notre peuple le suffrage universel, l'instrument qui devait prêter une voix irrésistible aux instincts contrariés de ce peuple. Comment ne pas prévoir que cet instrument lui servirait d'abord à demander un chef? Quand une demande est aussi générale, aussi instante, celui qui doit la satisfaire se rencontre toujours. Selon la forte parole d'un penseur, l'attente crée son objet. Les candides novateurs de 1848 avaient brusquement ouvert les vannes d'un profond réservoir ignoré; et ils s'étonnaient que l'eau prît son cours naturel sur la pente! Il

devait y avoir dans leur irritation beaucoup de ce dépit que nous ressentons contre nous-mêmes, que nous tournons contre les autres, lorsque nous avons fait un faux calcul.

Cette génération enflée de si beaux rêves crut de bonne foi que la pensée française allait sombrer dans le néant. Fut-elle d'aussi bonne foi, plus tard, lorsqu'elle soutint que le naufrage avait eu lieu? Où donc avaient-elles fléchi, l'éloquence, la poésie, la philosophie? Philosophie et histoire renouvelaient leurs aspects, leurs méthodes, dans les intelligences magnifiques d'un Renan, d'un Taine, d'un Fustel de Coulanges. La poésie chantait de toute part; elle planait avec le génie mûri de Victor Hugo dans la *Légende des Siècles;* elle songeait avec la vieillesse pensive du Vigny des dernières *Destinées;* elle enseignait des harmonies nouvelles à Gautier, à Baudelaire, à Louis Bouilhet, à Leconte de Lisle, à tout le jeune Parnasse. La foi religieuse continuait d'inspirer deux grands écrivains, Veuillot et Montalembert. Les voix éloquentes rivalisaient dans la chaire, au barreau, à la tribune relevée, avec Lacordaire, Berryer, Jules Favre, Chaix d'Est-Ange, Billault, Rouher, Thiers, Jules Simon. Notre théâtre imposait au monde les chefs-d'œuvre d'Augier et de Dumas. Le roman se frayait des voies neuves avec Flaubert et les Goncourt, rajeunissait les anciennes avec Octave Feuillet. Sainte-Beuve portait la critique à un degré de maîtrise qu'elle n'avait jamais atteint. Les sciences, toutes les sciences, prononçaient leur grand mouvement de conquête sur les secrets de la nature, de la vie et du passé historique; elles établissaient leur souveraineté, qui est proprement la caractéristique de cette période. Pour en

marquer les progrès, je devrais énumérer trop de noms glorieux ; ils sont ici dans toutes les mémoires.

Quand on dresse l'inventaire de ces années fécondes, que trouve-t-on au chapitre des pertes problématiques? Quelques articles de journaux, peut-être, la prose rentrée des polémistes qui n'avaient pas la dextérité d'un Weiss, d'un Prevost-Paradol, d'un Beulé, d'un Challemel-Lacour. En vérité, on s'accommoderait volontiers des banqueroutes intellectuelles qui laissent de pareils bilans. Je sais bien, je sais trop, qu'il y a un autre compte; historien et patriote, M. Challemel-Lacour réchauffait son indignation sur la page funeste, la dernière, pour refuser son pardon aux pages brillantes. Mais sur cette page même qui justifiait toutes les sévérités de son jugement, ne fut-il jamais inquiété par un murmure de sa droite conscience? Ne dit-elle jamais à ce bon historien que dans toute grande catastrophe les responsabilités sont multiples, réparties entre ceux qui firent le mal, ceux qui le laissèrent faire, ceux dont la haine vigilante empêcha peut-être de faire mieux? A quoi bon l'étude de l'histoire et le sens du juste, si ce n'est pour être équitables envers les régimes que nous n'avons ni aimés ni servis? Il est temps de les briser, ces clichés du dénigrement qui flattent des passions vieillottes, qui faussent les perspectives déjà lointaines où la paix devrait lentement descendre dans l'ombre malheureuse des tombeaux.

Elle descendait dans l'âme de M. Challemel-Lacour, quand il vint parmi nous. Nous avons admiré les progrès de cette sagesse qu'on vit croître avec sa haute fortune. Nous le trouvâmes presque trop sage, le jour où il se leva,

à la place où vous êtes, pour juger avec quelque rigueur le grand fantôme léger d'Ernest Renan. Il avait raison, il devait avoir raison... Et pourtant nous lui en voulions un peu d'avoir raison si haut. On ne devrait frapper l'ombre de Renan qu'avec des fleurs funéraires. La querelle était ancienne entre ces deux intelligences si contrastées. Déjà, dans un discours sur les Universités prononcé au Sénat en 1892, cet esprit arrêté avait attaqué cet esprit fuyant; ce fils dévoué de la Révolution française avait défié le plus formidable contempteur de la Révolution. Renan faisait pis que de la combattre; il la négligeait, il considérait « le petit fait gaulois » comme un accident nuisible, mais de mince importance dans la suite des annales de l'humanité. Le regard aigu du vieux Celte, du libre hérésiarque resté traditionnel en matière d'histoire de France, gênait les apôtres de la nouvelle foi. Il les gênait, il les troublait peut-être. M. Challemel-Lacour lui en voulait-il d'avoir avivé les angoisses intimes de sa pensée politique?

Je fais allusion aux inquiétudes que notre confrère trahit à plusieurs reprises, durant les dernières années de sa vie. Elles n'allaient pas jusqu'aux prophéties menaçantes de quelques-uns de ses amis, de cet enfant terrible de Scherer, par exemple. Comme on pouvait l'attendre de sa manière retenue, M. Challemel-Lacour nuançait discrètement le noir qu'il broyait à part lui. « Une sorte d'appréhension... certaines alarmes... », ces mots et d'autres semblables revenaient à chaque paragraphe, dans le remerciement qu'il fit lors de sa réélection à la présidence du Sénat. Tout le discours fut interprété comme l'aveu d'un doute pénible. Votre peinture fidèle

serrerait de plus près encore la ressemblance, si l'on y marquait sur la physionomie de l'homme d'État cette ombre morose du doute que les yeux perspicaces virent grandir. Elle faisait penser au pli douloureux qui attriste le front du savant, quand il se penche sur le creuset où l'expérience longtemps poursuivie n'a pas réussi.

Le philosophe trouva son refuge suprême dans ce stoïcisme que vous accordez généreusement à toute son équipe; nul ne le contestera à M. Challemel-Lacour. Sagesse, tolérance, modération, ces qualités chaque jour plus sensibles lui conciliaient jusqu'à ses adversaires déclarés de jadis. Leur estime lui tenait lieu de la popularité que sa raison sévère ne recherchait pas. Quand il nous quitta, les témoignages unanimes de cette estime augmentèrent nos regrets. On comprit mieux combien il honorait l'Académie, et pourquoi il en était naturellement, cet honnête homme si bien fait pour y maintenir les traditions de gravité, de haute culture, de bon langage.

Vous aussi, Monsieur, vous en étiez naturellement. Point n'était besoin qu'un parrain irrésistible, ce grand Cardinal auquel nous n'avons rien à refuser, vous y amenât par la main. Je puis même vous dire le jour où vous y êtes entré. Vous aviez quatorze ans, quinze ans peut-être; vous prépariez votre leçon dans une salle du vieux collège de Saint-Quentin, *Collegium Bonorum Puerorum*. Quand le professeur vous demanda d'expliquer le texte grec, — c'était Homère, — votre voix s'embarrassa soudain, toute mouillée; vous veniez de déchiffrer les adieux d'Andromaque à Hector : « Hector, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, mon frère et mon jeune époux. Prends

pitié d'Andromaque, défends-toi du haut de nos tours, range l'armée près du figuier sauvage; ne rends pas orphelin ton enfant et veuve ton épouse... » — Devant la majesté simple de cette ancienne douleur, le frisson du beau vous avait secoué, les pleurs avaient obscurci vos yeux. Ce jour-là, vous naissiez à la vie littéraire; cette larme vous avait voué aux pures émotions que rien ne remplace. Ce jour-là, vous entriez dans notre famille, où la communion dans la beauté est le lien supérieur de nos opinions dispersées. Quelles que soient les dissidences inévitables que des vues divergentes sur le bien public puissent créer entre nos esprits, nos cœurs se reconnaîtront toujours dans l'amour d'Andromaque. C'est pourquoi je suis heureux de vous souhaiter ici la bienvenue.

Vous êtes sorti des environs de Saint-Quentin; ou plutôt non, vous n'en êtes jamais sorti : vous tenez par toutes les fibres de votre être à cette marche picarde, si longtemps pays frontière, pays libre et batailleur, abrité naguère encore sous les vastes forêts qui couvraient les vallées de la Somme et de l'Oise. C'est la brèche de notre Gaule : démantelée au nord, la France n'a de ce côté ni barrière de montagnes ni ceinture de mers ou de grands fleuves. Elle a les Picards. Derrière le long boulevard de ses places fortes, cette race de terriens endurcis arrêtait le flot des invasions, l'Anglais, l'Espagnol, l'Allemand. Race patriote et démocratique, où les mœurs républicaines se ressentaient du voisinage des Flandres. Peu de grande noblesse; des abbayes de Prémontrés, des communautés bourgeoises jalouses de leurs franchises; la classe moyenne, gens de négoce et de judicature, tenait

le haut du pavé Saint-Quentinois. Elle donnait à la France des hommes d'action, soldats ou politiques, de tempérament révolutionnaire pour la plupart : Calvin et Pierre Ramus, Condorcet et Camille Desmoulins, Babœuf, le général Foy. — « Tous gens d'entreprise, avez-vous écrit en parlant d'eux, à l'esprit clair, à la main prompte, à la décision énergique, à l'autorité parfois brutale. »

Vos biographes discerneront mal ce qu'il y a de fort et de permanent dans votre vocation, s'ils ne vont pas chercher vos racines au plus profond de cette terre « qui sue l'histoire », comme vous le dites dans le livre où vous racontez la vie de votre parent et compatriote Henri Martin. A la surface de cet ossuaire des anciennes guerres, les monnaies, les médailles, les armes affleurent sous la pioche du paysan. — « Moi-même, ajoutez-vous, suivant aux champs, derrière les laboureurs, le sillon de la charrue, j'ai plus d'une fois ramassé, déterré à la pointe du couteau, des os, des fragments d'armures. » Vos premiers jeux vous égarèrent dans les immenses souterrains qui relient le château de Beaurevoir aux places avoisinantes. Les petits bergers allumaient des bougies dans ces ténèbres : vous livriez avec eux vos combats d'enfants, au fond des galeries où leurs pères cherchaient un refuge contre les archers de Bedfort, les arquebusiers de Farnèse, les uhlans de Blücher. La tour de Beaurevoir vous redisait la plainte de Jeanne d'Arc, captive dans ce donjon du Sire de Luxembourg. C'est au pied de la prison de Jeanne que vous êtes né, le 19 novembre 1853, dans une étude de notaire. Votre famille appartenait à cette bourgeoisie rurale, de pur sang picard, âprement attachée au sol des ancêtres,

fidèle gardienne de la dignité de leurs vieilles mœurs. On vous destinait à continuer l'office paternel. Vous n'avez pas trompé tout à fait l'attente de vos parents : vous libellez des contrats, Monsieur ; ils engagent de plus grands intérêts que ceux des laboureurs du Vermandois. Au collège des Bons-Enfants, où vous fîtes vos classes, on augurait déjà mal de votre notariat. Vous aimiez trop Homère et l'histoire : l'histoire, qui allait vous donner de vivantes, tragiques leçons.

Vous aviez seize ans quand la marche picarde fut envahie une fois de plus. L'ennemi se présente devant Saint-Quentin : la cité rappelle son âme vaillante de 1557, elle repousse cette première visite. Avide de voir et d'agir, vous vous échappez de la maison ; les braves gens décrochent à l'Hôtel de Ville les trophées historiques, pertuisanes et mousquets ; vous vous emparez d'un pistolet d'arçon : il est trop vieux, vous êtes trop jeune pour combattre. Mais vous avez vu le feu, vous avez porté votre pierre aux barricades qui ont tenu bon. Cependant, on faisait encore des bacheliers. C'est la préoccupation suprême de notre pays, aux heures mêmes où il se meurt. Un train de soldats vous emporta, sur réquisition militaire, à la conquête du diplôme intempestif, devant le jury d'examen, à Douai. Au retour une épreuve inoubliable vous attendait. Pardonnez-moi de vous rappeler un de ces souvenirs qui trempent les forts. Votre père venait d'expirer ; vous le conduisiez au lieu de son repos. Une troupe arrêta le convoi, coupa le cortège : c'était la première compagnie allemande qui entrait dans la ville et la prenait cette fois au dépourvu. Les tambours plats et sourds, les aigres fifres

où sifflait notre peine, vous avez appris à les connaître ce jour-là, derrière le cercueil dont ils vous séparaient. Quelques semaines plus tard, Faidherbe livrait une bataille sanglante sous vos murs. Vous ne pouviez aider qu'à ramasser les blessés et les morts, le soir, dans les champs détrempés par la neige de janvier. Vous avez raconté comment le regard fixe d'un de ces morts vous retint longtemps : un officier à peine plus âgé que vous, saint-cyrien de la veille. Tandis que vous faisiez effort pour le soulever de la glaise boueuse où ses pieds étaient pris, ses yeux grands ouverts s'attachaient sur les vôtres avec une dernière imploration... Ah ! Monsieur, vous n'oublierez jamais la pensée qu'il vous léguait, le regard de ce pauvre enfant vaincu !

Je vous retrouve à Paris, isolé, perdu, riche seulement du courage et de l'espoir de vos dix-huit ans. La grande Sirène vous avait débauché, vous aussi, de votre chère plaine natale. Enfin ! puisqu'il est entendu que les plus robustes fils de la province viennent s'établir à Paris pour le bon motif, pour y prêcher de plus haut la décentralisation ! Vous n'aviez d'autre appui, d'autre viatique qu'une lettre pour Henri Martin : un parent, un lauréat du collège des Bons-Enfants; son exemple vous stimulait, vous rêviez de refaire les mêmes étapes laborieuses, heureuses : l'histoire, la politique, le prix Gobert, l'Académie, les assemblées. Vous les avez refaites exactement; vous avez rejoint, dépassé votre guide. Mais alors il vous paraissait si loin, si haut ! Ce vénérable druide vous conseilla d'aller d'abord... au Conservatoire, pour vous débarrasser de votre accent picard. Ainsi fîtes-vous : l'accent tomba de vos lèvres, dans votre cœur, où vous le gardez. Vous fréquentiez

l'École de Droit : cela, c'était pour votre famille, afin de ne pas décourager trop tôt ceux qui vous attendaient sous les panonceaux, dans l'étude de Beaurevoir. Pour vous, pour votre vraie vocation, vous suiviez les cours de l'École des Chartes. Entre tant de grandes sœurs qui font plus de bruit dans le monde, qui prétendent et promettent davantage, votre instinct avait bien choisi l'École nationale par excellence, le bon séminaire où l'on garde l'âme de « Douce France ». A quoi sert-il? demandent parfois les philistins; et ce seul mot est son meilleur titre de noblesse : il sert à faire aimer notre passé.

Le comte Riant se proposait alors de publier une vieille chronique provinciale, *Les Histoires de ceux qui conquirent Constantinople*, par Robert de Clari en Amiénois. Il vous confia ses manuscrits. Clari était un Picard, qui écrivait dans son patois, le vôtre : ce texte vous prit à l'endroit sensible, vos maîtres s'étonnèrent du beau feu qu'il allumait en vous. Le parler accoutumé de l'Amiénois vous donna l'intelligence et la passion du Moyen âge, des Croisades. Votre premier Mémoire imprimé, si je ne me trompe, élucide cette question controversée : Les Vénitiens ont-ils trahi la Chrétienté? De méchants chroniqueurs accusaient la Sérénissime République d'avoir pactisé avec le Mahométan contre ces pauvres chrétiens : vous preniez fait et cause pour les Vénitiens, vous les vengiez de cette noire calomnie.

Dès ce moment, vous étiez en quête d'un grand sujet d'histoire nationale, vous le cherchiez dans les diverses périodes où l'activité de notre race a débordé sur le monde. Le Moyen âge ne vous retint pas. Votre esprit

sent le besoin de saisir une réalité concrète; les cottes de mailles et les heaumes du décor romantique vous dérobaient trop, disiez-vous, les figures réelles de nos aïeux. Le siècle de Louis XIV vous tenta un instant; mais là encore, vous ne démêliez pas à votre gré les passions humaines sous le pompeux apparat qui les masquait. Un attrait invincible vous ramena au début du XVIIe siècle, à la formation de la monarchie unitaire et centralisée. Des affinités secrètes vous attachaient à ces légistes, à ces gens d'Église, à ces diplomates formés par une double maîtrise, par la finesse florentine, par l'inflexibilité des sombres bureaucrates de l'Escurial. Le plus grand d'entre eux, le Cardinal ministre qui fut l'ouvrier de la prépondérance française et de l'absolutisme royal, obsédait déjà votre imagination. Vous choisissiez pour sujet de thèse l'*Origine de l'institution des Intendants*, aux alentours de 1600; et ce mémoire savant n'était, comme la plupart de vos travaux ultérieurs, qu'une des assises profondes de votre livre futur sur Richelieu. Ce livre, vous l'avez rêvé, conçu, porté pendant quinze ans; il sera bien vraiment une grande pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr.

De l'École des Chartes, vous passiez à l'École des Hautes Études, non plus comme élève, mais comme maître de conférences. Ceux qui vous entendirent ont très présent le souvenir de cet enseignement aisé, nourri d'érudition, riche de faits et avare de phrases, donné sans pédantisme par un professeur qui se plaisait à ne paraître qu'un camarade plus instruit. Vous preniez pied à la même époque dans le journalisme. Henri Martin vous avait introduit à *la République Française*, Challemel-Lacour vous y avait reçu.

Vos articles, réunis dans un volume d'*Études historiques*, roulaient sur la formation du pouvoir royal, sur les publications relatives au XVIe et au XVIIe siècle : encore et toujours des travaux d'approche autour de ce Richelieu qui vous fascinait.

Il advint par hasard que Gambetta eut un jour le loisir de lire les *Variétés* de son propre journal. L'article était de vous : Gambetta fut charmé et s'enquit de l'auteur. Cet imaginatif avait la prompte intuition de tous les mérites, l'engouement subit avant l'oubli rapide. Cet ambitieux avait toujours un filet à la main pour pêcher les hommes chez qui il pressentait une force. Il vous fit venir. Je n'assistais pas à l'entretien, mais on en devine sans peine le tour. Vous vous fîtes valoir en parlant pertinemment du siècle que vous connaissiez à fond. Gambetta s'échauffa, repensa vos idées, improvisa brillamment sur ce qu'il apprenait par vous. Vous l'aviez fait concevoir avec chaleur et causer avec éloquence : il vous en sut gré, il vous attribua vaguement, le soir venu, ce qu'il était content d'avoir si bien dit, il prononça : « Ce jeune homme est très bien! » Et de ce large geste facile avec lequel il ramassait tous les passants qui lui avaient plu, il vous attira, vous offrit une place aux Affaires Étrangères.

Votre ambition de travailleur la choisit d'abord aux Archives, d'accès très difficile en ce temps-là. Vous voici rajeuni de beaucoup d'années, Monsieur : assis comme alors à côté de votre ancien voisin de table dans la salle des Archives, de ce maître historien qui vous aidait de ses conseils, prodigués depuis à tant de disciples. Vous vous partagiez tous deux les dossiers que la griffe jalouse de

M. Faugère ne défendait plus contre les ravisseurs. Albert Sorel vous passait les lettres de Richelieu, vous lui repassiez celles de Talleyrand ; votre Royauté et sa Révolution faisaient très bon ménage.

Gambetta réclama votre concours plus immédiat à son cabinet; après lui, Challemel-Lacour et Jules Ferry vous y retinrent. Une seconde vocation s'éveillait en vous, ou plutôt la première se dédoublait : le diplomate est un historien qui agit et bâtit en avant, au lieu de reconstituer derrière lui la maison du passé. Vous aviez appris cet art chez les maîtres d'autrefois. Vous n'étiez pas de ceux qui ont besoin d'entendre ce que le spirituel Rémusat disait à un journaliste qu'il venait de pourvoir d'une légation : « Mon cher ministre, dans votre ancienne profession, vous affirmiez ce dont vous n'étiez pas sûr; dans la nouvelle, il ne faudra pas même affirmer ce dont vous serez très certain. » — Vous, Monsieur, vous saviez le prix du silence, du doute méthodique, de la réflexion. Vous étiez aussi prémuni contre un autre écueil des diplomates improvisés : l'enchantement naïf où les jette leur grandeur inattendue, l'exploitation de cette faiblesse par des adversaires moins éblouis dans les places qu'ils occupent naturellement. M. de Saint-Cyran, un des intimes de Richelieu, vous avait expliqué pourquoi « les grands étaient peu capables de l'étonner »; et vous indiquez dans une phrase d'un joli raccourci le premier bénéfice que le jeune évêque de Luçon retira de son voyage à Rome : « Il vit de près ce que de loin on appelle les grandes choses. »

D'autre part, vous connaissiez assez votre temps pour savoir comment il a transformé les procédés de l'art clas-

sique. Nos communications universelles et instantanées commandent à la vigie diplomatique une effrayante rapidité de décision. Dans ce cabinet où l'on attendait jadis les lents courriers, un réseau de fils vibre sans cesse et transmet à toute minute les tressaillements de toute la planète. On n'imagine guère le Cardinal dictant au Père Joseph ses instructions sur l'Artois ou la Valteline entre le télégraphe et le téléphone. La diplomatie officielle rencontre aujourd'hui une terrible rivale, la presse; et l'on peut se demander si ceci ne tuera pas cela. Il y a jusque sur les marches des trônes, si j'ose dire, un prurit de publicité ; on y fait de préférence au correspondant du grand journal la confidence des secrets que l'ambassadeur apprendra par cette gazette. Une nouvelle souveraine, l'opinion, dispute partout aux initiés la conduite des affaires d'État: dans les démocraties comme la nôtre, ils tenteraient vainement de lutter contre le courant populaire, qui imprime à ces affaires une direction instinctive, sentimentale. Ce sentiment du peuple est souvent mieux inspiré que la raison des habiles; mais il verse tout d'un bord, avec excès, sans défiance, il vire parfois brusquement. Le suivre en le retenant, c'est la tâche malaisée des gouvernements que son caprice fait et défait. Une seule chose n'a pas varié dans la pratique de votre art : si la patience est tout le génie, comme l'a dit ce naturaliste, elle est surtout le génie diplomatique.

Vous êtes allé prendre des leçons de patience à la meilleure école, à Constantinople. Que je vous vois mal, Monsieur, sur ces divans de Thérapia où vous m'avez succédé! Mes années de prime jeunesse ont fui là-bas dans un

long rêve, bercé par l'incessant clapotis du Bosphore, au bord des eaux divines qui tremblent dans la lumière, et persuadent doucement, à l'ombre des platanes, l'oubli d'agir et de penser. Que faisiez-vous, actif Européen que vous êtes, au pays où il ne faut rien faire? Pouviez-vous suivre le conseil du vieux caïdji à l'étranger qui descend dans son étroite embarcation? — « Effendi, pour ne point chavirer, il ne faut pas bouger, il ne faut même pas penser. » Vous m'allez mépriser de vous montrer une âme vraiment turque. Européen vite instruit de tout, vous ne me croiriez pas, si je disais que pour pénétrer les âmes ainsi faites des Osmanlis, pour découvrir la finesse qui sommeille au fond, il n'est peut-être pas inutile d'avoir vécu longtemps de leur vie indolente et contemplative.

Vous ne vous y êtes pas attardé. Les électeurs de l'Aisne vous infligeaient une autre forme d'inaction : ils vous envoyèrent en 1886 au Parlement, Là, comme en Turquie, je vous vois mal, vous qui ne savez pas perdre votre temps. Il ne semble point que vous ayez gardé de votre passage dans ce bruit un souvenir idolâtre. On ne le devine pas, du moins, dans les sentiments que vous prêtez à votre Richelieu, aux États de 1614. — « Sa jeunesse, attentive et encore inexpérimentée, va suivre ce spectacle d'intrigues stériles et d'agitations vaines. Il sentira naître en lui ce mépris pour les grandes assemblées, si naturel aux hommes d'action. Il achèvera son éducation politique en observant l'agonie de la vieille institution libérale. » — Et vous commentez sans compassion le récit où Florimond Rapine nous montre « ces braves gens, venus du fond de leur province pleins d'illusions... Ils allaient par la ville,

inquiets, dans l'espérance d'on ne savait quel coup du hasard qui les aiderait et les arracherait à leur propre impuissance. » — Ce sont les députés de 1614 dont il est question.

Vous êtes revenu avec soulagement à votre place utile, à la direction d'un de ces bureaux que le biographe d'Henri Martin appelait irrévérencieusement « un moulin à dépêches », avant d'y moudre lui-même. Vous y avez débrouillé les noirs démêlés de notre empire africain, de ce Nouveau Monde où les diplomates joueront désormais leurs plus difficiles parties. Enfin il arriva une chose extraordinaire : un jour qu'on refaisait un Cabinet, il ne se rencontra ni un avocat ni un médecin législatif pour convoiter le portefeuille des Affaires étrangères : on en fut réduit à prendre un homme du métier. Il a duré.

Ici, vous m'échappez, Monsieur. Je fus longtemps étudiant dans la Faculté où vous voilà docteur. J'y ai appris tout au moins qu'il ne convient pas de juger sur l'incident quotidien les desseins à longue portée du négociateur diplomatique. Faisons crédit au temps qui seul découvrira et sanctionnera les vôtres. Cultivez notre jardin. Vous y avez vu croître un bel arbre dont les fleurs nous ont réjoui : nous vous souhaitons d'en cueillir les fruits. Les averses et les grêles ne vous furent point épargnées; vous les laissez passer en relisant le *Testament politique* de Richelieu. — « Celui qui occupe cet emploi doit savoir que la condition de ceux qui sont appelés au maniement des affaires publiques est beaucoup à plaindre, en ce que s'ils font bien, la malice du monde en diminue souvent la gloire, représentant qu'on pouvait faire mieux, quand même cela

serait tout à fait impossible. Enfin, il doit savoir que ceux qui sont dans les ministères sont obligés d'imiter les astres qui, nonobstant les abois des chiens, ne laissent pas de les éclairer et de suivre leur cours. » — Richelieu est bon conseiller : imitez les astres, nous n'imiterons pas les abois des chiens.

Je vous laisse à l'hôtel du quai d'Orsay : je vous reprends où vous m'appartenez, dans ce logis modeste et studieux où vous avez vécu, où vos amis vous retrouvent aux heures de relâche, entre les portraits, les estampes du Cardinal, les belles éditions à ses armes. Sur tous les murs, l'image du maître idéal de la maison, la « tête osseuse et fine », peinte, gravée, moulée. Vous êtes allé la chercher jusque dans sa sépulture de la Sorbonne. Vous l'avez trouvé intact, ce crâne volontaire, il a duré plus que bon nombre de ses créations. Le moulage du masque est sous votre main, vous y rallumez la pensée que vous exhumiez d'autre part dans les papiers des Archives. Du monument que vous lui élevez, nous n'avons que le portique : une scène largement construite, où votre science a évoqué la figure vivante de la France à l'aube du XVIIe siècle. Tableaux pittoresques de Paris et de la province, situations respectives des différents ordres dans la nation, travail séculaire de la royauté pour absorber tous leurs droits, troubles laissés dans les consciences par tant de luttes religieuses et politiques, votre magistrale introduction nous montre tous ces aspects de la terre que Richelieu va pétrir. Les portraits des principaux acteurs sont burinés d'une pointe ferme et sobre, dans la manière des graveurs qui nous ont conservé les maigres profils de ces cavaliers et de ces prélats. Nulle

dissonance entre les citations que vous faites et la narration où elles s'encadrent ; on reconnaît à cet accord la bonne qualité de votre langue, sa parfaite convenance avec l'époque et le sujet

La scène est prête : votre second volume y introduit le héros qui va la remplir. — « Vêtu de la robe violette, coiffé du bonnet carré, portant le large col blanc qui convient à la pâleur de son teint, la main en avant, allongée et très fine, jeune, prompt, fébrile, l'évêque de Luçon s'avance, dans la foule des inconnus, du pas ferme d'un homme qui se sent parti pour les longs chemins. » — Le voilà secrétaire d'État, associé à la périlleuse fortune du maréchal d'Ancre. La brosse fougueuse de Michelet avait peint le meurtre de Concini dans la cour du Louvre ; votre dessin dramatique soutient la comparaison. C'est au lendemain de cette tragédie que vous abandonnez, provisoirement, le futur Cardinal. Je ne puis reprocher qu'une chose à ce commencement d'un beau livre : l'impatience où il laisse le lecteur qui en attend la suite.

Beau livre, parce qu'il a jailli d'une ardente sympathie de votre esprit. Pourquoi donc l'aimez-vous, ce dur et pâle compagnon de toute votre vie? L'homme est de ceux qui forcent l'admiration et n'attachent pas la tendresse. « Le fond de son cœur était froid. Jamais un sentiment ne l'écarta de la ligne que ses calculs lui avaient tracée. Beaucoup l'aimèrent, il aima peu. Il n'eut jamais qu'une passion, celle du commandement. » — *Les Instructions et Maximes que je me suis données pour me conduire à la Cour,* ce bréviaire portatif du prêtre ambitieux, nous ouvrent une âme toute de glace, de sécheresse et de ruse. Pour-

quoi donc l'aimez-vous? Je le sais: tout votre livre le crie. L'historien, le Picard gardien-né de la frontière, a reconnu chez ce Poitevin un sens fraternel de l'histoire nationale, une juste conception de la grandeur française et des moyens nécessaires pour l'affermir. Avec une émotion communicative, vous nous avez montré le jeune Armand du Plessis s'instruisant au spectacle des misères communes, dans ces campagnes ruinées par l'anarchie de la Ligue, menacées par l'Espagnol, disputées par la foi de Genève à la protection tutélaire du vieux clocher. En son âme, comme en un clair miroir, vous avez vu l'âme de ce temps, telle qu'elle se formait à la fin de la Ligue chez les meilleurs Français, telle qu'elle parle dans les admirables *Lettres* du cardinal d'Ossat; vous y avez surpris le « réveil vigoureux du sentiment national » qui caractérise pour vous les dernières années du XVIe siècle. Vous signaliez déjà cette révolution d'idées, il y a vingt ans, dans un de vos premiers écrits sur ces matières, et vous la rapportiez à trois causes: « une aspiration générale vers la tranquillité, un mouvement d'honnêteté, un courant de défense nationale. » Ces besoins primordiaux du peuple de France, Armand du Plessis les a sentis, il leur a donné une volonté active ; il s'est promis de continuer et de parfaire l'œuvre réparatrice du roi Henri IV. Il vous est apparu grand, il l'est vraiment, parce qu'il a dégagé la loi fondamentale de notre histoire et qu'il y a rangé sa conduite. La nature elle-même nous a fait cette loi ; elle a situé ce pays à l'extrémité de l'Europe, au point où il reçoit le choc de toutes les races acheminées vers l'ouest, en marche vers la grande mer; elle l'a comblé de biens charmants et en-

viables, objets de perpétuelle convoitise pour les voisins qui guettent ses divisions. Il ne peut trouver que dans l'unité la sauvegarde de son indépendance. Richelieu a tout subordonné à la préservation de cette indépendance ; aux frontières, il a voulu l'assurer par la reprise des limites naturelles ; à l'intérieur, il en a cherché la plus sûre garantie dans l'intégrité de l'esprit français ; préférant le certain à l'incertain, la tradition aux nouveautés séduisantes, il a combattu dans la Rochelle et dans Privas les infiltrations d'un esprit étranger.

N'est-il pas allé à l'extrême dans son implacable besoin d'unité ? Quand vous exposerez la suite de ses nivellements, l'approuverez-vous d'avoir mis la hache au cœur de ces grands chênes incommodes, qui gênaient, qui soutenaient aussi le trône royal ? Les émonder, c'était prudence ; mais les abattre tous ? Cent cinquante ans vont passer, et faute de ces étais le trône s'écroulera, entre d'inutiles courtisans, petits-fils domestiqués des rudes seigneurs fauchés par les bourreaux du Cardinal. Il eût sans doute frémi, le bûcheron qui faisait ces coupes sombres, s'il avait pu deviner le danger prochain du vide où il élevait son roi ; s'il avait pu voir la plus haute tête, restée trop seule, trop haute, tombant à son tour sur la place de la Révolution. Donnerez-vous tort au poète qui fait prophétiser le vieux Nangis devant l'aïeul de Louis XVI :

Sire ! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas ! Vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée.

Et plus tard, quelle déception épouvantée pour le politique, s'il eût aperçu cette autre conséquence dernière de son plus cher dessein ! Sur les ruines de la vieille maison d'Autriche, rivale encombrante, mais alourdie, ralentie, empêchée par tant de frottements, un jeune empire surgit, plus alerte, plus mobile, ramassant toute l'Allemagne dans la main d'un autre Richelieu, portant à l'œuvre du nôtre un coup irréparé. Ne me prêtez pas, Monsieur, des reproches ridicules ; votre Cardinal a fait la besogne que lui marquaient les nécessités de son temps, il a pourvu aux périls les plus urgents, frappé les factieux du dedans, les ennemis du dehors. Mais permettez-moi de rappeler l'infirmité de la vue et de l'action humaines, l'aboutissement effrayant et dérisoire des plans les mieux concertés dans cet inconnu où l'arme victorieuse se retourne contre celui qui a trop vaincu.

Vous aimez tant votre héros que vous ne m'accorderez peut-être pas ces réserves. Vous aimez l'homme et son œuvre. Tout en elle satisfait l'idéal de vos aspirations intimes. Elles éclatent dans vos jugements, dans la complicité de votre pensée avec les entreprises que vous racontez. Ne vous en défendez pas : votre livre est un perpétuel aveu. Jeté par le sort dans un mouvement d'idées qui a démoli toutes les traditions, vous êtes un affamé de tradition. Votre rêve visible est de reconstruire l'antique édifice avec des matériaux nouveaux, de relever sur le même plan ses façades d'une noble et forte ordonnance, ses murailles éprouvées contre les assauts du dehors. Vous espérez le rebâtir sans fondations et sans clef de voûte. L'expérience est audacieuse ; nous l'observerons avec un

intérêt anxieux. Vous la poursuivrez en des jours obscurs; ils offriront peut-être plus d'une ressemblance avec ceux qui firent l'objet de votre longue étude. Déjà, vous avez entendu gronder les passions du temps de la Ligue; et parmi leurs menaces discordantes, vous avez pu reconnaître le symptôme consolateur que vous discerniez en ce temps-là, « un vigoureux réveil du tempérament national ».

Ah! laissez-moi sortir une minute des compliments académiques! Puisque vous venez, jeune encore, frapper à notre porte, souffrez qu'il use d'un droit et qu'il s'acquitte d'un devoir, celui qui n'est et ne veut être qu'un écrivain, qui vous parle au nom d'une réunion d'écrivains, de ces intellectuels dont on a trop médit parce que certains ont mésusé de ce beau titre. Souffrez qu'il se fasse l'écho du vœu commun, et qu'il vous dise simplement, en rompant la glace de cette audience d'apparat : Soyez le guide qui entendra ce réveil du cœur de la France! Tout passe et change, les formules, les régimes, les mots creux et les vaines clameurs dont on vous assourdit ailleurs. Seul, le cœur de la vraie France ne change pas; il dure, à peine entamé par les éléments étrangers impuissants à l'adultérer, fidèle aux vieux instincts de la race, à ses croyances, à ses amours; tel que vous l'avez senti battre dans le passé, tel qu'il soupirait dans la plainte de Jeanne au fond de votre tour de Beaurevoir. La force est là. Quand on aurait l'appui du reste du monde, on n'aurait rien, si on ne l'a pas avec soi, ce cœur toujours prêt à offrir le trésor de ses énergies à l'homme de bonne volonté qui les rassemblera dans sa propre poitrine. Soyez un de ces

hommes! L'honneur en rejaillira sur ceux qui vous ont fait ici crédit d'estime et d'espoir.

Vous leur devez aussi l'achèvement de votre histoire. Elle vous consolera des vicissitudes de l'action publique, dans la bibliothèque coutumière où vous attendent les images et les livres de Richelieu. Vous le retrouverez chez nous, dans la salle où il préside à nos travaux. Vous y retrouverez d'autres grandeurs, offusquées jadis par l'éclat de son astre, et qui l'égalent aujourd'hui, parce que leurs créations résistent mieux à l'usure du temps.

Le tout-puissant ministre sort du Palais-Cardinal, entouré de ses gardes, envié, craint, adulé; sur le parcours du carrosse, dans la foule où tous n'ont d'yeux que pour Monseigneur le Cardinal-Duc, qui remarque ces petites gens, un chétif avocat à la Table de marbre, Pierre Corneille; un adolescent souffreteux qui va rêvant à la machine d'arithmétique, Blaise Pascal? Le temps passe, travaille pour eux, les relève; il rétablit l'équilibre entre la grandeur de chair et la grandeur de l'esprit. Nous venons de scruter l'œuvre du ministre : elle est déjà caduque, méconnaissable, quelques-uns de ses effets lointains nous affligent, ils eussent consterné leur artisan. Les œuvres du poète et du penseur sont vivantes, intactes; elles ne feront jamais de mal, leur rayonnement s'accroît, chaque jour ajoute à ces morts un peu de la vie qu'il retire à l'autre. Tant qu'il y aura des hommes, et qui parleront notre langue, le génie de Pascal les conduira dans l'infini. Entre son nom et celui de Richelieu, je vous laisse décider où se porterait la majorité, si l'on demandait par voie de plébiscite laquelle de ces deux gloires chacun préférerait pour soi-même.

Nous savons ici le prix et l'utilité de l'homme d'action; mais nous plaçons plus haut encore, avec le consentement général du monde civilisé, les maîtres de notre pensée. Comme la pieuse femme de Béthanie qui écoutait la voix divine, ils ont choisi la meilleure part. Leur illustre exemple soutient nos timides espérances; il nous apprend à mettre toutes les ambitions de notre vie dans la lueur de la petite lampe qu'on allume d'avance, et qui veillera, peut-être, dans la nuit incertaine du tombeau.

Vous nous comprenez, Monsieur, vous aimez aussi ce que nous aimons. Il faut, disait le poète,

Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses.

Un âge vient, hélas! où ce précepte n'est plus facile à suivre. On en prend le contre-pied, on désaime beaucoup de choses. On range les chimères et les vanités, on quitte sans regret les hôtelleries de hasard, les logements insalubres où l'on avait erré; mais, vous le verrez à l'user, on s'attache toujours davantage à la vieille maison de votre Cardinal, aux souvenirs qu'elle conserve, aux objets qui occupent ici l'esprit; on s'y attache, parce qu'on y trouve réunis ces biens qui se font de plus en plus rares : une grande force de durée dans l'indépendance et le désintéressement.

DISCOURS

DE

M. EUGÈNE GUILLAUME

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MARS 1899
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. LE DUC D'AUMALE

Messieurs,

Si je n'avais besoin de vous remercier, j'aimerais à ne pas vous occuper de moi, désireux que je suis d'aborder sans retard le sujet de ce discours. Mais je dois paraître un instant pour vous exprimer les sentiments que m'inspire le choix dont vous m'avez rendu l'objet : ce sont ceux de la plus vive reconnaissance. Et comment en serait-il autrement? Ce que je tiens de vos suffrages est pour moi un honneur insigne : c'est le couronnement inespéré de ma carrière ; c'est la faveur que vous avez faite aux arts en ma personne, de les admettre dans votre compagnie ; c'est surtout la tâche qui m'est échue de louer devant vous le prince à qui, grâce à vous, je succède, mais que, dans la pensée de tous, personne ne saurait égaler.

La vie de M. le duc d'Aumale est en effet incom-

parable : il n'en est pas dans l'histoire qui présente un pareil exemple d'unité. Au milieu des circonstances les plus diverses, rien n'a été capable d'en modifier la pensée maîtresse. Elle avait un mobile supérieur : le patriotisme ! Le patriotisme a été sa règle ; il a été sa passion. Ce fils de roi était un Français avant tout. Soit donc que nous considérions en lui le soldat ou l'exilé ; soit que nous nous attachions davantage à l'ami des lettres et des arts, nous voyons ses idées et ses actes se rapporter au même principe. Et combien n'éclate-t-il pas dans la décision, longtemps mûrie, qui a remis dans vos mains le don magnifique qu'il a voulu faire à la France !

M. le duc d'Aumale avait bien servi son pays, et, quand il y rentra, on ne l'avait pas oublié. Aussi, lorsque, le 3 avril 1873, il vint prendre séance ici même, fut-il accueilli dans cette enceinte avec des marques très vives de respect. Le souvenir de sa gloire militaire, la connaissance que l'on avait de ses talents remplissaient les esprits. L'exil, un exil injustifié, avait ajouté une sorte de parure à tant de mérites. La présence au milieu de vous d'un prince de sang royal devenu votre confrère fixait fortement l'attention sur votre compagnie. Il semblait que, confirmant par vos votes la décision de l'Assemblée nationale, vous voulussiez achever de réparer envers le proscrit les torts de la destinée. L'idée que, de la sorte, il allait encore appartenir davantage à notre pays donnait satisfaction à l'opinion publique.

Les paroles prononcées en cette occasion dépassèrent l'attente. Presque au début de son discours, le Prince épancha les sentiments qui l'oppressaient. Il parla des malheurs de la patrie qu'il retrouvait vaincue, muti-

lée, sanglante ; et il parla aussi de ses propres deuils et de son foyer désert. Une page empruntée à son prédécesseur, le comte de Montalembert, page dans laquelle celui-ci dépeint les joies de la paternité et la douleur de ceux « qui, après en avoir goûté la félicité, l'ont perdue sans retour », attendrit tous les cœurs. L'éloge du grand orateur chrétien qui ne désespéra jamais de la liberté fut couvert d'applaudissements, et la péroraison, qui était un retour sur nos revers et finissait par un cri d'espérance, porta à son comble l'émotion patriotique.

Dans sa réponse, M. Cuvillier-Fleury nous ramena à la jeunesse du Prince, qu'il introduisait dans l'Académie après avoir été son maître. Il rappela que, pendant douze ans, il l'avait dirigé dans ses études classiques. Et il ajouta : « Vous aviez une mère admirable qui a fait l'éducation de votre âme. Le roi Louis-Philippe vous apprenait la vie humaine dont il avait l'expérience déjà longue. Mais l'Université fut la véritable éducatrice de votre esprit; elle me prêta une force qui, sans elle, m'eût manqué. »

Ce tableau complétait les souvenirs qu'évoquait le nom de M. le duc d'Aumale, et faisait songer aux conditions dans lesquelles il avait grandi. On ne peut comprendre aujourd'hui combien l'éducation des enfants d'Orléans avait été discutée. Les idées de Louis-Philippe sur ce grave sujet étaient particulières. Ce n'était plus le temps où Louis XIV ordonnait de publier les ouvrages composés pour l'instruction des enfants de France afin que tout le monde en profitât. Pour le duc d'Orléans, la question était renversée : bien au contraire, il voulait faire bénéficier ses fils de la méthode et de l'esprit qui prévalaient

dans l'instruction publique ; il désirait que, mêlés de bonne heure à leurs contemporains, ils fussent des hommes de leur temps. Malgré les objections parties de haut lieu, ce projet s'était réalisé : ainsi que ses frères, le duc d'Aumale avait fait ses classes au collège Henri IV. Personne n'ignore quels succès il remporta dans les concours universitaires. L'applaudissement en retentissait jusque dans les provinces ; et la nation était fière de voir le fils du roi participer aux études de tous et y briller.

Le duc d'Aumale y montrait déjà, par d'heureuses dispositions, l'historien et l'écrivain qu'il serait un jour. Mais il était prince et par sa naissance il appartenait à l'armée. Sa vocation, une vocation passionnée, l'appelait à l'état militaire. N'ayant pas encore quinze ans, il fut nommé sous-lieutenant d'infanterie. Alors, tout en achevant ses humanités, il se préparait avec un enthousiasme croissant à la vie de soldat. Ce qui l'exaltait, c'était l'idée d'une action de guerre ; ce qu'il envisageait comme la plus belle destinée, c'était aussi bien de conduire une armée victorieuse que de mourir en combattant et d'être le 43e Bourbon tué sur un champ de bataille. Aspirations héroïques qui seront celles de toute sa vie !

Dès ses débuts en Afrique, où il sert sous les ordres de son frère, le duc d'Orléans, il se signale par des actions d'éclat. Au combat de l'Affroun, il charge bravement. Au col de Mouzaïa, où il arrive des premiers avec les grenadiers et les tambours à l'instant où l'on plantait le drapeau du 23e de ligne sur la redoute ennemie, il est porté à l'ordre du jour et décoré comme un simple soldat. Parmi les hommes de toutes armes qui avaient rivalisé de courage, en pré-

sence de son frère, sous les yeux des autres héros de la journée, des Duvivier, des Changarnier et des Lamoricière, il avait reçu le baptême du feu.

Une carrière ainsi commencée ne s'interrompt plus. A Médéah, à Milianah, à Boghar, nouvelles citations et nouveaux grades conquis. Bientôt il est colonel du 17e léger, un des plus beaux types de cette infanterie, objet de sa prédilection et à laquelle il a tant travaillé avant de décrire, pour l'avoir vue de près, l'organisation des zouaves et des chasseurs à pied. Mais tout cela n'était qu'un prélude à quelque chose de plus éclatant. J'ai hâte d'arriver à cette campagne qui, dans le prince payant largement de sa personne, nous a révélé le général attentif et bien inspiré, celui qui devait briser la résistance d'Abd-el-Kader. On parlera longtemps encore de l'émir et de sa Smalah, de cette cité mobile et fuyante qui échappait même à nos yeux. Aucun Français n'avait jamais approché cette horde où le chef réunissait tout ce qui était nécessaire à la vie d'un peuple et d'une armée. Le maréchal Bugeaud pensa que la Smalah devait être avant tout dispersée. Le duc d'Aumale la surprit et la formidable agglomération fut détruite. Il avait trouvé l'occasion favorable, il l'avait saisie, et, comme il aimait à le dire, Dieu avait fait le reste. Mais ce qu'il est permis de concevoir, c'est, une fois l'attaque décidée et son plan arrêté, l'ardeur du prince lançant les spahis de Yusuf et les chasseurs du lieutenant-colonel Morris et, en pleine mêlée, chargeant de sa personne. Ce moment réalisait ses rêves et on put reconnaître à sa fougue guerrière le descendant « d'une race qui ne recule pas ».

Après ce coup qui semblait décisif, quatre années s'écouleront avant qu'Abd-el-Kader, à bout de ressources et d'espérance, vienne se mettre entre nos mains. Le vainqueur de la Smalah, devenu gouverneur de l'Algérie, le reçut à merci. Par sa vigilance et par d'habiles dispositions, il avait rendu ce dénouement inévitable. Matériellement, la conquête était assurée. Vous me pardonnerez, Messieurs, d'avoir évoqué ces souvenirs d'Afrique, rappelé l'arme et le numéro de ces régiments. Ce sont choses de mon temps; la gloire militaire du duc d'Aumale en est inséparable et, il m'en souvient, elles ont fait battre le cœur de la France.

Mais ce n'est pas tout, Messieurs; à ces pages si brillantes de l'histoire de nos guerres africaines, il convient d'en ajouter d'autres non moins mémorables. L'honneur du duc d'Aumale est d'avoir poursuivi, en même temps que l'œuvre de la conquête, l'organisation de notre colonie. Sa qualité de fils du roi donnait un grand prestige à sa dignité de gouverneur général de l'Algérie. Sous son autorité, l'élément civil et l'élément militaire étaient également rassurés, et les chefs indigènes s'inclinaient, sans craindre de déchoir, devant un prince de sang royal. Créer et perfectionner dans toutes les branches des services publics, garantir aux populations, avec la protection armée, la sécurité légale et les bienfaits d'un travail fécond, tout cela équivalait à des victoires; et par là aussi, M. le duc d'Aumale a bien mérité de son pays.

Trois ans avant d'être appelé au gouvernement de l'Algérie, il avait épousé sa cousine, princesse accomplie, qui appartenait à la maison régnante des Deux-Siciles. Un

fils était né de cette union et la duchesse d'Aumale avait rejoint son mari à Alger. Le prince de Joinville et sa famille étaient venus les retrouver. Tout leur souriait. Autour d'eux, tout était bonheur, tout semblait espérance!... Et c'est à ce moment qu'éclata la révolution de Février.

Cet événement se produisit vraiment sans résistance. Ce fut un sentiment d'humanité qui dicta à Louis-Philippe son abdication et sa retraite : à aucun prix, il ne voulait faire couler le sang français. Il parut s'incliner devant la révolution comme devant une force légitime. Comme lui, les Princes offrirent l'exemple de la plus entière soumission au gouvernement que la France venait de se donner. Une pratique déjà longue de la vie militaire avait fortifié en eux l'idée du devoir civique. Le duc d'Aumale se retira avec l'impassibilité d'un soldat qu'on relève de son poste. Il partit, laissant dans sa dépêche au gouvernement provisoire et dans son ordre du jour à l'armée l'admirable témoignage de son patriotisme. L'exil commençait pour lui.

En débarquant à Darmouth, il écrivait à un ami dans des termes qui dépeignaient l'état de son âme et il se résumait ainsi : « Ne désespérez pas de la patrie. Tous les bons citoyens doivent la servir maintenant plus que jamais. Mon plus ardent désir serait d'y rentrer comme simple citoyen pour en remplir les devoirs... » A quelque temps de là il disait encore : « Nos pensées sont toutes pour la France et pour nos amis. Pour ma part, j'espère que la République pourra se constituer, qu'elle sera grande et forte, digne de la France. Peut-être alors aura-t-elle place pour tous ses enfants. C'est

mon idée fixe : servir encore la France et vivre sous ses lois. » Enfin, un peu plus tard, il ajoutait : « Quant à moi, je ne cherche qu'à constater que je ne suis pas un émigré, que je ne proteste ni contre la France, ni contre ses actes et que je suis toujours prêt à vivre sous les lois de mon pays. »

Être Français avant tout, rester Français quand même, servir la France partout où elle peut être engagée, c'est sa foi ; il y sera fidèle.

Mais le duc d'Aumale n'était pas de ces esprits qui, se renfermant en eux-mêmes, s'abandonnent aux rêves d'une mélancolie stérile. Son activité était extrême : il avait besoin d'agir, de tirer quelque chose de lui-même, de créer. Presque au lendemain de son exil, il pense à entreprendre un travail qui sera son œuvre ; mais il veut étudier avant que d'écrire, et il commence à s'entourer d'ouvrages d'histoire et de littérature. Il s'applique au XVIIe siècle, persuadé que la connaissance de ce temps ne peut que profiter « à son éducation d'homme ». Une visite qu'il fit à la bibliothèque de Windsor lui révéla sa vocation de bibliophile. Il choisit un bibliothécaire. Bientôt à la passion des livres s'ajoutait l'amour des manuscrits et de toutes les productions des arts. C'était le commencement de ces collections qui sont devenues des musées ; c'était, à Twikenham, le début de Chantilly.

L'idée de nous donner l'*Histoire des Princes de Condé* est née de cette noble effervescence de son esprit. Il s'agissait d'abord d'une histoire du grand Condé avec une introduction et des notes. Mais, peu à peu le projet se développe. Au milieu des matériaux qui s'accumulent, les

remaniements se succèdent : le prince connaît le labeur de l'homme de lettres. Par moments, il se délasse en composant ses notices sur les *Zouaves* et sur les *Chasseurs à pied* et son étude sur *Alésia*. Plus tard il publiera son histoire de nos *Institutions militaires*. Mais aussi, il visite, et avec quel enthousiasme! les champs de bataille de Turenne et de Condé et ceux de Napoléon. Et de la sorte il poursuivait sa tâche. Mme la duchesse d'Aumale s'y dévouait avec tendresse et souvent des manuscrits entiers étaient recopiés de sa main. En réalité, c'était toujours à la France et à ses gloires qu'il songeait en écrivant, et dans ses voyages, c'était elle qu'il eût voulu revoir. Par-dessus les frontières il regardait cette terre chérie et il respirait l'air qui lui venait de la patrie, comme on respire le souffle d'un être aimé.

Combien il eût été heureux de la servir, de verser son sang pour elle! La campagne de Crimée le remplit d'enthousiasme et le désespère. Quoi! écrit-il, les zouaves, les chasseurs, les généraux d'Afrique remportent des victoires, et cela sans nous! Il ne peut s'accoutumer à l'idée qu'il y ait une guerre dans laquelle l'armée française se trouve engagée et qu'il n'en soit pas. Pendant la campagne d'Italie, la nostalgie des armes le ressaisit; car il aime l'Italie et la voudrait indépendante. Il envie son neveu, le duc de Chartres, qui sert dans l'armée de Victor-Emmanuel et combat près de nos soldats. Dans ces circonstances, il désapprouve formellement ses amis d'attaquer la politique du gouvernement impérial. Il est avec l'Empereur, puisque la cause de l'empire se confond avec l'honneur de la France et de son armée. C'est l'ardeur belliqueuse d'un preux du moyen âge inspirée par le patriotisme le

plus désintéressé. Et cette grande vertu devait éclater au moment de nos revers. En août 1870, avant la catastrophe finale, voulant répondre à un appel adressé par le gouvernement à tous ceux qui étaient en état de combattre, il offre son épée! Un si grand dévouement ne pouvait pas être compris.

Pendant son exil qui dura vingt-trois ans, rien n'avait changé dans son esprit. Il était resté ce que son éducation l'avait fait, ce que son père avait voulu qu'il fût. M. le duc d'Aumale était un libéral élevé à l'école de 1830. Il avait conservé l'esprit de ce temps. Toutes les fois que les circonstances l'y avaient contraint, il avait résisté à des actes qu'il jugeait arbitraires par des moyens légaux. Il n'en connaissait pas d'autres; aussi désireux qu'il était d'exercer les droits de citoyen d'un pays libre que d'obéir aux lois. Et c'est ainsi, Messieurs, que vous l'avez admis parmi vous. Car je pense que si vous avez accueilli l'écrivain pour son mérite, vous avez aussi reçu l'homme pour sa vertu. Il était demeuré fidèle à lui-même, ayant toujours porté pour devise ces deux mots : France et Liberté!

Quelle satisfaction dut éprouver le prince en rentrant dans son pays après une si longue attente! Elle fut immense. Ah! sans doute la terre natale est profanée et Paris bouleversé. Les Tuileries où s'est écoulée sa jeunesse sont en ruines. Mais quand il y arrête ses regards en passant, il peut apercevoir, à travers les brèches du pavillon central, les restes de la Salle des maréchaux et, encore visibles sur la frise qui la décore, des noms de victoires, qui sont restés là comme un gage d'espérance. Il foule le sol de la patrie.

Sa vie de soldat et sa vie d'ami des lettres et des arts vont se développer largement et prendre une activité nouvelle.

Mais avant tout, il faut qu'il se mette en règle avec la politique. Dans une lettre qu'il avait écrite à ses électeurs, il s'était montré sincère. Il avait dit que dans sa pensée une monarchie libérale pourrait répondre aux aspirations du pays ; mais que si le régime républicain était préféré, il s'y soumettrait sans réserve. En effet, son esprit s'était formé à l'ombre d'un trône entouré, comme on disait alors, d'institutions républicaines, et il n'éprouvait point de répugnance à vivre au sein d'une démocratie, libérale elle-même. Cependant, et au fond, il était de sa maison, et on ne pouvait pas plus lui demander d'en abdiquer les traditions qu'on n'était en droit d'attendre de lui qu'il changeât son drapeau. Désintéressé comme il l'était, il restait par excellence un citoyen loyal et le meilleur serviteur de l'État.

Dans cette condition, la seule qu'il lui plût d'envier, M. le duc d'Aumale se concilia la faveur publique. On voudrait ne point rappeler le procès du maréchal Bazaine. Mais comment oublier des paroles qui sont aussitôt entrées dans l'histoire? On s'en souvient : à l'accusé qui cherchait à se disculper en disant que, dans les circonstances où il s'était trouvé, plus rien n'existait, le Prince fit cette réponse émouvante : « Mais il y avait toujours la France ! » Mots passionnés qui jaillissaient de son cœur comme un hommage à la patrie vaincue.

Appelé à munir, pour la défendre, notre frontière de l'Est, dont la garde lui était confiée, il dépassa ce que l'on attendait de lui. Sa science militaire fut admirée de ses compagnons d'armes.

Les grandes injustices des partis, sa mise en non-activité et sa radiation du cadre des officiers généraux, radiation arbitraire contre laquelle il protesta avec indignation, servirent à faire briller en lui, et, Messieurs, vous savez dans quelle mesure, la munificence patriotique de l'exilé. Ainsi, vous l'aurez vu toujours supérieur aux situations qui lui étaient faites, comme aux malheurs qui pouvaient l'atteindre. La mort avait frappé autour de lui d'une manière terrible. Son fils aîné, le compagnon de sa vie, le jeune prince de Condé, cet autre lui-même, avait succombé au cours d'un voyage lointain. La duchesse d'Aumale n'avait pas survécu à cet enfant si parfait qu'elle remerciait Dieu de le lui avoir donné. Maintenant le charmant duc de Guise, son dernier fils, disparaissait, lui aussi, dans la fleur de la jeunesse. Il restait seul! Mais rien ne pouvait abattre son âme vaillante. Toujours, il reprenait cette libre activité de l'esprit que les événements n'avaient fait que détourner de sa pente naturelle. Il travaillait à terminer l'*Histoire des princes de Condé;* il s'occupait de rebâtir et d'orner Chantilly. On refusait ses services, mais il ne se jugeait pas quitte envers son pays. Sa famille était éteinte; la France devenait son foyer.

L'histoire des Condé occupa le duc d'Aumale pendant une partie de sa vie. Commencée en 1848, elle fut l'objet d'un travail de plus de quarante ans. Cependant elle n'a pas souffert des interruptions qu'elle a subies, tant elle a été l'objet d'une prédilection constante! En la lisant, on sent que l'auteur a mis son honneur et son amour à l'écrire. Il était l'héritier du nom de Condé.

Je voudrais donner une idée de ce noble ouvrage, de

ce qu'il a de vraiment personnel. Les quatre biographies qu'il contient ont un caractère à part. Ce ne sont pas des vies à la manière de Plutarque qui, comme dit Montaigne (et il l'aime à cause de cela), « s'amuse plus aux conseils qu'aux événements ». Ce sont des récits dans lesquels les faits tiennent la plus grande place. Non qu'une haute philosophie politique en soit absente; loin de là. Mais, tout en restant fidèle à ses principes, l'historien compose et raconte en homme d'action plutôt qu'en moraliste. Dans un sujet où il avait tant d'intérêts, M. le duc d'Aumale s'est très heureusement efforcé de conserver une impartialité supérieure. S'il tourne quelquefois à l'apologiste, il sait s'arrêter à temps et se montrer sévère. Il faut aussi admirer l'unité de l'œuvre, au milieu de la diversité des caractères et des faits. Elle tient à l'historien, à sa ferveur soutenue et à son éloquence. C'est sa pensée que l'on retrouve en maints endroits, c'est lui-même. On y voit paraître sa sincérité parfaite, sa tolérance, son idéal politique si bien équilibré. On y démêle les particularités de son caractère : le patriotisme, la passion des choses militaires, et, avec un amour marqué pour les lettres classiques, le sentiment de l'art. La forme a une plénitude et un mouvement qui ne se démentent jamais. L'érudition est très sûre. Le duc d'Aumale parle de beaucoup de choses anciennes comme quelqu'un qui en aurait été témoin ou qui les saurait par une sorte d'atavisme. En effet, il a été élevé dans un milieu où l'on s'occupait traditionnellement des affaires publiques. Son jugement s'y est formé, et ce jugement était à la fois celui d'un prince et d'un prince de son temps.

En commençant son ouvrage, le duc d'Aumale n'avait pas l'intention d'écrire l'histoire des premiers Condé. Malgré le talent qu'il apporte à les mettre en relief, la sympathie leur fait défaut. Il est plus inspiré par son sujet et il est plus lui-même, quand il parle du héros de Rocroy. C'est là qu'il faut le chercher.

Dans l'oraison funèbre du grand Condé, Bossuet, après avoir dit que l'éloquence ne peut rien pour la gloire des âmes extraordinaires et que leurs seules actions les peuvent louer, s'en remet à l'histoire du soin de soutenir la renommée de son héros, par la simplicité d'un récit fidèle. M. le duc d'Aumale a entrepris cette tâche, et bien que dans son travail il recherche surtout une exactitude rigoureuse, il s'exalte lui-même en traitant son sujet et l'on sent dans son entraînante narration quelque chose de la flamme de l'évêque de Meaux.

A ce mérite, l'auteur sait, quand il le veut, ajouter le charme. C'est l'impression que l'on éprouve en lisant le chapitre consacré à l'éducation de Condé. Son père avait résolu de le faire élever suivant un plan qui était, pour son temps, fort extraordinaire. M. le duc d'Aumale en fait ressortir le caractère et la conséquence dans des pages pleines de sympathie. On y voit le petit Prince dès l'âge de 9 ans, suivre, comme externe, les classes du collège de Bourges : il y vit avec ses condisciples sur le pied d'une égalité parfaite. Depuis son enfance, il est séparé de ses parents. Mais, de loin, son père veille activement sur lui ; et, lui, il écrit respectueusement et tendrement à son père en latin. En réalité, le latin est la base morale de ses études ; et c'est dans le commerce de César, de Tite-Live

et de Tacite que, de bonne heure, sa belle intelligence se forme, que son génie s'épanouit.

L'auteur ne se demande pas si cette manière d'isoler l'enfant, et particulièrement de le soustraire à l'influence de sa mère a été profitable. M. le duc d'Aumale devait beaucoup à la pieuse tendresse de la reine Marie-Amélie. Mais c'eût été s'écarter de son sujet. Il lui suffisait de montrer sa prédilection pour des enseignements publics qui avaient servi de modèle à ses propres études, et aussi son patriotisme latin. Les allusions aux avantages de la camaraderie et à la direction affectueuse de maîtres éclairés sont touchantes; et on aime voir revivre un instant, dans le prince et dans l'historien, l'élève du collège Henri IV.

Les hautes qualités de l'historien sont singulièrement frappantes dans tout ce qui touche à la vie militaire de Condé. Là, M. le duc d'Aumale est dans son élément préféré et il s'y déploie avec une supériorité qui nous captive. Il possède la science de la guerre et il en a l'érudition. A sa suite, il est d'un intérêt extrême d'entrer dans le conseil des plus illustres capitaines, de voir se dérouler les campagnes dans leurs phases logiques, d'en comprendre le succès ou la catastrophe. Le récit des batailles et des simples rencontres est d'une lucidité merveilleuse, tant chaque fait est bien étudié! Le terrain est minutieusement décrit, car tout sert dans un combat. Grâce aux relations, aux peintures et aux dessins du temps, grâce aux explorations qu'il est allé faire sur place, l'auteur reconstitue l'arène où les armées se sont mesurées comme en champ clos. Même exactitude pittoresque, quand il s'agit de l'action elle-même. Certes refaire Rocroy après Bossuet était une

tâche redoutable ; et pourtant le récit du prince, récit tout de geste, arrive aussi à un effet puissant. Ce qui enivre l'historien et ce qui nous enivre nous-mêmes, c'est sa propre vaillance. La gloire militaire héroïquement conquise, voilà son rêve. Il admire Condé à la fois général et soldat, habile à ordonner une bataille ou un siège, et, « sang et poussière », emportant la victoire l'épée à la main. Aussi, quand dans ses lettres et dans ses carnets, parlant de ses neveux, de M. le comte d'Eu et plus tard de M. le comte de Paris et de M. le duc de Chartres qui se sont brillamment conduits à la guerre, il applaudit à leur courage, il met à les louer tout son cœur.

On pourrait détacher, pour les placer dans un manuel de haut enseignement civique, les belles pages dans lesquelles le Prince se prononce sur la trahison de Condé. A ceux que les circonstances, mauvaises conseillères, pourraient pousser au crime contre la patrie, il trace le chemin et montre de quel côté la conscience doit chercher sa lumière. Lui-même est en exil ; il se juge innocent, et sa situation donne à ses paroles l'autorité d'une sentence. Rien à ses yeux n'atténue la faute de Condé. Il louera, chez le prince, l'homme de guerre incomparable, mais il condamnera sans réserve le factieux qui, pour une offense toute personnelle, s'est tourné contre son pays.

Condé a racheté sa faute par son repentir et par ses victoires. Dans la galerie où sont représentées ses actions, on a placé, par son ordre, à côté de ses trophées, un tableau dans lequel il a devancé les sévérités de l'histoire. Mais il continua de vaincre. Quand il fut appelé à poursuivre les opérations de Turenne en Alsace, il fit alors la plus

belle de ses campagnes. Rien que par une stratégie incomparable, sans engager de bataille, presque sans verser une goutte de sang, il obtint un succès complet : nous restâmes maîtres de la rive gauche du Rhin. M. le duc d'Aumale le constate avec admiration et il termine ainsi le récit de cet événement mémorable : « Lorsque le dernier soldat de l'Empire eut quitté le sol de l'Alsace, le sol de la France, Condé remit au fourreau son épée qui n'en devait plus sortir. »

Pas un mot de plus : ici l'historien s'arrête brusquement; c'est comme un grand silence, sous lequel se cachent des sentiments douloureux et profonds... Nous aussi, Messieurs, renfermons en nous-mêmes l'expression de cruels regrets ; mais pensons toujours à notre frontière telle que l'avait laissée Condé.

L'histoire éloquente de Condé doit être lue et méditée. Le récit des dernières années du héros achève de nous donner l'idée de l'homme extraordinaire qui était en lui. Quelle âme vraiment supérieure! M. le duc d'Aumale excelle aux portraits, ce qui est, ce me semble, le brevet de l'historien. Plus versé que personne dans l'iconographie, il reconstitue l'iconographie morale des personnages auxquels il veut laisser une marque. Condé à Rocroy ou à Chantilly est représenté au vif. Le parallèle de Condé et de Turenne n'était plus à faire; mais celui de Gondi et de Mazarin est un morceau parfait. Comme les maîtres de son art, l'auteur a l'épithète formelle et pittoresque qui fait revivre les hommes et les pays. Tout à coup, quelque personnage sort de l'ombre, grâce à une touche ou à un trait qui lui donne le relief de la réalité. Les spectacles de la nature le frap-

pent : en quelques mots qui font image, il les note dans ses lettres avec le récit de ses combats. Écrivain, il sait toujours nous donner la représentation intellectuelle des faits et des choses. Son œuvre est d'un artiste aussi bien que d'un soldat.

Le goût des arts était très vif dans la famille d'Orléans. Plusieurs des enfants du roi Louis-Philippe avaient reçu les leçons d'Ary Scheffer et d'Alaux. La princesse Marie nous a laissé cette statue de Jeanne d'Arc qui est d'une inspiration si pure. Le duc d'Aumale était né avec un grand sentiment de l'ordonnance et de la beauté. En rétablissant Chantilly si cher aux Condé, il a fait une œuvre d'art.

Heureux privilège d'un vieux pays de France, Chantilly a toujours été considéré comme un séjour délicieux. A la Renaissance du temps des Montmorency, sous les Condé pendant le règne de Louis XIV et après la Révolution qui en avait fait une ruine, l'impression était la même. Avec les gravures et les tableaux, on peut donner une idée du château à différentes époques, mais on ne saurait en faire comprendre l'agrément. A quoi tient-il? Est-ce au ciel largement ouvert dont un grand lac double la clarté ? est-ce à l'admirable cadre formé par la forêt ? est-ce aux eaux courantes et à la disposition des jardins ? C'est à tout cela, et aussi à quelque autre chose impossible à définir, bien qu'on en soit pénétré. Il y a là un charme très grand qui s'exerce ; et le charme ne se décrit pas.

C'est sur le soubassement de l'ancien manoir que M. le duc d'Aumale a fait construire ce nouveau Chantilly dont il vous a confié la garde. Pour lui, rien ne se faisait à la légère. Voulant accomplir une œuvre nouvelle, mais con-

sidérant l'histoire du lieu et des convenances qui lui parurent s'imposer, il lui sembla qu'il devait, sans trop s'y asservir, adopter le style de la Renaissance française. Mais il lui fallait rencontrer un architecte capable d'entrer dans ses intentions, et il le trouva dans un de nos confrères de l'Académie des Beaux-Arts. Artiste du goût le plus pur, constructeur éprouvé, esprit très ouvert, caractère profondément déférent, et aussi, ce qui était fort apprécié du Prince, capable d'une douce résistance, M. Daumet était l'homme le plus apte à réaliser un pareil projet ; et il s'est acquitté de sa tâche avec un plein succès.

Comme il est vivant et moderne, l'édifice si heureusement inspiré de notre architecture du XVIe siècle ! Comme ses silhouettes, dans leur variété, rendent bien compte des principales dispositions intérieures du noble logis ! La partie la moins élevée, celle qui porte le nom de Jean Bulland, et qui a été tout au moins bâtie d'après ses conseils, est réservée à l'habitation. Le grand palais est destiné à la réception et au musée. Voici l'entrée principale marquée par sa couverture en forme de coupole ; voici les galeries avec leur comble horizontal ; voici les tours avec leur couronnement arrondi ; la chapelle avec sa flèche et ses clochetons. Quelle diversité et quelle harmonie ; quelle élégance dans la réunion de tant d'éléments !

Dans ce palais si riche sont rangées les collections plus précieuses encore. Ce sont les peintures et les dessins, les manuscrits et les livres, les archives et les œuvres d'art, vases, bronzes, terres cuites et émaux. C'est un ensemble magnifique. Et il faut bien le dire : ce n'est pas le cabinet

d'un amateur, c'est un musée. Souvent les collections particulières témoignent d'une prédilection pour certaines époques ou pour certains talents. Le Musée de Condé reçoit dans une large mesure les ouvrages remarquables de toutes les écoles et plusieurs sont des merveilles. Ils sont rangés de telle sorte que chacun se trouve dans les conditions qui lui sont le plus favorables. Le Prince, si éminent historien, n'a pas voulu imposer à ses tableaux l'ordre historique. Il a pensé que l'art et l'histoire méritaient de n'être pas confondus. Et, en effet, quelle différence! L'une s'adresse à l'intelligence : c'est une science. L'autre fait appel au sentiment. Quand une date est établie, c'est une notion acquise; on n'y revient plus. Mais un chef-d'œuvre nous captive et nous laisse inassouvis. On le revoit sans pouvoir épuiser son admiration, sans en pénétrer le mystère. L'histoire et l'art ne nous intéressent pas de la même manière. La première établit des divisions et des cadres fermés. Le second nous instruit surtout de nous-mêmes, en nous révélant des sentiments personnels si profonds qu'aucune langue ne peut les exprimer et que la limite en est inconnue. Souvent une galerie purement historique nous laisse quelque mélancolie. Le Musée de Condé est plein d'allégresse et de vie; les belles œuvres y brillent et l'éclairent. C'est le domaine de l'idéal.

Ceux qui ont eu la bonne fortune d'avoir M. le duc d'Aumale pour guide parmi les collections de Chantilly sont dignes d'envie. Le Prince était un exégète et un nomenclateur incomparable. Non seulement il savait en perfection l'histoire de l'art; mais dans les explications qu'il donnait, l'histoire générale aussi bien que la lé-

gende le servaient à souhait; les anecdotes venaient naturellement animer son discours. Puis c'étaient les appréciations personnelles, toujours délicates ou profondes. Témoin, sa charmante interprétation des *Trois Grâces* de Raphaël dans lesquelles il se plaisait à voir les trois âges où s'exercent les séductions de la femme; témoin aussi son appréciation si pénétrante de la *Vierge d'Orléans*. Mais c'était surtout quand il parlait devant les portraits qu'il y avait profit à l'écouter. Dans ses commentaires trouvait place et ce que l'on sait positivement des personnages représentés et ce que la chronique leur attribue. Avec quelle finesse il touchait à leur caractère, à leurs aventures et à leurs amours! C'était une autre érudition, dont il s'était interdit de faire usage dans ses livres, mais qui apportait souvent un complément piquant à la vie des Condé. Les crayons du XVIe siècle fixaient particulièrement son attention, et, dans le nombre, sa préférence était pour ceux qui représentaient des personnages ayant aimé la France, comme Madame Marguerite sœur de Henri II qui, ayant épousé Emmanuel-Philibert de Savoie, n'en continua pas moins à chérir son pays par-dessus tout au monde.

Je ne sais si, chez lui, le bibliophile était supérieur à l'amateur d'œuvres d'art. En tout cas il en était très différent, et l'on peut dire que dans ses librairies, Cabinet des livres et Bibliothèque, il n'était plus le même que dans son musée. Quand il en montrait les richesses, son attitude tenait du respect. Parmi les manuscrits, il y en avait qu'il se réservait de faire voir et de manier lui-même : par exemple, le Psautier de la reine Ingeburge, lequel avait appartenu à saint Louis; le Demi-Bréviaire et la Lé-

gende dorée de Jeanne d'Évreux portés, ainsi que le Psautier, aux inventaires du roi Charles V. Il les feuilletait religieusement, il les considérait comme un lointain héritage. Aussi le commentaire était-il différent. Rien n'y était laissé à l'improvisation enjouée ou sérieuse; tout y était donné à une appréciation érudite et à une science émue.

Jamais le Prince ne fit les honneurs de sa maison avec plus de courtoisie et d'entrain, ne se donna davantage que le jour où il vous reçut à Chantilly à l'occasion du centenaire de l'Institut. A ce moment, en dépit de ses infirmités, il remplissait le château du sentiment de sa présence : il était comme le génie du lieu. Le souvenir que nos confrères étrangers en ont gardé a été le plus brillant qu'ils aient emporté de notre pays.

Les collections de Chantilly ont une valeur immense : chacun des objets qu'elles renferment a du prix. Pour les réunir, M. le duc d'Aumale n'a rien épargné. Sans doute il éprouvait une vive satisfaction à les voir si belles. Cependant, il y avait des pièces uniques auxquelles, s'il ne se fût agi que de lui, il n'eût pas cherché à prétendre. Mais il les voulait ; et si quelqu'un eût pensé à le taxer de prodigalité, il pouvait répondre ce qu'il dit un jour en acquérant un tableau, admirable à la vérité, mais qu'il payait d'une somme énorme : « C'est pour la France! » M. le duc d'Aumale se plaisait à vivre au milieu de ces trésors qui servaient d'aliment à sa pensée. Son œuvre lui souriait. De quelque côté qu'il tournât son esprit, il goûtait la satisfaction d'avoir accompli une grande tâche et de se sentir aimé. Ah! sans doute, sa demeure n'était pas animée comme elle eût dû l'être. Son foyer était désert.

On ne peut visiter sans émotion la partie réservée du château de Chantilly.

Au milieu de ses épreuves, M. le duc d'Aumale se réfugiait dans un grand amour : accablé de deuils, il trouvait à vivre sous le ciel natal un adoucissement à ses douleurs. Et puis, notre démocratie est douce. N'exerce-t-elle pas un attrait infini? Tant de princes étrangers viennent les uns se retremper dans le milieu si libre qu'elle leur ouvre, les autres, se confier sans réserve à son humanité sympathique. Quelques-uns, qui avaient régné, ont été ses hôtes et ont achevé chez elle, entourés de respect, une existence tourmentée. Mais, lui, bien plus que le repos, appréciait l'activité féconde de notre pays. Ce qu'il aimait, c'était l'esprit de la France tel qu'il brille dans nos grandes institutions nationales. Rappelez-vous combien il fut fier de vous appartenir et (ce sont à peu près ses paroles) d'entrer dans une compagnie qui porte le nom de la patrie. En parlant ainsi, il était sincère. Dans ses sentiments, la confraternité académique prenait le pas sur la camaraderie militaire que cependant il portait si haut. Il considérait l'Institut comme une haute émanation du génie français, comme une famille permanente dont il était membre, comme la famille de son esprit. Et son estime et son affection étaient telles qu'il vous a légué, avec Chantilly, les plus précieuses, les plus intellectuelles de ses richesses.

Quel emploi de sa vie! Mais ce qui donnait aux qualités réunies dans la personne de M. le duc d'Aumale leur caractère et leur unité, c'est non seulement qu'elles étaient soutenues par un ardent amour pour la France, mais qu'elles étaient les vertus d'un prince.

Un prince! Qu'est-ce qu'un prince? Chaque époque s'est fait une idée différente d'un tel homme, placé, pour ainsi dire, au-dessus des lois; et il s'agirait, ce semble, d'un type qui varie selon les temps. Aujourd'hui, nous pouvons le dire, ce qui fait le prince, c'est un état d'esprit supérieur, qui permet d'éprouver tous les sentiments humains, sans en connaître les faiblesses; c'est une fermeté qui élève le cœur plus haut que les accidents de la fortune. En dépit des événements contraires, un prince conserve son prestige et répand sur tout ce qu'il touche un éclat certain. Il reste, quand même, de sa race et de son pays; il a dans l'histoire des intérêts constants. Il vit dans le passé et dans l'avenir, et la conscience qu'il a de ces attaches indissolubles dirige ses actions, le porte à tout rapporter à sa patrie et à s'identifier avec elle.

Mais être de sang royal et vivre comme un simple particulier parmi nous; se rendre le citoyen fidèle d'une démocratie et en devenir l'ornement incontesté; se désintéresser des partis pour ne contempler que la patrie, tel était l'idéal assurément sans exemple que s'était proposé M. le duc d'Aumale, et vous savez comment il l'a réalisé. Et ce n'était pas une simple apparence. Dans cette existence si nouvelle, il avait mis son cœur. Il vous aimait; il était heureux de vous appartenir et vous étiez fiers de le posséder.

Non, personne n'était en mesure d'occuper sa place. En effet, quelle noblesse s'égalerait à celle de la maison de France? Quel homme de guerre, général à vingt ans, a débuté dans la carrière militaire par un fait d'armes comparable à la prise de la Smalah? Quel historien, traitant un sujet de même ordre, a produit une œuvre supérieure à

l'Histoire des Condé? Quel ami des arts aurait pu, avec le même goût, rebâtir un Chantilly? Dans ces conditions, Messieurs, considérant la belle intelligence du Prince qui embrassait dans une même compréhension tout ce qui intéresse les travaux de l'esprit, vous avez pensé que c'était une occasion de proclamer, par l'élection d'un artiste, l'union des arts avec les lettres. Sans doute, on n'avait jamais contesté leur étroite parenté, leur commune origine. On savait assez tout ce que les monuments figurés apportent aux monuments écrits; on n'ignorait pas que, pour l'historien, une œuvre d'art équivaut à un texte. L'histoire et la légende, la philosophie et la théologie ne cessent d'inspirer le peintre, le sculpteur et l'architecte. Mais d'autre part, la vue d'un chef-d'œuvre excite l'enthousiasme des lettrés, fait naître l'éloquence, et souvent produit des ouvrages dans lesquels l'écrivain, franchissant les limites, lutte avec le statuaire, le peintre ou l'orfèvre. Tantôt le poète est peintre, et tantôt c'est le peintre qui par des qualités indéfinissables arrive à la poésie. Au fond les lettres et les arts émanent d'un même principe de fécondité, ont le même besoin de se communiquer, poursuivent le même objet qui est de répondre à notre insatiable besoin d'échapper à la réalité. Et ils s'envolent à la poursuite d'une vérité supérieure, emportés par cette sorte d'amour qui ne s'attache qu'à la beauté; et, dans cette ascension, n'arrive-t-il pas un moment où, affranchi de toutes les formes, sans le secours des mots, de la pierre, des sons et des couleurs, l'esprit, montant toujours et envahi par une sorte d'enthousiasme, sent en lui la présence de l'idéal et dans le domaine de l'inexprimable le

goûte en son immatérialité? Alors, Messieurs, tous ceux qui vivent par l'intelligence et qui créent se rencontrent; alors il n'y a plus de genres et de catégories, et tous les modes de nos aspirations vers le bien suprême se confondent dans une même contemplation.

C'est dans ces sentiments que M. le duc d'Aumale a passé les dernières années de sa vie, unissant dans son cœur l'amour passionné du bien avec l'amour de son pays. Mis par l'opinion au-dessus des partis, ayant, dans l'avenir, assuré l'exécution de ses volontés et sûr de laisser à la France des richesses inappréciables unies au souvenir des noms d'Orléans et de Condé, entouré de la vénération de tous, il jouissait de ce qu'il avait créé. Il jouissait de la vie.

Au printemps de 1897, il était venu passer quelques jours dans sa propriété du Zucco. C'était une autre de ses créations, bien différente de Chantilly. L'habitation y est d'une simplicité extrême. Mais au dehors, à l'ombre des platanes, on jouit d'une vue admirable sur les champs cultivés, sur les montagnes aux formes hardies et sur la mer étincelante. En présence de ce spectacle, respirant le parfum des orangers en fleurs, des jasmins et des roses, le Prince invoquait les Muses de Sicile, là même où Théocrite et Virgile avaient chanté.

C'est dans ce beau pays que la mort l'attendait. Il y était entouré de plusieurs membres de sa famille, quand au milieu des joies pures qu'il goûtait dans ce cercle aimé, il apprit une nouvelle effroyable : l'incendie du Bazar de la Charité. Une princesse de son étroite parenté y avait péri, victime du devoir. Cette catastrophe le frappa au cœur.

Peu après, atteint dans la nuit d'un mal subit, il succombait en quelques instants. Fin rapide, pareille à cette mort du soldat qu'il enviait toujours!

A ceux qui accomplissent le pèlerinage du Zucco, on montre la petite chambre où sa vie s'est exhalée, où tant de larmes ont coulé. La mort l'a emporté par surprise et aucune de ses volontés suprêmes n'a pu être exécutée. Mais des mains pieuses ont enveloppé son cercueil dans les plis du drapeau tricolore, de ce drapeau à l'ombre duquel son père avait combattu, sous lequel il lui avait été donné de servir et de vaincre, qu'il faisait flotter à Twikenham sur sa maison d'exilé, qu'il a défendu à la tribune avec éloquence. Ses funérailles ont été celles d'un général d'armée; son éloge a été prononcé jusque devant les autels. Pour vous, Messieurs, après vous être associés à ces derniers hommages, vous en aurez écarté l'impression funèbre, pour ne plus voir M. le duc d'Aumale que plein de vie, dans l'intégrité de son intelligence et de son activité généreuse, tout entier, tel qu'il était parmi vous. Vous êtes à toujours les dépositaires de sa pensée; elle est à la France, et vous ne la laisserez pas languir!

France! France! ce mot que j'ai répété si souvent n'est revenu tant de fois sur mes lèvres que pour exprimer un sentiment dont M. le duc d'Aumale n'a jamais cessé d'être pénétré. La France l'a inspiré et consolé ; elle a été sa force et son amour, sa passion sacrée.

RÉPONSE

DE

M. MÉZIÈRES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. EUGÈNE GUILLAUME

Monsieur,

Votre illustre prédécesseur se faisait gloire d'appartenir à l'Académie des Beaux-Arts. En choisissant pour lui succéder le doyen de cette compagnie, un de ceux qu'il estimait le plus, l'auteur de la statue de Bossuet qui décore les jardins de Chantilly, nous avons le sentiment d'être restés fidèles à ce que méritait de nous une si grande mémoire. Si notre choix avait besoin d'être justifié, il le serait par l'hommage éclatant que vous venez de rendre au duc d'Aumale, par le beau portrait que vous tracez de lui ; où nous le retrouvons tout entier, tel que nous l'avons connu : soldat, historien, ami des lettres, ami des arts, Mécène

magnifique, passionnément épris de toutes les gloires et de toutes les grandeurs de la France.

Peut-être les procédés particuliers de votre art, l'habitude que vous avez de fouiller les physionomies pour en saisir le trait essentiel, la nécessité où vous êtes de lire dans les âmes à travers le visage, vous permettent-ils mieux qu'à personne de pénétrer le secret de chaque nature, de deviner ce qui se cache sous ce qu'on voit, de pousser au delà des apparences jusqu'à la réalité. Le sculpteur digne de ce nom ne se contente pas de la reproduction matérielle; derrière le masque qu'on lui montre il cherche la vie intérieure, la pensée qui donne au corps une attitude, une expression à la figure. Il y a en lui un observateur, presque un psychologue.

Ce don d'observer et d'analyser, vous le possédez depuis votre jeunesse. Il s'est développé, il a grandi chez vous en même temps que le doigté de l'artiste et l'habileté de la main. Par un heureux accord de vos facultés votre sens critique s'aiguisait de très bonne heure sans que votre puissance d'action et d'exécution en fût diminuée.

J'ai eu la bonne fortune de deviner un des premiers ce que vous seriez un jour, de pressentir sous l'artiste rompu à toutes les difficultés du métier le critique d'art supérieur. Il y a près de cinquante ans que j'ai eu l'honneur de vous voir pour la première fois. J'étais alors votre hôte à la Villa Médicis, dans cette noble maison dont vous dirigez aujourd'hui les destinées avec une autorité reconnue de tous. Nous visitions ensemble les monuments de Rome et déjà se dessinait votre double vocation. Après ou avant le travail acharné de l'atelier, vous vouliez étu-

dier les plus belles œuvres de l'art, pénétrer pour votre propre instruction le secret de leur beauté.

Votre conversation avait un charme infini. On y sentait la justesse du goût, la délicatesse et la force du sentiment, par-dessus tout la sincérité de l'accent. Rien qui ressemblât à ce qu'on lit dans les guides ou dans les ouvrages spéciaux. Tout ce que vous disiez résultait d'une observation directe et personnelle. A mesure que les tableaux, les fresques, les statues, les bas-reliefs, les édifices passaient devant vos yeux, vous ressuscitiez le monde où ils étaient nés, vous vous demandiez en vertu de quelles lois ils avaient été conçus, de quelles harmonies mystérieuses se composaient leur grâce, leur élégance ou leur grandeur.

Heures bénies de votre jeunesse, qu'elles ont été heureuses et fécondes! Quelle éducation donnait à votre esprit le spectacle de tant de merveilles accumulées, la poésie des souvenirs, la poésie des ruines, le cadre magnifique de la Ville éternelle! Votre vie en reste éclairée. La belle lumière qui caressait vos yeux à l'âge de vos vingt ans, les caresse encore dans votre âge mûr.

Ainsi se formait l'harmonieuse unité de votre carrière. Ce n'est pas le hasard qui vous a conduit à Rome dès le début pour vous y ramener ensuite dans tout l'éclat de votre renommée. Rome est la patrie de votre choix, le séjour que votre pensée habite de préférence, le lieu où vous vivez sur les sommets; dans la contemplation de ce que l'art antique et l'art moderne ont produit de plus achevé ou de plus grandiose. Vous le remarquez vous-même quelque part, les artistes italiens et étrangers les plus originaux y ont assoupli et fortifié leur génie. Il y a là un en-

semble de traditions, de souvenirs, de spectacles qui ouvrent à l'esprit les perspectives les plus vastes en lui montrant dans la même enceinte sous ses aspects multiples l'idéal de beauté que l'humanité païenne et l'humanité chrétienne ont successivement conçu aux différents âges de leur histoire.

Disons-le à l'honneur de notre pays, la France est la première nation qui ait reconnu de quel prix serait pour l'éducation des jeunes artistes un séjour de quelques années au milieu des chefs-d'œuvre. C'est un grand roi, Louis XIV, un grand ministre, Colbert, qui ont créé l'Académie de France à Rome. Ce sont deux grands peintres, Poussin et Lebrun, qui l'ont tenue sur les fonts de baptême. Création admirable, infiniment plus féconde que ne le supposent les critiques superficiels. Ceux-ci calomnient l'École de Rome quand ils l'accusent d'enfermer les esprits dans une formule unique et étroite de l'art. On y fait simplement passer sous les yeux de la jeunesse des modèles très différents les uns des autres, entre lesquels chacun choisit ceux qui conviennent le mieux à son tempérament et à son goût. Sans forcer leur vocation, sans faire violence à leurs instincts, on a du moins donné aux artistes, pendant la période de leur croissance intellectuelle, la nourriture la plus solide et la plus abondante. On les a armés pour le travail, on leur a fait de la chair, du sang, des muscles, on les a nourris de la moelle des lions. A eux ensuite de porter dans la vie sur des routes différentes la belle santé qu'ils doivent à la sollicitude de leurs maîtres.

Quand j'entends reprocher aux anciens pensionnaires

de se ressembler trop, de laisser disparaître leur personnalité sous un air de famille trop prononcé et trop banal, je me demande involontairement en quoi la vigueur de Carpeaux ressemble à la grâce de Pradier, votre maître; ce qu'il y a de commun entre le coloris charmant de Baudry et le dessin d'Ingres si peu coloré, mais d'un si grand style, si sobre et si sûr; entre la correction classique de Lefuel et la magnificence éclatante de notre regretté Charles Garnier.

Ne fait-on pas le même reproche à l'École normale supérieure? Il faut avoir les yeux fermés par un parti pris systématique pour découvrir la moindre ressemblance apparente, le moindre rapport d'éducation commune entre trois normaliens de la même promotion, tous trois également célèbres, entre l'élégance dédaigneuse de Prévost-Paradol, la solidité puissante de Taine et l'ironie légère d'Edmond About. Un autre membre de l'Académie française, dont nous déplorons la mort récente, Édouard Hervé, appartenait à la même école et à une promotion voisine sans que rien dans la gravité, dans la fermeté précoce de son style, révélât une communauté d'origine avec ses trois prédécesseurs. Un seul lien les rapproche : la saine discipline à laquelle ils ont été soumis de bonne heure, le goût et l'habitude du travail que leur ont donnés leurs maîtres. A aucun moment de leur carrière le souvenir de ces fortes leçons n'a pu gêner le libre essor de leurs facultés individuelles.

Dans les arts, comme dans les lettres, le génie et même le simple talent se dégagent aisément des liens de l'éducation première pour n'en conserver que la substance, ce

qui leur est vraiment utile, ce qui se concilie avec leur besoin absolu d'indépendance.

Je ne sais pas exactement, Monsieur, ce que vous dites à la jeunesse qui travaille sous votre direction. Mais je vous connais assez pour être assuré que, tout en lui enseignant le culte du beau, vous l'encouragez surtout à le chercher, à le trouver par l'effort personnel. La copie servile, l'imitation froide du beau n'est plus le beau lui-même. Pour qu'une œuvre d'art se distingue des autres et touche à la beauté, il faut que l'artiste y mette quelque chose de soi, comme une part de sa vie et de son âme.

Vous l'avez montré supérieurement dans une des plus fortes études qui soient sorties de votre plume, dans votre travail sur Michel-Ange. Celui-là savait reproduire les formes antiques avec une perfection singulière, comme il l'a prouvé en restaurant le *Faune dansant* de Florence, le *Gladiateur mourant* du Capitole et le *Fleuve* du Vatican. Mais ces formes qui répondaient aux idées des anciens, qui n'en étaient que l'enveloppe matérielle, il se gardait bien de les appliquer à des sujets modernes.

Il les renouvelait constamment par des créations personnelles. Il ne conservait des anciens que la science des proportions qu'il avait acquise à leur école. Tout le reste il le tirait de lui-même pour en faire sortir dans une lutte acharnée contre la matière l'expression de sa pensée individuelle.

Dans son large développement votre étude dépasse les proportions du sujet cependant si vaste que vous aviez choisi. Vous n'écrivez pas seulement l'histoire de Michel-Ange sculpteur, comme l'annonce votre titre. C'est

l'homme tout entier que vous nous peignez dans sa grandeur épique. Le voici apprenant le dessin chez son premier maître Ghirlandajo, respirant le parfum de l'antiquité au milieu des jardins de Laurent de Médicis et déjà assez habile pour attirer l'attention, pour mériter l'amitié de ce grand connaisseur; admis tout jeune dans la maison hospitalière dont Chantilly nous a rendu l'image, où se rencontraient les esprits les plus distingués de l'Italie; échangeant ses pensées avec Pic de la Mirandole, avec Politien, avec Pulci; initié à l'intelligence du génie grec par les séances de l'Académie Platonicienne; puis arraché brusquement à cette noble vie par la mort foudroyante de Laurent le Magnifique, replié sur lui-même, forcé de reconnaître la vanité des choses, tout prêt à recueillir de la bouche de Savonarole les âpres vérités de l'enseignement biblique.

Le monde païen et le monde chrétien se disputent son cœur. Il va de l'un à l'autre avec la véhémence de son tempérament jusqu'à ce qu'il réussisse à rapprocher dans une sublime harmonie les deux antiquités. C'est à Rome que se fera la fusion, là où depuis le commencement de l'histoire romaine le génie étrusque acquiert toute sa plénitude, où il s'élève au-dessus de ses origines dans un milieu plus fécond et plus puissant. Au moment où Michel-Ange arrivait à Rome, non seulement un grand spectacle, mais un grand Pape l'y attendait, comme pour offrir à sa brillante jeunesse toutes les chances de gloire et de succès.

Jules II était fait pour le comprendre. Il y avait entre leurs deux natures bien des points de ressemblance. Tous deux visaient au grand sans jamais pouvoir réaliser leurs

rêves de grandeur; tous deux souffraient des limites et des obstacles que rencontrait leur ambition. Tentés l'un et l'autre par des projets démesurés, emportés l'un et l'autre, ils se heurtaient quelquefois; ils soutenaient violemment des opinions contraires; mais la sympathie et l'admiration survivaient à leurs querelles. L'excitation que produisaient en eux leurs entretiens, même leurs discussions, faisait éclore dans leurs esprits des conceptions gigantesques. Nous devons à leur collaboration orageuse deux merveilles, le *Moïse* qui est devenu à lui tout seul le tombeau de Jules II et la chapelle Sixtine.

La chapelle Sixtine n'appartenait pas directement à votre sujet; vous l'y rattachez par la plus ingénieuse des observations. Le vulgaire ne voit dans cette création colossale que l'œuvre d'un peintre; vous y reconnaissez à des signes certains la main d'un sculpteur. Toutes les figures des Prophètes et des Sibylles, quelle que soit la vivacité, la violence même de leurs mouvements, s'y maintiennent dans un équilibre parfait. L'imagination se les représente aisément comme fixées dans le marbre et visibles sous tous leurs aspects.

En revanche, dans la chapelle de Saint-Laurent vous reconnaissez l'art du peintre et de l'architecte à la diversité de la lumière, aux effets que produit le jour tombant d'en haut. Le sculpteur livré à ses seules ressources n'aurait pu distribuer avec cette habileté les rayons et les ombres, éclairer certaines parties de l'œuvre, étendre sur l'autre une sorte de voile, mettre sur l'ensemble une impression de mystère.

Vous aimez trop, vous pratiquez trop bien votre art

pour ne pas étudier avec soin tous les procédés dont se sert Michel-Ange.

Vous nous le montrez dans la fougue de la composition, avec un dessin jeté sur le papier, une simple esquisse de cire, regardant le marbre qui lui cache la statue; puis d'un mouvement rapide, après avoir tracé au charbon les principaux contours, se jetant sur le bloc, se servant de la pointe pour l'attaquer coup sur coup, enlevant ce qui était de trop. « Les éclats volaient avec le bruit de la grêle fouettée par le vent, la pointe faisait jaillir des étincelles sur le marbre, les coups suivaient les coups... Il semblait que le souffle rapide et chaud de l'artiste infusât le premier souffle de vie à la dure matière. A mesure que le marbre se fouillait à la ressemblance de sa pensée, son ardeur allait croissant et son idée brillait d'une plus vive lumière... Il semblait que le marbre sentît la puissance de son dominateur. »

Mais le portrait si vivant du sculpteur en action que traçait avant vous le statuaire italien Dupré ne suffit pas à votre curiosité. Sous l'artiste vous cherchez l'homme. Qu'y avait-il au fond de cette âme tourmentée? Vous y découvrez avec tous les dons du génie, tous les scrupules, tout le travail de perfectionnement du chrétien sur lui-même. Cette nature violente et fière se faisait à la fin douce, humble, modeste, par piété, par obéissance à la volonté divine, pour se rendre digne de retrouver un jour au sein de Dieu celle qu'il avait tant aimée sur la terre, la belle, la sainte Vittoria Colonna. L'amour humain idéalisé lui ouvrait les voies de l'amour divin.

Le chrétien y trouve son compte, mais aussi l'artiste.

L'Académie Platonicienne dont Michel-Ange avait suivi tout jeune les enseignements indiquait à la vie un but analogue sans y mêler toutefois les sévérités du christianisme. Les maîtres de sa jeunesse, Marcile Ficin et Politien, ne lui avaient-ils pas souvent rappelé les paroles du sage? « Rentre en toi-même, fais comme le sculpteur fait pour l'œuvre qu'il veut rendre belle. Retranche tout ce qui est superflu, rends clair ce qui est obscur, porte la lumière partout et ne cesse de ciseler ta propre statue. » N'est-ce pas là ce que la Renaissance italienne appelait du beau nom de *Virtù*, ce qu'un esprit bien différent de Michel-Ange, ce que le plus païen des modernes poursuivait comme l'idéal d'une grande existence? En dehors de toute croyance dogmatique, Gœthe a voulu composer sa vie sur le modèle d'une œuvre d'art. Lui aussi, il a voulu ciseler sa propre statue, éliminer ce qui aurait pu troubler la netteté de sa pensée et la sérénité de son âme, écarter de sa route les Philistins, rester les yeux fixés sur cette lumière intérieure et extérieure qu'il invoquait encore à ses derniers moments.

Il y a assurément dans la doctrine chrétienne quelque chose de plus émouvant, une plus grande part de sacrifices et d'abnégation. Mais la discipline que l'artiste s'impose à lui-même pour ne jamais descendre, pour monter sans cesse vers les sommets, a aussi sa grandeur. Celui qui respecte en sa personne les dons qu'il a reçus, qui même avec une nuance d'égoïsme poursuit la perfection en résistant aux tentations vulgaires, en gardant intactes la fleur de son intelligence et la noblesse de son âme, mérite une place à part dans l'élite de l'humanité.

Je ne crois pas vous faire injure, Monsieur, en vous

attribuant des sentiments dont je trouve l'expression dans toutes vos œuvres. Si vous me permettez de pénétrer au fond de vous-même, il me semble découvrir sous la correction des attitudes, sous la tenue parfaite de la vie, une flamme intérieure, un foyer brûlant d'ardeur et de passion. A votre tour vous avez contenu bien souvent les élans de votre nature pour composer votre existence comme une œuvre d'art. Vous vous êtes partagé entre deux activités parallèles ordinairement peu compatibles, mais qu'un heureux don vous permet de concilier, l'esprit critique et la faculté créatrice. Bien peu de vos contemporains ont produit autant que vous, aucun non plus n'a tracé d'une main plus ferme les lois fondamentales de l'esthétique.

Lorsque le feu intérieur vous anime, lorsque le besoin de créer vous saisit, vous entrez dans votre atelier, vous pétrissez la terre, vous attaquez le marbre, vous préparez le modèle pour le bronze et vous en faites sortir des bustes, des statues, des groupes, quelques-unes de ces créations délicates ou puissantes qui honorent à un si haut degré la sculpture contemporaine.

Un jour vous nous représentez les Gracques avec leur masque tragique de patriciens démagogues. Puis vous nous montrez la société romaine sous un aspect tout à fait différent dans le groupe chaste et recueilli du Mariage romain. C'est la Rome antique qui renaît sous vos doigts avec la gravité, avec la dignité de ses mœurs. La Rome moderne a son tour avec le geste superbe du faucheur dans la campagne romaine. La légende chrétienne ne vous inspire pas moins heureusement. Les figures nobles ou attendries de la Foi, de l'Espérance, de la Charité qui accueillent le visi-

teur dans le vestibule de l'hôtel de Chambrun le pénètrent d'une émotion religieuse. Grâce à vous encore, bien des physionomies glorieuses de notre histoire seront conservées pour la postérité par le bronze ou par le marbre. La statue de Pascal se dresse sur une place de Clermont-Ferrand, en face du puy de Dôme, au cœur de cette Auvergne à la fois volcanique et riante dont ce grand esprit résume si bien en lui la force et la grâce.

Sous votre ciseau Bonaparte revit à tous les âges, depuis les commencements de sa jeunesse pauvre, sombre et inquiète jusqu'aux premiers rayons de la gloire et jusqu'à l'apothéose. Nous ne pouvons oublier non plus ce que vous doit l'Institut lorsque nous retrouvons dans nos salles les bustes toujours fidèles de quelques-uns des membres les plus illustres de notre compagnie; ce que vous doivent l'Église et la Patrie pour avoir fixé dans une œuvre pathétique la physionomie de Mgr Darboy, martyr lamentable de nos discordes civiles.

Votre activité professionnelle ne ralentit pas l'activité de votre pensée. Lorsque votre ciseau se repose, votre esprit et votre plume travaillent. Les physionomies que vous ne pouvez pas nous rendre par la sculpture, vous nous les rendez par vos écrits, aussi nettes, aussi vivantes que si elles étaient taillées dans le marbre. Ainsi reparaissent Charles Blanc, Paul Baudry, Alaux, Barye, et le jeune sculpteur Idrac votre élève, que vous pleurez en maître et en ami. Ce jour-là vous êtes sorti de votre réserve, vous avez levé un coin du voile qui cache aux yeux du public la profondeur de votre sensibilité, la vivacité d'émotions que vous laissez entrevoir quelquefois dans vos entretiens

avec vos amis, mais dont vous dédaignez de faire confidence à la foule. Il n'est plus question ici de draper pour la galerie et d'arranger les plis de la statue. C'est votre cœur qui s'ouvre tout entier. Il en sort une plainte déchirante, le cri d'angoisse du croyant épouvanté par les coups soudains de la destinée.

« Quelle catastrophe, disiez-vous sur cette tombe prématurément ouverte, où nous tourner pour échapper à notre cruelle obsession, pour trouver quelque force?... N'est-il pas vrai que le bonheur est redoutable! Oh! vous qui êtes heureux, soyez frappés d'épouvante ou du moins soyez avertis! Ce qui, dans notre vie, touche à la perfection, aussitôt s'écroule. Les heureux, ceux qui sont le plus justement heureux, sont frappés comme des coupables. La félicité la plus pure semble appeler comme un châtiment. Devant une telle iniquité de la destinée, tout notre être se révolte, et l'on en vient à se demander quels sont les desseins du Dieu qui nous brise, qui ne veut pas que nous jouissions des biens qu'il nous a donnés. »

Il semble qu'il soit passé en vous ce jour-là quelque chose de l'esprit des Prophètes et des Pères de l'Église, comme un souvenir lointain de Michel-Ange et de la chapelle Sixtine. La secousse morale est forte, puisqu'elle vous arrache, même à vous qui savez si bien vous contenir et vous posséder, un tel cri de douleur; mais elle ne dure pas. Vous reprenez bientôt votre fermeté accoutumée.

La discipline rigoureuse que vous vous imposez depuis votre jeunesse, votre empire sur vous-même vous rendaient éminemment propre au rôle de directeur. La première condition pour diriger les autres est de savoir

d'abord se diriger. Plusieurs gouvernements ont reconnu chez vous cette aptitude spéciale en vous nommant successivement directeur de l'École des Beaux-Arts, directeur général des Beaux-Arts, enfin directeur de l'Académie de France à Rome.

Dans ces hautes et délicates fonctions vous paraissez partout à votre place. Vous connaissez les jeunes artistes, vous savez ce qu'on peut attendre de ces natures fines et sensibles, quelquefois ombrageuses, facilement susceptibles par excès de sensibilité. Vous leur offrez un corps de doctrines très nobles et très élevées que vous avez exposées dans vos belles leçons du Collège de France. Vos idées sont le résultat de méditations et de convictions profondes. Mais vous ne les imposez pas de haut en théoricien de l'absolu. Vous les insinuez dans les esprits avec une grâce aimable. Vous conduisez vos auditeurs par des chemins fleuris, tout parfumés d'atticisme. Ils se sentent, non pas dominés, mais ravis. Vous empruntez pour eux aux diplomates la main gantée de velours et le fil de soie avec lesquels ceux-ci essayent quelquefois de diriger les affaires humaines. Vous êtes bien du reste de leur famille. Votre vie entière est un chef-d'œuvre de diplomatie, depuis votre première négociation, depuis qu'au nom des pensionnaires de la Villa Médicis vous avez traité tout jeune avec Mazzini et fait fléchir sous la caresse de votre parole la volonté du redoutable triumvir.

Cet instinct diplomatique vous permet de vous sentir à l'aise dans tous les milieux, de rester en relation avec tous les gouvernements, quels qu'ils soient, et de conserver auprès d'eux votre influence pour le plus grand profit de

l'art. Préoccupé de ce qui manque en général à la culture littéraire et historique des jeunes artistes, vous avez obtenu pour leur instruction la création de chaires magistrales à l'École des Beaux-Arts. Le bienfait de l'éducation classique dont vous vous êtes si bien trouvé vous-même, vous avez voulu le leur rendre pour ouvrir, quand il en est temps encore, à leurs jeunes esprits toutes les sources du beau. Sous un autre régime personne n'a contribué plus que vous à répandre en France l'enseignement populaire du dessin. C'est votre manière personnelle de comprendre et d'aimer la démocratie. Vous la voulez instruite, éclairée, sensible aux beautés de l'art, athénienne ou florentine. Vous entrez résolument dans le grand courant démocratique de la France moderne sans rien abandonner de ce qui était la parure de la France d'autrefois.

Lui aussi était bien de son temps, le noble Prince dont vous occupez la place aujourd'hui. Ce descendant de la famille royale la plus ancienne et la plus illustre de l'Europe avait trouvé également dans son héritage les souvenirs de l'Assemblée Constituante, de Valmy et de Jemmapes. Il avait eu pour camarades sur les bancs du collège Henri IV les enfants de Paris, pour compagnons d'armes en Algérie les paysans, les prolétaires, les fils du peuple. Bien peu de ses contemporains avaient pénétré aussi avant que lui au fond des cœurs populaires. Aussi quelle hauteur de vues, quelle liberté de jugement, quelle indépendance à l'égard du passé! Il le connaissait supérieurement, il en respectait, il en admirait toutes les gloires. Mais aucun préjugé, aucun malentendu ne le séparaient de la France moderne.

Quelle qu'elle fût, elle restait toujours la France, la patrie que ses ancêtres avaient contribué à fonder, dont il comprenait les besoins nouveaux, les ardeurs, même les emportements. On le vit bien en 1848. La Révolution de Février le surprenait en pleine gloire, au lendemain d'un succès éclatant. En recevant la soumission d'Abdel-Kader il venait de mettre fin à une lutte longue et sanglante, d'assurer à son pays la possession incontestée d'une colonie magnifique, il était le chef adoré d'une armée de cent mille combattants. Son frère, le prince de Joinville, commandait dans la Méditerranée une flotte imposante. Ni l'un ni l'autre n'hésita cependant. Le devoir leur parut clair, impérieux : ne pas opposer le passé au présent, ne pas diviser la patrie.

Pour comprendre toute l'étendue de ce sacrifice, entrons un instant, Messieurs, dans la pensée de deux princes amoureux de la gloire militaire, passionnés pour le métier des armes, ayant rêvé de porter un jour sur d'autres champs de bataille le drapeau national, d'ajouter quelques noms glorieux à la glorieuse histoire de la maison de France. La veille toutes les espérances étaient permises à leur ardente jeunesse, le lendemain tous les rêves allaient s'évanouir dans la tristesse de l'exil, dans la douleur de l'inaction. Les épées à peine sorties du fourreau allaient y rentrer pendant de longues années.

Le duc d'Aumale aimait trop son pays et ses compagnons d'armes pour ne pas éprouver en se séparant d'eux le plus cruel déchirement, mais il avait aussi l'âme trop haute pour laisser échapper une plainte ou un regret. Dans aucune des épreuves de sa vie, personne ne l'a vu faiblir.

Il savait souffrir en silence, opposer à toutes les surprises de la fortune le stoïcisme d'un cœur vaillant.

Si pendant votre premier séjour à la Villa Médicis vous aviez poussé, Monsieur, jusqu'à Naples, vous auriez pu y rencontrer le duc d'Aumale exilé qui y recevait l'hospitalité du roi, son parent. Le souvenir de ses campagnes d'Afrique, son air martial, sa dignité simple lui avaient gagné les cœurs des Napolitains. Le peuple se pressait volontiers sur son passage pour le saluer et pour l'acclamer. Mais ni cette popularité nouvelle, ni la beauté du climat, ni la séduction des environs de Naples ne pouvaient détacher son esprit de la patrie lointaine. Plus d'une fois j'ai surpris son regard fixé avec mélancolie sur les trois couleurs qui flottaient à la poupe du stationnaire français. Pendant vingt-trois ans il ne devait revoir la patrie que dans les plis du drapeau aperçu de loin en loin sur la terre étrangère.

A ce séjour de Naples se rattache une anecdote que le duc d'Aumale aimait à raconter parce qu'elle honore une personne de sa famille. En même temps que lui se trouvait à la Cour Mme la duchesse de Parme, sœur du comte de Chambord. Tous deux avaient joué enfants aux Tuileries, mais la Révolution de 1830 les avait séparés. Le Prince, ne sachant pas s'il plairait à sa cousine de le reconnaître, demeurait sur la réserve. Le hasard les mit en présence. Un jour, à une fête que donnait le roi dans sa résidence de Caserte, les deux cousins se trouvèrent l'un à côté de l'autre en montant le grand escalier. Sans préambule la Duchesse prit le bras du Prince et lui dit à haute voix : « Aumale, ne trouvez-vous pas que cela ressemble à Ver-

sailles? » En pays étranger il avait suffi d'un souvenir de France pour rapprocher ces deux âmes françaises.

Qu'elles s'écoulèrent lentes et longues les années d'exil, passées presque tout entières en Angleterre! La cour et la haute société anglaise entouraient le Prince des plus grands égards. Lui-même s'était créé à Twickenham un foyer où les amis de France apportaient l'air de la patrie. Les exercices physiques, la lecture, les arts, l'étude de l'histoire, la vie de famille remplissaient les journées. Jamais ce vif esprit ne demeurait inactif, mais involontairement il restait toujours tendu vers les nouvelles de France.

Il y eut des moments où le cœur du duc d'Aumale se trouva partagé entre des sentiments contraires. Il ne pouvait se dissimuler que la gloire militaire consolidait l'Empire qui le retenait en exil. Mais d'autre part quelle joie, qnel orgueil d'apprendre le succès des armes françaises en Crimée! Que de regrets en même temps! Cette armée victorieuse, l'armée de l'Alma et d'Inkermann, c'était la même que le prince avait préparée et commandée. Tous ses lieutenants étaient à l'honneur, Saint-Arnauld, Canrobert, Pélissier, Bosquet, Mac Mahon. Lui seul n'avait pu partager les dangers et la gloire de ses compagnons d'armes. Il semblait qu'on lui fît un tort personnel, qu'on lui prît une part de son bien et de ses droits lorsque des Français se battaient sans lui. C'est le sentiment qui l'amenait à la frontière en 1870, pour offrir ses services au gouvernement de la Défense Nationale. Il ne sollicitait ni faveur, ni commandement, il ne demandait qu'un poste de combat.

Au fond il était né pour l'action, pour la vie du soldat. Ses années d'Afrique restaient les rayons de soleil de sa jeunesse, celles où il avait vécu d'un bonheur sans mélange, tout entier à des devoirs qu'il aimait. Préparer avec soin une expédition, puis marcher devant soi dans des pays pittoresques et inconnus, coucher sous la tente, près des feux du bivouac, se sentir entouré de gens de cœur, s'enivrer comme eux de l'odeur de la poudre, mettre en commun avec eux fatigues, périls et gloire, voilà ce qu'il avait fait dès l'âge de dix-huit ans, ce qu'il eût recommencé avec enthousiasme à toutes les époques de sa vie.

Aussi fut-il profondément touché lorsque le gouvernement réparateur de M. Thiers lui rendit son épée et le nomma Commandant du 7e corps. A la tête de ses troupes il donna l'exemple de toutes les qualités et de toutes les vertus militaires. Le souvenir de son commandement reste vivant dans l'armée. On s'y rappelle encore son activité, sa fermeté, l'ascendant personnel qu'il exerçait sur les hommes. Sous un tel chef les troupes se sentaient entraînées. En peu d'années une grande œuvre était menée à bien, l'organisation de la défense sur la frontière de Besançon à Belfort.

L'inspection d'armée ouvrait au duc d'Aumale des perspectives plus étendues en lui permettant de voir de ses yeux sur tous les points du territoire le relèvement de nos forces militaires. Un jour je le trouvai rayonnant. Par une splendide journée d'été il avait fait manœuvrer plusieurs régiments, au pied du puy de Dôme, sur le vaste plateau qui commence à la Fontaine du Berger. Les mouvements s'étaient exécutés avec précision, les troupes avaient été

superbes d'élan et d'endurance. Le soir une expression de joie éclairait le visage du prince. « Je les ai retrouvés aujourd'hui, me disait-il, mes soldats d'autrefois, disciplinés, alertes, vigoureux. Pas un traînard sur les routes. L'armée française se refait. »

L'armée française, l'objet de son culte dans le présent, de son admiration dans le passé! C'est en pensant à elle qu'il a élevé son monument historique. Les Condé étaient surtout des hommes de guerre, les plus grands souvenirs qui nous restent du plus grand d'entre eux sont des souvenirs de victoires. Leur historien ne néglige rien de ce qui les concerne, il connaît leurs alliances, leur diplomatie, leur politique, leurs goûts intellectuels. Mais chaque fois qu'il touche à leurs actions militaires le récit s'anime davantage, une émotion secrète en pénètre toutes les parties. On sent que l'auteur s'identifie avec ses héros, qu'il passe après eux par toutes les péripéties du drame ; prévoyant et réfléchi avant le combat, plein d'audace et de feu au moment de l'exécution.

Nous avons eu plusieurs fois à l'Académie Française la primeur de ces beaux épisodes. Le Prince choisissait avec prédilection pour nous les lire les récits de batailles : Rocroi, le combat du Faubourg Saint-Antoine, le combat de Bléneau. Il les lisait d'une voix grave et recueillie. Nous l'écoutions suspendus à ses lèvres, admirant l'art sévère de la composition, la sûreté de la méthode, la précision du détail, et de temps en temps les grandes échappées, les vues générales indiquées d'un trait sobre et vigoureux. Pas de phrases, pas d'épithètes sonores. Des faits et des pensées, une ordonnance toujours claire, un style toujours

ferme et net. Telle est la physionomie des sept volumes qui font compter le duc d'Aumale parmi nos meilleurs historiens.

Avec toutes les qualités qui sont nécessaires à l'étude de l'histoire, avec le souci de la vérité, la volonté et les moyens d'être bien informé, le Prince possédait un instrument de travail d'une grande puissance, une mémoire infatigable et sûre. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, nos longues conversations devant la cheminée de notre salle des séances ou dans la bibliothèque de Chantilly.

Nous étions émerveillés de tout ce que savait le duc d'Aumale, de l'abondance et de l'exactitude des détails qui donnaient tant de saveur à ses récits. Les livres lui avaient beaucoup appris, les hommes encore plus. Ce fut pour lui un grand avantage d'avoir été formé par deux maîtres aussi instruits, par deux esprits aussi vigoureux, que le roi Louis-Philippe et Cuvillier-Fleury, de connaître tout jeune aux Tuileries presque tous ceux qui honoraient la France dans la politique, dans la diplomatie, dans l'armée, dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Il aima leur société, il la compléta par ses relations personnelles à l'étranger.

En reconstruisant le château de Chantilly, il revit par la pensée ce que le Grand Condé avait fait de cette noble résidence, déjà remplie d'objets d'art, peuplée en même temps d'hôtes illustres. Dans la galerie des Batailles, en face des peintures commencées, avaient passé toutes les gloires du siècle de Louis XIV, les soldats qui avaient servi sous Monsieur le Prince, Boufflers, Créqui, Luxembourg; les hommes mêlés aux grandes affaires de l'État,

Colbert et Arnauld de Pomponne; les princes de la maison royale de France, les grands seigneurs de tous les pays, les ambassadeurs des puissances étrangères, les grands écrivains, Boileau, Racine, La Fontaine, Molière, Bossuet, Malebranche, Fénelon, La Bruyère, Bourdaloue.

Lorsque nous admirons dans le septième volume de l'*Histoire des Princes de Condé* le tableau si vivant et si coloré que trace le duc d'Aumale des dernières années de Monsieur le Prince à Chantilly, nous ne pouvons nous défendre de faire un rapprochement. L'historien lui-même nous le suggère involontairement. En cherchant à reproduire avec une scrupuleuse exactitude l'image du passé, il dessine en quelque sorte le plan idéal d'une grande existence, telle qu'il la concevait à Chantilly, surtout dans les années de plein épanouissement et de pleine confiance qui ont précédé la douleur du second exil.

Lui aussi, il aimait à rassembler autour de lui dans des fêtes magnifiques, dans des chasses à courre ou à tir, souvent même dans des réunions plus intimes, ses camarades des armées de terre et de mer qu'il accueillait toujours avec tant de cordialité, les hommes d'État de tous les pays et de tous les partis, les princes de sa maison et des maisons souveraines de l'Europe, les grands seigneurs français et étrangers, les artistes, les savants, les écrivains. Les portes de Chantilly s'ouvraient toutes grandes devant ceux qui honoraient la France ou l'humanité. Comme au temps du Grand Condé, les opinions et les partis s'y fondaient dans une hospitalité égale pour tous. Chez Monsieur le Prince, au XVIIe siècle, les anciens adversaires se mêlaient aux vieux amis, les huguenots coudoyaient les catho-

liques, les cartésiens et les prélats conversaient avec les esprits forts. Deux cents ans plus tard, les chrétiens et les libres penseurs, les orléanistes, les légitimistes, les républicains se rencontraient chez le duc d'Aumale sans le moindre embarras, sur un pied de parfaite égalité, sans qu'une nuance trahît les préférences du maître de la maison.

En eux il ne voyait que des enfants de la grande patrie, qui la servaient à leur manière, dans la liberté de leur conscience, dans la diversité de leurs talents ou de leurs vertus. C'est ce noble éclectisme, cette largeur de vues, qui rendaient si chers au duc d'Aumale ses confrères de l'Institut. Nous pouvons le dire sans être accusés de vanité, parce qu'il le disait lui-même. Avec notre passé séculaire, avec la force de nos traditions, avec les instincts de rajeunissement qui rapprochent constamment chez nous des plus grands noms et des plus vieilles gloires l'élite des talents nouveaux, nous lui apparaissions comme l'image de la France ancienne et moderne.

Nous avions aussi aux yeux de notre illustre confrère le mérite spécial de durer, de traverser les révolutions sans en mourir, de représenter, sur le sol mouvant de la patrie française, quelque chose de stable et de permanent, comme la dernière assise de notre société. En léguant à l'Institut, par une résolution préparée de longue date et longtemps mûrie, le château reconstruit, décoré par ses soins, le domaine des Condé constamment embelli, le duc d'Aumale voulait assurer à l'œuvre de ses prédécesseurs, à la sienne, toutes les chances de durée que comportent les choses humaines. Il entendait aussi par sa donation conserver à

l'ensemble le caractère d'unité et d'harmonie qu'il y avait imprimé.

Unité, harmonie! ces mots ne sont-ils pas contredits par l'irrégularité du rocher sur lequel repose le château? C'est ici précisément qu'apparaît le caractère personnel donné par le Prince à son œuvre. Il remerciait plaisamment la Révolution de l'avoir débarrassé des constructions massives d'autrefois. On ne lui laissait que le roc nu et des substructions.

Il en avait profité pour élever, grâce au concours d'un de nos plus habiles confrères, un édifice d'un genre nouveau, dont il régla lui-même les dispositions intérieures et extérieures. Dans la construction nouvelle, tout porte la marque de ses préférences et de son goût. Chaque fenêtre s'ouvre sur une perspective différente, tandis que de chaque côté du parc et des jardins on aperçoit un aspect différent du château. L'unité d'impression résulte ainsi du charme constant de la variété.

A l'intérieur, il n'y a pas un arrangement, pas un détail qui n'aient été voulus par le Prince. Le choix des œuvres d'art achetées souvent à grands frais pour que la France en restât ou en devînt propriétaire, l'emplacement qui convenait le mieux à chacune d'elles, tout avait été calculé par lui. Il laissait ainsi son empreinte individuelle sur toutes les parties de sa création. Il nous léguait, non pas un musée dans le sens administratif et didactique du mot, quelque chose de froid et d'éteint, mais une œuvre vivante, la demeure la mieux faite pour satisfaire les goûts élégants d'un prince, d'un lettré et d'un artiste.

Dans ce cadre de pierre et de verdure nous le verrons

toujours lui-même, accueillant ses hôtes en haut de l'escalier d'honneur, les promenant partout, leur racontant au besoin l'histoire de chaque tableau, de chaque tapisserie, de chaque meuble; leur indiquant les points de vue, leur offrant au milieu de tant d'objets de luxe le plus précieux de tous les luxes, le commerce d'un grand esprit.

Tout cela se voyait, Messieurs. C'est là l'image extérieure de notre illustre confrère. Mais je voudrais pénétrer plus avant, vous faire lire dans cette âme admirable. Il n'y en a pas eu de plus haute en notre siècle. Ni les souffrances, ni les épreuves ne l'ont épargné. Il a perdu successivement la compagne si aimée de sa vie, tous ses enfants, son épée, son grade. Deux fois il a été privé de ce qu'il aimait le plus au monde, sa patrie. Sous le vent du malheur il restait inébranlable, debout, le front haut, le regard assuré, en Romain. Excepté un cri d'indignation superbe arraché au vieux soldat par la violation de la charte de l'armée, aucune parole amère, aucune plainte ne sortaient de ses lèvres.

Si ses yeux se voilaient de mélancolie en traversant la frontière, si avec une douleur infinie il voyait s'éloigner la terre de France, l'esprit demeurait ferme; il ne se répandait pas en vaines paroles, il n'accusait personne, il ne voulait se venger de personne. Il ne permettait même pas qu'on prononçât devant lui les noms de ceux qui avaient répondu à ses bienfaits par leur ingratitude: son unique vengeance était de ne jamais parler d'eux. Son âme planait au-dessus de ces misères dans des régions supérieures où aucune amertume ne se mêlait à la sérénité habituelle de ses pensées. Le moment qu'il choisissait pour donner de

son vivant Chantilly à la France était celui-là même où les portes de la France lui étaient fermées pour la seconde fois par un ordre d'exil. Pendant qu'on lui interdisait le sol de sa patrie il ne songeait qu'à la combler de ses dons. Il se consolait de la tristesse du présent par la vision magnifique de l'avenir qu'il préparait. Quoi qu'il arrivât d'ailleurs, il se sentait supérieur aux événements, sûr de la pureté de ses intentions, confiant dans les retours de la justice divine, sachant bien qu'un jour Dieu qui voit tout lui ferait sa part.

L'heure de la réparation est venue tardive, mais éclatante. Ses dernières années ont été entourées d'un respect universel. Il apparut alors à ses contemporains comme s'il était déjà entré dans la postérité, jeune encore par la vigueur de l'esprit et par la grâce du langage, et cependant d'une autre taille, d'une autre envergure que les hommes de nos jours : exemplaire presque unique de ce qu'une grande race et un grand pays peuvent produire de plus élevé. A la fin, tandis que les chefs de l'armée le saluaient de l'épée, en défilant devant son cercueil, le peuple de Paris lui faisait les funérailles d'un grand citoyen, la France entière pleurait en lui un de ses plus nobles enfants, un de ceux qui représentent le mieux dans notre histoire les plus solides et les plus brillantes qualités du génie français.

DISCOURS

DE

M. HENRI LAVEDAN

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 28 DÉCEMBRE 1899
EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE DE M. MEILHAC

Messieurs,

C'est un double sentiment, d'humilité parfaite et de très vif orgueil, que j'éprouve au moment de prendre, — en tremblant un peu, — la parole : sentiment d'humilité quand je pense à moi, et d'orgueil quand je songe à vous.

Si vous n'étiez impatients d'entendre sans retard l'éloge du maître charmant qui ne sera pas de sitôt remplacé, j'aurais eu plaisir et grande douceur à vous peindre, de mon mieux, toutes les nuances de ma gratitude, pour le rare honneur que vous m'avez fait en m'accueillant dans votre glorieuse compagnie. Je crois bien connaître d'ailleurs les raisons qui ont pu me valoir votre particulière indulgence.

Je me présentais à vos suffrages précédé d'un nom

paternel, familier depuis longtemps à votre estime et auquel vous avez aimé donner, en cette circonstance, un témoignage public de sympathie et de considération. Ensuite, en daignant faire à mon avril cette insigne faveur de l'asseoir parmi vos graves étés, vos illustres automnes et vos magnifiques hivers, non seulement vous avez voulu fournir à ma reconnaissance une plus longue étape, mais vous avez tenu à prouver, avec la plus exquise des courtoisies traditionnelles, que vous n'étiez pas systématiquement réfractaires aux éclats, même excessifs parfois, de la jeunesse; que les cris de sa gaîté, — d'ailleurs passagère et qui n'a qu'un jour! — ne causaient ni peur ni jalousie à votre affectueux bon sens et que vous aviez le goût hérité des choses françaises et vivantes du théâtre à ce point qu'il ne vous a pas trop déplu de choisir pour successeur à Meilhac, non pas quelqu'un qui l'égalât, mais quelqu'un dont l'habituelle bonne humeur vous était du moins une garantie certaine du souci qu'il aurait de vous en retracer un portrait cordial, admiratif et fidèle.

Bien qu'il se soit écoulé déjà plus de deux ans depuis que vous l'avez perdu, vous avez toujours, j'en suis bien sûr, présente à l'esprit son image. Vous n'avez pas oublié l'aspect extérieur de l'homme, sa forte taille, le poids de sa lente démarche, la discrétion courte et parfois ecclésiastique de son geste, la prudence de ses propos, la bonne grâce un peu gauche de sa politesse, tout ce qu'il y avait à la fois et par opposition de méfiant, de tranquille et de secrètement narquois sur ce masque engourdi dans je ne sais quelle puissance somnolente, et barré d'une

grosse moustache tartare, mais débonnaire, qui n'arrivait pourtant pas à voiler en entier le franc sourire, tout comme la paupière mi-close n'interrompait qu'un instant, et pour la faire mieux valoir, la malice aiguisée du regard.

Vous entendez encore aussi ce petit rire, hésitant et gêné, cette voix timide et grêle qui ne laissait tomber par intervalles le mot et la saillie que comme à regret, avec un ton de modestie touchante et qui semblait demander pardon d'avoir tant de finesse. Vous vous rappelez enfin l'avoir vu passer dans son coupé, par ces rues et ces boulevards qui étaient le théâtre même, le terrain de manœuvres et le champ de bataille de son talent. On l'apercevait, la tête à la portière de la voiture, massif et doux, placide et réfléchi, tel qu'un Bouddha baigné d'indulgence, promenant sur les hommes et les choses de l'heure, au sage petit trot du cheval académique, son éternel coup d'œil inquiet, furtif et captivé.

Tous les Parisiens ne sont pas de Paris. Meilhac offre cette particularité d'être un Parisien né à Paris, le 23 février 1831. Il fit ses études au vieux lycée Louis-le-Grand. Je n'ai pas pu arriver à savoir ce qu'elles furent; aussi, dans le doute, n'hésité-je pas à vous affirmer qu'elles ont été brillantes. Ensuite, ayant voulu essayer du commerce pour acquérir la certitude de s'en dégoûter, il resta quelques mois employé de librairie, chez un oncle bouquiniste en chambre qui l'avait élevé. Puis il se présente à Polytechnique, où il est majestueusement refusé. Il entre alors au *Journal pour Rire*. Le rire l'attirait déjà. Il avait vingt ans, lorsque brusquement, sans le

prévenir, un petit matin de 1851, le Prince Président créait un anniversaire. Meilhac dut avoir très peur. Il n'aimait pas les révolutions. Tout porte même à croire qu'il fut un peu de temps avant de se remettre d'un aussi foudroyant réveil, et qu'il envisagea l'avenir sous les plus noires couleurs. Il était loin de se douter alors que ce Deux Décembre, c'était le lever de rideau de toute sa carrière, que ce régime qui s'établissait en frappant les trois coups avec une si solide désinvolture, allait lui donner pour toute sa vie le succès, la gloire et la fortune.

De 1852 à 1855, sous le pseudonyme de Thalin, il collabore donc de la plume et du crayon au *Journal pour Rire*. Les articles sont gais, mais sans faire pressentir l'auteur de la *Petite Marquise,* et quant aux dessins, pour être croqués avec assez d'adresse et d'esprit, s'ils suffisaient à nourrir leur homme, ils ne l'auraient pas mené à l'Académie des Beaux-Arts. Mais le théâtre le guettait. Je crois que sa toute première pièce représentée fut un petit vaudeville intitulé : *la Sarabande du Cardinal,* chose inoffensive, en dépit de son titre que notre glorieux fondateur s'étonnerait d'entendre sous ces voûtes. Après cette *Sarabande,* Meilhac ayant résolument jeté Thalin par-dessus bord, donne au Palais-Royal et au Gymnase plusieurs piécettes en un acte, remarquées déjà par cette personne assez difficile, adulée, maudite et bénie, selon les soirs, qu'on appelle « la Critique ». Et c'est aux environs de 1860 qu'il lui arrive le singulier bonheur de faire une rencontre qui devait fixer et fortifier sa vocation théâtrale, celle d'un des premiers et des plus sûrs

observateurs dramatiques de ce milieu du siècle, de l'esprit le plus avisé, le plus propre à devenir le complémentaire du sien, M. Ludovic Halévy.

Et cependant, M. Ludovic Halévy semblait de pied en cap, physiquement et moralement, jusque dans l'extrême de ses qualités si précieuses, l'antipode rêvé de Meilhac. Celui-ci, en effet, se montrait tout rond, d'aspect simple et bon enfant; celui-là, mince, élancé, la taille fine, avait le secret de séduire par la circonspection même d'une grâce un peu froide. Meilhac sans façon, mais aussi sans laisser aller, ne prétendait point aux élégances. Halévy, de la bottine au chapeau, préparait déjà la diplomatique et parfaite distinction de son personnage. L'un était des bords de la Seine, l'autre des rives de la Tamise; le premier sans défense, le second très armé, celui-ci se livrant dans le sourire, celui-là retranché derrière son flegme. On connaissait l'amour exclusif et candide de Meilhac pour la rue et ses spectacles et tout le vaudeville amusant du trottoir, en même temps que son insurmontable horreur du monde et de ses pompes; M. Halévy, au contraire, ne dissimulait pas son goût bien naturel des salons où il avait été de bonne heure accueilli et choyé, comme il le méritait, pour la discrète aisance de ses manières, et les succès personnels de son humour. Tout les séparait. Par conséquent, tout devait les rapprocher; et c'est ainsi que Meilhac et Halévy, se cherchant d'instinct avant même de se découvrir, heureux et reconnaissants de s'être enfin trouvés, non contents d'être déjà Parisiens et Français tous deux, devinrent en plus Siamois. Et cela, pour notre exquise délectation, pendant un peu plus de vingt ans.

C'est ici, Messieurs, que, sans vouloir me l'exagérer, je ne me dissimule pourtant pas la délicatesse des devoirs que j'ai à remplir envers cette étincelante dualité dont l'exemple est peut-être unique dans l'histoire du théâtre. Il m'est impossible, il serait injuste et même ingrat de ne point honorer Halévy, cette illustre et sage moitié de Meilhac, et sans laquelle Meilhac n'eût jamais été lui-même, et cependant, j'ose vous le demander, n'y a-t-il pas quelque incorrection, je ne sais quelle dérogation inopportune aux usages de votre compagnie, à m'étendre, avec toute l'affectueuse et admirative complaisance que je souhaiterais, sur cet *alter ego* du successeur de Labiche? M'est-il permis, et jusque dans quelles mesures, de décerner aujourd'hui à votre confrère, assis à son fauteuil en calme puissance de son talent mûri et pacifié, des éloges par trop anticipés contre lesquels sa présence sereine et pour longtemps encore parmi nous protesterait à bon droit, et dont il n'entend qu'on le gratifie en cette enceinte que dans les temps les plus reculés? Car, et c'est justement ce qui fait, Messieurs, le touchant, le rare, l'exceptionnel de cette cérémonie, c'est que Meilhac n'est pas tout à fait mort, puisque Halévy est bien vivant, c'est qu'en réalité vous vous sentez tous ici dans un état d'esprit moins mélancolique et attristé que celui qui vous est habituel en ces réunions, où, je m'en rends bien compte, il s'en faut quelquefois que le départ d'un vétéran soit compensé à vos yeux par l'arrivée d'une recrue. Mais, en cet instant, quand nous avons la satisfaction de serrer encore la main, pardon... une des mains qui a écrit et signé, depuis le *Menuet de Danaé* jusqu'à la *Roussotte,* tant

de délicieuses comédies, comment ne pas nous consoler un peu de Meilhac en Halévy? N'est-ce pas le mot de la fin, le dernier cri de la collaboration que ce prolongement rationnel d'une belle et solide maison, européennement réputée, où le dernier survivant continue à tenir le drapeau de la raison sociale? Il ira donc de soi, et sans que j'aie besoin de le dire, que pour toutes les œuvres délicates, profondes ou bouffonnes, qui ont établi universellement leur commune renommée, Halévy mérite de recevoir, et parmi les plus belles, toutes les fleurs que je m'apprête à jeter à Meilhac, et nous sommes tous, je pense, bien d'accord pour affirmer que son nom demeurera toujours sous-entendu au cours de ces lignes, dans la reconnaissante expression de nos hommages.

Mais voici qu'aussitôt après avoir évoqué le souvenir de cette collaboration, si particulièrement heureuse et féconde, je me sens guetté par l'insidieuse question que la curiosité générale, sympathique et maligne à la fois, a déjà posée bien souvent à tous, comme elle se l'est posée à elle-même, sans trouver encore la réponse capable de la satisfaire. Quelle a été, dans cette œuvre si homogène, la part de chacun? Y en avait-il un pour commander? Un pour obéir? A qui faire honneur de la solide et fondamentale construction du scénario? A qui rapporter les diamants et les perles fines du dialogue? Y eut-il un masculin et un féminin? Qui était le mari?... C'est qu'une collaboration, en effet, et une collaboration aussi prospère, et aussi « bénie du ciel » que celle-là, ressemble beaucoup, laissez-moi vous le dire, à un ménage, et alors, y a-t-il tant lieu de soulever tous ces indiscrets problèmes dont il est bien

présomptueux d'affirmer qu'on donnera la solution juste? A ce jeu de devinettes, prenez-y garde, le plus perspicace court le risque de se tromper grossièrement et d'enfreindre l'équité. Du moment que l'union paraît heureuse, et que les époux sont assortis, importe-t-il de rechercher comment se distribuent les rôles dans la barque, et quel est le rameur, et quel est le pilote? Chacun son tour peut-être; cela dépend de l'heure, du caprice, du vent, des choses, de tout et de rien. L'essentiel, c'est que l'équipage marche à pleines voiles, que les patrons soient joyeux pendant la traversée, et aient à terre beaucoup d'enfants. Meilhac et Halévy n'en ont-ils pas eu des quantités, de toutes sortes : des charmants, des gais, des fous, des enfants terribles quelquefois? Eh bien alors?... Mais l'impitoyable et furieuse curiosité ne se tient pas pour battue, je le sens, par les excellentes raisons que je lui prodigue. Je l'entends qui veut et exige de moi à ce sujet une réponse à laquelle j'avoue que la circonstance ne me permet pas très aisément de me soustraire; et comme, après tout, j'ai conscience, en parfaite loyauté, de n'avoir rien à dire que je ne pense, et qui ne soit à l'honneur des deux noms associés dans mon affectueuse estime, je vais donc tâcher de m'exécuter.

Voici comment il me semble, à première vue, sans parti pris ni arrière-pensée, que puisse à peu près s'indiquer, s'expliquer à mi-voix, le rôle respectif de chacun dans l'ensemble de la composition. En s'interdisant de rien vouloir préjuger, il n'est pas défendu cependant de hasarder la supposition que le don plus particulièrement créateur était dévolu à Meilhac, présent divin qu'il n'y a pas le

moindre mérite personnel à recevoir des cieux, mais auquel l'auteur de *Décoré* n'avait pas cru bête d'ajouter de bonne heure l'estampille de sa fantaisie, l'absolution d'une philosophie à toute épreuve, l'amabilité naturelle du dialogue, le malicieux et souple caprice de ses gaîtés sentimentales. Et, puisque nous parlons de lui, notons aussi tout de suite qu'il était plus spécialement le coupable des complications féminines, le manœuvre des jolis rouages amoureux, des cas de petite conscience, qu'il avait la plume alerte, gamine et féconde, jusqu'à la griserie et l'intempérance. Il peut paraître, après cela, difficile de croire qu'il avait laissé au talent d'Halévy un vaste champ de Mars, et cependant la part de celui-ci, à l'opinion de beaucoup d'esprits renseignés, serait peut-être la plus importante. En effet, l'on peut se persuader aisément, sans manquer de rendre justice à Meilhac, que tout son brio ne lui aurait presque servi de rien, si Halévy n'avait pas été là pour l'employer. Le premier avait plus de cartouches, mais le second avait un meilleur tir. Halévy réglait les coups de Meilhac et marquait ensuite les siens, bien à lui, moins spontanés, mais plus réfléchis. Non, il n'était pas en reste avec son opulent collaborateur. Il lui apportait le sang-froid des armes savantes, la politique du scénario, l'équilibre des situations, l'ordonnance des péripéties désordonnées, la modération de la folie, le tact, la mesure, les traits d'une savoureuse ironie et les sous-entendus d'un comique pincé. Noubliez pas qu'il avait la plus étonnante pénétration des sentiments du public, de ce public de Paris, si spécial, dont il savait à l'avance, au bout de ses longs doigts, sentir battre le pouls capricieux et mutin. De là, chez lui, ce diagnostic du succès,

cette sagacité toujours en éveil et un peu inquiète, ce bon sens précis, scrupuleux, cette droiture artistique dont son ami, pendant près d'un quart de siècle, a si largement et si légitimement profité. En somme ils se complétaient l'un l'autre, le prime-sautier et le tacticien, ils s'achevaient, ils se fortifiaient, ils s'emboîtaient. C'était l'adaptation, déconcertante et privilégiée; de deux fantaisies, de deux finesses, de deux visions, de deux esprits, différents et supérieurs, jamais rivaux, toujours alliés. Ils n'avaient pas le mauvais goût de croire qu'ils se donnaient leurs qualités. Non, ils ne faisaient que se les prêter, et ce que le premier avait l'air d'apporter au second, il savait bien qu'il l'avait peut-être lui-même reçu déjà de son ami. On ne reverra pas de sitôt plus merveilleux assemblage de deux disparates, la folie et la sagesse, la prudence et la témérité, la cigale et la fourmi, l'excès et la mise au point, le premier jet et la rature, l'école buissonnière et l'école de guerre. Meilhac improvisait la victoire, Halévy l'organisait. Mais c'était toujours la victoire, et elle est la bienvenue d'où qu'elle vienne, d'un coup de sabre heureux, ou d'un carton de bureau. On ne lui demande pas ses papiers, on l'acclame.

Et puis, après avoir dit tout cela, qu'en sais-je de plus que Montaigne? J'ai pu ou dû me tromper, et il ne serait pas inadmissible que ce fût exactement le contraire. N'arrive-t-il pas que les hommes sont presque toujours l'opposé de ce qu'ils paraissent? Ne nous obstinons donc plus à rendre individuellement à Meilhac et à Halévy ce qui est, collectivement, si bien à eux. L'apport de ces Césars ne doit point être soupçonné. Ils se sont tout donné l'un à l'autre,

et quand, au bout d'un quart de siècle, ils ont cru devoir célébrer à l'amiable leur divorce d'argent, même après s'être quittés, ils ne s'oublièrent pas. Ils restèrent encore un peu unis, de loin. Ils collaboraient presque, à distance et malgré eux. Par un phénomène touchant et bien naturel, tandis qu'ils continuaient de produire chacun de leur côté, on pouvait, en se donnant la peine d'y regarder avec attention, retrouver tour à tour, dans les œuvres de l'un, la trace des qualités de l'autre. Elles revenaient par habitude, amical et délicieux libre-échange qui suffirait à assurer à leurs œuvres la protection contre l'oubli.

Nature incroyablement douée, travailleur facile et paresseux fécond, Meilhac, en bougonnant, a écrit plus de cent pièces, et traité au théâtre, avec un succès différent mais ininterrompu, les genres les plus opposés. Comédies dramatiques telles que *Frou-Frou* et *Fanny Lear,* comédies de mœurs et d'observation légère, vaudevilles en liberté, opérettes gracieuses ou folles, sans parler d'une série de livrets d'opéras-comiques tels que ceux de *Carmen* et de *Manon*, il a touché à tout de la même main de chanoine parisien, délicate, nonchalante et sûre. Mais, parmi ces genres divers, il en est un, en première ligne, qu'il a pour ainsi dire imaginé, inventé, créé, avec la complicité judicieuse de M. Halévy, genre à part d'une outrancière ironie et d'un pittoresque échevelé, genre inouï de fantaisie exaspérée, profonde et démente à la même minute, genre nouveau, ou du moins étonnamment transformé et renouvelé, procédant à la fois de la parodie, de la comédie, de l'opérette et de la farce, et que l'on peut appeler la très grande opérette, ou, plus exactement, l'opé-

rette-bouffe. C'est par là que Meilhac a conquis sa place, une des premières, et qu'il s'est établi, avec une puissante et joviale originalité, dans l'esprit de son temps. La bouffonnerie intense, violente et charmante aussi, voilà quelle fut tout d'abord, et pour plusieurs années d'éphémère allégresse, la caractéristique de son intarissable belle humeur. Ces débauches d'esprit sans compter, ce rire en éclats, ces cascades de joie irrévérente où les mots partent comme des bouchons, toutes ces dépenses et ces gaspillages, sont l'inévitable poussée, le premier vin, grisant et poivré de son talent. De la *Belle Hélène* aux *Brigands,* c'est-à-dire de 1864 à 1869, le « Meilhac » ne peut pas rester couché, il mousse avec énergie, et casse les bouteilles. L'*Été de la Saint-Martin*, la *Cigale, Décoré*, sont d'autres crus et se gardent mieux. On les tirera plus tard, pour arroser des repas moins copieux et plus fins. Et quant à la *Petite Marquise,* c'est son théâtre de la Comète, un pur flacon de bourgogne qu'il faut boire à lentes et pensives gorgées.

Pour bien saisir la signification particulière de ces œuvres, exhilarantes à la façon d'un gaz, et où se distingue comme la première et une des meilleures manières de Meilhac, il n'est pas inutile de se reporter à l'époque exceptionnelle qui les a engendrées et mises au monde en pouffant de rire. Dès 1859, nos pères avaient été ragaillardis par un genre de manifestation dont ils gardaient encore, — quoique à des intervalles plus rares qu'autrefois, — la salutaire habitude : un retour de troupes victorieuses. Paris avait vu défiler sous une mitraille de roses nos soldats amaigris et la joue brûlée par ce divin soleil

d'Italie qui venait de leur donner une fois de plus la patine de la gloire. On se reposait donc sur leurs lauriers. Le présent était lumineux. L'avenir promettait une récolte au moins égale à celle du passé. L'histoire de France nouvelle se présentait parfaitement bien. Les hommes pleins d'ardeur tenaient encore le serment de fidélité, les femmes oubliaient volontiers le leur. On pouvait songer à s'amuser pour longtemps. On s'amusa. Si M. de Talleyrand avait continué de traîner la jambe ici-bas, et qu'il eût pu, même au suprême de sa vieillesse insolente et desséchée, jeter *in extremis* un regard éteint sur cette époque étourdie et charmante du second Empire, c'est sûrement à elle qu'il aurait appliqué, en dernier ressort, sa fameuse parole rectifiée, « que quiconque n'a pas vécu de 1859 à 1867, n'a pas connu le plaisir de vivre ». Ce plaisir, débordant et enfiévré, il éclate, pétille et jaillit dans toutes les opérettes bouffes de Meilhac. Il anime le dialogue et chatouille les mots, décoche la réplique, aiguise la saillie, lance le couplet; c'est lui l'inspirateur, l'agitateur toujours en verve et toujours rebondissant de ces extraordinaires et comiques fantaisies, qui ne sont qu'un perpétuel feu d'artifice d'esprit et de cris de fête. Et comme si ce n'était pas encore assez, ce plaisir, infatigable et enragé jusqu'aux moelles, à qui la parole ne suffit plus, appelle à sa rescousse la musique joyeuse et galante, pour qu'elle fasse chorus avec lui, souffle ses cuivres, batte sa caisse, frappe ses cymbales, agite ses chapeaux-chinois et ses grelots d'or. Bondissant aussitôt du trou du souffleur à la façon d'un diable d'Hoffmann, apparaît, le violon au bout des doigts, une espèce de Paganini de bal d'opéra, aux

yeux de braise, au ricanement de sorcier, qui lève son archet magique, et sur un rythme enchanté de velours et de flamme ravit toutes ces marionnettes éperdues dans une boulangère de rires et de baisers. Et sur-le-champ, brunes polkas délurées, blondes valses allemandes, quadrilles pour la jambe en l'air des Mogador, tendres mélodies, rondeaux soupirés, brindisis fougueux, strophes bachiques, évohés triomphants, couplets du Sabre ou lettre de Périchole, voilà que vous vous égrenez, sans interruption ni trêve, emportant sur vos ailes de cristal, au delà des mers, des déserts, jusqu'aux extrémités opposées du monde, le nom de ce charmeur parisien, du démon de génie qui s'appelait Jacques Offenbach.

Pendant dix ans, cette verve de l'auteur comique et cette inspiration enivrée du musicien rivalisèrent entre elles de fantaisie et de trouvailles, pour atteindre en 1867, pendant la durée de l'Exposition, leur *summum* d'hilarité, la dernière expression de leur folie. Le succès, déjà si grand, de ce théâtre, devint alors du délire, une chose dont nos pauvres petites victoires d'aujourd'hui ne peuvent pas donner une idée. Paris, cet été-là, eut une insolation. Dès l'ouverture de la « Fête de la Paix », la vieille capitale de Louis-Philippe, taillée et transformée par Haussmann, embellie de jardins par Alphand, avait attiré et englouti le peuple des étrangers accourus de tous les points du globe, et, sans posséder encore la Babel de fer d'Eiffel, nous avions pourtant déjà la confusion des langues, des costumes et des têtes couronnées. Jamais, le long de nos boulevards, on ne croisa tant de souverains. Le parterre de Talma était dépassé, il se transportait aux Variétés,

dont les feuilles de location devenaient l'almanach de Gotha, le Bottin des célébrités et de la gloire. Deux fois l'Empereur vint applaudir la *Grande-Duchesse,* et l'Impératrice aussi, les rois de Bavière, de Portugal et de Suède, le Czar, tous les grands-ducs, Bismarck, M. Thiers, et les voïvodes, les hospodars, et le Taïcoun, et les Kalil-bey, les Ismaïl-pacha... J'en passe, je ne peux pas les citer tous, ces disparus dont la plupart des noms sont aujourd'hui, pour nos cœurs resserrés, d'une si poignante évocation! Mais tout n'était alors qu'insouciance et bonheur. On touchait aux dernières péripéties du Mexique. Il n'était pas question de désarmement. L'Europe fabriquait avec entrain des millions de fusils, dont quelques-uns, atrocement perfectionnés, pourraient tirer, disait-on, jusqu'à sept coups par minute! Plus d'un avertisseur chagrin croyait bien sentir la tempête. On ne voulait rien entendre. On prenait le temps comme il était, et il était vraiment radieux. La foule s'extasiait devant la beauté de sa souveraine et la fière élégance du Prince impérial sur son poney. La princesse Mathilde donnait, avec le ton de l'esprit, l'exemple de la charité, reine d'un salon qui n'a pas cessé depuis de rester ouvert aux manifestations de toute pensée généreuse et traditionnellement française. Chaque soir, à l'Opéra, au Vaudeville, au Gymnase, sur toutes les scènes, les maîtres déjà consacrés de la musique et du théâtre, Gounod, avec *Roméo et Juliette;* Sardou, avec *Nos Bons Villageois;* Dumas fils, avec les *Idées de Mme Aubray*, affirmaient la grâce naturelle, l'esprit et la puissance de notre génie dramatique, et chaque jour apportait à l'immense peuple, composé des oisifs et des riches de tous les

peuples, un spectacle, un divertissement, des distractions nouvelles et des jeux. Daumonts emportant des rois et des impératrices dans le vol de neige des crinières de cent-gardes; revues à Longchamp pour le Czar et le roi de Prusse, dont la bonhomie de grand-père plaisait; dîners aux Tuileries, où les jeunes et pimpants officiers de guides s'égayaient, avec une ironie discrète, du gros chancelier de fer sanglé dans son habit blanc; galas à la salle Ventadour avec la Patti; grandes chasses à Conflans; tirés impériaux; conférences de M. de Lesseps acclamé au pavillon de Suez, — le seul isthme qu'on prévît alors! — partout des drapeaux, des oriflammes, des guirlandes de verdure et de fleurs, des mâts enrubannés, des ballons, des illuminations, des cloches, des *Te Deum* après le coup de pistolet du Polonais, des: Vive l'Empereur! Vive le Roi! Vive le Sultan! Vivent les femmes! Vive tout! et les hymnes de vingt nations se répondant avec la plus admirable et la plus rassurante des fraternités!

Vous songez peut-être, Messieurs, que nous voilà bien loin de Meilhac? Nous ne l'avons pas quitté. Il a été si étroitement mêlé, par son théâtre, aux joies publiques de cette époque vertigineuse, qu'il en demeure inséparable et qu'on pense même encore à lui quand on évoque les tristesses qui en ont accablé le fatal et noir lendemain. Oui, malgré soi, l'on ne peut plus se remémorer aujourd'hui les deuils, les chutes, les ruines, les banqueroutes, les naufrages et les morts dans lesquels ont disparu, frappés de coups qu'ils ne méritaient pas toujours, la plupart des acteurs de ce régime du second Empire, sans qu'à la minute même, par une association d'idées involontaire

et d'une grande ironie humaine, la petite voix d'argent du Souvenir ne fredonne au fond du cœur quelque ariette de ces jours prospères et sombrés. Par une double action réflexe, le voisinage immédiat des tragédies du soir donne aux comédies du matin je ne sais quel dramatique et navrant aspect, en même temps que ces délicieux rayons d'une aube triomphale adoucissent un peu de leur côté la glorieuse et sanglante horreur du crépuscule. Voilà pourquoi la reprise de ces chefs-d'œuvre de gaîté ne va pas maintenant sans quelque mélancolique et sentimentale amertume. Depuis l'hiver de 1870, il a trop neigé, un peu partout, sur les choses et sur les hommes, aussi bien sur la France que sur les tempes des vieux messieurs à guêtres blanches, pour qui toutes ces *Belle Hélène* et ces *Barbe-Bleue* ne sont plus que l'écho lointain, l'émotion, la douleur, et quelquefois le remords de leur jeunesse.

Vous n'ignorez pas combien chez nous les impressions sont violentes et rapides? Nous vivons chaud, fort et vite. Nos joies jettent de grands feux, bientôt tombés, nos douleurs versent des larmes séchées au premier vent, et puis nous remontons à l'assaut de nos tâches avec une ardeur rajeunie et comme retrempée, bons ouvriers toujours actifs du présent, ne tournant plus la tête vers les tombeaux du passé que par intervalles et juste assez pour ne pas perdre la mémoire. Cette insouciance apparente, ce semblant d'oubli de la veille, cette saine et belle humeur française rejaillissant une heure après la partie, même perdue, c'est le ressort précieux, la qualité maîtresse de notre race! Elle nous a fait maintes fois renaître plus bouil-

lants de nos cendres les plus glacées. Vous ne serez donc pas surpris de retrouver deux ans plus tard, en 1871, Meilhac assisté de son fidèle Halévy, toujours debout sur la brèche de l'esprit, du bon sens et du rire. C'est l'époque de *Tricoche et Cacolet,* du *Réveillon*, du *Roi Candaule,* et de la *Boule* au Palais-Royal; des *Sonnettes,* de la *Petite Marquise* et de la *Cigale* aux Variétés; de l'*Été de la Saint-Martin* au Théâtre-Français, série nouvelle et brillante qui va nous montrer sous une autre face le souple et fécond talent de l'aimable dramaturge. Après avoir été le père, un peu débridé, de Ménélas, le parodiste irrévérent des dieux, le mystificateur de l'Olympe, le burlesque et complaisant bouffon des carabiniers d'opérette et des princes de carnaval, il délaisse toute cette cocasserie mythologique pour se donner plus modérément à l'observation des mœurs contemporaines, qui d'ailleurs lui avait valu déjà de retentissants succès. Un peu las, et non sans raison, d'avoir tout raillé dans ces farces épiques et hautes en couleur, il s'applique à devenir un moqueur moins bruyant et plus fin de nos vices familiers et de nos ridicules. Théâtre toujours gai, qui veut plaire et qui plaît, mais sans prétention, de tenue plus littéraire et de portée plus humaine, où Meilhac déploie — et avec quelle ingénieuse multiplicité! — tous ces dons charmants qui ont fait, Messieurs, pendant plus de trente-cinq ans, votre perpétuelle admiration. Il s'affirme alors un peintre attentif et clairvoyant de modèles animés. L'être vivant succède au fantoche. Le décor change. Plus de pays bleus! Plus de grands-duchés de féerie! Nous descendons de la lune sur la terre, mieux, sur l'asphalte. Désormais, ainsi qu'il sera écrit *ne varietur* pendant des

siècles sur la première page des pièces imprimées : « La scène se passe à Paris, de nos jours. » Et non seulement à Paris, mais dans ce petit Paris du grand, Paris de cocagne, aux frontières molles et flottantes, qui s'étend du Bois au perron à colonnes des Variétés, en passant par les boulevards et la rue de la Paix, qui n'est pas, je le sais bien, et je n'arrive pas à le déplorer, le Paris exclusif du travail, de l'épargne et de la vertu, mais plutôt celui de l'oisiveté, de la dépense et du plaisir, qui n'est pas le Paris de la France, mais le Paris des Parisiens et surtout des étrangers, qui n'est pas uniquement Paris si l'on veut, qui n'est que la ruche bourdonnante de ses modes, la capitale de sa beauté, l'arrondissement de ses péchés et le quartier favori de sa joie, mais qui est aussi, par bonheur, le pays natal de sa charité, auquel il sera beaucoup pardonné, et sans lequel, en un mot, Paris incomplet, décapité, ne serait plus lui-même. Et dans ce Paris-là, quel sera forcément, nécessairement le personnage, le type envisagé par notre auteur avec un amour choisi, et auquel il réservera tous ses soins et sa prédilection? La femme, — non pas la grande dame trop imposante, la femme française qui est d'un théâtre au-dessus du sien, ni l'étrangère, la cosmopolite de haute allure, trop inquiétante et compliquée, ni encore l'honnête, agréable et droite bourgeoise, mais la femme de ce Paris féminin, gentille marionnette de la vie, poupée à caprices d'un jour et à passions d'une nuit : la petite femme.

Henri Meilhac, Messieurs, a beaucoup aimé la petite femme. Et si je le dis, c'est que je ne vous l'apprends pas et qu'il a bien fait lui-même tout ce qu'il fallait pour que nul

n'en ignorât. Loin de voiler ce sentiment, l'excellent homme l'a toujours étalé avec une sérénité ingénue et presque touchante. Il a aimé la petite femme de Paris incroyablement, comme il s'imaginait, dans sa candide et un peu étroite adoration, qu'elle le méritait, et sans qu'il soupçonnât l'ombre d'une minute l'importance, peut-être excessive, qu'il accordait à cette jolie petite bête ravissante et inférieure. Il l'a donc aimée de toutes les manières, avec son esprit, son talent, et le moins possible avec son cœur au fond méfiant et timide, j'ajouterai : presque avec son estime en même temps qu'avec son mépris. Il n'a jamais eu la sottise ou la faiblesse d'en pleurer, il s'est contenté d'en rire et d'en sourire avec la plénitude de tout l'égoïsme affectueux dont il pouvait disposer, ce qui est la forme la plus belle et la plus ronde du véritable amour. Et il l'a aimée encore de cent autres façons entrelacées, en poète, en ami, en frère aîné, en père prodigue, en oncle de répertoire, en tuteur léger, en conseiller d'expérience, avec la curiosité un peu libertine du médecin spécialiste et le sérieux professionnel du savant, et aussi en gourmand et en gourmet, en bon vivant et en malade, en vieillard et en enfant. Il aura été, en un mot, le sous-Dumas des petites sous-baronnes d'Ange, le moraliste de ces inoffensives et délicieuses vibrionnes qui n'ont jamais fait grand mal à qui que ce soit, même pas à elles-mêmes, ou si peu... qu'elles mourront sans se douter de rien, surtout qu'elles n'ont pas vécu. Et cependant elles tournent ! non pas dans la vie réelle qui est leur vie artificielle et fausse, mais dans la vie fictive et imaginaire que leur a soufflée Meilhac et qui se trouve devenir, grâce à ce magicien, la

seule vraie et attachante. A supposer que ces mignonnes créatures inutiles soient indispensables, Meilhac nous les peint telles qu'elles devraient être, dans leur relative perfection, en leur faisant croire, et à nous aussi, qu'il les peint telles qu'elles sont. C'est pourquoi ce théâtre, assez limité cependant, exerce sur nous une si aimable séduction, et nous trouve sans résistance à la sympathie qu'il sait nous inspirer par des moyens toujours naturels, et partant toujours sûrs. Ces moyens, Messieurs, il est plus aisé d'en subir le sortilège que de l'expliquer. J'essaierai néanmoins, mais sans appuyer, et en tâchant d'y mettre la plus grande légèreté de touche, car à y insister, j'aurais l'émoi, comme quand on retire le verre d'un pastel pour y porter imprudemment la main, d'écraser sous mes doigts trop lourds, ou de faire envoler la fine poussière d'esprit, de tendresse et de grâce, dont Meilhac a poudré tous les portraits, si joliment flattés, de sa galerie. Ces moyens sont la simplicité de la conception, la clarté du style et l'aisance du dialogue, un don privilégié de goût, de mesure, de drôlerie charmante et de douce cordialité, une émotion intermittente et à fleur de cœur, d'autant plus communicative qu'elle est inattendue, une manière de bonhomie galante et d'indulgence ironique, une observation toujours juste et jamais cruelle ni amère, avec des mots profonds de nature et de vérité sous leur apparence de boutade, enfin un sens inné jusqu'au merveilleux des choses frivoles, élégantes et superficielles de la vie parisienne. Par tout cela il voisine un peu dans le passé avec l'auteur des *Jeux de l'Amour et du Hasard,* et il ne me paraît pas défendu de dire que ce qu'il y a dans le père de la *Petite Marquise* de

philosophie enjouée et accommodante, encline aux plaisirs d'ici-bas et toujours prête non seulement à l'excuse, mais à l'absolution plénière des chères faiblesses humaines, n'est qu'un restant des bienveillantes façons de concevoir et de penser du XVIIIe siècle. Une autre particularité de l'art de Meilhac, c'est ce mélange heureux et incessant de la raillerie (je n'ose dire la blague) et de la sensibilité. Quand ses personnages nous font tellement rire que nous sommes tentés de ne plus les prendre au sérieux, un trait de finesse tendre et humaine nous rappelle aussitôt à l'ordre en nous prouvant qu'ils ont un cœur, petit, mais qui bat tout de même ; et réciproquement, quand on se prend à craindre qu'ils ne glissent trop avant sur la pente de l'émotion, une pirouette, imprévue et gamine, les relance dans leur mouvement de pantins capricieux et gentils. Dès qu'une larme pointe chez Meilhac, ce n'est qu'une gouttelette. Elle brille, mais ne coule pas ; larme malicieuse et pétillante, aussi vite séchée au coin de l'œil que la mousse du champagne au fond du verre. Il n'en reste rien après, même pas une paupière rougie, un cil mouillé ! Observez toutes les charmantes ensorceleuses qu'il nous a montrées et qu'il connaissait si bien, vous retrouverez chez elles cette alternance d'étourderie et de bonté facile. Elles ont des sentiments vrais et parfois méritoires, mais par en dessous, le plus souvent cachés, teints comme leurs cheveux et maquillés comme leur visage. Et avec cela, ces adorables créatures sont modérées, presque équilibrées ; elles ont, dans le désordre aussi bien que dans l'honnêteté, une espèce de réserve et de retenue très frappantes et toutes spéciales au théâtre de Meilhac.

Il y a toujours, en effet, jusque dans les meilleures scènes de ses plus fameuses comédies, un instant précis — peut-être ne suis-je pas le seul à en avoir fait la remarque? — où le spectateur captivé a soudain cette mélancolique impression d'un arrêt, d'un inachèvement, comme si ces êtres auxquels l'auteur a insufflé sa pensée n'osaient pas aller jusqu'au bout de leur sincérité, ni jusqu'à l'extrême de leur élan. Ceci, Messieurs, n'est point une critique ! Bien au contraire, je loue Meilhac de cette hésitation modeste et émouvante, car j'ai pour ma part constamment éprouvé que l'éphémère tristesse et la fausse déception d'une seconde que me causait cette façon si originale de tourner court, étaient tout ce qu'il y avait de plus pénétrant, d'artistique et de raffiné, puisqu'elles permettaient de supposer, jusqu'à la dernière limite, que des choses supérieures, définitives et au fond un peu sévères, allaient être proférées, et que l'on comprenait bien, dans un éclair de réflexion reconnaissante, que si l'auteur les avait tues et avait paru se dérober, c'était exprès, par le plus indulgent des calculs, pour nous laisser, à nous chétifs, le plaisir, l'illusion de croire que nous devinions et trouvions tout seuls ces magnifiques choses, alors que c'était bel et bien lui-même qui accomplissait ce généreux et délicat tour de force de nous les suggérer sans en dire un mot.

J'aurais voulu, Messieurs, vous parler en détail des plus célèbres pièces de Meilhac, c'est-à-dire de presque toutes. Ce n'est pas ma faute si elles sont trop ! J'aurais aimé en feuilleter les brochures, vous en rappeler les traits les plus piquants, les reparties grandioses, les maximes lapidaires,

les pensées de toutes sortes, frappées comme de petites médailles d'or à accrocher à un bracelet... Vous m'excuserez si le temps qui nous presse toujours, surtout aux heures les plus agréables de notre vie, ne me le permet pas. Il me coûte aussi de passer sous silence les comédies, encore nombreuses, qu'il a écrites avec divers collaborateurs, et de ne pas vous entretenir de ces opérettes de seconde manière, d'une si entraînante popularité, dont le fringant *Petit Duc* est resté comme le type le plus heureux. Je me console en songeant que vous connaissez mieux que moi toutes ces jolies œuvres, qu'elles sont mêlées aux meilleurs de vos souvenirs, et que vous ne m'avez point attendu pour les admirer.

Tels nous avions retrouvé, en 1871, Meilhac et Halévy, tels nous les suivons pendant dix ans, jusqu'en 1881, où la *Roussotte* est la dernière pièce qui, sur l'affiche des Variétés, mentionne leurs deux noms.

Meilhac, à partir de ce moment, continua de faire campagne, seul ou avec des alliés. A vrai dire, il eût été incapable de ne pas écrire des pièces de théâtre. Il était de ceux qui, une fois possédés de cette fièvre « du démon », comme l'appelle Voltaire, ne peuvent ni ne savent s'arrêter. C'était sa vie, — avec des entr'actes. Elle était à la fois très simple et bien curieuse, sa vie, et elle a souvent fait l'amusement des chroniques. Il la partageait entre le travail et quelques distractions favorites, toujours les mêmes. Vie laborieuse et désœuvrée, aimable et presque provinciale de vieux garçon parisien. Il habitait depuis des années cet appartement de la place de la Madeleine, choisi à dessein, où posté, embusqué au carrefour de la

capitale, ayant vue à la fois sur l'église consacrée à la grande pécheresse, la rue Royale et l'entrée des boulevards, il regardait, paisiblement accoudé à son balcon comme un des philosophes du tableau de Couture, mais avec un visage moins froncé, passer les hommes, les femmes, les événements, la musique militaire et les retours de Grand-Prix, les cortèges, les retraites aux flambeaux et les cavalcades de mi-carême, les grands enterrements et les grands mariages, la houle des petites émeutes et des ovations nationales, Boulanger et Nicolas II. Et quand rien du dehors ne l'attirait, que sur le boulevard paisible et normal, bien que joyeux, la circulation de Madeleine-Bastille n'était point entravée, alors c'était chez Meilhac le billard et le whist avec des amis, ou la lecture. Surtout la lecture. Ce silencieux fut un grand liseur. Il aimait mieux lire qu'écrire, et il fallait, m'a dit un de ses intimes, lui arracher les livres des mains. Il s'était composé une importante bibliothèque remplie d'ouvrages rares, habillés de beaux maroquins, et il eut longtemps une édition originale de Molière qu'il avait payée 40000 francs. Le matin d'une première, ce vieux général, qui n'allait jamais au feu qu'avec l'horrible angoisse d'un conscrit, est pris de sa peur habituelle. Sa pièce était détestable, elle allait tomber lourdement, il en était sûr. Il fallait au moins éviter le désastre financier. Sans hésiter, il prend son édition originale et se précipite chez le libraire, qui la lui rachète, séance tenante, à moitié prix. Il va sans dire que le soir même *Ma Camarade,* une de ses plus jolies comédies, écrite en société avec M. Philippe Gille, remportait un éclatant succès.

Dans la suite, il ne fit plus d'acquisitions aussi coûteuses, mais le diable des bouquins n'y perdit rien. Esprit fureteur, jamais rassasié, il dévorait tous les périodiques, toutes les revues, et, sans parler des classiques qu'il connaissait à fond et parcourait souvent, ses auteurs favoris étaient Michelet, Dumas père et Musset. Ainsi, Messieurs, il descendait agréablement le cours de sa vie, entre le rêve d'un scénario, une partie de bridge, et des gais propos, sans oublier la fréquente et printanière apparition de quelqu'une de ces fines et spirituelles comédiennes qu'il aimait voir aller et venir, légères, autour de son bureau, et se pencher sur la page commencée qu'elles empêchaient plus d'une fois de finir. Il en prisait le bavardage et la joie. N'étaient-elles pas pour lui l'incarnation de toutes ces mignonnes filles d'Ève qu'il tirait de sa propre côte depuis trente ans avec une si insouciante prodigalité? Cette prodigalité l'avait rendu un peu las, mais non plus prudent. Il s'asseyait avec la même témérité à la table meurtrière des restaurants et continuait à prolonger ses soirées dans un de ces musics-halls où, pendant que son regard amusé encourageait d'un trapèze à l'autre le saut à travers l'espace de quelque belle acrobate, son esprit pouvait en même temps imaginer sans fatigue les heureuses conclusions du « trois ». Jusqu'à la fin, Meilhac aima les cirques et les ballets, les gymnastes et les dompteurs. Innocente passion, que des censeurs moroses eurent bien tort, à mon humble avis, de lui reprocher. S'il eut le goût, un peu trop prononcé, des Ambassadeurs, des Mabille, des Jardin de Paris et autres Folies-Bergère, il ne fut pas plus criminel en somme que nos aimables aïeux, qui

couraient avec une pareille ardeur aux Tivolis et aux Vaux-Halls de la foire. Par là Meilhac, d'humeur épicurienne et enjouée, amateur de vieux vins et de jeunes visages, bonne fourchette et mauvais estomac, achève sa ressemblance avec les philosophes badins et charmants du siècle des fermiers généraux.

Cependant sa santé, très atteinte, baissait de jour en jour, et, loin de se soigner, Meilhac désolait ses amis par ses résistances de malade impossible et ses colères d'enfant gâté. Il n'avait pas confiance dans la médecine. Songeait-il à sa disparition prochaine? Il est probable qu'il en chassa toujours la pensée; il n'aimait pas les dénouements tristes. Et puis, s'il faut tout dire, il ne redoutait tant la mort que parce qu'il s'était mis dans cette détresse de n'avoir rien à en espérer. Aussi pourra-t-on regretter tout bas que ce grand homme de théâtre n'ait pas assez compris que le dernier acte doit être le meilleur de la pièce et la bien finir en la grandissant.

La mort, malgré tout indulgente, ne se montra pas à lui soudain avec cette cruauté tragique et brutale qu'elle a pour les forts, elle eut soin de l'engourdir d'abord comme pour une courte sieste, avant de le coucher dans le grand sommeil en plomb de l'éternité. Il s'éteignit à Paris, qu'il ne quittait pour ainsi dire jamais, et le même appartement, Messieurs, où il vécut des années et où il rendit le dernier soupir est occupé aujourd'hui par une modiste. S'il voit cela, Meilhac doit être bien content. Vers les cinq heures de notre Paris, quand, sur la voie sacrée, de la rue de la Paix à la rue Royale, piaffent à la porte des pâtisseries et des magasins de chiffons les chevaux

lustrés des équipages, et qu'un peuple de folles, délicieuses, envahit les salons de mode où, sur de hautes tiges de bois, — comme en un parterre à la française planté de rosiers greffés, — scintillent, éclatent et se balancent les chapeaux, les exquis chapeaux, enivrement des yeux, et auxquels il ne manque que le parfum, tandis que toutes, adorables et fébriles, œil de flamme et lèvre gourmande, caquettent et coquettent, délaissent et reprennent, en poussant des cris d'oiseaux, les coiffures convoitées avec l'impatience nerveuse de ne pouvoir fixer leur désir... alors, l'ombre paresseuse et cordiale de Meilhac, ennoblie un peu et rassérénée, quitte le pâle séjour, et ce qui fut l'auteur de la *Vie parisienne* vient se mêler à ces autres petites ombres de vivantes. Il les frôle, et soudain il les reconnaît! Ce sont ses enfants, ses aimables filles... C'est Frou-Frou, qui veut avoir une jolie toque rose avant de mourir; c'est la Petite Marquise, c'est ma Cousine, et Adrienne, et Pepa, et Henriette, et Anita! Elles sont au complet. Leur père attendri les regarde et tout bas les conseille : « Moi, je prendrais celui-ci. » Elles ne l'écoutent pas. Mais il écoute, lui, leurs menus et graves propos, leurs papotages, leurs secrets, il s'égaye de leurs mots malicieux, et quand il en a fait une ample provision, il redescend aux Champs Élysées les raconter à ses amis Labiche et Marivaux. Leurs rires éclatent, et alors, les voyant tous les trois si gais, Molière, qui n'est jamais bien loin, s'approche...

RÉPONSE

DE

M. le Marquis COSTA DE BEAUREGARD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. HENRI LAVEDAN

Monsieur,

Vous êtes trop modeste. « Nos graves étés », « nos illustres automnes », « nos magnifiques hivers » — comme vous le disiez si joliment tout à l'heure — se réjouissent assurément de voisiner avec votre aimable « avril », mais ce n'est pas à titre printanier seulement que vous vous asseyez ici; on y est toujours de saison quand on peut, comme vous, se réclamer à la fois de Marivaux, de Beaumarchais, de Berquin, de Pigault-Lebrun; et j'aurais grand plaisir à dresser votre généalogie, si je ne craignais pour vous ces tracasseries qu'une trop illustre descendance valait naguère à ce pauvre prince d'Aurec.

D'ailleurs, qu'avez-vous besoin d'ancêtres? « Quand on veut de la gloire, — vous nous le disiez, je crois, dans vos *Deux Noblesses*, — quand on veut de la gloire on s'en fait une et l'on ne va pas chercher celle d'un Monsieur qui vivait il y a quatre cents ans. »

Le précepte vous était facile à suivre. Vous l'avez suivi. Vous frôlez les meilleurs... et vous restez vous-même. A vous, bien à vous, ces alternances de joli cynisme et de sentimentalité presque naïve qui font osciller votre œuvre de la langue verte aux gazouillements de la Bibliothèque rose. A vous, cette sincérité aussi absolue que momentanée; ce comique dont on est libre de pleurer ou de rire, cet esprit fébrile, irrévérent, crispé, et ce cœur où sommeillent toutes les mélancolies, toutes les tendresses, toutes les croyances profondes. Vous vous montrez si divisé contre vous-même, votre gaieté sonne parfois si douloureuse, que l'on dirait rencontrer ce marchand de bonheur auquel on demandait le prix d'un sourire et qui répondait... deux larmes!

Nous espérions trouver enfin le mot de l'énigme dans votre discours. Et voilà que vous continuez à jouer au sphinx! Vous nous dites que « les hommes sont presque toujours le contraire de ce qu'ils paraissent ». Ah! Monsieur, vous compliquez ainsi singulièrement ma tâche!

Un de nos plus avisés confrères assure, en effet, que vous êtes toujours le bon petit enfant de Mgr Dupanloup. D'autres vous tiennent pour moins innocent. Certains vont même jusqu'à vous refuser toute candeur. Comment oser, au milieu de cette confusion, me prononcer sur

« l'état d'âme » de celui qui, pour augmenter encore mon embarras, nous donnait à la fois *Catherine* et *le Nouveau Jeu?*

N'était-ce pas dire :

Je suis oiseau, voyez mes ailes!
Je suis souris, vivent les rats!

Peut-être même demandiez-vous, en sourdine, que :

Jupiter confonde les chats!

Les chats, heureusement, Monsieur, ne sont pas rancuniers, et puisque la fortune m'échoit de vous en féliciter aujourd'hui, permettez-moi de vous féliciter aussi du bonheur avec lequel vous avez brûlé les étapes qui vous amenaient ici. Non, vous n'êtes pas de ceux que la vie a pris sévèrement dans leur berceau; rien n'est venu rudoyer vos premières tendresses, froisser vos instincts, contrarier vos désirs. Autour de votre cœur à peine éclos, vous avez rencontré, et jusqu'au superflu, ces affections, ces exemples, ces traditions qui réchauffent et guident l'enfance. Bien douce fut sans doute la vôtre, puisque vous nous en faites sans cesse la confidence attendrie. Et qui sait si, à cette heure, où vous achevez de rendre à vos envieux la tâche trop facile, vous ne regrettez pas, comme vous l'écriviez dans une de vos jolies pages :

« Cette gentille âme que l'on avait à douze ans, avant d'avoir vécu, souffert et cru aimer. »

Espiègle, très remuant, moqueur déjà, vous étiez, en effet, voilà quelque trente ans, la joie de ce petit séminaire que Mgr Dupanloup avait installé, là-bas, sur les bords de

la Loire, dans la jolie demeure jadis habitée par Mlle Raucourt. Sans doute, le saint évêque croyait en avoir à jamais banni les diablotins roses ou noirs qui autrefois y fréquentaient. Eh bien, il se trouva que le pire de la bande, blotti sous un rideau, dans quelque recoin d'alcôve peut-être, avait échappé à l'exorcisme. Ah! celui-là, ne le niez pas, vous fut de bonne rencontre. C'est lui qui sema, pour vous, la folle avoine sur les planches bénites où vous jouiez en grec *Philoctète à Lemnos!*

Jouer *Philoctète* en grec, c'était bien un peu « Arche de Noé », comme dirait quelqu'un de votre connaissance, mais on vous le pardonne. Vous n'avez pas persévéré, et chacun tient pour bien suffisante l'amende honorable que vous en avez faite. D'ailleurs, comment ne pas préférer Paris à Lemnos à l'heure où la belle Hélène nous arrivait de Crète, traînant après elle ces rois de la terre, ces dieux de l'Olympe dont vous venez de ressusciter la trop joyeuse farandole.

C'est vrai, on péchait alors par excès de joie.

Le cœur était chaud, trop chaud. Il battait de dix jeunesses à la fois : pour l'amour, pour l'art, pour la gloire, pour la bataille, pour tout ce qui brille ou enivre. On s'enchantait de beaux rêves que l'on traitait sérieusement.

Et puis, l'âme ailée de la nation, si tragiquement arrêtée dans son essor, ne s'est pas retrouvée. Elle semble se traîner toute meurtrie encore. La belle humeur un peu tapageuse, mais si franche, si sonore, d'autrefois manque à la gaieté d'aujourd'hui. Cette gaieté est amère, maladive. Pourquoi?

Parce qu'avec tant d'autres, Monsieur, vous avez connu trop jeune l'envers des traditions françaises. Associé par la vaillance de votre père à nos vibrations, à nos frémissements de l'année douloureuse, enfant vaincu quand nos soldats l'étaient, enfant humilié quand nous pleurions notre impuissance, vous avez été charrié par les remous de la défaite de Paris à Tours, de Tours à Bordeaux. Ramené dans les bagages de l'Assemblée nationale, oublié au collège des Carmes quand éclatait la Commune, vous avez vu de vos yeux d'enfant toutes nos agonies. Elles ont laissé d'ineffaçables rides sur votre âme.

On appartient à une génération comme on appartient à une patrie. Votre génération est marquée au signe de l'incertitude et du désenchantement. Elle ne croit plus ni aux phares, ni aux étoiles. Son état normal est fait de lassitude exaspérée. Elle ricane. Elle pousse le dilettantisme jusqu'à se désintéresser même de l'illusion, en cela plus à plaindre encore que n'était naguère le pauvre poète qui, sur son lit d'hôpital, pour se croire riche, barbouillait avec de l'or liquide la tasse ébréchée où il buvait.

Pour vous aussi, Monsieur, on avait songé à dorer un peu la vie. Il semblait que faire de vous un sous-préfet, un préfet, au besoin un conseiller d'État, fût rêve réalisable. Mais en votre doux pays orléanais, où tout fleurit, sauf la naïveté, les enfants naissent sceptiques.

Votre regard promeneur, qui s'accroche à toutes les lézardes, en découvrait aux murailles qui devaient vous abriter. Vos instincts n'avaient, d'ailleurs, rien de discipliné ni d'administratif. Le pressentiment vous hantait déjà de vos goûts et de vos idées à venir. Déjà vous ébauchiez

ce geste un peu profane dont vous deviez habiller, ou plutôt déshabiller, si souvent la vérité.

N'est-ce pas, Monsieur, quoi qu'on prétende, rien n'est moins beau que la vérité toute nue? De là votre désenchantement, d'autant plus explicable que votre rétine est sensibilisée à un degré suraigu. L'image y demeure fixée si nette en ses contours, avec un tel relief de détails et une couleur à ce point lumineuse, que l'on serait tenté de dénier toute invention à vos récits et de croire votre vie toujours intimement mêlée à celle de vos personnages.

Ce conditionnel Vélin, par exemple, dont vous nous contez, dans vos *Petites Fêtes*, les si plaisantes escarmouches avec le capitaine Chandenier du 29e dragons, c'était vous. Comment ne pas vous reconnaître dans « ce garçon d'une vingtaine d'années, à l'œil espiègle et franc, au nez retroussé de Parisien et dont le visage empreint d'un parfait sérieux laissait néanmoins percer une irrévérence profonde? » Certes, Chandenier avait raison de se méfier de Vélin, car Vélin passait dans un petit entresol de la rue des Barres à écrire, il faut le croire, le temps que ses camarades mettaient à étudier leur théorie. La sienne, vous l'avez continuée, Monsieur, était de suivre au petit bonheur la fantaisie qui passait, et ce petit bonheur pour vous ne devait pas tarder beaucoup à devenir grand.

Vous vous enliziez, paraît-il, après votre sortie du régiment, dans des essais de romans historiques, quand le directeur d'un grand journal, charmé de votre brio à mimer les scènes dont vous étiez le témoin tantôt étonné, tantôt réjoui, parfois aussi scandalisé, vous conseilla de

raconter tout cela du bout des doigts dans la *Vie parisienne*.

Le conseil était bon. Vous avez toujours eu le goût des sottises dont vous êtes incapable. On vous retrouvait donc bientôt partout où l'on pose, où l'on aime, où l'on s'habille, où l'on joue, où l'on bâille ; chez la demoiselle ou chez le fournisseur à la mode, au prône, à Longchamp, au château, au couvent, voire même au cimetière. On ne saurait jouer à cache-cache avec plus de désinvolture, avoir l'ouïe plus fine ni le coup d'œil moins discret. Furetant partout, notant, du reste sans parti pris, le bien et le mal, vous jetiez ensuite vos petits papiers aux quatre vents, car, chez vous, Monsieur, l'esprit souffle où il veut.

C'était tantôt un conte rose comme *Lydie,* tantôt un persiflage un peu fou comme *Sire*, tantôt encore quelqu'une de ces ravissantes nouvelles que vous avez baptisées *Une Cour, Beaux Dimanches, Leurs Sœurs*. Vous redeveniez délicieusement provincial pour écrire ces jolies choses. Votre verve s'attendrissait. Votre ironie ne faisait plus qu'effleurer. Mais à ces gentillesses se mêlaient des fantaisies moins édifiantes où la vie parisienne ne cherchait même pas à s'excuser de ce qu'elle était et où poupées et pantins parlaient en volapük.

Vos préférences vous ramenaient sans cesse à leur bouillon de culture. Vous aviez la nostalgie de ces vibrions, la passion de leur histoire naturelle. Vous auscultiez *Leurs Cœurs*, vous étudiiez *Leur Beau Physique*.

Et, comme toujours, vous concluiez en médecin « Tant Pis ». Gavarni n'eût pas autrement rédigé ses consultations.

Une vision triste est, du reste, la vision à la mode. Gens heureux, honnêtes gens feraient aujourd'hui au théâtre ou chez le libraire la figure de gens bien portants dans une clinique. L'excès, la déformation, la laideur, ont seuls droit à une « écriture artiste », si je ne me trompe, c'est ainsi qu'il faut dire, et le plus grand succès est pour l'écrivain qui sait nous donner les meilleures raisons de nous mépriser nous-mêmes.

Vous nous les prodiguiez de si vaillante façon dans tous les journaux de Paris, Monsieur, qu'il vous devenait bientôt impossible de vous cacher plus longtemps derrière ce pauvre Manchecourt, dont, vous aviez, sans vergogne, emprunté la signature.

Le plus avisé, je devrais dire le plus aimable, des directeurs, vous découvrit donc aisément un soir que vous flâniez aux Variétés, et vous demanda, sans plus de façons que s'il vous avait demandé la bourse ou la vie, d'écrire un acte pour la Comédie-Française.

Qui vous connaît sait aussi avec quelle modestie charmante vous vous êtes défendu de l'aubaine ce soir-là. Il ne vous en fallut pas moins capituler. Trois mois après, jour pour jour, vous reveniez rue Richelieu avec le manuscrit espéré.

Son arrivée y faisait événement.

Le succès d'*Une Famille* s'annonçait triomphal... Et voilà que vos amis — vous en comptiez trop peut-être — virent leurs espérances encore dépassées. Au lieu d'une pièce, vous en aviez fait deux. A cela rien d'étonnant ; la famille du commandant Chalus est si divisée. Mais le public, incertain de vos préférences entre les deux intrigues que

vous lui présentiez avec une maîtrise égale, s'obstina, lui aussi, à ne pas se déclarer.

N'importe, vous aviez ville gagnée.

Vous veniez de trouver votre topographie dramatique, de planter bien d'aplomb sur l'autel les saints les plus délurés de votre observance, ceux dont vous estimiez le péché indispensable à notre perfectionnement.

Le ténor de votre pièce, M. Le Brizard laissait entrevoir en effet le parfait galant homme selon la formule de demain. Esprit affiné, causeur sans préjugés, fat indiscutable, avec une prodigieuse élasticité de cœur, tel vous nous montriez le partenaire de Mme Jauzelle, une « penseuse de Saint-Guy », celle-là, « une Célimène de Charcot ». Vous ne pouviez procéder par une plus heureuse sélection dans ce monde « que mènent, comme disait le prince de Ligne, l'amour-propre et celui qui ne l'est pas ».

Le Brizard aimait hier Mme Jauzelle. — Elle l'ennuie aujourd'hui, — il essaye de rompre :

« Vous sentez bien qu'un pauvre garçon comme moi, vieilli, fanoché... qui se dégrade tous les jours...

— Non, mon ami, si médiocre soit-il, je ne renonce pas à mon présent.

— Voyons, nous n'avons pas fait de bail?...

— C'est vrai, mais vous me devez bien encore un demi-terme.

— Comment, c'est sérieux, vous vous obstinez?

— Que voulez-vous, j'ai la constance de mes bêtises.

— Non, je ne veux plus vous revoir, je ne vous reverrai pas...

— Une fois! pour les adieux?...

— Nous ne pouvons cependant pas recommencer Fontainebleau à chaque instant... »

Pourquoi cette rupture?

Parce que Le Brizard rêve de sa belle-mère. Voilà qui est inédit au delà de l'imaginable!

Le Brizard a découvert dans cette nouveauté d'amour un petit goût d'inceste qui corrige singulièrement l'ennui de la vie. Il fait la roue, se plaisante, brocarde sa trouvaille, la claironne enfin avec ces prouesses d'expressions qui, venues on ne sait d'où, n'en sont que d'un modernisme plus achevé.

Vraiment vous ne pouviez, Monsieur, ouvrir votre cours de morale sous des auspices plus alléchants que ceux de Le Brizard et de Mme Jauzelle. Ce premier succès explique, comme le remarquait un de vos amis, la passion que vous avez mise depuis à ne pas vous laisser devancer par plus moraliste que vous.

Mais encore aurait-il fallu compter un peu avec l'essoufflement de qui vous aime et essaie d'emboîter ce pas redoublé. Vous imaginez que chacun a fréquenté chez Nicolet et qu'il est tout simple, pour vous suivre, de mettre habit bas, comme ces braconnières d'amour en corset et en jupon qui, dans *Viveurs,* sautent avec un si bel entrain pardessus les tables et les préjugés. Sur quel invraisemblable volet avez-vous pu, Monsieur, trier ce joli monde? et le faites-vous sauter ainsi simplement pour qu'il attrape de-ci, de-là, à la volée, des effets comiques ou plastiques, singulièrement aventurés?

Non, je vous soupçonne d'une gageure. Vous aviez sans doute parié de faire triompher, devant une salle émoustillée et ahurie, cette fameuse théorie de Dumas, qu'il n'y

a pas de pièces immorales ni indécentes, qu'il n'y a que des pièces mal faites. S'il en était ainsi, vous auriez trop brillamment sauvé votre mise pour qu'on ne vous en veuille pas un peu d'avoir tant de talent.

Le pis, c'est que, comme dit La Fontaine, « tel est pris qui croyait prendre », vous vous étiez laissé prendre au succès de votre paradoxe. Pour ne pas choir, il vous fallait monter, que dis-je, grimper, rivaliser avec l'écureuil de Fouquet.

Vos *Viveurs* tenaient encore l'affiche, que déjà il était question du *Nouveau Jeu*. On annonçait une sorte de *Marche à l'Étoile,* où vous deviez chavirer tous les verres de votre lanterne magique.

En effet, morale, psychologie, cheminent, pendant les quatre actes du *Nouveau Jeu* et à travers les coq-à-l'âne les plus échevelés, passez-moi l'expression trop pittoresque, comme des mouches au plafond, la tête en bas, les jambes en l'air. Ah! c'est bien là une de ces « débauches d'esprit sans compter », dont vous parliez tout à l'heure à propos de je ne sais quelle pièce de Meilhac, « genre inouï de fantaisie exaspérée et démente », disiez-vous. Je vous cite, Monsieur, car je ne saurais en meilleurs termes apprécier une œuvre dont il est aisé du reste de quintessencier l'intérêt. Vos gens traînent sur la scène autant de lits qu'ils peuvent, y tiennent les discours les plus en situation, et se font surprendre par le commissaire, aidé d'un petit chien qui aboie honnêtement à toutes ces joies de l'adultère, auxquelles on le mêle malgré lui...

Si, pourtant, quelqu'une des finesses du *Nouveau Jeu* avait échappé à cette trop rapide analyse, excusez-moi, Monsieur. J'ai hâte de rejoindre ce vieux coureur que

l'usure professionnelle réduit à n'être plus qu'un vieux marcheur.

Depuis qu'elle a découvert sur ses affiches que vous étiez de l'Académie française, Mlle Falempin doit être curieuse, de savoir ce qu'on y pense de son truculent sénateur.

Elle le saura, vous aussi, Monsieur, mais souffrez qu'avant de vous le dire je fasse, en passant, une réflexion :

On parle toujours, sans y croire beaucoup à la vérité, de l'embarras des richesses ; il faut cependant, avec vous, se rendre à l'évidence. Vous avez trop d'esprit. Il vous gêne jusqu'à vous troubler! Non content de le dépenser, de le prodiguer, devrais-je dire, en fusées, en pluies d'étincelles, il vous plaît encore de l'envoyer parfois se promener en feu follet sur les pires marécages. Depuis cette scandaleuse *Reine d'Espagne* du chevalier de La Touche, si tragiquement sifflée en 1831, on n'a pas gardé le souvenir, à Paris, d'une fantaisie aussi débridée que votre *Vieux Marcheur*.

Vous poursuivez la réhabilitation de cet irréductible survivant. Il n'a trahi, dites-vous, avec votre indulgence accoutumée, que ses cheveux blancs et le sens commun. Mais encore, Monsieur, pour les trahir de cette sorte, aurait-il bien fait de mettre entre nous et lui ce mur, vous savez, ce fameux mur derrière lequel il se passe quelque chose.

L'habileté qu'avait Meilhac à tourner court, à ne pas aller, comme vous le disiez si bien, jusqu'à l'extrême élan, vous charmait tout à l'heure. « L'éphémère tristesse que vous causait cette déception vous semblait tout ce qu'il y a de plus pénétrant, de plus raffiné, de plus artistique. »

Pourquoi donc ne nous avoir pas laissés, nous aussi... sur une déception? Non, le mot trahirait ma pensée, mais, au moins, sur une illusion, si compromise fût-elle?

Vous en coûterait-il beaucoup d'avouer que les ébrouements de Labosse toujours en quête de mots graveleux et de situations... comment dirais-je, inextricables, si vous voulez, ont fini par faire pleurer, chez vous, ce bon petit enfant dont je parlais tout à l'heure. Aidé par le curé des Tourniquets, car la théologie nous envahit au théâtre, vous avez essayé d'exorciser le vieux pécheur. Vous y êtes-vous mal pris, Monsieur? Dans tous les cas, vous n'avez su faire de lui qu'un érotique chrétien. La variété est assez inattendue pour vous donner l'effet comique que vous cherchiez peut-être.

Quoi qu'il en soit, votre zèle à ramener les égarés n'en était pas à son coup d'essai; déjà, voilà trois ou quatre ans, vous aviez eu affaire au prince d'Aurec, et je me demandais, en vous entendant célébrer le tact parfait de Meilhac et la note toujours juste de son ironie, si vous n'aviez pas voulu faire ainsi l'aumône d'une transition facile à celui qui aurait à vous rappeler, après votre grand succès d'aujourd'hui, votre grand succès d'autrefois.

Vous vous attaquez, dans le *Prince d'Aurec,* à cette thèse, que l'on ne peut être et avoir été. Je n'oserais affirmer qu'elle soit neuve, car, sans remonter au déluge, je crois reconnaître celle de votre *Vieux Marcheur;* mais peu importe ce détail à la querelle que vous me permettrez de vous faire.

Voyons, Monsieur, il s'agit de nous entendre. Le prince

d'Aurec ne saurait être à la fois trop moderne et trop féodal. C'est là pourtant ce que vous lui reprochez, l'esprit hors du fourreau, et avec des mots à vous faire nommer député. Si le malheureux se refuse à recommencer tout de suite les croisades; s'il envoie, ce dont je le blâme, l'épée du connétable, son grand-père, à la ferraille, vous criez haro sur le sacrilège. Si, au contraire, il regimbe à se laisser tondre par de Horn, à se faire traiter d'amateur par Montade, de rallié par Rabagas, vous le proclamez d'une crasse inutilité. Vous allez même jusqu'à le mettre tout à fait hors la loi s'il s'obstine à vouloir entendre chanter le coq sans rougir.

Je me hâte cependant d'ajouter, pour être juste, plus juste peut-être que vous ne l'avez été envers le prince d'Aurec, que si je ne parviens pas à admirer votre pièce au point de vue de la logique, il en est autrement au point de vue littéraire. Votre talent y a pris son essor. On sent une armature sous le brillant de votre dialogue. Vous ne prétendez plus seulement amuser, et votre esprit n'y perd rien, au contraire. Votre satire serait terrible si elle ne portait dans le vide.

La seule moralité qui semble ressortir indéniable de cette pièce si passionnément pensée, qu'elle restera sans doute au répertoire, c'est qu'il y a encore un homme d'esprit pour croire que de jolis mots, que des mots méchants ou que de grands mots changeront rien dans notre pays d'égalité. On y continuera malgré Montade, comme on a continué malgré Figaro, à naître, à vivre, à mourir étiqueté selon sa provenance. Montade ne dira jamais plus joliment que Figaro des choses désobligeantes au prince

d'Aurec. Ces choses sont dites ; que sert de les redire? C'est là gibier d'arrière-saison. Pourquoi vous attarder à ces rengaines déplumées?

Ne serait-il pas moins banal de nous peindre l'intime et poignante souffrance de certaines âmes trop tard venues qui attendent qu'on leur donne enfin l'essor? Il est dur de n'être en son pays qu'un misérable accessoire parce qu'on se refuse à déserter des traditions qui, elles aussi, comme le sol de la patrie, sont faites de la cendre des morts.

Quoi qu'on prétende, il y a des lois de survivance. J'en atteste le prodigieux succès de cette pièce qu'acclamaient naguère Paris et la province parce qu'elle réveillait tout ce que notre vieille veine française charrie encore de galanterie, de vaillance, de belle humeur sommeillantes.

Il semble que vous ne teniez pas en suffisante estime cette solidarité qui unit l'avenir au passé lorsque vous donnez, dans vos *Deux Noblesses*, l'argent pour idéal à ceux que vous prétendez rajeunir. La foule ne se presse-t-elle pas assez compacte, sans eux, autour des guichets suspects? Et quant à l'industrie politique, ou à la politique industrielle, où serait, je vous le demande, l'avantage, pour le prince d'Aurec d'allonger la liste des non-lieu?

Et remarquez, Monsieur, qu'en parlant ainsi, je suis loin d'être aussi pessimiste que vous. A vous en croire, la France finirait bientôt faute de Français.

La jeunesse ne serait plus, chez nous, qu'un ramassis de gamins déjà dégénérés supérieurs, individualistes, dogmatiques, inquiets, ennuyés, mépriseurs de femmes.

« J'en ai soupé », dit l'un. Je vous emprunte ces

jolies formules. « Acceptons de bonne grâce d'être crapules », ajoute l'autre. « Je suis sec comme un copeau et glouton à froid », réplique le troisième. « Que m'importe, conclut le quatrième, d'être né sous un chou français, suisse ou mexicain? »

Névrosée, décadente, la Parisienne serait devenue « cette gentille marionnette de la vie » que vous disiez tout à l'heure, « mignonne inutilité aux sentiments teints comme ses cheveux et maquillés comme son visage ».

Il n'émergerait, enfin, que quelques princesses à la merci d'un chèque, « un duc brillant homme d'État, un vicomte somptueux penseur », du troupeau d'imbéciles titrés que vous faites défiler devant l'étranger qu'est le baron de Horn. A qui la faute, s'il en était ainsi?

Un voyageur, revenant d'Angleterre, racontait qu'il avait visité la fameuse usine de Widenesse où l'on fait de l'alcali. Les vapeurs qui s'en échappent empoisonnent, disait-il, bien loin à la ronde tout ce qui ne demanderait qu'à vivre. On ne voit plus un brin d'herbe; les arbres sont sans feuilles; ouvriers et ouvrières, qui vous croisent, ressemblent à des morts.

« Mais qu'est-ce donc que vous fabriquez ici? demanda le voyageur.

— Des squelettes, Monsieur », répondit le guide.

Fabrique-t-il autre chose que des squelettes, lui aussi, ce rire qui passe chargé de doute, de désillusion, de raillerie, de luxure, sur nos traditions, sur nos mœurs, sur nos croyances, sur notre patriotisme, sur nos derniers enthousiasmes? Rien ne reverdit où il a soufflé, tout se dessèche, tout meurt, jusqu'au courage, jusqu'à l'orgueil du bien.

L'un des maîtres de ce rire, disait que la morale était un phare à feux tournants. Dans le même ordre d'idées, un autre affirmait naguère que les vertus théologales et les péchés capitaux pouvaient donner les mêmes effets d'optique, qu'il n'y avait là qu'une question d'éclairage.

Dieu me garde, Monsieur, de vous prêter un aussi transcendantal éclectisme. Mais, enfin, permettez cette question qui intéresse chacun ici : riez-vous par dédain, par incroyance, ou par charité? Êtes-vous un dilettante qui se promène simplement sur le boulevard pour le plaisir d'y cravacher les masques qui passent, ou bien êtes-vous, comme d'aucuns le prétendent, un apôtre en mission chez les Gentils?

Vous aviez un mot charmant à propos de la collaboration de Meilhac et d'Halévy. « Tout les séparait, disiez-vous, par conséquent tout devait les rapprocher. Français et Parisiens tous deux, — je continue à vous citer, — ils devenaient en plus Siamois. »

C'est bien cela! Je m'approprie votre jolie pensée et votre jolie phrase. Chez vous, Monsieur, le dilettante et l'apôtre, Français et Parisiens tous deux, sont devenus, eux aussi, Siamois. Plus heureux que vous tout à l'heure, je n'ai pas à enquêter bien loin pour percer le mystère de leur collaboration. A « cette étincelante dualité », — c'est là encore une de vos expressions, — je ne veux trouver qu'un seul cœur; cœur de bon apôtre peut-être, mais d'apôtre quand même, caché sous l'orchidée de votre boutonnière. Je sais bien que vous rompez à vos ouailles un pain de singulière fantaisie, que vous les poussez dans une voie qui, à première vue, ne ressemble

guère au chemin de Damas ; mais encore n'est-il pas trop malaisé de découvrir le sens caché de vos paraboles les plus outrées. On y démêle le respect de ce que vous persiflez, l'amour de ce que vous ridiculisez, l'espoir, enfin, de voir renaître ce que vous déclarez à jamais fini. On sent que par delà ces frontières « molles et flottantes » que votre spirituel paradoxe assignait tout à l'heure à l'esprit français vous connaissez des êtres dont la psychologie vous intéresse; des êtres qui aiment, souffrent, se débattent sous l'étreinte de passions nobles ou atroces, mais sincères. Leurs âmes n'habitent ni des corps de fantoches ni des corps de poupées. Cette humanité est faite de chair et de sang; elle n'a rien de factice ni de spécial. C'est dans cette humanité-là que Shakespeare et Molière ont taillé leurs chefs-d'œuvre.

Donnez-nous donc un peu de vie humaine, au lieu de nous fabriquer tant de vie parisienne. Quand on a le cœur et l'esprit que nul ne vous marchande, il est autre chose à dire de la vie que les amusements de quelques petits vicieux ou que les amours rancies de quelques vieillards à l'âme pourrie.

Faut-il vous rappeler le triomphe de *Catherine* quand elle nous est arrivée en surprise?

Je ne sache pas que le public ait jamais plus cordialement applaudi au retour de l'enfant prodigue; et quelle joie c'eût été pour votre bon maître M. de Montyon, — car il doit vous en souvenir, vous lui avez dédié votre premier livre avec votre carte cornée sur sa belle couverture jaune, — quelle joie c'eût été pour le digne homme que de couronner Mantel l'amoureux éconduit de Catherine!

Ah! Mantel est héroïque! C'est un personnage de Corneille. Il refoule sa flamme par passion de la piétiner. Telle est la noblesse avec laquelle Mantel coupe court lui-même à ses plus chères espérances, qu'on peut se demander s'il n'a pas quelque secret désir de se débarrasser de Catherine. Mais le public ravi ne se l'est pas demandé. Il n'a vu que de beaux sentiments. N'en fût-il plus au monde qu'il en voudrait encore.

Et c'est ainsi, Monsieur, que, tantôt vous louant, tantôt ne vous louant pas, j'arrive au bout de ce discours. Ma franchise a au moins cette excuse, que votre immortalité vous eût fait trop attendre la vérité que l'on ne doit qu'aux morts! Mais encore ne serait-ce pas toute la vérité si je ne relevais, dans votre œuvre, un trait curieux et qui lui est propre. Vous avez comme l'instinct de l'avenir. Vous posez hardiment les questions que nul encore n'a pressenties. Le baron de Horn était un précurseur dans le *Prince d'Aurec*. L'anarchiste Moret en était un, hélas! lui aussi, dans les *Deux Noblesses*.

... Si ce n'était cet esprit prophétique, qui vous distingue de votre prédécesseur, vous ne feriez que continuer parmi nous sa charmante et très spirituelle tradition. Jamais, non, jamais, la belle humeur de Meilhac ne s'est avisée de prévoir. Elle avait, paraît-il, d'autres soucis, et plus gais, que la question sociale. Vous nous le dites. Je veux le croire. Le trait me semble cependant trop appuyé quand vous nous donnez un décalque de votre *Vieux Marcheur* pour le portrait de Meilhac. Certes, la prétention serait excessive de vouloir béatifier le père de Gotte ou de Frou-Frou. Mais il existe à mi-côte, entre les régions séra-

phiques qu'habite le chœur des vierges et ce paradis terrestre où trottinent ces « petites femmes » dont les « chères faiblesses » vous arrachaient un soupir tout à l'heure, il existe une sorte d'oasis ignorée de Labosse comme de Giroux-Godard et que Meilhac avait su découvrir.

Je me suis laissé raconter ce trait charmant, que, follement épris d'une danseuse, il ne voulut jamais lui parler, et que, pendant bien des années, le buste de cette femme fut la joie de ses yeux et de son cœur. Ne vous en déplaise, Monsieur, un vieux marcheur eût vendu le buste pour acheter le modèle...

Non, le poète sommeillait peut-être, mais n'était pas mort, chez ce blasé que vous venez de nous peindre d'une façon trop gaiement sévère. Quelques touches d'idéal n'auraient fait, croyez-moi, qu'ajouter à sa ressemblance.

Et puis, comment n'avez-vous pas souligné davantage cette pondération dans l'outrance, si je puis ainsi dire, qui donnait parfois à la fantaisie de Meilhac la prestigieuse allure d'une paire d'ailes papillonnant au bout d'un fil à plomb? Il y avait pourtant dans ce singulier amalgame de folie et de mathématique un phénomène de rétroactivité qui aurait dû vous frapper. Vous auriez pu y reconnaître cette indélébile empreinte qu'une première éducation — vos admirateurs le savent bien — laisse toujours sur le talent en train d'éclore. Meilhac avait essayé d'entrer à l'École polytechnique, et l'un de nos plus illustres confrères ici pourrait vous dire les très bonnes raisons qu'il eut alors de lui en fermer les portes. Réduit ainsi —

heureusement — à lâcher l'ombre pour la proie, Meilhac n'en garda pas moins quelque chose d'algébrique dans sa façon de poser, de suivre, de résoudre ses invraisemblables problèmes psychologiques.

On a donné de ses légendaires distractions toutes les raisons imaginables, sauf celle qui, peut-être, eût suffi à les expliquer. Il vivait partout et toujours hypnotisé par quelque inconnue à dégager. De là, quand on l'arrachait à son équation, ces sursauts qui dans la rue, au théâtre, dans le monde, le faisaient ressembler, lui le Parisien raffiné, au plus ahuri des provinciaux. De là, encore peut-être cette amusante misanthropie qu'il clamait si désespérément par la bouche de Cottentin dans *Ma Camarade :* « Je sais bien que c'est bête d'être bête comme ça, mais qu'est-ce que ça me fait d'être bête, puisque je suis seul ! »

Sensible comme un baromètre, la moindre variation dans l'atmosphère accoutumée lui devenait un tourment. Sa pensée, son talent avaient besoin de solitude ; car, explique qui pourra le phénomène, Meilhac ne percevait nettement les choses que lorsqu'elles avaient filtré à travers son humour comme à travers la lentille d'une chambre noire. L'image se présentait alors renversée et devenue par le fait irrésistiblement comique, sans qu'elle eût rien perdu de son réalisme, ni de ses proportions parfaites.

Comme ses plus subtiles observations ne faisaient ainsi, chez notre aimable confrère, que le réfléchir lui-même, il était naturel qu'elles demeurassent imprégnées de sa native indulgence. S'il montrait les dents, c'est parce qu'il riait. Quel parfait détachement dans sa raillerie. Ses plus sévères mercuriales s'achevaient d'ordinaire, vous le savez,

par un embaumement. Et cela pourquoi? Parce qu'il lui était parfaitement indifférent que le trait portât, pourvu qu'il s'en fût amusé.

Et pourtant ce sceptique croyait à quelque chose avec toute la ferveur, toute la foi du charbonnier. L'indifférent se passionnait, le moqueur s'enthousiasmait dès qu'il s'agissait de la France; et je m'étonne, Monsieur, — car le trait vous est commun avec votre prédécesseur — que vous n'en ayez pas ennobli sa souriante figure d'Épicurien.

Il est vrai que Meilhac avait la timidité, ou plutôt la pudeur de ses très intimes sentiments. L'ironiste craignait l'ironie; ce qui ne l'empêchait pas, l'heure venue, de tirer bravement de sa poche la cocarde qu'il ne mettait pas à son chapeau.

Un jour, harcelé, comme nous le sommes tous, par ce premier venu qui vous demande quelle est la meilleure des républiques, ou quelle est la femme que vous aimez le mieux, Meilhac mis en demeure de nommer l'homme de ses préférences, répondit : « Le général qui nous rendra l'Alsace et la Lorraine » ; on crut à une boutade... c'était une explosion!

Mais la fumée n'en était pas dissipée que déjà le cocardier, — je mets le mot, Monsieur, sous votre patronage, — que déjà le cocardier s'en était retourné, tant il avait horreur du bruit, à son art léger et à ses douces habitudes toutes fourrées — dirais-je d'égoïsme? Non, égotisme bienfaisant, spirituel, et qui, s'il était sans gêne, était aussi sans rancune... Car Meilhac est mort convaincu, — vous reconnaîtrez là une dernière et touchante colla-

boration d'Halévy, — Meilhac est mort convaincu qu'il n'avait jamais eu de collaborateurs...

Je voudrais, moi aussi, Monsieur, collaborer à vos dernières joies. Excusez cette trop hâtive préoccupation; mais quand on vieillit et qu'on ne peut plus guère donner autre chose, on se fait donneur de bons conseils. Le mien, d'ailleurs, sera pour vous plaire. Tâchez, Monsieur, tâchez, à tout hasard, de vivre longuement, et alors qui sait si, dans quelque cinquante ans, on ne dira pas de vous, — car l'esprit a aussi sa beauté du diable, — qui sait si on ne dira pas de vous comme d'un autre moraliste... La Rochefoucauld : « Les sonnets de sa jeunesse lui sont revenus en maximes. »

DISCOURS

DE

M. PAUL DESCHANEL

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 1er FÉVRIER 1900

EN VENANT PRENDRE SÉANCE A LA PLACE M. ÉDOUARD HERVÉ

MESSIEURS,

Permettez-moi, en vous remerciant, de reporter d'abord à mon père le grand honneur que vous me faites. Il me semble que c'est lui qui, en bonne justice, devrait être ici. Une vie courageuse, consacrée tout entière aux lettres; un long exil honoré par cette propagande de l'esprit français, dont nos voisins gardent le souvenir reconnaissant; la création d'un genre, la conférence, cette forme familière de l'enseignement supérieur et libre; tant d'œuvres sorties toutes vives de l'École normale ou du Collège de France, et alertes comme la parole; surtout cette haute conscience, qui a puisé son idéal aux sources les plus pures de la sagesse antique, et qui toujours y a sacrifié

ses intérêts les plus légitimes : tout paraissait marquer sa place dans cette illustre assemblée. En m'accueillant, vous avez pensé à lui : car le nom que je porte est mon principal titre à votre bienveillance. Je me sens un peu triste, je l'avoue, d'être à l'honneur tandis qu'il a été à la peine; un peu consolé aussi, pourtant, à la pensée que, si j'eusse été plus heureux de le voir à cette place, il est plus heureux, lui, d'y voir son fils : car tous deux ne forment qu'une seule âme et un seul cœur.

Je remercie en même temps l'Académie française du nouvel honneur qu'elle fait à notre tribune, maintenant ainsi, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire nationale, cette alliance féconde de la politique et des lettres, dont l'affaiblissement est pour les peuples un signe certain de décadence.

Messieurs, l'homme très regretté auquel je succède n'a pas eu la destinée qu'il méritait. Les nouvelles générations l'ont imparfaitement connu. Nous voyions en lui un journaliste éminent, honneur de sa profession, défenseur chevaleresque d'une grande cause vaincue; nous lisions ses pages éloquentes sur les hommes d'État anglais, dont la vie lui servait de modèle, et auxquels il avait emprunté la solidité de l'esprit politique et l'amour de la liberté légale; et nous aimions à retrouver, dans le cadre plus large de l'histoire d'Irlande, son art serré à la fois et lucide, son élégante et grave ordonnance, au service de la liberté de conscience et de l'humanité. Mais peut-être vous semblera-t-il que ce n'est point là encore la partie supérieure de son œuvre et de sa vie intellectuelle.

M. Weiss disait qu'Édouard Hervé était une des premières plumes diplomatiques de l'Europe : oui, il a été, en matière de politique extérieure, un des esprits les plus clairvoyants et parfois les plus profonds de ces quarante dernières années. Relisez la série de ses articles, de 1860 à 1898, vous ne trouverez nulle part plus haute leçon de diplomatie contemporaine, plus saisissant exemple de perspicacité patriotique. Il a honoré la presse ; il était né pour servir l'État. Il avait vocation de diplomate : la connaissance la plus étendue des affaires européennes, la sûreté du coup d'œil, la patience et le sang-froid. Dans une société moins divisée que la nôtre, il eût été un des conseillers, un des guides de la politique étrangère. Et le meilleur hommage à lui rendre, c'est de montrer, avec ce qu'il a écrit, ce qu'il eût fait, si un destin plus propice lui eût permis d'agir, et de conduire les grandes affaires, au lieu de les discuter.

Le hasard l'avait fait naître à l'île Bourbon ; mais, par son père, il était Lorrain, et par sa mère, Breton. Son père dirigeait tout jeune un journal à Nancy au moment de l'entrée des alliés ; plutôt que de subir la surveillance de l'ennemi, il jeta sa plume, entra dans l'enseignement, et fut nommé professeur de mathématiques à l'île Bourbon. Édouard Hervé y commence ses études, vient les achever à Paris avec des succès extraordinaires dans les sciences aussi bien que dans les lettres, remporte au Concours général le prix d'honneur de philosophie, et est admis le premier à l'École normale. Il en sort bientôt après, donne quelques articles de littérature à la *Revue de l'Instruction publique*, et entre à la *Revue contemporaine*, où il est chargé, en 1860, de la chronique politique. Il a vingt-cinq ans.

Pour bien juger de la ligne qu'il va suivre dès ses premiers pas, rappelons un instant dans notre mémoire ce qu'étaient la presse et l'opinion vers le milieu du second Empire.

Les grands journalistes de la génération précédente avaient disparu de la scène : Marrast était mort; Armand Bertin mourait à son tour, après s'être renfermé pendant les dernières années de sa vie dans une réserve digne et triste; Émile de Girardin semblait s'être retiré: il attendait. Les journaux de ce temps-là, peu nombreux, avec peu de lecteurs et peu de liberté, bornaient leur ambition à résumer les actes du pouvoir et à commenter les dépêches. Alors, à quelques années de distance, parurent trois jeunes hommes, inconnus la veille ou connus seulement de quelques professeurs et de quelques élèves de l'Université. Le premier s'appelait Prevost-Paradol; le second, Jean-Jacques Weiss; le troisième, Édouard Hervé.

Prevost-Paradol, élégance accomplie, mélange exquis d'éloquence, d'ironie et de goût, qui semble égaler parfois tel de ces moralistes dont il pénètre le génie; éclatante promesse de gloire, noble ambition, où brille un rayon de Vauvenargues; — Weiss, plus inégal, mais neuf, vigoureux, varié, plein de relief et de saveur, avec des fusées d'imagination et des éclairs de poésie; et soldat dans l'âme, car il a été enfant de troupe au régiment où servait son père, musicien de l'armée, et il semble qu'à travers la prose de ce fils de l'Alsace on entende parfois le clairon, le tambour, le pas martial et crâne du troupier français; — enfin Édouard Hervé, plus contenu, plus sobre, voilant sa flamme sous une apparente froideur; langue ferme et

simple, sans parure, volontairement dépouillée; moins soucieux de la couleur que de la justesse; armé, d'emblée, des qualités maîtresses du journaliste : la clarté, la concision et la force; — tous trois, rompus à la discipline robuste des humanités ou des mathématiques, nourris du sue de l'histoire, doués du sens politique et du sens national, avides d'action, passionnés pour la grandeur et pour l'éclat du nom français,

Entre le pouvoir et l'opposition, quelle attitude vont-ils prendre?

Depuis 1815, toute l'École démocratique et une grande partie de l'École libérale avaient embrassé avec ardeur ce principe des nationalités, qui n'était à leurs yeux que le droit pour les peuples de disposer d'eux-mêmes, de choisir, de voter leur nationalité, c'est-à-dire l'idée de la Révolution française, de la souveraineté nationale, appliquée au dehors; principe que Napoléon avait proclamé à Sainte-Hélène, comme si ses guerres de conquête n'avaient été que la préface d'un dessein plus vaste, une confédération des peuples affranchis par l'épée de la France. « Le premier souverain, avait-il dit, qui au milieu de la grande mêlée embrassera de bonne foi la cause des peuples, se trouvera à la tête de l'Europe et pourra tout ce qu'il voudra. » Dès lors, historiens, orateurs, poètes, soldats, Lafayette et Casimir Delavigne, Lamennais et Béranger, Barthélemy et Lacordaire, Auguste Barbier et Edgar Quinet, Michelet et Victor Hugo, toute l'école Saint-Simonienne et les premiers orateurs de l'opposition sous Louis-Philippe avaient pris la défense des peuples opprimés, la Pologne et l'Italie, et adopté la cause de la Prusse, protestante et libérale,

contre l'Autriche, ultramontaine et absolutiste, symbole de l'oppression internationale. En 1848, le principe des nationalités était devenu la diplomatie officielle de la France dans le Manifeste de Lamartine aux puissances étrangères et par un vote unanime de l'Assemblée Constituante; et enfin Napoléon III avait apporté au trône le rêve de sa jeunesse et la pensée de son oncle, qu'il avait exposés dès 1839 dans ce livre sur les *Idées napoléoniennes*, où l'on trouve à la fois le commentaire de Sainte-Hélène et tout le programme de son règne futur. La guerre de Crimée, en divisant les Cours du Nord, avait été comme le prologue de l'œuvre qu'il se proposait d'accomplir; la guerre d'Italie en serait le premier acte.

C'est à ce moment que, du parti libéral, s'élèvent des voix nouvelles. Les trois jeunes écrivains, au milieu du silence universel, osent dire à l'empereur :

« Prenez garde! cette force que vous déchaînez, êtes-vous bien sûr d'en rester le maître? Pourrez-vous l'arrêter au gré de votre désir et de votre intérêt? Vous ne voulez pas, dites-vous, d'un grand royaume unitaire au pied des Alpes; vous voulez seulement une confédération sous la présidence du Pape. Mais qui vous dit que ces peuples, une fois mis en goût, se contenteront d'une demi-délivrance ? Qui vous dit qu'après avoir lutté pour l'affranchissement, ils ne lutteront pas pour autre chose, pour l'unité? Comment concilierez-vous leur droit de disposer d'eux-mêmes avec le maintien, par vos armes, de la souveraineté pontificale ? Et savez-vous si d'autres peuples, non pas opprimés ceux-là, ni asservis à des dynasties étrangères, mais seulement morcelés et relativement faibles, ne

profiteront pas de cet exemple pour essayer de réunir leurs membres épars? Vous-même, ne mêlez-vous pas à l'idée des nationalités celle des « grandes agglomérations »? De l'une à l'autre, où est la limite? Et ne craignez-vous pas enfin que des politiques ambitieux ne greffent sur votre théorie des considérations très différentes, la race, la langue, les frontières naturelles, le prétendu droit historique, et que ce principe, où vous ne voyez qu'un moyen de liberté, ne se change contre vous en instrument de domination et de conquête?

» Et si nos voisins s'agrandissent à nos portes, que ferez-vous? N'exigerez-vous rien? Mais, par cela seul, vous serez affaibli: car la grandeur est chose relative; un pays, tout en restant le même, peut être diminué, lorsque des forces nouvelles croissent autour de lui. Réclamerez-vous des compensations? Mais les extensions de territoire qui eussent été possibles vers 1830 le seront-elles encore en 1860 ou en 1870? On voit bien en quoi les peuples qui ne sont pas unifiés profiteront de vos maximes; on voit moins bien ce que la France peut y gagner, elle dont l'unité est accomplie. »

Et alors, à la vision de Sainte-Hélène ils opposent une autre politique, celle qui avait fait la France, celle qu'avaient pratiquée, aux jours les plus glorieux de notre histoire, les ouvriers immortels de notre puissance et de notre unité, les Henri IV, les Richelieu, les Mazarin: politique mesurée, comme le génie même de notre race, et forte parce qu'elle était mesurée; qui ne souffrait point qu'un État fût assez puissant pour opprimer les autres, et qui, en brisant le cercle de fer de la monarchie universelle, en

maintenant l'équilibre entre les nations, avait sauvé, avec la grandeur française, l'indépendance de l'Europe et la liberté de l'esprit humain.

Vous ne savez que trop, Messieurs, à quel point ces craintes étaient fondées, et avec quelle rapidité l'événement vint y donner raison. Le traité de Villafranca, à peine signé, tombe en poudre ; la révolution italienne échappe aux mains de l'empereur, et ne s'arrêtera plus.

M. Hervé, tout de suite, sent le lien entre la question italienne et la question allemande. Il prévoit, dès 1860, que les événements qui se déroulent au delà des Alpes auront pour conséquence inévitable une lutte nouvelle entre le Piémont agrandi et l'Autriche ; à sept ans de distance, il annonce la guerre de 1866. D'autre part, abaisser l'Autriche, c'est faire le jeu de la Prusse, qui est à l'Allemagne ce que le Piémont est à l'Italie ; les princes de Savoie pourraient bien être les précurseurs des princes de Hohenzollern. On dirait qu'il devine le mot de Cavour au ministre de Prusse à Turin, venu avec les autres diplomates pour protester, après Castelfidardo, contre cette nouvelle violation du droit : « Vous nous remercierez un jour de vous avoir montré le chemin » ; et l'autre mot fameux que plus tard M. de Bismarck, revenant de Biarritz, dira au chevalier Nigra : « Si l'Italie n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

En effet, voici que de l'affaire italienne sort, ou plutôt renaît, l'affaire danoise ; voici que, profitant des embarras que nous suscitons à l'Autriche au delà des Alpes, le gentilhomme de la Marche de Brandebourg commence la série des coups de force et des drames sanglants par les-

quels, dans l'espace de sept ans, il va abattre successivement le Danemark, l'Autriche, la France, établir l'hégémonie de la Prusse en Allemagne et la prépondérance de l'Allemagne en Europe.

Pour son coup d'essai, il s'attaque à cette illustre et généreuse Maison royale de Danemark, qui avait comblé la Germanie de ses bienfaits, qui avait donné asile à ses philosophes, à ses historiens, à ses poètes, à ses artistes, qui avait recueilli Klopstock errant, attiré Cramer et Schlegel, secouru la veuve et les enfants du sublime auteur de *Don Juan*, mort dans la misère, et qui, par une odieuse ironie du sort, avait couvé à l'Université de Kiel la pensée allemande, dans le temps même que Frédéric le Grand, tout à Voltaire, dédaignait sa propre langue pour la nôtre.

M. Hervé supplie Napoléon III d'accepter les offres de concours de l'Angleterre, de faire respecter la signature que lui-même a apposée en 1852 au traité de Londres, et de secourir la vaillante nation qui nous avait si fidèlement défendus pendant les guerres du premier Empire. L'intégrité du Danemark n'est-elle pas liée au droit public de l'Europe et aux intérêts généraux de la civilisation? Les grandes routes du commerce, les clefs et les passages des mers peuvent-ils tomber aux mains d'un État assez puissant pour les fermer à son gré? Et, d'avance, il décrit le port de Kiel rempli de navires prussiens, et un canal, creusé avec des capitaux prussiens, commandant la mer du Nord et la Baltique.

La France, pour son malheur, n'intervient pas, et de cette première violence vont naître les autres. 1864 est comme une première épreuve, en raccourci,

de 1866, l'année fatale, et de 1870, l'année terrible. M. Hervé mesure aussitôt l'étendue de la faute et en prédit les conséquences. La conquête des duchés est le premier triomphe du parti unitaire : elle lui a permis de mesurer ses forces, elle accroîtra ses exigences. L'Allemagne n'est pas, comme l'Italie, enfermée dans des limites marquées par la nature; si c'est, à certains jours, sa faiblesse, à d'autres, c'est sa force : ouverte à toutes les invasions, elle est à portée de tout envahir; elle déborde de toutes parts. Et elle ne conquiert pas seulement, elle colonise; elle peuple le pays qu'elle a conquis; elle acquiert la terre qu'elle ne faisait d'abord que gouverner. C'est là ce qui rend ses progrès si inquiétants pour ses voisins : car il n'est pas de grande révolution politique sans révolution agraire. La réunion de tous les peuples germaniques sous un seul gouvernement, en accroissant dans des proportions démesurées cette force d'expansion déjà si considérable, en ferait un danger permanent pour l'Europe, et en particulier pour la France. « Quelle perspective pour des Français, s'écrie-t-il, que de voir une Allemagne de soixante millions d'habitants réunis sous la même main, et pouvant mettre en mouvement, sur un signe parti de Berlin, une armée de 1 500 000 hommes! »

Messieurs, cela était écrit en 1864.

Il est aisé aujourd'hui d'apprécier ces événements, d'en saisir la chaîne et la trame, et de mesurer, pour parler comme Bossuet, « ces grands coups dont le contre-coup porte si loin », de même qu'il est aisé de faire, après une bataille, la critique des opérations. Mais les juger sur l'heure, comme les jugera l'historien cinquante ans après;

démêler du premier coup, sur le terrain même, au choc des intérêts, des passions, des idées contradictoires, la solution juste ; mettre d'emblée les choses actuelles à leur place dans le train général du monde, et considérer les faits contemporains en quelque sorte du point de vue de la postérité : voilà, certes, un don rare et précieux, mais plus remarquable peut-être chez le journaliste, pris par sa tâche quotidienne et hâtive, que chez aucun autre. Ce don, M. Édouard Hervé le posséda toute sa vie ; il avait, suivant l'expression de Talleyrand, « de l'avenir dans l'esprit ». C'est par là que ses articles ne sont pas seulement la chose d'un jour, et qu'ils durent. Seulement, c'est ce qui explique aussi que sa clairvoyance, méconnue lorsqu'elle eût prévenu les désastres, n'éclate que lorsqu'il est trop tard.

Quelques semaines après, le 10 août 1864 : « La question danoise est close, dit-il, la question allemande s'ouvre. Les duchés; en changeant de main, ne cesseront pas d'être un objet de conflit ; seulement le conflit va changer de théâtre. » Ici encore, il voit juste : de la guerre entreprise avec l'Autriche pour alliée, M. de Bismarck va faire sortir une guerre contre l'Autriche. En l'entraînant dans cette aventure sans scrupules, il a créé le litige qui va lui permettre de se retourner contre elle ; il va faire, suivant la tactique qu'il emploiera toute sa vie, de sa complice de la veille sa victime du lendemain.

Une partie de l'opinion française, égarée, continue de soutenir la Prusse. M. Hervé se rend compte que le péril a changé de côté, que la lutte contre l'Autriche est devenue un anachronisme ; il ne cesse de signaler au gouvernement sa fatale méprise, et le danger de susciter en face de

l'Autriche, sous prétexte de la contenir, une puissance qui ne cherche à l'abattre que pour prendre sa place. Il dit, en propres termes, qu' « une Autriche unie et forte est nécessaire pour arrêter l'ambition prussienne, l'unité allemande ». D'ailleurs, les rôles à présent ne sont-ils pas intervertis, puisque la Prusse est devenue despotique sous Guillaume, tandis que l'Autriche a adopté le régime constitutionnel avec François-Joseph?

Peine perdue! Avertissements inutiles! Et lorsque, le 3 mai 1866, M. Thiers prononce à la tribune du Corps législatif ce discours, le plus grand de sa vie parlementaire, dont M. de Sybel a dit que l'illustre orateur incarna en lui, ce jour-là, l'âme de sa patrie, déjà il est trop tard : depuis le 8 avril, le Piémont a signé avec la Prusse son traité secret, sous les auspices de l'empereur. L'Autriche, prise entre deux feux, est vaincue à Sadowa. Les journaux de l'opposition, *le Siècle, l'Opinion nationale, la Liberté, le Journal des Débats* lui-même, rivalisent avec les journaux du gouvernement pour applaudir à la victoire de la Prusse. « La Révolution, dit l'un d'eux, a vaincu la féodalité. » Hélas! la France, elle aussi, venait d'être vaincue sur ce champ de bataille, d'où elle était absente! M. Hervé dit : « La France, sans se battre, vient d'essuyer le plus grave échec qu'elle ait subi depuis Waterloo. »

Pendant ces années, de 1863 à 1866, il avait été constamment harcelé par l'administration ; il avait été forcé de changer plusieurs fois de journal, comme on change de cheval au milieu d'une bataille ; il avait passé successivement au *Courrier du Dimanche,* au *Temps,* à *l'Époque;* il avait essayé d'acheter, de ses modestes économies de pro-

fesseur, une petite feuille hebdomadaire, *le Courrier français;* enfin on lui avait interdit d'écrire en France, et il avait dû se réfugier au *Journal de Genève*. La lettre impériale du 19 janvier 1867, qui annonçait pour la presse un régime plus libéral, lui permit de reprendre la plume en France. Il fonde alors, avec Weiss, *le Journal de Paris*.

Dès le premier numéro, le 28 avril 1867, ils disent: « La guerre (entre la France et la Prusse) est inévitable... Elle sera terrible... Elle sera portée au cœur même de l'une ou l'autre nation... Et il est à craindre que la paix qui la terminera ne soit une paix boiteuse, moins propre à vider définitivement le différend des deux peuples qu'à préparer à l'Europe de nouveaux troubles et de nouvelles perplexités. »

Mais, pénétrant l'avenir d'une vue plus profonde et plus lointaine encore que Prevost-Paradol aux dernières pages de la *France Nouvelle*, Édouard Hervé, par delà l'inévitable conflit entre la France et la Prusse, en aperçoit un autre, conséquence du premier, et conséquence extrême du principe des nationalités, celui dont M. de Moltke sentit passer plus d'une fois sur son front le souffle glacé : le duel entre le Germain et le Slave.

Les deux amis, dans leur journal plus libre, rivalisent de verve, de sagacité, d'éloquence. C'est la pure lumière de l'esprit français, raisonnable et courageux. Ils criblent de leurs flèches étincelantes ce prétendu « droit nouveau », qui signifie simplement le droit, pour les autres, de tout prendre, et que Frédéric avait mis à la mode lorsqu'il enlevait la Silésie et déchiquetait la Pologne; cette politique « soi-disant démocratique et libérale », qui nous a conduits à présenter de nos propres mains aux fils des vainqueurs

de Rosbach les clefs de Hanovre, de Dresde et de Francfort. Ils peignent en traits de feu le Danemark déjà trop vengé par le châtiment prompt et éclatant de tous ceux qui se sont prêtés à cette grande injustice, la déchéance, l'exil, la ruine, la servitude : la Confédération germanique dissoute; l'Autriche exclue de l'Allemagne; le roi de Saxe sous le joug; le roi de Hanovre errant comme Œdipe; Francfort sans lois; l'Europe suspendue avec angoisse entre une paix incertaine et une guerre imminente; à travers ces ruines, l'Allemagne marchant à grands pas vers l'unité, engloutissant un à un ces États secondaires de la Confédération qui avaient été si souvent notre rempart contre la Prusse et contre l'Autriche; les traités de 1815, ces traités si honnis, aggravés à nos dépens; et au fond du tableau, M. de Bismarck mordant à belles dents, suivant le conseil de Méphistophélès, dans les fruits d'or de l'arbre éternellement vert de la vie, et laissant à qui les veut ramasser les théories stériles et grises.

Puis, bravement, faisant front de deux côtés à la fois, et s'attaquant aux illusions persistantes et aux préjugés de l'opposition comme aux erreurs du pouvoir, sans nul souci d'être reniés par l'une en même temps que persécutés par l'autre, ils accablent d'une ironique pitié les Adresses de la *Ligue de la Paix* aux étudiants d'outre-Rhin, dans le moment même que nous sommes joués encore une fois en l'affaire du Luxembourg. A ceux qui disent que la France ne doit plus chercher désormais ni agrandissements de territoire ni même prépondérance, qu'elle doit s'en tenir à une politique désintéressée, dominer par les idées et non par les armes : » Fort bien! disent-ils, à une condi-

tion : c'est que les peuples qui nous environnent soient animés soudain de sentiments aussi pacifiques et aussi généreux! » A ceux qui prétendent que l'unité était dans les vœux de tous les Allemands et qu'elle se fût faite sans nous, par la force des choses, ils font voir, documents en main, les vives répugnances qu'inspire encore la Prusse à beaucoup d'Allemands du Sud, même au moment où ils sont obligés de reconnaître qu'il ne leur reste plus d'autre parti que de s'unir à elle; ils rappellent que, si l'unité a pu naître, c'est par l'alliance italo-prussienne, et que cette alliance, c'est nous qui l'avons faite. A ceux qui combattent les projets du maréchal Niel et rêvent pour la France l'organisation militaire de la Suisse : « N'allez pas confondre, s'écrient-ils, l'esprit militaire avec l'esprit prétorien! Oui, certes, l'armée doit rester soumise au pouvoir civil; oui, nous répétons avec Joseph de Maistre qu'« à « l'instant où l'armée se mêlera de la politique, l'État sera « dissous, et les ennemis de la France, profitant de ce « moment de dissolution, la pénétreront et la diviseront »; mais gardez-vous d'affaiblir les vertus militaires, plus que jamais indispensables à ce pays au milieu des périls grandissants qui le pressent; fortifions-la sans cesse, cette armée, qui tient dans ses mains quinze siècles d'héroïsme, de puissance et de gloire, et qui en doit compte aux générations futures! » A ceux enfin qui, par un habituel sophisme, les accusent de pousser à la guerre, eux qui ont tout fait pour l'écarter, M. Hervé lance cette écrasante riposte, où l'on sent dans le polémiste un orateur : « Vous détestez la guerre, dites-vous? Nous aussi nous la détestons, et depuis plus longtemps. Il fallait la détester

lorsque commençaient les violations du droit public européen... Il fallait la détester lorsque M. de Cavour, sans l'ombre d'un droit ou même d'un prétexte, envahissait les Marches et l'Ombrie. Il fallait la détester lorsque l'Allemagne, excitée par les déclamations pernicieuses de ces soi-disant libéraux qui se traînent aujourd'hui aux pieds de M. de Bismarck, se ruait sur le malheureux Danemark, dont l'abandon a été si funeste à notre gouvernement et à notre pays... Il nous sera bien permis de dire qu'en fait d'amour de la paix et de clairvoyance patriotique, nous avons devancé, et de longue date, ceux qu'on nous propose aujourd'hui pour modèles. »

Et maintenant, Messieurs; essayerai-je de voiler à vos yeux les deuils de la patrie ? Non, je ne craindrai pas de les évoquer, même ici : car les âmes bien trempées tirent de pareils malheurs un enseignement et une espérance.

Les destins s'accomplissent : la guerre éclate ; la France est vaincue à son tour. Et le jour où, à Versailles, dans cette résidence de la royauté française qui avait lutté pendant deux cents ans pour briser la couronne de Charles-Quint, Guillaume Ier met sur son front la nouvelle couronne impériale, l'écrivain patriote, dans l'infinie tristesse de son cœur, fait un retour désolé sur la longue série de fautes qui nous ont menés à l'abîme, et peut du moins se rendre cette justice, que, de l'instant où il a ouvert les yeux sur le monde, il les a toutes vues, toutes signalées d'avance, et que sa plume sans tache est innocente des malheurs de la patrie.

Les négociations pour la paix se poursuivent ; on parle

de livrer Metz : il sent dans ses veines de Lorrain la pointe de lame qui va être enfoncée dans la chair vive de la France ; il voit la folie d'une France sans frontière, et par conséquent d'un litige éternel ; il crie : « Si par malheur Strasbourg ne peut être sauvé, Metz peut être sauvé et doit l'être... Metz une fois entre les mains de nos ennemis, la ligne des Vosges est tournée, Paris est à découvert,... la grande route de l'invasion reste perpétuellement ouverte. »

Puis, il en appelle aux puissances, dont l'intérêt est solidaire du nôtre : « S'il y a encore un homme d'État en Europe, si la race des Canning et des Metternich n'est pas éteinte, la cession de Metz ne se fera pas... Metz, en présence du formidable accroissement de puissance militaire en Allemagne, n'est plus seulement une forteresse française, c'est une forteresse européenne ; ce n'est plus seulement le boulevard de Paris, c'est le boulevard de Londres, de Vienne et de Florence. »

C'en est fait !

« La voilà donc signée, cette exécrable paix, digne conclusion d'une exécrable guerre !... »

Mais ce n'est pas assez souffrir encore. Après la guerre étrangère, voici venir la guerre civile. Édouard Hervé lutte vaillamment, jusqu'au bout, au *Journal de Paris*, comme John Lemoinne au *Journal des Débats*. Puis, quand l'insurrection est vaincue, lui qui vient d'y risquer sa liberté et sa vie même, lui le conservateur, le monarchiste, par une inspiration généreuse et humaine il demande, le premier, pour les humbles, pour les égarésl'oubli, l'amnistie, cette amnistie que l'éloquence de Gambetta n'obtiendra des Chambres que neuf ans après.

La France, vaincue, démembrée, où doit-elle tourner ses regards, où chercher un appui ?

Le 23 novembre 1871, il écrit ceci :

« Si nous n'étions pas des Grecs du Bas-Empire ou des Polonais du XVIIIe siècle, si nous n'étions pas uniquement occupés de nos misérables et honteuses querelles,... nous prêterions quelque attention à ce qui se passe du côté du Danube. Ce sont nos affaires qui se font là ; ce sont nos intérêts qui sont en jeu. L'Autriche est en pleine crise... » Et, prévoyant les déchirements futurs de l'Europe centrale : « Ce jour-là, nous aurons une belle partie à jouer... Si nous avons le bonheur de posséder un gouvernement vraiment national, préoccupé avant tout de la grandeur du pays, si nous avons une armée et surtout une diplomatie, des généraux et surtout des hommes d'État, il ne dépend que de nous d'être les arbitres de ce grand débat entre l'empire germanique et l'empire slave. Nous pourrons peut-être, sans coup férir, reprendre Metz; nous pourrons peut-être, sur le Danube, reconquérir le Rhin. Henri IV, au lendemain des guerres de la Ligue, a fait des tours de force plus difficiles que celui-là. Il est vrai qu'il était Henri IV; il est vrai aussi qu'il avait commencé par pacifier la France. »

Tel est le but que, dès ce moment, il aperçoit à l'horizon. — Comment l'atteindre ?

En 1874, il apprend ce mot du Chancelier de fer au prince Orloff, rapporté plus tard par le général Le Flô : « La France se relève trop vite : nous prendrons Nancy. » Il tient de M. le duc Decazes lui-même le récit des événements de 1875, la nouvelle invasion méditée par nos

vainqueurs, les angoisses de notre gouvernement, et la généreuse intervention d'Alexandre II qui, suivant le noble exemple d'Alexandre Ier en 1815, détourne l'orage prêt à fondre sur nous.

« Je n'oublierai jamais, dit-il, l'impression que j'éprouvai lorsque, entrant un matin dans le cabinet du ministre des Affaires étrangères, je trouvai le duc Decazes tenant une dépêche à la main, pâle, mais calme, et me disant : « Mon ami, nous pouvons avoir les Prussiens en Champagne dans quinze jours. »

Dès lors, l'alliance que Pierre le Grand était venu nous offrir, qu'Élisabeth et Catherine avaient souhaitée, que Napoléon avait conclue à Tilsitt, dont Alexandre Ier avait dit que, « si les souverains ne savaient pas la faire, les peuples la formeraient entre eux », dont la Restauration avait jeté les bases, lui apparaît comme la politique nécessaire de la France. *Le Soleil*, grand organe populaire à bon marché, fondé en 1873, va lui servir à propager ces idées.

En 1878, il voudrait qu'au Congrès de Berlin la France restât fidèle à la politique ébauchée en 1875, au lieu de s'unir à l'Angleterre, à l'Autriche et à l'Allemagne, qui barrent aux Russes la route des Balkans. Il essaye du moins de tirer parti du refroidissement survenu entre Pétersbourg et Berlin, et, l'année suivante, envoie un de ses rédacteurs auprès du prince Gortschakoff à Bade : le Chancelier russe laisse voir clairement le ressentiment de la Russie et exhorte la France à être forte. Cette conversation fait le tour de l'Europe, et pendant plusieurs mois la presse allemande proteste avec colère contre un

rapprochement éventuel entre la France et la Russie et expose toutes les combinaisons qui peuvent y faire obstacle.

M. Édouard Hervé poursuit ainsi pendant quinze ans, sans se lasser un seul jour, ce qui est à ses yeux l'objet de la diplomatie française. Il profite de tout, ne se laisse rebuter par rien, ni par nos fréquents changements d'hommes et d'idées, ni par les efforts de l'Allemagne, qui veut empêcher à tout prix un accord entre ses voisins d'Occident et ses voisins d'Orient. Il ne cesse de mettre sous les yeux des deux peuples tout ce qui peut fortifier leurs sympathies et rapprocher leurs intérêts. Tantôt il leur montre le Chancelier de Berlin continuant dans la paix l'œuvre qu'il a commencée par la guerre : la reconstitution de l'ancien empire germanique dans des conditions nouvelles, appropriées aux nécessités de notre temps, avec trois dynasties, trois souverains, trois capitales, mais avec une seule direction politique et militaire; tantôt les progrès incessants, formidables de la race teutonne, d'une part jusqu'aux bouches de l'Escaut, de l'autre jusqu'à celles du Danube; tantôt l'action allemande à Belgrade, à Bucarest, à Sofia, à Constantinople. Ou bien il s'efforce de faire mieux connaître aux Français cet empire russe, le plus vaste et le mieux cimenté que le monde ait vu depuis l'empire romain, son industrie, son armée, sa flotte, les grandes œuvres de civilisation et de vie qui ont illustré, en Europe et en Asie, le règne d'Alexandre III. Il adopte la cause des Slaves du Sud et des Slaves du centre, ces peuples pleins de sève et d'avenir, tournés vers la France et trop négligés par elle. Il attire constamment nos regards sur cette

presqu'île des Balkans, où toutes les espérances et tous les regrets semblent s'être donné rendez-vous pour s'y livrer de suprêmes combats, sur cette Macédoine surtout, où déjà plus d'une fois s'est joué le sort de l'Europe orientale, où le monde romain a établi sa prééminence sur le monde grec, où les légions de l'Occident, conduites par Antoine et par Octave, ont eu raison des partisans de Brutus et de Cassius, ce champ clos où viendront se heurter tôt ou tard les ambitions rivales que suscitent les crises de l'Orient. « Diplomates, s'écrie-t-il, regardez du côté de Pydna et de Philippes. Militaires, étudiez le bassin de l'Axius. Le jour où s'ouvrira l'héritage de l'empire d'Orient, c'est là qu'il se réglera. »

Et lorsque M. de Bismarck, à la faveur de nos guerres coloniales, essaye de détourner la mission historique de la France, comme il a détourné vers l'Orient la mission historique de l'Autriche, comme il essaye de borner à l'Asie la mission historique de la Russie, M. Hervé, qui n'a oublié ni certaines caresses de Frédéric à Fleury, ni celles de M. de Bismarck lui-même à Napoléon III, demande simplement : « Qu'a-t-il à nous offrir ? »

« M. de Bismarck est un grand tentateur, dit-il... Il offre toujours ce qui ne lui appartient pas. Seulement, ne lui demandez pas de vous aider à le prendre : il vous prierait poliment d'y aller tout seuls... » Et il met à nu le plan, toujours le même : nous brouiller avec l'Angleterre; puis se retourner brusquement, se rapprocher d'elle, et nous laisser plus isolés que jamais. Après quoi, ajoutait-il, « il ne resterait à la France que le souvenir peu glorieux d'avoir fait la cour à son vainqueur, au lieu de

conserver la dignité qui convient après ses malheurs ».

Il répétait souvent : « Il n'y a que l'Allemagne qui ait intérêt à ce que la France et l'Angleterre se querellent... Faire campagne contre la politique anglaise, c'est faire campagne pour la politique allemande... Si nous prenions parti pour Berlin contre Londres, ce serait une grande folie, d'autant plus que nous pourrions donner à Londres la tentation de s'entendre à nos dépens avec Berlin. »

Il continue donc, à travers tous les obstacles, de creuser obstinément le sillon et d'y semer les germes, avec la ferme croyance que le bon grain finira par lever; il travaille de ce côté-ci de l'Europe, à l'œuvre que Katkof et ses amis accomplissent de l'autre, préparant l'alliance dans l'opinion et la scellant en quelque sorte dans la presse, avant que les peuples, devançant eux-mêmes leurs gouvernements, ne la consacrent.

Et lorsque enfin il touche au but, lorsque le sentiment national et la fraternité militaire font explosion à Cronstadt; lorsque Alexandre III, en mettant sa main dans celle de la France, vient réchauffer nos cœurs, glacés depuis tant d'années par tant de cruels abandons; lorsque le jeune et magnanime Nicolas II, fidèle à la pensée de son glorieux père, fait entendre à bord du *Pothuau* ces mots de « droit » et d' « équité », qui retentissent à travers l'Europe comme une première revanche des brutales maximes sous lesquelles le monde avait été courbé depuis trente ans et comme un premier réveil de la conscience humaine ; lorsque l'axe de la politique européenne est déplacé et l'équilibre enfin rétabli; alors cette âme, bien supérieure aux misères et aux étroitesses de l'esprit de

parti, oublie toutes ses déceptions pour ne plus voir que la France; lui, dont le cœur battait, disait-il, au souvenir de toutes nos victoires nationales, qu'elles fussent royales, impériales ou républicaines, qu'elles s'appelassent Fontenoy ou Austerlitz, Jemmapes ou Isly, lui, le monarchiste loyal, rend grâces à la République de l'heureuse fortune qu'il n'avait pas osé espérer d'elle et, noblement, lui rend hommage.

Cependant son patriotisme toujours en éveil ne se laisse pas étourdir. « L'alliance, pour être féconde, dit-il, doit profiter également aux deux parties. » Et, sachant bien que ces sortes d'accords prennent plus ou moins de consistance et de force selon l'esprit dans lequel on les applique, il se demande aussitôt ce que doit être, ce que deviendra celui-ci : seulement une garantie pour les Français contre une agression possible et un moyen pour les Russes de s'étendre en Asie, ou bien en même temps, grâce au génie de leurs hommes d'État, le point de départ d'une ère nouvelle pour l'Europe et pour le monde? Puis, toute notre histoire à la main, il indique que la France ne peut pas avoir à la fois contre elle la rivalité de l'Allemagne et celle de l'Angleterre; que, pour être libre et forte sur le continent, elle doit être tranquille du côté de la mer, et qu'il lui est plus facile de rapprocher l'Angleterre de la Russie, qu'il ne l'était à l'Allemagne de rapprocher l'Italie de l'Autriche. Le lendemain, *le Soleil* est interdit en Alsace-Lorraine.

Ainsi, jusqu'au bout, sa vigilance, toujours aussi active, signale tout ce qui peut nous compromettre ou nous servir. Il met en garde contre leur humeur impatiente les esprits

versatiles, toujours prêts à passer d'un extrême à l'autre et prompts à se dégoûter des combinaisons dont ils n'aperçoivent pas d'abord les résultats ; mais aussi, il s'élève contre ce qui peut altérer le caractère du pacte en le faisant servir à nos rivaux. Jusqu'au bout, il ne cesse de répéter à la France : « Ne t'endors pas dans une sécurité trompeuse ; sois forte ; sois prête. » Au milieu de cette paix armée à laquelle un fatal génie a condamné l'Europe, son regard pénétrant aperçoit les lendemains possibles des grands conflits de races déchaînés sur elle, comme dans cette fresque de Kaulbach, où les âmes des guerriers romains et des guerriers barbares, étendus sur le champ de bataille, continuent le combat dans la nuée sanglante.

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que la mission du journaliste, entendue de la sorte, s'élève singulièrement haut? M. Édouard Hervé, autant que personne, a montré ce que peut devenir un journal aux mains d'un galant homme, d'un politique avisé et d'un patriote : une arme, non seulement pour un parti, mais pour le pays lui-même.

Il défendit toujours la liberté de la presse, même contre ses amis, et il faisait voir par son exemple comment la presse doit se montrer digne de la liberté ; mais il était loin de partager l'opinion paradoxale d'Émile de Girardin sur l'innocuité de la parole imprimée. « Les mots sont des choses, a dit Byron dans une parole célèbre, et une petite goutte d'encre tombant, comme une rosée, sur une pensée, la féconde et produit ce qui fait penser ensuite des milliers, peut-être des millions d'hommes. »

Surtout, il avait le sens du rôle international de la presse.

Il avait vu avec quelle habileté consommée certains hommes d'État avaient manié cette arme puissante contre nous. Aussi pensait-il toujours à l'étranger en dirigeant la grande maison qu'il avait créée, « mon usine, disait-il, mais une usine qui a une âme ». A ses yeux, la presse devait être une force nationale, comme la diplomatie, comme l'armée, comme le crédit. Et c'est bien, en effet, ainsi comprise, qu'elle devient, dans le vrai sens du terme et autrement que par figure de langage, un pouvoir de l'État. Pour d'autres, elle est un engin de guerre civile.

Comment ce bon citoyen, que tout désignait pour servir sa cause et le pays dans les assemblées délibérantes, n'y entra-t-il jamais? En Angleterre, un député de son opinion eût tenu à honneur de se démettre pour lui faire place. La nation entière est intéressée à ce que chaque parti soit représenté dans les Chambres par ses hommes les plus éminents. La France n'a pas trop de toutes ses forces. Que nos discordes soient maudites, qui la privent de pareilles lumières!

Vous, Messieurs, vous l'aviez apprécié et accueilli ; vous lui aviez donné parmi vous cette place que sa délicate amitié avait demandée pour son ancien compagnon de luttes, M. Weiss. Et ce n'est pas un des moindres titres de l'Académie française à la reconnaissance de la nation, que l'impartialité généreuse avec laquelle, indifférente au succès, elle accueille le mérite vainqueur ou vaincu, et, désintéressée des puissances de chair, ne reconnaît que la souveraineté de l'esprit.

Messieurs, il me paraît que je manquerais à mon devoir et que je donnerais une idée incomplète de votre regretté

confrère et de son œuvre si, avant de finir, je ne marquais en quelques traits ses idées directrices sur l'organisation intérieure de l'État.

Il savait ce qu'une mobilité perpétuelle peut ôter à la force et parfois même à la dignité d'un peuple. Le spectacle de l'histoire lui avait appris que les nations dont la politique est variable sont fatalement destinées à succomber devant celles qui suivent avec persévérance un même dessein. Aussi, ce qu'il recherchait avant tout dans les institutions, c'était l'esprit de suite, la continuité d'efforts, sans lesquels il n'est point d'action extérieure.

En même temps, il voulait que cette direction fût responsable et contrôlée.

Lorsqu'il débutait sous l'Empire, il n'était lié à aucune forme, à aucune dynastie. Assurément, son idéal était déjà la constitution britannique ; mais il se séparait nettement des anciens partis : « Nous voulons la liberté, disait-il, quels que soient le souverain qui la donne et la dynastie qui la protège. » Ce qu'il demandait, c'était une modification à la Constitution de 1852, parce qu'il ne comprenait pas qu'un chef d'État inamovible et héréditaire fût en même temps responsable. Il lui paraissait que ces deux termes, l'hérédité de la couronne et la responsabilité du souverain, étaient incompatibles, puisque la révocation de la personne responsable est la sanction unique de cette responsabilité. Et lorsque l'empereur négociait lui-même directement avec les ministres et les ambassadeurs étrangers, — ce que Louis XIV s'était bien gardé de faire, afin de laisser toujours à ses agents une ligne de retraite, et ce que Napoléon Ier lui-même avait déconseillé, — lorsque,

dis-je, l'empereur, à Plombières, au mois de juillet 1858, négociait avec Cavour le traité secret d'où allait sortir la guerre d'Italie, à l'insu du ministre des Affaires étrangères Walewski, opposé à cette guerre; lorsque, le 19 juillet 1866, au lendemain de Sadowa, à Saint-Cloud, dans un entretien avec le comte de Goltz, ministre de Prusse, il admettait que cette puissance prît le Hanovre, la Hesse Électorale, le Nassau, Francfort, — 4500000 âmes, — à l'insu du ministre des Affaires étrangères Drouyn de Lhuys, qui, le matin, à Paris, avait refusé à ce même diplomate quelques lambeaux de la Saxe, de la Hesse et du Hanovre, — 300000 âmes, — M. Hervé soutenait que si la Constitution, au lieu de mettre en cause le souverain, avait permis au Corps législatif de changer de politique en changeant de ministres, ces fautes, ou du moins les conséquences de ces fautes, eussent été épargnées au pays.

Toute sa vie, il demeura fidèle à ces maximes; toute sa vie, il combattit énergiquement le pouvoir personnel et la dictature. Et lorsqu'on lui parlait de faire élire le chef de l'État par le suffrage universel, il répondait que ce serait « le plus détestable des gouvernements, le Bas-Empire ».

L'accord nécessaire entre l'esprit de suite et la responsabilité, entre l'action et le contrôle, lui paraissait réalisé mieux que partout ailleurs dans les institutions de la Grande-Bretagne.

Toutefois, s'il préférait la monarchie constitutionnelle, il n'était pas hostile au principe de la république. Il n'était pas, à l'origine, aussi engagé que nous le vîmes plus tard par les luttes et les défaites communes, et aussi

par son dévouement généreux à la cause des vaincus. M. Édouard Hervé — et ce trait encore est tout à l'honneur de son caractère — ne parut jamais plus ardemment attaché à la cause des princes, que le jour où ils furent proscrits.

En 1871, il se déclarait prêt à s'incliner loyalement devant la volonté de la nation. En 1873, il disait : « La nature de nos opinions fait que nous pouvons être la gauche de la monarchie ou la droite de la république. » C'est à peu près le mot de Mirabeau dans son discours sur la Constitution : « En un certain sens, les républiques sont des monarchies, et en un certain sens les monarchies sont des républiques. » Son état d'esprit, à cette époque, était celui d'un Bluntschli, d'un Stuart Mill, d'un Bagehot, d'un Laveleye.

Comme eux, il estimait qu'il doit y avoir en toute république un point où se concentre la tradition, notamment pour la conduite des affaires extérieures : « Je ne prétends pas, disait-il, que la monarchie seule puisse donner à une nation la stabilité dans les institutions et la fixité dans la politique... La république peut assurer les mêmes bienfaits, mais à une condition : il faut que le dépôt des traditions politiques, confié dans la monarchie à une famille choisie une fois pour toutes, soit conservé dans la république par un corps fortement constitué... Point de monarchie stable sans une dynastie ; point de république solide sans un sénat. »

Il pensait à la grandeur de Rome, à l'habileté puissante de Venise, aux progrès gigantesques des États-Unis. Il indiquait là un moyen, entre plusieurs ; et, par exemple, il n'est pas de jour où, chez ce peuple américain novateur

et pratique, l'un ou l'autre des quarante-cinq États de l'Union, qui sont comme autant de champs d'expériences, de laboratoires de sciences sociales, n'essaye quelque combinaison nouvelle, soit pour garantir les intérêts permanents de la société contre les mouvements changeants et brusques de l'opinion, soit pour contenir et contrôler les assemblées par des mandataires différents ou par le peuple lui-même : car se peut-il sophisme pire, que de confondre la souveraineté du peuple avec la toute-puissance de ses représentants? et, depuis une quinzaine d'années surtout, la politique de tous les États de l'Amérique du Nord paraît de plus en plus inspirée par cette pensée de l'un des plus puissants apôtres qu'ait jamais eus la démocratie, Jefferson : « Le pouvoir exécutif n'est pas le seul ni même le principal objet de ma sollicitude : la tyrannie des législateurs est actuellement et sera pendant bien des années encore le danger le plus redoutable. »

La démocratie, là où elle est le plus en avance, ne cesse de créer des organismes nouveaux. Il ne faut pas nous en plaindre : car la crise du régime parlementaire sévit partout, en Autriche et en Italie aussi bien qu'en France. Et il est présumable qu'avant qu'il soit longtemps, les formes qui ont servi jusqu'ici à nous gouverner, — monarchiques ou républicaines, — seront aux mécanismes plus scientifiques de l'avenir ce que les diligences, les coches et les signaux de nos pères sont aux trains-éclair, aux transatlantiques et aux téléphones.

Mais ce qui restera toujours la vérité, c'est que nul peuple, quelles que soient ses institutions, ne saurait enfreindre sans péril les règles essentielles que nous a lé-

guées l'expérience des siècles et qu'ont proclamées les plus grands esprits de tous les temps, ceux qui ont le plus profondément réfléchi sur le gouvernement des sociétés : depuis ce génie prodigieux qui avait observé, sur le théâtre infiniment varié et toujours changeant de la Grèce, les innombrables révolutions des cités helléniques, qui en avait analysé les lois avec une pénétration sans égale, et qui partout, suivant la règle immuable de l'histoire, avait vu sortir des factions populaires le tyran ; depuis le grand orateur qui, ayant sauvé Rome de Catilina et sentant venir les César et les Antoine, avait lancé contre la démagogie et contre le despotisme sa protestation immortelle ; jusqu'à l'auteur de *l'Esprit des Lois*, et à ces admirables fondateurs de la république américaine, Washington le premier, qui portèrent dans le Nouveau Monde toute la fleur et tout le fruit de la sagesse politique anglo-saxonne.

Une nation n'est libre et son gouvernement n'est stable qu'autant que les pouvoirs y sont divisés. Lorsque, en droit ou en fait, ils sont concentrés soit dans la main d'un homme, soit dans une assemblée, il n'y a plus ni responsabilité, ni contrôle, ni autorité durable. Que le gouvernement écrase les Chambres, ou que les Chambres paralysent et absorbent le pouvoir exécutif, dans l'un et l'autre cas, c'est le despotisme et l'anarchie. Un exécutif trop faible est aussi dangereux qu'un exécutif trop fort, et il est absurde d'opposer la liberté à l'autorité, puisque, pour pouvoir être libre, il faut d'abord être gouverné. De même que la marche de l'homme n'est autre chose qu'une série de chutes continuelles, continuellement retenues, de même un peuple, pour avancer, se doit garder sans cesse

du côté où il penche. Et l'équilibre est la loi suprême des sociétés, comme il est la loi de la nature et de la vie : équilibre européen, garantie de la liberté des nations ; division des pouvoirs, garantie de la liberté des personnes.

C'est pour avoir affaibli à l'excès le pouvoir exécutif, c'est pour l'avoir désarmé sous Louis XVI, supprimé sous la Législative, morcelé avec le Directoire, que les assemblées révolutionnaires préparèrent le retour de ce qu'elles redoutaient le plus : l'omnipotence d'un seul. Et, à l'inverse, c'est pour avoir anéanti tout contrôle, que le pouvoir personnel s'est perdu à son tour.

Ah ! combien serions-nous coupables devant la patrie et devant l'histoire, si, conscients, plus qu'aucune autre génération ne le fut jamais, de notre mission historique, des termes et des éléments du problème extérieur que nous avons à résoudre, tenant en quelque sorte dans nos mains les solutions, nous les laissions échapper, et nous perdions encore une fois d'avance une partie suprême, — jouée sans nous, — d'où dépendra ou le relèvement ou l'irréparable décadence, pour n'avoir pas su imposer à nos passions cette discipline morale et sociale qui n'est pas moins indispensable que la discipline militaire à la préparation des victoires !

Français, n'attendons pas, pour nous unir sous le drapeau, qu'il soit menacé. N'attendons pas les crises pour signer l'Édit de Nantes des partis !

Et toi, France, pays de lumière, de justice et de liberté, qui, dans tous les temps, fus l'apôtre des idées les plus généreuses, le champion du droit ; qui, dans ta jeunesse

première, sauvas l'Europe de l'invasion africaine, comme Athènes avait sauvé l'Hellas de la barbarie asiatique; qui, par les Croisades, gagnas à la civilisation la Méditerranée et l'Orient; qui, avec Jeanne d'Arc, créas le poème le plus idéal dont le cœur et l'imagination des hommes aient jamais été ravis, parce qu'il est fait à la fois d'enthousiasme et de raison; toi qui, en secouant le joug de la monarchie universelle, préservas les nations modernes de la servitude où avaient sombré les peuples antiques; patrie de la tolérance religieuse et de l'abolition des privilèges; France de la Révolution, portant au monde, dans les plis du drapeau tricolore, les idées du XVIIIe siècle, et poursuivant sur les champs de bataille, par l'épée de tes héros, l'œuvre que tes penseurs avaient commencée par la plume; sainte protectrice de tous les faibles, de tous les opprimés, de tous les vaincus: inspire nos âmes afin que nous restions dignes de nos pères; garde étincetant dans tes mains le glaive qui défend ton honneur et ta vie, car ils sont les meilleurs garants de l'humanité devant la justice éternelle!

RÉPONSE

DE

M. SULLY PRUDHOMME

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS DE M. PAUL DESCHANEL

Monsieur,

Il y aura vingt ans bientôt, j'occupais la place même où vous venez de parler dans le langage qui vous y destinait, et j'étais loin de m'y sentir à l'aise autant que vous l'avez été. J'avais comme vous, mais avec beaucoup moins de compétence, à célébrer la mémoire d'un homme d'État, publiciste et historien considérable. La politique, fort en honneur chez les Grecs, ne figure pas néanmoins dans le chœur des Muses. La Muse dont j'ai sollicité les leçons ne m'a pas initié au secret de gouverner les peuples. Par le hasard des successions académiques, dont j'aurais mauvaise grâce à me plaindre, me voilà de nouveau appelé à remuer, sans

l'expérience requise, une matière périlleuse où se sont exercés avec une maîtrise égale et une inquiétante divergence de vues le sagace et vigoureux esprit du confrère tant regretté dont vous faisiez tout à l'heure un si digne éloge, et le vôtre, dont la valeur reçoit aujourd'hui une solennelle consécration.

Vous avez honoré pleinement la mémoire de ce noble adversaire; vous avez pu sympathiser sans réserve aux mobiles désintéressés de ses actes, sinon à ses espérances. Quelle bonne fortune, n'est-ce pas? dans le champ clos politique, de pouvoir combattre sans haine, de pouvoir saluer le vaincu! Pour cela il faut l'estimer, et rien ne vous a été plus facile : Édouard Hervé fut la loyauté même. Un trait de sa vie suffit à mettre en lumière toute sa hauteur morale. Napoléon III, soucieux de gagner à l'Empire les opposants de mérite, l'avait fait inviter à se rendre auprès de lui; il répondit simplement : « En entrant chez l'empereur je serai quelqu'un, en en sortant je ne serai plus rien. » Être quelqu'un, c'était donc pour lui conformer sa vie à sa foi, marcher droit; n'être plus rien, c'était dévier, ne fût-ce que d'un pas. N'obéissant qu'à des convictions, il ne faisait rien à demi et se donnait tout entier. Comme il croyait à sa religion, il la pratiquait. Le fanatisme lui était d'ailleurs en horreur : chez lui la plus stricte fidélité à ses principes est toujours demeurée compatible avec la plus large tolérance. Toute sa personne attestait sa droiture : la transparence de son regard était la limpidité même de sa conscience, comme aussi le timbre harmonieux et franc de sa parole en exprimait l'accord parfait avec sa pensée. Cette parole, je l'avais

entendue autrefois, dans une conférence qui fut une pépinière d'orateurs et d'hommes d'État, et je n'en ai jamais oublié l'autorité précoce. La libre éclosion de ses idées politiques y fut digne de remarque : presque tous nos jeunes collègues, monarchistes ou républicains, professaient passionnément les opinions fort divisées de leurs pères. J'admirais cette piété très respectable, non sans, toutefois, m'en inquiéter un peu pour le progrès de la concorde en France. Édouard Hervé, lui, n'avait pas aliéné l'initiative de son jugement. Son père, partisan libéral de la Révolution assagie par Napoléon, était hostile aux Bourbons ; sa mère, par tradition de famille, inclinait aux idées aristocratiques. Ces deux influences héréditaires opposées se neutralisèrent en lui, de sorte qu'il put soumettre à sa raison, émancipée par l'équilibre, le problème du gouvernement le plus avantageux pour la France. Or il était foncièrement historien, qualité peu propre à simplifier pour l'esprit les données et la solution du problème social. Son sens historique était merveilleux ; le passé pour lui éclairait distinctement l'avenir : vous en avez rappelé un bien frappant témoignage. Au sortir de l'École normale, il n'accepta pas le joug politique de l'Université, et pendant un an professa librement l'histoire et la littérature : M. Casimir Perier et sa famille se souviennent de ses leçons. Les vicissitudes des nations lui avaient appris qu'un État n'assure sa paix intérieure que par des institutions à la fois libérales et fortement sanctionnées, et n'a d'action au dehors que grâce à l'indivisible concours d'une force qui impose et d'une diplomatie qui prévoit de loin et prépare avec suite. Pas plus que vous il ne s'était résigné au

recul de nos frontières; il n'admettait l'abandon ni moral ni matériel de nos provinces perdues.

L'Angleterre avait été l'objet de sa plus attentive étude. Le premier travail qu'il y consacra, sous le titre : *Page de l'Histoire d'Angleterre,* est un éloge enthousiaste des hommes d'État et de l'organisation politique de ce grand pays : il la juge pondérée aussi habilement que possible. Dans le second, de beaucoup postérieur, ouvrage récent, son admiration se tempère ; autant il applaudit à la constitution libérale octroyée d'abord à l'Irlande par l'Angleterre, autant il en réprouve l'inique retrait. Il ne consent pas à la rupture du lien qui, dans le monde, s'est tant relâché, mais qui dans la conscience n'en tient pas moins étroitement enchaînée la politique à la morale, et il semble avoir écrit ce livre-ci pour satisfaire à un scrupule en corrigeant l'autre. Nous y avons gagné un exposé magistral de la séculaire agonie des franchises Irlandaises.

Édouard Hervé n'obtint aucun mandat électif ; son action politique fut donc toute dans ses articles. Le recueil en pourrait être recommandé à titre d'ouvrage classique aux élèves de l'école récemment fondée à Paris pour former des journalistes dignes de leur profession. Dans ces pages, en effet, on sent un appel sincère et constant à la raison, ce qui en exclut l'esprit méchant et cette violence de langage toujours proportionnelle à la pénurie du fond. Le mouvement du style y est l'allure d'une dialectique pressante, et c'est la force même de celle-ci qui en devient la chaleur sous la résistance des opinions combattues. Sûr enfin que le publiciste ne l'induit pas à s'émouvoir à l'aveugle, le lecteur lui donne sa confiance. Édouard Hervé

possédait au plus haut point le génie complexe du journalisme, entreprise qui exige l'entente avisée d'une foule de conditions matérielles et surtout l'art de plaire au plus grand nombre possible de lecteurs, art difficile quand on s'adresse uniquement à la curiosité de bon aloi. Si noble qu'elle soit, le plus sûr pour la séduire est de la satisfaire à bon marché. Grâce à Édouard Hervé, tous les passants, pour un sou, purent admirer le « Soleil » dans le télescope de sa façon où il le regardait lui-même. Il n'a pas dû voir sans alarme foisonner son mode populaire d'enseignement et se multiplier à l'usage des courtes vues d'autres lunettes à bas prix d'opticiens moins scrupuleux.

Le journal est pour le rédacteur politique un champ de bataille où il n'apparaît qu'armé de pied en cap; on n'y peut rien surprendre de ce qu'il est au repos sous la tente. Le public n'imagine pas qu'il puisse être incapable de médisance, tendre et plus sensible à une sonate de Beethoven qu'au chant de la *Marseillaise* ou à l'air du *Beau Dunois*. Tel était cependant chez Édouard Hervé l'homme intime. Il ne dénigrait jamais personne : ses proches et ses amis ne tarissent pas sur les richesses de son cœur, et ses confrères de l'Académie en sentaient ou la chaleur ou la distinction naturelle dans son exquise aménité. Il était musicien passionné. Pour son âme endolorie, quel contraste réparateur devaient faire avec les cris discordants d'une polémique orageuse les notes toujours caressantes dans leurs harmonieuses tempêtes comme dans leurs mélodieuses pâmoisons. — Ah! soustrait au vacarme des cités terrestres, puisse-t-il aujourd'hui goûter la sublime vie que lui révélait la musique divine! et puisse-t-il, comme un

dernier écho de ces murs, avoir entendu seulement les paroles généreuses que vous ont inspirées ses vertus viriles et son amour de la France !

Vous êtes un peu triste, disiez-vous tout à l'heure, en remerciant la compagnie, d'être à l'honneur sans avoir été à la peine ; votre amour filial se crée un délicat scrupule. Pour le rassurer, je ne saurais en vérité mieux faire que de vous prendre au mot et, saluant avec vous ici Monsieur votre père, d'identifier comme vous le faites vos deux âmes, vos deux cœurs, vos deux personnes morales, de ne plus, en ce moment, distinguer entre vous deux. Quel autre hommage, Monsieur, pourrait lui être plus intimement sensible et comment à la fois pourrais-je honorer mieux votre caractère, votre parole et votre plume ?

Mais quand vous affirmez modestement n'avoir pas été à la peine, dois-je vous en croire ? Je m'imaginais tout le contraire. Ne ramez-vous pas depuis une quinzaine d'années dans la galère politique ? Cette vie était, à mes yeux, le châtiment de vos infidélités à votre vocation d'écrivain, que vous y sacrifiez trop, hélas ! à mon gré. Je me trompais donc ; je vous en félicite. Vous nous offrez, en effet, l'agréable et rare exemple d'un homme d'État au front sans rides. C'est qu'une intime satisfaction domine en vous les soucis patriotiques et les fatigues professionnelles ; vous goûtez la fière conscience d'être utile à votre pays, la joie pure de sentir dans vos succès oratoires le triomphe des vérités qui le sauvent.

En relisant vos premiers ouvrages, j'étais bien près d'en vouloir à celle de vos deux vocations qui a primé l'autre :

ces écrits révèlent le sens, frais éclos, du beau littéraire, ce sens de la justesse exquise et de la proportion, qu'on appelait naguères le goût; c'est un mot qui tombe en désuétude. Mais vos discours sont plus français encore et par la trempe du langage et par le souffle qui les anime. Aussi conjurent-ils mes regrets d'homme de lettres tout en caressant mes aspirations de citoyen. Substantiels et vivants, je les ai lus avec autant de fruit que de plaisir. Votre éloquence, d'un large essor, mais armée de documents positifs, de chiffres et de faits, entraîne par degrés l'esprit jusqu'au point de vue exactement choisi, d'où lui peuvent apparaître, avec une égale netteté, les détails et les grandes lignes, le centre et l'horizon du sujet qu'elle éclaire. L'éloquence est une séductrice ailée. Le cœur s'y livre sans défense, mais l'esprit s'en méfie, et d'autant plus qu'elle perd pied davantage. Oserai-je dire devant vous que trop souvent, même à la tribune où se joue le sort du pays, elle ne s'élève qu'à la façon des ballons, je veux dire de ces montgolfières d'amusement gonflées par un feu de paille, qui ne s'arrondissent, reluisent, et montent qu'en raréfiant leur contenu pour vaguer dans la région des nuages au gré des vents? Ah! chez vous, elle est bien différente! elle ne doit pas au vide son envolée, ni au vernis son éclat, ni à l'enflure son ampleur; c'est tout autre chose, c'est de l'architecture, une construction élancée d'ordre composite. Elle s'appuie sur de fermes assises d'où, solidement échafaudée, elle s'élève d'aplomb, dans un stable équilibre, comme un haut observatoire, mais le style n'en est pas pour cela massif. C'est, au contraire, une tour qui s'érige de plus en plus élégante et svelte et dont

le couronnement dresse enfin vers le ciel les trois couleurs nationales. Elle convie ainsi les travailleurs vraiment français à ne les jamais disjoindre, à les planter encore indivisément toutes les trois au comble des bâtiments qu'ils achèvent, à les saluer sur tous les édifices, — maisons communes, écoles, temples et forteresses, dont le ciment symbolise notre unité sociale comme ce drapeau palpitant les communes aspirations de la patrie.

Comment s'est formée la double expression littéraire et oratoire de votre pensée? Comment votre pensée même a-t-elle mûri? Par quelles étapes, sans arrêts, depuis le berceau vacillant de la terre d'exil, où vos lèvres apprirent des lèvres paternelles à balbutier le nom de la France avant de l'avoir vue, s'est graduée votre ascension jusqu'au fauteuil présidentiel de la Chambre des députés, si voisin de votre fauteuil académique?

J'imposerai à votre modestie la douce torture de me l'entendre raconter; elle ne souffrira pas longtemps, car ce progrès fut singulièrement rapide. Aussi bien n'ai-je à parler que de votre vie publique, de celle qui nous appartient, de vos succès dans le plus vaste et malheureusement le moins courtois des salons de France.

C'est à Bruxelles que vous êtes né, au milieu d'une élite intellectuelle proscrite pour un crime dont j'ai vainement cherché la définition dans nos codes. Votre naissance fut un bienfait. Sainte-Beuve, dans ses *Nouveaux Lundis*, cite à propos du livre charmant de M. Émile Deschanel, intitulé *le Bien et le Mal qu'on a dit des Enfants*, ce passage qu'il en extrait, et que sans nul doute vous avez inspiré : « Le regard de l'enfant guérit toutes vos peines. Toutes les

tristesses de votre cœur se dissipent à ses regards comme les neiges au soleil. Votre âme se fond à son sourire... » Un illustre compagnon d'exil avait souhaité bien joliment à Monsieur votre père cette tendre consolation. Le félicitant de son récent mariage avec la plus gracieuse conquête de ses conférences bruxelloises : « Vite, vite, lui écrivait de Jersey Victor Hugo, vite, le petit Deschanel promis! » Cette sommation divinatoire et familière du génie devait porter bonheur à l'enfant. Votre premier maître, le meilleur, celui dont la haute expérience vous a toujours instruit et assisté, c'est votre père même; vos derniers maîtres vous les devez au lycée Condorcet, qui m'a formé aussi : comme vous je l'aime et ne manque jamais l'occasion de lui témoigner publiquement ma reconnaissance. Licencié ès lettres à dix-sept ans, vous étiez licencié en droit à dix-neuf, double préparation au développement ultérieur de vos deux aptitudes maîtresses. Tout de suite, dès votre vingtième année, vous voilà la proie appétissante du sphinx politique, dont vous êtes l'Œdipe aujourd'hui, car vous n'avez pas été dévoré. Vous avez commencé votre apprentissage à bonne école, au secrétariat du ministère de l'Intérieur. Je vous trouve, en 1878, sous-préfet de Dreux; vous étiez heureusement majeur, mais tout juste. Vous y avez réussi. Il est en France des sous-préfectures heureuses, où le charme de la jeunesse supplée la longue pratique des affaires administratives. Vous voilà donc entré en communication directe avec le peuple, pour qui bientôt vous serez admis à légiférer, et vous l'abordez avec des convictions déjà bien arrêtées, une foi républicaine héréditaire et le souvenir saignant, cruellement vivace, de nos dernières dé-

faites et de l'impitoyable mutilation qu'elles ont coûtée à la France. Moins de deux ans après, vous êtes nommé sous-préfet de Brest. A la lecture du discours que vous prononciez huit ans plus tard, sur le budget de la Marine, il m'a semblé que la houle accourue du large et le fouet salé du vent marin vous remontaient à la mémoire et de la mémoire aux lèvres.

Sous-préfet de Meaux en 1881, vous donnez votre démission pour vous jeter en pleine bataille électorale sous les auspices de Gambetta, dont les derniers discours vous avaient enthousiasmé. Son éloquence en vous remuant vous a révélé la vôtre.

En 1885, vous étiez élu député d'Eure-et-Loir. Depuis lors, dans toutes les élections successives, vous avez conservé sans concurrents, à Nogent-le-Rotrou, votre mandat rajeuni par l'affection croissante et de plus en plus fière de vos commettants. C'est durant la période de quatre ans, de 1881 à 1885, dernier stage de votre carrière parlementaire, que s'enracinèrent en vous et mûrirent, avec une singulière puissance, vos sentiments patriotiques et, l'année qui précéda votre élection, vous avez senti le besoin de les retremper loin des étourdissements de Paris, de pousser chez nos vainqueurs une reconnaissance fructueuse jusqu'au foyer même de leur activité intellectuelle.

Pour vous approprier leur langue et pénétrer leur méthode, vous êtes allé vous asseoir sur les bancs de l'Université d'Heidelberg.

Le *Journal des Débats* nous a fait connaître, dans une série de croquis d'une verve incisive, que vous lui adres-

siez en 1885, vos divers contacts avec la société allemande, avec le soldat, l'étudiant surtout, ce que vous avez observé de ses mœurs brutalement viriles. Le voyage a tout à coup supprimé pour vous, en même temps que la distance des lieux, celle des événements. Vous n'avez pas laissé votre cœur devenir malgré lui moins sensible à la brûlure de ses souvenirs, à l'aiguillon de ses révoltes, et vous êtes revenu dans votre patrie plus que jamais fidèle à son deuil, et plus sévère encore pour l'oubli. Ne rien oublier de nos malheurs ni de nos fautes vous est nettement apparu comme notre premier devoir, et il entraîne celui de tenir les yeux sans cesse ouverts sur toutes les chances de les réparer que peut nous offrir l'échiquier diplomatique et militaire du monde.

Votre regard a dès lors immuablement visé cette réparation, et depuis le seuil du parlement jusqu'au siège éminent que vous y occupez aujourd'hui, votre ferme vouloir n'a cessé de tendre vers cet unique objet. Mais comment espérer l'atteindre, aussi longtemps que la constitution ne sera pas utilisée pour le bien du pays? Il vous a donc semblé urgent, non certes de l'abolir, mais au contraire d'en adapter avec une précision rigoureuse aux principes mêmes qui en sont la base les ressorts plus étroitement concertés. Vous voudriez par des réformes profondes en rendre le fonctionnement efficace, et désormais en communiquer la cohésion, l'harmonie et la force à la conduite de toutes nos affaires. A l'ambition de la refondre vous avez ajouté celle de vous en servir, de vouer toutes vos forces au bienfait que la France a droit d'en attendre, et vous vous êtes résolument initié aux problèmes

périlleux qu'elle doit se prêter sans secousse à résoudre. Vous les avez remués par la lecture d'ouvrages dont le nombre et la substance me font frémir, et grâce à d'autres studieux voyages en Italie, en Espagne, en Autriche et en Angleterre, vous avez pu les envisager sous les faces diverses qu'ils empruntent à l'histoire et au tempérament des divers peuples. Plus tard, en 1892, une mission officielle aux États-Unis vous a permis d'observer, pendant quatre mois, les institutions et les mœurs de cette république où l'énorme inégalité des fortunes permet de distinguer si clairement, dans l'ordre social, la politique de l'économie.

Voilà comment se sont achevées par l'étude et par la pratique à la fois votre éducation et votre expérience d'homme d'État. Qu'il s'agît de politique intérieure ou extérieure, que la France eût à sauvegarder les intérêts de sa marine, de ses colonies, de son agriculture ou de son industrie, à maintenir au dehors son influence ou son prestige, aucune question dont vous sentiez l'importance ne vous est demeurée rebelle. Dans aucune vos aptitudes n'ont failli à votre inquiète curiosité, servante de votre patriotisme. Vous avez donné des gages de votre compétence dans vos écrits non moins qu'à la tribune. Les publicistes d'abord vous réclament avec fierté comme un des leurs, et des plus précoces, car vous avez débuté à vingt et un ans, au *Journal des Débats;* vous y avez fait paraître pendant une dizaine d'années avec un succès croissant de nombreux articles de critique littéraire et d'histoire. On se rappelle vos remarquables études sur la réforme administrative. On n'a pas oublié non plus les pages lumineuses que vous avez données à la *Revue poli-*

tique et parlementaire, et à plusieurs autres revues moins spéciales et des plus accréditées.

La *Société géographique et commerciale de Paris* a couronné de vous trois ouvrages datés de 1883, 1884 et 1889.

Parmi vos nombreux articles vous avez choisi, complété et réuni en volumes distincts ceux que rapproche la parenté des sujets traités. Notre compagnie a couronné l'un de ces volumes intitulé : *Orateurs et Hommes d'État.* Vous savez donc l'estime qu'elle en fait. Vous y appréciez d'importantes publications, alors récentes, sur les principaux événements qui ont déterminé la situation de l'Europe depuis Frédéric II jusqu'à nos jours et sur quelques-uns des grands ministres qui les ont dirigés, Fox, Pitt, Grey, Talleyrand, Gladstone, Bismarck. Ç'a été pour vous l'occasion d'exercer spécialement votre sagacité politique avant de la mettre au service de votre pays, et rien ne pouvait vous gagner davantage sa confiance. Au sein même de l'Académie, conservatoire de la politesse française, du génie national dans toutes ses expressions supérieures, et à ce titre, musée social d'hommes d'État, cette sagacité déjà mûre a été reconnue par ses juges naturels. Nous vîmes y sourire celui d'entre eux dont, précisément, vous vous faisiez juge vous-même dans la plus intéressante partie de votre livre avec une liberté entière, égale à votre déférence pour un maître historien, votre aîné de beaucoup, ce qui ne le vieillit guère. Dans le chapitre que je vise vous analysez une fine et profonde recherche de M. le duc de Broglie : *Frédéric II et Marie-Thérèse, 1740-1742.* Vous ne partagez pas sa sévérité pour la

morale élastique du prince qui a fondé la puissance de nos vainqueurs. Son genre d'habileté vous eût, chez nos gouvernants d'alors, semblé d'un prix inestimable, car, à vos yeux, le premier devoir d'un roi est de conserver intégralement à ses sujets, coûte que coûte, leur patrie, et de procurer à cet édifice antique les contreforts qui en assurent la pérennité. Vous montrez que Bismarck a réussi contre nous pour avoir, à plus d'un siècle de distance, épousé les vues perspicaces de Frédéric II et en outre ses procédés diplomatiques absous par la reconnaissance du peuple dont ils ont fait le salut, la force et la grandeur. Votre rancœur, Monsieur, n'est pas mesquine, elle sait être impartiale pour profiter des leçons ; mais laissez-moi douter que, le cas échéant, votre droiture fût docile à ces leçons-là. Je préfère louer en vous les qualités indiscutables de l'homme d'État, et surtout la prévision lointaine et divinatoire. Il me suffira de signaler une page entre autres de ce même livre, où vous en donnez la mesure ; cette page est datée de 1883, on y lit : « Le problème à résoudre un jour pour un homme d'État français serait de marcher avec la Russie. » L'alliance est aujourd'hui consommée, mais pour qu'elle soit efficace, vous reconnaissez indispensable l'appoint de l'Angleterre, et vous ajoutez plus loin : « Dans ce grand problème que la France devra résoudre, si elle ne veut périr, — l'union des Latins et des Slaves contre les Germains, — l'Angleterre sera le facteur d'où dépendra la solution ; maîtresse des mers, elle tiendra le nœud du problème. » Nœud gordien, il est vrai, maintenant plus compliqué que jamais : le trancher par le fer ne sourit à personne.

Je m'arrête; je sens le terrain peu sûr pour mon pied novice, et je suis sollicité par d'autres compositions moins graves mais plus voisines des lettres où je respire à l'aise. Sous le titre *Figures littéraires,* vous avez rassemblé huit articles sur diverses publications relatives à Renan, Bourget, Sainte-Beuve, Quinet, Dubois, le fondateur du *Globe,* Mignet, Diderot et Rabelais. Ces pages font grand honneur à votre sens critique et révèlent un commerce familier avec plusieurs grands philosophes. Le temps me manque pour motiver ici cette appréciation, mais je ne passerai pas pour un encenseur prévenu aux yeux de quiconque a lu les plus remarquables de ces articles, surtout l'analyse du génie de Renan, que vous ont suggérée les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.* Aucun lobe de ce merveilleux cerveau ne semble avoir échappé à votre scalpel. Vous en expliquez mieux sans doute la complexité que l'harmonie; mais il s'est contenté lui-même d'y signaler, par exemple, l'antagonisme du Breton et du Gascon. Ne les sentons-nous pas cependant intimement mêlés tous deux et en bonne intelligence dans son investigation patiente et fine à la fois, dans sa pensée large comme l'horizon marin et vive comme l'étincelle, dans son style fait de distinction et de jovialité? Son œuvre rappelle le miroir de l'eau courante qui ondoie et scintille, tourne l'obstacle en chantant, fouille en glissant et participe, sans que l'œil les y discerne, des deux éléments si opposés qui la constituent et dont la combinaison demeure mystérieuse. Vous terminez cette étude par une remarquable réponse de Pallas-Athénè à l'admirable prière de Renan sur l'Acropole. En lisant cette réponse, une explication m'est venue

de la sérénité souriante, de la résignation allègre qui étonne et scandalise en ce chercheur opiniâtre et déçu. C'est qu'il possédait éminemment le sens poétique, le sens du beau, suprême conciliateur du doute rationnel et de l'aspiration religieuse. Jouir du beau, en effet, n'est-ce pas sentir immédiatement, dans le délice même de l'admiration, une raison d'être à la nature, à ses douloureux enfantements de formes éphémères, et savourer la dispense de raisonner.

Parmi ces gerbes littéraires, moisson due à votre labour personnel de terrains divers défrichés par d'autres, il en est une encore, *Figures de Femmes,* que je me garderai d'omettre et dont la mention clora le dénombrement de vos écrits. Vous peignez Mesdames du Deffand, d'Épinay, Necker, de Beaumont, Récamier, et comme repoussoir la reine Élisabeth d'Angleterre. Ce livre a plu singulièrement à vos lectrices : il accorde une influence très marquée sur les lettres françaises à la conversation des femmes, à leur commerce épistolaire, au don qui leur est propre d'allier à une redoutable pénétration de nos cœurs une grâce qui nous la leur fait pardonner. Cet hommage à leur valeur intellectuelle les touche profondément, d'autant plus peut-être qu'il semble réhabiliter leur esprit, qu'on pourrait croire moins affiné par la vie mondaine aujourd'hui qu'autrefois. J'incline à penser qu'elles n'ont rien perdu de leur finesse d'esprit, mais qu'elles l'exercent sur de moindres objets : le fumoir et le club les isolent de plus en plus, et moins il y a d'hommes dans un salon, moins il y a de substance dans la conversation. C'est un aveu discourtois que, à vingt-cinq ans, vous n'avez pas eu l'imprudence

de leur faire: Je voudrais pouvoir m'attarder sur le chapitre qui m'a le plus captivé, celui où vous narrez et appréciez la liaison de Chateaubriand avec Mme de Beaumont. Vous montrez d'abord l'homme au naturel, puis son image dans l'âme délicate et profonde qui, en s'y mêlant, l'épurait. Contraste inquiétant pour le repos de la noble femme. Vous dites : « Au fond il n'aima jamais que lui-même. » Je dirais plutôt : pareil à tant d'autres artistes, il ne s'attacha qu'à l'irréalisable et poursuivit de forme en forme l'idéal qui ne livre au sens que son vêtement par lambeaux.

Votre talent d'écrivain nous procure du plaisir, mais votre mission d'homme d'État vise plus haut : la politique intéresse notre bonheur. Il s'agit de nous rendre le bonheur possible en société; tâche ardue, car les hommes ne savent ni se passer les uns des autres ni vivre ensemble. L'instinct de la solidarité est cependant accouplé, même chez les sauvages, à l'instinct de la conservation, mais avec le nombre des associés s'est accrue la difficulté de s'entendre, et dans tous les États depuis longtemps la discorde est ouverte ou latente. Fille de la tribu primitive, la cité n'en est pas moins, à ce titre, par destination héréditaire, au fond et avant tout (pardonnez-moi mon ingrat langage) une société coopérative d'assistance mutuelle contre la faim, les intempéries et les bêtes féroces. Ne perd-elle pas sa raison d'être, et ne se retourne-t-elle pas contre sa fonction quand elle ne l'est plus, quand elle laisse dans son propre sein, en pleine civilisation, persister indéfiniment, pour une foule de ses membres, l'insécurité, la misère même que la nature l'avait adaptée à prévenir? Cette per-

version vous choque et vous afflige. Le socialisme est né du même sentiment; aussi n'est-ce point par là qu'il vous apparaît monstrueux chez ses partisans de bonne foi; on peut, sans haineuse envie, chercher une irréprochable répartition de la richesse. Ce qui à bon droit vous répugne en lui et vous alarme, c'est la témérité, l'incohérence des moyens conçus pour obtenir ce résultat idéal. L'espoir de réaliser intégralement la justice dans les lois, après la ruine totale de notre économie présente, si défectueuse qu'elle soit, vous semble un leurre. Je suis tout à fait de votre avis; les lois ne sont que perfectibles. La justice entière, idéale, en effet, ressemble à une mère de famille d'une sollicitude aussi perspicace qu'impartiale. Elle empêche ses enfants de se battre pour mordre au gâteau qui sera la récompense de leur travail. Elle estime à l'âge et à l'appétit de chacun d'eux ce qu'il en peut manger sans indigestion, et à ses studieux efforts ce qu'il en a mérité. Elle mesure les parts en conséquence et, quelles que soient l'espèce et les dimensions du gâteau, elle les proportionne de même : elle les fait toujours équitablement inégales. La loi, hélas! ne peut pas avoir le cœur d'une mère : les distinctions qu'elle établit sont toujours trop générales, ses présomptions, grossières. Il lui est donc interdit d'accomplir à elle seule toute l'œuvre de la justice, elle ne saurait en venir à bout sans une aide. Or cette aide est la sympathie pénétrante que les uns nomment la fraternité, les autres la charité, et dont le nom le plus conciliant est l'humanité. Je la sens respirer dans tous vos beaux discours relatifs à la question sociale. « Celui qui ne souffre pas des souffrances de ses semblables, dites-vous dans votre discours de Carmaux, et qui ne met

pas toutes ses énergies et tout son cœur à les alléger, celui-là ne mérite pas le nom d'homme. » — Ah! Monsieur, cette noble compassion nous promet de meilleures lois, mais elle nous promet surtout ce que les meilleures ne suffisent pas encore à donner, je veux dire cette sympathie qui ne peut être fournie que par l'initiative privée, soit individuelle, soit collective. Dans votre politique, en effet, dont l'objet est de conjurer le progrès du socialisme par celui des associations ouvrières méthodiquement organisées, ce qui me frappe, c'est que par l'échange direct des bons offices, chacune d'elles peut devenir une école de fraternité concrète et réelle.

Vous vous rencontrez sur ce point avec l'un de vos collègues de la Chambre des députés que vous retrouvez parmi nous, orateur dont la foi et l'art font l'éloquence et y prêtent la force, l'éclat et le poli d'une armure; chez lui les paroles chrétiennes de fraternité sociale ont recouvré toute la pureté de leur inspiration originelle, tout leur sens évangélique, si redoutable à l'égoïsme. J'ai dit que vous partagiez tous deux ce sentiment; je me garderai bien, sous cette coupole, de rappeler les idées qui ne vous sont pas communes. Vous m'en saurez gré, comme, aussi, de ne point évoquer le souvenir de nos crises intérieures, humiliantes pour la dignité nationale. Vous fondez sur une défense réciproque et autonome des intérêts professionnels l'entreprise de réparer les iniquités de notre économie sociale, d'émanciper graduellement le salaire subordonné au capital. Vous exhortez les travailleurs à se liguer contre les surprises du chômage et les menaces de la misère par une libre concentration de leurs moyens trop divisés encore,

mais de moins en moins précaires, d'améliorer leur sort. Vous les encouragez à persévérer dans les efforts heureux qu'ils ont déjà faits spontanément de toutes parts pour unir leurs intérêts. Or par cette union même ainsi concertée, ceux qui vous suivent sont en train d'instituer à leur profit, d'une manière à la fois rationnelle et pratique, la cité juste où la solidarité garantit la concorde et la subsistance.

De leur entreprise et du succès croissant qui en marque le début il appert que pour fonder une pareille cité, pour y tendre efficacement, une question d'ordre purement économique, antérieure ou, du moins, concomitante à la question politique, s'impose et doit être résolue. Les socialistes s'en sont emparés, et il importe au salut public de ne leur en point abandonner l'étude, parce qu'ils en méconnaissent la difficulté foncière. Vous l'avez compris, et c'est l'originalité comme aussi l'honneur de votre carrière politique d'avoir contraint le parlement à l'approfondir et de lui en avoir indiqué une solution à la fois libérale et pratique.

Les poètes, Monsieur, se sentent bien à l'aise avec vous. Ils applaudissent à votre discours sur la politique française en Orient quand vous vous écriez : « Malheur à ceux qui n'ont, de par le monde, que des intérêts matériels! Leur trace dans l'histoire est bientôt effacée. Malheur aux peuples comme aux hommes qui n'ont pas le sens de l'idéal! » Ils frémissent avec vous, pris aux entrailles, lorsque, au retour des batailles, ils voient défiler les pantalons rouges, et, plus encore, devant la Croix rouge, symbole de la pitié née dans le sang, car ils aspirent à

réconcilier dans l'espèce humaine l'instinct social avec lui-même, à pouvoir, tôt ou tard, permettre au patriotisme de n'être fait que d'amour. Sublime objet! que déjà propose aux nations un pacificateur couronné qui n'en craint aucune. Les poètes s'attendrissent avec vous, lorsque vous plaidez la cause des humbles, celle du paysan sacrifié, dépositaire des antiques légendes où se perpétue l'âme de la patrie. Ils souhaitent vivement que, en défendant, comme vous le faites, ses intérêts, vous réussissiez à retenir ses enfants sous le chaume, dans le champ dont, aujourd'hui, propriétaire et soldat, il est à la fois le maître et le gardien. Vous le chérissez pour sa pioche et aussi pour son fusil, car l'intégrité de la terre française vous est à cœur au moins autant que les trésors que son labeur en tire. Ce travailleur fruste répond bien, selon son rang social, au vœu que, dans une page des *Figures littéraires,* vous formez à l'égard des générations nouvelles : « Puissent-elles donner à la France et au monde des hommes qui ne seront pas seulement une parure, un ornement, une couronne, mais une arme! » Vous lui en êtes reconnaissant et le lui avez témoigné par une réfutation magnifique et serrée des doctrines qui le menacent dans ses plus profondes attaches à la source de son bien-être et de sa dignité. Dans votre discours sur l'agriculture et le socialisme, dont la Chambre a ordonné l'affichage, honneur bien mérité, après avoir fouillé les fondements de l'ordre social jusqu'aux racines de la propriété, vous vous écriez : « Cher paysan de France, éternel créateur de richesse, de puissance et de liberté, éternel sauveur de la patrie et dans la paix et dans la guerre, toi qui, tant de fois, as réparé

les revers de nos armes et les fautes de nos gouvernants, ta claire et fine raison sauvera d'un matérialisme barbare l'âme idéaliste de la France. » L'éloquence est enivrante : vous allez peut-être un peu loin, Monsieur. Pour moi, je l'avoue, je n'oserais confier que sous réserve à Jacques Bonhomme l'idéal de la France. Je suis bien sûr comme vous qu'il ne se laisserait jamais dépouiller, mais je voudrais l'être que ce fût uniquement par esprit de justice. En général, il ne sacrifie au droit contractuel, à la loi, que le moins possible du droit naturel. De tous les citoyens en règle avec elle, il est en effet le moins éloigné de la nature. Dieu me préserve de calomnier le nourricier de la patrie! Je me hâte de reconnaître que, dans l'espèce humaine, l'atavique penchant vers ce droit primitif au sein même de la civilisation ne lui est nullement particulier; il persiste au même degré, sous diverses formes, chez l'amoureux le plus policé, chez l'homme d'affaires le plus rond, chez le commerçant le plus affable, chez bien d'autres encore.

Il m'a été facile en m'initiant à vos travaux considérables d'y reconnaître vos titres à la haute magistrature dont vos collègues vous ont revêtu; mais, j'en fais l'aveu, je ne suis pas en état d'apprécier suffisamment la façon dont vous l'exercez. Je ne vous ai vu qu'une fois, et de loin, présider la Chambre des députés. D'autre part le *Journal officiel* n'est pas mon livre de chevet, et du reste, il ne relate ni le ton des paroles, ni le geste, ni l'attitude, formes essentielles du tact qui fait l'autorité de votre fonction. Quant aux autres journaux, leur témoignage passionné et discordant m'a fait sourire. A les en croire vous seriez à la fois

le plus impartial et le plus partial, le plus ferme et le plus mou des présidents. J'en ai seulement induit, Monsieur, que vous apportez sans doute à diriger de tumultueux débats des habitudes d'équilibre sans raideur, de souplesse dans la force, de grâce en un mot, quelque peu dépaysées, bien qu'éminemment françaises, dans une assemblée violente, plus soucieuse d'être élue que choisie. Ah! puissiez-vous ne rien sacrifier de ce qui vous y distingue et surtout y conserver cette présence d'esprit, cette possession de vous-même qui vous maintient au-dessus de la mêlée des partis et vous permet d'en dominer les entraînements et de n'intervenir entre eux qu'à propos dans l'intérêt public avec autant de prudence que de vigueur.

Votre première élection à la présidence de la Chambre vous a fourni l'occasion de définir dans plusieurs discours cette magistrature complexe, et vous l'avez fait avec une précision et une nouveauté de vue remarquables. Qu'elle doive être impartiale, c'est le moins qu'on en puisse attendre ; c'en est la qualité essentielle, mais plutôt négative que féconde. Vous voulez qu'elle soit, en outre, conciliatrice, qu'elle rapproche sur un terrain neutre les députés divisés parfois aveuglément, toujours à l'excès, par l'ardeur de la discussion dans la salle des séances, où ils ne montrent que leurs qualités combatives. Vous voulez que cette magistrature symbolise et maintienne l'unité foncière de l'esprit national dans la lutte même des partis les plus opposés. Vous voulez davantage encore : vous avez réuni autour de vous, dans une de vos réceptions présidentielles, des citoyens appartenant aux conditions les plus diverses mais toutes liées entre elles par la mutua-

lité : « C'est que, en effet, leur disiez-vous, dans ma pensée, cette maison, où m'a placé la confiance de mes collègues, doit être, non seulement la maison commune de la représentation nationale, mais aussi, au sens le plus élevé, le plus noble du terme, une maison du peuple, — du peuple laborieux, économe, prévoyant et sage. » Voilà bien, pleinement réalisée par un exercice neuf et légitime, cette fonction sociale de la présidence, telle que vous l'aviez rêvée.

La fortune politique est si fantasque, elle a de si injustes vicissitudes que le plus digne y peut le moins fonder son bonheur. Mais quoi qu'il arrive, Monsieur, vous êtes des nôtres immuablement. L'Académie est une institution d'ordre tout spirituel, qui, à ce titre, participe de la durée des âmes qu'elle rassemble. Recevez son accueil fraternel comme une promesse de félicité pure au moins une fois par semaine, dans l'oubli de ce qui divise et dans la communion de l'étude.

II

RAPPORTS

DU

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

RAPPORT

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1895

Messieurs,

Celui que vous avez entendu si longtemps à cette place et que vous vous étiez fait une habitude d'applaudir, laisse à son successeur un lourd héritage. Pendant dix-neuf ans de suite, il vous a présenté le compte rendu de nos concours, renouvelant sans cesse un sujet qui ne paraissait pas susceptible de nouveauté. L'année dernière, il avait dit à plusieurs reprises que le fardeau était décidément trop lourd pour lui et qu'il voulait le passer à un autre; mais au dernier moment il se ravisa, et il fit bien. Ce rapport, dont il hésitait à se charger, est peut-être le meilleur qu'il ait fait. Jamais il n'avait eu tant de bonne grâce, tant d'agré-

ment, tant de jeunesse. Un de nos confrères, le plus vieil ami de M. Camille Doucet, dans une notice touchante qu'il lui a consacrée, explique les succès qu'il a obtenus en ce genre par le tour d'esprit que la pratique du théâtre lui avait donné. C'est, selon lui, l'auteur dramatique qui est venu en aide au secrétaire perpétuel; en faisant des pièces, il avait appris à tenir l'attention des auditeurs en éveil, à choisir et à grouper les détails piquants, à donner à tout l'air de la vie. Je n'ai pas, Messieurs, les mêmes ressources à mon service, et, si je tentais d'imiter M. Doucet, j'y réussirais mal. Ne pouvant faire aussi bien que lui, j'essaierai de faire autrement. Il tenait avant tout, dans l'énumération des prix obtenus, à n'en omettre aucun; il voulait faire à chacun sa part. Rien de plus juste, mais rien de plus impossible aujourd'hui. Le nombre de nos prix augmente sans cesse : cette année, nous n'avons pas moins de soixante-sept lauréats. En donnant seulement à chacun d'eux une minute d'éloge, l'heure serait dépassée; et qu'est-ce qu'une minute? Il est probable que ce ne serait pas assez pour les lauréats; il est certain que ce serait trop pour les auditeurs. Il a donc fallu se résigner à changer de méthode. On vous a distribué, en entrant, la liste des prix accordés par l'Académie, avec le titre des ouvrages et le nom des auteurs. Vous les connaissez tous; permettez-moi de n'insister que sur quelques-uns. Je sais trop que, même en me bornant, je cours encore le risque de vous ennuyer.

Le prix Montyon, « pour les ouvrages utiles aux mœurs », est le plus gros morceau de nos concours. C'est celui qui attire surtout les convoitises, et, comme les con-

currents y sont en plus grand nombre, l'Académie, pour faire plus d'heureux, se trouve généralement entraînée à morceler la récompense. Nous décernons cette année un prix de 2 000 francs, dix prix de 1 000 francs et treize prix de 500 francs.

C'est un ouvrage de M. Crouslé, professeur à la Faculté des lettres de Paris, un gros ouvrage en deux volumes, qui a tout d'abord attiré l'attention de l'Académie, et auquel elle accorde sa récompense la plus haute. On ne peut pas dire que le sujet en soit bien nouveau, puisqu'il s'agit de la querelle de Fénelon et de Bossuet. Mais y a-t-il véritablement un sujet ancien et qui ne puisse être renouvelé? Cette vérité générale est surtout vraie de nos jours où règnent à la fois le besoin de regarder les documents de plus près et le goût de contredire les opinions reçues. M. Crouslé fait remarquer avec raison qu'il n'y a plus moyen de se figurer l'Histoire, comme on faisait autrefois, sous les traits d'une divinité au visage calme, qui, armée d'une pointe d'airain, grave sur le bronze des récits faits pour durer toujours. Aujourd'hui la plaque est noire de ratures et de retouches; chacun se pique de voir et de juger à sa manière les événements et les hommes du passé, et l'histoire est toujours à recommencer. L'enquête, qu'après bien d'autres M. Crouslé a faite sur la querelle du Quiétisme, l'a conduit à des résultats qui pourront surprendre quelques personnes. D'ordinaire, on est très favorable à Fénelon; ce don de séduction, auquel ses contemporains n'ont guère échappé, il semble l'exercer encore sur la postérité. Ceux mêmes qui condamnent sévèrement ses opinions sont pleins d'admiration pour son caractère. Tout vaincu

qu'il est dans la lutte, il garde le beau rôle. On vante sa simplicité, sa douceur, son esprit de paix et de charité, qualités charmantes que fait encore ressortir la rudesse batailleuse de son adversaire; on se plaît à lui prêter des attitudes de victime résignée; M. Crouslé croit que ce ne sont que des attitudes; au fond, il ne se résignait pas. Sa soumission n'est jamais entière, et, lorsqu'il cède sur un point, il se réserve quelque moyen de reprendre la lutte sur un autre. Au moment même où il allait monter en chaire, dans sa cathédrale de Cambrai, pour lire aux fidèles le bref du pape qui condamnait son livre et y souscrire solennellement, il écrivait à un ami qu'on ne l'avait pas compris et qu'on lui rendrait un jour justice. Cette obstination à ne vouloir jamais accepter sa défaite, ce souci de se ménager toujours des retraites et des retours, ces finesses de polémique pour échapper aux prises d'un adversaire puissant et pressant ont indisposé, et quelquefois exaspéré M. Crouslé, qui a la passion de la droiture et de la sincérité. Les amis de Fénelon le trouveront peut-être un peu dur pour lui, mais tout le monde sera forcé de reconnaître que son livre, par l'exactitude et la minutie des recherches, par l'autorité des jugements, par un accent de conviction honnête et touchante, n'en est pas moins le meilleur de ceux qu'on a composés sur cette grande querelle.

L'ouvrage de M. Crouslé étant ainsi mis à part, il nous en restait cent quatre-vingts, entre lesquels il fallait choisir nos quelques lauréats. Ce choix, vous le pensez bien, n'était pas aisé à faire, d'autant plus que la formule même du prix est assez vague. On nous demande de le décerner

à des ouvrages « utiles aux mœurs » ; mais il y a bien des manières de leur être utile. On l'est sans le vouloir, sans le chercher, sans faire profession d'enseigner la vertu, toutes les fois que, par une œuvre généreuse, on élève l'âme, on lui offre de bons exemples, on lui suggère de bons sentiments. Et même, n'est-il pas permis de dire qu'il suffit, pour l'être, de fournir à l'esprit un divertissement honnête, qui l'enlève aux occupations frivoles ou malsaines ? M. de Montyon le comprenait bien ainsi, quand il disait à l'Académie, dans la lettre où il fondait le prix qui devait porter son nom : « Aucun genre n'est exclu. » Nous les avons admis tous. Dans la liste des ouvrages que nous couronnons, vous trouverez des livres de morale et de critique, des voyages, des biographies de grands écrivains, d'illustres généraux, de braves soldats. Vous y trouverez aussi des romans : ils y sont parfaitement à leur place, et on l'a si bien compris qu'en 1783, la première fois que le prix fut donné, Mme de Genlis se présenta pour l'obtenir, avec *Adèle et Théodore*, qui le disputa aux *Conversations d'Émilie* de Mme d'Épinay. Cette année, sur cent quatre-vingt-un ouvrages envoyés au concours, la moitié se composait de romans, et la plus grande partie de ces romans était l'œuvre de dames ou de demoiselles. Cette statistique montre bien de quelle faveur jouit aujourd'hui ce genre de littérature. C'est que, — on l'a souvent dit, mais il n'est pas inutile de le répéter, — s'il est très difficile de faire un bon roman, il n'y a rien de plus aisé que d'en faire un médiocre. Un livre de science ou d'histoire demande quelques études préliminaires ; il semble que, pour un roman, on n'ait qu'à se souvenir et à se raconter

soi-même. La vie la plus simple a ses accidents, dont on est naturellement enclin à s'exagérer l'importance. Nous croyons aisément que ce qui nous touche doit intéresser tout le monde, que ce qui nous arrive n'arrive qu'à nous, et nous prenons la plume pour révéler à l'univers, comme un secret, ce que personne n'ignore. Le moyen de croire que ce qui nous a tant émus nous-mêmes ne valait pas la peine d'être dit aux autres ! — Par exemple, les romans que nous avons reçus sont tous, il faut leur rendre cette justice, d'une honnêteté scrupuleuse ; et, parce qu'ils sont très honnêtes, on pense qu'ils doivent être fort utiles aux mœurs. Ce n'est pas toujours une raison, et la vertu seule n'y suffit pas. Quelquefois même elle peut nuire, si on la répand avec un peu trop d'intempérance. Dans tous les cas, pour qu'un livre puisse corriger ceux qui le lisent, il faut d'abord qu'il ait des lecteurs, et c'est le difficile. Il y a très peu de romans qui se font lire ; il n'y en a pas beaucoup qui se laissent lire. Vous ne serez donc pas trop surpris que, dans cette grande abondance de romans bien intentionnés, l'Académie n'en ait trouvé que sept à couronner.

Ce ne sont pas du reste les seuls qu'elle ait distingués. Dans d'autres concours que celui dont je viens de parler, des romans ont obtenu des récompenses importantes ; c'est à un roman de Mme Poradowska qu'on a décerné le prix Jules Favre ; il y a des romanciers aussi parmi les lauréats du prix de Jouy, du prix Monbinne, du prix Sobrier-Arnould et d'autres encore. Vous en trouverez les noms dans notre liste. Sur ces divers concours, qui, au fond, sont assez semblables au concours Montyon, je n'insisterai pas

davantage; je craindrais, si j'en parlais trop brièvement, de n'en pas parler comme ils le méritent. Il en est un pourtant dont je ne puis me défendre de dire un mot, c'est le prix Narcisse Michaut, qui a été donné à Mme Octave Feuillet, pour son livre intitulé : *Quelques pages de ma vie*. En nous entretenant d'un confrère qui nous a fait tant d'honneur et que nous avons si amèrement regretté, en reproduisant ses conversations, en nous citant ses lettres, Mme Feuillet nous a donné l'illusion que nous le possédions encore et nous a fait vivre un moment de plus dans sa compagnie; nous ne saurions trop l'en remercier.

Parmi les prix spécialement réservés à la haute littérature, il n'y en a point qui nous mette plus à l'aise que le prix Vitet. L'Académie est libre de le décerner comme elle l'entendra dans l'intérêt des lettres; ce sont les termes mêmes dont s'est servi celui qui l'a institué. Nous avons usé de cette liberté pour le partager entre deux écrivains qui ne se ressemblent guère. L'un, M. Augustin Filon, est un très fin lettré, qui a touché à bien des genres, le roman, l'histoire, la critique, avec un esprit très large et un goût très sûr. Parfaitement informé du passé et du présent de l'Angleterre, il nous a fait connaître ses historiens, ses poètes, son théâtre. Il n'est pas moins au courant de notre propre histoire littéraire; je n'en veux pour preuve que son livre sur Mérimée, où, grâce à des documents nouveaux, il a jeté tant de jour sur une figure qui paraissait fuir la lumière. L'autre lauréat est M. de Cherville, qui, depuis vingt-cinq ans, entretient les lecteurs du *Temps*, sans se lasser ni les lasser, des choses de la campagne. « Son œuvre, nous disait M. Legouvé, qui s'est fait chez

nous son patron, embrasse la vie rurale tout entière; les champs et les jardins, les bois et les plaines, les moissons et la vendange, les animaux et les gens, tout est de son domaine. Il sait à fond ce dont il parle, et cela pour une bonne raison, c'est qu'il ne parle que de ce qu'il a vu. Il ne fait pas de l'histoire naturelle en chambre; tout ce qu'il enseigne, il l'a pratiqué. De là, dans tout ce qu'il écrit, je ne sais quoi de vrai, de vivant, de vécu, comme on dit aujourd'hui, qui donne à son style une saveur particulière... J'ai souvent remarqué, ajoute M. Legouvé, que le commerce intime avec la nature, choses et êtres, porte bonheur aux écrivains. Cela donne de l'esprit, de parler des bêtes; cela donne de la poésie, de parler des fleurs. M. de Cherville emprunte à ses sujets je ne sais quoi de leur charme : ses ouvrages sentent bon. Quand j'ai lu quelques pages de lui, il me semble que j'ai été une heure à la campagne. »

Le prix Calmann Lévy nous laisse presque autant de liberté que le prix Vitet. Nous pouvons le donner soit à un ouvrage récemment publié, soit à l'œuvre entière d'un écrivain, et récompenser ainsi toute son existence littéraire. C'est à ce dernier parti que nous nous sommes arrêtés. Nous avons fait choix d'un journaliste, et voici les raisons qui nous ont décidés. Depuis que, dans la presse, l'information a pris une si grande importance, et que le lecteur a tant de hâte de savoir les choses, on a plus de souci de les dire vite que de les bien dire. C'est une raison pour nous de savoir gré à ceux qui, dans cette fièvre d'improvisation, se gardent le temps de soigner ce qu'ils écrivent. M. Émile Bergerat est de ce nombre, il appartient

à cette catégorie d'écrivains qui se sont donné la tâche difficile d'intéresser tous les jours le public, et il est assurément l'un des plus remarquables. Bien peu savent, comme lui, pour se faire lire, égayer les idées les plus sérieuses d'une teinte de bouffonnerie, jeter sur un fond de bon sens des paradoxes d'épiderme, être prêt à toute heure et avoir de l'esprit sur tous les sujets. Le besoin de se renouveler sans cesse et de tenir le lecteur en haleine l'entraîne de bien des côtés; mais au milieu de ce vagabondage littéraire, qui est une des nécessités de son rude métier, il a conservé le goût de bien écrire et le respect de la langue. Il s'est gardé de ces négligences qu'on lui aurait bien facilement pardonnées; il n'a pas cru qu'en devenant un journaliste, il fût dispensé d'être un écrivain. C'est un bon exemple, et, moins il est commun, plus il mérite d'être remarqué et récompensé.

Pour le prix Bordin, l'Académie, entre plusieurs ouvrages très dignes d'estime, a surtout distingué un livre de M. Jusserand sur la littérature anglaise. Peut-être pensera-t-on qu'une histoire de la littérature anglaise n'était pas indispensable après celle de Taine, qui date presque d'hier. C'est l'opinion de M. Jusserand lui-même; aussi n'a-t-il pas tenté de refaire ce qui a été si bien fait; son dessein est différent. En étudiant l'Angleterre, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui, il a été frappé de voir combien, dans ce pays, la littérature et la société se ressemblent et se complètent, comme elles paraissent faites l'une par l'autre, et l'une pour l'autre. Cet accord assurément se retrouve ailleurs, mais nulle part, à ce qu'il lui semble, avec autant d'évidence. Ce serait peu de dire que la litté-

rature y est nationale; elle est la nation même, qui se manifeste par ses orateurs, par ses poètes, en sorte qu'on peut suivre presque pas à pas, en les lisant, les phases par lesquelles la nation a passé, et la voir naître et grandir. C'est le spectacle que M. Jusserand a voulu nous donner, et voilà pourquoi il appelle son livre : *Histoire littéraire du peuple anglais*. Le premier volume, le seul qu'il nous donne aujourd'hui, conduit cette histoire des origines à la Renaissance. C'est une époque obscure, où l'Angleterre traverse toute sorte de révolutions; elle est tour à tour et tout ensemble celte, romaine, saxonne. Pendant des siècles toutes ces différentes nations luttent entre elles et se côtoient, sans se pénétrer : c'est le chaos. Lorsque survient la grande invasion normande, il semble que tout soit fini; on croit que la confusion va être à son comble, et justement le contraire arrive; ce qui devait diviser réunit. Autour de cet élément nouveau, les autres se serrent, se coordonnent, se fondent. Le mélange se fait, grâce à des concessions mutuelles, et de toutes ces races diverses et ennemies il se forme une des nations les plus originales du monde, merveilleusement une, quoique composée de morceaux disparates, qui tient de toutes celles dont elle est issue. mais ne ressemble tout à fait à aucune. Cette évolution, M. Jusserand la retrouve et la suit dans la littérature anglaise, et, mieux qu'on ne l'avait fait encore, il nous en montre les progrès depuis Béowulf jusqu'à Chaucer et ses disciples. C'est l'intérêt et la nouveauté de son livre.

Nous ne sortons pas de l'Angleterre avec le prix Marcelin Guérin. — Après la mort de M. Ch. Gavard, qui fut,

pendant six ans, secrétaire d'ambassade, puis chargé d'affaires à Londres, on a réuni et donné au public, d'une façon discrète, trop discrète peut-être, des fragments de ses notes et de ses lettres. Quelques-uns intéressent la politique et donnent des détails nouveaux sur la crise de 1875, où la guerre fut sur le point de recommencer. Mais ce qu'on y trouve de plus curieux, c'est ce qu'ils nous montrent des sentiments de l'Angleterre à ce moment et de l'accueil qu'elle faisait à nos envoyés. Nous sortions des désastres de 1870, où l'on nous avait crus bien près de mourir. Un ambassadeur de France, même quand il s'appelait le duc de Broglie, faisait un peu l'effet d'un revenant, et on le regardait avec un mélange de curiosité et de compassion. On admirait beaucoup le vainqueur, on plaignait un peu le vaincu, on ne pouvait se défendre de cette satisfaction secrète que cause toujours le mal d'autrui, et on en éprouvait une certaine confusion; on était assez satisfait du présent, mais fort inquiet de l'avenir. Toutes ces impressions confuses et contraires sont indiquées avec finesse par M. Gavard. Du récit de ses visites à Windsor, de ses séjours dans les châteaux de l'aristocratie, où il est très courtoisement accueilli, on peut tirer, avec de très piquantes études de mœurs, qui sont de toutes les époques, un tableau de la société anglaise de ce temps.

Et, à ce propos, je ne puis m'empêcher de remarquer à quel point l'Angleterre préoccupe nos écrivains. Il semble d'abord que d'autres pays, nos alliés ou nos ennemis, par sympathie ou par précaution, devraient attirer davantage l'attention de la France. Cependant, une sorte

d'attrait ou d'instinct nous ramène plutôt vers celui-là : et cette curiosité est réciproque. Par-dessus le bras de mer qui les sépare, les deux peuples passent leur temps à s'observer l'un l'autre. Nous en avons la preuve dans nos concours mêmes, et, pour ne pas sortir de celui qui nous occupe en ce moment, tous les livres couronnés, si l'on excepte l'excellent ouvrage de M. Bédier sur les Fabliaux, traitent des sujets qui se rapportent à l'Angleterre. C'est une étude très brillante de M. Chevrillon sur Sydney Smith, un des représentants les plus originaux du parti politique qui a fait la réforme électorale et l'émancipation des catholiques ; c'est un tableau très exact de la vie économique dans les villes et dans les campagnes anglaises, par M. Max Leclerc. M. Leclerc est disposé à tout ou presque tout admirer chez nos voisins et à nous les donner pour modèles. En cela, il n'est pas tout à fait d'accord avec le spirituel écrivain qui signe Brada, et auquel nous avons décerné le prix de Jouy. Il est vrai que l'auteur des *Notes sur l'Angleterre* ne s'est pas contenté d'inspecter les usines et les boutiques ; il a pénétré dans les maisons, surtout dans les grandes maisons, et il a été un peu effrayé de ce qu'il y a vu. Il lui a paru que cette société était en train de se transformer, — ce qui est toujours une crise pleine d'aventures, — qu'elle se dépouillait peu à peu des « lourds mais solides préjugés d'autrefois ; qu'il s'y élevait une génération nouvelle, qui semblait vouloir prendre le contre-pied des anciennes, et que cette génération ferait parler d'elle ». Voilà des prédictions assez inquiétantes ; et l'on nous dit qu'en Angleterre même des esprits sensés ont reconnu que ces craintes n'étaient pas sans fondement.

Je viens, Messieurs, de vous entretenir de nos concours littéraires; nous en avons d'autres plus particulièrement réservés à l'histoire : ce sont surtout les prix Gobert et Thérouanne. Je voudrais qu'il me fût possible de vous parler avec quelque détail des ouvrages de MM. de La Ferrière, de Ludres, Dégert, de Kermaingant, Chabeuf, que l'Académie a distingués et couronnés. Mais le temps me presse et je ne puis insister que sur la plus importante des récompenses, sur le premier prix Gobert.

Il a été décerné à l'ouvrage de M. Gustave Fagniez, intitulé : *le Père Joseph et Richelieu.* Le Père Joseph est l'un de ces hommes dont on a dit qu'ils étaient plus célèbres qu'ils ne sont connus. Tout le monde se souvient d'avoir vu, dans le tableau d'un maître, ce capucin qui monte les degrés du Louvre, en lisant son bréviaire et sans regarder autour de lui, tandis que les grands seigneurs se baissent humblement à son passage, et ne se relèvent, avec un air de mépris, que quand il ne peut plus les voir. Ce fut un personnage puissant et redouté, voilà ce qu'on sait; mais d'ordinaire on ignore quel a été son rôle véritable et la part qui lui revient dans l'œuvre de Richelieu. Michelet en fait le chef d'une administration équivoque de moines voyageurs qui renseignaient le grand cardinal, quelque chose comme le directeur d'une police secrète, une sorte de Fouché près d'un autre Napoléon. C'est trop le diminuer. M. Fagniez prouve que Richelieu l'associa à toutes ses entreprises et qu'il avait résolu d'en faire son successeur. Mais ce qu'il y a de plus curieux chez le Père Joseph, ce que M. Fagniez fait parfaitement connaître, c'est l'homme, —je devrais, peut-être, dire les hommes, car, de

compte fait, il y en a deux en lui, qui vivent ensemble, et, quoique fort différents, ne font pas mauvais ménage. C'est d'abord le moine, qui fonde un ordre de religieuses, le Calvaire, qui crée des missions en France et en Orient, qui semble animé de l'esprit des croisades, et rêve, en plein XVIIe siècle, de délivrer le Saint-Sépulcre. C'est ensuite le politique, c'est à-dire un esprit pratique et positif, ennemi de toute chimère, et qui s'applique à ne former que des projets qui puissent se réaliser. Successivement, ou même à la fois, le Père Joseph s'occupe avec la même passion et la même sincérité des intérêts du ciel et de ceux de la terre. Quand il développe devant ses religieuses ses méthodes d'oraison, c'est un mystique, un ascète entièrement dégagé des choses du monde ; c'est le plus fin, le plus adroit des diplomates, le mieux renseigné sur les hommes et les affaires, lorsqu'il faut traiter avec l'Espagne ou la Suède. Les deux personnages ont leur domaine séparé et trouvent moyen de ne pas se gêner l'un l'autre. Le moine travaille de toutes ses forces à l'extinction de l'hérésie ; le politique n'hésite pas à s'allier avec les protestants contre la très catholique maison d'Autriche. En même temps qu'il cherche tous les moyens d'exterminer les infidèles, il ne refuse pas leurs services, quand la France en a besoin. Au milieu de la cour, il pratique tous les devoirs de son état, il passe les journées dans le cabinet du premier ministre, la nuit sur un grabat, dans un cloître. Ambassadeur auprès du pape, il sait faire respecter son caractère et traite avec fermeté les affaires les plus graves ; mais quand l'ambassade est finie, il se souvient qu'il n'est qu'un moine ; il reprend son bâton de

voyage, il revient humblement à pied de Rome à Paris, et se délasse des longueurs de la route en composant en chemin un poème épique contre les Turcs. Enfin il meurt à soixante-deux ans, comme un saint, le jour où Bernard de Saxe-Weimar, dont il nous a procuré le secours, entre dans Brisach et assure à la France la possession de l'Alsace. — Tel est le personnage que M. Fagniez a entrepris de nous faire connaître, et vous jugerez sans doute qu'il méritait bien d'être connu.

Le prix Thiers étant destiné, d'après la volonté du testateur, à encourager la littérature et les travaux historiques, nous l'avons partagé entre un ouvrage que le prince Bibesco a consacré à raconter le règne de son père en Roumanie et l'*Essai sur l'histoire du théâtre* de M. Germain Bapst. Dans ce livre, M. Bapst ne s'occupe que de l'appareil scénique, de l'architecture des salles de spectacle, des costumes, des décors; et après un retour sur le passé, où il nous montre ce qu'étaient les représentations dramatiques au moyen âge, à la renaissance et dans les deux derniers siècles, il conclut que, de nos jours, « la décoration théâtrale est arrivée chez nous à son apogée, et que le monde entier nous imite et nous envie ». Dieu le veuille! Il nous reste à souhaiter que, sur ces scènes si merveilleusement décorées, dans ces théâtres où l'on a réuni tant de bien-être et de magnificence, il nous soit donné d'entendre des chefs-d'œuvre, comme ceux qu'applaudissaient nos pères, quand les pièces étaient représentées dans un jeu de paume, devant un parterre debout, sur des scènes formées de quelques paravents et éclairées de quelques chandelles, par des acteurs en perruque et des actrices en vertugadin.

Voici maintenant deux prix nouveaux ou presque nouveaux, le prix Née, que nous n'avions pas encore décerné, et le prix Saintour, que nous donnons pour la première fois dans son intégrité. Le prix Née a été attribué à un ouvrage important d'histoire contemporaine. D'ordinaire il n'y a rien que nous connaissions plus mal que l'histoire de notre temps, et nous l'ignorons précisément parce que nous croyons la savoir. Comme nous l'avons vue de nos yeux, nous n'éprouvons pas le besoin de l'apprendre. Mais ce qu'on voit de trop près, on le voit mal, et, quand il s'agit des choses présentes, les intérêts et les préjugés obscurcissent le jugement. Si nous voulons en avoir une idée juste et nette, il faut y revenir avec un esprit reposé et à distance. C'est ce que M. de La Gorce nous invite à faire, en nous présentant les deux premiers volumes de son *Histoire du second empire*. Feuilletons-les, si nous voulons nous donner le plaisir mélancolique de revivre un moment ces temps si rapprochés et si lointains. Parmi les mérites d'un récit exact, animé, élégant, qui réveille nos souvenirs, nous remarquerons avec quel soin M. de La Gorce se tient loin de toute exagération, de tout parti pris; comme il s'applique, selon le mot de l'historien latin, à juger les événements et les hommes sans haine et sans faveur. L'impartialité est la qualité maîtresse de ses récits, une qualité bien rare dans un sujet pareil; c'est elle qui a désigné surtout le livre de M. de La Gorce à nos suffrages.

La fondation Saintour est arrivée à propos pour permettre à l'Académie de réaliser un projet qu'elle avait formé depuis longtemps. C'est son rôle, celui que ces créateurs lui ont assigné, et qu'elle ne désertera pas, de

veiller sur la langue française; et, comme elle sait que, pour être en état de la défendre, il faut commencer par la connaître, et qu'on ne la sait bien dans le présent que quand on l'a étudiée dans le passé, elle regarde comme un devoir pour elle d'encourager les grammairiens, les lexicographes, les critiques qui s'occupent de la langue de nos grands écrivains, pendant nos trois grands siècles littéraires. Cette année, elle partage le prix Saintour entre trois ouvrages sérieux et savants, l'un de M. Lanusse intitulé : *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française,* l'autre de M. Huguet, sur la syntaxe de Rabelais, le troisième, de M. l'abbé Urbain, sur Nicolas Coeffeteau, évêque de Marseille. Les deux premiers ouvrages aboutissent à des conclusions qui, tout d'abord, ne paraissent pas importantes. M. Lanusse, après avoir montré que, pendant deux siècles, nous avons subi une véritable invasion du dialecte gascon, ajoute que Malherbe a si bien « dégasconné » notre langue qu'il ne lui en reste plus rien. M. Huguet conclut son étude sur la syntaxe de Rabelais en avouant que ce grand forgeur de mots n'a pas de syntaxe qui lui soit propre, qu'il usait au hasard, selon ses besoins ou ses caprices, de toutes les façons de parler dont on se servait de son temps, et qu'il ne suivait d'autre règle que celle de son abbaye de Thélème : « Fais ce que vouldras. » Ce ne sont là, si l'on veut, que des résultats négatifs; mais encore était-il bon qu'on prît la peine de les discuter une fois et de les bien établir. Quant à Coeffeteau, il est aujourd'hui bien ignoré, et je doute que beaucoup de curieux s'aventurent à lire ses sermons ou son *Histoire romaine.* Ce n'en est pas moins l'un des ouvriers

obscurs qui ont travaillé le plus efficacement à forger la langue dont s'est servi le grand siècle. Quand on demandait à Vaugelas quelle autorité un écrivain devait suivre, il répondait : « L'usage et M. Coeffeteau. » M. l'abbé Urbain nous a rendu service en le tirant un moment de l'oubli.

Ma tâche est près d'être achevée; il ne me reste plus qu'à vous parler en quelques mots des récompenses que l'Académie accorde aux poètes et aux auteurs dramatiques. Pour le prix Archon-Despérouses, attribué à des ouvrages de poésie, les concurrents étaient nombreux et les œuvres distinguées. Les qualités de métier surtout ont paru remarquables. Jamais peut-être on n'a mieux su construire les vers, grouper les phrases et faire chanter les mots qu'aujourd'hui. La Commission nous avouait qu'elle aurait été embarrassée de choisir, si elle eût attribué la même valeur à la façon qu'à la matière. L'œuvre qu'elle a préférée se distingue moins par sa virtuosité et les habiles artifices de la versification que par la simplicité de la forme et la sincérité des sentiments. M. François Fabié, qu'elle a couronné, nous vient d'un pauvre village du Rouergue. Il ne l'habite pas, ce qui est une raison de le regretter, mais il s'en veut de s'en être éloigné; il se reproche comme un crime d'avoir cédé à ce mirage trompeur

> Qui nous fait préférer au vieux foyer la tente
> Que l'on dresse ce soir et qu'on roule demain.

il compte bien y revenir un jour, y passer en paix les années de sa vieillesse et dormir son grand sommeil

> Avec tous les siens, côte à côte.

En attendant, il le chante. Pour célébrer « la bonne terre », comme il l'appelle, il n'a qu'à se souvenir, et à chercher en lui-même les impressions qu'elle lui a laissées. Il ne se flatte pas de l'avoir découverte ; il n'a pas la prétention d'inventer à propos d'elle des choses dont on ne s'était pas avisé, mais tout ce qu'il nous dit, il l'a éprouvé et senti. « Les poètes que la province envoie à Paris, nous disait le rapporteur du concours, un grand poète lui-même et un très fin connaisseur, courent le risque d'y perdre le caractère le plus précieux de leur inspiration, ce qu'ils en doivent au sol natal, dont nous cherchons l'arome dans leurs vers. Cette émanation salubre est demeurée sans mélange dans ceux de M. Fabié et communique un charme particulier à sa poésie. » C'est par là qu'il renouvelle sans effort des sujets anciens ; c'est ce qui suffit à donner à ce qu'il écrit un accent personnel dont le lecteur est profondément ému.

Depuis plus de deux siècles, l'Académie décerne un prix de poésie, qui alterne avec le prix d'éloquence fondé par Balzac. Elle avait proposé aux poètes, pour cette année, « un sujet tiré de l'époque de la Renaissance », sans préciser davantage. Quatre-vingt-un d'entre eux ont répondu à son invitation. Elle a partagé le prix entre deux pièces de vers qui se recommandent par des mérites différents : l'une de M. de Borelli, un de ses lauréats ordinaires, qui nous a montré Benvenuto Cellini fondant l'admirable statue de Persée qui se trouve aujourd'hui dans la Loggia de'Lanzi de Florence ; l'autre de M. Bellessort qui a mis en scène la rencontre et l'entretien de Ronsard et de Du Bellay, dans une hôtellerie de la Touraine. Je n'ai pas besoin de vous parler de ces deux pièces. Vous allez en

entendre des fragments et vous les jugerez. Pour le concours prochain, l'Académie avait décidé de prendre un sujet dans l'histoire ancienne. Elle a choisi : *Salamine,* c'est-à-dire la Grèce triomphante, victorieuse des barbares, prête à éblouir le monde par les merveilles des lettres et des arts. Salamine! ce nom dit tout, et il semble que, pour faire de beaux vers, le poète n'ait qu'à s'abandonner aux souvenirs qu'il éveille!

L'Académie ne disposait jusqu'à présent, pour les œuvres de théâtre, que d'une seule récompense, le prix Toirac, qu'elle accorde cette année à M. Edmond Rostand, pour sa comédie des *Romanesques;* mais une fondation qui nous a profondément touchés, nous permet d'être désormais plus généreux. Mme Émile Augier, désirant honorer la mémoire de son mari, a institué un prix de 5 000 francs qui doit être attribué tous les trois ans à l'auteur d'une pièce jouée au Théâtre-Français ou à l'Odéon; et, comme elle avait hâte de voir son projet réalisé, et qu'elle semblait pressentir sa mort prochaine, elle s'est empressée de mettre d'avance à notre disposition la somme nécessaire pour décerner le prix dès cette année. Ce prix, si libéralement offert, il ne nous a pas été difficile de le donner. On jouait précisément à l'Odéon, avec un succès éclatant, un drame signé du nom d'un des nôtres, l'un des plus jeunes et des plus aimés, *Pour la couronne.* Ce succès empruntait à des discussions récentes une importance particulière, et l'on pouvait en tirer une leçon. On nous répète, depuis plusieurs années, que les anciennes formes dramatiques sont usées, qu'on n'en veut plus, que nous devons à tout prix en imaginer d'autres; et il se trouve que la

nouvelle pièce, qu'on a vue sans se lasser plus de cent fois de suite, est tout à fait taillée sur les modèles d'autrefois. Dans l'avant-goût qu'on nous donne de temps en temps du théâtre de l'avenir, on entasse les situations étranges, les complications obscures, les caractères d'exception; au contraire, la pièce qui se joue à l'Odéon est simple, claire, naturelle, sans symbole ni énigme, avec des personnages qui sont ceux de la vie commune, et une intrigue dont l'intérêt consiste dans la lutte des passions, comme celle de nos vieilles tragédies classiques. Elle est pleine de grands sentiments qui élèvent l'âme, ce qui, paraît-il, n'est plus conforme à la poétique moderne; elle est écrite en vers, et même en beaux vers, où l'on sent passer par moments quelques souffles de Corneille. Et pourtant le public l'applaudit; il paraît heureux de l'entendre, il l'écoute avec cette satisfaction particulière qu'on éprouve à se retrouver chez soi, après un voyage à l'étranger. C'est vraiment une bonne fortune pour l'Académie d'inaugurer par un ouvrage de cette valeur un prix qui porte le grand nom d'Émile Augier. Les qualités qu'on y remarque sont celles qu'Augier préférait aux autres. Dans nos réunions, il ne prenait la parole que pour défendre le bon sens et le bon goût; il avait la passion de nos grands écrivains, et rien ne lui plaisait davantage que d'entendre dire qu'il était de leur famille. Personne, mon cher Coppée, n'aurait applaudi de plus grand cœur que lui à votre succès, et vous pouvez être sûr qu'aujourd'hui il joint son suffrage au nôtre pour honorer une œuvre si haute, si saine, si française.

RAPPORT

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1896

Messieurs,

L'Académie, cette année, décerne soixante-six prix ; elle avait eu plus de quatre cents volumes à lire. Ce que j'en dis n'est pas pour vous apitoyer sur notre sort, quoiqu'il soit digne de quelque pitié. Je veux, comme l'an dernier, vous demander la permission de ne pas vous entretenir de tous les ouvrages couronnés. Cette permission, je sais bien que je l'obtiendrai facilement du public, à qui j'épargne une fastidieuse énumération ; mais les lauréats sont plus difficiles à convaincre. Ils reconnaîtront pourtant que c'est une tâche impossible de rendre compte en moins d'une heure de soixante-six ouvrages importants, et j'espère

qu'ils ne m'en voudront pas si, à mon grand regret, je suis forcé de ne payer qu'à quelques-uns le tribut d'éloges qu'ils ont tous mérité.

C'est par le prix d'éloquence, le doyen de nos prix, celui que l'Académie décerne depuis deux cent vingt-cinq ans, qu'il convient de commencer. En proposant pour sujet un discours sur Ronsard, nous pensions donner à des jeunes gens de talent l'occasion d'écrire quelque œuvre distinguée. Nous nous souvenions qu'en 1828 l'Académie avait mis au concours une étude sur la poésie du XVIe siècle, et que le prix fut partagé entre Philarète Chasles et Saint-Marc Girardin, tous deux à leur début, tandis qu'un autre débutant, Sainte-Beuve, en prenait l'occasion de composer un livre de critique, qui du premier coup le mit à son rang. Nous avons été un peu moins heureux cette fois. Les concurrents ne manquaient pas ; il s'en était présenté vingt-trois ; mais aucun ne nous a tout à fait contentés. Dans le nombre, nous avons fini par en distinguer trois. L'un d'eux, M. Codorniu, s'était mis lui-même hors de concours par les proportions qu'il avait données à son travail ; nous n'avons pu lui accorder qu'une mention honorable. Restaient MM. Auguste Devaux et Albert Thibaudet. Le discours de M. Devaux est bien composé, élégamment écrit, plein de bon sens et de saine critique. Il y manque un peu de nouveauté et de flamme. Après avoir lu ces vingt pages de sagesse irréprochable et d'élégance continue, nous éprouvions le besoin de quelque chose de plus coloré, de plus original, de plus vivant ; et même, s'il faut le dire, nous nous sentions disposés à accueillir favorablement quelques intempérances d'idées et

quelques témérités de style. M. Thibaudet nous a trop bien servis. Dès les premières phrases de son discours, on voit qu'il est d'une autre école que M. Devaux. Il professe l'enthousiasme le plus violent pour les artistes et les écrivains de la Renaissance. Ce n'est pas qu'il ferme les yeux sur les défauts de Ronsard; il traite mal ses *églogues,* et quant à la *Franciade,* il nous dit très franchement qu'il ne lui trouve qu'un mérite, c'est de n'être pas achevée. Mais ailleurs que de qualités brillantes! quelles merveilleuses inventions de rythmes! que d'originalité dans le style! que de nouveauté dans les images! Pour lui, c'est un maître, l'un des plus grands de la poésie française, et il n'hésite pas à proclamer que, dans notre histoire littéraire, l'apparition des *Odes* de Ronsard est un événement de même importance que celle du *Cid* de Corneille ou des *Méditations* de Lamartine. Tout cela est dit avec une sincérité, une chaleur, un éclat, qui souvent nous ont charmés. Pourquoi faut-il que M. Thibaudet se laisse trop emporter par ses qualités mêmes, qu'il use sans mesure de la métaphore et des rapprochements forcés? A la longue ses exagérations d'idées, ses débauches de couleurs voyantes fatiguent le lecteur, qui se prend à regretter la sagesse de M. Devaux. Aussi, comme ils se font valoir et se complètent mutuellement, avons-nous pris le parti de les couronner tous les deux; il nous a semblé qu'en les mêlant ensemble et les tempérant l'un par l'autre on pourrait arriver à faire quelque chose d'à peu près parfait.

Avant de quitter le prix d'éloquence, je dois rappeler que l'Académie a mis au concours pour 1898 un discours sur Michelet.

Le concours Montyon « pour les ouvrages utiles aux mœurs » est toujours celui qui attire le plus de concurrents et obtient le plus de récompenses. Nous décernons cette année trois prix de quinze cents francs, huit prix de mille francs, et treize prix de cinq cents francs; auxquels il faut ajouter encore deux prix de mille francs pour le concours Sobrier-Arnould, que nous ne séparons pas du concours Montyon. Peut-être trouverez-vous que c'est beaucoup; mais songez que nous avions à nous prononcer entre cent quatre-vingt-quatre ouvrages.

M. Raymond Thamin, que nous avons placé en tête de notre liste, a comparé le *Traité des Devoirs* de Cicéron et celui de saint Ambroise; il a fait voir que les deux ouvrages se ressemblent et diffèrent, et que leurs diversités ne sont pas moins instructives pour nous que leurs ressemblances. Signaler les points où ils diffèrent, c'est mettre en évidence ce que le christianisme apporta de neuf dans le monde, ce qui lui appartient en propre et fait son originalité. Montrer que très souvent ils se ressemblent, c'est établir victorieusement que saint Ambroise ne pensait pas que tout fût à dédaigner dans la sagesse ancienne. Il en a pris sans scrupule ce qu'il croyait que sa doctrine pouvait en conserver, et de cette façon il a empêché qu'il ne se fît une rupture complète entre les temps anciens et les nouveaux, il a maintenu entre eux des communications d'idées et de sentiments dont l'humanité a tiré de grands profits. Il y a donc deux éléments d'origine diverse dans la morale chrétienne; M. Thamin nous les montre réunis dans le livre de saint Ambroise, et chacun de nous, quand il s'interroge, les sent vivre ensemble dans son âme. Ils se sont assimilés sans

s'être entièrement confondus. Il y a des moments où ce fond de vertus antiques se détache du reste et remonte à la surface : c'est ce qui est arrivé à la Renaissance. M. Thamin se demande si ce n'est pas un peu aussi ce qui se passe autour de nous. Ne nous sentons-nous pas incliner parfois vers la sagesse de la Grèce et de Rome, et, placés entre les deux traités des devoirs, est-il bien sûr que nous nous dirigerions tous sans hésiter vers celui de saint Ambroise ? On raconte qu'un des plus nobles esprits de ce temps, M. de Rémusat, se faisait lire, à son lit de mort, quelques chapitres du *De officiis* de Cicéron. Ainsi la question que M. Thamin s'est posée, et qui semble n'être d'abord qu'une curiosité d'érudit et de lettré, touche aux problèmes que notre temps agite avec le plus de passion. M. Thamin l'a traitée avec une délicatesse, une élévation, une impartialité qui ont frappé l'Académie ; elle lui sait gré de n'être pas de ceux qui croient qu'on honore ses opinions en insultant celles des autres.

Pour achever ce qui concerne les prix Montyon, indépendamment de l'*Introduction à l'histoire de l'Asie*, de M. Léon Cahun et de la *Vie de saint Bernard*, de M. l'abbé Vacandard, j'aurais encore à vous rendre compte de 23 ouvrages. C'est une entreprise dans laquelle je n'ose pas m'engager ; le temps qui m'est réservé y suffirait à peine et il ne m'en resterait plus pour vous parler des autres récompenses que décerne l'Académie.

Parmi les ouvrages qu'on avait présentés au concours Marcelin Guérin, l'Académie a tout de suite distingué celui de M. Denys Cochin sur le monde extérieur. C'est un livre de métaphysique qui soulève les problèmes les

plus graves. Que nous faut-il penser de ce monde qui nous entoure ? N'est-il, comme on l'a souvent prétendu, qu'une apparence, qu'une pure projection de nos sensations dans l'espace ? et, à ce propos, qu'est-ce que l'espace et qu'est-ce que nos sensations ? Enfin, si la matière existe en dehors de nous, quelle est-elle, de quelle nature et comment pouvons-nous la connaître ? Voilà les questions que M. Cochin se pose : il n'en est pas de plus graves dans la philosophie, ni de plus difficiles et qui aient des conséquences plus importantes. Il possède, pour les résoudre, un instrument précieux ; les sciences physiques et naturelles lui sont familières et c'est à elles que de préférence il emprunte ses arguments. J'ajoute que sa science n'a rien de froid ni de sec ; comme elle lui sert à établir des croyances qui lui sont chères, elle s'anime, elle s'échauffe, et même par moment elle se colore de poésie. La langue qu'il parle est claire, ferme, quelquefois éloquente, et par là son livre est de notre domaine. D'autres en apprécieront la valeur philosophique ; il nous appartenait à nous d'en récompenser les mérites littéraires.

L'ouvrage de M. Texte, que l'Académie couronne avec celui de M. Cochin, est intitulé : *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Il me semble qu'il y a un peu d'obscurité dans ce titre. Si M. Texte entend par cosmopolitisme la communication des littératures entre elles, la France a toujours été un peu cosmopolite, en ce sens qu'elle ne s'est jamais enfermée dans son génie propre, qu'elle n'a pas vécu seulement d'elle-même et qu'au XVIIe siècle, comme au XVIIIe, elle a subi des influences étrangères. La différence — je reconnais qu'elle est grande —

c'est qu'au siècle dernier et dans le nôtre nous avons imité surtout les littératures du Nord, au lieu de celles du Midi, et que ce qui n'était qu'une infiltration est devenu souvent une inondation véritable. M. Texte nous raconte par le détail comment cela s'est fait. Il remonte à la révocation de l'édit de Nantes, qui força tant de Français à émigrer en Angleterre, en Hollande, en Allemagne. Ces réfugiés, dans leurs ouvrages de polémique, et surtout dans leurs gazettes politiques et littéraires, qui s'insinuaient partout, faisaient connaître à leurs compatriotes les pays qui leurs donnaient asile. Ainsi s'établissait, entre ces pays et le nôtre, un courant d'opinions et d'idées, qui devint plus fort avec le siècle nouveau. Bientôt la mode s'en mêla. Il fut de bon ton, même à la cour, d'imiter les usages et d'admirer les écrivains de l'Angleterre, si bien qu'un jour Louis XV impatienté put dire que les Anglais lui avaient perverti son royaume. Mais les modes sont sujettes à changer; ce qui empêcha celui-ci de n'être qu'un engouement passager c'est qu'elle fut autorisée et comme consacrée par un grand écrivain. J.-J. Rousseau, nous dit M. Texte, fut chez nous le véritable introducteur du génie germanique, ou du moins s'il ne l'a pas introduit le premier dans notre littérature, il l'a définitivement acclimaté. C'est ce que M. Texte a surtout à cœur d'établir dans son ouvrage, ce qui en fait l'intérêt et l'originalité, ce qui lui a permis, après tant de travaux et d'études sur Rousseau, de trouver à en dire quelque chose de nouveau et peut-être ce qu'il importait le plus d'en dire. Les idées qu'expose M. Texte avaient été entrevues et indiquées avant lui; il a le mérite de les mettre hors de contestation. Voilà un coin de notre

histoire littéraire où il ne reste plus rien d'obscur.

La critique d'art, depuis les *Salons* de Diderot, est entrée avec éclat dans la littérature française. L'Académie, qui l'a toujours encouragée, lui réserve cette année deux de ses récompenses. Elle accorde la moitié du prix Kastner-Boursault à M. Romain Rolland pour son *Histoire de l'opéra avant Lully et Scarlatti.* C'est l'œuvre d'un lettré et d'un musicien, et elle lui a coûté beaucoup de temps et de travail. M. Rolland professe une très vive admiration pour la musique italienne des premières années du XVIIe siècle. Il ne croit pas que jamais elle ait produit de plus grands artistes que Monteverde, Carissimi et ce Provenzale qu'il se flatte presque d'avoir découvert. Chez ceux-là au moins la forme ne l'emportait pas sur le fond et le style n'obscurcissait pas la pensée. Aussi est-il tenté d'en faire les ancêtres légitimes de Wagner, et de croire que la musique de l'avenir ne nous a tous, au début, un peu dépaysés que parce que nous ne connaissons pas la musique du passé. La *Peinture anglaise contemporaine,* de M. Robert de la Sizeranne, a obtenu la plus grande partie du prix Bordin. — « Il y a une peinture anglaise », nous dit l'auteur au commencement de son livre, une peinture obstinément anglaise, qui ne ressemble pas à la nôtre et tient surtout à ne pas lui ressembler. Il ajoute que nous la connaissons fort mal. « Nous avons une notion plus claire de l'école de Phidias et de l'art des Pharaons que de la peinture anglaise, qui est à deux heures de chez nous et qui est vivante. » Pour nous la faire connaître, il remonte à cette association des Frères Préraphaélites, comme ils s'appelaient eux-mêmes, qui, aux environs de 1846, pour renouveler l'art

anglais, le poussa vers l'imitation des primitifs. L'élan une fois donné et la réforme accomplie, après une dizaine d'années, la confrérie se dispersa; chacun de ses membres reprit sa liberté et marcha dans sa voie. M. de la Sizeranne les étudie alors l'un après l'autre, marquant avec soin ce qui les unit et ce qui les distingue. Puis il expose les principes de l'école, et il en fait saisir le bien et le mal, le fort et le faible, et conclut en disant qu' « il ne faut ni la mépriser ni l'imiter ». Pour sa part, on voit bien qu'il ne la méprise pas. Il ressent une véritable sympathie pour ce qu'elle a de noble, d'élevé, de sérieux; il est touché du travail qu'elle s'est imposé pour créer un art qui fût honnête, utile, national, mais il voit aussi ce qu'elle a d'imparfait. Je ne parle pas des défauts de métier qui ne sont pas de mon ressort; il reproche surtout à ces peintres de sacrifier l'impression à l'idée, d'être trop souvent préoccupés de quelque leçon à donner, de quelque sermon à faire, d'empiéter sans cesse sur le domaine des littérateurs et des philosophes, de prendre des peines infinies « pour exprimer en dix ans, dans de grands tableaux, des sentiments que leurs confrères, le poète et le romancier, nous procurent en dix lignes ». A cette peinture moralisante, laborieuse, qui, après avoir coûté de si grands efforts à celui qui l'exécute, en demande encore à celui qui la regarde, il préfère un art plus simple, plus naturel, qui n'a pas de ces prétentions mythiques et symboliques, ni de ces vanités d'apostolat, un art né spontanément de la joie d'admirer, qui s'épanouit sans contrainte, « avec la verdeur et l'abondance des vignes du Midi », un art qui ne se donne d'autre mission que d'exprimer le beau comme il le

voit et comme il le sent. — Le livre de M. de la Sizeranne, bien composé, écrit de verve, d'une langue à la fois très précise et très colorée, est assurément l'un des meilleurs que depuis longtemps la critique d'art ait inspirés dans notre pays.

Le prix Saintour, attribué à la philologie française, a été partagé entre deux ouvrages importants de MM. Lefranc et Bernardin.

M. Abel Lefranc, secrétaire du Collège de France, et déjà plusieurs fois lauréat de l'Académie, nous a donné un volume d'œuvres inédites de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. Il n'a pas eu beaucoup de peine à les découvrir; elles étaient à la Bibliothèque nationale, indiquées en toutes lettres dans le catalogue, et à la disposition de tout le monde. Comment se fait-il que personne n'ait eu l'idée de les y aller prendre, en ce temps où l'on est à l'affût de l'inédit? Aux raisons qu'en donne M. Lefranc je suis bien tenté d'en ajouter une. Il peut se faire que celui qui avait commencé à les lire ait manqué de courage pour continuer. Il en faut pour aller jusqu'au bout de ces poésies, que la reine de Navarre dictait en voyageant dans sa litière, et qui ne sont souvent, on doit l'avouer, que des improvisations médiocres. Mais M. Lefranc a bien fait de ne pas s'arrêter à cette première impression. Ces vers, quelquefois traînants et obscurs, où l'expression manque de justesse et de relief, n'en ont pas moins un grand prix : ils contiennent la dernière pensée de Marguerite. Par exemple, veut-on savoir à quelle forme religieuse cette âme indépendante et indécise s'est définitivement arrêtée? On n'a qu'à lire cette sorte de

moralité ou de pastorale qu'elle fit représenter à Mont-de-Marsan, vers la fin de sa vie, et que M. Lefranc publie pour la première fois. Elle y fait voir, d'une manière aimable et délicate, son goût pour la simplicité et la sincérité, sa haine des affirmations tranchantes et des dogmatismes intolérants, elle y montre combien ces âpres discussions dont le siècle entier retentit lui sont odieuses et qu'elle préfère à tout une sorte de religion du cœur, aux contours flottants, qui sait mieux ce qu'elle repousse que ce qu'elle affirme, à la fois assez souple et assez large pour que tous les gens de bonne volonté puissent s'y réunir. C'est cette façon de considérer les choses religieuses qui a fait tant d'admirateurs et tant d'amis à Marguerite de Navarre. Je me rappelle avec quelle passion Renan nous parlait d'elle ; elle lui semblait la figure la plus attrayante et la plus sympathique de cette grande époque de la Renaissance qu'il aimait tant. Il a demandé plus d'une fois à l'Académie de mettre son éloge au concours; un de ses souhaits les plus chers était de voir sa statue se dresser à côté de celle de François Ier, dans la cour du Collège de France, qui lui doit en partie sa fondation. Je suis sûr qu'en attendant il aurait remercié avec nous M. Lefranc, qui est de la maison, de nous avoir rendu les dernières œuvres de celle qu'on a si justement appelée « la perle des Valois ».

Le livre qui partage le prix Saintour avec celui de M. Lefranc n'est pas une œuvre philologique ; c'est un travail d'érudition, plein de recherches curieuses et nouvelles. Il nous fait connaître Tristan l'Hermite, un poète qui fut célèbre en son temps, mais que la gloire de ses

successeurs a fait oublier. Jusqu'à présent sa vie était fort ignorée. « Tout ce qu'on sait de lui, nous dit d'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie française*, c'est qu'étant poète, joueur de profession et gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, aucun de ces métiers ne l'enrichit. » Sur ce personnage inconnu M. Bernardin a écrit un livre de plus de 600 pages. C'est beaucoup ; ce serait même trop, si la lumière qu'il jette sur lui n'éclairait en même temps beaucoup d'autres. Tristan est le type de ces poètes affamés, comme il y en avait beaucoup au commencement du XVIIe siècle, gens de talent quelquefois, mais qui mettaient tant de décousu dans leur conduite et dans leurs ouvrages. Après eux, la littérature se range ; les œuvres des écrivains deviennent plus régulières et leur vie mieux ordonnée. Le livre de M. Bernardin nous fait apprécier ce progrès en mettant devant nos yeux un tableau très complet et très vivant de l'existence que menaient certains hommes de lettres à la fin du règne de Louis XIII. Tristan l'Hermite appartenait à une très ancienne famille de la Marche, race d'aventuriers qui couraient les grands chemins et avaient souvent affaire à la justice du roi : on prétendait que, parmi ses aïeux, il y en avait vingt-six qui avaient passé par les mains du bourreau. Lui-même fut un aventurier de lettres, qui traversa des fortunes très singulières; il a composé sur sa jeunesse un roman où ce qui paraît le moins vraisemblable est précisément ce qu'il y a de plus vrai. Après avoir été élevé au Louvre avec le roi, il fut réduit à la fin à écrire des odes et des sonnets en l'honneur de ceux qui pouvaient les payer, c'est-à-dire à tendre la main à tout le monde. N'en soyons pas trop scandalisés; com-

ment les auteurs de ce temps auraient-ils pu vivre de leur plume? Les libraires ne les payaient presque pas et les comédiens leur donnaient fort peu de chose. Ils étaient bien forcés de se faire les clients, ou, comme on disait alors, les domestiques des grands seigneurs. La merveille c'est que, dans cette misérable condition, ils aient eu le courage d'écrire quelquefois de beaux vers. Ceux de Tristan jouissaient alors d'une grande réputation, et M. Bernardin montre, par quelques citations heureuses, qu'elle était souvent méritée. Sa tragédie de *Mariamne* a balancé le succès du *Cid* et s'est maintenue au théâtre jusqu'au XVIIIe siècle. Il peut donc être mis parmi ceux qu'on appelle les précurseurs, et si Rotrou annonce Corneille, on peut dire sans exagération que Tristan prépare Racine. A ce titre il était digne de la longue et consciencieuse étude que M. Bernardin lui a consacrée.

Le temps ne me permet pas d'insister sur le prix Halphen que nous avons partagé entre M. Munier-Jolain, M. l'abbé Solanet et M. Rodocanachi, ni sur nos prix de traduction. J'ai pourtant, à propos de ces derniers, une indication à donner. Tandis que nos ressources nous permettaient de traiter assez libéralement les traductions des auteurs latins, nous ne pouvions donner jusqu'ici que de très maigres récompenses à celles des auteurs grecs; cette inégalité va cesser. Nous avons demandé et obtenu la permission d'accorder une place aux traductions du grec dans le prix J. Janin que nous décernons tous les trois ans. Il était naturel que Janin eût songé d'abord aux auteurs latins qu'il aimait tant à lire et qu'il citait si volontiers; mais il admirait trop l'antiquité tout entière

pour se plaindre qu'on ne séparât plus la Grèce de Rome et qu'on lui réservât une part du prix qu'il avait fondé.

Je n'ai rien dit encore de la poésie ; et pourtant l'Académie a toujours été disposée à lui faire une large place dans ses concours. Cette année, outre deux prix très importants dont je parlerai plus loin, elle a voulu honorer dans deux poètes de mérite une vie de labeur honnête et persévérant, et elle a donné une partie du prix Kastner-Boursault à M. Harel, dont elle a fort apprécié l'inspiration saine et virile. Quant au prix Archon-Despérouses réservé spécialement à la poésie, quarante-cinq poètes se le sont disputé. M. Ch. de Pomairols, à qui nous l'avons donné, n'est pas un inconnu pour nous. Nous avons déjà distingué une œuvre en prose de lui sur Lamartine. Son volume de vers est intitulé *Regards intimes,* et ce titre est parfaitement justifié. M. de Pomairols vit aux champs ; il aime avec passion la nature, mais il a une façon particulière de l'aimer. Au lieu de se répandre vers elle, il la regarde en lui-même ; il observe l'impression qu'elle fait sur lui, et note les sentiments et les souvenirs qu'elle y réveille. Comme il est un très fin lettré, et qu'il a entretenu un commerce intime avec l'antiquité, ces souvenirs remontent quelquefois très loin. Le contact avec la nature lui remet en mémoire les dieux antiques, qui en étaient sortis. A mesure qu'il pénètre davantage en elle, et qu'il la comprend mieux, il reprend le sens des mythes anciens, qui n'étaient qu'une manière de l'interpréter, et il devient même capable d'en imaginer de nouveaux. Comme il habite ces contrées du midi, où Rome a laissé une empreinte si profonde,

Tout le fait souvenir des ancêtres latins.

Il se remet facilement dans leur compagnie; il ranime en lui les impressions que ces belles campagnes ont dû leur inspirer; il les retrouve eux-mêmes, il croit les revoir

Dans le ferme profil de ces jeunes garçons,
Dans le port sculptural de ces hautaines filles
Qui suivent lentement, en tenant leurs faucilles,
Les chars romains branlant sous le poids des moissons.

Tous ces sentiments sont exprimés dans des pièces en général courtes, simples, claires, sans excès de psychologie, sans abus de description, où le poète se contente d'éveiller une émotion, d'esquisser un tableau, laissant à l'âme du lecteur le soin de l'achever. C'est ce charme d'élégance et de discrétion qui a séduit l'Académie, et qui, nous n'en doutons pas, séduira le public.

Quand j'aurai dit que le prix Toirac, destiné à la meilleure comédie représentée dans l'année au Théâtre-Français, a été donné aux *Tenailles* de M. Paul Hervieu, j'aurai fini ce que je voulais ou pouvais vous dire de nos prix littéraires. J'arrive maintenant à ceux que nous réservons à l'histoire et d'abord au plus important de tous, au prix Gobert. Cette année, nous décernons le second prix Gobert à M. Ernest Daudet pour son ouvrage intitulé : *la Police et les Chouans sous l'Empire*, et le premier au *Richelieu* de M. Hanotaux.

« Il faut bien, nous disait l'illustre rapporteur de notre commission, que nous ayons reconnu un mérite tout à fait exceptionnel au travail de M. Hanotaux, pour vous demander de lui donner la plus haute de nos récompenses, quand il n'est encore en réalité qu'au début de la tâche qu'il nous

promet d'accomplir. » Un tiers de l'ouvrage à peine est achevé, et ce tiers est presque tout occupé par des études qui ne se rattachent qu'indirectement à l'histoire de Richelieu. M. Hanotaux a voulu nous exposer en détail l'état du royaume, au moment où l'évêque de Luçon va mettre le pied dans la politique. C'est un voyage à travers toute la France, où il nous emmène avec lui, et qui se termine à Paris, le Paris de 1614, avec ses toits en pignons, ses ruelles en coupe-gorge, et « l'âcre senteur de ses boues » que déjà pourtant les étrangers viennent voir comme une merveille, et que Montaigne appelle « la gloire de la France et l'un des plus beaux ornements du monde ». Non seulement M. Hanotaux nous promène à travers les campagnes et les villes et nous en donne le spectacle, mais il veut savoir comment s'y passe la vie, ce que font, ce que pensent ces grands seigneurs, ces prêtres, ces bourgeois, ces paysans qu'on y rencontre, quels sont leurs rapports entre eux et avec l'autorité, d'où viennent les institutions qui les régissent et par quels changements elles ont passé. C'est comme un résumé en 400 pages de toute l'histoire de France, et quoique, par la variété des descriptions, l'éclat des peintures, la façon dramatique et vivante de présenter les questions les plus ardues, il semble fait uniquement pour charmer l'imagination, il en sort un très grand enseignement. On y voit avec quelle fermeté et quelle suite la France de tous les temps a toujours marché vers le même but, comment un instinct national, plus fort que tous les intérêts de caste et de localité, la pousse d'une manière irrésistible à se réunir sous un pouvoir fort et concentré, qui lui donne les biens qu'elle met au-dessus des autres, la

paix et l'unité, et qui fasse d'elle une nation. M. Hanotaux a bien raison de dire qu' « il n'y a pas de plus beau spectacle dans l'histoire que celui de ces millions d'habitants de la même terre s'imposant, pendant des siècles, une même discipline, pour créer une force supérieure, faite du concours et du sacrifice de toutes les volontés ».

C'est la gloire de Richelieu d'avoir travaillé à ce grand ouvrage. M. Hanotaux nous montre comment il s'y prépara. Il semble qu'il ait eu de tout temps une vue nette de sa destinée. Ce cadet d'une famille pauvre, exilé dans un diocèse obscur, se faisait déjà des plans de conduite pour le temps où il gouvernerait la France. Enfin il y touche ; à 32 ans, il est ministre, en sous-ordre, il est vrai, sous le maréchal d'Ancre, mais du premier coup il donne sa mesure; il a de grandes vues, il reprend les traditions d'Henri IV, il parle aux ennemis du dedans et du dehors un langage qu'ils n'étaient plus accoutumés d'entendre. Pourtant il commet des fautes , il ne sait pas tout à fait se contenir et se gouverner; il est trop vif, trop brusque, trop confiant, il n'a pas encore « ce je ne sais quoi d'achevé » que donne l'expérience d'un échec. Au bout de six mois, la fin tragique de Concini le renverse du ministère. C'est une leçon qui ne sera pas perdue, et quand, huit ans plus tard, il reviendra aux affaires, il ne manquera plus rien à son génie. Là s'arrête le bel ouvrage de M. Hanotaux Quelque impatience que nous éprouvions d'en connaître la suite, aucun bon Français ne souhaitera qu'on fasse de sitôt à l'auteur des loisirs pour la continuer.

L'*Histoire de Bordeaux,* par M. Jullian, et la *Domination française en Belgique,* de M. Lanzac de Laborie,

se partagent la plus grande partie du prix Thérouanne.

Bordeaux n'est pas seulement une ville industrieuse et riche, c'est une ville intelligente. Aucune autre, dans ces derniers temps, n'a plus libéralement doté ses écoles, et non seulement les écoles populaires, mais les autres, dont la démocratie a d'ordinaire moins de souci. Comme elle est fière de son histoire, elle a créé de ses deniers, dans sa Faculté des lettres, une chaire spéciale destinée à en répandre la connaissance. Elle sait que, pour qu'on s'attache à un pays, l'habitude d'y vivre ne suffit pas et que les liens qui nous unissent à lui seront plus solides s'ils s'enfoncent profondément dans le passé. La cité, comme la famille, ne se compose pas seulement des générations présentes, mais de l'ensemble de celles qui ont vécu sur le même sol; on ne l'aime bien que quand on l'aime dans ce qu'elle a été comme dans ce qu'elle est. Mais on ne peut aimer que ce qu'on connaît. Voilà pourquoi la ville a demandé à M. Jullian, qu'on avait déjà chargé d'enseigner l'histoire de Bordeaux aux étudiants de la Faculté, de l'écrire pour le public. Il l'a fait non seulement avec talent, mais avec une sorte de passion. C'est qu'au fond du cœur il a un autre dessein, et plus relevé, que de raconter les événements du passé. Il veut, en réveillant ces anciens souvenirs, ranimer, chez ceux qui le liront, l'esprit municipal; il lui semble que ce patriotisme restreint, et par là même plus énergique, sera de force à lutter contre les paradoxes de ces gens à qui l'amour de l'humanité sert de prétexte, pour ne pas aimer la patrie, il croit enfin « qu'en face du despotisme écrasant de l'État et des idées internationalistes, plus despotiques encore,

l'esprit municipal peut devenir la sauvegarde de la liberté et de la dignité humaines ». C'est une généreuse espérance, et, comme elle anime tout l'ouvrage de M. Jullian, en écrivant un bon livre, il s'est trouvé faire une bonne action.

Quand M. Lanzac de Laborie s'est mis à fouiller les Archives nationales pour savoir comment s'était exercée la domination française en Belgique, il ne prétendait faire qu'une étude administrative; il a fait en réalité une étude politique du plus grand intérêt. Lisez son livre, si vous voulez savoir de quelle manière un peuple peut se rendre en quelques années parfaitement insupportable à des gens qui ne demandaient pas mieux que de bien vivre avec lui. Quand la Belgique fut annexée à la France, en 1795, elle n'avait aucune raison de nous mal accueillir. Elle ne pouvait pas regretter son autonomie, n'ayant jamais été indépendante. Elle parlait notre langue, elle lisait nos grands écrivains, elle vivait de notre esprit. Pour achever de nous l'attacher, nous n'avions qu'à la traiter avec douceur, à ménager ses usages, ses traditions, ses croyances; on fit justement tout le contraire. Non seulement on lui imposa brusquement, sans transition, nos lois, nos habitudes administratives, mais on l'inonda d'un flot de fonctionnaires qui semblaient choisis tout exprès pour nous faire détester. Ce qu'ils firent, M. Lanzac de Laborie l'a très longuement raconté et le récit en est vraiment curieux. Comme ils voyaient que ce peuple tenait avant tout à sa religion, c'est à sa religion qu'ils s'attaquèrent d'abord. Il ne leur suffit pas de confisquer les biens de l'Église, de fermer les couvents, de déporter les prêtres, ils imaginè-

rent toute sorte de tracasseries mesquines, comme pour être plus sûrs de l'exaspérer. Ils défendaient de se reposer le dimanche ou de travailler le décadi; ils poursuivaient ceux qui allaient à la messe, et ceux qui n'allaient pas aux réunions civiques; sous prétexte que c'est un spectacle affligeant pour un ami de la raison de rencontrer des gens en froc et en soutane, ils proscrivaient le costume ecclésiastique. Enfin ils firent si bien qu'ils soulevèrent contre nous des défiances et des haines que le temps n'a pas encore effacées. Des livres comme celui de M. Lanzac de Laborie sont affligeants et irritants à lire, mais ils peuvent être aussi très utiles, et il convient de récompenser les écrivains sincères qui ont le courage de nous mettre devant les yeux nos fautes passées, pour nous préserver désormais de les commettre.

La part la plus importante du prix Guizot a été accordée aux deux volumes de M. Gaston Maugras sur le duc de Lauzun. Ce n'est guère qu'un recueil d'anecdotes; mais les anecdotes, quand elles sont bien choisies, en apprennent plus sur une époque que beaucoup de considérations générales. Il s'agit d'ailleurs ici d'un des personnages les plus curieux du XVIIIe siècle, de celui qui fut le plus naturellement ce que les autres s'efforçaient d'être par fanfaronnade, léger, brillant, libertin, prodigue, corrompu, diseur de bons mots, coureur de bonnes fortunes. A Versailles, on répétait ses plaisanteries, on racontait ses aventures, on l'enviait, on essayait de l'imiter. Quand il visitait les capitales étrangères, Londres, Varsovie, Berlin, on le fêtait, on l'entourait, on voulait le voir et l'entendre. Il semblait le représentant le plus fidèle de ce pays dont les folies

comme les vertus avaient le don de passionner l'Europe. En réalité il ne représentait que ce millier de familles que, du temps de Mme de Sévigné, on appelait « toute la France ». La séduction que cette France restreinte et charmante exerçait sur les contemporains dure encore pour beaucoup de personnes, et M. Maugras n'y a pas tout à fait échappé. Après avoir vécu dans l'intimité de ces gens d'esprit qui connurent si bien « la douceur de vivre », il se demande si, avec nos grands airs de gravité et de vertu, nous valons mieux qu'eux. « Furent-ils fous? sommes-nous sages? » c'est la question que pose M. Maugras sans oser la résoudre. Il ne me semble pas qu'il soit aussi difficile d'y répondre. Je ne sais si nous sommes devenus sages aujourd'hui; mais assurément ils étaient bien un peu fous : c'est l'impression que laisse le livre de M. Maugras, peut-être sans qu'il le veuille. Ils étaient fous, de ne pas voir le danger qui les menaçait, ou, le voyant, de ne rien faire pour l'éloigner; ils étaient fous, à l'approche de la lutte inévitable, de se désarmer eux-mêmes par avance, en acceptant avec enthousiasme les opinions qui leur étaient le plus contraires, en renonçant aux croyances qui faisaient leur force, et ne gardant du passé que les préjugés et les abus. L'ouvrage de M. Maugras nous fait mieux comprendre pourquoi cette société si gaie, si insouciante, si étourdie, s'est abîmée tout d'un coup, comme un décor de théâtre.

Et pourtant ce livre ne nous donne pas une idée tout à fait complète de la fin du XVIIIe siècle. Il y en a qui nous la montrent d'une manière un peu différente, et que, pour être juste, on fera bien de lire aussi. Précisément l'Académie en couronne un cette année qui nous permet, sinon

de corriger, au moins d'atténuer l'impression de celui de M. Maugras. C'est l'ouvrage que M. le comte de Ségur a consacré à son aïeul, qui fut maréchal de France et ministre de la guerre de Louis XVI. Le maréchal appartenait à une famille où la décence et l'honneur étaient héréditaires, et où l'on acceptait tous les devoirs de la vie. Les hommes versaient leur sang au service du roi; les femmes avaient d'autres soucis « que de chercher, pour plus de sûreté, à faire leur paradis en ce monde ». Il y avait donc des gens sérieux et des ménages honnêtes dans cette société où d'abord semble régner sans partage la forfanterie de la légèreté et de la corruption. Quant à la principale figure du livre, celle du maréchal de Ségur, elle est grave et belle. Son ministère n'est plus connu aujourd'hui que par cette fatale ordonnance de 1781 qui lui fut imposée et dont il chercha toujours à atténuer les effets; c'est une injustice, et nous ne devons pas oublier ce qu'il a fait, avec tant de courage et de succès, pour rétablir la discipline militaire et réorganiser l'armée. Le premier Consul s'en souvenait et lui en était reconnaissant. Le jour où, dans la cour des Tuileries, il fit rassembler sa garde, battre aux champs les tambours et rendre les honneurs militaires au vieux maréchal qui passait, il voulait remercier le ministre de la monarchie d'avoir préparé les armées de la République.

Je n'ai plus à vous parler que de trois prix, le prix Estrade-Delcros, le prix Vitet et le prix Née, que j'ai mis à part des autres, parce que l'Académie les décerne dans des conditions particulières. Elle a voulu, pour ceux-là, se réserver plus directement l'initiative et le choix. Elle

n'exige pas que les auteurs posent leur candidature et lui adressent leurs livres, elle ne nomme pas de commission spéciale pour les examiner. C'est dans ses réunions ordinaire que chacun désigne l'écrivain qui lui paraît le plus digne d'une distinction et que l'Académie discute les propositions qui lui sont faites. Cette façon de procéder lui a semblé le meilleur moyen qu'elle avait d'aller chercher le mérite qui se cache ; il lui a paru qu'elle serait ainsi plus sûre de le découvrir et plus libre pour le récompenser.

Le prix Estrade-Delcros, que nous donnons pour la première fois, est un prix extraordinaire que chaque classe de l'Institut doit décerner à son tour. Nous l'avons attribué à un poète, M. Léon Dierx, et, pour justifier notre choix, je n'ai rien de mieux à faire que de répéter ce que nous disait un autre poète, notre confrère, qui est en même temps un juge très éclairé des choses de l'esprit : « L'œuvre considérable de M. Léon Dierx, presque ignorée de la foule, est tenue à un très haut prix par les lettrés. Nul n'est plus naturellement et essentiellement poète que M. Dierx ; il vit dans un rêve éternel de beauté et d'amour, qu'il traduit en un langage musical et rythmé d'une douceur infinie et d'une énergique sonorité. C'est un poète noble, mélancolique, grave, et l'homme est comme le poète. Il n'a jamais recherché la faveur du public et le bruit qui se fait autour d'un nom. La haute distinction que l'Académie lui décerne couronne une vie austère et probe consacrée tout entière à la poésie. » J'ajoute qu'elle est comme un dernier hommage que nous rendons à Leconte de Lisle, dont M. Dierx est le compatriote, l'élève, l'ami, et sur la vie duquel il a voulu régler sa vie.

M. René Bazin, à qui nous donnons le prix Vitet, aime beaucoup à voyager. C'est aujourd'hui un goût assez général, et je ne crois pas qu'on puisse continuer à dire que ce qui caractérise les Français c'est qu'ils ne sortent pas de chez eux. Mais chacun voyage à sa manière. J'en connais que charme surtout l'étude des monuments antiques et qui cherchent plutôt à savoir ce qu'un pays a été que ce qu'il est. M. Bazin n'a pas de ces soucis d'archéologue; il lui a suffi, en Sicile, d'entrevoir l'admirable temple de Ségeste à la nuit tombante. Ce qui l'attire c'est l'homme, l'homme d'aujourd'hui, dans toutes les complications de sa vie. Il l'a d'abord observé à l'étranger; puis, il lui est venu à la pensée qu'il n'était peut-être pas besoin d'aller si loin et qu'il pourrait satisfaire sa curiosité sans quitter la France : c'est quelque chose dont on ne s'avise pas toujours du premier coup. Il a donc regardé autour de lui, et les observations qu'il a faites dans son voisinage lui ont donné l'occasion d'écrire un fort aimable volume. M. Bazin a le mérite de voir vite, de bien voir et de très agréablement raconter ce qu'il a vu. Les événements les plus vulgaires, une partie de chasse ou de pêche, une rencontre en chemin de fer, une conversation de table d'hôte, deviennent chez lui de petites scènes très vivantes et fort instructives. Il néglige les grandes villes, qui sont connues; dans les petites, il visite surtout les vieux quartiers, il monte de préférence dans les vieilles maisons, et il y découvre toutes sortes d'originaux dont il nous fait de très amusantes peintures. Mais il aime encore mieux courir les champs. Il cause volontiers avec les paysans, il les connaît bien, et parle d'eux avec une très vive sympathie. Je re-

marque que, dans ses excursions, il a cette chance heureuse de rencontrer souvent d'honnêtes gens, — il paraît qu'il en reste encore, au moins en province ; — et il nous raconte d'eux des histoires touchantes qu'on n'écoute pas sans émotion. Le succès que son livre a obtenu prouve qu'il n'est pas absolument nécessaire, pour se faire lire, de ne décrire que la mauvaise compagnie et de ne peindre que les mauvais sentiments. Espérons qu'il encouragera les écrivains à nous montrer quelquefois l'humanité par ses bons côtés. Si M. Bazin y réussit, on reconnaîtra qu'il a bien mérité d'obtenir le prix fondé par M. Vitet « dans l'intérêt des lettres ».

Reste enfin le prix Née, que nous donnons, comme l'an dernier, à un ouvrage d'histoire contemporaine. Seulement celui de l'année dernière nous faisait le récit de nos victoires ; celui-ci nous entretient de nos désastres. On éprouve de bien douloureuses émotions, on a le cœur bien serré, en lisant les six volumes dans lesquels M. le commandant Rousset nous raconte la guerre de 1870. La plaie est toujours ouverte et saignante, mais, suivant le mot de l'historien romain, il faut y mettre les mains, la sonder et la manier, si l'on veut la guérir. Vous pensez bien qu'un soldat comme le commandant Rousset n'a pas apporté à cette étude des vanités d'écrivain. Il a d'autres desseins que de satisfaire la curiosité par la peinture d'événements dramatiques ; il veut en tirer des leçons, et les leçons y abondent. Celle sur laquelle il insiste le plus, c'est que la guerre ne s'improvise pas, qu'il ne suffit pas, comme on nous le disait, d'un élan de courage et de patriotisme pour y réussir, qu'elle exige des connaissances et des

vertus particulières auxquelles on doit être d'avance initié, qu'il n'est pas vrai qu'on ne l'apprenne qu'en la faisant, — sans cela, nous dit M. Rousset, comment comprendrait-on les victoires foudroyantes de Condé et de Bonaparte au début de leur carrière, — que le secret des succès de l'Allemagne, c'est qu'elle est imbue de ce principe qu'en toute chose, même pour les métiers les plus humbles, la théorie doit précéder la pratique, que l'on ne fait bien que ce qu'on a appris à faire et que tout s'enseigne. Ces leçons, et bien d'autres encore, que les événements nous ont données, nous les avons payées très cher, mais M. Rousset compte bien qu'elles ne seront pas perdues. Déjà, dans le récit qu'il nous fait de cette guerre funeste, il entrevoit et signale des raisons d'espérer. Il est heureux de montrer que la France ne s'est pas abandonnée elle-même, qu'elle s'est trouvé des ressources qui ont surpris le monde, surtout qu'il lui reste ce qu'il appelle l'outil des batailles, le soldat. Nous pouvons croire M. Rousset, qui n'est pas enclin à se flatter ni à nous flatter, quand il nous dit que notre soldat n'a perdu aucune des qualités de sa race, ni la bravoure, ni l'abnégation, ni l'entrain, qu'il a conservé l'instinct militaire, qu'il est toujours capable de tous les dévouements et de tous les héroïsmes. Quant à ceux qui sont appelés à se servir de cette force et à la diriger, M. Rousset a le droit de nous parler d'eux, il les voit de près ; il est professeur à l'École de Guerre, et le livre que couronne l'Académie est le résumé de son enseignement. Un enseignement si élevé, si solide, si patriotique, nous donne confiance en l'avenir. Il est impossible qu'il ne produise pas de bons

fruits, et que les jeunes gens qui le reçoivent n'y apprennent pas à acquérir les qualités qui nous manquaient et à éviter les défauts qui nous ont perdus. — C'est avec une tristesse mortelle que nous avons ouvert le livre du commandant Rousset; nous le fermons avec une invincible espérance.

RAPPORT

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1897.

MESSIEURS,

Il me faut commencer ce Rapport par l'aveu d'un mécompte que nous avons éprouvé cette année. L'Académie avait proposé pour sujet de prix de poésie *Salamine,* et ce sujet lui semblait de nature à exciter la verve des poètes. Salamine ! ce n'est pas seulement une des plus belles victoires qu'aient jamais remportées le patriotisme et la liberté, c'est la force vaincue par l'intelligence, c'est surtout l'aurore d'une grande destinée, la première lueur d'un génie qui va éblouir le monde. Nous espérions beaucoup des souvenirs que ce nom glorieux réveille ; notre attente a été trompée ; aucun des cent cinquante-quatre

concurrents qui se sont disputé le prix n'a paru le mériter tout à fait. Chez les uns la composition a été trouvée défectueuse, chez les autres l'exécution a semblé faible, presque partout l'originalité manquait. La plupart se sont contentés de reproduire aussi fidèlement que possible la manière d'un poète en renom, en quoi ils lui rendaient un assez mauvais service. D'ordinaire celui qui imite un grand écrivain en reproduit surtout les défauts. On ne songeait pas à les apercevoir dans le modèle, tant ils sont dissimulés par les beautés qui les recouvrent ; l'imitateur, en les exagérant, les signale à notre attention, et quand nous les avons vus chez l'élève, nous ne pouvons plus les ignorer chez le maître ; en sorte que ce qui voulait être un hommage devient une trahison. Le prix n'a donc pas été donné dans son entier ; nous avons seulement accordé trois accessits à MM. Philippe Dufour, Ch. Leconte et Gaston Schefer, dont les pièces contiennent de très bonnes parties.

Pour 1899, l'Académie propose comme sujet une légende tirée des romans français du cycle de la Table ronde, et elle espère bien que cette fois elle sera plus heureuse.

Ne quittons pas la poésie, puisque nous avons commencé à nous en occuper. Le prix Archon-Despérouses, qui lui est réservé, a été, selon l'usage, fort disputé. Cinquante et un volumes de vers, — la récolte de l'année, comme disait Pline, — étaient présentés au concours. Dans le nombre, la commission a remarqué d'abord les ouvrages de MM. de Joncières, Druilhet, Fontenelle et Formont, qu'elle a mis à part pour une récompense. Mais elle a été surtout frappée d'un livre, dont le titre indique

le sujet : il s'appelle la *Maison de l'Enfance*. L'auteur, qui vient à peine d'en sortir, s'y est trouvé fort heureux et ne l'a quittée qu'à regret. Avant de s'en éloigner, il se retourne encore un moment vers ces jours « dorés et calmes », qui ne reviendront plus, et nous dit les souvenirs qu'il en a gardés. Il y a, dans ces souvenirs, une grâce de jeunesse, une fraîcheur de sentiments, un accent pénétrant et personnel qui ont charmé l'Académie. — Malheureusement il y a encore autre chose.

M. Fernand Gregh, l'auteur de la *Maison de l'Enfance*, appartient à cette jeune école qui se donne en ce moment beaucoup de mal pour réformer notre poésie. Au premier abord il peut sembler étrange qu'après les chefs-d'œuvre qu'elle a produits de notre temps on puisse croire qu'elle a besoin d'être réformée, et qu'on trouve de graves imperfections à l'instrument qui a suffi à Lamartine, à Vigny, à Musset, à Victor Hugo, à Leconte de Lisle. Nos réformateurs s'attaquent surtout à la facture des vers qu'ils veulent rendre plus souple, plus variée; ils suppriment le repos de l'hémistiche, déjà fort compromis par l'école romantique; ils refusent de s'astreindre à l'alternance des rimes masculines et féminines, ils admettent l'hiatus, l'assonance, ils font des vers de toute mesure et quelquefois sans aucune mesure. Quelques audacieux vont plus loin : épris d'harmonie, ils torturent la langue pour trouver des expressions plus colorées, des termes plus sonores. Dans notre jeunesse, on nous apprenait à admirer cette parole de Boileau répondant fièrement à ses adversaires,

Que son vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose;

eux, ne paraissent pas tenir à mériter cet éloge. Pourvu que leur vers charme l'oreille, ils se consolent facilement qu'il ne dise rien à l'esprit. Ils en font une sorte de musique vague qui suggère des impressions plus qu'elle n'exprime des idées. Personne aujourd'hui ne se contente de son métier, et l'on ne peut s'empêcher d'empiéter sur celui des autres. Tandis que les musiciens font de la métaphysique avec des notes, les poètes veulent composer des symphonies avec des mots.

Il faut bien reconnaître qu'on trouve un peu de tout cela dans le volume de M. Gregh. Les innovations y sont fort adroitement présentées, avec toute sorte de précautions pour les rendre acceptables; mais enfin elles y sont, et l'on pouvait être tenté d'exclure du concours, sans plus de façon, un ouvrage où elles se trouvent. L'Académie s'est refusée à le faire; elle a cru qu'il serait cruel de priver de toute récompense un poète que sa commission mettait sans conteste au-dessus des autres. Seulement en lui accordant la moitié du prix Archon-Despérouses, elle a chargé son rapporteur de faire des réserves. Il ne faut pas qu'on puisse mal interpréter sa décision et croire qu'elle se rallie aux principes de la nouvelle école. Sa récompense ne s'applique, dans le livre de M. Gregh, qu'aux pièces qui sont conformes aux règles de la poétique traditionnelle, et dont le mérite prouve surabondamment qu'il n'est pas besoin d'y rien changer pour faire de bons ouvrages. Ces réserves n'ont rien qui puisse désobliger l'auteur de la *Maison de l'Enfance;* ce que l'Académie refuse à un système dont il n'est pas le créateur et que quelques-uns de ses amis ont déconsidéré par leurs exagé-

rations, elle l'accorde à son talent personnel, aux espérances qu'il donne, et qui, nous en sommes sûrs, ne seront pas trompées.

Si, maintenant, de la poésie nous redescendons à la prose, nous rencontrons d'abord, parmi les récompenses nombreuses que lui accorde l'Académie, celle qu'elle attribue aux ouvrages qui présentent un caractère d'utilité morale, c'est-à-dire les prix Montyon, Sobrier-Arnould, Narcisse Michaut. Cette année ce groupe important s'est accru d'un prix nouveau, le prix Furtado, et pour la première fois que l'Académie le décerne, elle a eu la main heureuse. Le *Journal d'un Commandant de la « Comète »*, par M. Dartige du Fournet, à qui elle le donne, est le récit d'une croisière navale dans ces mers de l'extrême Orient, qui nous sont devenues si familières. Il nous met sous les yeux des tableaux de la vie maritime très agréablement présentés, et quelques esquisses de ces pays étranges, comme le Siam, qui n'ont guère pris de notre civilisation que les dehors, et où les coutumes les plus sauvages du passé se maintiennent à côté des inventions les plus raffinées de l'industrie moderne, ce qui fait dire à M. Dartige du Fournet « que c'est une barbarie éclairée à l'électricité ». Ce voyage tire un intérêt singulier et inattendu de la façon dont il s'achève. La *Comète* est un des deux navires français qui, dans la nuit du 13 juillet 1893, sous le feu des forts siamois, à travers toute une flotte de jonques armées en guerre, forcèrent les passes du Ménam et vinrent mouiller devant Bangkok. Ce beau fait d'armes, dont notre marine est fière, le commandant de la *Comète* nous le raconte le plus simplement du monde, comme s'il

n'en était pas un des héros, sans dire un mot de lui, et cette réserve ajoute à l'émotion patriotique que nous cause son récit.

Vous n'attendez pas, je pense, que je vous parle successivement des trente-trois ouvrages qui, sur notre liste, accompagnent celui de M. Dartige du Fournet et se partagent les prix qui sont donnés aux livres utiles aux mœurs. C'est à peine si j'aurai le temps de vous dire quelques mots des deux qui sont en tête, et auxquels nous avons accordé des récompenses particulières.

Le premier nous vient de loin. C'est un bel in-quarto de plus de 500 pages, orné de 660 gravures et de 124 phototypies. Il se présente si bien, il est de si belle apparence qu'il nous semble qu'il doit sortir des presses de quelque éditeur important de Paris. C'est une erreur, il a été imprimé à Péking par les ouvriers du pays. Les photographies, les collographies, les gravures en noir et en couleur, tout y est l'œuvre d'artistes chinois. Mais le lieu où ce travail énorme a été exécuté, quoique situé au milieu de la province du Petchély, est en réalité un coin de terre française. C'est le Pé-tang, c'est-à-dire la résidence des Lazaristes, où, avec un zèle qui ne se décourage jamais, ils enseignent « au moins mystique et au plus indifférent des peuples » à connaître leur Dieu, à pratiquer leur culte, à parler notre langue, à aimer notre pays. Un de ces missionnaires, le Père Alphonse Favier a entrepris dans ce bel ouvrage de décrire la capitale du Céleste-Empire et de nous donner une idée du peuple qui l'habite. Ce n'est pas un de ces livres comme en publient tous les ans, au retour des vacances, les touristes qui se sont con-

tentés de voir un pays par les fenêtres de leur voiture et d'en étudier la société dans les salons des casinos. Le Père Favier est resté trente-cinq ans en Chine : il a fréquenté les grands personnages, il vit familièrement avec les plus misérables. Tout ce qu'il nous dit, il le sait par son expérience personnelle, il l'a vu de ses yeux. Aussi quand on lit son livre, quand on regarde ces gravures qui ont pour nous l'avantage de nous montrer la Chine comme l'aperçoivent des yeux chinois, on se croit vraiment transporté à Péking; il nous semble que nous coudoyons cette foule bizarre et affairée qui se presse dans ces grandes avenues trouées de cloaques immondes et que bordent des monuments en ruine. L'auteur de ce livre curieux, qui a tenu à être complet et qui nous parle de tout le monde, se garde bien de rien dire sur lui-même. Mais voici ce que m'écrit à son sujet notre ministre en Chine, M. Gérard : « Le Père Favier est une des figures de Péking. Il a peuplé le nord de la Chine et Péking même d'églises dont il est l'architecte, le constructeur, le peintre et le décorateur. Nul missionnaire n'a fait davantage pour la propagation de la foi dans ces contrées lointaines où il a su faire aimer en même temps le nom et le génie de la France. » Vous jugerez, Messieurs, je l'espère, que le prix de 2 000 francs, que l'Académie décerne au Père Favier, a été bien donné.

L'autre livre nous conduit dans un milieu tout à fait différent. Avec Mme Bentzon, nous passons de Péking à New-York, et le contraste est complet. Nous voici dans des rues bordées de maisons à quinze étages, tandis qu'en Chine, sous prétexte de ne pas gêner les esprits qui circulent dans l'air, elles ne dépassent guère le rez-de-chaus-

sée. Nous quittons le pays de l'immobilité, où tout est soumis à la tradition, où l'on ne peut faire que ce qui s'est toujours fait; et nous sommes dans le pays du progrès, où tout se renouvelle en dix ans, où règne une activité si dévorante qu'on a jugé utile d'y instituer des leçons de repos. Dans cette société tumultueuse, Mme Bentzon a surtout étudié la femme, qui en est l'âme. Elle a laissé aux romanciers et aux auteurs dramatiques l'Américaine cosmopolite, qui court l'Europe et l'étonne par ses prodigalités; elle est allée chercher l'Américaine chez elle, elle a pénétré dans les maisons de Boston, de New-York, de Philadelphie; elle a voulu connaître la femme de ménage et la femme du monde; et comme il en est peu à qui le monde et le ménage suffisent, elle les a suivies où elles vont, dans les clubs où elles se concertent, dans les universités où elle s'instruisent, dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les prisons, partout où elles se réunissent pour apprendre, pour s'occuper, pour donner un aliment à leur besoin d'agir et de vivre; elle les écoute parler, elle les regarde faire; elle dit, avec une rare impartialité, le bien et le mal dont elle s'aperçoit. Ne lui reprochons pas de ne pas toujours conclure : les questions qu'elle aborde sont très délicates, fort controversées, et elles veulent être étudiées de plus près encore avant qu'on se hasarde à y répondre. Dans tous les cas, ceux qu'elles intéressent, — et je crois que c'est à peu près tout le monde, — feront bien de consulter, avec le livre de Mme Bentzon, celui de Mlle Dugard, à qui nous avons donné le prix Jules Favre. C'est aussi une enquête sur la société américaine, surtout sur les écoles, dont Mlle Dugard nous parle avec une

compétence particulière. Quelle doit être l'éducation de la femme? Quel est son rôle dans la vie? A quelles professions est-elle propre? Quels droits peut-elle réclamer? Tels sont les problèmes qu'agite aujourd'hui l'Amérique et qu'elle essaie de résoudre avec cette franchise et cette décision qu'elle met à toute chose. Ils se posent chez nous comme chez elle, et il faudra bien se décider à les regarder en face. En attendant, renseignons-nous, auprès de Mme Bentzon et de Mlle Dugard, de la solution que les Américains leur donnent, et profitons, sans aucun risque, de l'expérience d'autrui.

Un des caractères de la littérature de notre époque, c'est que les romans y prennent tous les jours plus d'importance; il est naturel qu'ils tiennent aussi plus de place dans nos concours. Autrefois le prix Jouy, qu'on donne tous les deux ans, leur suffisait; cette année ils nous sont arrivés en telle abondance qu'il a bien fallu être plus généreux. Nous les avons placés un peu partout, au prix Montyon, au prix Botta, au prix Lambert, et de cette façon nous avons pu en récompenser quatorze. Il y en a de tous les genres et pour tous les âges; quelques-uns viennent d'écrivains connus par d'anciens succès, d'autres sont des œuvres de début, et qui promettent. Citons, dans ce grand nombre d'ouvrages couronnés, l'*Empreinte*, de M. Estaunié, une œuvre d'une facture vigoureuse, pleine d'observations sagaces, et une très fine et très agréable nouvelle de M. Roujon, intitulée *Miremonde*, qu'Alexandre Dumas a recommandée au public dans quelques pages charmantes, les dernières peut-être qu'il ait écrites. — C'est le roman aussi qu'on a récompensé

dans le prix Langlois, puisqu'il a été donné à M. Hérelle pour sa traduction des *Vierges aux Rochers* de M. d'Annunzio. Enfin, comme vous allez le voir, c'est encore à un romancier qu'on a décerné le prix Vitet. Le roman n'aura pas le droit de se plaindre.

Permettez-moi, avant de quitter la littérature proprement dite, d'ajouter que le prix Toirac, qui se donne à l'auteur de la meilleure pièce jouée dans l'année au Théâtre-Français, a été obtenu par M. Brieux pour sa comédie de *l'Évasion*.

Arrivons maintenant à l'histoire, et d'abord au plus important des prix qui lui sont attribués, au prix Gobert. Nous l'avons décerné cette année à la *Vie de Berryer*, par M. Charles de Lacombe.

Berryer n'a pas écrit des mémoires, quoiqu'on l'ait souvent pressé de le faire. Il lui répugnait — ce qui est rare — de parler de lui-même, et il a mieux aimé laisser ce soin à l'un de ses jeunes amis : « Soyez, lui disait-il, l'introducteur de mon souvenir auprès de votre génération. » M. de Lacombe n'a rien négligé pour se bien acquitter de cette tâche. Il avait eu l'honneur de voir souvent Berryer dans l'intimité, d'assister à ses conversations particulières, de l'entendre juger les hommes et les choses avec cette impartialité sereine qui fut une de ses grandes qualités. Il a pu lire les notes sur lesquelles il prononçait ses plaidoyers et ses discours, les lettres qu'il écrivait et celles qu'il a reçues. De tous ces documents précieux, de ses souvenirs personnels, des renseignements qu'ont bien voulu lui donner les survivants de nos dernières luttes, il a composé trois gros volumes qui se font lire avec beaucoup d'intérêt.

On s'est demandé si c'est là véritablement une œuvre historique. Berryer n'a pas mis directement la main aux affaires de son pays : il est un des rares hommes politiques de notre temps qui n'ait pas été ministre, et il ne semble pas qu'il ait jamais tenu à l'être. En 1829, le roi lui offrit avec insistance de remplacer M. de Guernon-Ranville à l'Instruction publique; il s'enfuit à la campagne pour se soustraire à la tentation. L'occasion qu'il avait laissée échapper n'est plus revenue. Mais qu'importe? il n'en tient pas moins une grande place dans notre histoire contemporaine. Pendant quarante ans il a pris part, avec un éclat incomparable, à toutes les discussions importantes : personne n'a plus honoré que lui la tribune française. « Avant de vous entendre, lui écrivait Victor Hugo, je ne savais pas ce que c'est que d'être éloquent. » Et non seulement il a été l'un des plus beaux talents de notre époque, mais il en est aussi un des plus nobles caractères. Ayant assisté à quatre révolutions, il a pu voir quatre fois de suite le flot des ambitieux se tourner vers le vainqueur; lui, est resté obstinément attaché à la cause vaincue. Il l'a servie non seulement avec fidélité, mais avec indépendance, sans partager ses illusions ou s'associer à ses rancunes. Il a eu l'honneur d'être détesté par les intransigeants de tous les partis, même du sien. Aux violences, aux injures que ne lui épargnaient pas ceux auxquels il sacrifiait sa vie, il se contentait de répondre, comme l'orateur romain : « J'aime mieux vous être utile que de vous plaire. » Je ne songerais pas à le louer de son désintéressement, peut-être même serais-je tenté de blâmer son mépris hautain de la fortune, qui le jeta quelquefois dans des embarras pénibles,

si de nos jours, par le contraste, le défaut n'était devenu presque une qualité.

Avec M. Dognon, maître de conférences à l'Université de Toulouse, nous sommes en plein moyen âge. Ce qui fait l'originalité de son livre, c'est qu'il n'a pas étudié l'histoire de France où l'on a coutume de l'aller prendre, où elle semble présenter plus d'importance et d'intérêt, au cœur du pays, dans les environs de la résidence royale. Volontairement il va la chercher loin de Paris, et nous emmène aux extrémités du royaume. Il s'occupe du Languedoc, non seulement parce qu'il y demeure et qu'il en fréquente plus aisément les bibliothèques et les archives, mais parce qu'il a jugé que les institutions politiques y sont plus originales et plus intéressantes qu'ailleurs. Ce pays a eu la chance d'être protégé par son éloignement contre les excès du pouvoir royal. Comme il en a moins souffert, il s'en est mieux accommodé, et en revanche sa soumission ayant inspiré aux rois plus de confiance, ils lui ont accordé plus de liberté. C'est le seul, dans le royaume, où des institutions libres, de véritables assemblées représentatives aient grandi et duré. Ces institutions, M. Dognon en cherche l'origine, en établit le caractère, en suit l'histoire du XIIIe siècle au XVIe. A ce moment, elles sont en pleine décadence. Ceux mêmes qui les ont conquises et défendues pendant si longtemps commencent à s'en lasser; ils se trouvent à l'étroit dans ce petit monde indépendant et fermé, où leurs pères étaient si joyeux de vivre. La centralisation administrative y pénètre, et ce sont les bourgeois qui lui ouvrent la porte. Dès lors, tout est prêt pour la grande monarchie de Richelieu et de Louis XIV. Le livre

de M. Dognon, qui, en étudiant un coin de notre histoire et de notre pays, ouvre tant de jours sur le reste, a demandé des recherches patientes et témoigne de vastes lectures. Ces qualités sembleraient le désigner plus particulièrement aux récompenses de l'Académie des Inscriptions; mais de plus il est clair, sobre, bien ordonné, élégamment écrit et, par là, il nous appartient. Aussi l'Académie n'a-t-elle pas hésité, pour reconnaître la solidité du fond et la distinction de la forme, à décerner aux *Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc* le prix Thérouanne tout entier.

C'est encore un ouvrage historique qui obtient le prix Marcelin Guérin. Il est intitulé : *la Maison de Savoie et la Triple Alliance;* titre très alléchant et qui semble promettre des révélations indiscrètes sur les événements contemporains. Mais il ne faut pas se fier au titre. La triple alliance dont il s'agit, dans le livre de M. Barandon, est celle qui fut conclue en 1717 par la France, l'Angleterre et la Hollande contre l'Espagne. Elle donna lieu à des négociations longues et compliquées, que l'auteur nous fait connaître par le menu. Il lui a fallu un vrai courage pour s'engager dans cette diplomatie tortueuse et beaucoup d'habileté pour en sortir à son honneur. Quant à la maison de Savoie, M. Barandon nous montre qu'elle avait, il y a deux cents ans, les ambitions qu'elle a réalisées de nos jours. Elle veut mettre le pied en Italie; et, pour s'y établir, tous les moyens lui sont bons. Victor-Amédée promet son amitié à tout le monde, il traite avec toutes les puissances à la fois et cherche à les tromper l'une après l'autre. C'est une politique assez malhonnête, mais qui lui a parfaitement réussi.

Quand on voit combien ses perfidies lui rapportent et à quelle fortune elles l'ont mené, on est bien près d'être de l'avis de ceux qui prétendent que l'histoire n'est souvent qu'une grande école d'immoralité.

La politique et la diplomatie ont peu de place dans l'ouvrage de M. Francis de Pressensé, auquel nous avons donné la plus grande partie du prix Bordin. Il nous parle de Manning, et d'abord de ses études à Oxford, de ses vingt années de ministère évangélique, du trouble qui le saisit quand son ami Newman, en abjurant le protestantisme, « infligea à l'Angleterre, suivant le mot de Disraeli, une secousse dont elle est encore ébranlée », puis de ses inquiétudes, de ses doutes, de sa longue lutte contre les souvenirs, les habitudes, les affections de sa jeunesse, jusqu'au moment où il se décida, comme Newman, à quitter l'église, qu'il avait si longtemps servie. C'est de l'histoire aussi, l'histoire d'une âme, et il faut féliciter M. de Pressensé d'avoir cru qu'elle méritait autant que l'autre d'être racontée. Dans la seconde partie de son récit, il nous montre ce protestant de la veille devenu l'ami, le confident de Pie IX, et adoptant du premier coup tout ce que le catholicisme militant a de plus extrême. Homme d'action et d'autorité, il lui faut une croyance qui s'impose et commande. Son dogmatisme impérieux, qui effraie les tièdes et les timides, attire à lui les simples de cœur, ceux qui comprennent mieux les situations franches et les attitudes hardies. C'est à eux surtout, aux ouvriers, aux pauvres, qu'il s'adresse volontiers, car il croit fermement qu'il appartient à son église de prendre la direction du mouvement social; il met sa fortune et sa vie à leur service. C'est ainsi qu'il

devient bientôt, malgré les préventions et les préjugés, l'homme le plus populaire de son pays, et que l'Angleterre, qui l'eût regardé, quelques années auparavant, comme un ennemi public, lui fait, quand il meurt, des funérailles triomphales. Cette belle vie est racontée par M. de Pressensé avec une sympathie, ou plutôt avec une passion. qui fera des admirateurs et des amis au cardinal Manning.

D'autres ouvrages que ceux dont je viens de parler ont obtenu des récompenses sur les prix Bordin et Marcelin Guérin. Le temps, qui m'est si étroitement mesuré, ne me permet pas d'en rien dire. Je demande pourtant à faire une exception en faveur de deux livres qui nous viennent de l'étranger : l'un nous entretient de *la Famille et la Jeunesse de J.-J. Rousseau*, l'autre nous fait *l'Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*. Les deux auteurs, MM. Eugène Ritter et Victor Rossel, sont professeurs dans des universités suisses. Nos amis de la Suisse française paraissent destinés, par leur situation même, à servir d'intermédiaires entre l'Allemagne et nous; c'est leur rôle naturel de nous la faire mieux comprendre et de nous faire mieux connaître d'elle. Vous voyez qu'ils s'en acquittent avec talent.

Le prix Saintour, on le sait, est spécialement consacré à la philologie française. L'Académie regarde comme un bon signe la facilité qu'elle trouve tous les ans à le donner : c'est la preuve que notre langue et notre littérature ne sont pas négligées, et que la France possède une élite de solides travailleurs, grammairiens ou critiques, qui les étudient à fond. Le prix est donné cette année à deux ouvrages très importants : le premier est le cours de *Grammaire historique*

de la langue française, par Arsène Darmesteter, qu'ont publié MM. Muret et Sudre, ses élèves. Il contient les leçons que Darmesteter a faites pendant sept ans à l'École normale de Sèvres. C'était vraiment un tour de force de faire comprendre l'évolution historique du français depuis ses origines, c'est-à-dire depuis l'époque où le latin fut introduit en Gaule, à des jeunes filles qui ne savaient pas le latin et n'étaient pas accoutumées à la rigueur des méthodes scientifiques; ajoutons que Darmesteter ne ressemblait pas aux vulgarisateurs ordinaires, qui se tirent des difficultés en les supprimant, qu'il avait horreur de l'à peu près et qu'il aurait rougi d'abaisser la science sous prétexte de la mettre à la portée des ignorants. Il abordait franchement toutes les questions et trouvait le moyen d'éclairer les plus obscures, et d'intéresser aux plus arides. Aussi nous dit-on que le succès dépassa toute attente et que cet enseignement, qui devait effrayer et dépayser un auditoire si mal préparé, fut suivi avec une sorte de passion. Arsène Darmesteter n'a pas eu le temps de publier lui-même son ouvrage, il nous a été brusquement enlevé à un âge où il pouvait servir longtemps encore la science et les lettres. Sa perte et celle de son frère, qui l'a suivi de près, sont parmi les plus cruelles que nous ayons faites dans ces dernières années. L'Académie, qui avait déjà montré ce qu'elle pensait de lui en couronnant deux de ses livres, est heureuse de lui donner ce nouveau témoignage d'estime et de regret.

L'autre ouvrage, qui obtient une part du prix Saintour, est une édition des *Pensées* de Pascal, par M. Michaut, ancien élève de l'École normale, professeur à l'Université de Fribourg. — On ne peut pas être surpris qu'on ait fait

tant d'éditions des *Pensées* de Pascal et qu'il s'en publie toujours de nouvelles, quand on songe à la façon dont elles nous sont parvenues. Ces notes que Pascal griffonnait sur un bout de papier, dans les intervalles de la fièvre, et qui, après sa mort, furent collées tant bien que mal sur un registre, dans quel ordre faut-il les disposer, si l'on veut les donner au public? Chacun les arrange à sa manière; mais comme aucun de ces arrangements n'a paru contenter tout à fait la critique, M. Michaut s'est avisé que peut-être il valait mieux ne pas les arranger du tout. Il nous donne tout simplement la reproduction du manuscrit original et l'a faite aussi exacte que possible, distinguant par des signes particuliers ce que Pascal a écrit de sa main, ce qu'il a dicté, ce qu'il a revu et les corrections qu'il a faites, nous mettant, en un mot, le manuscrit lui-même sous les yeux. Il sait bien que les *Pensées* y sont très mal ordonnées, puisqu'on les y a mises au hasard, à mesure qu'on les trouvait. Mais peut-être ce désordre manifeste, avoué, nous éloigne-t-il moins de Pascal que les combinaisons systématiques d'un éditeur ingénieux qui le bouleverse encore une fois sous prétexte de l'arranger. Nous en sommes moins séparés, puisqu'il y a un intermédiaire de moins entre nous et lui; nous l'approchons, pour ainsi dire, davantage, et il semble que nous sentons battre son cœur de plus près. Je ne veux pas dire assurément que nous possédons enfin l'édition définitive de cet admirable livre; il s'en fera d'autres, n'en doutez pas : on ne résiste pas à la séduction qu'exerce sur l'esprit le mystère de cette pensée inachevée. Mais l'édition de M. Michaut ne sera pas inutile à ceux mêmes qui essaieront de la refaire; elle fournira une base solide à leurs travaux,

et ils lui sauront gré des peines qu'il a prises pour leur en épargner. En même temps ils remercieront avec nous l'Université de Fribourg, qui a encouragé son entreprise et qui a fait généreusement les frais de sa publication.

A la mention de ces récompenses accordées par l'Académie à la philologie française, je dois ajouter celle qu'elle a décernée à l'auteur du *Dictionnaire historique de l'ancien français*, M. Frédéric Godefroy, que la science vient de perdre. L'Académie des Inscriptions avait déjà honoré cet ouvrage du prix Gobert, quand il était vers le milieu de sa publication. Aujourd'hui qu'après vingt ans il arrive à sa fin, l'Académie française a tenu à montrer le prix qu'elle y attache et l'estime particulière qu'elle faisait de l'un des plus laborieux serviteurs de notre langue.

Je n'ai plus à parler que de trois prix : les prix Vitet, Née et Berger, que l'Académie décerne directement, sans que les candidats se présentent eux-mêmes à ses suffrages et qu'elle ait nommé une commission pour les lui désigner.

Le prix Berger est nouveau; il a été fondé par le fils de l'ancien préfet de la Seine, qui commença les grands travaux auxquels M. Haussmann a, depuis, attaché son nom. C'est un prix de 12 000 francs, et qui, même, est destiné à s'accroître. Le donateur a voulu qu'il fût décerné tour à tour, par chacune des cinq classes de l'Institut, « à l'œuvre la plus méritante concernant la ville de Paris ». L'Académie française le donne cette année pour la première fois.

Son attention s'est tout de suite portée sur un ouvrage considérable, dont la valeur est attestée par la vivacité même des polémiques qu'il soulève. Il est intitulé *Paris*, et l'auteur, M. Alfred Duquet, y raconte en six volumes le

siège de 1870. C'est un grand sujet; un historien allemand appelle ce siège l'événement le plus important de la guerre, et il ajoute que c'est un des spectacles les plus grandioses que le monde ait vus; mais c'est en même temps un sujet très délicat et qui ne laisse personne indifférent. Aussi ne faut-il pas s'étonner que M. Duquet n'ait pas contenté tout le monde. On lui a reproché surtout la sévérité de ses jugements; il est sûr qu'il n'épargne presque personne, et parmi les plus maltraités, il y en a qui siégeaient hier encore sur ces bancs et que nous entourions de nos respects et de notre sympathie. M. Duquet a été impitoyable pour eux; il n'a voulu tenir compte ni des temps au milieu desquels ils furent jetés, ni des services qu'après tout ils ont rendus, ni du bien qu'ils ont essayé de faire, ni du mal qu'ils ont empêché. Ce qui explique, sans les justifier, les violences auxquelles M. Duquet se laisse entraîner, c'est l'ardeur même de son patriotisme. Il a peine à se contenir, il n'est plus maître de lui quand il lui faut retracer les fautes que nous avons commises et qui nous ont perdus; quand il nous montre, pendant ces longs et tristes mois du siège, des chefs qui n'osent pas commander, des subordonnés qui ne veulent pas obéir; en haut, la timidité et l'indécision; en bas l'indiscipline, la méfiance partout, la manie de parler quand on devait agir, et cette floraison de conceptions insensées qui entravaient les tentatives efficaces, et les indiscrétions d'une presse imprudente qui, pour la gloire d'être bien informée, disait ce qu'il fallait taire, et renseignait l'ennemi mieux que ses plus habiles éclaireurs, et ce sot contentement de soi-même, qui s'admirait sans mesure et sans

raison, qui se glorifiait des échecs comme si c'étaient des victoires, et par-dessus tout ces éternelles préoccupations politiques, qui furent, selon le mot de M. Duquet, le cauchemar du siège, qui, en partageant les cœurs entre un parti qu'on voulait servir et le pays qu'il fallait sauver, affaiblirent les dévouements les plus sincères, qui ont fini par paralyser tant d'efforts généreux et rendre tant d'abnégation, tant de sacrifices, tant de souffrances inutiles. Ces fautes, ou plutôt ces crimes, personne n'en a présenté des tableaux plus saisissants que M. Duquet, personne ne les fait mieux comprendre et plus détester. C'est un service qu'il nous rend et dont il faut lui savoir gré. Puisqu'il ne nous reste plus maintenant qu'à tirer des malheurs passés des leçons pour l'avenir, il faut bien espérer que celles qui ressortent de ce livre avec tant d'énergie ne seront pas perdues.

Quant aux prix Vitet et Née, dont il me reste à parler, le hasard a fait que les ouvrages couronnés, quoiqu'ils diffèrent beaucoup entre eux, ont cependant un trait commun : ils appartiennent à ce genre particulier de littérature dont on pourrait dire qu'il est une revanche de la province. Nous sommes d'un pays qui a toujours eu dans le sang le goût de la centralisation. Aussi loin que nous remontions dans notre histoire, quand nous étions terre romaine, on nous dit que les habitants de nos grandes villes avaient les yeux sur les sept collines pour reproduire ce qu'on y faisait. C'était la mode chez eux de se construire un Capitole; leurs libraires étalaient sur leur devanture les dernières œuvres de Pline, aussitôt qu'elles étaient parues, et les jeunes gens tiraient vanité de savoir par cœur et de

répéter les petits vers de Martial. Au XVIIe siècle, Chapelle ne fut pas peu surpris, dans son voyage, de rencontrer à Montpellier des précieuses, qui affectaient d'imiter les petites mignardises et le parler gras de celles de Paris; qui discutaient sur l'*Alaric* et le *Moïse*, sur la *Clélie* ou le *Cyrus*, et qui lui demandaient des nouvelles « de ces Messieurs de l'Académie ». Par contre, il semblait aux Parisiens que la province était une sorte de pays perdu, et ils en parlaient, quand ils voulaient bien en dire quelque chose, comme ils auraient fait de la Chine ou du Japon. Il n'en est plus de même aujourd'hui; les auteurs se sont aperçus qu'il y avait hors de Paris des pays dignes d'être regardés et des personnages qni méritent d'être dépeints. Mais parmi ceux qui se sont mis à décrire les paysages et les mœurs de province, il y a des catégories différentes. A côté du provincial d'occasion, resté au fond Parisien, qui s'en va observer quelque temps les pays dont il veut parler, et s'empresse de les quitter une fois que sa moisson est faite, il y a le provincial pratiquant, qui y demeure, qui ne les aime pas seulement pour le profit qu'en tireront ses ouvrages et les peintures nouvelles qu'il en peut rapporter, mais parce qu'il ne trouve rien de mieux ailleurs. C'est à ce groupe qu'appartient M. Pouvillon. Il est resté, lui, obstinément fidèle au pays où il est né. Son centre est le haut Languedoc, et il ne s'en éloigne guère. C'est à peine s'il consent quelquefois à remonter la Garonne et s'il pousse jusqu'aux Pyrénées. Ce sont ses plus lointains voyages; de là il revient vite chez lui et il y séjourne. Il a exploré les petites villes des environs; il connaît à merveille et dépeint très finement les manies, les petitesses,

des gens qu'il appelle « des âmes de sous-préfecture ». Mais les champs lui plaisent davantage; il les habite volontiers, et il en a tiré ses récits les plus charmants. Ce n'est pas que son pays soit par lui-même très pittoresque, mais la nature est belle partout quand on sait la voir. M. Pouvillon a le mérite de nous intéresser aux spectacles les plus ordinaires, un troupeau qu'on mène paître, le sillon que trace un laboureur, le lever et le coucher du jour dans les grandes plaines. Par exemple, il ne flatte pas les gens qu'il met en scène; ce ne sont pas des paysans de fantaisie ou des bergers d'églogue; il connaît leurs ridicules et leurs défauts, leur âpreté au gain, leurs calculs égoïstes, les puérilités de leur dévotion, leurs superstitions, leurs ignorances; il en fait des peintures réelles, qui pourtant ne sont pas des peintures réalistes, parce que, malgré tout, il les aime et ne peut s'empêcher de jeter sur eux comme un reflet de sympathie qui les relève, L'Académie a pensé qu'il convenait d'encourager cette façon honnête et vraie de peindre la vie rustique, et elle a donné le prix Vitet à M. Pouvillon.

Nous passons, avec le prix Née, du Languedoc en Provence. Cette fois l'écrivain que nous couronnons est un grand poète, qui n'a pas seulement célébré son pays, mais qui a essayé d'en ressusciter la langue. Il s'agit de Mistral et du poème du *Rhône*. Mistral avait souvent décrit, dans ses vers, le grand fleuve méridional, mais il a voulu lui consacrer une œuvre particulière, qu'il remplirait tout entier. Le Rhône qu'il chante cette fois n'est pas tout à fait celui d'aujourd'hui, que traversent les chemins de fer, que sillonnent les bateaux à vapeur. Il a semblé à Mistral

que ces engins de la civilisation moderne dépoétisaient un peu le vieux fleuve. Il aime mieux le montrer comme il était autrefois, avant toutes ces inventions nouvelles, quand il portait ses lourdes barques pontées, rattachées à la file l'une à l'autre, et que traînaient à la remonte des rangées de chevaux vigoureux. « Il ressemblait alors, nous dit-il, à une ruche énorme pleine du bourdonnement de la vie; maintenant tout paraît muet et vide. » Le poète nous prend donc avec lui dans une de ces barques de l'ancien temps, et nous conduit à petites journées de Lyon à Beaucaire. Comme on s'arrête tous les soirs pour se reposer et qu'on marche lentement dans les passages difficiles, le voyage sera long; mais nous avons de quoi nous distraire en route. Nous écoutons les récits que font les vieux mariniers du Rhône, un monde disparu, que Mistral a connu dans son enfance et qu'il nous a fait connaître ; nous regardons ces villes si curieusement situées devant lesquelles nous passons : c'est Vienne, c'est Valence, ce sont « les clochers fleuronnés » d'Avignon. A propos de chacune d'elles et des châteaux ruinés qui les couronnent, Mistral trouve toujours quelque histoire à nous raconter. Comme il sait à merveille le passé de son pays, il lui plaît, selon son expression, de se baigner dans ses souvenirs. Ces récits forment une série de scènes plutôt juxtaposées qu'unies et qu'un fil léger relie entre elles. Elles nous sont présentées d'une manière animée, vivante, dans une langue harmonieuse qui est en partie l'œuvre du poète lui-même, que, dans le pays, on ne parle peut-être pas beaucoup, et que pourtant on comprend, car, comme il l'a formée d'un choix de mots et de tours des divers dialectes

locaux, chacun en le lisant s'y retrouve et croit être chez lui.

Mais pendant que je me laisse bercer à cette musique, il me vient dans l'esprit un scrupule que vous n'aurez pas de peine à comprendre. Je me dis que cette langue n'est pas celle dont Richelieu nous a confié la garde, celle qu'ont employée tous les écrivains dont je viens de vous entretenir trop longuement peut-être; il semble donc que par là Mistral nous échappe et que nous n'ayons pas le droit de nous occuper de lui. Je sais bien ce qu'on a répondu à ces scrupules : on a dit que s'il ne nous est pas possible de l'enrôler malgré lui dans la littérature française, il n'en appartient pas moins à la littérature de la France et lui fait grand honneur, que la langue dont il s'est si magistralement servi est la sœur de la nôtre, une sœur un peu déchue et mésalliée, à laquelle il a voulu rendre son rang dans la famille, et ces réponses sont justes. Mais, malgré tout, notre poésie, qui voit bien ce qu'elle a perdu à le perdre, ne peut s'empêcher d'en éprouver quelque dépit, et elle est quelquefois tentée de dire comme Valentine de Milan à propos de Dunois : « Il m'a été dérobé. » — C'est, Messieurs, pour diminuer ces regrets si légitimes que l'Académie a voulu, en le couronnant pour la seconde fois, s'approprier de quelque manière l'auteur de *Mireille* et du *Rhône*.

RAPPORT

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1898

Messieurs,

Je vous avoue que je n'ai pu me défendre, en commençant ce Rapport, d'une sorte de terreur. Ma tâche devient de plus en plus difficile. Le nombre des ouvrages couronnés augmente tous les ans; il y en a quatre-vingts cette année, une quinzaine de plus que les années précédentes. Tous ne sont pas des chefs-d'œuvre assurément: des chefs-d'œuvre, il n'en paraît guère que quatre ou cinq par siècle; mais ce sont des ouvrages importants, utiles, qui méritent de surnager au milieu de l'effroyable fécondité de notre production littéraire. A ce titre, tous sont dignes d'une men-

tion que je ne puis accorder qu'à quelques-uns. Il faut donc que je me résigne à être injuste; parcourons ensemble, si vous le voulez bien, la longue liste qu'on vient de vous remettre, et arrêtons-nous, un peu au hasard, sur quelques-uns des noms qu'elle contient. — C'est tout ce que le temps me permet de faire.

Dans cette liste, ce qui tient le plus de place, c'est le groupe des prix Montyon, Sobrier-Arnould, Furtado, qui s'est encore accru cette année de deux prix nouveaux, les prix Juteau-Duvigneaux et Fabien. Les récompenses étant plus abondantes, naturellement les concurrents sont plus nombreux; il y en a eu 227 cette année, et nous en couronnons 49. Nous aurions pu sans trop de complaisance être plus généreux encore; parmi les ouvrages que nous avons été forcés d'écarter, il y en avait de fort distingués, mais qui s'étaient trompés de route, par exemple des œuvres historiques qui auraient dû se diriger vers quelque concours d'histoire, et des livres de philologie et d'érudition pure qui ne peuvent pas avoir la prétention de réformer les mœurs publiques. Aussi la commission m'a-t-elle chargé de rappeler quelles sont les conditions particulières du concours Montyon à ceux qui les ignorent ou les oublient.

Lorsque, au mois de novembre 1781, un inconnu, que tout le monde connaissait, écrivit à l'Académie qu'il désirait fonder un prix « en faveur de l'ouvrage dont il pourrait résulter un plus grand bien pour la société », ce sont ses expressions, il ajouta : « Aucun genre n'est exclu. » Ces mots furent pris à la lettre, et parmi les livres qui sollicitèrent les suffrages de l'Académie la première fois que le

prix fut décerné, il y en avait un de Daubenton sur les moutons et un autre de Parmentier sur les pommes de terre. L'Académie jugea que les moutons et les pommes de terre n'étaient pas de sa compétence; elle s'en tint « aux ouvrages qui lui semblaient utiles au bien moral de l'humanité », et comme elle se souvenait qu'elle était l'Académie française, elle décida qu'elle choisirait dans le nombre « celui qui serait le mieux fait et le mieux écrit ». C'était dire clairement que, pour obtenir le prix Montyon, il faut qu'un certain talent de composition et de style soit mis au service d'une intention morale.

En jetant les yeux sur notre liste vous verrez que nous avons essayé de nous pénétrer de cette idée. En tête nous avons placé le livre de M. Pierre de Ségur, qu'il appelle, d'un titre un peu vague, *le Royaume de la rue Saint-Honoré*. Ce royaume, c'est le salon où Mme Geoffrin a réuni pendant quarante ans tous les hommes d'esprit de la France et de l'étranger, et dont on a dit que « ce fut le centre et le rendez-vous de ce siècle ». Le livre de M. de Ségur n'est pas seulement très agréable, il est aussi fort utile. De ces souvenirs du passé on peut tirer beaucoup de leçons pour le présent, et dans ce charmant tableau de la vieille France, la nouvelle trouve à s'instruire. Prenons, par exemple, au début de l'ouvrage, la lettre où Mme Geoffrin entretient Catherine II de la manière dont elle a été élevée. C'est presque une question du jour, et nous avons un intérêt particulier à la lire, nous qui vivons en un temps où l'éducation des femmes préoccupe les esprits. Elle raconte à l'impératrice que sa grand'mère, Mme Chemineau, était une femme assez peu instruite, mais pleine

de sens et d'esprit, « qui parlait si agréablement des choses qu'elle ne savait pas qu'on ne désirait pas qu'elle les sût mieux ». Elle ne donna aucun maître à sa petite-fille, pas même un maître à danser, sous prétexte que les grâces qu'on enseigne ont toujours quelque chose de factice et d'apprêté ; elle ne la força pas à jouer du clavecin, n'ayant pas la prétention d'en faire une musicienne malgré la nature. Elle se contenta de lui apprendre à lire, et aussitôt elle lui mit de bons livres dans les mains. Elle la mena dans le monde et lui apprit à écouter et à voir. Voilà toute l'éducation que reçut Mme Geoffrin, ce qui ne l'empêcha pas de devenir très vite une des femmes les plus intelligentes de son temps et de pratiquer mieux que personne l'art le plus difficile de tous, qui consiste non pas à montrer l'esprit qu'on a, mais à faire valoir celui des autres. C'est ainsi que cette petite bourgeoise devint une des puissances de son temps, qu'elle reçut chez elle non seulement les artistes et les écrivains les plus distingués, mais des princes et des rois, qu'elle correspondit familièrement avec des impératrices, et qu'elle vit un jour le duc de Richelieu à genoux devant elle, pour obtenir la grâce d'être invité à ses soupers dont elle l'avait exclu. Ici encore nous rencontrons une question qu'on agite beaucoup de nos jours, celle des droits de la femme. On n'en parlait pas au siècle dernier, mais avant de la poser on l'avait résolue. Quel besoin avaient les femmes de demander à être les égales des hommes, puisque, sans rien dire, elles les menaient à leur volonté?

Il ne m'est guère possible de parler en détail des autres ouvrages entre lesquels l'Académie a partagé les prix

Montyon. Je ferai seulement remarquer la part considérable qu'elle a faite aux récits de voyage ; tous les ans cette part augmente, ce qui me paraît bien être un des signes du temps. Quelques-uns de nos voyageurs n'ont pas eu besoin, pour trouver quelque chose d'intéressant à dire, de sortir de chez nous ; il y reste encore des pays curieux et mal connus. La Bretagne surtout les a heureusement inspirés. Je me reprocherais de ne pas prononcer le nom de MM. Le Braz et Le Goffic, qui, après tant d'autres, ont trouvé le moyen de nous émouvoir en décrivant les vieilles mœurs de ce pays resté fidèle à ses croyances et à ses souvenirs, en nous parlant de sa vaillante population de marins, des anciens baleiniers, des pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande. — Les Pêcheurs d'Islande ! Ai-je besoin de rappeler ici, et en ce moment, que c'est un sujet qui porte bonheur?

Mais la plupart de nos lauréats ne se sont pas contentés de parcourir la France ; ils nous reviennent de pays très lointains, de Madagascar, de l'Australie, du Chili et de la Bolivie, d'où M. Bellessort nous rapporte un livre fort curieux et très savant. Parmi les ouvrages de ce genre que l'Académie a couronnés, deux ont un caractère particulier et doivent être mis à part. Ce ne sont pas tout à fait des voyages d'agrément qu'ils nous racontent, quoique leurs auteurs aient éprouvé le plus grand plaisir à les faire, mais des explorations et des découvertes. L'un est intitulé : *Du Tonkin aux Indes*, *par le prince Henri d'Orléans*. C'est le goût du prince Henri de visiter des pays où le pied d'un Européen ne se soit jamais posé. Entendez-le nous dire avec un accent de profond regret : « Le champ

de l'inconnu se réduit de jour en jour avec une singulière vitesse, et pour trouver des espaces blancs à traverser, il faut se hâter. » Dans « ces espaces blancs », dès qu'il en trouve, il se jette avec une singulière intrépidité. Quand deux routes se rencontrent devant lui, l'une plus facile, l'autre presque impraticable, c'est celle-là qu'il préfère, pour être plus sûr que personne ne l'y a précédé. Il gravit les montagnes, il passe les fleuves, il brave le froid, la faim et la soif. Ce qui le soutient, outre sa curiosité naturelle toujours éveillée, c'est le sentiment du service qu'il rend à son pays en cherchant la route la plus courte de nos possessions à celles des Anglais. Dans ses jours de misère et de famine, il pense à la France, et il souffre sans se plaindre, en songeant qu'il souffre pour elle.

C'est aussi « dans le champ de l'inconnu » que s'est jeté le lieutenant de vaisseau Hourst, avec ses intrépides compagnons. Il s'agissait de reconnaître le cours du Niger depuis l'endroit où il commence à être navigable jusqu'à son embouchure. L'entreprise en soi était fort périlleuse, et de plus on avait donné au voyageur la consigne de l'accomplir sans violence : on ne voulait pas effaroucher des populations qui sont destinées à vivre à l'ombre de notre drapeau. Il faut voir, dans le récit de M. Hourst, à quelles épreuves sa patience a été mise. Plus d'une fois elle a été sur le point de lui échapper, et les fusils ont failli partir tout seuls ; mais enfin on s'est contenu, et grâce à des miracles de diplomatie et de sagesse, le voyage a été jusqu'à la fin pacifique. Aussi les résultats en seront-ils féconds, non seulement pour la connaissance de terres ignorées, mais pour le bon renom de la France et sa

situation au Soudan. L'Académie peut redire en toute confiance à M. Hourst et à ses compagnons ces mots que leur adresse le général Archinard, bon juge en ces matières : « Vous avez travaillé pour votre pays, pour l'intérêt général et pour l'humanité. »

Je quitte avec regret les prix Montyon, sur lesquels j'aurais encore tant à dire, pour passer à ce que notre programme appelle « la haute littérature ». La plus grande partie du prix Bordin a été attribuée au livre de M. Goyau intitulé *l'Allemagne religieuse*. Un autre de nos lauréats, M. Pariset, dans un ouvrage très sérieux, plein de recherches et d'idées, nous a présenté un tableau de *l'État et des Églises de Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier*. M. Goyau, lui, s'en tient à l'Allemagne d'aujourd'hui, il s'occupe de la situation actuelle du protestantisme et de la crise dans laquelle il se débat, entre le libre examen, qui est sa raison d'exister, et la nécessité qu'il lui faut bien subir de mettre à l'abri et en sûreté quelques croyances sans lesquelles on n'est plus chrétien. M. Goyau a ce mérite très rare dans les études de ce genre que, quelles que soient ses opinions, il respecte celle des autres. Il expose sans les affaiblir les systèmes auxquels il est le plus contraire, il n'a point de colère contre les doctrines, et même on sent qu'il ne lui déplaît pas de s'engager dans ces âpres discussions, car il sait que le plus grand ennemi de l'esprit chrétien n'est pas la contradiction et la lutte, mais l'indifférence. Ce sont ces qualités de modération et d'impartialité, jointes à la solidité des recherches et à la vigueur du raisonnement, que l'Académie a voulu récompenser chez M. Goyau, en qui elle se plaît

à saluer d'avance un maître dans les études religieuses.

Les deux volumes que M. de Wyzewa nous a donnés sous ce titre : *Écrivains étrangers*, sont aussi remarquables par la justesse des appréciations que par la variété des sujets. Je crois bien que de notre temps personne, excepté lui, n'était capable de les écrire. Il sait également l'allemand et l'anglais, l'espagnol et l'italien, le polonais, le russe, le hollandais et le suédois. J'ajoute qu'il parle très bien le français, ce qui n'est pas sans quelque mérite quand on sait tant d'autres langues. Le choix de ses expressions, le tour de ses phrases ne se ressent jamais du contact de tant d'idiomes étrangers. Ce qui est plus rare encore, c'est que sa science ne se borne pas à saisir le sens des mots dans les auteurs qu'il étudie ; il connaît les sujets qu'ils traitent, il peut aborder pour son compte, à propos de Spinoza, de Froude, de Balfour, les problèmes de l'histoire et de la philosophie. En nous mettant au courant du mouvement littéraire et scientifique de l'Europe, il nous rend service à tous ; mais particulièrement à ceux qui semblaient tenir à placer leurs sympathies hors de chez nous et se recommandent si volontiers de Nietzsche, de Tolstoï et d'Ibsen. C'est une providence pour eux que M. de Wyzewa ; — à moins pourtant qu'on ne les gêne en leur faisant mieux connaître ce qu'ils admiraient davantage quand ils le comprenaient moins.

A côté de M. de Wyzewa, et pour des mérites analogues, nous avons récompensé le *Henri Heine* de M. Legras, et le *Lassalle* de M. Ernest Seillière ; nous leur sommes très reconnaissants des lumières qu'ils nous donnent sur un

grand poète, fort difficile à comprendre, et sur un célèbre agitateur politique dont la vie a l'intérêt d'un roman. Enfin pour achever ici tout ce qui a rapport à l'étude des écrivains étrangers, je dois mentionner encore la traduction de *Macbeth*, par M. Beljame, si exacte et si élégante, à laquelle nous avons donné le prix Langlois.

L'Académie réserve le prix Saintour pour la philologie et l'érudition appliquées à l'étude des auteurs français. Nous l'attribuons cette année à l'abbé Lebarcq, pour son édition en six volumes des *Œuvres oratoires de Bossuet*, à M. Léon Brunschvicg pour son *Pascal*, et à M. Maurice Souriau pour son intéressant commentaire de la Préface du *Cromwell* de Victor Hugo.

Voilà près de cinquante ans que la critique travaille à nous donner une édition définitive des sermons de Bossuet; je crois bien qu'aujourd'hui nous la possédons. C'est l'abbé Lebarcq qui, à force de patience et de sagacité, et en s'aidant de ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, a mené l'œuvre à bonne fin. Après avoir reconstitué chaque sermon pour ainsi dire phrase par phrase, il a voulu savoir, autant que possible, à quelle époque il avait été composé. Pour y parvenir, quand les renseignements positifs manquaient, il a eu recours à un procédé fort ingénieux. Au XVIIe siècle, comme de nos jours, on discutait beaucoup sur l'orthographe. Il y avait déjà des phonétistes, c'est-à-dire des gens qui pensaient que les mots doivent être écrits comme on les prononce, et, ce qui surprend un peu, Bossuet était d'abord de leur parti; il changea plus tard d'opinion, trouvant mauvais, comme il le dit, que, pour faciliter aux étrangers la prononciation

de notre langue, on la rendît méconnaissable aux Français. L'abbé Lebarcq a eu l'idée de se servir de ces variations d'orthographe qui se trouvent dans les manuscrits de Bossuet pour fixer l'âge des sermons, quand il était douteux. C'est ainsi que nous en possédons aujourd'hui la série complète, chacun d'eux étant placé à sa date, depuis le temps où Bossuet *prêchottait* dans les salons et s'exerçait à la parole au collège de Navarre jusqu'à l'époque des *Oraisons funèbres*. Nous pouvons comparer les ébauches de sa jeunesse aux chefs-d'œuvre de son âge mûr et voir par quels progrès il est arrivé à l'épanouissement complet de son génie. C'est un des plus grands services que la critique ait rendus dans ses dernières années aux lettres françaises. L'abbé Lebarcq ne jouira pas de la récompense que nous lui avons décernée; vingt ans d'un labeur obstiné avaient usé ses forces, et au moment d'achever la table analytique il lui a fallu s'arrêter. Un de ses amis, animé du même zèle que lui et nourri des mêmes études, a pris sa place, et l'abbé Lebarcq a pu savoir que la dernière feuille était tirée, avant d'achever de mourir. — Noble, et, à tout prendre, heureuse existence! Il a vécu en dehors de nos soucis mesquins, dans l'intimité d'un grand génie; il s'est consacré à un travail utile qui donnait pleine satisfaction à ses sentiments de prêtre et à ses goûts de lettré, et il a vu, en mourant, l'œuvre de toute sa vie terminée.

J'avais bien raison, il y a un an, quand je vous parlais de l'édition des *Pensées* de Pascal de M. Michaut, que couronnait l'Académie, de vous dire que ce ne serait probablement pas la dernière. Voici qu'en effet M. Léon

Brunschvicg nous en présente une autre, à laquelle nous avons fait aussi un bon accueil, quoiqu'elle ne ressemble en rien à celle de l'an dernier. Elle est exécutée sur un plan tout à fait nouveau. D'abord M. Brunschvicg a soin de ne pas nous jeter brusquement au milieu des *Pensées;* il nous y amène comme pas à pas, à travers toute la vie scientifique et morale de Pascal. Il nous donne ses *Opuscules* et ce qui nous reste de ses lettres ou de ses entretiens, en encadrant chaque morceau dans un commentaire court et clair. La suite des ces œuvres isolées, quand on rétablit le lien qui les rattache, peut seule nous faire comprendre comment s'est formé ce grand esprit : c'est l'introduction naturelle des *Pensées.* Quant aux *Pensées* elles-mêmes, M. Brunschvicg les a groupées dans un ordre arbitraire sans doute, mais raisonnable et commode. Il rapproche celles qui traitent des mêmes sujets pour qu'elles s'éclairent par le voisinage, qu'elles nous permettent de mieux saisir la suite et la continuité logique des idées, et qu'ainsi elles nous laissent au moins entrevoir, comme dans une perspective lointaine, le grand ensemble que Pascal se proposait de construire. Cette apologie triomphante du christianisme, qui occupa ses dernières années et dont il a emporté le secret avec lui, M. Brunschvicg, après tant d'autres, essaye, dans son introduction, d'en retracer les lignes principales. Je crois bien que ces quelques pages du jeune écrivain, si sobres, si fermes, si lumineuses, resteront parmi ce que, de nos jours, on a écrit de mieux sur Pascal. — Et maintenant en est-ce fini avec les éditions des *Pensées?* j'en doute beaucoup. Il est difficile de résister à l'attrait qu'exercent ces fragments mystérieux qui sont comme les

ruines éparses d'un merveilleux édifice. On se remettra sans doute à les étudier; on ne cessera pas d'en faire des éditions nouvelles, et l'Académie continuera à les couronner.

Ne séparons pas, dans ce Rapport, des prix qui sont donnés de la même manière, c'est-à-dire sans avoir été directement sollicités, sans que les auteurs posent leur candidature et adressent leurs livres à l'Académie, et, pour ainsi dire, sous la désignation même de l'opinion. Il y en a trois cette année, les prix Vitet, Née et Calmann Lévy.

Le prix Vitet a été partagé entre deux écrivains distingués. L'un est un vétéran de la littérature, M. Jules Levallois, lettré délicat, journaliste indépendant, auteur d'ouvrages que l'Académie avait déjà remarqués. Sainte-Beuve, dont il fut quelque temps le secrétaire, s'est plu à rendre justice à l'étendue de ses connaissances, à la finesse de son esprit, « qui souvent, nous dit-il, a contribué à aiguiser mes jugements » ; il a signalé surtout les services qu'il en avait reçus pour l'achèvement de son œuvre maîtresse, *Port-Royal*. A son tour M. Levallois a composé sur son ancien maître un ouvrage excellent, où l'homme et l'écrivain sont appréciés avec une sympathie qui n'enlève rien à la justice, le meilleur peut-être qu'on ait encore écrit sur notre grand critique. C'est à M. Emmanuel de Broglie que l'Académie décerne l'autre moitié du prix Vitet. Les ouvrages de M. de Broglie tirent de sa situation même un intérêt particulier. Condamné par une terrible maladie à la réclusion, à la solitude, quand sa naissance semblait l'appeler à une vie heureuse et brillante, en proie à de continuelles souffrances qu'il supporte avec une mâle résignation, il a eu recours aux grandes consolatrices, les Lettres.

L'exemple lui en était donné tout près de lui; il est d'une maison où, depuis plusieurs générations, on a l'habitude de joindre le culte des lettres au service de l'État. M. Emmanuel de Broglie, à qui sa maladie ne permet de consacrer au travail que deux heures par jour, a su faire un si bon emploi de son temps qu'il nous a donné en quelques années huit volumes d'études solides et curieuses. Il a suivi Fénelon à Cambrai, pour savoir comment cet esprit, né pour le monde et qui souhaitait ardemment le pouvoir, a supporté la disgrâce; il a fait revivre les grandes figures de Mabillon et de Montfaucon; il a vidé les portefeuilles du président Bouhier pour y prendre ce qu'ils contenaient d'intéressant sur les premières années du XVIIIe siècle. Tous ces livres ont coûté des recherches infinies; ils sont écrits avec une égalité d'humeur, une sérénité d'âme qui touchent profondément quand on songe à l'état de celui qui les a composés. Ce sont de bons ouvrages et d'excellents exemples.

Le prix Née est attribué à Mme Judith Gautier, qui porte un nom cher aux lettres françaises et les porte avec honneur. Son père, Théophile Gautier, que son tempérament de poète et son éducation d'artiste attiraient vers les couleurs éclatantes et les spectacles extraordinaires, avait toujours eu le goût le plus vif pour les pays d'Orient. L'Inde, la Perse, le Japon, la Chine hantaient son imagination, et c'était une douleur pour lui de ne les avoir pas visités. A peine avait-il pu les entrevoir dans ces rendez-vous que l'Europe donne de temps en temps à toutes les nations de l'univers. Il a décrit comme il sait le faire dans quel enchantement le jeta ce monde nouveau dont les

expositions universelles lui offraient quelques échantillons, ces jonques chinoises qui, sous le ciel de Londres, barbouillé de brouillard et de suie, faisaient flotter leurs étendards qu'avaient caressés les brises des antipodes, et ces maisons bizarres avec leurs meubles de bambou et leurs tentures brodées d'animaux fantastiques, et, sous les pagodes aux toits retroussés, ces bouddhas au gros ventre, au sourire équivoque, qui semblent se moquer de leurs adorateurs et d'eux-mêmes, ce qui lui faisait dire plaisamment que les religions finiraient peut-être par l'incrédulité des dieux. Toutes ces descriptions débordent d'admiration et de joie; on voit bien que cet aperçu incomplet de l'extrême Orient n'avait fait qu'ajouter au désir qu'il avait de le mieux connaître. Ce désir qu'il n'a pas satisfait lui-même, il l'a transmis à sa fille, et elle au moins a pu pénétrer plus avant dans le génie de ces peuples en s'initiant à leur littérature. A dix-sept ans, elle traduisait dans *le Livre de Jade* un choix de poésies chinoises; plus tard elle faisait applaudir cent cinquante fois de suite, sur un de nos premiers théâtres, une pièce japonaise, *la Marchande de Sourires,* et depuis elle n'a cessé de nous donner des nouvelles et des romans où sont fort agréablement reproduites les mœurs et les coutumes de ces races lointaines. Oserai-je dire, moi qui ne suis qu'un profane en chinois et en japonais, que ce qui me plaît surtout dans ces ouvrages c'est qu'on y trouve autre chose que du japonais et du chinois. La couleur locale sert de cadre au récit, mais les passions et les caractères y sont de tous les pays. Si les personnages y portent des vêtements différents des nôtres, il suffit d'écarter la tunique de soie pour sentir

battre un cœur d'homme. Sous ce brillant décor dont tant d'autres se contentent, Mme Judith Gautier a mis des êtres vivants : c'est un des principaux mérites de ses livres. L'étrangeté des mœurs, l'éclat des costumes, la beauté des paysages attirent les lecteurs et les charment par la surprise, mais c'est ce fond de nature humaine qui les retient et qui donne aux auteurs un succès qui dure.

J'éprouve quelque embarras à parler des ouvrages de M. de Curel, auquel l'Académie a donné le prix Calmann Lévy. Ce sont des pièces de théâtre, et d'un genre particulier. Pour les apprécier comme il convient, il ne faut pas les déplacer de leur milieu qui aide à les comprendre, et, quoiqu'elles ne ressemblent pas tout à fait aux autres et que M. de Curel ait, dans son groupe, une attitude très personnelle, il est bon, pour juger ce qu'il a fait, de se demander d'abord ce qu'autour de lui on a voulu faire. Or je manque ici de compétence et ne suis guère au courant des choses du théâtre. Ce que je puis dire, ce que personne n'ignore, c'est que, dans ces dernières années, il a été fait un grand effort pour renouveler l'art dramatique. En soi, cette tentative n'a rien que de très naturel ; je n'ai pas encore oublié mes classiques, et je me souviens de cette *grata novitas* dont Horace fait un devoir si rigoureux aux auteurs comiques. Mais si c'est un devoir pour eux, c'est aussi un danger. Quand on cherche trop le nouveau, on s'expose à trouver l'invraisemblable ; pour créer des personnages qui ne ressemblent pas à tout le monde, on risque d'en faire qui ne ressemblent à personne. Il faut bien se dire aussi que les pièces de théâtre ont un fond qui ne peut pas indéfiniment changer. C'est, en réalité,

la même comédie qui se joue depuis qu'il y a des femmes et des hommes, et qu'ils vivent ensemble ; puisqu'on fait toujours les mêmes choses depuis que le monde existe, il faut bien se résigner à dire un peu les mêmes choses. Mais peut-être ne devons-nous pas attribuer à ces tentatives une importance exagérée. Il est possible que beaucoup de ceux qui ont affecté de heurter nos habitudes et de prendre le contre-pied de ce qui s'était fait jusqu'à présent aient simplement voulu appeler sur eux l'attention et se faire connaître plus vite. J'entends dire que plusieurs, une fois leur but atteint, ont changé de méthode et se sont remis discrètement dans les voies anciennes. Je ne crois pas qu'on doive attendre rien de pareil de M. de Curel. Personne n'est plus étranger que lui aux calculs de ce genre : il écrit de nature ; il dit ce qu'il pense, comme il le pense. Il se sert de la forme dramatique parce qu'elle lui a paru la plus propre à répandre ses sentiments ; peut-être l'a-t-il choisie sans bien savoir qu'elles en sont les conditions et les nécessités. Il ne s'est pas demandé si, quand on travaille pour être entendu de la foule réunie, il ne faut pas éviter d'être trop raffiné, trop subtil, et s'il n'y a pas un degré de métaphysique et de psychologie que le théâtre ne comporte pas. Dans son horreur instinctive pour tout ce qui est artifice et convention, il ne paraît pas se douter que le théâtre lui-même est un artifice et qu'il y a quelques conventions indispensables pour qu'un auteur puisse communiquer avec le public. Mais s'il néglige les qualités de métier, c'est qu'il ne fait pas un métier. Sa pensée est plus haute. Il a été frappé de certains problèmes, les plus importants peut-être et les plus doulou-

reux de notre temps. Il n'en a pas trouvé la solution, il ne se flatte pas de nous la donner; il les pose et les discute devant nous, il nous dit avec une sincérité parfaite les anxiétés, les troubles qu'ils lui causent et parvient à nous les faire partager. Je ne sais rien en ce genre qui nous remue davantage que certaines scènes des *Fossiles*, de la *Nouvelle Idole*, du *Repas du Lion*. Il est aisé de relever les défauts de ces pièces comme œuvres de théâtre : l'auteur ne semble pas s'être donné la peine de les dissimuler ; mais il est difficile de résister à l'émotion qu'on éprouve en les lisant. Je suis tenté de leur appliquer ce mot de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit, ne cherchez pas d'autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Je n'ai plus, pour achever ce qui concerne la littérature proprement dite, qu'à vous parler du prix Archon-Despérouses, que l'Académie décerne à des œuvres poétiques. Il est partagé entre le *Clos des Fées*, de M. Gabriel Vicaire, et le volume que M. Albert Samain appelle *Au Jardin de l'Infante*.

M. Gabriel Vicaire est connu de l'Académie, et son talent fut apprécié de la place d'où je parle lorsqu'un prix fut accordé à ses *Émaux bressans*. Dans les volumes qu'il a publiés depuis, dans celui que l'Académie couronne aujourd'hui, on trouve les qualités qui lui ont donné ses premiers succès, une inspiration aimable et facile, une naïveté malicieuse, une grâce légère, un tempérament à la fois sensuel et sentimental, une pointe d'épicurisme, qui n'exclut pas quelques accès de mélancolie vite dissipés. Ce sont des qualités vraiment françaises, auxquelles l'Aca-

démie se plaît à décerner une nouvelle marque de sympathie.

M. Albert Samain est un nouveau venu. Il tient une place d'élite dans le groupe des jeunes poètes, et, comme eux, il prend quelquefois avec la prosodie traditionnelle des libertés qui paraissent bien inutiles, car les pièces où il s'en abstient sont les meilleures de son recueil. Son volume a déjà obtenu, — rare fortune pour un livre de vers, — plusieurs éditions. Si vous voulez savoir ce qui lui a mérité ce succès, le rapporteur, un poète, qui ne cesse pas de l'être même quand il écrit en prose, va vous le dire : « Dans la poésie de M. Albert Samain, sur qui Baudelaire et Verlaine ont exercé une influence évidente, il faut moins chercher des pensées précises et des sentiments bien définis que des sensations du rêve et de la musique. Infiniment délicat, épris des nuances subtiles, des correspondances lointaines, c'est un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire, dans son livre, l'odeur faible, le parfum d'adieu des chrysanthèmes à la Saint-Martin. »

A ces deux noms, l'Académie en a ajouté un troisième, celui de M. Valère Gille, qui nous envoie de Bruxelles, sous ce titre : *la Cithare*, un volume remarquable de poésies antiques, où se retrouve l'inspiration d'André Chénier et de Leconte de Lisle. Ce volume est dédié par le poète à ses amis Iwan Gilkin et Albert Giraud, « en souvenir de la campagne qu'ils ont faite ensemble pour le triomphe de la tradition française en Belgique ». Ces quelques mots vous expliquent l'intérêt particulier que l'Académie porte

à M. Valère Gille. Il fait partie de ce groupe de jeunes Belges qui travaillent depuis quinze ans à créer dans leur pays un mouvement littéraire anologue au nôtre, et qui y ont réussi. En ce moment, ses amis et lui sont occupés à défendre leur langue, — la nôtre, — contre l'envahissement des idiomes locaux. L'Académie ne pouvait rester indifférente à ces luttes. Partout où sonne la langue française, depuis la Belgique et la Suisse romande jusqu'à ce lointain Canada qui conserve un si pieux souvenir de la vieille patrie, qui hier encore inaugurait avec tant d'enthousiasme la statue de Champlain sur la place de Québec, l'Académie sent bien qu'elle a un devoir à remplir. Il faut qu'elle tende la main à ces amis, à ces Français du dehors qui n'ont pas désespéré du génie de la France, et, malgré ses malheurs, lui restent fidèles. C'est un devoir auquel elle ne manquera pas.

J'arrive maintenant aux prix attribués à l'histoire, que j'ai réservés pour la fin. Je crains bien, en voulant leur faire une place d'honneur, de les avoir mal servis. Le temps que votre complaisance m'accorde est presque écoulé, et je vais être obligé d'aller encore plus vite. Sur les treize ouvrages que l'Académie a couronnés, c'est à peine si j'en pourrai mentionner cinq ou six.

Nous avions cette année quatre concours plus spécialement historiques, les prix de Courcel, Thiers, Thérouanne et Gobert. Le prix de Courcel est nouveau. Il conservera le souvenir de l'honneur que l'Angleterre et les États-Unis ont fait à M. le baron de Courcel, et en sa personne à notre pays, en le choisissant comme arbitre dans leur différend à propos des pêcheries de Behring.

M. de Courcel, en fondant ce prix, a demandé qu'il fût donné à un travail sur les premiers temps de l'histoire de France jusque vers l'an mil. Comme on n'était pas averti, les concurrents ont manqué. Le seul ouvrage de mérite qui ait été présenté au concours est la *Gaule mérovingienne*, de M. Maurice Prou, qui n'a d'autre prétention que d'être un bon livre élémentaire, résumant d'une façon claire et précise ce qu'on sait de positif sur cette époque obscure. L'Académie lui a décerné une récompense de 1 000 francs.

Pour le prix Thiers, elle a remarqué surtout deux ouvrages importants; celui du R. P. Pierling, de la Compagnie de Jésus, composé sur des documents entièrement nouveaux, nous entretient des rapports des papes avec la Russie, depuis le concile de Florence jusqu'à la fin du XVIe siècle. On trouvera peut-être qu'il n'y avait pas un bien grand intérêt à revenir sur des relations aussi lointaines et qui ont eu des résultats assez médiocres; mais le P. Pierling a raison de croire que dans le passé, quel qu'il soit, il y a toujours quelque chose qui fait mieux comprendre le présent et permet de prévoir l'avenir. Le livre de M. Seignobos, que l'Académie rapproche de celui du P. Pierling, est un effort d'une rare vigueur pour rassembler, concentrer, enchaîner les faits principaux de l'histoire des nations de l'Europe depuis 1815 jusqu'au traité de Berlin. M. Seignobos, qui n'a cherché qu'à être utile, n'a pu se défendre d'être intéressant; son livre est un de ceux qu'on ouvre pour se procurer un renseignement dont on a besoin, et que l'on continue à lire après qu'on a trouvé ce qu'on y cherchait.

En tête des ouvrages couronnés dans le concours Thé-

rouanne, nous en trouvons un de M. Berthold Zeller qui, avec les deux volumes précédemment publiés, achève de nous faire connaître les premières années du règne de Louis XIII. La matière de ce dernier volume est assez mince ; elle ne contient guère d'important que les États Généraux de 1614 et les mariages espagnols. Le reste est rempli d'obscures intrigues qui achèvent de déconsidérer le gouvernement et de ruiner la France. Si l'intérêt de ces récits est médiocre, c'est la faute des événements et non de M. Zeller, qui les a très clairement racontés, en se servant des dépêches des ambassadeurs italiens. Dans la discussion dont son livre a été l'objet à l'Académie, un historien a fait remarquer avec beaucoup de force qu'il faut savoir gré à ceux qui ont le courage de ne pas négliger ces tristes époques; il est nécessaire de les connaître pour apprécier l'œuvre des grands ministres et des grands rois qui ont restauré l'autorité, et rendu au pays sa grandeur. J'ajoute que si l'on ne traçait jamais que le tableau des époques brillantes et heureuses, ce serait vraiment à désespérer ceux qui n'ont pas eu le bonheur d'y vivre. Ils trouvent au contraire une sorte de consolation à savoir que d'autres ont connu les maux dont ils souffrent, et reprennent courage quand ils se disent que pour eux aussi il se prépare peut-être dans le lointain quelque Richelieu qui les tirera de leurs misères.

Reste le prix Gobert, le grand prix Gobert, comme on l'appelle quelquefois, à cause de l'importance qu'il a prise dans nos concours. Cette année, nous l'avons attribué à M. Henri Welschinger. Peut-être, si l'on s'en tenait exclusivement au *Roi de Rome*, le dernier livre qu'il ait

publié, et celui qu'il avait plus particulièrement présenté à l'Académie, serait-on tenté de trouver que cet ouvrage, malgré son mérite, n'a pas l'étendue et l'ampleur des œuvres considérables auxquelles le prix a été jusqu'à présent donné. Mais l'Académie a jugé qu'il faisait partie d'un ensemble dont il était juste de ne pas le séparer, et c'est à cet ensemble que s'adresse sa récompense. M. Welschinger, depuis une quinzaine d'années, a écrit sur le premier Empire une série d'études qui sont comme des épisodes d'une grande histoire, le même esprit les anime, on y trouve les mêmes qualités de recherche patiente, d'observation ingénieuse, d'indépendance d'opinion. C'est d'abord un travail fort intéressant sur la censure pendant le règne de Napoléon Ier. On sait avec quelle rigueur elle fut exercée, et les tracas qu'elle fit subir à tout ce qui tenait une plume. Veut-on connaître quel en fut le succès définitif? Napoléon lui-même s'est chargé de nous l'apprendre. « Décidément, disait-il dans les dernières années, la censure n'est bonne à rien. » C'était bien la peine, en vérité, de supprimer tous les journaux politiques de Paris, excepté quatre, d'expurger *Rodogune* et *Athalie*, de poursuivre Mme de Staël à travers toute l'Europe et de mettre au pilori son livre de l'*Allemagne*, pour aboutir à cette conclusion. Dans ses autres ouvrages, *le Duc d'Enghien*, *le Maréchal Ney*, et même *le Divorce de Napoléon*, M. Welschinger s'occupe de procès célèbres, qui ont eu un grand retentissement dans le monde et des conséquences graves pour notre pays; il les reprend à son tour, les raconte par le détail, et au besoin il les revise. Son impartialité serait complète, si l'on ne s'apercevait de temps en temps qu'il

penche du côté de la victime. Le parti auquel elle appartient lui est indifférent : il a commencé par plaindre un Bourbon, et fini par défendre un maréchal de l'Empire. Les politiques trouveront sans doute qu'il a peu de souci de la raison d'État; c'est vrai, il ne tient compte que de la justice. S'il est convaincu qu'un jugement est inique, ou simplement trop rigoureux, il s'en prend sans hésiter à ceux dont il est l'ouvrage. Il n'épargne ni les grands coupables, Savary, Réal, Fouché, Talleyrand, ni ceux qui ont manqué de courage, comme les membres de l'officialité de Paris, dans le divorce de Joséphine, ni ceux qui manquèrent de pitié, comme les juges du maréchal Ney. Il y a tant de sincérité et d'honnêteté dans ses appréciations, que ceux mêmes qui seraient tentés de le trouver trop sévère osent à peine le lui reprocher. *Le Roi de Rome*, son dernier livre, est un des récits les plus touchants qu'on puisse lire. Cette grande fortune si brusquement interrompue, cette enfance si étroitement surveillée, dans une cour ennemie, loin d'un père exilé aux extrémités du monde, d'une mère oublieuse de ses devoirs, dont on a dit que c'était la veuve d'un empereur vivant, la mère d'un prince orphelin; puis peu à peu, dans cette jeune intelligence, le réveil des anciens souvenirs, cette passion pour la gloire paternelle qu'on voulait lui laisser ignorer, cette ardeur de travail, ce zèle d'apprendre pour s'en rendre digne, ces éclairs subits d'ambition, ces lueurs d'espérance, ces regards anxieux jetés sur le monde pour y trouver une place, cette fièvre d'action et de mouvement que semble surexciter la vie calme de Schœnbrunn, cette lutte d'une âme ardente et d'un corps débile, ces révoltes contre une maladie qui

devient tous les jours plus menaçante; et cette fin, à vingt et un ans, avec le désespoir de n'avoir rien pu faire, quand on est fils de Napoléon, peut-on rêver une plus tragique destinée? La vie de ce pauvre jeune homme, sur qui l'Europe avait les yeux, malgré les efforts qu'on faisait pour le tenir dans l'ombre, a été racontée par M. Welschinger avec une émotion qu'il sait faire partager à ses lecteurs.

Je n'ai besoin d'aucune transition pour passer des concours d'histoire au prix d'éloquence, puisqu'il s'agissait cette année de faire l'éloge d'un grand historien. Le sujet proposé était un discours sur Michelet. Vingt-huit concurrents ont répondu à notre appel, ce qui prouve que ce sujet a été favorablement accueilli; plusieurs d'entre eux nous ont adressé des œuvres distinguées où l'on remarque des idées justes, quelquefois nouvelles, et des pages brillantes; par malheur, presque partout la composition était défectueuse. Ce défaut est de nos jours le plus commun de tous, et il est facile d'en voir la raison. Nos écrivains se sont faits encore plus qu'autrefois les serviteurs du public, et le public n'a jamais été un maître plus impérieux qu'aujourd'hui; il veut être servi régulièrement, à son heure; il ne souffre pas d'attendre. Pour être prêt quand il l'exige, il a fallu prendre l'habitude d'écrire vite, un peu avant d'avoir pensé. La merveille, c'est qu'en écrivant vite il y en ait qui trouvent le moyen de bien écrire, et qu'il se soit formé dans nos journaux toute une élite d'improvisateurs surprenants. Mais on comprend que ce soit à la condition d'exprimer les idées un peu au hasard, comme elles viennent. Pour établir entre elles un lien

rigoureux, pour les choisir, les classer, en former un ensemble bien ordonné, il faudrait méditer, réfléchir; et qui donc, dans cette fièvre de production, a le loisir de le faire? C'est ainsi que se perd peu à peu chez nous l'art si éminemment français de composer. Cependant, parmi les discours que nous avons reçus, il s'en est rencontré un qui possède à un degré remarquable cette qualité devenue si rare. L'auteur a compris qu'en quelques pages il ne pouvait pas tout dire, et il s'est décidé à ne pas entamer ce qu'il ne pourrait traiter qu'incomplètement; il a négligé la biographie si intéressante du grand historien; il s'est résigné à ne pas entrer dans le détail de ses œuvres; c'est à peine s'il mentionne en deux mots ces charmants petits ouvrages, *l'Oiseau, l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne,* que la France entière a dévorés. Dès le début son parti est pris, il ne traitera qu'une question, la plus importante, mais aussi la plus difficile de toutes : comment Michelet a-t-il compris l'histoire, quel est son système, sa méthode, sa façon de grouper, de disposer les faits, de leur rendre la vie; et pendant tout le cours de son travail, il ne s'est pas laissé distraire un moment de son dessein. Je crois bien qu'on pourrait trouver chez ses concurrents des passages d'un intérêt plus vif, d'une couleur plus éclatante, mais nulle part ailleurs que chez lui il n'y a une composition aussi serrée, un ensemble aussi solide. C'est ce qui nous a décidés à lui donner le prix. L'auteur est M. Jean Brunhes, ancien élève de l'École normale, professeur à l'Université de Fribourg.

Lorsque, il y a deux ans, l'Académie choisit le sujet qu'elle a mis au concours, on ne soupçonnait pas qu'au moment

où elle décernerait son prix, la France devait célébrer le centenaire de Michelet. Elle est heureuse de cette coïncidence, qui lui permet d'apporter, elle aussi, son hommage au grand écrivain. Les études historiques ont été certainement l'une des gloires du siècle qui finit. Parmi cette élite d'historiens dont il s'honore, Michelet a toujours tenu une place importante; mais, si je me rappelle bien le passé, il me semble que, de son vivant, on ne le mettait pas aussi haut qu'aujourd'hui. Depuis quelques années, nous lui sommes devenus plus favorables, et ce que nous venons de voir montre bien le rang qu'il a pris dans l'admiration publique. Ce n'est pas assurément un simple caprice de la mode et je ne puis m'empêcher de penser que les honneurs qu'on lui a rendus, et auxquels la jeunesse a pris une si grande part, avaient une signification plus haute. Ne serait-ce pas, je me le demande, que les jeunes générations sont lasses de ces systèmes pessimistes qui découragent l'homme de vouloir et d'agir, et qu'étant à la recherche d'un principe de foi et d'action elles ont été séduites par cet optimisme imperturbable, qui, malgré tant de mécomptes, a proclamé jusqu'à la fin que l'homme est foncièrement bon et que la victoire resterait à la justice et à la liberté? N'est-ce pas aussi qu'elles ont été charmées de cet idéalisme tenace qui s'obstine à croire qu'il y a autre chose ici-bas que des besoins matériels à satisfaire, qui, dans l'histoire, tout en faisant leur part aux influences de la race et du milieu, affirme que l'homme n'est pas leur esclave, et que, selon le mot de Vico, il se fait à lui-même sa destinée? Enfin, quand on applaudissait avec tant d'entraînement à cette générosité

d'âme qui plaint les victimes et relève les vaincus, qui s'attache de préférence aux faibles, aux humbles, aux opprimés, qui, dans ces merveilleux tableaux de la nature, jette un regard d'amour et de pitié sur les êtres les plus obscurs et les plus méprisés, n'était-ce pas une façon de répondre aux provocations insolentes de ceux pour qui c'est une loi de ne glorifier que le succès et de n'adorer que la force.

Si j'interprète bien le sens de cet élan de sympathie dont nous venons d'être les témoins, si vraiment il y faut voir un hommage rendu à de nobles sentiments qu'on avait peut-être un peu oubliés, un retour vers une façon plus élevée, plus humaine, de comprendre l'histoire et la vie, vous jugerez, je crois, Messieurs, qu'il y a lieu de nous en féliciter, et que c'est un heureux symptôme pour l'avenir.

RAPPORT

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1899

Messieurs,

Le hasard a voulu qu'un certain nombre de nos prix, qui ne reviennent qu'à des intervalles plus ou moins longs, se soient trouvés réunis cette année, ce qui a fort accru nos ressources. Grâce à cette coïncidence, nous avions plus de 106,000 francs à distribuer; nous les avons partagés entre quatre-vingt-dix-sept lauréats. Cette bonne fortune risquait de tourner à votre détriment, en donnant à ce Rapport des proportions fâcheuses pour votre patience, mais je n'ai pas voulu la mettre à une épreuve trop rude; je me résigne à des sacrifices plus que jamais nécessaires. J'espère que ceux dont je ne dirai que quelques mots me

pardonneront d'être si court, et que les autres, dont je ne pourrai rien dire du tout, ne se fâcheront pas trop de mon silence.

Nous avons tenu d'abord à faire profiter la poésie de notre richesse. Les poètes ont l'habitude de se plaindre que le public les paie volontiers en compliments, et, quoique très friands d'éloges, ils pensent que cette monnaie ne suffit pas pour tous les besoins de la vie. Nous avons donc été très heureux de pouvoir en récompenser un plus grand nombre qu'à l'ordinaire. C'était précisément cette année le tour du concours de poésie. Nous avions proposé pour sujet un poème tiré du cycle de la Table ronde; aucun des quatre-vingts ouvrages qui nous ont été adressés n'a pleinement satisfait l'Académie, qui n'a pas cru devoir décerner le prix dans son entier. Elle a pourtant remarqué, chez plusieurs des concurrents, des parties distinguées, et deux d'entre eux surtout lui ont paru dignes d'une récompense. M. Georges Chalandon, dans son poème intitulé : *la Nef de Salomon*, n'a cru devoir développer qu'un incident d'une curieuse légende, et celui peut-être qui n'est pas le plus important; mais si le fond chez lui a semblé un peu maigre, les détails sont agréables, présentés souvent d'une façon piquante, et il possède très bien la technique des vers. Il y a plus d'intérêt dans le poème de M. Raoul Guillard, *Merlin et Viviane*, mais aussi plus de jeunesse et d'inexpérience. Il a semblé à l'Académie que l'une des deux pièces était l'œuvre d'un poète déjà fait, l'autre d'un poète qui était en train de se faire. Mais, hélas! les espérances que ce dernier pouvait donner ne se réaliseront pas; M. Raoul Guillard n'a pas même eu la satisfaction

d'apprendre son succès. Quelques jours avant que l'Académie lui décernât sa récompense, il est mort d'une méningite, et sa famille désolée n'a plus d'autre consolation que de nous entendre exprimer nos regrets et prononcer son nom dans cette séance.

L'Académie a décerné à M. Edmond Haraucourt le prix Archon-Despérouses, que nous réservons aux poètes. Ici, Messieurs, vous serez bien aises, j'en suis sûr, que je laisse la parole au rapporteur, un poète qui a toute autorité pour parler de ses confrères. « M. Haraucourt, nous a-t-il dit, a toujours fait preuve, dans ses nombreux ouvrages, d'un noble souci de la beauté et de la perfection de son art. Son œuvre est d'une inspiration toujours élevée, d'une forme savante et sévèrement classique ; son vers, plus vigoureux qu'imagé, plus dramatique ou dogmatique que lyrique, est d'une facture solide, d'une langue ferme et pure. Son dernier livre, *l'Espoir du Monde,* est une sorte de *Légende des Siècles*, plus proche, par le pessimisme hautain de sa philosophie, la force de la composition et la nerveuse concision du style, des admirables *Poèmes barbares* de notre regretté maître Leconte de Lisle que des magnifiques et prestigieuses amplifications du plus grand des poètes lyriques Victor Hugo. »

Le prix Archon-Despérouses avait cette année plus d'importance qu'à l'ordinaire, le ministre de l'Instruction publique nous ayant permis d'y ajouter la somme qui restait disponible du concours de poésie. De cette somme, la moitié a été attribuée aux *Poèmes légendaires,* de M. Philippe Dufour; l'autre, fraternellement partagée entre un pasteur protestant, M. Février, qui a chanté le pays

cévenol, et un missionnaire du Sacré-Cœur, le Père Jean Vaudron, pour son recueil intitulé *Pluie et Soleil*, où il a décrit agréablement des paysages d'Anjou et de Bretagne.

Le prix Capuran est destiné, — ce sont les termes mêmes de la fondation, — à récompenser un poème moral ou religieux, ou bien une pièce de théâtre utile à l'amélioration de la jeunesse. Le théâtre aujourd'hui semble plus divertissant que moralisateur, ou s'il moralise c'est à la spartiate, en offrant le plus souvent à nos jeunes contemporains le spectacle de l'ilote ivre. On s'est donc tourné du côté de la poésie, et l'on a couronné le livre que M. Léonce Dupont intitule *Sérénité*, et qui a paru tout à fait répondre aux intentions du donateur.

Le hasard a voulu aussi que les deux prix que l'Académie accorde aux œuvres dramatiques soient attribués à deux poètes, le prix Toirac à M. Paul Meurice, pour son drame de *Struensée*, le prix Émile Augier à M. Jean Richepin, pour son *Chemineau*. M. Meurice n'est pas de ceux dont Aristote dit qu'ils ont été abaissés et humiliés par la vie : il garde les grands sentiments et les nobles fiertés de de la jeunesse ; nous le retrouvons dans *Struensée* comme nous sommes habitués à le voir depuis cinquante ans, en sorte qu'en récompensant sa dernière pièce, c'est son œuvre entière que nous couronnons. Quant à celle de M. Richepin, ai-je besoin d'en rien dire ? Tout le monde la connaît; elle a séduit le public par l'intérêt des situations, les lettrés par la virtuosité du style. On a dit sans doute que le héros de ce drame est un de ces chemineaux comme on en rencontre un peu sur les routes, mais M. Ri-

chepin a voulu faire une pièce de braves gens; ne nous en plaignons pas : elle nous repose de celles où l'on prend plaisir à ne nous montrer que des gens malhonnêtes.

Enfin, c'est un poète encore, M. Henri de Régnier, qui a obtenu le prix Vitet. M. de Régnier est l'un des chefs de cette école nouvelle qui ne se propose rien moins que de modifier la forme et l'esprit de la poésie française. L'entreprise est hardie, et il est naturel qu'elle n'inspire à l'Académie, héritière des vieilles traditions, qu'une confiance médiocre. Nous savons sans doute qu'aucun genre littéraire n'est condamné à l'immobilité; nous nous souvenons que, dans notre siècle même, la poésie s'est renouvelée plusieurs fois par l'initiative de quelques grands poètes et l'apparition de quelques-unes de ces belles œuvres, comme les *Méditations* et les *Feuilles d'Automne*, qui font taire toutes les oppositions et forcent tous les suffrages. La nouvelle école ne nous a pas encore donné le chef-d'œuvre qui doit définitivement la consacrer, mais en attendant qu'il paraisse, il ne nous est pas défendu d'aller chercher chez elle les hommes de talent qu'elle a produits, et en quelque sorte de nous les approprier. Tout le monde reconnaît que M. de Régnier possède de rares dons poétiques, l'abondance et l'éclat des images, l'ampleur et l'harmonie de la période, une grâce à la fois irritante et naturelle qui le fait agréer de ceux mêmes qu'effarouchent ses hardiesses. L'Académie a fait comme eux; elle ne lui a pas gardé trop de rancune de ses témérités, d'autant plus qu'à chaque volume qu'il publie son talent semble s'épurer et se rapprocher des modèles anciens.

M. de Régnier s'apercevra sans doute qu'à ce changement sa poésie n'a rien perdu de ses qualités premières, et qu'elle y gagne au contraire un éclat plus solide, plus de netteté, plus de souplesse, et cette justesse d'expression et de pensée qui est le propre des œuvres durables.

De la poésie passons, ou, si vous aimez mieux, descendons à la prose. Et d'abord occupons-nous des prix Montyon et de ceux qui s'y rattachent. C'est une masse un peu confuse qui ne comprend pas moins de quarante-quatre ouvrages couronnés. On y trouve, comme tous les ans, des romans qui s'efforcent d'être honnêtes, sans être ennuyeux, des études littéraires et morales, des épisodes historiques, des biographies comme celle du Dr Récamier, autour duquel M. Triaire a groupé tous les médecins illustres de son temps, ou celle du cardinal Maignan, par M. l'abbé Boissonnet. L'économie politique elle-même y a quelque place, avec M. de Malarce, qui a tant fait depuis quarante ans pour le progrès des institutions populaires; et nous n'avons pas oublié non plus la presse utile, celle qui travaille à l'éducation du plus grand nombre; nous avons voulu l'honorer en apportant nos félicitations et nos récompenses au *Magasin pittoresque*, fondé en 1833 par M. Charton et que dirige aujourd'hui M. Formentin. Le *Magasin pittoresque* a dépassé la soixantaine, ce qui est pour un journal, comme pour un homme, un âge très respectable.

Un des ouvrages dont nous avons été le plus frappés est celui du lieutenant-colonel Titeux sur *Saint-Cyr*. Ce gros livre, très bien fait, se compose de deux parties. La première raconte l'histoire de nos écoles spéciales

militaires, et notamment de celle qui, depuis 1808, est établie dans la maison royale de Mme de Maintenon. La seconde, beaucoup plus courte, me paraît pourtant plus importante. M. Titeux y étudie à fond et compare entre eux deux systèmes d'éducation militaire, celui de l'Allemagne et celui de la France. Ses critiques sur l'École de Saint-Cyr, qu'il connaît bien, car il en a été l'un des plus brillants élèves, sont nombreuses, graves, et atteignent quelquefois l'organisation même de notre armée. Il est probable qu'elles seront contestées, surtout par ceux qui n'aiment pas qu'on dérange leurs habitudes ou leurs opinions. Quant à moi, la compétence me manque pour les apprécier; tout ce que je puis dire, c'est qu'il règne dans le livre de M. Titeux un accent d'honnêteté et de sincérité qui attire vers l'auteur et donne confiance en ses idées.

Vous vous serez peut-être aperçus que ce sont les récits de voyages qui tiennent le plus de place dans notre liste; ils étaient rares autrefois, parce qu'on voyageait beaucoup moins; ils nous arrivent aujourd'hui en telle abondance que nous sommes obligés de faire entre eux un choix sévère. Nous aurions voulu récompenser des ouvrages comme ceux de M. Noblemaire, qui a visité l'Égypte et l'Inde anglaise, et nous raconte agréablement ce qu'il y a vu. C'est un bon exemple, auquel il faut applaudir, que celui de ces jeunes gens, qui, leurs études achevées, s'en vont compléter leur éducation en faisant le tour du monde. Mais, puisqu'il fallait se borner, vous comprendrez que nous préférions à ces voyageurs qui traversent la mer sur de bons paquebots, logent dans de bons hôtels et ne man-

quent de rien sur leur route, ceux qui s'en vont dans la brousse ou dans le désert, couchent sous la tente ou à la belle étoile, et ne mangent pas tous les jours.

Au premier rang de ces voyages héroïques mettons celui que Dutreuil de Rhins avait entrepris dans la haute Asie, et que son compagnon, M. Grenard, nous raconte. Fier et ferme, d'une indépendance un peu farouche, Dutreuil de Rhins n'était guère fait pour se plier aux occupations régulières et aux tâches subordonnées. Aussi sa vie, quoique bien courte, a-t-elle été fort agitée et pleine d'aventures. Il a couru presque toutes les mers, visité les contrées les plus diverses, rapportant de partout des observations précises, curieuses, nouvelles, dont il faisait profiter le public. Son travail le plus important est un grand ouvrage sur la géographie de l'Asie centrale où il a réuni ce que nous disent de cette contrée les auteurs chinois, les pandits de l'Inde et les rares voyageurs européens qui ont pu l'entrevoir. Malheureusement ils en disent fort peu de chose, et Dutreuil de Rhins se désolait qu'il restât tant d'espace blanc sur la carte qu'il en avait tracée. Un seul moyen s'offrait pour combler ces vides, c'était d'y aller voir lui-même, et ce moyen n'était pas commode. Dutreuil de Rhins ne se faisait aucune illusion sur les difficultés de l'entreprise. Il tenait surtout à visiter le Tibet, et il savait bien que c'était précisémeut ce qu'on ne voudrait pas lui laisser voir. Comme il n'ignorait pas que le gouvernement chinois ne lui en donnerait jamais la permission, il se décida à ne pas la demander. Son plan consistait à y entrer par le Nord, qui est absolument désert, et où il était sûr de ne trouver sur son chemin ni doua-

nier, ni gendarme. Il voulait tenter d'y pénétrer le plus loin possible ; une fois qu'il y serait, il faudrait bien qu'on l'en laissât sortir, et, à l'aller comme au retour, il verrait le pays. Il partit donc avec un seul compagnon européen, un élève de l'École des Langues orientales, M. Grenard. Pendant deux ans, il parcourut le Turkestan russe et le Turkestan chinois, puis il se jeta intrépidement dans les montagnes du Tibet, avec des serviteurs dont il n'était pas sûr et des guides qui ne savaient pas toujours le chemin. Les souffrances furent rudes. On s'avançait en silence dans l'ombre froide, le long de montagnes énormes, couvertes de neiges, à une altitutude de quatre à cinq mille mètres, sans gîte et quelquefois sans pain. Pendant soixante jours, on n'aperçut aucune créature vivante, pas une touffe d'herbe, pas une trace d'animal, pas un vol d'oiseau, rien qui donnât un peu de vie à cette solitude morne et désolée. La traversée finie, quand on fut arrivé dans un pays qui semblait plus humain, il se trouva que l'homme était plus sauvage encore que la nature : des paysans fanatiques, excités par des moines bouddhistes, reçurent la caravane à coups de fusil. Dutreuil de Rhins, atteint par une balle, fut jeté, vivant encore, dans la rivière. M. Grenard eut grand'peine à s'échapper et à poursuivre sa route jusqu'à Pékin. Là il put se faire rendre les papiers de la mission et s'en est servi pour composer le récit de ce dramatique voyage. Il y a joint deux volumes excellents d'observations sur les pays qu'il a parcourus; il y décrit l'aspect des lieux, les mœurs des habitants, leurs croyances religieuses et leur façon de vivre. L'Académie est heureuse de récompenser par le prix de Joëst un

ouvrage qui a coûté tant de peine, et qui fait si grand honneur à la science française.

Ne quittons pas ces contrées sans dire un mot de l'*Histoire des Missions dans l'Inde*, par M. l'abbé Launay. Ce sont quatre gros volumes, pleins de renseignements exacts et sincères, où tout est dit simplement, les échecs comme les succès, sans aucun voile de complaisance, sans aucun euphémisme de commande, dans un esprit de sagesse et de mesure. Tous nos explorateurs qui ont si souvent rencontré sur leur chemin les prêtres des Missions étrangères et qui en ont reçu tant d'indications utiles, nous remercieront de ne pas oublier, dans nos récompenses, une compagnie qui a tant fait pour la civilisation chrétienne et l'influence française.

Avec le commandant Toutée, nous passons de l'extrême Orient au cœur de l'Afrique. Il s'agissait, dans l'expédition dirigée par M. Toutée, de résoudre une question très grave pour nous : le moyen Niger est-il ou non navigable? Les Anglais prétendaient qu'il ne l'était pas, et la raison qu'ils avaient de le croire, ou de le dire, c'est qu'ils le souhaitaient beaucoup. M. Toutée a prouvé qu'il l'est, en y naviguant pendant plus de cent jours de suite. Il l'a remonté et redescendu depuis Zinder jusqu'à Arenberg, poste fortifié qu'il a fondé sur le rivage. Vous pensez bien que cette navigation n'a pas toujours été facile : on y a fait une dizaine de naufrages consécutifs. Il a fallu à M. Toutée, pour se tirer partout d'affaire, déployer une incroyable fécondité de ressources. C'est une qualité bien française, et il la possède à un très haut degré. Cet officier d'artillerie s'est trouvé à l'occasion un très habile diplomate, un

ingénieur, un charpentier, un agronome, un marin; à la fin, il est redevenu un soldat, lorsque, avec sa petite troupe qu'il animait de son courage, il a tenu tête à quinze cents Touaregs, qui ont laissé leur chef sur le champ de bataille. Dans le récit qu'il nous fait de ses aventures, nous retrouvons encore une qualité française, la gaieté; sa bonne humeur résiste aux circonstances les plus pénibles : il est de ceux qui se consolent de tout avec un sourire. Ouvrez le livre de M. Toutée, vous le lirez jusqu'au bout, et vous y trouverez grand plaisir. Je ne sais pourquoi il a éprouvé quelque part le besoin de demander grâce pour son style. Aussi modeste que brave, il ne se doute pas qu'il écrit bien, ce qui est peut-être le véritable secret pour bien écrire.

Il me reste à parler de deux intéressants récits de campagne, que nous avons choisis entre plusieurs autres, ceux du lieutenant-colonel Lentonnet et du lieutenant de vaisseau Émile Duboc. Le colonel Lentonnet a fait partie de l'expédition de Madagascar; il se distingua, avec ses tirailleurs algériens, au combat de Tsarasaotra, qui fut l'un des plus sérieux de la campagne. Il était de cette élite de braves que le général Duchesne emmena avec lui à marches forcées et qui prit Tananarive. Il souffrit comme les autres, plus que les autres peut-être, parce qu'il était affectueux et compatissant de sa nature, et qu'il ressentait jusqu'au fond du cœur toutes les douleurs de ceux qui l'entouraient. Épuisé par la maladie, il fut embarqué malgré lui pour la France et mourut en route. On nous a donné les notes qu'il prenait tous les jours pour lui seul et pour sa famille. Elles nous font connaître une âme de soldat, très ferme et

très douce à la fois, un de ces hommes esclaves de leur devoir, et qui l'accomplissent à la lettre, sans faiblesse et sans forfanterie. Il doit s'en trouver beaucoup de semblables dans notre armée ; on les ignore, parce qu'ils n'aiment pas le bruit et n'attirent pas volontiers sur eux les regards. Il est bon pourtant que de temps en temps le hasard fasse sortir de cette masse silencieuse une voix qui parle pour tous les autres et nous apprenne ce qu'ils valent.

Le lieutenant de vaisseau Émile Duboc a d'abord servi au Tonkin. Il était à l'affaire d'Hanoï et il a vu tomber près de lui le commandant Rivière. Il a passé de là dans l'escadre de l'amiral Courbet et il a fait la guerre de Chine. Dans le récit qu'il en a donné, on trouve une page incomparable : c'est celle où il raconte comment, par une nuit noire, avec un mauvais canot armé en porte-torpille et monté par cinq hommes d'équipage, lui compris, il a franchi la redoutable passe de Shei-Poo, s'est aventuré à dix milles marins de l'escade française, au milieu de la flotte chinoise, et a fait couler à pic, d'un coup de torpille, la frégate le *Yu-Yen,* de 3400 tonneaux et de 23 canons. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il s'est trouvé assez de courage et de sang-froid pour analyser, avec une précision étonnante, ses impressions pendant ces dernières minutes. « Le sacrifice de l'existence, nous dit-il, était fait et bien fait. Je n'avais plus dès lors aucun souci de ma guenille terrestre. Ce souci enlevé, il me sembla que j'appartenais par avance à un autre monde. » Puis il raconte comment, tout entier au coup qu'il préparait, il n'entendait plus le bruit de la canonnade, il ne voyait pas les balles qui pleuvaient autour de lui ; ses yeux étaient fixés uni-

quement sur cette muraille noire dont il approchait et où il allait attacher sa torpille. — Mais je ne veux pas gâter le récit en l'abrégeant; il faut le lire en entier dans le livre de M. Duboc.

Ne trouvez-vous pas, Messieurs, que cette page, et d'autres que je pourrais citer, répondent tout à fait aux exigences du prix fondé par M. de Montyon? Connaissez-vous rien qui soit plus vraiment « utile aux mœurs »? Ces explorateurs, ces soldats, ces marins, ont fait mieux qu'ajouter quelque territoire nouveau à la vieille patrie. Ils nous ont donné d'admirables exemples de courage et de dévouement; ils nous ont montré que la sève des fortes vertus n'est pas épuisée chez nous; ils nous ont consolés et soutenus. Remercions-les de nous rendre un peu de confiance en nous-mêmes, nous en avions grand besoin. J'ai bien envie de leur dire, comme l'amiral Courbet quand il pressait dans ses bras, à la coupée du *Bayard,* Duboc et ses compagnons : « Oh! les braves gens! il n'y a pas de plus braves gens au monde! »

Vous ne serez pas étonnés que, dans la liste que vous avez sous les yeux, les prix littéraires tiennent une très grande place. C'est le rôle particulier, c'est le devoir de l'Académie d'encourager la littérature; aussi est-ce à la littérature, sous toutes ses formes, que la plupart de nos concours se rattachent de quelque manière. Nous avions cette année deux prix de traduction à donner, le prix Jules Janin, qui est réservé aux littératures anciennes, et que se sont partagé MM. Poyard, Chaignet, Desrousseaux; le prix Langlois, décerné à Mlle Obert, qui a traduit la *Syntaxe française du XVIIe siècle*, de M. Haase. Mlle Obert est

une Russe qui a étudié dans nos écoles; elle ne s'est pas bornée à nous donner de l'ouvrage de M. Haase une version fidèle et intelligente, elle l'a complété et amélioré. C'est un cas assez curieux, à ce qu'il me semble, de voir un savant ouvrage sur notre langue composé par un professeur allemand, et traduit en français, et en bon français, par une Russe. — Le prix Saintour est destiné à récompenser des études savantes, grammaires, lexiques, éditions originales, recherches sur d'anciens auteurs. Nous l'attribuons à M. Gasté, qui a réuni dans un volume toutes les pièces relatives à la querelle du *Cid*, en les accompagnant de notes et d'explications intéressantes; et à M. Arnoud, pour son *Racan*, excellent livre, un peu long peut-être, mais qui contient beaucoup de documents nouveaux, et qui se termine par un lexique de la langue de cet aimable poète, que le XVIIe siècle mettait si haut, et que nous avons trop oublié.

Parmi les ouvrages qui appartiennent à la littérature proprement dite, plaçons d'abord ces études morales, ces tableaux de la société et de la vie, ces recueils de pensées et de réflexions qui sont si véritablement un genre français. Nous en avons reçu un très grand nombre, nous en avons couronné quelques-uns. Sur celui qui est intitulé *Nuances morales*, aucune discussion ne s'est élevée. On a été d'accord que l'auteur, une femme d'esprit, qui se cache sous le nom de Marie Valyère, excelle à exprimer des idées justes, sous une forme piquante, ce qui est le grand mérite de cette sorte d'ouvrages, et on lui a donné sans contestation le prix Jules Favre. Le livre de M. Brenier de Montmorand, *la Société française contemporaine,* a trouvé plus de

contradicteurs. Le titre a paru ambitieux et un peu démesuré pour un ouvrage où il n'est guère question que de la noblesse et du clergé. On lui a aussi reproché de ne montrer que le mal, et de laisser le bien dans l'ombre ; mais les moralistes n'ont pas trop coutume d'être des faiseurs de compliments, et on leur pardonne leurs gronderies en faveur de leurs bonnes intentions. Celle de M. Brenier de Montmorand sont tout à fait louables : il prêche à notre jeune démocratie la double nécessité de mettre à sa tête une élite et de se donner un idéal. Voilà d'excellents conseils; mais il me semble que ce n'est pas tout à fait de ce côté que notre jeune démocratie se dirige. Après avoir parlé des ouvrages qui étudient la société française, n'oublions pas de mentionner ceux où il est question des autres pays, comme, par exemple, le tableau, peut-être un peu flatté, de la vie des peuples scandinaves par M. Maurice Gandolphe, et le livre de Mlle Menant sur les *Parsis*. Il s'agit dans ce livre de ce petit peuple qui a quitté sa patrie pour sauver sa foi, qui, au milieu des chrétiens, des mulsumans, de bouddhistes, et tout en s'accommodant autant qu'il le peut à un monde qui n'est plus le sien, reste lui-même, continue à prier Ormuz, adore le feu, lit l'*Avesta* comme faisaient ses pères il y a plus de trois mille ans, ce qui nous ramène presque au berceau du monde.

On étudie beaucoup aujourd'hui, et l'on connaît mieux qu'autrefois l'histoire de notre littérature. Les bons livres, qui traitent de nos grands écrivains, sont nombreux, et nous les accueillons volontiers. Nous en avons même, cette année, couronné un si grand nombre qu'il n'est pas pos-

sible que je vous parle de tous comme je le voudrais et comme ils le méritent. C'est à peine si j'en puis citer quelques-uns, comme, par exemple, l'étude de M. Parigot sur *le Drame d'Alexandre Dumas*, celle de M. Strowski sur *Saint François de Sales*, celle de M. Zyromski sur *Lamartine poète lyrique*. C'est à Lamartine encore qu'aboutit le travail de M. Henri Potez sur *l'Élégie en France avant le romantisme*. Il y montre que notre grand poète est moins isolé qu'on ne le croit, et rétablit la chaîne qui conduit des œuvres de Parny, d'André Chénier, de Millevoye, jusqu'aux *Méditations*. M. Lintilhac a fait précéder l'un de ses livres, qui contient une série d'études littéraires, d'un petit traité sur la conférence dramatique, où il donne, d'une manière très piquante et très vivante, des préceptes pour y réussir. C'est un sujet qui lui est tout à fait familier. Mais pourquoi donc a-t-il intitulé le chapitre où il nous apprend comment on se prépare à parler en public : « la cuisine d'une conférence » ? Le mot est vraiment un peu bas et par trop sévère ; on en veut à M. Lintilhac de traiter avec si peu d'égards un genre où il excelle. Je me reprocherais de ne pas insister sur *la Vie d'Ernest Renan*, par Mme James Darmesteter. Ce livre composé de souvenirs personnels, écrit avec tant de finesse, de grâce, de sympathie, ne pouvait pas laisser l'Académie indifférente. Nous sommes encore trop près de Renan, il a touché à des questions trop brûlantes pour qu'on puisse tout à fait s'accorder aujourd'hui sur son œuvre religieuse et scientifique. C'est la postérité qui mettra à son rang définitif le philosophe, le savant, le penseur. Mais il nous appartient à nous, ses contemporains, de dire ce qu'était l'homme. Nous devons

rendre hommage à ses nobles qualités, à l'élévation de son caractère, à son désintéressement, à sa large tolérance, à son mépris des injures. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de Mme Darmesteter, c'est que tous ceux qui ont connu et qui ont aimé Renan le retrouveront dans son livre.

M. Maurice Tourneux est un fureteur, à la recherche des documents nouveaux qui peuvent éclairer notre histoire littéraire; et j'ajoute que c'est un fureteur habile et heureux. Mais de toutes les découvertes qu'il a faites, il y en a peu d'aussi intéressante que celle dont il nous fait profiter dans son livre sur *Diderot et Catherine II*. Catherine souhaitait beaucoup de recevoir la visite d'un de ces grands écrivains de Paris dont s'entretenait le monde : c'était alors la mode parmi les souverains. Elle s'adressa d'abord à Voltaire, mais Voltaire, qui avait appris chez Frédéric II ce qu'il en coûte de fréquenter les rois, refusa. Diderot, qui était l'obligé de l'impératrice, fut bien forcé d'accepter, et il se mit en route pour Saint-Pétersbourg, où il resta cinq mois. Que se passa-t-il dans ce voyage, qui, comme on pense bien, fit grand bruit ? Quels furent les rapports entre le philosophe et l'impératrice ? Personne ne le savait positivement, ce qui n'empêche pas que chacun en parlait à sa manière. Frédéric, qui était jaloux de sa grande voisine, et qui ne pouvait pas souffrir Diderot, affirmait qu'on l'avait trouvé raisonneur, ennuyeux, insupportable. A Paris, où l'on savait qu'il n'avait pas l'usage des cours, on supposait volontiers qu'il avait dû déplaire à l'impératrice par ses gaucheries et ses familiarités. « Il lui prend la main, disait Grimm, il lui saisit le bras, il tape sur la table, comme s'il était chez le baron d'Holbach. »

On allait jusqu'à dire que, pour se mettre à l'abri des gesticulations du philosophe, elle n'avait rien trouvé de mieux que de placer entre eux deux un petit meuble. Ce qui se passait véritablement dans ces entretiens, nous le savons aujourd'hui, grâce à M. Tourneux. Il faut bien que Catherine y ait trouvé de l'agrément puisqu'elle pria Diderot, avant son départ, d'en fixer le souvenir dans un écrit qu'elle voulait garder. C'est cet écrit que M. Tourneux nous rapporte de Saint-Pétersbourg. Quand on connaît Diderot et sa verve toujours enflammée, il n'y pas à craindre que ce ne soit qu'un sec résumé de conversations refroidies. Il vient de quitter l'impératrice, il se croit toujours en sa présence, il lui semble qu'il la voit, qu'il lui parle, il s'excite, il s'anime, il retrouve le ton, il nous rend l'illusion de l'entretien véritable. Les sujets qu'il traite sont souvent très délicats; à l'aide de beaucoup de compliments, il fait passer quelques leçons, il dit des vérités, il donne des conseils, il prêche la tolérance, il prononce à demi-voix le nom de la liberté; il lui arrive même de toucher aux affaires de la politique. — Savions-nous qu'il a été l'un des précurseurs de l'alliance de la France avec la Russie? Il prédit « qu'un jour le sang russe se mêlera au sang français dans les batailles ». — A ce moment la France désolait ses amis par ses faiblesses, sa légèreté, ses inconséquences. Comme c'est son usage, elle était la première à se déprécier et criait contre elle-même plus fort que tous les autres. A Paris, les écrivains, les poètes, les philosophes, ces ingrats à qui tout le monde faisait fête, se montraient sans pitié pour leur pays. Diderot ne lui est pas non plus fort indulgent. Il conseillait au grand-duc, qui

allait partir pour visiter l'Europe, de ne pas trop s'attarder chez nous. « L'air de la France, lui disait-il, est à la longue très contagieux. Paris est une coquette à côté de laquelle il ne faut pas demeurer trop longtemps. » Cependant il allait moins loin que les autres. Précisément à la même époque, un écrivain à la mode, qu'on s'arrachait dans les salons, en tête d'un ouvrage dédié à l'impératrice de Russie, osait écrire de la France : « Cette nation avilie est aujourd'hui le mépris de l'Europe; nulle crise salutaire ne lui rendra la liberté : c'est par la consomption qu'elle périra. » Diderot semblait répondre à cette sinistre prédiction, quand il disait à Catherine : « Ah! Madame, il ne dépend que de ceux qui nous gouvernent de faire encore une grande et belle nation de nous. L'étincelle sacrée qui reste d'un grand brasier n'a besoin que d'un souffle. » On vit bien, quelques années plus tard, que c'était Diderot qui avait raison.

M. Edmond Biré est, comme M. Tourneux, un critique consciencieux, exact jusqu'à la minutie. Il a le goût de l'inédit : c'est la passion du jour. Il aime beaucoup la nouveauté; mais tandis que d'autres la cherchent dans les caprice de la fantaisie, lui est convaincu que ce qu'il y a de plus rare au monde, et, par conséquent, de plus nouveau, c'est d'être vrai. Seulement il veut que la vérité soit entière, complète; il la poursuit jusque dans les détails en apparence les plus insignifiants. De ces recherches infatigables, de cette étude attentive des petits faits, il a tiré un chapitre fort piquant de la psychologie des grands écrivains. Il a montré comment, dans les confidences qu'ils nous font sur eux-mêmes, après quelques années, ils sont

enclins à se tromper, et par suite, à nous tromper, avec quelle complaisance, sans le vouloir, presque sans le savoir, ils arrangent les faits, dans l'intérêt de leur renommée, ou simplement pour l'agrément des lecteurs, comment aussi le public se fait leur complice, et de quelle manière les légendes se forment autour de leur jeunesse et à propos de leurs écrits. Ces légendes, il en est le mortel ennemi; il les poursuit, il les démasque, il les dépouille de tous les ornements dont on les embellit, et les ramène à la froide réalité. Assurément, s'il eût vécu au moyen âge, on l'aurait appelé un grand dénicheur de saints. En ce moment, il est occupé d'une tâche un peu différente, mais qui n'est pas moins utile. Il nous donne les *Mémoires d'Outre-Tombe*, non comme ils furent publiés après la mort de Chateaubriand, découpés, déchiquetés dans une multitude de petits chapitres, qui leur donnaient une apparence de roman-feuilleton, mais comme l'auteur les avait conçus, avec les divisions qui sont indiquées dans l'ouvrage lui-même; il se flatte avec raison que cette belle ordonnance en fait un livre nouveau. M. Biré a ceci de singulier, qu'il habite la province, et qu'il n'en sort guère. Comment fait-il, étant si loin des bibliothèques et des archives, pour être si bien informé, et convaincre si souvent les Parisiens de mensonge ou d'erreur? C'est son secret. C'était aussi, dans les siècles passés, celui des Peyresc, des Bouhier, de tant de parlementaires, de tant de religieux, qui n'ont pas eu besoin de quitter leurs châteaux ou leurs couvents pour devenir de forts savants hommes. M. Biré est un peu de leur école; non seulement il publie de bons livres, mais en prouvant qu'on peut travailler partout, quand on le veut bien, il

donne un excellent exemple. L'Académie l'en récompense en lui accordant le prix Née.

J'arrive, — un peu tard, — aux prix qui sont attribués à l'histoire, et d'abord au prix Gobert. Nous le donnons cette année au R. P. Baudrillart, ancien élève de l'École Normale et prêtre de l'Oratoire, pour son ouvrage intitulé : *Philippe V et la Cour de France*. C'est un sujet de première importance. « L'année 1700, dit M. Baudrillart en commençant son livre, a vu naître en Europe quelque chose de nouveau et quelque chose de grand : l'union de deux peuples, séparés longtemps par un accident dynastique et politique, contraire à leur penchant naturel aussi bien qu'à leur histoire. » Cette union, qui tendait à joindre toutes les races latines sous l'hégémonie de la France, fut naturellement combattue par les peuples du Nord, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, et contrariée par les jalousies de ceux mêmes qui devaient en profiter. En somme, la grande idée de Louis XIV ne fut que très imparfaitement réalisée; ce qui en resta du moins, c'est que l'hostilité entre la France et l'Espagne, qui durait depuis des siècles, cessa, et l'on peut dire, malgré quelques orages passagers, qu'elle n'a plus reparu. M. Baudrillart n'a pas entrepris de raconter les événements eux-mêmes dans leur détail infini, mais seulement les relations entre les deux cours par lesquelles les événements s'expliquent. Ce qui lui a permis de renouveler le sujet, ce sont les découvertes qu'il a faites aux archives d'Alcala de Hénarès, qui contiennent les papiers personnels de Philippe V. Il y a trouvé, parmi beaucoup d'autres pièces curieuses, 400 lettres de Louis XIV, presque toutes inédites, et 200 du duc de Bourgogne. Grâce à ces

ressources inattendues, l'œuvre a pris de très vastes proportions; elle formera quatre gros volumes, dont trois ont paru. Tous ont leur importance, mais le premier se lit avec plus de plaisir que les autres. La figure de Louis XIV le domine, et, quoi qu'on pense de ce prince, sa présence suffit pour communiquer aux faits où il est mêlé une incomparable grandeur. Saint-Simon lui-même, qui l'a si cruellement traité, n'est tout à fait intéressant que quand il parle de lui. A la vérité, nous n'avons pas affaire ici à ce roi victorieux, qui dictait ses volontés à l'Europe. Il est vaincu, il demande la paix et ne peut l'obtenir qu'aux conditions les plus dures. Mais ses désastres ne l'ont pas amoindri; au contraire, il y gagne, pour parler comme Bossuet, ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute aux grandes âmes. Voilà bien l'impression que nous laisse l'ouvrage de M. Baudrillart et ces admirables lettres de Lous XIV retrouvées à Alcala, où il conserve, avec un sentiment si vif de son devoir envers ses peuples, le respect de lui-même et sa dignité dans l'infortune. Le succès de M. Baudrillart ne s'est pas borné à la France : l'Espagne aussi a bien accueilli un livre qui retrace une époque importante de son histoire, et c'est l'illustre homme d'État que nous venons de voir périr si misérablement, Canovas del Castillo, qui a voulu le présenter lui-même à l'Académie de Madrid.

La Défense nationale, en huit volumes, par M. Pierre Lehautcourt, obtient le second prix Gobert. L'auteur, qui est un soldat, a ce mérite rare, dans le récit de faits si récents, qu'il a dit la vérité sans faiblesse et sans violence et qu'il garde partout la modération et la sérénité qui con-

viennent à l'histoire. L'exposition des opérations stratégiques y est très claire, malgré que le détail abonde. Les circonstances sont rapportées avec assez d'exactitude, sur des données assez nombreuses, pour que nous voyions clairement pourquoi et comment elles ont été plus fortes que nous. « L'*Histoire de la Défense nationale,* nous disait le rapporteur qui est lui-même un historien éminent, prouve une fois de plus que les armées ne s'improvisent pas, que la guerre se fait avec des soldats et non avec des hommes, et que les plus généreux et les plus gigantesques efforts, s'ils sauvent l'honneur, ce qui est beaucoup, ne peuvent rien contre des forces régulières, produites et organisées par de solides institutions militaires »; et il ajoutait : « En proposant pour le second prix Gobert ce livre excellent à tant de titres, la commission se croit obligée de déclarer que l'œuvre est supérieure à la récompense. »

Des sept ouvrages qui se partagent le prix Thérouanne, je n'en puis mentionner qu'un, celui de M. Taphanel sur *La Beaumelle et Saint-Cyr*. Le nom de La Beaumelle est aujourd'hui en fort petite estime; son livre fameux sur Mme de Maintenon passe pour un roman, et l'on n'a aucune confiance dans l'édition qu'il a donnée de ses lettres. L'ouvrage de M. Taphanel ne détruira pas tout à fait ces préventions, mais il oblige à faire quelques réserves. Nous y voyons, à notre grande surprise, que La Beaumelle a travaillé sous les yeux des dames de Saint-Cyr, qu'il était leur familier et leur hôte, que ce huguenot, quand il les allait voir, était logé dans l'appartement réservé à l'évêque de Chartres, qu'elles lui ont communiqué tous leurs documents, et revu son livre avant qu'il ne fût publié. Cela ne

veut pas dire qu'il ne contienne que des faits avérés et des textes irréprochables : au XVIIIe siècle on n'y regardait pas de si près. Mais si l'on fera bien de ne le consulter qu'avec précaution, les renseignements fournis par M. Taphanel montrent qu'on n'a pas le droit de le négliger.

Les concours Gobert et Thérouanne ne sont pas les seuls où les historiens aient obtenu des récompenses. En réalité ils se sont glissés un peu partout. Il faudrait les y aller chercher, si nous voulions montrer dans un tableau d'ensemble la part que nous avons faite à l'histoire. Ce sont assurément des livres d'histoire que cette vie romanesque d'Ange Pitou, par M. Fernand Engerand, où il nous montre que ce chanteur des rues était un agent des princes qui faillit périr sous le Directoire pour avoir voulu restaurer la monarchie, en attendant qu'il mourût presque de misère sous la monarchie restaurée; et le récit de M. Maurice Jollivet, composé sur les papiers de lord Elliot, qui nous fait connaître comment l'Angleterre s'empara de la Corse en 1794 et de quelle façon elle la gouverna pendant trois ans. C'est bien aussi un livre d'histoire que celui de M. Lacour-Gayet, intitulé *l'Éducation politique de Louis XIV*. Il tient un peu plus que ne promet le titre et se compose de deux parties, qui ne sont peut-être pas fort bien liées entre elles. La première contient des renseignements curieux, quelquefois nouveaux, sur la manière dont Louis XIV a été élevé, et elle tend à prouver qu'il le fut peut-être avec plus de soin qu'on ne croit, quoiqu'il ait dit souvent lui-même qu'il n'était qu'un ignorant. La seconde, toute doctrinale, traite de l'autorité

royale et de l'idée qu'on s'en faisait à cette époque. M. Lacour-Gayet montre que la légitimité du pouvoir absolu des rois n'était contestée de personne. Les protestants l'acceptaient comme les catholiques, les gallicans comme les ultramontains, les jansénistes comme les jésuites. La seule différence qu'il y avait entre eux, c'est que chacun aurait voulu que ce pouvoir absolu s'exerçât à son profit.

Parmi les livres que nous couronnons, il y en a un qui paraît être moins de notre compétence, c'est celui de M. Henry Lapauze sur les pastels de La Tour qui sont à Saint-Quentin. Nous n'avons pas encore été mis en possession du prix que Mme Charles Blanc a fondé pour la critique d'art et qui naturellement reviendrait à M. Lapauze. En attendant, si, dans ce classement que j'ai essayé de faire, je cherchais à quel groupe il conviendrait de le rattacher, je crois bien, quoique cela ait l'air d'un paradoxe, que je le mettrais parmi les livres d'histoire. Taine, dans ses entretiens si pleins d'idées neuves et de vues profondes que ses amis n'oublieront jamais, disait souvent qu'il n'y a rien de meilleur que de voir les portraits des gens d'une époque pour se mettre l'époque entière devant les yeux. Aussi ne manquait-il pas de visiter le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale quand il voulait décrire un siècle et lui rendre la vie. Je me suis souvenu de ces paroles en feuilletant le recueil de M. Lapauze. Il y a là 87 portraits reproduits par la photographie avec une merveilleuse exactitude, expliqués dans des notices bien faites, et qui sont l'image vivante du temps. On l'y retrouve tout entier; toutes les conditions, toutes les fortunes ont posé devant La

Tour. Nous y voyons des grands seigneurs, des fermiers généraux, des princes, des ministres, des écrivains, des artistes, des abbés de cour, des comédiennes, et nous avons le sentiment qu'il nous les montre tout à fait comme ils étaient. Dans ses grands portraits, l'artiste a quelquefois voulu plaire à ses modèles, il les a flattés ou rajeunis. Mais ici, dans ces préparations qu'il faisait pour lui seul et qui ne devaient pas quitter son atelier, il ne prenait pas la peine de les embellir, il ne leur faisait grâce ni d'une année ni d'une ride. Mme de Pompadour n'y a plus cet air de triomphe et d'apothéose qu'on lui voit sur le tableau du Louvre. Son œil est éteint, sa mine fatiguée, sa lèvre flétrie : c'est la fin d'une favorite. Ajoutons que La Tour n'est pas seulement un grand artiste, c'est aussi, suivant l'heureuse expression de M. Lapauze, un liseur d'âmes, et sur les traits de ses personnages, il met leur caractère. Quand on se promène dans ce bel hôtel Lécuyer, où la ville de Saint-Quentin a logé les pastels que lui a légués La Tour, quand on regarde ces figures si gracieuses, si piquantes, si animées, ces yeux pétillants d'esprit et qui semblent vous suivre, ces lèvres entr'ouvertes et prêtes à parler, ce n'est vraiment pas un musée qu'on visite, c'est la société même du XVIIIe siècle qu'on croit voir revivre devant soi. — N'avais-je pas quelque raison de dire qu'on peut prendre dans le livre de M. Lapauze une véritable leçon d'histoire?

Il ne me reste plus, avant de finir, qu'à vous parler du prix Jean Reynaud, que chaque classe de l'Institut décerne à son tour. C'était à nous de le donner cette année. Le jour où nous devions nous décider, notre confrère M. Legouvé

assistait à la séance. Il avait son candidat, et il en exposait les titres avec cette finesse, cette bonne grâce, qui donnent tant de prix à sa parole. Mais pendant qu'il parlait, une idée venait à tout le monde. On se demandait pourquoi l'on irait chercher ailleurs ce qu'on avait devant soi. On se disait que, s'il est bon d'encourager les jeunes gens qui sont l'espérance des lettres, il convient aussi de ne pas oublier ceux qui en sont l'honneur, qu'un prix académique est souvent la récompense d'un brillant début, mais qu'il peut être le couronnement d'une noble existence. Si bien que quand est venu le moment de voter, toutes les voix se sont trouvées réunies, non pas sur le candidat de M. Legouvé, mais sur M. Legouvé lui-même. Il est le seul que ce résultat ait surpris. M. Legouvé est le doyen d'âge de l'Institut. Si vous consultez notre Annuaire, vous y verrez qu'il y a 44 ans qu'il fait partie de notre compagnie, mais en réalité voilà bien plus longtemps qu'il nous appartient. Le 15 avril 1813, bien jeune encore, il assistait à la séance où fut reçu le successeur de son père. Le directeur, après avoir fait l'éloge de Gabriel Legouvé et déploré sa perte prématurée, annonça que l'Académie prenait son jeune fils sous sa tutelle. « Elle s'engage, disait-il, à protéger son enfance, à guider sa jeunesse, pour qu'il devienne digne à la fois et du père dont il pleure la perte, et de l'adoption qui la répare, si la perte d'un père pouvait se réparer. » Depuis ce temps, le pupille de l'Académie n'a cessé de lui faire honneur. Il n'a pas écrit une ligne dont il eût plus tard à se repentir : il n'a jamais exprimé que des idées élevées, servi que des causes justes. Il a travaillé sans relâche à des œuvres honnêtes et utiles. Il y

a quelques semaines encore, il nous apportait le livre qui contient ses conférences à l'École normale de Sèvres, et qui, quoi qu'il dise, ne sera pas le dernier. Dans nos réunions académiques, lorsque nous sommes en présence de ce vieillard que les années n'ont pas courbé, qui, à 92 ans passés, reste si jeune d'esprit et de cœur, qui garde dans ses manières la politesse et la grâce d'une autre époque, nous nous sentons ramenés vers le milieu du siècle dernier, et il nous semble vraiment que nous voyons recommencer devant nous la vieillesse de Fontenelle.

III

DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU

1895 — 1899

DISCOURS

DE

M. HERVÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Prononcé dans la séance publique annuelle du 21 novembre 1895.

MESSIEURS,

On se fait quelquefois de singulières idées sur nos prix de vertu. J'ai rencontré des personnes sincèrement convaincues que l'Académie française a pour mission de couronner des rosières, et qu'une partie de ses séances hebdomadaires est consacrée à les choisir. Sans doute nous tenons grand compte de la nature de mérite qui a rendu célèbre Nanterre après Salency; mais ni celle-là, ni aucune autre n'a été l'objet exclusif que M. de Montyon a eu en vue lorsqu'il nous a chargés de reconnaître la vertu et de l'honorer. Il ne nous a pas enfermés dans une spécialité. Il a pris le mot de vertu dans son sens le plus général.

Il n'a exclu aucune des actions, aucun des sentiments par où la noblesse de l'âme peut se révéler. Deux limites seulement sont mises à la liberté de nos choix : il est nécessaire que nos lauréats soient pauvres, et qu'ils soient Français. Ces deux conditions remplies, nous prenons notre bien partout où nous le trouvons; nous revendiquons, comme rentrant dans notre programme et comme répondant aux intentions de M. de Montyon et de ses généreux imitateurs, le courage aussi bien que la charité, l'amour maternel aussi bien que la piété filiale, la tendresse pour l'enfance comme le dévouement à la vieillesse, pourvu que chacune de ces vertus dépasse la mesure ordinaire du sacrifice ou de l'épreuve, et s'élève ainsi à une hauteur suffisante pour devenir un exemple en même temps qu'une exception.

La ville du Havre, qui a tous les genres de succès, nous a envoyé cette année le premier de nos lauréats. Il s'appelle Perier (Léon-Louis), et il est lamaneur, autrement dit pilote. On devient lamaneur; on ne devient pas sauveteur. Il faut l'être de naissance. C'est une vocation : c'est celle de Léon-Louis Perier. Il sauve seul ou en compagnie, à la nage ou en canot, mais il sauve toujours. On n'a pas le droit de se noyer quand il est là. Un jour, sans l'aide de personne, il recueille dans son embarcation les seize hommes d'une batterie flottante submergée dans l'avant-port. Un autre jour, avec le petit personnel d'un canot de sauvetage dont il est le sous-patron, il dispute à la tempête, pendant plusieurs heures, cinq marins formant l'équipage d'un brick anglais. Amenés à son bord, ils ne sont pas encore sauvés. Le vent est contraire et la mer

démontée. Impossible de rentrer au Havre. Il faut gagner un autre port. Perier met le cap sur Honfleur : c'est là qu'après mille difficultés et mille dangers il finit par atterrir.

Il était arrivé à son vingt-huitième sauvetage et à sa soixante-quatrième année, lorsqu'en novembre 1894, par un froid rigoureux, il se jetait tout habillé dans un des bassins du port, et en retirait, après avoir nagé sur un parcours de cinquante mètres, un jeune homme qui était sur le point de se noyer. Ai-je besoin de vous dire que Léon-Louis Perier a reçu de ceux qui l'ont vu à l'œuvre, de ses chefs et de ses concitoyens, tous les témoignages officiels ou non de reconnaissance et d'admiration? Il a autant de médailles qu'on peut en faire tenir sur une large poitrine de marin. Il a depuis 1893 la croix de la Légion d'honneur, et le décret qui la lui a conférée n'a provoqué aucune interpellation. Les services rendus par Léon-Louis Perier ne sont pas de ceux qu'on a besoin de qualifier d'exceptionnels pour empêcher le public de les croire insuffisants. Rien ne manque donc à sa gloire. Les Havrais ont pensé cependant que nous pouvions y ajouter quelque chose en proclamant le nom du brave lamaneur devant l'élite de la Société parisienne réunie sous la coupole de l'Institut. Alexandre le Grand, après avoir vaincu la Perse et conquis l'Égypte, ne se serait pas tenu pour satisfait à moins d'avoir les applaudissements des Athéniens. On attache aux vôtres le même prix, et c'est à Paris que viennent se faire consacrer les réputations.

René Le Goaon, né à Bannalec (Finistère), est âgé de cinquante ans. Il a été matelot des équipages de la flotte (division de Lorient),puis préposé des douanes à Quim-

perlé. Il est maintenant concierge au lycée de Quimper. C'est encore un sauveteur; il opérait autrefois en mer; il opère aujourd'hui en eau douce. Il repêche les noyés dans le Ster ou l'Odet, l'Isole ou l'Ellé, ces rivières charmantes et traîtresses qui arrosent les vertes prairies de notre Cornouailles. On l'a vu sauver le père avec le fils. On l'a vu lutter contre un noyé qui se débattait entre ses mains, et le retirer de l'eau malgré lui. Nous avons la liste des personnes qui lui doivent la vie, nous avons aussi l'énumération des infirmités précoces dont il a payé ses actes de dévouement.

Quittons la Normandie ou la Bretagne, et transportons-nous dans les montagnes de la Lozère. Nous voici à douze ou quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. L'hiver est venu. Le haut Gévaudan est caché sous une couche de neige de plusieurs pieds d'épaisseur. Les populations vivent renfermées, et attendent devant de grands feux de bois de sapin la fin des mauvais jours, en consommant quelques maigres provisions mises en réserve pendant la belle saison. Les diligences ne circulent plus. Parfois même la marche des trains de chemin de fer est arrêtée.

Une catégorie d'employés ne suspend jamais son service. Le facteur rural, de son pas calme et régulier, arpente chaque jour ce désert glacé. Il vient frapper à la porte de la famille barricadée contre le froid. Il remet au vieux père, sous l'enveloppe recommandée, les économies de la fille, engagée comme servante à la ville. Parfois il trouve sur sa route un voyageur en détresse, et lui apporte un secours inespéré. Le 6 janvier 1895, sur les pentes

d'Aubrac, dans l'arrondissement de Marvejols, le facteur Théophile Boutevin découvre un paysan des environs, Charles Durand, couché dans la neige. Le malheureux, épuisé de fatigue et transi de froid, ne cherchait plus même à lutter contre la mort. Boutevin le relève, le guide, le soutient, et finit par le ramener chez lui, à 1 400 mètres de là. Moins d'un mois après, il sauve dans les mêmes conditions un autre cultivateur, André Bros, en détresse à 2 kilomètres de sa maison. A peu de jours de là, dans l'arrondissement de Mende, le facteur Jean-Marie Chanial accomplissait un sauvetage encore plus émouvant. Le 13 février, alors qu'il était déjà fatigué par une longue marche, il aperçoit, perdus dans la neige, les époux Bournat, du village de Gourgous. Il charge la femme sur ses épaules, prend le mari par la main, et traînant l'un, portant l'autre, près de tomber à chaque pas, finit par les mettre tous deux en sûreté, à 1 700 mètres du point où il les a rencontrés.

Sur les confins de la Lozère et du Cantal, Augustine Astruc exerce la profession de sage-femme dans un chef-lieu de canton nommé Fournels. Depuis vingt-six ans qu'elle a pris son diplôme, elle fait l'admiration de tous par la dignité de sa vie et par sa sollicitude pour la clientèle spéciale à laquelle elle doit ses soins. Dans ces régions montagneuses, le métier de sage-femme n'est pas seulement pénible, il est quelquefois dangereux. On vous réclame, il faut partir par tous les temps, passer par les plus affreux chemins. Mlle Astruc n'hésite jamais. Une nuit, elle avait été appelée pour donner des soins à la femme d'un fermier du village de Maurines (Cantal). Elle

était donc à cheval dans la montagne, et à côté d'elle un brave cultivateur qui lui servait de guide. Tous deux, surpris par une tourmente, restèrent plusieurs heures sans retrouver leur chemin. Mlle Astruc, dont le sang-froid ne se démentit pas un instant, n'avait qu'une crainte, celle d'arriver trop tard pour porter secours à la pauvre femme qui attendait sa venue. Souvent elle n'est pas payée. La famille est sans ressources. L'accouchée manque du nécessaire. Non seulement Mlle Astruc ne réclame rien, mais la sage-femme devient la bienfaitrice de sa cliente. Elle lui apporte de petits secours en argent, du vin, du bouillon. Quand elle ne peut pas suffire à cette bonne œuvre, elle y associe quelques personnes charitables du voisinage, dont elle sollicite discrètement le concours. Des centaines de jeunes mères et d'enfants nouveau-nés ont dû la vie à son dévouement et à sa générosité.

Il nous faudrait beaucoup de sages-femmes comme Mlle Augustine Astruc, et beaucoup de nourrices comme Mme Ballot, de Pecqueuse (Seine-et-Oise). Celle-ci a heureusement élevé, au sein ou au biberon, un total de quarante-cinq nourrissons qui lui ont été confiés, sans parler de ses treize enfants, dont neuf sont encore vivants. La dépopulation de nos campagnes ne tarderait pas à s'arrêter s'il se trouvait deux femmes aussi précieuses dans chacun de nos deux mille huit cents cantons. L'agriculture, qui manque de bras, leur devrait un monument. L'Académie ne peut que leur offrir deux de ses prix.

On s'étonne de voir chaque année les servantes, et surtout les cuisinières tenir une place si considérable sur notre liste de lauréats. Nous savons qu'une prévention défavo-

rable s'attache à cette dernière profession, et qu'on fait courir, sur les personnes qui s'y consacrent, toute sorte de bruits fâcheux. On va jusqu'à dire que quelques-unes d'entre elles pourraient donner des leçons aux spécialistes les plus habiles dans l'art de présenter des comptes fictifs. L'Académie ne connaît pas cette catégorie de cuisinières. Elle n'en a jamais découvert de pareilles dans les dossiers qui lui sont adressés. Elle n'y rencontre que des femmes de bien, qui non seulement n'exploitent pas leurs maîtres, mais qui souvent se dépouillent pour eux. Vous voyez à quel point il est injuste d'englober dans une condamnation générale et sans appel toute une corporation.

Octavie Brunet, de Dunkerque, a été au service des mêmes maîtres pendant vingt-deux ans. La famille est ruinée depuis 1880. Octavie a commencé par faire à sa maîtresse l'abandon de toutes ses économies; puis elle s'est placée au dehors comme femme de peine; elle passe ses journées à gagner quelque chose pour faire vivre la pauvre vieille dame, et ses soirées à la soigner.

Angélique Deshayes, de Boulogne-sur-Mer, remplit le même rôle de bienfaitrice et de sœur de charité auprès de sa maîtresse infirme et ruinée. Elle lui donne asile depuis quinze ans dans une chambre qu'elle paie 5 francs par mois. Elle n'a qu'un lit. Elle ne peut même pas le partager : il est trop étroit pour deux. La brave fille ne s'y couche que pendant quelques heures pour prendre un peu de repos, retrouver des forces et retourner au travail. Le reste du temps le lit est à sa maîtresse, comme tout ce qu'elle gagne et tout ce qu'elle a.

Marie Favreau, de Poitiers; Marie Archambault, de

Paris; Élisabeth Bastide, du Vigan; Gabrielle Beffrieu, d'Aurillac, sont également au nombre de ces servantes dévouées jusqu'au sacrifice. Gabrielle Beffrieu s'est même sacrifiée deux fois. Elle a soigné dix ans sa maîtresse, et après la mort de celle-ci, elle s'est consacrée depuis quinze ans à son vieux maître malade et paralysé, dont la santé réclame des soins incessants.

Dans une ville de la Côte-d'Or, Stéphanie, ou, par abréviation, Fanny Richard entrait, il y a vingt-deux ans, au service d'un marchand de vin. On prétend que ce genre de commerce réussit toujours. Le patron de Stéphanie Richard a donc été une exception, car il s'est ruiné. Je suppose qu'il ne se mettait pas à la hauteur du progrès contemporain, et qu'il négligeait d'utiliser dans ses chais les découvertes de la chimie. Quand il vit sa maison décliner, il fit les derniers sacrifices pour éviter la faillite et payer tous ses créanciers. Après quoi, n'ayant plus rien et ne voulant pas donner le spectacle de sa misère dans une ville où on l'avait vu présider le tribunal de commerce, il quitta le pays et vint se cacher à Paris. C'est là qu'il mourut, en 1892, laissant dans la détresse non seulement une veuve, mais une fille, un gendre, et leurs quatre jeunes enfants. Plus tard le gendre a été heureux de trouver un emploi subalterne à 90 francs par mois; mais au moment de la mort de l'ancien président du tribunal de commerce, le dénûment de la famille était absolu. Un matin qu'il n'y avait pas de pain à la maison, un des jeunes enfants, le petit Georges, alla vendre de vieux chiffons pour cinq sous, et des bouteilles vides pour dix sous.

Depuis de longues années Stéphanie Richardne tou-

chait plus la moindre parcelle de ses gages. Elle ne croyait pas faire assez pour ses maîtres. C'est alors qu'elle eut l'idée de les quitter, de chercher une place, et de gagner des gages pour les en faire profiter. Elle partit donc pour son pays. Elle n'avait même pas d'argent pour le voyage. Un homme de bien, ému en voyant tant d'abnégation chez cette brave fille, lui paya son billet de chemin de fer.

Trois ans se sont écoulés depuis le départ de Stéphanie Richard. Elle travaille, elle économise pour ses maîtres ruinés. Elle ne pense pas seulement à leurs besoins matériels. Cette servante a le cœur d'une reine. Elle apprend que le petit Georges va faire sa première communion. Elle se dit qu'il n'aura pas un livre de messe convenable; elle lui en expédie un, en même temps qu'un costume pour le grand jour. L'enfant est dans la joie. Il lui écrit : « Ma chère Fanny, je te remercie de tout ce que tu m'as envoyé. Mon vêtement m'allait très bien, et les souliers aussi. Le livre est bien joli. Tu m'as vraiment trop gâté. J'ai bien prié le bon Dieu pour toi ». Et comme il remplit en ce moment l'office d'enfant de chœur dans une chapelle de la rue de Douai, il ajoute : « Je vais servir tous les matins ma messe à cinq heures et demie. J'ai bien envie de dormir. Maman Louise (sa grand'mère) a bien de la peine à me réveiller. »

La grand'mère, dans sa correspondance, parle également de ces messes matinales : « Mon Georges ne va pas mal; tous les matins nous sommes levés à cinq heures et quart. Il se lève courageusement. » Elle aussi, elle est l'objet des attentions délicates de son ancienne servante. Stéphanie Richard, en lui envoyant des vêtements, y a joint

quelques fleurs : « Merci, lui écrit-elle, ma chère Fanny, pour votre ravissant bouquet qui embaume. » Parfois elle la gronde de se priver de tout. Elle n'est pas seule à lui tenir ce langage. Des personnes qui veulent du bien à Stéphanie Richard blâment ce désintéressement, qui va jusqu'à l'imprévoyance. Elle a cinquante ans, elle ne pourra peut-être pas toujours travailler. Elle a tort de ne rien mettre de côté pour ses vieux jours. Stéphanie écoute, ne répond rien, et poursuit, avec une douce obstination, la tâche qu'elle s'est donnée.

La conduite du gardien de la paix Finance n'est pas moins héroïque. Il a passé six ans auprès d'un député que l'exercice du mandat législatif avait rendu fou. Au début il ne faisait que remplir un devoir professionnel. Ancien militaire, il venait d'entrer, en qualité de surveillant, à l'asile de Prémontré, près de Laon. C'est là qu'il vit arriver cette victime du régime parlementaire, à la personne de laquelle il fut attaché. Au bout de quelque temps, l'état du malheureux s'améliora. Depuis qu'il n'était plus au Palais-Bourbon, il avait cessé d'être dangereux. On le rendit à sa famille, composée de sa femme et de son beau-père octogénaire ; mais on ne pouvait lui laisser qu'une demi-liberté, car il était loin d'être guéri. Finance l'accompagna. Cependant les ressources de la famille s'épuisaient. Les services du surveillant ne pouvaient plus être payés. On le remercia, en demandant et en obtenant pour lui un poste de gardien de la paix. Le bon Finance n'entendait pas abandonner pour cela son malade, dont l'état s'aggravait de nouveau, et auquel ses soins étaient plus nécessaires que jamais. Le député habitait Fontenay-sous-

Bois, tandis que le gardien de la paix était en résidence à Pantin. Finance accomplit alors le tour de force suivant. Chaque jour, dès que son service le laissait libre, il franchissait en une heure et demie la distance qui sépare Pantin de Fontenay, allait rejoindre son malade, le soignait comme un enfant et le guidait dans de longues promenades à travers les bois. Puis il faisait la même route en sens inverse et se trouvait à son poste le lendemain matin. Ses chefs furent si touchés de son dévouement qu'ils l'attachèrent à la brigade de Vincennes pour le rapprocher de son malade. Tous les soins de Finance ont été inutiles. Le député a dû être placé de nouveau dans un asile d'aliénés. Sa femme est morte de chagrin. Le beau-père survit, sans ressources, atteint par l'âge et par la cécité. Finance et sa jeune femme veillent sur lui. D'autres adoptent un enfant. Ces braves gens ont adopté un vieillard, et leur affection adoucit la tristesse de ses derniers jours.

On peut se demander, et plus d'un parmi vous s'est certainement posé cette question, si des legs spéciaux étaient indispensables pour récompenser les vertus de famille. La tendresse d'une mère pour ses enfants, le culte pieux et reconnaissant dont elle est entourée par eux, sont si naturels, et je puis ajouter si universellement répandus, en dépit de quelques monstrueuses exceptions, qu'ils ne semblent pas avoir besoin d'être encouragés. Les auteurs de ces legs ont pensé à certaines épreuves matérielles ou morales qui rehaussent parfois, en les entourant de difficultés, même la piété filiale et même l'amour maternel. Ils ont pensé aussi, en dehors de la ligne directe, à des degrés de parenté où le sacrifice, moins obligatoire, devient plus

généreux et plus touchant. A qui de nous n'est-il pas arrivé d'apercevoir, dans un intérieur ouvrier ou bourgeois, gêné ou aisé, une femme qui a oublié de vivre pour elle-même en se consacrant à ses sœurs ou frères, à ses nièees ou neveux? Elle a été jeune ; elle est peut-être encore belle ; mais ses cheveux blonds ou bruns commencent à grisonner. Depuis longtemps rien de ce qui vient du dehors, ou de ce qui peut y attirer, n'existe plus pour son cœur, qui pourtant ne s'est pas refroidi, mais dont la chaleur, semblable à un foyer qui n'éclaire et ne réchauffe que la maison, se concentre sur ces enfants que suivant l'expression du poète elle n'a point portés dans son sein.

Au milieu du rude hiver de 1834, un fermier du canton de Montsalvy, dans le Cantal, mourait jeune encore. Il se nommait Carrier. Sa veuve dut abandonner la ferme. Le défunt lui laissait pour tout héritage une miche de pain et sept enfants, dont l'avant-dernier, une fille, s'appelait Jeanne et avait alors trois ans. Les cinq aînés entrèrent en service, la plupart *pour la vie seulement*, comme on disait, c'est-à-dire sans gages. La veuve dut travailler aux champs pour la somme de six sous par jour. Elle gardait à sa charge ses deux plus jeunes enfants. Dès que Jeanne eut un peu grandi et qu'elle put travailler de ses pauvres petites mains, elle se mit en service à son tour. Il faut croire que dès cette époque elle montrait des qualités exceptionnelles, car elle eut tout de suite des gages. Elle gagnait trois francs par an et une robe de toile par-dessus le marché. Peu à peu on l'augmenta, et elle trouva le moyen de faire des économies, qu'elle envoyait à sa mère. Il est vrai qu'elle se privait de tout et qu'elle attendit d'avoir

l'âge de quinze ans pour s'acheter ses premiers souliers. Encore les ménageait-elle à ce point que lorsqu'elle allait à la messe, elle les portait, durant un trajet de 2 kilomètres, non pas à ses pieds, mais sous son bras, et ne les chaussait qu'au moment de pénétrer dans l'église.

A trente-trois ans, elle entrait comme servante à l'hospice d'Aurillac. Elle y est encore aujourd'hui. Les gages étaient modiques, mais à côté des trois francs par an du début, c'était la richesse. Sa première pensée fut de la partager avec sa mère. Surtout elle voulut lui faire connaître un raffinement d'existence qu'elle-même avait ignoré jusque-là. Elle venait d'apprendre, par une expérience personnelle et inédite, ce que c'est que de dormir sur un matelas. Dès qu'elle put acheter de la laine en quantité suffisante, elle l'envoya au logis maternel en indiquant la manière de s'en servir. La mère Carrier fut scandalisée. Coucher sur de la laine quand on peut en faire de bons et chauds vêtements, quelle folie, quelle prodigalité ! « Ma fille se dérange, disait la bonne vieille, elle devient fière. » Et pour lui donner une leçon d'économie, elle fila toute cette laine et en fabriqua des habits pour ses autres enfants. Jeanne persista. Cette fille de l'Auvergne n'était pas d'une race et d'un caractère à se décourager. Elle acheta une nouvelle provision de laine ; mais elle ne s'exposa pas cette fois à ce qu'on en tirât des vestes et des culottes. Elle envoya le matelas tout fait, et l'on fut bien obligé de l'accepter.

Après sa mère, toute sa famille a été l'objet de sa tendre et affectueuse sollicitude, qu'elle a répartie sur trois générations. Le nom de tante Jeanne, par lequel la désignent non seulement ses neveux et nièces, mais tous ceux qui

la connaissent, rappelle cette continuité de dévouement. Tante Jeanne est modeste ; elle seule ignore tout ce qu'elle vaut ; elle s'étonne quand on le lui dit ; elle ne parle jamais du bien qu'elle fait. Pour nous le révéler il a fallu qu'on organisât autour d'elle et à son insu un petit complot.

Vous pourriez croire qu'une vertu aussi délicate ne se rencontre qu'à l'hôpital. Vous vous tromperiez. Nous allons en trouver une seconde édition au Crédit foncier. Madeleine Flick est cuisinière chez l'un des deux sous-gouverneurs de ce grand établissement de crédit. On peut la placer à côté de Jeanne Carrier : c'est le même dévouement à la famille, c'est la même élévation de sentiments. Le cadre seul et les conditions d'existence diffèrent : Madeleine a de plus gros gages que Jeanne, mais elle a aussi de plus lourdes charges. Tout coûte cher à Paris, même la vertu. Ce ne sont plus les tarifs modestes d'Aurillac. Rien que dans une seule maison d'éducation, elle a payé pour deux de ses neveux plus de quatorze cents francs. Or elle a élevé presque toute sa famille privée de chef par la mort prématurée du père. La récompense que nous attribuons à cette vertueuse fille est bien insignifiante à côté de ses mérites exceptionnels. Heureusement elle est déjà récompensée d'une autre manière et bien mieux que par nous : elle voit grandir et prospérer, après bien des difficultés et des épreuves, cette famille qui lui doit tout. Une de ses sœurs, religieuse, un de ses frères, jeune prêtre, prient pour elle ; ce dernier s'est fait missionnaire dans l'Afrique orientale. Il y propage tout à la fois l'influence de la France et celle du catholicisme, indissolublement unies dans ces régions, comme dans tous les pays étrangers.

Un dernier trait achèvera de vous faire connaître Madeleine Flick. Dans une lettre de M. le Sous-Gouverneur du Crédit foncier, je lis cette phrase que je livre à vos méditations : « Je n'ai pas besoin de dire qu'elle est de la probité la plus scrupuleuse et que si j'avais un reproche à lui faire, ce serait d'être parfois, à cet égard, d'une susceptibilité un peu trop ombrageuse. » Je ne connais pas personnellement M. le Sous-Gouverneur du Crédit foncier ; mais la nature de ses fonctions et les rapports qu'il a eus avec tant de personnes aussi différentes par leur condition que par leur caractère, me paraissent lui donner une compétence toute spéciale pour se prononcer sur la délicatesse en matière d'argent.

La charité, chez les femmes surtout, a des trouvailles ingénieuses : elle prend des formes imprévues. Mme Planté, née Lagardère, de Damazan (Lot-et-Garonne), avait été placée fort jeune à la tête de l'hospice établi dans ce chef-lieu de canton. Les ressources de la charité locale étant alors très restreintes, la commission administrative s'étonnait de voir l'établissement suffire à peu près à toutes les nécessités. On eut l'explication du mystère lorsqu'on examina les comptes de plus près. Mme Planté ne se contentait pas d'administrer l'hospice : elle le subventionnait. Elle comblait à ses dépens le déficit. A comprendre et à pratiquer de cette façon l'administration de l'Assistance publique, elle a naturellement écorné dans une forte proportion le petit patrimoine qu'elle possédait.

Mme Delafosse et Mme Châtelain, depuis plus de trente ans, se sont faites gardes-malades volontaires et gratuites, l'une dans le Nord, à Wattignies-Lille, l'autre dans la

Sarthe, à Gesne-le-Gaudelain. Elles secondent les médecins, posent les emplâtres et les sangsues, veillent auprès des accouchées, cherchent de bonnes nourrices pour les enfants nouveau-nés, ne reculent ni devant les maladies contagieuses ni devant les épidémies. Elles habitent au milieu de populations ouvrières dont la reconnaissance s'exprime de la manière la plus sincère et la plus naïve tout à la fois. Quand ces braves gens rendent témoignage des vertus de Mme Delafosse ou de Mme Châtelain, il est visible que personne ne leur a dicté leur déposition ou n'y a collaboré. Le style et l'orthographe portent un cachet d'indéniable authenticité.

Une Bretonne, Sophie Renot, voulait se faire petite-sœur des pauvres. Elle avait la foi, elle avait la vocation : elle n'avait pas la santé. Après trois mois de noviciat, on lui déclara qu'elle ne devait pas songer à prononcer ses vœux ; que, faible comme elle l'était, elle ne pourrait supporter cette vie si dure, ces fatigues, ces privations. Bref, on la renvoya dans le monde, je veux dire parmi les pêcheurs de Douarnenez. Dans cette population de huit à dix mille âmes, où il n'y a presque pas un homme qui ne soit marin, on voit constamment des familles privées de leur chef par des sinistres en mer. Sophie Renot recueille les orphelins. Pour les plus petits elle paie les mois de nourrice. Quand ils sont sevrés, elle les installe chez elle. Elle en prend le plus qu'elle peut : cinq ou six en même temps. Elle a des trousseaux de différentes dimensions, qu'elle fait porter successivement par chacun de ses pupilles. Quelquefois, pendant qu'elle loge, habille et nourrit les enfants, elle donne encore un secours à la mère, ma-

lade et hors d'état de gagner sa vie. Vous comprenez qu'elle n'a pas les moyens de faire tant de bien sans être secondée. Elle quête pour ses protégés. Elle quête surtout lorsqu'il s'agit de trouver une grosse somme d'un seul coup : 300 francs, pour faire entrer à la Providence de Quimper une grande fille qui erre à l'aventure le long de la mer. Ne croyez pas qu'elle soit toujours bien reçue. Il y a des personnes qui trouvent qu'on la voit arriver trop souvent : « Vous nous ennuyez, mademoiselle Sophie ; ce n'est pas raisonnable : vous finirez par avoir à votre charge tous les mendiants et tous les orphelins du pays. » Elle, sans s'échauffer : « Je suis fâchée, madame, de vous avoir contrariée. Je m'en vais; mais je suis sûre que la prochaine fois vous ne me refuserez pas. Ce sera toujours, vous le savez, pour les pauvres du bon Dieu. » Voilà près de quinze ans que Sophie Renot est la petite-sœur laïque, mais très chrétienne cependant, des pauvres de Douarnenez.

Je vous tiendrais ici trop longtemps si j'entreprenais de vous raconter tous les épisodes touchants ou naïfs dont se compose la vie de chacun de nos modestes héros du bien. Vous voudrez certainement les lire dans notre livret annuel où personne n'est passé sous silence, où aucun détail n'est omis.

Je vous tiendrais plus longtemps encore si j'élargissais le cercle qui nous a été tracé par nos donateurs ; si je ne me bornais pas à vous entretenir des pauvres qui secourent d'autres pauvres ; si je vous parlais par exemple d'une grande dame, morte il y a peu d'années, qui a laissé aux malheureux une fortune et comme maison de retraite un

palais, ou bien de deux frères qui lui ont fait une noble concurrence, et dont l'un, heureusement, est encore vivant; ou bien de ce doyen d'une de nos assemblées parlementaires, qui donne chaque année aux œuvres charitables par centaines de mille francs, et sur la poitrine duquel M. Félix Faure attachait l'autre jour la rosette d'officier de la Légion d'honneur, au milieu d'un peuple de vieillards secourus et consolés par les bienfaits de la fondation Laubespin.

La charité, dans l'ensemble de ses œuvres si généreuses et si efficaces, méritait de tenter un écrivain. Elle en a tenté au moins deux dans notre compagnie. L'un n'est plus parmi nous, et je pense souvent avec émotion à cet esprit original et à ce brave cœur qui s'appelait Maxime Du Camp. C'est lui qui m'a souhaité ici la bienvenue. C'est lui qui m'a introduit et guidé dans la commission des prix de vertu, aux travaux de laquelle il s'intéressait passionnément. Aujourd'hui encore j'ai peine à ne pas le chercher des yeux à cette place, où il s'asseyait chaque année, non pas pour écouter, car son oreille fatiguée lui refusait le service, mais pour suivre sur le manuscrit le discours consacré à l'éloge de ceux qu'il regardait un peu comme ses clients, les lauréats de nos fondations Montyon, Souriau, Marie Lasne, Honoré de Sussy, Gémond, Camille Favre, Letellier, Lelevain, Émile Robin, Lange, Buisson, Laussat, Peltier, Louise Boutigny, Lecocq-Dumesnil et Le Villain.

L'autre nous reste. L'auteur de l'*Enfance à Paris*, de *Misère et Remèdes*, est jeune et plein de vie. Comme Maxime Du Camp, il a le savoir et la flamme, l'amour des nobles,

études dont il s'occupe et assez de loisir pour s'y consacrer. Nous espérons qu'il les poursuivra longtemps. La matière ne lui manquera pas. Le sujet se renouvelle sans cesse. La charité participe de la nature et s'associe au sort des institutions qui l'entourent. Elle a ses vicissitudes et même ses révolutions. Elle subit l'influence des temps et des événements. Tout se tient et marche du même pas dans la vie des nations. Elles passent par des époques de langueur pour entrer ensuite dans des périodes d'activité. Tantôt les forces d'un pays sont comme déprimées ; tantôt, après être restées quelque temps repliées sur elles-mêmes, elles se relèvent vigoureusement.

La première moitié de notre XVIIe siècle est une de ces périodes privilégiées où tout se développe en même temps. La France est comme un arbre gonflé de sève et dans les branches duquel fermente la vie. Rien n'est achevé : tout est commencé. Le soleil de Louis XIV ne s'est pas encore levé ; mais l'aube qui le précède et l'annonce éclaire déjà l'horizon. C'est le matin d'un beau jour.

C'est le moment où Richelieu, par ses négociations avec les villes du Rhin et par ses traités avec les petits princes de l'Empire, prépare la réunion de l'Alsace à la France ; où la tragédie héroïque sort tout armée du cerveau d'un Corneille ; où Turenne et Guébriant, Gassion et Fabert font leurs premières armes, pendant qu'un jeune prince du sang grandit pour égaler un d'entre eux, pour surpasser les autres, pour être appelé par ses contemporains Monsieur le Prince le héros, par la postérité le grand Condé, pour trouver enfin après deux siècles, dans sa maison, un historien digne de lui. C'est aussi le moment où un prêtre

d'humble origine, dont l'enfance s'était passée à garder des troupeaux dans les pacages de la plaine de Dax, mais qui n'en avait pas moins conquis par ses vertus la confiance et le respect de tout ce qu'il y avait de plus haut placé à Paris, donne à la charité française une impulsion qui ne devait plus s'arrêter jusqu'à nos jours, transforme des femmes élégantes et délicates en visiteuses des pauvres et en servantes des malades, suscite ou crée quatre ou cinq œuvres admirables, dont une seule aurait suffi pour immortaliser monsieur Vincent, comme on disait alors, saint Vincent de Paul, comme nous disons aujourd'hui.

Ne craignez pas qu'à l'abri du nom respecté d'un saint j'abuse de la situation pour vous faire une homélie ou un sermon. Outre que les homélies n'ont pas très bonne réputation depuis l'archevêque de Grenade, outre qu'un sermon mal placé, comme il serait ici, pourrait vous rebuter, je ne me sentirais pas digne de parler au nom de la religion. Il me sera permis cependant de rappeler, à titre de vérité historique, que ce grand sentiment de compassion pour l'humanité souffrante, qui inspire de si hautes vertus, est un sentiment d'origine chrétienne. Qui donc a dit le premier : « Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés... Il est plus doux de donner que de recevoir... Ne vous amassez pas de trésors dans la terre, où la rouille les rongera, où les voleurs viendront vous les dérober. Amassez-vous des trésors dans le ciel ; là où est votre trésor, là aussi est votre cœur. » Ces maximes sont devenues la doctrine morale du monde moderne, et non pas seulement aujourd'hui du monde chrétien, mais du monde civilisé tout entier, une doctrine qu'on ne pratique

pas toujours, mais que personne ne peut se défendre d'admirer, et qui réconcilie les nobles âmes, sans distinction d'origine, dans la communion universelle de la charité.

On fait pourtant à cette doctrine une objection. A prêcher le renoncement, à exalter la pauvreté, ne risque-t-on pas de détruire le sentiment de l'intérêt personnel, d'éteindre cette excitation qui lance l'humanité à la conquête du monde matériel, et de compromettre ainsi la destinée terrestre des sociétés, qui est de travailler, de produire et de prospérer? Quelle brèche aux lois de l'économie politique! Quelle menace pour le développement de la richesse des nations! Qu'on se rassure : l'intérêt personnel peut se tromper parfois de route; mais on n'a pas à craindre qu'il disparaisse de cette terre. On trouvera toujours des hommes courageux pour acheter des mines d'or. La pente de la nature humaine n'est pas de se sacrifier, et le mépris de la richesse ne deviendra jamais assez général pour être un danger public.

Toute grande doctrine propose à l'homme un but élevé, auquel il atteint bien rarement, mais qui, en lui demandant des sacrifices, devient l'instrument de son perfectionnement moral. C'est le dévouement qui ennoblit la vie, et il faut croire à quelque chose pour se dévouer.

Est-il vrai que le temps approche où l'on ne croira plus à rien? On le dit beaucoup. Nous n'entendons parler que de doctrines qui s'écroulent et d'illusions qui s'évanouissent. Il paraît que les choses se passent ainsi à chaque fin de siècle. C'est une crise qui revient tous les cent ans; mais je remarque qu'elle finit toujours par se limiter à faire une sélection entre les idées qui gouvernent

le monde, et à séparer la vérité de l'alliage qui l'altère et la ternit. On a proclamé la banqueroute de la science; mais il est bien entendu que l'arrêt ne s'applique pas à la science d'un Claude Bernard ou d'un Louis Pasteur. On a proclamé la banqueroute de la Révolution; mais on ne proclamera pas la banqueroute de la liberté. On ne proclamera, pas la banqueroute de la vertu. On ne proclamera pas la banqueroute du patriotisme : vous venez de voir nos braves petits conscrits, à Madagascar, mourir aussi simplement et aussi héroïquement que, dans un autre temps, les vieux soldats du grand Empereur. C'est une fière réponse aux accusations de décadence adressées à notre race. On peut nier bien des genres de supériorité; mais la grandeur morale poussée jusqu'au sacrifice de soi-même impose aux plus frivoles le respect, aux plus sceptiques l'admiration.

DISCOURS

DE

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Prononcé dans la séance publique annuelle du 26 novembre 1896.

Messieurs,

M. de Montyon, de qui les fondations diverses permettent à l'Académie française de se montrer chaque année si libérale, était un propriétaire très entendu et un créancier peu accommodant. Il mandait à son régisseur Parain de ne pas manquer à faire cueillir les cerises qui poussent sur les jeunes arbres, quel que fût leur peu de valeur, pour qu'on ne s'accoutumât pas à les voler. Il faisait assigner la veuve Jérôme Lantenois en paiement de treize livres qu'elle restait lui devoir sur vingt-six, et il refusait de faire à Louis Merland une légère remise sur sa redevance de quarante-six livres, bien

que la récolte de celui-ci eût été totalement grêlée. Il est vrai qu'en même temps il envoyait deux cents livres de riz pour être distribuées parmi les pauvres de sa seigneurie de Montyon, et il poussait même la sollicitude jusqu'à indiquer une recette pour faire cuire ce riz (1). Mais terre ou capital, il estimait que tout bien doit porter intérêt, et il aurait voulu qu'il en fût de même de la vertu. Jeune intendant, il avait été, du moins à son dire, victime d'un passe-droit, et il faisait parvenir à Louis XVI d'assez vertes réclamations : « Sire, lui écrivait-il, il n'est pas surprenant que dans un grand État comme celui de Votre Majesté quelques actions louables restent inconnues et sans récompense; mais si tel était l'ordre des choses que le zèle et les services fussent traités comme des fautes, et ne fussent payés que par des disgrâces, le malheur d'un particulier deviendrait la cause publique. » Ce fut pour empêcher que des actions louables demeurassent inconnues et sans récompense qu'un demi-siècle plus tard il léguait à l'Académie la somme considérable dont, suivant son intention, nous partageons chaque année les revenus entre *des Français pauvres ayant accompli des actions vertueuses*. Ce faisant, M. de Montyon croyait sincèrement avoir encouragé la vertu.

Y a-t-il réussi? J'espère que non. J'espère que les soixante-deux mille sept cents francs que nous allons distribuer tout à l'heure, au nom de M. de Montyon et de ses imitateurs, car il en a eu beaucoup, n'ont exercé et n'exerceront aucune

(1) Voir la très intéressante *Vie de M. de Montyon*, par M. Fernand Labour, conseiller a la cour de Paris. 1 vol., Hachette, 1880.

influence sur la vertu en France. S'il en était autrement, si ceux dont vous allez entendre proclamer les noms vivaient dans l'attente fiévreuse de cette récompense, et l'avaient escomptée dans leurs rêves; si ceux que nous couronnerons l'année prochaine ou les années suivantes se disaient d'ores et déjà tout bas : « Quand viendra donc mon tour », nous aurions travaillé, M. de Montyon et nous, précisément à l'encontre de ce que nous nous proposons. Le jour en effet où la vertu cesserait d'être désintéressée, elle perdrait son mérite et sa fleur. Mais ne craignez rien. Nous connaissons nos lauréats, et nous répondons de leur ignorance : sur cent que nous couronnons cette année, je gage qu'il n'y en a pas trente sachant ce que c'est que l'Académie française, pas dix connaissant le nom de M. de Montyon, et je suis certain qu'il n'y en a pas un seul qui se soit préoccupé d'obtenir un des prix fondés par lui. Les Français pauvres et vertueux dont j'ai à vous parler, M. de Montyon, et je m'en applaudis, ne les a donc pas encouragés du tout.

Est-ce à dire cependant qu'il ait fait une œuvre stérile et vaine? Je ne le crois pas, mais l'utilité de cette œuvre est tout autre à mes yeux. En nous chargeant de rechercher sur toute la surface du territoire les actions louables pour leur assurer une récompense, il nous a conféré une fonction à laquelle le grand cardinal, notre fondateur, n'avait guère songé : il a fait de nous les archivistes de la vertu publique. Or il est bon que la vertu ait ses archives. Le crime a bien les siennes. Les dossiers des malheureux qui ont commis des actes délictueux sont soigneusement conservés au Palais de Justice. Pourquoi les dossiers de

ceux qui ont commis des actes vertueux ne seraient-ils pas conservés au Palais de l'Institut? Et ils le sont. Soigneusement classés par ordre alphabétique depuis plus de soixante ans, ils emplissent une vaste salle, qu'ils finiront par déborder, et nous ne saurons plus où les mettre. Un jour viendra où l'Institut sera encombré par la vertu. Ne nous en plaignons pas. Ces dossiers forment en effet une collection très complète et très intéressante de documents humains. Pourquoi ne vient-on pas plus souvent les consulter? Pourquoi l'école de romanciers et d'auteurs dramatiques qui avait entrepris, il y a quelques années, de peindre l'homme tel qu'il est, sans déguisement et sans voiles, ne s'est-elle pas avisée qu'elle pourrait trouver dans cette collection des traits de nature tout aussi vivants, tout aussi vrais que ceux qu'elle a pris de préférence dans les causes célèbres et dans les chroniques scandaleuses? Serait-ce que la vertu n'est pas toujours chose très récréante, et que la peinture du vice offrirait plus d'attrait? Il se pourrait bien, et je crains que vous ne soyez tout à l'heure de cet avis. Mais c'est de mon devoir de vous entretenir de la vertu. Je tâcherai cependant de ne pas vous en dégoûter, et, de cette riche collection de documents que j'ai eue à ma disposition, j'extrairai ceux-là seulement qui me paraîtront présenter quelque intérêt, parce qu'ils iront à l'encontre de certaines appréciations trop sévères sur l'état social et moral de notre pays.

Combien de fois, par exemple, ne dit-on pas en gémissant que la France est divisée, sans peut-être se rendre assez exactement compte que la division des esprits est la conséquence légitime de leur sincérité et de leur ardeur,

et que l'unité cache parfois l'hypocrisie ou l'indifférence. N'a-t-on pas même été jusqu'à accuser de ces divisions la liberté de l'enseignement à tous les degrés, et jusqu'à dire qu'une jeunesse élevée sans direction commune, sans points de rencontre, sans camaraderies et échange d'idées, maintiendrait la France éternellement séparée en deux camps presque ennemis? Eh bien, je trouve une réponse à ces gémissements et à cette accusation dans le dossier de celui de nos lauréats auquel l'Académie française décerne cette année le plus important de ses prix, c'est-à-dire une somme de deux mille francs : M. l'abbé Lanusse.

L'abbé Lanusse est depuis vingt-cinq ans aumônier de Saint-Cyr. Pour vous donner une idée de ce qu'a été sa vie, je ne saurais mieux faire que de transcrire ses états de service. Ils sont plus éloquents que tout ce que je pourrai dire : Aumônier militaire à l'armée d'Italie, du 1er mai 1859 au 30 juin 1860; attaché aux différents hôpitaux à l'intérieur, du 2 juin 1860 au 11 juillet 1862; aumônier à l'armée du Mexique et aux hôpitaux établis sur la route de la Vera-Cruz, du 12 juillet 1862 au 5 avril 1867 ; aumônier de différents hôpitaux militaires et aumônier volontaire et à ses frais pendant la campagne de Mentana, du 6 août 1867 au 30 octobre 1868 ; aumônier à l'hôpital militaire de Saint-Martin, du 31 octobre 1868 au 28 juillet 1870; aumônier du 7e corps à l'armée du Rhin, du 29 juillet 1870 au 21 septembre 1870; aumônier à l'armée de la Loire et à l'armée de l'Est, du 22 septembre 1870 au 14 mai 1871 ; aumônier à l'armée de Paris, du 15 mai au 10 août 1871; enfin, depuis le 10 août 1871, aumônier de Saint-Cyr.

Voulez-vous savoir qui a pris l'initiative de nous de-

mander de récompenser par un prix de vertu cette existence héroïque et modeste? C'est son collègue l'aumônier protestant de Saint-Cyr. Enfin voulez-vous connaître sur son compte l'opinion du général commandant l'École. Je transcris également :

« École spéciale militaire. Ordre n° 45. — Dimanche 2 août, la messe sera dite dans la chapelle de Saint-Cyr à huit heures quarante-cinq du matin. Elle sera célébrée par M. l'abbé Lanusse, dans l'intention religieuse de fêter ses noces d'argent avec l'École de Saint-Cyr. En portant ce fait par la voie de l'ordre à la connaissance de tous, officiers du cadre, professeurs civils, élèves, le général entend adresser un respectueux hommage au vénérable aumônier qui, vaillamment et pieusement, a accompagné à travers le monde les armées françaises en Italie, au Mexique, à Mentana et en France, et qui, depuis vingt-cinq ans, participe à l'éducation de la brillante jeunesse que chaque année la France dirige sur Saint-Cyr. Gaîté et loyauté, délicatesse et élévation des sentiments, esprit militaire, culte du drapeau, patriotisme ardent, une parole chaude au service d'une intelligence d'artiste, toutes les vertus sacerdotales, autant de moyens d'action que M. l'abbé Lanusse, avec un tact parfait, a su mettre en œuvre pour le bien de chacun et pour le grand renom de l'École. »

« Nous ne sommes que quelques-uns à signer cette demande, ajoute une lettre à l'appui de la proposition. Mais soyez sûrs que si elle était présentée au milieu des officiers et des soldats qui ont connu M. l'abbé Lanusse dans les régiments, sur le champ de bataille ou à l'École, pas un seul ne refuserait d'y mettre son nom. Nous avons la con-

viction de n'être ici que les fidèles interprêtes de toute l'armée. »

Et c'est ainsi que la France est divisée! Sans doute ceux de ses enfants qui composent aujourd'hui son armée nationale peuvent. et c'est leur droit, nourrir en silence des croyances et des opinions différentes. Ils peuvent ne pas résoudre de la même façon les grands problèmes qui de tout temps ont partagé les esprits. Ils peuvent ne point juger de même le passé de notre pays, ou ne pas rêver pour lui le même avenir. Mais lorsqu'il s'agit de rendre hommage à un homme que beaucoup d'entre eux ont pu voir bravant la mort sans porter à la main d'autre arme qu'un crucifix, et de célébrer en lui l'union de ces deux sentiments qui exaltent notre infime nature au-dessus d'elle-même, le patriotisme et la foi, ils s'inclinent et s'unissent dans le sentiment d'une commune admiration. Eh bien ! la France, la vraie France, toujours sensible au courage, à la loyauté, à l'honneur, la voilà, et lorsqu'il n'y a pas deux mois, le souverain ami de notre pays, auquel Paris a fait une si juste fête, était, sur sa demande, conduit à Notre-Dame, lorsque l'abbé Lanusse lui était présenté, et lorsque, à la vue de la croix d'honneur attachée sur sa poitrine, il faisait le salut militaire, c'était, j'ose l'affirmer, cette France-là qu'il saluait.

Combien de fois ne dit-on pas aussi que l'homme est un animal ingrat, qu'au rebours du proverbe, un bienfait est généralement perdu, et qu'à obliger son prochain on ne recueille le plus souvent que des désagréments. Demandez ce qu'il en pense à M. Alfred Conscience, le secrétaire général de la Société d'Encouragement au Bien, et il vous

répondra, ou plutôt son dossier, qu'il ne connaît sans doute pas, répondra pour lui. En effet, si nous lui décernons un prix important, ce n'est point pour les services qu'il a rendus depuis quinze ans à cette société bien connue qui rivalise avec nous dans l'inutile tâche d'encourager la vertu. C'est pour le dévouement sans relâche avec lequel, par lui-même, par ses propres forces, au prix de son temps et de ses efforts, il est venu en aide à tous ceux dont ses fonctions mêmes lui avaient appris la situation difficile. Et qui nous a révélé ces mystères d'activité bienfaisante enfouis dans une vie de bureau ? Ce sont ses obligés eux-mêmes qu'ici encore je veux laisser parler à ma place, car rien ne vaut ces témoignages directs : « Pour ne pas donner l'éveil, disent-ils dans une lettre à nous adressée; il ne nous a pas été possible de nous procurer les noms de toutes les personnes que M. Alfred Conscience a secourues et placées; mais nous restons au-dessous de la vérité en déclarant que plus de trois cents d'entre nous lui sont redevables de la position qu'ils occupent aujourd'hui. Nous devons aussi à la vérité de dire que, malgré sa modeste situation et ses charges personnelles, il en a aidé un assez grand nombre, non seulement de ses conseils mais encore de sa bourse, comme le constatent d'ailleurs les lettres ci-incluses que nous avons été assez heureux pour nous procurer à son insu. » A cette recommandation adressée à l'Académie en faveur de M. Conscience sont jointes en effet quatre-vingt-dix-huit lettres, dont il n'est pas une seule qui ne contienne des effusions de reconnaissance pour quelque service rendu, le plus souvent pour du travail ou un emploi assuré. Aider l'indigence à se tirer d'af-

faire elle-même, et lui apprendre à ne plus s'adresser aux autres, voilà, de toutes les manières de venir à son secours, assurément la meilleure. Aussi n'avons-nous pas hésité à accorder à M. Conscience un prix de quinze cents francs. Il ne pouvait avoir auprès de nous de meilleur titre que son propre mérite. Laissez-moi dire cependant que sur son dossier nous n'avons pu lire sans émotion, tracées d'une main déjà défaillante que ses yeux conduisaient à peine, quelques lignes de recommandation de M. Jules Simon, qui était lui-même président de la Société d'Encouragement au Bien. En accédant au vœu exprimé par lui en faveur de son dévoué collaborateur, nous avons cru rendre un dernier hommage et envoyer comme un salut suprême à la mémoire de notre illustre et vénéré confrère.

Il n'est pas fréquent que nos plus hautes récompenses soient ainsi méritées par des hommes. En effet, la proportion de la vertu, de la vertu académique s'entend, je ne parle que de celle-là, est singulièrement favorable aux femmes. Elle est cette année de quatre-vingt-trois sur cent. L'année dernière elle a été de soixante-quinze sur quatre-vingt-huit. En matière criminelle (le fait ne laisse pas d'être intéressant à noter), la proportion est presque exactement la même, sauf qu'elle est retournée ; d'après la dernière statistique il y a eu sur cent criminels quatre-vingt-six hommes et seulement quatorze femmes. Il faut donc nous humilier et reconnaître que la vertu apparaît bien plus fréquente chez le sexe auquel n'appartient aucun des membres de l'Académie française. On en pourrait donner plusieurs raisons. Je n'en veux retenir qu'une. De toutes les vertus, celle qui se révèle le plus souvent par des

actes extérieurs et qui parvient ainsi à notre connaissance, c'est le dévouement. Or le dévouement, peut-être à raison de la débilité même de sa nature, est par excellence la vertu de la femme. Certaines la pratiquent avec enthousiasme, avec héroïsme, et celles-là on nous les propose. Les autres, on ne nous les signale même pas. Il paraît toujours si naturel aux hommes que les femmes soient dévouées.

C'est aux enfants que s'est dévouée avec passion Mlle Lydie Hocart, la fille du pasteur protestant de Levallois-Perret. Sa jeunesse s'est écoulée dans la banlieue de Paris, et de bonne heure elle y a été témoin de tristes spectacles. Je ne veux assurément rien dire contre ces vastes percements qui, depuis un demi-siècle, ont transformé et assaini le centre de Paris, en y faisant pénétrer l'air et la lumière. Mais je ne puis m'empêcher de sourire lorsque je lis parfois, sous la plume de panégyristes trop enthousiastes, que ces percements ont supprimé la misère. Ils l'ont expulsée, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Par une sorte de force centrifuge, des vieux quartiers la misère a gagné les faubourgs, et des faubourgs la banlieue. La vérité c'est qu'entre les fortifications et ces régions verdoyantes où les Parisiens aiment à passer leurs dimanches, s'étend une zone plate et empestée, crayeuse et hideuse, mal habitée et mal sûre, où le crime prend ses aises et où la misère s'étale, gagnant chaque jour du terrain comme une plaie gangreneuse. Il serait temps que l'autorité publique y organisât ses forces, et que l'Assistance publique y étendît ses secours. En attendant, la charité privée y est déjà à l'œuvre, et Mlle Hocart, sans être la seule, est au premier rang de celles qui s'y emploient. Elle n'a pu supporter de voir

des enfants grouillant dans la poussière ou la boue, les uns abandonnés, les autres maltraités, les autres couverts de plaies. Elle en a recueilli un, puis deux, puis trois, puis dix, puis vingt. Aujourd'hui elle est à la tête d'une maison qui peut en contenir cinquante-deux ; mais au début, quand on lui demandait de recevoir un enfant abandonné ou malade, elle ne s'inquiétait jamais de savoir s'il y avait de la place pour lui. Lorsqu'il n'y en avait pas, elle le faisait coucher dans son propre lit, fût-il atteint d'une maladie repoussante. Jamais non plus elle ne s'est inquiétée des ressources. Elle a toujours eu la confiance que la charité de ses coreligionnaires y pourvoirait, et leur charité y a pourvu en effet. Ce qui l'a toujours préoccupée et la préoccupe encore aujourd'hui qu'elle est à la tête d'un orphelinat véritable, c'est de conserver à l'institution qu'elle dirige le caractère d'une maison de famille. Toutes les petites filles l'appellent : *tante*, son vénérable père : *grand-papa*, et se traitent entre elles de *cousines*. La *tante* n'abandonne jamais ses nièces. Elle les place. Elle les suit dans la vie aussi longtemps qu'elle le peut. Quelques-unes ont été envoyées par elle en Angleterre, comme sous-maîtresses dans des écoles, où elles enseignent les éléments du français. Ces jeunes filles demeurent fidèles aux principes religieux qu'elles ont reçus, et doivent à Mlle Hocart d'avoir échappé à la misère et à la corruption qui semblaient devoir être leur triste lot dans la vie. Touchée du caractère original et surtout individuel de cette œuvre, l'Académie décerne à Mlle Lydie Hocart un prix de quinze cents francs.

C'est encore une héroïne de dévouement que Mlle An-

toinette Mignard, qui porte avec modestie un nom illustre ; car elle est l'arrière-petite-nièce du grand peintre. Mais tandis que Mlle Hocart s'est dévouée aux enfants, Mlle Mignard s'est dévouée aux pauvres, ou plutôt à une certaine catégorie de pauvres, à laquelle il faut d'autant plus penser qu'elle ne demande rien. Toutes les ressources de sa petite fortune, tous les gains que peut lui procurer son art, car elle tient le pinceau, comme son illustre ancêtre, passent à entretenir une maison où elle reçoit gratuitement, aussi longtemps que cela est nécessaire, quelques femmes qui ont connu autrefois une fortune meilleure. Pour ces femmes, Mlle Mignard n'est pas seulement une bienfaitrice, mais une amie. Quand elle rentre, fatiguée elle-même d'une longue journée passée au dehors à donner des leçons, elle s'assoit à la même table, et c'est elle qui les sert. Après le dîner, elle leur consacre sa soirée, et prête au récit, toujours long, de leurs misères, cette attention qui est la forme la plus délicate et la plus rare de la compassion. Elle s'ingénie pour leur venir en aide ; elle trouve le moyen d'intéresser à leur sort ceux qui peuvent leur prêter un appui efficace, et depuis six ans que cette modeste maison a été fondée par elle, elle a déjà fait rentrer dans les conditions régulières de la vie plusieurs personnes qui, sans la main qu'elle leur a tendue, auraient roulé jusqu'au fond de la plus effroyable détresse. Il y a là encore une de ces œuvres originales et individuelles dont l'Académie croit devoir honorer le mérite en attribuant à Mlle Mignard une récompense de mille francs.

Il ne faudrait pas cependant pousser la misanthropie

jusqu'à croire que le dévouement ne se rencontre jamais parmi les hommes; mais chez eux, en général, il prend une forme particulière : celle du sauvetage. L'Académie récompense tous les ans un certain nombre de sauveteurs, non sans prendre la précaution de s'entourer des renseignements les plus minutieux. Il y a en effet une catégorie de sauveteurs qui nous inspire une méfiance instinctive, ce sont les sauveteurs d'eau douce. En eau douce, il est si facile de ne se noyer qu'à demi, et nous craignons que des demi-noyés ne soient parfois un peu des complices. Ces méfiances tombent cependant devant des attestations aussi sérieuses, aussi honorables que celles dont sont remplis les dossiers de Jean Lutel, de Troyes, et d'Isidore Gaubout, d'Elbeuf, qui recevront chacun mille francs. Mais nous réservons notre principale récompense pour Onésime Frébourg, de Fécamp. Car celui-là, c'est à la mer qu'il sauve, et avec la mer il n'y a pas de complicité possible. Des nombreux sauvetages auxquels il a pris part, je ne vous raconterai brièvement que le dernier.

C'était il n'y a pas un an : un navire était en péril en vue du port de Fécamp, le remorqueur, le *Jean-Bart*, veut sortir pour lui porter secours. La mer était si forte qu'elle jette le remorqueur contre l'estacade, et que son hélice se brise. Le navire s'en va à la dérive, ne pouvant plus gouverner; la mer déferle sur lui avec une violence effroyable; sa perte est certaine. Le sauveteur Duparc veut se porter à l'aide de l'équipage. Au bout de quelques brasses, il est englouti par les vagues. C'est alors que Frébourg s'élance. On lui crie que l'entreprise est impossible; on veut le retenir; il se débarrasse des étreintes et, tenant

à la main le *va-et-vient* qui doit établir une communication entre le vaisseau désemparé et le rivage, se jette à la mer. Au prix d'efforts inouïs il gagne le pont du *Jean-Bart* au moment où le capitaine et deux hommes d'équipage viennent d'être balayés par une vague. Mais il en reste encore deux. L'un après l'autre il les attache au *va-et-vient* et opère ainsi leur sauvetage. Il attend encore quelques instants pour voir si le capitaine et les deux hommes disparus ne reviendront pas à la surface des flots. Puis, détachant comme à regret le *va-et-vient*, il se jette de nouveau dans la mer et, porté par les lames, arrive au rivage, épuisé, meurtri, presque inanimé. On l'entoure, on le félicite : « Ce n'est rien, dit-il d'une voix haletante, c'est mon métier. Je n'ai fait que mon métier. » Cela vaut bien quinze cents francs, n'est-ce pas?

Le dévouement et l'héroïsme sont deux qualités qu'on veut bien reconnaître assez fréquentes dans notre temps et dans notre pays. Mais on s'en va volontiers répétant que les vertus de famille n'y existent plus, que le lien conjugal y est relâché, que les parents négligent leurs enfants, que les enfants abandonnent leurs parents. Et de cet état de choses les uns s'en prennent au code civil et au partage égal, les autres à la législation récente sur le divorce, les autres au roman ou au théâtre. Mais avant de chercher le coupable, il faudrait savoir si la chose est vraie. En tout cas, à l'Académie nous n'en avons pas la preuve. Ne croyez pas, en effet, que nous soyons embarrassés pour distribuer les trente-six prix que diverses fondations ont réservés aux vertus de famille. Nous ne connaissons, en effet, d'autre embarras que la difficulté de faire un choix. Aussi

avons-nous dû nous fixer certaines règles. Notre règle, c'est d'avoir deux poids et deux mesures, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Pour les femmes, nous sommes très difficiles, et nous exigeons des actes de vertu extraordinaires. Pour les hommes nous sommes beaucoup plus accommodants, et la vertu commune nous suffit.

Par exemple, que la femme d'un mari devenu aveugle se consacre à le soigner, qu'elle tienne son ménage, élève ses enfants et les fasse vivre avec son salaire, cela nous paraîtrait tout naturel et nous ne nous y arrêterions même pas. Mais si, au contraire, c'est la femme qui est devenue aveugle, et si c'est le mari qui l'entoure des soins les plus touchants, s'il s'est constitué sa garde-malade et son guide, s'il la supplée dans les soins du ménage, s'il renonce pour lui-même à tous les plaisirs et ne songe qu'à adoucir la destinée de son infortunée compagne, alors cela nous paraît tout simplement admirable et nous nous extasions. C'est l'histoire de Charles Papillon. Papillon est un ancien zouave. Libéré du service militaire, il a repris son métier de couvreur, il a épousé une rempailleuse de chaises dont il a eu cinq enfants. L'aisance régnait dans le ménage lorsque la mère est devenue aveugle en soignant un de ses enfants atteint d'ophtalmie purulente. Papillon n'a pas hésité. Il a renoncé à son métier lucratif de couvreur, et s'est fait rempailleur de chaises à son tour. Ainsi il peut passer ses journées auprès de l'infirme qui elle-même a la douceur de travailler au même métier, à côté de lui. Dans ce pauvre ménage, Papillon est devenu à la fois la femme et la mère. L'ancien zouave se fait tour à tour cuisinière, blanchisseuse, repasseuse, bonne d'enfants. Il ne sort

jamais que pour aller chercher de l'ouvrage ou pour conduire l'aveugle à la promenade. Et c'est en plein Paris, dans un quartier populeux, au milieu de toutes les tentations qui assiègent l'ouvrier que Papillon accomplit ces prodiges d'abnégation. Aussi attribuons-nous à ce mari extraordinaire une récompense de mille francs dont il sera bien étonné, car il considère n'avoir fait que son devoir, et c'est peut-être bien lui qui a raison.

Pour les femmes nous exigeons, tant chez elles les vertus de famille nous paraissent naturelles, qu'à ces vertus se joigne quelque chose de singulier et presque d'héroïque. N'est-ce pas, en effet, une véritable héroïne qu'Angélique Venino, une bonne Lorraine dont je tiens à vous conter l'histoire? En 1870 au moment de la déclaration de guerre, elle habitait la petite ville de Bitche. Son frère était capitaine au 118e de ligne et servait dans l'armée de Metz. Il fut affreusement blessé à Gravelotte, et après la capitulation laissé dans une ambulance comme intransportable, Pendant ce temps Bitche était assiégé, et Angélique Venino n'apprit la blessure de son frère qu'au mois de novembre. Au prix de mille dangers elle traverse les lignes prussiennes et pénètre dans Metz. Elle trouve son frère à l'hôpital, lui procure des vêtements civils, s'échappe avec lui et, traversant une seconde fois les lignes prussiennes, le ramène à Bitche. La paix survint. Bitche fut cédée à l'Allemagne, mais comme la glorieuse petite ville n'avait pas capitulé, le capitaine Venino pu sortir avec la garnison, appuyé sur le bras de sa sœur. Depuis lors Angélique Venino s'est consacré à lui. Elle était jeune, elle était belle, elle était fiancée : elle a tout sacrifié pour prendre soin de ce

frère invalide, dont les atroces blessures ne laissaient aucun espoir de guérison. Pendant vingt-trois ans elle a été son infirmière assidue, s'ingéniant pour adoucir ses souffrances, vendant le peu qu'elle possédait pour lui rendre la vie un peu plus confortable, ou plutôt un peu moins douloureuse. Aujourd'hui le capitaine Venino est mort; sa sœur a été recueillie à Nancy par des parents de condition modeste. Elle est sans ressources; on espère pour elle de la générosité administrative un petit bureau de tabac. En attendant elle aura cinq cents francs de l'Académie.

C'est une héroïne aussi, à sa manière, que Victoire Vanostro, une héroïne de résignation et de courage dans la vie la plus éprouvée qui se puisse imaginer. Elle est originaire d'Alsace, de ce pays à la fidélité tenace, auquel il ne faut cependant jamais négliger d'envoyer un souvenir, de peur que, se croyant oublié, il ne soit tenté de devenir oublieux. Elle avait épousé un cordonnier dont elle a eu cinq enfants. Son mari est devenu paralytique. Pendant trois ans elle l'a soigné à la maison. Son état s'aggravant, il est devenu nécessaire de le transporter à Bicêtre, où, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant un an, elle a été le voir presque tous les jours. Restée seule pour soutenir la famille, elle se met à faire des ménages, et, pour augmenter quelque peu son gain, elle accepte et recherche même les travaux les plus rebutants. Au moment où son fils, dont elle avait fait un ouvrier typographe, allait pouvoir lui venir en aide, il contracte une maladie de poitrine et meurt. Le second revient du régiment atteint d'une pleurésie, et passe dix-huit mois à l'hôpital; le troisième est atteint également; la fille aînée contracte une fièvre typhoïde.

Pendant quarante jours, Victoire Vanostro soigne trois malades à la fois, allant de l'hôpital où languit son fils, aux deux lits où gisent à la maison son troisième fils et sa fille. La nuit elle ne se couche même pas, car elle veille des malades étrangers, afin de pouvoir procurer aux siens quelques douceurs. Sa détresse devient telle qu'elle est obligée de mettre au Mont-de-Piété une médaille d'or décernée pour un sauvetage au fils aîné qu'elle a perdu. Cette médaille était une relique. Il a fallu sept ans d'économies pour la racheter. Elle enterre dans la même semaine les deux fils qui lui restent. La fille ainée suit bientôt après. Aujourd'hui il ne lui reste plus qu'une fille. Au milieu de ces effroyables malheurs, Victoire Vanostro ne s'est jamais laissé abattre. Elle ne s'est pas montrée seulement d'un dévouement à toute épreuve et d'un courage indomptable. Elle s'est élevée jusqu'à la sérénité. Si elle n'est pas gaie, elle affecte de l'être pour ne pas laisser la tristesse envahir l'unique enfant qui lui reste. Elle rit de sa maigreur, en montrant ce qu'elle appelle ses longs bras de travailleuse, et ce sont ces longs bras, en effet, qui font vivre la mère et la fille. Les mille francs que l'Académie lui accorde apporteront un peu de bien-être sinon de bonheur dans ce pauvre intérieur, qui n'a connu jusqu'à présent que la misère et le deuil.

Je voudrais vous citer encore d'autres exemples de vertus de famille. Je voudrais vous parler de Louis Hubert, qui, entre une mère infirme et un frère idiot, couche depuis des années par terre sur un matelas, et a préféré ne pas se marier que de les mettre à l'hospice; de Marie Jacquier qui, après avoir soigné un père infirme et élevé

ses frères, a fini par recueillir deux enfants naturels abandonnés par une sœur; d'Adèle Coin qui, ne possédant absolument rien, a pris à sa charge six neveux et nièces; mais le temps me presse, et il y a une catégorie de vertus (car pour nous y reconnaître, nous sommes obligés de ranger les vertus par catégories) dont je ne vous ai point encore parlé, et qui mérite une mention à part.

Vous connaissez tous ce vieux dicton : tel maître, tel valet. Souvent il m'est revenu à l'esprit lorsque j'entends les gens se plaindre de ce que la race des bons serviteurs s'est perdue en France, et de ce qu'il n'y a plus moyen d'en trouver, pour or ni pour argent. Je me demande si ceux qui se plaignent toujours d'avoir de mauvais valets ne seraient pas tout simplement de mauvais maîtres. Cependant ils ont raison de penser que ni l'or ni l'argent n'y peuvent rien. Je me suis laissé raconter qu'un de ces riches étrangers, qu'autrefois nous envoyait de préférence l'Amérique du Sud, avait écrit à un agent d'affaires, en le chargeant de louer pour lui un somptueux appartement :

« Procurez-moi aussi quelques-uns de ces vieux domestiques, comme on en voit dans les anciennes familles. » Le riche étranger était mal informé. Ces vieux domestiques on ne vous les procure pas. On les mérite par soi-même, et, s'il fallait en croire du moins notre expérience académique, la meilleure manière serait de ne pas les payer.

Longue est, en effet, la liste des serviteurs ou, pour parler plus exactement, des servantes qui sont demeurées sans gages au service des familles ruinées, ou qui les ont servies

pendant une longue vie pour une rémunération modique, s'associant à leurs douleurs plus souvent qu'à leurs joies, et finissant par faire véritablement partie de la famille. Je voudrais pouvoir vous dire un mot de chacune. Je voudrais, en faisant retentir sous cette coupole les noms obscurs de ces Marie, de ces Joséphine, de ces Adèle, de ces Véronique, les surprendre ainsi dans la modestie de leur existence, et leur donner un instant l'illusion de la gloire. Mais je suis écrasé par le nombre. Elles sont trop! Il y en a deux cependant dont je tiens à vous entretenir. Je vous parlerai d'abord de Chloé, ensuite de Nana.

Chloé, de son vrai nom Cecé Chiloé, est née à la Pointe-à-Pitre. Elle est entrée à l'âge de dix ans au service d'une maîtresse qu'elle n'a jamais quittée. Elle en a aujourd'hui cinquante-deux. Durant ce laps de temps, son dévouement ne s'est pas ralenti un seul jour et ses services sont devenus d'autant plus méritoires que sa maîtresse a aujourd'hui quatre-vingt-sept ans, qu'elle est ruinée et qu'elle ne peut rémunérer les services de Chloé comme elle le voudrait, ni assurer son avenir. Mais Chloé ne se dévoue pas seulement à sa maîtresse. A Brest, où elle demeure maintenant, elle est bien connue des malheureux auxquels elle s'en va distribuer non pas ce qu'elle a, elle n'a rien, mais ce qu'on lui confie pour eux. Dans ses heures de loisir, c'est encore pour les pauvres qu'elle travaille, elle leur confectionne des vêtements. Quant à amasser quelque chose pour elle-même, elle n'y pense jamais. L'imprévoyance est sa principale vertu. Après cet éloge, je n'ose pas dire, devant des économistes qui m'entendent, qu'elle doit en tout servir de modèle. D'ailleurs, il y a un point

sur lequel l'imitation ne serait pas facile : Chloé est une négresse.

Quant à Nana, elle est bien connue, mais c'est à Caen; ne vous inquiétez donc pas. Elle s'appelle en réalité Euphrasie Jaley. A treize ans, elle est entrée comme bonne à tout faire chez le docteur Liégard, et, jusqu'à soixante-huit ans qu'elle a atteints aujourd'hui, elle est restée au service de la même famille. Le docteur Liégard, qui soignait gratuitement les pauvres de la ville, lui a donné les premières leçons du dévouement. Elle les a mises en pratique en consacrant sa vie aux enfants et petits-enfants de son premier maître. Elle en a vu naître trente et un ; elle a contribué à les élever, à les nourrir, s'ingéniant, dans les moments de gêne que la famille a traversés, à trouver la subsistance nécessaire pour que la maisonnée ne manquât jamais de rien. Elle a fermé les yeux à sept d'entre eux ; elle a vu grandir et s'envoler les autres ; mais quand ils reviennent au nid, toujours maternelle et prête au sacrifice d'elle-même, ils y retrouvent Nana. Croyez donc après cela à la célèbre théorie de Balzac sur l'influence fatale des noms.

Se consacrer à des parents qu'on aime, à des maîtres qui vous sont reconnaissants, c'est bien, c'est beau; mais se sacrifier à ceux qui ne vous sont rien, uniquement parce qu'ils sont malheureux et abandonnés, c'est mieux encore ; c'est presque sublime. Sans doute, c'est ce que font tous les jours les sœurs de charité, mais la vertu sous la cornette paraît à tous si naturelle, que rarement nous sommes mis en demeure de la récompenser. C'est tout à fait par exception que, sur la demande du Conseil municipal de

Vincennes, nous accordons une récompense à la sœur Dorothée qui, depuis trente ans, s'adonne au soin des pauvres et des malades assistés par le bureau de bienfaisance. Si c'était à Paris, il y a beau temps qu'on lui aurait signifié son congé. A Vincennes, où ne doivent cependant pas triompher le cléricalisme et la réaction, on la conserve. Nous avons cru que l'exemple méritait d'être encouragé, et nous décernons à la sœur Dorothée un prix de cinq cents francs que nous aimerions à pouvoir donner au Conseil municipal. Mais nous réservons une plus forte récompense pour Véronique Lauzeas et pour Julie Tantamon, deux sœurs de charité laïques dont je veux vous entretenir en même temps.

Véronique Lauzéas est une robuste montagnarde de l'Ardèche. Très jeune, il y a de cela longtemps, elle est entrée comme ouvrière dans une usine de soie. « Elle n'avait de repos que le dimanche, dit le mémoire des braves gens qui nous la recommandent, et déjà elle partageait son temps entre l'accomplissement de ses devoirs religieux et la visite des malades pauvres. Sa vocation était trouvée. Elle devait y demeurer fidèle toute sa vie. Dès lors, le produit de son travail ne lui appartint plus. Il fut aux pauvres autant qu'à elle. » Après vingt-cinq ans passés à l'atelier, sa vue affaiblie l'oblige à quitter l'usine et à travailler chez elle. Elle en profite pour se consacrer plus complètement aux pauvres et aux malades. Elle partage avec les pauvres ses modiques gains. Quand elle n'a plus rien, elle se fait mendiante pour eux, et va solliciter, chez les riches habitants de la commune de Chomerac, du linge et des vêtements qu'elle leur distribue. Elle soigne

les malades : elle ensevelit les morts. L'âge n'a pas affaibli son dévouement. Elle a aujourd'hui quatre-vingt-huit ans ; mais elle est toujours solide et espère bien pouvoir enterrer encore quelques habitants de Chomerac.

Non moins touchante est la vie de Julie Tantamon. Elle est, comme on dit dans les campagnes, une enfant de l'hospice, c'est-à-dire qu'elle a été abandonnée en bas âge par ses parents. Elle a été élevée à l'hospice de Saintes. Placée en condition, elle s'est déplu chez des maîtres qui cependant étaient bons pour elle, et à vingt ans elle est revenue volontairement à l'hospice où son enfance avait reçu les soins maternels des sœurs de la Sagesse. Depuis lors elle a vécu de leur vie, et elle a partagé son temps entre l'hospice des enfants trouvés et l'asile des enfants pauvres. Et ce n'est pas seulement son temps qu'elle partage, mais ses faibles gages, consacrés tout entiers par elle à procurer à ces pauvres petits êtres les douceurs que leur refuse le règlement un peu strict de l'hospice et de l'asile. Julie Tantamon a la passion des enfants. Elle veut que tous connaissent ces joies de la tendresse, dont ses premières années ont été sevrées. Elle qui n'a pas eu de mère, elle s'est faite la mère des abandonnés, et la ville de Saintes est aujourd'hui remplie de ses fils et de ses filles qui l'entourent de leur vénération. De ces deux créatures avides de dévouement, Véronique Lauzéas a préféré les malades, Julie Tantamon a préféré les enfants. Qui oserait dire laquelle a choisi la meilleure part ? Chacune aura un prix de mille francs.

Il faut s'arrêter dans l'énumération de ces vertus qui à la longue finiraient par se ressembler un peu, et sans

doute vous m'en saurez gré. Mais pour moi, après avoir vécu quelques semaines dans cette société idéale, je ne m'en suis pas arraché sans regrets. J'en étais presque arrivé à me persuader qu'il n'y avait en France que des maris parfaits, des femmes admirables, des enfants dévoués, des servantes modèles, et je sais quelles déceptions m'attendent. Je sais qu'il me suffira de sortir d'ici pour y retrouver l'homme, et la femme aussi, tels que le roman ou le théâtre les peignent, faibles, perfides, bas, grossiers, et je serai bien forcé de reconnaître qu'à ces tristes peintures la vérité ne fait pas totalement défaut. Cependant je n'ai pas été victime d'une supercherie, et ces documents humains qni m'ont passé sous les yeux, ils étaient vrais également. Où donc est le secret de cette contradiction? C'est peut-être que le théâtre et le roman, comme c'est leur droit, peignent ce qu'ils voient, et que dans notre pays le vice s'étale avec hardiesse, tandis que la vertu se cache avec pudeur. Pour soulever les voiles dont elle s'enveloppe, il faut une volonté d'investigation persistante, qui ne demeure jamais sans récompense. A cette même place, dans cette même circonstance, M. Guizot l'a dit avec éloquence : « la vie abonde en beaux mystères autant qu'en douloureux secrets ». Ce sont ces beaux mystères que M. de Montyon nous a donné mission non pas seulement de pénétrer mais de révéler. Il aurait donc ainsi encouragé moins la vertu que l'indiscrétion. Mais il y a des indiscrétions salutaires, et grâces doivent lui être rendues pour nous avoir appris à connaître et à admirer certains types d'humanité supérieure.

Peut-être aussi cette contradiction dont je parlais tout

à l'heure s'explique-t-elle par l'obligation que nous a imposée M. de Montyon de chercher de préférence nos lauréats parmi les *Français pauvres*. Je ne prétends assurément pas dire que la pauvreté soit la condition de la vertu. A qui observe, en effet, de près les dures réalités de la vie populaire, le vice apparaît au contraire trop souvent comme la triste et presque fatale conséquence de la misère. Mais il est certain que la pauvreté courageusement acceptée est une grande et salutaire maîtresse. Une chose, en effet, m'a particulièrement frappé en dépouillant ces archives de la vertu. C'est que l'exemple de ces vies toutes d'abnégation, consacrées, avec une passion héroïque, au soulagement des souffrances d'autrui, est presque toujours donné par ceux et celles dont l'enfance et la jeunesse ont été particulièrement malheureuses. C'est à l'école de la douleur que ces créatures d'élite ont appris le dévouement. La transformation d'un sentiment aussi intérieur et personnel que la douleur en un mouvement aussi expansif et désintéressé que le dévouement, est, il faut le reconnaître, l'empreinte ineffaçable imprimée à nos sociétés chrétiennes par la doctrine sublime qui a renouvelé le monde moral il y a dix-huit cents ans. Je trouve cette pensée exprimée en assez beaux vers par un poète mort cette année, auquel les traverses de sa vie peuvent valoir, non pas une statue, ni même un buste, mais l'indulgence dont il a grand besoin. A ses yeux, la douleur antique ne s'est jamais traduite qne par la révolte et la malédiction. C'est Hécube qui, métamorphosée en chienne, glapit au bord de la mer. C'est Niobé qui, changée en statue, jette encore un regard menaçant au dieu meurtrier de ses

enfants. La douleur moderne, au contraire, c'est la Vierge, au pied de la croix :

Elle est debout sur le Calvaire,
Pleine de larmes et sans cris.
C'est également une mère,
Mais quelle mère, de quel fils!
. . . . . .
Et comme tous sont les fils d'elle,
Sur le monde et sur sa langueur,
Toute la charité ruisselle
Des sept blessures de son cœur.

Cette charité qui ruisselle sur la langueur du monde est le seul remède qui s'applique à toutes les variétés de la souffrance humaine, car elle embrasse dans sa sollicitude et son amour, non seulement les douleurs physiques, mais les douleurs morales. Je sais avec quel dédain ou quelle raillerie il est coutume d'en parler aujourd'hui; mais en attendant que sociologues ou auteurs dramatiques aient trouvé mieux, et l'attente sera longue, à l'Académie française nous continuerons d'honorer et de récompenser tous ceux qui, sur des plaies éternellement saignantes, auront versé quelques gouttes du baume salutaire et divin.

DISCOURS

DE

M. JULES CLARETIE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Prononcé dans la séance publique annuelle du 18 novembre 1897.

Messieurs,

« Il faut qu'une action louable soit louée. » C'est par ces mots que M. de Montyon, conseiller d'État, chancelier et chef du Conseil du comte d'Artois, expliquait, en mai 1782, le don qu'il faisait à l'Académie française. M. de Montyon comprenait déjà toute la puissance de la publicité, même en matière de vertu. Il trouvait, avec raison, que l'on ne saurait trop vivement mettre en lumière ces dévouements instinctifs et obscurs qui, si vous n'étiez là, Messieurs, passeraient sans laisser de trace, car le souvenir

des bienfaits est ce qui s'efface le plus facilement de la mémoire des hommes.

Lorsque M. de Montyon fonda le prix de vertu, Grimm voulut voir dans cet acte de bienfaisance un effort de la philosophie vers la vertu chrétienne, et il conte assez plaisamment que le corps des curés de Paris, jaloux des privilèges qu'on venait d'attribuer à l'Académie française, et qu'il aurait, dit-il, plutôt cru de son ressort que de celui de MM. les Quarante, allait, usant de représailles, fonder un prix pour le plus joli madrigal qui se ferait tous les ans dans l'étendue de leur diocèse. Les ciseleurs d'épigrammes ont eu beau dire, l'institution des prix de vertu est depuis plus d'un siècle entre bonnes mains, et vous avez toujours eu autant de joie et mis autant de soin à découvrir, à célébrer, après les beaux livres, les belles existences, et à couronner, après les poèmes, les braves gens et les sauveteurs, ces poètes en action.

Vous aurez du reste, Messieurs, aujourd'hui une déception. C'est une autre voix que la mienne qui devait, cette année, célébrer la vertu. Votre Compagnie avait désigné pour cette tâche, qui est un honneur, un confrère que la mort nous a pris, et qui rêvait d'ajouter à tant d'œuvres exquises, spirituelles et aiguës, ce dernier travail, qui en eût été le couronnement et peut-être l'ironique commentaire : un hommage public à la vertu. M. Henri Meilhac, dans les dernières années de sa vie, ne songeait guère qu'à ce Rapport, dont il parlait sans cesse, disant avec un fin sourire, à notre éloquent secrétaire perpétuel : « Jamais la vertu ne m'a tant occupé depuis que je suis au monde. »

M. Meilhac, qui n'eût jamais calomnié personne, se

calomniait un peu. L'existence entière de ce maître de l'ironie fut en effet toute de bonté, de bonté cachée et comme dissimulée sous une apparente brusquerie; et ceux-là qui assiégeaient sa porte et sollicitaient de lui des secours souvent répétés, savent, — et ne rediront pas, — ce qu'il y avait de charité et d'indulgence dans sa timidité un peu bourrue. M. Meilhac avait la pudeur de ses bienfaits. Cependant, en énumérant ici les récompenses que l'Académie accorde annuellement comme un hommage aux actions et aux dévouements qui dépassent la commune bonté, peut-être eût-il rappelé ce vieux refrain de chansonnier que, je ne sais pourquoi, son souvenir évoque en moi aujourd'hui, et en parlant de ces *Deux sœurs de charité,* la sœur grise et la ballerine, qui se présentent à la porte du paradis — du paradis de Béranger, — eût-il répété qu'on peut, comme la danseuse de l'Opéra, « se sauver aussi par la charité ».

Quoi qu'il en soit, notre regretté confrère tenait à payer sa dette à l'humble, timide, obscure vertu, et M. Boissier nous disait encore que quelques jours avant sa mort, M. Meilhac demandait avec instance qu'on lui envoyât les dossiers de nos lauréats pour composer son discours. Ce discours, qui eût été si personnel et si attirant, nous ne l'entendrons pas; et ces dossiers, qu'il n'a même pas ouverts de ses mains défaillantes, c'est moi qui les ai étudiés, lus avec une émotion grandissante, avec le regret aussi que le peintre narquois et le satirique de la vie parisienne ne fût plus là pour mettre en lumière, comme il l'avait fait des ridicules et des vices, tous ces dévouements, ces existences d'abnégation et de sacrifice, dont le

récit forme à la fois le plus navrant et le plus consolant des tableaux. Et pour célébrer, avec M. de Montyon, les vertus qui sont comme une vivante réponse aux pessimistes invétérés, nous aurions voulu entendre Marivaux s'unissant à Gavarni.

Le prix de vertu, l'unique prix de vertu était, au début de l'institution, décerné à l'action la plus vertueuse faite dans toute l'étendue de la ville et de la banlieue de Paris. Il fallait alors, pour être digne de l'attention et des suffrages de l'Académie, que l'action vertueuse fût, comme on dirait aujourd'hui, essentiellement parisienne, ou du moins qu'elle eût pour théâtre ce grand Paris qui se préoccupe de tout, excepté peut-être de la vertu cachée. Sommes-nous, depuis 1782, devenus plus vertueux? La question est intéressante mais indiscrète. Ce qui est certain, c'est que le nombre des prix de vertu a considérablement augmenté et que les actions vertueuses semblent avoir suivi la même progression. Il a fallu démolir aussi les barrières de Paris pour la vertu comme pour l'octroi, et ce n'est pas seulement la ville et sa banlieue qui nous apportent chaque année leur contingent de dévouements ignorés à demi ou de nobles actions, c'est toute notre France, cette France si souvent méconnue et calomniée par l'étranger, — par plus d'un Français aussi, — et qui, parmi sa population laborieuse, honnête ou résignée, garde encore, et plus que toute autre nation peut-être, une élite de braves gens et de héros qui demeureraient anonymes si l'Académie ne consacrait pas, comme on l'a dit, un jour par année à ces humbles, nobles et vaillantes vertus de tous les jours.

Et si les ruisselets font les fleuves, on peut dire que ces

petites vertus quotidiennes font les grands dévouements nationaux. On a souvent dressé, pour se rendre compte des opinions politiques ou des mœurs des populations diverses de notre pays, des cartes spéciales, par département, et la géographie avec la statistique nous ont fait connaître, par exemple, le total des votes de telle contrée et leur signification, au moins temporaire, ou encore la quantité d'alcool absorbée par telle ou telle partie de la France. Nous avons eu des cartes géographiques électorales, et les spécialistes ont établi, toujours par des cartes, le tableau de la moralité publique d'après la criminalité. Ces diverses cartes ont la prétention de nous composer, comme par fragments soudés les uns aux autres, le miroir même où peut se contempler telle qu'elle est une nation. Eh bien! à mon avis, il manque un tableau à ces tableaux divers, et les statisticiens feraient bien aussi, pour être exacts et pour être justes, de dresser une géographie de la France d'après ses vertus et ses belles actions. Je n'ignore pas que la tâche, si elle est consolante et digne d'être entreprise, ne serait pas facile. C'est une vérité banale de dire que le vice s'étale et que la vertu se cache. Il est bruyant, le crime, il est dramatique, il est poignant, il donne, en même temps que l'horreur du forfait, le délicieux petit frisson de terreur que la foule va demander au vulgaire mélodrame; la vertu timide, discrète, pudique, farouche, ne fait point de bruit et continue sa besogne silencieuse. Il faut aller la chercher dans ses retraites, et je crois bien qu'il est aussi malaisé de découvrir certains êtres obscurément vertueux que d'arrêter certains criminels.

J'en ai vu surgir pourtant, dans les volumineux dossiers

que j'ai compulsés, de toutes les contrées à la fois, paysans de Bretagne, laboureurs des Pyrénées, gens du Nord et du Midi, Parisiens transplantés en province ou provinciaux venus à Paris pour chercher fortune et y trouvant, avec la misère, l'occasion de soulager de plus misérables qu'eux ; j'en ai vu des pays d'Alsace, et dans cette carte idéale que je rêve, — tableau statistique de la vertu sur la terre française, — le souvenir de quelque bonne Lorraine ne serait pas oublié.

C'est à Paris que nous rencontrons Mlle Bonnefois, mais elle nous vient, après bien des années d'aventures, du fond même de la province, Jeanne-Marie-Eugénie Bonnefois est née le 25 mai 1829 au bourg de Dardilly, dans le département du Rhône, d'un père cumulant les fonctions d'instituteur de l'école primaire avec celles de secrétaire de la mairie du village, et d'une mère ouvrière. Comment, à quatre ans, trouvons-nous Mlle Bonnefois sur les tréteaux d'une baraque foraine faisant la parade pour attirer la foule dans un théâtre mécanique où des marionnettes défilaient devant le *temple de Jérusalem?* L'école de Dardilly n'avait pas donné la fortune à l'instituteur, et celui-ci, laissant là ces cahiers d'écoliers et ces livres que sa fille devait rouvrir plus tard, s'était jeté à l'aventure à travers le monde, menant cette vie de hasard des saltimbanques qui ont trouvé en art, depuis des siècles, ce fameux plein air que recherchent les peintres modernes. Ils l'aiment, cette existence indépendante, comme les marins aiment la mer, et quand ils l'abandonnent, ils en ont la nostalgie et ils en meurent. Avez-vous jamais rencontré, au bout du chemin, quelque roulotte d'impresario forain arrêtée en

pleine campagne dans la halte du repos? Le cheval détaché du brancard broute, au revers du fossé, l'herbe verte, tandis que le chien au poil hérissé regarde, couché près du foyer improvisé, la marmite qui bout sur un feu de branchettes sèches. La mère surveille la soupe; par contraste, le père recoud quelque harde au coin de la haie, et des enfants vont et viennent, çà et là, dans un rayon de soleil. Mlle Bonnefois, que l'Académie devait couronner un jour, fut pendant des années cette enfant errante, amusée des haltes reposantes et qui court après les papillons ou les poules avant de remettre, en rentrant en ville, le maillot rose aux reprises cachées sous les paillettes d'or. Elle était charmante, cette femme aujourd'hui vénérable, et, parfois, — elle s'en souvient avec une douce mélancolie, — elle récitait le boniment qui attirait le public, et elle souriait battant du tambour sous le costume et le tricorne des gardes françaises, lorsque la petite troupe traversant les *villes mortes* — on appelle ainsi celles où il n'y a pas de foire populaire — faisait le tour de la ville en musique à l'heure de la sortie des ateliers. Et déjà, enfant ou jeune fille, elle était la créature dévouée dont nous saluons aujourd'hui la noble existence.

L'ancien instituteur devenu saltimbanque s'était en effet remarié et Eugénie Bonnefois entourait de soins et de tendresse cette femme qui n'était point sa mère. Cette belle-mère, à son tour, adorait la jeune fille et le modèle même de la famille était donné le plus naturellemen du monde par cette roulotte foraine cahotant le long des chemins ces humbles êtres qui s'aimaient. Ce fut la belle-mère qui voulut qu'Eugénie Bonnefois fît sa pre-

mière communion. La jeune fille avait déjà dix-huit ans. Les saltimbanques, qui ont aujourd'hui leurs syndicats et, avec leurs roulottes devenues aussi luxueuses que des wagons-lits, entreront quelque jour, comme d'autres notables négociants, dans quelque conseil de prud'hommes, — on parle même de l'un d'eux qui voudrait se présenter à la Chambre des Députés avec une attribution spéciale, celle de dompteur; — les forains étaient alors traités en parias par la société civile et, quand ils n'en étaient pas maudits, comme ignorés du clergé dont ils traversaient les paroisses sans leur appartenir. Cette première communion, faite entre deux parades durant une halte dans une fête foraine, laissa dans l'âme tendre et un peu rêveuse de la jeune fille un ferment de mysticisme et de piété que la vie devait développer. Vie de travail toute d'épreuves successives.

Au mois de décembre 1869, Eugénie Bonnefois perdait celle qu'elle chérissait comme sa mère. Sa douleur fut telle qu'elle demeura dans un état de prostration dont seuls purent la tirer les malheurs de la patrie. L'heure de l'invasion a sonné : la foraine se fait ambulancière. Il y avait, pendant le siège de Paris, dans un logis du boulevard Saint-Martin, une association de nobles femmes qui se donnaient pour tâche de porter secours aux blessés et aux malades sur les champs de bataille, dans les ambulances et dans les hôpitaux. On les appelait d'un beau nom : *les Sœurs de France*. Mlle Bonnefois fit partie de la société, demandant au Comité, pour seule faveur, d'être employée non pas en ville, mais aux remparts. Et, la croix rouge sur son brassard, on la voyait partout, l'ancienne musicienne de la baraque

paternelle qui battait de la caisse autrefois pour attirer les spectateurs et suivait maintenant les tambours de nos soldats pour les ramasser dans la tranchée, panser les blessés sous le feu des obus, passer les nuits dans le froid glacial du rude hiver, consolant les souffrants, frappant d'admiration des chirurgiens et des officiers de l'armée, ne prenant qu'une nuit de congé tous les quinze jours et cela du premier combat au dernier, de Bagneux à Montretout, si bien que lorsque le diplôme de la médaille des Sœurs de France fut conféré à Mlle Bonnefois, l'attestation qui accompagnait le bronze remerciait l'ambulancière d'avoir non seulement prodigué des soins aux victimes de la guerre ; mais, à l'heure de la famine et avec une abnégation très simple, d'avoir partagé ses vivres avec eux, distribué le pain déjà rare de sa ration de chaque jour.

Et ce n'est là, Messieurs, que le prologue en quelque sorte de cette existence de dévouement. Ce n'est pas pour ces vertus civiques que vous récompensez Mlle Bonnefois. Beaucoup d'autres vaillantes femmes ont agi comme elle aux heures d'épreuves, et les sœurs et filles de France sont nombreuses qui ont essuyé le sang des blessures de la patrie. Mlle Bonnefois nous offre l'exemple d'une vertu que j'appellerai volontiers plus originale. Elle a, dans cette longue galerie de vos lauréats où les figures respectables abondent, une physionomie très particulière. La guerre finie, la pauvre fille se trouvait sans ressources. Les attestations d'héroïsme n'enrichissent pas. Le héros du champ de bataille retourne aux champs ou à l'atelier avec quelque jambe de moins ou quelque bras amputé. L'héroïne de l'ambulance retourne à son métier avec la

misère. Et Mlle Bonnefois n'était pas seule : le père était devenu infirme, incapable de gagner sa vie. Alors, à quarante-deux ans, la vaillante femme reprit son ancien métier : elle se fit ou se refit foraine. Grâce à la confiance et à la sympathie qu'elle inspirait, elle put louer un vieux panorama, — de ces scènes où, à travers les verres grossissants, on va regarder, dans les baraques de toile, les faits divers de l'actualité, crimes ou catastrophes célèbres, morts illustres, drames ou batailles, — et elle commença, avec ce panorama d'occasion, la campagne de 1872. Trois ans après, le panorama semblant vieilli, Mlle Bonnefois ouvrait, à la foire au pain d'épice, un beau diorama tout neuf. Elle suivait le courant. Elle n'avait pas un sou vaillant, mais son honnêteté lui assurait le crédit et elle devait cinq mille francs. Hélas! à la foire au pain d'épice comme au théâtre, le public qui aime la mise en scène va sans doute aux dorures et au luxe! Par des prodiges d'habileté et d'économie, la directrice du diorama parvint à se libérer, tout en pourvoyant aux besoins de son père qui mourut il y a dix-sept ans, en 1880.

Alors, se trouvant seule au monde, Mlle Bonnefois, pieuse et dévouée, songea, — peut-être par égoïsme, — à se refaire une famille. Et cette famille, c'est la grande tribu des errants, la foule des parias et des excommuniés qu'elle veut réunir dans une communauté de sentiments et de pensées. Elle se rappelle vaguement sans doute les petits paysans du bourg de Dandilly épelant l'alphabet dansla maisonnette de l'instituteur. Elle se rappelle sûrement les jours où le curé du village enseignait le catéchisme à la petite saltimbanque avant de lui donner la communion. Ce

qu'on lui a appris, elle veut à son tour l'apprendre aux autres. Elle fait de son rêve un apostolat. A Amiens, déjà, elle a fondé l'œuvre de la première communion des forains. Mais elle veut à présent leur enseigner à lire et, comme elle dit en un langage qui touchera même les philosophes, leur apprendre qu'il y a un Dieu dans le ciel et vingt-six lettres dans l'alphabet.

C'est à Paris que s'ouvrit, dans le courant de l'année 1892, la première école foraine. Mlle Bonnefois en avait tenté comme une ébauche à Rouen sous les auspices du cardinal Thomas; mais il lui fallait Paris, le grand Paris, pour développer l'idée qui la hantait. Les débuts de l'œuvre furent bien modestes. Sans autres ressources qu'un billet de cinquante francs offert par un ami de la première heure, ayant pour toute bibliothèque scolaire un livre d'images prêté par cet ami, Mlle Bonnefois ouvrit son école dans sa roulotte de foraine. Elle y recueillit tout d'abord douze petits saltimbanques des deux sexes venant, étonnés puis intéressés, apprendre à lire entre deux tours de trapèze. Et le nombre des petits élèves grandit.

Les parents, d'abord indifférents, presque hostiles, envoient leurs petits à la roulotte où l'on enseigne. Bientôt elle est trop étroite, l'humble roulotte de planches: il faut lui substituer une baraque de toile et s'assurer le concours d'une institutrice. Mais les dépenses augmentent avec le nombre des élèves, elles sont certaines et les ressources sont douteuses.

Mlle Bonnefois eût succombé, malgré son courage, si de charitables personnes n'eussent secouru la vaillante fille dans sa tâche écrasante. Un comité de patronage s'est

formé pour la soutenir dans ses admirables efforts. Grâce à elle, grâce surtout à l'activité et au zèle de l'institutrice volontaire, l'œuvre a prospéré, l'école a grandi. Elle grandit toujours. Le magnifique diorama qui était l'unique gagne-pain de la foraine est devenu comme un palais scolaire et ce palais a une succursale. Les douze élèves du début, en 1892, comptaient trente-six compagnons de plus en 1893; Mlle Bonnefois avait 110 élèves, 117 en 1895 et, pour cette année scolaire 1896-97 elle en compte 207. Et les baraques-écoles se montent et se démontent à volonté de façon à suivre avec tout le mobilier des classes les familles des forains dans leurs migrations à travers Paris, les boulevards extérieurs et la banlieue, de la fête de Ménilmontant qui ouvre la marche, jusqu'à la fête de Vincennes, la vaillante femme poursuit ainsi son labeur et suit ses élèves de station en station, leur apprenant à lire et à penser au bruit des orgues et des cymbales. Et pendant que les pauvres saltimbanques songent aux tours d'adresse qui pourront augmenter la recette du jour et grossir le morceau de pain quotidien, Eugénie Bonnefois pense, pour ces petits, à ce pain de l'esprit qu'elle pétrit en quelque sorte de ses mains, en y ajoutant, quand il le faut, la nourriture matérielle, quitte, après la leçon donnée, à se coucher elle-même sans souper.

L'école est catholique, mais tous les cultes y sont admis. « Laissez venir à moi les petits enfants. » La parole sublime ne parle pas du genre de religion. Les marchands de nougats, parmi les forains, sont mahométans ou juifs. Mlle Bonnefois a pour élèves des israélites d'Algérie et des sectateurs du Prophète. Et, pour reconnaître ce caractère

libéral et philanthropique de l'École foraine, le ministre de l'instruction publique, sur la proposition de M. Buisson, alors directeur de l'enseignement primaire, n'a pas hésité à allouer à Mlle Bonnefois une subvention de 600 francs, tandis que la Société nationale d'Encouragement au bien décernait à la noble femme un diplôme d'honneur.

L'Académie française, après avoir pris connaissance du dossier de Mlle Bonnefois, — ce dossier où figurent tant de noms de significations diverses, de nombreux articles où la presse de tous les partis signale noblement l'œuvre admirable à l'attention publique, — a décerné un prix Montyon de deux mille cinq cents francs à l'institutrice des petits saltimbanques et ce n'est pas la première fois que les professions excommuniées jadis sont honorées par nous.

Il ne faut pas croire que le théâtre, par exemple, qui a eu ses martyrs, comme Saint-Genest, n'a jamais eu ses prix de vertu. Les coulisses connaissent aussi cette vertu secrète dont parle Fénelon. L'Académie a déjà couronné des comédiens. Elle trouvera peut-être quelque jour, et je le souhaite, l'occasion de décerner un de ses prix de vertu à une comédienne. Ne souriez pas; on n'aurait peut-être pas à chercher longtemps pour la trouver. Mais ce ne serait peut-être pour elle qu'une demi-bonne fortune. On sait, en effet, ce qu'il advint à l'acteur Moëssard à qui l'Académie française décernait en 1841 un prix de trois mille francs. Moëssard était un comédien de la Porte-Saint-Martin, peu et rarement payé, qui nourrissait ses camarades et secourait même les gens de lettres pauvres,

et je trouve dans le Rapport de M. de Jouy un touchant tableau de l'expansive charité du comédien.

L'existence de Moëssard parut admirable à l'Académie, mais il advint — tant nous aimons la raillerie — que la récompense tourna presque au détriment du bon et vaillant Moëssard à qui désormais les petits journaux n'épargnèrent pas l'épithète de « vertueux ». Et Moëssard, devenu vertueux de façon indélébile, ne put en aucune façon être, dans son métier, autre chose que le « vertueux Moëssard ». On entrevit toujours le brave homme à travers le comédien qui parfois jouait des troisièmes rôles et lorsque, dans les pièces nouvelles, le bon Moëssard était autre chose qu'un personnage vertueux, le public habitué à l'étiquette ne prenait plus au sérieux le traître, ne frémissait plus de ses forfaits, souriait au contraire à Moëssard jouant de méchants personnages par dévouement et si bien que lorsque Balzac confia dans *Vautrin* un rôle de forçat au vertueux Moëssard, ce forçat ne terrifia personne et derrière Joseph Bonnet le galérien, le public s'attendrit encore au prix de vertu.

Je ne dis pas cela pour détourner de la vertu les comédiens que nous pourrions avoir à couronner, et la récompense que l'Académie accorde cette année à Mlle Bonnefois ne nuira pas à l'avenir de la vaillante foraine.

Mlle Bonnefois a des émules, vous n'en doutez pas, et qui éprouvent à toute heure, à tout propos, d'irrésistibles tentations de faire le bien. Catherine Bauret, par exemple, née à Audun-le-Riche (Lorraine), en 1822. Sa longue existence est bien simple. Depuis près de soixante-quinze ans, elle travaille. Son père était cultivateur. Une épizootie

s'abat sur ses bestiaux, emporte bœufs et chevaux, le chagrin le prend, comme on dit, et le tue. Catherine Bauret entre alors en service. C'était en 1850, il y a quarante-sept ans. Depuis quarante-sept ans, elle a toujours servi les mêmes maîtres et, non pas seulement servi, mais elle les a soignés, secourus, partageant leurs douleurs et leurs joies, aidant à élever leurs enfants. Catherine Bauret a 75 ans, sa maîtresse en a 89 et la septuagénaire donne ses soins à l'octogénaire infirme, et non seulement elle est la garde-malade de sa maîtresse, mais elle a encore à sa charge sa mère presque aveugle et aujourd'hui âgée de 98 ans. Sa charité est inépuisable, elle se dépouille pour les pauvres. Plus d'une fois, durant des épidémies qui ont frappé la commune de Réhon, Catherine Bauret a couru au péril, s'asseyant au chevet des malades pour leur venir en aide, leur apportant des remèdes ou du vin achetés par elle. Cette apostille d'un de ses compatriotes, notre confrère M. Alfred Mézières, dira tout : « J'habite la commune de Réhon et je suis un témoin de la vie de Mlle Catherine Bauret, aimée et admirée dans toute la Lorraine. »

Eh bien! non, cette courte et éloquente attestation ne dit pas tout. Mlle Catherine Bauret, qui était demeurée à Réhon pendant la guerre de 1870, pour garder, comme un chien fidèle, la maison de ses maîtres, avait tellement frappé, par son attitude simple et sa vigilance, les précautions qu'elle prenait pour que rien ne fût détérioré autour d'elle, un officier allemand qui logeait là, qu'il lui offrit, en partant, quelques pièces d'or pour récompense. Catherine Bauret avait refusé. Sa maîtresse, Lorraine comme elle, possède encore à Metz une maison où elle passe une partie

de l'hiver. La vieille servante l'y suit, vigilante. On sait que les Allemands, volontiers respectueux des vertus domestiques, accordent une pension aux vieux serviteurs. Ayant appris que Mlle Bauret était en service depuis tant d'années, immuablement dévouée, ils lui ont alloué une pension de cent quatre-vingt-douze marks accompagnée d'une médaille de l'impératrice Augusta. Je vous disais, il y a un moment, que toutes les provinces de France sont représentées dans notre consolant tableau. Catherine Bauret, la fière Lorraine, a refusé la médaille et la pension en disant, sans faire de phrases, qu'elle ne voulait rien de ceux qui lui ont enlevé sa patrie. L'Académie lui donne, — et c'est peu de chose, — une médaille de cinq cents francs, mais qui la touchera au cœur, car la récompense est française.

Parmi les actes de vertu que l'Académie se plaît à couronner chaque année, les plus dramatiques peut-être sont ceux que les sauveteurs accomplissent, et le sauveteur est d'ordinaire un être d'instinct et de courage qui semble opposer au criminel né observé par la science le sauveteur né, l'être de dévouement impulsif qui réconcilierait Alceste avec l'humanité. Les actes d'héroïsme de ces braves gens nous semblent tout simples lorsqu'ils ne nous paraissent pas d'une banalité fatigante alors qu'on les raconte dans une séance académique. Il faudrait voir, sortant de l'eau ou du feu, trempés par les paquets de mer ou les sourcils brûlés par la flamme, ces vaillants qui vont au-devant de la mort avec une résolution si admirable.

Ces sauveteurs, il faudrait les revoir dans leurs vêtements de toile goudronnée, luttant, nageant, allant à travers la mer démontée vers ce point obscur qui, là-bas,

est une barque où des malheureux agonisent. Il faudrait les admirer dans le flamboiement de l'incendie et le craquement des poutres qui tombent. Nous ne vous apportons ici que le procès-verbal de leur héroïsme, et les bulletins officiels des batailles ne valent pas, pour donner une idée de la lutte, un lambeau d'uniforme troué et sentant la poudre.

Delacour, Louis-André-Joseph, né à Paimbœuf, ancien maître d'équipage de la Compagnie Transatlantique, attaché depuis plus de trente ans à cette compagnie, a conté, avec une simplicité héroïque, à M. le maire du Havre qui nous a transmis son récit, les sauvetages qu'il a accomplis. La liste en est longue. Delacour a 75 ans; il a débuté comme sauveteur à 18 ans, et il continue de sauver à 70 ans.

Je voudrais vous lire son autobiographie où revient comme un touchant refrain l'âge qu'il avait à chacun de ses sauvetages : « J'étais novice à bord de la *Zoïde* quand je tirai de l'eau le second du navire le *Sauvage*, du port de Roscoff. » « J'avais vingt ans quand, matelot à bord du *Christophe-Colomb*, je sauvai, avec trois camarades de bonne volonté, quinze hommes d'une goélette en détresse. » « J'avais vingt et un ans quand je tirai de l'eau le commandant du *Lévrier*, cutter de l'État. » « J'avais vingt-huit ans quand, au Havre, le long du bassin Vauban, je sauvai un douanier dont je ne sais pas le nom. » « J'avais trente ans. » « J'avais trente-deux ans. » « J'avais quarante ans. » « J'avais cinquante ans », et Delacour compte ainsi ses années par ses sauvetages, et le brave ancien maître a trouvé pour ne pas vieillir un moyen que je recommande à tout le monde. Il sauve son prochain à soixante-dix ans comme à dix-huit, et, presque septuagénaire, il tirait de

l'eau une jeune fille qui se noyait dans le bassin du Havre, et entraînait même avec elle un autre sauveteur plus jeune, mais moins vigoureux que le brave Delacour. Celui-ci pourra écrire : « J'avais soixante-quinze ans quand l'Académie ajouta un prix de 1 000 francs à toutes mes récompenses et à toutes mes médailles! »

Émile Avisse, autre sauveteur, a 53 ans. C'est un pilote de Boulogne. On ne compte plus les équipages qu'il a arrachés à la tempête. Combien d'hommes doivent la vie à ce marin qui débutait, en décembre 1870, par ramener, comme pilote, à Dunkerque la prise prussienne *Fortuna*, capturée dans les mers du Nord! Pas une année de sa vie n'est pour Avisse une année perdue. La *Société humaine et des Naufrages* a demandé pour ce patron de ses équipages, depuis quarante ans, dont cinq à l'État, aux services de mer, la récompense que nous lui donnons aujourd'hui : une médaille de 1 000 francs. C'est un hommage ajouté à la croix de la Légion d'honneur que recevait le pilote en 1888, et qui lui faisait traduire sa reconnaissance envers ceux qui s'étaient occupés de lui par ces lignes, d'une éloquence naïve et profonde où se peint le sauveteur, — et je dirai où réapparaissent tous les sauveteurs, qu'ils s'appellent Delacour, du Havre, Avisse, de Boulogne ou Ammirali, de Marseille : — « J'ai fait part de la nouvelle à mon équipage. Le mât de l'*Hirondelle* ne peut pas porter les bouquets et pavillons qu'ils lui ont mis. Les braves gens sont tellement contents de voir leur patron décoré qu'ils sont en noce depuis. J'ai écrit à tous ceux qui se sont occupés de moi, et le ministre se sera demandé : Qu'est-ce que ce pilote qui a tant de recommandations? Ce que j'ai reçu de lettres et

de cartes depuis hier, je ne pourrais le dire, car j'ai mal à la main d'écrire, et la plume, ça n'est pas la barre de l'*Hirondelle* à manier! »

Non, brave homme, mais il est des cas où la barre du pilote est plus noble que la plume la plus illustre, et nous aurons, Messieurs, fait plaisir à bien des gens en rendant une fois encore justice au patron de cette *Hirondelle*, dont les compagnons du pilote vont refleurir le mât, sans aller, j'espère, jusqu'à la « noce » de la Légion d'honneur.

Les domestiques dévouées, plus nombreuses que ne le disent les maîtres, les infirmières volontaires, les consolatrices des souffrants, les braves gens, — et, disons-le pour les féministes, — les femmes admirables qui, faisant de l'abnégation une sorte de vertu toute féminine, vont droit à la souffrance humaine pour la soulager comme au but même de leur existence, forment, vous le savez, Messieurs, la clientèle ordinaire de vos concours. Et quel étonnement pour votre rapporteur, lorsque sur un dossier où il rencontre la longue liste de tant d'actions vertueuses, il trouve ce mot, tracé comme une sentence douloureuse : *Insuffisant*. Eh! oui, il faut aux vertus récompensées par ces fondations diverses, Montyon, Honoré de Sussy, Marie Lasne, Camille Favre, Lange, Souriau, Gémond, j'en oublie, une vertu au-dessus, au delà de la vertu commune.

Nous exigeons, — comme si notre faiblesse en avait le droit, — de ces héroïques dévouées, martyres de leur tâche, et que les pauvres malades qui souffrent appellent souvent leurs bourreaux, quelque chose de surhumain! Et ce surhumain, Messieurs, n'est pas rare.

Voici Mlle Fieschi, Marie-Madeleine Fieschi, d'Ajaccio

(Corse), qui, depuis un demi-siècle, sert avec une fidélité pieuse les mêmes maîtres, les a soignés quand ils sont devenus malades, a continué à les servir quand ils sont devenus pauvres, les a ensevelis quand, après des maladies longues et repoussantes, ils sont morts. Elle est septuagénaire, elle est malade elle-même. Comment l'Académie pourrait-elle l'oublier? Et Rosalie Combes, de Castres (Tarn), qui reste, elle aussi, non pas au foyer, mais au chevet des maîtres ruinés, impotents, octogénaires! Et cette aveugle de naissance, Marie-Joséphine Borel, Parisienne, demeurant à Clermont-Ferrand, qui donne gratuitement des soins à une autre aveugle, infirme, impotente, incapable de vivre sans cette femme, qui semble y voir pour elle, travaille pour elle, vit pour elle, et ne recule dans sa tâche devant aucune tristesse et aucun souci! Et Joséphine Borel ne se contente pas de guider cette aveugle. Elle a aidé sa sœur, plus âgée qu'elle, à élever cinq enfants privés de leur père. Vous n'aurez pas, Messieurs, à regretter les mille francs que vous lui donnez sur le prix Varat-Larousse, décerné aux femmes signalées à l'Académie pour leurs vertus dans les trois qualités de fille, épouse et mère. C'est la même vertu que vous couronnez chez Mlle Anna Boulot, — une récidiviste du bien, — qui, soignant dès sa jeunesse, dès son enfance, les malades et les indigents dans son pays limousin, — elle est née à Guéret, dans la Creuse, en 1840, — vient à Paris, dans ce grand Paris qui lui est inconnu, et y suit les cours de la Société de secours aux blessés, pour devenir le médecin des femmes. Instruite, elle offre ses services à l'inspecteur d'Académie pour faire des cours d'adultes. Elle soutient,

en faisant des copies pour la direction des contributions, une famille composée de cinq personnes, sans ressource aucune, et quand on lui dit qu'il faut se ménager, se soigner, qu'elle a dépassé la cinquantaine et qu'à tant de labeurs elle abrégera ses jours, Mlle Boulot répond très simplement (et c'est la réponse que pourraient faire tous ces lauréats dont je retrace trop rapidement les actions vertueuses) : « Je suis de ceux qui pensent que la vie n'a sa raison d'être que si elle est nécessaire à autrui ! »

Elle fait de même, Mlle Charlotte Denechère, qui, dans son logis du boulevard de l'Hôpital où sa mère est morte, élève ses deux jeunes frères et les envoie à l'école Jenner. Cette sœur est comme une mère pour les adolescents. Elle est giletière et nourrit les enfants avec son modeste salaire. Mais viennent les chômages, la noire misère, Charlotte Denechère se privera de nourriture pour donner à ses frères le pain quotidien. Un jour de dénuement terrible, désespérée, la jeune fille, — elle a vingt-quatre ans et n'a pas connu une joie, je me trompe, elle connaît, elle savoure la noble joie du sacrifice, — elle va... elle se hasarde malgré sa répugnance, à aller au bureau de bienfaisance. On l'écoute, on la renvoie à l'Assistance publique, avenue Victoria, et là on lui déclare qu'on ne peut l'aider : « Mais vous êtes libre d'abandonner vos jeunes frères : l'Assistance s'en chargera. » Abandonner les petits ! Ai-je besoin de dire que la sœur maternelle refusa? On lui accorda la cantine gratuite à l'école pour ses frères. Voilà tout le secours apporté à la vaillante fille, dont l'existence courageuse n'est, après tout, qu'un exemplaire de la rude vie de labeur patient de l'ouvrière de Paris. Les mille francs

que vous avez envoyés auront été les bienvenus, Messieurs, dans le pauvre et honnête logis du boulevard de l'Hôpital.

Voici Mlle Colette Fraisier, de Mentry (Jura), qui maintenant a quatre-vingt-huit ans et dont toute la vie, la longue vie, a été employée au dévouement à ses semblables. Elle a, enfant, travaillé pour ses parents; elle a travaillé pour les malheureux; elle a travaillé pour ses maîtres, puis, vieillie, sans famille, elle a reporté sur les enfants de ses maîtres le trésor d'amour et de bonté que ses quatre-vingt-huit ans n'ont pas épuisé. C'est la vertu dans toute sa simplicité et son charme puissant, la vertu qui s'ignore, la vertu silencieuse et douce qui aime à la fois les souffrants et les logis où elle a souffert. Elle n'a vécu que pour les autres. A cinq ans, à l'heure de l'invasion, — d'une première invasion, hélas! — la pauvre Colette s'interposait entre les soldats et son père que les grenadiers autrichiens voulaient fusiller. A sept ans, le blé n'ayant point mûri et la famine étreignant le Jura, elle laissait son pain noir et gluant à de plus pauvres et se nourrissait d'herbes et d'orties, de racines ramassées dans les champs. Je parle, Messieurs, de l'épouvantable famine de 1816-1817. On ne croirait pas à de telles misères, si proches de nous, si des contemporains n'étaient là pour l'attester. Et Colette Fraisier devait revoir d'autres années sinistres.

En 1871, les Prussiens, attaqués par les francs-tireurs, voulaient brûler et piller le village de Chasmole, et la population consternée, le curé en tête, voyait arriver la flamme et le fer. Colette se rappela les Autrichiens de 1814, joignit ses mains ridées comme elle avait autrefois joint ses

mains d'enfant, et le commandant allemand, se laissant toucher par ces larmes de femme, exempta le village de la contribution de guerre. Les anciens de Chasmole sont là pour attester que l'humble fille a sauvé la commune comme elle a, depuis tant d'années, soulagé les malheureux.

Je lasserais votre patience, Messieurs, avant d'épuiser la liste des nobles actions que vous voulez célébrer. Et, comment choisir parmi tous ces lauréats qui ignorent, pour la plupart, l'existence de nos récompenses et font tout uniment le bien pour le plaisir ?

Voici, attestée par d'humbles signatures d'artisans, de travailleurs, de braves gens, unis aux notables de Marvejols, la biographie d'une ouvrière, employée dans une usine au doublage des laines. Sophie Solignac-Charrier est depuis trente-six ans la première à son poste; elle se lève chaque jour à quatre heures du matin, soigne sa belle-mère septuagénaire, paralytique et aveugle, accourt auprès de la malheureuse pendant les heures des repas et reprend bien vite le chemin de l'usine. Trente-six ans de labeur, trente-six ans de dévouement. Et dans cette même ville de Marvejols (Lozère), voici Louise Arnal, ouvrière dans une filature, nourrissant père, mère, frères et soignant des étrangers aussi qui deviennent des frères, parce qu'ils sont des malheureux et des malades. Voici Henri Daudet, né à Lyon (Rhône). A vingt ans, il était le soutien de cinq jeunes sœurs : l'aînée avait seize ans, la dernière deux mois. La mère venait de mourir; le père, alcoolique, ne songeait à ses enfants que pour leur arracher leurs modiques salaires. Daudet remplaça à la fois la mère morte et

le père indigne. Il a fait de ses sœurs des honnêtes filles, en se privant de tout. Marié maintenant, et père d'un enfant de deux ans, le vertueux Daudet continue à veiller sur ses deux dernières sœurs et, de plus, a pris à sa charge une sœur de sa femme, orpheline, et âgée de huit ans.

Voici Eugène Lamaison, de Grenade-sur-l'Adour (Landes), qui, après avoir donné sa jeunesse à son père paralytique, donne la seconde partie de sa vie à ses fils, l'un âgé de vingt-huit ans, l'autre de vingt-trois, ataxiques dès leur enfance. Il est tailleur et épicier à la fois. L'aiguille et son petit commerce ont suffi à l'existence du vieux père disparu et des enfants infirmes. Il fallait habiller, laver, porter le père; il faut coucher, habiller, laver, porter les fils. Eugène Lamaison trouve toute simple cette lamentable existence : il en a l'habitude et fait son devoir.

Faut-il vous parler de ceux que j'appelais tout à l'heure les récidivistes du bien? Oui, la vertu a ses récidivistes comme le vice, comme le crime. Nous avons couronné Mme Emma Alphonse de Saint-Denis-le-Têtu (Manche), pour son dévouement aux malheureux. Depuis, Mme Alphonse nous a contraints à la couronner encore : sa charité n'a pas de bornes. Elle recueille au mois de janvier 1899, au moment le plus dur de l'hiver, un pauvre déséquilibré, cordonnier de son état, qu'elle soigne chez elle, lui délirant, elle très douce, jusqu'à la mort du malheureux. Le lit du malade étant vide, elle y couche une ancienne institutrice âgée de soixante-dix-sept ans. Ce n'est pas assez, elle recueille deux autres vieilles femmes, l'une âgée de soixante-dix-neuf ans, impotente, l'autre de quatre-vingt-trois ans et aveugle, Mme Alphonse a elle-

même soixante-huit ans. L'Académie lui décerne une récompense annuelle sur le prix Lange. On pourrait l'accompagner aussi de cette mention : Mme Alphonse, déjà couronnée.

Vous avez, Messieurs, décerné le prix Gémond à un homme dont le dévouement et le courage sont attestés par de nombreux témoignages et des récompenses bien méritées. C'est M. Arnould Rogier, qui, tant de fois, a exposé sa vie pour le prochain, et qui, président des sauveteurs de l'Aisne, ne se contente pas d'arracher ses semblables au péril, mais les instruit, et leur enseigne le devoir qu'il pratique si bien. Jadis, pendant la guerre, il se mit au service des prisonniers et des blessés. Aujourd'hui et depuis douze ans, il fait des cours d'allemand, d'histoire; de géographie dans les écoles primaires. Il est, avec ses soixante ans de vertu agissante, un professeur qui a le droit de dire : « Ce que j'enseigne, je l'ai pratiqué. Écoutez-moi et imitez-moi. »

Jean-Antoine Bouquet, de Châteauneuf-de-Randon (Lozère), est un brave facteur rural qui, dans la commune de Chaudeyrac, un matin, voit dans un pré une vachère qu'un taureau enlevait au bout de ses cornes. La malheureuse, tombée sur l'herbe, était bientôt comme labourée par la bête en furie ; le facteur se précipite sur le taureau, le saisit par ses cornes rouges de sang, le repousse, lui arrache la pauvre femme qu'il piétinait tout à l'heure, et chargeant sur ses épaules Rose Mourgues dont tout le corps n'est qu'une plaie, la porte sur ses épaules jusqu'à la ferme et dépose là cette blessée aux vêtements en haillons, aux entrailles pendantes, et qui, grâce à lui, vit encore pour élever sept enfants.

Ces actes d'héroïsme impulsifs ne sont pas rares, du reste. A côté du facteur Bouquet, c'est un enfant, Alfred Raimbour, de Renay (Loir-et-Cher), qui, lui aussi, risque sa vie pour une créature humaine. Des enfants gardant les bestiaux allument du feu pour se réchauffer contre la bise d'octobre. La flamme, poussée par le vent, atteint la robe d'une enfant de quatre ans et enveloppe la fillette. A cette vue, les petits demeurent pétrifiés, comme hypnotisés par le feu. Seul, Alfred, le frère, conserve son sang-froid, prend sa sœur dans ses bras, l'emporte chez sa mère, à plus d'un kilomètre, et la dépose sur le lit où, quelques heures après, dans les horribles souffrances des êtres dévorés par la flamme, la pauvre enfant devait mourir. Alfred Raimbour avait aussi les mains brûlées. Il avait neuf ans alors, il en a onze aujourd'hui. Ce jeune lauréat est le fils d'un garde tué dans l'exercice de son devoir. Il y a de l'atavisme aussi dans le courage.

Entrez, non loin d'ici, dans un logis de la rue de Vaugirard; vous y trouverez deux femmes, d'origine nobiliaire, deux sœurs, Mlles Valentine et Denise de Linders, filles de la baronne de Linders, originaire de Lorient, et qui donnent, depuis des années, l'exemple d'un dévouement filial admirable. « Je suis fier comme Lorientais de ces admirables demoiselles », écrivait à l'Académie le vénérable sénateur du Morbihan, M. Audren de Kerdrel. Le baron de Linders était riche. Un notaire d'Orléans, qui se suicide, le ruine, avec beaucoup d'autres. Le baron se fait industriel. Il ne croit pas déroger en travaillant. La guerre arrive. Les suprêmes ressources sont emportées. Accablé, il agonise une année pendant laquelle ses deux filles se

privent de tout pour lui. Et depuis dix-huit ans, Mlles de Linders font de même pour leur mère infirme. Leur pénible travail ne leur donne pas toujours le nécessaire; la malade septuagénaire du moins a le pain du jour. Les jeunes filles sont devenues presque des vieilles femmes, elles ont vu passer la jeunesse et ses rêves et se sont condamnées à la réalité douloureuse et glorieuse de dix-huit années de dévouement. Il est bon que l'Académie consacre chez elles les vertus qu'elle a coutume d'honorer chez les humbles et ce n'est point tomber, même lorsque l'on tombe de si haut, que d'arriver à la hauteur des pauvres gens.

Mlles de Linders n'ont voulu ni du mariage ni d'un asile offert en un refuge. Elles sont nombreuses, parmi vos élues, ces pauvres filles, qui, pour soigner des parents malades, ou partager la misère d'un maître, renoncent — non sans serrement de cœur — au roman de la vingtième année, au fiancé qui offre la sécurité du foyer, à la sainte joie de la maternité. Elles deviennent mères, mais des enfants des autres, et mères aussi des vieillards qui s'appuient sur leurs bras pour doucement aller jusqu'à la mort.

Sabine et Agathe Grégis, de Biffontaine, dans les Vosges, sont deux pauvres domestiques qui ont fondé, en associant leurs efforts, une maison de refuge pour les jeunes filles privées de leurs parents ou abandonnées par eux. Sabine est née en 1836, à Auterive. Elle était couturière à six ou sept ans et, par son travail, aidait ses sœurs et sa mère à payer les dettes contractées par suite de la longue maladie du père mort. A trente-cinq ans, la vue

affaiblie par la fatigue et les veilles, elle entrait en service pour amasser de quoi soigner sa mère, morte entre ses bras, à quatre-vingt-quatre ans. Elle se retira alors dans ce petit village de Biffontaine, au centre des Vosges, et retrouva là sa sœur Agathe, plus âgée qu'elle et gouvernante chez le curé de la paroisse. Associant leur dévouement et leurs souvenirs, les deux vieilles filles eurent l'idée d'ouvrir un orphelinat, d'y recueillir et d'y soigner des enfants. Une maisonnette fut mise à leur disposition; mais à peine Sabine et Agathe Grégis y étaient-elles installées que le feu y prit, — je me trompe, il y fut allumé par quelque adversaire jaloux de la vertu. Tout ce que possédaient les pauvres femmes devint, en une heure, la proie des flammes. Et l'assurance de l'humble orphelinat était périmée depuis deux mois. Que faire alors? Se décourager? Abandonner l'idée sacrée du secours donné aux enfants en détresse? Les deux braves filles n'y pensèrent même pas. Elles recommencent, elles travaillent, elles économisent et la maison de refuge, incendiée dans la nuit du 2 au 8 septembre 1888, est reconstruite et couverte pour le 8 décembre de la même année. Au-dessus de la porte d'entrée, Sabine Grégis a inscrit cette devise de la noble héroïne : *Vive labeur!* Et, s'imposant le labeur pour elle, elle en enseigne l'amour aux jeunes filles recueillies sous le toit hospitalier, elle fait de ces enfants de bonnes ménagères et de sérieuses mères de famille. Septuagénaire, presque aveugle, estropiée, la vieille Agathe, conduite par sa première enfant d'adoption, aide sa sœur en cette tâche et, avec deux autres compagnes, Sabine et Agathe Grégis donnent actuellement des soins gratuits à une vingtaine

d'orphelines et à huit personnes âgées et infirmes, dont l'une a quatre-vingt-dix ans. La médaille de mille francs que l'Académie décerne aux deux vaillantes sœurs sera la bienvenue, là-bas, dans nos montagnes des Vosges.

Votre rapporteur, contraint de rééditer, comme chaque année, ce qu'ont dit ses prédécesseurs, craindrait, Messieurs, je le répète, de lasser votre patience en énumérant tous les dévouements que lui révèle la lecture de ces dossiers. Vous en trouverez la liste, vous en pourrez lire le récit dans ce livret des actions vertueuses qui est comme l'annuaire du dévouement. J'aurais pu rencontrer, chez chacun de vos lauréats, un aussi grand nombre de traits émouvants, autant de noblesse instinctive, autant de vertu, un peu uniforme peut-être.

Car, il faut bien l'avouer, le moule des vertus semble toujours le même; du moins, s'il est usé, laisse-t-il de l'or pur au fond du creuset, et si le crime, plus varié et plus ingénieux, trouve des raffinements de férocité et, si je puis dire, se perfectionne plus que la vertu, c'est peut-être que la vertu a tout de suite atteint la perfection absolue. Seulement, je songe avec effroi que les causes célèbres, les grandes affaires qu'un ironiste exquis appelait les beaux crimes, font inévitablement, et dans une proportion mathématique, monter le tirage des journaux; et je ne suis pas bien sûr que la publication quotidienne du récit des belles actions et des rapports sur les prix de vertu ne le ferait point baisser.

Le pessimiste Nietzsche, qui voit un signe de décadence dans une morale altruiste, a écrit : « On manque du meilleur des instincts quand l'on commence à manquer

d'égoïsme. » Vos lauréats, Messieurs, je dois le reconnaître, manquent de cet instinct raffiné. Ce sont des décadents à leur manière : ils s'en tiennent modestement à l'amour et au respect de la beauté morale. Ce sont des naïfs aussi et qui consentent à vivre dans un triste monde, celui des déshérités et des souffrants.

Car ces paralytiques, ces impotents, ces aveugles, ces débiles sont comme une Cour des Miracles de la société; mais ces miracles, c'est la charité qui les fait. Et il est bon qu'il y ait, en ce monde, quelques spectateurs attendris et quelques juges spéciaux par qui la misère soit signalée, honorée dans ses actes, car en montrant les diverses façons de la consoler, on peut faire naître aussi, par l'exemple, le généreux désir et l'appétit de la vaincre. Le paupérisme, dont l'extinction, problème social redoutable est le rêve généreux des philanthropes, ces braves gens que vous couronnez ne le détruisent pas, hélas! — la charité n'est qu'un palliatif; — mais les misères sont déjà consolées quand les misérables sentent qu'on les aime et qu'on les aborde fraternellement avec un sourire d'amour et de pitié.

Et c'est pourquoi il est utile que vous célébriez très haut les vertus de ces messagers de fraternité. Le huis-clos est souvent mauvais. Autour du crime, le mystère qui en enveloppe les secrets permet de former parfois de dangereuses légendes, inquiétantes pour la conscience publique. Vous n'avez pas de huis-clos pour vos héros et ces actions qui s'accomplissent dans l'ombre, vous les saluez en pleine lumière. Elles ne demandaient pas même cette récompense. Aucun de vos lauréats n'a placé sa vertu en viager.

Il m'en a coûté de me séparer de ces êtres vraiment

supérieurs en leur obscurité poignante, pour reprendre, dans l'existence de tous les jours, la vie accoutumée. Je m'étais habitué à considérer le monde comme une réunion de héros et d'héroïnes, et je me demandais pourquoi le roman et le théâtre, dont les fictions sont parfois plus puissantes sur la foule que la réalité même, ne nous montrent pas plus souvent le spectacle de ces sublimes dévouements, au risque de substituer au vice en chapitre et en actes la vieille morale en actions.

Je crois bien que la grande tristesse et la désespérance un peu factice qui s'abattent sur certaines âmes s'atténueraient singulièrement si les *intellectuels,* comme ils se nomment, dirigeaient leur attention vers ces humbles qui semblent avoir pris pour devise : « Charité bien ordonnée commence par autrui. » Et si la liste est longue des vertus que vous avez pu récompenser, plus longue serait celle des vertus anonymes que nous ignorons et qui fleurissent dans l'obscurité. On ne les voit pas, elles ont la discrétion et la pudeur de leur héroïsme. Il est d'admirables femmes qui gravissent les escaliers des pauvres, pénètrent dans les mansardes, soulagent les misères et laissent après elles le souvenir de leurs bienfaits sans laisser leur nom. Les malheureux disent d'elles : « C'est cette dame qui vient quelquefois. » Ou encore elles prennent un faux nom, comme Mme de Lamartine qui faisait le bien sous un pseudonyme. Je parlais des vertus cachées, des vertus instinctives dont ne se rendent même pas compte ceux qui les possèdent. Qu'une occasion arrive, qu'une catastrophe survienne, alors ces vertus éclatent, soudaines, irrésistibles, inoubliables. Les proverbes, pessimistes aussi, prétendent que l'occasion fait

le larron. Dans l'ordre civique, dans l'ordre militaire, où la vertu s'appelle d'un mot très simple, le devoir, partout, l'occasion fait aussi le héros. Ne l'avons-nous pas vu, Messieurs, dans ce tragique jour d'épouvante, dont la date sera toujours pour Paris un souvenir de deuil, lorsque les flammes du Bazar de la Charité consumèrent, en quelques minutes, tant de créatures humaines, le matin, souriantes, heureuses, toutes allant au rendez-vous de la bonté, les unes pour vendre, les autres pour acheter? En même temps que le sentiment d'horreur unissait tous les cœurs, le dévouement inné qui gît au fond des âmes poussait des spectateurs, des passants, à sauver leurs semblables et la même nuit qui faisait tant de victimes innocentes faisait aussi des héros improvisés.

Elles développent immédiatement, électriquement, le sentiment de la solidarité humaine, ces grandes occasions de deuil qui sont comme les grands jours de la pitié. Plus de rangs; on s'aborde, on se parle, on s'entr'aide; parcilles aux grandes catastrophes nationales, ces heures d'épouvante font les cœurs confondus dans une même étreinte, et c'est alors qu'apparaissent comme entourés d'une auréole de flamme ou de tempêtes les impulsifs de l'héroïsme, les entêtés du sacrifice et du dévouement. Ceux-là, tout Paris sait leurs noms. Les récompenses, les médailles et les croix brillent sur leurs poitrines et l'horrible journée a du moins permis de mettre en lumière de braves gens comme elle nous a permis d'unir, dans une même admiration douloureuse, ceux qui sont morts, là-bas, de cette mort atroce, ces femmes, ces jeunes filles, ces enfants, toutes ces martyres, à l'heure où la destinée

réunissait dans une promiscuité lugubre une princesse royale et une fille du peuple, de ferventes chrétiennes et des israélites, une nihiliste et des sœurs de charité. Et dans ce tas affreux et sublime, l'admiration humaine n'a pas eu à reconnaître les siens. Elle les a salués, elle les a honorés, Elle les a pleurés. Elle ne les oublie pas !...

On serait presque tenté de trouver à ces épreuves sinistres, imméritées, féroces, comme à toutes les épreuves humaines, guerres, épidémies, massacres, une sorte de farouche consolation en calculant l'espèce d'éclosion spontanée de dévoûments qui marque aussi les heures maudites de ces catastrophes. La fraternité dans la mort enseigne la solidarité dans la vie et le malheur fait soudain briller certaines vertus comme la nuit fait scintiller les étoiles. Le cœur humain a des ressources profondes, secrètes et sacrées, pour opposer la contagion de la charité à la contagion de la misère. Parfois est-il dupe : le mendiant, frère Caïn du malheureux, exploite en nous ce que le XVIIIe siècle appelait d'un nom charmant, la *sensibilité*, et ce que nous nommons tout simplement la bonté. M. de Montyon, qui fut sensible, connaissait le prix des vertus cachées et n'ignorait pas le pouvoir des vertus publiquement célébrées. Il ne s'agit pas ici de donner raison au méchant mot de La Rochefoucauld : « La vertu n'irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie. » Il n'est point question de vanité, mais de justice. Oui, « il faut qu'une action louable soit louée ». Peut-être le souvenir de quelque dévouement fera-t-il naître dans d'autres âmes l'ambition, l'appétit d'un sacrifice nouveau. En attendant, admirons ceux que nous couronnons aujourd'hui. Qui ne

se sentirait un peu humilié par leur grandeur inconsciente? Toutes les belles phrases ne valent pas la plus simple de leurs belles actions et il y aurait un moyen plus certain d'honorer nos lauréats, — un moyen héroïque que je n'oserais proposer, — ce serait de les imiter. Contentons-nous de les saluer bien bas et de nous rappeler, au moins jusqu'à demain, les noms vénérables de ces bons sauveteurs et de ces filles braves qui nous apportent, si je puis dire, des années de dévouement et à qui nous donnons, en échange, une gloire d'une heure, un éloge d'une minute. Mais quoi, ils ne demandaient même pas cela, ils n'espéraient rien!... ils faisaient le bien pour le bien : ils ne souhaitaient que la joie du sacrifice. L'Académie ne leur eût-elle rien accordé qu'ils auraient encore la meilleure part!

DISCOURS

DE

M. LOTI-VIAUD

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Prononcé dans la séance publique annuelle du 17 novembre 1898.

Messieurs,

Avec une humilité profonde, dans un sentiment de vénération presque religieuse pour ceux et pour celles que je vais nommer ici, j'essaie d'accomplir la tâche que vous m'avez confiée.

C'est encore en parlant de moi-même que je commencerai mon discours, et cette façon de faire sans doute ne sera point pour vous surprendre, puisqu'elle constitue, paraît-il, un de mes défauts coutumiers.

Mais beaucoup d'âmes, en ces temps de vertige, ressemblent à la mienne, et, pour l'adresser à plusieurs qui

m'écoutent ici, je pourrais emprunter à Victor Hugo son étrange phrase : « Ah ! insensé, qui crois que tu n'es pas moi ! » Donc, un enseignement peut-être jaillira pour quelques-uns, lorsque j'aurai dit en toute sincérité comment mon âme, d'abord ennuyée et hautaine devant cette tâche que l'on m'imposait, est peu à peu devenue respectueuse et attendrie. A ceux qui sont mes frères par la souffrance, mes frères par l'orgueil, mes frères par le doute et par le trouble, combien je voudrais pouvoir communiquer le bien que je me suis fait à moi-même et l'apaisement que j'ai trouvé, en vivant par la pensée, durant quelques semaines, au milieu de ces simples et de ces admirables que l'Académie française glorifie en ce jour !

Tous, n'est-ce pas, nous avons fait au cours de notre vie quelque bien, çà et là ; du bien qui, en général, nous a donné peu de peine, nous a privés de peu de chose. Et nous nous sommes magnifiés alors, disant en nous-mêmes : La bonté habite notre cœur. Comme nous étions loin cependant, loin et au-dessous du moindre, du dernier de ces apôtres obscurs, dont j'ai besoin de vous entretenir ! Nous, gens du monde, quelles que soient nos détresses intimes et cachées, nous restons les favorisés sur cette terre. Tous, brûlés plus ou moins de désirs inassouvis, d'ambitions, de convoitises, tourmentés d'irréalisables rêves, nous puisons en notre propre cœur nos souffrances, — parfois infinies, je le sais bien, mais qui s'atténueraient par la patience et l'oubli de soi-même. En somme, nous avons la fortune, le luxe, ou bien la fumée d'un peu de gloire, ou tout au moins les commodités de la vie, nos lendemains assurés, du bien-être en perspective jusqu'à

l'heure de la mort. Ceux dont je vais vous parler n'ont rien, n'ont jamais eu rien; pour la plupart, ils n'ont plus la santé ni la jeunesse, pas seulement le pain de chaque jour, et ils trouvent le moyen d'être bons, de l'être inépuisablement, à toute heure, durant des mois et durant des années; ils trouvent le moyen d'être secourables et doux, de donner comme par miracle ce qu'ils n'ont pas, — et, dans leur dénuement sublime, ils sont heureux par la charité...

La charité, que vous m'avez confié la mission, pour moi un peu écrasante, de célébrer aujourd'hui, je la trouve glorifiée d'une façon définitive et magnifique dans un livre qui résistera à l'écroulement des religions et de la foi, dans le livre éternel qui survivra à toutes choses et qui se nomme l'Évangile.

« Quand même, dit saint Paul, je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme l'airain qui résonne et comme la cymbale qui retentit.

« Et quand même je connaîtrais tous les mystères et la science de toutes choses, et quand même j'aurais la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien.

« Et quand même je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, cela ne sert à rien. »

Oh! ils ont la charité, ceux-ci, tous ces ignorés d'hier, auxquels nous allons offrir aujourd'hui, avec un semblant d'éclat, de bien insuffisantes récompenses : travailleurs à la journée accablés par les ans, vieilles servantes que la

fatigue épuise, pauvres et pauvresses, infirmes, paralytiques, auxquels nous faisons en ce moment une trop mesquine apothéose, avec nos admirations distraites et mondaines, avec un peu d'argent que nous leur donnons et que, soyez-en sûrs, ils ne garderont point pour eux-mêmes.

Ils ont la charité, et la vraie, ainsi qu'elle est définie par saint Paul, que je veux citer encore; car il ne suffit pas de faire le bien, il faut surtout le faire comme ils l'ont fait, d'une façon patiente et tendre, d'une façon aimable et avec un bon sourire...

« La charité, écrit l'apôtre à ses amis de l'église de Corinthe, la charité est patiente; elle est pleine de bonté, la charité n'est point envieuse; la charité n'est point insolente; elle ne s'enfle point d'orgueil.

« Elle n'est point malhonnête; elle ne cherche point ses intérêts; elle ne s'aigrit point; elle ne soupçonne point le mal.

« Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. »

C'est bien cela. Depuis deux mille ans, la charité n'a point varié, et, telle que la comprenait l'apôtre, telle la pratiquent à notre époque ces êtres d'exception et d'élite que l'Académie, tous les ans, va rechercher et découvrir, étonnés et confus, dans les faubourgs populaires, au fond des provinces, dans les campagnes ignorées.

J'ai dit : étonnés et confus, — car ils ont aussi la modestie, et ils sont tous inconscients de ce que vaut leur cœur. Ils n'ont point sollicité nos suffrages; oh! non, et la plupart d'entre eux apprendront aujourd'hui seulement, avec stupeur, que nous les avons distingués. Ils nous ont

été désignés d'abord par la rumeur publique, — qui s'égare si souvent dans ses haines, mais qui si rarement se trompe lorsqu'il s'agit au contraire de remercier et de bénir. Toute la population d'un village, ou d'un canton, ou d'une banlieue, s'est unie pour nous dire ceci, par quelque lettre couverte de naïves signatures : « Il y en a une parmi nous qui n'est pas comme les autres, qui ne sait faire que du bien à tout le monde, qui est un modèle de douceur et de dévouement; vous qui donnez des prix de vertu, venez donc y voir. » Alors, l'enquête a été commencée, avec discrétion, avec mystère, pour ne pas effaroucher le candidat, — et l'enquête presque toujours nous a révélé une existence admirable.

Cette année, comme tous les ans, il y a eu abondance de sujets, et il a fallu choisir, opérer, parmi ces héros du sacrifice quotidien, un très difficile triage... Oh! je voudrais pouvoir les nommer tous, les élus et même ceux qui auraient mérité de l'être! Mais ce serait interminable et bien fastidieux. Et puis leurs humbles noms, en général, sont si plébéiens, si vulgaires et inélégants, que le sourire peut-être vous viendrait à cette nomenclature.

Non seulement il a été impossible de les récompenser tous, mais de plus, comme le choix s'est porté sur ceux qui avaient donné au prochain le plus de leur force et de leur vie, sur les plus éprouvés par les longues patiences et les longs sacrifices, sur les très usés et les très vieux, plusieurs que l'on venait d'élire sont morts depuis nos séances du printemps; dans la liste que j'ai là, je vois beaucoup de noms barrés à l'encre, avec, en regard, l'annotation : décédé... Mon Dieu, je n'en suis pas en peine,

de ces derniers. Ils s'en sont allés peut-être, dans quelque région mystérieuse et rayonnante, chercher des couronnes plus belles que nous n'en saurions donner ici; ou, tout au moins, jouissent-ils de dormir sans trouble et sans rêve, et de n'être plus nulle part...

Au premier rang de vos élus, Messieurs, je trouve un prêtre, — un prêtre des environs de Belfort, la ville héroïque, — le Père Joseph, de l'ordre des Barnabites, auquel vous avez accordé la plus haute des récompenses prises sur le legs de M. de Montyon. C'est pour celui-là surtout que vous avez cru devoir agir avec mystère, connaissant sa modestie, et voici ce que nous apprennent à son sujet vos renseignements, recueillis dans le plus grand secret, comme s'il se fût agi de dépister un malfaiteur.

En 1870, quand éclata la guerre, le Père Joseph, qui s'était déjà signalé par sa charité dans une petite paroisse de Genève, demanda du service comme aumônier dans nos armées et se fit envoyer aux avant-postes d'Alsace. Enfermé bientôt dans Strasbourg, il passa ses jours et ses nuits aux remparts, parmi nos soldats, et gagna, sous le feu de l'ennemi, la croix de la Légion d'honneur. Quand Strasbourg eut capitulé, les Prussiens le trouvèrent aux ambulances et l'arrêtèrent; leur général cependant lui offrit la liberté, qu'il refusa pour s'en aller en captivité au milieu des prisonniers les plus humbles. Soupçonné d'espionnage par nos ennemis, que surprenait un dévouement pareil, il fut d'abord cantonné à Rastadt, surveillé de près et malmené, jusqu'au moment où l'archevêque de Fribourg, le reconnaissant pour un pur apôtre, le couvrit de sa protection.

« Voulez-vous aller à la mort? » lui écrivit un jour ce même archevêque. « La fièvre typhoïde sévit à Ulm; déjà deux mille de vos compatriotes en sont atteints, et pas un prêtre français n'est avec eux. » Quelques heures après, il était à Ulm. Il y resta neuf mois, nuit et jour au chevet des mourants, sans vouloir ni repos ni sommeil. Entre temps, il écrivait à ses amis de France, leur demandant de l'argent, des vêtements chauds, des secours de toute sorte, pour ceux qu'épargnait la contagion, mais que tourmentaient le froid et la misère. A son appel, les dons arrivaient comme par miracle, et il distribua, durant cet hiver sinistre, plus de 300 000 francs! L'admiration alors s'imposa à nos ennemis, qui le voyaient de près à l'œuvre, et ils lui offrirent la croix de l'Aigle noir. Mais, de même qu'il avait naguère refusé la liberté, il déclina l'honneur, demandant comme seule grâce que l'Impératrice Augusta voulût bien lui accorder une audience, et, une fois admis devant la souveraine, il sut obtenir d'elle ce qui avait été refusé jusqu'à ce jour aux autres sollicitations françaises : le rapatriement immédiat de tous les prisonniers épargnés par le typhus. Plus de vingt trains chargés de jeunes soldats prirent la route de nos frontières dévastées, et des centaines d'enfants de France furent ainsi sauvés par ce prêtre.

La guerre finie, le Père Joseph revint s'enfermer obscurément dans sa petite église de Genève et consacra son activité aux enfants orphelins ou errants, qu'il groupa autour de lui, qu'il recueillit dans son presbytère. Cela dura jusqu'au jour où l'intolérance religieuse le fit expulser du territoire suisse, en même temps que Mgr Mermillod,

son évêque. Se séparer ainsi de tous ses fils d'adoption lui causa alors un tel désespoir qu'il suivit, sans plus réfléchir, une idée héroïque et folle : avec son modeste patrimoine, d'une trentaine de mille francs, il acheta sur le sol français, tout près de la frontière, une ferme où il réunit ses chers protégés. Mais, pour nourrir tout ce petit monde, qui s'était rendu, si confiant, à son appel, il n'avait plus rien : alors, sans perdre son aisance sereine, il se multiplia, il fit des prières, des prédications, des quêtes... Il y a vingt-deux ans aujourd'hui qu'il a fondé, avec cette irréflexion admirable, un orphelinat de 150 enfants, et jamais ses élèves, sans cesse renouvelés, n'ont manqué du nécessaire. C'est par centaines qu'il a ramassé dans la boue des grandes villes des petits abandonnés, des petits vagabonds, pour en faire de paisibles laboureurs, ou bien des missionnaires, beaucoup de braves soldats aussi, ou même de braves officiers de notre armée.

Tout cela, n'est-ce pas, est bien admirable, et même un peu merveilleux, et il est certain que, parmi tous ceux dont j'ai mission de vous parler ici, le Père Joseph est celui qui a rempli la tâche la plus féconde; l'Académie a donc bien jugé en lui décernant sa plus haute récompense, — dont il va faire, d'ailleurs, l'usage désintéressé que l'on peut prévoir. Mais il a eu pour le soutenir, lui, la grandeur même de son idée et de son œuvre, le succès toujours croissant de sa parole d'apôtre; c'est au grand jour qu'il a vécu et qu'il a lutté. Donc, comme il est un prêtre et presque un saint, son humilité chrétienne me pardonnera de dire que je m'incline encore davantage devant les pauvres êtres moins bien doués, plus obscurs, dont je parlerai tout à

l'heure, et qui ont peiné dans l'ombre, à de plus rebutantes besognes.

Cette héroïque folie de fonder des asiles d'enfants, alors que l'on ne possède rien ou presque rien, est moins rare que l'on ne pense, et, le plus surprenant, c'est qu'elle réussit toujours! L'Académie, qui en trouve constamment des exemples, a découvert cette année, à Mary, tout près de nous, dans la Seine-et-Marne, une adorable vieille demoiselle appelée du gentil nom de Colombet, qui depuis vingt-cinq ans, sur ses modestes revenus, entretient un asile d'orphelines, une école gratuite, un autre asile encore pour les bébés du pays, et qui conduit elle-même tout ce petit monde avec une bonté et une douceur maternelles.

Une autre sainte fille, plus que septuagénaire, Marie Lamon, accomplit, depuis vingt-cinq années aussi, un miracle de chaque jour dans son orphelinat de Tarbes, fondé, semble-t-il, envers et contre tous les avertissements du sens commun. Cela a commencé par un petit abandonné qu'elle a recueilli une fois; ensuite il lui en est venu deux, puis trois, puis dix, puis quarante. Et voici déjà plus de mille orphelins qui ont été élevés et placés par ses soins.

Mais, celles qui recueillent ainsi des enfants ont au moins la joie de voir leur visage et leur sourire, d'épier les promesses de l'avenir chez ces petits êtres qu'elles façonnent à leur guise, de les suivre plus tard dans le développement heureux de leur vie...

Et je trouve plus étonnantes encore et plus surhumaines celles qui recueillent les vieillards, car, de ceux-là, il n'y

a jamais rien à attendre, que la lente décomposition et la mort.

Au nombre de ces dernières est la demoiselle Joséphine Guillon, qui d'abord rêvait de fonder un orphelinat de jeunes filles, mais qui, à la suite de je ne sais quelle vision mystique, pendant l'extase d'un pèlerinage, crut comprendre que le Christ lui demandait un sacrifice plus lourd, et se consacra aux vieux pauvres, aux vieilles pauvresses.

De la même école mais d'une plus humble origine, est cette Mariette Favre, qui, après avoir servi comme domestique pendant vingt ans, reprit sa liberté vers la quarantaine, dans le but bien arrêté de consacrer à des vieillards sans foyer ses petites économies et le reste de ses forces épuisées. Sa première recrue fut une vieille mendiante aveugle, avec qui elle partagea son unique chambre; une vieille paralytique ne tarda point à venir s'installer en troisième dans le sigulier ménage; puis naturellement, la porte étant ouverte, il en arriva d'autres, toujours d'autres... Et aujourd'hui plus de cinquante débris humains sont groupés autour de Mariette Favre, logés dans des bâtiments qu'elle a fait construire avec le fruit de ses quêtes, nourris, chauffés comme par miracle, on ne sait plus avec quel argent. En admirant tout cela on doit renoncer à comprendre. Et il faut être l'ange de patience, d'ingéniosité et de douceur qu'est cette fille, pour gouverner si discordante république, car ces pensionnaires ont été ramassés Dieu sait où; en arrivant là, les « bons petits vieux » — c'est ainsi qu'elle les nomme — sont pour la plupart insupportables, et, quant aux « bonnes

petites vieilles », inutile de dire que ce sont des pestes. Eh bien! la communauté marche à souhait quand même; au milieu de tout ce monde, la chère vieille fille, coiffée toujours de son vénérable bonnet blanc d'ancienne servante, évolue en souriant, aimable, enjouée; elle calme les uns, elle amuse les autres, tout en pansant des plaies, en lavant des mains sales, en chassant la vermine des lamentables chevelures, elle ramène la bonne humeur chez les hargneux et les sombres. Et puis, sous ses ordres, tout le monde, suivant ses moyens, concourt au bien-être d'autrui. Tel « bon petit vieux » qui a les pieds encore solides, mais qui est aveugle, va promener au soleil sur son dos telle « bonne petite vieille » dont l'œil est resté vif, mais qui n'a plus de jambes. Quant au travail, il est réparti, d'une façon merveilleusement entendue, entre chacun suivant les facultés qu'il conserve : ceux-ci labourent le jardin aux légumes, ceux-là coupent le bois ou bien mettent des pièces aux souliers qui s'usent; et des grand'mères paralytiques dont les doigts sont agiles encore, tricotent jusqu'au soir, sur leur lit, des chaussettes ou des jupons. Il y a certainement des jours d'inquiétude dans le phalanstère, c'est quand le pain va manquer, ou bien c'est, par les temps de gelée, quand s'épuise la réserve du charbon. Mais la sainte, alors, prend sa robe des dimanches avec son bonnet le plus blanc, pour s'en aller tendre la main chez les riches — et chaque fois l'on s'en tire! Oh! il y a aussi des jours de liesse; il arrive que de bonnes âmes, à l'occasion de certaines fêtes, envoient quelques friandises, des poulets ou du bon vin; ces jours-là, on s'assemble pour des repas qui ont la naïve gaieté des dînettes d'en-

fant, et, au dessert, les « bons petits vieux » se mettent en frais d'innocentes galanteries, pour les « bonnes petites vieilles », qui leur chantent des chansons.

Il y a une délicatesse exquise à apporter ainsi, non seulement un peu de bien-être ou de moindre souffrance, mais encore un peu de joie et de sourire à ces décrépitudes, à ces lentes agonies qui semblaient vouées à l'horreur du délaissement et du froid, sur des grabats solitaires. D'ailleurs, les bonnes magiciennes en cheveux gris ou en bonnet de linge, qui président à ces choses, paraissent elles-mêmes toujours gaies et doivent posséder certainement une paix et un bonheur déjà ultra-terrestres, que nous ne saurions comprendre.

Parmi les prix Montyon, tous les ans nous avons aussi des sauveteurs.

Et il en est un, cette année, qui présente une physionomie bien particulière, un rude Breton de Port-Navalo, nommé Georges Pouplier; ancien marin, il va sans dire, ancien second maître de manœuvre, dont la poitrine large est couverte des décorations les plus glorieuses : avec la Légion d'honneur et la Médaille militaire, tout un jeu de médailles de sauvetage en argent et en or, — auprès desquelles paraissent négligeables tant de croix dont se chamarrent des politiciens ou des gens de cour.

La vie de Georges Pouplier est un long roman d'aventures, qui semble composé par quelqu'un de nos anciens conteurs français. Il a, pendant des années, promené par le monde sa vigueur de Celte, nageant, plongeant, comme un dieu marin, dans les grandes houles glacées des mers

du nord, ou bien dans les eaux équatoriales où les requins habitent, et toujours ramenant au rivage, ou au navire, des gens qui allaient périr, marins, femmes ou petits enfants. Ces dernières années, il était aux postes les plus périlleux de l'Afrique centrale, sous les ordres de mon camarade et ami De Brazza, — un autre héros, ce dernier, que la France ingrate a « jeté par-dessus bord », comme nous disons en marine. — Et là, il fut constamment magnifique d'énergie, de décision, de dévouement et d'héroïsme.

En 1873, tout jeune gabier de l'équipage du *Beaumanoir,* dans les mers d'Islande, il avait fait ses débuts en sauvant ensemble un officier et un novice. Et en 1894 enfin, il termina la longue série de ses sauvetages — il nous pardonnera bien lui-même d'en sourire un peu, tant c'est imprévu — en repêchant d'un seul coup douze nègres du Congo.

A côté de ce roi des sauveteurs, l'Académie en a primé nombre d'autres qui se sont jetés dans l'eau, dans le feu, qui ont arrêté des chevaux emportés ou des taureaux furieux...

A Dieu ne plaise que j'aie l'air de dédaigner ces braves. Mais je fais à leur sujet mes restrictions, comme j'en ai fait tout à l'heure au sujet du Père Joseph. Dans les choses admirables, il y a des degrés comme en tout. A la faveur d'un élan superbe, secondé presque toujours par une impulsion de vigueur physique, on joue sa vie pour sauver celle d'un autre ; cela est beau, je le veux bien, et nous n'en serions pas tous capables ; mais cela n'est pas soutenu, cela n'a pas de durée. Oh ! combien je trouve plus

difficiles et plus loin de moi — je puis bien dire plus loin de nous — ces sacrifices, accomplis avec un visage serein, qui durent des mois, des années, des dizaines d'années, sans une minute de faiblesse, sans un retour d'égoïsme, sans un murmure... Aussi je me sens plus étonné encore, plus respectueux et plus petit, devant le troupeau habituel des vieux serviteurs, des vieilles servantes, des vieux ouvriers, des vieilles couturières, de tous les pauvres gens qui sont comme les abonnés annuels des prix Montyon.

Les vieilles servantes! L'Académie, cette année, en a couronné dix-huit, qui semblent vraiment des êtres de légende, tant leur abnégation et leur bonté confondent nos égoïsmes mondains.

Mon Dieu, leur histoire à toutes est à peu près pareille. En général, elles sont entrées presque enfants dans quelque famille que le malheur ensuite est venu frapper, et alors elles ont voulu rester sans gages au service de leurs maîtres d'autrefois ; peu à peu, elles leur ont tout donné, leurs petites économies, leur force, leur saine jeunesse de paysanne, ou même leur beauté, — car plusieurs étaient jolies, aimées, désirées, et elles ont sacrifié cela aussi, éconduisant de braves amoureux qui les voulaient pour épouses. Il en est qui se sont mises à travailler fiévreusement tous les jours à n'importe quel rude ou ingénieux métier de leur invention, afin de pouvoir rapporter le soir un peu d'argent ou un peu de nourriture aux anciens maîtres devenus infirmes, qu'il faut encore soigner et panser avant de s'endormir.

Telle, cette bonne Savoyarde appelée Claudine Bue-

voz, qui s'est faite dévideuse de soie, et qui pelotonne sans trêve ses écheveaux, pour nourrir sa pauvre vieille maîtresse d'antan, aujourd'hui veuve, misérable et impotente.

Telle encore, cette Émilie Aubert, de la Provence, qui s'est improvisée revendeuse de légumes et de poulets aux portes de Marseille, pour subvenir aux besoins d'une vénérable douairière et de sa fille, toutes deux malades et sans pain. Elle était née dans une demi-aisance, cette Émilie Aubert, fille d'un notaire de province qui possédait quelque bien, et personne n'eût pu prévoir pour elle tant de déchéance et de misère. Lorsque, après avoir tout perdu, elle se décida à entrer comme gouvernante chez les nobles dames qu'elle soutient aujourd'hui par son trafic épuisant, ces dernières habitaient le château familial dont elles portent le nom, et d'où elles ont été chassées depuis tantôt vingt ans, à la suite de revers inouïs. Les voilà donc aujourd'hui, ces trois femmes, unies dans une commune détresse matérielle. Et c'est Émilie, l'ancienne gouvernante, d'ailleurs la seule valide de l'étrange trio, qui pourvoit à toutes choses. Sous les brûlants soleils d'été, sous les pluies d'hiver, elle va courir à pied les villages, pour acheter les légumes qu'elle revient vendre au marché de la ville, réussissant à payer ainsi la nourriture de ses chères maîtresses et leurs vêtements modestes.

Il y a encore — parmi tant d'autres — cette ravaudeuse de vieux parapluies et de vieux tamis, qui s'appelle Joséphine Bénéteau. Une fille du bas peuple, celle-là, qui est entrée comme servante à 14 ans, il y a un demi-siècle à peu près, dans une famille de forgerons vendéens. Les

enfants étaient nombreux au logis ; mais, malgré les soins de leur bonne, les uns après les autres ils sont morts de la poitrine ; le père à son tour les a suivis au cimetière, et bientôt il n'est plus resté que la veuve, avec le dernier des fils : un jeune garçon tout frêle, qui s'est mis à travailler seul dans la forge délaissée, pour gagner le pain de la maison. Travailler, forger, battre le fer, il le fallait bien, et d'ailleurs le petit ne connaissait point d'autre métier moins dur ; mais la brave Joséphine, le trouvant bien maigre et bien pâle, ne le perdait plus de vue et, pour lui éviter les fatigues excessives, surtout les sueurs dangereuses, c'était elle, le plus souvent, qui à grand effort frappait sur l'enclume. Il s'en est allé quand même, ce dernier enfant, vaincu lui aussi par le mal inévitable. C'est alors que pour faire vivre la maman de tous ces morts, épuisée du reste par la maladie et le chagrin, la servante a imaginé de réparer les parapluies, les tamis ou les paniers. Et tout le jour donc, elle s'en va dans les villages, trottinant par les sentiers, poussant son cri de raccommodeuse, son pauvre cri chanté, qui s'éteint de plus en plus avec les ans; le soir ensuite quand elle rentre exténuée, elle trouve le moyen encore d'égayer un peu sa vieille maîtresse, par de bons sourires, d'amusants propos, tout en lui préparant le repas qu'elle lui a si péniblement gagné dans sa journée.

Parmi nos prix Montyon, nous n'avons pas, bien entendu, que des servantes, mais aussi quantité d'ouvriers, de petits employés obscurs, entre lesquels on ne sait vraiment qui choisir, ni qui plus admirer ; quantité de braves mé-

nages, déjà chargés d'enfants, qui ont recueilli avec tendresse des orphelins, des grands-pères, des grand'mères, des vieilles tantes aveugles ou en enfance sénile, et qui ont travaillé avec plus d'acharnement pour faire la vie douce à tout ce monde.

Des ménages, par exemple, comme celui des Raunier, qui sont de petits artisans de Lodève. Ils ont passé leur vie, ces Raunier, autant la femme que le mari, à faire du bien, à veiller des malades, à secourir des malheureux. Et la femme, un jour, ne sachant plus que donner, a eu l'idée d'offrir son lait ; elle a nourri successivement plusieurs pauvres bébés, qui languissaient parce que la poitrine de leur mère avait été tarie par la souffrance ou la faim...

Parmi ces êtres capables ainsi de tout sacrifier pour leur prochain, il s'en trouve qui, par surcroît, sont des impotents, des malades, des infirmes ; alors cela devient de leur part, n'est-ce pas ? quelque chose de surhumain, quelque chose d'angélique. Il nous est bien arrivé à tous, au cours de nos existences surmenées, de nos voyages, de nos plaisirs, d'être frôlés plus ou moins légèrement par l'aile brûlante de quelque fièvre qui passait, et chacun de nous se rend compte à peu près de l'abattement qu'une souffrance cause. Eh bien ! il y a sur terre des créatures qui ont souffert toute leur vie, dont l'enfance rachitique a été sans soleil et sans jeux, qui ont tout le temps végété dans des logis sombres, qui ont atteint péniblement la vieillesse sans rencontrer une heure de joie ni de santé, mais dont le courage et le dévouement n'ont, malgré cela, jamais connu de défaillance.

Ainsi, cette sainte fille appelée Eugénie Lucas, infirme, traîneuse de béquilles, à demi percluse à force de douleurs, endurant un continuel martyre ; mais, sans se plaindre, travaillant nuit et jour à des ouvrages de couture à peine payés, pour faire vivre son vieux père, sa vieille mère aveugle qu'elle adore.

Ainsi cette Eugénie Philippart, infirme et contrefaite, élevée par charité jusqu'à 15 ans dans un asile de bonnes sœurs. Une tante la recueillit à sa sortie de l'hospice et lui apprit son métier de repasseuse. Travaillant toutes deux, elles vécurent d'abord sans trop de misère. Mais bientôt la tante sentit ses yeux s'obscurcir; quelque temps encore, elle put promener son fer sur des surfaces unies, des nappes, des rideaux, que sa nièce étendait sur une table, — et puis il a fallu y renoncer : elle n'y voyait plus. Et voici aujourd'hui vingt ans qu'elle est aveugle, tendrement soignée par sa nièce, qui a refusé de la laisser partir pour l'hôpital. Elle travaille, elle repasse tant qu'elle peut, la pauvre nièce infirme et bossue, et pourtant sa détresse augmente de jour en jour, car décidément ses yeux l'abandonnent ; alors il y a souvent, comme elle dit, des malfaçons dans son ouvrage et ses pratiques commencent de la quitter. Mais, se privant de tout, même de nourriture, afin de pouvoir dorloter encore la vieille tante aveugle, elle ne cesse de lui faire, d'un ton enjoué, d'innocentes et pieuses petites histoires, pour lui donner à entendre que l'ouvrage va bien, que les demandes affluent et que l'aisance est au logis.

Les dernières dont je parlerai, Messieurs, sont les sœurs

Michaud, qui végètent au hameau perdu de La Vermanche, dans le département du Cher, et auxquelles vous avez accordé un prix de 500 francs. Celles-là sont aveugles de naissance, toutes deux. Sous leur vieux toit de paille, sur leur sol de terre battue, elles ont commencé dès l'enfance à travailler comme deux bienfaisantes petites fées. Pendant que leurs parents labouraient la terre, cultivaient le verger qui les faisait tout juste vivre, elles arrivaient, à force de volonté, à tenir propre le ménage et même à préparer les repas; en ce temps-là, qui fut pour elles le temps prospère de la vie, tout reluisait dans la chaumière; sur les pauvres meubles bien cirés, les moindres objets s'alignaient dans un ordre minutieux. Quand les voisins alors s'ébahissaient de voir les choses si bien rangées, les petites filles naïvement répondaient : « Eh ! si nous n'avions pas soin de remettre nos affaires aux mêmes places, comment les retrouverions-nous après, puisque nous n'y voyons pas ? » La famille ainsi vivait presque heureuse quand, il y a une dizaine d'années, le père mourut, laissant le verger à l'abandon, laissant la mère épuisée de travail et à demi infirme. A ce moment on pensa bien faire, à la mairie du plus prochain village, en offrant de placer la veuve dans un hôpital; mais l'idée de se séparer de leur vieille mère jeta les deux sœurs aveugles dans un désespoir affreux : « Plus tard, supplièrent-elles, plus tard, s'il le faut absolument; laissez-nous d'abord essayer de vivre ensemble; *nous ferons tout ce que nous pourrons !* » Et, quand je vais dire ce qu'elles ont fait, vous croiriez entendre un conte embelli à plaisir. Elles ont appris à filer de la laine, et, en prolongeant leurs heures d'études jusqu'au milieu de la

nuit, bien entendu sans avoir besoin de lumière, elles sont aussi parvenues à apprendre à coudre, assez bien pour gagner quelque argent, avec de l'ouvrage confié par les bonnes âmes d'alentour. Elles ont appris à laver leur linge, s'asseyant au lavoir à côté d'une voisine obligeante qui les avertit si c'est assez propre, ou bien s'il faut frotter un peu plus. Dans les commencements elles possédaient une chèvre, dont le laitage composait d'ailleurs, avec du pain, leur seule nourriture, et la vieille maman avait encore la force de la mener paître le long des routes tout en ramassant du bois mort pour le feu des veillées. Puis, la pauvre veuve est devenue en enfance, gardant l'envie de s'en aller comme autrefois sur les chemins, à la grande inquiétude de ses filles qui n'osaient plus perdre le contact de sa robe : « Mon Dieu, disaient-elles, si elle s'égarait, si elle allait choir dans quelque fossé ! Comment ferions-nous pour courir à sa recherche, puisque nous n'avons point d'yeux ? » Aujourd'hui, cette crainte n'est plus, car la mère est alitée, et elle est devenue aveugle à son tour ! Et les deux sœurs redoublent de tendresse, pour celle que jamais elles n'ont vue et qui ne peut plus les voir. Elles redoublent de travail aussi, afin de lui procurer tout ce qui peut adoucir son déclin. Elles s'ingénient à la distraire, elles s'évertuent à la tenir bien propre, et, détail qui me semble adorable, quand il s'agit de la changer de linge, elles font chaque fois pieusement chauffer la pauvre grossière chemise, à la flamme de quelques branches mortes ramassées à tâtons dans les bois. Jamais elles n'ont demandé l'aumône, jamais on n'a entendu sortir de leurs bouches un murmure ni une plainte. Au milieu de leur éternelle nuit

tâtonnant sans cesse et cherchant avec leurs mains, toutes les deux, pour aider cette mère, qui tâtonne et cherche aussi dans une obscurité pareille, elles ont une douceur toujours égale et une sorte d'inaltérable contentement... La source de telles résignations nous demeure bien inaccessible, et tout cela, n'est-ce pas? est d'ailleurs plein de mystère, car nous restons confondus devant la destinée de ces âmes hautes et sereines, qu'emprisonnent ainsi, comme par châtiment, des enveloppes de ténèbres.

Mais, ce que nous pouvons constater, sans arriver à le bien comprendre, c'est qu'un bon sourire calme et clair est à demeure sur le visage de tous ces déshérités, de tous ces sacrifiés, dont je n'ai pu vous donner la liste trop longue.

Au contraire, nous, gens quelconques du tourbillon de ce siècle, notre lot, à presque tous, est l'agitation vaine, le désir et la détresse... Mon Dieu, devant la banqueroute de nos plaisirs, le vide pitoyable de nos élégances, le néant de nos petits rêves puérils, devant la fuite des jours et l'effeuillement de tout, que faire, aux approches si solennelles du grand soir, où nous réfugier, où nous jeter?... Il y a bien les cloîtres, restes d'un autre temps, débris qui subsistent et où l'on va encore; mais ils ne conviennent qu'au petit nombre de ceux qui ont gardé la croyance en des dogmes précis, et je ne sais pas d'ailleurs s'ils y trouvent tant que cela le repos, ces révoltés et ces solitaires qui vont orgueilleusement s'y enfermer.

Alors, considérons de plus près le cas étrange de nos prix Montyon, qui ne se séparent point des autres hommes leurs frères, mais qui trouvent la paix en s'oubliant pour eux.

Avant de finir, je veux citer l'apôtre une fois encore : « Maintenant donc, dit-il, ces trois forces demeurent : la foi, l'espérance et la charité; mais la plus grande est la charité. » De nos jours, nous ne pouvons plus, hélas ! parler ainsi. Malgré ce demi-réveil de mysticisme, auquel nous assistons et qui, je le crains, sera passager comme une chose de mode, la foi, sapée par tant d'ouvriers de mort, s'en est allée avec l'espérance. Où sont-ils ceux d'entre nous qui oseraient dire, avec une certitude triomphante, qu'ils ont la foi et qu'ils ont l'espérance ? Mais la charité reste... A la charité, nous pourrions encore accrocher nos mains découragées et lassées... Et, après nous être inclinés très humblement devant ceux dont j'ai eu mission de parler, devant ces vieux serviteurs aux doigts calleux, devant ces vieilles servantes usées et infirmes, devant ces aveugles, devant ces pauvre et ces pauvresses, peut-être pourrions-nous essayer — oh ! à très petites doses, suivant nos faibles moyens, et seulement aux instants où nous nous sentons meilleurs, — peut-être, après leur avoir fait ici notre révérence profonde, pourrions-nous essayer... de les imiter un peu.

DISCOURS

DE

M. F. BRUNETIÈRE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Prononcé dans la séance publique annuelle du 23 novembre 1899.

Messieurs,

Ce que le sage M. de Montyon, en instituant ces prix de vertu que nous distribuons tous les ans, a fait assurément de plus inattendu, — pour ne pas dire de plus paradoxal, — mais aussi de plus spirituel, n'est-ce pas, quand on y pense, de nous charger de les décerner? Car, nous n'y avions en apparence aucun titre; et on ne nous demande point en général à nous-mêmes d'être « vertueux », mais seulement de n'être pas « vicieux », *magis extra vitia quam in virtutibus*. Par profession et par choix, nous ne nous connaissons guère, — on peut du moins le croire, ou le

craindre, — qu'en vertus de parade, en vertus voyantes, et, pour ainsi parler, en vertus oratoires : j'entends celles dont la célébration s'adapte tout naturellement au cadre de l'oraison funèbre et de l'éloge académique. Oui : nous savons nous louer entre nous, et trouver des termes heureux pour caractériser une vie « consacrée tout entière au culte des lettres », ou « à la recherche de la vérité ». Nous savons aussi juger du pouvoir d'un mot mis en sa place, et de l'élégance d'un tour de phrase. Mais ces vertus plus humbles, et nullement « littéraires », ces actions plus modestes, qui sont justement celles que M. de Montyon nous a légué le soin de récompenser et de louer, qu'en savons-nous, que pouvons-nous en savoir, quelle compétence avons-nous pour les juger, pour les apprécier, pour les signaler au respect et à l'admiration des hommes ? « Les auteurs des actions célébrées, — est-il dit textuellement dans l'acte de fondation, — ne pourront être d'un état au-dessus de la bourgeoisie, *et il est à désirer qu'ils soient choisis dans les derniers rangs de la société.* » Comment se fait-il, Messieurs, que ce soit nous que M. de Montyon, cet homme grave, ce magistrat, ait chargés de ce « choix » ? et, je vous le demande, ne le soupçonnerons-nous pas d'avoir voulu mêler pour nous dans sa philanthropie quelque intention d'ironie salutaire, un avertissement, et une leçon... peut-être.

C'était, vous le savez, en 1780, et jamais encore l'aristocratie du talent n'avait exercé plus d'empire. Un homme de lettres, en ce temps-là, pouvait prétendre à tout, et même à la gloriole « de voir les trônes s'abaisser devant lui » : ainsi du moins s'exprime un de nos prédécesseurs. Il exagère

un peu! Les trônes restaient à leur place, et aussi ceux qui les occupaient. Les caresses léonines de « son ami » Frédéric avaient fait quelquefois perler du sang à la peau de Voltaire, qui l'avait fine; et la grande Catherine se servait du vrai mot, quand elle appelait Grimm son « souffre-douleurs ». Mais quoi! ces fréquentations impériales et royales n'en avaient pas moins enivré les hommes de lettres. Tant de flatteries les avaient enflés du sentiment de leur importance. Ils avaient pu d'ailleurs, en plus d'une occasion, s'assurer publiquement de la réalité de leur pouvoir. Et, sans presque y tâcher, on peut dire que, sur les ruines des autres aristocraties, ils avaient réussi à en élever une nouvelle, dont le moindre défaut n'était pas d'avoir oublié, dans l'atmosphère des salons et des cours, la modestie de ses origines, — et la condition de sa légitimité.

C'est ce que M. de Montyon a bien vu. « Les auteurs des actions célébrées ne pourront être d'un état au-dessus de la bourgeoisie, et il est à désirer qu'ils soient choisis dans les derniers rangs de la société. » En vérité, j'aime cette phrase. Et ce choix, Messieurs, c'est nous qui le ferons, artistes et poètes, érudits et savants, gens de lettres et beaux esprits! Une fois l'an, — ce n'est pas trop! — nous nous arracherons à nos occupations favorites. Nous laisserons là tous nos livres, et toutes nos écritures, pour compulser les dossiers des humbles. Nous lirons ces « attestations », où l'emphase naïve et l'innocente gaucherie du style enveloppent, mais n'obscurcissent pas la beauté simple du dévouement. Nous déchiffrerons, avec un peu de peine, les signatures dont elles sont couvertes, et nous songerons, en

les déchiffrant, combien la plume est lourde aux pauvres mains déformées par ces travaux mêmes qui nous assurent la tranquillité de nos études ou la jouissance de nos loisirs. Nous nous rendrons compte que nous ne sommes pas les « seuls hommes », ni peut-être ceux dont le monde se passerait le plus malaisément. Et nous retournerons demain à nos habitudes, si nous le voulons, — et sans doute nous ferons bien, puisqu'elles ont aussi leur utilité, — mais nous en aurons été tirés, nous en serons tirés tous les ans; et nous aurons appris, si par hasard nous l'ignorions, nous nous rappellerons, si nous le savions, que les vertus des humbles, ces vertus obscures, ces vertus parfois dédaignées, ces vertus dont on dit volontiers qu'elles ne se connaissent pas, parce que ceux qui les exercent ont su s'en faire une seconde nature, sont, à la base même de la société, la vraie force qui contrepèse, et par conséquent équilibre l'éternelle et croissante poussée du malheur, de la misère, et du vice!

Je ne sais, Messieurs, si je continue d'interpréter fidèlement la pensée de M. de Montyon, — et de ses généreux imitateurs, qui ne sont pas au nombre de moins d'une trentaine, — mais il en est des nobles pensées comme des grandes œuvres : elles sont fécondes en conséquences, en commentaires, en explications que leurs auteurs n'avaient point prévues. Et, de quoi je suis sûr en tout cas, Messieurs, c'est de ne vous rien dire que je n'aie personnellement éprouvé en assemblant et un à un les matériaux de ce discours.

J'ai connu des enfants courageux : je ne croyais pas que, comme François Le Berder, de Saint-Brieuc, à qui

l'Académie décerne, sur la fondation Robin, un prix de 500 francs, un enfant de onze ans fût capable, à lui tout seul, avec son modeste salaire d'ouvrier rhabilleur de meules, d'aider sa mère à en élever six autres, et à en faire d'honnêtes filles et de laborieux ouvriers. Je savais, d'une manière théorique et abstraite, qu'une des vertus de notre race est, non seulement de vivre et de se contenter à moins de frais que d'autres, mais encore d'exceller à faire beaucoup de choses avec peu d'argent : je ne savais pas que, comme Élisabeth Feugas, de Bayonne, à qui l'Académie décerne un prix de 500 francs sur la fondation Camille Favre, une ouvrière giletière, avec un salaire de 17 ou 18 francs par semaine, pendant six mois de l'année, et de 6 ou 8 francs pendant les six autres, — 24 ou 32 francs par mois! — pût soutenir la vieillesse d'un père plus que septuagénaire; entourer de soins coûteux une mère et une tante malades; élever, entretenir, instruire, placer et marier un frère et une sœur.

Est-il vrai, Messieurs, à ce propos, que, comme on l'a dit, le sentiment de la famille s'affaiblisse dans certaines classes de notre société contemporaine? Des romanciers, des auteurs dramatiques, des journalistes le prétendent. Ce que l'Académie française est en droit de leur répondre, c'est qu'elle n'a jamais été embarrassée de distribuer les 13500 francs de la fondation Camille Favre, « destinés, comme vous le savez, à décerner chaque année vingt-sept médailles, de 500 francs chacune, à ceux qui auront donné de bons exemples de piété filiale » ; ou plutôt encore, son embarras n'a toujours été que de choisir entre les titres des braves gens qu'on proposait à ses suffrages. Peut-être,

j'en conviens, l'Académie a-t-elle quelquefois étendu les termes de la fondation, et, par exemple, elle a volontiers confondu dans le même éloge ou dans la même récompense les effets du dévouement fraternel et ceux de la piété filiale. Renée Kerneff, de Tréméven (Côtes-du-Nord), actuellement institutrice au Plessis-Balisson, avait déjà pris une de ses nièces à sa charge. Son traitement est de 700 francs par an. Quand sa sœur devint veuve avec quatre enfants, âgés de dix, huit, six et quatre ans, Renée Kerneff se chargea sans hésitation des enfants et de la mère, — il y a de cela tantôt vingt ans, — et, pour soutenir ces six personnes, on devine ce qu'elle a dû s'imposer de privations et de sacrifices. L'Académie n'a pas cru être infidèle à l'esprit de la fondation Camille Favre en attribuant à Renée Kerneff une médaille de 500 francs.

C'est encore une institutrice que l'Académie récompense en la personne de Marie-Léonie Balthazard, des Roches-de-Condrieu (Isère). « Fille d'un pauvre cultivateur infirme et d'une mère continuellement malade, Mademoiselle Marie, dit la pétition qui nous la recommandait, après les avoir aidés de toutes ses forces à cultiver les maigres terres qu'ils possédaient, voyant qu'elle ne pourrait jamais les soulager par ce moyen, résolut de se faire institutrice. » Elle y parvint, toute seule, entre deux binages, à force de persévérance ; et, depuis lors, son traitement n'est employé qu'au soulagement de ses parents et à l'éducation d'un jeune frère et de deux sœurs. L'Académie lui décerne une médaille de 500 francs. Elle en décerne également une de 500 francs, sur la même fondation Camille Favre, à Antoinette Nardin, de Favey (Haute-Saône), actuel-

lement domiciliée à Paris, où elle exerce depuis de longues années le rude métier de « marchande au panier ». Elle aussi, depuis quinze ans, a soin du fils et des filles d'une sœur, — au nombre de six, — qu'elle a pris à sa charge et défrayés de tout, sans parler d'un frère âgé et infirme dont elle est devenue l'unique soutien. Elle paie encore la pension du fils d'une fille de ce frère. Humbles vertus, Messieurs, dont le geste n'a rien d'héroïque, l'attitude rien de théâtral, mais vertus dont l'humilité même fait justement la grandeur; et vertus sans lesquelles périrait le monde, s'il ne vit, comme on l'a dit, que du don de l'homme à l'homme; et tout ce que nous enveloppons, nous, en le répétant, de ces termes académiques, si ce sont précisément ces braves gens qui le pratiquent. Nous parlons pour eux, mais ils agissent pour nous; et nous les « récompensons », mais c'est encore nous qui leur devons du retour!

J'en dirai presque autant de ces « vieux serviteurs » que l'on s'est parfois étonné de voir l'Académie couronner tous les ans, en si grand nombre, et si généreusement. On l'en a même un peu plaisantée. Mais on a eu tort. On a eu tort, puisque telle fondation est expressément destinée, — j'en reproduis les termes, — « à récompenser les domestiques qui l'auront mérité par leur dévouement à leurs maîtres »; et on a eu tort encore, parce que, si nous y regardons d'assez près, nous ne trouverons guère de témoignage plus touchant de cette solidarité qui égalise les conditions des hommes dans le malheur ou dans la misère. Eh oui! rester fidèle à ceux qu'on avait commencé de servir dans des jours plus heureux, quand la fortune

semblait leur sourire ; les soutenir, les aider, les consoler dans leurs afflictions ; sacrifier ses *économies,* — vous savez, Messieurs, en France et dans nos campagnes, toute la force de ce mot, — pour entretenir autour d'eux l'apparence, l'illusion, je ne dis même pas de l'aisance, mais de la sécurité ; relever leur courage défaillant ; les assister dans leurs souffrances ; être souvent l'unique lien qui les rattache encore à la vie ; leur épargner enfin cette suprême amertume de maudire en mourant un monde indifférent ou hostile, et, parmi tout cela, s'oubliant entièrement soi-même, ne se soucier ni des forces qui déclinent, ni de la santé qui s'en va, ni des années qui s'accumulent, telle est l'histoire, oh ! bien banale, de tous ces vieux serviteurs que nous sommes chargés de récompenser tous les ans. Je vous demande, sincèrement, si vous en connaissez, dans sa banalité, de plus instructive ? ni qui dépose plus simplement, mais plus éloquemment, que, selon le mot du grand orateur : « quand Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté » ?

De ces modestes héros, l'Académie n'en couronne pas cette année moins de trente-cinq ou quarante. C'est vous dire, Messieurs, que, dans un discours qui, si nous étions obéissants aux recommandations de M. de Montyon, « ne devrait pas être de plus d'un demi-quart d'heure de lecture », je ne puis me proposer de les énumérer tous. Comment d'ailleurs choisir entre eux, — ou entre elles, car ce sont généralement des femmes ? Virginie Pichot, de Guégon (Morbihan), est entrée, voilà trente-huit ans, au service d'un pauvre cultivateur, pour le modeste gage de 60 francs par an, et ces 60 francs par an, pen-

dant dix ans qu'elle les a touchés, — car elle ne les a touchés que dix ans sur trente-huit, — elle les a uniquement consacrés à l'entretien de son vieux père. Elle élevait en même temps les enfants de son maître, ils étaient cinq, et qui dira comment, au prix de quels sacrifices, elle les conduisait jusqu'au terme de leur éducation? Deux filles devenaient religieuses, un fils entrait dans l'ordre des Oblats de Marie, pour aller chercher au Canada la mort du missionnaire : elle, cependant, continuait toujours de servir son vieux maître, avec le même désintéressement; et sans doute, Messieurs, les 500 francs que l'Académie lui attribue sur la fondation Honoré de Sussy iront où sont jadis allés ses gages et ses économies : il n'y aura de changé que le bénéficiaire de son dévouement.

C'est le même chemin que prendront les 500 francs que l'Académie, sur la fondation Letellier, attribue à Jeannette Goddet, de Seyssel, actuellement domiciliée à Lyon, pour les quarante-six ans qu'elle a passés au service de la même famille. Quelles sont les minces ressources de cette famille, aujourd'hui composée de trois veuves, la grand'mère, la mère, la fille, et de deux jeunes enfants, je ne vous le dirai pas, mais tous les témoins attestent que, de ces cinq personnes, désemparées et comme jetées en proie aux difficultés de la vie, Jeannette Goddet a été la providence plutôt que la servante, et qu'à soixante-huit ans, ni fatigues, ni soucis, ni chagrins n'ont triomphé de sa patience ou altéré seulement l'égalité de son humeur. Admirons, Messieurs, et vénérons tous ceux qui se dévouent, de quelque manière qu'ils le fassent — et quand ce serait même avec tristesse, ou en grondant, — mais admirons encore davantage,

et aimons celles dont la gaieté légère, en déguisant leur dévouement, réussirait presque à nous faire croire qu'en acceptant leurs soins, c'est nous qui leur rendons service?

Comme Jeannette Goddet, ce sont aussi trois femmes, les trois sœurs, valétudinaires et infirmes, qu'Anne Françoise, dite Annette Valot, a prises sous sa protection, il y a de cela trente-neuf ans, et auxquelles, pendant trente-trois ans, elle a prodigué ses soins, sa jeunesse, et sa gaieté. Elle est passée de leur service à celui de l'un de leurs neveux; elle a choisi pour s'y dévouer le moment même où cet ancien fonctionnaire venait de voir sa petite fortune engloutie dans je ne sais quelle spéculation d'agriculture; et, depuis qu'il est mort à son tour, Anne-Françoise Valot s'est mise « en condition » chez une de ses nièces, à elle, pour quoi faire, Messieurs? Pour y achever en paix une existence déjà longue de soixante-treize ans? Non, mais pour y gagner de quoi payer les dettes de son maître, et ainsi, par delà la tombe, donner à ceux qu'elle a si bien servis un dernier témoignage de son affection. L'Académie décerne à Anne-Françoise Valot, sur la fondation Montyon, une médaille de 500 francs.

Elle en décerne une de la même valeur, sur la fondation Camille Favre, à Marie Lagarrigue, de Figeac (Lot). Marie Lagarrigue, âgée aujourd'hui de soixante ans, a commencé son apprentissage de la vie réelle, dès l'âge de quatorze ans, en élevant ses deux frères et ses cinq sœurs. Entrée, dix ans plus tard, au service d'une famille alors composée de quatre personnes, et aujourd'hui réduite à deux femmes, c'est elle qui, depuis trente-six ans, entretient l'ordre et l'harmonie dans un intérieur que l'incompatibilité

des humeurs eût, sans elle, vingt fois dispersé. Enfin, depuis vingt-cinq ans, elle dirige, en qualité de présidente élue, une association dont l'objet, nous dit-on, est, « de protéger, de secourir, en leur procurant un asile et des aliments, les jeunes filles de la campagne qui viennent chercher à la ville un emploi de servante ». L'Académie française, en encourageant la ligue... je veux dire l'association des servantes de Figeac, n'a pas craint de l'exposer à la rigueur des lois; et en effet, le comité n'en est composé que de quatorze personnes. Qui vous nommerai-je encore? Justine Chapel, de Saint-Florent (Gard), présentement domiciliée à Paris? L'Académie lui décerne, sur la fondation Honoré de Sussy, un prix de 500 francs, pour avoir servi soixante-deux ans dans la même famille. Elle avait dix ans quand elle y est entrée, en 1836, aux gages de 50 francs par an. Elle a élevé successivement les quatre filles de ses premiers maîtres, les sept enfants de l'aînée de ces filles, les trois enfants de l'un de ses sept enfants, quatorze enfants, trois générations. En vérité, Messieurs, ne sont-ce pas là des services rendus à la société autant qu'à une famille? et si l'emphase de la question provoquait peut-être un sourire, changeons seulement l'échelle des choses; et, après l'humble servante d'un humble ménage d'artisans, parlons de ceux que ce même et impérieux besoin de se dévouer a vraiment faits les « serviteurs » des orphelins, des infirmes et des déshérités.

C'était au monde et « à la vie du monde » que son nom, son éducation, sa situation sociale semblaient avoir destiné Mlle de Croismare; mais elle habitait à quelques heures du Havre, au long des falaises du pays de Caux, et les vers

du grand poète résonnaient dans son cœur plus haut que tous les bruits de fêtes :

> Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?
> O flots, que vous savez de lugubres histoires,
> Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
> Vous vous les racontez en montant les marées,
> Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
> Que vous avez le soir quand vous venez vers nous!

Où sont-ils, les marins? et leurs enfants, que deviennent-ils? Mlle de Croismare prit la résolution de se consacrer entièrement à ceux qu'un coup de mer, une saute de vent, un choc dans la brume, a rendus orphelins, et, depuis vingt ans qu'elle a fondé, sous le vocable de *la Sainte-Famille,* son asile de Saint-Martin-du-Bec, tout ce qu'elle avait de fortune, de vaillance et de dévouement, elle l'a dépensé à la réalisation de ce noble dessein. Elle ne se contente pas d'élever ses pupilles, elle supporte les frais de leur apprentissage, et, malades ou sans place, la maison de l'orphelinat leur demeure toujours libéralement ouverte. L'Académie française, en attribuant à Mme de Croismare, sur la fondation Honoré de Sussy, un prix de 1 500 francs, est heureuse de s'associer à l'œuvre de l'orphelinat de *la Sainte-Famille.*

C'est une autre forme de dévouement qu'elle a voulu non pas récompenser, mais du moins reconnaître, en attribuant, sur la fondation Montyon, 2 000 francs, — le prix le plus considérable qu'elle ait cru pouvoir décerner cette année, — à Mme Marie Germaine, en religion Sœur Sainte-Marguerite, des Filles de la Sagesse.

Il y avait en 1871, à l'hôpital de l'Enfant-Jésus, à Paris,

une fillette de quatre ans, Marthe Obrecht, que l'effroi des spectacles de « l'année terrible » avait rendue sourde, muette et aveugle. Les médecins, après un long temps d'observation, la déclarèrent incurable, et quatre ans plus tard, en 1875, on n'avait pu parvenir encore à la placer dans aucune des institutions consacrées à l'enseignement des aveugles ou des sourdes-muettes. Cependant elle avait de terribles colères, qui, plus d'une fois, avaient mis en danger la vie de ses jeunes frères. Ce fut alors qu'on eut l'idée de s'adresser à la supérieure de l'institution de Notre-Dame-de-Larnay, près Poitiers, et après quelques hésitations, — car comment entrer en rapports avec la malheureuse enfant? — la supérieure se laissa toucher. Marthe Obrecht fut placée sous la direction de la Sœur Sainte-Médulle, aujourd'hui décédée, et de la Sœur Sainte-Marguerite, elles-mêmes aidées dans leur tâche par une sourde-muette de l'institution. Elles réussirent! De cette masse informe de chair, — puissé-je, Messieurs, employer cette expression sans manquer de respect au malheur! — où ne s'agitaient confusément que les instincts animaux de notre nature, elles réussirent, à force d'ingéniosité, de patience, de douceur, de dévouement, d'application, à faire jaillir l'étincelle divine; et aujourd'hui Marthe Obrecht, âgée de plus de trente ans, sait se faire comprendre, elle comprend; elle sait lire, elle sait écrire; elle sait travailler, tricoter, faire du crochet, coudre même; elle sait parler. Elle sait aimer aussi! et les dames de Larnay n'ont pas formé d'élève qui leur soit plus affectueusement ni plus fidèlement attachée.

Quelle entreprise, Messieurs! et que de réflexions le

succès n'en suggère-t-il pas? « Ne pas voir et ne pas entendre : vous représentez-vous bien ce qu'il y a littéralement de ténèbres accumulées dans ces deux mots! Vous représentez-vous, dans cette nuit, la captivité de l'intelligence! Vous représentez-vous cette horreur de sentir, par l'intermédiaire du toucher, qu'il existe un monde; et de chercher, aux murs de sa prison de chair, une issue sur ce monde; et de ne pas la trouver! Mais quand une main compatissante et pieuse, après avoir calmé cette fureur presque inconsciente, a réussi de plus à la discipliner, nous rendons-nous bien compte, Messieurs, de ce qu'elle a dû y employer de précautions, et d'adresse, et d'autorité? Nous rendons-nous compte, si quelquefois nous en avons douté, de la puissance de l'éducation? Et, dans cet exemple en quelque sorte grossissant, nous rendons-nous compte, enfin, de ce que doivent être les vertus d'un éducateur? Élever un être humain, si c'est vraiment le créer à la vie morale, on ne l'a jamais mieux vu que dans l'histoire de Marthe Obrecht et de la Sœur Sainte-Marguerite.

Ou plutôt, si! on le peut mieux voir encore, et c'est dans l'histoire de la Sœur Sainte-Marguerite et de Marie Heurtin. Car Marthe Obrecht avait quatre ans quand elle a perdu l'ouïe, la voix, et la vue. Elle avait entendu et parlé! Il y avait peut-être au fond d'elle de vagues et d'anciennes traces de ses premières impressions. Quelques-unes de ses acquisitions n'ont peut-être été que des reviviscences! Mais Marie Heurtin, elle, était aveugle, elle était sourde, elle était muette de naissance. Elle avait dix ans quand, après avoir été renvoyée de deux institutions, on la confia, en 1895, aux dames de Larnay. Ses colères n'étaient pas

moins terribles qu'autrefois celles de Marthe Obrecht, et il semblait qu'elles eussent quelque chose d'encore moins humain ! Le succès a pourtant été le même. Quatre ans ont suffi pour transformer Marie Heurtin. Elle lit et elle écrit. Elle sait sa grammaire et son catéchisme. Elle parle. Elle va faire sa première communion. Qu'est-ce à dire, Messieurs ? sinon que les dames de Larnay, que la Sœur Sainte-Médulle et la Sœur Sainte-Marguerite ont institué une « méthode » ? L'éducation de Marthe Obrecht n'était peut-être qu'une victoire sans lendemain ni suites ; l'éducation de Marie Heurtin en fait un triomphe sur la nature. Et parce que ce triomphe sera durable, parce que la Sœur Sainte-Marguerite formera des élèves qui continueront son œuvre, parce que cette œuvre prolonge celle d'Haüy et de l'abbé de l'Épée au delà de tout ce qu'on eût cru pouvoir espérer, c'est pour cela qu'en la récompensant, Messieurs, nous ne saurions témoigner ici trop de reconnaissance à ceux qui nous l'ont signalée.

Ce ne sont point des sourds-muets, ni des infirmes, que M. Auguste Fraënzel, à qui l'Académie décerne, sur la fondation Montyon, un prix de 1 500 francs, s'est chargé d'élever, si ce ne sont même, de tous les gamins, les plus entreprenants et les plus bruyants, puisque ce sont des gamins de Paris, et des gamins du quartier Saint-Gervais, Simple professeur d'allemand, n'ayant que ses leçons pour vivre, M. Auguste Fraënzel a fondé à Paris, rue François-Miron, 68, au deuxième étage, un « Patronage » qu'il a baptisé lui-même du nom d'*Entre Ciel et Terre,* et qui compte aujourd'hui plus de trois cents enfants. Ils n'étaient au début, voilà cinq ans, qu'une vingtaine !

M. Fraënzel les a soustraits aux fréquentations de la rue; il a entrepris d'achever, quelquefois même de commencer leur éducation religieuse et morale; il les place en apprentissage; il les soigne quand ils sont malades; il leur enseigne la charité; et par ces moyens assurément très simples, mais enfin dont tout le monde ne s'avise pas, il a conquis l'affection des enfants et des parents. « Il a sur les enfans, dit un document revêtu de 700 à 800 signatures, une influence dont les familles seraient jalouses, si les familles; au contraire, n'étaient heureuses de sentir leurs enfants ainsi aimés, ainsi suivis, ainsi guidés. » D'autres œuvres encore se rattachent à son « Patronage », telles qu'un « Cercle de jeunes ouvriers », un « Cercle d'études religieuses et sociales », un « Secrétariat du peuple », qui donne gratuitement aux habitants du quartier des consultations juridiques. Il a paru, Messieurs, à l'Académie, que dans un temps où il n'est question que d'œuvres *post-scolaires, extra-scolaires*, *juxta-scolaires*, l'initiative de M. Auguste Fraënzel méritait d'être signalée. Le succès de son « Patronage » est un bel exemple de ce que peut quelquefois un seul homme, à la condition d'avoir en soi le goût, l'ardeur, et le « besoin de se dévouer ».

Le « besoin de se dévouer », est-ce bien ici, Messieurs, l'expression dont il faut se servir, et ne craindrons-nous pas qu'on en abuse pour se libérer, envers ceux qui se dévouent, du fardeau de la reconnaissance? Ils sont ainsi faits! nous dit-on; ils obéissent à une loi de leur nature; ils travaillent aussi à s'assurer une éternité de bonheur! De quoi veut-on que nous leur sachions gré? Oh, le pitoyable et l'odieux sophisme! Comme si la noblesse de nos be-

soins ne mesurait pas la noblesse de notre nature ; comme si la hiérarchie que nous établissons entre ces besoins n'était pas l'œuvre de notre volonté; comme s'il ne nous fallait pas toujours en sacrifier, à ceux que nous satisfaisons, de non moins impérieux, mais de moins généreux; et comme, enfin, si nous en pouvions assurer la satisfaction autrement que par une attention, une vigilance, et une résolution de tous les instants! Vous vous rappelez les vers de Lucrèce :

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem...

Ce n'est pas, ajoute-t-il, que nous trouvions du plaisir dans le danger des autres, mais c'est que nous jouissons alors de la conscience d'être en sûreté. Eh bien, Messieurs, il y en a, il y a des femmes, il y a des hommes qui ne veulent pas de cette « jouissance » ! Il y en a qui trouveraient doux, eux aussi, de rester paisiblement sur la rive quand les vents et les flots font rage, mais qui ne veulent pas de cette « douceur ». Et il y en a, sachons-le bien, à qui les leurs, à qui la vie, ne sont pas moins chers qu'à nous; mais au-dessus de la vie, et de leurs aises, et des leurs, précisément ils mettent quelque chose; — et c'est ce que nous appelons le besoin de se dévouer.

L'Académie décerne au pilote Charles Gossin, de Dunkerque, chevalier de la Légion d'honneur, une médaille de 1 000 francs sur la fondation Montyon, pour trente-six ans de services à la mer et vingt sauvetages accomplis dans les circonstances les plus tragiques. Est-ce que nous croirons, Messieurs, que le pilote Gossin tenait moins que nous à la vie? ou peut-être les dangers de la mer lui

étaient-ils moins connus? Croirons-nous que, dans la nuit sombre, à travers la tempête, quand, à l'appel du canon d'alarme, il volait au secours d'un navire en détresse, il ne sût pas qu'il allait à la mort? Non, certainement, nous ne le croirons pas : il savait qu'il y allait; et il y allait parce qu'il le voulait; et il le voulait parce qu'il avait son « idée » du devoir et du dévouement. Ainsi encore, Louis Périer, de Fécamp, autre pilote inscrit au Havre, à qui l'Académie décerne le prix Gémond, d'une valeur de 1 000 francs. Lui aussi, comme Charles Gossin, il est chevalier de la Légion d'honneur, et nous ne sommes pas les premiers à reconnaître son héroïsme.

Louons encore et admirons le dévouement de Jean Thibaudier, d'Avignon, à qui nous décernons, sur la fondation Buisson, une médaille de 1 000 francs. Jean Thibaudier, père de trois jeunes enfants, n'a jamais hésité devant le danger, quel qu'il fût; et se précipiter du haut d'un pont dans le Rhône pour sauver un homme qui se noie, ne lui est pas moins ordinaire que de courir au feu des incendies pour en arracher une victime. Il s'est encore distingué tout particulièrement, en 1896, à l'époque où le fleuve, rompant ses digues, avait envahi plusieurs quartiers d'Avignon, et on l'a vu quinze jours et quinze nuits durant visiter, secourir, ravitailler les inondés... Ignore-t-il peut-être encore, ce Jean Thibaudier, que l'eau mouille et que le feu brûle?

Mais, qu'ils s'appellent Charles Gossin ou Jean Thibaudier, veut-on, après cela, que le besoin de se dévouer soit comme inné chez quelques-uns d'entre nous? Disons alors qu'ils sont trop rares, Messieurs, ceux en qui la nature, — je serais tenté de dire la grâce, — a permis que l'impul-

sion du dévouement triomphât ainsi sans effort des conseils ou des suggestions de l'égoïsme et de l'intérêt! Songeons encore que, pour être innées, nous n'en admirons pas moins les qualités du caractère et de l'esprit, celles qu'on apporte en naissant, et qu'on ne nous demande que de ne pas gaspiller. Est-ce que le talent, lui aussi, n'est pas un don de Dieu, et lui marchandons-nous pour cela notre admiration ou nos éloges? Mais, au contraire, et peut-être à tort, ce que nous estimons le plus au monde, c'est justement ce qui ne s'acquiert pas, c'est la vigueur et c'est la santé, c'est le courage et c'est l'audace, c'est la beauté, c'est le génie! Pourquoi la vertu seule ferait-elle exception? Qui sait si ce qu'elle a d'instinctif, ou pour mieux dire de spontané, ne serait pas surtout ce qui en fait le prix? L'ignorance où elle est quelquefois d'elle-même achève d'en faire la séduction. Nous l'aimons de ne pas se connaître. Mais, Messieurs, ce n'est pas une raison d'avoir moins d'estime pour elle! et, plutôt, c'en est une d'admirer davantage ce qu'il y a de plus qu'humain en elle, son principe secret, et le ressort caché de ses démarches.

C'est ce genre de vertu que l'Académie a voulu signaler, en décernant à Romain Rey, d'Anjou (Isère), une médaille de 1 000 francs, sur la fondation Lange. Héritier des pauvres de sa mère, « pas un indigent n'a souffert dans sa commune, — dit le Mémoire qui nous recommandait Romain Rey, — pas un n'est mort qu'il ne l'ait assisté dans sa dernière maladie et *conduit à sa dernière demeure* ». Notez, Messieurs, ces derniers mots! Ils sont caractéristiques de la piété singulière que notre peuple de France

a professée de tout temps pour ses morts ; et, de les accompagner à leur dernière demeure, ou des les « ensevelir » pieusement, on ne saurait croire dans combien de nos Mémoires nos candidats en sont loués comme de l'une de leurs principales vertus. Ai-je besoin d'ajouter que ces morts, ils les ont d'ailleurs presque toujours soignés, comme Romain Rey, de leurs propres mains, et secourus de leurs propres deniers?

C'est ce que fait également, à une autre extrémité de la France, Marie Le Coispellier, de Brest, à qui, sur la même fondation Lange, l'Académie décerne une médaille de 1 000 francs. Professeur de piano, Marie Le Coispellier, la neuvième de onze enfants, n'ayant que son métier pour vivre, a trouvé le moyen, dans son active et infatigable charité, de soulager à elle seule plus d'infortunes qu'un millionnaire. Elle visite et soigne les malades. Elle va, comme elle dit, « en journée » chez les pauvres, se faisant à la fois leur servante et, ce qui est plus difficile peut-être, leur égale : combien de louables actions la nuance imperceptible de supériorité qu'on y met n'a-t-elle pas gâtées! Marie Le Coispellier balaie la chambre de ses pauvres, elle raccommode leur linge, elle parle avec eux de leur misère en mangeant avec eux le frugal repas qu'elle a payé de son obole. Elle ramasse dans la rue les enfants abandonnés, leur enseigne le catéchisme, réussit à les remettre ou plutôt à les mettre dans la bonne voie. Elle explore consciencieusement les roulottes des saltimbanques, s'enquiert de leurs besoins, réussit à leur procurer jusqu'à des chevaux pour reprendre leur vie vagabonde, immobilisée un moment par la misère. Elle les

soigne quand ils sont malades; et, quand ils meurent, — je vous le disais, Messieurs, que tous nos Mémoires ont toujours grand soin de relever ce trait! — « elles les enterre ». Nous étonnerons-nous que la ville de Brest, qui l'a vue depuis tant d'années à l'œuvre, ait cru devoir attirer sur Marie Le Coispellier l'attention de l'Académie? et s'il faut estimer ceux qui font la charité de leur superflu, que dirons-nous de ceux qui la font en se privant de leur nécessaire, ou, mieux encore, qui, n'ayant pas ce nécessaire, s'ingénient et réussissent à faire leurs charités sans lui?

Tel est le cas d'Émilia Boitel, de la Fère, à qui l'Académie, sur la même fondation Lange, décerne un prix de 1 000 francs. Fille d'un modeste cordonnier, Émilia Boitel, pauvre et dénuée de toutes ressources, malade, presque aveugle, âgée aujourd'hui de soixante ans, n'en a pas moins trouvé le moyen d'être la Providence des pauvres de la Fère. « Non contente de secourir les pauvres, de les soigner, d'*ensevelir les morts*, — dit l'un des Mémoires qui nous la recommandent, — Émilia Boitel s'essaie au relèvement moral des déshérités. Elle possède une redingote d'homme qui est célèbre à la Fère. » C'est, Messieurs, pour en habiller les nombreux irréguliers qu'elle transforme en maris légitimes : elle possède aussi une « robe de baptême... » pour l'enfant. Un autre Mémoire calcule qu'Émilia Boitel, quoique n'ayant pas elle-même, comme on dit, où poser sa tête, n'a pas distribué dans la Fère moins de 100 000 francs d'aumônes. Maintenant que l'âge est venu, et les infirmités avec l'âge, elle est entrée à l'hôpital de Laon, où son grand chagrin est d'être séparée

de ses pauvres. Puisse du moins le prix que l'Académie lui décerne la réunir quelque temps à eux !

Je n'en finirais pas, Messieurs, si je voulais, dans ce rapport, donner la place qui lui serait due à chacun des cent dix-huit lauréats que nous couronnons cette année, et la séance n'y saurait suffire. Que les époux Worms, de Paris, à qui l'Académie décerne les 1 000 francs du prix Souriau; qu'Élisa Zeller, de Lons-le-Saulnier, à qui sont attribués 1 000 fr. sur la fondation Savourat-Thénard, une fondation nouvelle qui enrichit nos concours de 8 000 fr. de rente annuelle; que Marguerite Moulager, de Versailleux, (Ain); que François Jeudy, de Ramonchamp (Vosges), un cantonnier qui, sur son salaire, a trouvé moyen d'élever trois enfants, de soutenir sa belle-mère, âgée de 73 ans et d'adopter deux vieillards infirmes, âgés l'une de 79 ans et l'autre de 85 ans; que tant d'autres encore nous pardonnent donc si nous ne pouvons guère que les nommer en passant! Il y a aussi François Gorse, de Sornac (Lozère), à qui l'Académie décerne, sur la fondation Montyon, une médaille de 1 000 francs pour avoir mérité, dans sa commune, le nom de « François Gorse l'Humanitaire ». Simple facteur rural, l'accomplissement de son service, qui n'a jamais donné lieu à une observation de ses chefs, lui est une perpétuelle occasion de se dévouer. Non content d'avoir opéré de nombreux sauvetages, il jette à lui tout seul des ponts sur les ruisseaux de la montagne, il y construit des refuges, il y trace des routes, il y plante des arbres... Mais il faut enfin se borner, et j'aurais terminé, Messieurs, si, avant de conclure, je ne me sentais invinciblement ramené, par ces facteurs et par ces cantonniers, au début de ce discours.

« J'ai eu de vrais mouvements d'admiration enthousiaste, a écrit un grand romancier, pour de bons vieux qui parlaient le plus mauvais anglais possible, — le texte que je cite est de George Éliot; — qui avaient quelquefois le caractère maussade ; et qui n'avaient jamais opéré dans une sphère d'action au-dessus de celle d'inspecteur de paroisse, par exemple. La manière dont j'en suis venu à conclure que la nature humaine mérite d'être aimée, *celle qui m'a enseigné quelque chose de sa profonde éloquence et de ses sublimes mystères*, a été de vivre beaucoup avec des gens plus ou moins terre à terre, vulgaires même, desquels vous n'entendriez peut-être rien dire de très remarquable, si vous alliez aux informations dans le voisinage de leurs demeures. » Elle force ici la note, et l'expression passe un peu la pensée. Ce sont précisément les « voisins » qui nous dénoncent, si je l'ose dire, les vertus de nos candidats. Mais, au reste, combien elle a raison, je n'en avais jamais eu la révélation plus nette, ni le sentiment plus précis, ni la conviction plus profonde, qu'en parcourant les dossiers de nos concours de vertu ! Car, vous l'entendez bien : elle ne dit pas, ni moi non plus, qu'il n'y ait de vertus que dans le populaire, et si elle le disait, je protesterais hautement. Des saints ont illustré des trônes ! Mais si la vulgarité dont elle parle est bien celle qui s'oppose à ce que l'on appelle du nom de distinction des manières ou de l'esprit, elle a raison; et parmi nous, oui, ce sont bien les pires obstacles qui s'opposent à la charité : la délicatesse des sens et l'orgueil de l'intelligence.

Apprenons donc à les surmonter. La délicatesse des sens n'est souvent qu'une forme aristocratique de l'égoïsme ;

et qui sait si l'orgueil de l'intelligence ne serait pas, Messieurs, le grand péché contre l'humanité ? « Esprit superbe et malheureux, vous vous êtes arrêté en vous-même : admirateur de votre propre beauté, elle vous a été un piège ! » L'humanité ne vit pas seulement de beau langage, et ni l'art ni la science ne sont décidément des vertus. Mais quelque distinction que l'intelligence ait mise entre nous, le sentiment de notre égalité dans la misère, dans la souffrance, et dans la mort, voilà, Messieurs, ce qu'il importe et avant tout d'entretenir, car voilà le vrai lien de la société des hommes. Ni celui qui le saura, ou qui agira comme s'il le savait, ne sera indigne de nos respects ou de notre admiration, quand il serait né, comme disait M. de Montyon, « dans les derniers rangs de la société », ni celui qui l'ignorera, ou qui vivra comme s'il l'ignorait, n'obtiendra de nous autre chose qu'un dédain glacial et poli, quand il serait d'ailleurs le plus olympien des poètes ou le plus fastueux des savants. Et, pour ma part, puisqu'il y a longtemps que je pense ainsi, je suis heureux, Messieurs, je suis reconnaissant aux lauréats de nos concours de vertu pour m'avoir confirmé dans cette manière de penser. Si nous les couronnons, c'est eux qui nous instruisent ; et, je le répète en terminant, loué soit M. de Montyon ! pour nous avoir donné, depuis cent vingt ans maintenant, cette occasion de nous comparer à eux, et, en nous comparant, de nous ressouvenir que la vraie mesure de la valeur des hommes, ce qui fait les hommes vraiment grands, et même les nations prospères, c'est leur dévouement aux intérêts de l'humanité.

IV

PIÈCES DIVERSES

DISCOURS ET FRAGMENTS

LUS

DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT
ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS

PAR

LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

1895 — 1899

INAUGURATION DU MONUMENT

DE

DÉSIRÉ NISARD

A CHATILLON-SUR-SEINE

Le 29 juillet 1895.

DISCOURS

DE

M. LE V^TE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT

Messieurs,

L'Académie française m'a chargé d'apporter en son nom un suprême hommage à l'homme qu'elle aima, parce qu'il l'aimait, parce qu'il personnifiait cette passion sincère pour les bonnes lettres qui est le lien et la raison d'être de notre Compagnie. Ma mission est très simple : elle se borne à dire, devant ce monument où un art élégant a si bien servi la piété filiale, pourquoi les braves gens, les honnêtes gens dont on a fixé chez vous les images, méritent d'être honorés et imités par nous. Désiré, Charles et Auguste Nisard,

unis ici dans la commémoration du souvenir comme ils le furent dans les épreuves de la vie, ne nous ont pas légué seulement l'exemple du haut labeur intellectuel : ils nous enseignent comment la chaleur d'un jeune cœur prépare pour la maturité le rayonnement de l'esprit.

Quand le collège de Châtillon ouvrit ses portes au petit Désiré — c'était au début de notre siècle, — l'enfant était l'aîné de quatre frères. La mort de leur père, qui exerçait la profession d'avocat dans votre ville, les laissait orphelins, sans patrimoine, en proie à toutes les difficultés de l'existence. On mûrit vite sous le poids du malheur et de la responsabilité. Le jeune écolier se promit de remettre à flot ces berceaux naufragés dont il avait charge ; il fit si bien, par ses succès précoces et par son obstination dans le dévouement, que les sympathies d'hommes considérables s'attachèrent à ces abandonnés. Les frères de Désiré purent recevoir comme lui l'éducation universitaire et en tirèrent comme lui un brillant parti. Par la suite, à mesure que son mérite l'élevait dans la hiérarchie sociale, il s'en réjouissait surtout pour les facilités qu'il trouvait à continuer ce rôle de protection fraternelle ; et comme ces hommes d'élite avaient en commun l'amour du travail et les dons de l'esprit, ils grandirent ensemble. Charles rejoignit son aîné à l'Institut, dans la section des Inscriptions et Belles-Lettres. Auguste, insouciant des honneurs publics qu'il ne voulut jamais briguer, dirigea à Grenoble une de nos universités provinciales. Et l'on se disait que l'écolier de Châtillon avait bien tenu sa promesse, quand on voyait, il n'y a pas longtemps encore, ces trois vigoureux octogénaires entourés de respect, ayant marqué leurs

places distinctes dans le champ du travail et conquis dans ce champ une enviable fortune.

Oh ! j'entends par là cette fortune qui est faite uniquement de l'estime publique, des services rendus, et d'une légitime célébrité. Les Nisard ont passé par les emplois de l'État sans apprendre l'art de se ménager des rentes ; ces idéalistes incorrigibles souffraient tous de la même incapacité : ils avaient la maladresse du travailleur intellectuel, qui manque les biens matériels parce qu'il a pris de bonne heure l'habitude de regarder plus haut. Leur fortune, c'est cette pierre honorée, où vous avez justement pensé qu'il convenait de grouper les frères qui ont donné un si bel exemple d'affectueuse et inaltérable solidarité. Pour les petits enfants qui demanderont, en passant sur votre promenade : « Qu'ont fait ces hommes ? » j'ai voulu dire d'abord ce que ces hommes étaient par le cœur, avant de rappeler ce qu'ils furent par l'intelligence.

Si j'avais à retracer devant vous, Messieurs, la biographie d'un inconnu, ou d'un politicien illustre, — très peu de temps après la mort, c'est souvent la même chose, — je devrais peut-être suivre Désiré Nisard dans les vicissitudes de sa carrière administrative et politique, au *Journal des Débats* et au *National*, à la Sorbonne, au ministère de l'Instruction publique, à l'École normale, à la Chambre de la Monarchie de Juillet, au Sénat de l'Empire. Je devrais me souvenir qu'il fut votre député et rechercher comment il servit, avec la conscience qu'il apportait en toute chose, les intérêts de Châtillon. Permettez-moi de n'en rien faire et de dire simplement qu'ayant vécu longtemps, dans un siècle fertile en révolutions, il fut ballotté comme tant

d'autres par ces vagues successives, un jour en haut, un jour en bas, remorqué par ce vaisseau de l'État qui changeait si souvent de pavillon, blâmé par les uns de ce que louaient les autres, calomnié gravement quelquefois — c'est le pain amer et quotidien qu'on gagne au service public, — toujours actif et zélé, jusqu'au jour où il fit retraite dans le recueillement de ses souvenirs, heureux d'oublier enfin des besognes pour lesquelles il n'était point né et où il n'avait jamais mis tout son cœur. Souffrez que j'aille droit dans cette vie à l'essentiel et au permanent, écartant le reste comme la mort écarte l'accessoire et l'éphémère. Quand elle a fait son œuvre, nous ne devons retenir dans un homme que la partie solide, fondamentale, le point lumineux qui marquera seul son passage dans la grande nuit de l'histoire. Lorsqu'on fouille les tombeaux antiques, on n'y trouve dans une poignée de cendres qu'une petite lampe de terre ou de bronze: le foyer qui contenait la flamme a seul vaincu le temps. Le foyer où Désiré Nisard mit sa flamme fut l'amour des lettres; il ne faut retenir en lui que le lettré, l'historien de la littérature française.

Ses autres travaux sont nombreux et variés; mais son titre à la longue survivance, ce qui fait que nous sommes réunis ici pour nous entretenir de lui, c'est le livre qu'il a médité, construit, augmenté et embelli pendant près d'un demi-siècle, on pourrait dire pendant toute sa vie. Et ce livre demeure parce qu'il est un acte de foi et d'amour. Nisard a parlé de la littérature française comme un prêtre parle de sa religion, comme un soldat parle de son régiment, comme un citoyen parle de sa patrie. Pour lui, en effet, la littérature était l'image sensible de la patrie.

Ah ! je crois deviner pourquoi toute son âme s'attacha avec tant de force et de piété à ce grand sujet. L'homme n'est, le plus souvent, qu'une impression d'enfant affermie et développée. Reportons-nous à l'heure où le petit écolier ouvrait ses premiers livres classiques, dans ce vieux collège de Châtillon. Votre ville avait le triste honneur d'abriter le congrès des alliés : les ministres de la coalition pesaient sur Caulaincourt pour lui faire contresigner notre ruine. L'enfant croisait dans vos rues, au sortir de la classe, ces étrangers qui jouaient des lambeaux de la France sur leur échiquier diplomatique. Et de loin arrivaient les derniers râles des canons de Brienne et de Montmirail, des canons qui faisaient retraite dans nos champs après avoir fait le tour du monde. Devant cet écroulement d'une prodigieuse fortune, devant les horreurs de la guerre et de la défaite, devant l'incertitude du sort au seuil d'un siècle bouleversé, l'écolier se rejeta instinctivement vers l'inexpugnable forteresse qui lui offrait dans le passé la grande sécurité nationale, la domination du monde par l'esprit français. Comme l'élite de sa génération, il chercha l'objet de ses attachements et de son orgueil patriotique dans la province intangible, inaliénable, qu'aucune révolution ne peut menacer; il se réfugia dans ce patrimoine des lettres françaises où ces jeunes gens accouraient tous, pour l'étudier, le conserver et l'augmenter. Un demi-siècle plus tard, quand une nouvelle invasion vint lui rapporter ses douleurs d'enfant, elle le trouva penché sur les pages qu'il ajoutait à son histoire de la littérature : toujours et plus fortement persuadé qu'il fallait abriter dans ce sanctuaire les dieux de la patrie et

puiser aux vraies sources de consolation et d'espérance dans l'étude du génie français.

Oui, des impressions de cette nature peuvent seules expliquer la ferveur enthousiaste, l'exclusivisme jaloux, et parfois l'esprit de conservation à outrance qui caractérisent le culte célébré par Nisard devant nos autels classiques. On a beaucoup critiqué son histoire ; on ne l'a pas encore remplacée. Il n'y a pas de livre plus difficile à faire. Juger tant de plaideurs illustres et leur distribuer des rangs, c'est soulever à coup sûr une tempête de récriminations. Je ne parle pas des morts, qui ne parlent pas, eux. Oh ! s'ils parlaient, qui oserait entreprendre la tâche ? Mais ces morts vénérés ont des clients, des admirateurs fanatiques, des imitateurs qui réclament en leur nom. Pourquoi préférez-vous celui-ci? Pourquoi éliminez-vous celui-là? Nisard ressemblait un peu au conservateur d'un grand cimetière, assiégé par une multitude de familles qui exigeraient toutes une concession à perpétuité pour leur défunt. Le conservateur défend son terrain ; tel n'a droit qu'à une concession temporaire, tel autre est jeté impitoyablement à la fosse commune. Autant de mécontents, dans les cortèges qui amenaient leur grand homme.

Cependant, quand on l'a bien querellé, — et qui de nous ne l'a querellé? — sur les préférences ou les oublis que l'on estime injustes, on est contraint de reconnaître une équité supérieure dans l'ensemble de ses jugements. Nous y pourrons reprendre quelques considérants, nous n'en réformerons pas les grandes lignes. Sa sympathie intelligente pour le XVIIe siècle, raillée par nos pères romantiques, est redevenue aujourd'hui la règle des opi-

nions. Il s'est éteint satisfait, puisqu'il a vu qu'on se remettait à chérir Racine et à louer Bossuet. En revanche, nous acceptons plus difficilement ses définitions limitatives de l'esprit français. Nisard redoutait pour ce grand garçon les mauvais exemples du dehors. Il ne voulait pas de croisements dans son troupeau, il craignait qu'on ne lui altérât la pureté de sa race en essayant d'y infuser du sang nouveau.

Beaucoup d'entre nous pensent autrement aujourd'hui. Dans cette furieuse mêlée du monde moderne, où la concurrence intellectuelle nous dispute les esprits comme la concurrence commerciale nous dispute les marchés, nous avons la volonté d'arriver partout les premiers; pour y réussir, nous devons emprunter de toutes mains la monnaie intellectuelle qui circule dans le monde et la refrapper au vieux coin français; nous devons étudier les chefs-d'œuvre et les aspirations des autres peuples; nous devons étendre nos prises sur toutes les formes neuves des sentiments humains, afin de maintenir notre hégémonie traditionnelle sur l'homme de tous les pays. Aux protectionnistes littéraires qui nous accusent, nous répondons avec Sénèque : « Je vais aux étrangers, non en transfuge, mais en explorateur. » Nous savons d'ailleurs que nous sommes dans la vraie tradition française, tradition d'hospitalité et de conquête. De même qu'une étude attentive de l'histoire démontre la vérité du mot fameux : « Ce n'est pas la liberté qui est nouvelle, c'est le despotisme, » — de même un examen approfondi de notre histoire littéraire nous permet de dire : « Ce n'est pas la recherche qui est nouvelle, c'est l'immobilité. » Depuis les plus lointaines origines, au moyen

âge, à la Renaissance, au XVIIe siècle, jusqu'à la veille et dès le lendemain du règne de Louis XIV, le génie français nous apparaît comme un pêcheur qui jette infatigablement son filet au large des océans, qui en retire des aliments pour sa nourriture quotidienne, qui en ramène des perles pour sa parure. Et il y a des perles rares que nous voulons sertir dans l'or de notre langue, chez un Dante, un Shakspeare, un Gœthe; il y en a de neuves chez un Tolstoï et un Ibsen.

Ai-je bien osé prononcer ces noms barbares devant un Nisard, devant trois Nisard? Ils me pardonneront. Le grand bon sens de Désiré savait évoluer; s'il écrivait aujourd'hui, en présence de courants justifiés et de besoins constatés, je gage qu'il se relâcherait et qu'il desserrerait quelque peu sa théorie. De notre côté, nous lui pardonnons sa rigidité, en nous rappelant ce que nous avons aperçu tout au fond de son âme : s'il se retranchait avec défiance au cœur de la vieille France, c'est qu'il avait vu deux invasions d'étrangers armés. D'ailleurs, c'est chose bonne et saine pour l'équilibre des mouvements intellectuels qu'il y ait des gardiens sévères de la tradition à côté des aventureux. A l'heure où le troupeau se met en marche sur des routes nouvelles, un bon chien de garde est indispensable. Nisard tenait cet emploi avec une vigilance impitoyable; quelqu'un s'avisait-il de parler légèrement du grand siècle, ou trop favorablement des modernes, vite un grondement, et bientôt une morsure. Il ne fallait pas surtout manquer de respect à Boileau : on eût été dévoré.

Nobles images des grands aïeux de la pensée française, c'est parmi vous que le buste de votre historien devrait se

dresser. Vers le milieu du siècle vivait non loin d'ici, aux environs de Dijon, un certain capitaine Noisot, ancien grenadier de la vieille garde, qui conservait pour Napoléon un culte d'idolâtrie. Il commanda au sculpteur Rude une statue de l'Empereur, couché sur le roc de Sainte-Hélène et s'éveillant pour l'immortalité. Puis il ordonna que son propre tombeau fut placé aux pieds du héros et qu'on l'ensevelît debout; il voulait continuer de monter la garde auprès de son empereur, jusqu'au jour du réveil espéré. — Si Nisard eût été moins modeste, s'il avait pu prévoir qu'il disposerait des talents d'un architecte et de deux statuaires, j'imagine qu'il eût caressé parfois ce rêve : un large monument symbolique de la littérature française, avec l'effigie de tous ses dieux, devant lequel son buste continuerait de monter la garde, lui aussi. Ce monument absent, nos imaginations l'évoquent naturellement derrière Nisard. La force et le mérite de cet homme, Messieurs, c'est qu'aucun de nous ne peut regarder ses traits sans revoir aussitôt la glorieuse assemblée où il fut notre introducteur.

Ils sont tous là, les maîtres de notre poésie et de notre prose, précurseurs du XVIe siècle, génies achevés du XVIIe, rénovateurs de la pensée humaine au XVIIIe, et ceux qui traduisaient hier encore les aspirations, les joies et les tristesses de notre siècle. Ils sont là pour toutes les occurrences, secourables et bienfaisants, suscitant nos rêves, éclairant nos esprits, fortifiant nos courages, rassurant nos doutes. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous devions entendre encore les pas sinistres des cavaliers venant de là-bas pour fouler notre sol, nous sentirions

comme le sentait Nisard, qu'il y a là une armée de réserve, une dernière armée, invincible, celle-là, refuge de nos fiertés blessées, et dont la majesté révérée dans le monde étendra toujours sa protection sur notre race.

Je voudrais avoir la compétence qui me manque pour dire comment Charles Nisard complétait son frère. Il allait chercher plus haut, au moyen âge, ce filon de la langue française que Désiré exploitait en pleine formation; il le creusait plus bas, dans les patois et les dialectes populaires. Ses travaux font autorité dans cette branche de la linguistique; ils y tiendraient plus de place encore si nos révolutions n'avaient persécuté l'infortuné savant avec un acharnement vraiment féroce. A deux reprises, en 1848, dans l'incendie des Tuileries, en 1871, dans l'incendie de l'hôtel de ville, le feu allumé par la sédition dévora les manuscrits où Charles Nisard avait consigné les résultats des minutieuses et patientes recherches qu'exigent les livres d'érudition. On comprend qu'il fût devenu un conservateur intransigeant; il voulait au moins conserver ses ouvrages, et chaque révolution lui représentait la perte de l'un d'entre eux.

Quant à Auguste, et bien qu'il ait écrit des livres agréables, sa vie fut surtout vouée à l'enseignement de la jeunesse. Ceux qui l'ont connu affirment que son parfait détachement de toute ambition fut la seule cause qui l'empêcha d'égaler la renommée de ses frères et de siéger près d'eux à l'Institut. Il dépensait dans sa conversation un esprit étincelant, tout de verve et de finesse, don héréditaire qui ne s'est pas perdu après lui. Un bon juge en cette matière, M. Alexandre Dumas, qui eut l'heureuse fortune de compter

Auguste Nisard parmi ses maîtres, me disait naguère que son ancien professeur lui avait laissé le souvenir d'un des hommes les plus spirituels qu'on pût rencontrer.

On conçoit que la ville de Châtillon ait voulu s'honorer en honorant cette robuste famille. Dans leur labeur infatigable, ces Nisard avaient quelque chose des vignerons de votre territoire bourguignon ; ils allaient chercher, eux aussi, les meilleurs sèves du sol français ; ils nous les ont fait mieux connaître et mieux aimer. Gardons avec gratitude leur mémoire, puisqu'ils ont su la rendre inséparable des grandes mémoires du passé, de ce génie national et universel dont le culte réunira toujours ceux qui ont appris à lire dans la douce et impérissable langue de France.

CENTENAIRE DE L'INSTITUT

DISCOURS

DE

M. AMBROISE THOMAS

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT

Lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies tenue à la Sorbonne le jeudi 24 octobre 1895.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Dans cette solennité du centenaire de l'Institut qui nous réunit aujourd'hui, pourquoi la place que j'occupe n'est-elle pas remplie par un orateur, un historien ou un savant ?

Nos règlements ont voulu que chacune de nos Académies présidât pendant une année, à tour de rôle et dans un roulement déterminé, l'Institut tout entier.

C'est à cette tradition que je dois l'honneur d'ouvrir cette séance ; ce grand honneur m'impose surtout le devoir d'être bref.

Je vous salue, au nom de tous, le chef de l'État et les membres du gouvernement qui nous honorent de leur présence; je souhaite la bienvenue à nos confrères, messieurs les membres associés étrangers, et à messieurs les correspondants étrangers et français, qui se sont empressés de répondre à notre appel.

Chaque année, à la séance publique des cinq classes de l'Institut, il est d'usage que le président, dans son discours d'ouverture, rappelle, ne fût-ce que succinctement, les origines et le passé de l'Institut. Il eût donc été naturel que cet exposé traditionnel fût fait aujourd'hui avec plus de développement. Je ne me suis pas cru le droit d'entreprendre ce morceau d'histoire. Les éminents orateurs qui vont me succéder vous parleront, Messieurs, du prodigieux mouvement qui s'est poursuivi en France depuis cent ans dans le domaine des lettres, des sciences et des arts. Mais ne puis-je, dès ce moment, affirmer que les merveilleuses découvertes de la sciences, réalisées de notre temps, seront l'éternel honneur de ce XIXe siècle qui va finir? Hélas! pourquoi ne voyons-nous pas au milieu de nous l'illustre savant, le grand homme que la France vient de perdre et auquel le monde entier vient de rendre un solennel hommage?

Ces orateurs tiendront aussi à rappeler à votre mémoire bien des noms illustres; ils feront apparaître à vos yeux quelques-uns des plus glorieux représentants de la pensée française; ceux enfin qui, par la parole, par leurs écrits, par tant de chefs-d'œuvre, ont consacré à jamais, et avec le plus d'éclat, cette grande et noble fondation qui se nomme l'Institut de France.

DISCOURS

DE

M. JULES SIMON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies tenue à la Sorbonne le 24 octobre 1895.

MESSIEURS,

Quand le général Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Égypte, il signa aussitôt de la façon suivante ses proclamations et ses ordres : « Bonaparte, général en chef, membre de l'Institut, » « bien sûr, disait-il, d'être compris du dernier tambour ».

L'Institut n'avait pas trois ans. Il a fait depuis ce temps-là quelque bruit dans le monde. Je ne puis donc me flatter d'apprendre à personne sa courte et glorieuse histoire. Je la résumerai en quelques mots pour nous réjouir en commun de ses grandeurs et non pour nous en instruire.

Les grandes assemblées qui prirent en main le sort de la France à la fin du XVIIIe siècle eurent dès leur premier jour l'instinct révolutionnaire. Elles ne se proposèrent pas pour but de conserver les institutions existantes en les améliorant et en les purgeant de leurs abus ; elles firent partout table rase, et quand elles eurent tout renversé, elles s'occupèrent, en liberté, de tout reconstruire.

Les académies avaient largement contribué à l'avènement de la Révolution. A peine eut-on passé de la théorie à l'action qu'elles trouvèrent qu'on allait trop loin. Elles avaient voulu réformer; on ne songeait plus autour d'elles qu'à détruire. La Révolution, de son côté, fit comme toutes les révolutions : elle oublia ce qu'on lui avait donné et s'irrita de ce qu'on lui refusait.

Elle se borna d'abord à des mesures malveillantes.

L'Assemblée constituante vota avec hésitation et provisoirement pour une année, en accompagnant son vote d'aigres reproches, les subventions que le Comité des Finances demandait pour les corps littéraires (1). La Convention frappa les grands coups. Elle défendit d'abord de pourvoir aux sièges vacants, et enfin, en août 1793, elle supprima « toutes les académies et sociétés littéraires patentées par la Nation ».

On a souvent remarqué que cette même révolution qui

(1) Pour l'Académie française, 25 217 livres, plus 1 200 livres pour un prix à donner; pour l'Académie des Belles-Lettres, 43 908 livres; pour l'Académie des Sciences, 93 458 livres; ces deux académies devaient aussi décerner chacune un prix de 1 200 livres.

avait supprimé toutes les académies créa l'Institut, qui est une académie. Ce n'est pas versatilité dans les assemblées. La pensée de créer de toutes pièces une académie nouvelle était contemporaine de la résolution prise d'en finir avec les académies anciennes.

L'assemblée constituante avait chargé Mirabeau de lui soumettre le plan d'une académie nationale. Mirabeau appela Chamfort qui était en querelle avec l'Académie française. Chamfort écrivit une violente diatribe et prépara un projet que Mirabeau n'eut pas le temps de lire à la tribune.

Les projets se multiplièrent sous la Convention. Condorcet, d'Alembert, Daunou, Talleyrand, tous ceux qui avaient le souci des grandes choses, apportèrent leur contribution. On dit que Talleyrand accepta la paternité d'un projet entièrement rédigé par l'abbé Desrenaudes, qu'il avait eu pour vicaire général à Autun et que nous avons connu membre du Conseil de l'Instruction publique. Talleyrand était de ceux qui peuvent se passer d'un secrétaire, mais la tradition est ancienne et persistante.

Tous les auteurs de projets ont réclamé à l'envi le titre glorieux de fondateurs de l'Institut. La vérité historique exige que l'on écrive un autre nom en tête de cette liste d'honneur, et ce nom est celui de Richelieu, fondateur de l'Académie française.

Nous sommes plus justes aujourd'hui que ne l'ont été nos pères. Notre admiration pour les grandes œuvres de la Révolution ne nous cache pas les gloires de la monarchie, qui sont les gloires de la France. Nous fêtons le centenaire de l'Institut de France, mais il ne nous en coûte pas d'as-

socier à l'honneur de cettte journée le fondateur ou les fondateurs des académies dont l'Institut a reçu l'héritage, Louis XIII et Louis XIV, Richelieu, Séguier, Colbert. L'Institut existe depuis le 25 octobre 1795, mais les académies qui le composent remontent à 1635. Assurément l'Institut de France, depuis sa fondation, compte dans ses rangs un nombre considérable d'hommes illustres. J'en veux citer quelques-uns, avec le regret de ne pas les citer tous : Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, Alfred de Vigny, Guizot, Cousin, Thiers pour l'Académie françaises; Monge, Berthollet, Lagrange, Laplace, Lavoisier, Fresnel, Ampère, Arago, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Cauchy, Chasles, Claude Bernard pour l'Académie des sciences; Daunou, Victor Le Clerc, Littré, Boissonade, Hase, Naudet, Burnouf pour l'Académie des Inscriptions; Louis David, Ingres, Delacroix, Gounod, Meissonier, David (d'Angers) pour l'Académie des Beaux-Arts.

J'avais arrêté là cette liste de nos gloires contemporaines pour obéir à la loi qui m'est imposée de ne prononcer le nom d'aucun vivant; faut-il que je doive aujourd'hui ajouter le nom d'un homme que j'ai connu il y a plus de cinquante ans, à l'École normale où il était élève, où j'étais professeur, qui était notre ami à tous, car on ne pouvait le connaître sans l'aimer, et qui était avant tout l'ami et le bienfaiteur de l'humanité : le nom immortel de Louis Pasteur? Les voûtes de cette salle gardent l'écho des acclamations qui l'accueillirent quand il vint, à cette place même, recevoir les hommages du monde savant. L'humanité, ce jour-là, fut reconnaissante et juste.

Ainsi l'Institut de France a eu, dès son premier siècle, une magnifique floraison de grands hommes. Nous sommes fiers de nos gloires nouvelles; mais nous gardons pour nos gloires séculaires un culte reconnaissant et filial. Nous ne renonçons ni à Corneille et Racine, ni à Boileau, ni à La Fontaine, ni à Bossuet, ni à Voltaire, ni à Montesquieu, ni à Buffon, ni à Clairaut, ni à d'Alembert, ni à Huyghens, ni à Mariotte, ni à Mabillon, ni à Rollin, ni à Turgot, ni à Lebrun, ni à Mignard, ni à Lesueur, ni à Philippe de Champagne, ni à Mansart, ni à Soufflot.

Messieurs, le drapeau aux trois couleurs est toujours pour nous « le drapeau chéri » ; c'est l'astre de la liberté et de la civilisation ; mais nous suivons avec amour et orgueil le drapeau blanc fleurdelisé remontant les âges jusqu'au siècle qui fut le grand siècle et qui reste par excellence le siècle français.

C'est le 29 janvier 1635 que l'Académie française reçut sa consécration officielle. L'Académie des Beaux-Arts eut le même honneur en 1648, l'Académie des Inscriptions en 1663 et l'Académie des sciences en 1666.

Il ne suffit pas d'avoir restitué la création des académies à Louis XIII et à Richelieu, il faut remonter jusqu'à Conrart. La première en date, l'Académie française, est, comme beaucoup de grandes choses, due à l'initiative privée. Conrart n'était rien. Il n'est rien devenu. Il n'est célèbre que par son silence : un genre de célébrité créé tout exprès pour lui par Boileau. C'est lui qui eut l'idée de donner un règlement à une compagnie qui se réunissait tour à tour chez chacun de ses membres pour parler de littérature. Ils étaient neuf en le comptant. De petits hommes,

dit Voltaire, d'un ton dédaigneux. Des hommes obscurs, dit-il ensuite en parlant des premiers académiciens au nombre de vingt-huit qui reçurent ce titre après les lettres royales de 1635. Sans doute on n'eut pas sur-le-champ un Corneille ou un Racine à introduire dans l'Académie. Il fallut attendre douze ans pour Corneille, trente-six ans pour Bosssuet, trente-sept ans pour Racine, quarante-neuf ans pour La Fontaine et Boileau. L'assemblée se garnissait de grands hommes peu à peu. Elle ne devait jamais avoir quarante grands hommes. Aucune assemblée en aucun temps et chez aucun peuple ne pourra en avoir à la fois qu'un nombre très limité. Ceux que Voltaire appelle de petits hommes ne sont peut-être pas aussi petits qu'il le croit. Ils semblent petits à la postérité ; ils étaient grands pour leurs contemporains. Apprenons, ne fût-ce que par prudence, à respecter les hommes d'élite qui ne sont ni des Voltaire, ni des Molière. On ne peut pas, et on ne doit pas se tromper sur les hommes de génie ; on peut hésiter sur le choix entre les hommes vraiment supérieurs sans être grands, ceux que j'appellerai les hommes distingués dans le genre médiocre.

C'est un honneur pour la société éclairée du XVIIe siècle d'avoir sur-le-champ attaché de l'importance à cette réunion de quelques hommes de goût, qui ne s'occupaient entre eux ni de religion ni de politique, et parlaient uniquement des lettres et des ouvrages de l'esprit. L'amour des lettres est resté un des caractères de notre génie national. Dès que le public fut admis aux réceptions de l'Académie française, il y courut. Quand elle ouvrit en 1702 ses portes aux femmes pour ces jours-là, les femmes

affluèrent. L'Académie n'a eu garde de renoncer à cet usage qui a pris avec le temps plus de solennité. Une réception à l'Académie est, par excellence, un événement parisien. Il faut y avoir assisté ; il faut avoir son avis sur les deux discours. On attache moins d'importance aux séances les plus passionnantes de la Chambre. La fameuse coupole est un instrument de torture ; on y étouffe, on y perd connaissance. Ces femmes évanouies sont un accroissement de succès pour les deux orateurs. Elles font penser aux corridas espagnoles, qui ne sont admirables, au dire de leurs ennemis, que quand un toréador a été tué.

On parla de la société de Conrart au cardinal de Richelieu. Il avait l'instinct du grand et du stable. Il jugea que cette compagnie pouvait devenir une institution. Il offrit aux amis de Conrart de reconnaître officiellement l'existence de leur association. Ce fut à peu près tout ce qu'il offrit ; « des privilèges honorables, dit Voltaire, aucun d'utile, son fondateur ne lui ayant même pas procuré une salle d'assemblée. »

En réalité, il ne rendait à l'Académie d'autre service que de ne pas l'ignorer, mais il pensa, et tout le monde pensa avec lui que puisqu'il ne l'ignorait pas, il la gouvernait. Plusieurs des amis de Conrart hésitèrent. Ce qu'ils avaient cherché, c'était la liberté, on leur offrait l'assujettissement. Cette résistance ne pouvait durer; on ne résistait pas au roi, ni au cardinal, qui était le roi. Refuser une grâce qu'ils offraient, c'était plus que résister, c'était désobéir. On céda, on remercia. On exalta le roi et le grand ministre Richelieu qui promettait de protéger.

Il y eut une autre difficulté à la création officielle de

l'Académie. Le Parlement aussi eut la velléité de résister. On sait que l'enregistrement était alors nécesssaire pour donner efficacité aux décisions royales. Le Parlement pouvait retarder, il pouvait faire des observations et même des remontrances. A la fin, dans les grandes occasions, on avait raison de lui par un lit de justice. On n'alla pas jusqu'à ces extrémités pour la transformation des réunions de Conrart en Académie royale ; mais le Parlement manifesta sa mauvaise humeur par un retard d'un an. Le cardinal fut obligé de faire entendre qu'il voulait être obéi.

On a cherché la cause de cette mauvaise volonté du Parlement. Il ne s'agissait pas de la création d'une cour souveraine, mais « de simples peseurs de syllabes et de jurés fabricateurs de mots », comme disaient les mauvais plaisants de l'époque.

Le Parlement, suivant Voltaire, craignit que l'Académie ne s'attribuât quelque juridiction sur la librairie, et ajouta cette clause aux lettres patentes du roi : « L'Académie ne connaîtra que de la langue française et des livres qu'elle aura faits ou qu'on exposera à son jugement. »

Je crois plutôt que le Parlement craignait pour l'autorité qu'il s'attribuait en matière religieuse et philosophique. La question des académies touchait à la question des écoles. La théologie était tout près ; plus l'autorité du Parlement était contestée en matière religieuse, plus il s'en montrait jaloux. Il obéissait dans toute cette affaire au même esprit qui inspira plus tard la réforme de l'Université par le président Rolland.

Le roi, et je parle ici de Louis XV autant que de

Louis XIV et de Louis XIII, fut constamment pour les académies un bon maître, mais un maître. Les élections durent être soumises à son approbation ; c'est un droit qui a toujours été conservé au pouvoir public ; il existe encore aujourd'hui. Louis XIV l'exerça une fois dans une occasion très éclatante. Il voulait l'élection de Boileau ; l'Académie élut La Fontaine. Le roi refusa son approbation. L'Académie s'empressa d'élire Boileau à la première vacance. « A présent, dit le roi, vous pouvez procéder à la réception de la Fontaine. »

Le roi intervint aussi, mais bien rarement, dans les travaux de l'Académie. C'est lui, ou plutôt c'est Richelieu, auteur de la tragédie de *Mirame*, qui prescrivit cet examen du *Cid* inventé pour exalter la gloire du cardinal, et dont le résultat fut de montrer dans tout son éclat la gloire de Corneille. Voltaire, au siècle suivant, sous prétexte d'impartialité et en mêlant l'apothéese à la critique, essaya la même entreprise et aboutit au même résultat.

Les académiciens, un moment détournés de leurs travaux plus paisibles, revinrent au Dictionnaire. On ne manqua pas sous la Révolution de leur reprocher de n'avoir fait ni la Grammaire, ni la Poétique que le roi attendait d'eux, et d'avoir mené trop lentement le travail du Dictionnaire.

L'Académie n'était pas si coupable qu'on le croyait. Des trois objets confiés à ses soins, elle avait choisi le Dictionnaire, qui rendait à la langue le double service d'en fixer les termes et d'en expliquer les règles par des exemples empruntés aux meilleurs écrivains.

Le Dictionnaire avançait lentement. Cette lenteur fait sa force. Les variantes qu'il enregistre ont toutes été jugées

et consacrées par le temps, avant de recevoir cette confirmation officielle.

Le Dictionnaire est à lui seul toute l'Académie française. A notre langue essentiellement souple et vivante, qui exprime avec facilité les passions et les idées à mesure qu'elles se renouvellent, et qui suffit, sans néologismes, à l'exposition et à la démonstration des découvertes scientifiques, il donne la solidité et la majesté des deux langues qui ont successivement incarné la Grèce et Rome.

Louis XIV voulait qu'il y eût une langue de Louis XIV comme il y avait une langue de Périclès et une langue d'Auguste, et il revendiquait pour lui-même l'honneur de cette pensée lorsqu'il disait : « Le soin des Lettres et des Beaux-Arts ayant toujours contribué à la splendeur des États, le feu roi, notre très honoré seigneur et père, ordonna en 1635 l'établissement de l'Académie française pour porter la langue, l'éloquence et la poésie au point de perfection où elles sont enfin parvenues sous notre règne. »

Je n'ai garde d'insister ; je dis la pensée de Louis XIV et de ceux qu'on appelait dès lors les Quarante.

Notre admiration pour nos chefs-d'œuvre et notre langue ne nous empêche pas d'admirer la gloire des autres nations. Nous nous sommes associés au centenaire de Shakespeare ; Gœthe, Schiller, Cervantès sont populaires dans nos écoles. Nul n'entrera jamais sans une respectueuse et solennelle émotion dans la collégiale de Westminster, ou dans cette église de Santa-Croce, à Florence, où sont réunis, autour du cénotaphe de Dante, les tombeaux de Galilée, de Michel-Ange, de Machiavel, d'Alfieri, de Cherubini.

Le XVIIIe siècle reprochait toujours aux académies et surtout à l'Académie française, qui portait le poids des querelles parce qu'elle avait porté celui de la gloire et parce que le public pouvait plus facilement suivre ses travaux, d'avoir élu des hommes médiocres et d'avoir laissé en dehors d'elle des hommes de génie.

Je connais deux hommes de génie qui n'ont pas été de l'Académie française, Descartes et Molière. Rousseau, dont on prononce quelquefois le nom à propos des omissions de l'Académie, était citoyen de Genève.

Deux erreurs en un siècle et demi ! Les hommes se trompent ordinairement plus que cela. La plupart des ouvrages de Descartes sont écrits en latin. Le *Discours de la Méthode*, qui est un des grands monuments de la langue française, n'était connu que d'un petit nombre de savants et de philosophes. Le grand éclat de la renommée de Descartes n'a commencé qu'après sa mort, quand on a enfin compris qu'il avait émancipé la raison humaine. Molière avait contre lui sa profession ; on se rirait aujourd'hui, avec raison, d'un tel obstacle. C'était quelque chose sous Louis XIV. Messieurs les tapissiers valets de chambre du roi n'auraient plus voulu être de l'Académie. Je ne sais pas ce que Molière lui-même aurait pensé de son élection. On était alors conservateurs du rang comme on l'est aujourd'hui de la propriété. Il fallut contraindre Catinat à se laisser faire maréchal de France.

Quant aux autres grands hommes dont la Convention regrettait si amèrement l'absence, ils appartenaient à la catégorie de ceux que nous appelions tout à l'heure des hommes distingués dans le genre médiocre. Ils étaient admirés, à

juste titre, par leurs contemporains; la postérité a le droit de choisir entre eux. Dufresny, Raynal, Helvétius sont des grands hommes dont on blâmait en 1793 l'omission, et dont on blâmerait aujourd'hui l'élection si l'Académie les avait élus.

De tous les griefs dirigés contre l'Académie, le plus fréquemment invoqué était sa courtisanerie envers le roi. C'était une compagnie de courtisans qui pouvait, en ce genre, donner des leçons à tous les Dangeau. N'est-ce pas elle qui avait mis au concours cette question : « Quelle est celle des vertus du roi qui mérite le plus d'être louée? »

On était bien loin de ce style et de ces sentiments lorsque Grégoire, reprochant au « bon Fénelon » d'avoir fait un traité sur la direction de la conscience d'un roi, ajoutait : « Comme si les rois avaient de la conscience ! Autant eût valu disserter sur la douceur des bêtes fauves. »

Le tort des hommes aveuglés par la passion est de vouloir toujours juger sans tenir compte des temps et des milieux. N'en déplaise aux niveleurs de 1793, l'esprit libéral qui s'était manifesté dans le sein de l'Académie au moment de sa création officielle subsista pendant toute sa durée. Il s'associait chez elle à une admiration pour le roi dont nous ne comprenons plus la nature. L'Académie voyait la France dans le roi. A cette époque de l'histoire, on n'était puissant qu'à condition d'être dépendant. Ce qui est indiscutable, c'est que les académies, entourées d'honneurs par la monarchie, étaient devenues peu à peu de véritables aristocraties. Elles avaient aux yeux des républicains le double défaut d'être des corporations, et des corporations privilégiées, très entichées de leurs privilèges. Un

usage introduit par Colbert, ou plutôt par l'abbé Bignon, son neveu et son représentant dans le gouvernement des sociétés savantes, divisait les Académies des Inscriptions, des Sciences et des Lettres en trois classes d'académiciens : les honoraires, les pensionnaires et les élèves ; ce qui constituait un privilège dans le privilège. Seule l'Académie française avait énergiquement refusé de subir l'affront de ce règlement.

L'Académie française avait toujours eu dans son sein, depuis sa création, des ducs, des maréchaux, des évêques, des magistrats de cours souveraines. Ces grands seigneurs apprenaient à traiter les gens de lettres comme des égaux ; mais, en même temps, les gens de lettres apprenaient à se croire grands seigneurs. Ils se donnaient des compliments les uns aux autres pour s'exercer à leur fonction principale qui était d'encenser le roi et le ministre. Les compliments sont devenus nos discours de réception ; Voltaire n'était pas tendre pour eux : « Ce que j'entrevois dans ces beaux discours, dit-il, c'est que le récipiendaire ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très grand homme, le chancelier Séguier un assez grand homme, le directeur lui répond la même chose, et ajoute que le récipiendaire pourrait bien être aussi une espèce de grand homme, et que pour lui, directeur, il n'en quitte pas sa part ; » et plus loin : « La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire et l'envie d'avoir de l'esprit sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. »

La Convention pouvait-elle souffrir l'existence d'un corps qui passait son temps à célébrer les vertus des rois,

qui était lui-même un corps privilégié, et qui comptait dans son sein des membres investis d'un double privilège? C'était l'aristocratie de l'esprit, mais c'était une aristocratie. La Montagne et la Plaine étaient d'accord pour la renverser.

Il s'était pourtant passé vers le milieu du XVIIIe siècle un fait considérable qui aurait pu modifier les jugements des révolutionnaires. Voltaire était entré à l'Académie. Les académiciens s'étaient vaillamment défendus. Voltaire fut refusé deux fois. Enfin il entra; et dès ce jour l'Académie lui appartint. Il avait déjà son journal qui était l'*Encyclopédie*. L'*Encyclopédie* entra avec lui à l'Académie, qui fut ainsi transformée par anticipation en véritable Académie des Sciences morales et politiques. Il y fit nommer successivement Duclos, d'Alembert, Marmontel, Condillac, Morellet. Il échoua pour Diderot. Il s'en plaint vivement, et avec raison du reste, car si Diderot n'est pas précisément un génie académique, c'est sans conteste un homme supérieur. Voltaire écrit à l'abbé d'Olivet : « Tâchez, mon cher maître, de nous donner un véritable académicien à la place de l'abbé de Saint-Cyr et un savant à la place de l'abbé Salier. Pourquoi n'aurions-nous pas cette fois-ci M. Diderot? Vous savez qu'il ne faut pas que l'Aacadémie soit un séminaire et qu'elle ne doit pas être la Cour des pairs. Quelques ornements d'or à notre lyre sont convenables ; mais il faut que les cordes soient à boyau et qu'elles soient sonores. »

Voltaire n'était pas accoutumé aux échecs et avait pris sa revanche. Il avait le gros de son armée à l'Académie française, il avait à l'Académie des Sciences Condorcet,

d'Alembert, Fontenelle. L'Académie des Inscriptions était plus résistante, mais il avait pénétré partout. Il était l'oracle des cercles de précieuses dont l'influence avait remplacé l'influence décroissante de la cour. Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme Du Deffand, Mlle de Lespinasse, Mme Geoffrin, Mme Du Châtelet recevaient ses inspirations. Il était l'ami (intermittent) du roi de Prusse, le correspondant (et le flatteur) de la grande Catherine. Il avait traité Corneille de haut ; il se croyait plus pathétique que Racine. En philosophie il tenait tête au clergé, tout en faisant ses pâques à Ferney et en dédiant au pape sa tragédie de *Mahomet*. Quand on le juge à présent, on ne peut s'empêcher de voir en lui un précurseur de la Révolution. Voltaire et toute l'armée qu'il commandait avaient, en effet, semé les idées révolutionnaires, mais ils avaient cru évoquer un génie ; et quand ils furent en face de lui (je parle des lieutenants de Voltaire, car il était mort en 1778), il leur sembla qu'ils avaient évoqué le diable.

Ils s'arrêtèrent en chemin, et devinrent, par cela même, les plus grands ennemis de leurs anciens amis. On pourrait ici parodier cette grande parole : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent... » et dire : « Il y a plus de colère dans l'armée révolutionnaire pour un ami qui s'arrête en chemin... »

Les académies, dont on oublia les services, eurent le sort des parlements et du clergé. Grégoire, dans un rapport ridiculement emphatique, proposa la suppression des académies, tout en demandant que « du milieu des décombres, le sanctuaire des arts, s'élevant sous les auspices de la liberté, présentât la réunion organisée de tous les

savants et de tous les moyens de science». « Après-demain, disait-il, la République française fera son entrée dans l'univers. En ce jour où le soleil n'éclairera qu'un peuple de frères, les regards ne doivent plus rencontrer sur le sol français d'institutions qui dérogent aux principes éternels que nous avons consacrés, et cependant quelques-unes, qui portent encore l'empreinte du despotisme ou dont l'organisation heurte l'égalité, avaient échappé à la règle générale : ce sont les académies. »

Deux ans après avoir congédié les académies avec cette politesse, la Convention faisait une grande, une très grande chose. Elle les rétablissait, et en les rétablissant, elle leur faisait subir une modification profonde. Le rêve d'une assemblée unique des savants et des artistes, des poètes et des philosophes, déjà conçu par la Constituante, devenait une réalité. Jamais la fraternité des lettres, des sciences et des arts n'avait été affirmée avec cet éclat. La nouvelle institution réunissait en un faisceau toutes les forces de la passion et de la pensée. Elle créait au-dessus de la société vulgaire, occupée des soins de la vie, une sorte de monde à part d'où sortiraient sans cesse pour éclairer l'humanité, pour la fortifier et la charmer, des vérités et des chefs-d'œuvre. L'Institut ne participerait pas au gouvernement, il ne serait pas chargé de l'enseignement. Son action serait d'une nature plus haute : elle s'exercerait par l'exemple. De même que le Dieu d'Aristote meut sans être mû et peut ignorer le monde auquel il donne la vie, il suffit aux savants et aux poètes d'être, et d'être connus. Leurs œuvres produisent le mouvement, et en même temps elles le règlent par l'admiration qu'elles inspirent.

Daunou, parlant au nom de la Convention, disait: « Nous avons emprunté de Talleyrand et de Condorcet le plan d'un Institut national, idée grande et majestueuse dont l'exécution doit effacer en splendeur toutes les académies des rois... Ce sera en quelque sorte l'abrégé du monde savant, le corps représentatif de la république des lettres, un temple national dont les portes, toujours fermées à l'intrigue, ne s'ouvriront qu'au bruit d'une juste renommée. »

Cette union majestueuse et féconde de tout ce qu'il y a d'éternel dans le sentiment et la pensée n'est pas la seule grandeur de l'institution nouvelle. Les académies jusque-là avaient été purement locales. Elles se recrutaient dans une seule ville et représentaient le mouvement scientifique ou littéraire de la ville où elles étaient nées. Mais l'Institut créé en 1795 pour remplacer les académies n'est pas un institut parisien, c'est un institut national, c'est l'Institut de France. La constitution de l'an III, dont la formule est fidèlement reproduite par la constitution de l'an VIII, le déclare en ces termes solennels : « Il y a pour toute la République un Institut national chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences. »

Pourrais-je oublier, en présence de cette assemblée, que la Convention nationale ouvrit les portes de son Institut non seulement à tous les Français, mais à tous les grands hommes quelle que fût leur origine? De même que Louis XIV récompensait le génie à quelque nation qu'il appartînt, la Convention créa dans le sein de l'Institut l'ordre des associés étrangers, qui nous permet d'inscrire sur nos listes d'honneur Huyghens, Newton, Leibniz, et plus près de nous Rossini et Meyerbeer.

L'œuvre de la Convention n'est donc pas la reproduction des anciennes académies déguisées sous des noms nouveaux et modifiées dans les détails secondaires de leur organisation. C'est bien une œuvre nouvelle. C'est une création, une puissante création. C'est l'Académie de France, représentant à la fois les lettres, les sciences et les arts. Elle contient les anciennes académies, mais en les enfermant dans une synthèse nouvelle et forte. C'est notre droit et notre devoir, en ce jour de fête, d'adresser également nos hommages aux anciennes académies qui ont préparé l'Institut et à l'Institut qui contient et complète les anciennes académies.

L'œuvre de la Convention est assez belle pour que nous puissions avouer maintenant que l'Assemblée avait été moins heureuse dans les détails d'exécution que dans la conception première. Elle avait tout exagéré : sa propre autorité sur l'Institut et l'autorité de l'Institut sur les membres qui le composaient. Elle ne connaissait pas la liberté. Elle disait comme Louis XIV : « L'État, c'est moi, » et quand elle avait usurpé tous les pouvoirs, elle disait : « Nous voilà libres. »

La première faute de la Convention, en ceci comme en bien d'autres choses, fut son amour immodéré de la table rase. Elle avait supprimé les académies qu'elle pouvait modifier en les conservant. Elle supprima jusqu'à leurs noms dans la réorganisation qu'elle fit ensuite. On a dit d'elle avec vérité qu'elle avait peur des mots. Elle remplaça ces noms illustres par les appellations vulgaires de première, seconde, troisième classe, et ne réussit par ces changements qu'à voiler les traditions historiques. Elle

effaça un autre nom qui aurait dû lui être particulièrement sacré. Ayant à placer la philosophie dans la classe des sciences morales et politiques qu'elle organisait pour la première fois, elle remplaça ce nom, qui pouvait rappeler les croyances spiritualistes, par celui d'Analyse des sensations et des idées, qui ne rappelait que Condillac. Chaptal, qui déjà en 1801 reprochait à l'organisation de l'Institut « de s'être beaucoup trop écartée de ce que l'expérience avait montré de perfection dans la composition de nos anciennes académies », fit en 1803 un nouveau projet où il se montra plus équitable et plus habile que la Convention. Il proposait même de rétablir le nom des anciennes académies, dont la France s'honorait depuis plus d'un siècle, et qui étaient devenues le modèle des institutions savantes et littéraires formées successivement dans tous les États de l'Europe. Le Conseil d'État ne voulut pas y consentir. Il approuva le fond de la proposition, mais il ne rendit pas leurs noms aux anciennes compagnies.

L'Académie des Sciences morales et politiques, fondée pour la première fois en 1795, et qui formait la seconde classe de l'Institut, eut une courte existence. Le Premier Consul avait dit un jour à M. de Ségur : « Vous présidez la seconde classe de l'Institut; je vous ordonne de lui dire que je ne veux pas qu'on parle de politique dans les séances. Si la classe désobéit, je la casserai comme un mauvais club. » Fidèle jusqu'au bout à son aversion pour ceux qu'il appelait les idéologues, quand il procéda à la réorganisation de l'Institut en 1803, il supprima la deuxième classe par prétérition, en supprimant son nom et en répartissant ses membres dans les autres classes.

La première faute de la Convention fut donc de renoncer à des noms vénérables et à un passé illustre; elle fit une seconde faute dans le mode d'élection qu'elle adopta. Les candidats furent présentés par la classe dans laquelle s'ouvrait une vacance, et l'Institut en corps fut chargé de choisir entre les candidats ainsi présentés. Jamais la compétence ne fut traitée avec un pareil mépris. Un comédien décidait de l'élection d'un mathématicien. Un peintre jugeait un philosophe. On reconnaît bien là une assemblée qui admettait les juifs au nombre des votants pour l'élection des évêques catholiques. L'élection par classe ou académie ne fut établie qu'en l'an XI, sur le rapport de Chaptal.

La Convention commit une troisième faute. Les deux premières avaient pour effet d'exagérer l'unité; celle-ci exagérait et faussait le caractère national de l'Institut. C'était l'Institut de France; on voulut qu'à ce titre il fût composé par moitié de Parisiens et de provinciaux. Il aurait suffi de dire que les choix pouvaient se porter également sur les hommes du premier mérite, qu'ils eussent leur résidence à Paris ou ailleurs. Non. Il sembla plus radical de partager par moitié. Cela cessait même d'être juste, car Paris ne comptait que 500000 habitants et la province en avait 25 millions. Et cela n'était pas raisonnable; car un homme d'élite peut désirer le séjour de Paris à cause des bibliothèques, des musées, des amphithéâtres et de tous les autres moyens d'étude. On avait admis une section de l'art dramatique : trois comédiens parisiens, trois comédiens de province. Tout le monde sait que les grands comédiens peuvent se former en pro-

vince, mais qu'ils ne peuvent y rester. Ils n'y trouvent ni les traditions, ni les écoles, ni les auxiliaires, ni le public dont ils ont besoin, ni les ressources matérielles. On en peut dire autant des érudits, des artistes. La règle de résidence était sévère alors, plus sévère qu'elle ne l'a été depuis. Un membre nommé pour représenter Paris et qui s'établissait définitivement en province était obligé de donner sa démission. Destutt de Tracy, qui habitait Auteuil, fut nommé membre non résident.

La plus grande erreur commise est peut-être le règlement intérieur des travaux imposé par décret organique.

Le gouvernement s'attribuait dans ce règlement le droit de requérir l'avis des classes de l'Institut. C'est surtout à l'Académie des Sciences qu'il adressa ses réquisitions. Il la consulta sur les voitures couvertes destinées au transport des malades, sur le perfectionnement à apporter au régime des hôpitaux, sur le système monétaire, sur la manière d'accorder l'ère de la République avec l'ère vulgaire, sur un nouveau boulet, sur un taffetas huilé propre à faire des manteaux pour les troupes, sur l'idée de faire établir plusieurs rangées de canons sur un seul affût, sur la conservation des eaux potables à bord des navires, sur la conservation des biscuits et des légumes en mer. Il y avait aussi des questions pour les autres classes, même des questions philosophiques, ce qui tendait à faire une doctrine d'État. Rien n'est plus contraire à la philosophie et à la vraie politique, et rien ne peut nuire davantage aux progrès de la science et à l'éclat des académies. Dans un corps littéraire bien organisé, l'autorité de chaque membre s'accroît de celle de la compa-

gnie, mais à condition qu'il n'en résulte aucune ingérence de l'Académie ni des gouvernements sur le travail individuel. Quand le général Cavaignac, pour réfuter les socialistes de 1848, demanda à l'Académie des Sciences morales et politiques des petits livres populaires l'Académie échoua, il faut le dire résolument, quoiqu'elle se fût adressée aux plus grands noms de la science. Un grand esprit ne se retrouve pas dans un travail fait sur commande : il faut au génie l'air de la liberté.

Ce droit de réquisition n'était pas seulement attribué au gouvernement, il appartenait aussi au public. Tout auteur pouvait exiger une analyse de son livre, tout inventeur un examen de sa découverte. Ainsi les académiciens n'étaient plus maîtres de leur temps. Je ne m'étonne plus qu'on leur eût attribué deux costumes : un costume de cérémonie et un costume de travail. On ne voyait pas qu'assujettis au service de tout le monde, il ne leur restait plus de temps pour le service de la science.

Je ne veux pas tout énumérer. Je citerai pourtant la suppression des secrétaires perpétuels, remplacés par deux secrétaires semestriels : c'était ôter aux académies leur unité, leur vie. Chaptal, en 1801, parlant des anciennes académies, disait : « Le même homme suivait tous les détails de l'Académie, en devenait l'historien, et attachait d'une manière toute particulière la gloire de son nom à celle du corps dont il était l'organe ; il y avait plus de suite dans l'administration, plus de célérité dans l'exécution, plus d'ordre dans la marche, et on ne peut pas nier que le rétablissement d'un secrétaire perpétuel pour chaque classe de l'Institut, en rouvrant une carrière qui

présente tant de grands hommes pour modèles, ne contribuât à la gloire de ce corps et aux progrès des sciences. » Et plus tard, en 1803, il revenait à la charge : « Le rétablissement de ces places, disait-il en parlant des secrétaires perpétuels, fera renaître une branche d'éloquence très négligée depuis dix ans et donnera aux travaux académiques cet esprit de suite, cet enchaînement de faits et de pensées qui, seuls, peuvent fixer l'époque des découvertes et tracer avec exactitude l'histoire des connaissances humaines. »

Tout en déclarant qu'elle renonçait au passé académique, la Convention, par la force même des choses, avait conservé à son Institut tous les avantages dont avaient joui les anciennes académies. Elle maintenait la reconnaissance de l'Institut par l'État et l'intervention de l'État dans les règlements intérieurs de l'Institut. Elle laissait à l'Institut le local des académies, la bibliothèque, la participation à la nomination des professeurs dans les grands établissements littéraires et scientifiques. L'Institut a conservé cette prérogative et présente encore aujourd'hui des candidats pour le Collège de France, le Muséum, l'Académie de Rome, les Écoles de Rome et d'Athènes, l'École des Chartes, l'École des Langues orientales vivantes, le Conservatoire des Arts et Métiers, l'Observatoire, l'École polytechnique. Il a conservé les impressions gratuites et les prix connus sous le nom de prix du budget, auxquels s'ajoutent à présent des prix fondés par l'initiative privée, dont le chiffre annuel n'est pas inférieur à 524 500 francs. Le 29 messidor an IV, la Convention donnait aux membres de l'Institut une indemnité annuelle de 750 myriagrammes de froment,

et le 19 thermidor suivant, elle décidait que « sur cette indemnité, il serait distrait à l'égard de chacun des membres une somme égale à la valeur de 150 myriagrammes de froment, pour être répartie par forme de droit de présence entre les assistants aux séances, tant générales que particulières, de chaque classe ».

En 1803, sur le rapport de Chaptal, on permit aux membres de l'Institut d'être de plusieurs académies à la fois, et par conséquent de réunir plusieurs indemnités. « C'est, dit Chaptal, le moyen d'ouvrir aux hommes distingués plusieurs routes à la gloire et à l'aisance, et par conséquent le moyen de multiplier et d'agrandir les talents. »

Le droit de cumuler les académies subsiste, mais on a enlevé celui de cumuler les indemnités. Nous en sommes restés aux 750 myriagrammes. Ceux d'entre nous qui font partie de plusieurs académies ne touchent l'indemnité qu'une seule fois. Nous nous vantons de n'être pas riches.

Les membres de l'Institut, quand on fixait à 750 myriagrammes de froment, c'est-à-dire, pour parler en langage intelligible, à 1500 francs, l'indemnité qui devait les délivrer de tous les soucis de la vie, n'imaginaient pas dans leurs rêves les plus ambitieux qu'ils auraient un jour à eux l'un des plus beaux palais du monde, avec une galerie de tableaux, une bibliothèque créée d'une seule venue par un grand écrivain doublé d'un érudit consommé, des bois, des eaux, et tout un monde de beaux souvenirs.

Peut-être est-il bon de rappeler ici, pour expliquer à la fois notre richesse et notre pauvreté, que tous les dons faits à l'Institut sont faits à la science ou aux pauvres. Les membres de l'Institut n'en profitent jamais. Une nou-

velle donation n'est pour eux qu'un surcroît de travail. L'empereur Napoléon III voulut un jour élever à 5,000 francs l'indemnité annuelle de 1 500 francs, ce qui faisait une quantité de froment fort respectable. L'Institut, consulté, exprima sa reconnaissance, et refusa.

On a dit quelquefois que tous les efforts de la Révolution pour transformer les académies n'avaient été qu'une illusion. Le 8 août 1793 on les supprime ; le 24 octobre 1795 on les remplace par l'Institut. On s'aperçoit sur-le-champ que cet Institut, à force d'être nouveau, n'est pas viable. Dès 1803 on commence à le réformer ; les réformes se multiplient d'année en année, et à quoi aboutissent-elles ? à supprimer la plupart des innovations, à refaire les anciennes académies et même, en 1816, à leur rendre leur nom.

Ceux qui parlent ainsi ne voient pas qu'il reste à la Révolution la gloire d'avoir établi un lien étroit entre les académies, d'avoir compris la solidarité des lettres, des sciences et des arts, d'avoir mis les académies en communication plus intime avec le public et de leur avoir donné de nouveaux et sérieux moyens d'influence.

Des anciennes compagnies, des remaniements opérés sur les nouvelles est résulté l'Institut actuel, où la protection de l'État n'exclut pas la liberté des membres, où chacun répond seul de sa doctrine, où la solidarité d'honneur qui unit tous les membres rend impossibles les excentricités, où tous les travaux tendent à la manifestation de la vérité et aux triomphes de l'art, où tous les membres rassemblés, sans être confondus, se prêtent une mutuelle assistance sans jamais tomber dans la confusion ; un corps

enfin qui réunit dans une juste proportion l'autorité et la liberté, et qui mérite d'être proposé comme modèle à toutes les nations civilisées.

J'ose ajouter, Messieurs, que votre présence ici, celle du chef respecté de l'État, et l'éclat qui en résulte, vont donner à l'Institut national de France une consécration nouvelle.

Le monde assiste depuis vingt-cinq ans à un singulier spectacle. D'une part les gouvernements multiplient avec une sorte de rage les préparatifs de guerre, ils construisent des forteresses, ils coulent des canons, ils emplissent les arsenaux de projectiles : ils jettent dans ce gouffre des milliards, ils imposent le service militaire dans l'armée active à tous les jeunes gens sans exception, au point de vider les écoles, de désorganiser les services publics et particuliers, d'ôter à l'agriculture et à l'industrie les bras dont elles ont besoin. Ils retiennent les citoyens dans les liens du service militaire jusqu'à quarante-cinq ans. Il semble que la bataille doive se livrer demain.

En même temps tous les philosophes, tous les publicistes, les hommes d'État, les souverains eux-mêmes protestent à grands cris de leur horreur pour la guerre. Ils veulent la paix, il la leur faut pour rendre au travail la sécurité, à l'intelligence ses droits et à l'année son printemps. On fonde de toutes parts des ligues pour la paix, on assemble des congrès pour protester contre la paix armée, plus ruineuse et plus meurtrière que la guerre.

Hélas ! ces congrès n'apportent que des vœux. C'est beaucoup et ce n'est rien. Ils apportent des vœux, je n'ose pas dire qu'ils apportent des espérances.

Ce qu'il faut à l'humanité, ce ne sont pas des paroles, ce ne sont pas des soupirs, ce sont des actes. Ce qui fera renaître la fraternité entre les hommes, ce sont de grands travaux faits en commun, de grands services rendus à l'humanité.

Le voilà devant vos yeux le congrès de la paix! Voilà le congrès où la vérité est aimée pour elle-même, quel que soit le pays où elle éclate, où la poésie est adorée dans toutes les langues, où les grandes découvertes excitent le même enthousiasme, quelle que soit leur origine, et où l'on ne connaît d'autre émulation que celle de bien faire. La patrie de l'éternelle vérité et de l'éternelle beauté est aussi la patrie de la paix.

Associés et correspondants de l'Institut de France, vous n'emporterez pas seulement d'ici le souvenir des chaleureuses sympathies qui vous ont accueillis. Nous emporterons tous, de cette réunion fraternelle, un redoublement d'amour pour la paix, pour les sciences qui la fécondent et pour les arts qui l'embellissent; et nous travaillerons, chacun dans notre coin préféré de l'atelier universel, à la prospérité de la maison, c'est-à-dire au bonheur de l'humanité.

L'INSTITUT DE FRANCE

PAR

M. SULLY PRUDHOMME

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la Représentation donnée le vendredi 25 octobre 1895 par la Comédie-française pour fêter le Centenaire de la fondation de l'Institut de France.

Déjà l'Institut compte un siècle!... la durée
Au plus vieux des vivants ici-bas mesurée ;
L'âme cent ans au plus reste fidèle au corps.
Ainsi les fondateurs de l'œuvre séculaire
N'ont vu que le lever du grand jour qui l'éclaire;
L'hommage à ce qui dure est un hommage aux morts.

Salut donc! gloire à vous! nos aïeux de l'An Quatre.
Législateurs qui, las de briser et d'abattre,
Osiez en plein tumulte exalter les penseurs,
Les maîtres dans les arts qu'effarouche la guerre,
Imposer cette élite au respect du vulgaire,
Et rendre un sûr asile aux neuf divines Sœurs.

Ah! vous aviez compris que les seules victoires
Exemptes de retours, de deuils expiatoires,
Les assauts à la nuit s'épuiseraient bientôt,
Si des esprits, sauveurs du savoir et du rêve,
Pour le Vrai, pour le Beau ne combattaient sans trêve,
Loin des bruits du forum et loin des camps... plus haut.

A leurs cultes divers ouvrant un même temple.
Depuis cent ans la France offre au monde en exemple,
Chez ces zélés chercheurs, le concert fraternel
Des seuls travaux humains dont le triomphe assure
A notre insigne espèce un rôle à sa mesure,
Et force l'Infini d'exaucer notre appel!

Les uns se sont voués à scruter la Nature:
Ils arrachent au fait qui meurt sa loi qui dure;
L'œil de l'homme est en eux l'impérieux miroir
Des soleils monstrueux que nul vivant n'anime
Et des ferments de vie au foyer si minime
Qu'il fallut un Pasteur pour les apercevoir.

Ces pionniers font luire au-dessus de la foule,
Dont l'aveugle labeur se répète et s'écoule,
La Science unissant l'éternel au nouveau.
— Contre une égalité dont le joug rapetisse
D'autres font prévaloir librement la Justice,
Qui tient une balance et non pas un niveau.

Leur regard, non moins sûr et plus hardi, réclame
Tout l'intime univers, tout ce qu'on nomme l'âme,

Et l'obstiné secret du terrestre bonheur.
Sous l'éclat des soleils, éblouissants mirages,
Ils cherchent l'Être, auteur et fin de ces ouvrages,
Le grand semeur des cieux et le grand moissonneur.

D'autres ont affronté la tâche aventureuse
D'explorer le tombeau que sans relâche creuse
Aux siècles entassés leur fossoyeur, l'oubli;
D'épeler leur histoire écrite sur les pierres,
D'ouvrir patiemment les lèvres, les paupières,
Et l'antique linceul du monde enseveli.

D'autres, les plus aimés (car c'est une caresse
Que donne aux sens, au cœur leur œuvre enchanteresse),
Montrent que l'Art français, de la Nature épris,
En reçoit des leçons constamment rajeunies
Sans déserter le choix des rares harmonies
Qui font du Beau pour l'âme une forme sans prix.

Fiers d'un premier servage aux plus nobles modèles,
Ils en sont demeurés les affranchis fidèles.
L'Art novice est hardi, mais ce jeune étalon,
C'est moins en liberté qu'il achève sa grâce
Que sous un fort dompteur qui d'abord le ramasse
Pour le mieux enlever au signal du talon.

D'autres guettent l'essor des humbles cœurs dans l'ombre,
La Charité sauvant l'Espérance qui sombre,
Les belles actions sans éclat pour les yeux;
Ils poursuivent le Beau jusqu'à sa source même,

Dans la vie atteignant sa dignité suprême,
Dans le mieux aspirant à l'infiniment mieux!

O France! ils ont, ceux-là, pour mission première
D'allier, confondus dans la même lumière,
Les noms les plus fameux, les plus saints, les plus chers.
Leur Compagnie illustre a la garde sacrée
De tes gloires qui sont tes droits à la durée,
Tes titres au respect, plus grands que tes revers.

Ils sont gardiens aussi de ta langue immortelle;
Ils en ont la prudente et flexible tutelle.
Ton passé d'âge en âge y fermente et mûrit;
Mais ils ne souffrent pas que le caprice altère
Ce dépôt qui détient ta verve héréditaire
Où la vertu des mots fait scintiller l'esprit.

Cette langue est loyale et l'univers l'honore :
Sans rivale naguère, elle illumine encore
Les débats solennels entre les nations.
Son cristal transparent fait les pactes honnêtes,
Elle a du jour vainqueur propagé les conquêtes :
Tout penser qu'on y verse est vêtu de rayons!

C'est ainsi que toute œuvre excellemment humaine;
Par où l'âme décore ou grandit son domaine,
Toute œuvre auguste, ayant sur l'avenir des droits,
Trouve en ces créateurs des maîtres et des juges,
Chez eux contre l'oubli le meilleur des refuges,
Une cité sans roi, qui s'ouvre aux fils des rois!

Généreuse cité pour soi seule économe!
Ils prodiguent un or qu'on recherche et renomme,
Pluie utile au laurier déjà mûr ou naissant.
Des deniers de la gloire ils n'ont que la gérance :
Les palais qu'on leur lègue enrichissent la France,
C'est dans leur cœur le sien qui bat reconnaissant.

Tout penseur leur est proche en dépit de l'espace ;
L'étranger que nul autre en éclat ne surpasse
Dans leurs travaux par eux est élu leur second,
Car sa race et la leur sont en vain différentes :
Un même haut souci fait les âmes parentes,
Et le même idéal sacre leur nœud fécond.

Pourtant ils ont, Français, la patrie à défendre.
Ils l'aiment, eux aussi, d'un amour mâle et tendre :
S'ils ont dû poser l'arme en prenant le flambeau,
Remettre aux jeunes bras l'honneur de sa frontière,
Ils réclament le droit de déployer entière
L'aile de son génie autour de son drapeau.

Ce libre et fier génie, ennemi des ténèbres,
A pour symbole cher les trois couleurs célèbres,
Dont l'histoire a scellé l'union pour jamais,
Surtout les deux couleurs voisines de la hampe,
Où l'aspiration s'épure et se retrempe,
Les sublimes couleurs du ciel et de la paix.

INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

ÉMILE AUGIER

A PARIS

Le 17 novembre 1895.

DISCOURS

DE

M. JULES CLARETIE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

J'avais, au nom de la Maison de Molière, le devoir de venir saluer le monument d'Émile Augier, et l'Académie française m'a fait l'honneur de me désigner pour donner, au nom de la Compagnie, un souvenir attendri au confrère illustre dont elle était fière et qu'elle aimait. C'est un double hommage que j'apporte et, je dirai, un double témoignagne de regret, d'admiration et de reconnaissance.

Il y a eu cinquante et un ans au dernier printemps, un

tout jeune homme, par un soir de mai, gravissait, le cœur battant, ces marches de pierre, et très ému, tout pâle, entrait à l'Odéon, où l'on allait jouer sa première pièce. C'était une idylle athénienne écrite sur un cahier d'écolier, tantôt au crayon, tantôt à l'encre, selon que les vers étaient nés devant la table de travail ou dans une promenade au bois de la Celle-Saint-Cloud.

La comédie s'appelait *la Ciguë*, et l'auteur était un inconnu. Le lendemain il était célèbre. Le théâtre a de ces soudains flamboiements d'aurores.

Il ne se doutait pas alors, ce débutant de vingt ans, qu'un demi-siècle après son image se dresserait, saluée par la foule, devant ce théâtre où l'affiche du jour ne portait pas son nom encore ignoré. Il n'avait jamais rêvé dans ses ambitions juvéniles les plus ardentes une telle apothéose.

Il eût d'autant moins dû songer à cette gloire que le temps n'était pas si éloigné où les maîtres de l'esprit, les éducateurs d'hommes et les poètes, étaient, lorsqu'on les honorait en effigie, proscrits de la place publique et relégués dans la pénombre de quelque bibliothèque.

Sur cette place même de l'Odéon où nous fêtons aujourd'hui un dominateur du théâtre et des lettres, des écrivains et des peintres avaient eu, voilà bien longtemps, la pensée d'élever la statue de Molière.

C'était en 1829. Le sculpteur Gatteaux, prix de Rome, offrait pour l'exécution du monument son concours gratuit. Le projet fut soumis au ministre de l'Intérieur, — était-ce M. de Martignac, M. de la Bourdonnais ou M. de Montbel? — et le ministre refusa son autorisation sous prétexte que les places publiques de Paris étaient, je cite la réponse offi-

cielle, « exclusivement consacrées aux monuments érigés en l'honneur des souverains ».

Le temps a marché, Messieurs, et les véritables souverains, ceux de l'esprit et de la pensée, ont droit maintenant au plein air du triomphe et au salut de la foule qui passe. Et il semble même que ceux qui les aiment et leur gardent un souvenir fidèle aient d'autant plus de hâte à leur élever des statues que les nouveaux venus mettent plus d'empressement à contester la valeur de nos admirations d'hier.

Tous ceux qui viendront ici et contempleront l'image du fier honnête homme et du pur écrivain que nous fêtons aujourd'hui pourront cependant se dire que l'hommage rendu à Augier est juste et mérité.

L'auteur de tant d'œuvres durables, toujours vivantes, toujours applaudies, est de ceux qui ont illustré notre métier et honoré notre race. Il a raillé dans M. Poirier l'égoïsme bourgeois, lui, ce bon bourgeois de France qui unissait en son tempérament la verve picarde de son aïeul et le sang méridional de son père. Il a, dans sa loyauté vaillante, flétri les effrontés, les insulteurs et les écumeurs, et dans son amour profond du foyer et son culte de l'honneur, il a démasqué la lionne pauvre qui se vend et les aventuriers après l'aventurière. Honnête homme sans phrase et sans pose, il a dit ce mot qui le peint tout entier, bonhomme et résolu à la fois : « L'honnêteté, c'est l'orthographe. »

Moraliste d'abord austère et intransigeant, il s'est attendri en avançant dans la vie, et sa dernière œuvre, son dernier triomphe s'achève sur un mot sublime de pitié et de pardon.

Et cet homme qu'on affecte parfois de ne regarder que comme le chef de ce qu'on appelle dédaigneusement *l'École du bon sens*, fut un des plus résolus à transporter sur la scène les problèmes politiques ou sociaux qui agitent notre monde douloureusement inquiet.

Il fit de Giboyer une sorte de Figaro en redingote râpée, et sur cette même scène de l'Odéon où jadis il avait chanté la *Ciguë*, où naguère il avait célébré la *Jeunesse*, il fit entendre un soir, devant l'Empereur étonné, cette phrase redoutable et prophétique : « Il arrive une heure où les vérités méconnues s'affirment par des coups de tonnerre ! »

Mais la politique au théâtre n'est qu'un brûlot éteint qui ne flamboie plus après la bataille.

Ces chaudes soirées triomphales qui furent la fièvre de nos vingt ans, les générations nouvelles n'en ont gardé que les échos. C'est assez pour que le théâtre d'Augier leur apparaisse tel qu'il est en effet, non seulement classé aujourd'hui, mais classique. Je parlais de Figaro avec la verdeur de son style, l'alacrité et la solidité de sa langue vraiment française. Augier ne rappelle pas seulement Beaumarchais, il fait songer à un Regnard qui aurait lu Balzac, ou plutôt il est Augier, c'est-à-dire le bon sens robuste, la pensée forte, le style clair, l'émotion entraînante et saine.

Chef de l'école du bon sens, soit. Le bon sens, ce « grossier bon sens », comme on disait hier, c'est, si je puis parler ainsi, la colonne vertébrale de l'esprit français. On pourrait dire encore qu'il en est de lui comme de ces humbles bas de laine où jadis la France a trouvé

sa rançon. Lorsque nous serons las des complicités des raffinés, nous retrouverons les vertus de la race dans le bon sens des simples. On ne blessait pas Augier, du reste, en lui parlant de son bon sens. Il savait que l'âme française est, en quelque sorte, faite du bon sens de Sancho et de la chevalerie de don Quichotte. Il savait surtout que le véritable chef de l'école du bon sens, c'est l'aïeul, c'est le contemplateur, non seulement rieur, mais songeur : c'est Molière, et celui-là aussi il l'eût appelé le *Père*.

Ce maître du théâtre, confrère bienveillant et sûr, était aussi honoré à l'Académie française qu'il était applaudi à la Comédie. Sa parole, toujours mise au service de ce qu'il appelait les *bonnes lettres*, avait autant d'autorité que ses œuvres. On sentait dans ses propos comme dans son théâtre l'incorruptibilité du lettré, la conviction du moraliste et la fierté de l'honnête homme.

L'Académie, fidèle à sa mémoire, ne saurait oublier aujourd'hui le souvenir de la veuve qui, par une pensée pieuse, voulut à jamais associer son nom au nom glorieux de son mari en fondant un prix destiné à récompenser une œuvre théâtrale représentée soit à la Comédie-Française, soit à l'Odéon.

Les héritiers de Madame Émile Augier ont généreusement ratifié le vœu de celle qui aurait voulu vivre jusqu'au jour où nous sommes pour voir se dresser, en pleine lumière, les traits de celui à qui elle se dévouait daus l'ombre.

Mais la mort a des impatiences tragiques, et la compagne de notre maître, de notre ami, ne verra pas ce triomphe posthume. Que notre souvenir, du moins, aille vers elle et qu'elle soit remerciée au nom des poètes à venir!...

Le collaborateur dévoué d'Augier, je ne parle pas de cet esprit exquis et de ce cœur d'élite, Jules Sandeau, j'entends le camarade de collège devenu l'interprète admirable de son compagnon de jeunesse, notre doyen d'hier, dont la destinée artistique est liée à l'histoire de notre théâtre, est là, du moins, pour jouir du triomphe de son ami et se voir associé à l'honneur, lui qui fut à la peine, non à la bataille, à la victoire.

Que M. Got, qui aura eu la gloire d'incarner à la fois et le Giboyer d'Émile Augier et le père de Denise de M. Alexandre Dumas, reçoive ici nos remerciements, je ne dis pas au nom de la Comédie-Française qui le regrette, je dis au nom d'Augier qui l'a tant aimé.

J'ai eu la bonne fortune de donner à l'auteur du *Gendre de M. Poirier* une dernière joie : il est mort sur les applaudissements qui saluaient *Maître Guérin*. Notre doyen est parti sur les bravos de Giboyer.

Ainsi, sur cette place même où, il y a soixante-six ans, on refusait une statue à l'auteur du *Misanthrope*, se dresse aujourd'hui le monument d'un souverain de l'esprit, d'un maître du théâtre, de celui qu'on appelait le petit-fils de Pigault-Lebrun (il n'en rougissait pas, au contraire), et qui fut et qui restera un des très vivants, un des immortels petits-fils de Molière.

Devant l'image de ce bon écrivain, si français, qui n'a contre lui, au dire des esprits compliqués, que sa clarté, sa netteté, et, je le répète, sa santé, je dépose donc l'hommage de la Comédie et j'apporte le souvenir ému de ses confrères de l'Académie française.

Et j'aurais pu, cher Émile Augier, pour vous qui, au

théâtre ou dans la vie, n'aimiez ni les scènes, ni les harangues trop longues, résumer ce discours en peu de mots :

— Au confrère qui fut bon, l'Académie française fidèlement attachée — au Maître qui fut grand, la Comédie profondément reconnaissante.

DISCOURS

DE

M. GÉROME

MEMBRE DE L'INSTITUT, PRÉSIDENT DU COMITÉ

Messieurs,

C'est notre regretté confrère Charles Gounod qui devrait aujourd'hui faire l'éloge de son ami Émile Augier : quoiqu'il ne soit plus là, il prononcera quand même cet éloge, mais par ma bouche, car je ne suis que son porte-paroles.

Gounod était le président du Comité de ce monument : avant sa mort, il avait composé un discours que je vais lire, car la bienveillance de mes collègues m'a appelé à lui succéder.

« Messieurs,

« En présence de ce monument autour duquel nous rassemble un douloureux souvenir, il est juste d'adresser

un témoignage de gratitude à tous ceux dont le concours généreux et dévoué a fécondé l'œuvre dont nous venons aujourd'hui saluer l'heureux achèvement.

« Et d'abord à Mme Émile Augier, de qui la bienveillante amitié m'a confié la présidence du Comité pour l'érection d'un monument à la mémoire de son illustre et regretté mari.

« Compagnon d'enfance d'Émile Augier, j'ai eu le bonheur et l'honneur de l'avoir pour premier collaborateur dans ma carrière dramatique, et il est resté depuis lors un de mes meilleurs et de mes plus fidèles amis. C'était plus qu'assez pour me faire un devoir de céder au désir de sa veuve, si digne de sympathie par la fidélité de son souvenir et par le culte dont elle honorait ce noble nom qu'elle portait si noblement.

« Je remercie ensuite mes chers et honorables collègues du Comité pour le zèle actif et persévérant avec lequel ils m'ont assisté dans ma tâche, dont leur affectueuse coopération, et leurs précieuses lumières m'ont allégé la responsabilité, et dont l'accomplissement est leur ouvrage et leur récompense.

« Que M. le Ministre de l'Instruction publique, que M. le Préfet de la Seine et MM. les Membres du Conseil municipal veuillent bien également recevoir l'hommage de notre reconnaissance pour le bienveillant appui qu'ils ont accordé à l'exécution de notre projet, en nous autorisant à élever ce monument commémoratif devant le théâtre même sur lequel Augier produisait ses premières œuvres et remportait, tout jeune encore, des succès qui en présageaient tant d'autres.

« Enfin, Messieurs, vous attendez que je remercie en notre nom à tous l'artiste fervent, convaincu, souple et sévère qui a trouvé dans son admiration émue pour le maître le plus puissant auxiliaire d'un talent déjà tant de fois acclamé.

« Grâce à notre cher sculpteur Barrias, nous possédons une image vivante de celui qui a laissé dans notre souvenir une si profonde et si durable impression.

« Je n'ai pas à vous parler de l'écrivain ; d'autres, ici, ont plus que moi qualité pour le faire et l'ont déjà fait, alors que nous conduisions à sa dernière demeure ce vaillant champion de la robuste et saine langue française, celui dont la prose si solide et les vers si pleins resteront une des gloires de notre littérature.

« Ce qui est ici évoqué devant nos regards, est l'homme de tous les jours : c'est cette nature loyale, franche sans rudesse, digne sans hauteur, fière sans orgueil, brave sans forfanterie, patriote sans chauvinisme, malicieuse sans venin, inflexible enfin dans son honneur comme dans son amitié.

« On a dit avec raison que c'est le caractère qui assigne la mesure et marque le niveau de l'esprit ; nul plus qu'Émile Augier n'a révélé son caractère par ses œuvres qui sont avant tout des œuvres de probité : c'est là le secret de leur force, comme de l'estime et de l'admiration qu'elles inspirent.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que la mort éprouve parfois une sorte de repentir d'avoir enlevé trop tôt certains hommes à l'affection de leurs amis, et qu'elle veuille se le faire pardonner en les faisant honorer davantage?

« Compensation insuffisante, hélas!

« La Renommée ne monte pas jusqu'où montent les regrets, parce que notre besoin d'aimer vient de plus haut que celui d'admirer. Aussi la majesté de la Gloire restera-t-elle inclinée devant celle de la Douleur jusqu'au jour où la possession définitive viendra sécher nos larmes et combler à jamais nos « invincibles espérances. »

Je n'ai rien à retrancher ni rien à ajouter à ces paroles. Elles traduisent ma pensée, toute ma pensée, et je n'aurais pas su l'exprimer en aussi bon langage. Depuis longtemps j'ai eu la bonne fortune, moi aussi, de faire commerce d'amitié avec Émile Augier, et j'ai pu apprécier ses qualités d'homme d'esprit et d'homme de cœur. Charmant causeur, plein de bonhomie, de simplicité et d'humour, il était de relations sûres et on pouvait compter sur son amitié; aussi, en échange, avait-il beaucoup d'amis qui, jusqu'à la fin, lui sont restés fidèles, et j'étais de ce nombre. Je m'estime heureux et honoré d'avoir été choisi par mes collègues pour lui rendre un hommage posthume. Qu'il me soit permis, en terminant, de regretter de ne pas voir ici Mme Augier, qui, elle aussi, a disparu avant d'avoir pu assister à l'inauguration du bel ouvrage de mon confrère Barrias, car c'était à cette glorification de son mari qu'étaient attachées toutes ses pensées dernières.

DISCOURS

DE

M. COPPÉE

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES DRAMATIQUES

Messieurs,

Lors de la mort d'Émile Augier, j'ai exprimé devant son cercueil la douleur de la grande famille des Auteurs dramatiques. Encore aujourd'hui, notre groupe fraternel a bien voulu me choisir pour incliner son respect devant le monument élevé à la gloire du maître et pour saluer son loyal et noble visage.

Certes, ses admirateurs et ses amis ont eu raison à tous les égards de lui décerner les honneurs du bronze et de la place publique, car, même à un illettré ne sachant rien des œuvres d'Augier, n'ayant même pas entendu prononcer son nom, la vue de ce buste fera plaisir. Il y reconnaîtra le type même de notre race ; il découvrira instinctivement, sur cette belle physionomie, nos vertus nationales, c'est-à-dire la bravoure du tempérament, la droiture et la clarté de l'esprit, la généreuse bonté du cœur ; et ce passant naïf dira : Voilà un Français.

Eh bien ! par ce seul mot, cet ignorant trouvera le plus bel éloge qu'on puisse faire d'Émile Augier; l'éloge qui, tenez-le pour certain, l'aurait le plus intimement flatté. En effet, tout en lui, les qualités de l'homme, le style de l'écrivain, le génie de l'auteur comique, tout est exclusivement de provenance et de source françaises. Mais personne n'a jamais mieux prouvé que la tradition ne gênait en rien l'originalité. Sa langue énergique, populaire, nourrie de verbes, rappelle nos vieux prosateurs ; son vers mâle, sobre et nu fait songer à celui de Régnier sa conception du théâre est celle de nos grands auteurs comiques. Comme Molière, il a l'esprit de synthèse, il vise les caractères généraux, il crée des types. De Regnard il a la bonne humeur et la verve, et pas plus que Beaumarchais il ne craint d'aborder les graves problèmes. Mais, élève des plus grands, il n'en imite aucun ; il n'est ni plus, ni moins qu'eux, il est autre; il est un maître et un maître très moderne.

Considérons, s'il vous plaît son M. Poirier. C'est un descendant de M. Jourdain, aussi sot et aussi vaniteux que son ancêtre, mais qui vit de nos jours et qui s'imagine que la Révolution ne s'est faite qu'à son profit et uniquement pour remplacer les parchemins par des sacs d'écus. Le *Gendre de M. Poirier*, c'est le *Bourgeois gentilhomme* comme Molière l'écrirait aujourd'hui. Quel est encore, pour choisir un autre exemple, l'aïeul de Giboyer, du déclassé, de l'homme pauvre et instruit qui vend aux gens d'argent sa plume et sa conscience, et qui se venge d'eux par de cyniques sarcasmes ? A sa vile complaisance pour des maîtres qu'il méprise et à sa raillerie amère, ne reconnaissez-vous pas, dans ce redoutable bohème, un petit-fils de Figaro ?

Oui, c'est bien des grands satiriques de notre théâtre que descend Émile Augier, et l'inspiration comme la forme de ses ouvrages portent vraiment la seule empreinte de notre génie national. Par ce temps de cosmopolitisme, n'avons-nous pas le droit de nous féliciter qu'un de nos maîtres les plus mâles et les plus probes ne doive rien aux littératures étrangères? Loin de moi la pensée de refuser de les comprendre et de les admirer. On l'a dit, et bien dit : « l'Art n'a pas de patrie. » *Spiritus flat ubi vult.* Accueillons tous les chefs-d'œuvre, d'où qu'ils viennent, et poussons même notre politesse traditionnelle jusqu'à ne pas reconnaître en eux les beautés qu'ils nous ont parfois empruntées. Mais c'est aussi un devoir de l'hospitalité que de sortir du coffre tous ses trésors. Montrons les nôtres, et ne soyons pas trop modestes; car, tandis que nous acclimatons chez-nous, non sans efforts, quelques œuvres étrangères, la pensée française rayonne victorieusement au loin; et, pour ne parler que d'Émile Augier, ses puissantes comédies sont traduites dans toutes les langues et acclamées sur toutes les scènes de l'Europe.

On a dressé le buste du poète devant le théâtre où, tout jeune encore, il débuta d'une façon si éclatante, en y faisant jouer *la Ciguë*, charmant ouvrage dans lequel cet esprit gaulois s'était paré de grâces athéniennes. C'était après la chute des *Burgraves* et lorsqu'on imposait au drame romantique l'ancienne tragédie que Ponsard venait de ressusciter sous les traits de sa pure et froide *Lucrèce ;* et la critique voulut enrôler l'auteur de *la Ciguë* et de *Gabrielle* dans les rangs de la réaction.

Que tout cela est loin, et comme ces querelles nous

semblent aujourd'hui misérables ! Progrès, recul, que signifient ces mots en matière d'art ? Ils ne dissimulent, la plupart du temps, que le goût du jour, la mode éphémère. Les écoles et leurs théories passent ; les œuvres seules demeurent. Émile Augier, qui était la raison et la modestie mêmes, a dû souvent hausser les épaules quand on le donnait pour rival au plus grand lyrique du XIXe siècle et de bien des siècles, et nous l'avons vu, plus tard, lever son verre devant Victor Hugo, et le saluer, au nom de tous les écrivains français, par un mot plein de grandeur et de simplicité : « Au père ! »

A présent, le temps a fait son œuvre. Le chef de l'école romantique et le poète de l'école du bon sens sont devenus tous les deux classiques, classiques dans la plus belle et la plus forte acception du mot. Ils le furent de leur vivant ; ils le seront tant qu'il y aura une littérature française ; et de même que les tableaux d'Ingres et de Delacroix triomphent dans la même salle au Louvre, de même nous applaudissons l'*Aventurière* et le *Gendre de M. Poirier* à la Comédie-Française, les lendemains de *Ruy Blas* et d'*Hernani*.

Bientôt nous érigerons à Victor Hugo un monument digne de son génie et de sa gloire. Honorons, aujourd'hui, en Augier, le ferme, grand et honnête esprit dont la Muse fut la Vérité ; qui fit reculer, en leur présentant le magique miroir du théâtre, le Vice, le Mensonge et l'Hypocrisie, et qui nous laisse une œuvre saine, bienfaisante, durable comme ce bronze, et toujours inspirée par le culte de la raison et l'amour de la justice.

LA
FONTE DU "PERSÉE"

PAR

M. LE VICOMTE DE BORELLI

Poème lu dans la séance publique annuelle de l'Académie française du 21 novembre 1895.

« Qu'importe! »

Décembre mil cinq cent quarante-neuf. — On est
A cette heure où partout une Athènes renaît.
En paix avec la France, avec Rome et l'Empire,
Florence est toute aux arts. A peine on y conspire.
Cosme, premier du nom, règne.

— D'un pas joyeux,
Un homme, au jour tombé, quitte le Palais-Vieux.
Gagnons vite, avant lui, la ruelle voisine;
Et le feu grésillant des fanaux de résine
Qu'on voit, de loin en loin, dans la brume d'hiver

Flamber aux carrefours sur des hampes de fer,
Vous fera reconnaître, en dépit d'une bise
Qui hausse le manteau jusqu'à la barbe grise,
Le bel air cavalier, respecté des voleurs,
Du seigneur Cellini, prince des ciseleurs.

Maître Benvenuto naguère était à Rome,
A Venise, à Paris, on ne sait où. Cet homme
Est l'orfèvre gâté des Papes et des Rois ;
Il charmait Clément Sept; il désola Paul Trois.
Après mainte aventure et maintes équipées,
Las d'ouvrer des bijoux ou des pommeaux d'épées,
Las d'être potier d'or, il s'érige en sculpteur.
Florence l'a revu. Ses dédains, sa hauteur,
Lui font des malvoulants presque autant que l'envie ;
D'aucuns ont, à l'en croire, entrepris sur sa vie,
Mais Cosme le protège, et l'artiste a juré
De vider un débat qui n'a que trop duré.
C'est en bronze, qu'il veut dresser une statue
Dans sa ville ; et tandis qu'à l'œuvre il s'évertue,
Même hâte est chez tous de le voir en finir :
Car la figure entière, il prétend l'obtenir
Sans rivets, ni boulons, ni traces d'assemblage,
Par le seul tour de main qu'il apporte au moulage.
Le goût du surprenant est chez lui bien ancré.
Malgré Messer Riccio qui le raille, malgré
Baccio Bandinelli qui ne veut pas y croire,
Il compte bien sortir de l'épreuve à sa gloire.
Une date est fixée, et le cadre choisi
Sera, près du Palais, un arceau des « Lanzi ».

Or, ce soir, en secret, et contre l'étiquette.
Il présentait à Cosme une fière maquette ;
Cosme a tout approuvé. Statue et piédestal
Seront coulés, chacun, d'un seul jet de métal ;
Et ce que l'on verra sur le socle octogone,
C'est le Duc Perseüs, vainqueur de la Gorgone.

*
* *

Suivons Benvenuto qui s'engage à grands pas
Dans un faubourg douteux, au bout de quartiers bas.
Une masure est là, qui semble abandonnée ;
Observez cependant son ample cheminée :
Une fumée en sort ; une rougeur y luit ;
Ce logis est au Maître ; il y va chaque nuit.
Il entre : nous entrons.

Le dedans est étrange :
Un peu moins qu'une salle ; un peu plus qu'une grange.
En bas, point de dallage ; en haut, pas de plafond.
Une hotte surplombe un foyer, tout au fond.
Sous les chevrons du toit, les libres araignées
Ont tissé leurs cloisons de poussière imprégnées ;
Et, descendant du faîte, un enchevêtrement
De moufles et d'agrès oscille doucement.
Un arsenal complet de terribles ferrailles
S'entasse dans les coins ; appendus aux murailles,

Des leviers, des cuillers, des pinces, des ringards,
Bizarrement cruels, étonnent les regards.
On croirait qu'ils sont là pour quelque noir office;
Que ce sont des outils forgés pour un supplice,
Et que ces chevalets, ces barres, ces ciseaux
Vont mordre de la chair ou vont broyer des os...

Certains objets, pourtant, de moins sombre nature,
Démentent cet aspect de chambre de torture :
Ce sont, un peu partout, en bel or de ducat,
Attendant leur fini d'un burin délicat,
Des pièces d'ornement et de noble vaisselle
Où tout rayon qui passe accroche une étincelle.

— Ne quittons pas le Maître : Allons droit au foyer
Signalé dès le seuil, et qu'on voit rougeoyer.
A sa masse, où la brique a remplacé la pierre,
A son soufflet géant, dont ronfle la tuyère,
Vous avez reconnu le fourneau des fondeurs.
Un masque épais, de tôle, en brise les ardeurs.
Mais le Maître, aussitôt, car sa manière est prompte,
Veut juger si l'instant est venu de la fonte.
Les aides, accourus, se sont rangés ; l'un d'eux,
Leur chef, est en avant ; de son croc hasardeux
Il ouvre brusquement les portières du masque :
Et, chargé d'une lave étincelante et flasque,
Le creuset apparaît ! Aux profondeurs du four,
Il attire vers soi tous les yeux sans retour;
Vibrant, comme nimbé par la flamme asservie,
Il est le Centre, il est la Source, il est la Vie !

A le voir, presque humain, si rouge et si vainqueur,
On se prend à rêver d'un impossible cœur
En l'éblouissement d'une poitrine ouverte!...

Une fosse au-devant. Pétri de sable inerte,
Le moule est là. Fretté d'acier, percé d'évents,
Se reliant au four par des canaux savants,
Il émerge de l'ombre. — En cette chose énorme
On ne saurait d'abord discerner une forme;
Mais des gens avertis, après quelques moments,
Peuvent, sans trop d'effort, sous les empâtements
Suivre la silhouette, attendue et confuse,
Du héros brandissant la tête de Méduse.

— Donc, on est prêt. Le Maître a tout vu. — Cependant
A livrer la bataille il semble moins ardent.
Recueilli, l'ongle aux dents, il compare et calcule;
Il balance, en un mot. Non, certes, qu'il recule!
Mais un penser le hante en face du creuset :
Il le voudrait plus grand! Si le métal fusait
Tant soit peu, seulement, hors des routes ouvertes,
Où serait le surplus qui répare les pertes?
— Tant pis. Trop tard! Un coup de barre dans le lut :
Et la fonte commence.

*
* *

— Hésitante au début,
Pâteuse, regardez s'allonger la coulée.

Elle est d'un rose pâle, et toute constellée
D'un aveuglant semis de paillettes. — Son jet
Au ras même du four vient emplir un auget;
De là, par des cheneaux dont il suit la pente,
Sa marche se divise et son éclat serpente.
Lentement refroidie, elle passe en chemin
Du rose pâle au rouge, et du rouge au carmin;
Avec des temps d'arrêt très légers, elle y roule,
Et doucement, sans bruit, disparaît dans le moule.

— La fonte avance, et rien, encore, n'a bronché. —
Soudain, terreur et cris! L'auget s'est détaché!
Un flot de ce métal qu'il reçoit et charrie
Tombe dans la fournaise et se change en scorie...
Mais, si vite et si bien l'on avise au danger,
Qu'en somme, bronze à part, le dommage est léger. —
Le Maître, lui, se sent perdu! Ce moule avide
Dévore la coulée, et son creuset se vide.
Quelques débris d'étain, de cuivre y sont lancés :
Ce n'est qu'une misère, et ce n'est point assez!
Quand la matière manque, où pourra-t-il en prendre?
Est-ce qu'il y renonce? Est-ce qu'il va se rendre?
Lui, se rendre? Jamais! Écoutez-le : — « Sauvé! »
« Je ne sais pas comment je n'avais pas trouvé!
« Regardez-moi ce tas de soi-disant merveilles,
« C'est absurde! Demain, nous ferons les pareilles;
« Aujourd'hui, celles-ci vont servir, de par Dieu!
« Quand on n'a plus de cuivre, on prend de l'or! Au lieu
« De rester là, vous tous, à parler à voix basse,
« Et, vraiment, d'avoir l'air de me demander grâce,

« Un peu de hâte, enfants! C'est beaucoup trop d'émoi;
« Ramassez-moi cela, vite, et donnez-le-moi! » —
Les aides, atterrés, indignés, se récusent.
Benvenuto, lui-même, alors, puisqu'ils refusent,
Court et prend au hasard. Il rafle à pleines mains
Ces miracles du goût et du travail humains,
Et son délire, accru, se monte à la furie;
Il commande, il implore, il jure, il injurie!
L'œil fou, la gorge sèche et le geste dément,
Il parle, il chante, il gronde, il clame éperdument :
— « Au creuset! le hanap de l'Électeur de Prague!
« Le surtout du Valois, l'aiguière du Gonzague!
« Les étriers à jour promis à Bajazet,
« Les chandeliers massifs pour le Pape, au creuset!
« Que pèse une merveille à qui veut un prodige?
« Des chefs-d'œuvre, cela? C'est du métal, vous dis-je!
« Le reste, sang du Christ! Le reste, entendez-vous,
« Misérables! ou bien je vous écrase tous! »
— Et, sûr de son génie, à sa richesse morte
Il jette pour adieu ce dernier mot : — « Qu'importe! »

— Et le torrent du feu poursuit son cours. Hagards, —
Les disciples du Maître ont saisi les ringards:
Et, blêmes d'avoir vu le tragique pillage,
Lourdement, en silence, ils brassent l'alliage.

— Lorsque le moule est plein; que le métal, bavant, —
Reflue en bourrelet par le plus haut évent;
Tandis qu'à tous les joints une mince fumée
S'échappe, en filets bleus, de la lave enfermée,

Benvenuto, d'un geste humble autant qu'ingénu,
Se signe largement. — Et là, sur le sol nu,
En face du foyer mourant, dont l'alvéole
Projette sur le mur une vague auréole,
Inondé de sueur, les vêtements roussis,
Le visage brûlé de la barbe aux sourcils,
Mais, de loin, comme un roi, veillé par ses élèves,
Il s'endort, pesamment, d'un sommeil plein de rêves...

*
* *

Au jour dit, au lieu dit, joyau dans un écrin,
Florence saluait le demi-dieu d'airain;
Et le grand Cellini, perdu parmi la foule
Qui battait les « Lanzi » de ses remous de houle,
Caressait d'un sourire, en l'idéal décor,
Son héros dont le casque avait des reflets d'or!

*
* *

O Patrie!
— Il se peut qu'une aurore se lève
Où tu doives, l'éclair de la Revanche aux yeux,
T'éveiller en sursaut de la Paix et du Rêve,
Sous le sacré soleil tirer ton large glaive,
Et lutter pour le sol où dorment les aïeux!
Mais, s'il te ressouvient des affres de naguère,

Si tu veux, cette fois, t'en pouvoir affranchir,
Sache offrir au Moloch énorme de la Guerre,
L'holocauste choisi qu'il faut pour le fléchir !

Quand nos champs piétinés se bossuaient de tombes,
Que l'on y trébuchait aux morts à chaque pas,
Lorsque nos toits croulaient effondrés sous les bombes,
Trop vulgaires sans doute étaient les hécatombes,
Et tes soldats obscurs, France, ne comptaient pas !
Eh bien ! si ce fut peu d'un Regnault, d'un Luynes,
— Hostie au front ducal, hostie au front lauré, —
Pour conjurer jadis les deuils et les ruines,
Prodigue leurs pareils, ô pays adoré !

Oui, quand aura saigné par trop l'Armée entière,
Et que seront tombés, sans vouloir de quartier,
Ceux-là dont c'est le simple et superbe métier,
Tombés, de jalonner encore la frontière,
Songe au Maître fondeur dont l'exemple est si beau !
Mère, appelle tes fils ? France, crie : — « Au drapeau ! »
— Et, menés par la Mort, chevauchant à leur tête, —
Tu verras accourir sous l'auguste oripeau
Le noble et le penseur, l'artiste et le poète !
De ceux qui se sont fait ou reçurent un nom
Pas un ne manquera : pas un ne dira : Non !
— Et tu les prendras tous, d'un grand geste, à la ronde ;
Et dans le creuset rouge où la Victoire gronde,
France ! tu jetteras cette chair à canon !

— Qu'importe ! — Il faut un Dieu pour racheter un Monde !

L'HÔTELLERIE

PAR

M. ANDRÉ BELLESSORT

Poème lu dans la séance publique annuelle de l'Académie française du 21 novembre 1895.

« Ils se rencontrèrent en une mesme hôtellerie... »

CLAUDE BINET.

Midi : l'hôtellerie est solitaire et fraîche.
Son verger, d'où s'exhale un bon parfum de pêche,
Longe le grand chemin qui va de Tours à Blois.
Sur la porte un artiste a peint un coq gaulois :
Sa crête et ses ergots sont d'or, sa plume est rouge ;
Une treille l'encadre et le raisin qui bouge
Semble au moindre zéphyr tantaliser son bec.
Sur les murs, charbonnés à grands traits, un rebec
Évoque un soir de danse et de douce ripaille,
Et devant un hanap la salamandre bâille,

Tandis que sur sa tête un souple et fin croissant,
L'arc de Phœbé, lui lance un carreau menaçant
Qui la dégoûtera du vin de la Touraine.
Pauvre bête ! c'est l'heure où la France a pour reine
Et pour unique roi Diane de Poitiers :
Aussi sur tous les murs des gais cabaretiers,
Le fabuleux serpent traîne son infortune
Sous des dards décochés par des croissants de lune.

Tout à coup l'aubergiste apparaît sur le seuil :
Le ciel rit dans sa barbe et Bacchus dans son œil,
La Persuasion habite sur sa lèvre :
Il entendrait de loin le doux galop d'un lièvre,
Et d'ailleurs pour surprendre un pas de cavalier
Rien n'est tel qu'une bonne oreille d'hôtelier.

Jeune, élégant, monté sur une jument baie
Le cavalier débouche au tournant de la haie.
Les bouvreuils devant lui s'évadent des buissons.
Il saute lestement à terre : les garçons
S'empressent, l'hôtelier salue et l'hôtelière,
Belle comme un verger dans l'aube familière,
Devient rose, et se sent tout aise d'héberger
Saint Michel sous les traits de ce jeune étranger.
Grand, bien pris, les yeux doux et graves, un nez d'aigle,
La barbe blonde et les cheveux couleur du seigle,
Quand le ciel de juillet a bruni les moissons,
Il porte un front serein et sa voix a des sons
D'une limpidité si profonde et si tendre
Qu'on tarde d'obéir afin de mieux l'entendre.

Il s'est assis devant la fenêtre, et tandis
Que l'hôtesse va, vient, et, les yeux enhardis,
Juge qu'il appartient à la maison des Guise,
Tout rêveur il attend que son déjeuner cuise,
Et par delà les champs, où les troupeaux camus
Paissent, et le rideau des peupliers émus,
Ces hallebardiers verts qu'un léger souffle incline,
Il contemple devant une ombreuse colline
La Loire, fleuve d'or, miroir de volupté,
Flot pur, dont l'opulente et calme royauté
Passe, et sereinement roule en sa transparence
Tout le ciel à travers le jardin de la France.

Mais voici qu'au moment où l'hôtesse le sert,
Un galop retentit sur le chemin désert
Et brusquement s'arrête au seuil de l'aubergiste.

« Holà, garçon, holà ! Par Hermès Trismégiste,
Que tu ne connais pas, méchant Béotien,
Desselle mon cheval, et puis veille à son entretien !
Pour moi, j'ai soif : plaisante hôtesse, soyez preste ;
Et j'apprécierai fort le pâté, s'il en reste. »

Ce nouveau cavalier rit d'un beau rire franc.
Il est moins martial que le premier, moins grand
Et garde sous l'épée une moins noble allure.
Mais la grâce est en lui : sa molle chevelure
Se rejette en arrière et boucle sur son cou.
Ses yeux ont la douceur du ciel fin de l'Anjou.
Son teint ne répond pas à l'éclat de son verbe.
Toute sa gaillardise est fragile et superbe.

« Monsieur, dit en riant le premier cavalier,
Nos chevaux mangeront au même râtelier.
S'il vous plaît d'accepter une place à ma table,
Le fumet de ce vin me semble délectable.
Les vignes qui croissaient sur le sol de Tibur
N'ont jamais, par Iacchos! versé de sang plus pur,
Et, certes, à défaut de pâté, cette bresme
Ferait l'heur d'un évêque et l'orgueil du carême.
— Vous me tentez, Monsieur. » Et le nouveau venu
Qu'émeut la majesté de ce bel inconnu,
Et qui lui veut sans doute épargner un mécompte,
Ajoute : « Je ne suis prince, marquis ni comte.
J'ai nom, pour vous servir, Joachim du Bellay.

— Moi, Pierre de Ronsard; et quand je m'attablai
Tout à l'heure devant cette fenêtre ouverte,
J'ignorais la douceur qui m'allait être offerte
D'embrasser un neveu du seigneur de Langey.

— Quoi, vous l'avez connu?...
— J'ai beaucoup voyagé,
Monsieur, et j'ai suivi ce rival d'Alexandre
Jusqu'aux champs où Varron vit Hannibal descendre.

— Ah! parlez-moi de vous et parlez-moi de lui!
Comme son nom, sa gloire et son étoile ont lui
Dans le ciel nébuleux de mon adolescence!
Heureux, si m'en croyez, celui que sa naissance
N'oblige pas ainsi de mériter son nom!
J'ai rêvé de dormir sur l'affût d'un canon;

Mais Dieu ne m'a point fait pour supporter les armes ;
Et malade, orphelin, les yeux voués aux larmes,
J'ai vécu tristement au fond d'un petit bourg
Où n'ont jamais sonné ni clairon ni tambour.
Un frère renfrogné me gardait en tutelle :
Et désireux en vain d'une plaine immortelle,
Lui mort, je vis s'abattre au seuil de mon enclos
Les soucis, les tracas, les procès, les complots
Et l'importunité des longues insomnies.
Cedant arma togæ! Les toges sôient bénies,
Et gloire à l'orateur disertement loyal!
Je ne vieillirai point au service royal,
J'ignorerai les camps et leur fameux tumulte,
Et serai, si Dieu veut, un bon jurisconsulte. »

Et le jeune homme étouffe un soupir, mais Ronsard
Reprend : « N'enviez point mon sort; car le hasard
Qui, jeune, m'affligea d'une oreille un peu dure,
Me fit quitter la tente et changer de monture,
Adieu, les fleurs de lis dans l'or clair des matins
Où chantent les tambours et les clairons hautains!
Adieu, la verte Écosse, et la Flandre, et l'Empire,
Et les ambassadeurs aux diètes de Spire,
Et Venise, ce nid d'alcyons, ce printemps
De marbre qui fleurit au sein des flots chantants,
Et l'azur parfumé des ciels de Lombardie!
Depuis sept ans, je vis dans l'ombre et j'étudie...

— Le droit peut-être?...

— Non.

— Vous venez de Poitiers?...

— J'en viens.
— Et, dites-moi, le velours des mortiers.
Ce beau velours plus noir qu'une aile de nuit sombre,
Ne vous séduirait point?
— Non, j'ai peur de son ombre
Et de son poids.
— Parbleu, laissons les tribunaux,
Et vive le bonnet des rouges cardinaux!

— Ah! Monsieur, dit Ronsard, la barrette est fragile!

— Que désirez-vous donc?
— Le laurier de Virgile. »
Et Ronsard lui sourit, les yeux graves et doux.
Sa barbe entre ses doigts jetait des reflets roux;
Un rayon de soleil voltigeait sur sa tête...

Du Bellay s'écria : « Quoi! vous êtes poète!
Mais je le suis aussi, je crois l'être, je veux
Le devenir! » Et tout l'invitant aux aveux,
Le poulet succulent que l'hôtesse découpe,
Le parfum des raisins, les rubis de sa coupe
Qu'enflamme la splendeur d'un dernier jour d'été,
L'auberge et son grand air de vieille honnêteté,
Tout, jusqu'au frais éclat de cette nappe blanche,
Son âme de jeune homme impatient s'épanche.
Quand naguère il vivait maladif, retiré,
Seul, dans l'isolement de son petit Liré,
Et que les vents du soir lui chantaient leur antienne,
Les beaux livres sortis de la main des Estienne,

Comme au soleil d'avril les bois reverdissant,
Faisaient jusqu'à son cœur courir un nouveau sang.
La bonne Antiquité lui tenait lieu de mère :
L'orphelin renaissait avec le vieil Homère.
Mais sans appui, sans guide, il a souvent marché
Au hasard, et son âme est pareille à Psyché
Qui meurt de ne pas voir la beauté qu'elle adore.
Il la soupçonne ainsi qu'au sommet qui se dore
On devine l'éclat du soleil à venir.
Il entendit Pégase au fond du ciel hennir;
Mais sa douceur modeste et vite effarouchée
Ne tentera jamais si noble chevauchée.
« Non, ce que je voudrais, le désir qui me point,
Écoutez-moi, Ronsard, et ne me raillez point!
C'est qu'on imitât Rome et qu'on chérît l'Hellade.
Laissons à son rouet l'endormeuse ballade
Qui file ses fuseaux, chef branlant, œil fané,
Et la chanson boiteuse au hennin suranné,
Qui pousse devant elle un petit âne étique
Et vend des virelais dans son panier gothique!
Oh! quel magicien rouvrira les beaux yeux
De l'Ode, chaste vierge en route vers les cieux
Et qui dort aujourd'hui sur la voie Appienne?
Pour moi, j'aime à sentir la lyre italienne
S'éveiller lentement sous mes doigts obstinés...
Les sonnets me sont chers que Pétrarque a sonnés. »

Il rougit; mais Ronsard tout radieux se lève
Et l'embrasse, et pendant que leur repas s'achève,
Il dit à son ami si tendrement naïf

La gloire de Dorat, les conseils de Baïf,
Coqueret et leurs nuits de haute solitude,
Et durant sept hivers le flambeau de l'étude
Que chacun d'eux se passe avant de s'endormir.
Et du Bellay ne peut l'écouter sans frémir,
Comme Alexandre au bruit triomphal de son père.
Tant de rare savoir l'émeut, le désespère
Et l'enivre : et Ronsard mystérieusement
Lui découvre sa fière espérance, et comment
A force de toucher l'hellénique cithare
Il en a fait jaillir les secrets de Pindare!

« De Pindare?
— Oui, Bellay; l'heure est proche où les Dieux
Vont renaître : le sol de nos grossiers aïeux
Poussera vers le ciel des lauriers et des marbres.
Écoutez-les chanter dans l'écorce des arbres,
Ces dieux, et dans le vent qui passe, dans les prés,
Les sources, les jardins, les couchants diaprés,
Et dans la majesté sereine de la Loire!
Le grand Pan n'est pas mort! mais pour sonner sa gloire,
Et pour mieux égaler les Grecs et les Romains,
La flûte de Marot éclate dans nos mains,
Et rien ne déplaît tant aux vénérables Muses
Que l'accent enroué des vieilles cornemuses!
Il nous faut enrichir notre parler gaulois,
Soumettre notre rythme à de nouvelles lois,
Imiter Rome ainsi que Rome imite Athènes,
Et neuf fois nous laver aux antiques fontaines!
Suivez-moi dans Paris, du Bellay! Combattez

Avec nous le troupeau des rimeurs éhontés
Dont la sotte ignorance enchante le vulgaire,
Et soyez le Langey de cette illustre guerre! »

Mais du Bellay debout, le front étincelant,
S'écria : « Je serai votre Olivier, Roland! »

Et sous l'œil ébahi de l'hôtesse ingénue
Que cette vaillantise effraie, il continue
Hardiment, comme on voit la jeunesse des vins
Écumer dans le bois des tonneaux angevins :
« Porte-étendard, héraut, clairon de la victoire,
Frère d'armes, je veux vous suivre dans l'Histoire
Dont Phebus au crin d'or vous ouvre les battants!
Ah! Ronsard, cette Rome orgueilleuse, où le Temps
De ses meilleures faux fit de vaine quenouilles,
Rome, dont nos autels convoitent les dépouilles,
Rome sans son Manlie et ses oiseaux criards
Reverra les Gaulois, ces sublimes pillards!
Qui donc arrêterait nos armes pacifiques?
Oui, nous vous pillerons, ô saints trésors delphiques
Où les coqs de la Gaule ont déjà mis leurs becs!
Nous sèmerons partout ces fameux Gallo-Grecs,
Ces Marseillais diserts dont l'Hercule Gallique.
Rit d'Apollon muet et de sa flèche oblique!
Et pour mieux triompher des superbes Latins,
Comme un bon soldat prend aux ennemis mutins
L'enseigne où flotte un peu de leur âme aguerrie,
Je leur emprunterai le beau nom de patrie! »

Il parlait, et sa voix faisait un bruit d'estoc,
Et tout à coup, parmi les pampres verts, le coq,
Le vieux coq peint en rouge enfla l'aile et, sonore,
Poussa droit dans l'azur son salut à l'Aurore.

En selle! Ils ont quitté l'auberge, et les chevaux,
Sous les coups d'éperon des deux charmants rivaux,
Galopent : mais Ronsard plus serein peine à suivre
Celui de du Bellay que le grand air enivre
Et qui vers le ciel bleu relève son cou blanc,
Comme s'il se sentait pousser une aile au flanc.
Le tomber de la nuit les rapproche et les calme.
L'ombre embaume le myrte, et ces rêveurs de palme,
Devant la lune errante et rose dans les houx,
Songent en frissonnant aux yeux cruels et doux
Dont les pires rigueurs sont encor des caresses.
Ils échangent tout bas le nom de leurs maîtresses,
Ils murmurent Cassandre, Olive... noms voilés,
Masques délicieux de soie et d'or filés
Dont la Muse en riant déguise un frais visage!
Ils lèvent vers le ciel pour chercher un présage
Leurs regards curieux de tous les beaux amours;
Et tandis que le soir éveille aux alentours
Faunes, Satyres, Pans et les gentilles fées
Qui dansent sous les bois à cottes agrafées,
Ils voient poindre plus loin, derrière Blois qui dort,
Les sept divins éclairs d'une pléiade d'or.

FUNÉRAILLES

DE

M. JULES SIMON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le samedi 13 juin 1896.

DISCOURS

DE

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

L'Académie française a perdu en M. Jules Simon un de ses plus illustres membres, un de ceux dont elle était le plus justement fière. D'autres vous ont parlé ou vous parleront de l'homme. Ils vous diront la haute dignité et le désintéressement de sa vie. Au nom de l'Académie française, je n'ai le droit de vous parler que du philosophe, de l'écrivain et de l'orateur.

Le philosophe, auquel était échu le redoutable honneur de remplacer M. Cousin à la Sorbonne, consacra son

enseignement à défendre trois grandes vérités qu'il jugeait l'unique et solide fondement de toute croyance, de toute société, de tout droit : Dieu, l'âme, la liberté humaine. Formé à l'école de cette grande doctrine spiritualiste qui a été, dans la première moitié du siècle, celle de tant de nobles esprits, après avoir été un de ses champions les plus brillants, il est demeuré un de ses disciples les plus fidèles. Jusqu'à la fin de sa vie il n'a laissé passer aucune occasion de lui rendre publiquement témoignage. Aussi, n'a-t-il fait que suivre l'inclination naturelle de son esprit élevé et la logique de ses convictions philosophiques, lorsque, sentant l'approche de la mort, il a cherché dans les révélations de la foi un complément aux lumières de la raison, et lorsqu'il a demandé aux prières de l'Église l'humble confiance nécessaire pour franchir sans trouble le difficile passage qui conduit d'une vie à l'autre.

Le philosophe et le professeur s'étaient vu fermer la bouche par les événements de 1852. L'écrivain prit la plume. Ce fut d'abord à la défense des mêmes doctrines qu'il se consacra, soit que dans ses travaux sur l'École d'Alexandrie il poursuivît, à travers l'histoire de la pensée antique, le développement des idées platoniciennes, soit que dans ses livres sur la *Religion naturelle* et sur le *Devoir* il s'efforçât de trouver dans le déisme une satisfaction aux instincts religieux et une base solide aux croyances morales de l'humanité. Mais cet esprit aux dons variés n'était pas fait pour s'abstraire toujours dans des problèmes aussi ardus. Le spectacle des choses humaines l'intéressait. Le cri de la souffrance humaine l'attendrit. Le philosophe se fit économiste et philanthrope. Il pénétra dans les

humbles et douloureux détails de la vie populaire, dans la mansarde où l'ouvrière use ses yeux pour un salaire insuffisant, dans l'atelier où l'enfant est courbé sans relâche sur la machine. Ses livres sur l'*Ouvrière,* sur l'*Ouvrier de huit ans,* ont donné en quelque sorte le branle à ce mouvement d'ardente sollicitude pour la condition des travailleurs, dont la générosité demeurera, malgré ses incertitudes et ses confusions, l'honneur de notre siècle finissant. J'en sais plus d'un parmi nos contemporains dont la pensée se reporte aujourd'hui avec reconnaissance vers M. Jules Simon pour avoir révélé à sa jeunesse l'intérêt passionnant de ces questions, dont il est impossible de se détacher lorsqu'elles ont une fois envahi l'âme et la conscience.

Ajouterai-je qu'il était journaliste à ses heures, qu'il jetait de tous côtés, au hasard en quelque sorte de la plume, des articles étincelants d'esprit, et que, par un phénomène unique dans l'histoire littéraire, il semblait que chez lui chaque année ajoutât quelque chose à la verve de la pensée, à la légèreté de la forme.

A l'écrivain l'orateur était encore supérieur. Peu d'hommes ont été doués à un degré égal pour la parole publique et personne n'y a peut-être apporté autant de variété, autant de nuances, d'art, d'esprit, avec autant d'émotion et d'éloquence véritable. Il savait, dans ses discours, appeler à son aide tantôt la bonne grâce et tantôt l'ironie, tantôt l'indignation et tantôt la sensibilité. Avec un organe plutôt faible, il s'imposait peu à peu, par la souplesse de la parole et la magie du talent, à la réunion la plus hostile; les auditeurs les plus récalcitrants finissaient par être suspendus à ses lèvres.

Il eut maintes fois l'occasion d'exercer ses dons merveilleux dans nos assemblées publiques, soit dans l'opposition, soit au pouvoir. Son talent semblait grandir à chaque occasion qu'il avait de l'exercer. Jamais son éloquence ne s'est élevée si haut qu'à la tribune du Sénat. Par fidélité à ses opinions, il eut parfois le rare courage d'y combattre ses propres amis. Sa jeunesse avait été victime de l'arbitraire; il ne voulut pas que sa vieillesse en devînt complice, même par le silence, et les atteintes dont, à ses yeux, étaient menacées la liberté de l'enseignement et l'inamovibilité de la magistrature ne trouvèrent aucun opposant plus passionné. L'indépendance de son attitude lui fit perdre cette part de la popularité qui, dans les démocraties, ne s'acquiert ou ne se conserve pas toujours par les moyens les plus relevés; mais il reçut en échange des témoignages d'estime qui lui furent autrement précieux. D'anciens adversaires politiques reconnurent que les ardeurs de la lutte les avaient entraînés trop loin contre lui. Lui-même comprit mieux les dissidences qui, autrefois, les avaient séparés, et leur rendit meilleure justice. Il vieillit entouré de l'universelle admiration et de l'universelle sympathie.

Cependant il s'était peu à peu découragé des luttes parlementaires. Dans ces dernières années, sa physionomie et sa conversation s'étaient même attristées. Il semblait porter le deuil d'un idéal. Mais il n'avait rien perdu de son ardeur pour le bien. Ce n'est pas assez de dire qu'il se donnait à toute entreprise charitable qui sollicitait son concours : il se prodiguait, et peut-être, s'il eût été plus ménager de ses forces, le spectacle de cette noble vieillesse

aurait-il pu se prolonger encore quelques années. M. Jules Simon n'était pas de ceux qui se ménagent. La vie ne valait à ses yeux que par l'emploi qu'on en fait : il l'aurait estimée sans prix du jour où elle serait devenue pour lui sans occupations et sans devoirs. Il a fait le bien jusqu'à sa dernière heure, et s'il y a quelqu'un auquel se puisse appliquer cette parole de l'Écriture : « Le juste passe, mais ses œuvres demeurent », c'est assurément à lui. Mais ses œuvres, ce ne sont pas seulement quelques beaux livres et quelques beaux discours. Ce sont tous les services qu'il a rendus, toutes les misères qu'il a soulagées, c'est tout ce qu'il a fait pour entretenir dans notre pays le culte de Dieu, de la patrie, de la liberté, et pour maintenir la France à la hauteur morale d'une grande nation. C'est, en un mot, l'exemple de sa vie. C'est aussi l'exemple de sa mort, dont la paix fait songer à ces belles et dernières paroles d'un grand travailleur comme lui : « Je garde l'espoir, comme un courageux ouvrier, que, de mes travaux imparfaits, j'irai à un travail meilleur. »

INAUGURATION DE LA STATUE

DE

PASTEUR

A ALAIS

Le samedi 26 septembre 1896

DISCOURS

DE

M. DUCLAUX

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

L'hommage que vous rendez aujourd'hui à Pasteur est le premier en date d'une série d'hommages du même ordre qui l'attendent sur divers points du territoire.

Les villes de Dôle et d'Arbois veulent dire tout haut l'honneur qu'elles trouvent, l'une à l'avoir vu naître, l'autre à l'avoir nourri et élevé ; Lille veut célébrer en lui l'auteur des études sur la fermentation alcoolique et sur la bière ; Chartres, l'inventeur des vaccins ; Montpellier s'est, je

pense, associé à Lyon et à vous pour élever cette statue à l'auteur des recherches sur les vins, en même temps qu'au vainqueur de la maladie des corpuscules. Et ainsi, toutes les faces de ce bienfaisant génie seront représentées aux yeux de tous par un témoignage local de reconnaissance. Paris s'apprête, de son côté, à faire la synthèse de toutes ces admirations, à honorer à la fois en Pasteur le grand savant et le grand Français. Et il n'y a qu'une voix pour dire que tous ces multiples hommages sont légitimes et mérités.

Au souvenir de tant de travaux accomplis et de services rendus, on pourrait croire en effet qu'il y a eu plusieurs Pasteurs, et que la vie d'un homme n'a pu suffire à tant de gloire. La surprise et l'admiration redoublent encore quand on songe que, pour accomplir toute son œuvre, Pasteur n'a pas eu besoin de se disperser. Il n'a eu qu'à marcher droit dans le sentier qu'il s'était ouvert lui-même.

Oui, sa vie scientifique a une admirable unité. Les études cristallographiques qui ont marqué avec tant d'éclat le commencement de sa carrière l'attiraient surtout parce qu'elles le mettaient en contact avec ces forces dissymétriques qui agissent obscurément dans chaque cellule vivante et, par là, dans chaque être vivant. Portées sur ce point, et elles l'ont été dès la première heure, ces préoccupations devaient fatalement le conduire à l'étude des fermentations et c'est ce lien intérieur, bien plus que les hasards de sa carrière universitaire, qui l'amenait à éclairer successivement le mécanisme de la production du vin, de la bière et du vinaigre.

Quand il a eu ainsi installé les ferments à leur place dans le monde et montré, comme il disait lui-même, que, malgré leur infinie petitesse, ils sont le contrepoids nécessaire de l'existence des grands animaux et des grands végétaux, il a bien fallu se préoccuper de leur origine, et savoir si, oui ou non, ils provenaient de l'organisation spontanée de la matière : question difficile, toujours agitée et jamais résolue, que Pasteur a eu le mérite de baigner de clarté.

De la solution qu'il lui a donnée sont sorties à leur tour, comme les grains de l'épi mûr, une foule d'applications importantes. Du moment, en effet, que les ferments ne peuvent pas se former de toutes pièces là où leurs germes n'ont pas pénétré, on peut, en éliminant ces germes soit par l'action de la chaleur, soit par la filtration, se mettre à l'abri des désordres qu'ils amènent partout où ils se développent. Et voilà les procédés de conservation des vins et des bières par le chauffage, c'est-à-dire cette stérilisation et cette *pasteurisation* qui nous rendent tant de services pour nos boissons alimentaires! Et voilà encore la filtration poreuse de l'eau, qui a été un si grand bienfait hygiénique!

Pasteur en était là de sa carrière quand votre compatriote Dumas, auquel vous avez déjà donné la statue dont il était si digne, lui demanda brusquement un jour de venir étudier à Alais la maladie des vers à soie. Vous qui l'avez connu, vous savez qu'il n'était pas facile de résister à Dumas! On le sentait si maître! et avec cela il était si enveloppant! Pasteur était en outre son élève, et avait pour lui un sentiment mêlé d'affection, de respect et d'admiration.

Peut-être eût-il hésité cependant à se lancer dans des voies si nouvelles s'il n'avait senti confusément que, pour les aborder, il n'avait pas besoin de faire peau neuve. Il lui suffisait de se laisser pour ainsi dire porter par son œuvre, qui le conduisait naturellement à passer du conflit des microbes avec les substances mortes à leur conflit avec les êtres vivants. Ce n'est pas seulement de nom que les *maladies* des vins, qu'il avait enseigné à guérir ou à éviter, ressemblent aux maladies des êtres vivants, et ce qui a réussi pour les premières doit réussir pour les autres lorsque c'est un microbe qui les produit.

Pourtant, même avec un homme portant en lui cette illumination intérieure, l'épreuve était redoutable. Pasteur ne l'aurait pas cherchée, mais puisqu'elle se présentait, elle était trop dans la logique de ses travaux pour qu'il pût la refuser. Mon ami Gernez, qui a pris une part plus grande qu'aucun de nous à ces études, va nous dire comment elles ont été conduites, et la belle statue que nous avons sous les yeux dit ce qui en est sorti.

La gracieuse magnanarelle qui personnifie la sériciculture n'est pas seule à remercier Pasteur du bienfait reçu. Ces études sur la maladie des vers à soie ont eu une répercussion plus lointaine : elles ont retenti sur la médecine, en mettant Pasteur en présence des questions les plus grandes de la pathologie. Contagion, hérédité, sensibilité diverse des divers animaux ou des diverses espèces, influence du mode de pénétration du virus, de sa qualité, de sa quantité, autant de questions que la médecine remuait depuis longtemps, que mon illustre confrère M. Chauveau, ici présent, avait étudiées avec fruit, mais que la nouvelle

façon d'envisager la maladie éclairait d'une lumière nouvelle.

Après les avoir rencontrées et étudiées pour la maladie des corpuscules et pour la flacherie, Pasteur était mûr pour les reconnaître et les résoudre ailleurs. Il lui manquait encore, pour cette œuvre, une technique que ses études sur la bière et sa discussion avec le Dr Bastian le forcèrent à acquérir. Mais ce progrès accompli, il était si bien outillé qu'il put, dès qu'il eut abordé l'étude du charbon et des maladies microbiennes, dépasser en quelques semaines ceux qui l'avaient précédé dans cette voie, et remettre aux premiers rangs la science française, qui, malgré Villemin et Davaine, s'était laissé devancer.

En abordant cette étude nouvelle, il reste encore le Pasteur des études sur la génération spontanée. Il n'est pas devenu médecin, ni physiologiste : il ne connaît pas l'être vivant, dont la complexité l'effraie, mais il connaît le microbe, il sait le cultiver, le conserver pur au milieu d'une série indéfinie de cultures successives; il peut étudier sa physiologie. C'est par lui qu'il va aborder l'étude de la maladie, et ce point de vue, nouveau non pour lui, mais pour la science, le met de suite en possession d'une série de découvertes. Ces microbes qu'on cultive dans des flacons ne s'y montrent pas toujours également dangereux; inoculés à des animaux de même espèce et de même taille, ils ne les rendent pas également malades, et voilà découverts les grands principes de l'atténuation et de l'exaltation des virus. La maladie bénigne, produite par un microbe atténué, peut servir de protection contre l'atteinte d'un microbe plus virulent, et voilà la vaccination contre le charbon : je me trompe, voilà une méthode générale qui

permet de vacciner alors même qu'on ne connaît pas le microbe : voilà la vaccination contre la rage!

Ce n'est pas tout, car du coup l'ancienne pathologie s'écroule : « La maladie est en nous et par nous », disait-elle autrefois. En d'autres termes, c'est le malade qui fait sa maladie, laquelle est seulement une forme de sa vie, forme désagréable, à coup sûr, mais en quelque sorte normale. Ce qui fait la maladie, disons-nous au contraire aujourd'hui, c'est, dans un grand nombre de cas au moins, un microbe, un ennemi venu de l'extérieur. Contre cet ennemi, l'organisme atteint se met en état de résistance. Les plaies, les tumeurs, en un mot la lésion qu'il a créée pour cela sont pour lui le champ de bataille, le terrain où se circonscrit le plus souvent la lutte, et dans cette lutte il nous est permis d'intervenir en augmentant ou diminuant la quantité et la qualité des forces en présence. Voilà l'idée féconde qui ouvre à la thérapeutique des horizons illimités.

C'est là que la mort a saisi Pasteur. Il était loin à ce moment, en apparence au moins, de ses premières études cristallographiques; mais vous voyez quel lien continu rattache ses premiers à ses derniers efforts. S'il avait été homme à s'absorber dans la contemplation de son œuvre, il aurait pu se dire avant de mourir qu'elle était unique au monde, et que personne avant lui dans la science, ni même peut-être dans l'histoire, n'avait vu s'étendre aussi loin et s'affermir autant les conséquences de la révolution qu'il avait accomplie. Qu'on se figure un Christophe Colomb mourant souverain incontesté du continent qu'il avait découvert!

Et, maintenant, viennent les bustes, les statues, les mo-

numents, Pasteur est digne de tous. L'Académie des sciences, fière de l'avoir compté parmi ses membres, sera heureuse de s'associer, comme elle le fait aujourd'hui, à tous les hommages rendus à cette grande mémoire, et les Pastoriens, qui sont maintenant légion, trouveront dans ces commémorations solennelles de nouvelles raisons de rester fidèles à la mémoire de celui qui fut leur chef, à ses principes, à ses méthodes, et, plus encore, à son exemple.

INAUGURATION DE LA STATUE

DE

FLORIAN

A ALAIS

Le samedi 26 septembre 1896

DISCOURS

DE

M. LE VICOMTE HENRI DE BORNIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

L'Académie française m'a fait l'honneur de me déléguer pour la représenter auprès de vous. L'honneur est grand, mais la besogne est difficile, et M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie, aurait, certes, réclamé pour lui-même cet honneur si les circonstances le lui avaient permis; je vais donc vous faire regretter l'absence de ce maître de la parole, qui est en même temps un juge supérieur.

S'il est un écrivain sur lequel rien ne reste à dire, c'est bien certainement Florian; les historiographes, les chroniqueurs, les critiques, les poètes ont étudié avec autant de soin que de curiosité cette figure originale, ce génie élevé, souriant et grave; la moisson a été riche, et c'est à peine s'il reste quelques épis à glaner.

Dans ces derniers temps, pour ne pas remonter plus haut, M. Albin de Montvaillant et M. Léo Claretie nous ont donné deux livres, deux biographies de Florian qui le font admirablement connaître; plus près de nous encore, M. Raymond Poulle-Symian a écrit une conférence très justement applaudie par vous tous, et M. Prosper Falgairolle, un des membres de votre brillante Académie de Nîmes, vient de publier sur Florian et sa famille de précieux documents assemblés avec un art très parfait; M. A. Pieyre et M. Destremx de Saint-Christol, tous deux anciens députés, ont oublié un instant les soucis de la politique pour se faire les bons et spirituels serviteurs de la renommée de Florian; M. Maurice Faure, il y a quelques instants, saluait la statue de Florian avec une sorte de passion vibrante et communicative; enfin, M. Jules Claretie, mon excellent confrère à l'Académie, a prononcé, devant le buste de Florian, à Sceaux, un discours où l'érudition du journaliste égale l'éloquence du lettré: je n'aurais rien de mieux à faire que de copier son discours, il ne me le permettrait pas, mais vous le relirez.

Vous venez d'applaudir avec un enthousiasme bien justifié M. de Ramel, député et maire d'Alais, et lui aussi m'a rendu la besogne difficile.

L'Académie française n'aurait pas pu, n'aurait pas voulu

être absente de cette fête que la ville d'Alais donne à la gloire de Florian. L'Académie a toujours eu pour votre illustre compatriote je ne sais quelle préférence secrète ; voici ce que je trouve dans nos registres :

« Le jour de la réception de Florian, Sedaine lui répondit, La Harpe lut une épître sur la poésie champêtre et Florian sept fables de sa composition ; le lendemain, 15 mai 1788, le duc de Penthièvre, dont Florian était secétaire des commandements, voulut honorer son élection en invitant l'Académie à sa maison de plaisance à Sceaux ; *il l'a reçu*, disent les registres, *avec une bonté singulière et une grande magnificence : l'après-dîné, l'Académie s'est promenée dans les calèches du prince et a parcouru les jardins dont toutes les eaux jouaient en ce moment, Mme la duchesse d'Orléans est venue embellir cette fête et a mis les grâces les plus touchantes dans l'accueil qu'elle a fait à chacun des Académiciens.* »

Cela se passait en 1788, mais on dirait une fête académique en 1896, à Chantilly.

A ce document officiel, permettez-moi d'en ajouter un autre qui est d'un ordre particulier. J'ai trouvé dans la vieille bibliothèque de ma famille un nombre considérable de livres donnés par le père de Florian à un de mes ascendants, son ami, président à la Cour des Aydes de Montpellier, dont M. de Florian était conseiller maître ; l'*ex-dono* est placé, de la main du donataire, sur la tranche du volume, — c'était l'usage alors, — et l'un de ces volumes *le Théâtre d'Agriculture*, contient la liste de tous les ouvrages donnés. J'en relève quelques-uns, afin que les disciples de Sainte-Beuve et de Taine en tirent les conséquences

habituelles sur l'état d'âme, comme on dit aujourd'hui, de la famille de Florian : *Histoire de la Bible, Histoire de Tamerlan, Histoire poétique, Histoire tragique, Caractères de Théophraste, Virgile, Virgile travesti, Imitation de Jésus-Christ* (c'est celle de Corneille), *Commentaires de César, Espion turc,* etc., etc.

Vous me pardonnerez d'avoir mis en lumière devant vous ce modeste document de famille, la vérité c'est que j'en suis fier ; il est des fiertés moins bonnes !

Si le temps et la crainte de fatiguer votre attention ne me pressaient, j'aurais tâché d'apprécier en Florian le moraliste, le romancier, le fabuliste ; mais un simple discours ne peut avoir la prétention d'être une étude approfondie.

Cependant vous me reprocheriez de ne pas rappeler tout ce qu'il y a dans ses fables de forte et profonde moralité ; en cela, il est égal et peut-être supérieur à La Fontaine. Celui qui a écrit ce vers :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère

a trouvé une des notes les plus touchantes de la poésie française. Ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de donner la note comique et piquante ; vous vous rappelez le singe de Florian :

Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne !

Rien de plus fin. Toutefois, s'il vivait de notre temps, Florian écrirait une autre fable sur le même sujet, mais

avec une moralité différente : il remarquerait sans doute que bien des gens, au lieu d'oublier d'éclairer leur lanterne, l'allument beaucoup trop, et ils prétendent que c'est un phare!

Il nous a légué des romans et des pastorales du même ton délicat et pénétrant, d'une moralité souriante et incisive à la fois : *Estelle* reste un chef-d'œuvre, on le relit après cent ans; pour un romancier c'est un beau triomphe, et je souhaite le pareil à tous ses successeurs!

Je ne sais pas s'il avait un faible pour ses romans à lui, mais certainement il en avait pour les romans des autres, et il a contribué chez nous à populariser Cervantes en traduisant *Don Quichotte*. Mais n'attachons pas à ce travail plus d'importance qu'il n'y en attachait lui-même : une traduction, si heureuse qu'elle soit, ne saurait lutter avec une œuvre originale : un traducteur ressemble toujours un peu à un homme qui fait du vin avec des raisins secs!

Et maintenant, Messieurs, après avoir rappelé ce qu'il faut admirer dans Florian, laissez-moi vous dire pourquoi je l'aime. Je l'aime parce que, ruiné par des causes multiples, obligé de vendre le domaine de ses pères, il demanda au travail, au travail littéraire, le relèvement de sa fortune. Trop souvent les gentilshommes ruinés vivent dans l'isolement, la tristesse et les regrets inutiles. Florian comprit mieux son devoir : il trouva dans la poésie, dans le roman, au théâtre, une consolation, une suprême et digne ressource; il eut le courage non seulement de soutenir, comme le Cid, l'honneur de sa maison, mais de l'agrandir : on voit bien qu'il avait Corneille dans la bibliothèque

de son père ! C'est pourquoi à notre admiration pour lui s'ajoute quelque chose de respectueux et de tendre. Il a donné le bon exemple : il a lutté contre les rigueurs de la vie, et il les a vaincues ; si son esprit avait la grâce de vos prairies et de vos champs, son caractère avait la force des rochers qui les dominent.

Imitons son exemple. Soyons, comme lui, les travailleurs de l'idéal et de la pensée ; ne nous contentons pas de ce monument élevé dans vos murs, élevons-lui-en un autre dans notre âme, et qu'il soit pur comme le marbre, ferme comme l'airain !

La ville d'Alais, le même jour que ce monument à Florian, inaugure les monuments à Pasteur et à l'abbé Boissier de Sauvages. Florian doit être fier de ce double voisinage.

Je n'aurai pas l'imprudence de parler de Pasteur après ce qu'en ont dit devant vous mes deux confrères de l'Institut, M. Duclaux, le digne successeur du maître, et M. Chauveau, qui nous a si bien expliqué les origines de ce génie.

Le nom de l'abbé Boissier de Sauvages est loin d'être aussi célèbre, mais il mérite bien la place que vous lui avez donnée près de Florian et de Pasteur.

Ce que notre pays doit à l'abbé de Sauvages, je n'ai donc pas à vous l'apprendre, c'est plutôt ici que je l'apprendrais. Vous savez que M. le baron d'Hombres, remplissant un devoir héréditaire, a consacré à l'abbé de Sauvages le plus rare et le plus entier dévoûment ; M. l'abbé de Broves a publié sur le même sujet des brochures très intéressantes que vous connaissez tous, et

M. Jourdanne vient de rendre pleine justice à ce vénérable prêtre avec une éloquence émue qui vous a été au cœur.

Rien de plus touchant que la vie de ce prêtre qui devint savant par amour de l'humanité, qui voulut surprendre les secrets de la nature pour enrichir son pays, et qui mit la perspicacité la plus rare au service de la science. C'était bien le fils de cette contrée rude et fertile, de ce peuple intelligent dont il a augmenté la richesse et qui lui rend aujourd'hui sa tendresse en un témoignage de reconnaissance et d'admiration.

L'abbé de Sauvages ne fut pas seulement un savant et un bienfaiteur du peuple, ce fut aussi un lettré; ses études philologiques, son *Dictionnaire languedocien* lui assurent une place parmi les érudits, et, en cela, il a été un précurseur de notre grand et cher Mistral.

Vous le voyez, il fut bienfaisant et utile en toute chose; c'était du reste, pour ainsi parler, un don de famille; et vous avez trouvé juste d'unir à l'hommage que vous lui rendez le nom de son frère, le célèbre médecin de Montpellier. M. le Dr Grasset, héritier de son savoir et de tous ses mérites, vient de publier sur son prédécesseur à la Faculté un livre plein de faits et d'étude; j'ajoute plein d'esprit. Les contemporains du médecin de Montpellier l'avaient surnommée le *Médecin de l'Amour*, et c'est le titre de l'ouvrage de M. Grasset, *Médecin de l'Amour!* Le mot est piquant. A-t-il guéri l'amour? Comme médecin il l'aurait voulu, mais comme poète, car il a fait de jolis vers, il en eût été bien fâché!

Ces deux hommes, ces deux frères, ont honoré votre ville; elle leur rend ce qu'elle a reçu d'eux.

La reconnaissance d'un peuple, en même temps qu'une vertu, est une force pour lui. Glorifier les hommes utiles dans le passé, c'est créer des hommes utiles pour l'avenir, c'est exciter les vocations et les ambitions légitimes. Peut-être quelque enfant de votre cité, quelque jeune montagnard, en assistant à ces fêtes, sera-t-il saisi d'une ardente émulation; il rêvera d'avoir un jour son monument sur une de vos places, et il travaillera pour le mériter; il prodiguera ses efforts, son talent, sa vie à quelque œuvre grande ou modeste, utile toujours, et c'est vous qui lui aurez mis au cœur cette haute pensée, cet enthousiasme et cette flamme.

Trois monuments dans la même ville, et le même jour! les railleurs diraient : C'est peut-être beaucoup! Mais il n'y en a pas de railleurs ici : cette ville charmante, ce pays admirable élèvent nécessairement les âmes; les beautés de la nature font des artistes et des poètes, l'amour du travail fait des penseurs. Le travail, qui est trop souvent la loi dure, et aussi la loi qui fortifie et qui console; l'homme qui remue la glèbe rouge de nos champs ou la glèbe noire de nos mines souffre dans son corps, dans sa chair, dans sa vie, et il serait trop injustement malheureux s'il ne trouvait dans son rude labeur une fierté et une espérance; la fierté, c'est de venir à bout, par le plus généreux des efforts individuels, des rigueurs de la destinée; l'espérance, c'est que ces efforts seront récompensés même dans ce monde, et à défaut de ce monde, là-haut!

Vous avez donc fait, Messieurs, une œuvre utile et noble en élevant ces monuments à la poésie, à la science, à l'agriculture; c'est là une triple alliance dont les bienfaits ne

sont pas douteux; elle est un gage de concorde, de justice, de progrès pacifique, parce que le plus humble d'entre vous y apporte sa part de puissance, parce que tout Français contient l'âme de la France! Aimons-la, servons-la dans sa force retrouvée; nous avons été les fils attendris de ses malheurs, soyons les fiers serviteurs de ses prospérités à venir, et saluons, comme Dante au sortir des ténèbres, les glorieuses étoiles : *Gloriose stelle.*

ALLOCUTION

A LEURS MAJESTÉS

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

PRONONCÉE PAR

M. E. LEGOUVÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

Dans la séance du mercredi 7 octobre 1896.

SIRE, MADAME,

Il y a près de deux cents ans, Pierre le Grand, au cours de son voyage à Paris, arriva un jour, à l'improviste, au lieu de réunion des membres de l'Académie, s'assit familièrement au milieu d'eux, et se mêla à leurs travaux. Cette visite, si pleine de cordialité, est restée dans nos archives comme un de nos plus précieux souvenirs.

Votre Majesté fait plus encore aujourd'hui : elle ajoute un honneur à un honneur en ne venant pas seule. Votre présence, Madame, va apporter à nos graves séances quelque chose de bien inaccoutumé... le charme.

Comment remercier Vos Majestés de daigner prendre place dans cette petite salle? Le meilleur moyen est, ce me semble, de vous donner une idée de ce qui s'y passe, de vous faire assister à une de nos séances ordinaires, de vous montrer les académiciens... à l'ouvrage. L'Empereur du Brésil a pris part plus d'une fois à nos discussions philologiques; le grand-duc Constantin a paru s'y plaire; cela nous laisse espérer que Vos Majestés ne regretteront pas trop les quelques moments qu'Elles veulent bien nous consacrer, et dont nous sentons tout le prix.

Me sera-t-il permis de le dire? Ce témoignage de sympathie s'adresse non seulement à l'Académie, mais à notre langue nationale elle-même, qui n'est pas pour vous une langue étrangère, et l'on sent là je ne sais quel désir d'entrer en communication plus intime avec le goût et l'esprit français. Une telle bienveillance nous enhardit; elle nous reporte à votre immortel ancêtre; sa visite se relie pour nous à la vôtre, et, dans notre gratitude, nous osons adresser une prière à Vos Majestés : souffrez que nous fêtions par avance, dans ce jour, le bi-centenaire de l'union cordiale de la Russie et de la France.

A LEURS MAJESTÉS

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

STROPHES

LUES PAR

M. FRANÇOIS COPPÉE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le mercredi 7 octobre 1896.

Dans cet asile calme où le culte des lettres
Nous fut fidèlement transmis par les vieux maîtres
Ainsi que le flambeau de l'antique coureur,
A ce foyer, dans cette atmosphère sereine,
Bienvenue à la jeune et belle Souveraine!
Bienvenue au noble Empereur!

Votre chère présence est partout acclamée
Par l'imposante voix du peuple et de l'armée
Émus de sentiments profonds et solennels;
Et, sur la foule heureuse et de respect saisie,
Vous voyez les couleurs de France et de Russie
Palpiter en plis fraternels.

Tous les vœux des Français vont, Sire, au fils auguste
Du magnanime Tsar, d'Alexandre le Juste;
Car en vous son esprit pacifique est vivant.
Vous, Madame, devant vos yeux purs et sincères,
Dans les groupes charmés, vous entendez les mères
Vous bénir, vous et votre enfant.

Ici s'éteint le bruit dont un peuple s'enivre.
Nous pouvons seulement vous présenter le livre
Qui garde ce trésor : la langue des aïeux;
Mais, chez nous, c'est la France encor qui vous accueille,
Et vous lirez le mot « amitié » sur la feuille
Qu'elle place devant vos yeux.

Puis nous évoquerons notre gloire passée,
Nos devanciers fameux, princes de la pensée,
Corneille, Bossuet, tant d'autres noms si beaux,
Avec l'orgueil de voir nos souvenirs splendides
Honorés par vous, Sire, ainsi qu'aux Invalides,
Vous saluez nos vieux drapeaux.

Enfin, bien à regret, — l'heure si tôt s'écoule, —
Nous vous rendrons tous deux à l'amour de la foule,
Au grand Paris offrant son âme en ses clameurs ;
Mais pour vous suivre aussi dans cette ardente fête
Où vous êtes portés, comme a dit un poète,
En triomphe sur tous les cœurs.

LA VISITE

DU

CZAR PIERRE LE GRAND

EN 1717

D'APRÈS DES DOCUMENTS NOUVEAUX

PAR

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE(*)

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Offert à leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

Lorsque, au mois d'avril 1717, par l'intermédiaire de Châteauneuf, notre ambassadeur à la Haye, le Czar Pierre le Grand informait le Régent de son désir de visiter Paris, il ne laisait que donner suite à un dessein conçu dix-neuf années auparavant. En 1698, lors de son premier séjour en Hollande, il avait fait sonder Louis XIV à ce sujet, et « il fut mortifié, ajoute Saint-Simon, de ce que le roi

---

(*) L'Académie avait décidé que le travail de M. le comte d'Haussonville serait lu en présence de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie; le temps ne l'ayant pas permis, il leur en a offert un exemplaire.

déclina honnêtement sa visite, dont il ne voulut point s'embarrasser ».

Le majestueux monarque craignait sans doute quelque manque à l'étiquette de la part d'un souverain encore peu façonné au cérémonial des cours, ou qui, plutôt, semblait se faire un jeu de le braver. Pour témoigner aux ambassadeurs de Guillaume d'Orange sa mauvaise humeur de leur arrivée tardive, ne s'était-il pas avisé naguère de ne vouloir leur donner audience qu'à bord d'un vaisseau hollandais, et dans la grande hune, où il les reçut du reste avec beaucoup de majesté, sauf à rire ensuite de la frayeur qu'ils avaient laissé voir en montant aux échelles de corde. Mais en 1717, Pierre Ier n'était plus un souverain dont la visite pût être déclinée honnêtement. En quelques années, son robuste génie avait façonné, en quelque sorte à coups de cognée, un empire encore fruste, à la solidité duquel l'opinion européenne n'avait guère cru d'abord, mais dont elle commençait à pressentir confusément les grandes destinées. « Je serai succinct, a dit Saint-Simon, sur un prince si grand et si connu, et qui le sera sans doute de la postérité la plus reculée pour avoir rendu redoutable à toute l'Europe et mêlé nécessairement à l'avenir dans toutes les affaires de cette partie du monde une cour qui n'en avait jamais été une, et une nation entièrement ignorée. » L'avenir a donné singulièrement raison aux prévisions de Saint-Simon, et le duc d'Orléans avait l'esprit trop pénétrant pour n'y pas lire aussi bien que lui. Aussi n'eut-il garde de décliner la visite annoncée, bien que cette visite soulevât quelques questions délicates.

Le Czar entendait garder l'incognito. Dans la première

dépêche où il est question de son arrivée (1), il est désigné « comme une personne de distinction qui paraît vouloir rester incognito, mais que Son Altesse Royale veut traiter avec toute la distinction et tous les égards qui peuvent marquer beaucoup de considération de sa part, sans cependant lui rendre les honneurs que lui-même paraît ne vouloir pas recevoir pour éviter les embarras du cérémonial ». Mais quels étaient les honneurs que Sa Majesté Czarienne, comme on l'appelait alors, voudrait et ceux qu'elle ne voudrait pas recevoir? La question était embarrassante. Desgranges, qui faisait depuis vingt-cinq ans fonction de maître des cérémonies, s'en préoccupait fort. Il en était de même du Corps de ville de Paris (nous dirions aujourd'hui le Conseil municipal), qui, plein de bonne volonté, demandait s'il devait aller au-devant du Czar et lui porter les présents ordinaires, lesquels présents consistaient « en douze douzaines de boîtes de confitures et autant de flambeaux de cire (2) ».

Pour résoudre toutes ces questions, le Régent ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer à Dunkerque (car le Czar pour venir de Hollande avait choisi la voie de mer) le sieur de Liboy, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy. Liboy était porteur d'instructions très détaillées, mais qui roulaient uniquement sur des questions d'étiquette (3). Il fut ainsi le premier Français qui eut l'honneur

(1) Affaires étrangères. Correspondance Moscovie, t. VII. Lettre à M. le comte d'Hérouville, commandant pour le service du Roi à Dunkerque.

(2) *Ibid.* Lettre de M. de Trudaine, prévôt des marchands, 26 avril 1717.

(3) *Ibid. Mémoire pour servir d'instruction au sieur de Liboy, gentil-*

d'être présenté au Czar, et ses lettres, qui sont demeurées inédites au moins en France (car elles n'ont point échappé aux intelligentes investigations des membres de la Société Impériale d'Histoire de Russie) (1), contiennent, sur l'arrivée et le séjour de Pierre Ier à Dunkerque, de curieux détails. Nous leur emprunterons ce portrait (2) :

« Le Czar est de la plus grande taille, un peu courbé et la teste penchée à l'ordinaire. Il est noir, et a quelque chose de farouche dans la physionomie. Il paroît avoir l'esprit vif et la conception aisée, avec une sorte de grandeur dans les manières, mais peu soutenue. Il est mélancolique et distrait, quoique accessible et souvent familier. On dit qu'il est robuste et capable de travail de corps et d'esprit. »

Dès les premiers entretiens, il fut évident que Sa Majesté Czarienne désirait, autant que cela serait possible, échapper au cérémonial. « Il demande, écrivait Liboy, que le Roi veuille le faire loger dans une maison particulière qui soit convenable. Il veut éviter les maisons royales. » De même, il ne voulut pas des voitures « honnestes et propres » qui avaient été préparées pour lui,

---

homme ordinaire de la Chambre du Roi, allant, par ordre de Sa Majesté, auprès du Czar de Moscovie, qui vient incognito dans le royaume. Ce mémoire a été publié dans le *Recueil des instructions données aux ambassaeurs et ministres de France*, t. VIII. — Russie. Introduction et notes de M. Alfred Rambaud.

(1) *Société impériale d'Histoire de Russie*, t. XXXIV. Ce volume contient plusieurs pièces intéressantes relatives au séjour de Pierre le Grand, dont les originaux sont aux Affaires étrangères et qui sont inédites en France, entre autres toutes les lettres de Liboy et quelques lettres de Tessé que nous citerons plus loin.

(2) Aff. étrang. Corresp. Moscovie, t. VII. Liboy au maréchal d'Huxelles, 23 avril 1717.

mais qui étaient de lourdes berlines. Il demanda que ces voitures fussent remplacées par cinq chaises à deux roues et à deux places, de simples cabriolets, et que les relais fussent disposés de façon à gagner Paris en quatre jours. La nécessité d'attendre ces chaises le fit prolonger son séjour à Dunkerque. Une journée y fut employée par lui (c'est Liboy qui parle, à prendre médecine, les trois autres, à visiter en détail, — car le Czar avait la passion des choses maritimes, — le port, le bassin et les magasins de Dunkerqne. Il fut si satisfait de sa visite qu'il demanda si l'on ne pourrait pas trouver un officier de marine, parlant le hollandais, qu'on attacherait à sa personne. Ainsi fut fait.

Liboy, cependant, avait profité de ces quatre jours pour adresser à Paris quelques renseignements sur les habitudes de Pierre Ier (1) : « Le Czar se lève matin, dîne vers les dix heures, soupe vers les sept et se retire avant neuf. Il boit des liqueurs avant les repas, de la bière et du vin l'après-midi, soupe peu et quelquefois point du tout, et se couche avant neuf. Il mange de tous nos mets et boit de nos vins, hormis le champagne. Les seigneurs aiment ce qui est bon et s'y connaissent. » « Je ne suis point encore parvenu à m'apercevoir, ajoutait-il, d'une espèce de conseil ou de conférence d'affaires sérieuses, à moins qu'on en ait traité en gobelotant. » Aussi attribuait-il le voyage du Czar uniquement à la curiosité et à une inquiétude naturelle.

Liboy se trompait, comme on va le voir ; mais il ne s'en

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VII. Lettres de Liboy, 27 et 28 avril 1717.

était pas moins fort bien acquitté de cette première mission. Le Régent crut cependant, pour faire plus d'honneur au Czar, devoir envoyer au-devant de lui jusqu'à Calais le marquis de Mailly-Nesle, gentilhomme « dont la naissance et le mérite étaient également distingués », disait sa lettre d'introduction. Mais celui-ci eut moins de succès que Liboy. Il paraît s'être proposé le singulier dessein d'éblouir ces hôtes encore un peu agrestes de la France par l'élégance de sa toilette. Il changeait d'habit chaque jour. Tant de recherche ne lui valut qu'un sarcasme. « En vérité, dit le Czar, je plains M. de Nesle d'avoir un si mauvais tailleur qu'il ne puisse trouver un habit fait à sa guise. »

Pierre le Grand ne perdait point de temps à changer de toilette en route. Il n'avait qu'une idée : arriver le plus rapidement possible à Paris, et il brûlait les étapes, au risque de causer parfois certains mécomptes. « Vous aurez peut-être de la peine à croire, écrivait d'Amiens l'intendant M. de Bernage (1), que le Czar a passé hier dans cette ville sans que j'aie eu l'honneur de le voir. Nous l'attendions à l'évêché avec M. le marquis de Nesle et M. de Liboy, parce qu'il ne trouve pas bon qu'on aille au-devant de lui, et nous comptions du moins qu'il viendrait prendre un rafraîchissement et son relais, quand on vint nous dire qu'il avait envoyé chercher les chevaux par son courrier, et qu'étant monté dans mon carrosse à la porte de la ville, il l'avait déjà traversée en diligence sans vouloir s'arrêter ni voir personne. » M. de Bernage ajoutait en post-

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie. t. VII. Lettre du sieur de Bernage, intendant de Picardie, au maréchal d'Huxelles, 7 mai 1717.

scriptum : « Il ne sera pas impossible que M. l'Évêque d'Amiens fasse un peu de plaintes, car pour ne pas perdre mon étalage, je priai les dames à venir manger le souper du Czar à l'évêché, et Mme de Bernage donna un grand bal dans le palais épiscopal dont ce prélat m'avait laissé maître. »

Même déception à Beauvais, où l'évêque comte l'attendait à coucher. « J'avais, écrivait l'évêque avec mélancolie rendu ma maison, qui n'est pas magnifique, le plus commode que j'avais pu pour loger le Czar et une partie de sa suite. Je lui préparais un concert de voix et d'instruments, et une illumination avec feu d'artifice. Il aurait trouvé ses armes en plusieurs endroits de sa maison et, dans la chambre où je croyais qu'il devait coucher, les portraits des grands-ducs de Moscovie, père et mère du Czar. Mais tous ces préparatifs, et tous ceux que j'avais tâché de faire pour lui donner à manger ont été inutiles. » En effet, le Czar, redoutant l'affluence du peuple, qui commençait à se presser sur son passage, ne voulut même pas entrer dans Beauvais, et il préféra s'arrêter dans un méchant village, où lui et sa suite dînèrent au cabaret pour dix-huit francs (1). Comme on lui avait fait observer à l'avance qu'il ferait mauvaise chère dans ce cabaret : « Je suis un soldat, aurait-il répondu. Pourvu que je trouve du pain et de la bière, je suis content. »

Le Czar approchait rapidement de Paris, lorsque à Beaumont, sa dernière étape, il rencontra le comte de

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VII. l'évêque comte de Beauvais au maréchal d'Huxelles, 11 mai 1717.

Tessé que le Régent envoyait pour lui faire compliment, et qui devait être attaché à sa personne pendant toute la durée de son séjour. Le choix était des plus heureux. Tessé n'était pas seulement un maréchal de France, un homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie. Il avait été mêlé, sous le règne précédent, à beaucoup de grandes affaires dont il s'était tiré à son honneur. C'était lui, en particulier, qui, en 1696, avait réussi à détacher le duc de Savoie de la ligue d'Augsbourg, et dans ses relations avec ce prince difficile il s'était montré négociateur fort habile. Depuis la mort du souverain qu'il avait servi avec beaucoup de dévoûment, il vivait dans une demi-retraite, partageant son temps entre une petite maison de campagne qu'il possédait aux Camaldules, près de Grosbois, et un appartement aux Incurables. Mais la retraite n'était pas beaucoup son affaire, et il ne lui fallut qu'un signe pour venir reprendre son ancien rôle. Des Français un peu infatués de la splendeur de leur capitale pouvaient seuls, en effet, croire, comme Liboy, que la curiosité et le désir d'admirer Paris étaient le seul mobile qui avait poussé Pierre Ier à entreprendre ce voyage. L'habile souverain poursuivait au contraire un but parfaitement déterminé qu'un rapide coup d'œil jeté sur l'état de l'Europe fera comprendre.

Depuis l'année 1713 les traités de Westphalie qui formaient depuis plus d'un demi-siècle le droit public européen avaient été remplacés par les traités d'Utrecht et de Bade. Ces traités avaient mis un terme à la longue guerre de la succession d'Espagne, et créé, au point de vue diplomatique et territorial, un nouvel état de choses. L'Autriche

ne les avait subis qu'avec impatience, et ne demandait qu'un prétexte pour les remettre en question. L'Espagne elle-même, qui n'en avait pas tiré tous les avantages qu'elle en espérait, ne les acceptait qu'à contre-cœur. Au contraire, les autres États de l'Europe et en particulier la France, épuisée par la longue lutte qu'elle avait soutenue, voulaient sincèrement la paix. De là un nouveau groupement des forces : d'un côté la triple alliance, c'est ainsi que, depuis le traité tout récent de la Haye, on appelait l'union de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. En face l'Autriche affaiblie, mais encore redoutable. A côté d'elle deux puissances secondaires : l'une, la Prusse un peu nouvelle venue dans le monde européen, remuante, ambitieuse, qui s'était rangée du côté de l'Autriche dans la guerre de la succession d'Espagne; de l'autre la Suède, vieille alliée de la France depuis Richelieu, encore unie à elle par un traité qui lui assurait un subside de 600 000 écus par an, mais engagée depuis plusieurs années, par l'aventureux Charles XII, dans une guerre funeste et non encore terminée où la Russie lui avait enlevé toutes ses provinces baltiques. Enfin au loin, sortant à peine de ses steppes et de ses forêts sauvages, la Russie.

Si la Russie, qui jusque-là n'avait paru songer qu'à ses propres affaires, intervenait dans celles de l'Europe, de quel côté se rangerait-elle? Qu'elle se rangeât du côté de l'Autriche, qu'elle entraînât avec elle la Prusse, son alliée dans la guerre suédoise, et, en face de la coalition anglo-franco-hollandaise, pouvait se dresser une coalition austro-prusso-russe qui la contre-balancerait exactement. Les traités d'Utrecht et de Bade, et par conséquent la paix de

l'Europe risquaient d'être remis en question, ce qui était contraire à la politique de la France.

D'un autre côté, la Russie, dont les récentes conquêtes sur la Suède n'avaient jamais été reconnues, ni ratifiées par aucun traité, qui, toujours isolée, n'avait jamais fait partie du concert européen, avait intérêt à tenir de quelque instrument solennel la ratification de ces conquêtes, et à entrer dans ce concert. « Toutefois, comme l'a très bien dit un des hommes qui ont étudié de plus près, dans le passé, les rapports de la France et de la Russie, M. Albert Vandal (1), le Czar ne pouvait espérer prendre place dans ce concert et s'y faire écouter qu'à la condition d'être présenté par un ami considérable qui lui servirait de répondant... Il fallait à la Russie l'appui d'une de ces vieilles monarchies qui, grâce à l'ancienneté autant qu'à l'éclat de leur puissance, marchaient à la tête des nations. Il n'aimait point l'Angleterre et ne connaissait pas l'Espagne : restait la France. »

La France et la Russie avaient donc même intérêt, et personne ne doutait en Europe que le voyage de Pierre le Grand ne cachât quelque dessein diplomatique (2). Chacun se demandait dans quel plateau de la balance il jetterait, le cas échéant, le poids de sa puissante épée. L'Angleterre et l'Autriche suivaient ses pas avec une égale anxiété. Mais la pensée du Czar semblait encore enveloppée d'un

(1) *Louis XV et Élisabeth de Russie*, par Albert Vandal.

(2) Pendant le séjour du Czar en Hollande, une négociation avait déjà été ébauchée avec notre ambassadeur Châteauneuf, et c'est en partie parce que Châteauneuf ne semblait point comprendre sa pensée, que Pierre Ier avait résolu de venir à Paris. (V. Rambaud, l'Introduction.)

certain mystère. Esprit sagace et délié, Tessé était propre autant qu'homme du monde à percer ce mystère et il devait s'y employer utilement.

Le Czar arriva à Paris le 7 mai à 6 heures du soir. Il avait préféré cette heure tardive pour échapper à la curiosité. Mais il n'en trouva pas moins la rue Saint-Denis et la rue Saint-Honoré illuminées, avec force gens aux fenêtres ou sur son passage. Afin qu'il pût choisir, on avait préparé pour lui deux appartements : l'un au Louvre, l'autre à l'hôtel de Lesdiguières. Il visita d'abord celui du Louvre. Il le trouva trop magnifiquement tendu et éclairé, et préféra l'hôtel de Lesdiguières. Déjà en cours de route on avait pu remarquer son goût pour la simplicité. Dans les appartements qui étaient préparés pour le recevoir, il choisissait toujours la pièce de derrière. Il fit de même à l'hôtel de Lesdiguières, où il fit tendre son lit de camp dans une garde-robe.

Le lendemain de son arrivée il reçut la visite du Régent. Il sortit de son cabinet, fit quelques pas au-devant de lui, l'embrassa, disent les récits du temps, avec un grand air de supériorité, et, se retournant, rentra dans son cabinet, suivi par le Régent « qu'il semblait mener en laisse ». Ils s'assirent sur deux fauteuils, le Czar prenant celui du haut bout. La conversation entre eux dura une heure, mais sans qu'il y fût parlé d'affaires; le prince Kourakin servait d'interprète.

Le 11 mai, le Czar reçut la visite du petit Roi qui avait sept ans. Le cérémonial avait été soigneusement réglé. — Le Czar descendit recevoir le Roi à la porte de son carrosse, et tous deux, marchant de front, se rendirent jusqu'à la

chambre du Czar, où ils s'assirent sur deux fauteuils égaux. Le Roi lui débita un fort joli compliment qu'on lui avait fait apprendre par cœur. Au lieu de lui répondre, le Czar le prit brusquement dans ses bras et, l'élevant à la hauteur de son visage, l'embrassa à plusieurs reprises, ce qui n'était nullement prévu par le cérémonial. On craignit un instant que le petit Roi ne prît peur; mais bien qu'un peu surpris, il fit bonne contenance, et la conversation, soutenue surtout par le duc du Maine et le maréchal de Villeroy, dura fort agréablement un quart d'heure.

Le lendemain, le Czar rendit sa visite au Roi, et fut tout surpris, car c'était la première fois qu'il sortait, de la foule qu'il trouva sur son passage. Le Roi devait le recevoir à la descente de son carrosse. Mais aussitôt que le Czar l'aperçut sous le vestibule des Tuileries marchant vers lui, il sauta de son carrosse, courut au-devant du Roi, le prit dans ses bras et monta ainsi l'escalier. Ces brusqueries, un peu voulues peut-être, n'étaient pas sans grâce, et on fut fort touché à la Cour de la prédilection et de la tendresse que, durant toute la durée de son séjour, Pierre le Grand témoigna au jeune Roi.

Ces devoirs de cérémonie remplis, commença pour le Czar cette vie sans trêve de visites officielles aux monuments publics qu'il est de tradition d'imposer aux souverains de passage à Paris, et qu'ils subissent avec une inlassable bonne grâce. Le jour même de sa réception aux Tuileries il avait visité, dès 8 heures du matin, la place Royale, la place des Victoires, la place Vendôme. Le 12 mai on le conduisit à l'Observatoire, aux Gobelins, au Jardin du Roi; le 14, à la grande galerie du Louvre, où on lui montra le

plan des villes fortifiées; le 16 aux Invalides, où il goûta la soupe des soldats, but à leur santé, et après avoir tâté le pouls à l'un d'eux qu'on tenait pour perdu, lui prédit qu'il en reviendrait (pronostic qui se vérifia); le 17 à Saint-Cloud; le 18 à Issy; le 21 au Luxembourg; le 23 à Meudon; le 24 aux Tuileries; le 25 à Versailles; le 26 à Marly. Et cela sans compter les plaisirs du soir, dîner à Saint-Cloud chez le Régent, et représentation de gala à l'Opéra, au cours de laquelle ayant eu soif il demanda un verre de bière que le Régent lui offrit avec grand respect sur une soucoupe.

Pierre le Grand parut prendre beaucoup d'intérêt à ces visites, surtout à celles qu'il fit aux établissements scientifiques. Il y trouvait l'occasion d'une foule de questions qui montraient l'étendue de ses connaissances, et sur tous ceux qui l'approchaient, il produisait une impression singulière. Laissons encore parler Saint-Simon; « Tout montrait en lui la vaste étendue de ses lumières et quelque chose de continuellement conséquent. Il allia d'une manière tout à fait surprenante la majesté la plus haute, la plus fière, la plus délicate, la plus soutenue, en même temps la moins embarrassante, quand il l'avait établie dans toute sa sûreté, avec une politesse qui la sentait et toujours et avec tous, et en maître partout, mais qui avait ses degrés suivant les personnes... C'est la réputation qu'il laissa unanimement en France qui le regarda comme un prodige dont elle demeura charmée. »

*
* *

Cependant le véritable but que s'était proposé Pierre le Grand en entreprenant son voyage n'était point perdu

de vue. Le Czar chargeait son vice-chancelier Schafiroff, que Tessé appelle souvent le *ragot*, et son ambassadeur en Hollande, le prince Kourakin, qui était en même temps son beau-frère par sa première femme, d'entrer en négociations avec Tessé. De son côté le maréchal d'Huxelles, membre du Conseil de Régence et président du Conseil des Affaires étrangères, rédigeait pour l'usage de Tessé un long mémoire (1), qui devait lui servir d'instruction. Ce mémoire témoigne, à la vérité, de la part du maréchal d'Huxelles, une certaine hésitation à s'engager dans une alliance aussi nouvelle. Il recommande à Tessé « de combattre et d'éluder des engagements précis et plus forts que ce qui convient à la correspondance et à la bonne amitié ». Mais il l'informe cependant « que Son Altesse Royale regarde comme un point important de pouvoir engager ce prince (le Czar) de manière qu'il perde désormais toute idée de former une liaison avec la cour de Vienne, et que celles de Sa Majesté aura formées avec lui puissent servir de fondement à des engagements plus étroits », et il fait observer avec justesse « que, comme Sa Majesté et le Czar ne peuvent jamais avoir d'intérêts à démêler, les liaisons établies sur ces fondements ne peuvent qu'être utiles à l'une et à l'autre puissance, sans qu'il puisse jamais en naître des inconvénients capables d'en altérer la force ni d'en diminuer les avantages ».

---

(1) *Recueil des Instructions*, etc. Russie, p. 190. *Mémoire pour servir d'instructions à M. le maréchal de Tessé.* Ce mémoire avait déjà été publié par le général de Grimoard dans l'ouvrage improprement appelé *Mémoires de Tessé.*

La première conférence s'ouvrait le 18 mai, à l'hôtel de Lesdiguières, avec un grand secret, pour échapper, disait Tessé, « aux mouches allemandes et de toutes les nations qui observent les moindres démarches ». Dès le début, le négociateur français se trouvait en présence d'une de ces propositions précises qu'il lui était recommandé d'éluder et qui était ainsi formulée : « Une amitié réciproque et une alliance fidèle, pour le ciment et le fondement de laquelle il sera fait un traité de défensive pour assurer les traités d'Utrecht et de Bade, comme aussi que la France garantira les conquêtes que le Czar a faites sur la Suède, laquelle Suède ne sera point assistée d'argent, ni de troupes, directement ni indirectement ». Et comme Tessé répondait, avec juste raison, qu'il est impossible de garantir des conquêtes tant qu'une guerre n'est pas terminée, et que « tout ce qui est sujet à la variation du succès ne peut jamais être garanti », on lui répliquait, avec une vivacité qu'il rend admirablement dans une dépêche où il semble rapporter les paroles mêmes du Czar (1) : « Eh bien ! laissez le Czar agir comme il l'entendra sur la Suède, sans garantir ses conquêtes, mais mettez le Czar aux lieu et place de la Suède. Le système de l'Europe a changé la base de tous vos traités. La Suède, quasi anéantie, ne peut vous être d'aucun secours. La puissance de l'Empereur s'est infiniment augmentée, et moi, Czar, je viens m'offrir à la France pour lui tenir lieu de la Suède. Je lui offre non seulement mon alliance, mais ma puissance et en même temps celle de la Prusse, sans

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VII. Lettre de Tessé au maréchal d'Huxelles, du 19 mai 1717.

laquelle je ne pourrais pas agir... Par moi, Czar, la balance que l'alliance de la Suède vous devait faire sera rétablie; mais le grain que j'y mets l'emporte; et de là je conclus que moi, Czar, je dois avoir le même traitement que la Suède, puisque je vous tiendrai lieu non seulement de ladite Suède, mais que je vous amène la Prusse. »

L'offre était pressante autant que formelle, et ceux qui l'avaient faite insistaient pour avoir une réponse immédiate. « Ces gens-cy, écrivait Tessé (1) le 20 mai, me demandèrent, dès hier au soir, si j'avais réponse des ouvertures que j'avais fait faire de leurs dernières propositions. A quoy je leur répondis simplement qu'en leur gardant le secret impénétrable qu'ils m'avoient demandé, je croyais que Son Altesse Royale regardoit cette affaire comme assez importante pour y réfléchir et prendre peut-être son conseil le plus secret pour digérer une matière d'aussi grande conséquence. »

La matière avait besoin en effet d'être digérée, car il ne s'agissait de rien moins pour la France que d'abandonner, pour une alliée nouvelle et inconnue, une alliée ancienne et éprouvée, bien qu'un peu infidèle dans les derniers temps. Il n'y avait pas moyen cependant de se dérober, et on convint que chacune des parties rédigerait séparément un projet de traité. Le projet français comprenait sept articles (2), dont le premier stipulait qu'il y aurait « désormais et pour toujours à l'avenir une alliance et une amitié durable et fidèle, une union et une correspondance étroite entre

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VII. Lettre de Tessé du 20 mai.
(2) *Ibid.*, t. VII. Ce projet porte la date du 29 mai.

le Roy Très Chrétien, le Czar de Moscovie, leurs héritiers et successeurs ». Le projet russe, assez différent dans les termes, et dont la rédaction provoquait de la part du maréchal d'Huxelles de nombreuses observations, tendait cependant au même but, et les choses paraissaient de prime abord devoir marcher sans encombre. « Si nous n'avançons pas beaucoup, écrivait Tessé au sortir d'une troisième conférence (1), il semble au moins que nous ne reculons pas, de manière que dans cette affaire-ci, qui peut-être n'en a jamais eu de pareille, à force de s'entendre, ou si vous voulez de ne pas s'entendre (car rien n'approche de l'embarras de traiter par truchement), j'ai quelque lieu de croire et d'espérer que Son Altesse Royale trouvera quelque avantage dans tout ceci. » Et dans une autre lettre : « Je crains que vous ne trouvier que nous allons peut-être plus vite que vous ne voulez ; mais attendu qu'il faut, comme l'on dit, qu'une porte soit ouverte ou fermée, encore faut-il que Son Altesse Royale et vous preniez un parti. »

Mais cette négociation que Tessé craignait de voir marcher trop vite au gré du Régent encore hésitant, allait se trouver au contraire entravée par l'entrée en scène d'un troisième négociateur : la Prusse. Rien n'était plus naturel en soi-même que l'intervention de la Prusse. Elle avait été l'alliée de la Russie dans la guerre contre la Suède, et avait aussi des conquêtes, entre autres l'importante place forte de Stettin, à faire garantir. De plus, un traité d'alliance défensive, de nature assez vague et qui, sur sa demande était demeuré secret, l'unissait à la France

(1) Aff. étrang. Corresp. Moscovie, t. VII. Lettre de Tessé, du 21 mai 1717.

depuis 1716. Il n'y avait donc aucune raison de la tenir à l'écart de cette négociation. Le projet de traité français était même doublé d'un second projet par lequel « il était convenu que le traité de bonne correspondance, d'amitié et d'alliance convenu entre Sa Majesté Très Chrétienne et le Czar de Moscovie serait commun au Roi de Prusse en tous ses points ».

Lorsque le baron de Kniphausen, que le roi de Prusse avait envoyé auprès du Czar, débarqua à Paris, il était tout simple de l'admettre en tiers, et une lettre de Kourakin à Tessé informait ce dernier que désormais Kniphausen assisterait aux conférences qui se tenaient à l'hôtel de Lesdiguières. « Nous sommes convenus cependant, mandait Tessé à d'Huxelles, qu'il ne serait donné d'étendue de confiance au Prussien que dans la proportion où nous le croirions utile et nécessaire, et qu'il n'aura nulle connaissance des articles qui devront être secrets entre nous. » Mais à partir de l'intervention du Prussien, comme l'appelait Tessé, les choses commencèrent à mal marcher. Par égard pour lui sans doute, on crut devoir substituer aux deux projets de traité différents sur lesquels on délibérait un troisième projet où le roi de Prusse était personnellement partie, et dont l'article premier était ainsi conçu (1): « Il a été stipulé et accordé qu'il y aura, du jour de la conclusion de ce traité entre Sa Majesté Czarienne, Sa Majesté Très Chrétienne, et Sa Majesté le Roi de Prusse, entre leurs héritiers et successeurs, leurs royaumes, pays

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VIII. Ce troisième projet porte la date du 4 juin.

et États, un traité d'amitié, de correspondance et de commerce éternel et sincère, lequel sera observé de telle manière que les parties contractantes s'entre-promettent de la manière la plus forte de faire tout ce qui dépendra d'elles pour procurer et avancer le bien et les avantages de l'un et de l'autre, et de détourner au contraire toutes sortes de dommages et de préjudices. »

Mais autant il était facile de stipuler qu'il y aurait amitié éternelle entre la Russie, la France et la Prusse, autant il allait être malaisé de s'entendre sur les conditions de cette amitié. On tomba aisément d'accord sur le principe même de la garantie réciproque de l'état territorial créé ou à créer d'une part par les traités d'Utrecht et de Bade, d'autre part par ce qu'on appelait la paix éventuelle du Nord, c'est-à-dire le traité qui ne pouvait manquer d'intervenir entre la Suède, la Russie et la Prusse. Ce fut sur les conditions où s'exercerait cette garantie que les difficultés ne tardèrent pas à surgir.

Une première difficulté fut soulevée par la France. Les termes du projet qui avait été rédigé par Schafiroff et Kourakin limitait expressément ce concours promis par la Russie et la Prusse au cas où le « Roy Très Chrétien viendrait à être attaqué par une guerre ouverte dans ses royaumes et États ». D'Huxelles faisait observer avec raison que le but de cette nouvelle alliance étant la garantie des traités d'Utrecht et de Bade, ces traités seraient aussi bien violés si l'Empereur s'attaquait aux possessions Italiennes des puissances qui avaient été parties à ces traités, et l'observation était si juste que cette difficulté ne paraît point avoir eu de suites.

Une seconde difficulté fut soulevée, celle-là par les négociateurs russes, à propos de la date à partir de la quelle la Russie, suivant l'expression du Czar lui-même, serait mise aux lieu et place de la Suède. La Russie aurait voulu être substituée effectivement à la Suède dès le lendemain de la signature du traité. La France faisait au contraire observer qu'étant encore liée vis-à-vis de la Suède par un traité qui ne devait prendre fin que dans dix mois, elle ne pouvait pas prêter assistance aux deux belligérants à la fois. Comme l'objection était juste, la difficulté parut encore de celles sur lesquelles il ne serait pas impossible d'arriver à une entente. Mais une difficulté plus sérieuse, et qui devait malheureusement devenir la pierre d'achoppement, surgit à propos du mode d'exécution de la garantie mutuelle.

Un article séparé et destiné à demeurer secret du projet du traité allait jusqu'à prévoir la composition et l'effectif des forces que l'exécution de la garantie mutuelle obligerait, le cas échéant, chacune des parties contractantes d'envoyer au secours de l'autre, à la première réquisition. Ces forces devaient comprendre non seulement de l'infanterie et de la cavalerie, mais des troupes de marine. Les chiffres seuls étaient laissés en blanc, pour être ultérieurement fixés. Mais le maréchal d'Huxelles, qui, dans toute cette négociation, paraît avoir fait preuve d'un esprit un peu timide peut-être, mais judicieux, faisait observer que le projet russe semblait toujours supposer que les troupes du Czar se joindraient à celles du Roi. « Or, il est aisé de prouver, disait-il avec raison, que si la guerre était déclarée, cette jonction deviendrait impos-

sible. Ainsi, il faut fixer l'effet de la garantie à une diversion », et il ajoutait : « Comme l'on veut agir de bonne foi, il ne faut pas dissimuler au ministre du Czar que nous ne croyons pas que la France puisse donner d'autres secours au Czar que des subsides, et que nous comptons aussi que le Czar ne peut nous secourir que par une diversion (1). »

Ce fut sur cette question de la jonction ou de la diversion qu'il devint impossible de s'entendre, le négociateur français insistant pour que le cas de diversion fût stipulé, les négociateurs russes et le prussien s'y refusant. Toutefois la difficulté principale ne venait pas de la Russie. Pierre le Grand avait une juste confiance dans son armée. Il l'avait mesurée à Poltawa contre les héroïques bandes de Charles XII et les avait anéanties. Il ne craignait pas de se trouver seul face à face avec l'Autriche. Il n'en était pas de même de l'envoyé prussien. Kniphausen n'envisageait pas sans terreur l'éventualité où les jeunes troupes de son roi se trouveraient seules aux prises avec la vieille armée autrichienne. Sa situation était, il faut le reconnaître, singulièrement difficile. Il ne s'attendait point à prendre part à une aussi importante négociation ; ses pouvoirs étaient insuffisants, et il craignait d'être désavoué par un maître qui, à en juger par la manière dont il traita plus tard son fils, ne devait pas avoir l'humeur tendre pour ses serviteurs. Le séjour du Czar en France permettait au contraire aux négociateurs russes d'en référer à leur maître sur les

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VIII. Ces observations du maréchal d'Huxelles sont en regard du projet de traité rédigé par Schafiroff et Kourakin, dont le texte est sur deux colonnes.

points difficiles; mais le genre de vie que celui-ci menait ne rendait pas toujours aisé de le saisir.

Depuis qu'il était débarrassé des visites officielles, le Czar, dont le séjour à Paris se prolongeait depuis près d'un mois, se livrait aux caprices de son humeur curieuse. Un jour où l'on comptait pouvoir lui soumettre l'état des affaires, la fantaisie lui prenait de voir sortir de Notre-Dame la procession de la Fête-Dieu. Il fallait que Tessé, laissant là les négociations, courût aux Enfants-Trouvés, dont les balcons étaient vis-à-vis l'église, et priât les Sœurs à qui appartenaient ces balcons de les faire orner tant bien que mal avec quelques tapis pour que le Czar y fût convenablement (1). « Au surplus, écrivait-il, je ne sais point où le Czar dînera ni s'il retournera à Versailles. Je n'ai nulle nouvelle du duc d'Antin. Avec tous ces déménagements il n'y a homme à qui la tête ne tournât. »

La tête lui tournait bien davantage encore lorsqu'il apprenait que le Czar, qu'il devait accompagner partout, était sorti sans le prévenir de l'hôtel de Lesdiguières, et s'était jeté dans un fiacre sans dire où il allait. Parfois il en usait de même avec le carrosse des femmes qui s'étaient fait descendre devant sa porte pour le voir sortir. C'est ainsi qu'un jour il monta, pour se faire conduire à Boulogne, dans le carrosse de la maréchale de Matignon, qui fut fort étonnée de se trouver à pied. Ces jours-là Tessé le cherchait, effaré, dans toute la ville, sans pouvoir le re-

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VII. Lettre de Tessé, du 26 mai.

joindre. Pour échapper à la curiosité, il avait coutume de revêtir un costume fort simple, que Buvat décrit ainsi dans son journal : « Le Czar était fort simplement vêtu d'un surtout de bouracan gris assez grossier, tout noir, avec une veste d'étoffe de laine grise dont les boutons étaient de diamants, sans cravate et sans manchettes ni dentelles aux poignets de sa chemise, ayant une perruque brune à l'espagnole, dont il avait fait couper le derrière qui lui avait paru trop long, et sans être poudrée. » Duclos dans ses *Mémoires secrets*, rapporte en effet qu' « il avait commandé une perruque et que le perruquier ne douta pas qu'il ne lui en fallût une à la mode qui était alors de les porter longues et fournies. Mais le Czar lui fit donner un coup de ciseaux tout autour pour la réduire à la forme de celle qu'il portait. »

Si simple que fût son ajustement, il lui arrivait presque toujours d'être reconnu, grâce à un certain air de majesté naturelle, et la foule qui s'attachait à ses pas l'importunait souvent. C'était chez des ouvriers de réputation qu'il se faisait de préférence conduire, et il se plaisait à les voir travailler. Duclos ajoute : « Les choses de pur goût et d'agrément le touchaient peu ; mais tout ce qui avait un objet d'utilité, trait à la marine, au commerce, aux arts nécessaires, excitait sa curiosité, fixait son attention, et faisait admirer la sagacité d'un esprit étendu, juste, et aussi prompt à s'instruire qu'avide de savoir. »

En effet, on voulut lui faire admirer la collection des pierreries du Louvre, mais il avoua qu'il s'y connaissait peu. En revanche il prit beaucoup d'intérêt à voir à Bercy le cabinet de physique de Pajot d'Ons en Bray, le directeur

des postes. Un carme alors fameux par ses découvertes, le Père Sébastien, lui fit admirer plusieurs de ses machines. Il eut soin de rendre également visite à tous les corps savants. A la Sorbonne il embrassa le buste de Richelieu et prononça ces paroles qui pour lui paraissent bien théâtrales (1) : « Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi pour qu'il m'apprît à gouverner l'autre. » A l'Académie française, comme il avait négligé de prévenir de sa visite, il ne trouva que deux académiciens qui lui firent les honneurs de la salle des séances. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il prit beaucoup d'intérêt à l'*Histoire métallique* de Louis XIV. A l'Académie des Sciences, sa réception fut tout à fait solennelle. « Il voulut y prendre séance, disent les *Mémoires de la Régence*, et il permit à la Compagnie de s'asseoir pour considérer l'ordre de l'Académie et le rang des Académiciens. » On lui fit les honneurs de plusieurs machines nouvelles, et il prit grand intérêt à tout ce qu'on lui montra. Il se plut beaucoup également à la Monnaie, où le directeur fit frapper devant lui une médaille d'or qu'il lui présenta. D'un côté était gravé son portrait et de l'autre cette inscriptiou : *Vires acquirit eundo*. Il rendit également de nombreuses visites à l'Observatoire, ou bien, au contraire, il faisait venir des savants à l'hôtel de Lesdiguières pour s'entretenir avec eux, en particulier des géographes, et il leur donnait les renseignements nécessaires pour rectifier les erreurs qu'ils avaient

(1) Ces paroles ne sont reportées ni par Saint-Simon ni par Dangeau. Elles ne se trouvent que dans Duclos dont les *Mémoires secrets* sont loin de mériter une confiance absolue.

commises en dressant la carte de son vaste empire encore mal connu.

Ces allures si nouvelles chez un souverain avaient commencé par étonner les Parisiens. Elles finirent par leur plaire et il s'était acquis une popularité véritable. Toutefois les femmes de la Cour boudaient un peu. C'est qu'il n'avait guère fait de frais pour elles. « Il est peu galant, écrivait le marquis de Louville (1), ce qui ne met pas les femmes dans son intérêt. » Une question d'étiquette l'avait empêché de rendre la première visite aux princesses du sang. Quelques-unes cependant n'y tinrent pas, et le firent complimenter par un gentilhomme. A celles-là seulement il consentit à rendre visite. Ainsi avait fait Madame, la mère du Régent, qui, toute fière de l'avoir reçu, l'appelait : « Mon héros le Czar. » Mais un peu grosse, et rouge, Madame, malgré tout son esprit, n'était pas faite pour lui donner une juste idée des grâces françaises. Aucune dame de la Cour ne lui fut régulièrement présentée. Ce n'est pas qu'il ne sût être aimable à l'occasion quand il le voulait. C'est ainsi que, visitant les Invalides avec le maréchal de Villars, il sut que la maréchale était là en *voyeuse*, comme on disait alors. Il la fit approcher et lui dit des paroles obligeantes. Dînant à Bellevue chez le duc de Tresmes, il apprit que sa fille la comtesse de Béthune était là, en *voyeuse* également. Aussitôt il la fit prier de se mettre à table avec lui et la combla de politesses. Mais quand la curiosité attirait les femmes en

(1) *Mémoires secrets du marquis de Louville.* Lettre du 17 juin au duc de Saint-Aignan.

foule sur son passage, il affectait d'ignorer leur présence. Ainsi fit-il à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin, où il alla dîner et où la duchesse de Bourbon, avec un certain nombre de dames de la Cour, s'étaient rendues pour le voir. Il les trouva toutes rangées dans une galerie. Mais il se borna à les saluer d'une simple inclination de tête et ne s'en fit nommer aucune.

Le séjour du Czar à Petit-Bourg fut marqué par un épisode où brilla la bonne grâce du duc d'Antin, ce parfait courtisan, qui, à force d'obséquiosité envers Louis XIV, avait réussi à se faire pardonner par lui d'être le seul fils légitime de Mme de Montespan. Le Czar était tendrement attaché à la Czarine Catherine, sa seconde femme. Un instant, son séjour à Paris se prolongeant, il avait pensé à la faire venir. Mais la question de l'incognito, qu'il tenait à garder, lui avait fait renoncer à ce dessein, et il lui avait mandé de l'attendre aux eaux de Spa. D'Antin savait cela, et, voulant se rendre agréable au Czar, il avait trouvé moyen de se procurer un portrait de la Czarine. La première chose que Pierre le Grand aperçut en entrant dans la salle à manger fut ce portrait, au-dessous duquel d'Antin avait fait graver quelques vers. « Cette galanterie lui plut si fort, dit Duclos, qu'il s'écria qu'il n'y avait que les Français qui en fussent capables. » Malgré toutes nos recherches nous n'avons pu trouver les vers composés par le duc d'Antin pour la Czarine.

Il y eut cependant une femme que Pierre le Grand témoigna la curiosité de voir, bien qu'elle eût quatre-vingt-deux ans, ce fut Mme de Maintenon. On trouve partout, racontée d'après Saint-Simon, la visite qu'il lui rendit à Saint-Cyr.

Ce récit n'est point tout à fait exact. Il n'est pas vrai que, sans la saluer, il se soit borné à écarter les rideaux de son lit; et qu'après l'avoir regardée il se soit éloigné sans mot dire. Apparemment Mme de Maintenon devait savoir comment les choses s'étaient passées. Voici comment elle raconte elle-même cette visite (1) : « Le Czar est arrivé à sept heures du soir. Il s'est assis au pied de mon lit. Il m'a demandé si j'étais malade. J'ai répondu que oui. Il m'a fait demander ce que c'était que mon mal. J'ai répondu : Une grande vieillesse. Il ne savait que me dire, et son truchement ne paraissait pas m'entendre; sa visite a été fort courte. Il est encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir. Vous croyez bien qu'il n'en aura été guère satisfait. »

Pierre le Grand visita Saint-Cyr en grand détail. « Il se fit montrer, rapporte le *Mercure de France*, les cinq classes et toutes les demoiselles, chacune à leur place. » Pendant ce temps les seigneurs de sa suite, qu'il avait laissés à Versailles, y avaient amené d'autres demoiselles qu'ils firent coucher précisément dans l'appartement de Mme de Maintenon, ce temple de la pruderie, dit Saint-Simon. Blouin, l'ancien valet de chambre de Louis XIV, qui avait remplacé l'officieux Bontemps, et qui était demeuré gouverneur de Versailles, s'en montrait fort scandalisé.

Cependant le séjour du Czar touchait à son terme. Il était nécessaire que la négociation se terminât d'une ma-

(1) *Lettres de Mme de Maintenon*, t. VII, 11 juin 1717. Cette publication est celle de La Beaumelle, toujours, il faut l'avouer, un peu suspecte.

nière ou de l'autre. Mais elle en demeurait toujours au même point. « La patience de Job serait en vérité nécessaire, Monsieur, écrivait Tessé (1). Nous avons travaillé jusqu'à deux heures après-midi et reculons à mesure que nous croyons avancer, ou peut-être nous avançons à proportion de ce que nous voulons reculer. » La difficulté était toujours la même, la Russie, et surtout la Prusse, se refusant à la diversion et ne voulant s'engager qu'à la conjonction, comme l'Angleterre et la Hollande s'y étaient engagées par un article du traité de la Haye : « J'entends bien, ajoutait Tessé, l'embarras où vous met le détail de cet article, mais je n'y vois guère d'emplastre. »

D'Huxelles commençait à douter également du succès, et il écrivit à Tessé (2) : « Si vous voyez bien clairement que l'on ne puisse se concilier présentement, il serait bon qu'il parût que la difficulté ne viendrait que de l'incertitude qu'on éprouve jusqu'à quel point le Roy de Prusse voudrait se porter pour l'exécution de la garantie, parce qu'en ce cas il nous resterait une ouverture pour amener le Czar au point de faire présentement un traité d'amitié, en attendant que l'on pût prendre des liaisons plus étroites. »

Kniphausen, qui était l'auteur principal de la difficulté, mais qui voulait en même temps en décliner la responsabilité, disait de son côté à Tessé, en se promenant avec lui à l'issue d'une de leurs nombreuses conférences, dans le jardin de l'hôtel de Lesdiguières : « Le Czar ne passera

(1) Aff. étrang., Moscovie, t. VIII. Lettre de Tessé, du 5 juin 1717.

(2) Affair. étrang., Corresp. Moscovie, t. VIII. Le Maréchal d'Huxelles à Tessé, 6 juin 1717.

jamais l'article de la diversion que vous demandez au lieu de secours. Je ne sais pas non plus si mon maître le passeroit. Ainsy j'ay lieu de croire que notre traité entier ne se fera pas. »

Quelques jours après avait lieu dans ce même jardin, entre Tessé d'un côté, le Czar et ses ministres de l'autre, une dernière conférence qui achevait d'enlever tout espoir de succès. Voici en quels termes expressifs Tessé rend compte de l'intervention personnelle du Czar (1) :

« Notre Czar arriva donc hier au soir, Monsieur, très content de son voyage, mais dèz qu'il eut, en arrivant, fait un tour de jardin et assemblé ses ministres, l'humeur luy changea, et je le vis gesticuler, et se promenant seul, rêver appuyé sur son baston, et travaillant sur le sable comme un homme agité. Ses ministres m'appelèrent et me dirent la douleur de leur Maistre de sentir qu'avec une volonté déterminée de s'unir à la France il ne pouvait y réussir, que, de tout son cœur, il voudrait estre en estat de s'engager à une *diversion* en cas de guerre nécessaire contre l'Empereur, mais qu'il ne le pouvait sans le Roy de Prusse dont l'envoyé, quoy que muny de pouvoirs, n'avait pas celuy de son Maistre sur l'article de la diversion, et que sans le dit Roy de Prusse il ne pouvait agir ni rien promettre de positif. »

Dès l'instant que le Czar, malgré le désir passionné de s'unir à la France que lui prête Saint-Simon, ne voulait pas s'engager sans la Prusse, la négociation ne pouvait qu'échouer. Il faut reconnaître qu'il était difficile à la Russie

(1) Aff. étrang., Moscovie, t. VIII. Lettre de Tessé, du 13 juin.

d'abandonner son allié, et d'Huxelles lui-même en tombait d'accord : « On ne peut s'empêcher de convenir avec le Czar et ses Ministres, écrivit-il à Tessé, que l'engagement que ce Prince prendrait de faire une diversion en cas de guerre serait impossible dans l'exécution sans le concours du Roy de Prusse. Aussy la difficulté que fait le Czar de promettre en effet ce qu'il voit qu'il ne pourrait pas accomplir est une marque de la bonne foi de ce Prince et de la fidélité qu'il veut observer dans ses engagements. »

Aussi en revenait-il à l'idée, déjà émise par lui, de signer dès à présent un traité de bonne amitié et correspondance, sans qu'il y fût parlé de subsides, de conjonction ou de diversion, toutes questions qui devraient être ultérieurement réglées. Mais il était trop tard. Le Czar touchait à son départ. Le 16 juin on lui fit passer en revue, aux Champs-Élysées, les régiments des gardes, des gens d'armes, des chevau-légers et des mousquetaires. Excédé de la chaleur, de la poussière, du grand nombre de carrosses et de gens à pied qui se pressaient pour le voir une dernière fois avant son départ, il ne regarda presque pas les troupes. Quittant la revue, il alla visiter les travaux du pont tournant des Tuileries, et, ajoute Buvat dans son journal, « s'enferma dans une loge de suisse avec M. le duc d'Orléans, où ils restèrent environ en conférence une demi-heure avec l'interprète du Czar qui était un Anglais de nation ».

Dans cette dernière conférence fut-il question de la négociation qui venait d'échouer et chercha-t-on quelque moyen de la renouer? Cela est possible, mais ce n'est qu'une supposition. Le 20 juin, le Czar partait pour Spa,

où l'attendait la Czarine. A la vérité il laissait derrière lui Kourakin et Schafiroff chargés de discuter un traité de bonne amitié et correspondance en sept articles que d'Huxelles avait précipitamment rédigé. Mais il n'y avait plus rien à faire. Les négociateurs étaient aigris les uns contre les autres, comme le sont souvent des gens qui ont disputé trop longtemps. Schafiroff se plaignait, sans grande raison, que la France eût varié dans ses propositions, et son étroite entente avec Kniphausen paraissait même suspecte à Tessé. Kniphausen était également de mauvaise humeur de la responsabilité qu'on prétendait faire peser sur lui. Aussi se montrait-il plus récalcitrant que jamais. Quand, le 22 juin, Tessé se présenta chez lui pour lui soumettre ce traité de correspondance et de bonne amitié sur le texte duquel il était à peu près d'accord avec Schafiroff, Kniphausen déclara « que jamais on n'avait signé un traité de quelque nature que ce soit, ny avec quelques pouvoirs que l'on pust avoir sans l'avoir auparavant fait voir à son Maistre, et qu'il ne signerait point les articles soit ostensibles, soit secrets, sans en avoir donné part au sien et les lui avoir envoyés (1) ».

Tessé retournant chez Schafiroff, qui devait l'attendre, le trouva sorti. Il comprit que les deux négociateurs se dérobaient, et il écrivit une courte lettre à d'Huxelles pour lui donner le bonsoir et l'avertir que de son côté il s'en retournait à sa petite maison des Camaldules dont il déclarait, depuis quelque temps déjà, avoir le *Heimweh*.

---

(1) Aff. étrang., Corresp. Moscovie, t. VIII. Lettre de Tessé, du 23 juin.

Ainsi se termina, sans succès apparent, cette négociation dont le fait même est bien connu, mais dont les détails n'ont jamais été racontés, et dont l'ensemble n'a pas été appréciéé très équitablement, suivant nous du moins, par les historiens qui en ont fait mention. Faute d'être remontés aux sources, le rôle cependant si important de la Prusse leur a échappé, et ils ont adopté un peu trop facilement la version de Saint-Simon qui, égaré par sa haine contre le cardinal Dubois, attribue aux *funestes charmes* de l'Angleterre et au *fol mépris* que la France aurait fait de la Russie, l'échec de la négociation.

Les funestes charmes de l'Angleterre n'y furent, comme on a pu le voir, pour rien. Sans doute le Régent était très justement préoccupé de ne point donner ombrage à l'Angleterre et de ne point porter atteinte aux stipulations toutes récentes de la Haye, stipulations qui, au reste, avaient été communiquées au Czar. Il avait même, dans le projet d'alliance en délibération, fait insérer cette clause : « que le présent traité ne pourrait porter aucun préjudice au traité de la Haye ». Mais cette réserve toute naturelle avait été acceptée par la Russie et la Prusse qui réservaient également leurs alliances antérieures.

Il n'est pas davantage exact que la France ait témoigné un fol mépris de la Russie. La négociation avait été au contraire poussée aussi loin que possible et n'avait échoué que sur une difficulté sérieuse. La vérité c'est que les temps n'étaient pas mûrs pour une alliance aussi étroite que l'aurait souhaitée Pierre le Grand. L'état de l'Europe était trop incertain, les communications entre les deux pays encore trop difficiles. Mais les efforts tentés avec

beaucoup de bonne foi de part et d'autre ne furent pas perdus. La négociation fut reprise quelques mois après, non pas il est vrai à Paris, mais en Hollande, et le dernier projet de traité, hâtivement rédigé par le maréchal d'Huxelles, devint le 19 août 1717 le traité d'Amsterdam, premier instrument diplomatique au bas duquel la France et la Russie aient apposé leur signature.

Le séjour de Pierre le Grand à Paris eut un résultat encore plus décisif. Si la France, pour reprendre l'expression de Saint-Simon, demeura charmée de lui, il demeura aussi charmé de la France. Il partit enchanté de la réception qui lui avait été faite, du respect et de la sympathie dont il s'était senti environné. A partir de ce jour, les deux pays cessèrent d'être étrangers l'un à l'autre. Non seulement des relations diplomatiques régulières furent établies par l'envoi de ministres *caractérisés*, comme on disait alors, mais les Russes commencèrent à venir en grand nombre à Paris; les Français apprirent le chemin de Saint-Pétersbourg, et de ce voyage justement célèbre datent, entre les deux grands peuples, ces sentiments d'instinctive amitié, qui traversés parfois par les erreurs de la politique, méconnus par les rêves de l'ambition, n'en renaissent pas moins, toutes les fois que les circonstances deviennent favorables, avec l'indestructible vitalité des sympathies naturelles et des intérêts permanents.

SALUT A L'EMPEREUR[1]

STANCES

DE

M. DE HEREDIA

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANCAISE

Pax et Robur.

Très illustre Empereur, fils d'Alexandre Trois !
La France, pour fêter ta grande bienvenue,
Dans la langue des Dieux par ma voix te salue;
Car le poète seul peut tutoyer les rois.

(1) Ces vers ont été lus par M. Paul Mounet, de la Comédie-Française, le mercredi 7 octobre 1896, à la cérémonie de la pose de la première pierre du Pont Alexandre III, en présence de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

Et Vous, qui près de Lui, Madame, à cette fête
Pouviez seule donner la suprême beauté,
Souffrez que je salue en Votre Majesté
La divine douceur dont votre grâce est faite.

Voici Paris ! Pour vous les acclamations
Montent de la cité riante et pavoisée
Qui, partout, au palais comme à l'humble croisée,
Unit les trois couleurs de nos deux nations.

Pour vous, Paris en fête, au long du large fleuve
Qui roule dans ses flots les sons et les couleurs,
Gigantesque bouquet de flammes et de fleurs,
Met aux arbres d'automne une floraison neuve.

Et sur le ciel, au loin, ce Dôme éblouissant,
Garde encor des héros de l'époque lointaine
Où Russes et Français, en un tournoi sans haine,
Prévoyant l'avenir, mêlaient déjà leur sang.

Sous ses peupliers d'or, la Seine aux belles rives
Vous porte la rumeur de son peuple joyeux;
Nobles Hôtes, vers vous les cœurs suivent les yeux.
La France vous salue avec ses forces vives !

La Force accomplira les travaux éclatants
De la Paix, et ce pont, jetant une arche immense
Du siècle qui finit à celui qui commence,
Est fait pour relier les peuples et les temps.

Qu'il soit indestructible, hospitalier à l'hôte,
Que le ciment, la pierre et que le métal pur
S'y joignent, et qu'il soit assez large et si sur
Que les peuples unis y passent côte à côte.

Et quand l'aube du siècle à venir aura lui,
Paris, en un transport d'universelle joie,
Ouvrira fièrement la triomphale voie
Au couple triomphal qu'il acclame aujourd'hui.

Sur la berge historique avant que de descendre,
Si ton généreux cœur aux cœurs français répond,
Médite gravement, rêve devant ce pont;
La France le consacre à ton père Alexandre.

Tel que ton père fut, sois fort et sois humain.
Garde au fourreau l'épée illustrement trempée
Et, guerrier pacifique appuyé sur l'épée,
Tsar, regarde tourner le globe dans ta main.

Le geste impérial en maintient l'équilibre;
Ton bras doublement fort n'en est point fatigué,
Car Alexandre, avec l'Empire t'a légué
L'honneur d'avoir conquis l'amour d'un peuple libre!

Oui, ton Père a lié d'un lien fraternel
La France et la Russie en la même espérance;
Tsar, écoute aujourd'hui la Russie et la France
Bénir, avec le tien, le saint nom paternel.

Achève donc son œuvre. Héritier de sa gloire,
De ta loyale main prend l'outil vierge encor,
Étale le mortier sous la truelle d'or,
Frappe avec le marteau d'acier, d'or et d'ivoire;

Viens!... Puisse l'Avenir t'imposer à jamais
Le surnom glorieux de ton ancêtre Pierre,
Noble Empereur qui vas sceller la grande pierre,
Granit inébranlable où siégera la Paix!

COMPLIMENT[1]

POÉSIE

DE

M. JULES CLARETIE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

Il est un beau pays aussi vaste qu'un monde
Où l'horizon lointain semble ne pas finir,
Un pays à l'âme féconde,
Très grand dans le passé, plus grand dans l'avenir.

Blond du blond des épis, blanc du blanc de la neige,
Ses fils, chefs ou soldats, y marchent d'un pied sûr.
Que le sort clément le protège,
Avec ses moissons d'or sur un sol vierge et pur!

(1) Ces vers ont été lus par M. Mounet-Sully, doyen de la Comédie-Française, le mercredi 7 octobre, à la représentation de gala du Théâtre-Français, en présence de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

II

C'est une terre hospitalière
Qu'aime notre art et qu'il bénit,
Où les serviteurs de Molière
Souvent ont retrouvé leur nid,

Quand la volonté souveraine
Donna complaisamment accès,
Comme au cortège d'une reine,
Aux muses de l'esprit français,

Et d'une indulgente tutelle,
Parmi les théâtres rivaux
Honora la scène immortelle
De Corneille et de Marivaux.

Quel chapitre de notre histoire
Que d'entendre en toutes saisons
Comme un écho de notre gloire!...
Car Molière avait deux maisons!

Si bien qu'au pays de Pouchkine
De l'idéal classique épris,
S'il vivait, le tendre Racine
Se croirait encore à Paris.

C'est là qu'avec leurs interprètes
Le génie ardent et chercheur
De nos plus modernes poètes
Fut accueilli dans sa fraîcheur,

Pétersbourg prit, pour ses soirées,
Nos auteurs avant le succès,
Et ses louanges désirées
Nous les ont rendus plus français.

C'est ainsi que, sous la fourrure,
Un jour le *Caprice* arriva,
Comme une nouvelle parure,
Des bords amis de la Néva.

Et Paris mit sur son épaule,
Tout ébloui de le revoir,
Ce joyau revenu du pôle
Qu'il fera rayonner ce soir.

III

Et c'est pourquoi mêlés aux fêtes solennelles
Traducteurs passagers des œuvres éternelles,
Pour les poètes morts qui parlent par leurs voix,
Les humbles serviteurs du logis de Molière
S'inclinent tous devant la sereine lumière
Du Père d'un grand peuple aux glorieux exploits !

Ici, tout est bonheur ; aujourd'hui, tout est joie ;
Molière se ranime et sa maison flamboie
Au milieu de Paris qui vibre comme un chœur !
C'est du Nord, maintenant, que nous vient l'espérance,
Et le respect ému de notre chère France
En hymnes radieux jaillit de notre cœur !

IV

Mesdames Reichenberg, Barretta et Bartet s'avancent alors et disent les vers suivants :

Mlle REICHENBERG

Nous qui sommes de simples femmes,
Unissons nos vœux précurseurs
A tout ce fier concert des âmes
Au nom des mères et des sœurs.

Mme BLANCHE BARRETTA

Qu'un bonheur fidèle accompagne
Dans leur impérial séjour
Notre hôte illustre et sa compagne
D'un rayon de gloire et d'amour.

Mlle BARTET

Qu'à la sainte et forte Russie,
Sous le clair rayon du ciel bleu,
La France à jamais s'associe
Pour les grandes œuvres de Dieu!

LA
NYMPHE DES BOIS DE VERSAILLES[1]

STANCES

DE

M. SULLY PRUDHOMME

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Je dormais dans ces bois où, depuis vingt-cinq ans,
Ni le bruit des combats ni la rumeur des camps
Ne troublaient plus l'asile ombreux de mon long rêve;
A peine un cri d'enfant, un branle de berceau,
Un froissement de feuille à l'essor d'un oiseau
Coupaient le labeur grave et muet de la sève.

Je dormais, quand soudain je sentis frémir l'air
Et près de mon côté le sol antique et cher
Tressaillir, et vers moi palpiter le bocage.
Frissonnante à mon tour j'eus un éclair d'effroi...
Mais le buisson s'ouvrit, et l'ombre du Grand Roi
M'apparut souriante et me tint ce langage :

(1) Ces vers ont été lus par Mme Sarah Bernhardt, le jeudi 8 octobre, au Château de Versailles, en présence de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

« Nymphe immortelle, écoute et viens à mon secours.
Un couple impérial, espoir des nouveaux jours,
Veut visiter ma gloire embaumée à Versailles.
Je ne suis plus qu'un spectre, un voile éteint ma voix :
Que la tienne, sonore et suave à la fois,
En soit le vif écho dans ces nobles murailles!

« Mes hôtes sont les tiens, prends ma place auprès d'eux;
Traduis pour leur couronne et leur race mes vœux;
De mon règne en exemple offre-leur ce qui dure;
Apprends-leur à quel peuple ils ont tendu la main,
Et quel génie ici, plus que moi souverain,
Plus que moi conquérant, a vaincu la Nature;

« Comment, à mon appel, tous les arts en ces lieux,
Vouant à l'Idéal un temple harmonieux,
D'un rendez-vous de chasse, abri sombre et sauvage,
Ont su faire, ô prodige! un rendez-vous sacré
Pour deux peuples unis fièrement, de plein gré,
Par l'attrait mutuel d'un beau nœud sans servage.

« L'Épouse auguste est là : va lui dire en mon nom
Que les Grâces lui font leur cour à Trianon
Comme à leur jeune sœur que le bandeau fait grande.
Le fils des Romanoff m'apporte ses saluts;
Au seuil du palais vaste où je ne brille plus
Il sied que dans tes yeux mon soleil les lui rende!

« Ah! depuis que la tombe a refoidi mes os
J'ai longtemps médité sur l'emploi des héros,

Mais n'importune pas de ma science amère
Un prince que son sang nous convie à fêter;
Pour bien faire il n'a pas de maître à souhaiter :
J'ai déjà reconnu son modèle en son père.

« La sagesse léguée a pris racine en lui
Et la fleur en est douce à cueillir aujourd'hui.
Nymphe, reçois-le donc, de mon lustre vêtue;
Sois tendre à sa compagne; au front de leur enfant
Pose, au nom de la France, un baiser triomphant
Pour que la foi jurée aux cœurs se perpétue. »

LES SNOBS

PAR

M. JULES LEMAITRE

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE FRANCAISE

Lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies du 24 octobre 1896.

Messieurs,

Le mot de snob est très employé depuis quelques années, — et par les snobs eux-mêmes, comme tous les mots à la mode. Je le prendrai, avec votre permission, au sens très élargi où il plaît aux Parisiens de l'entendre et dont s'étonnerait peut-être l'auteur de la *Foire aux Vanités*.

Nous avons eu successivement les snobs du roman naturaliste et documentaire, les snobs de l'écriture artiste, les snobs de la psychologie, les snobs du pessimisme, les snobs de la poésie symboliste et mystique, les snobs de Tolstoï et de l'évangélisme russe, les snobs d'Ibsen et de l'individualisme norvégien ; les snobs de Botticelli, de saint François d'Assise et de l'esthétisme anglais, les snobs

de Nietzsche et les snobs du « culte du moi », les snobs de l'intellectualisme, de l'occultisme et du satanisme, — sans préjudice des snobs de la musique et de la peinture, et des snobs du socialisme, et des snobs de la toilette, du sport, du monde et de l'aristocratie, lesquels sont souvent les mêmes que les snobs littéraires, car les snobismes s'attirent invinciblement entre eux et se peuvent donc cumuler. Mais je ne vous parlerai ici que du snobisme en littérature et je ne sais pas bien, en vérité, si ce sera pour en faire la satire ou l'apologie.

Qu'est-ce donc, en effet, que le snobisme? C'est l'alliance d'une docilité d'esprit presque touchante et de la plus risible vanité. Le snob ne s'aperçoit pas que, d'être aveuglément pour l'art et la littérature de demain, cela est à la portée même des sots; qu'il est aussi peu original de suivre de parti pris toute nouveauté que de s'attacher de parti pris à toute tradition, et que l'un ne demande pas plus d'effort que l'autre : car, comme le dit La Bruyère, « deux choses contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté ». C'est par ce contraste entre sa banalité réelle et sa prétention à l'originalité que le snob prête à sourire. Le snob est un mouton de Panurge prétentieux, un mouton qui saute à la file, mais d'un air suffisant.

Or cette docilité vaniteuse, cette fausse hardiesse d'esprits médiocres et vides, cette ardeur pour les nouveautés uniquement parce qu'elles sont des nouveautés ou que l'on croit qu'elles en sont, tout cela est très humain; et c'est pourquoi, si le mot de snobisme est récent dans le sens où nous l'employons, la chose elle-même est de tous les temps.

Il y a eu les snobs de l'hôtel de Rambouillet, les snobs du précieux. Cathos et Madelon sont proprement des snobinettes et les aïeules authentiques des dames bizarres qu'on voit dans les couloirs du théâtre de l'Œuvre. « C'est là savoir la fin des choses, le grand fin, le fin du fin », est une phrase de snob et même d'esthète. Madelon fait cette dépense d'admiration à propos de l'impromptu de Mascarille : elle la ferait aujourd'hui à propos de quelque poème symbolique en vers invertébrés et s'entendrait tout juste autant. Le snobisme littéraire des filles de Gorgibus se complique d'ailleurs du snobisme mondain et de celui de la toilette, ou plutôt s'y confond; car c'est du même esprit qu'elles jugent les vers de Mascarille et ses canons ou sa petite oie. Bref elles sont complètes.

Une autre espèce de snob, c'est le marquis de la *Critique de l'École des Femmes :* snob d'Aristote qu'il a découvert dans l'abbé d'Aubignac, et des trois unités : car les trois unités d'Aristote, qui ne sont pas dans Aristote, furent une nouveauté, une mode, « le dernier cri », avant d'être une vieillerie ; et le marquis les défend dans le même sentiment et avec la même compétence que les conspuera tel naïf gilet rouge de 1830.

Lorsque la jeune cour délaissa le vieux Corneille pour l'auteur d'*Andromaque* et de *Bajazet*, il y eut, n'en doutez point, les snobs de Racine. Et il y eut, au siècle suivant, les snobs de la philosophie, ceux de l'anglomanie, ceux de la sensibilité et de l'amour de la nature, les snobs de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Les bergeries de Trianon furent les jeux du snobisme charmant d'une reine. Les snobs de l'optimisme firent la Terreur. Si je nomme

encore les snobs du romantisme et ceux du réalisme, et ceux du positivisme, nous aurons rejoint les snobs des vingt dernières années, que j'énumérais en commençant. Ainsi le snobisme, parallèlement à la série des écrivains novateurs, forme, tout le long de notre histoire littéraire, une chaîne ininterrompue.

Qu'est-ce à dire ? C'est que les snobs jouent un rôle aveugle, mais parfois efficace, dans le développement de la littérature. Ils se trompent sans doute dans l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et dans les raisons qu'ils se donnent de leurs préférences, mais non toujours dans ces préférences mêmes. Comme ils courent indifféremment à tout ce qui affecte un air d'originalité, ils s'attachent le plus souvent à des modes ridicules et qui passent ; mais il est inévitable qu'ils s'attachent aussi quelquefois à des nouveautés qui demeurent ; et leur concours, alors, n'est point négligeable. Ils ne sauraient soutenir longtemps le faux et le fragile et ce qui n'a pas en soi de quoi durer : mais leur zèle, quoique ignorant, peut hâter le triomphe de ce qui est appelé à vivre. Leurs erreurs ne sont jamais de longue conséquence, mais le bruit qu'ils font peut servir quand, d'aventure, ils ne se sont pas trompés. Ils ont donc, à l'occurrence, leur utilité sociale. Il faut, à cause de cela, les traiter doucement et, sinon les honorer, du moins les absoudre.

Mais, au fait, pourquoi ne pas les honorer? Je crois vraiment que quelques-uns des événements les plus heureux de notre littérature, et par exemple l'épuration et l'affinement de la langue dans la première moitié du XVIIe siècle, l'entrée des sciences politiques et naturelles

dans le domaine littéraire au XVIIIe, le mouvement sentimental et naturiste provoqué par Jean-Jacques, l'évolution romantique suivie de l'évolution réaliste qu'a suivie la réaction idéaliste, un peu trouble, à laquelle nous assistons, ne se seraient point accomplis aussi vite sans les snobs. Puisque, forcément les esprits médiocres sont toujours en majorité, il faut bien que ce soient des esprits médiocres, mais inquiets et préoccupés de nouveauté, qui assurent la victoire des innovations viables. Ce qu'on appelle les bons esprits, c'est-à-dire ceux qui sont à la fois dociles et modestes, seraient plutôt capables de retarder cette victoire. Les bons esprits se méfient ; ils sont tentés de croire que « tout a été dit depuis qu'il y a des hommes et qui pensent ». Ils ont la manie de reconnaître des choses très anciennes dans ce qu'on leur présente comme nouveau. Pour eux, Ibsen et Tolstoï sont déjà dans George Sand ; tout le romantisme est déjà dans Corneille ; tout le réalisme, dans *Gil Blas ;* tout le sentiment de la nature dans les poètes de la Renaissance et, par delà, dans les poètes anciens ; tout le théâtre dans l'*Orestie*, et tout le roman dans l'*Odyssée*. Ils disent à chaque invention prétendue : « A quoi bon? nous avions cela. » Les snobs, plus crédules, se trouvent parfois être plus clairvoyants sans bien savoir pourquoi. Presque tous les snobismes que je vous ai énumérés furent les auxiliaires agités et ahuris d'entreprises finalement intéressantes. Une histoire du snobisme se rencontrerait sur bien des points avec l'histoire des évolutions de la littérature et de l'art.

Il y a plus. J'ai dit que ce qui distingue les snobs des autres esprits soumis et dépourvus d'originalité, c'est

qu'ils ont la docilité vaniteuse et bruyante. Hélas ! cela les en distingue-t-il en effet? On peut mettre de la vanité et de la suffisance, même dans la soumission au passé, même dans le culte de la tradition, même dans la routine. On est tout aussi fier de défendre l'immobilité que de pousser au progrès, et l'on s'en fait pareillement accroire dans l'un et dans l'autre cas. En somme, tradition ou progrès, l'une ne s'établit et l'autre ne se détermine que par la docilité et la crédulité des esprits subalternes, et par la suggestion qu'exercent sur eux quelques esprits supérieurs autour desquels se rangent, en deux camps, les snobs de la nouveauté et les snobs de l'habitude, diversement, mais également dociles, et satisfaits de l'être.

Cela est fort bon. On s'en aperçoit quand on essaie d'être sincère avec soi-même et de juger vraiment par soi. On découvre que quelques-unes de nos plus grandes admirations nous ont été imposées ; que ce qui nous fait le plus de plaisir ou le plus de bien, ce ne sont pas toujours les œuvres reconnues et consacrées, mais tel livre moins célèbre, qui nous parle de plus près et pénètre en nous plus avant... Or si chacun faisait ainsi, quel désordre ! quelle anarchie ! Il n'y aurait pas d'histoire littéraire possible, ni même concevable, si la multitude n'en croyait quelques-uns sur parole.

Enfin cette suggestion que les conducteurs des esprits et, si vous voulez, les critiques dignes de ce nom, exercent sur le vulgaire, ils l'exercent souvent aussi sur eux-mêmes. Oui, il y a dans la critique une grande part d'auto-suggestion et, je dirai presque, d'auto-snobisme. L'homme est ainsi fait qu'il tire vanité de ses admirations :

il se pique d'admirer pour des raisons qui lui appartiennent, et il s'admire alors lui-même d'admirer avec tant d'originalité. Par là le critique, même le plus loyal, est conduit à s'exagérer ce qu'il sent de beauté dans un écrivain, et presque à l'inventer. Dogmatiste ou impressionniste, il a volontiers des jugements qui ressemblent à des défis, et dont il se sait d'autant plus de gré. Nisard en a aussi bien que Taine, pour ne nommer que des morts. Tout critique est, plus ou moins, sa propre dupe, la dupe de ses théories et de ses idées générales qui faussent à son insu ses jugements particuliers. Tout critique affecte de voir à certains moments et finit par voir dans un ouvrage ce que les autres n'y voient pas, et pourrait dire comme Philaminte :

> Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble,
> Mais j'entends là-dessous un million de mots.

Ainsi les snobs du commun ont pour guides des façons de snobs inventifs et supérieurs ; et, au point où nous sommes parvenus, le snobisme ne nous apparaît plus que comme un des noms particuliers de l'universelle illusion par laquelle l'humanité dure et semble même marcher.

Voilà les snobs vengés, j'imagine. Ils pullulent à l'heure qu'il est, et c'est plutôt bon signe, si cela veut dire que rarement autant de gens se sont intéressés à l'art et à la littérature. La floraison du snobisme prouve non pas la santé, mais l'abondance et comme l'intensité de la production littéraire. Et c'est pourquoi, Messieurs, je vous ai parlé des snobs avec aménité.

FUNÉRAILLES

DE

M. CHALLEMEL-LACOUR

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le vendredi 30 octobre 1896.

DISCOURS

DE

M. MÉZIÈRES

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

L'Académie française est cruellement frappée. Après Léon Say, après Jules Simon, dont elle était si fière, elle perd, en M. Challemel-Lacour, un des hommes qui lui faisaient le plus d'honneur par la beauté de leur talent et par la noblesse de leur caractère. Depuis un an, la maladie le retenait loin de nos séances; mais nous gardions le souvenir vivant de la place qu'il occupait dans notre Com-

pagnie, nous ne pouvions nous résigner à notre séparation définitive, nous voulions conserver l'espoir que ce confrère si distingué, si estimé de tous, reviendrait prendre son rang parmi nous.

Hélas! nous ne le reverrons plus. Il restera néanmoins dans nos mémoires avec une physionomie caractéristique, avec des traits qui n'appartiennent qu'à lui. C'était avant tout un penseur et un lettré. La politique l'a pris et l'a porté aux honneurs sans effacer ce pli originel de son esprit, sans rien enlever à l'éducation littéraire et philosophique qu'il avait reçue dès sa jeunesse. Son ambition, comme son éloquence, n'avait rien de vulgaire. Il n'eût sacrifié aux succès malsains de la popularité non seulement aucun des principes essentiels de la raison humaine, mais même aucune de ces élégances qui sont le charme et la parure de la langue française.

Il apportait au Parlement tout ce qu'il avait acquis pendant de longues années d'études, de méditations et d'exercice de la parole. On reprochait quelquefois à son langage d'être trop étudié. Ses anciens condisciples ne pouvaient s'y tromper. Nous qui l'avions entendu discourir pendant des heures entières dans les salles de l'École normale supérieure, nous lui rendions, au contraire, le témoignage qu'il avait au plus haut degré le don naturel de l'éloquence.

Seulement, il méprisa de très bonne heure les succès faciles. Je n'ai connu aucun de nos contemporains qui fût plus exigeant, plus sévère pour lui-même. Cette facilité qu'il tenait de la nature, il la disciplina et la contint afin de ne rien penser et de jamais rien dire qui ne fût digne

d'une âme très fière et d'un esprit très cultivé. Il mettait sa conscience et sa probité dans ses paroles comme dans ses actes.

Nous connaissions sa haute valeur intellectuelle et morale lorsque nous l'avons appelé parmi nous. Nous ne pouvons oublier non plus les qualités personnelles de son style, le talent d'écrivain qu'il avait montré dans sa trop courte collaboration à la *Revue des Deux Mondes* et au journal *le Temps*. Agrégé de philosophie, habitué à ne pas jurer sur la parole du maître, à se faire en toutes choses des opinions réfléchies et indépendantes, il eut sa part d'originalité dans le mouvement philosophique de ce siècle. Ce fut lui qui introduisit en France le plus étonnant, le plus pessimiste et le plus spirituel des philosophes allemands.

Chacun rendait justice à la vigueur de son esprit, à la supériorité de son talent oratoire. Me sera-t-il permis d'ajouter, au nom de ceux qui ont pénétré dans son intimité, que ce penseur, ce philosophe, ce politique d'apparence si austère, avait en même temps une rare délicatesse de sentiments? On disait M. Challemel-Lacour brusque et cassant; il ne se montrait ainsi, en réalité, qu'aux heures où sa dignité d'homme, où la dignité de la fonction dont il était revêtu, lui paraissait menacée. Dans le cours ordinaire de l'existence, personne, au contraire, ne tenait plus que lui à mettre les formes de son côté.

Sa sensibilité était exquise, il lui a dû les plus grandes joies et les plus grandes souffrances de sa vie. Ses amis, ses confrères de l'Académie française n'oublieront jamais le charme qu'il apportait dans ses relations avec eux, combien il était reconnaissant de l'affection qu'on lui témoi-

gnait, par quelles attentions délicates il y répondait, tout ce qu'il y avait de sûr et d'aimable dans son commerce! Il n'a pas prodigué son amitié, mais tous ceux qu'il a aimés demeurent fidèles à sa mémoire et le pleurent avec nous. Ce n'est pas seulement une belle intelligence qui disparaît, c'est un grand, c'est un noble cœur qui vient de se briser.

DISCOURS

DE

M. PERROT

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Messieurs,

Après les représentants du Sénat, du Gouvernement et de l'Académie française qui ont pris ici la parole, je ne saurais avoir la prétention d'apprécier en M. Challemel-Lacour l'écrivain, l'orateur grave et mordant, le politique qui a été mêlé aux grandes affaires et qui ne s'est jamais trouvé au-dessous des situations qu'il avait acceptées. Je ne viens ici que saluer un nom dont nous sommes fiers, qu'apporter un remerciement à un camarade dont une des dernières pensées a été pour l'École.

Entré à l'École en 1846, Challemel-Lacour appartenait à une génération que la politique saisit au moment même où elle débutait dans la vie. Il fut de ceux qui ne se rési-

gnèrent point au coup de force de 1851 et qui protestèrent avec éclat, au nom des lois non écrites, contre le fait accompli et contre l'apparente approbation que lui avait accordée le pays. Il quitta sa chaire de professeur et la France, il vécut dans l'exil, et quand il revint à Paris, après l'amnistie, ce ne fut pas pour reprendre sa place dans l'enseignement, ce fut pour vivre de sa plume jusqu'au moment où la chute de l'Empire fit de lui l'un des agents les plus en vue du gouvernement de la défense nationale qui disputait la France tout ensemble à l'invasion étrangère et à l'anarchie menaçante. Depuis lors membre du Parlement, ministre, ambassadeur, président du Sénat, il n'avait pas cessé de jouer un rôle brillant sur la scène politique. Ses succès, qu'il n'avait jamais achetés par une capitulation de conscience, flattaient notre orgueil de normaliens, et le jour où, dans le grand amphithéâtre du Muséum, il assistait à la fête de notre Centenaire, je saisissais l'occasion de rendre à la dignité de sa vie un public hommage, hommage dont il fut touché jusqu'aux larmes; je rappelais « qu'il était du petit nombre de ceux qui n'avaient jamais flatté personne, même leurs amis ».

Notre estime et nos sympathies suivaient donc Challemel-Lacour dans la brillante carrière qui trouvait son couronnement dans cette élection à l'Académie française par laquelle il était comme ramené à son point de départ, aux lettres qui avaient nourri sa jeunesse; mais malgré les marques de bon vouloir qu'il n'avait pas cessé de nous donner, nous pouvions craindre que, jeté de bonne heure dans un milieu qui n'était pas le nôtre et absorbé par des travaux autres que ceux qui nous occupaient, il ne nous

eût un peu oubliés. Nous n'en avons été que plus émus et plus reconnaissants quand, hier même, au moment où nous frappait la douleur de sa perte, nous avons appris, par son exécuteur testamentaire, que pendant le cours de la longue maladie qui l'avait éloigné du Sénat et de l'Académie, alors qu'il attendait avec la sérénité d'un stoïcien la mort qu'il voyait venir, sa mémoire, remontant de cinquante années en arrière, s'était reportée vers ce qu'il appelle « sa chère École ».

En laissant une somme importante à l'association de bienfaisance des anciens élèves, Challemel-Lacour a voulu aider à secourir des souffrances cachées et des misères discrètes dont, par les confidences de plus d'un camarade malheureux, il a pu deviner l'amertume; mais ce qui nous a peut-être été plus droit encore au cœur, c'est la délicatesse des termes qu'il a trouvés pour expliquer le legs qu'il fait de sa bibliothèque aux élèves de la section des lettres qui, dans l'année de son décès, quitteront l'École : « Ma bibliothèque n'est pas importante et je n'ai pas de livres de valeur. Cependant, me rappelant combien me fut pénible, au début de ma carrière, le manque presque complet de livres et ce que j'éprouvai d'ennui lorsque, il y a quarante-neuf ans, je fus, au sortir de l'École normale, envoyé en province; voulant épargner, si je puis, pareil ennui à quelqu'un de mes jeunes camarades et donner un bon souvenir à cette chère École... » Viennent ensuite quelques indications sur le mode de distribution des livres.

Les temps sont un peu changés. Grâce à ce qu'ont fait pour la fondation des bibliothèques de nos universités,

ceux de nos camarades qui ont eu l'honneur de diriger l'enseignement supérieur, on rencontre aujourd'hui en province, ou tout au moins dans les centres universitaires, de précieuses ressources pour le travail; mais la difficulté n'en subsiste pas moins dans bien des villes où il y a des lycées, et ceux de nos élèves auxquels va échoir l'aubaine de ce présent pourront trouver dans ces livres d'histoire, de philosophie et de littérature étrangère un utile instrument de travail et, en tout cas, un remède contre l'ennui.

Ces livres auront encore pour eux, quand il les ouvriront et qu'ils les feuilletteront sous leur lampe, une autre vertu : ils leur rappelleront un noble exemple, celui d'un homme que n'ont découragé ni la pauvreté ni l'exil, qui a su toujours compter sur le lendemain pour la victoire finale des idées qu'il croyait justes et des causes auxquelles il s'était voué, qui n'a jamais rien écrit ni dit à la tribune qu'il ne crût vrai, qui a toujours été fidèle à lui-même et qui a dû, à cette persévérance dans la sincérité, d'avoir conquis le respect de tous, même de ceux qui ont été parfois ses adversaires.

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR

SON ÉMINENCE LE CARDINAL PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A Saint-Germain-des-Prés, le jeudi 10 juin 1897
à l'issue du service funèbre célébré, par les soins de l'Institut de France,
pour le repos de l'âme de

MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMALE

Abstulit magnificos meos Dominus de medio mei... electos meos... idcirco ego plorans.
Le Seigneur m'a enlevé les plus grands de mon peuple, ceux qui tenaient la première place. Voilà pourquoi je pleure.

(JÉRÉMIE, *Lamentations*, I, 15. 16.)

MESDAMES (1),

MESSEIGNEURS (2),

MESSIEURS ET TRÈS HONORÉS CONFRÈRES,

A Rome, il y a un mois, dans notre sanctuaire national de Saint-Louis, au nom de l'Église et de la France, ces deux mères désolées, je redisais ces gémissements de

(1) S. A. R. Mme la duchesse de Chartres; — S. A. I. Mme la comtesse d'Eu.

(2) S. G. Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa; — S. A. R. Mgr le duc de Chartres; — S. A. R. Mgr le comte d'Eu.

Jérémie. Enhardi par son exemple, j'osais presque me plaindre à Dieu de la disparition soudaine et cruelle de ces nobles femmes, de ces mères, de ces jeunes filles, de ces hommes de bien, qui étaient vraiment l'honneur de notre pays : *Abstulit magnificos meos... electos meos... idcirco ego plorans.* Oh! non, ce n'est pas une métaphore de dire que depuis cinq semaines, dans cette grande cité, les larmes ont coulé comme un torrent. Avec les parents des victimes, Paris et la France ont jeté vers Dieu ces cris lamentables du prophète, expression si vraie de la consternation et de la commisération publiques : « Seigneur, mon cœur est bouleversé au dedans de moi-même « et je suis plongée dans l'amertume » : *Subversum est cor meum in memetipsa; quoniam amaritudine plena sum* (1).

Or trois jours à peine après cette catastrophe du 4 mai, où une princesse de sang royal avait consommé le sacrifice de sa vie, — avec quelle charité chrétienne, avec quelle héroïque majesté! le monde entier l'a su, et en a tressailli de douleur et d'admiration, — une dépêche d'Italie nous apprenait que le duc d'Aumale avait tout d'un coup cessé de vivre. Lui, qui avait rêvé d'être le quarante-troisième Bourbon tombant, une balle dans la tête, sur un champ de bataille, venait de mourir en Sicile, frappé, comme on l'a très bien dit, « d'une balle dans le cœur, partie de Paris ». Une fois de plus, l'élite de notre société française était atteinte : *Abstulit Dominus magnificos meos, electos meos, idcirco ego plorans.*

Oui, deuil sur deuil pour une antique dynastie dont

(1) Jer. *Lam.*, I. 20.

l'histoire est indissolublement liée aux plus glorieux souvenirs de nos annales nationales, et pour nous, Messieurs et chers confrères, vrai deuil de famille, puisque l'Institut a reçu de la libéralité du prince la part de son patrimoine à laquelle il attachait le plus de prix.

Héritières de ce château de Chantilly où, depuis deux siècles se sont accumulées tant de richesses littéraires et artistiques; chargées de les garder, de les administrer, de les faire servir à augmenter la gloire intellectuelle de la France, nos cinq Académies ont obéi à un sentiment qui touche presque à la piété filiale, lorsqu'elles ont décidé la célébration de ce service funèbre. Elles ne pouvaient, du reste, offrir à leur bienfaiteur un témoignage plus précieux de leur reconnaissance et qui répondît mieux à ses intentions les plus certaines.

La dernière fois que notre illustre confrère avait paru à l'Académie française, le jour où, moi-même, je m'y étais trouvé pour prendre part aux élections du 1er avril, le duc d'Aumale s'était approché de moi. A propos du travail dont il avait donné lecture peu de jours auparavant (1), il me parla de celle qu'il appelait « sa sainte mère (2) » et des conseils qu'il avait reçus d'elle au moment où il allait s'engager dans sa première campagne d'Algérie. Puis, d'une voix assez haute pour être entendu de quelques-uns d'entre nous, il avait terminé ce colloque en me disant : « Éminence, je me recommande *beaucoup* à vos prières. »

(1) 18 mars 1897. Communication des dossiers des condamnés à mort pendant le règne de Louis-Philippe et des notes mises par le roi sur les recours en grâce formés auprès de lui.

(2) La reine Marie-Amélie.

Je souligne à dessein ce mot « beaucoup » que le Prince avait fortement accentué.

Au nom de la solidarité qui nous unit, je vous remercie, Messieurs, de ce que vous ne me laissez pas accomplir seul un vœu que nous pouvons considérer comme le testament suprême de celui qui nous a confié ses plus chers intérêts. Tout à l'heure, lorsque je dirai les pathétiques supplications de notre sainte liturgie, vous vous unirez à moi, et nos prières monteront ensemble vers Dieu, pour recommander à son infinie miséricorde l'âme d'Henri d'Orléans, duc d'Aumale, général de division, membre de l'Institut de France.

Je n'aurai garde, Messieurs, d'empiéter sur les attributions de ceux de nos futurs confrères que vous appellerez bientôt à siéger sur les fauteuils occupés naguère par le défunt, dans trois de nos académies, et à qui vous confierez le soin de prononcer son éloge. Ils s'acquitteront de cette mission, j'en suis sûr, d'une façon aussi honorable pour sa mémoire que pour l'Institut.

Toutefois, sans m'engager dans un labeur qui dépasserait de beaucoup mes forces et ma capacité, je sais que vous attendez de moi un premier tribut d'hommages, si insuffisant soit-il, offert, en notre nom à tous, à la mémoire de celui que Dieu vient de nous reprendre. J'essaierai de répondre à votre désir en commentant devant vous deux mots très simples que je lisais il y a peu de jours dans les ruines sépulcrales de la vieille Rome, et non seulement de celle qui fut contemporaine d'Auguste, de Virgile, de Cicéron, des Cecilius Metellus, des Gracques, de leurs de-

vanciers; mais encore de celle qui, souvent au prix des plus cruels tourments, confessa généreusement sa foi à Jésus-Christ, et cacha dans les Catacombes les restes vénérés de ses nombreux martyrs.

Je m'inspire donc d'une tradition bien des fois séculaire et qui résume pour nous deux civilisations, en inscrivant sur la pierre funéraire sous laquelle reposent les restes d'Henri d'Orléans l'antique formule BENE MERENTI.

Je le ferai d'abord au nom de l'armée français, si dignement représentée aujourd'hui dans cet imposant auditoire. Non seulement elle ne me désavouera pas, mais elle me saura gré de ce que je rends ici, autant qu'il peut dépendre de moi, les honneurs militaires au prince qui avait si complètement identifié sa vie avec la sienne, — qui aimait à se dire soldat avant tout, — et qui, par ses exploits, sut se faire une belle place dans la pléiade de nos *Africains*, les Bedeau, les Changarnier, les Lamoricière, les Bugeaud, les Cavaignac, les Mac-Mahon.

« Je ne suis pas d'une race habituée à reculer », avait dit le jeune général en donnant ses ordres aux premières heures de la journée chevaleresque et périlleuse qui devait se terminer par la prise de la Smala. Ce mot le peint tout entier. J'en trouve le saisissant commentaire dans la lettre fameuse adressée par lui au ministre qui lui notifiait, il y a neuf ans, sa radiation des cadres de l'armée :

Doyen de l'État-major général, ayant rempli en paix comme en guerre les plus hautes fonctions qu'un soldat puisse exercer, il m'appartient de vous rappeler que les grades militaires sont au-dessus de votre atteinte, et que je reste

Le général HENRI D'ORLÉANS.

On avait brisé son épée, — soit. Mais du morceau d'acier qui demeurait entre ses mains, il venait de frapper un coup à la précision et à la vigueur duquel applaudirent, avec ses compagnons d'armes, tous les vrais Français.

J'aimerais qu'un jour, dans les galeries de notre Chantilly, ces mots : « *Je reste le général Henri d'Orléans* », fussent placés au-dessus du portrait où il est peint avec son uniforme.

A nous maintenant, membres de l'Institut, d'offrir la couronne du mérite, BENE MERENTI, à l'érudit, à l'homme de goût, au bibliophile, au grand seigneur, qui a fait de Chantilly « cette magnifique et délicieuse maison », comme parlait Bossuet (2), un musée national, un inappréciable dépôt d'archives, un vrai sanctuaire des lettres et des arts.

Dès 1884, il avait pris ses dispositions pour nous transmettre ce trésor. Mais deux ans après, comme s'il avait entendu l'avertissement de nos Livres sapientiaux : « Faites le bien avant votre mort (2) », il changeait le legs en donation et nous transférait la propriété du domaine que Mme de Sévigné avait appelé « l'apothéose des Condé (3) ».

Splendide épilogue à l'histoire des princes de cette branche des Bourbons qui a occupé, qui a passionné

---

(1) Oraison funèbre du prince de Condé.
(2) Ecclésiastique, XIV, 13.
(3) Lettre du 23 juillet 1677.

les dernières années de sa vie; livre dont je dirai, avec un juge très compétent, qu'il est devenu sous la plume du duc d'Aumale « une œuvre vraiment classique par l'ampleur « des fondations, la richesse et la pureté des matériaux, la « beauté de l'ordonnance, l'élégance de la structure et l'har- « monie des proportions », sans parler d'un style « fait des « meilleures qualités de notre race, la clarté, le naturel, « l'entrain, l'éclat discret et contenu (1) », où l'on sent un écrivain nourri de la moelle de l'antiquité et des meilleures traditions de notre littérature, ayant bien mérité de cette langue dont il fut un des maîtres les plus sûrs, un des gardiens les plus autorisés : BENE MERENTI.

Enfin, Messieurs, la France elle-même peut, à son tour, offrir une couronne civique au prince qui se montra toujours un de ses fils les plus dévoués et ne recula jamais devant les plus durs sacrifices pour témoigner de son obéissance aux volontés du pays (2).

Il était de ceux qui, au-dessus des formes changeantes des institutions politiques, mettent le culte de la patrie. Il rappelait ce devoir à un grand coupable lorsque, présidant un conseil de guerre dans un procès tristement célèbre, il avait dit ce mot d'un sublime laconisme : « Monsieur, il restait la France, » cette France à laquelle, au lendemain

(1) Le comte Albert Vandal, de l'Académie française.

(2) Voir l'ordre du jour qu'il adressa à l'armée d'Afrique, lorsqu'il apprit la révolution du 24 février 1848, et céda au général Cavaignac le gouvernement général de l'Algérie.

de nos désastres, dans les termes du plus tendre respect, il adressait cette virile exhortation : « Pauvre France! ramasse le tronçon de ton épée brisée! panse tes blessures, travaille, prends courage, répète le cri que Bourbon poussait au lendemain d'Azincourt, le cri chrétien et français, ESPÉRANCE (1). »

Merci, Prince, de nous l'avoir redit, ce cri chrétien et français, et j'ajoute : « français, parce qu'il est chrétien». « Avec vous, et suivant le conseil de nos saints Livres, nous voulons être « les fils de la bonne espérance : *Filios bonæ spei* (2)», de cette espérance à laquelle j'ose appliquer le mot de saint Paul : « Elle ne sera pas confondue (3)», à la condition qu'elle nous ramène à la patience courageuse, à l'intelligence et à la pratique de nos devoirs, de tous nos devoirs, à commencer par ceux qui nous obligent envers Dieu.

Après avoir rendu cet hommage si incomplet aux mérites militaires, littéraires, civiques du prince défunt, je ne saurais oublier que j'ai à remplir ici un ministère apostolique dont je suis redevable à tous, « aux savants comme aux ignorants (4) ». Si j'avais besoin que d'illustres exemples m'en fissent souvenir, je n'aurais pas à les chercher bien loin.

Le 21 mars 1660, au moment où Bossuet montait en chaire dans l'église des Minimes, on l'avertit que le prince

(1) Discours de réception à l'Académie française, 3 avril 1873.
(2) Sap. XII, 19.
(3) *Spes non confundit* (Rom. IV, 5).
(4) Rom. I, 14.

de Condé venait de prendre place dans l'assemblée. Au lieu de se déconcerter, le jeune prédicateur (il avait alors trente-trois ans) ne craignit pas d'annoncer, à la fin de son exorde, qu'il se proposait « d'abattre *tout de son long* « devant la croix du Sauveur l'idole de l'honneur du « monde ».

Non seulement M. le Prince ne fut pas offusqué de ce langage, mais il paraît probable que la liberté sainte avec laquelle avait été donné cet enseignement tout évangélique devint pour lui le point de départ d'un travail de grâce, qui devait aboutir à faire de lui avant sa mort un chrétien, un vrai chrétien, humble, pénitent, docile aux prescriptions de l'Église, courbant sous ses pardons sa tête chargée de lauriers.

J'emprunte ces détails, Messieurs, au dernier chapitre de l'*Histoire des Princes de Condé*.

Ce chapitre, il vous en souvient, mes chers confrères de l'Académie française, l'auteur nous en donnait lecture il y a deux ans, au moment où allait paraître le septième et dernier volume de son grand travail.

Me suis-je fait illusion? En relisant ces pages, il m'a semblé que sous la trame très scrupuleusement exacte des faits historiques, se cachait une sorte d'autobiographie, et que j'entendais le murmure discret d'une confidence intime.

Est-ce le grand Condé tout seul (je cite son historien), qui, « élevé très religieusement, avait été entraîné par la « vie de guerre et de plaisirs, et par la négligence des « pratiques religieuses, d'abord à l'indifférence, puis à la « négation »?

Mais (je continue à citer), « le temps, la réflexion, les « épreuves de la vie », des rapports suivis avec Bossuet, par-dessus tout la grâce de Dieu, avaient agi sur cette âme loyale. Du panthéisme de Spinoza, dont il avait été pendant quelque temps l'adepte, il avait passé à la philosophie hautement spiritualiste de Descartes. On l'avait vu « se rapprocher du christianisme, en accepter la morale « et ses dogmes ».

Enfin (je cite toujours), les émotions du cœur ache- « vèrent la transformation, laquelle amena une conversion « sincère, graduelle, longuement méditée, accomplie gra- « vement, simplement, publiquement, sans calcul humain, « sans ostentation et sans mystère (1) ».

De là, cette mort à la fois très courageuse et marquée au cachet de la plus haute piété, dont le récit, qui confirme par des documents de famille le témoignage de Bossuet, forme la conclusion du dernier volume de l'*Histoire des Princes de Condé*.

Or je ne crois pas me tromper en disant que, tandis que l'auteur écrivait ces pages, son cœur formulait tout bas le vœu exprimé par nos Livres saints : « Que mon « âme meure de la mort de ces justes, et que mes derniers « instants ressemblent aux leurs. » : *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea similia eorum* (2).

Je le sais. La crise de Zucco fut soudaine. J'aime à penser qu'elle ne fut pas imprévue. Le duc d'Aumale avait dû s'approprier et appliquer à la grande affaire de

---

(1) *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, 760.
(2) Num., XXIII, 10.

son salut une parole que Bossuet nous affirme avoir été une des maximes favorites de Condé : « Un habile capitaine « peut bien être vaincu. Mais il ne lui est pas permis « d'être surpris. »

De fait, le duc d'Aumale avait vu la mort de très près au mois de décembre dernier. Il avait pour ainsi dire subi avec elle une première confrontation. Il avait compris le solennel avertissement qu'elle était venue lui donner de la part du souverain Juge : *Bonum est, o mors, judicium tuum* (1).

Comme Condé mourant, il avait instamment réclamé l'assistance des médecins de l'âme.

Lui aussi, dans cet assaut, et ainsi qu'on l'avait vu faire à Louis de Bourbon, s'était souvenu des prières latines apprises dans son enfance, et les avait récitées tout haut (2), et en particulier des *Ave Maria*, auxquels il avait ajouté cet expressif et touchant commentaire : « Toute « ma vie, j'ai beaucoup aimé la sainte Vierge (3). »

O Prince ! ceux qui vous ont justement admiré comptent davantage pour votre salut et pour votre bonheur sur votre filiale confiance envers Marie que sur les actions les plus glorieuses de votre carrière terrestre. Formé comme vous l'aviez été par une mère foncièrement chrétienne, vous saviez bien, — vous savez mieux encore maintenant, — que les mérites de l'homme, si achevés qu'on les suppose, sont hors de toute proportion avec la béatitude

(1) Eccl. XLI, 3.
(2) *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 768.
(3) *Univers* du 15 mai, note du R. P. Tesnière.

finale et le privilège d'être admis à la vision et à la possession de Dieu.

Messieurs, au point de vue de nos destinées éternelles, il n'y en a qu'un seul sur les mérites de qui nous puissions nous appuyer avec confiance : c'est Celui dont, au sortir du Cénacle, en ces jours de la Pentecôte où nous sommes, saint Pierre, tout rempli de l'esprit de Dieu, à l'encontre des prohibitions et des menaces, proclamait hardiment dans les rues de Jérusalem le nom et la divinité (1).

BENE MERENTI. Je lis ces mots d'abord sur la croix du Calvaire. C'est là qu'a été répandu le sang qui a été la rançon de nos péchés et le prix de notre rédemption !

BENE MERENTI. Je les vois, ces mêmes mots, resplendir sur cet autel du sacrifice eucharistique où, il y a peu d'instants, a été accomplie la mystique immolation de la Victime qui veut bien faire à nos âmes, soit ici-bas, soit dans la région « dolente » du purgatoire, la miséricordieuse application de ses mérites.

Éclairé de ces lumières d'en haut, je terminerai ce discours en adressant d'abord à l'illustre et regretté défunt, puis à vous tous, Messieurs, qui par vos talents, vos services, vos œuvres, formez vraiment l'élite de notre pays, les paroles à la fois très apostoliques et très délicates par lesquelles Bossuet avait salué la présence inattendue, parmi ses auditeurs, du vainqueur de Rocroi.

---

(1) Actes des Apôtres, IV, 12.

C'est bien de toute mon âme que je souhaite au vainqueur d'Abd-el-Kader, et à chacun de ceux qui m'ont écouté avec une si bienveillante et religieuse attention, « une « gloire plus solide que celle que les hommes admirent; une « grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune; « une immortalité mieux établie que celle que nous promet « l'histoire; et enfin, une espérance mieux appuyée que « celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité « éternelle » (1).

(1) BOSSUET, sermon sur l'*Honneur du Monde*.

DONATION

DU

DOMAINE DE CHANTILLY

A L'INSTITUT DE FRANCE

ACTES AUTHENTIQUES DES 25 OCTOBRE ET 29 DÉCEMBRE 1886
DÉCRET D'AUTORISATION DU 20 DÉCEMBRE 1886
CODICILLES
RAPPORT DE M. LÉON AUCOC

ACTE DE DONATION

(25 octobre 1886.)

Par-devant Me Henri-Eugène FONTANA et Me Louis-François LANQUEST, notaires à Paris, soussignés,

Ont comparu :

1° M. Pierre-Henri-Édouard BOCHER, sénateur, officier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, rue de Varenne, n° 55 ancien et 59 nouveau;

2° M. Louis-Jules-Ernest DENORMANDIE, ancien gouverneur de la Banque de France, sénateur, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, boulevard Haussmann, n° 89;

3° Et M. Edmond Rousse, membre de l'Académie française, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats près la cour d'appel de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, boulevard Haussmann, n° 17,

Agissant tous trois au nom et comme mandataires de Monseigneur Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, général de division, membre de l'Institut, grand-croix de la Légion d'honneur, domicilié de droit à Paris, rue de Varenne, n° 59, et résidant actuellement à Woodnorton (Angleterre),

Et ce, aux termes de la procuration qu'il leur a collectivement donnée suivant acte passé en minute et en la présence réelle de témoins devant M. Perrette, chancelier du consulat général de France à Londres, le 21 octobre présent mois, et dont une expédition délivrée ledit jour vingt et un octobre, par M. Perrette et revêtue de mentions de législation dont la dernière émane du Ministère des Affaires étrangères de France, demeurera annexée aux présentes, revêtue d'une mention d'annexe signée des notaires soussignés,

Lesquels. préalablement à la donation faisant l'objet des présentes, ont exposé ce qui suit :

Exposé.

Dans un testament olographe en date, à Chantilly (Oise), du 3 juin 1884, Monseigneur le duc d'Aumale, mandant des comparants, s'est exprimé en ces termes :

« Voulant conserver à la France le domaine de Chantilly dans son intégrité, avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses édifices et ce qu'ils contiennent, trophées, tableaux, livres,

archives, objets d'art, tout cet ensemble qui forme comme un monument complet et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma patrie à des époques de gloire, j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps illustre, qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs à un double titre, et qui, sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction, comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations politiques. »

En conséquence, Monseigneur le duc d'Aumale a légué à l'Institut de France, pour en disposer dans des conditions déterminées, le domaine de Chantilly tel qu'il existerait au jour de son décès, avec la bibliothèque et les collections artistiques et historiques qu'il y a formées.

Depuis, et à la date du 29 août 1886, Monseigneur le duc d'Aumale, désirant aplanir les difficultés de détail que pourrait rencontrer cette disposition, a résolu de l'exécuter de son vivant, et a donné aux comparants, par lettre missive, mandat de transformer en un acte authentique portant donation entre vifs et irrévocable sous réserve d'usufruit, les dispositions testamentaires qui viennent d'être rappelées.

Les pouvoirs ainsi donnés ont été confirmés aux termes d'une procuration passée en la forme authentique et solennelle, devant M. le Consul de France à Londres, en présence de témoins, le 21 octobre présent mois, ci-dessus énoncée.

Donation.

Cet exposé terminé, les comparants, pour remplir la mission dont ils ont été honorés, et pour constituer régulièrement entre les mains de l'Institut la fondation dont il s'agit, font par les présentes, au nom de leur mandant, donation entre vifs et irrévocable, à l'Institut de France, des biens meubles et immeubles ci-après désignés, savoir :

Désignation.

Le domaine de Chantilly, tel qu'il existe actuellement, avec la bibliothèque et les autres collections artistiques et historiques qu'il renferme, les meubles meublants, statues, trophées d'armes, voitures, selles et harnais ayant un caractère historique; les archives, sauf la partie de celles-ci qui concerne l'administration des autres domaines appartenant au donateur, et sauf aussi tous les papiers et documents postérieurs à l'année mil huit cent quinze, en tant que ces papiers ne se rapportent pas à la propriété même de Chantilly.

Les immeubles composant le domaine faisant partie de la présente donation sont d'une contenance totale de neuf mille cinquante-sept hectares quarante-neuf ares environ et consistent principalement dans :

1° Le château de Chantilly et ses dépendances, les jardins, parcs, étangs, canaux, le tout situé communes de Chantilly, Saint-Firmin et Saint-Léonard (Oise);

2° Les bois, terres et prés situés sur les communes de Gouvieux, Lamorlaye et Chantilly (Oise);

3° La forêt du Lys, le bois de Royaumont, les marais de la Thève, et diverses chaussées et routes situées communes de Lamorlaye (Oise), d'Asnières, de Luzarches et de Viarmes (Seine-et-Oise);

4° La forêt de Coye, diverses pièces de terre, prés et friches, les maisons forestières, le moulin du bois et le château ou pavillon de la Reine-Blanche, situés commune de Lamorlaye, Coye, Orry-la-Ville, la Chapelle-en-Serval (Oise), Luzarches et Chaumontel (Seine-et-Oise);

5° La forêt de Chantilly, les terres et friches dites les usages de Gouvieux et les maisons forestières situées communes de Chantilly. Gouvieux, Lamorlaye, Coye, Orry-la-Ville, Pontarmé et Saint-Léonard (Oise);

6° La forêt de Pontarmé, située sur les communes de Pontarmé, Saint-Léonard, Thiers et Senlis (Oise);

7° Le grand parc de Chantilly, situé communes de Saint-Firmin et Apremont (Oise);

8° Les bois de la Coharde et de Saint-Maximin, et diverses pièces de terre situées communes de Saint-Maximin, Gouvieux, Apremont et Chantilly (Oise);

Et 9° Les terres et friches composant la ferme de Courtillet et diverses remises éparses dans ces terres, le tout situé communes de Saint-Firmin, Saint-Léonard, Courteuil et Aumont (Oise).

Ensemble tous biens urbains et ruraux pouvant dépendre de chacune des parties ci-dessus indiquées sommairement.

Ainsi au surplus que ledit domaine s'étend, se produit et se comporte, sans aucune exception ni aucune autre réserve que celles ci-après stipulées, comme aussi sans aucune garantie de la contenance sus-indiquée et avec toutes mitoyennetés et servitudes et en général avec tous droits actifs et passifs pouvant exister; le tout devant faire le profit ou la perte du donataire qui n'aura jamais de recours à exercer contre Monseigneur le duc d'Aumale, donateur, et, bien entendu, sans que la présente clause puisse donner à qui que ce soit plus de droits qu'il n'en aurait en vertu de titres réguliers et non prescrits ou de la loi, et sans qu'elle puisse nuire aux droits résultant en faveur du donataire de la loi du vingt-trois mars mil huit cent cinquante-cinq.

« A titre d'ordre, il est fait remarquer ici que la section du Lys, qui faisait autrefois partie de la commune de Lamorlaye, a été érigée en commune sous le nom de commune du Lys, et que, par conséquent, les biens qui font partie du domaine de Chantilly et qui étaient autrefois situés commune de Lamorlaye se trouvent aujourd'hui répartis sur lesdites deux communes de Lamorlaye et du Lys. »

Ne font pas partie et sont seuls exceptés de l'énumération ci-dessus et de la présente donation :

Le bois des Aigles, situé communes de Gouvieux et Lamorlaye;

Et le bois coupé, situé commune de Saint-Firmin.

Lesdits bois d'une contenance totale de deux cent quarante hectares vingt ares environ.

Au surplus, l'ensemble du domaine de Chantilly est figuré en un plan qui demeure ci-annexé après avoir été certifié véritable par les comparants à sa mention d'annexe; lequel plan indique les parties qui doivent être conservées à perpétuité, celles dont on peut disposer, et les biens non compris dans la présente donation.

Les parties qui doivent être conservées sont indiquées par une teinte verte.

Celles dont on peut disposer sont indiquées par une teinte jaune clair.

Et les biens non compris dans la présente donation sont indiqués par une teinte noir clair.

Enfin les comparants, au nom de Monseigneur le duc d'Aumale, réservent à leur mandant le soin d'établir ultérieurement, s'il le juge à propos, la désignation détaillée et l'origine de propriété en sa personne, des biens objets de la présente donation.

Charges et Conditions.

CONSERVATION DES BIENS DONNÉS

La présente donation est faite à la charge, par l'Institut de France, de conserver à perpétuité au domaine entier et aux collections qu'il renferme leur caractère et leur destination, et spécialement de n'apporter aucun changement dans l'architecture extérieure on intérieure du château, des pavillons d'Enghien et de Sylvie, du jeu de Paume et des trois petites chapelles; de conserver à la chapelle du château sa destination, avec le matériel qui lui est affecté et les objets d'art ou autres qu'elle renferme; de veiller sur le dépôt des cœurs des Condé qui y sont recueillis, et d'y faire célébrer la messe les dimanches et jours de fêtes, ainsi que les jours anniversaires dont la liste sera donnée aux exécuteurs testamentaires du donateur.

De conserver également le caractère et la destination des parcs, jardins, canaux et rivières, ainsi que la distribution générale des forêts, étangs et fontaines; d'appeler, dans les conditions qui seront ci-dessous précisées, le public et les hommes d'étude à la jouissance des collections de tout genre, ainsi que des parcs, jardins et promenades, et d'entretenir le tout en se conformant aux règles générales ci-dessous tracées, et en y donnant tous les soins d'un bon père de famille.

Pour faciliter à l'Institut l'administration des biens compris dans la présente donation et l'entretien de la fondation qui lui est confiée, il est entendu qu'il pourra disposer comme il le jugera le plus conforme à ses intérêts de toutes les parties du domaine qui sont situées à l'ouest de la route nationale n° 16 de Paris à Amiens, à l'exception des prés et cours d'eau dits « la Canardière ».

L'Institut pourra de même disposer des terrains ou parcelles ci-après :

1° Les Ripailles, la Coharde, les bois de Saint-Maximin;

2° La partie sur Vineuil comprise entre les huit rangs, le chemin de fer de Chantilly à Senlis, le mur extérieur du grand parc et le chemin de grande communication de Chantilly à Senlis;

3° Les terres et bois compris entre le grand parc et le chemin ancien de Gouvieux à Senlis, partant de la porte Vaillant;

Et 4° enfin, les terres, prés et parties non boisées avoisinant le village de Coye.

Ces parties sont d'ailleurs indiquées par une teinte jaune clair sur le plan sus-énoncé et ci-annexé.

Les produits des aliénations que l'Institut ou le donateur (dans les conditions qui seront ci-après déterminées) pourraient faire de ces parties ne seront affectés qu'à l'acquit des charges de la présente donation, ou de celles grevant la propriété elle-même, ou à des placements en rente sur l'État français ou en obligations de chemins de fer ayant un intérêt garanti par lui.

Toutefois il est stipulé aux présentes que les tiers ne devront pas suivre ou exiger lesdits emplois et ne seront nullement responsables de leur utilité ou de leur validité.

II

RÉSERVE D'USUFRUIT

La présente donation est faite sous réserve de l'usufruit que le donateur entend conserver sa vie durant sur tous les biens meubles et immeubles qui y sont compris.

Par exception aux règles ordinaires, l'Institut de France n'aura à supporter, pendant la durée de cet usufruit, aucune des charges qui, d'après le Code civil, pourraient incomber au nu propriétaire, le donateur usufruitier prenant, en tant que de besoin, l'obligation de supporter ces charges, et se réservant d'ailleurs le droit d'effectuer à ses frais tous les travaux qu'il jugerait utiles et de nature à compléter l'œuvre qu'il a entreprise.

Pendant la durée de l'usufruit, le donateur conservera, conformément aux dispositions du Code civil. et sans donner caution, l'entière jouissance et la libre administration de tous les biens meubles et immeubles compris dans la présente donation, édifices, collections, terres, bois, prés et forêts; il continuera à gérer notamment celles-ci par les soins des agents de son choix, en suivant l'ordre et les règles des aménagements auxquels elles sont actuellement soumises.

Dans l'intérêt du nu propriétaire et pour la plus facile administration du domaine objet de la présente donation, le donateur aura le droit de réaliser lui-même, et sans l'assistance et l'autorisation du nu propriétaire, l'aliénation de toutes les parties du domaine énumérées ci-dessus et indiquées au plan annexé aux présentes, à la charge de faire emploi de leur prix, soit en rente sur l'État, soit en obligations de chemins de fer français ayant un intérêt garanti par lui, et immatriculés au nom de Monseigneur le duc d'Aumale pour l'usufruit et au nom de l'Institut pour la nue propriété.

Conditions particulières.

Indépendamment des conditions générales ci-dessus stipulées, la présente donation est faite aux charges suivantes :

1° D'acquitter annuellement jusqu'à complet amortissement les sommes dues au Crédit foncier de France à raison des deux emprunts d'ensemble 4 250 000 francs, résultant de quatre actes reçus par Me Lamy, notaire à Paris, prédécesseur immédiat de Me Fontana, soussigné, qui en a les minutes, à la date des 4-27 novembre 1874, 24 décembre 1880 et 14 février 1881; lesdits emprunts réduits, à la date du 31 juillet dernier, à environ 4 039 600 francs et devant être, par suite de l'amortissement, entièrement remboursés le 31 juillet 1934, et de payer en conséquence au Crédit foncier l'annuité de 204 485 fr. 30 afférente à ces emprunts.

Par application de ce qui a été dit ci-dessus relativement au payement des charges pendant la durée de l'usufruit, il est bien entendu que pendant cette durée, l'annuité ci-dessus indiquée due au Crédit foncier sera acquittée par l'usufruitier seul, sans que le nu propriétaire puisse y être tenu.

Quelle que soit d'ailleurs, au moment de la cessation de l'usufruit, la situation hypothécaire de tout ou partie des immeubles compris dans la présente donation, l'Institut de France n'aura à supporter d'autres charges que celles indiquées au présent paragraphe; en conséquence, les héritiers et représentants du donateur devront, dans le délai de deux années à compter de son décès, rapporter la mainlevée entière et définitive de toutes inscriptions d'hypothèque, de privilège ou autres qui pourraient grever les immeubles donnés, à l'exception toutefois de celle prise au profit du Crédit foncier de France, en garantie du prêt de 4 250 000 francs dont il est ci-dessus parlé.

2° De servir aux départements, communes, paroisses et établissements ci-après désignés les sommes suivantes, comprises dans les dispositions testamentaires du donateur, savoir :

A l'hospice Condé, à Chantilly, une rente annuelle et perpétuelle

de 15 000 francs, que ledit hospice emploiera dans les termes et selon l'esprit de sa fondation (le donateur ne pouvant trouver un meilleur moyen d'exprimer aux habitants de Chantilly et des communes voisines sa gratitude des sentiments qu'ils lui ont toujours témoignés).

Au département de l'Oise, qui, en 1871, a rouvert au donateur les portes de la Patrie, et, depuis lors, l'a constamment maintenu à la présidence de son Conseil général jusqu'à la loi du 22 juin 1886, une rente annuelle et perpétuelle de 10 000 francs, qui sera portée au budget départemental sous les conditions ci-après déterminées, savoir :

A. Au sous-chapitre XII, sous le titre de subventions aux communes, une somme de 3 000 francs consacrée à l'entretien ou à l'amélioration des édifices communaux et paroissiaux;

B. Au même sous-chapitre, une somme de 2 000 francs, sous le titre de secours aux communes pour le traitement des malades et incurables indigents des communes privées d'établissements hospitaliers;

C. Au sous-chapitre 8, une somme de 1 500 francs pour secours à des prêtres indigents et infirmes;

D. Au sous-chapitre 15, article 3, une somme de 2 500 francs pour l'entretien, dans un ou plusieurs lycées ou collèges, de bourses au profit d'enfants présentés par la commune de Chantilly.

E. Celle de 1 000 francs pour distributions de prix dans les écoles communales;

Aux églises et communes ci-après désignées, une rente annuelle et perpétuelle de 2883 fr. 50, savoir : église de Notre-Dame-de-Liesse (Aisne), 593 francs; — église de la Morlaye (Oise), 80 fr. 50; — église de Saint-Léonard (Oise), 150 francs; — commune de Coye (Oise), 510 francs; — commune de Saint-Léonard (Oise), 800 francs, et commune de Saint-Firmin (Oise), 750 francs;

Au lycée Fontanes, à Paris, la somme annuelle de 1 000 francs pour solde du prix de Guise, qui a été fondé par le donateur;

A l'Association des anciens élèves du collège Henri IV, une rente annuelle et perpétuelle de 1 000 francs.

Enfin au lycée Henri IV, à Paris, la somme annuelle de 1 000 francs

pour remettre à l'élève qui, terminant ses classes dans l'année, sera jugé le plus méritant par un jury composé du proviseur du lycée et de quatre professeurs, aussi dudit lycée, choisis parmi les titulaires des chaires les plus élevées.

Ces diverses charges acquittées, l'Institut de France emploiera l'excédent des revenus et l'intérêt des capitaux provenant des aliénations qui auraient pu être faites, dans les limites ci-dessus déterminées :

1° A l'entretien en parfait état des bâtiments, parcs, jardins, collections, œuvres d'art et de toutes les autres parties du domaine objet de la donation;

2° A l'acquisition, dans la proportion qu'il déterminera, d'objets d'art de tous genres, livres anciens ou modernes, destinés à enrichir ou compléter les collections, mais sans pouvoir faire à cet égard aucun échange et sans pouvoir prêter aucun des objets qui les composent;

3° A la création de pensions et d'allocations viagères en faveur des hommes de lettres, des savants ou des artistes indigents;

4° A la fondation de prix destinés à encourager ceux qui se vouent à la carrière des lettres, des sciences ou des arts.

Il prendra d'ailleurs les dispositions nécessaires pour que les galeries et collections de Chantilly soient, sous le nom de *Musée Condé*, ouvertes au public deux fois par semaine, pendant six mois de l'année, et pour qu'en tout temps les étudiants, les hommes de lettres et les artistes puissent y trouver les facilités de travail et de recherches dont ils auraient besoin.

Les parcs et jardins devront être ouverts au public deux fois par semaine. La haute surveillance du musée et des collections de tout genre, la direction générale du domaine au point de vue de l'art et de l'agrément, seront confiées à trois conservateurs, qui seront nommés par l'Institut et choisis : un parmi les membres de l'Académie française, président; un parmi les membres de l'Académie des beaux-arts; un parmi les membres des autres classes de l'Institut. Ils feront à l'Institut toutes les propositions relatives aux opérations et acquisitions importantes, à la création et à la distribution des prix. Ils auront droit à un logement à Chantilly. Sous leurs ordres, un conservateur

adjoint et résidant à Chantilly sera chargé de la garde et de l'entretien du musée et des collections.

5° Le donateur désire que l'Institut conserve dans les emplois qu'ils occupent les gardes et servitenrs qui seront, au jour de son décès, attachés au domaine de Chantilly; ceux de ces employés qui, sans motifs légitimes et contrairement à leur volonté, ne seront pas maintenus en fonctions devront recevoir une allocation viagère de retraite réversible proportionnellement, le cas échéant, sur leurs veuves, et calculée sur les bases du règlement institué par le donateur au mois de février mil huit cent soixante-quinze.

Les allocations viagères ainsi attribuées resteront à la charge de l'Institut, sans conférer en aucun cas à ceux qui pourront y prétendre aucun droit contre la succession du donateur.

Il va sans dire que l'Institut sera libre d'établir, pour ceux de ses employés qui entreront à son service sans avoir jamais servi le donateur, les dispositions qui lui sembleront convenables.

Observation concernant le mobilier.

Il est ici observé que dans l'ensemble des objets mobiliers dont l'Institut de France deviendra nu propriétaire aussitôt après l'acceptation de la présente donation, sont spécialement compris :

A. Le diamant rose en cœur connu sous le nom de « Grand Condé » et qui, en effet, a été porté par ce prince, avec les petits diamants qui l'entourent.

B. Le poignard orné de pierres précieuses donné par S. A. R. le duc d'Orléans à Abd-el-Kader en 1838, et qui fut trouvé dans la smalah de l'Émir en 1843, avec le sabre que S. M. le roi Louis-Philippe avait donné à ce dernier.

C. Le poignard enrichi de diamants qui a été donné au donateur en 1846 par le Bey de Tunis.

D. Quinze animaux en argent, œuvre de Barye.

E. Le sabre droit à garde d'acier dont le donateur s'est servi pendant ses campagnes et périodes de service militaire; le désir du dona-

teur étant que ce sabre soit conservé auprès de son guidon, déjà placé dans l'un des trophées qui ornent le château de Chantilly.

Les seuls objets exceptés de la présente donation sont les objets, effets, armes à l'usage personnel du donateur, l'argenterie et autres objets affectés au service de la table, les choses fongibles, les chevaux, voitures et équipages de service, les bijoux, diamants et pierreries ne rentrant pas dans les collections artistiques, ainsi que certains tableaux, portraits et autres objets ayant surtout le caractère de souvenirs de famille.

La recherche de ces divers objets ainsi que le triage des papiers exceptés, comme il a été dit ci-dessus, de la présente donation, seront faits, après l'expiration de l'usufruit, contradictoirement entre les représentants de l'Institut et les exécuteurs testamentaires du donateur, la mission de ces derniers devant s'étendre aussi, dans les termes du codicille fait au Nouvion-en-Thiérache, le 14 juillet 1886, à la réintégration dans le château de Chantilly des objets mobiliers qui, compris dans la présente donation, auraient été momentanément déplacés.

Stipulation finale.

Dans le cas où, pour une cause quelconque et à quelque époque que ce soit, l'Institut ne remplirait pas, ou serait empêché de remplir l'une ou l'autre des conditions ci-dessus établies, la présente donation sera révoquée et le donateur ou ses héritiers recouvreront immédiatement la pleine propriété de tous les immeubles et objets mobiliers qui y sont compris.

Honoraires.

Les honoraires des présentes seront, selon la volonté expresse du donateur, supportés par lui-même.

Dont acte,

Fait et passé à Paris, rue de Varenne, n° 59, l'an mil huit cent quatre-vingt-six, le vingt-cinq octobre,

En présence de M. Henri Limbourg, avocat à la Cour d'appel de Paris, officier de la Légion d'honneur, conseil désigné par Monseigneur le duc d'Aumale.

Et après lecture faite, MM. Bocher, Denormandie et Rousse ont signé avec M. Limbourg et les notaires.

La lecture des présentes et la signature des parties ont eu lieu en la présence réelle de Me Lanquest, second notaire, conformément à la loi.

Ensuite est écrit :

Enregistré à Paris, treizième bureau, le 25 octobre 1886, f° 54, verso, case 2. Reçu 3 francs, décime 0,75.

Signé : Zimmermann.

ACTE D'ACCEPTATION

(29 décembre 1886.)

Par-devant Me Henri-Eugène Fontana et Me Étienne-Maurice Guérin, notaires à Paris, soussignés,

Ont comparu :

M. Jules-Sylvain Zeller, président de l'Institut de France, président de l'Académie des sciences morales et politiques, officier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, rue Le Goff, n° 1 ;

M. Jules Simon, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, secrétaire du bureau de l'Institut de France, sénateur, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, place de la Madeleine, n° 10 ;

M. Jules Barthélemy Saint-Hilaire, président de la Commission centrale administrative de l'Institut de France, sénateur, chevalier de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, boulevard Flandrin, n° 4 ;

Et M. Jean-Léon Aucoc, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, secrétaire de la Commission centrale administrative de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, rue Sainte-Anne, n° 51 ;

Tous quatre délégués par l'Institut de France, réuni en séance extraordinaire le 24 décembre 1886, à l'effet d'accepter la donation dont il va être ci-après parlé.

L'Institut de France autorisé lui-même à accepter ladite donation par décret de M. le Président de la République française, en date, à Paris, du 20 décembre 1886, contresigné par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et dont une ampliation délivrée par M. Roujon, chef de bureau au cabinet du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, est demeurée déposée dans les archives de l'Institut de France ;

Un extrait du procès-verbal de la séance extraordinaire de l'Institut de France, ci-dessus énoncée, délivré par M. Zeller, comparant en qualité de Président de l'Institut, et contenant la teneur littérale du décret d'autorisation susvisé, a été certifié véritable par les comparants, et est demeuré annexé, revêtu de la mention d'usage, aux présentes, avec lesquelles il sera visé pour timbre et enregistré ;

Lesquels, après avoir pris lecture et communication de deux actes reçus par Me Fontana, soussigné, et Me Lanquest son collègue, notaires à Paris, le 25 octobre dernier et le 3 décembre présent mois (1886), enregistrés, aux termes desquels les mandataires, en vertu d'acte authentique de Mgr Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, général de division, membre de l'Institut de France, grand-croix de la Légion d'honneur, domicilié de droit à Paris, rue de Varenne, n° 59 et résidant actuellement à Woodnorton (Angleterre), — ont, au nom de leur mandant, fait donation entre vifs et irrévocable, à l'Institut de France,

Du domaine de Chantilly, avec la bibliothèque et les collections artistiques et historiques qu'il renferme, les meubles meublants, statues, trophées d'armes, voitures, selles et harnais ayant un caractère historique, les archives, sauf la partie de celles-ci concernant l'administration des autres domaines du donateur, et sauf aussi tous les papiers et documents postérieurs à l'année 1815, en tant que ces papiers ne se rapportent pas à la propriété même de Chantilly, — laquelle donation a eu lieu sous diverses charges et conditions énoncées en l'acte du 25 octobre, et notamment sous réserve de l'usufruit en faveur du donateur, sa vie durant, de tous les biens meubles et immeubles qui en formaient l'objet.

Ont, par ces présentes, déclaré accepter purement et simplement, au nom de l'Institut de France, les donations immobilière et mobilière résultant desdits actes des 25 octobre dernier et 3 décembre présent mois, et obliger l'Institut de France à l'exécution de toutes les clauses et conditions contenues dans l'acte du 25 octobre dernier (1886).

Observation d'ordre sur la désignation des immeubles donnés et sur la délimitation des parties aliénables.

Pour ordre, il est observé ici :

Premièrement, que c'est à tort et par erreur si, dans la désignation des immeubles donnés, faite dans l'acte du 25 octobre dernier, on a indiqué comme faisant partie des biens donnés la propriété connue sous le nom de « Moulin du Bois ». Cette propriété avait été, en effet, aliénée par Monseigneur le duc d'Aumale dès avant la donation.

Du reste, dans la contenance totale de neuf mille cinquante-sept hectares quarante-neuf ares environ, indiquée audit acte, n'est pas comprise celle de ladite propriété du « Moulin des Bois », et, par conséquent, cette contenance totale reste bien telle qu'elle a été indiquée audit acte, sans aucune réduction.

Deuxièmement :

Et au sujet de la partie des biens dont l'aliénation a été permise par le donateur aux termes de l'acte du 25 octobre dernier susénoncé :

Qu'une indication plus détaillée desdits biens aliénables peut, ainsi que Monseigneur le duc d'Aumale en a fait l'observation, être faite de la manière suivante :

1° Les Ripailles, la Cohardc, les bois de Saint-Maximin ;

2° La partie sur Vineuil comprise entre les huit rangs, le chemin de fer de Chantilly à Senlis, le mur extérieur du grand parc et le chemin de grande communication de Chantilly à Senlis;

3° Les terres et bois compris entre le grand parc et le chemin ancien de Gouvieux à Senlis, partant de la porte Vaillant;

4° Enfin les terres, prés et bois situés à l'ouest de la limite ci-après tracée :

Depuis la gare de Chantilly, cette limite suivrait : le chemin de fer, jusqu'à la route forestière de Lamorlaye; — cette route, jusqu'à la route nationale n° 16, de Paris à Amiens; — la route de la Côte de Lamorlaye, — la route des Tombes, jusqu'au chemin de fer; — le chemin de fer, jusqu'à la route de la Grange-du-Bois; — à partir de cette dernière route, toutes les parties, tant à l'est qu'à l'ouest du chemin de fer, sont aliénables, — étant rappelé que cette désignation n'est que l'explication de la teinte jaune du plan annexé à l'acte de donation immobilière.

Pour faire notifier les présentes à Monseigneur le duc d'Aumale, conformément à l'article 932 du Code civil, tout pouvoir est donné au porteur d'une expédition ou d'un extrait.

Mention des présentes est consentie partout où besoin sera.

Dont acte,

Fait et passé à Paris, à l'Institut de France, l'an 1886, le 29 décembre.

Et, après lecture, les parties ont signé avec le notaire.

La lecture du présent acte par Me Fontana, notaire en premier, et la signature par les parties, ont eu lieu en la présence réelle de Me Guérin, notaire en second, conformément à la loi.

La minute est signée :

Jules Zeller, Jules Simon, B. Saint-Hilaire, Léon Aucoc, Guérin et Fontana, ces deux derniers, notaires.

Suit la teneur littérale de l'annexe :

INSTITUT DE FRANCE

Extrait du procès-verbal de la séance extraordinaire tenue, le vendredi 24 décembre 1886, par l'Institut.

« Il est donné lecture d'une lettre par laquelle M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, adresse à l'Institut de France l'ampliation d'un décret présidentiel en date du 20 décembre, qui l'autorise à accepter définitivement la donation faite à l'Institut par Monseigneur le duc d'Aumale :

Paris, 22 décembre 1886.

« Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint, pour être déposée dans les archives de l'Institut de France, ampliation d'un décret qui autorise l'Institut à accepter la donation que lui a faite Mr le duc d'Aumale par actes notariés, en date du 21 octobre et du 27 octobre 1886.

« Agréez, Monsieur le Président, l'assurance, etc.

« Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.
« Pour le Ministre et par autorisation :

« Le Directeur du Secrétariat,

« *Signé :* CHARMES. »

DÉCRET

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Le Président de la République française,

Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu l'acte reçu en la chancellerie du consulat général de France à Londres, le 21 octobre 1886, par lequel Mr le duc d'Aumale constitue pour ses mandataires MM. Bocher et Denormandie, sénateurs; Rousse, de l'Académie française, en leur donnant pouvoir de faire conjointement, pour lui et en son nom, donation irrévocable à l'Institut de France, sous la réserve d'usufruit :

1° Du domaine de Chantilly :

2° Des objets mobiliers, ayant un caractère historique ou artistique, des livres et des collections rassemblées par le donateur dans le château de Chantilly.

Vu l'acte de donation passé à Paris le 25 octobre 1887, en conséquence dudit mandat, par-devant Mcs Fontana et Lanquest, notaires;

Vu l'extrait du procès-verbal de la séance des cinq académies de l'Institut, du 27 octobre 1886;

Vu la lettre du Président de l'Institut datée du même jour;

Vu l'acte notarié du 3 décembre 1886, par lequel MM. Bocher, Denormandie et Rousse, renouvellent et font, en tant que de besoin, au nom de leur mandant, la donation des biens meubles désignés dans un état estimatif annexé audit acte;

Vu le plan certifié du domaine de Chantilly, portant désignation des parties inaliénables ou réservées, ledit plan annexé au présent décret;

Le Conseil d'État entendu,

Décrète :

ARTICLE PREMIER.

L'Institut de France est autorisé à accepter, aux clauses, charges et conditions imposées, la donation entre vifs et irrévocable à lui faite par Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc d'Aumale, suivant actes des 25 octobre et 3 décembre 1886, susvisés, de la nue propriété du domaine de Chantilly, des livres, collections, objets d'art et objets mobiliers rassemblés dans le château de Chantilly.

A l'expiration de l'usufruit, et après réserve faite annuellement des sommes nécessaires à l'acquittement des fondations imposées par le donateur, les revenus du domaine devront être consacrés notamment : à l'entretien des bâtiments, parcs, jardins et collections; au développement de la bibliothèque et des galeries; à la création de pensions et d'allocations viagères en faveur des savants, hommes de lettres et artistes indigents; à la fondation de prix destinés à encourager ceux qui se vouent à la carrière des sciences, des lettres ou des arts; enfin aux dépenses spéciales qui pourront résulter de l'ouverture au public des parcs et jardins, et de la fréquentation des galeries et collections qui devront prendre le nom de « Musée Condé ».

ARTICLE 2.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 20 décembre 1886.

Signé : JULES GRÉVY.

Par le Président de la République,

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Signé : BERTHELOT.

Pour ampliation,

Le chef de bureau du Cabinet,

Signé : ROUJON.

En conséquence, l'Institut, par un vote unanime, décide que cette donation est définitivement acceptée.

Et à l'effet de notifier la présente acceptation et signer les actes nécessaires, l'Institut délègue spécialement M. Zeller (Jules-Sylvain), officier de la Légion d'honneur, Président de l'Institut; M. Jules Simon (François), chevalier de la Légion d'honneur, secrétaire du Bureau de l'Institut; M. Barthélemy Saint-Hilaire (Jules), chevalier de la Légion d'honneur, Président de la Commission centrale administrative de l'Institut, et M. Aucoc (Jean-Léon), commandeur de la Légion d'honneur, secrétaire de ladite Commission, auxquels il donne pouvoir de faire ou d'autoriser en son nom tous actes réguliers pour la disponibilité, conservation et emploi de ladite fondation.

Et enfin de tous actes et sommes reçues, donner toutes décharges et quittances valables, approuver tous payements et remises de fonds qui seront déposés par eux entre les mains de M. Julia-Félix Pingard, chevalier de la Légion d'honneur, agent spécial de l'Institut, demeurant au palais de l'Institut de France.

Certifié conforme,
Le Président de l'Institut de France,

Signé : J. Zeller.

Suit cette mention :

Certifié sincère et véritable par les parties, et annexé à la minute d'un acte de donation reçu par les notaires à Paris, soussignés, le 29 décembre 1886.

Signé : J. Zeller.
Jules Simon.
B. S.-Hilaire.
Léon Aucoc.
Guérin et Fontana, ces deux derniers notaires.

CODICILLES

QUI COMPLÈTENT LA DONATION DE CHANTILLY

(**20 octobre 1887**).

Ceci est un codicille à mon testament olographe :

Je lègue à l'Institut de France les différentes parcelles, terres, bois ou prés qui ont été ou seront acquises par moi dans le domaine de Chantilly, depuis la date du 25 octobre 1886, et qui n'ont pu, pour cette raison, être comprises dans l'acte de donation portant cette date en tant que les parcelles rentreront dans le périmètre déterminé par les teintes jaunes et vertes du plan annexé à l'acte de donation.

J'excepte par conséquent de ce legs les parcelles que je pourrais acquérir du côté du bois des Aigles, à l'ouest de la route nationale de Paris à Amiens, ces parcelles devant, comme le bois des Aigles, appartenir à ma succession.

Je révoque en tant que de besoin toutes dispositions antérieures qui seraient contraires au présent ou qui auraient réglé dans d'autres conditions la destination du bois des Aigles ou éventuellement de son prix de vente; je me suis réservé de prendre d'autres dispositions pour atteindre le but que je m'étais proposé.

Fait et écrit en entier de ma main, à Woodnorton, Evesham, Angleterre, le vingt octobre dix-huit cent quatre-vingt-sept.

Signé : Henri d'Orléans,
duc d'Aumale.

(2 janvier 1888).

Ceci est un codicille à mon testament olographe en date du 3 juin 1884.

J'ajoute à la donation mobilière constatée par les actes du 25 octobre et 3 décembre 1886 tous les objets qui seront, au jour de mon décès, marqués du cachet portant les mots ou l'emblème *Musée Condé*.

Je lègue en conséquence ces objets à l'Institut de France, auquel mes exécuteurs testamentaires seront chargés de les délivrer après qu'ils les auront disposés dans les galeries et appartements de Chantilly, à la place qui leur aura été assignée par les instructions que je leur laisserai. Je fais de ce droit de disposition conféré à mes exécuteurs testamentaires une condition expresse du présent legs.

Dans les cas où la mort me surprendrait avant que j'aie pu soit faire dresser le catalogue complet de ces objets, soit même les marquer tous du cachet qui doit les distinguer de ceux réservés à ma succession, je charge mes exécuteurs testamentaires de désigner eux-mêmes ceux des livres, dessins, tableaux, objets d'art et meubles qui doivent appartenir à la donation; ils devront, pour remplir cette partie de leur mandat, s'inspirer de mes intentions, en exécutant de la manière la plus large la fondation que j'ai faite en faveur de l'Institut de France.

Il demeure d'ailleurs entendu que si, par suite des présentes dispositions, des titres ou documents relatifs à la propriété ou à l'administration de mes divers domaines venaient, à raison de l'intérêt historique qu'ils peuvent présenter, à être compris dans le legs que je fais ainsi à l'Institut, mes héritiers ou légataires conserveraient les facultés les plus grandes pour les consulter lorsqu'ils le jugeraient nécessaire, et sans être astreints pour ce faire à tels règlements que l'Institut pourrait établir. Il en sera de même pour toutes autres pièces ou titres que mes héritiers jugeraient utile de consulter.

Pour faciliter à mes exécuteurs testamentaires l'accomplissement

de leur mandat, je leur donne, conformément à la loi, et avec tous les droits qu'elle confère, la saisine du mobilier.

Fait cet écrit en entier de ma main, à Bruxelles, le 2 janvier mil huit cent quatre-vingt-huit.

Signé : H. D'ORLÉANS.

(12 mars 1888).

Ceci est un codicille à mon testament olographe.

Ayant résolu d'affecter à l'achèvement de Chantilly, d'après les projets arrêtés par M. Daumet, membre de l'Institut, et approuvés par moi le 12 mars 1888, une somme de six cent cinquante mille francs (fr. 650 000), je lègue à l'Institut de France ladite somme ou le reliquat qui n'en aurait pas été employé le jour de mon décès, sous la condition expresse que les travaux qui resteraient alors à exécuter seront continués sous la surveillance de mes exécuteurs testamentaires, et sous la direction de l'architecte qui sera en fonction. Les sommes ainsi léguées par moi à l'Institut devant être exclusivement affectées à l'exécution de ces travaux, le présent legs sera réduit, s'il y a lieu, au montant réel de la dépense qu'ils auront occasionnée, sans pouvoir dépasser le chiffre de 650 000 fr. D'un autre côté, le présent legs sera nul et non avenu si les travaux eux-mêmes sont terminés avant mon décès.

Fait et écrit en entier de ma main, à Bruxelles, le douze mai 1888.

Signé : H. D'ORLÉANS.

(**27 juillet 1892**).

Ceci est un codicille à mon testament en date du 3 juin 1884.

§ 2. — Par décision en date du 15 juillet 1892, j'ai confié à M. Gustave Macon les fonctions de conservateur adjoint du Musée Condé. C'est à ce titre qu'il figure sur le sommier du personnel de mon administration et du domaine de Chantilly.

Il devra se tenir à la disposition de mes exécuteurs testamentaires, lesquels devront eux-mêmes le maintenir dans ces fonctions aux conditions fixées par mon testament et confirmées par l'acte de donation.

Il recevra en cette qualité un traitement fixe annuel de huit mille francs (fr. 8 000) auquel j'ajoute une indemnité annuelle de deux mille francs (fr. 2000). Je prie l'Institut de France de confirmer le choix que j'ai fait de M. Macon, et auquel il était particulièrement désigné par ses aptitudes spéciales et son érudition.

Si l'Institut de France ne croyait pas devoir maintenir M. Macon dans les fonctions que je lui ai confiées, il devra lui servir une rente annuelle et viagère de huit mille francs (fr. 8 000) que je lui lègue expressément.

Je fais du service de cette rente une condition formelle du legs que j'ai fait à l'Institut par mon codicille du 2 janvier 1888, relativement aux tableaux, livres et objets mobiliers non compris dans l'acte de donation.

Dans le cas où, l'Institut ne remplissant pas la présente condition, le legs résultant du codicille du 2 janvier 1888 serait révoqué, le service de la rente que j'attribue à M. Macon incomberait à mes héritiers, qui recueilleraient alors tous les objets mobiliers compris au codicille du 2 janvier 1888.

§ 4. — Hospice Condé. — Les droits conférés aux princes de Condé et à leurs successeurs sur l'hospice de ce nom, par les lettres patentes

de 1711 et 1736, ainsi que par l'ordonnance royale du 12 janvier 1815, n'ont été troublés par aucune gérance administrative.

Pour faciliter à mes successeurs l'accomplissement des devoirs que nous imposent ces décisions souveraines, j'ai légué à l'hospice Condé une rente annuelle et perpétuelle de quinze mille francs (fr. 15 000), que l'Institut devra lui servir.

S'il arrivait, à une époque quelconque, que l'État, le département, ou la commune voulussent restreindre dans quelque mesure que ce fût les droits exclusifs qui nous appartiennent sur cet établissement, le legs que je lui ai fait serait immédiatement révoqué et deviendrait nul.

Mes successeurs seraient autorisés, dans ce cas, à conserver la libre disposition des valeurs que je leur ai confiées et qui représentent une partie des sacrifices que je me suis annuellement imposés dans l'intérêt de l'hospice et pour l'aider à conserver l'indépendance qui lui aurait été enlevée, malgré les efforts que mes successeurs ne manqueraient pas de déployer dans l'intérêt de la fondation créée par nos prédécesseurs, et sans préjudice des revendications qu'ils seraient en droits d'exercer.

§ 5. — Par codicille du 12 mars 1888, j'ai légué à l'Institut de France, sous certaines conditions, une somme de six cent cinquante mille francs (fr. 650 000) destinée aux travaux d'achèvement de Chantilly.

Sur cette somme, il a été dépensé à ce jour, ainsi que l'indique un état signé de moi, en somme ronde, cinq cent vingt mille francs (fr. 520 000).

Le reliquat de cent trente mille francs (fr. 130 000) ne pouvant suffire à l'achèvement des travaux, j'ajoute à ce reliquat la somme de trois cent vingt mille francs (fr. 320 000) que je lègue à l'Institut de France sous les mêmes conditions, et qui sera affectée à l'exécution des travaux énumérés dans l'état dont je viens de parler et de ceux qui figureront sur le nouvel état que je fais dresser en ce moment.

Toutes les sommes comprises au legs ci-dessus et qui n'auraient pas été employées dans le délai de cinq ans après mon décès selon

mes indications, ou qui n'auraient pas été nécessaires à l'exécution complète de mes volontés feront retour à ma succession.

Fait et écrit en entier de ma main, à Chantilly, le vingt-sept juillet mil huit cent quatre-vingt-douze.

Signé : H. D'ORLÉANS.

(13 juin 1894).

Ceci est un codicille à mon testament.

Dans le cas prévu par mon codicille du 27 juillet 1892 d'une ingérence de l'État, du département ou de la commune dans l'administration de l'hospice Condé à Chantilly, et par conséquent de la révocation du legs d'une rente de 15 000 francs fait par moi à cet hospice, c'est à mon légataire universel ou à ses représentants que l'Institut devra servir annuellement ladite rente.

Il est bien entendu que les droits de mutation auxquels pourrait donner lieu ce legs ainsi que ceux dont l'Institut de France a accepté la charge par l'acte de donation n'incomberont en aucun cas à mon légataire universel.

Fait et écrit en entier de ma main à Chantilly, le treize juin mil huit cent quatre-vingt-quatorze.

Signé : H. D'ORLÉANS.

(14 juin 1894).

Ceci est un codicille à mon testament.

§ 3. — Comme condition du legs résultant de mes codicilles en date des 20 octobre 1887, 2 janvier et 12 mars 1888, je charge l'Institut de France d'assurer, soit en argent, soit en nature, comme je le

faisais moi-même, à son choix, la fourniture d'eau nécessaire aux besoins de l'hospice Condé à Chantilly.

Fait et écrit en entier de ma main, à Chantilly, le quatorze juin mil huit cent quatre-vingt-quatorze.

Signé : H. D'ORLÉANS.

(4 mars 1895).

Ceci est un codicille à mon testament. Comme charge et condition du legs d'objets mobiliers fait à l'Institut de France par mon codicille du 2 janvier 1888, legs dont l'importance a été sensiblement accrue par les acquisitions diverses que j'ai faites depuis cette date (elles dépassent aujourd'hui 1 400 000 francs), je lui impose l'obligation :

1° De payer annuellement à la ville de Chantilly une somme de mille francs (1 000 fr.) représentant la consommation des bornes-fontaines dont j'ai voulu conserver la jouissance gratuite à la population de Chantilly, à charge par la ville de maintenir toujours le nombre, le caractère et la forme extérieure desdites bornes ;

2° De continuer à l'hospice Condé la fourniture gratuite de l'eau nécessaire à la consommation, soit en nature, ainsi que je le fais moi-même par le réservoir des Grandes Écuries et la conduite spéciale établie à cet effet, soit en argent, au moyen d'un abonnement pris avec la ville, dans le cas où l'Institut préférerait ce dernier mode, mais sans que la consommation de l'hospice puisse en subir une réduction.

Cet article confirme et développe la prescription contenue au § 3 de mon codicille du 14 juin 1894.

Fait et écrit en entier de ma main à Chantilly le quatre mars 1895.

Signé : H. D'ORLÉANS.

(20 mai 1895).

Ceci est un codicille à mon testament olographe.

Par mes codicilles des 12 mars 1888 et 27 juillet 1892, j'avais affecté aux travaux d'achèvement de Chantilly une somme de 970 000 francs, et j'avais légué à l'Institut de France cette somme et son reliquat pour le cas où les travaux ne seraient pas terminés au moment de mon décès. Le reliquat non employé aujourd'hui, 125 000 francs environ, étant insuffisant pour achever les travaux dont j'ai arrêté le plan, j'y ajoute une somme de 125 000 francs et j'élève par conséquent, le chiffre de 970 000 francs à celui de un million quatre-vingt-quinzu mille (1 095 000 fr.) le legs institué par lesdits codicilles.

Fait et écrit en entier de ma main à Chantilly, le vingt mai dix huit cent quatre-vingt-quinze.

Signé : H. D'ORLÉANS.

(3 avril 1897).

Ceci est un codicille à mon testament olographe.

Il sera prélevé sur ma succession une somme de cinquante mille francs (50 000 fr.) qui, sous la surveillance de mes exécuteurs testamentaires, sera employée à l'achèvement et à l'impression des Catalogues et Inventaires des collections du Musée Condé à Chantilly.

Fait à Chantilly, le trois avril 1897.

Signé : H. D'ORLÉANS.

Certifié conforme,

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, Secrétaire du Bureau de l'Institut,

Gaston BOISSIER.

Le Président de la Commission administrative centrale,

Edmond ROUSSE.

RAPPORT

SUR L'ENTRÉE EN POSSESSION

DU

DOMAINE DE CHANTILLY

ET

SUR LES LEGS QUI COMPLÈTENT LA DONATION

Fait à l'Assemblée générale de l'Institut dans la séance du 7 juillet 1897

PAR

M. LÉON AUCOC

MEMBRE DE LA COMMISSION ADMINISTRATIVE CENTRALE

Messieurs,

Il y a environ onze ans, au mois d'octobre 1886, vous receviez la nouvelle que M. le duc d'Aumale, alors en exil, « voulant, comme il le disait, conserver à la France le domaine de Chantilly avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses édifices et ce qu'ils contiennent, trophées, tableaux, livres, archives, objets d'art, tout cet ensemble qui forme un monument complet et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de notre patrie à des époques de gloire », en faisait donation, sous réserve d'usufruit, à

l'Institut de France, et vous acceptiez avec reconnaissance cette généreuse et patriotique libéralité.

Depuis cette époque, soit pendant la durée de ce second exil que vos démarches ont contribué à abréger, soit après son retour en France, en 1889, le Prince s'est appliqué à compléter son œuvre, et par des actes importants de gestion, et par des codicilles ajoutés à son testament.

Aujourd'hui, par suite de la mort du Prince donateur, l'Institut est entré en possession de ce domaine. Nous venons vous rendre compte, au nom de la Commission administrative centrale, des conditions dans lesquelles s'opère votre prise de possession et des libéralités nouvelles par lesquelles M. le duc d'Aumale a mérité une fois de plus votre gratitude.

Travailler à réaliser ses intentions, c'est ajouter un nouvel hommage à tous ceux qui lui ont été si justement rendus.

§ I. — EFFETS DE LA DONATION.

Vous vous rappelez comment, dans la donation, en date du 25 octobre 1886, acceptée par l'Institut le 29 décembre suivant, en vertu de l'autorisation donnée par un décret du 20 décembre, M. le duc d'Aumale a précisé l'affectation du domaine et l'emploi qui devait être fait de l'excédent des revenus sur les charges.

L'Institut doit conserver à perpétuité au domaine et aux collections qu'il renferme leur caractère et leur destination. Il doit prendre les dispositions nécessaires pour que les galeries et les collections, qui porteront le nom de Musée de Condé, soient ouverts au public deux fois par

semaine pendant six mois de l'année, et accessibles en tout temps aux étudiants, aux hommes de lettres et aux artistes pour leurs travaux. Les parcs et jardins doivent aussi être ouverts au public deux fois par semaine.

L'excédent des recettes, après l'acquittement des charges, doit être employé :

1° A l'entretien en parfait état des bâtiments, parcs, jardins, collections, œuvres d'art et de toutes les autres parties du domaine;

2° A l'acquisition d'objets d'art de tout genre, livres anciens ou modernes, destinés à enrichir ou compléter les collections;

3° A la création de pensions et d'allocations viagères en faveur des hommes de lettres, des savants ou des artistes indigents;

4° A la fondation de prix destinés à encourager ceux qui se vouent à la carrière des lettres, des sciences ou des arts.

Tel est le but de la donation.

Quant aux charges qu'elle comporte pour l'Institut, ce sont d'abord toutes celles qui incombent nécessairement à la propriété, ensuite l'obligation d'acquitter les sommes dues au Crédit Foncier pour un emprunt hypothécaire qui sera entièrement remboursé en 1934; enfin l'obligation de servir des rentes perpétuelles à l'hospice Condé à Chantilly, au département de l'Oise, à diverses églises et communes, au lycée Condorcet et au lycée Henri IV de Paris (environ 32 000 francs).

Pour acquitter ces charges, l'Institut ne dispose pas seulement des revenus du domaine. Il peut aliéner une certaine étendue de terre et bois dont la délimitation a été

faite dans l'acte de donation, et se créer avec les intérêts du prix de vente des revenus supplémentaires.

La Commission administrative centrale a fait une étude approfondie des dépenses, y compris les charges dont nous venons de parler et des recettes qui permettent d'y faire face.

Elle estime que les produits des titres, des locations diverses se rapportant à la chasse, aux courses, aux terres et fermes, aux maisons, à la pêche, aux coupes de bois, qui montent à plus de 390 000 francs, dépassent les dépenses et les charges d'une somme d'environ 40 000 francs.

Cet excédent donne largement les moyens d'atteindre le but principal de la donation : conserver le domaine de Chantilly et le mettre à la disposition du public avec les richesses d'art et les souvenirs historiques qu'il renferme.

D'autre part, la charge provenant des annuités dues au Crédit foncier, et dont le chiffre est actuellement de 86 118 francs, s'éteindra en 1934.

D'ailleurs nous avons dit que l'Institut peut trouver des ressources nouvelles par le produit de l'aliénation de terres et bois d'une étendue assez considérable, conformément aux intentions du donateur.

L'opération a été décidée en 1886; dans l'acte de donation, l'Institut a donné mandat au Prince d'aliéner toutes les parties du domaine déclarées aliénables. En exécution de cette clause, M. le duc d'Aumale a vendu 1 116 hectares sur 3 650 hectares compris dans le périmètre aliénable. Il en reste 2 534. Les 1 116 hectares vendus ont rapporté 2 969 000 francs; une partie a été employée en titres, une autre a été employée à réduire l'annuité due au Crédit foncier qui montait, en 1886, à 204 485 francs.

Votre Commission pense qu'il faut vous donner la liberté de saisir les occasions favorables qui se présenteraient, et elle vous demande de l'autoriser à continuer la vente soit à l'amiable, soit aux enchères, des terres et bois aliénables, à la condition d'en employer le produit conformément à la donation, soit en rentes ou en obligations de chemins de fer, soit à l'acquit des charges de la donation ou de celles qui grèvent la propriété.

Il vous sera rendu compte chaque année du résultat de ces opérations.

La vente va pouvoir s'opérer immédiatement pour des terrains d'une étendue de 269087 mètres divisés en lots, au lieu dit les bois Saint-Denis, terrains à bâtir dont une partie a déjà été vendue avantageusement et qui sont évalués 626 000 francs.

Telle est en résumé la situation financière.

Quant au personnel, conformément au désir formellement exprimé par le donateur, la Commission administrative centrale a maintenu dans les emplois qu'ils occupaient les agents, gardes et serviteurs attachés au domaine. Elle a confirmé également dans sa situation M. Macon, conservateur adjoint chargé de la garde et de l'entretien des collections, « particulièrement désigné, dit le Prince dans un de ses codicilles, par ses aptitudes spéciales et son érudition ».

Elle a prié notre confrère M. Daumet de continuer son précieux concours pour l'exécution des travaux.

Elle a formé une commission de trois membres, prise dans son sein, qui sera chargée d'expédier les affaires de Chantilly au point de vue administratif et financier, et elle

lui a adjoint comme collaborateur M. Limbourg, qui avait participé à la rédaction de la donation de 1886 et était depuis longtemps investi de la confiance de M. le duc d'Aumale.

Elle vous signale qu'il conviendrait de procéder à l'élection des trois conservateurs prévus par l'acte de donation dans les termes suivants :

« La haute surveillance du Musée et des collections de tout genre, la direction générale du domaine au point de vue de l'art et de l'agrément, seront confiées à trois conservateurs qui seront nommés par l'Institut et choisis : un parmi les membres de l'Académie française, président ; un parmi les membres de l'Académie des Beaux-Arts ; un parmi les membres des autres classes de l'Institut. Ils feront à l'Institut toutes les propositions relatives aux opérations et acquisitions importantes, à la création et à la distribution des prix. »

§ II. — CODICILLES QUI COMPLÈTENT LA DONATION.

Nous avons terminé ce qui concerne l'exécution de la donation, il nous reste à vous entretenir des libéralités testamentaires par lesquelles M. le duc d'Aumale l'a complétée.

Par un codicille du 20 octobre 1887, il dispose que les parcelles de terre ou de bois, acquises par lui postérieurement à 1886 et comprises dans le périmètre tracé sur le plan joint à l'acte de donation, sont attribuées à l'Institut. Ces parcelles de terre ne représentent que 8 hectares 17 ares; elles sont évaluées environ à 15000 francs. Elles

avaient été achetées pour faire disparaître des enclaves ou arrondir les terres.

Un autre codicille du 2 janvier 1888 a une importance beaucoup plus considérable.

Vous vous rappelez que, en ce qui concerne les objets mobiliers faisant partie de la bibliothèque, des collections artistiques et des archives de Chantilly, il avait dû être fait, pour la validité de la donation, en exécution de l'article 948 du Code civil, un inventaire descriptif et estimatif où l'on se proposait de comprendre tous les objets qui, dans les intentions du Prince, faisaient partie du Musée Condé. Mais, faute de temps, cet inventaire était resté incomplet. D'ailleurs il ne pouvait pas comprendre tous les objets acquis postérieurement à 1886.

En vertu d'un codicille du 2 janvier 1888, le Prince ajoute à la donation mobilière constatée par les actes du 15 octobre et du 3 décembre 1886 tous les objets qui seront, au jour de son décès, marqués du cachet portant les mots ou l'emblème « Musée Condé ».

Il lègue en conséquence tous ces objets à l'Institut de France, auquel ses exécuteurs testamentaires seront chargés de les délivrer après qu'ils les auront disposés dans les galeries et les appartements de Chantilly à la place qui leur aura été assignée par les instructions qui leur seront laissées. Il fait de ce droit de disposition attribué aux exécuteurs testamentaires une condition expresse du legs.

Pour les objets qui ne seraient pas marqués du cachet « Musée Condé » ou compris dans le catalogue que le Prince se proposait de faire dresser, il charge ses exécuteurs testamentaires de désigner eux-mêmes ceux qui doivent appar-

tenir à la donation ou être réservés à sa succession. Les exécuteurs testamentaires devront, dit le codicille, « pour remplir cette partie de leur mandat, s'inspirer de mes intentions en exécutant de la manière la plus large la fondation que j'ai faite en faveur de l'Institut de France ».

Nous avons été informés que les exécuteurs testamentaires ont terminé les examens et qu'ils ont été en effet très larges en faveur de l'Institut.

Une note fort intéressante présentée par un des exécuteurs testamentaires, M. Limbourg, rédigée (il l'indique lui-même) par M. Macon, conservateur adjoint du Musée Condé, donne un état approximatif de la valeur des livres, manuscrits, tableaux, objets d'art acquis depuis 1886. Elle est de 1470404 francs. Mais il faudrait rechercher aussi la valeur des objets qui existaient au moment de la donation de 1886 et n'ont pas pu être compris dans l'inventaire.

Le chiffre estimatif, donné dans l'inventaire de 1886, était de 8 millions. D'après la note de M. Macon, le chiffre total actuel des collections réunies à Chantilly peut être porté à 15 millions.

La bibliothèque seule entre dans ce chiffre pour 5 millions; elle se compose de 13000 volumes précieux à divers titres, y compris 1400 manuscrits, et de 15000 volumes de lecture et de travail, au total 28000 volumes.

Il est plus difficile d'évaluer les archives si riches du château, cabinet des lettres, trésor des chartes, cabinet des registres, cabinet des plans.

La galerie de tableaux, que vous avez tous admirée, se compose de plus de 500 toiles. Il faut y joindre 689 dessins de maîtres divers, une collection de 580 portraits

dessinés, dont plus de 400 du XVIe siècle, une collection de 500 portraits à l'aquarelle par Carmontelle, galerie de la Société du XVIIIe siècle, 600 portraits et dessins de Raffet, une collection d'estampes de 3000 pièces, dont beaucoup sont de premier choix.

Il ne faut pas omettre les sculptures dans le château et en dehors du château (plusieurs sont dues, vous le savez, à des confrères éminents), la céramique, les antiquités, une collection de monnaies et médailles, enfin les meubles et les tapisseries.

Un grand nombre de ces objets ne figuraient pas sur l'inventaire de 1886 et n'appartiennent à l'Institut qu'en vertu du codicille de 1888.

A ce second codicille s'en ajoute un troisième.

Le Prince, dans l'acte de donation, se réservait de faire au château les travaux nécessaires pour le compléter. Il en avait arrêté les plans et les devis. Il y avait affecté d'abord une somme de 650 000 francs, qu'il léguait à l'Institut par un codicille du 12 mars 1888, pour le cas où il ne les aurait pas achevés avant sa mort. Cette somme a été portée plus tard à 970 000 francs, et, par un dernier codicille du 20 mai 1895, à 1 095 000 francs. Nous avons été informés qu'elle a été employée en grande partie, mais qu'elle n'est pas épuisée. Il reste disponible environ une somme de 200 000 francs. Les travaux à faire doivent être exécutés sous la surveillance des exécuteurs testamentaires et sous la direction de l'architecte qui est en fonctions.

Comme condition du legs d'objets mobiliers et du legs de sommes d'argent affectées à l'exécution de travaux, M. le duc d'Aumale, par un codicille du 4 mars 1895,

impose à l'Institut l'obligation : 1° de payer annuellement à la ville de Chantilly une somme de 1 000 francs, représentant la consommation des bornes-fontaines dont il a voulu conserver la jouissance gratuite à la population; 2° de continuer la fourniture d'eau nécessaire aux besoins de l'hospice Condé à Chantilly, soit en nature, soit en argent, au moyen d'un abonnement pris avec la ville. Ces charges n'ont aucune importance.

Nous devons signaler encore une disposition qui, sans être adressée directement à l'Institut, lui profitera.

Le 3 avril 1897, au moment de partir pour ce voyage d'Italie d'où il ne devait revenir que dans un cercueil, M. le duc d'Aumale disposait qu'il serait prélevé sur la succession une somme de 50 000 francs qui, sous la surveillance de ses exécuteurs testamentaires, serait employée à l'achèvement et à l'impression des catalogues et inventaires des collections du Musée de Chantilly.

Nous savons que ces inventaires existent presque entièrement terminés. Quelques-uns ont été rédigés par des membres de l'Institut. Le Prince en avait écrit lui-même l'introduction quelques jours avant son dernier voyage.

Telles sont les dispositions testamentaires qui s'ajoutent à la donation. Elles montrent la sollicitude avec laquelle le Prince que nous regrettons si vivement s'attachait à compléter l'œuvre qu'il vous a confié le soin de perpétuer et qui honorera à jamais son nom.

Vous les accepterez, nous n'en doutons pas, avec une profonde reconnaissance.

En résumé, Messieurs, la Commission administrative centrale vous propose :

1° De procéder à l'élection des trois conservateurs, prévue par l'acte de donation du 25 octobre 1886;

2° D'autoriser la Commission à continuer l'aliénation soit à l'amiable, soit aux enchères, de toutes les terres et bois compris dans le périmètre des terrains aliénables tracé sur le plan annexé à l'acte de donation;

3° D'accepter provisoirement les libéralités faites par M. le duc d'Aumale pour compléter la donation dans les codicilles du 20 octobre 1887, du 2 janvier 1888, du 10 mai 1895 et du 3 avril 1897.

FUNÉRAILLES

DE

M. HENRI MEILHAC

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le vendredi 9 juillet 1897

DISCOURS

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

La mort de M. Meilhac a surpris l'Académie française comme tout le monde. On le croyait en train de se remettre et il annonçait déjà son retour parmi nous, quand une reprise soudaine de son mal nous l'a enlevé en quelques heures. Par un hasard malheureux, le directeur et le chancelier de l'Académie se trouvent en ce moment éloignés de Paris. Je ne puis que très imparfaitement les remplacer, et vous me pardonnerez de ne pas même

essayer de le faire. Si je sentais le besoin de vous rappeler quel homme nous venons de perdre, il me faudrait évoquer ici le souvenir de soirées joyeuses, réveiller l'écho des applaudissements et des rires de la foule; je ne m'en sens pas le courage. Le lieu où nous sommes parle d'autre chose que de rire et de joie. Le moment viendra pour nous de rendre au talent de Meilhac l'hommage qui lui est dû. Je veux seulement aujourd'hui lui apporter en quelques mots l'adieu de ses confrères.

Il ne nous appartenait que depuis près de dix ans; mais le jour même où nous avions élu M. Halévy, l'idée était venue à beaucoup d'entre nous qu'il ne fallait pas séparer ce que le succès avait uni. Nous n'attendions qu'une occasion pour faire asseoir Meilhac près de son collaborateur fidèle et les compléter l'un par l'autre. Elle s'offrit quand nous eûmes la douleur de perdre Labiche : Meilhac était son successeur naturel. Il fut élu à sa place, et l'on se souvient encore du discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de son siège. Il osa y faire l'éloge du bourgeois français, qui n'est pas toujours traité avec autant de complaisance. Il l'appelait hardiment « l'éternel honneur de notre race » ; il lui reprochait sans doute « d'être un peu rebelle à l'enthousiasme et disposé à nier le rêve, parce qu'il a l'habitude de bien dormir » ; mais il le félicitait de résister à toutes les exagérations, d'aimer par-dessus tout le sens commun et de trouver sans effort, pour le défendre, des mots simples et francs qui font éclater le rire sur les lèvres de tous ceux qui les entendent. Dans cet éloge de Labiche, que de traits conviennent à Meilhac, et comme on trouve aussi chez lui, dans les écarts de sa

fantaisie et les éclats de sa gaieté, un fond de solide bon sens!

A l'Académie, Meilhac fut bientôt apprécié comme il devait l'être; on se prit à aimer l'homme autant qu'on admirait l'écrivain. Il n'était pas de ceux qui n'ont d'esprit et de cœur que dans leurs livres. Sa conversation la plus intime éclatait de traits spirituels, et plus on l'approchait, plus on était frappé de sa bonté et de son aimable indulgence. On se sentait tout d'abord attiré vers lui, et ses confrères devenaient très vite ses amis. Il y a trois mois, l'Académie le nomma son directeur; Meilhac fut très touché de ce témoignage d'affection, et jusqu'à la fin, quand il portait déjà la mort sur ses traits, il tint à remplir exactement tous les devoirs de sa charge. On l'avait en même temps désigné pour faire le discours sur les prix de vertu. Il prit sa tâche tout à fait au sérieux : il y songeait sans cesse et en parlait à tout le monde. « Jamais, nous disait-il, avec son fin sourire, la vertu ne m'a tant occupé depuis que je suis au monde. » Dès qu'il se crut à peu près guéri de l'atteinte que sa santé avait reçu le mois dernier, il songea à se remettre à l'ouvrage, et quelques jours avant de mourir il demandait avec instance qu'on lui envoyât les dossiers pour composer son discours. En même temps il ne cessait de faire des plans de comédie et de drame dont il entretenait ses amis; car dans cet homme qui semblait être tout de nonchalance et de plaisir, il y avait un infatigable travailleur.

Qu'arrivera-t-il de l'œuvre considérable qu'il laisse après lui? Quoique au théâtre les modes soient plus changeantes qu'ailleurs, je crois bien qu'elle n'est pas menacée de périr.

Ne parlons pas d'immoralité, c'est un bien grand mot, et il me semble que Meilhac, à qui les grands mots ne plaisaient guère, aurait souri de l'entendre prononcer à propos de ses pièces. Seulement, je suppose que ce siècle, au moment de finir, voudra jeter un regard en arrière et faire comme une revue de ses gloires passées. Il se souviendra d'abord avec reconnaissance des grands penseurs qui ont éclairé son esprit, des grands poètes qui ont charmé son âme, et il trouvera dans ces souvenirs de quoi être fier de lui-même. Mais il serait bien ingrat s'il ne se rappelait aussi ceux auxquels il doit tant d'heures de plaisir et d'oubli, qui, par la variété des spectacles qu'ils lui présentaient, l'ont égayé, ému, diverti, et qui, en même temps, ont tenu les yeux du monde entier attachés sur notre théâtre. Parmi eux, Meilhac tiendra, n'en doutez pas, une place importante. N'est-ce pas Molière qui a dit que c'était un métier difficile de faire rire les honnêtes gens? Meilhac les a fait rire pendant quarante ans de suite, rire des autres et d'eux-mêmes, dans des comédies charmantes, d'une gaieté franche, d'une malice sans fiel, pleines de fantaisies raisonnables, tantôt bouffonnes sans grossièreté, tantôt profondes sans prétention, vraiment françaises, ce n'est pas assez dire, vraiment parisiennes. Personne, Messieurs, n'a versé sur nous, pendant tant d'années, avec tant d'abondance, ces trésors de gaieté et de belle humeur qui rétablissent l'équilibre de l'âme, ce rire salutaire qui met au cœur plus de courage pour supporter les épreuves dont on souffre et braver celles qu'on prévoit.

DISCOURS

DE

M. ALBERT SOREL

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉSIDENT DES CINQ ACADÉMIES

Lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies
du lundi 25 octobre 1897.

Messieurs,

C'est une pieuse coutume d'ouvrir notre séance plénière par une commémoration de nos morts. Quelques-uns trouvent peut-être que nous abusons des notices nécrologiques et des discours funèbres. On nous représente volontiers comme une sorte de confrérie dont les membres siègent ensemble à des jours consacrés, se rendent mutuellement des témoignages honorables, où les uns suivent les obsèques des autres, et prennent soin que le public, distributeur souverain de la renommée, ne délaisse

point les défunts, afin que les survivants, à leur tour, ne soient point délaissés. Mais, Messieurs, les éloges qui se prononcent ici ne se réduisent pas à ce caractère de prudence supérieure et de haute politesse rétrospective. Ils sont autre chose, ils sont beaucoup plus. Ils dégagent dans la vie, dans les travaux de chacun de nous, son œuvre propre; ils la définissent et la classent; ils marquent à chacun sa part dans l'œuvre collective de nos compagnies; ils sont les premières pièces justificatives des comptes que ces compagnies doivent à la patrie, à la vérité. De ces comptes se tirent nos lettres de change sur l'avenir, et ces soins-là sont un devoir pour nous. A côté d'un Pasteur qui a su dominer la nature et combler l'humanité de bienfaits, qui ayant vécu pour la science seule s'est fait dans tous les peuples du monde, à tous les étages de nos sociétés, des universités aux chaumières, de nos campagnes aux faubourgs de nos villes, une gloire qui jusque-là n'était réservée qu'aux destructeurs d'hommes, aux conquérants de nations, aux fondateurs d'empire, combien de savants de premier ordre dont l'œuvre ne peut être comprise et appréciée que par d'autres savants? Il nous appartient de les élever en leur lumière, de les maintenir à leur rang dans la galerie afin que le public, aux égards rendus, mesure, soupçonne du moins la grandeur du mérite.

Les compagnies se survivent, les œuvres collectives restent. Si la postérité ne retient pas tous les ouvrages qui seraient dignes de mémoire, elle garde le souvenir du corps auquel les auteurs ont appartenu; et si un jour les écrits ne trouvant plus de lecteurs, les découvertes

étant depuis longtemps dépassées, un nom seul subsiste, en renvoi, au bas d'une page, avec une date : celle de la mort, et ces seuls mots : membre de l'Institut; ce sera grand'chose cependant que cette simple mention, et ne vaudra-t-elle pas toute une biographie ?

Celui qui a l'honneur de présider votre séance annuelle ne peut, Messieurs, parler avec compétence de tous les hommes éminents que vous avez perdus. Il se résigne à évoquer des noms qui sont présents à tous vos esprits. Vous lui permettrez seulement de souligner au passage, d'un souvenir plus intime, ceux des confrères qu'il a eu personnellement la fortune de connaître.

Il y a un an, au lendemain de la réunion de l'Institut, nous apprenions la mort de M. Challemel-Lacour. Nul de ceux qui l'ont vu, parmi nous, à la tribune, à la présidence des assemblées, n'oubliera cette physionomie fine et imposante, cette expression des traits et du regard, froide au premier abord, douloureuse à qui savait considérer de plus près les hommes. Il était, à l'Académie française, un des plus brillants représentants d'un art qui a toujours été, qui est toujours parmi nous brillamment représenté, l'éloquence politique. Il y apportait un caractère personnel, ajoutant aux traditions oratoires des grandes époques de la Révolution je ne sais quoi de plus ressenti, de plus concentré, de plus stoïque dans la pensée, de plus contenu dans la forme, de plus rigoureux dans le raisonnement, de moins illusionné enfin, qui était propre à notre temps. Homme de courage, homme de principes et de foi en ses principes, il n'était point l'homme du rêve, ni de ces esprits qui se plaisent à flotter sur les mots. Avec sa large

culture intellectuelle, son commerce constamment entretenu avec les anciens, sa connaissance des modernes, son intimité des philosophes; par la haute tenue de ses idées, le choix de ses images, l'allure parfois un peu fière de son style, la note profonde d'humanité qui y dominait toujours, il rattachait notre éloquence moderne à la grande école du XVIIe siècle. Il s'était vu, dans sa jeunesse, contraint de passer en exil, dans la lutte pour la vie, ces années d'apprentissage dont l'épreuve n'est adoucie que par l'air de la patrie. Il avait, selon l'expression poignante de Taine, connu alors la dureté du commerce des hommes. Il l'avait éprouvée à l'âge où l'âme est encore docile aux empreintes de la vie, et il en avait gardé une amertume que ni le triomphe de ses principes, ni les honneurs décernés à sa personne n'effacèrent jamais.

Par un de ces contrastes qu'offrent souvent les annales de l'Académie française, la mort rapproche ici de M. Challemel-Lacour un confrère, presque son contemporain, mais l'homme qui, par son caractère, sa carrière, son œuvre, lui ressemble certainement le moins, Henri Meilhac. Doux, facile, ironique avec raffinement, aimable toujours, ici par bonhomie, là par scepticisme, il a obtenu et goûté le succès le plus riant, dans le monde le plus séducteur. Qui n'a pas vécu à Paris en 1867, au temps de l'Exposition universelle, n'a pas connu la gaieté exquise et comme le rêve de vivre; l'illusion enchanteresse du feu d'artifice, un soir de fête, sous le ciel de mai. Pour les hommes de ma génération, Meilhac a représenté le monde de ce temps-là, comme Marivaux, au dernier siècle, celui de la vieille France, qui s'en allait en souriant et en par-

lant d'amour. La *Grande-Duchesse,* la *Vie parisienne*, *Froufrou*, ce théâtre qui s'ouvre avec des éclats de rire et finit dans les larmes, est bien l'image de Paris, en ces années fragiles et étourdies. Meilhac a été, à sa façon subtile et délicate, et certes sans l'avoir cherché, un symboliste. Le mot, j'en ai peur, eût offusqué son esprit si français; symboliste pourtant, ne l'est pas qui veut, et qui le veut ne l'est guère. Ce trouble-fête moqueur du vieil Olympe, ce Parisien qui fut, en sa jeunesse, un terrible balayeur de héros fabuleux et pourfendeur d'idoles creuses, m'aurait, je l'espère, sinon passé le mot, au moins tenu compte de l'intention. J'en appellerais, au besoin, à l'indulgence de l'ami en lequel Meilhac se survit parmi nous. Car vous le savez, Messieurs, par un mystère qui n'est pas sans exemple, mais que l'on admire toujours, Meilhac a vécu d'une double vie, et cet homme heureux autant qu'aimable ne pouvait mourir qu'à demi.

L'Académie des Inscriptions a perdu en M. de Mas-Latrie et en M. Edmond Le Blant deux vétérans de l'érudition française. Ils s'étaient consacrés. M. Edmond Le Blant à l'archéologie chrétienne de la Gaule, M. de Mas-Latrie à l'Orient chrétien et chevaleresque. Ils avaient, tous les deux rempli par des travaux variés et étendus une longue vie. Nous pouvions espérer garder bien des années parmi nous M. Léon Gautier qui semblait le plus robuste, qui était, en tout cas, le plus jeune de cœur, le plus chaleureux des savants. Il revivait de toute son imagination, de toute son intelligence, la vie de ce moyen âge, qu'il faisait aimer, et l'érudit qui enseignait à lire les textes se complétait en lui d'un interprète enthousiaste

qui les faisait comprendre. Il n'a pas traduit les épopées françaises en mots secs et froids, en images décolorées, il les a transportées, pour ainsi dire, de l'âme de nos ancêtres, dans notre âme en mots évocateurs, émus, communicatifs. C'est ainsi qu'il a eu cette gloire, la plus enviable à ses yeux, de rendre populaire, parmi nos jeunes générations, cette *Chanson de Roland* qui était pour lui l'*Iliade* et l'*Énéide,* quelque chose même de plus : la chanson de la vieille France.

Je devrais, je voudrais consacrer ici plus que quelques lignes à nos confrères défunts de l'Académie des Sciences. Mais je n'ose. Je m'arrête sur ce seuil redoutable, le seul endroit, peut-être, où l'on ne puisse impunément parler par à peu près des choses qu'on ne connaît pas. Je me borne donc à rappeler simplement les pertes de cette compagnie en la personne de MM. d'Abbadie, voyageur, astronome, géomètre, numismate ; Legrand des Cloizeaux, maître dans la minéralogie ; Schützenberger, chimiste éminent, venu de ces pays de l'Est qui ont donné à la France tant de savants et tant d'artistes.

Nous avons vu disparaître de l'Académie des Beaux-Arts deux confrères, un compatriote et un étranger, un grand peintre et un grand musicien.

Élève de Corot, émule de Théodore Rousseau et de Jules Dupré, Français était un des derniers survivants de cette grande école de paysagistes. Il ne se contentait pas de reproduire les formes et les couleurs ; il voulait pénétrer l'être intime des choses vues et en révéler le caractère. C'est, en dehors même du talent de l'exécution, le grand intérêt de ses paysages qui nous promènent de la

campagne romaine aux bords parisiens de la Seine et aux rives vertes et brumeuses de la mer en Normandie. Cet interprète original, probe et profond, de la nature vivante. savait aussi exprimer et peindre la nature imaginée. Nous lui apportons, en particulier, notre couronne, nous tous qui cherchons dans les lettres antiques ce rajeunissement de la pensée et de l'image que le peintre demandait chaque année au renouveau de la terre. Il semble qu'il nous ait destiné par prédilection ces deux toiles, illustrations exquises de l'idylle et de l'élégie, *Daphnis et Chloé* en leur forêt de fleurs, *Orphée* en sa nuit funèbre. Nous lui devons d'avoir vu luire, sous le ciel limpide, cette lumière qui fait les contours déliés, les ombres sereines, les lointains infinis, la divine lumière de Virgile et de Dante.

C'est sous cette lumière, dans le recueillement de la nuit, que les anciens philosophes croyaient entendre l'harmonie mystérieuse des mondes et la cadence de la vie universelle. « Les hommes qui sauront retrouver ces harmonies se seront ouvert le chemin des cieux ! » Les anciens n'entendaient peut-être que par métaphore ces harmonies célestes; la musique moderne les a réalisées et nous les sentons frémir et retentir en elle. Elle sait trouver les chants qui bercent le rêve éternel de l'amour, exhalent la plainte éternelle de la mort. Elle fait davantage : par la symphonie qui est, par excellence, sa forme, elle crée comme un autre monde au delà de celui-ci, un monde devenu pour beaucoup d'entre nous une seconde vie plus intime et plus complète à la fois, et cependant une vie qui nous pénètre par tous nos sens, vibre dans tous

nos nerfs et nous emporte émus, tout entiers, corps et âme, dans son vol. Joannes Brahms, que l'Académie des Beaux-Arts avait associé à sa section de musique, se rattachait à la grande école qui réunit Sébastien Bach, Beethoven, Schumann. Comme eux il s'est inspiré des traditions populaires, chansons et airs de danse, et il a rafraîchi constamment sa technique savante par ces retours à l'expression spontanée de l'âme, à la nature. Il a composé pour la voix humaine et enrichi le trésor des poèmes chantés; il a écrit, avec une abondance surprenante, de la musique de chambre, et il s'y est montré supérieur. Qui ne connaît ces danses dont l'allure allègre et cadencée, le riche dessin, les harmonies éclatantes évoquent la vision des fêtes de Hongrie, aux cortèges somptueux, aux élans enthousiastes ? Mais il était avant tout symphoniste : créateur dans le rythme qui donne à la musique l'impulsion de la vie, inventif, prodigue même dans le développement des idées, habile à ordonner les ensembles, à distribuer, à travers les enroulements prolongés, la mélodie qui y porte la lumière, artiste puissant et subtil en cette architecture passionnée des sons.

L'Académie des Sciences morales a perdu coup sur coup M. Albert Desjardins et M. Paul de Rémusat. M. Albert Desjardins, professeur de droit, homme politique, était, à la manière des anciens jurisconsultes, un humaniste. Il cultivait l'histoire et il l'a montré par ses ingénieux écrits sur l'esprit et les mœurs du XVIe siècle. M. Paul de Rémusat, à la fois journaliste, député, essayiste dans des genres très divers, amateur des plus distingués en toutes choses intellectuelles, sut se montrer, avant tout, galant homme

et homme du monde dans la politique et dans les lettres. Il portait avec discrétion et tact un nom célèbre. Il avait assez écrit par lui-même pour pouvoir, sans fausse modestie, se faire l'éditeur de papiers de famille. Ses amis trouvaient qu'il s'effaçait trop facilement et se tenait trop volontiers dans l'ombre des siens. Il n'y disparaissait point cependant; l'Institut l'obligea d'en sortir et l'invita à s'asseoir à une place qu'il put occuper avec son sourire très doux et légèrement ironique, en s'excusant presque de s'être laissé conduire jusque-là, mais s'y trouvant à l'aise, chez soi, ainsi qu'un homme de sa qualité l'est en toute bonne compagnie.

La même Académie a été privée d'un de ses associés étrangers : M. le chevalier d'Arneth, l'historien autorisé du prince Eugène et de Marie-Thérèse, l'éditeur des lettres de Marie-Antoinette, de Joseph, de Mercy, et l'un des savants qui ont le plus et le mieux contribué à faire entrer dans l'histoire moderne l'érudition sans laquelle il n'y a pas d'histoire. Sa mort a été bientôt suivie de celle de M. Vacherot, un des doyens de l'Institut, un des vétérans de la philosophie française. Il a laissé à tous ceux qui ont été ses élèves à l'École normale, à tous ceux qui entraient dans la vie il y a quarante ans, de grands souvenirs. Cette génération voyait en lui un maître à penser librement, fortement, maître très respecté et très respectable. Il nous apparaissait, au collège, comme une victime de l'intolérance officielle, comme un modèle de dignité philosophique; plus qu'un penseur, un sage, un ancien. Au sortir du collège, c'est à lui que beaucoup d'entre nous allèrent demander des lumières sur les vérités pour lesquelles il avait

souffert; ils apprirent de lui à concilier ces deux ordres de connaissances qui répondent à des facultés naturelles, à des besoins impérieux de notre être, et qu'il refusait absolument de sacrifier l'un à l'autre : la science et la métaphysique, le réel et l'idéal, le fini et l'infini, l'univers et Dieu.

Messieurs, je n'ai point encore prononcé le nom qui est sur toutes vos lèvres, ni parlé du coup qui a frappé, en même temps, trois de nos académies, et mis en deuil l'Institut tout entier. Qui de nous oubliera jamais cet épisode, le plus significatif peut-être des fêtes du Centenaire, cette matinée où Chantilly nous fut ouvert; où M. le duc d'Aumale, souffrant, mais souriant, affable, vit, de son fauteuil, passer devant lui ceux qu'il était heureux d'appeler ses confrères, des artistes, des savants venus de toute l'Europe; où le descendant de saint Louis et d'Henri IV réunit, dans la demeure du grand Condé, les représentants de ces compagnies qui rappellent à la fois l'ancienne monarchie et la première république, Richelieu et Bonaparte. Ce fut un spectacle rare, et nous ne pouvons y comparer que celui de la cérémonie, qui, il y a quelques mois, nous rassembla à Saint-Germain-des-Prés : par la majesté simple du culte, par l'élévation de l'éloquence pénétrante et sereine, l'hommage fut digne et du grand corps qui le rendait et de l'homme auquel il était rendu.

Il a été parlé ce jour-là de M. le duc d'Aumale du haut de la chaire chrétienne; il sera parlé de lui ici, dans nos compagnies, et ceux qui rempliront cette tâche sauront,

comme il convient, louer, en lui, l'artiste, l'historien, le militaire, le lettré qui aimait notre langue française et la vénérait presque à l'égal d'une seconde mère, qui n'en voulait, pour ainsi dire, pas laisser perdre une syllabe, et pour qui arracher un vieux mot du dictionnaire de cette langue c'était secouer la cendre d'un ancêtre. On montrera cette supériorité de race, cet art parfait de vivre, cette étendue d'esprit et de connaissances qui, au temps de la monarchie, eussent de ce prince, le plus accompli de l'Europe, fait le plus « honnête homme » du royaume de France; on montrera ce mélange de traditions et de sentiments modernes qui faisait de lui, en notre temps, un citoyen unique dans une nation libre.

Je ne dois toucher à cette grande mémoire que par les endroits où elle tient à l'Institut: Quelques hommes y ont été rattachés par des liens aussi nombreux, aucun ne s'y est donné à ce point. Il a voulu s'y survivre, et il nous a, par une libéralité magnifique, confié, avec la garde de sa mémoire, la garde du trésor d'art qui était à la fois son œuvre de prédilection et son chef-d'œuvre. Nous ne pouvons, Messieurs, laisser passer cette séance plénière, la première après la mort de M. le duc d'Aumale, sans parler de Chantilly.

S'il nous en a nommés les conservateurs à perpétuité, c'est que M. le duc d'Aumale en avait fait une chose éminemment française, qu'il le destinait à la France et qu'il jugeait avoir trouvé dans nos compagnies ce qui, avec le plus de racines dans le passé, offre encore le plus de chances de durée dans l'avenir. Il aimait Chantilly comme un monument de sa race et comme sa création propre. Il

en aimait les forêts profondes, où s'ouvrent des avenues infinies, et, à côté de cette nature sauvage, toujours rajeunie de sa propre sève, les charmilles, les parterres au dessin large et léger de Le Nôtre et de La Quintinie; il en aimait les eaux vives au milieu desquelles l'édifice exquis du connétable semble comme un cygne endormi (1). Il aimait toute cette renaissance qu'il y avait apportée et qui se marque, dès le seuil, par la statue d'Anne de Montmorency : bronze nouveau qui, du premier coup d'œil, indique au visiteur que ce Versailles plus intime est consacré, ainsi que l'autre, à toutes les gloires de la France. Il aimait, comme Monsieur le Prince, à y goûter « la plus grande douceur de vivre »; il aimait à faire goûter à ceux qu'il y conviait « l'air libre de cette maison hospitalière » (2). Un jour qu'à Bruxelles quelqu'un lui rappelait les grands travaux entrepris au château par le duc de Bourbon qui s'y trouvait alors en retraite forcée, par ordre du roi : « Ils étaient bien heureux, dit-il, en ce temps-là : on les exilait à Chantilly. »

Voilà, Messieurs, en cet amour du pays natal, la pensée dominante, l'expression même de sa vie. Et cette vie est un grand témoignage en faveur de notre nation. Voulez-vous en juger avec équité et mesurer la distance? Arrêtez-vous à Chantilly, dans la galerie fameuse « où sont peintes les actions de Monsieur le Prince », devant le médaillon de Coysevox, qui s'abrite sous des trophées. Considérez le

---

(1) *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 707.
(2) *Histoire des Princes de Condé*, t. VII, p. 177, 194.

visage creux du vainqueur de Rocroy, ce profil découpé comme à coups de ciseau, ces cheveux en broussailles sous les lauriers, cette bouche serrée, mordante, ce nez d'aigle, cet œil surtout, bombé, saillant, fier, œil d'oiseau de proie, œil de conquérant, qui a connu la gloire, mais connu aussi l'appétit de la vengeance, et reportez-vous à l'image du dernier habitant de cette demeure; évoquez ce visage au teint clair sous les cheveux d'argent, cette moustache de général français soulevée par le sourire, cet œil bleu, bleu de France, que l'émotion voilait si doucement, qui n'avait d'éclairs que pour l'honneur, de menace que pour la félonie; rappelez-vous cette dignité dans la courtoisie, cette grandeur faite de fidélité, vous apprécierez ce que, dans ses héros même, la France a gagné à ses épreuves et ce que nos temps troublés ont enfanté d'excellent. M. le duc d'Aumale a subi l'exil, et l'exil n'a été à personne plus amer qu'à lui; mais il a voulu que son exil fût encore un sacrifice à sa patrie, il n'a voulu que l'exil soumis, l'exil d'abnégation, non l'exil de rébellion et d'orgueil. S'il a eu ses heures d'angoisse, il n'a jamais traversé « l'agonie militaire » de Monsieur le Prince ; il n'y a point, dans sa vie, de page « qu'il faudrait détacher », de ces pages où « l'on voudrait crier à la renommée : *Sileat!* et lui arracher sa trompette » (1). Il a détesté les complots, abhorré la guerre civile. C'est à la patrie qu'il a remis son épée en 1848; c'est à la patrie qu'il l'a redemandée en 1870, c'est de la patrie qu'il fut heureux de la tenir lorsqu'il reçut le commandement du premier de nos corps d'armée, celui de la

(1) *Histoire des Princes de Condé*, t. VI, p. 459.

frontière sacrée, celui avec lequel, il en avait la confiance, il aurait su retrouver les chemins qui mènent à Valmy.

Le culte de la France, auquel il a dédié ce sanctuaire splendide, unit, en une communion patriotique, les plus humbles et les plus puissants d'entre nous. L'image de la patrie, que le petit soldat entrevoit flottante et naïve, comme les apparitions des saintes dans les dessins merveilleux des vieux livres et les verrières des vieilles églises, se réfléchissait nette, lumineuse, sereine, comme en une eau profonde et unie, dans la conscience de ce Bourbon. Il nous laisse pour dernier mot d'ordre, le mot même de la patrie, le mot de Trianon, mot authentique celui-là et que nul ne pourra disputer à l'histoire : « La France existait toujours ! » Ces mots-là, Messieurs, on ne les cherche pas, on ne les trouve pas, ils se découvrent d'eux-mêmes dans la tempête; mais pour qu'ils surgissent de toute l'histoire d'un peuple, il faut que cette histoire vive et palpite en un homme qui en a fait son âme.

INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

SAINTE-BEUVE

A PARIS

Le 19 juin 1898.

DISCOURS

DE

M. FRANÇOIS COPPÉE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PRÉSIDENT DU COMITÉ

Messieurs,

Il y a deux ans, un médecin très distingué, qui est aussi un lettré délicat, se souvint que Sainte-Beuve avait été, dans sa première jeunesse, externe des hôpitaux, et qu'un jour même, à l'Hôtel-Dieu, pour remplacer un interne absent, il avait porté le tablier à côté de Dupuytren. Sans doute il abandonna de bonne heure le scalpel et ne pratiqua plus la dissection que sur les ouvrages de l'esprit. Néanmoins, estimant que c'était une fierté pour le corps

médical qu'un tel homme eût débuté dans ses rangs, et surpris que l'illustre écrivain n'eût pas encore obtenu les honneurs, désormais démocratisés, de la place publique, M. le docteur Cabanès s'adressa d'abord à ses confrères pour réparer ce regrettable oubli.

C'était, du même coup, inspirer un remords à la grande famille des gens de lettres, qui tous, ne fût-ce qu'au point de vue du travail incessant, opiniâtre, héroïque, doivent considérer Sainte-Beuve comme un modèle. Avant même que les médecins répondissent à l'appel de M. le docteur Cabanès, en faveur de celui que Guizot, après une lecture de *Joseph Delorme* surnomma « Werther-Carabin », la presse s'empara de cette heureuse pensée et fut unanime à demander qu'un monument s'élevât, dans Paris, à la mémoire de Sainte-Beuve. A son tour elle exprima sa surprise qu'à une époque où tant de personnages de célébrité moyenne triomphent, dès le lendemain de leur mort, en marbre ou en airain, ce vaste et subtil esprit, dont, au bout de trente ans, l'œuvre demeure intacte et vivante, n'eût pas encore été l'objet d'un semblable hommage.

Le dirai-je? Je veux bien m'étonner, avec l'opinion, de cette injustice; mais n'a-t-elle pas cet avantage de nous donner, pour l'acte que nous accomplissons aujourd'hui, une sorte de garantie? Quand on grave un nom sur un piédestal, c'est, je suppose, avec l'espoir que pendant de longues, de très longues années, il ne sera pas inconnu des passants qui le liront. Or ne s'est-on pas trop hâté, parfois, de promettre ainsi la durée à des réputations plus ou moins brillantes, mais dont s'est rapidement terni

l'éclat? Même aux rares hommes qui laissent après eux une odeur d'immortalité, ne serait-il pas sage de faire subir une épreuve, une sorte de stage, avant de les admettre dans le paradis de la gloire? Avec Sainte-Beuve, nous n'avons pas à nous préoccuper de ces scrupules. Le temps a passé sans que sa légitime et solide renommée ait subi la moindre atteinte. Le nom dont les lettres sont incisées dans cette pierre durera aussi longtemps que la littérature française; et après les trente années de purgatoire que lui infligea notre indifférence ou, pour mieux dire, notre ingratitude, Sainte-Beuve a vraiment droit à cette modeste apothéose.

Le sentiment public l'a bien compris. Dès que le comité pour l'érection de ce monument fut constitué, nous vîmes se grouper autour de nous les sympathies et les bonnes volontés, et à tous ceux qui ont assuré le succès de notre entreprise, j'ai le devoir très doux d'exprimer notre reconnaissance. Auprès de l'administration des Beaux-Arts, du Conseil général de la Seine et des Conseils municipaux de Paris et de Boulogne-sur-Mer, ville natale de Sainte-Beuve, aussitôt s'inscrivirent sur nos listes l'Académie française, le Collège de France, la *Revue des Deux Mondes,* la Société des Gens de Lettres, plus un grand nombre de noms illustres et chers, une foule qui est une élite. Qu'ils soient tous remerciés. Mais parmi nos souscriptions, il en est certaines qui, à cause même de leur faible chiffre, ont à nos yeux une valeur et un mérite tout particuliers. Ce sont les envois des modestes travailleurs et notamment des membres de l'enseignement public, qui ont ainsi témoigné de leur gratitude envers le grand lettré

dont le puissant et admirable labeur leur est tous les jours si précieux. Ces touchants souvenirs nous sont parvenus en assez grande quantité; mais si nous avions reçu l'obole de tous ceux dont l'encyclopédie littéraire qui s'appelle les *Causeries du Lundi* a facilité la tâche, de tous ceux qui sont, pour ainsi parler, les obligés intellectuels de Sainte-Beuve, ce n'est pas un simple buste, c'est une grande et belle statue que nous lui dresserions aujourd'hui.

Car Taine a eu raison quand il a proclamé Sainte-Beuve, en notre temps, un des cinq ou six serviteurs les plus utiles de l'esprit humain; car Weiss a dit vrai quand il affirma que depuis Gœthe, notre siècle n'a pas produit de plus grand critique et qu'il a produit bien peu d'aussi grands esprits. Prenez un volume au hasard dans cette œuvre vraiment prodigieuse par le travail, par le savoir et par le talent. Vous y trouverez certainement, sur un auteur ancien ou moderne, grave ou léger, étranger ou national, qu'il soit orateur ou historien, mémorialiste ou conteur, philosophe ou dramaturge, prosateur ou poète, un jugement original, des points de vue nouveaux, cent détails curieux, rares, toujours exacts et scrupuleusement contrôlés, et le plus piquant mélange de science ingénieuse et profonde, de saine et fine raison, de jolie et gracieuse malice. S'agit-il d'un classique, d'un grand et harmonieux écrivain, chez qui les beautés sont égales comme les épis d'un champ? Sainte-Beuve se contentera de vous faire admirer l'abondante moisson; mais s'il se trouve en présence d'un auteur de second ordre, où les pages heureuses sont éparses comme des fleurs dans une prairie, Sainte-Beuve vous épargne alors la peine de les chercher et cueille, pour

vous l'offrir, toute la gerbe. Mais surtout, — on ne saurait trop le redire, — quelle étendue de connaissances! quelle variété inouïe! Sainte-Beuve sait tout, goûte et pénètre tout! Rien ne le surprend. Il a, sur toutes choses, des trésors d'idées et d'aperçus, des mines inépuisables de notes et de documents. A peine a-t-il démonté, avec une adresse d'horloger, la machine compliquée qu'est le cerveau d'un philosophe, qu'il saisit ses crayons de couleur et ressuscite, au pastel, une séduisante figure de femme. Tout à l'heure il était installé dévotement, avec Louis XIV et sa cour, devant la chaire où Bossuet faisait retentir les grandes orgues de son éloquence; et voilà maintenant qu'il s'amuse, sous le chèvrefeuille d'une guinguette, à écouter les refrains de Désaugiers. Hier, le long d'un mélancolique bandeau de tilleuls, à Port-Royal-des-Champs, il se promenait dans l'austère compagnie de « ces Messieurs »; aujourd'hui, assis dans un raide fauteuil à tête de sphinx de l'Abbaye-aux-Bois, il observe avec ironie le majestueux ennui du vieux René. Véritable Protée de l'intelligence, il débrouille une intrigue diplomatique comme s'il avait eu sa place au tapis vert de tous les congrès, et il raconte une bataille de Napoléon comme s'il l'avait suivie, l'œil à la famcuse lunette d'approche appuyée sur l'épaule d'un chasseur de la garde. Prenez, vous dis-je, prenez n'importe quel tome de Sainte-Breuve, vous ne le fermerez pas de sitôt, et vous sortirez toujours de cette lecture instruit et charmé.

Mais on vous a parlé et on vous parlera encore ici, avec bien plus d'éloquence et d'autorité que je ne saurais le faire, du critique, du professeur, de l'historien. Laissez-

moi seulement vous dire encore quelques mots du poète.

Sainte-Breuve avait débuté dans la littérature par la poésie, et vous vous rappelez tous, Messieurs, le goût si vif qu'il conserva toute sa vie pour les œuvres en vers et pour leurs auteurs. Cet esprit, essentiellement original et ayant la passion de nouveauté, eut l'ambition de créer un genre qui manquait à notre littérature : la poésie intime, familière, s'inspirant de peu, volontiers inclinée du côté des humbles personnes et des choses dédaignées, restant toujours poétique cependant, mais encore plus par le sentiment que par l'expression. Certes le grand essor du lyrique est sublime; mais la pensée du poète, avant d'atteindre le sommet, est souvent voilée par les brumes. Sainte-Beuve voulut s'arrêter à mi-côte, « sur le penchant des coteaux modérés », comme il l'a dit lui-même, d'où l'on voit mieux la réalité, de haut et de loin, mais sans risquer de se perdre dans la nuée. Cette tentative, qu'on peut rapprocher de celle des lakistes anglais, et que de plus récents poètes ont renouvelée, ne pouvait réussir bruyamment dans notre pays, avant tout épris d'éloquence, et dans notre langue, où la poésie prend volontiers un tour pompeux et oratoire. Il n'en est pas moins vrai que Sainte-Beuve inventa un vers qui est bien à lui, simple et non pas prosaïque, d'un accent très sincère et très pénétrant, et admirablement propre à exprimer les émotions discrètes et les sentiments contenus. L'auteur de *Joseph Delorme*, des *Consolations* et des *Pensées d'Août,* ne fut peut-être pas un grand poète, mais il fut un vrai poète; et quand on observe les astres du firmament romantique, il est impossible de n'y pas distinguer le doux rayonnement de son étoile.

Mais je dois me borner et, pour finir, reprendre mon modeste rôle, qui consiste à remercier tous ceux qui ont contribué au succès de cette fête littéraire; car je me reprocherais d'oublier M. Puech, un des jeunes maîtres de notre belle école de sculpture, qui a fait revivre dans ce marbre le spirituel sourire de Sainte-Beuve, et surtout le Sénat de la République, qui accueille aujourd'hui, avec une bonne grâce tout athénienne, un sénateur d'autrefois et qui, d'une manière générale, donne si courtoisement l'hospitalité, dans ce beau jardin, aux monuments élevés à la gloire des poètes et des artistes.

La place de Sainte-Beuve était d'ailleurs marquée au Luxembourg, car, dans les rares heures de repos qu'il s'accordait, il a souvent promené sa méditation sous ces ombrages. Oui, il est bien ici, non loin de ces abeilles dont il eut toujours le tact exquis et quelquefois l'aiguillon; et à la studieuse jeunesse du Pays Latin, le nom et l'image de ce travailleur infatigable, de cet étudiant jusqu'à la mort, offriront un enseignement et un exemple.

DISCOURS

DE

M. ALBERT VANDAL

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

Au nom de l'Académie française, je suis heureux de m'associer au témoignage de gratitude qui vient d'être si délicatement rendu au comité de Sainte-Beuve, à ses adhérents et souscripteurs : qu'il me soit permis d'ajouter un remerciement à l'adresse de celui qui a présidé le comité, qui a participé activement à son œuvre et qui lui a prêté l'autorité d'un nom illustre et cher entre tous ; lui aussi, une fois de plus, a bien mérité des lettres.

N'est-ce pas, en effet, honorer notre littérature tout entière que d'assurer un permanent hommage à l'insigne et multiple écrivain qui en demeure l'une des gloires ; Sainte-Beuve a renouvelé ou plutôt créé un genre, après en avoir parcouru plusieurs. Dans l'ordre des spéculations et des émotions intellectuelles, ce grand curieux voulut tout aborder, parce qu'il se sentait apte à tout comprendre et tout goûter. Pour mieux percevoir des états d'esprit divers, il se les appropria successivement. Sous le règne

d'Hugo et de Lamartine, il se fait une âme romantique. Plus tard, lorsqu'il veut nous conter les désenchantements d'une jeunesse à la fois ardente et rêveuse, il ressuscite en lui l'âme de René. Mais bientôt le passé l'attire; il s'y plonge, pénètre au plus profond du XVIIe siècle; il s'assimile, pour les exprimer définitivement, les puissances et les secrets de l'âme janséniste.

Cependant, à mesure que passaient les années, au cours de ses volontaires métempsycoses, il tendait à substituer des jugements à des impressions. Il s'était fait poète, romancier, historien, polémiste, mais il était né critique. Ce genre lui appartenait en propre, puisqu'il permet de s'intéresser aux manifestations les plus diverses de l'intelligence humaine, de sympathiser avec toutes et d'en préférer quelques-unes. Sainte-Beuve s'installe donc dans la critique; il s'y taille un royaume, un empire, dont il recule prodigieusement les limites. C'est merveille que de le voir, à l'aide d'une érudition toujours prête et d'une information sans rivale, renouveler infatigablement sa prise sur le goût de ses contemporains; vingt années durant, il perpétue ce miracle de gouverner un jour par semaine le monde des esprits.

On pourrait l'appeler le Balzac de la critique. S'il n'égale point le grand romancier par la puissance créatrice, il s'en rapproche par l'acuité de la vision, par la profondeur de l'analyse, par l'université de son œuvre. Il a en plus des subtilités et des détours, des grâces, des chatoiements, des souplesses félines qui permettent aux seuls raffinés de l'apprécier pleinement, de trouver en lui leur plaisir et leur délectation. S'emparant du monde moderne,

Balzac a peint la comédie humaine telle qu'il la voyait sous ses yeux, telle aussi qu'il la pressentait dans l'avenir. Sainte-Beuve, amoureux surtout des temps écoulés et s'insinuant en leurs complexités, reconstitue la comédie humaine d'autrefois, avec l'infinie variété de ses épisodes et de ses types.

Il en rappelle un à un les acteurs, les témoins; il les interroge, il les étudie séparément, et il réussit à nous léguer une œuvre sans précédent, un trésor de monographies, une immense galerie de portraits où l'histoire revit dans ses personnages, et chacun de ses portraits a le fini d'une miniature, avec la fermeté d'un tableau de maître : c'est le triomphe d'un art consommé et sûr, patient, contenu, tout en nuances, exquis dans sa discrétion.

Mais ne célébrons pas seulement les dextérités de son art et les délices de son style. Sa critique fut initiatrice. Avant lui on jugeait un ouvrage en l'isolant de son auteur. Sainte-Beuve s'attache au contraire à seruter la nature morale et physique de l'écrivain; il tâche de revivre sa vie, d'entrer aussi avant que possible dans la familiarité intime de son être. Il explique le livre par l'homme. Grande et féconde innovation! la critique, disons mieux, l'enquête psychologique était instituée.

Parfois, l'étude des types épars mène Sainte-Beuve à des constatations d'ensemble. C'est ainsi que, découvrant entre les esprits des parentés inaperçues, il s'en sert pour un classement nouveau; il signale des groupes, des familles d'esprits, et donne à la distinction des genres une base naturelle. Cependant il cherche moins, d'ordinaire, à dégager des lois qu'à fixer des observations, à collectionner

des faits : accumuler des vérités, plutôt qu'atteindre et maîtriser la vérité, tel est son but. La poursuite du fait individuel exact remplit et passionne sa vie ; il y trouve sa volupté, il y met son honneur ; le culte du vrai limité, mais précis et tangible, l'émeut et l'échauffe ; ce fut la religion de ce sceptique. Réaction contre l'esprit de système, contre les législateurs *a priori* et les doctrinaires de la littérature ou de l'histoire, contre leurs synthèses prématurées, l'effort de Sainte-Beuve est là tout entier. Nul n'a plus contribué à propager parmi nous la méthode analytique, qui ne fit que marquer l'un des stades de notre évolution intellectuelle, mais un stade nécessaire. C'est en cela qu'il a exercé une action durable, qu'il fut et demeure, au sens absolu du mot, un maître.

Sa postérité littéraire est innombrable. Sans parler de la critique proprement dite, que ne doivent pas à ce subtil peintre d'âmes le roman et même le théâtre psychologiques? L'école réaliste n'a-t-elle pas emprunté quelque chose à ses procédés d'investigation minutieuse, au positivisme de son art? En histoire, il nous a donné d'inappréciables leçons de probité et de scrupule. Il nous fit mieux sentir le prix du document : il nous apprit à tirer de cette poussière tout ce qu'elle renferme de révélations, à ne jamais abandonner un sujet sans l'avoir observé sous tous ses aspects et définitivement épuisé. Son exemple a formé des générations de bons travailleurs : il a suscité, il suscite encore d'attentifs érudits, d'habiles psychologues, des romanciers, des historiens. Au point de départ commun de plusieurs des avenues que la littérature moderne a magnifiquement parcourues, au centre de ce rayonnement,

Sainte-Beuve se retrouve : on voit apparaître cette puissante et originale figure telle que le ciseau de l'artiste la fait aujourd'hui revivre à nos yeux, cette face large et heurtée qu'illumine l'intelligence, ce regard enfoui et pourtant scrutateur, ces replis de visage où la pensée semble se concentrer et se ramasser sur elle-même pour mieux prendre son élan, pour percer directement jusqu'au fond des âmes et saisir le fin mot des choses.

J'aime le lieu où vous avez mis son image. Il est ici chez lui, en cet asile de verdure où il se plaisait à reprendre haleine, après l'effort quotidien. Au centre des quartiers studieux, qu'enfièvre l'ardeur au travail, ce jardin met un coin de nature, rafraîchissement des yeux et de l'âme : c'est la poésie de la rive gauche. D'autres y venaient en même temps que Sainte-Beuve, cherchant comme lui à se délasser de grands travaux, fuyant leur pensée et ressaisis par elle, et souvent, dans la paix du soir, lorsque l'éclat d'un beau jour mourait en une splendeur alanguie, l'idée vaguement conçue dans l'ombre du laboraloire se précisait tout à coup et se formulait, le fantôme entrevu devenait réalité. Que d'idées sont écloses en ce jardin, avant de s'envoler sur le monde : idées de poètes, d'artistes, de savants et de philosophes, idées ingénieuses ou fortes, charmeuses ou conquérantes.

Et parfois ne reviennent-elles point au lieu où elles prirent naissance, ne les voit-on pas s'évoquer ici en de chatoyantes visions, ces créations du génie humain, immatérielles et lumineuses? Sans doute, en de claires nuits d'été, quand la nature s'argente des rayons de la lune, sous les ombrages plus sombres, parmi ces bosquets, des

lueurs légères se lèvent; elles prennent forme et figure, et le promeneur attardé reconnaîtrait en elles les idées qui ont naguère enchanté son imagination ou ravi son cœur. Cheminant solitaires ou venant par groupes, elles parcourent les allées silencieuses; elles frôlent les charmilles, en laissant derrière elles un sillon de clarté. Puis, parmi les penseurs de marbre érigés dans les verdoyants espaces, elles reconnaissent ceux de qui elles ont reçu la vie; elles se réunissent à leurs côtés et forment autour de leurs images un chœur d'immortelles déesses.

Ce jardin propice à de telles évocations, gardons-le jalousement aux souvenirs qui l'habitent et qui le font sacré. Qu'ils triomphent ailleurs, les rois de bronze, les conquérants d'airain; qu'ils chevauchent en effigie sur nos places, les monarques ou les généraux vainqueurs, auxquels la patrie rend un culte sonore et mérité. Qu'ils se dressent dans les carrefours, les agitateurs de la multitude, les héros ou les démons de la politique; qu'ils restent dans le tumulte des rues, mêlés à la foule qui les a tour à tour acclamés et maudits; qu'ils peuplent le forum de leurs éphémères statues! Ici, nous tous hommes de pensée et de labeur, restons entre nous et honorons nos grands morts; leur mémoire réclame un culte plus discret. Aux monuments qui leur sont dédiés, donnons pour accompagnement la nature et les fleurs, le murmure des grands arbres et le bourdonnement des abeilles, avec l'atmosphère de Paris pourtant et les bruits assourdis de la ville; et parmi ces objets d'une dévotion intime, maintenons Sainte-Beuve au premier rang; reconnaissons, saluons et révérons en lui un des rois de l'esprit.

DISCOURS

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

MESSIEURS,

J'ai été pendant cinq ans suppléant de Sainte-Beuve au Collège de France, et je l'ai remplacé dans sa chaire. Permettez-moi de venir saluer sa mémoire au nom d'un établissement qui s'honore de l'avoir compté parmi ses maîtres.

Sa nomination causa d'abord quelque surprise; on s'étonna de voir confier l'enseignement de la poésie latine à quelqu'un qui n'était ni professeur, ni latiniste de métier. C'est qu'on oubliait le caractère particulier du Collège de France, et qu'il est fait précisément pour tenter des essais de ce genre. Son rôle est d'empêcher que, dans nos écoles, sous le nom respectable de tradition, s'installe la routine, et il doit, à côté des enseignements anciens, faire une place aux nouveautés. Voilà ce qui explique qu'on y ait alors nommé Sainte-Beuve. C'était le moment où des gens de goût et de savoir rajeunissaient la critique littéraire et en faisaient une science nouvelle; il parut bon

d'appliquer aux littératures anciennes des méthodes qui réussissaient si bien aux littératures modernes. Et qui pouvait mieux y réussir que Sainte-Beuve? On était sûr avec lui que les poètes latins, replacés dans leur milieu, étudiés dans les détails les plus obscurs de leur existence, dans les replis les plus profonds de leur âme, expliqués par des rapprochements ingénieux avec les écrivains de nos jours, arrachés à cette atmosphère vague que crée autour d'eux l'admiration banale de ceux qui les célèbrent par habitude et par profession, seraient éclairés d'une lumière vraie, et que toute cette antiquité reprendrait la vie.

Ai-je besoin de rappeler comment ces espérances furent déçues et ce qui empêcha Saint-Beuve d'accomplir son œuvre? La politique, qui ne peut se mêler des affaires de la littérature sans les compromettre, lui avait fait beaucoup d'ennemis; ils étaient décidés à ne pas lui permettre d'occuper sa chaire, et lui, qui n'aimait pas la lutte, revint au plus vite dans son paisible cabinet d'étude parmi ses vieux amis les livres, qui le consolaient de tous les mécomptes. Il est vrai que quelques années plus tard, la même jeunesse qui l'avait si mal accueilli au Collège de France lui faisait un triomphe retentissant au sortir du Luxembourg, où il avait défendu la libre pensée. C'était pourtant le même homme, qui n'avait renié aucune de ses opinions, et il n'y avait de changé que les circonstances. Il semble que ces brusques revirements, ces malentendus pénibles, ces démentis qu'après quelque temps nous nous donnons à nous-mêmes, devraient nous faire quelque honte et nous corriger enfin de ces violences déraisonnables. Comment se fait-il que la vertu qui nous manque le plus

soit la tolérance, dont nous avons sans cesse le nom à la bouche ? Est-il possible qu'après tant d'expériences et de leçons nous n'ayons pas encore appris à respecter chez les autres la liberté des opinions que nous réclamons avec tant de passion pour nous-mêmes ?

Sainte-Beuve, brutalement chassé du domaine antique, ne cessa pas pourtant de s'occuper de l'antiquité. C'était son délassement et son plaisir de lire dans le texte Homère et l'Anthologie ; la littérature latine faisait ses délices. Il aimait à reconnaître ce qu'il devait à ces études de sa jeunesse dont il gardait un souvenir pieux. C'est la source où il avait puisé ce goût à la fois fin et large qui lui permit non seulement de pénétrer plus avant que personne dans les délicatesses des écrivains classiques, mais de comprendre la beauté des littératures étrangères. Aussi causait-il volontiers des auteurs anciens, auxquels il faisait honneur de l'éducation de son esprit. La dernière fois que je l'ai vu, quelques jours avant sa mort, il m'entretint d'Ovide, qu'il me reprochait de ne pas goûter tout à fait autant que lui. A mesure qu'il parlait, il oubliait ses souffrances et paraissait se ranimer. Son œil devenait plus vif, sa voix prenait plus d'éclat ; il semblait que le souvenir de ces poètes qu'il avait aimés lui rendait, pour un moment, la force et la vie.

C'était, Messieurs, un véritable homme de lettres, qui leur a consacré toute son existence, et qui, jusqu'à son dernier jour, n'a vraiment vécu que pour elles. Aussi personne n'était-il plus digne que lui de l'hommage qu'après longtemps elles lui rendent aujourd'hui.

INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

LECONTE DE LISLE

A PARIS

Le 10 juillet 1898.

DISCOURS

DE

M. DE HEREDIA

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Monsieur le Ministre,

Voici le monument qu'ont élevé à Leconte de Lisle ses admirateurs et ses amis. J'ai l'honneur de vous en faire la remise et le plaisir de remercier, au nom des poètes et de l'Académie française que je représente, l'État, le Sénat, la Ville de Paris, l'île de la Réunion, le maître statuaire Denys Puech, l'éminent architecte Scellier de

Gisors et tous ceux qui ont si généreusement contribué à glorifier par le marbre la mémoire d'un grand poète.

Oui, Messieurs, Leconte de Lisle est un grand poète. S'il demeure plus illustre que célèbre, si ses vers ne sont pas redits par toutes les bouches, c'est qu'ils sont d'une forme trop pure, d'une essence trop rare. Mais qu'importe? Il n'a jamais cherché le succès; il n'a voulu que la gloire. Son œuvre est vaste et profonde, éclatante et grandiose, une, multiple et diverse.

L'île où il naquit dresse son piton volcanique au-dessus des nuages, parmi la houle bleue de l'océan Indien. Le souvenir du pays natal l'a toujours hanté. Son cerveau en demeura comme baigné de lumière, et les parfums sauvages et délicieux qu'avait respirés son enfance ont embaumé ses derniers vers. Au cours de longues traversées, sur les lents voiliers d'autrefois, il a vu les ouragans du cap des Tempêtes, les calmes embrasés des Tropiques, la mer. Dans la solitude et le repos du corps bercé par les lames, entre les deux infinis du Ciel et de l'Océan, le rêve s'est pour toujours emparé de lui. Avant d'avoir agi, il fut dégoûté de l'action. Il n'a vécu que dans le rêve et par les yeux. La beauté des choses le charmait. Il eut le pouvoir magique de les transformer à son gré, suivant les climats et les temps où l'emportait sa fantaisie, par la seule force du désir de son âme et de la volonté de son esprit. Une lecture immense et continue, le goût des recherches historiques et ethnographiques lui ouvrit le monde. Tout le spectacle de l'univers se développa devant lui. Déroulement prodigieux! Un peu plus d'un demi-siècle, ce temps

si court d'une longue vie humaine suffit à ce visionnaire pour vivre toute la vie de la terre, du jour de la création jusqu'à la fin de l'homme.

Il a dit la tristesse et le désespoir de Satan, la douleur des exilés de l'Éden. Il a crié, en des strophes sublimes, la malédiction de Caïn voué par le Dieu jaloux au meurtre de son frère et désespéré de son crime. Avec les tribus primitives, le poète descend des hauts plateaux de l'Asie vers le Gange sacré qui coule à travers les bois aux mille plantes, où passe la vision splendide et terrible des dieux multiformes de l'Inde. Il y écoute le chant des princes guerriers vainqueurs des démons et vaincus par l'amour, la plainte des solitaires que trouble l'illusion de la vie et qui n'aspirent plus qu'à la douceur du néant. L'Égypte entr'ouvre pour lui ses hypogées et ses palais. Il traverse la Judée où gémit l'Ecclésiaste, et s'arrête aux rivages de la mer où naquit Aphrodite, où mourut Adonis et qui baigne la terre des dieux. La Grèce antique a réalisé son rêve de la beauté. Depuis le divin Chénier, nul ne l'a plus profondément, plus heureusement aimée. Il en a traduit les poètes. Il a, le premier en France, rendu leurs vrais noms aux dieux, aux mers, aux fleuves, aux montagnes, aux cités, aux hommes de l'Hellade. Il en a chanté les héros. les bergers et les vierges, et interprété, en un drame d'une magnificence tragique, la farouche trilogie d'Eschyle.

Longtemps la Grèce le retint. Elle le charma toujours. Mais elle ne pouvait satisfaire toutes les curiosités de son esprit. Après les pays du soleil, il veut connaître ceux de la neige. Il remonte au Nord, jusqu'aux banquises du

Pôle, où le vieux Runoïa pleure la mort prochaine de ses dieux. Après avoir emprunté aux mythes et aux mœurs scandinaves quelques-uns de ses plus beaux poèmes (*l'Épée d'Angantyr*, *le Cœur de Hialmar*), par la route qu'avaient suivie les Vikings, il redescend vers l'Ouest, aborde aux plages d'Erin et d'Armor, et, laissant la lyre d'Orphée pour la harpe de pierre, il chante le *Jugement de Komor* et le *Massacre de Mona*. Là, debout au dernier promontoire de l'univers ancien, tourné vers l'Orient, il contemple le monde antique. Partout, sous l'assaut des Barbares, l'empire croule. Sur sa ruine immense s'allonge l'ombre de la croix du Golgotha. Et le poète entra dans cette ombre. Dès lors, la nuit du moyen âge ne s'éclaire plus pour lui qu'à la flamme des torches et des bûchers, aux lueurs des cierges qui font plus sinistre l'*Agonie d'un Saint*. Seuls, l'Islam éblouissant, la chevaleresque Espagne lui prêtent parfois encore l'éclat de leurs légendes amoureuses et guerrières.

Mais l'homme n'est pas seul sur la terre. Autour de lui naît, vit, pullule et meurt la foule innombrable des bêtes. Les mers sont peuplées, les forêts habitées, le désert a des hôtes. Or Leconte de Lisle avait traversé l'Océan, vu les forêts vierges, et, du moins en rêve, suivi quelque caravane au désert. Le premier, le seul, il semble avoir pénétré l'âme obscure des bêtes. Il les dompte, il les fait entrer dans la poésie française. Familier des grands fauves, il en sait la svelte et forte structure, le pelage, la marche souple, la soif et la faim qui les torturent et leur férocité. Quel lecteur n'a tressailli au rugissement de ses lions? Il a décrit le tigre royal des jungles, le rêve du jaguar, la

fuite onduleuse dans la rosée de la panthère noire de Java. Il sait comment se love le serpent caraïbe. Il a vu le condor dormir dans l'air glacé des Andes. Il a suivi l'aigle des steppes, le troupeau pensif des éléphants voyageurs, et le long hurlement de ses chiens sauvages perdus sur une plage déserte nous emplit toujours l'âme d'une tristesse infinie.

Une longue plainte, la plainte des choses et des êtres, monte de toute l'œuvre du poète. Dès sa jeunesse, il disait :

Une plainte est au fond de la rumeur des nuits,
Lamentation large et souffrance inconnue
Qui monte de la terre et roule dans la nue;
Soupir du globe errant dans l'éternel chemin,
Mais effacé toujours par le soupir humain.
Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde!...

Au déclin de la vie, il écrivait ces admirables vers :

J'ai goûté peu de joie et j'ai l'âme assouvie
Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens.
Dans le sable stérile où dorment tous les miens
Que ne puis-je finir le songe de ma vie?...

. . . . . .

... Ah! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chant de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel?

La philosophie de Leconte de Lisle est profondément triste et désenchantée. La vie est mauvaise. Il vaudrait

mieux pour l'homme n'être jamais né. Soumis aux lois de l'aveugle nécessité, jouet de forces inconnues et brutales, son seul espoir est le repos dans la mort où tout doit redescendre. Il ne m'appartient pas de discuter ici ces opinions philosophiques et religieuses. Je n'ai voulu que vous montrer, en quelques traits, quel fut le poète. On n'en saurait contester la grandeur. Il n'est ni archaïque, ni impassible. Savamment moderne, amèrement passionné, ce puissant évocateur a suscité devant nous les dieux, les races, les civilisations disparus, les bêtes sauvages, les pays lointains. En des vers d'une beauté sereine ou tragique, il a traduit le tumulte des passions, l'éternel désir, l'horreur et l'attrait de la mort, les révoltes de la raison ou de l'orgueil, l'angoisse du désespoir, ce que l'amour et la foi ont de plus féroce et de plus suave, toute l'âme antique, toute l'âme moderne, l'Humanité!

Tel fut le poète. Je ne saurais parler de l'homme sans émotion. Il a été mon maître, notre maître à tous, amical et fraternel. Il avait l'âme haute, le cœur tendre et fier, un esprit profond et charmant. Tous ceux qui l'ont vraiment connu, l'aimaient autant qu'ils l'admiraient. Artiste accompli, il fut un éducateur incomparable, car il avait la faculté si rare de se dédoubler, de se mettre, comme il disait en riant, dans la peau d'un autre, et toujours il vous donnait, suivant votre nature, le meilleur conseil. Par-dessus tout il estimait la probité dans l'art. Il avait l'instinct du mot propre, du terme exact, le sens de la rime nécessaire, de cette rime qui doit contenter la raison, plaire à l'œil et, charmant l'oreille la plus délicate, parfaire ce tout harmonieux qu'est un beau vers.

Désormais, sur la pelouse fleurie que borde l'allée qu'il suivait chaque jour, son image se dressera sur la haute stèle. Une Muse ailée lui tend le laurier d'or et l'enveloppe de ses bras comme pour le mieux garder. Et vous, jeunes hommes qu'il eût aimés, et qui, tels que nous autrefois, promenez en ces jardins le souci studieux, les désirs inquiets, l'heureux espoir de la jeunesse, saluez ce pâle visage aux traits fiers et purs qui, même vivant, semblait déjà de marbre; saluez respectueusement le poète qui vous lègue, avec son œuvre immortelle, le noble exemple de sa vie!

LE CINQUANTENAIRE DES FUNÉRAILLES

DE

CHATEAUBRIAND

CÉLÉBRÉ A SAINT-MALO

Le Dimanche 7 Août 1898.

DISCOURS

DE

M. LE VICOMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

Vous célébrez aujourd'hui l'anniversaire d'un deuil domestique. Plusieurs de ceux qui m'écoutent ont accompagné, tout enfants, les restes du grand revenant qu'on rapportait à son berceau. Ceux-là s'inclinent déjà sous le poids de l'âge; ils ne verront pas le jubilé du centenaire des funérailles. C'est pourquoi ils ont voulu commémorer leur souvenir demi-séculaire.

Il est vôtre, le petit Breton né sous votre rempart pen-

dant une nuit de tempête; il vous appartient par tout son génie, par toute sa vie aventureuse, offerte aux orages, fidèle et fière comme un pavillon malouin qu'on n'amène jamais. Enfant, il a prié dans vos églises, il a joué sur vos grèves avec Gesril et Hervine Magon, avec les grands-parents des enfants qui y jouaient ce matin. Jeune homme, il a rencontré sur votre sillon celle qui devait être sa compagne; ce fut dans votre port qu'il s'embarqua pour aller découvrir au Nouveau Monde des passages ignorés. Il l'espérait, du moins; il y devait faire d'autres découvertes, y inventer un monde nouveau de sentiments et d'idées. Par la suite, son grand vol d'oiseau de mer l'éloigna de vos murs, mais sa pensée y revenait toujours, aile inquiète, aile triste de goéland, fouettée par le souci qu'il avait puisé dans la fuyante immensité de ces vagues. Chateaubriand l'a proclamé : « Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né. » Loin de vous, au faîte de sa fortune, portant encore toutes ses voiles enflées d'espérances, il y songeait déjà à élire chez vous le lieu de son repos; il y songeait entre ces tombeaux romains qui exaltaient son goût passionné pour les magnificences du néant; il vous demandait à plusieurs reprises de recueillir sa pauvre épave. Le voyage achevé, votre concitoyen vous a tenu parole : il est revenu à son port d'attache, sur ce brisant où il a désiré, avec les habituelles contradictions de son cœur, dormir solitaire et pourtant dans une sépulture de famille.

Vous vous étonneriez d'entendre ici une voix étrangère si elle n'avait l'excuse d'apporter le salut d'une autre famille. L'Académie française ne pouvait rester inatten-

tive à ce rappel d'une de ses plus hautes gloires. Notre Compagnie vit de l'esprit des grands morts : elle prend une de ses raisons d'être dans l'entretien de leur culte; nous venons en son nom, mon confrère et moi, joindre l'hommage de l'Académie aux couronnes filiales que vous déposez sur cette tombe.

Ma mission accomplie, je voudrais n'ajouter que très peu de paroles. Ce qu'il fallait dire a été dit dans le seul lieu où un homme ait qualité pour juger ses frères, dans cette chaire chrétienne où l'orateur tient entre ses mains sacerdotales une mesure supérieure. Votre premier magistrat nous a parlé, au nom de la cité, du droit qu'elle a sur ses enfants. Je sens combien toute autre voix est ici débile et indiscrète, dès qu'elle ne se borne pas à relire les pages où Chateaubriand s'est révélé. Je sens combien elle lui serait importune, la parole qui viendrait troubler, autrement que par une pieuse salutation, l'entretien éternel qu'il a voulu avoir ici avec la mer et les vents.

Que pourrais-je vous apprendre, d'ailleurs, sur l'homme dont l'histoire, et même la légende, font partie de votre vie intime? *Lapides clamabunt!* ce rocher a parlé ! Actes et pensées, tout nous a été dit par la confession qui sortait de ce tombeau. Le poète s'est raconté dans le plus éloquent de ses poèmes; il a raconté par surcroît son siècle, alors qu'il regardait passer les images des événements dans le puissant miroir de son cœur. On ne montre pas la lumière aux yeux qui la reçoivent naturellement d'un foyer tout proche.

L'œuvre de l'écrivain ne vous est pas moins connue. Tout à l'heure, un juge littéraire dont vous savez la com-

pétence exprimera la substance de cette œuvre; il en caractérisera la beauté, l'originalité; il en montrera l'influence prodigieuse, les conséquences lointaines. Autour de nous et en nous-mêmes, tout nous rappelle la force et la durée des créations de Chateaubriand. Les cloches tintent aux beffrois de nos églises, c'est la persuasion de son génie qui les a remises en branle. Nos ravissements et nos mélancolies devant la nature, nous les tenons de lui. Il a inventé de nouvelles façons de jouir et de souffrir; et comme l'ombre des nuages du ciel qui court sur ces flots, nos rêves ne sont que les ombres de ceux qu'il a rêvés pour tout son siècle.

Voulons-nous comprendre combien fut large et profonde la marque de sa griffe sur notre langue, sur notre tour de pensée ? Supposons un historien, dans la suite des âges, arrêté devant un livre sans nom, sans date, où rien ne préciserait l'époque de la composition; pour peu qu'il ait quelque habitude de notre littérature, cet historien dira sans hésiter, à l'inspection des premières pages : « Ce livre a été écrit avant ou après Chateaubriand. »

Père et maître de nos pensées, vous n'avez nul souci de nos éloges; lassé comme vous l'étiez des hommes et de leurs paroles, vous n'avez que faire des bruits humains qui interrompent votre colloque avec l'Océan. Nous vous demanderons pourtant, avant de vous quitter, les enseignements salutaires qu'il faut demander aux morts.

Chateaubriand nous a légué entre autres deux leçons particulièrement appropriées aux besoins de notre temps.

Arrivés à l'âge d'homme au moment d'un grand schisme historique, alors que la France enfantait un avenir qui

rendait les fils inintelligibles à leurs pères, rattaché au passé par ses origines, son éducation, ses sentiments, porté vers cet avenir par sa courageuse intelligence, par son intuition des horizons nouveaux, il a aimé d'une même chaleur de cœur, il a uni dans une même largeur de compréhension la France de ses pieuses traditions et la France de ses généreux espoirs «. Je me suis rencontré entre les deux siècles, disait-il, comme au confluent de deux fleuves, j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. » L'angoisse de ce passage s'est prolongée plus longtemps qu'il ne prévoyait, nous la subissons encore. Apprenons de lui à ne renier aucun des legs du cher passé, à ne décourager aucune des hardiesses de l'avenir. La mesure est difficile à trouver dans le détail des problèmes; tel s'attarde inutile dans les chemins où l'histoire ne repassera plus, tel autre se précipite imprudemment dans les fondrières où elle ne conduira jamais. On souffre, on se trompe, en cherchant cette conciliation; n'importe, l'essentiel est de tenir fermement les deux bouts de la chaîne, selon le mot du grand orateur sacré, selon l'exemple pratique de Chateaubriand.

Un malaise plus spécial étreint nos intelligences, depuis que d'autres races ont grandi à nos dépens. L'esprit français s'est formé, ceux qui connaissent son histoire s'en souviennent, par une communion libérale avec toute l'humanité pensante, par une appropriation rapide, incessante, de toutes les idées qui naissent en dehors de lui. Il ne tarderait pas à se dessécher, à s'appauvrir, s'il renon-

çait à ce contact perpétuel avec l'univers, s'il se retranchait craintivement derrière je ne sais quelle muraille de Chine. Nous ne l'ignorons pas; et pourtant, comme nous nous sentons envahis, submergés sur certains points par les courants extérieurs qui menacent l'intégrité de cet esprit, nous sommes parfois tentés de nous replier sur nous-mêmes, de nous boucher les yeux et les oreilles. D'un mouvement instinctif, pour mieux défendre la pureté native de notre génie, nous nous efforçons de l'isoler, de l'épurer de tout alliage, comme si nous n'avions plus confiance dans sa puissance d'assimilation. De là des oscillations brusques dans l'un ou l'autre sens, des fuites inconsidérées hors de la tradition nationale, des retraites timides dans la routine et l'ignorance. Ici encore, Chateaubriand nous a prémunis contre ces extrêmes. Précurseur de toutes les audaces du romantisme, il a jeté hardiment dans notre âme, dans la littérature qui traduit cette âme, un monde de formes et d'idées empruntées partout, ignorées de ses devanciers classiques; il les a refrappées au meilleur coin de France. Quelle intelligence, quelle figure plus française que la sienne, jusque dans ses tics, si j'ose dire, jusque dans ses verrues! Sachons imiter sa vaillante confiance dans la force de notre génie national; comme ce conquérant qui ne craignit jamais d'être l'esclave de ses conquêtes, sachons prendre aux autres, apprendre des autres, pour transformer tout en notre propre substance française.

Rappellerai-je enfin la suprême leçon qui se dégage de cette noble existence, le sacrifice constant de tous les biens aux exigences chevaleresques de l'honneur? Je lisais naguère dans une lettre inédite de Chateaubriand cette

belle parole, qui eût pu lui servir de devise : « Je n'ai pas placé mes champs de bataille dans l'ombre. » Leçon profitable à tous les hommes, à tous les temps, pour toutes les difficultés de la vie humaine. Mais il est bien superflu d'insister sur le prix de l'honneur, quand on parle devant un auditoire de Bretons.

Ah ! comme il était bien de chez vous, comme il doit dormir en sécurité chez vous, ce fils d'élection du vieil Armor ! Nul n'a mieux représenté devant l'univers l'intransigeance de vos fiertés, les peines sans nom de vos âmes songeuses, ces aspirations sans limites qui gémissent sur la lande, fuient sur la mer, montent dans le ciel, et ne s'arrêtent qu'à Dieu. Terre de Bretagne, qui finis le vieux monde et d'où il regarde vers le nouveau, marche mystérieuse placée au seuil de l'infini, quel est donc ton secret pour former des enfants qui, plus que tous les autres, brament vers cet infini ? Tes fils ont fait entendre les plus grandes plaintes que la passion et la détresse intérieure aient inspirées, la plainte de Tristan, la plainte d'Yseult, la plainte de René, et, hier encore, l'appel décevant, mais toujours idéal et enchanteur, du Breton qui faisait sonner sur sa foi morte les cloches plaintives de la ville d'Ys.

Messieurs de Bretagne, messieurs de Saint-Malo, vous nous garderez avec votre fidélité et votre ténacité proverbiale ce précieux dépôt qui est vôtre, qui est nôtre, à nous tous Français. Vous avez fait aujourd'hui ce que font les gardiens de vos autres phares, allumés sur ces autres écueils, quand ils montent, la nuit, s'assurer que leur lampe tutélaire continue de jeter ses feux dans les ténèbres marines.

S'il y eut pour la gloire de Chateaubriand une courte éclipse, — cet oubli momentané où conspirent la lassitude et l'ingratitude des contemporains qui ont trop admiré, — la résurrection ne s'est pas fait attendre. Elle brille et ne s'éteindra plus, la lampe funéraire du Grand-Bé. Aussi longtemps que des navires partiront de votre port et y rentreront, aussi longtemps que d'aventureux esprits tenteront le combat avec l'idée, ce magnifique feu de France les guidera au départ, leur donnera des directions dans l'inconnu, leur annoncera au retour qu'ils sont bien dans la route du génie de la patrie.

Au nom de ceux qui ont charge de veiller sur les monuments de ce génie, je salue le grand ancêtre ! Abandonnons le poète au concert des éléments qu'il aimait, aux rudes caresses des vagues, aux baisers légers des vents, aux rayons de l'astre ami qui tisseront cette nuit un suaire lumineux sur sa pierre. Abandonnons le chevalier, le chrétien, sous la protection de la croix qu'il a relevée. Nulle sépulture n'a plus de droits à l'ombrage de l'arbre auguste. Comme l'épée de bataille qu'on sculptait entre les mains de ses aïeux, sur la dalle tumulaire où ils avaient désarmé, cette croix témoigne pour Chateaubriand : arme de ses combats, récompense de ses victoires, signe de l'espérance où ce cœur incontenté s'est enfin apaisé pour toujours.

IMPRESSIONS DE MONTAGNE

PAR

M. ANDRÉ THEURIET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies du 25 octobre 1898.

Comme l'a dit excellemment Michelet : « La Montagne est une initiation. » Sous son apparente immobilité, elle est le mouvement même et prend les formes les plus diverses, les plus séduisantes. Elle est l'image de la vie ; elle est aussi le symbole des évolutions que subit l'esprit pour se dégager du limon des réalités vulgaires et s'élever graduellement jusqu'aux pures conceptions de l'Idéal. A mesure que nous pénétrons plus avant dans son domaine, elle offre peu à peu à notre contemplation émue tout l'ordre des beautés naturelles, depuis les paysages les plus intimes jusqu'aux panoramas les plus grandioses : — A sa base d'abord, le spectacle de cette activité rustique que Michelet a si amoureusement décrite dans ses pages sur

les bains de Saint-Gervais et les prairies de Javernaz, la riante succession des cultures, champs d'avoine ou de blé bordés de noyers, vignobles tapissant la pente modérée des premiers contreforts, villages épars autour de la nappe bleue d'un lac où glissent de blanches voiles de pêcheurs; parfois aussi des prés qu'arrosent des ruisseaux aux scintillements d'argent et qui ondulent jusqu'aux lisières ombreuses de châtaigneraies. Ces grands châtaigniers, qui peuplent les premiers gradins de l'amphithéâtre alpestre, l'auteur de *la Montagne* en parle avec une fraternelle tendresse. Il se plaît à décrire « leurs feuilles, si vertes de vie, étendues comme une main... Ces belles mains, autant qu'elles peuvent, cherchent la lumière, s'y étalent, s'en imbibent avidement. » Il voit en eux des patriarches « faisant à la forêt une entrée vénérable ».

Le véritable domaine forestier ne commence, en effet, qu'après les châtaigneraies. On pénètre alors dans un verdoyant royaume, où les essences d'arbres se diversifient selon les hauteurs, étalant puissamment la majesté de leurs attitudes et de leurs frondaisons : chênes aux robustes armatures et à l'ombrage despotique; tilleuls aux molles et épaisses feuillées; fûts argentés, souples retombées des hêtres; augustes sapins aux basses branches desquels pendent de longues barbes de lichen. Un calme religieux règne sous les voûtes entre-croisées que traverse à peine un rais de soleil, dont l'or verdit et s'attendrit comme une lumière filtrée par un vitrail d'église. Cette paix des bois n'est troublée que par des menus bruits qui en font mieux apprécier le recueillement : murmures de feuilles froissées, grignotements d'écureuils, tac-tac de piverts. Quel-

quefois aussi, elle est brusquement rompue par une éclatante clameur d'eau bouillonnante, et soudain on aperçoit entre les arbres la vaporeuse écume des cascades; en bondissant sur les blocs polis des roches, les torrents, pères des fleuves, vont bruyamment se déverser dans le réservoir du lac. En cette humide atmosphère des dessous de bois, l'odorat est réjoui par la savoureuse haleine des framboises sauvages, par les senteurs résineuses des massifs d'épicéas. A mesure qu'on monte, cependant, la forêt s'éclaircit; les sapins et les hêtres font place aux bois de pins où l'air plus vif se joue en musiques berceuses; puis l'arbre se rapetisse, devient plus clairsemé ; à peine, çà et là, encore quelques mélèzes accrochés aux rocs, quelques bouquets de vernes rabougris, et l'on atteint de vastes étendues de pâturages où résonne la *clàrine* des troupeaux épars. L'herbe, nourrie par de récentes fontes de neige, y pousse drue et haute, et à l'enchantement de la forêt succède celui de la flore alpestre. C'est la région des plantes rares, charmantes de couleur et de forme. Là poussent, pour le plaisir des yeux et la joie des botanistes, les gentianes sans tige, dont les urnes d'azur foncé semblent jaillir de la terre, les lis martagons aux retroussis pourprés, les ardicas pareils à de petits soleils, toute une floraison virginale comme les neiges prochaines. On dirait qu'avant de mourir sur les cimes altières, la végétation a voulu se montrer encore une fois dans son plein éclat. Un peu plus loin, en effet, le sol se dénude, et l'on voit surgir la blanche solitude des glaciers. Les pentes s'escarpent, les sentiers ne sont plus que des arêtes de pierres roulantes; les couloirs deviennent perpendiculaires et semblables à d'abruptes

cheminées; les passes, réduites à d'étroites corniches, suspendues sur le vide, ont l'air d'être infranchissables. Mais, comme disent les Anglais, « là où il y a une volonté, il y a un chemin; *Where is a will there is a way* », et cet exercice de la faculté de vouloir est une des plus précieuses initiations de la montagne. Elle nous habitue ainsi à lutter contre les difficultés matérielles de la vie, elle nous enseigne que l'effort donne seul du prix à l'existence. Grâce à cet énergique effort, les derniers obstacles sont surmontés, le voyageur prend possession de la plus haute cime, et dans le solennel silence des glaces éternelles, il contemple avec une muette admiration les forêts, les lacs et les plaines étendus à ses pieds.

Dans son livre, avec sa puissante magie d'évocateur, Michelet a lyriquement célébré les émerveillements de la montagne. Même parfois le poète et le voyant, chez lui, s'exaltent jusqu'à émettre d'audacieuses hypothèses qui effaroucheraient plus d'un savant. C'est ainsi qu'il attribue aux progrès et aux reculs des glaciers une influence sur la pensée, l'humeur et la vie nerveuse des peuples voisins. Il ne craint pas d'affirmer que « c'est sur le front du mont Blanc, plus ou moins chargé de glaces, que se lit le futur destin, la fortune de l'Europe ». C'est ainsi encore qu'il n'hésite pas à déclarer que l'arbre soupire et pleure d'une voix humaine. « On croit que c'est le vent, dit-il, mais c'est souvent aussi la circulation intérieure, les troubles de la sève, les rêves de l'âme végétale. » Mais s'il subit à ce point la griserie de la montagne, s'il a pour elle des illusions d'amoureux, cette ivresse et cet amour lui inspirent une éloquence passionnée lorsqu'il en chante

les sauvages beautés. Personne mieux que lui n'a décrit la vie étrange des glaciers, la mission salutaire des lacs, la majesté des forêts, « mers de feuilles et de songes », la grâce tendre des prairies en fleur, les paysages pastoraux ou sublimes de l'Engadine. Personne n'a exprimé plus profondément la philosophie de la montagne et les leçons à tirer d'une communion intime avec elle : éducation de la volonté, « mâle élan vers les choses hardies, dangereuses, pénibles... » Il a montré, et fort judicieusement, que cette communion intime n'est possible que si la nature alpestre est abordée avec recueillement et maturité. Il en voudrait réserver « les grandes et salutaires émotions à ces crises de la jeunesse où l'homme a besoin d'être soutenu ». Selon lui, la montagne gagne infiniment à n'être vue qu'après l'adolescence. Elle se montre alors avec toute sa grandeur, toute sa magie et tous ses renseignements. « Quoi de plus intéressant, ajoute-t-il, que d'en marquer chaque gradin, et dans son rapport avec l'homme, et pour la nature elle-même? L'allégement progressif de l'air, le dégagement favorable que les forêts résineuses donnent à notre électricité, l'amphitéâtre des flores diverses de degré en degré, c'est déjà une éducation... »

Pour mon compte, je n'ai connu la Montagne que dans le plein de ma jeunesse. Enfant d'un pays de collines modestes, où des vignobles s'élèvent en pente douce jusqu'aux lisières des plateaux boisés, je n'ai été initié aux beautés mystérieuses des grands sommets qu'à vingt-cinq ans, dans les Pyrénées. Mais à cet âge, où les émotions ont la fraîcheur et le coloris d'une rose épanouie, cette première vision m'a laissé un ineffaçable souvenir.

Je me revois, par un brûlant soleil d'août, gravissant, sac au dos, les rampes qui mènent de Barèges aux premiers escarpements du pic du Midi de Bigorre. Je me remémore les pâturages que le cône gigantesque enveloppait déjà d'une ombre bleuâtre. Des chalets s'y éparpillaient sur l'herbe rase du pâtis sans arbre, des touffes d'iris y étalaient des taches violettes, et tout près de la base, dans sa vasque de pierre, le petit lac d'Oncet étendait sa tranquille nappe verte. Je contournai lentement les flancs brûlés du pic. Après une halte à l'auberge de la Hourque, je grimpai le sentier en lacet qui conduit à la cime, et j'atteignis la plate-forme étroite du sommet au moment où le soleil descendait vers l'ouest.

Là j'eus la soudaine révélation de « cette fantastique beauté des Pyrénées » dont parle Michelet, « de ces sites étranges, incompatibles, réunis par une inexplicable féerie, de cette atmosphère magique qui, tour à tour, rapproche, éloigne les objets ». Devant moi, depuis la dent crochue de la Forcanade jusqu'aux bastions ruinés du pic du Midi d'Ossau, toute la chaîne pyrénéenne apparaissait dans une lumière d'or : — les cimes chauves de la Maladetta, les glaciers du Néouvielle, les fières arêtes du Vignemale, le dôme neigeux du mont Perdu, les remparts, les tours blanches et les brèches du Marboré. — A mesure que le soleil s'abaissait, la grande ombre géométrique du pic du Midi s'allongeait dans la direction du nord-est; elle était si géante qu'après avoir projeté sa silhouette sur les monts et la plaine, elle allait, à l'horizon, s'achever sur l'azur même du ciel, où elle dessinait un cône d'un bleu plus foncé. Par-dessus l'immense chaîne dentelée, de pâles nuages

venus d'Espagne accouraient vers le soleil ainsi que des courtisans, et se coloraient à son approche. Lui, pareil à un roi magnifique, leur envoyait en guise d'adieu un reflet de sa pourpre, et continuait à descendre l'escalier vermeil du ciel occidental. Il disparut brusquement, mais, derrière lui, l'horizon resta encore quelque temps illuminé comme le seuil d'un palais après la fête. Peu à peu, cependant, toute cette splendeur s'éteignit, et les nuées plus denses prirent des teintes blafardes. Ce ne fut qu'un bref entr'acte entre deux féeries. A l'éclatante symphonie des rouges et des ors succéda bientôt la symphonie des virginales blancheurs et des lueurs doucement opalisées. La pleine lune se levait au-dessus du Marboré ; elle baignait d'une tendre clarté la mousseline des nuées qui flottaient à mi-hauteur, et d'où émergeaient seules les cimes neigeuses des pics. Aux souffles de la nuit, cette nappe floconneuse et mouvante semblait une mer hyperboréenne battant de ses flots glacés les flancs de colossales banquises. Ce fut en traversant comme en un rêve ce paysage polaire que je redescendis à l'auberge de la Hourque, où des servantes et des ouvriers se reposaient, en chantant, avec un ensemble parfait, des chœurs du pays de Bigorre.

J'étais devenu un des adorateurs passionnés de la montagne ; je lui appartenais désormais. Elle est comme ces enchanteresses qui savent varier sans cesse leurs séductions pour enchaîner les amoureux. Elle possède l'art de prodiguer des joies toujours nouvelles, des émotions encore inéprouvées. Pour ses fervents, elle n'est jamais à bout de surprises et de merveilles.

Je me rappelle avec délices une autre nuit d'août, occupée à gravir les escarpements de la Tournette, une des cimes les plus élevées de la chaîne qui forme une royale couronne au lac d'Annecy. Nous avions choisi pour l'escalader les fraîches heures nocturnes afin d'atteindre le sommet un peu avant le lever du soleil. La montée se fit d'abord à travers des bois de sapins et de hêtres, dont les feuillées étaient si épaisses qu'on n'y marchait qu'à tâtons. Mais, dans ce noir, bientôt d'étranges points lumineux percèrent l'obscurité. On eût dit que des feux follets sortaient du sol pour éclairer une fantastique nuit de Walpurgis. Des centaines de vers luisants promenaient dans la mousse leurs minuscules lampes verdâtres, et le sentier était jonché de débris d'antiques branches mortes qui jetaient à droite et à gauche des lueurs phosphorescentes. Nous croyions errer à travers les royaumes de la reine Mab, pendant les préparatifs des noces d'Obéron et de Titania. Ce « songe d'une nuit d'été » nous accompagna jusqu'à l'orée du bois, où la tremblante clarté des étoiles remplaça les lampes falotes des vers luisants.

A cette altitude le ciel semblait plus rapproché de nous. L'air était si limpide que nous pouvions contempler dans ses moindres détails la floraison des constellations épanouies. A chaque instant, des étoiles filantes passaient, semblables à de véloces courriers porteurs de torches; elles coupaient dans leur fuite les blanches avenues de la voie lactée et s'en allaient se perdre mystérieusement à l'horizon. En bas, les prés étendaient leur ténébreuse fraîcheur; des bruits sourds de vaches ruminant dans l'étable nous arrivaient des chalets épars et, sous nos

pieds, les herbes foulées exhalaient d'aromatiques haleines qui montaient comme un rustique encens vers la majesté fleurie des astres. Quand nous eûmes laissé derrière nous l'odorante prairie et que des rampes pierreuses eurent succédé aux pâtis, l'ascension recommença le long d'une arête nue et calcinée. Mais au milieu même des essoufflements de l'escalade, l'enchantement se continuait et nous faisait oublier nos fatigues. Les voix des guides, répercutées par les rochers voisins, nous revenaient grossies, multipliées par de magiques échos. Ces appels prolongés, qui s'envolaient dans la nuit, résonnaient ainsi que de menaçantes protestations de la montagne dont nous troublions le sommeil.

En même temps, nous étions presque frôlés par de lumineux projectiles qui passaient à chaque minute avec de légers sifflements. Non contentes de nous avertir par leurs clameurs confuses, les divinités des hautes cimes, les farouches oréades, semblaient chercher à nous éloigner à l'aide de ces jets de cailloux incandescents. Après avoir observé le phénomène avec plus d'attention, nous reconnûmes qu'il était dû à de très petits éclats de bolides qui s'enflammaient en pénétrant dans notre atmosphère et tombaient sur les arêtes supérieures de la Tournette. Ces soudaines chutes d'étoiles filantes et ces échos fantastiques nous escortèrent jusqu'aux minces corniches et aux couloirs glacés de l'avant-dernier sommet. La nuit s'éclaircissait, et quand nous atteignîmes la plate-forme la plus élevée, qu'on nomme « le Fauteuil », l'aube venait de poindre.

Du côté du Levant, on apercevait très nettement déjà le

massif du mont Blanc coloré d'une belle teinte bleue. Dans ce bain d'azur foncé, on distinguait les reliefs des aiguilles et des dômes, la profondeur des couloirs et les cascades congelées des glaciers. Tout autour du géant, des montagnes violettes plongeaient encore dans une demi-obscurité. Le regard, en s'abaissant, embrassait l'ensemble des Alpes de la Haute-Savoie, et l'on voyait, à travers des échancrures, le fond des vastes entonnoirs où dormaient trois lointaines nappes d'eau verte : les lacs d'Annecy, du Bourget et de Genève. Derrière le mont Blanc, une rougeur montait, précédée d'un nuage rose, fin comme une fumée. Avec une religieuse émotion, nous attendions le lever du soleil. Il surgit tout d'un coup au-dessus du massif et sembla bondir dans le ciel comme une balle d'or. Au même moment tout s'éclaira : les glaciers s'embrasèrent, les chaînes allongèrent dans toutes les directions leurs crêtes neigeuses, et dans l'éblouissement de cette triomphante lumière, inondant silencieusement les Alpes étincelantes, il nous sembla entendre retentir l'hosanna glorieux des montagnes.

INAUGURATION DU MONUMENT

ET DE

L'INSTITUT PASTEUR

DE LILLE

Le 9 avril 1899

DISCOURS

DE

M. BERTRAND

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Messieurs,

La ville de Lille était chère à Pasteur; il a fait pour elle son dernier voyage. L'accueil qu'il y a reçu l'avait profondément ému; sa famille est heureuse d'en associer le souvenir à la vive reconnaissance qu'elle éprouve aujourd'hui pour les honneurs rendus à sa mémoire. Représentant de l'Académie française, je ne vous parlerai ni de la science, ni du savant; des esprits éminents, compétents entre tous, vont vous dire quelles idées nouvelles Pasteur leur a

léguées, quels bienfaits il a répandus sur l'humanité, quel légitime et patriotique orgueil est justifié par une gloire qui grandit sans cesse.

Si nous avons répondu avec empressement à votre appel, c'est pour regarder avec admiration, pour écouter avec émotion, et pour vous remercier du fond du cœur.

Pasteur était assidu aux séances de l'Académie française. Chaque jeudi, comme dans un jour de congé, il venait s'y délaisser de ses profondes recherches. Aimant la vérité sous toutes les formes et sur toutes les voies de la pensée, il voyait les choses trop profondément et de trop haut, pour ignorer de quelle lumière les éclairent le choix exact des mots, et la rigoureuse précision du langage. Les discussions les plus subtiles sur les nuances les plus délicates du style lui rappelaient les pesées de milligrammes dans son laboratoire, et leur importance dans les formules qui dominent la science.

L'Académie française, justement fière d'avoir possédé un tel génie, vient aujourd'hui prendre sa part des honneurs décernés à sa mémoire, et dont l'éclat rejaillit sur elle.

FUNÉRAILLES

DE

M. ÉDOUARD PAILLERON

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Samedi 22 avril 1899.

DISCOURS

DE

M. BRUNETIÈRE

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

Au lendemain de la mort du galant homme et du très distingué confrère à qui nous rendons, en ce moment même, les derniers devoirs, je ne saurais avoir la prétention de louer ou d'apprécier dignement son œuvre; et nous sommes encore trop près d'elle, et de lui. Faut-il aussi le dire? je me sentirais gêné, parlant sur une tombe encore ouverte, si je voulais évoquer, avec trop de précision, les souvenirs de l'*Age ingrat*, du *Monde où l'on s'ennuie*, de la *Souris*, des

Cabotins, et de tant d'autres pièces, dont les titres eux seuls sonnent, pour ainsi dire parler, le rire et la gaieté. Ce n'en est pas ici le lieu. Et ce ne l'est pas davantage, Messieurs, d'accumuler ces détails chronologiques, biographiques et anecdotiques, qui sont peut-être la chose du monde dont Édouard Pailleron avait le plus d'horreur. Ayant fait de sa vie deux parts, il n'en a livré qu'une à la publicité. Je ne crois pas qu'il ait jamais essayé d'attirer à la personne d'autres applaudissements, ni d'une autre nature, que ceux qui s'adressaient à son œuvre. Il ne s'est pas conté lui-même, ou expliqué dans des *Préfaces*. Et nous, qui ne voyons pas dans cette discrétion un peu hautaine, disons même un peu ombrageuse, le moindre trait ni le moins louable d'une âme un peu fière, et même un peu farouche, nous lui rendrons d'abord cet hommage de ne pas abuser de ce qu'il n'est plus là pour forcer son intimité.

Mais ce que nous pouvons faire, Messieurs, et ce que nous lui devons, c'est d'essayer au moins de caractériser brièvement son œuvre, et trois mots y suffiront peut-être : l'œuvre de Pailleron fut bien française ; elle est bourgeoise ; et elle est parisienne.

Elle est française, de l'ancienne marque et de la bonne veine, avec beaucoup de cette bonne humeur et un peu de cette gauloiserie dont nous faisons moins d'estime aujourd'hui qu'autrefois, mais que nous ne saurions pourtant renier sans quelque ingratitude. Disons-le bonnement : c'est un théâtre gai que le théâtre d'Édouard Pailleron, et si de graves questions s'y trouvent parfois posées, l'auteur lui-même ne l'a pas voulu, ou à peine, mais il y a été con-

duit, comme quelques-uns de ses prédécesseurs classiques, par la justesse de son observation. Ajoutez l'art bien français de combiner ingénieusement l'intrigue, sans se priver du plaisir de se moquer de soi-même quand l'artifice est trop apparent ; l'art de tirer des « situations » presque tout ce qu'elles contiennent, et l'art encore, et surtout le désir de plaire.

Ce théâtre si français n'a, d'ailleurs, rien d'aristocratique, — à moins que ce ne soit de loin en loin quelques touches de préciosité, — mais il est bien bourgeois, et ce n'est pas ce qui en fait la moindre originalité. Car il est facile, Messieurs, de faire la critique de l'esprit bourgeois, mais il ne l'est pas moins d'en faire l'éloge, et je n'entreprends point ici de comparaison, mais Émile Augier, mais Eugène Scribe, mais Regnard, mais Boileau, mais Molière ne furent en somme que des bourgeois. L'esprit bourgeois, c'est l'esprit d'ordre et de modération, c'est un esprit ennemi des excès et du paradoxe. Il manque un peu de fantaisie, d'élévation, de poésie. Mais il ne manque, en revanche, ni d'équilibre, ni de santé, ni de force ; et, même en littérature, ce sont là des qualités. Elles n'excluent pas l'esprit, la finesse, le « sentiment », l'émotion. Je l'observais hier encore, en parcourant l'œuvre d'Édouard Pailleron, et, à vrai dire, Messieurs, je m'étonnais qu'on n'eût pas mieux mis en lumière ce qu'il y a dans son théâtre de discrète, et timide, et naïve, mais réelle sentimentalité. Aussi a-t-il tracé quelques très délicates figures de jeunes femmes et de jeunes filles. C'est qu'il avait le sens très vif de certaines convenances, d'une certaine décence, d'un certain agrément, et cela encore est très bourgeois. Ce

qui ne l'est pas moins est de croire que beaucoup de préjugés ne laissent pas d'envelopper un peu de vérité. Nous ne vivons pas de « nouveautés », et on ne nous a pas attendus pour réfléchir sur la vie. Les opinions communes ne sont pas toujours si dépourvues de valeur, et peut-être même qu'elles seraient moins communes, si elles étaient moins raisonnables. Ainsi, Messieurs, pense l'esprit bourgeois; ainsi pensait un peu notre confrère, et je ne suis pas éloigné de penser, en ce point, comme lui.

C'était enfin un bourgeois de Paris, né à Paris, je crois, de parents parisiens, et comme tel né moqueur et frondeur, qui respectait les préjugés, mais qui s'en amusait. Il respectait les préjugés et il s'amusait de ceux qui les représentaient. C'est sans doute qu'il y a des gens qui les représentent mal. Mais c'est peut-être aussi que le besoin de railler lui était naturel. D'autres ont eu l'ironie plus déliée, plus subtile, plus indulgente : Édouard Pailleron l'a eue, lui, plus spontanée, plus directe, plus forte. N'a-t-il pas plaisanté quelquefois avec plus de verve que de justesse ou de justice, plus de bonne humeur que de droit? C'est à la postérité, Messieurs, qu'il appartiendra de le dire, et elle ne lui en voudra pas, s'il la fait rire ; et, s'il ne la fait pas rire, son théâtre ne lui en survivra pas moins comme un témoin des mœurs et de l'esprit parisiens de son temps.

Le Monde où l'on s'ennuie suffira-t-il alors, lui tout seul, pour soutenir la réputation de notre confrère? On l'a dit; et des juges un peu pressés ont déjà réduit son œuvre entière à ces trois actes qui ont fait le tour du monde. Ce ne serait pas si peu de chose, et dans l'histoire du théâtre

français combien sont-ils qui aient laissé trois actes derrière eux?

Ce qu'en tout cas on peut toujours dire — et ce que je tenais à dire — c'est qu'en vérité ces trois actes ne donnent pas la mesure d'Édouard Pailleron, et, brièvement, très imparfaitement, j'ai tâché de le montrer. Un autre, quelque jour, le montrera mieux que moi, étudiera de plus près son œuvre, l'analysera, portera sur elle un jugement définitif. Je n'ai voulu, Messieurs, dans ces quelques mots, qu'apporter l'expression de nos regrets à la mémoire d'un homme dont votre empressement autour de cette tombe dit assez combien l'amitié vous était précieuse ; d'un écrivain qui n'a vécu que pour son art ; et d'un confrère dont le nom était une parure pour notre Compagnie.

SECOND CENTENAIRE

DE LA

MORT DE RACINE

DISCOURS

DE

M. JULES LEMAITRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRONONCÉ A PORT-ROYAL

Le 25 avril 1899

Messieurs,

Il y a des fêtes commémoratives de grands hommes, où sans doute on se rend volontiers, mais avec le sentiment qu'on apporte à l'accomplissement d'un devoir un peu austère. C'est qu'il y a, en effet, des personnages illustres dont on conçoit l'utilité ou la grandeur plus qu'on n'en ressent le charme. On célèbre comme des abstractions les vertus ou les facultés intellectuelles qu'ils représentent. On leur est reconnaissant par réflexion. — Mais nous, Mes-

sieurs, il me semble que nous apportons à cette cérémonie une émotion sincère, spontanée, de l'amitié, de la tendresse, et que la fête de Racine, du poète incomparable des passions amoureuses, nourri dans l'amour de Dieu et mort dans cet amour retrouvé, est, de toutes les façons, une fête d'amour.

Tout conspire ici à pénétrer nos cœurs de souvenirs et de sentiments délicieux et rares. Cette vallée de Port-Royal est un des coins de la France les plus augustes, les plus imprégnés d'âme. C'est une terre sacrée.

Car, d'abord, cette vallée a abrité la vie intérieure la plus intense peut-être qui ait été vécue dans notre patrie. Là ont médité et prié les âmes les plus profondes, les plus repliées sur elles-mêmes, les plus obsédées par le mystère de leur destinée spirituelle. Nulles, dans ce vertige de l'esprit attentif à son propre gouffre, n'ont paru douter davantage de la liberté humaine, et n'ont pourtant montré une volonté plus forte. Et ces solitaires ont gagné la sympathie même des personnes les plus éloignées de croire, de sentir et de concevoir la vie comme eux, parce que leur humilité et leur anéantissement devant Dieu n'empêcha point ces excessifs théologiens de la grâce d'opposer les plus fières résistances aux entreprises injustes des pouvoirs publics et de ce que l'un d'eux appelait les « grandeurs de chair ».

Mais, d'un autre côté, cet asile de l'ascétisme janséniste fut le berceau du génie qui fit les plus belles peintures et les plus harmonieuses de ces passions de l'amour, de ces « mouvements désordonnés » contre qui tant de saintes âmes luttèrent ici dans une anxieuse pénitence. Cette terre,

nourrice de sainteté, fut aussi mère de beauté, et de la plus émouvante et de la plus séductrice de toutes.

Et enfin le plus doux paysage français, fleurs, ombrages, eaux légères, courbes du sol et ondulations caressantes, ciel tendre et souvent mélancolique, enveloppe ces souvenirs de religion et d'art qui sont entre les plus grands de notre tradition nationale. Ces feuillages sont « bien nés ». Ces arbres sont les petits-fils de ceux qui ont ombragé les deux têtes merveilleuses et chères où sont écloses les *Pensées* de Pascal et les tragédies de Racine. Et nous songeons que, lorsque le génie de la France aura accompli son œuvre, — dans longtemps, bien longtemps, — d'autres feuillages, descendant de ces arbres-ci, s'inclineront sur les fronts d'une humanité dont nous ne prévoyons pas les conditions d'existence, mais qui, si elle n'est retournée à la barbarie primitive, continuera d'être inquiète dans son esprit comme Pascal et troublée dans son cœur comme Racine. Et tout cela, religion, art, nature, s'accorde pour former en nous un mélange d'impressions si fortes que nous plions sous elles et que nous ne saurions les définir.

Pardonnez-moi, Messieurs : vous attendez de moi autre chose que l'expression de cette sorte de « liquéfaction intérieure » (pour parler comme le XVIIe siècle) devant des images trop belles. Je vous dois des paroles plus précises : j'essaierai de les trouver.

Port-Royal et Racine..., le jansénisme et *Phèdre*... Je voudrais vous dire, Messieurs, qu'à aucun moment ceci n'a contredit cela; que non seulement pendant sa pieuse adolescence et sa maturité dévote, mais dans le temps où il donnait ses tragédies et vivait avec des comédiens et

même avec des comédiennes, Jean Racine fut de Port-Royal, et que, de sa naissance à sa mort, Port-Royal l'enveloppa tout entier.

Jean Racine avait quinze ans quand il sortit du collège de Beauvais pour entrer ici, dans la maison des Granges. Il y poursuivit ses études avec huit ou dix autres enfants sous la direction de MM. Lancelot, Nicole, Hamon. Ces messieurs l'entourèrent de soins particuliers en souvenir du refuge que les solitaires persécutés avaient trouvé, seize ans auparavant, chez sa grand'tante Vitard, à la Ferté-Milon. Sa tante Agnès était cellérière au monastère des Champs, et sa grand'mère, Marie des Moulins, s'y était retirée après son veuvage. Il était donc, à beaucoup de titres, l'enfant de la maison. Il était « le petit Racine » de M. Antoine Lemaître.

Voici les bois où il promenait ses rêveries d'enfant, où il lisait les tragédies d'Euripide, et quelquefois les *Amours de Théagène et de Chariclée*. Il était sensible à la beauté de la terre et du ciel, du moins dans ses aspects paisibles et ordonnés : les *Sept Odes à Port-Royal* sont des paysages d'une forme puérile, mais d'une émotion vraie. Il continua, au dire de La Fontaine, « d'aimer extrêmement les fleurs, les jardins, les ombrages » ; et c'est lui, dans les *Amours de Psyché*, qui retient ses amis pour assister aux féeries du soleil couchant.

Il était tout sentiment. Et l'austérité même de l'éducation religieuse qu'il reçut ne fut point pour affaiblir sa puissance d'aimer. Le ressort secret de l'ascétisme est encore l'amour; toute énergie morale est de l'amour transformé.

Ses maîtres étaient, sous la sévérité de leurs dehors, des hommes de tendresse. Il est remarquable que le peintre le plus profond de l'amour humain ait été élevé par les hommes qui ont le plus aimé Dieu et avec le plus de désintéressement, puisqu'ils craignaient toujours que Dieu ne le leur rendît pas, et qu'ils vivaient dans le tremblement de n'avoir pas la grâce.

Son adolescence est gentille, badine, un peu frondeuse, — inquiète de l'amour. Chez son oncle le chanoine, à Uzès, dans ce Midi encore espagnol, il fait cette remarque : « Vous savez qu'en ce pays-ci on ne voit guère d'amour médiocre; toutes les passions y sont démesurées. » Peut-être se souviendra-t-il de ces Hermiones et de ces Roxanes à foulard rouge.

Entre vingt-cinq et trente-sept ans, il mord tant qu'il peut aux fruits de la vie : vaniteux, irritable, ingrat même, dissipé, tout proche de la débauche (vous vous rappelez ces soupers dont parle Mme de Sévigné : « Ce sont des diableries »)... et tout cela ensemble ne veut pas dire méchant. C'est durant cette période qu'il écrit ses tragédies, si douces et si violentes, et qu'il crée ses délicieuses femmes damnées...

Femmes damnées, en qui la grâce attique abonde... mais à qui la grâce de Dieu a manqué. Sentez-vous, Messieurs, reparaître ici Port-Royal? — Le marguillier Corneille était un orgueilleux païen, un intrépide optimiste, une sorte de stoïcien mégalomane. Il inventait des volontés sûres d'elles, héroïques, parfois monstrueuses sans le savoir. Mais Racine est un pessimiste chrétien. Son théâtre est d'un homme qui ne croit ni à la bonté de la nature

humaine ni à l'efficacité de la volonté toute seule contre les tentations de la chair et du cœur. Il voit l'homme laissé à ses propres forces comme le voyaient ses bons maîtres, lesquels, par leur défiance de la nature et l'observation rigoureuse où cette défiance les engageait, étaient déjà de si véridiques psychologues. Le christianisme, et spécialement celui qu'on pratiquait ici, a toujours été un grand maître de vérité en littérature.

Ainsi Port-Royal est sensible encore dans les parties mêmes de l'œuvre de Racine dont on le pourrait croire le plus absent. C'est sans doute parce qu'il eut du génie, mais c'est aussi parce qu'il avait reçu les enseignements de ces Messieurs que le poète de Roxane et d'Ériphile sut faire des peintures de la passion si terribles et si vraies. En sorte que c'est à Port-Royal après Dieu qu'il dut, avec son salut éternel, son originalité d'auteur dramatique : c'est à Port-Royal qu'il dut, en quelque façon, de renouveler la tragédie et d'être le plus grand peintre réaliste des passions de l'amour.

Car nulle part avant lui on n'avait vu l'amour-fureur, l'amour-maladie, pousser irrésistiblement ses victimes à la folie, au meurtre, au suicide, à travers un flux et un reflux de pensées contraires, par des alternatives d'espoir, de crainte, de colère, de jalousie, parmi des raffinements douloureux de sensibilité, des ironies, des clairvoyances soudaines, puis des abandons désespérés à la passion fatale, un art merveilleux à se faire souffrir, une incapacité pour leur « triste cœur » de « recueillir le fruit » du crime dont elles sentent la honte, — tout cela exprimé dans une langue unique de souple précision et de hardiesse d'abord

inaperçue, par où, démentes lucides, elles continuent de s'analyser au plus fort de leurs agitations, et qui revêt d'harmonieuse beauté leurs désordres les plus furieux, — au point qu'on ne sait si on a peur de ces femmes ou si on les adore...

Il s'aperçut lui-même un jour, avec épouvante, qu'il les adorait. Ce fut à l'occasion de *Phèdre*, tragédie janséniste par l'esprit et les conclusions, si étrangement séduisante dans sa forme. Le grand Arnauld, dont Racine avait commencé à se rapprocher, ne vit que les conclusions. Il disait naïvement : « Il n'y a rien à reprendre au caractère de Phèdre, puisque, par ce caractère, le poète nous donne cette grande leçon que lorsque, en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, tout en les détestant. » Le malheur, c'est que nous ne voyons pas du tout ou que nous oublions parfaitement « en punition de quelles fautes précédentes » Phèdre est entraînée au péché. Nous voyons seulement qu'elle y est entraînée quoi qu'elle fasse. Elle nous semble réellement irresponsable, et plus douloureuse, et par suite plus intéressante par la conscience inutile qu'elle a de son péché. Elle ne nous inspire plus qu'une pitié amoureuse. Et ainsi, tandis qu'il pensait nous démontrer la nécessité de la grâce, Racine n'est arrivé qu'à nous démontrer la fatalité terrible et délicieuse de la passion.

Or, tandis qu'il offrait aux hommes assemblés des spectacles d'une volupté noble, mais si pénétrante! toutes les religieuses et les saintes femmes de sa famille (il y en avait

beaucoup), et le bon M. Nicole, et le bon M. Hamon, priaient pour l'enfant égaré... Et c'est pourquoi, un jour, le Port-Royal de son enfance lui remonta au cœur. C'est pourquoi il connut que sa tragédie avait beau être chrétienne, et de l'aveu même d'Arnauld, Phèdre y était trop charmante, et qu'il pouvait y avoir, dans la description la plus véridique et en apparence la moins complaisante des troubles issus de la chair, un sortilège de séduction contagieuse. Et c'est pourquoi enfin il accomplit le sacrifice le plus extraordinaire qu'ait enregistré l'histoire de la littérature : il renonça au théâtre en pleine gloire; il tua, dis-je, en lui l'homme de lettres, à trente-huit ans, parce que Phèdre était décidément plus troublante qu'il ne l'avait voulu.

Et ainsi, parce que secrètement et sans qu'il s'en doutât Port-Royal n'avait cessé de l'inspirer, Port-Royal le reconquit.

Ce qui me touche, c'est que la consommation de ce sacrifice inouï laissa en lui des faiblesses. Il ne veut plus travailler pour le monde : mais, un jour, il commence, avec Boileau, l'opéra de *Phaéton* pour Mme de Montespan. Je crois qu'il lui fut très agréable d'écrire *Esther* et *Athalie,* parce qu'il les écrivait pour des jeunes filles. Une fois, aux répétitions d'*Esther,* on le surprend tamponnant avec son mouchoir les yeux d'une de ses jolies interprètes, que ses critiques avaient fait pleurer.

Esther et *Athalie,* chefs-d'œuvre singuliers, où le poète accorde enfin son art et sa piété, où les profondes inventions de son génie dramatique s'accompagnent de chastes

cantiques de jeunes filles, où la Muse violente de la tragédie paraît enveloppée des voiles neigeux et ceinte des bleus rubans d'une élève du catéchisme de persévérance. *Esther* et *Athalie,* œuvres virginales et pareilles à deux lys, l'un frêle et fier, l'autre fort et magnifique. — Là encore Port-Royal est présent par toutes sortes de réminiscences et d'allusions quasi involontaires : la tragédie d'*Esther* est toute pleine des images de Port-Royal persécuté et de ses filles gémissantes; et, dans *Athalie,* Éliacin, c'est un peu, et sans que l'humilité du poète l'ait cherché, Racine enfant; et le grand prêtre semble porter en lui l'âme sublime et intérieurement invincible des anciens habitants de ce cloître dévasté.

Et dès lors, de plus en plus, Racine s'épure. Ses lettres à son ami Boileau, à son fils Jean-Baptiste, d'une simplicité si vraie, respirent la plus rare beauté morale, et quelle tendresse sous cette forme prudente et contenue, imposée par la politesse du temps et par la pudeur chrétienne! A la fin d'une lettre à Boileau, il fait cet aveu : « Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible au peu qui m'en reste. Et il me semble, à parler franchement, qu'il ne me reste presque plus que vous. Adieu. Je *crains de m'attendrir follement* en m'arrêtant trop sur cette réflexion. »

Ses amis l'accusaient d'être trop bon courtisan. Et pourtant il restait publiquement l'ami des jansénistes. Il prêtait sa plume aux religieuses; il négociait pour elles. Il recommençait dans ce parc les promenades de son enfance. Tous les ans, il y menait sa famille à la procession du Saint-Sacrement. Il voulut être enterré dans le cimetière

de Port-Royal des Champs, au pied de la tombe de M. Hamon, le plus humble de ses anciens maîtres. De bonne heure, il s'abstint, par scrupule religieux, lorsqu'il était à la cour, d'aller à l'Opéra et à la Comédie... Seulement, voilà! il avait l'imprudence d'aimer le roi.

Les méchants ont raconté qu'il mourut d'avoir déplu à Louis XIV. S'il en mourut, il eut tort, mais il ne craignit pas, en effet, de déplaire. On est à peu près d'accord aujourd'hui pour en revenir, toutes hypothèses épuisées, au récit de son fils Louis, à ce *Mémoire* sur la misère du peuple, confié par Racine à Mme de Maintenon. Au fait, on le voit, dans toute sa correspondance des dernières années, très libéral et aumônier, d'ailleurs fort simple de mœurs. Les paysans de Port-Royal s'adressaient à lui pour leurs affaires. Il était l'ami de Vauban. Quand il écrivait ce vers :

Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,

il en concevait tout le sens.

Il fut un père de famille adorable. Il éleva toute une nichée de colombes : Marie, Nanette, Babet, Fanchon, Madelon. Marie, novice aux Carmélites à seize ans, rentra à la maison, finit par se marier : âme ardente et tourmentée, tantôt à Dieu, tantôt au monde. Nanette fut Ursuline; Babet aussi, après la mort de son père; Fanchon et Madelon moururent filles, assez jeunes encore et tout embaumées de piété et de bonnes œuvres... Racine sanglotait à la vêture de ses deux aînées, quoiqu'il sût bien que, par les leçons dont il les avait nourries, il était sans le vouloir le vrai prêtre de ce sacrifice...

Ainsi, l'auteur de *Bajazet* et de *Phèdre,* le plus savant peintre des plus démentes amours terrestres, — continuant toujours d'aimer, mais d'une autre façon, — paya sa dette à Dieu en lui donnant quatre vierges, et, faible et grand jusqu'au bout, mourut peut-être d'un chagrin de courtisan, mais d'un chagrin qu'il s'attira pour avoir eu trop indiscrètement pitié des pauvres. Vie exquise que celle où l'amour et tous les amours s'achèvent en charité.

Il faut revenir à ce verset de l'*Imitation de Jésus-Christ,* qui semble traduit de Platon : « L'amour aspire à s'élever... Rien n'est plus doux ni plus fort que l'amour... Il n'est rien de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures. » Et c'est là toute l'histoire de l'âme, longtemps inquiète, longtemps pacifiée, de Jean Racine.

Au cimetière idéal des grands poètes, je placerais sur son tombeau une figure de femme pleurante, et qui représenterait, à volonté, sa Muse tragique, ou son âme elle-même. Elle serait chaste et drapée à petits plis. Et, sur sa pierre funèbre, je graverais en beaux caractères le mot de Mme de Maintenon : « Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de sœur Lalie » ; le mot, un peu risqué, de la joviale Sévigné : « Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses » ; le mot de Racine lui-même, recueilli par La Fontaine : « Eh bien ! nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous ! » et ce vers du premier de ses quatre *Cantiques spirituels :*

Si je n'aime, je ne suis rien.

Cette vie si vraiment humaine, si pleine de belles larmes et de faiblesses et d'héroïsme, vous avez vu, Messieurs, que Port-Royal l'encadre et la pénètre toute. C'est, du moins, ce que j'aurais voulu particulièrement vous montrer. Non seulement Port-Royal le nourrit et, après vingt ans de séparation, le recueille, le pacifie et l'apaise; mais encore c'est la description de l'homme naturel selon Port-Royal qui compose le fond solide et fait l'énergie secrète de ses mélodieuses tragédies. En sorte qu'on peut dire que le théâtre de Racine est la fleur profane et imprévue du grand travail de méditation religieuse et de perfectionnement intérieur qui s'est accompli, il y a deux siècles, dans ce jardin, parmi ces ruines où ont battu de si fermes cœurs; — honneur austère de notre race, comme Racine en est à jamais l'honneur charmant.

ALLOCUTION

DE

M. HENRI HOUSSAYE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AU BANQUET DE LA FERTÉ-MILON

Le 23 avril 1899.

Monsieur le Maire,

Au nom de l'Académie française, je vous félicite et je vous remercie pour la part que la ville de la Ferté-Milon a prise à la commémoration du deuxième centenaire de Racine.

Ce deuxième centenaire est célébré avec l'éclat qui convenait. En l'église de Saint-Étienne-du-Mont, Monseigneur l'évêque d'Orléans a prononcé le panégyrique du grand poète chrétien d'*Esther* et d'*Athalie*. La Comédie-Française a représenté *Bérénice* et les *Plaideurs*, ces deux chefs-d'œuvre de l'auteur tragique et de l'auteur comique par miracle réunis en un seul homme. Après-demain, on inaugurera sur les Ruines de Port-Royal un buste de Racine,

et nous entendrons un de nos plus chers confrères dire, avec sa grâce simple, pénétrante et puissante, — la grâce des forts, — comment la Muse grecque prit le jeune Racine dans cette austère Maison pour le mener au Panthéon des grands tragiques.

Il fallait aussi que le glorieux souvenir de Racine fût célébré dans cette ville de la Ferté-Milon, où il est né d'une très vieille famille milonaise, où il a passé ses dix premières années, où il est maintes fois revenu et que, aux heures fortunées comme aux heures sombres, il n'a jamais oubliée.

Vous avez ici le culte de Racine. Nous nous sommes arrêtés, dans la ville, devant sa statue et devant deux de ses bustes. A la mairie, vous avez créé un petit musée Racine. Au milieu de gravures, de livres, de pièces de toute sorte, vous y conservez précieusement le registre paroissial où vous nous avez fait déchiffrer tantôt l'acte de naissance de l'immortel poète. Vous vous disputez, Monsieur le Maire, avec quatre ou cinq de vos concitoyens, l'honneur de posséder la maison où naquit Racine, ou, pour parler plus exactement, de la maison qui s'élève maintenant sur l'emplacement de sa maison natale. Après ce pèlerinage, nous avons entendu à l'église, en présence de Monseigneur l'évêque de Soissons, les chœurs d'*Esther* par les chanteurs de Saint-Gervais, et le panégyrique de Racine par M. l'abbé Vignot. Dans la salle de spectacle improvisée au pied du vieux château, les comédiens du Théâtre-Français ont joué les *Plaideurs* et *Bérénice*. Pour toile de fond, un rideau de toile d'Andrinople: comme accessoires, trois chaises et un guéridon de style Empire. Mais Racine et sa

principale interprète d'aujourd'hui, Mlle Bartet, qui est la plus touchante, la plus exquise, la plus racinienne des Bérénices, se passent aisément de décors.

Six mille personnes du département de l'Aisne sont venues à cette solennité. Leur foule, ces arcs de triomphe de verdure, ces maisons où flottent les drapeaux, ces illuminations, ces poteaux, enguirlandés de fleurs et de rubans, qui supportent les écussons de la vieille cité du Valois : *de gueules à la salamandre d'or,* et de la famille Racine : *d'azur au cygne d'argent,* font penser à une fête nationale. Fête nationale, je dis bien. La fête de Racine est une fête nationale. En célébrant Racine, vous rendez hommage aux lettres, vous honorez votre cité. Mais vous célébrez aussi la Patrie. La Patrie, ce n'est pas seulement le sol et ses richesses, ce n'est pas seulement la grande famille de millions d'individus, ce n'est pas seulement la communauté de langue, d'origine, de croyances, d'idées et de travaux, ce n'est pas seulement le drapeau. C'est aussi le culte du passé, les souvenirs glorieux, les belles actions et les grands hommes. Un Pascal, un Racine, un Victor Hugo, compte à l'égal d'une province. Que Molière ou Corneille, ou votre voisin de Château-Thierry, l'incomparable Jean de La Fontaine, n'eût pas existé, ce serait une diminution du patrimoine national, un amoindrissement de la patrie française.

INVITATIONS ADRESSÉES A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PAROISSE
DE
SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

Paris, 14 avril 1899.

M

A l'occasion du deuxième Centenaire de la mort de Racine, une solennité religieuse aura lieu *le vendredi 21 avril, à dix heures et demie précises*, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, où ont été inhumés les restes du grand poète.

La cérémonie se composera :

1° D'une messe commémorative au cours de laquelle des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* seront chantés par les élèves de l'Institution des Jeunes Aveugles ;

2° D'un discours de S. G. Mgr l'Évêque d'Orléans.

J'ai l'honneur de vous convier à cette solennité. Une place vous sera réservée dans l'église.

Le Curé de Saint-Étienne-du-Mont,

H. LESÊTRE.

CETTE LETTRE SERVIRA DE CARTE D'ENTRÉE.

SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

2e CENTENAIRE DE LA MORT DE RACINE

Fragments d'*Esther* . . . . . A. Coquard.

Solo : M. Barrier.

MESSE

Cantique sur des paroles de Jean Racine. E. Gazier.

O bienheureux l'enfant . . . . . Mendelssohn.

(Extrait d'*Athalie*.)

Sanctus Benedictus. . . . . V. Paul.

D'un cœur qui t'aime . . . . . Mendelssohn.

(Extrait d'*Athalie*.)

DISCOURS

Tollite Hostias . . . . . Saint-Saëns.

Les chœurs de l'Institution nationale des Jeunes Aveugles seront dirigés par M. Syme. Le grand orgue sera tenu par M. Dantot, de l'Institution, organiste de la paroisse.

VILLE DE LA FERTÉ-MILON

CÉLÉBRATION
DU BI-CENTENAIRE DE LA MORT DE RACINE

Le dimanche 23 avril 1899

SOUS LE HAUT PATRONAGE
DE M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DE M. LE PRÉFET DE L'AISNE

Programme

10 h. 3/4 du matin.

Réception à la gare des autorités et des invités par la Municipalité et le Conseil municipal.

11 heures.

Réception à la Mairie. — Visite des Souvenirs de RACINE.

Midi.

Lunch à l'hôtel du Sauvage.

1 heure à 3 heures.

Cérémonie à l'église Notre-Dame, sous la présidence de Mgr l'Évêque de Soissons. — Éloge de RACINE. — Audition des Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Vincent d'Indy.

3 heures à 4 heures.

Visite de la Ville, des Maisons familiales de RACINE et des Ruines du Vieux-Château, Concerts par la Fanfare municipale et la Musique du 67e de Ligne.

4 heures à 6 heures.

Représentation d'une œuvre de RACINE par les artistes de la Comédie-Française, sous la direction de M. Jules Claretie.

7 heures.

Banquet officiel à l'hôtel du Sauvage.

SECOND CENTENAIRE DE LA MORT DE RACINE

M

Les propriétaires du domaine de Port-Royal-des-Champs vous prient de vouloir bien honorer de votre présence l'inauguration du buste de Racine, qui aura lieu sur les ruines de l'ancienne abbaye, le Mardi 25 Avril, à deux heures précises.

ORDRE DU JOUR

Rendez-vous à la gare de Saint-Rémy-lès-Chevreuse, à 10 h. 1/2 (arrivée du train qui part de Paris-Luxembourg à 9 h. 15).

Déjeuner à Saint-Lambert (maison de Lenain de Tillemont), à 11 h. 1/2.

Visite à la tombe de Racine et aux ruines de l'église ; discours de M. Jules Lemaître, de l'Académie française ; inauguration du buste à 2 heures.

Réception à la Maison des Granges (anciennes Petites Écoles de Port-Royal).

Retour à Saint-Rémy pour le train de 5 h. 54 (arrivée à Paris à 7 h. 07).

Réponse S. V. P.

NOTA. — Vous êtes instamment prié de vouloir bien adresser votre réponse, le plus tôt possible, à M. Gazier, *secrétaire du Comité Racine, 22, rue Denfert-Rochereau.*

Au reçu de votre acceptation, il vous sera adressé une Carte personnelle dont les porteurs seuls seront admis dans les voitures réservées, dans la salle du déjeuner et dans les salons des Granges,

INAUGURATION DE LA STATUE

DE

LAMARTINE

A BELLEY

Le Lundi 22 mai 1899

DISCOURS

DE

M. ANDRÉ THEURIET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

L'Académie française, ayant à cœur de s'associer au nouvel hommage rendu à un grand poète qui fut un de ses membres les plus illustres, a bien voulu me déléguer pour la représenter à vos fêtes. C'est pour moi un honneur et une joie. En venant saluer à Belley la statue de Lamartine, j'acquitte personnellement une dette de reconnaissance, car c'est lui qui m'a initié à l'amour des beaux vers. Je revois encore l'obscure salle d'étude où pour la première

fois, à seize ans, j'ai lu — avec quelle délicieuse émotion! — les *Méditations,* les *Harmonies* et *Jocelyn*. Au sortir d'une maussade classe de mathématiques, je croyais alors entendre le frais et harmonieux bouillonnement de la fontaine sacrée des Muses Castalides. — Pardonnez-moi d'évoquer ce lointain souvenir d'un vieux collège de province, qui ressemblait par certains côtés à celui de Belley. Mon collège ne possédait d'autre mérite que d'avoir été bâti au XVIe siècle par Gilles de Trèves, tandis que le vôtre peut revendiquer à juste titre la gloire d'avoir formé le génie poétique de Lamartine.

« Le collège de Belley, dit le poète dans ses *Confidences,* était alors en grande renommée, non seulement en France, mais encore en Italie, en Allemagne et en Suisse; ma mère m'y conduisit. » Ailleurs, il décrit la situation de cette studieuse retraite où il passa quatre années fécondes : « Bâti sur les pentes de la colline qui conduit à Belley, il est la première maison du faubourg. De toutes ses fenêtres, le regard tombe ou sur des jardins plantés de charmilles, ou sur un coteau où les vignes hautes d'Italie sont entrecoupées de larges sillons de cultures et d'arbres fruitiers : amandiers, pêchers aux fleurs précoces, aux feuilles sans ombre... Nous pouvions nous croire dans la liberté des champs et des demeures paternelles. Les Pères de la Foi, qui gouvernaient cette maison d'éducation, n'épargnaient rien pour donner à leur enseignement et à leur discipline l'agrément et même la grâce du foyer tant regretté où l'enfant avait laissé sa mère, ses sœurs, ses vergers, ses horizons du premier âge. »

Heureux les poètes dont l'âme adolescente grandit dans

un pareil milieu! L'atmosphère religieuse, la paternelle discipline du dedans inclinent leur esprit à la méditation et à l'étude; au dehors, les merveilles du paysage enchantent leur regard et les mettent en communion constante avec la nature, toujours diverse et toujours belle. Leur génie s'y développe silencieusement, comme la fleur dans le bouton, et attend sans impatience l'heure marquée où, le calice vert s'entr'ouvrant peu à peu, la corolle s'épanouira dans la magnificence de ses couleurs et de son parfum.

Un de vos distingués compatriotes, M. Marius Déjey, dans son intéressant livre sur le *Séjour de Lamartine à Belley,* a suivi moment par moment cette éclosion des facultés poétiques de Lamartine pendant ses années de collège. Il le montre s'exerçant à sa première composition littéraire : — « Description du printemps à la campagne » — ou bien s'accoudant nuitamment à l'appui de la haute fenêtre du dortoir qui donnait sur une vallée couronnée d'un bois de hêtres, et, là, écoutant amoureusement « les gémissements du vent, les chants du rossignol, le bruissement des feuillages, le murmure lointain et répercuté des chutes d'eau... » — ou bien encore se glissant au soir dans la chapelle solitaire, s'y plongeant dans une muette adoration et y éprouvant un pieux enthousiasme, dont nous retrouvons l'écho dans *Joçelyn :*

Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute...
Alors mes deux genoux pliés sur le carreau,
Ramenant sur mes yeux un pan de mon manteau,
Comme un homme surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux tout éblouis par mille éclats de flamme,

Je m'abrite, muet, dans le sein du Seigneur,
Et l'écoute et l'entends voix à voix, cœur à cœur...

M. Déjey suit également Lamartine, pas à pas, dans ces excursions à travers les montagnes prochaines, qu'on lui permettait pour raison de santé et qu'il faisait en compagnie d'un de ses professeurs, le Père Varlet. Le Père Varlet, tout absorbé par des lectures pieuses, gardait son élève « comme le chevrier garde le chevreau qu'on lui a confié et qu'il doit ramener au bercail ». Tandis que le professeur s'arrêtait au coin d'un bois pour respirer entre deux psaumes, le futur poète s'égarait à travers les prés et les clairières pour cueillir des muguets « qui embaumaient le printemps » ; il écoutait les murmures de la forêt, le susurrement des feuilles et des sources, et concevait « une sourde et fervente passion de la nature ». Il emmagasinait ainsi presque inconsciemment ces impressions de la montagne altière, des cascades écumantes, des lacs endormis sous bois, des larges horizons bleus, qui plus tard se changeront dans son œuvre en lyriques descriptions, en effusions d'une poésie inoubliable.

Néanmoins, tout en se livrant dans la verdoyante retraite de Belley à l'étude des classiques, tout en y récoltant de nombreuses couronnes, Lamartine supportait mal la claustration du collège. Il aspirait à terminer ses humanités « pour rentrer dans la maison paternelle et dans la liberté de la vie des champs ». Amoureux d'indépendance, il était partagé entre la reconnaissance qu'il éprouvait pour les soins de ses excellents maîtres et le désir de secouer un joug, qui pourtant pesait si doucement sur ses épaules.

Dès qu'il eut passé sa thèse de philosophie, après de touchants adieux au collège où son âme s'était recueillie, où son intelligence s'était complètement ouverte, il lui tardait d'essayer le vol de ses ailes impatientes. Il quitta Belley en septembre 1807. C'était alors un adolescent à la fois ardent et grave, beau, svelte, plein d'une noble impétuosité; pareil enfin à cette statue que vous inaugurez aujourd'hui, et où un artiste heureusement inspiré nous fait voir le poète futur, emporté par l'enthousiaste élan de la dix-septième année.

A cette aube de la jeunesse, la vie où nous entrons nous produit l'émerveillement d'une prairie au mois de mai : tant de tiges et d'aigrettes frissonnant au soleil, tant de floraisons aux nuances diverses, tant d'odeurs capiteuses!... Nous sommes surpris par l'éclat des couleurs, suffoqués par les parfums, et notre éblouissement est tel que nous ne savons même plus choisir les fleurs qui composeront notre gerbe. Pendant ses premières années de liberté à Milly ou à Mâcon, on constate chez Lamartine les mêmes étonnements et les mêmes incertitudes. Sa correspondance avec ses deux amis de collège, Aymon de Virieu et Guichard de Bienassis, contient à chaque page la confidence de cette fièvre et de ces douloureux tâtonnements. Les loisirs de la vie campagarde l'enchantent, et en même temps son oisiveté lui pèse. Le démon des vers le tourmente, et il cherche péniblement sa voie. Tantôt épris d'Ossian, tantôt séduit par les poésies légères de Parny, de Gresset et de Bertin, il les imite tour à tour sans avoir encore une note personnelle. Chose singulière, dans les essais poétiques qu'il envoie à ses deux amis, on ne

trouve plus trace de cet amour de la nature, ni de ce sentiment religieux dont Lamartine s'était imprégné pendant ses années de collège. Tout cela dormait en apparence ; mais, à son insu, un sourd travail de cristallisation s'opérait en lui, et tout à coup, à la flamme d'un fervent amour suivi d'une cruelle souffrance, son génie éclata. La femme qu'il avait adorée, et qu'il a chantée sous le nom d'Elvire, venait de mourir à Paris. Ce deuil provoqua une crise violente et salutaire. Les impressions de nature, les sentiments religieux qui sommeillaient depuis Belley, s'éveillèrent soudain au cœur de Lamartine, et un poète inattendu, un poète vraiment original sortit de cette grande douleur.

L'immortelle plainte du *Lac*, les stances poignantes du *Crucifix*, firent entendre alors au monde un chant nouveau. Ce chant, comme l'a très justement caractérisé l'historien de *Jeunesse de Lamartine*, M. Félix Reyssié, ce chant « d'une douceur, d'une tristesse infinies, mouillé des larmes des choses mêlées aux larmes humaines » donnait à la poésie française des accents lyriques, une envolée vers l'idéal, une rêveuse tendresse qu'elle avait jusqu'alors ignorés.

« Lamartine, a dit excellement M. Ferdinand Brunetière, est chez nous le poète de la nature, et il l'est non pour n'avoir pas appris à décrire la nature, mais pour avoir commencé par la sentir. C'est la sincérité de ses impressions qui en fait non seulement la profondeur ou l'intimité, mais encore, dans notre poésie, la presque unique originalité. »

Oui, Lamartine a eu entre tous le don de la sincérité, sans lequel le poète ne parvient jamais à remuer profondément les entrailles humaines, et en même temps qu'il était

un grand enchanteur d'âmes, il a été un grand paysagiste, en nous donnant l'impression de la nature telle qu'il l'avait reçue pendant ses années d'adolescence. De nos jours, on a apporté à la peinture du paysage plus de précision peut-être, plus d'exactitude dans le détail, mais cette précision minutieuse a un défaut : souvent elle dessèche ou refroidit l'émotion. Rien de pareil chez Lamartine. Comme Virgile, avec un heureux choix de mots, il sait faire revivre à nos yeux, dans sa couleur, sa grandeur ou son intimité, tout un paysage. Il touche nos cœurs en réveillant magiquement les sensations que nous avions inconsciemment éprouvées nous-mêmes. Ainsi, par exemple, en lisant ces quatre vers :

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux...,

ne revoyez-vous pas dans sa sérénité le paysage du lac endormi, avec ses montagnes noyées d'ombre, et ce grand silence apaisant que rompent à peine le saut d'un poisson à la surface de l'eau ou la chute rythmée des rames d'une barque invisible? N'avez-vous pas immédiatement la sensation du recueillement, de la profonde quiétude qui planent sur cette mystérieuse nappe liquide, enfermée dans les hautes cimes alpestres?

Et lorsque, dans *Jocelyn,* le poète nous dit :

Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir;
La feuille du matin sous l'œil semblait grandir.
Comme s'il n'avait eu pour été qu'une aurore,

Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore,
Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois
S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits...

n'avez-vous pas l'illusion d'assister à la brusque explosion du printemps dans la montagne?...

Ce furent cette sincérité de l'émotion, cet élan de la pensée allant de la nature à l'idéal, cette magie de la description, qui assurèrent l'universel succès des *Méditations*, des *Harmonies* et de *Jocelyn*. Lamartine était alors en possession d'une haute et pure renommée, due uniquement à son génie poétique. Il aurait pu se reposer dans sa gloire et se contenter de rester un grand poète, mais d'autres sommets le tentaient. Historien, orateur, la popularité qui s'attache aux hommes politiques l'attirait. Après avoir touché l'âme des lettrés par sa poésie, il voulut conquérir l'âme des foules par son éloquence, et il y réussit. Il connut les ivresses et les triomphes de la vie publiques; hélas! il en connut trop vite aussi l'amertume et les dégoûts. Acclamé comme un sauveur au commencement de 1848, « l'année à peine avait fini sa carrière » qu'il expérimentait cruellement l'ingratitude et l'oubli des masses populaires. Après le coup d'État de décembre 1851, il se retira complètement des affaires publiques, et s'en alla vivre, seul, pauvre et digne, dans un modeste appartement de la rue de la Ville-l'Évêque, où lui arrivait encore parfois, comme un souffle rafraîchissant venu des montagnes, le fidèle et sympathique souvenir des habitants de cette ville de Belley qu'il avait nommée « sa patrie classique ».

Ce fut, m'a-t-on raconté, dans ce solitaire et froid rez-

de-chaussée de la rue de la Ville-l'Évêque, qu'il reçut, un jour d'hiver, la visite de Prévost-Paradol, alors candidat à un fauteuil académique. L'illustre poète, enveloppé dans une couverture de voyage, se réchauffait à un maigre feu. Il accueillit le journaliste avec sa courtoisie habituelle, puis après s'être excusé de ne pouvoir lui accorder sa voix, il ajouta mélancoliquement : « Je vous ai lu, monsieur; vous être un lettré, vous avez un beau talent... Croyez-moi, ne faites pas de politique! » Ah! Messieurs, ce conseil donné par un grand homme, désabusé de la politique, à un écrivain qui devait en mourir, il faudrait le répéter à tous les poëtes!

La politique apporte parfois à ses élus une popularité bruyante et un éclat éblouissant, mais cette popularité et cet éclat s'éteignent vite dans l'oubli. A peine la foule a-t-elle élevé un piédestal à ses idoles qu'elle se hâte de les renverser dans la boue. Elle se venge de ses adorations en changeant du jour au lendemain ses acclamations en huées. Et voilà le néant des gloires qu'on récolte dans la vie publique!

La gloire que donnent les lettres, au contraire, ressemble à ces plantes rares et belles qui naissent sur les hauts sommets. Chaque retour de l'été les voit s'épanouir près de la neige. Le temps s'écoule comme l'eau d'un fleuve, des générations se succèdent, des invasions et des révolutions changent les conditions des peuples et les constitutions des États..., là-haut, la divine plante refleurit obstinément; d'année en année, on la retrouve aux mêmes places, toujours jeune, toujours parée des mêmes merveilleuses couleurs.

Cette fleur idéale de la poésie; vous en avez, Messieurs, entretenu pieusement le culte dans les jardins de ce collège de Belley, où se forma le génie de Lamartine Au nom de l'Académie française, je vous remercie d'en avoir cueilli aujourd'hui les tiges pour tresser une fraîche et nouvelle couronne à la mémoire du grand poète des *Méditations*.

FUNÉRAILLES

DE

M. CHERBULIEZ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Mardi 4 juillet 1899

DISCOURS

DE

M. ÉMILE OLLIVIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

Je voudrais avoir la liberté de n'apporter à l'ami très cher qu'un hommage muet d'affliction, mais il faut que j'exprime sur le confrère les sentiments de notre Compagnie. Ils sont unanimes et profonds. Parfois on prend sa revanche de l'admiration qu'on subit, en n'aimant pas. Nous l'admirions et nous l'aimions.

Comment ne pas l'admirer? Son esprit était haut, étendu, souple, pénétrant, et, en même temps que solide et sûr,

d'une délicatesse et d'une grâce charmantes. Il savait beaucoup et bien, sans que ce savoir affaiblît les spontanéités et les intuitions inspirées. Il en est qui devinent, d'autres qui se souviennent : lui, il renouvelait et transformait ce qu'il ne devinait pas et par là le rendait original. De bonne heure il se forma sur le roman, auquel il s'adonna d'abord, une conception à laquelle il demeura fidèle. Il voulait que le roman fût romanesque, relevant de l'imagination, et ne s'efforçant pas de rivaliser plus ou moins heureusement avec la photographie. Toutefois, sa fantaisie riche en invention ne cessa jamais d'être vivante et vraie : elle avait des ailes pour se soutenir au-dessus des vulgarités qu'on ne voit que trop, non pour s'égarer dans les invraisemblances de la chimère. Ses personnages n'ont rien de bas : ils se meuvent dans une sphère intellectuelle et morale choisie, mais ce ne sont pas des fantômes : on les a rencontrés ou on les rencontrera.

Il appliquait la puissance et la sagacité de son observation aux phénomènes sociaux et historiques aussi bien qu'aux passions limitées de l'âme individuelle. Il décrivait les anxiétés ambitieuses et les calculs compliqués des célèbres remueurs d'hommes avec autant de maîtrise que les rêveries et les petits artifices d'une jeune dame en travail d'aventure. Sa flexibilité de compréhension était telle que, quoique étant toujours resté spectateur, ce qui prive de beaucoup de lumières, il jugeait les événements et les acteurs avec autant de justesse que s'il eût été mêlé aux affaires et que s'il avait connu leurs fatalités hasardeuses. Et cela dans un style d'une impeccable pureté, d'une trame légère, s'adaptant sans tension aux sujets les plus divers,

tantôt se déroulant en larges ondes harmonieuses et bien coulantes, tantôt se resserrant en reliefs vigoureux, toujours éclairé d'une ironie souriante et de la belle humeur de la santé morale.

Il connaissait le secrets de tous les arts, aussi bien que celui de l'art d'écrire. Ayant scruté et dégagé les lois de la Beauté sous les formes diverses que lui donne le génie humain, il nous a laissé, dans son étude sur *la Nature et l'Art,* le chef-d'œuvre de la littérature esthétique du siècle.

Voilà pourquoi nous l'admirions. Nous l'aimions, — et notre regard attendri le cherchera longtemps à la place où il avait coutume de s'asseoir, — parce que son caractère était véritablement accompli. Il apportait dans le commerce une gravité enjouée, d'un agrément délicieux, et une loyauté à toute épreuve. Quand on avait mis la main dans sa main, c'était pour toujours. D'une modestie affable, dédaigneux des petits manèges de la réclame, étranger à toute espèce d'envie, prompt à encourager les jeunes talents, il ne s'apercevait que du mérite des autres et il semblait le seul à ignorer tout ce qu'il valait; il s'avançait dans la renommée discrètement, afin que son bruit n'importunât personne.

Après nos revers, il nous révéla la noblesse de ses sentiments. C'est alors, tandis qu'on nous raillait, nous délaissait, et que ceux que nous avions le plus servis se détournaient disant : nous ne connaissons plus cette nation; c'est alors qu'il se souvint qu'il avait des droits à redevenir Français, il demanda sa part de notre infortune et vint s'asseoir dans notre cité politique et dans notre sénat littéraire.

Ce qui en lui surnageait au-dessus de tout, sa qualité maîtresse, c'était le don divin de la bonté, une bonté égale, miséricordieuse, qu'il ne s'appliquait pas à manifester, mais qui s'échappait involontairement, enveloppait et gagnait l'affection de quiconque était capable d'en ressentir une.

Oui, il est digne d'être admiré et aimé. Sa vie, dégagée des convoitises mesquines, désintéressée, irréprochable, consacrée à la Pensée et à l'Idéal, a été celle d'un sage à proposer en modèle.

Ses jours s'écoulaient paisibles et prospères, au milieu de l'affection et du succès, quand il perdit la compagne d'élite si poétiquement introduite dans sa vie : il en fut terrassé; il ne se releva qu'à moitié et resta courbé sous l'affreux chagrin. Tout à coup une autre catastrophe fond sur lui : un fils d'une rare distinction, père de quatre enfants, lui est enlevé, alors qu'il le croyait sauvé. Cette fois il fut atteint aux sources mêmes de la vie. Pauvre cher ami! Il se raidit cependant contre l'implacable destinée; il essaya de lutter contre elle, car il se sentait nécessaire, mais ses forces étaient à bout, il fut foudroyé.

A notre dernière réunion, l'avant-veille de sa mort, il vint m'apporter son vote, comme si, instinctivement, il eût voulu qu'il y eût quelque chose de son assentiment dans la mission douloureuse que j'accomplis en lui adressant l'adieu suprême. Il me parla de sa peine : « Les battements de mon cœur sont moins violents; j'ai envoyé mon article à la *Revue des Deux Mondes,* j'espère reprendre un roman commencé. Il faut que je travaille pour les petits-enfants »; et il passa silencieusement la main sur ses yeux. Puis nous

échangeâmes quelques réflexions sur la mort, sur son imprévu, sur ses cruautés, sur son mystère.

Il a pénétré maintenant le mystère. Ici-bas il se complaisait dans la contemplation des grands horizons lumineux; il en contemple maintenant de plus vastes et d'une plus ineffable splendeur. Qu'il se repose dans la douceur d'une sainte paix des traverses d'une vie vouée jusqu'au dernier moment à l'honneur, à la tendresse, au devoir!

DISCOURS

DE

M. BRUNETIÈRE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

Quoique cela ne se fasse guère, et qu'une espèce de pudeur ou de discrétion nous empêche ordinairement de mêler, à l'expression d'un deuil public, celle de nos sentiments personnels, je ne saurais aujourd'hui me retenir de dire, tout haut, et avant tout, de quel coup m'a frappé la mort inattendue de Victor Cherbuliez. C'est qu'en effet, à l'âge où l'on cherche sa voie, nul ne m'avait jadis donné, plus simplement, de plus sages, de plus sûrs, ni de plus affectueux conseils. C'est que, depuis vingt-cinq ans, son ingénieuse amitié, non seulement ne s'était pas une fois démentie, mais elle m'avait, en plus d'une circonstance difficile, soutenu, encouragé, guidé. C'est enfin que, si je n'avais pu lui en témoigner ma reconnaissance qu'en prenant ma part de tous ses succès et de tous ses chagrins,

il n'avait rien épargné, lui, pour me faire croire que je m'étais acquitté de ma dette. Mais je ne m'étais point laissé persuader! Je m'étais seulement fait de ma gratitude un plaisir autant qu'un devoir, et s'en était-il aperçu? je l'espère; mais si j'avais pu douter de la nature de mes sentiments, je l'aurais reconnue, Messieurs, moins encore à la tristesse qu'à l'étonnement et à la stupeur où m'a jeté la nouvelle de sa brusque disparition.

Je voulais le dire, je tenais à le dire, avant de parler de l'écrivain et du collaborateur de *la Revue des Deux Mondes*. Car pourquoi, dans ces discours que nous prononçons sur une tombe, pourquoi nous ferions-nous scrupule de mettre quelque chose de nous? pourquoi, de laisser voir naïvement notre émotion? pourquoi, surtout, de dire et d'assurer tous ceux qui l'ont aimé que, nous aussi, d'un Victor Cherbuliez, — romancier brillant et fécond, philosophe aimable et profond, publiciste dont les opinions et le nom faisaient autorité dans les chancelleries et dans les ambassades, — ce que nous regrettons le plus, c'est lui, c'est lui-même, c'est l'homme qu'il fut, et c'est, Messieurs, la « valeur morale » qui disparaît avec lui?

Ses débuts furent éclatants. « Je sors de la leçon d'ouverture de Victor Cherbuliez, — écrivait Amiel, dans son *Journal*, à la date du 9 janvier 1861, — abasourdi d'admiration. Si c'est une lecture, c'est exquis; si c'est une récitation, c'est admirable; si c'est une improvisation, c'est étourdissant. » Et déjà Genève entière partageait l'admiration d'Amiel; et les *Causeries athéniennes* répandaient à travers l'Europe le nom de Victor Cherbuliez; et *le Comte*

Kostia, Paule Méré, l'Aventure de Ladislas Bolski l'égalaient à ceux des Feuillet et des Flaubert ; et pendant trente-six ans, vous le savez, Messieurs, le romancier soutenait l'éclat de ces débuts. Ai-je besoin de vous rappeler *Meta Holdenis, Miss Rovel, Samuel Brohl,* tant de romans, où la poésie de la nature et la vérité de l'observation des mœurs cosmopolites se mêlent si curieusement aux fantaisies de l'imagination tour à tour la plus gracieuse ou la plus hardie, et à la satire des vices ou des ridicules éternels de l'humanité ?

Victor Cherbuliez, à cette époque, habitait encore Genève ; et, de là, comme d'un observatoire unique alors en son genre, tous ces Polonais et tous ces Russes, tous ces Allemands et tous ces Anglais, tous ces aventuriers et toutes ces grandes dames, toutes ces institutrices et tous ces conspirateurs, il les avait vus défiler devant lui ; il en avait rencontré, connu, fréquenté quelques-uns; et la critique ne lui adressait qu'un reproche, qui était de leur avoir quelquefois prêté trop généreusement la séduction de son esprit et les grâces de sa conversation.

Et, en effet, c'était sa marque; et il lui était aussi impossible de manquer d'agrément et de charme qu'il le lui fut jusqu'à son dernier jour de prendre ses pinceaux pour faire le portrait des gens qui ressemblent à tout le monde. On le vit bien, vous vous le rappelez, quand après 1871, fils de Français exilés par la révocation de l'Édit de Nantes, il réclama le bénéfice d'une loi réparatrice, et qu'il se fut installé parmi nous pour ne nous plus quitter. *L'Idée de Jean Têterol ; Noirs et Rouges ; la Ferme du Choquard; Olivier Maugant,* combien d'autres encore ! si ce

n'étaient plus là des romans cosmopolites, mais français ou même parisiens, ils témoignaient tous du même souci de l'observation, mais de cette observation qui choisit, et qui ne déguise pas les raisons de son choix. Si la fable en est parfois moins romanesque, c'est qu'au bord du Léman les romans qui passaient en poste ne se souciaient pas de se cacher, mais, au contraire, ils aimaient à se faire voir : à Paris, ou dans nos provinces, ils cherchent plutôt à se dissimuler. Et puis, si peut-être l'imagination du romancier avait un peu perdu de sa première fraîcheur, combien en revanche, Messieurs, son ironie n'a-t-elle pas gagné en souplesse ! sa satire en pénétration ! son information en étendue ! sa manière en ampleur ! Je n'en voudrais pour preuve, au besoin, que ses plus récents romans : *Après fortune faite,* et *Jacquine Vannesse,* le dernier, mais non pas le moins original, ni le moins attrayant qui sera sorti de cette plume infatigable.

Infatigable, c'est bien le mot, puisqu'il n'y a pas huit jours il signait encore de son pseudonyme de Valbert son dernier article ; et l'œuvre de Valbert, à elle seule, n'est pas moins considérable, en volume, que celle de Cherbuliez. Elle ne l'est pas non plus en intérêt ou en valeur ; et la malignité publique n'a pas manqué d'en prendre parfois occasion d'opposer Cherbuliez à Valbert... Mais il n'est interdit qu'à nous de comparer leurs mérites ; et si nous osions préférer Cherbuliez à Valbert ou Valbert à Cherbuliez, on nous accuserait, et à bon droit, de vouloir partager notre reconnaissance ! Nous nous faisons honneur de la garder entière, une et indivisible.

Certes, l'épreuve était redoutable ; et tant de lecteurs

qui ne connaissaient que le romancier pouvaient craindre pour lui que le souvenir même de l'auteur du *Comte Kostia* ne nuisît à l'autorité du publiciste. Mais ceux qui le connaissaient mieux ; ceux qui connaissaient l'homme ; ceux qui savaient quelle diversité d'instruction, quelle solidité de méthode, quelle aptitude universelle il avait comme hérité d'une famille où l'on se délassait des recherches de l'économie politique en relisant Thucydide et Platon ; ceux qui avaient lu les travaux de Victor Cherbuliez sur *l'Espagne politique* et sur *la Prusse et l'Allemagne ;* ceux, enfin, qui l'avaient approché, ceux qui l'avaient entendu parler de politique, ou même de finances, avec autant de compétence que de la *Jérusalem* du Tasse ou de la *Dramaturgie* de Lessing, ceux-là n'avaient pas d'inquiétude, et ce qu'ils attendaient de lui, Victor Cherbuliez, pendant un quart de siècle, ne l'a pas seulement réalisé, il l'a passé.

Nous serions bien ingrats si nous ne lui rendions ici ce témoignage. Peu d'hommes, en notre temps, ont mieux connu les intérêts les plus généraux de la politique européenne, en ont traité avec plus de clarté, de précision et d'esprit. Aucune question ne lui était étrangère, et qu'il fallût parler des *Progrès de la Russie dans l'Asie centrale* ou de *la Réconciliation de M. de Bismarck et du Saint-Siège,* il s'y trouvait toujours également préparé. Le romancier, je veux dire ici le moraliste et le psychologue, reparaissait dans la connaissance qu'il avait des caractères, dans les analyses qu'il faisait des vrais mobiles des actions des hommes, — des Gladstone et des Disraeli, des Bismarck et des Cavour, des Alexandre et des Guillaume, des Gordon et des Garibaldi.

Il aimait encore à suivre, dans leurs explorations à travers l'Afrique inconnue, les pionniers hardis ou persévérants qui ouvraient alors le continent noir à la pénétration européenne; et je dirais, Messieurs, que c'était en lui le goût persistant des aventures héroïques, si ce n'avait été plutôt encore pressentiment de l'avenir, et constante préoccupation de l'influence, de la grandeur, de la prospérité de la France. Car cette patrie, qu'on lui avait rendue, ou qu'il avait reconquise, il l'aimait profondément, et c'était bien à elle que se rapportaient tous ses travaux. Il l'avait « préférée », à l'heure de la défaite ; et il aimait à développer les raisons de sa préférence, toujours prêt à nous rassurer quand, avec cette manie de dénigrement qui est chez nous la contre-partie d'une vanité nationale quelquefois excessive, nous prenions plaisir à nous effrayer de la « supériorité des Anglo-Saxons » ou de l'accroissement de l'influence allemande dans le monde. Ah! qu'on en veut par moments à M. Cherbuliez, — s'est écrié quelque part un de ses plus anciens et de ses plus fidèles amis, Edmond Scherer, — et que n'eût-il été, si la volonté ou la destinée, *fata aspera,* lui eussent permis de devenir tout ce qu'il était ! » Il songeait surtout à Valbert ! et nous, Messieurs, quel plus bel éloge en pourrions-nous faire que de rappeler qu'en étant tout ce qu'il était et tout ce que je viens d'essayer de dire, quelques-uns ont cependant pu croire qu'il avait manqué sa destinée ?

Mais non ! et jetés eux-mêmes par les circonstances dans la politique active, ils ignoraient, quand ils parlaient ainsi, ce qu'il y avait de désintéressement dans l'âme de Victor Cherbuliez. On ne lui a jamais entendu, que je sache, expri-

mer d'autre ambition que celle d'être et de demeurer jusqu'à son dernier jour ce qu'on appelle un « homme de lettres » ; et il n'a jamais pensé qu'il y eût un rôle plus enviable au monde que celui d'éclairer, d'avertir et de guider l'opinion. A chacun son métier! Victor Cherbuliez n'a pas cru que le sien fût de se mêler aux agitations de la place publique. Non pas du tout qu'il affectât de les mépriser, ou qu'il fît peu d'estime de ceux qui les affrontent! Il était trop intelligent! Il aimait trop son pays! Il savait trop que la politique finit toujours, comme on l'a dit, par s'occuper de ceux qui ne s'occupent pas d'elle! Mais il pensait que, dans l'ardente confusion des partis opposés, il appartient à l'homme de lettres, à l'observateur philosophe, de jouer un rôle de modérateur; il croyait que la première condition de ce rôle est d'avoir renoncé pour soi-même à toute ambition; il avait appris, aux clartés de l'histoire, que l'autorité de l'écrivain, la confiance qu'on lui accorde, le crédit qu'on lui prête, ne sont faits de rien tant que de son absolu désintéressement. Et, parce qu'il le savait, il a de bonne heure conformé sa vie à ce haut idéal; et, j'oserai le dire, ceux qui l'ont regretté pour lui n'ont en vérité compris ni l'élévation de sa pensée, ni la grandeur de son renoncement.

Ils ont également ignoré ce qu'il y avait en lui de sensibilité profonde, comme aussi bien, Messieurs, en tant d'ironistes, qui ne se servent guère de leur ironie que comme d'une défense ou d'une sauvegarde contre la curiosité banale et l'indiscrétion hostile. C'est ce que l'on voit bien, même dans ses romans, où, sous l'ironie de la forme, on sent circuler et courir, pour ainsi parler, tant de pitié, tant d'in-

dulgence, tant de réelle bonté. C'est ce que l'on vit mieux encore quand le malheur l'atteignit! Il se sentit comme désemparé, quand, après avoir fait tout ce qu'il était possible humainement de faire pour la disputer à la mort, il perdit l'épouse attentive et vigilante qui lui avait, pendant tant d'années, assuré la tranquillité de son prodigieux labeur. Et à cette perte irréparable, quand vint s'ajouter, il y a quelques mois, quelques jours à peine, la perte d'un fils qui était son orgueil et sa joie, son cœur acheva de se briser; et c'est alors qu'on put bien dire qu'il crut sa « destinée manquée ». Pardonnez-moi, Messieurs, d'insister sur ces tristes détails. Ils achèvent de peindre l'homme et de vous le montrer tel qu'il fut, sensible et bon, généreux et tendre. Ils me ramènent au début de ce discours. Ils feront entendre à ceux qui n'ont pas connu Victor Cherbuliez ce que nous regrettons de lui : l'alliance en lui du plus rare talent et de la plus complète humanité. Ils expliqueront enfin et ils excuseront ce que j'ai cru pouvoir mettre de personnel et d'intime dans ces quelques paroles d'amical adieu.

Car le nom de Victor Cherbuliez est sans doute assuré de survivre, et sa place est déjà marquée dans l'histoire de la littérature française. Aucun écrivain n'écrira l'histoire de notre temps sans en demander la chronique à Valbert, et ce ne sont pas seulement des idées qu'il lui empruntera, ce sera souvent aussi la forme qu'il leur a donnée. Ses romans, contemporains de ceux de Feuillet, marqueront, avec eux, mais autrement qu'eux, par d'autres qualités et d'autres nouveautés, une époque de l'art. Quelques-uns d'entre eux s'inscriront au nombre des chefs-d'œuvre de

notre prose. On dira, en les relisant, que personne avant Cherbuliez n'a fait entrer dans le cadre des fictions romanesques plus d'esprit, ni autant d'idées. Mais tout ce que l'on a dit, et tout ce que l'on pourrait dire, et tout ce que diront le critique ou l'historien de l'avenir, j'ai pensé qu'on me pardonnerait de l'avoir indiqué seulement, ou même de ne l'avoir pas dit, si j'avais réussi, dans ces quelques mots, à faire passer, avant l'hommage de mon admiration, celui de ma reconnaissance et de mon affection pour Victor Cherbuliez. C'est ce que nous devons d'abord à ceux que nous avons connus. La postérité donne des rangs et juge les œuvres : les contemporains seuls sont capables de dire quel homme, — de quelle valeur, morale ou sociale, et digne de quels regrets ou de quels souvenirs, — il y avait dans un auteur.

INAUGURATION

DU

MONUMENT DE MAISTRE

A CHAMBÉRY

Le Dimanche 20 août 1899

DISCOURS

DE

M. LE MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

Il y aura bientôt un demi-siècle de notre réunion à la France. Au cours de ces années qui s'achèvent, nos pères sont morts, nos enfants sont nés, les traditions des uns sont devenues légendes pour les autres. La Savoie ne repassera plus les Alpes.

Notre dévouement rajeuni, comme nos vieilles gloires, appartiennent désormais à la seconde patrie que nous nous sommes donnée. Voilà pourquoi l'Académie française

m'accrédite près de Joseph et de Xavier de Maistre. J'apporte ici leurs lettres de naturalisation. C'est aujourd'hui pour les deux frères comme le retour d'un double exil. Ils retrouvent une famille littéraire et rentrent dans leur ville natale.

En choisissant l'un des vôtres pour la représenter ici, l'Académie a voulu vous dire, Messieurs, qu'elle s'associait non seulement par courtoisie, mais de tout son cœur, à votre œuvre patriotique. Ce sera pour moi un inoubliable souvenir que d'être venu chargé d'un tel message auprès de vous, Monsieur le Président, auprès de vous, Monsieur le Maire, auprès de vous, Messieurs de l'Académie de Savoie, auprès de vous tous enfin, mes amis, mes compatriotes, qu'un même souffle d'orgueil national rallie autour de ce monument.

L'âme apaisée de notre vieille Savoie plane sur cette fête. Elle semble nous sourire comme à ces frères désormais inséparables dont l'étreinte confond, dans une vivante image, l'éternelle grandeur et le charme de notre ville natale.

Nous pouvons, Messieurs, sans craindre l'avenir, élever cette statue aux deux Maistre. Leur immortalité est sortie du creuset où le temps épure toute gloire humaine. Nos arrière-petits-fils passeront respectueux devant ce piédestal que la Savoie d'aujourd'hui dresse à ses hommes d'autrefois.

Joseph de Maistre ne nous apparaît plus, en effet, que semblable à quelqu'une de ces figures de justes placées par Michel-Ange dans le terrible ciel de son *Jugement dernier*. Maistre assiste impassible et hautain aux bouleversements de la Révolution française,

C'est la justice de Dieu qui passe. Il attend d'elle la séparation des bons et des méchants. Il a foi dans cette justice. Il l'espère. Il l'appelle, parce qu'il l'aime d'un amour implacable.

Écrivain, philosophe, théologien magnifique, Maistre proclame la banqueroute de la raison sans la foi. Il accepte toutes les humiliations du mystère. Bien plus, il se complaît dans ces certitudes inexpliquées, et l'expression de ses croyances jaillit alors imprévue, miraculeuse, sans cesse renouvelée par le sens inattendu qu'il leur donne.

Pour lui, pour ce survivant d'une époque psychologique disparue, le vieil ordre de choses est à ce point immuable que lorsqu'il essaie de tracer les grandes lignes de l'avenir, Maistre ne parvient à reproduire qu'un merveilleux décalque du passé.

Sa politique dérive de sa théologie, son droit royal de son droit divin. S'il n'attribue pas tout à fait au roi la même infaillibilité qu'à Dieu, il n'en exige pas moins du royaliste la même soumission que du chrétien.

Croyons, Messieurs, aux témoins qui se font égorger. Il n'en est guère qui, plus héroïquement que le comte de Maistre, aient affronté le martyre.

La Révolution envahit son pays, renverse ses autels, peut-il se lasser de haïr la Révolution? La résignation du vaincu assure le triomphe du vainqueur. Maistre ne se résigne pas. L'idée de faire jouer à son roi exilé un grand rôle en Europe, de faire du Piémont démantelé un rempart contre la Révolution, ne peut germer que chez un homme de génie dont le patriotisme et la fidélité ne reculent même pas devant l'impossible.

Si nous voyons le comte de Maistre détester la casaque blanche de l'Autrichien à l'égal de la carmagnole du Français, c'est que la machiavélique politique de Vins, de Beaulieu, de Mélas, lui apparaît aussi redoutable, pour son prince, que le canon de Montesquiou, de Joubert ou de Bonaparte.

S'il aime la Russie, c'est qu'il espère, pour son maître, dans le caractère chevaleresque de l'empereur.

Voilà pourquoi, sans argent dans un monde où l'argent était tout, ambassadeur sans cordons au milieu de tous les ordres de l'Europe, Maistre use sa vie à sonner le ralliement des monarchies contre la Convention, contre le Directoire, contre l'Empire.

Pourtant il aime la France, il croit à son rôle providentiel. C'est d'elle qu'il attend, qu'il espère le salut après la ruine...

Je m'étonnerais cependant, Messieurs, si, dans votre pensée, cette statue s'élevait au royaliste que je viens de dire. Je m'étonnerais plus encore qu'elle célébrât le prophète dont le dernier cri a été : « Je meurs avec l'Europe. »

Non, vous avez voulu personnifier, glorifier le sacrifice dans cette hautaine figure.

Si Joseph de Maistre fût demeuré « écrasé sous l'énorme poids du rien », je veux dire sous le néant d'une vie heureuse, le monde y eût perdu un génie.

Seule l'adversité donne l'essor aux grandes âmes, seul le sacrifice conduit l'homme à ces hauteurs où ne sauraient l'atteindre la pauvreté, la faveur, l'ingratitude, l'injure, à ces hauteurs où il ne relève plus que de sa conscience et de Dieu.

Vous avez voulu, pour notre éternel exemple, placer sur la brèche, qui défie encore bien des assauts, l'image d'un de ces grands citoyens dont l'antiquité disait que l'écroulement du monde les trouverait sans peur.

. . . . . .

Messieurs, l'artiste n'aurait dû couler en bronze que l'un de ces deux frères. Il aurait dû laisser l'autre simplement pétri de cette argile dont nous sommes tous faits. Près de Xavier s'évanouit cette sensation presque pénible que donne le voisinage de ceux que l'on n'ose aimer autant qu'on les admire. Joseph de Maistre ne sera jamais rien pour nous dans l'habitude intérieure de la vie. Xavier nous sera, au contraire, de bonne rencontre à toute heure.

Voyez comme il sait joliment rester le cadet de son glorieux aîné, voyez combien lui semble doux l'abri de son grand frère. Chez lui tout part du cœur, même la pensée. Son cœur est un instrument si précis, si souple, qu'il enregistre les impressions les plus fugitives. Fantaisiste toujours, ce cœur découvre ce que personne n'a vu, n'a même essayé de voir. Il fait s'envoler des choses les plus simples un essaim d'idées douces, tristes, charmantes et toujours neuves.

Xavier butine sur son fauteuil, dans son corps de garde, en ballon, à travers les ruines d'Aoste, et quand un coup de vent l'a chassé loin de ses horizons familiers, il butine encore, toujours, sur les fleurs qu'a fait éclore un autre ciel.

Ah! n'essayez pas d'analyser son œuvre, vous n'y trouveriez que des rêves; mais quelle douce impression ils vous laissent. Combien cette adorable simplicité qui écrit,

comme l'abeille fait son miel, contraste avec la douloureuse façon d'écrire aujourd'hui.

Xavier faisait naïvement le tour de sa chambre. On ne fait guère maintenant que le tour de soi-même.

Il faut avant tout la sensation suraiguë, maladive. Aux souffrances du cœur viennent s'ajouter les douleurs de l'esprit. Tous les paradis se vident, même les paradis terrestres. Ce ne sont qu'autopsies répugnantes, analyses chimiques, microscopiques d'âme, de cœurs, de consciences.

La littérature est devenue un laboratoire, un amphithéâtre plutôt, où l'on chante, le scalpel à la main, un hymne à l'universelle dégénérescence.

N'est-ce pas parce qu'elle s'effraie de cette dégénérescence qui la menace dans sa vie que la France s'en va partout, aujourd'hui, réveiller ses grands morts, ces morts qui parlent, selon l'expression magnifique du vicomte de Vogüé, ces morts qui parlent de Dieu comme Bossuet à Meaux, de patriotisme comme Jeanne d'Arc à Domremy, d'idéal comme Lamartine à Belley, d'honneur, de désintéressement, de fidélité comme Maistre à Chambéry. Écoutons-les, Messieurs ; ils nous donneront le courage de croire, d'espérer, de chanter encore, de mourir s'il le faut, et d'aimer d'un même éternel amour ce qu'ils ont tant aimé... Car, comme dit le poète :

> ...Le temps fait justice
> Et construit à la fois, pris d'un tardif remords,
> Le tombeau des vivants et le socle des morts.

INAUGURATION

DU

MONUMENT DU DUC D'AUMALE

A CHANTILLY

Le 15 octobre 1899

DISCOURS

DE

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

En l'absence du président de l'Institut, que sa santé retient chez lui à son grand regret, je viens remercier la ville de Chantilly de l'éclatant hommage qu'elle a rendu à l'un de nos plus illustres et plus chers confrères. Le duc d'Aumale éprouvait une très vive affection pour ce pays, où s'est déroulée toute l'histoire de ses plus anciens aïeux, il le connaissait à fond, il savait le passé des plus petites bourgades et se plaisait à le raconter. Je me rappelle

avec quel attendrissement il en parlait dans son exil, et comme sa pensée revenait sans cesse, de l'Angleterre ou de la Belgique, vers cette ville qui lui fut toujours hospitalière, et ce château où il souhaitait vieillir. Dès qu'il lui fut permis de rentrer, c'est ici qu'il vint se fixer et il y resta jusqu'à sa mort. Nulle part il ne s'est trouvé aussi heureux que dans ce coin de la France. Sa parole s'animait, ses yeux brillaient de plaisir quand il en faisait admirer les beautés à ses visiteurs, quand il leur en vantait les bois, les eaux, les belles campagnes. — C'était sa petite patrie dans la grande.

Vous, Messieurs, qui saviez la place que vous teniez dans son cœur, vous lui en avez toujours été reconnaissants. La reconnaissance est une vertu dont je n'aurais pas songé à vous féliciter, si elle n'était devenue si rare. Le duc d'Aumale a eu cruellement à souffrir de l'ingratitude. Que de gens ont oublié les services qu'il avait rendus pour ne se souvenir que d'un crime qui leur semblait impardonnable, celui d'appartenir à la glorieuse maison qui a fait la France. Ici, dans le pays des Condé, personne ne songeait à lui en faire un reproche. On l'avait vu de près, on savait ses sentiments; à quelque opinion qu'on appartînt, on l'aimait. Tant qu'il a vécu, vous l'avez entouré de vos respects et de votre affection; après sa mort, vour lui avez élevé cette statue pour montrer que vous n'oubliez pas sa mémoire.

Le voilà comme il voulait être représenté, dans son attitude de soldat, saluant, au retour de l'exil, ce pays auquel il ne demande plus qu'une grâce, celle de le laisser mourir dans sa patrie. Il semble que vous l'ayez mis à

cette place, près de sa demeure, pour qu'il continuât à en faire les honneurs à ses hôtes, comme il en avait l'habitude; on dirait vraiment qu'il accueille avec sa bonne grâce ordinaire ceux qui, de tous les pays du monde, viennent visiter ce palais qu'il a rempli de merveilles. Sa fière image, œuvre d'un grand artiste qui fut un de ses meilleurs amis, rappellera à ceux qui passeront près d'elle ce qu'a été le duc d'Aumale et les fera songer à ce qu'il aurait pu être; mais, en même temps, elle leur inspirera l'estime de cette cité généreuse qui s'est honorée en l'honorant et qui a eu la noble ambition de lui payer à elle seule la dette de la France.

POÉSIE

PAR

M. LE VICOMTE HENRI DE BORNIER

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

Je regardais, du haut des remparts d'Aigues-Mortes,
La ville resserrée entre ses treize portes.
Au loin la vaste mer, deux golfes, et plus près
Le Rhône qui se perd dans les larges marais;
Et je me dis : ces murs, ces flots, ce promontoire,
Gardent les souvenirs de notre vieille histoire;
C'est sur ces sables d'or, c'est de ce golfe bleu,
Que saint Louis partit; selon l'ordre de Dieu,
Comprenant, dans la route où le devoir l'attire,
Que la gloire est plus belle en devenant martyre!
— Et tous pensaient ainsi, chevaliers, peuples, rois:
Tous accouraient, poussés hors de leurs pays froids

Par leurs instincts nouveaux ou par leur foi première,
Pour conquérir au loin les pays de lumière!
D'où venait, d'où vient donc cette sublime foi?
Depuis douze cents ans quel mystère est en toi,
Pour la juste conquête ou pour la délivrance
Pourquoi tressailles-tu toujours, terre de France?
— Il répondra, ce prince à l'œil grave et serein,
Ce soldat qui revit dans le bronze et l'airain.

II

Château de Chantilly, murailles féodales,
Où le pas des héros semble empreint sur les dalles;
Créneaux mystérieux où le rêveur croit voir
L'ombre du grand Condé dans les brumes du soir;
Marbres, jardins profonds, étangs, forêts, eaux vives,
Où les héros avaient les penseurs pour convives,
Gloires des jours présents, gloires des anciens jours,
Tombeaux sacrés, berceau des royales amours;
C'est là qu'il serait doux, au gré de son envie,
D'échapper à la gloire et d'abriter sa vie.
Tout ce qui brille ou charme en ces lieux enchantés
Disait : Prince, restez! L'honneur disait : Partez!
Il partit. — Ses combats, son calme, son audace,
Les désert africains en garderont la trace,
Mais vous voulez encor consacrer hautement
Tous ces fiers souvenirs par ce fier monument,
— Quand il eut accompli ses beaux rêves de guerre,

Il songea qu'il faisait d'autres rêves naguère,
Qu'il pourrait vivre ici pour les arts de la paix,
Dans les loisirs féconds... Prince, tu te trompais :
Aux princes de nos jours, race vingt fois meurtrie,
Il faut plus d'un exil pour revoir la patrie!
Il revint cependant. — L'âme et le cœur en deuil,
Un dernier rêve était permis à son orgueil :
C'est que la mort le prît sur un champ de bataille!
La mort ne voulut pas. — Résigne-toi, travaille;
Les exploits de tes grands ancêtres, écris-les;
Entasse les trésors de l'art dans ce palais;
Augmente, dans l'ardeur de ta noble espérance,
Ces merveilles... et puis, donne-les à la France!
— Courage, dévoûment, travail, c'est pour cela
Qu'il a vécu. Vivons ainsi. L'exemple est là!

III

Il semble maintenant que sa haute statue
Doit rester là toujours, d'ombre ou d'azur vêtue,
Et, comme elle rivé loin des libres sommets,
Que ce cheval d'airain ne hennira jamais!
— Qui sait? Dieu seul connaît et permet le mystère :
Un souffle tout à coup peut passer sur la terre,
Qu'il vienne de Rocroi, qu'il vienne de Valmy,
Une voix qui dira : France, c'est l'ennemi!
— Alors, le cavalier d'airain, droit sur la selle,
Interrogeant l'espace où la foudre étincelle,

Humant l'air des combats, ne sachant rien sinon
Qu'un général français doit marcher au canon,
De son blanc piédestal, sous la nue enflammée.
Descendra pour rejoindre au plus tôt notre armée ;
Dans les rangs ennemis son cheval hennissant
L'emportera parmi la poussière et le sang,
Et le noir chevaucheur, coutumier de l'orage,
Criera : « Soldats français, courage encor, courage!
Élus pour le martyre ou pour la gloire élus,
Place! place pour moi! C'est un soldat de plus! »

INAUGURATION DU MONUMENT

DE

MARMONTEL

A SAINT-AUBIN-SUR-GAILLON

Le 29 octobre 1899

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. GASTON BOISSIER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Messieurs,

Je vous remercie, au nom de mes confrères, de nous avoir donné l'occasion d'apporter un souvenir pieux à la mémoire de celui qui fut le dernier secrétaire perpétuel de l'ancienne Académie Française. Marmontel avait été élu, en 1783, à la place de d'Alembert. C'était un très lourd héritage ; il le savait bien et ne l'accepta pas sans quelque frayeur. Il sut pourtant se faire honneur dans ces fonctions délicates, que la grande renommée de

son prédécesseur et les graves événements qu'on traversait rendaient encore plus difficiles. Pendant les dix années qu'il les occupa, il vit se former l'orage qui allait emporter un monde. Toute une société disparut à la fois dans cette tourmente, et, avec elle, l'Académie, qui fut mal payée du zèle qu'elle avait mis à préparer les temps nouveaux. L'âme honnête et douce de Marmontel fut bouleversée par les violences qui accompagnèrent les débuts de la Révolution. Il voulut du moins s'en épargner le spectacle. Aux environs du 10 août, il quitta Paris et sa jolie maison des bords de la Seine, et marcha devant lui, à l'aventure, cherchant un pays où il pourrait trouver un peu de silence et de paix. C'est ici qu'il s'arrêta, Messieurs. Dans ce petit hameau d'Habloville, où le hasard l'avait conduit, il retrouva une ancienne connaissance, qu'il avait beaucoup négligée depuis qu'il n'habitait plus guère que les palais de Versailles ou les salons de Paris. C'était la nature, j'entends la nature rustique et vraie, non pas tout à fait celle qu'il a dépeinte dans ses livres, mais celle qui lui rappelait les campagnes du Limousin où il était né. Il nous dit qu'à la vue de ce paysage riant et calme, dans ces champs qu'ombrageaient les pommiers et les merisiers, parmi ces paysans qui sèment et qui récoltent, les souvenirs de son enfance lui revenaient à l'esprit. Il vécut ici sept années, entre sa jeune femme et ses trois enfants qu'il adorait. Je crois bien qu'il y aurait été heureux, sans les effroyables nouvelles qui ne cessaient de lui arriver de Paris, et qui le désolaient. Quelles douleurs n'éprouvait-il pas, quand il savait que tour à tour presque tous ces hommes distingués et ces femmes charmantes, qui l'avaient aimé et pro-

tégé, qui lui avaient fait goûter les douceurs de la vie mondaine, étaient frappés sans miséricorde! Quel désespoir d'apprendre que parmi ses confrères de l'Académie, quelques-uns comme Florian, Barthélemy, Laharpe, étaient jetés en prison, d'autres, les meilleurs peut-être et les plus honorés, Nicolaï, Malesherbes, Bailly, périssaient sur l'échafaud, tandis que Condorcet et Loménie de Brienne étaient réduits à s'empoisonner, que Champfort se frappait de vingt-deux coups de rasoir, que Vicq d'Azyr se faisait ouvrir les veines, pour se dérober à la guillotine! La seule ressource qui lui restât dans ces tristesses était de tâcher d'oublier le présent en songeant au passé; mais que de peine il avait à y réussir! Quand il parvenait à se reprendre et qu'il pouvait un moment travailler, il écrivait pour ses enfants le récit des événements de sa vie. C'est ainsi qu'il composa ces *Mémoires,* si curieux, si vivants, où il nous apprend tant de choses intéressantes du siècle dernier, et qui resteront son meilleur ouvrage.

On a paru quelquefois surpris, en les lisant, que, parmi les regrets qu'il exprime de sa vie d'autrefois, il ne se soit pas glissé quelques remords. Il a semblé à quelques personnes qu'il aurait dû se dire que, dans ces horreurs qui le glaçaient d'effroi, il avait sa part de responsabilité, et que, s'il ne les a pas commises, il est de ceux qui les ont préparées. N'a-t-il pas été l'ami, le disciple, le complaisant de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert? N'a-t-il pas collaboré à l'*Encyclopédie,* écrit des ouvrages retentissants, où il expose et soutient les doctrines nouvelles? Quel droit a-t-il à se plaindre d'en être la victime, puisqu'il en a été l'un des propagateurs? Ces reproches qu'on

a faits à tous ceux qui, comme lui, après avoir aidé au triomphe de la Révolution, se sont plaints amèrement de ses excès, je ne vois pas, dans ses *Mémoires,* qu'il se les soit adressés à lui-même. Nulle part il n'a désavoué ni le quinzième chapitre de *Bélisaire*, que censura la Sorbonne, ni ces protestations passionnées en faveur de la tolérance qui remplissent les *Incas.* Je crois bien qu'il ne se trouvait pas si criminel de les avoir écrites, et, s'il faut dire toute ma pensée, il me semble qu'il n'avait pas tort. Dans une société où, selon son expression : « Tout le monde vivait d'abus et de désordres », que devait faire un honnête homme? N'était-ce pas son devoir de les signaler et de les flétrir? Lesquels sont en réalité coupables de la catastrophe finale, ceux qui combattaient le mal, ou ceux qui par leur obstination ont empêché de le réparer? Même après qu'elle s'est produite, ne peut-on pas comprendre que les honnêtes gens, qui croyaient avoir défendu la justice et le droit, n'aient pas éprouvé le besoin de s'en accuser et d'en demander pardon, comme d'un crime? Est-il si surprenant qu'il s'en soit trouvé qui n'aient pas voulu renoncer entièrement à leurs espérances, malgré les démentis qu'elles avaient reçus, et qui aient conservé jusqu'à la fin leur foi dans l'avenir? Loin de leur être sévère, j'avoue que je ressens une vive sympathie pour ces nobles âmes qui persistèrent dans les rêves généreux de leur jeunesse, quoiqu'ils en fussent les victimes, et qui, traînés à la mort au nom de la liberté, se retournaient vers leurs amis, pour leur dire, en leur faisant le dernier adieu : « N'importe ; il faut aimer la liberté! »

Ce n'est pas que Marmontel n'ait rien trouvé à repren-

dre dans sa vie. Il n'avait pas assez d'orgueil pour croire qu'il n'eût jamais commis de faute. Il déplorait les égarements de sa jeunesse, le temps qu'il avait perdu « parmi les Nymphes, les Grâces, ou même parmi les Bacchantes », et celui que lui avait pris l'agréable oisiveté des salons du grand monde. Il nous a raconté l'impression qu'il éprouva quand il lut les écrits par lesquels J.-J. Rousseau, à quarante ans, débuta dans la littérature. Il détestait l'homme, mais l'écrivain lui parut merveilleux. En le lisant, il ne put s'empêcher de faire un retour sur lui-même : « Voilà, se disait-il, un homme qui s'est donné le temps de penser avant que d'écrire; et moi, dans le plus difficile et le plus périlleux des arts, je me suis hâté de produire presque avant que d'avoir pensé. » Sa seule excuse, c'est qu'il était pauvre, et qu'il avait toute une famille à soutenir. Pour vivre lui-même et faire vivre les siens, il fut forcé d'écrire, quand il n'avait encore qu'une instruction de collège, et qu'il ne connaissait rien du monde et de la vie. Ne pouvant pas se donner le temps d'attendre qu'il eût du génie, il se contenta d'avoir du talent, ce qui est bien quelque chose. Aussi n'a-t-il pas été de ceux qui entraînent leur siècle après eux et le guident dans des voies nouvelles. Il s'est plutôt appliqué à suivre fidèlement le sien, s'accommodant à ses idées, se pliant à ses goûts, cherchant à lui plaire par les qualités auxquelles il était le plus sensible. C'est ce qui fit de son temps sa grande fortune littéraire; c'est ce qui conserve encore aujourd'hui quelque intérêt à ses ouvrages. Il est le miroir fidèle d'une époque, il nous aide à la comprendre et à la juger. Quand nous voulons nous donner le plaisir de

remonter un moment au passé et que nous le faisons revivre devant nous, nous nous représentons volontiers nos grands-pères lisant les *Contes moraux,* et nos grand'-mères fredonnant quelque ariette de la *Fausse Magie* ou de *Zémire et Azor*. Voilà le service qu'il peut nous rendre, et ce service n'est pas à dédaigner. Assurément, il ne faut pas le mettre parmi les trois ou quatre grands écrivains dont la figure se détache et ressort dans la brume d'un siècle évanoui. Son image est plus indécise, mais elle ne s'est pas effacée. Il a eu cette heureuse fortune de laisser un livre qui le fait connaître, qui nous intéresse à lui, et défend son souvenir de l'oubli. Il est impossible que nous lisions ses *Mémoires* sans nous dire que l'auteur était un homme d'esprit, un très agréable écrivain, et qu'il méritait bien l'hommage que, cent ans après sa mort, nous venons aujourd'hui lui rendre.

INAUGURATION DU MONUMENT

DE

FERDINAND DE LESSEPS

A PORT-SAÏD

Le 17 novembre 1899

DISCOURS

DE

M. LE VICOMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Monseigneur (1),
Mesdames, Messieurs,

Vous êtes venus, sur ces mers rassemblées, honorer l'homme qui leur commanda de servir son rêve, et qui fut obéi par les mers. J'ai charge de lui apporter le salut fraternel de la grande famille qui le réclame à un double titre : l'Institut de France. Au nom de l'Académie française, au nom de l'Académie des Sciences, je viens commémorer

(1) S. A. le Khédive.

notre illustre confrère devant la statue qui le figure, dans le lieu où Ferdinand de Lesseps est présent, tout entier, pour les siècles. Son corps périt ailleurs; son âme vit ici, sur le chantier de travail que sa pensée ne quitta jamais, sur le Canal où cette pensée obstinée s'est faite œuvre vivante.

Pourquoi donc était-il dans nos compagnies de savants et d'écrivains, ce confrère actif qui ne se piquait ni de science, — parce qu'il devinait ce que la science étudie, — ni de littérature, parce qu'il écrivait sur son grand livre, la planète? Ferdinand de Lesseps, *entrepreneur :* ainsi le qualifient les actes commerciaux où son nom est mentionné. Réfléchissons, Messieurs, au sens premier et à la beauté intérieure de ce mot : pris à une certaine hauteur, il définit la profession de tous les génies hors cadres qui ont conçu, osé, réalisé une entreprise extraordinaire; il désigne à nos suffrages tous les poètes de la pensée ou de l'action, quel que soit leur outil, qui modelèrent le monde sur la forme de leur rêve. Lesseps était des nôtres au même titre qu'un autre confrère, un autre entrepreneur, qui le précéda sur cette terre d'Égypte où il donna à l'Institut de France des lettres de grande naturalisation; celui-là s'appelait Napoléon Bonaparte. Lesseps a ramassé une des idées de Bonaparte; et de la graine jetée au vent du désert par ce génie prodigue, il a fait germer et croître la forêt de mâts qui relie l'Orient à l'Occident.

Vous savez tous, — on vous le rappelait tout à l'heure, — comment le mirage des mers réunies a plané sur ce désert pendant des milliers d'années, depuis l'aube des temps historiques; chimère toujours tentatrice, toujours

irréalisable pour les grands esprits, pour les maîtres puissants qui la caressèrent un instant et ne surent pas la féconder. Il semble qu'avant de faire sur l'œuvre du Créateur cette retouche essentielle, l'esprit humain ait dû procéder comme la nature dans ses formations géologiques : une gestation séculaire, une lente accumulation de petits efforts prépare tous les changements durables dans la structure de notre globe. Laissez-moi croire, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre cosmique, à cette force de la tradition, à ce lien d'aide mutuelle entre les générations, qui fait qu'un désir ancien de l'humanité, longtemps inefficace, aboutit enfin et se réalise après qu'il a mûri dans beaucoup de cœurs. Désirs des vieux Pharaons, des conquérants romains, des Khalifes arabes, du conquérant français et de ses savants confrères, désirs de Sésostris et d'Alexandre, de César et de Bonaparte, il n'a pas fallu moins que toutes ces velléités pour forger enfin la volonté que nous avons vue vivre et vaincre dans la personne de Ferdinand de Lesseps.

Une volonté! C'était tout l'homme. On a tout dit de lui quand on a prononcé ce mot. Concentré sur une idée juste, ce vouloir exclusif et passionné l'a conçue, portée, nourrie, défendue et développée à toutes les périodes de la croissance, comme fait la mère pour le fruit de ses entrailles. Qu'était-ce que les travaux du fabuleux Hercule, en comparaison des difficultés dont Lesseps a triomphé? Elles étaient innombrables, elles paraissaient invincibles. M. Charles-Roux vient de les rappeler dans quelques pages émouvantes; mais nul récit n'en peut donner idée à ceux qui n'ont pas suivi de près la genèse et la pénible enfance

du Canal. Résistances de la matière, résistances pires de l'ignorance et des préjugés, appuyés sur une science trompeuse; panique des capitaux timides, ligues des intérêts contraires; force d'inertie des uns, oppositions violentes des autres, rien ne fut épargné à Lesseps.

Il allait quand même, il écartait les mauvais desseins des hommes comme il déblayait les sables de ses tranchées. Les difficultés revenaient, le khamsin ramenait les sables; il ne se troublait pas, il creusait plus avant, tel ce Néhémias qui rebâtissait son temple la truelle dans une main, le bouclier sur l'autre.

Elle apparut vraiment grande, la volonté individuelle, isolée, quand elle sortit victorieuse du combat contre cette volonté faite peuple, l'Angleterre. On peut le proclamer aujourd'hui, car c'est rendre un équitable hommage à l'Angleterre : il semble que le caractère d'un homme ne reçoive la dernière trempe et la consécration suprême qu'après qu'il s'est mesuré avec les modernes héritiers de la volonté romaine. Lesseps a triomphé d'eux comme il faut toujours triompher, en ouvrant les yeux de ses adversaires sur leurs véritables intérêts. A force de courage et de raison, il a réduit et séduit cette énergie de la nature qui s'appelle dans l'histoire la nation anglaise. Si précieux que soient les services matériels dont la civilisation est redevable à notre glorieux ami, il mérite mieux encore la reconnaissance du penseur et du moraliste. Messieurs, parce qu'il a donné l'exemple salutaire, nécessaire entre tous, l'exemple d'une volonté ferme toujours appliquée sur le même objet. Nul n'a mieux justifié la définition de Buffon : le génie, c'est la patience.

Souffrez que je fasse ici une amende honorable. Il y a un quart de siècle, un dîner hebdomadaire réunissait chaque dimanche quelques Français du Caire dans le beau jardin de l'Ezbékieh. Des esprits distingués se rencontraient là, des explorateurs qui venaient de fouiller l'Afrique, des diplomates, des artistes éminents comme Paul Baudry, des savants respectueusement groupés autour du bon maître, de ce Mariette-Bey dont la parole ardente évoquait les dieux et les hommes de la première histoire. On causait, on échangeait des aperçus sur toutes choses... Pardonnez-moi de m'attarder avec ces ombres : je les aimais; toutes ont fui, déjà... Quand Lesseps était des nôtres, il prenait peu de part à l'entretien; il paraissait absent, indifférent aux questions, aux livres qui nous intéressaient; mais dès qu'un mot lui en fournissait l'occasion, il faisait dévier la conversation sur le Canal de Suez : problèmes africains, histoire de la primitive Égypte, politique européenne, mouvement général des idées et des affaires dans l'univers, il ramenait tout à sa pensée tyrannique. Ce n'était point faiblesse sénile : jamais l'étonnant vieillard n'avait été plus jeune. Un soir, en sortant de la réunion, quelques étourdis, — ils commençaient de vivre, et c'était leur excuse, — hasardèrent ces propos que j'ose répéter : « Quel homme étrange, ce grand Lesseps ! Quelles lacunes dans son intelligence ! »

Depuis lors, un quart de siècle a passé. J'ai réfléchi, j'ai vu la vie, et combien elle est pauvre quand elle n'est riche que d'intelligence, si l'on entend par là cette curiosité subite et dispersée qui jouit de tout comprendre, qui bourdonne dans le vide, impuissante à créer. Que de fois

j'ai rougi de notre jugement téméraire, en rendant justice à l'homme qui m'avait montré la forme rare et supérieure de l'intelligence, celle que rien ne distrait de son opération créatrice !

Cette volonté infrangible n'était ni dure ni brutale ; elle savait se faire souple, insinuante, pêcheuse d'hommes. Et les hommes la suivaient comme un aimant ; comme ils suivent toujours les optimistes, les grands marchands d'espoir. Vous vous rappelez la fine réponse de Gœthe à Eckermann, qui lui demandait par quel pouvoir secret Napoléon s'attachait tant de dévouements : « Il donnait, dit le poète, il donnait à tous les hommes la conviction qu'il les conduisait au but particulier que chacun d'eux s'était assigné. » — Ce fut aussi le secret des réussites de Lesseps dans son apostolat. Avec ses amis, ses proches, ses enfants, ce grand volontaire était bon jusqu'à la faiblesse. Parmi ses nombreux intimes, — les intimes de Lesseps, c'était le quart, peut-être le tiers des habitants du globe, — qui ne se souvient du modeste appartement de la rue Saint-Florentin, et de la cheminée légendaire où il nous montrait, après dîner, avec tant d'aimable bonhomie, la joyeuse rangée de petits souliers au-dessus des berceaux ? Les petits souliers se sont élargis : ils foulent aujourd'hui les berges du canal. Les enfants qui dormaient dans les berceaux m'écoutent parler du père aimé, avec le regret de ne plus le trouver dans son chalet d'Ismaïliah, avec l'orgueil de voir son image dressée dans la gloire. Ils vous diront que ce rude briseur d'obstacles ne froissa jamais un de leurs petits cœurs. Je veux oublier le léger désagrément dont il fut responsable ; on m'a conté, — ce doit être une calomnie, —

qu'un jour, à l'examen de géographie, une de ces enfants répondit fort mal ; on la reprenait, elle s'écria : « Comment voulez-vous que je sache votre géographie? Papa l'a toute changée ! »

Si exceptionnel que fût ce génie, il eût peut-être échoué, sans la désignation providentielle qui le fit apparaître dans le lieu et dans le temps où il trouvait son emploi naturel.

Il était adapté au lieu. L'Orient, terre des miracles et piédestal des immenses destins; l'Orient où les grandes choses semblent plus faciles et plus prestigieuses ; l'Égypte, qui enseigne à chaque pas les œuvres colossales faites pour l'éternité, c'était bien le théâtre prédestiné à l'imagination prophétique, à l'action intrépide et somptueuse d'un Lesseps. On peut dire qu'il avait l'Égypte dans le sang, puisque son père y avait vécu ; lui-même, il y forma de bonne heure sa jeune pensée, il y mûrit un de ces desseins dont l'esprit s'effraierait partout ailleurs qu'au pied des Pyramides. Bossuet a deviné l'ancienne Égypte dans une phrase exacte et forte du *Discours sur l'Histoire universelle :* « La température toujours uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. » Lesseps respira cette constance dans l'air de la vallée du Nil.

Par bien des côtés, c'était un homme de la Bible, un contemporain des Patriarches. Cette parenté nous frappait, quand il nous expliquait les antiques traditions par des exemples empruntés à ses propres aventures. A l'entendre, tout devenait clair et facile dans les prodiges que rapporte l'Écriture : il avait recueilli la manne et fait jaillir l'eau du rocher ; le pouvoir de Joseph, il l'avait conquis chez un nouveau Pharaon ; les ruses de Samson, il s'en était servi;

les Bédouins de la horde de David, il les domptait et les attachait à sa fortune comme le fils d'Isaï.

Il avait de l'Oriental l'endurance physique, la sobriété de vie, l'audace tranquille, les vues simples et intuitives, le fatalisme et les superstitions, la foi aveugle dans l'assistance supérieure qui ne manque jamais aux vaillants. Il tenait aux pasteurs du désert par son humeur nomade, par le sens des grandes migrations, des courants qui les déterminent et des travaux qui les facilitent. Aux objections peureuses des statisticiens et des armateurs, il répondait sérieusement en dressant le bilan des échanges entre le roi Salomon, le sultan d'Ophir et la reine de Saba. Je crois bien que rien ne l'étonnait ni ne lui déplaisait dans la vie surabondante du roi Salomon!

Battu du vent contraire et près de sombrer en Europe, il retrouvait des forces neuves en touchant sa terre de prédilection. A chevaucher près de lui sur cette terre, on avait le sentiment qu'il ne pouvait être malheureux qu'ailleurs. Hélas! que n'eut-il lui-même ce sentiment! La prédestination s'accuse jusque dans cette gigantesque effigie; la place en était marquée sur le sol égyptien, et là seulement. Un jour, dans le recul des siècles, quelque savant brouillera les époques et la confondra avec les statues des Hycsos ou des rois thébains; il dira à ses élèves : « C'était un des souverains de cette race et de ce pays. » — Jamais, peut-être, l'archéologue ne sera tombé si juste!

Par une contradiction heureuse et singulière, ce revenant des jours bibliques se trouva merveilleusement approprié aux besoins de notre temps. Il y a des génies qui viennent trop tôt ou trop tard, et périssent inutiles par

ce défaut de concordance avec le siècle. Les uns, prophètes mal écoutés, devancent douloureusement leur époque et n'auront d'audience que dans les âges à venir. D'autres, attardés dans le passé, offrent vainement à leurs contemporains des forces admirables, qui n'ont plus d'emploi dans le présent. Lesseps fut par excellence l'homme représentatif et le serviteur nécessaire de notre XIXe siècle. Le caractère essentiel et le grand titre d'honneur de ce siècle, nous les apercevons clairement à l'heure où il s'achève : c'est le rapprochement de toutes les parties du globe par les découvertes et les applications pratiques de la science ; c'est la fusion des peuples et des intérêts, leur compénétration mutuelle par les courants économiques ; c'est la victoire des hommes réunis sur la nature, l'obstacle, l'espace.

Lesseps eut l'intuition de ces métamorphoses à l'heure où une divination du génie pouvait seule les pressentir ; il en fut le principal promoteur et le plus efficace artisan. Son œuvre est si bien liée au mouvement général du siècle, elle apparaît avec une telle évidence à la fois cause et effet de ce mouvement, que l'historien ne conçoit pas le XIXe siècle sans l'esprit de Lesseps ; ou l'esprit de Lesseps hors du XIXe siècle. Il y eut vraiment une intention mystérieuse dans le décret divin qui fit naître cet homme à l'aurore, qui le conduisit presque au déclin de la période qu'il symbolise. Il a disparu, le siècle va mourir : ne pensez-vous pas, Messieurs, que ces coïncidences nous invitent à envelopper le siècle et son homme dans le même jugement ? C'était l'usage ancien dans ce pays d'Égypte, vous le savez, de soumettre au libre jugement des peuples le règne et le

roi qui venaient de descendre, comme dit le Rituel d'Osiris, dans l'ombre de la Vallée de la Mort.

Il fut grand et inégal, ce siècle d'où nous sortons. Il donna aux hommes des espérances infinies et n'en réalisa qu'une part. Il acquit des forces magnifiques, il n'en voulut pas connaître la limite. Courageux jusqu'à la témérité, il aborda plus de problèmes qu'il n'en pouvait résoudre. Et sur le tard, ployant sous la fatigue de trop d'entreprises, il languit, incertain, accablé : un voile noir semble parfois s'épaissir sur les âmes de ses fils. Les cœurs chagrins oublient les œuvres qu'il édifia sur tant de ruines; les cœurs meurtris l'accusent d'avoir détruit leurs paisibles asiles, alors que son ambition présomptueuse n'avait pas le pouvoir de leur en assurer de nouveaux.

Est-ce du siècle que je parle, est-ce de Lesseps ? Je ne sais : nous avons vu qu'ils se confondaient si étroitement !

Plus tard, d'une vue plus calme et plus lointaine, on regardera notre siècle avec plus d'indulgence. On appréciera mieux son immense labeur, cette communication de lumières et de services établie entre tous les hommes, les barrières naturelles aplanies et les abîmes de l'ignorance comblés, le souci de grouper et de protéger les faibles, d'élever leur humble vie en y mettant plus de bien-être, de douceur et de dignité.

Ici, je sais que je parle pour le siècle et pour Lesseps. Il a toujours obéi à cette impulsion généreuse et désintéressée : activer la circulation, et, si je puis dire, mettre le monde plus à l'aise; réunir les hommes, se donner à eux en les emmenant à sa suite, dans une expansion effrénée où cet esprit ivre de mouvement croyait voir le dernier

mot du progrès. Au plus fort de ses premières luttes, en 1855, il écrivait dans une belle lettre à un de ses amis : « Je veux faire une grande chose, sans arrière-pensée, sans intérêt personnel d'argent. C'est ce qui fait que Dieu m'a permis jusqu'à présent de voir clair et d'éviter les écueils; je serai inébranlable dans cette voie. » — Par la suite et dans toutes ses entreprises, heureuses ou malheureuses, il demeura fidèle au même idéal, avec la même sincérité. Nul ne me démentira, parmi ceux qui l'ont suivi de près, qui ont bien vu et bien connu ce grand instinctif. C'est la loi du désert que les bandes de chacals y maraudent toujours derrière le lion en marche. Vigoureux et jeune encore, à un âge où les autres sont vieux, Lesseps avait tenu en échec ces rapaces : l'inévitable défaillance des forces vint enfin le surprendre dans un rêve tardif; il ne la sentit pas, ce fut son seul tort. Il l'a payé cher, nous avons vu le lion dépecé par les chacals. Mais jusqu'au bout, ce rêve était le même, « sans arrière-pensée », comme il le disait, et résumé dans sa devise que nous avons gravée sur ce socle : *Aperire terram gentibus.*

Oui, si jamais le premier rayon du soleil d'Égypte doit tirer de cette statue les paroles qu'il arrachait, disent les anciens, au colosse de Memnon, les navigateurs ne recueilleront de l'oracle que ces mots : « Ouverture toujours plus large de toute la terre à toutes les nations ! Rivalité féconde dans le travail ! Paix aux hommes de toute race dans leurs œuvres pacifiques ! » Le siècle futur, n'en faisons pas doute, reconnaîtra dans ce langage ce qui fut toute l'âme, toute la passion et toute l'action de Lesseps : et il achèvera de lever respectueusement, comme nous

venons de le faire, le voile de deuil qui cacha quelques instants, avant le matin de la pleine gloire, ce front d'airain attristé naguère, rasséréné aujourd'hui par la splendeur croissante de son bienfait.

Séparons-nous, Messieurs, sur un autre acte de foi. L'humanité peut hésiter un moment devant les tâches rationnelles et nécessaires : armée du pouvoir souverain que la science lui a conféré, elle ne balancera pas longtemps à les accomplir. Le jour est prochain, peut-être, le jour viendra certainement où un navire passera au pied de cette vigie anxieuse, qui l'attend : il aura fait le tour abrégé du monde en franchissant, dans les deux hémisphères, les deux canaux interocéaniques. Ah! que le Dieu juste l'amène vite, le vaisseau consolateur qui cicatrisera l'ancienne blessure, le messager de la revanche qui apportera cette complète réparation! Laissez-moi faire un dernier souhait : puisse-t-il porter les couleurs de France, ce navire annonciateur de la bonne nouvelle! Elle sera plus douce au vieil ami, quand les hourras unanimes de l'équipage le salueront, dans la langue maternelle, d'un nom deux fois mérité : du nom que notre peuple donnait à Lesseps durant toute ma jeunesse, de ce nom que je n'ai pas su désapprendre et que l'univers ne désapprendra pas : le grand Français!

LE
SERGENT SANS-SOUCY

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XV

PAR

M. HENRY HOUSSAYE

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies
du 25 octobre 1899.

Messieurs,

Il s'appelait Aubry (Martin Aubry). Mais en entrant au régiment, il changea, selon un usage presque général parmi les soldats, son nom patronymique contre un nom de guerre. Il avait le choix entre ces noms de guerre, tous sonnant bien à l'oreille. Il pouvait prendre Sans-Quartier ou Va-de-bon-Cœur, Beau-Visage ou Brin-d'Amour, La Tulipe ou La Pervenche. Il choisit : Sans-Souey.

Cet Aubry était né à Sommeville, petit village de la Lorraine, le 6 septembre 1721. On ne m'accusera pas de

manquer de précision! Il avait le goût des armes, car, à peine eut-il seize ans, — les règlements interdisaient les enrôlements avant cet âge, — qu'il s'engagea au régiment de Tournaisis. C'était un beau régiment, comme d'ailleurs tous les régiments de Sa Majesté le roi de France, que le régiment de Tournaisis. Depuis sa création, en 1684, il avait pris part à toutes les campagnes. Il s'était surtout distingué dans la défense de Crémone et de Toulon et aux batailles de Malplaquet et de Denain. Le drapeau était formé de bandes alternées rouges et jaunes que partageait en quatre carrés la grande croix blanche. On citait l'uniforme de Tournaisis parmi les plus jolis de l'armée. Ces soldats portaient la culotte blanche, l'habit blanc à boutons de cuivre avec collet, parements et veste rouges, et, sur la tête laborieusement poudrée au blanc de Paris, le chapeau galonné d'or. Les femmes disaient volontiers en les regardant défiler « qu'ils avaient bonne grâce et l'air de guerre ».

Sur ce que fit Sans-Soucy depuis son entrée au régiment, en 1737, jusqu'à l'année 1746 où il accomplit le fait d'armes héroï-comique qui va vous être conté, on ne sait rien, sinon qu'il devint sergent en 1742. Sans-Soucy avait bien employé son temps. Dans l'ancienne armée royale, il était très rare que l'on obtînt la hallebarde de bas-officier avant dix ou douze années de service.

Or, à la fin de l'hiver de 1746, le sergent Sans-Soucy se trouvait en Piémont, dans le vieux château de Moncalvo, avec environ deux cents malades, blessés et éclopés. M. de Chevert, qui commandait à Moncalvo, avait transformé le château en hôpital. Sans-Soucy, déjà convalescent, pou-

vait espérer qu'on l'y laisserait tranquillement guérir, car les choses allaient au mieux pour l'armée de M. le maréchal de Maillebois. M. le lieutenant-général de Montal occupait Asti; M. le marquis de Seneterre, Casal; M. de Chevert, Moncalvo; et l'Irlandais Lesci, commandant nos alliés, les Espagnols, bloquait la citadelle d'Alexandrie. Le maréchal de Maillebois faisait nargue aux Austro-Piémontais en donnant un bal chaque semaine à son quartier général de Valence.

L'ennemi prit soudain l'offensive. Le 4 mars, les Autrichiens du prince Lichtenstein marchèrent sur Casal et sur Moncalvo tandis que le baron de Lentron avec ses Piémontais se portait sur Asti. Au cas où il serait menacé par des troupes trop supérieures en nombre, M. de Chevert avait l'ordre d'évacuer Moncalvo et de se replier à marches forcées sur le gros de l'armée. Dès qu'il eut reconnu l'ennemi, il se disposa à exécuter ces ordres. Mais pour la marche très rapide qu'il lui fallait faire, il ne pouvait s'embarrasser de ses blessés, d'autant plus que les moyens de transport manquaient et que l'avant-garde autrichienne barrait déjà la route. Il se résigna à les laisser à Moncalvo, non toutefois sans donner des instructions à Sans-Soucy, le plus haut gradé de l'hôpital.

— Avec les hommes assez valides pour se servir de leurs fusils, lui dit-il, vous résisterez aux coureurs ennemis qui pourraient maltraiter les malades. Mais vous vous rendrez prisonniers de guerre au premier officier qui se présentera à la tête d'un détachement constitué. — Ces recommandations faites, Chevert, avec ses quelques bataillons, passa sur le ventre à l'avant-garde autrichienne. Le

prince Lichtenstein le poursuivit dans la direction du Tanaro.

Sans-Soucy, cependant, ne voulait pas du tout être prisonnier de guerre. Il avait son idée. A peine investi du commandement de l'hôpital, il réunit auprès des grabataires les hommes les moins malades et mit tout le monde au courant de ce qui se passait. Il dit pour finir :

— Voyons, mes amis, nous avons nos fusils et des cartouches. Ne voulons-nous pas faire une toute petite résistance, pour deux liards de défense?

L'humeur joviale, l'imperturbable gaîté de Sans-Soucy lui avaient conquis depuis six semaines tous les hôtes de l'hôpital. Ils s'écrièrent d'une seule voix qu'ils étaient prêts à combattre sous les ordres du brave sergent.

— Eh bien! commençons par mettre la place en état de défense. Debout! les hommes de bonne volonté!

A peine si quelques malades restèrent sur leur couche de paille. Sans perdre un instant on se mit au travail. Les anciennes meurtrières, plus qu'à demi obstruées par les nids d'oiseaux et les pariétaires, furent dégagées. Devant la porte principale qui avait remplacé le pont-levis, le fossé était comblé; on creusa la terre, on solidifia la porte avec des arbres coupés dans un boqueteau environnant. On disposa des abatis sur différents points. Une vieille pièce de fer, abandonnée depuis un siècle dans la cour du château, fut hissée sur l'une des plates-formes. La poudre ne manquait pas, et avec des balles on ferait de la mitraille.

Quelques jours passèrent. Pendant ce temps, la garnison

d'Asti, forte de huit bataillons, s'était rendue à discrétion après une très faible défense, et le maréchal de Maillebois, ainsi que MM. de Chevert et de Seneterre, avaient dû se replier au delà du Tanaro. Sans-Soucy se trouvait séparé des Français par vingt lieues et toute l'armée austro-piémontaise. Un beau matin, un détachement ennemi arriva à Moncalvo pour prendre possession de l'hôpital.

A bonne distance, les Piémontais furent salués d'un coup de mitraille qui ne leur fit pas grand mal, mais qui les surprit fort. Comme ils continuaient d'avancer, une fusillade nourrie et bien ajustée les arrêta net. Ils rebroussèrent chemin. L'officier qui les commandait rendit compte au quartier général que les malades se défendaient comme des diables. Deux bataillons et une batterie furent dirigés sur Moncalvo pour réduire le château. Vu l'étrangeté du fait, le baron de Lentron accompagna le détachement afin d'assister à cette singulière escalade. Il fit sommer la garnison. M. le gouverneur, c'est-à-dire le sergent Sans-Soucy, condescendit à parlementer avec le commandant en chef des troupes piémontaises, mais ce fut pour lui déclarer que l'hôpital était devenu un château fort, pourvu d'une bonne garnison qui était déterminée à ne se rendre qu'à la dernière extrémité. Dans ce Lorrain, il y avait du Gascon.

— Je ne capitulerai, dit-il, qu'après que l'artillerie aura fait brèche au corps de place, et que j'aurai vu ouvrir une tranchée, n'en ouvrît-on que de la longueur de ma pipe.

Amusé par la belle humeur du sergent, M. de Lentron lui répondit :

— C'est bien, mon camarade, vous serez servi selon vos goûts.

Je ne sais pas si l'on ouvrit une tranchée comme l'avait exigé Sans-Soucy, mais ce qui est certain c'est que l'hôpital fut très vivement canonné. Après deux ou trois heures d'un feu violent, auquel la garnison avait riposté de son mieux avec la vieille pièce de fer et une mousquetade continue; plusieurs des défenseurs étaient blessés et la porte était en morceaux. Pour donner l'assaut il suffisait à l'ennemi de jeter quelques fascines dans le fossé. Sans-Soucy fit battre la chamade. Reçu en parlementaire par le baron de Lentron, il dit que l'honneur étant sauf, il était disposé à rendre la place s'il obtenait une capitulation honorable dont il entendait fixer lui-même les conditions. La garnison sortirait avec armes et bagages, défilerait devant les troupes ennemies et aurait la liberté de rejoindre le quartier général du maréchal de Maillebois. Sans-Soucy demanda en outre « quelques vieilles bourriques » pour ceux de ses blessés et de ses malades qui seraient incapables de faire la route à pied.

Sans-Soucy avait décidément conquis par ses gasconnades le baron de Lentron. Le général piémontais accorda tout, même les bourriques.

Le lendemain matin, la garnison sortit de l'hôpital. En tête un tambour boiteux battait la marche. Sans-Soucy, accompagné d'un caporal le bras en écharpe et d'un anspessade qu'il avait promus pour la durée du siège aux fonctions de sous-aides-majors, saluait galamment avec sa hallebarde les officiers piémontais. Derrière lui, défilaient, montés sur des ânes, les soldats les plus malades

et les blessés de la veille. Le corps de bataille marchait ensuite, clopin-clopant, mais au port d'arme et en bon ordre, sur trois hommes de front. Enfin, pour que rien ne manquât aux honneurs de la guerre, une charrette qui suivait la colonne contenait le matériel des assiégés, c'est-à-dire les ustensiles de l'hôpital, y compris les seringues, le tout paré de branches de sapin et de tiges de lierre.

C'est dans cet équipage que Sans-Soucy rejoignit, près de Novi, les avant-postes français. Les soldats l'acclamèrent, et le maréchal de Maillebois, non content de le féliciter pour cette prouesse, en rendit compte au roi dans un rapport détaillé. Par l'ordinaire suivant, il reçut pour le sergent un brevet de lieutenant de grenadiers au régiment de Tournaisis. M. de Maillebois voulut lui-même reconnaître Sans-Soucy comme officier. Les troupes ayant pris les armes et s'étant formées en un vaste carré, il se porta devant le front du régiment de Tournaisis, donna l'ordre à Sans-Soucy de sortir des rangs et lut à haute voix le brevet. Dans les premières lignes étaient mentionnés les faits qui avaient valu à l'heureux sergent la bienveillance royale. Au milieu de la lecture, celui-ci interrompit M. de Maillebois :

— Pardieu! monsieur le Maréchal, relisez-moi voir un peu ça.

M. de Maillebois ayant très volontiers recommencé de lire les éloges que donnait le roi à la résolution et à la bravoure de Sans-Soucy, le nouvel officier, ivre de joie, l'interrompit encore.

— Le diable m'emporte! s'écria-t-il. Le roi dit vrai!

Sans-Soucy ne s'arrêta pas au grade de lieutenant. Il fut

nommé plus tard aide-major de la place de Neuf-Brisach, puis chevalier de Saint-Louis, enfin capitaine de grenadiers. Mais ce n'était plus Sans-Soucy. Il avait repris son vrai nom en le modifiant quelque peu. Il signait : *d'Aubry*, avec un *d* et une apostrophe. Il trouvait que c'était de meilleur effet, et il jugeait sans doute que la défense de l'hôpital de Moncalvo valait bien la particule.

TABLE DES MATIÈRES

I. — DISCOURS DE RÉCEPTION (1895-1899).

Pages.

Discours de M. Albert Sorel, prononcé dans la séance publique du 7 février 1895, en venant prendre séance à la place de M. Taine. 3

Réponse de M. le duc de Broglie, directeur de l'Académie au discours de M. Albert Sorel 31

Discours de M. José-Maria de Heredia, prononcé dans la séance publique du 30 mai 1895, en venant prendre séance à la place de M. Charles de Mazade. 61

Réponse de M. François Coppée, directeur de l'Académie au discours de M. José-Maria de Heredia. 87

Discours de M. Paul Bourget, prononcé dans la séance publique du 13 juin 1895, en venant prendre séance à la place de M. Maxime Du Camp 111

Réponse de M. le vicomte de Vogüé, directeur de l'Académie au discours de M. Paul Bourget. 139

Discours de M. Henry Houssaye, prononcé dans la séance publique du 12 décembre 1895, en venant prendre séance à la place de M. Leconte de Lisle. 163

Réponse de M. F. Brunetière, directeur de l'Académie au discours de M. Henry Houssaye 189

Pages

Discours de M. Jules Lemaître, prononcé dans la séance publique du 16 janvier 1896, en venant prendre séance à la place de M. Duruy 213

Réponse de M. Gréard, directeur de l'Académie, au discours de M. Jules Lemaître 239

Discours de M. Anatole France, prononcé dans la séance publique du 24 décembre 1896, en venant prendre séance à la place de M. Ferdinand de Lesseps 267

Réponse de M. Gréard, directeur, au discours de M. Anatole France. 295

Discours de M. Gaston Paris, prononcé dans la séance publique du 28 janvier 1897, en venant prendre séance à la place de M. Pasteur. 319

Réponse de M. J. Bertrand, directeur de l'Académie, au discours de M. Gaston Paris 347

Discours de M. le marquis Costa de Beauregard, prononcé dans la séance publique du 25 février 1897, en venant prendre séance à la place de M. Camille Doucet 363

Réponse de M. Édouard Hervé, directeur de l'Académie, au discours de M. le marquis Costa de Beauregard 393

Discours de M. André Theuriet, prononcé dans la séance publique du 9 décembre 1897, en venant prendre séance à la place de M. Alexandre Dumas 419

Réponse de M. Paul Bourget, membre de l'Académie, au discours de M. André Theuriet 447

Discours de M. Albert Vandal, prononcé dans la séance publique du 23 décembre 1897, en venant prendre séance à la place de M. Léon Say 475

Réponse de M. le comte d'Haussonville, directeur de l'Académie, au discours de M. Albert Vandal. 503

Discours de M. le comte Albert de Mun, prononcé dans la séance publique du 10 mars 1898, en venant prendre séance à la place de M. Jules Simon. 533

Réponse de M. le comte d'Haussonville, directeur de l'Académie, au discours de M. le comte Albert de Mun. 567

Discours de M. Hanotaux, prononcé dans la séance publique du 24 mars 1898, en venant prendre séance à la place de M. Challemel-Lacour 601

Pages.

Réponse de M. le vicomte de Vogüé, membre de l'Académie, au discours de M. Gabriel Hanotaux. 629

Discours de M. Eugène Guillaume, prononcé dans la séance publique du 2 mars 1899, en venant prendre séance à la place de M. le duc d'Aumale. 659

Réponse de M. Mézières, membre de l'Académie, au discours de M. Eugène Guillaume 687

Discours de M. Henri Lavedan, prononcé dans la séance publique du 28 décembre 1899, en venant prendre séance à la place de M. Meilhac 713

Réponse de M. le marquis Costa de Beauregard, membre de l'Académie, au discours de M. Henri Lavedan. 741

Discours de M. Paul Deschanel, prononcé dans la séance publique du 1er février 1900, en venant prendre séance à la place de M. Édouard Hervé. 765

Réponse de M. Sully Prudhomme, membre de l'Académie, au discours de M. Paul Deschanel. 797

II. — RAPPORTS DU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL (1895-1899).

Rapports de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, sur les concours des années 1895-1899. 823

III. — DISCOURS SUR LES PRIX DE VERTU (1895-1899).

Discours de M. Hervé, directeur de l'Académie française, prononcé dans la séance publique annuelle du 21 novembre 1895. 955

Discours de M. le comte d'Haussonville, directeur de l'Académie française, prononcé dans la séance publique annuelle du 26 novembre 1896 977

Discours de M. Jules Claretie, directeur de l'Académie française, prononcé dans la séance publique annuelle du 18 novembre 1897. 1003

Discours de M. Loti-Viaud, directeur de l'Académie française, prononcé dans la séance publique annuelle du 17 novembre 1898. . 1037

Discours de M. F. Brunetière, directeur de l'Académie française, prononcé dans la séance publique annuelle du 23 novembre 1899. 1059

IV. — PIÈCES DIVERSES, DISCOURS ET FRAGMENTS

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES DE L'INSTITUT ET DANS PLUSIEURS SOLENNITÉS PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE. — 1895-1899.

Pages.

Inauguration du monument de Désiré Nisard, à Châtillon-sur-Seine, le 29 juillet 1895. Discours de M. le vicomte de Vogüé, membre de l'Académie 1085

Centenaire de l'Institut. Discours de M. Ambroise Thomas, président de l'Institut, lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies tenue à la Sorbonne le jeudi 24 octobre 1895. . . . 1097

Discours de M. Jules Simon, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies tenue à la Sorbonne le 24 octobre 1895. 1099

L'Institut de France, par M. Sully Prudhomme, membre de l'Académie française, lu dans la représentation donnée le vendredi 25 octobre 1895 par la Comédie-Française pour fêter le Centenaire de la fondation de l'Institut de France 1127

Inauguration du monument élevé à la mémoire de M. Émile Augier, à Paris, le 17 novembre 1895. Discours de M. Jules Claretie, membre de l'Académie 1133

Discours de M. Gérome, membre de l'Institut, président du Comité. 1141

Discours de M. Coppée, membre de l'Institut, au nom de la Société des artistes dramatiques 1145

La Fonte du « Persée » par M. le vicomte de Borelli, poème lu dans la séance publique annuelle de l'Académie du 21 novembre 1895 1149

L'Hôtellerie, par M. André Bellessort, poème lu dans la séance publique annuelle de l'Académie du 21 novembre 1895. 1159

Funérailles de M. Jules Simon, membre de l'Académie, le samedi 13 juin 1896. Discours de M. le comte d'Haussonville, directeur de l'Académie. 1169

Pages.

Inauguration de la statue de Pasteur à Alais, le samedi 26 septembre 1896. Discours de M. Duclaux, membre de l'Académie des sciences, délégué de l'Académie française 1175

Inauguration de la statue de Florian à Alais, le samedi 26 septembre 1896. Discours de M. le vicomte Henri de Bornier, membre de l'Académie 1183

Allocution à Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie, prononcée par M. E. Legouvé, directeur de l'Académie, dans la séance du mercredi 7 octobre 1896. 1193

A Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie. Strophes lues par M. François Coppée, membre de l'Académie, le mercredi 7 octobre 1896. 1195

La visite du Czar Pierre le Grand en 1717, d'après des documents nouveaux, lecture faite par M. le comte d'Haussonville, membre de l'Académie. 1199

Salut à l'Empereur, stances de M. de Heredia, membre de l'Académie 1233

Compliment, poésie de M. Jules Claretie, membre de l'Académie. 1237

La Nymphe des bois de Versailles, stances de M. Sully Prudhomme, membre de l'Académie. 1241

Les Snobs, par M. Jules Lemaître, lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies du 24 octobre 1896 1245

Funérailles de M. Challemel-Lacour, membre de l'Académie, le vendredi 30 octobre 1896. Discours de M. Mézières, membre de l'Académie 1253

Discours de M. Perrot, membre de l'Institut, au nom de l'École normale supérieure 1257

Allocution prononcée par Son Éminence le cardinal Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie, à Saint-Germain-des-Prés, le jeudi 10 juin 1897, à l'issue du service funèbre célébré, par les soins de l'Institut de France, pour le repos de l'âme de Monseigneur le duc d'Aumale. 1261

Pages.

Donation du domaine de Chantilly à l'Institut de France, actes authentiques des 25 octobre et 29 décembre 1886, décret d'autorisation du 20 décembre 1886, codicilles, rapport de M. Léon Aucoc. Acte de donation (25 octobre 1886) 1275

Rapport sur l'entrée en possession du domaine de Chantilly et sur les legs qui complètent la donation, fait à l'Assemblée générale de l'Institut dans la séance du 7 juillet 1897, par M. Léon Aucoc, membre de la Commission administrative centrale 1305

Funérailles de M. Henri Meilhac, membre de l'Académie, le vendredi 9 juillet 1897. Discours de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie. 1317

Discours de M. Albert Sorel, directeur de l'Académie française, président des Cinq Académies, lu dans la séance publique des Cinq Académies du lundi 25 octobre 1897 1321

Inauguration du monument élevé à la mémoire de Sainte-Beuve à Paris, le 19 juin 1898. Discours de M. François Coppée, membre de l'Académie président du Comité 1335

Discours de M. Albert Vandal, chancelier de l'Académie 1343

Discours de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie, professeur au Collège de France 1349

Inauguration du monument élevé à la mémoire de Leconte de Lisle, à Paris, le 10 juillet 1898. Discours de M. de Heredia, directeur de l'Académie 1353

Le cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand célébré à Saint-Malo, le dimanche 7 août 1898. Discours de M. le vicomte de Vogüé, membre de l'Académie 1361

Impressions de montagne, par M. André Theuriet, membre de l'Académie, lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies du 25 octobre 1898 1369

Inauguration du monument et de l'Institut Pasteur de Lille, le 9 avril 1899. Discours de M. Bertrand, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences . . . 1379

Funérailles de M. Édouard Pailleron, membre de l'Académie le samedi 22 avril 1899. Discours de M. Brunetière, directeur de l'Académie 1381

Pages.

Second centenaire de la mort de Racine. Discours de M. Jules Lemaître, membre de l'Académie, prononcé à Port-Royal le 25 avril 1899 1387

Allocution de M. Henri Houssaye, membre de l'Académie, au banquet de la Ferté-Milon le 23 avril 1899, (2e centenaire de la mort de Racine). 1399

Inauguration de la statue de Lamartine à Belley, le lundi 22 mai 1899. Discours de M. André Theuriet, membre de l'Académie. 1407

Funérailles de M. Cherbuliez, membre de l'Académie, le mardi 4 juillet 1899. Discours de M. Émile Ollivier, directeur de l'Académie. 1417

Discours de M. Brunetière, membre de l'Académie 1423

Inauguration du monument de Maistre à Chambéry, le dimanche 20 août 1899. Discours de M. le marquis Costa de Beauregard, membre de l'Académie. 1433

Inauguration du monument du duc d'Aumale à Chantilly, le 15 octobre 1899. Discours de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie. 1439

Poésie, par M. le vicomte Henri de Bornier, directeur de l'Académie 1443

Inauguration du monument de Marmontel à Saint-Aubin-sur-Gaillon, le 29 octobre 1899. Discours prononcé par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie 1447

Inauguration du monument de Ferdinand de Lesseps à Port-Saïd, le 17 novembre 1899. Discours de M. le vicomte de Vogüé, membre de l'Institut, au nom de l'Académie française et de l'Académie des sciences. 1453

Le sergent Sans-Soucy, histoire du temps de Louis XV, par M. Henry Houssaye, membre de l'Académie, lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies, le 25 octobre 1899. . . . 1465

Paris. — Typographie de Firmin-Didot et Cie, impr. de l'Institut, rue Jacob, 56. — 34072.

AS
162
P379
1890-99
pte 2

Académie française, Paris
Recueil des discours

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY